

UVIC - McPHERSON



3 2775 90306063 9



\* P4-AFI-478 \*

















PARME  
ET LA FRANCE

DE 1788 A 1797



Slavine Reprints

GENÈVE

1977





Henri BEDARIDA

# PARME ET LA FRANCE

DE 1748 A 1789



Slatkine Reprints

GENÈVE

1977

MAISON BEAUVILLON

# PARME ET LA FRANCE

DE 1763 A 1789



Stéphane Leprieux

RÉIMPRESSION DE L'ÉDITION DE PARIS, 1928

1927



HENRI BÉDARIDA

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

PROFESSEUR A L'INSTITUT FRANÇAIS DE NAPLES

---

# PARME ET LA FRANCE

DE 1748 A 1789

---



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION  
EDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

---

1928

DG 975

P25B4

1977

## AVANT-PROPOS

*L'histoire de Parme et de Plaisance, depuis les origines romaines et les luttes communales du moyen âge jusqu'au Risorgimento, en passant par la domination des Farnèse et des Bourbons, a été écrite de façon plus ou moins suivie, avec plus ou moins de détails, plus ou moins d'exactitude et d'impartialité, par toute une lignée de savants locaux: les Affò, les Pezzana, les Poggiali, les Rossi et leurs continuateurs.*

*Souvent ces historiens des faits ont été aussi des historiens de la littérature. C'est ainsi que le p. Ireneo Affò entreprenait dès 1789 la publication des Memorie degli Scrittori e Letterati parmigiani qu'Angelo Pezzana devait continuer en 1833. C'est ainsi encore que Cristoforo Poggiali ajoutait à ses douze volumes de l'Histoire de Plaisance des Memorie per la Storia letteraria di Piacenza, publiées en 1799. De nos jours encore, la Deputazione di Storia patria pour les provinces parmesanes, qui s'est détachée en 1890 de la Deputazione pour les provinces émiliennes, continue à s'intéresser aux écrivains et aux artistes qui ont vu le jour à Parme ou qui y ont exercé leur activité, aux chefs-d'œuvre qui y ont été créés.*

*Le XVIII<sup>e</sup> siècle surtout, l'époque dorée de Parme, occupe depuis quelques années une place à part dans ces études. Peu de régions d'Italie et peu d'états de l'ancienne Europe offrent aux recherches un matériel historique aussi considérable. Ces ressources ont été abondamment et diligemment exploitées. Si les bibliothèques et les archives locales, publiques ou privées, ont été explorées surtout par les chercheurs du pays, les fonds, très riches, qui sont conservés ailleurs, en Italie, en France, dans d'autres pays encore, ont été utilisés aussi. Suffisamment pour montrer l'intérêt qu'il y a à poursuivre ces investigations, tant*

*au point de vue de l'histoire des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla sous les premiers Bourbons, qu'au point de vue, plus nouveau, de l'histoire comparée des littératures.*

*Consacrant en 1887 une vivante monographie à l'action de Guillaume Du Tillot, rappelant, un des premiers, l'importance historique de ce ministre français, Charles Nisard écrivait : « S'il fallait raconter dans tous ses détails l'histoire de l'admi-  
« nistration politique et économique de du Tillot, pendant près  
« de vingt-deux ans qu'il y prit part, il y faudrait un gros  
« volume. Mais cette partie de l'histoire de du Tillot ne peut  
« avoir d'intérêt, et elle en a beaucoup, que pour les pays qu'il  
« a gouvernés, pour cette patrie adoptive à laquelle il n'a pas  
« fait moins d'honneur qu'à sa patrie naturelle, en un mot  
« pour les Parmesans. C'est donc à ceux-ci à l'écrire ».*

*Cette histoire, les Parmesans l'ont en grande partie écrite. Emilio Casa et Bernardino Cipelli ont commencé. L'œuvre a été continuée, ou plutôt reprise à la base, par un homme qu'une mort prématurée a malheureusement arraché à cette tâche. Le gros volume que prévoyait Charles Nisard aurait été une suite de volumes. La Révolution française avait emporté pour un temps et les plébiscites de 1860 ont emporté définitivement la dynastie bourbonnienne de Parme. Mais l'ancienne cour a trouvé en plein XX<sup>e</sup> siècle son historiographe, un libéral dénué d'admiration pour l'ancien régime, mais zélé comme un mémorialiste d'autrefois.*

*Umberto Benassi, c'est de lui qu'il s'agit, avait entrepris en 1915 la publication, dans l'Archivio Storico per le Provincie Parmensi, d'une minutieuse étude intitulée Guglielmo Du Tillot. Un ministro riformatore del Secolo XVIII<sup>o</sup> (Contributo alla storia dell' epoca delle riforme). L'Archivio Storico de 1925, l'année même de la mort de Benassi, achevait la publication des chapitres consacrés à la politique ecclésiastique. Précédemment l'historien avait traité surtout de Dutillot ministre d'azienda : des finances, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce à Parme, entre 1750 et 1775. Il se proposait d'étudier encore la politique étrangère et l'histoire des lettres et des arts à Parme à la même époque. Ces quelque 1200 pages consacrées au ministre français qui a contribué à donner aux duchés un lustre durable, sont le fruit d'un dépouillement scrupuleux des*



*archives parmesanes et des documents imprimés ou manuscrits du temps; elles sont remplies d'indications utiles pour celui qui voudrait se livrer à des recherches de détail sur cette période, étudier par exemple les relations entre Parme et les autres états de l'Italie ou de l'Europe dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

*D'autres qu'Umberto Benassi, avant et après lui, ont fourni des contributions à cette histoire. Nous aurons l'occasion, au cours de ce livre, de mentionner les mémoires ou les articles qui ont traité des rapports entre les Bourbons de Parme et les cours d'Autriche ou d'Espagne; d'utiliser les documents des archives piémontaises, lombardes ou toscanes qui nous renseignent sur ce que l'on pensait alors dans le reste de l'Italie des princes ou du ministre de Parme; de rappeler enfin les études les plus importantes qui ont paru sur l'activité littéraire et artistique des duchés au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le beau volume consacré par M. Carlo Calcaterra à la Storia della Poesia Frugoniana.*

*En ce qui concerne les relations avec la France, puisque notre dessein est d'étudier la part qu'a eue la pensée française dans le développement matériel et moral de l'ancien domaine farnésien, il est juste de rappeler ici ceux dont les ouvrages nous ont ouvert la voie: L. de Beauriez, qui a publié en 1887 une partie de la correspondance de Louise-Elisabeth de France, la première duchesse de Parme sous la dynastie des Bourbons; Charles Nisard, dont le livre porte un titre teinté de romantisme, Guillaume du Tillot. Un valet ministre et secrétaire d'Etat, mais reste une monographie vivante et exacte; Joseph Reinach qui a publié en 1893, en les encadrant d'un brillant commentaire historique, les Instructions données aux ambassadeurs de France à Parme; Casimir Stryienski et Henry Sage qui ont donné en 1904, le premier, un attachant volume et, le second, un opuscule documenté sur le fondateur de la dynastie des Bourbons de Parme, don Philippe, Infant d'Espagne, arrière-petit-fils de Louis XIV et gendre de Louis XV.*

*En pénétrant sur un terrain aussi consciencieusement défriché, nous ne prétendons pas, encore qu'il nous ait été donné d'examiner nombre de documents inédits, renouveler une histoire dont les grandes lignes sont arrêtées et dont le détail a été étudié*

souvent de très près. Nous entendons, d'ailleurs, apporter une contribution à l'histoire des idées plutôt qu'à l'histoire tout court.

Il est admis désormais que le développement intellectuel des peuples est en relation étroite avec les circonstances politiques, que les influences dynastiques, les institutions et l'organisation sociale déterminent en grande partie l'élaboration, la transmission et l'adaptation des systèmes philosophiques, du goût, des formes d'art, que les littératures nationales sont toujours soumises à l'influence des littératures étrangères, lointaines ou voisines, que la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture d'une période donnée ont toujours dans les différents pays certains caractères communs qui se superposent aux éléments nationaux durables. Mais s'il est une période dont on ne puisse étudier l'histoire, comprise au sens large que nous essayons de définir ici, sans tenir compte des facteurs internationaux et des échanges intellectuels entre les pays, c'est bien le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le cosmopolitisme de l'époque de Voltaire, d'Algarotti et de Goldoni, de Walpole, de Grimm et du prince de Ligne, du prince Eugène et de Frédéric II, des ministres Alberoni, Cavarjal, Wall, Grimaldi et Dutillot est un fait dès longtemps reconnu; il est à l'origine de cette grande fusion d'idées et de sentiments qui se produisit sous la Révolution et qui conduisit au romantisme. Personne non plus ne songe à nier l'importance prépondérante de l'élément français dans le vaste échange de pensées et de formes artistiques qui a occupé la plus grande partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il nous a donc paru légitime de reprendre l'étude de la vie de Parme à ce moment, et particulièrement entre 1748 et 1789, du point de vue spécial des relations avec la France et de l'influence française. Analyser l'action des dignitaires ou des particuliers français à la cour, dans l'administration, dans l'économie publique des duchés; examiner dans l'ordre du goût public et de la production intellectuelle les emprunts faits par Parme à la France, puis les effets de l'imitation française sur l'organisation intellectuelle du petit état, sur la littérature et les arts de la patrie adoptive de l'abbé Frugoni et du Corrège; établir en fin de compte le bilan de tous ces échanges spirituels et artistiques; tel est l'objet de ce livre.

En reprenant, après l'avoir donné quelques années plus tôt

à la Revue de France, « le récit de la catastrophe qui a mis fin à la carrière ministérielle de du Tillot dans le duché de Parme » et en le faisant précéder d' « une histoire abrégée de sa courte administration », Charles Nisard donnait comme sous-titre à son volume « Episode de l'histoire de France en Italie ». L'expression manquait de bonheur. Elle a été relevée en termes quelquefois vifs par les historiens de Parme. Nous souhaitons que le présent ouvrage n'éveille pas des susceptibilités analogues. Peut-être l'auteur apparaîtra-t-il comme faisant la part trop large à l'action de la France et des Français, comme ravalant l'originalité du caractère italien et l'esprit d'initiative des habitants de Parme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'on veuille bien se souvenir que les peuples, même les plus grands, même les plus hostiles à la France de Louis XV, comme le peuple anglais, se laissaient aller volontiers à l'imitation française; que le sentiment national italien était seulement en voie de formation à l'époque dont nous parlons; que, pour un sujet de don Philippe ou de don Ferdinand, un homme de France apparaissait comme à peine plus étranger qu'un Toscan ou un Napolitain; qu'un certain antagonisme a survécu jusqu'à la Révolution entre les duchés eux-mêmes de Parme et de Plaisance; enfin, que ce même XVIII<sup>e</sup> siècle a vu s'acclimater, si l'on peut dire, dans d'autres états italiens, des dynasties étrangères qui ont fini par gagner l'estime et la sympathie des populations: la maison de Lorraine en Toscane, un autre Bourbon à Naples, ce don Carlos qui avait eu la souveraineté éphémère de Parme et qui y a laissé un si piètre souvenir.

Un professeur de l'Université de Turin a pu étudier l'anglomanie en Italie au temps qui nous occupe. Un Allemand pourrait rechercher l'influence de l'esthétique et de la poésie germaniques sur le romantisme italien. Quand un Français entreprend de suivre l'action exercée en Italie par les collaborateurs comme par les détracteurs de l'Encyclopédie, par les savants, les écrivains, les artistes transalpins, il n'entend pas diminuer une individualité nationale; il cherche seulement à établir la genèse d'un courant d'idées, à expliquer par des causes d'ordre général la création de certains chefs-d'œuvre de la poésie et des arts.

Quand, au surplus, il a précisé les échanges intellectuels qui se sont produits entre deux pays (ces échanges où le passif et



*l'actif ne sont pas à toutes les époques du même côté d'une frontière), quand il a marqué les modifications que subissent dans le pays d'importation les idées, les méthodes, les formes d'art, il peut lui arriver de reconnaître que le même courant de pensée avait aussi des sources lointaines dans le pays où il semblait introduit du dehors qu que l'imitation, par son excès, a contribué à faire retrouver et à revivifier une veine originale. L'étude des relations entre la France et celui des anciens états italiens que les circonstances ont pendant un temps rattaché à elle le plus étroitement, conduit ainsi à faire la part d'un principe national appelé, depuis, à un magnifique développement, et à montrer l'efficacité d'une coopération matérielle et spirituelle qui a toujours été nécessaire à une bonne organisation de l'Europe.*

---

## PRINCIPALES SOURCES INÉDITES

---

Nous nous bornons à donner ici l'indication des sources manuscrites le plus souvent mentionnées dans les notes du présent ouvrage.

### BIBLIOTHÈQUE PALATINE DE PARME.

Correspondance Dutillot-Argental (voir ci-dessous p. 192, n. 11).

1762-1766 Ms. 573.

1767-1779 Ms. 574.

*Epistolario Paciaudi.*

1750-1770 Ms. 1586.

1771-1776 Ms. 1587.

Lettres à Andrea Mazza. (1763-1784). Ms. 943.

Raccolta di varie rimate ed oratorie composizioni italiane fatte nella città di Parma... anno MDCCLXXI. Ms. p<sup>t</sup>-in-4°. T. II (le I<sup>er</sup> manque). Ms. 125.

### BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE PLAISANCE.

*Relazione storica...* anonyme, mais de la main de don Giulio Gandini. Ms. Pollastrelli 160.

### ARCHIVES D'ÉTAT DE PARME.

*Carteggio Borbonico — Francia*, comprenant une partie des lettres des princes et surtout les lettres échangées entre Dutillot et ses correspondants français, même quand ils n'habitaient pas la France.

Carton 40 1748-49.

— 41 1750-53.

— 42 1754-55.

— 43 1756-57 (quelques pièces relatives à la période 1756-61)

— 44 1758-59.



Carton	45	1760.
—	46	1761.
—	47	1762.
—	48	Correspondance Argental-Dutillet 1759-61.
—	49	Correspondance Argental-Dutillet 1762-64. (voir ci-dessous p. 192, n. 11).
—	50	1763.
—	51	1764.
—	52	1765.
—	53	1766.
—	54	Correspondance Argental-Dutillet 1765-68.
—	55	1767.
—	56	1768.
—	57	1769-70.
—	58	1770-71.
—	59	1772.
—	63	Correspondance Argental-Dutillet (puis Llano) 1769-1772.
Cartons	64-67 et 76	Correspondance Argental 1773-1775, 1776-78, 1779-81, 1782-86, 1787-88.
Carton	77	Correspondance Virieu et De Lama 1786-1796.

*Carteggio Borbonico — Interno.*

Carton	847	1752.
—	873	1761.
—	896	1765.
—	903	} 1767.
—	904	
—	905	

*Carte Du Tillot*, ensemble volumineux de dossiers constitués au temps du ministre et dans les années qui ont suivi sa chute, classés par lettres, suivant la matière (par exemple C, pour *Real Casa* ou pour *Commercio*), et par numéros sous la même lettre.

*Decreti e Rescritti.*

Volume	4	1754.
—	6	1756-57.
—	11	1765.
—	12	1766.

*Raccolta storica*, liasses 1 à 16.

*Ruoli*. Volumes 41, 42, 66 (voir plus loin p. 141-142, n. 44).

*Cartella Du Tillot*, dossier N° 125 } dans le Cabinet du Directeur.  
*Cartella Paciaudi*, dossier N° 107 }

*Teatri*, cartons 1 (1732-1800), 2 (1751-72), 3 (1772-76).

*Archivio del Convento di S. Giovanni Evangelista*. Satires contre Dutillet. Carton 34, fasc. 3.

ARCHIVES HISTORIQUES NATIONALES DE MADRID  
ET ARCHIVES GÉNÉRALES DE SIMANCAS.

Voir l'inventaire spécial que nous avons publié sous le titre « Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne (1731-1802) », Paris, Champion, 1928.

## ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES A PARIS.

Série *Parme*. Tome 20.

Série *Italie: Mémoires et documents*. Tome 30.

## ARCHIVES NATIONALES A PARIS.

*Mémoire de Dutillot*, s. d., mais postérieur à 1765. — K. 1356.

## ARCHIVES D'ÉTAT DE MILAN.

*Potenze estere*. — *Francia*: 1750-1816. Carton 25.

*Potenze estere*. — *Parma e Piacenza*: 1746-49. Carton 98.  
1750-55. Carton 100.

## ARCHIVES D'ÉTAT DE TURIN.

*Cerimoniale*. — *Parma*. — *Mazzo 1° d'addizione*: dossiers 8 et 9.

## ARCHIVES D'ÉTAT DE FLORENCE.

*Reggenza di S. M. Francesco I°*. Liasse 384.

*Esteri 2215 (Carteggio Sovrano)*.

---



## LISTE DES ABRÉVIATIONS

---

A. N.	Archives Nationales. Paris.
A. E.	Archives des Affaires Etrangères. Paris.
A. S. P.	<i>Archivio di Stato</i> . Parme.
A. S. T.	<i>Archivio di Stato</i> . Turin.
A. S. M.	<i>Archivio di Stato</i> . Milan.
A. S. F.	<i>Archivio di Stato</i> . Florence.
A. H. N.	<i>Archivo histórico nacional</i> . Madrid.
A. G. S.	<i>Archivo general</i> . Simancas.
B. P. P.	<i>Biblioteca Palatina</i> . Parme.
Cbf.	<i>Carteggio borbonico — Francia.</i>
Cbi.	<i>Carteggio borbonico — Interno.</i>
Cdt.	<i>Carte du Tillot.</i>
Der.	<i>Decreti e Rescritti.</i>
Est.	<i>Estado.</i>
Atmem.	<i>Atti e Memorie delle r. Deputazioni di Storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi.</i>
Aspp.	<i>Archivio storico per le provincie Parmensi.</i>
Aup.	<i>Aurea Parma.</i>
Bsp.	<i>Bollettino storico Piacentino.</i>
Gli.	<i>Giornale storico della Letteratura italiana.</i>

---





# INTRODUCTION

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### DES FARNÈSE AUX BOURBONS

#### LE MILIEU SOCIAL ET INTELLECTUEL DE PARME

- I. L'ARCADIE à Plaisance et à Parme. Autour d'Ubertino Landi et de Jacopo Antonio Sanvitale. La poésie de circonstance. L'abbé Frugoni et les régimes successifs de 1725 à 1750. p. 3
- II. LE THÉÂTRE sous les derniers Farnèse. Salles de spectacle et acteurs. Caractère des œuvres. Les auteurs. Le théâtre de collège. Traductions de pièces françaises ..... p. 13
- III. LES BEAUX-ARTS. Fin de grandes créations farnésiennes. La Reggia d'été à Colorno. L'architecture et la peinture religieuses. Les artistes du dehors et les artistes de Parme. L'académisme et le baroque. Nécessité d'une inspiration nouvelle. p. 20
- IV. L'INSTRUCTION et l'activité scientifique. Universités et collèges. Vers un esprit nouveau. L'influence cartésienne. Les méthodes de l'expérience. Médecine. Droit ..... p. 28
- V. LE COSMOPOLITISME à ses débuts. Relations et échanges intellectuels. Parme centre d'attraction et d'irradiation. Solidarité nationale et solidarité européenne ..... p. 37

Sous les deux premiers Bourbons, et surtout sous don Philippe, Parme a pu mériter le titre d'*Athènes d'Italie*. Par son administration et par sa diplomatie, par ses institutions d'ordre intellectuel, par ses initiatives dans l'ordre littéraire et artistique, elle a su attirer tous les regards pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une telle gloire n'est pas née tout d'un coup.

Héritant des droits d'une maison disparue, les descendants d'Elisabeth Farnèse héritèrent aussi d'une tradition que le ministre Dutillot les engagea à respecter et à continuer<sup>1</sup>.

Pierre-Louis Farnèse avait été, dans une Italie soumise en grande partie à la domination étrangère, le fondateur d'une dynastie nationale. Un de ses successeurs, le duc Alexandre, un des héros de Lépante, gouverneur des Pays-Bas, adversaire d'Henri IV, contribua à la renommée européenne de sa famille. Entre 1545 et 1731, presque tous les princes de Parme ont joué un grand rôle politique. A partir du règne d'Odoard (1622-1646), leur action a été orientée vers la France et vers les Bourbons, antagonistes des Habsbourg. François, l'avant-dernier duc de la lignée, entra dans les vues de Louis XIV au moment des luttes pour la Succession d'Espagne; puis, quand vinrent, avec la Régence, les difficultés entre les deux branches de la descendance d'Henri IV, il fut plus d'une fois sollicité d'offrir son entremise pour une réconciliation utile aux intérêts mêmes de ses états que continuait à menacer la puissance autrichienne. Le mariage de sa nièce Elisabeth avec Philippe V le fit participer, ainsi que son successeur Antoine, aux différends qui s'élevèrent entre la maison de France et la maison d'Espagne. C'est au sort de celle-ci que se trouva lié le sort de Parme jusqu'au jour où, par l'effet d'une autre union matrimoniale, le petit état italien, passé en de nouvelles mains, se trouva ramené pour un temps dans l'orbite de la France.

La politique de prestige des derniers ducs impliquait le développement des lettres et des arts. Sur leur domaine fécond en talents, les Farnèse avaient dès longtemps exercé le rôle de Mécènes que les familles princières jouaient dans les autres cours italiennes. François, à peine arrivé au pouvoir, donna une forte impulsion à la poésie, aux sciences et aux beaux-arts. Sur ce point encore il ne fit que se conformer à un usage établi par ses aïeux, notamment par le successeur d'Alexandre, Ranuce I<sup>er</sup>, tourné vers les œuvres de paix plus que vers la

---

1. Dans une dépêche adressée le 8 déc. 1768 au marquis de Durfort, ambassadeur de France à Vienne, et relative aux revendications de Parme sur Bozzolo et Sabbioneta, deux terres de la rive gauche du Pô, Dutillot décerne à Ranuce II (1646-1694) les titres de « prince sage et respectable, père véritablement de son peuple ». A. S. P. *Cbf.* 45.

guerre. De même, les grandes familles du duché, passées du culte de Mars à celui des Muses, encourageaient largement et pratiquaient volontiers la poésie et les sciences. Ecrivains, savants et artistes se laissaient attirer à Parme dont le rayonnement était servi par certains de ses fils appelés à voyager ou à s'établir hors de leur pays.

Quel était à Parme et à Plaisance, un peu avant le traité d'Aix-la-Chapelle, le sens de l'activité intellectuelle? Existe-t-il une solution de continuité dans la vie des duchés entre la première et la seconde moitié de ce siècle qui n'est vraiment le *Settecento* qu'à partir de 1748? Ou bien, l'héritage des Farnèse, centre d'attraction et d'irradiation tout ensemble, dévasté par les deux guerres de Succession, démembré pendant la seconde, mais riche d'énergies latentes, était-il préparé à accueillir les initiatives sociales et intellectuelles du gouvernement bourbonien?

## I.

Deux faits dominant les lettres italiennes dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle: le triomphe de l'*Arcadie*<sup>2</sup> et l'engouement pour le théâtre.

L'Académie fondée à Rome en 1690 sous le nom d'*Arcadie* essaïma bientôt. Plaisance, puis Parme, et jusqu'à Busseto eurent leurs *colonies* qui devaient, conformément aux intentions des fondateurs romains, concourir au développement des sciences, des humanités et de la poésie. Par poésie, les hommes du temps ont entendu surtout les compositions en langue vulgaire. Les

---

2. Sur l'*Arcadie* dans les duchés de Parme, voir: Paolo-Luigi Gozzi, « Parma accademica, o Sia Lettera intorno alle poetiche accademie della detta città... » *Parma, Stamperia Gozzi*, M. DCC. LXXVIII; Ireneo Affò, « Saggio degli errori sparsi nella *Parma accademica*... » [Guastalla], M. DCC. LXXVIII; Francesco Picco, « Nei Paesi d'*Arcadia*: la Colonia Trebbiense ». Plaisance, G. Favari, 1907 (extrait du *Bsp.*, 1906) et « Poeti arcadi e polemisti piacentini del Settecento », *Bsp.*, juil.-août 1912, p. 145-155; Glauco Lombardi, « Per la conservazione del Bosco d'*Arcadia* nel Giardino ducale di Parma », *Aup.*, janv.-mars 1915, p. 25; Giuseppe Melli, « Rose e spine d'*Arcadia* », *Aspp.*, Vol. XXII<sup>bis</sup>, 1922, p. 475-482 (et *Aup.*, nov.-déc. 1923, p. 337-342).



historiens de la littérature se sont attachés généralement à la surabondante production italienne des Arcades. Il ne faut pas oublier toutefois que certains de ces *Pasteurs* étaient en même temps des poètes latins et M. Giuseppe Toffanin, critique sagace, a montré le lien qui unit certaines tendances de la poésie du XVIII<sup>e</sup> siècle à la grande tradition du XVI<sup>e</sup>. Pour ne parler que de Parme, c'est un véritable humaniste qu'Antonio Negri, jurisconsulte, pasteur d'Arcadie, poète en italien et en latin, formé aux disciplines classiques par les Jésuites et défenseur résolu de ses maîtres<sup>4</sup>. C'est un latiniste éminent que le poète Tommaso Ravasini (1665-1715), loué par Muratori dans son livre *Della perfetta poesia*, considéré par certains critiques français de l'époque comme un « successeur des Naugerius et des Bembes » et que M. Antonio Boselli, grâce aux correspondances conservées à la Bibliothèque Palatine de Parme, tirait dernièrement d'un injuste oubli<sup>5</sup>.

C'est à un autre courant que se rattache dans son ensemble la poésie qui fleurit, et avec quelle luxuriance, sur les terres de la rive droite du Pô: le courant qui, établi par Chiabrera, le « Pindare de Savone », par Alessandro Guidi et les deux Zappi — Giambattista et Faustina, la « divine » Aglauro —, se continua longtemps à travers l'Arcadie. Cette poésie pseudo-héroïque saisissait les plus banales occasions pour chanter de faciles exploits ou une nature apprêtée. Elle réduisait l'amour à une convention où le pétrarquisme déguisait mal la lascivité. Dans sa ferveur courtisane, elle oubliait tout esprit national.

3. « La Fine dell'Umanesimo », Turin, Bocca, 1920, et « L'eredità del Rinascimento in Arcadia », Bologne, Zanichelli, [1924].

4. Angelo PEZZANA, « Memorie degli Scrittori e Letterati parmigiani ». T. VII et dernier, p. 174. *Parma, Dalla Ducale Tipografia*, 1833. (L'auteur a donné par ce volume une suite à l'ouvrage du p. Ireneo Affò publié à partir de 1789).

5. I. AFFÒ, « Mem. d. Scrittori e Letterati parm. », V., 311-312 et VI, 847-855; L. A. MURATORI, « Della perfetta poesia », Milan, *Classici italiani*, 1821, I, 386; « MÉMOIRES pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts », oct. 1711, p. 1787; ANTONIO BOSELLI, « Dal Carteggio di un umanista parmigiano (Tommaso Ravasini) », *Aspp.* XXII<sup>bis</sup>, 1922, p. 99-128. — A Plaisance, Girolamo Cattanei composait vers la même époque des *Orationes* fort goûtées et Venanzio Dodici se plaisait à versifier en latin.

Elle trouva dans l'abbé Frugoni son expression la plus adéquate<sup>6</sup>. Elle nous paraît aujourd'hui aussi vide que facile. C'était la seule qui convînt à cette période où s'attardaient les défauts du *Seicento*, où les germes de rénovation n'agissaient qu'en profondeur.

Le marquis Ubertino Landi<sup>7</sup> était de ceux qui pouvaient s'élever au-dessus d'une conception trop étroite de la poésie. Il fut cependant l'introducteur de l'Arcadie à Plaisance. Après avoir été le principal fondateur de la Colonie qui, classiquement, tira son nom de la fameuse Trébie, il fut parmi les lettrés de sa ville natale, puis à la cour de François Farnèse, un des premiers soutiens de Frugoni. Le comte Gottardo Pollastrelli, le marquis Giambattista Conti, le comte Luigi Suzani, le docteur Guido Riviera<sup>8</sup>, d'autres notables et d'autres poètes apportèrent à Landi leur concours pour la création de la *Colonia Trebbiense*. Tout ce que le duché et la cour comptaient de lettrés fit bientôt partie de l'académie nouvelle, à commencer par le prince Antoine. Suzani joua un certain rôle politique auprès du premier fils d'Elisabeth Farnèse; il est l'auteur de nombreuses poésies et d'un livret d'opéra. D'autres dignitaires suivirent son exemple: le comte Ferrante Anguissola, ancien chargé de mission à Vienne, Pier Francesco Passerini, avocat et diplomate, le comte Odoardo Anvidi, secrétaire d'Etat du dernier duc Farnèse. Giambattista

---

6. Dans une page particulièrement heureuse (91-92) de sa « *Storia della poesia frugoniana* » (Gênes, Lib. editr. moderna, 1920), M. Carlo CALCATERRA a défini le caractère du personnage et de la poésie de Frugoni et leur correspondance avec la vie italienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Voir aussi la conclusion moins pertinente d'un essai de M<sup>lle</sup> Lina SANMARTINO, « *L'abate letterato e galante del Settecento italiano: C. I. Frugoni* », Salerne, Manzoni, 1921, p. 59.

7. « *Saggio di poesie del marchese Ubertino LANDO* », *Parma, Stamperia Reale*, 1794. Sur l'auteur, voir: l'introduction du même recueil; Margherita DARDANA, « *Un letterato piacentino del Secolo XVIII (Ubertino Landi)* », Plaisance, Del Maino, 1914; Fr. Picco, « *Un profilo di U. L.* », *Bsp.*, janv.-fév. 1914, p. 23-29.

8. Sur ces écrivains et sur ceux dont il va être question, voir: Cristoforo POGGIALI, « *Memorie per la Storia letteraria di Piacenza* », Plaisance, Orcesi, 1789, 2 vol. (et la suite qu'a donnée à cet ouvrage L. CERRI, en 1895); Luigi MENSI, « *Dizionario Biografico Piacentino* », Plaisance, Del Maino, 1899. — Signalons que la Bibliothèque Passerini Landi de Plaisance conserve parmi ses ms. une collection de fiches rédigées par BRAMIERI sur les « *Letterati piacentini* ».



Conti et Guido Riviera devaient, le premier mourir en 1720, et le second suivre don Carlos à Naples; mais leurs œuvres poétiques, qui comptent parmi les meilleures de la compagnie, suscitèrent de nombreux émules. Ce furent des gentilshommes comme les Scotti, le marquis Gioseffo Tedaldi, le comte Pietro Marazzani Visconti, le marquis Carlo Anguissola; des ecclésiastiques en grand nombre; des roturiers, comme l'ingénieur Gianandrea Boldrini, comme Francesco Saverio Baldini, auteur d'un drame mis en musique en 1748<sup>9</sup>, comme Luigi Bernardo Salvoni, à l'activité multiforme, puisque d'abord abbé, il se fit imprimeur et que, poète et musicien, il fut toujours porté par goût vers le théâtre<sup>10</sup>.

Plusieurs de ces hommes de lettres survécurent à la moitié du siècle et servirent les Bourbons après les Farnèse. D'autres devaient entrer après 1750 dans la double carrière des lettres et de la politique. Tels Augusto Archieri (1710-1787) et Gioseffo Fioruzzi, jurisconsulte et magistrat (1705-1788). Tel surtout le marquis Prospero Manara (1714-1800), poète fécond, traducteur intelligent de Virgile, correspondant de Bettinelli et d'Algarotti. Né à Borgotaro, il appartient plus encore à Parme qu'à Plaisance. Il sera de 1781 à 1786 le premier ministre de don Ferdinand, après avoir été un conseiller politique et littéraire de Dutillot.

Carlo Innocenzo Frugoni était entré dès 1721 en relations avec les Arcades de Plaisance<sup>11</sup>. Après avoir pris à quinze ans

9. Sur les relations, à la vérité peu heureuses, que Baldini devait avoir plus tard avec le ministre de d. Philippe et de d. Ferdinand, voir Umberto BENASSI, « Un Arcade piacentino e il ministro Du Tillot », *Bsp.*, nov-déc. 1918, p. 129.

10. Salvoni, né à Parme en 1723, avait été élevé au séminaire de cette ville. Son père avait fondé à Plaisance un café qui fut bientôt un des plus achalandés. C'est à Plaisance que s'établit vers sa vingtième année Luigi-Bernardo, conservant quelque temps l'habit ecclésiastique. Il devait en 1766 retourner à Parme pour s'y fixer et y devenir, dernière et curieuse incarnation d'un homme de lettres, *Direttore dell'ufficio delle lettere*. Il mourut dans cette charge en 1784. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e Lett. parmig. » VII, 249-253.

11. Fr. PICCO, « I soggiorni in Piacenza di C. I. Frugoni » *Bsp.*, mars-avr. et mai-juin 1914; C. CALCATERRA, « Il Traduttore della Tebaide di Stazio: ricerche intorno alle relazioni del card. Cornelio Bentivoglio con C. I. Frugoni », Asti, Paglieri et Raspi, 1910, p. 41

l'habit des pères somasques au collège de Novi et après avoir achevé son noviciat, le poète gènois avait enseigné la rhétorique à Brescia (où il avait fondé une colonie arcadienne, la *Cénomane*), au Collège Clémentin de Rome, puis à Gênes, à Bologne enfin, à l'*Accademia del Porto*, dirigée par les religieux de son ordre. Il n'avait pas 29 ans. A travers ses pérégrinations, il avait conquis déjà la renommée sous le nom de *Comante Eginetico*. « Au mois d'octobre 1721, il passa de Bologne à Plaisance..., « ne pouvant supporter les fatigues de l'enseignement. A Plaisance et à Parme, il se lia d'étroite familiarité avec d'érudits « gentilshommes qui le firent connaître à la Cour ». Tel est le récit de son premier biographe<sup>12</sup>. En réalité, ce voyage à Plaisance était une sorte de relégation, mais qui devait modifier tout le cours de la vie de l'écrivain. A la fin de 1726, il était fixé à peu près définitivement à Parme. Bientôt, il entreprenait de se faire relever de ses vœux monastiques et cette faveur lui fut accordée par étapes sous les pontificats de Clément XII et de Benoît XIV.

Frugoni eut une grande part à la fondation de la Colonie arcadienne de sa seconde patrie. François Farnèse avait applaudi à la constitution de la *Trebbiense*. Antoine, dernier du nom, aurait voulu,

*Se l'invidia del Fato  
Rispettava i suoi giorni...*

appeler dans la capitale elle-même « les Muses amies de Mélibée et chéries de Tityre »<sup>13</sup>. Une fois la dynastie éteinte et Parme

---

et « Storia della poesia frugoniana », p. 69 et 99; Adolfo EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti dei Farnesi e dei Borboni di Parma », Palerme, R. Sandron [1920]. T. I, p. 22.

12. [Carlo Castonè Della Torre di REZZONICO], « Memorie storiche e letterarie della vita e dell'opere del Signor Abate Carlo Innocenzio Frugoni », en tête des « Opere poetiche del Signor Abate Carlo Innocenzio Frugoni, fra gli Arcadi *Comante Eginetico*, Segretario perpetuo della Reale Accademia delle Belle Arti, Compositore e revisore degli spettacoli teatrali di S. A. R. il Signor Infante Duca di Parma, Piacenza, Guastalla, ec. ec. ec. » (10 vol.) *Parma, Dalla Stamperia Reale*, MDCCLXXIX, T. I, p. X.

13. C. I. FRUGONI, Dialogue entre la Parme et Pan, dieu des Pasteurs, « In occasione della pubblica solenne apertura della nuova e celebre Colonia d'Arcadi Parmense » (1739). « Opere poetiche », VII, 473.

tombée sous la domination autrichienne, le comte Jacopo Antonio Sanvitale reprit le projet.

Ce personnage<sup>14</sup> appartenait à une des plus grandes familles du pays, et qui a conservé jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ses traditions de noble dévouement à la chose publique et aux lettres. Né en 1699, il avait été un des conseillers du dernier duc, qui l'avait nommé membre du Conseil de Régence destiné à assister Henriette d'Este. Il avait été désigné pour aller complimenter don Carlos à son arrivée en Italie. Fort des marques d'estime que lui accordait l'empereur Charles VI, il devait opposer une ferme attitude aux menaces des occupants autrichiens après la passagère conquête de Parme par les Gallispians. Plus tard, il devait remplir de hautes fonctions à la cour de don Philippe et de don Ferdinand. Poète fécond, auteur et adaptateur dramatique, il jouait déjà vers sa quarantième année un rôle de Mécène fastueux et prodigue.

C'est lui qui fit les frais d'installation de la nouvelle Colonie. Recourant aux bons offices de Frugoni intimement lié avec le *Custode generale* de l'Arcadie, Francesco Maria Lorenzini, il obtint de celui-ci que *Comante* déclarât constituée l'assemblée de Parme, le 15 juin 1739, dans un salon du palais Sanvitale. En retour, il fut élu par acclamation *Vicecustode*. Prenant son rôle au sérieux, il organisa de ses deniers le lieu des réunions. Ce fut, dans la Pêcherie que Ranuce II avait fait jadis creuser à l'extrémité du Jardin ducal, un îlot qui vit se dresser un théâtre de verdure. La première assemblée solennelle s'y tint au mois d'août. Un discours de Frugoni ouvrit la séance et l'on y chanta à deux voix une composition du même : un dialogue poétique entre la rivière de la Parme et Pan, dieu des pasteurs.

Comme autour de Landi à Plaisance, nombre de poètes ou de rimeurs s'assemblèrent autour de Sanvitale et de Frugoni, à commencer par certains *pasteurs* qui déjà faisaient partie ou allaient faire partie de la Colonie de la Trébie : l'abbé Gaspare Bandini, Bernardo Morandi, Prospero Manara. Certains des

---

14. Sur J. A. Sanvitale (1699-1780), voir Caterina FIGORINI BERTI, « Cenni biografici del conte J. A. Sanvitale », Parme, Rossi, 1867 ; et Angelo PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e Letter. parmig. » VII, 175-185. — Nous renvoyons à ce dernier ouvrage pour la plupart des écrivains mentionnés dans les pages qui suivent.



nouveaux Arcades devaient mener encore une longue existence. Le comte Aurelio Bernieri (1706-1795), professeur de droit et continuateur poétique de Frugoni, fut de ceux-là avec Guid'Ascanio Scutellari Ajani qui mourut en 1800 à l'âge de 89 ans.

Jusqu'au milieu du siècle, la poésie n'offre rien d'original ni à Plaisance ni à Parme. Elle rappelle tout ce qui s'écrivait alors de Turin à Naples, en passant par Bologne et Rome, les deux centres poétiques les plus actifs peut-être de l'Italie. Si on lit encore de nos jours ces vers innombrables, ce n'est pas pour leur valeur littéraire. C'est parce qu'ils nous renseignent sur les événements historiques et sur les conditions de la vie sociale, sur certaines modes<sup>15</sup> comme sur certaines dispositions de l'esprit et du sentiment. Dans cette poésie où l'inspiration devait souffler au gré des moindres circonstances, la fidélité dynastique et le sens national, la foi religieuse, le culte de la nature ou des sciences, l'amour lui-même manquaient à un égal degré de naturel et de sincérité.

Monté sur le trône au milieu des acclamations populaires et des chants des poètes<sup>16</sup>, des salves de canon et des *Te Deum*, le duc Antoine se rend peu après

*Alla regal Colorno...  
Delizie del Sovrano  
Genio Farnesiano*<sup>17</sup>.

Et les Arcades de Plaisance s'y rendent à sa suite. Ils organisent une fête où Morandi célèbre dans un dialogue pastoral la fontaine de Colorno construite sur le modèle du buffet d'eau de Trianon, où Frugoni chante un autre ouvrage imité de Versailles : le Potager. Il compose à cet effet une ode de 44 sextines où se

---

15. Sur la mode des recueils poétiques composés surtout à l'occasion des mariages, voir : Francesco COLAGROSSO, « Un' usanza letteraria in gran voga nel Settecento », Florence, Le Monnier, 1908 ; C. CALCATERRA, « Il traduttore della *Tebaide*... », p. 73-85 ; G. FERRETTI, « Amici e nemici della raccolte nel Settecento », *Bulletin Italien*, avr.-juin 1909, p. 137-163.

16. « Poesie di alcuni Parmigiani per l'esaltazione al trono di Antonio I Farnese ». Parme, Rosati, 1727.

17. FRUGONI, « La grotta magica nel giardino di Colorno ». « Opere poetiche », V, 511-515. L'ode « Il Potager, o sia Orto di piante e d'erbaggi » précède, aux p. 500-510. — Voir Gl. LOMBARDI, « La Fontana del Trianon », *Aup.*, sept-oct 1912, p. 41-47.

manifeste un sentiment de la nature tel qu'il pouvait exister à l'époque. La mode des jardins anglais n'avait pas encore pénétré en Italie : l'on n'y goûtait encore qu'une campagne apprêtée, sur le type des Jardins Boboli ou des parcs de Le Nôtre. De cette passagère *Accademia colorniana* naissait, le même été, un ouvrage qui aurait voulu être durable, les *Rime degli Arcadi della Colonia di Trebbia sopra il nobilissimo giardino di Colorno...*<sup>18</sup>. Ce n'est qu'un des innombrables recueils composés à l'époque pour les occasions les plus diverses.

Que toute cette poésie, y compris celle de Frugoni, soit inconsistante sous la richesse verbale, tous les critiques l'ont montré depuis Francesco De Sanctis, qui en dénonçait la « vuota turgidezza »<sup>19</sup>. Ce qui lui manquait surtout, c'était un idéal national. L'Arcadie continuait ce qu'il y avait de plus conventionnel chez Chiabrera. Elle avait oublié la fameuse apostrophe de Filicaia à l'Italie :

*Deh fossi tu men bella, o almen più forte...  
Ne te vedrei del non tuo ferro cinta  
Pugnar, col braccio di Straniere genti  
Per servir sempre o vincitrice, o vinta*<sup>20</sup>.

*Comante* avait commencé par reprendre des mains d'Alessandro Guidi la plume qui savait décerner la louange aux Farnèse<sup>21</sup>. Comme Paolo Rolli, son émule romain, il ne se souciait guère des changements de régime ou de domination que les circonstances imposaient à Parme et à l'Italie. Tour à tour il mettait son talent au service de l'Empire ou de l'Espagne.

Les moindres solennités étaient bonnes pour célébrer les gloires et les vertus des Habsbourg ou de leurs représentants à Parme. Avant d'écrire un sonnet sur la mort de Charles VI, Frugoni en avait dédié au souverain plusieurs autres, sans compter un long *Brindisi* prononcé à un banquet donné à

18. *Piacenza. Nella Stamperia Ducale di Bazacchi*. [1727].

19. « *Storia della Letteratura italiana* », édit. Paolo ARCARI. Milan, Treves, 1912. II, 310.

20. « *Poesie Toscane di Vincenzio da FILICAIA senatore fiorentino e accademico della Crusca...* » In *Firenze, M DCC VII, Appresso Piero Matini*. Sonnet « All'Italia », p. 320.

21. « *Poesie di Alessandro GUIDI* », Venise, Tommasini, 1730. *Canzoni* diverses, p. 14, 20, 38.



l'occasion de la fête de l'Empereur. Plusieurs pièces sont consacrées à l'élection de François de Lorraine, à la naissance de l'archiduc Joseph, le futur Joseph II. Plus significatif encore est le sonnet composé au moment où un *Te Deum* fut chanté à Parme à l'occasion de la bataille de l'Assiette. C'était le 29 juillet 1747, dix jours après la défaite de l'*impaziente Gallo* et du *forte Ibero* que les duchés avaient pourtant acclamés lors des triomphes de 1745. Frugoni s'écriait, en s'adressant à Marie-Thérèse :

...Seguace del tuo buon diritto  
L'alma vittoria, che per man lo avea,  
Sonar fè l'Alpi del tuo Nome invitto<sup>22</sup>.

Le poète oubliait qu'entré dans les bonnes grâces de don Carlos en 1732, il s'était fait le chroniqueur de la cour toute espagnole de ce jeune prince, puis le Pindare du conquérant des Deux-Siciles. Aucun anniversaire n'avait été alors négligé, aucune fête, pour vanter les mérites des princes de la maison d'Espagne : Philippe V et la *celebrata Elisa*, le prince des Asturies, don Philippe, don Louis, archevêque de Tolède, et jusqu'aux Infantes. Il y avait eu encore des sonnets pour José Patiño, premier ministre, et pour Annibale Scotti, gentilhomme de Plaisance, majordome major et conseiller de la reine. Nous ne parlons pas de don Carlos lui-même, « heureusement guéri de la petite vérole », « proclamé majeur, nommé généralissime des armées espagnoles », « hautement admiré à la tête des troupes pour sa beauté et sa vaillance », « roi de Naples » enfin. Nous ne parlons pas de ses officiers, Montemar et Liria ; ni de Villars, « généralissime de l'armée française venu à la cour du Sérénissime Infant » ; ni de Coigny, proclamé maréchal, puis vainqueur devant Parme le 29 juin 1734<sup>23</sup>. Les sonnets ne sont que des jeux à côté des *Canzoni eroiche* consacrés aux « Délices de la Villa royale de Saint-Ildefonse », à « l'enlèvement d'Oran »<sup>24</sup>,

---

22. « Opere poetiche » I, 157. — Par une ironie qui vaut d'être notée, cette pièce suit de 3 pages le sonnet sur l'entrée victorieuse de d. Philippe à Milan en 1745 et précède de 2 celui que nous allons citer sur l'entrée de l'Infant dans les états que le traité d'Aix-la-Chapelle lui avait assignés.

23. « Opere poetiche », I, 126, 140, 142.

24. Dans une courte entreprise contre les Barbaresques, le comte de Montemar avait emporté le 30 juin 1732 la citadelle d'Oran.

à « Elisabeth Farnèse et à la gloire de sa maison », à « la victoire de Bitonto ». Ces compositions, l'auteur en avait fait le centre d'un recueil publié à la gloire de la souveraine et Rezzonico les proclamait connues de toute l'Italie<sup>25</sup>. Elles ne manquent pas d'un certain souffle. Elles avaient passé à Madrid pour des preuves de l'enthousiasme italien en faveur de la cause espagnole. La dernière avait montré Naples devenue, grâce à l'Infant et à Montemar, héritière des victoires romaines<sup>26</sup>.

Pendant la guerre de Succession d'Autriche, le poète ne sut pas accorder sa lyre avec autant d'habileté. S'il n'exalta pas avec le même enthousiasme les moins faciles exploits du second fils d'Elisabeth, il retrouva son opportunisme après le traité d'Aix-la-Chapelle. Quand don Philippe fit le 9 mars 1749 son entrée à Parme, Giuseppe Muzzi, chef de la Communauté des Marchands, lui offrit « huit sonnets imprimés sur papier glacé couleur d'argent et brodé or... que S. A. reçut avec faveur »<sup>27</sup>. Le morceau liminaire était de Frugoni qui restait le maître de la poésie de circonstance :

*Quanti desir costò, quante dimore,  
Real Filippo, il tuo novello impero,  
Che devi alle armi invitte e al buon valore,  
Nato a gran cose, col tuo cor guerriero!*<sup>28</sup>

La plume de *Comante* était désormais au service du pacifique gouvernement de l'Infant.

---

25. « Rime dell' Abate Carlo Frugoni pubblicate sotto gli augustissimi auspici della Sacra Real Cattolica Maestà di Elisabetta Farnese, Regina delle Spagne ». *Parma, Stamperia di Sua Maestà* M DCC XXXIV. — « Memorie... della vita e dell' opere del... Frugoni ». « Opere poetiche » I, XVII.

26. « E tu su l'alte soglie, — Partenope, discendi ornata il crine, — Come Roma, qualor carche di spoglie — Gemean le rote su le vie latine ». « Opere poetiche » IV, 483. — Les quatre canzoni mentionnées, se trouvent dans le même tome aux pages 437-447, 448-456, 457-464, 479-483.

27. Chronique manuscrite de Paolo Luigi Gozzi, conservée à l'A. S. P. et citée par M. Adolfo EQUINI (« C. I. Frugoni alle corti... », II, 6).

28. « Per l'arrivo in Parma il XX marzo M DCC XLIX del Real Infante Don Filippo L'Unione de' Mercanti Parmigiani ». « Opere poetiche », I, 159. La date donnée par Rezzonico (aux soins de qui fut confiée l'édition) est légèrement erronée.

## II.

Bien avant de collaborer à l'organisation des spectacles tels que les concevait Dutillot, le même poète avait abordé le théâtre. La première fois, ce fut pour les nécessités de son enseignement à Bologne, quand il n'avait pas encore quitté l'ordre des Somasques. Ce fut ensuite pour satisfaire à l'engouement des princes et de la société de Parme pour les représentations dramatiques.

Aux joutes et aux tournois, aux carrousels et aux intermèdes, aux féeries musicales, qui abondaient à Parme et à Plaisance, étaient venus s'ajouter, sans jamais les supplanter, des spectacles plus littéraires et des mélodrames sur des sujets historiques, qui mettaient en scène des caractères plus étudiés. Les salles ne manquaient pas dans les deux villes et surtout dans la première. Les compagnies dramatiques ou lyriques y étaient encouragées comme les auteurs. Et, de même que dans les autres villes d'Italie, on y recourait volontiers au répertoire français traduit ou adapté<sup>29</sup>.

Achevé en 1618, sous Ranuce I<sup>er</sup>, le Théâtre Farnésien occupe encore presque toute l'aile la plus large du Palais de la Pilotta, au sommet d'un escalier monumental. Fait de bois comme le Théâtre Olympique de Vicence, mais beaucoup plus vaste, il est entouré sur trois côtés de gradins, surmonté de deux ordres de loges. Les peintures de Lionello Spada et de Molosso décrites par tant de voyageurs ont aujourd'hui disparu. Les

---

29. Paolo DONATI, « Descrizione del gran teatro farnesiano di Parma e notizie storiche del medesimo », Parme, Blanchon, 1817, et « Cronologia drammatica, pantomimica e comica del Ducale Teatro di Parma », Parme, G. Paganino, 1830; Gl. LOMBARDI, « Il teatro farnesiano di Parma », *Aspp.* 1909, p. 1-52; Paolo Emilio FERRARI, « Spettacoli drammatico-musicali e coreografici in Parma dall' anno 1628 all' anno 1883 », Parme, Battei, 1884; Lina BALESTRIERI, « Feste e spettacoli alle corti dei Farnesi. Contributo alla storia del melodramma », Parme, Donati, 1909; Egberto BOCCHIA, « La drammatica a Parma, 1400-1900 », Parme, Battei, 1913; Luigi FERRARI, « Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII<sup>o</sup> e XVIII<sup>o</sup>, Saggio bibliografico », Paris, Champion, 1925; Gaetano CAPASSO, « Il Collegio dei Nobili di Parma. Memorie Storiche pubblicate nel terzo centenario della sua fondazione (28 ottobre 1901) ». *Aspp.*, 2<sup>o</sup> Série, Vol. I, 1901 (et volume à part, Parme, Battei, 1901).



statues de Marco Luca Redi se sont quelque peu effritées. La scène qui vit les classiques décors du Bibiena laisse apparaître maintenant des pourtrages sans élégance. L'ensemble conserve cependant son harmonieuse grandeur. C'est dans ce cadre magnifique qu'eut lieu le grand carrousel donné en l'honneur de don Carlos en 1732. Frugoni composa à cette occasion une action dramatique du plus heureux symbolisme. Dans *La Venuta d'Ascanio in Italia*, le poète reprenait le Livre V de l'*Enéide* pour saluer le jeune Infant sur la terre parmesane. Mais ce devait être le dernier spectacle offert dans ce que l'on appelait alors l'*Anfiteatro*.

Pour éviter les difficultés des représentations dans un aussi vaste vaisseau, Ranuce II avait fait construire, sur les dessins de Stefano Lolli, deux salles plus réduites, une pour le public, l'autre pour la cour. Le *Teatro Ducale* était situé au centre du Palais de la Réserve, sur l'emplacement des bureaux actuels de la Poste. L'entrée principale donnait sur l'actuelle Via Macedonio Melloni que le peuple appelle encore couramment *del Teatro*. La construction toute en bois rappelait les salles de spectacle alors en usage en France : en face de la scène une ligne courbe réunissant deux parallèles ; 4 rangs de 18 loges (plus la loge ducale au-dessus de l'entrée) remplaçant les gradins à l'antique ; avant-scène ornée de colonnes corinthiennes cannelées. Inauguré pendant le carnaval de 1689, le local devait être modernisé par les soins de Dutillot et servir jusqu'au jour où fut inauguré en 1829 le monumental *Teatro Regio*. Le *Teatro di Corte*, également en bois, fut aménagé dans le vaste Palais de la Pilotta à côté de l'amphithéâtre. Il servit, surtout pour les concerts, jusqu'en 1822, date où Marie-Louise utilisa cet espace pour agrandir le Musée de peinture<sup>30</sup>. C'est là que fut représenté en 1714, lors du mariage d'Elisabeth Farnèse, l'opéra *La virtù incoronata* et que la Communauté de Parme fit exécuter, à l'occasion du serment de fidélité prêté à la même princesse en novembre 1745, une composition de circonstance mise en musique par Francesco Poncini.

La construction de ce petit théâtre de cour permit aux ducs

---

30. Paolo DONATI, *Nuova Descrizione della città di Parma* », Parme, G. Paganino, 1824, p. 148.

de céder à la famille Sanvitale une autre salle bâtie vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, sur l'esplanade du jeu de paume. Ce *Teatro della Racchetta* devenu en 1628 le *Teatro Sanvitale* continua à servir pour des représentations privées. Si l'on se rappelle qu'à partir de 1739 les Arcades eurent leur théâtre de plein air, et si l'on ajoute que les Jésuites du Collège des Nobles avaient aussi le leur, fort vaste, souvent ouvert et très fréquenté, on admettra que Parme n'avait rien à envier à aucune ville de l'Italie du Nord, pas même à Venise, pour l'abondance des plaisirs dramatiques.

Plaisance, bien entendu, et les autres villes des duchés avaient aussi leurs salles de spectacle. Quand la cour et les seigneurs fuyaient la ville, ils ne voulaient pas renoncer à leurs habitudes. Si l'ancienne *rocca* de Sala, déjà délabrée et bientôt remplacée à peu de distance par l'agreste *Casino dei Boschi*, accueillait le duc et sa suite à l'époque de la chasse, un salon avait été aménagé pour les représentations à la *villa* de Colorno, résidence de printemps et d'été. Nombreux étaient les châteaux habités par les familles nobles. Les uns dominaient l'Enza, la Parme, la Baganza et le Taro à leur sortie de l'Apennin; certains dressaient au centre des bourgades leur masse de briques sombres; d'autres, dans la plaine, s'entouraient de larges bouquets de verdure. Souvent leurs propriétaires suivirent l'exemple du souverain et organisèrent des théâtres, dont les plus connus sont ceux des Terzi di Sissa, des Sanvitale à Fontanellato, des marquis de Soragna.

Les troupes les plus illustres furent appelées à Parme par les deux derniers Farnèse. C'est ainsi que Luigi Riccoboni et sa femme Elena Balletti, plus connus sous les noms de *Lelio* et de *Flaminia*, représentèrent en 1714 devant la cour du duc François la *Merope* de Maffei dont ils avaient été l'année précédente les premiers interprètes. Ils se rendirent peu après à Paris, où le Régent désirait remonter le Théâtre Italien. Mais le célèbre acteur revint à Parme en 1729, en qualité de surintendant des théâtres ducaux, et conserva ces fonctions jusqu'à son retour à Paris, après la mort d'Antoine Farnèse. Un autre artiste, un des *virtuosi* les plus fameux du siècle, parut aussi sur la scène ducale. Le « cher jumeau » de Métastase, l'ami d'Algarotti, Carlo Broschi, dit le *Farinello*, chanta à Madrid lors du mariage

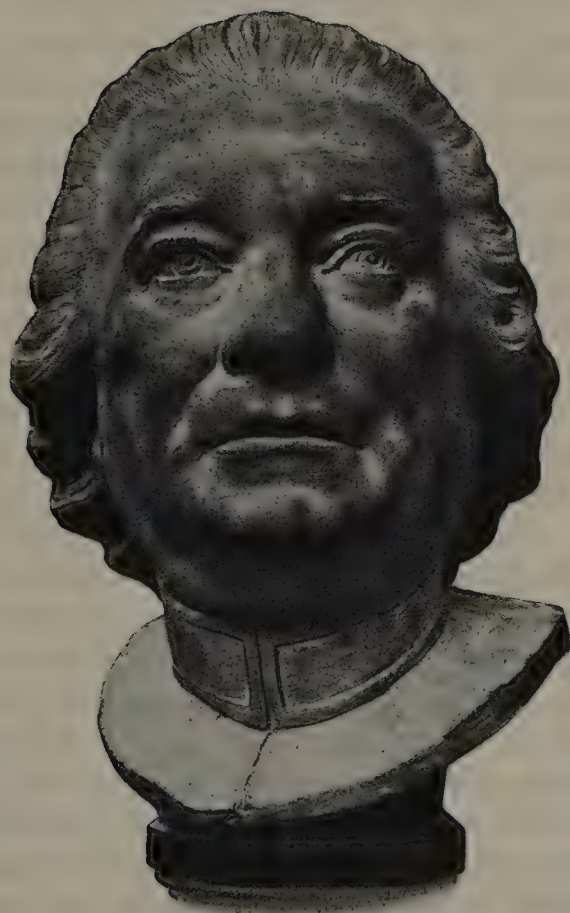


de Philippe V et d'Elisabeth. D'histrion sublime, il y devint bientôt le favori de Maria Barbara, femme de Ferdinand VI. Renvoyé par Charles III en 1760, il passa par Parme avant de se retirer à Bologne sa patrie. Il tint alors à se rendre à Colorno pour y baiser la main de l'Infant duc. Le prince n'oubliait pas les services rendus à sa cause par le chanteur naguère tout-puissant auprès de certains ministres espagnols. L'artiste, de son côté, se souvenait des succès qu'il avait remportés à Parme dans sa jeunesse : avec le *Trionfo di Camilla* en 1725, les *Fratelli riconosciuti* en 1726, *Il Medo* en 1728, *Lucio Papirio* en 1729. Si, vieilli et déchu de la faveur royale, Farinelli revoyait après vingt-huit ans une Italie où ses meilleurs amis avaient disparu, il retrouvait à la cour de Don Philippe l'auteur des drames où il avait triomphé. Et peut-être la louange chantait-elle encore à son oreille que *Comante* avait tressée pour lui en divers sonnets, au temps d'un commun bonheur<sup>31</sup>.

Les œuvres dramatiques des écrivains de Parme nés avant 1700, Orazio Francesco Ruberti et l'abbé Pier Giovanni Balestrieri, par exemple, tiennent encore au goût du XVII<sup>e</sup> siècle italien, qui rappellent l'emphase et le merveilleux fantastique de la littérature espagnole. L'influence de la tragédie française va bientôt faire retrouver les voies du classicisme. Il est à remarquer qu'aucun poète parmesan ne s'est consacré exclusivement à la scène. Le cas de Frugoni, contraint malgré une répugnance foncière à concourir aux spectacles de la cour, à fournir pour chaque occasion solennelle une composition allégorique, était le cas de presque tous les auteurs de l'époque. Du moins quelques-uns se sont-ils livrés pour leur compte à une tâche plus littéraire, même si leurs œuvres n'ont pas été toujours imprimées. Grâce aux efforts des maîtres de collège, grâce à l'action de plus en plus marquée du théâtre français, on ne vit plus les ouvrages éminemment faux qui avaient triomphé à Parme au siècle précédent : plus de *fables grotesques* ni de *fables allégoriques*, de *fables morales* ni de *fables tragico-satiri-*

---

31. C. I. Frugoni, « Opere poetiche », II, 487-491. — Dans *Lucio Papirio*, arrangé par Frugoni d'après un livret d'Apostolo Zeno, et mis en musique par Geminiano Giacomelli, en avait applaudi aussi la fameuse Faustina Bordoni (*Ibid.*, p. 492).



Carlo Innocenzo Frugoni

Buste en marbre par J.-B. BOUDARD  
Académie des Beaux-Arts de Parme

*(Photo G. Lombardi)*

*Voir p. 522.*



*comiques*. Timidement la vraisemblance et le naturel reconquerraient droit de cité.

Cette production participe de la nature du théâtre du *Settecento* avant Alfieri, vide de contenu spirituel et trop souvent dénué d'habileté scénique; elle s'élève rarement au-dessus du médiocre. Il suffira donc de rappeler quelques noms d'écrivains et quelques titres de pièces. Aurelio Bernieri (1706-1795) compose en 1737 une *favola boschereccia* restée inédite, *Endimione*. G. A. Liberati (1712-1782) a laissé aussi le manuscrit de deux tragédies sacrées: *Ozia, re di Giuda* et *Sant' Eustacchio*. Pietro Zurlini (1708-1755), prêtre et membre de l'Arcadie romaine, a composé des mélodrames sur le modèle de Métastase<sup>32</sup>. Plus que toute autre œuvre, une *Massinissa*<sup>33</sup>, tragédie écrite en un mois par L. B. Salvoni, montre la faiblesse du théâtre parmesan vers le milieu du siècle. A qui la relit aujourd'hui, les louanges des écrivains italiens dont l'auteur a fait précéder sa publication apparaissent complaisantes à l'excès, tout comme les compliments accordés par les *Novelle letterarie* de Florence à ses *Opere poetiche* parues en 1777<sup>34</sup>.

Plus original, Buonafede Vitali (1686-1745), de Busseto, mérite une mention spéciale. Il est un des rares poètes de Parme qui aient abordé la comédie. Ce médecin de valeur vécut pour son compte le *Roman comique*. Il parcourut le monde vendant ses spécifiques à la façon des charlatans et suivi d'une troupe d'acteurs. C'est ainsi que Goldoni le rencontra à Milan en 1733. Vêtus en masques de la Comédie italienne, les compagnons de Vitali aidaient ce Tabarin de la médecine à l'heure du boniment. Le soir venu, ils dressaient leurs décors et offraient des spectacles. Goldoni leur trouva assez de talent pour leur confier un intermède, *Il gondoliere veneziano*, le premier ouvrage comique

32. Sur ces trois écrivains, voir A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt... parmig. », VII, respectivement p. 206, 220, 208. (On y trouve l'indication des ms. de leurs œuvres inédites).

33. « Massinissa. Tragedia di Luigi Bernardo SALVONI » Piacenza Nella Stamperia del Bazacchi, 1744.

34. Salvoni devait encore publier en 1753 des « Componimenti drammatici », écrits « par ordre et pour le service de la Cour royale de St-Ildefonse », et dédiés à Louis de La Combe, gouverneur des palais du duc de Parme. Voir les *Novelle Letterarie* de 1754.



qu'il soumit au jugement du public<sup>35</sup>. Le médecin a laissé une tragédie inédite *Circe* et une comédie imprimée à Bologne en 1735, *La Bella Negromantessa*, dont le sous-titre est éloquent : « comédie brève, honnête et plaisante, où l'on montre le danger pour les amants de tolérer la concurrence en amour »<sup>36</sup>.

Un dernier auteur vaut d'être rappelé, bien que par la naissance il soit étranger au duché de Parme. C'est le p. Simone Maria Poggi, de la Compagnie de Jésus, né à Castel Bolognese<sup>37</sup> et nommé en 1720 *Accademico* du Collège des Nobles à Parme, c'est-à-dire directeur des études littéraires et organisateur des représentations dramatiques. Sans remonter à la Renaissance, où s'établit dans les collèges en Italie comme en France l'usage de composer et de jouer des tragédies et des comédies, rappelons que celui de Parme avait déjà monté de grands spectacles avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Pendant le Carnaval, le corps des *Accademici di Corte* y donnait des représentations ; les élèves y jouaient d'ordinaire deux tragédies par an, dont une en août pour la distribution des prix. Le vrai théâtre de style jésuite commença à Parme après 1700. C'est au *Collegio dei Nobili* que se révélèrent les maîtres du genre, Poggi, Granelli et Roberti, Bettinelli enfin à partir de 1750.

Le p. Poggi a écrit pour les *convittori* de Parme ; mais ses pièces jouées dans d'autres villes ont propagé rapidement le genre. Il tenait lui-même *Idomeneo* pour son chef-d'œuvre. Cette tragédie, représentée en 1721, fut suivie de nombreuses autres : *Antenore*, *Agricola*, *Saulle*, *Baiazette*, inspirée de Racine, *Enzio*, *Cosroe*, *Don Ferdinando di Castro*. Le même auteur composa aussi des drames, par exemple *Ciro*, qui appartient au genre héroïco-pastoral, et *I due Fratelli amici*, qui se rapproche de la comédie larmoyante française. Il aborda la comédie lui aussi

---

35. « Mémoires de M. GOLDONI pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre ». *A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire...* MDCC.LXXXVII. I, 226-234 ; E. BOCCHIA, « La drammatica a Parma », p. 189-190. — Voir ci-dessous, p. 35, n. 74.

36. « Drammaturgia di Lione ALLACCI accresciuta e continuata fino all' Anno MDCCCLV ». Venise, G.-B. Pasquali, 1755, colonne 141.

37. G. FANTUZZI, « Notizie degli Scrittori Bolognesi », *Bologna, Stamperia di S. Tommaso d'Aquino*, 1781-1794. VII, 75-77 ; C. CALCATERRA, « Giulio Alberoni giudicato da C. I. Frugoni ». *Bsp.* 1920, p. 58-67 (sur les relations épistolaires entre Poggi et Frugoni).



avec *I Pitagorici*, *Tamberlano* et *Ser Zuccherò*, o sia un vizio corregge l'altro<sup>38</sup>.

Les élèves des Jésuites de Parme furent appelés quelquefois à jouer Corneille, Racine ou Voltaire dans le texte original. Mais c'est surtout dans des traductions qu'ils donnaient les pièces françaises. L'usage de ces traductions devait se développer au temps des Bourbons, mais déjà il était largement établi dans le duché depuis les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1695, paraissait à Parme chez Giuseppe Rossetti une traduction de *Rodogune*. Conformément à une pratique alors courante, les cinq actes étaient fondus en trois; et G.-B. Tamagni<sup>39</sup>, à qui Tiraboschi attribue l'adaptation, avait composé un prologue en musique<sup>40</sup>. Le même éditeur publiait encore en 1700 une traduction de Quinault, *L'Agrippa, Opera Nobilissima tradotta... dall' erudita penna, e virtù di Cavaliere bolognese*. C'est sans doute cette version, réimprimée plusieurs fois déjà à l'époque, que Frugoni retoucha pour la faire représenter et la représenter lui-même (puisqu'il tint le rôle de Tyrrhenus) à Vigatto en octobre 1736, sur le théâtre des comtes Terzi di Sissa<sup>41</sup>. Comante traduisit encore ou adapta le *Romulus* d'Houdard de La Motte, joué en 1744 à l'occasion du mariage de Costanza Terzi. Certains de ses vers nous sont témoins que d'autres familles suivaient l'exemple des Terzi, notamment un sonnet pour la comtesse Costanza Scotti Sanvitale « jouant à Fontanellato le rôle de Palmyre dans *Mahomet* »<sup>42</sup>.

38. Les ms. de la plupart de ces œuvres sont conservés à la B. P. P. Voir Emilio BERTANA, « Il teatro tragico del Sec. XVIII prima dell' Alfieri », Turin, Loescher, 1901, p. 113.

39. Modénais (1657-1724), aide de la chambre de François Farnèse. Poète et musicien, il eut une large part à la préparation des spectacles de la cour.

40. G. TIRABOSCHI, « Biblioteca Modenese », V, 176-177; L. FERRARI, « Le traduz. ital. », p. 221-222. Voir également ce dernier ouvrage (p. 9, 109, 265) pour les traductions de Quinault (1700), de Brueys, de Voltaire qui sont mentionnées après celle de Corneille.

41. C. CALCATERRA, « Stor. d. poesia frugoniana », p. 317, n. 2 et A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti... », I, 215 et 226.

42. « Opere poetiche », II, 365. — La première traduction imprimée de *Mahomet* est celle du modénais Alfonso Fontanelli; elle date de 1746 (L. FERRARI, « Le traduzioni... », p. 149-150 et 284-287). Un des deux ms. de la traduction inédite du comte Scutellari conservés à la

Les auteurs et les ouvrages les plus inattendus étaient révélés à Parme par les traducteurs qui passaient du p. Augustin-David de Brueys à M. de Voltaire. Il est vrai que ce dernier était couramment représenté, et sans modifications appréciables, dans les écoles des Jésuites. C'est le p. Filippo Marelli, compatriote de Frugoni et son confrère dans l'ordre des Somasques, qui publia à Parme en 1715 une traduction de *Gabinie ou Suzanne*, pâle tragédie sacrée du religieux français. Quant à Voltaire, une tradition locale veut que sa *Zaïre* ait été traduite à Parme dès 1743 par Aurelio Bernieri. Le mémorialiste des lettres parmesanes du *Settecento*, Angelo Pezzana, voudrait prouver que cette traduction a été publiée la même année à Bologne sans le consentement du traducteur et par le p. Anton Maria Perotti désireux de s'attribuer le mérite de l'ouvrage. Mais la version de Bernieri aurait été en vers et celle qui a été imprimée chez Bartolommeo Borghi est en prose. La question reste controversée<sup>43</sup>.

Il ne serait pas impossible enfin de montrer que le succès du théâtre comique français s'étendait jusqu'à Parme. Parmi les innombrables sonnets de Frugoni, on peut en lire un dont le titre est révélateur : « Al Serenissimo Real Infante Duca Don Carlo che interviene al *Medico per forza*, commedia di Molière, tradotta in lingua toscana e rappresentata nel picciolo Teatro di Corte Da' cavalieri di Parma per diporto di S. A. R. »<sup>44</sup>. Le futur monarque était arrivé de Toscane où il avait quelques mois auparavant échappé à la petite vérole. Loin du danger, il pouvait trouver plaisir à une satire contre les médecins.

### III.

Les Farnèse ont laissé leur nom au jardin le plus beau du Palatin, à quelques-uns des plus imposants édifices civils de

---

B. P. P. est dédié à la comtesse Sanvitale (PEZZANA, VII, 220). C'est très probablement la version de l'arcade parmesan qui a été représentée au théâtre privé du château de Fontenellato.

43. Elle a été posée pour la première fois par M. Eugène Bouvy dans son article « *Zaïre* en Italie », *Bulletin Italien*, 1901, p. 22.

44. « Opere poetiche », I. 117.

la Renaissance romaine. Mis en possession de leur domaine émilien, ils tinrent à donner une splendeur nouvelle à leurs deux capitales<sup>45</sup>. Dès le règne d'Octave, Parme avait vu s'élever les bases du sévère Palais de la Pilotta. Si la mort de Ranuce I<sup>er</sup> interrompit cette construction, une autre entreprise fut menée à chef : le *Palazzo del Giardino*, sur la rive gauche de la Parme, résidence ducale qui devait s'orner de fresques dont il ne reste que des fragments dus à Augustin Carrache. La reconstruction du Palais Communal, sur les ruines laissées par l'écroulement de l'antique tour médiévale, fut achevée sous Ranuce II en 1673. Vers le même temps, les Jésuites édifièrent leur collège, sobre et classique demeure qui abrite aujourd'hui l'Université. Les ducs encouragèrent aussi l'architecture religieuse : ils firent construire des églises nouvelles, comme l'originale *Annunziata* dans le quartier de l'*Oltretorrente* ; ils en laissèrent remanier d'autres, comme Saint Jean l'Évangéliste dont la coupole, décorée par le Corrège, est universellement connue et dont la façade fut refaite en 1610.

La période des grandes constructions était close quand François arriva au pouvoir. Ce prince abandonna Parme presque complètement au profit de Plaisance et des *Ville* qu'il possédait dans les duchés. Colorno surtout eut ses faveurs. L'ancienne forteresse des Sanseverino qui défendait le passage du Pô en

---

45. Clemente RUTA, « Guida ed esatta notizia a' forestieri delle più eccellenti pitture che sono in molte chiese della città di Parma », Parme, Gozzi, 1739 ; [I. AFFÒ], « Il Parmigiano servitor di Piazza, ovvero dialoghi di Frombola ne' quali dopo varie notizie interessanti su le pitture di Parma si porge il catalogo delle principali », Parme, Carmignani, 1796 ; P. DONATI, « Nuova descrizione della città di P. » ; Giuseppe BERTOLUZZI, « Nuovissima Guida per osservare le pitture sì a olio che a fresco, esistenti attualmente nelle chiese di Parma... ». *Parma, Tipografia ducale*, 1830 ; Laudedeo TESTI, « Parma », *Bergamo, Istituto Arti grafiche*, s. d. ; I. AFFÒ, « Memorie storiche di Colorno », Parme, Gozzi, 1800 ; GI. LOMBARDI, « Per la risurrezione di una villa gloriosa », *Aup.* janv.-avr. 1913, p. 37-41 ; Luciano SCARABELLI, « Guida ai monumenti storici ed artistici della città di Piacenza », Lodi, Wilmant, 1841 ; G. BUTTAFUOCO, « Guida nuovissima della città di Piacenza con alquanti cenni topografici, statistici e storici », Plaisance, Tagliaferri, 1842 ; Luigi AMBIVERI, « Gli artistici piacentini, Cronaca ragionata », Plaisance, Solari, 1879. — Sources inédites : « Notizie intorno alle Belle-Arti parmigiane ». B. P. P. Ms 1.106 ; Notes Scarabelli R. *Museo di Antichità*, Parme.



face de Casalmaggiore devint un large château. Quatre tours le dominèrent aux angles et une aile le continua en bordure de la Parme. La transformation était achevée dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il restait à compléter cet ensemble architectural par des perspectives imitées de Versailles, le modèle dont la plupart des cours s'inspiraient alors, de Dresde et de Stuttgart à Saint-Ildefonse et Aranjuez. La ligne des façades et des tours de Colorno rappelait, en petit et en plus riant, l'Escorial. Par l'œuvre des terrassiers, des marbriers, des hydraulistes et des jardiniers, elle vint s'harmoniser avec les allées, les platebandes, les charmilles et les statues au milieu desquelles les eaux se jouaient dans les bassins et les fontaines.

Dans la capitale délaissée, l'activité artistique se ralentit. L'architecture se borna au remaniement de certaines façades d'églises, comme à Sainte Lucie et à Saint Alexandre, et à certaines constructions, comme celle de Saint Antoine Abbé. La sculpture, en stuc généralement, et surtout la peinture furent plus heureuses. De nombreux édifices religieux conservaient encore cette nudité qui est si rare dans les églises italiennes postérieures à la Renaissance. Le dessin intérieur des temples, qui avait perdu la pureté classique, avait besoin de toute une ornementation et l'on vit entre 1700 et 1750 les draperies et les architectures en trompe-l'œil revêtir les parois de quelques-unes des innambrables églises ou chapelles de Parme<sup>46</sup>.

Nombreux sont les peintres du dehors que les derniers Farnèse sollicitèrent de travailler pour Parme et certains d'entre eux ont laissé un nom dans l'histoire de l'art italien. Sebastiano Ricci composait en 1730, à l'âge de 69 ans, une *Sainte Lucie* pour l'église du même nom et une *Sainte Elisabeth de Hongrie* pour l'oratoire de Sainte Anne, tableaux vigoureux dont le

---

46. Plus de 80. Beaucoup ont disparu à l'époque de la Révolution et depuis, les unes fermées simplement, d'autres transformées en magasins agricoles, en imprimeries, en garages surtout. L'ancienne église consacrée à Saint Louis, roi de France, et plus couramment désignée sous le nom de *San Paolo*, est aujourd'hui, sous son haut clocher muet, une usine électrique. Quant à la *Certosa*, autour de laquelle Stendhal a construit un roman où la fantaisie n'exclut pas le sens historique, cette Chartreuse de Parme est aujourd'hui une maison de correction, après avoir abrité quelque temps les cigarières d'une manufacture de tabac.

second a pris place sous Marie-Louise au Musée Ducal. L'Université de la même ville conserve encore de lui, dans la Salle du Doctorat, d'intéressantes toiles historiques. Antonio Balestra (1666-1740), peintre véronais qui fut l'élève de Carlo Maratti<sup>47</sup> et plus tard le maître de Pietro Rotari, a laissé à Parme un tableau représentant *Saint Hilaire*, un des patrons du diocèse. Ce buste qui orna longtemps le maître-autel de la Crypte de la Cathédrale allie à la spontanéité de l'école lombarde la doctrine de l'école romaine. Rotari, qui mourut au service de la cour de Russie en 1770, a peint pour les Jésuites de San Rocco une *Sainte Ursule et ses compagnes martyres* et un *Saint François-Xavier* d'un coloris un peu pâle, mais bien composés. L'église de Saint André, fort ancienne et restaurée en 1736, conserve une toile de Sebastiano Conca (1676-1764), de Gaëte, représentant *Saint Bernard, évêque de Parme*. Enfin le vénitien G.-B. Pittoni (1687-1767) a peint une *Sainte Madeleine pénitente* pour l'église de ce nom, dite plus communément des Capucins.

D'autres artistes ne reçurent pas seulement des commandes mais furent appelés à séjourner à Parme<sup>48</sup>. C'est le cas de Gaspare Bazzani et d'Antonio Betti. Ces deux peintres de Reggio d'Emilie collaborèrent avec l'abbé Peroni à la décoration de Saint Vital. Deux Florentins, Sebastiano Galeotti et le frère Filippo Maria Galletti, exécutèrent des travaux analogues. Le premier peignait en 1721 une partie des fresques décoratives de la chapelle de N.-D. des Anges à la cathédrale; il a composé aussi quelques-unes des peintures murales de la Chartreuse et laissé différentes toiles: un *Saint Bonaventure* pour l'Annonciade, un *Saint Ubald guérissant* pour l'église du Saint Sépulcre; il a participé enfin à la décoration du Palais Pallavicini. Le second, laïc théatin, qui avait déjà peint les voûtes de Sant' Onofrio à Florence, a travaillé à Sainte Christine, l'ancienne chapelle des Théatins de Parme, et aux fresques de la voûte de Sainte Lucie.

47. Le père de la fameuse poétesse Faustina Maratti Zappi.

48. Un des premiers fut Francesco Monti, né à Brescia en 1640, élève de Borgognone. Après avoir travaillé dans de nombreuses villes, il se fixa à la cour des Farnèse où il mourut en 1712, laissant dans une chapelle de la Cathédrale une *Visitation* indignement restaurée en 1811, au maître-autel de San Sepolcro une *Résurrection* exécutée en 1670 avec une hâte évidente, à la Chartreuse différents tableaux qui ont été enlevés par la suite.



Avec Ferdinando Galli, dit Bibiena (1657-1743), nous avons à faire à un artiste de plus de renom. Appelé à Parme par Ranuce II, il avait trente ans quand il s'y installa. Il y appela même son frère Francesco, peintre de perspectives comme lui. Son fils Antoine devait être le continuateur de son art à la cour des Bourbons. Ferdinando Bibiena est un des maîtres du décor de théâtre, une des supériorités italiennes qu'ont reconnue des étrangers comme le Président de Brosses et l'Espagnol Stefano Arteaga<sup>49</sup>. On a de lui un ouvrage de Perspective théorique imprimé après sa mort<sup>50</sup>. Pendant une trentaine d'années il a appliqué à Parme ses principes, non seulement sur la scène, mais dans plus d'un édifice religieux. Comme architecte, il a dessiné la partie inférieure du chœur de San Sepolcro. Comme peintre, il a composé les *ornati* qui revêtaient la chapelle de Sainte Catherine au Collège des Nobles et la perspective qui forme le fond de l'église Sainte Christine. C'est lui encore qui, vers 1714, dressait les plans de cette église de Saint Antoine Abbé dont la coupole en double voûte dénote plus d'habileté technique et de fantaisie que de bon goût.

Pour la sculpture, il convient de signaler un artiste de Carrare, Giuliano Mozani, entré au service du duc François en 1711 et mort en 1735 à Parme où il s'était définitivement fixé. Il a travaillé pour de nombreux palais et de nombreuses églises du duché, mais son activité s'est exercée surtout à Colorno, comme sculpteur de la cour, puis comme surintendant de ces *Délices*<sup>51</sup>. Expert dans tous les travaux du marbre, il avait aussi un certain talent d'architecte et c'est lui qui, aidé d'un groupe de marbriers, éleva et perfectionna pendant plusieurs années

---

49. Gl. LOMBARDI, « Il Gran Maestro di Ferdinando Bibiena », *Aup.* avr.-juin 1915, p. 108...; « Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par Charles de BROSSES » (2<sup>e</sup> édit. authentique), Paris, Didier, 1858, II, 341-342; Pietro NAPOLI-SIGNORELLI, « Discorso Storico-critico... da servire di lume alla storia critica de' Teatri... » *In Napoli*, MDCC LXXXIII, *Nella Stamperia di Amato Cons*; Stefano ARTEAGA, « Le Rivoluzioni del Teatro Musicale italiano dalla sua origine al presente... », 2<sup>a</sup> Ediz. *In Venezia*, MDCC LXXXV, *Nella Stamperia di Carlo Palese*, II, 76-77.

50. « Direzioni della Prospettiva Teorica... » Bologne, Lelio Della Volpe, 1753.

51. Gl. LOMBARDI, « La Fontana del Trianon », p. 43, n. 1.

cette *Fontana del Trianon* que célébrèrent les Arcades de la Trébie, réplique du buffet d'eau de Jules-Harduin Mansart. Frugoni put aussi s'extasier sur l'habile distribution des eaux à travers le parc<sup>52</sup>. Le mérite en revenait à l'ingénieur français Jean Baillou, appelé en 1718 par le duc, et qui avait perfectionné les machines hydrauliques, puis aménagé avec une sage et nécessaire économie la consommation de la fontaine et des multiples jets d'eau.

Aucun grand talent ne s'est manifesté à Parme ni à Plaisance dans la période qui nous occupe. Cependant les duchés ont été le terrain où se sont alors exercées deux générations d'artistes. La première compte surtout des peintres : Oddi, Ruta, Spolverini, Tagliasacchi. Mauro Oddi (1639-1702) a laissé une trace assez profonde dans les premières années du siècle. Elève de Pierre de Cortone en peinture, il fut à l'occasion architecte et sculpteur à la fois rude et échevelé. Il a fourni les dessins de quelques-uns des ornements extérieurs de la basilique de la *Steccata*, dont l'exécution fut achevée bien après sa mort et qui rappellent le style de Francesco Borromini. Il a construit également en 1697 la façade de Sainte Lucie. Parme compte de lui des tableaux qui ne manquent pas de valeur<sup>53</sup>. Clemente Ruta en a laissés de plus nombreux encore et presque tous sur des sujets religieux<sup>54</sup>. Ilario Spolverini (1654-1734) est l'auteur de quelques-unes des fresques trop mal conservées de la Chartreuse et d'un tableau de *Saint Pierre d'Alcantara* destiné à compléter la décoration murale de la chapelle du même nom dans l'église de l'Annonciade. G.-B. Tagliasacchi (1697-1737),

---

52. « *Come mai la ristretta — Onda ad ogn' uopo mobile, — Come usanza le detta, — Senza che man la moderi, — Di non errar sicura, — Là va, quindi si fura* ». « Op. poetiche » : Canzone (composée à l'occasion de l'*Accademia colorniana* de 1727) « *La grotta magica nel giardino di Colorno* », V. 515. — Le visiteur d'aujourd'hui ne trouve plus la Fontaine de Mozani dans le parc de Colorno, mais à Parme, dans l'îlot du Jardin Public.

53. Comme *Saint Charles faisant l'aumône* à l'église Saint Vital et les *Saints Charles et Philippe de Néri* à l'église Saint Joseph.

54. *Esther* et *Judith* à la Cathédrale; *Saint Pierre d'Alcantara*, *Saint André* et *Sainte Madeleine* dans les églises de même nom; une *Vierge avec Sainte Anne*, *Saint Joseph* et *Saint Jouchim* à San Bartolomeo della Ghiaia.

originaire de Borgo Son Donnino, n'a pas pu donner sa mesure. Meilleur dessinateur, il a plus de vivacité que ses contemporains dans le coloris et le clair-obscur ; mais l'imitation du Corrège et du Guide a mis dans ses tableaux, comme ceux de l'église Saint Luc, une bonne part d'artifice et de convention.

Le second quart du siècle voit à Parme une modeste renaissance de l'architecture. On y compte encore quelques peintres comme Pietro Rubini, comme Paolo Ferrari, de Sissa, le père de Pietro que nous trouverons parmi les artistes de la cour bourbonienne, comme Francesco Londonio connu surtout en qualité de copiste du Corrège. On y assiste aux débuts des artistes ou des artisans de la peinture qui travailleront surtout après 1750, tels l'abbé Giuseppe Peroni (1710-1776) et Antonio Delbò. Mais l'enseignement et l'exemple de Ferdinando Bibiena portaient dès ce moment leur fruit. Pietro Righini, le meilleur élève du maître, est comme lui peintre, architecte et décorateur. Il travaille pour les innombrables solennités dynastiques et pour les représentations de circonstance, montant, par exemple, le théâtral catafalque qui convenait aux funérailles du duc François, brossant les décors des compositions dramatiques de l'abbé Frugoni, du *Trionfo di Camilla* en 1725 à la *Venuta d'Ascanio* de 1732<sup>55</sup>. C'est lui encore qui exécute dans les églises de Parme différents remaniements, comme à celle du *Quartiere*. Un autre architecte d'une certaine valeur, Edelberto Dalla Nave, fournit les plans de l'élégante église de Saint Tiburce, de l'oratoire de Saint Quirin refait et consacré en 1734, de la haute façade de Saint Roch, vaste édifice qui flanque l'ancienne Université des Jésuites. L'exécution de ce dernier ouvrage fut d'ailleurs confiée à Carlo et Antonio Bettoli, les premiers représentants d'une lignée de constructeurs qui devait aboutir à Nicolo Bettoli (1780-1854), le grand architecte de Marie-Louise. Enfin, G.-B. Poma, chef lui aussi d'une famille de maîtres maçons, refaisait de fond en comble entre 1728 et 1735 l'église de Saint Pierre d'Alcantara.

La plupart de ces artistes, à vrai dire, mériteraient mieux

---

55. En retour *Comante* comblait Righini d'éloges (« Opere poetiche », I, 12 ; IV, 184 ; VIII, 12). — Le Collège des Nobles a longtemps conservé des décors de Righini et de Bibiena, avant de les remplacer par de médiocres toiles de fond (P. DONATI, « Nuova descrizione... », p. 98 et G. CAPASSO, « Il Collegio dei Nobili », p. 55).



le titre d'artisans. Les premiers Bettoli et les premiers Poma étaient des entrepreneurs expérimentés, sans plus. Des peintres comme Delbò et Londonio, comme Peroni à ses débuts, n'étaient que de bons exécutants; de même les décorateurs Cucurello et Bossi qui devaient, après 1750, sous une direction ferme, fournir d'intéressants travaux. L'importance des spectacles dramatiques, des carrousels et des fêtes de toute sorte, cantonnait trop exclusivement des hommes de talent comme les Bibiena et comme Pietro Righini dans un art aussi passager que la décoration théâtrale. La peinture s'épuisait dans un pâle académisme, dans l'imitation désormais trop lointaine et trop peu sentie des maîtres qui avaient fait la gloire de la petite capitale, le Corrège, le Parmesan, les Carrache. L'architecture, qui cherchait sa voie, s'inspirait des deux formes du baroque: la fausse grandeur scamozzienne visible au Saint Roch des Jésuites; la fantaisie outrancière qui se manifeste dans la féerie de stuc et presque de carton-pâte du Saint Antoine des *Preservate*. Si Gaetano Callani, l'auteur des *Béatitudes* qui ornent les pilastres de cette dernière église, visait à la simplicité grecque, les autres sculpteurs s'attardaient à reproduire le Bernin. Aux arts plus encore qu'aux lettres, il manquait des sources d'inspiration nouvelle. Ce n'était pas la Galerie de Peinture constituée par les Farnèse et décrite en 1725 par Ratti, le biographe du Corrège<sup>56</sup>, qui pouvait les fournir. Les dizaines, pour ne pas dire les centaines, de toiles que don Carlos emporta à Naples formaient sans doute une collection digne de figurer parmi les plus importantes d'Europe; elles n'auraient pas réussi à elles seules à susciter de nouvelles énergies artistiques. Jamais musées ont-ils suffi à cette tâche? Après l'interrègne de 1731 à 1749, les Beaux-Arts à Parme, comme toutes les autres activités de l'esprit, appelaient des modèles différents, plus rapprochés dans le temps et donc plus vivifiants. Nous verrons d'où sont venus ces modèles et quelle a été leur efficacité.

---

56. Carlo Giuseppe RATTI, « Notizie Storiche intorno la vita ed opere di Antonio Allegri, detto il Correggio ». Finale, Rossi, 1781.

## IV.

Les Farnèse n'avaient pas seulement réuni des tableaux. Ils avaient aussi, bornée, il est vrai, à leur usage personnel et à l'usage de leurs courtisans, une bibliothèque dont les voyageurs faisaient grand cas<sup>57</sup>, et qui en 1731 était confiée aux soins du Jésuite Andradi. A cette *Librairie*, don Carlos fit subir le même sort qu'à la Galerie et aux autres collections qu'il considéra comme des biens de famille. Du moins les bibliothèques des couvents restaient-elles à Parme: celle des Bénédictins de Saint Jean l'Évangéliste et celles des Jésuites qui tenaient dans leurs mains à peu près toute l'instruction depuis 1564, date de leur installation dans la capitale.

Si les trois premiers ducs, adonnés à la guerre, n'avaient pas eu le loisir de s'occuper du développement des études, Ranuce I<sup>er</sup>, plus cultivé, *Prince* de l'Académie des *Innominati*, formé par des voyages à l'étranger (en France notamment et dans les Pays-Bas), reconnut la nécessité de donner une organisation plus solide à l'Université de Parme. Cet établissement, fort ancien<sup>58</sup>, vivait encore sur le Statut communal de 1412, qu'avait approuvé

---

57. Comte de CAYLUS, « Voyage d'Italie (1714-1715). Première édition du Code [sic] autographe, annotée et précédée d'un Essai sur le comte de Caylus, par Amilda A. PONS ». Paris, Fischbacher, 1914, p. 37. — Andra CORSINI, « Un viaggio a Parma di Antonio Cocchi e la supposta gravidanza della duchessa Enrichetta Farnese », *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*, 1917, N° 5-7, p. 66. — Carlo FRATI, « La Biblioteca farnesiana di Parma nel 1731 », *La Bibliofilia*, nov.-déc. 1917.

58. Les premières écoles publiques de Parme remontaient au XI<sup>e</sup> siècle. C'est là que Saint Pierre Damien et Anselme le Péripatéticien avaient, l'un et l'autre, étudié et, le second, enseigné les Arts Libéraux. La Commune libre de Parme avait ensuite sanctionné l'existence de ces écoles par une suite de Statuts dont le premier remonte à 1226. Au XV<sup>e</sup> siècle, après une disparition due aux vicissitudes du siècle précédent, cette ébauche d'Université s'était reformée et quelques-uns des meilleurs juristes de l'Italie y avaient été appelés. — I. AFFÒ, « Intorno l'antichità, progresso, vicende e ristabilimento delle Scuole di Parma », en tête du T. I. des « Mem. d. Scritt. e Letterati parmig. », *Parma, Stamperia Reale*, 1789; Alfonso CAVAGNARI, « Fasti dell' Università di Parma », Parme, Adorni, 1874; Giovanni MARIOTTI, « Sul pareggiamento della Reale Università di Parma. Relazione... », Parme, Ferrari, 1886; [G. MARIOTTI], « L'Università di Parma. Relazione a S. E. il Senatore Professore Giovanni Gentile, ministro dell' Istruzione », Parme, G. Ferrari, 1923.



Nicolas d'Este, le seigneur du temps. Les docteurs séculiers n'assuraient qu'une partie de l'enseignement secondaire et supérieur. Les Jésuites tenaient le reste. C'est à eux que Ranuce s'adressa pour la réforme des études. A partir de 1599, ils instaurèrent dans le duché le système complet d'éducation qu'ils avaient déjà expérimenté ailleurs. Tout de suite, ils ouvrirent un cours de philosophie et bientôt ils y ajoutèrent le droit et la médecine. En 1601, le duc octroya à l'Université reconstituée de larges privilèges<sup>59</sup> et lui assura sur sa cassette personnelle des ressources durables.

Pour lui créer une clientèle plus étendue, il fonda le Collège des Nobles, ou de Sainte Catherine, qui ne tarda pas à être l'un des collèges universitaires les plus importants de la péninsule. Installé au Palais Bernieri, confié d'abord aux prêtres du diocèse, puis aux Jésuites en 1604, il arriva bientôt à recevoir régulièrement trois cents enfants ou jeunes gens des plus nobles familles d'Italie et d'Europe. C'est là que Benedetto Odescalchi, le futur Innocent XI, et que Scipione Maffei reçurent leur éducation<sup>60</sup>.

La seconde capitale du duché avait aussi ses écoles : une Université qui ne fut jamais aussi complète et n'eut jamais de statut aussi régulier que celle de Parme. Seule la Faculté de médecine y avait quelque renom<sup>61</sup>. Les Somasques avaient une communauté à Plaisance, mais ils n'y enseignaient pas. Les Jésuites y tenaient le Séminaire. Bientôt il allait s'y fonder, sous le vocable et sous l'autorité d'Alberoni, un autre établissement confié aux Lazaristes. Les humanités étaient encore enseignées dans deux autres centres importants : Borgotaro au cœur des Apennins et Busseto dans la plaine non loin du Pô. Sans compter les séminaires des trois diocèses de Parme, de Plaisance et de Borgo San Donnino. Enfin certains particuliers, surtout des membres ou plus intelligents ou plus zélés du clergé, se plaisaient à enseigner des sujets d'exception : ainsi l'abbé

---

59. « SANCTIONES ac PRIVILEGIA Parmensis Gymnasii nuperrime instaurati ». *Parmæ, ex Officina Erasmi Viothi*, MDCII (réimprimé, avec quelques additions, par le même Viotti en 1612).

60. G. CAPASSO, « Il Collegio dei Nobili... », p. 1-49 et 102-103.

61. Le doctorat qu'elle décernait n'était valable que pour Plaisance et son territoire, tandis que les docteurs de Parme pouvaient exercer sur toute l'étendue du double duché.

Alessandro Roncovieri avait appris les rudiments à ce fils de jardinier qui avait nom Giulio Alberoni. Pour l'éducation des jeunes filles, les notables des duchés avaient les collèges de Plaisance, de Parme et de Borgo San Donnino, tenus par les Ursulines. Ces religieuses se recrutaient parmi la noblesse du pays et leurs méthodes s'inspiraient de celles des Jésuites.

Deux témoignages précieux nous restent sur ce qu'était l'instruction donnée au *Collegio dei Nobili* au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle : celui de Pietro Verri, qui y entra en 1747 et y accomplit trois années d'études, et celui de Cesare Beccaria qui y passa huit ans vers la même époque. Au sortir de l'adolescence, les deux futurs collaborateurs du *Caffè* durent reprendre par la base leurs études et développer par l'effort personnel leur intelligence et leur talent<sup>62</sup>. La même nécessité s'imposait du reste aux meilleurs esprits des duchés, qu'ils eussent ou non été élevés chez les Jésuites de Parme. La disparition des Farnèse avait mis un terme à la période brillante du Collège. Les guerres de Succession et les déplacements de souveraineté n'y avaient pas interrompu le cours des études, mais n'avaient pas contribué à en élever le niveau. Au dehors, venu de l'autre versant des Alpes, commençait à souffler un esprit nouveau. Comme l'antique Sorbonne avait dû, plus de deux siècles auparavant, être vivifiée par des créations juxtaposées et par la concurrence des docteurs moins officiels, de même il fallait chercher à Parme les initiatrices et les études fécondes en dehors de l'enseignement établi.

C'est à Parme que le p. Bacchini, originaire de Borgo San Donnino (1651-1720), avait fondé en 1686, à l'imitation du *Journal des Savants*, un des premiers périodiques littéraires

---

62. Voir par exemple ce que le marquis Beccaria écrivait à son traducteur français : « Traité des Délits et des Peines par BECCARIA, traduit de l'italien par André MORELLET ; Nouvelle Edition corrigée, précédée d'une correspondance de l'auteur avec le traducteur... » *A Paris, de l'Imprimerie du Journal d'Economie publique, de morale et de politique*. An V-1797, p. XLIV. — Consulter également les biographies ou notices placées en tête des diverses éditions des Œuvres de Beccaria : VILLA (Milan, *Classici Italiani*, 1821) ; Pasquale VILLARI (Florence, Le Monnier, 1854) ; CUSTODI (Milan, Barbini, 1871). — Pour Pietro Verri, voir Camillo UGONI « Della letteratura italiana nella seconda metà del Secolo 18° », Milan, Bernardoni, 1856, II, 177. — Voir enfin le commentaire donné au double témoignage par G. CAPASSO : « Il Collegio dei Nobili », p. 131-134.

d'Italie. Ce nouveau *Giornale de' Letterati* avait accordé une importance presque égale à l'investigation de la nature qu'aux autres recherches érudites. On y avait trouvé fort souvent le nom d'écrivains français : Bossuet, comme doctrinaire des sciences religieuses, Saint François de Sales, comme maître de la spiritualité. Le fondateur du *Giornale* avait étudié les philosophes modernes, il professait une grande admiration pour Gassendi et dans son autobiographie on trouve la trace d'une aversion marquée pour la scolastique. Il fit toujours preuve d'indépendance et eut plusieurs fois à souffrir pour ses idées<sup>63</sup>. D'autres religieux de Parme devaient encore, peu avant l'avènement de don Philippe, supporter les inconvénients de leur sens critique. C'est ainsi que le comte Luigi Sanvitale, membre de la Compagnie de Jésus, ne pardonnait pas à F.-M. Biacca d'avoir réfuté un « Trattenimento storico e cronologico » d'une des lumières de l'ordre, le p. Camillo Calino, professeur de théologie à l'Université ducale<sup>64</sup>.

Les autorités intellectuelles en étaient donc à imposer encore les procédés du passé. Au défaut général de méthode et d'esprit critique s'ajoutait le manque de spontanéité dans les études de tout ordre. L'abbé Paolo-Luigi Gozzi (1713-1783), fils d'un imprimeur de Parme, et qui devait finir ses jours comme géographe de don Ferdinand, s'évertuait à passer pour un historien ; il commençait à accumuler une volumineuse Chronique manuscrite conservée aux Archives de Parme, mais inventait couramment, au dire d'Affò, diplômes, médailles et témoignages historiques<sup>65</sup>. Dans la patrie du p. Paolo Segneri<sup>66</sup>, disparu depuis la fin du siècle précédent, il n'était pas jusqu'à l'éloquence sacrée

63. Ab. Girolamo TIRABOSCHI, « Storia della Letteratura Italiana », 2<sup>a</sup> ediz. modenese. Modena, presso la Società Tipografica, T. VII, MDCCXCIII, p. 422-423 ; I. AFFÒ, « Mem. d. Scritt. e Lett. parmig. », V, 345-420 ; Luigi PICCIONI, « Il Giornalismo letterario in Italia », Turin, Loescher, p. 37... ; Gabriel MAUGAIN, « Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ », Paris, Hachette, 1909, p. 24 et 110-115 ; H. BÉDARIDA, « La Gazzetta Medica di Parma. Contributo alla storia della medicina nel Sec. XVIII ». *Aspp.* 1925, p. 179-184.

64. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e Lett. parmigiani », VII, 60.

65. *Ibid.* VII, 226-228.

66. Plusieurs études ont paru récemment sur le grand prédicateur italien du XVII<sup>e</sup> siècle. Signalons les deux plus importantes : N. RISI,



qui ne participât, avec Pier Giovanni Bertoncelli et Giuseppe Negri, au formalisme et à la rhétorique ambiante. A Plaisance, Bartolommeo Casali suivait la même voie. Seuls les Capucins, plus populaires et généralement hostiles aux Jésuites, représentaient un courant plus vivant. C'est de leurs rangs que devait sortir le p. Adeodato Turchi, qui allait être accusé de jansénisme, terme fort vague dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle et sous lequel on désignait souvent l'esprit philosophique et l'indépendance de la pensée.

La scolastique et l'enseignement traditionnel apparaissaient cependant comme insuffisants. Les académies, les sociétés littéraires et scientifiques les plus diverses se fondaient dans les duchés. Un courant de plus en plus marqué portait les meilleures intelligences vers l'étude de la philosophie française et de la science étrangère. Le marquis Ubertino Landi, qui avait peu goûté les leçons du Collège Romain, avait bien avant Beccaria et Pietro Verri refait pour son compte ses études<sup>67</sup>; il s'était familiarisé avec les mathématiques et avec le droit; il avait approfondi la doctrine de Descartes; au cours de ses voyages, il avait séjourné assez longtemps à Paris pour entrer en relations avec plusieurs écrivains et savants français. Revenu à Plaisance, l'Arcade fondateur de la *Colonia Trebbiense* avait institué aussi une Académie physico-médico-mathématique, où plusieurs fois il donna le fruit de ses recherches. De même à Parme, le p. Andreasi, bibliothécaire ducal, et Ottavio Antonio Baiardi, prévôt de la Cathédrale, créaient en 1728 une colonie de la *Società letteraria albrizziana*, destinée à s'occuper de critique et d'histoire.

Les études d'histoire, et plus précisément d'archéologie, allaient être singulièrement favorisées par la découverte des vestiges de Velléia<sup>68</sup>. Grâce aux précieux documents mis à jour,

---

« Il principe della eloquenza sacra in Italia, p. Paolo Segneri. Note biografiche a ricordo del terzo centenario della nascita (1624-1924) », *Bologna, Stamperia Sordomuti*, 1924; Vigenio SONCINI, « Il p. Paolo Segneri (1624-1694) nella storia dei Farnesi a Parma, con lettere e documenti inediti », *Torino, Soc. ed. internaz.*, 1925.

67. M. DARDANA, « Un letterato piacentino... », p. 6 et 15-16.

68. Pietro DE LAMA, « Tavola legislativa della Gallia Cisalpina ritrovata in Velleia nell' anno 1760, e restituita alla sua vera lezione... » Parme, Carmignani, 1820, et « Guida del Forestiere al Ducale Museo



les Bourbons allaient pouvoir constituer un important Musée d'antiquités. C'est en 1747 que le desservant de la paroisse de Macinesso déterra les premiers fragments de la Table Alimentaire dite de Trajan<sup>69</sup>. L'humble prêtre de campagne, incapable de comprendre la valeur de sa découverte, avait vendu les fragments au prix du métal, quand le chanoine Antonio Costa, de famille patricienne, et son ami le comte Giovanni Roncovieri apprirent la chose. Ils retrouvèrent les morceaux de bronze, les rachetèrent et reconstituèrent le monument qui permettait de reconnaître l'emplacement de la cité ligurienne disparue. Le gouvernement sarde, sous l'administration duquel se trouvait alors le territoire de Plaisance, s'intéressa vivement à la découverte et chercha à obtenir pour Turin la Table Alimentaire, pendant que d'autres examinaient le moyen d'en enrichir les collections pontificales. C'est grâce au traité d'Aix-la-Chapelle et à l'action avisée de Costa et de Roncovieri que cette pièce unique fut conservée au domaine de don Philippe. Les deux savants, pour prix de leur zèle, allaient obtenir la direction des fouilles.

Ainsi les familles nobles des duchés s'adonnaient volontiers à la recherche scientifique. Parme avait connu le comte Ottavio Bondani<sup>70</sup>, mathématicien et astronome, et plusieurs Sanvitale

---

d'Antichità di Parma », Parme, Carmignani, MDCCCXXIV; Luigi FIGORINI, « Il Regio Museo d'Antichità di Parma e gli scavi di Velleia », Parme, G. Ferrari, 1872; Gaetano TONONI, « Documenti inediti intorno alla scoperta di Velleia e gli illustratori delle sue antichità », *Atmem*, 1881 (et tirage à part, Modène, Vincenzi, 1881); Omero MASNOVO, « La Tavola alimentare di Velleia, Benedetto XIV e G. Du Tillot », *Bsp.* juil.-sept. 1913; F. G. de PACHTÈRE, « La Table hypothécaire de Véleia », Paris, Champion, 1920; Stefano FERMI, « Velleia », Plaisance, Porta, 1923 (monographie de vulgarisation, suivie d'une bibliographie exacte); Emilio NASALLI ROCCA DI CORNELIANO, « Ancora sulle prime vicende della Tavola Alimentare di Traiano (Documenti inediti) », *Bsp.*, oct.-déc. 1924, p. 101-106.

69. La plus grande inscription de bronze que l'antiquité romaine ait léguée et qui a exercé la sagacité des critiques depuis Apostolo Zeno, Muratori et l'abbé Terrasson (1747-1750) jusqu'aux plus récents. — Macinesso est situé sur le territoire de la commune actuelle de Lugagnano.

70. Comme précédemment pour les poètes, nous renvoyons pour les savants mentionnés ici aux notices de A. PEZZANA dans le T. VII des « Mem. d. Scritt. e Letter. parmig. ».

versés eux aussi dans les sciences exactes : le comte Alessandro, mort au commencement du siècle, et le comte Federigo, qui devait exercer son activité pendant quelque temps encore et publier à Brescia en 1765 des *Elementi d'Architettura civile*. Giuseppe Bolsi-Marchesi et Angelo Felice Capelli, de Parme, furent aussi astronomes. Les sciences appliquées attiraient également les savants. Fra' Vincenzo Chiapetti étudia la mécanique et sut allier l'état religieux à la profession d'architecte militaire. Les ingénieurs Pietro Ballarini et Stefano Droghi avaient fourni déjà une utile carrière quand ils furent appelés à prêter leurs services au gouvernement de Dutillo.

Le Saint Office ne leva l'interdit sur le fameux *Dialogo* de Galilée qu'en 1757. Mais, à cette date, de nombreuses villes d'Italie, et Rome même, avaient vu les méthodes scientifiques nouvelles s'affirmer dans les sociétés savantes et jusqu'au sein des Universités. Malgré les résistances, l'influence de Descartes et de Malebranche s'était exercée sur de nombreux points de la péninsule, ouvrant les voies à la philosophie de Locke<sup>71</sup> et bientôt à celle de Condillac. L'étude des sciences conservait à Parme et à Plaisance un caractère plus traditionaliste ; mais l'ardeur avec laquelle beaucoup s'y livraient, et jusqu'à des poètes comme Landi et Federigo Sanvitale<sup>72</sup>, montre que les esprits plus modernes ne trouvaient pas un aliment suffisant dans les jeux inconsistants de l'Arcadie et dans les artifices de la scolastique.

La médecine entrait aussi dans les voies nouvelles. A Padoue, Vallisnieri avait depuis le début du siècle développé les théories médicales les plus hardies ; Morgagni y continuait son œuvre. A Ferrare, une chaire de chirurgie avait été fondée en 1742 et confiée à Giuseppe Cavicchi, revenu de Paris où il était allé se perfectionner. Plus timide, mais sûr, le mouvement s'établissait

---

71. G. MAUGAIN, « Etude s. l'évolut. intell. de l'It. », II<sup>e</sup> partie, chap. II et III.

72. F. Sanvitale, frère cadet de Jacopo Antonio, était poète en même temps que mathématicien. Il a laissé des vers latins et d'autres en italien qui le font classer par M. CALCATERRA (« Stor. d. poesia frugoniana », p. 371) parmi les imitateurs de Frugoni. Celui-ci, auquel le savant avait un jour soumis quelques pièces, répondit par un poème au p. Sanvitale, où il célébrait le Jésuite, l'astronome, le philosophe, et aussi le mécénatisme de la noble famille (« Opere poetiche » VII, 37-42).

à Parme. Parmi les praticiens célèbres des duchés, plusieurs<sup>73</sup> représentaient encore l'école traditionnelle. Buonafede Vitali, qui avait su donner à son art une originalité imprévue, était loin d'être le charlatan qu'évoquent les *Mémoires* de Goldoni ; c'était un chimiste de valeur et un excellent médecin<sup>74</sup>. D'autres jouissent d'une renommée de meilleur aloi. Giuseppe Cervi (1663-1748) avait commencé, lui aussi, par étudier et répandre à Parme la pensée cartésienne. Appelé ensuite au service d'Elisabeth Farnèse en qualité de médecin, il était devenu conseiller de Philippe V. Nommé par la reine d'Espagne titulaire de la *chaire éminente de médecine* de l'Université de Parme, il ne put l'occuper, puisqu'il mourut à la veille du traité d'Aix-la-Chapelle<sup>75</sup>. Et le titre passa à Marsilio Ventura, autre médecin de

---

73. Giuseppe Volpini, G. B. Pedana, Vincenzo Clerici, Giuseppe Colombani, Marsilio Ventura.

74. Il faut lire la copieuse notice où A. PEZZANA (« Mem. » VII, 107-118) raconte la vie aventureuse de cet étrange savant. D'abord militaire, il prit ensuite ses grades de médecine à Parme, entra comme chirurgien major au service des armées de Vendôme (pendant la guerre de succession d'Espagne), assista à la bataille de Cassano et fut blessé sous les murs de Turin. Après avoir étudié trois ans à Cantorbéry, il parcourut l'Europe et l'Italie, se signalant par des guérisons fameuses, de Faustina Zappi, la poétesse, au pape Innocent XIII. Reconnu à l'Université de Bologne en 1719 comme maître en l'art de la chimie, il eut en Sicile une chaire de chimie et de physique expérimentale. Puis, Antoine Farnèse le nomma, avec Baillou, surintendant des mines et des forges de Ferriere, dans le duché de Plaisance. A la mort du prince, il reprit ses courses vagabondes, puis séjourna en différentes villes de Vénétie. Il mourut le 2 octobre 1745 à Vérone, où il était *Protomedico*. Il a étudié avec un intérêt particulier la thérapeutique des eaux thermales, laissant des études sur les sources d'Acqui (1714), de Masino dans la Valtelline (1734), de Caldiero en Vénétie (1746). On a de lui un *Traité sur la peste*, imprimé à Londres en 1710. — Pour l'activité littéraire de Vitali, voir ci-dessus, p. 17-18.

75. Le D<sup>r</sup> Cervi était mentionné (comme ayant un grand crédit sur l'esprit de la reine, mais comme dénué de sens politique) dans les instructions données au comte de La Marck en 1738 (A. BAUDRILLART, « Philippe V et la cour de Fr. » IV, 458). Il fut le premier président de l'Académie de Médecine fondée à Madrid en 1734 et dont l'objet principal était « d'enseigner les véritables et utiles principes de la médecine et de la chirurgie d'après l'observation et l'expérience ». Joseph de ARTEAGA, « Elogio histórico del Señor D<sup>r</sup> Joseph Cervi leído á la Real Academia Médica Matritenze en 30 de Marzo de 1748 ». *En Madrid, en la Imprenta del Mercurio*, 1748. On trouve dans cet opuscule l'inscription funéraire composée en latin par Frugoni. Voir aussi le « Opere poetiche » de ce dernier, II, 236 et V, 303-312.



la cour de Madrid. Giuseppe Corneli (1707-1780), de Plaisance, avait fait ses études à Bologne, à Florence, à Padoue et à Paris. Il avait rapporté dans sa ville natale les derniers perfectionnements de la chirurgie et restait en correspondance avec les maîtres de l'époque, comme Morgagni et Van Swieten. Dutillot devait le nommer à la chaire d'anatomie et de chirurgie de l'hôpital de Plaisance<sup>76</sup>. Parme, de même, comptait quelques novateurs. Tels Marco Cavedagni et Almerico Pateri, tous deux de l'*Ospedale grande*. En 1748, ils entreprirent les premières expériences de dissection anatomique. Ils allaient, après l'avènement de don Philippe, continuer leurs recherches et leur enseignement sous le contrôle de Antonio Silvestro Ponticelli. Ce dernier avait été nommé premier médecin de la cour et de l'état dès 1745, à l'époque des campagnes de don Philippe; le nouveau régime allait lui confier la réorganisation de la Faculté de médecine de Parme<sup>77</sup>.

Mais c'est encore dans le domaine des études juridiques que l'esprit nouveau préparait ses manifestations le plus retentissantes. Tout en reconnaissant qu'avant 1750 rien n'avait été imprimé des doctrines opposées aux privilèges ecclésiastiques et favorables aux droits régaliens, Umberto Benassi<sup>78</sup> a montré que les longues controverses pour la possession des duchés de Castro et de Ronciglione, puis les discussions soutenues après 1731 avec Rome et avec Vienne au sujet des investitures, contribuèrent à préparer les juristes et les conseillers du gouvernement réformateur. Peut-être conviendrait-il de mentionner en outre l'influence des systèmes issus des Parlements gallicans, influence qui s'était exercée déjà sur l'Espagne de Macanaz, comme sur le Piémont par le canal de la Savoie<sup>79</sup>, et qui allait porter l'Au-

---

76. Antonio CERATI, « Elogio del dottore Giuseppe Corneli pubblico professore di anatomia » (2<sup>e</sup> édit.) Parme, Carmignani, 1781; L. MENSI, « Diz. biogr. piacentino », p. 139; U. BENASSI, « Per la storia del progresso italiano nel Settecento: l'inoculazione del vaiuolo principalmente nei ducati parmensi ». *Bsp.*, janv.-mars 1922.

77. H. BÉDARIDA, « La *Gaz. Med.* di Parma... », *Aspp.* 1925, p. 211-214.

78. « G. Du Tillot ». Chap. II, « Il ducato all' inizio della dominazione borbonica », *Aspp.*, 1915, p. 114.

79. Maldonado MACANAZ, « Don Rafael Melchor Macanaz, considerado como político y como regalista », Madrid, 1886. — Mario



triche aux excès du *Joséphisme*. Quoi qu'il en soit, Aurelio Bernieri, qui n'était pas seulement poète mais aussi professeur de droit public, le comte Antonio Costerbosa, qui avait été secrétaire d'Etat d'Elisabeth Farnèse pendant la souveraineté passagère de 1745-1746, le Ligure Giacomo Maria Schiattini installé dans le duché, enfin des ecclésiastiques versés dans le droit canon, comme l'Oratorien Giorgio Ferrari et comme l'abbé Pietro Coppelotti, allaient être les légistes de la cour de Parme en lutte contre la Curie pontificale.

## V.

Ni Alessandro Guidi, ni C. I. Frugoni, poètes de la cour farnésienne n'étaient nés sujets des ducs. Ceux-ci avaient appelé en grand nombre les artistes des états voisins. Le Collège des Nobles instruisait plus d'étrangers que de jeunes habitants du petit état. Et certains élèves du dehors se sont ensuite fixés à Parme, comme C. C. Rezzonico, le condisciple de Beccaria. Si les duchés étaient un centre intellectuel assez actif, c'était donc en partie grâce aux étrangers. Et volontiers les étrangers venaient visiter cette capitale qui était alors une des plus intéressantes de l'Italie. Métastase répondit en 1726 à l'appel de *Comante*<sup>80</sup>. Le hasard d'un voyage permit à Goldoni d'assister du haut des murs de la ville à la bataille de Parme gagnée par Coigny sur les Impériaux; le poète n'était alors qu'à ses débuts; il devait reparaitre à la cour de don Philippe, mais glorieux, acclamé et appointé<sup>81</sup>. Les fallacieuses espérances de maternité

---

TORTONESE, « La politica ecclesiastica di Carlo Emanuele III nella soppressione della nunziatura e verso i Gesuiti », Florence, *La Voce*, 1912.

80. C. I. FRUGONI, « Opere poetiche » V, 628. — C. CALCATERRA, « Il Traduttore della *Tebaide*... », p. 185; A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti... » I, 91.

81. Dans ses *Mémoires* (Edit. originale citée: I, 253-261), GOLDONI a laissé une description de la bataille du 29 juin 1734. Il a tiré profit de ses observations de ce jour quand il a écrit plus tard sa comédie *La Guerra*. — E. BOCCHIA, « La drammatica a Parma », p. 144-146; ENRICO BEVILACQUA, « Parma e il Goldoni », *Aup.*, sept-octobre et nov.-déc. 1918.

dont se leurra peut-être la veuve du dernier Farnèse, grâce auxquelles en tous cas elle abusa l'Europe, attirèrent à Parme une foule d'observateurs avant de s'évanouir en scènes dignes du *Malade imaginaire*. Un des nombreux délégués des états intéressés, le Résident britannique en Toscane se fit accompagner par le docteur Antonio Cocchi. Le fameux médecin florentin, érudit, homme du monde, polyglotte, resta une partie de l'année 1731 à Parme. Ecrivain élégant, il a laissé de son séjour une savoureuse relation qui a été publiée il y a quelques années<sup>82</sup>.

Sur le milieu intellectuel, et à l'occasion sur la situation politique dans les duchés, nous avons aussi le témoignage de quelques Français. La plupart de ceux qui ont traversé les Alpes dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le franciscain Jean-Baptiste Labat en 1706<sup>83</sup>, le comte de Caylus en 1714, les Silhouette et Montesquieu en 1729, le Président de Brosses en 1739<sup>84</sup>, sont passés par les états de Parme et en ont touché au moins quelques mots dans leur récit de voyage. Etienne de Silhouette, le futur Contrôleur général des Finances, s'est fait l'écho des polémiques soutenues vers 1720 entre le Saint-Siège

82. A. CORSINI, « Un viaggio a Parma di Ant. Cocchi... ».

83. « Voyages du P. LABAT de l'ordre des F. F. Prêcheurs en Espagne et en Italie », *Amsterdam, aux dépens de la Compagnie*. M. DCC. XXI. 8 Vol. Le T. II raconte le premier voyage fait par Labat en Italie. C'est alors qu'il traversa Parme et Plaisance, en se rendant de Bologne à Gênes, et qu'il rédigea les pages consacrées à Parme (245-258), remplies de détails d'ordre matériel et inspirées en partie par Misson, le voyageur du siècle précédent.

84. Cette rapide énumération n'a pas la prétention d'être complète. Voir sur ce sujet : J. DUMESNIL, « Voyageurs français en Italie, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours », Paris, V<sup>e</sup> Renouard, 1865 (p. 186 sur De Brosses à Parme. L'ouvrage n'étudie pour le XVIII<sup>e</sup> siècle que Dom Bernard de Monfaucon, C. de Brosses et l'ab. Barthélemy) ; et surtout : Alessandro d'ANCONA, « Saggio di una Bibliografia dei viaggiatori » à la suite de la publication du « Giornale del viaggio di M. de Montaigne in Italia », Città di Castello, Lapi, 1895. — En ce qui concerne Parme, la série des autorisations duciales exigées sous les Farnèse pour visiter l'*Anfiteatro* et consacrées à l'A. S. P. (*Teatri 1*, pour la période antérieure à 1698, *Teatri 2* pour les années 1698-1732) peut fournir d'intéressantes indications. C'est ainsi que pour l'année 1721, à côté de nombreux visiteurs allemands, anglais et espagnols, on trouve, à la date du 28 oct., M. Jalard accompagné de cinq personnes et, le 27 déc., « l'abate di Rouan [Rohan?] francese con 10 persone ».

et l'Empire au sujet de la suzeraineté de Parme<sup>85</sup>. L'auteur des *Lettres Persanes* a sur l'Italie des vues pénétrantes; il a noté dans le domaine des Farnèse à la veille de l'extinction de la dynastie des détails très précis sur toutes sortes de sujets et de personnes<sup>86</sup>. Charles de Brosses n'a guère fait que traverser les duchés alors rattachés à la Lombardie autrichienne. Il a fait connaître ses impressions sur les deux coupoles décorées à Parme par le Corrège; il a décrit avec admiration le Théâtre Farnésien; il a dénoncé la décadence de Parme après la disparition de la cour; il a surtout, dans un passage resté célèbre, souligné l'opposition entre les ambitions de la Maison de Savoie et les intérêts des Infants en Italie<sup>87</sup>.

---

85. Le récit d'Etienne de SILHOUETTE n'a paru qu'après la mort de l'auteur: « Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, du 22 avril 1729 au 6 février 1730 », Paris, 1770, 2 vol. (Voir Pierre CLÉMENT et Alfred LEMOINE, « M. de Silhouette... », Paris, Didier, 1872, p. 14-21). — Le passage sur Parme ayant été relevé par le *Journal de Mannheim*, Dutillot s'occupa immédiatement de faire venir le livre. *Note sur un article des Voyages de M. de Silhouette concernant les Etats de Parme et de Plaisance* et lettre d'Angelo Schenoni (attaché à la Bibliothèque) à l'un des secrétaires de Dutillot, en date de Parme, 2 sept. 1770. A. S. P. Cdt. C. 121.

86. « Voyages de MONTESQUIEU, publiés par le baron Albert de MONTESQUIEU », Bordeaux, Gounouilhou, 1894-1896, II, 106-115. — On remarquera (p. 111) le trait ironique contre Silhouette, le père, receveur des tailles à Limoges, qui, accompagnant son fils, s'était trouvé à Parme quelques semaines avant Montesquieu.

87. « Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières... », II, 473-479 et 496-497: « De toutes les puissances d'Italie, les Italiens « ne craignaient que lui [le roi de Sardaigne]; il est à leur gorge à « ce qu'ils disent, et les suffoquera tôt ou tard; il n'est pas assez fort « à la vérité pour envahir beaucoup à la fois; mais il s'étend peu à « peu. Le roi Victor, son père, disait que l'Italie était comme un « artichaut qu'il fallait manger feuille à feuille. Son fils suivra tant « qu'il pourra cette maxime, et s'alliera successivement et sans égard « pour le passé, avec tous les grands princes qui lui feront sa condition « meilleure, toujours par préférence, cependant, avec la maison d'Au- « triche plutôt qu'avec les Espagnols, ni avec nous, quoiqu'il ne puisse « s'agrandir qu'aux dépens de cette maison; car le duché de Milan « est le véritable objet de sa concupiscence. Mais dans les temps diffi- « ciles, il accrochera quelque chose d'elle, et avec de la patience, il « aura tout; au lieu que, s'il laissait s'établir en Lombardie quelque « prince de la branche d'Espagne, comme don Carlos ou un de ses « frères, ce serait une puissance au moins égale à la sienne... qui lui « servirait à jamais de pierre d'achoppement ». — L'attitude de Charles-Emmanuel III dans la guerre de Succession d'Autriche ne pouvait



Quant à Caylus, il devait après 1750 être en relations suivies avec des personnages éminents de Parme. C'est lui qui, dès sa jeunesse, a composé de l'état de François Farnèse la description la plus complète et la plus exacte. Quand il y arrive au milieu de novembre 1714, il a 22 ans, il vient de quitter l'uniforme sous lequel il s'est distingué à Malplaquet, au siège de Fribourg, à la défense de Malte. Il visite d'abord Plaisance, après avoir passé le Pô « à la traile ». Il trouve « riante » la ville dont le duc a fait sa résidence d'hiver. Il ne se présente pas à la cour, « quoique le prince aime fort les Français », et il constate que, dans le pays, on ne parle pas beaucoup de la nouvelle reine d'Espagne. Il admire l'intérieur, la sacristie, les cloîtres de Saint Augustin et la belle rue, le *Stradone*, qui y conduit. Par contre, il trouve le Dôme « très vilain » et de même l'église Saint Vincent, « ornée par toute la nef... de décorations d'opéra ». S'il déclare belle l'une des deux fameuses statues équestres de la Grand Place, celle d'Alexandre Farnèse, il critique celle de Ranuce, dont le cheval est « faux en bien des choses ». C'est le militaire qui apparaît dans cette appréciation.

Il reparaitra quand, arrivé à Parme après un crochet par Crémone et une halte à San Secondo — où le vin est bon, Caylus parlera du haras ducal où l'on « élève de très bons chevaux » et quand il décrira l'uniforme des gardes et les défenses de la ville. L'architecture de la *Pilotta* lui paraît simple, mais le bâtiment fort triste. Il s'extasie devant le Théâtre Farnésien. Sa conception classique ne lui permet pas d'apprécier à leur valeur la Cathédrale et le Baptistère. Le *Steccata* est pour lui d'une « forme singulière ». Il déplore le mauvais état des Jardins du Palais d'été, maison assez gracieuse mais non encore terminée. De même, « le mauvais temps et le peu d'envie de voir une maison qui n'est pas achevée » le retiennent d'aller à Colorno. Il ne donne aux fresques du Corrège qu'une attention médiocre

---

pas mieux donner raison à Ch. de Brosses. Et l'on s'étonne que cette page ait été complètement négligée par M. Giuseppe DE SOCIO dans son livre intitulé « Le Président de Brosses et l'Italie. Etude historique et littéraire » (Rome, Maglione et Strini; Paris, A. Picard, 1923). Elle est de nature à modifier le jugement exprimé par ce critique (p. 189) sur l'inaptitude du magistrat français à juger l'histoire italienne de son temps.



et parle plus volontiers des Carrache. Quand il quitte la ville, il n'a pas manqué de visiter le Cabinet des Médailles, la collection d'Antiques, la Bibliothèque, sans se douter qu'il sera appelé plus tard à concourir à la reconstitution de ces établissements<sup>88</sup>.

L'intérêt que les étrangers prenaient aux choses de Parme s'explique en partie par l'influence qu'avaient exercé et qu'exerçaient encore au dehors d'illustres sujets des ducs. Sans remonter jusqu'à l'abbé Vittorio Siri qui avait été appelé en France par Louis XIV, à la suite de la publication du *Mercurio, ovvero historia dei correnti tempi*, et qui, après avoir été chargé de diverses négociations diplomatiques, mourut en 1785 conseiller, aumônier et historiographe du Roi; sans même remonter au p. Segneri, ce Bossuet italien, qui prêcha dans toute la péninsule, rappelons le rôle européen d'Alberoni et d'Elisabeth Farnèse.

La cour de Philippe V abrita longtemps plusieurs personnages originaires de Parme ou de Plaisance. Tels les docteurs Cervi et Ventura. Tel surtout Annibale Scotti, d'abord agent secret de François Farnèse à Madrid, chargé ensuite de mission à Paris (1719), devenu majordome et conseiller intime d'Elisabeth. Saint-Simon le jugeait avec son habituel manque d'indulgence; le roi d'Espagne le comptait parmi les *Quatre Evangélistes* de la Reine. Scotti fut ensuite nommé gouverneur de l'Infant don Louis et chevalier de la Toison d'Or. Décoré aussi du Saint-Esprit, il était prêt à l'occasion à servir les intérêts français, mais ardent surtout, disait un ambassadeur, à « retirer Plaisance sa patrie des mains des Autrichiens et du roi de Sardaigne »<sup>89</sup>.

D'autres serviteurs des Farnèse avaient suivi la fortune de don Carlos. C'était le cas de Guido Riviera (1700-1755), devenu secrétaire du roi des Deux-Siciles; du comte Gian Angelo Gazzola, qui après avoir été envoyé du duc François à Londres de 1713 à 1716, s'éleva dans les armées du Roi Catholique jusqu'au grade de lieutenant-général et qui devait servir à Naples dans

---

88. « Voyage d'Italie... », p. 31-41.

89. « Mémoires » de SAINT-SIMON, édit. A. CHÉRUEL et RÉGNIER fils, Paris, 1857, XII, 236. — Lettre de l'ambassadeur Rottembourg au ministre Chauvelin, 17 janv. 1733, citée par A. BAUDRILLART « Philippe V et la Cour de Fr. », IV, 151, (voir aussi V, 254-255).

l'artillerie jusqu'en 1765<sup>90</sup>; de Giacinto Boschi enfin, employé par Charles de Bourbon dans des négociations importantes avec les beys de Tripoli et de Tunis<sup>91</sup>. Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, certains personnages des duchés exerçaient de hautes fonctions dans d'autres états de la péninsule, par exemple Francesco Fogliazzi qui appartenait au gouvernement de Milan et qui allait être l'ami de Parini<sup>92</sup>.

Dans le domaine des lettres et de certaines sciences, le double duché manifestait la même force d'expansion. Plusieurs de ses enfants continuaient la tradition de Giulio Cesare Corradi<sup>93</sup> et de l'abbé Bacchini qui avaient contribué à répandre au dehors le renom de Parme. Au premier rang il convient de rappeler Gaspare Cerati, prêtre de l'Oratoire. Cet homme de vaste savoir fut confesseur au conclave qui élut Clément XII en 1730; désigné peu après pour achever l'éducation de don Carlos à son arrivée en Italie, il fut nommé par Jean-Gaston, dernier des Médicis, recteur de l'Université de Pise; il resta 36 ans dans ce poste, fit à Paris en 1742 un séjour où il fréquenta les philosophes et les lettrés avant d'entrer en relations épistolaires avec nombre d'entre eux<sup>94</sup>. L'astronome Angelo Capelli a été chanoine à Venise, c'est là qu'il a publié en 1733 son *Astrosophia numerica*. Ottavio Baiardi, élevé du rang de prévôt de la cathédrale de Parme au rang de prélat, a été gouverneur de Bénévent, puis directeur de l'Imprimerie Royale de Naples. Il a laissé une

---

90. Gazzola au p. P. M. Paciaudi, 16 mars 1751. B. P. P., Ms 1586, f<sup>o</sup> 15-18 et Griffith, gouverneur de Plaisance, à Dutillot, 28 oct. 1765. A. S. P. Cbi. 896.

91. Michelangelo SCHIPA, « Il regno di Napoli al tempo di Carlo di Borbone », Naples, Pierro, 1904, p. 243.

92. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e Lett. parm. », VII, 328.

93. Auteur de drames musicaux, mort en 1702, a fourni surtout les théâtres de Venise.

94. Par exemple, avec Voltaire (« Œuvres complètes » de VOLTAIRE, Vol. 31, X<sup>e</sup> des *Mélanges*, Paris, Garnier, 1880, p. 519-520 et Vol. 36, IV<sup>e</sup> de la Correspondance, p. 391-392, 432-433; E. BOUVY, « Voltaire et l'Italie », p. 7 et 302); avec Montesquieu (« Lettres familières du Président de MONTESQUIEU, Baron de la Brède, à divers amis d'Italie, 1767 » [Florence], *passim*); avec Fontenelle, Réaumur, Duhamel, Jussieu, La Condamine, La Lande, l'abbé de Saint-Pierre, Mairan, etc. — A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt... parm. », VII, 133-134; Antonio CERATI, « Elogio di Monsignor Gasparo Cerati », Parma, Stamperia Reale, 1778.

réputation scientifique moins bien assise : docteur *utriusque juris*, il a voulu être *antiquaire* et il a commenté avec quelque fantaisie les découvertes d'Herculanum<sup>95</sup>.

C'est à Naples encore que l'on trouvait vers le même temps quelques-uns de ces artistes secondaires que Parme pouvait offrir : le peintre Giovanni Casella, à la fabrique royale de porcelaine, et Vincenzo Re, architecte et peintre, appelé de Turin dans la capitale des Deux-Siciles pour la construction du fameux théâtre San Carlo<sup>96</sup>. Parme enfin a donné à l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, si fécond en aventuriers de toute sorte, une artiste de la danse qui, née en 1721, connaissait à Paris dès 1739 les plus grands triomphes, passait à Londres, était engagée bientôt par la cour de Berlin et avait avec le grand Frédéric des démêlés retentissants. Il s'agit de Barbara Campanini, la fameuse Barberina, qui agita de ce fait les chancelleries, qui remplit pour un temps les chroniques galantes, qui eut son portrait peint par Rosalba Carriera, et qui a laissé le souvenir d'une des danseuses les plus brillantes de l'époque<sup>97</sup>.

Un double courant d'échanges intellectuels et artistiques unissait donc Parme avec les autres pays. Pour restreint qu'il fût, l'état farnésien était devenu un centre d'attraction et d'expansion spirituelle. Les énergies locales, loin de s'épuiser par suite des sollicitations qui lui venaient du dehors, se trouvaient, quand il le fallait, ranimées par les apports extérieurs. Sur un champ d'observation réduit, nous trouvons ainsi une preuve nouvelle de la puissance du cosmopolitisme littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si l'on peut admettre que l'unité morale de l'Italie fût alors perçue par les meilleurs et qu'en dehors des contingences politiques un Gênois ou un Toscan se sentit encore

95. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt... parm. », VII, 84 et 157.

96. M. SCHIPA, « Il regno di Napoli al tempo di Carlo di B. », p. 686 et 725.

97. Jean-Jacques OLIVIER, « Une étoile de la danse au XVIII<sup>e</sup> siècle : la Barberina Campanini (1721-1799) », Paris, Sté Fr<sup>se</sup> d'Impr. et de Libr., 1909; Alessandro d'ANCONA, « Federigo il grande e gli Italiani : XI. L'affare della Barberina », dans le volume « Memorie e documenti di storia italiana dei secoli XVIII e XIX », Florence, Sansoni, [1914], p. 149-162; Pompeo MOLMENTI, « Re, Dogi e ballerine », *Il Marzocco*, 14 fév. 1926; Antonio MARCHI, « La ballerina Barbara Campanini », *Aup.*, mai-juin 1926, p. 205-209.

dans la grande patrie idéale quand il se trouvait à Parme, comme un Parmesan quand il vivait à Milan, à Venise ou à Naples, il faut avouer que le sens européen, dont on parle tant de nos jours non seulement en politique mais en littérature et en art, était vers 1750 une réalité vivante. La période qui suivra jusqu'à la Révolution française ne fera que confirmer cette solidarité.

Tout compte fait, c'est avec la France que la patrie de Vittorio Siri et de Ravasini, d'Ubertino Landi et de Balestrieri, du p. Cerati, des docteurs Cervi et Corneli entretenait les relations intellectuelles les plus suivies et les plus nombreuses. Les effets d'une union dynastique telle que le mariage d'Elisabeth Farnèse avaient pu entraîner les duchés de Parme et de Plaisance dans l'orbite politique de la seconde branche des Bourbons. Dix ans à peine après Aix-la-Chapelle cette tutelle allait cesser d'être exclusive : aux ministères inconsistants de Joseph Carpintero et de Roberto Rice allait succéder celui de Dutillot. L'Espagne d'ailleurs renvoyait alors plus d'un reflet de l'intelligence française. En une période de vigoureuse transition, après dix-huit ans d'instabilité, après deux guerres, les nécessités de la vie de l'esprit tournaient vers la France l'état que les traités accordaient à un Infant d'Espagne, descendant de Louis XIV et gendre de Louis XV.

---



# PREMIÈRE PARTIE

---

## AGENTS D'INFLUENCE FRANÇAISE

---

Pendant tout le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle Parme a retenu l'attention de l'Europe dans une mesure qui dépassait l'importance territoriale des duchés. La diplomatie de François Farnèse, l'avant-dernier duc de la dynastie fut singulièrement active et habile. La volonté tenace d'une princesse du même sang fit le reste. Grâce à Elisabeth, une mince affaire de succession devint un élément de l'équilibre européen. Ses ambitions maternelles, la reine les porta dans les congrès. Et, sur les champs de bataille, l'Espagne et la France les défendirent comme leur propre cause. Le traité d'Aix-la-Chapelle reconstitua le domaine farnésien, l'agrandit modestement du duché de Guastalla, y établit un Infant d'Espagne et une Fille de France.

Dès lors, les deux grandes branches de la descendance de Louis XIV furent intéressées à maintenir la sécurité et le prestige du nouveau trône. Entr'elles, l'accord ne fut pas toujours parfait. Le Pacte de famille de 1761 vint cependant préciser le rôle de Madrid et de Versailles auprès de l'Infant Duc. Trop tard : le petit état riverain du Pô avait été attiré de nouveau dans l'orbite de l'Empire qui reprenait sa traditionnelle politique d'hégémonie italienne. Pendant les quelque quarante ans qui précédèrent la Révolution, la diplomatie française dut exercer en faveur des Bourbons l'action protectrice qu'elle avait exercée en faveur des derniers Farnèse. De ce terrain commode pour surveiller les desseins divergents de l'Autriche et de l'Espagne, de cette base propice à l'action politique comme au rayonnement

des idées et des formes d'art, la France ne fut jamais absente, même après 1771.

Un homme domine cette période de l'histoire des relations entre le triple duché et la grande monarchie unitaire. Dutillot a servi les aspirations ambitieuses de Louise-Elisabeth et les vues réalistes de don Philippe, il a dirigé un temps la politique de don Ferdinand, il a plus que tout autre concouru à l'expansion morale et intellectuelle de sa patrie d'origine. Mais il n'est pas seul. Ambassadeurs ordinaires et envoyés extraordinaires, dignitaires et administrateurs, lettrés et artisans, représentants de Parme en France et sujets de l'Infant formés à Paris, ont complété et continué l'œuvre du ministre. Ce sont les agents d'influence dont il nous faut, pour commencer, examiner le rôle.

---

## CHAPITRE II

---

### AMBASSADEURS ORDINAIRES

- I. *Le rôle de l'ambassadeur de France à Parme. Instructions type. Les maladresses du comte de Maulevrier. Les brillants débuts du marquis de Crussol; son amitié pour le poète Frugoni; sa fin malheureuse* ..... p. 48
- II. *Le comte de Rochechouart, honnête homme et homme de peu de lettres. Un diplomate à l'ambassade de Parme: le baron de La Houze* ..... p. 54
- III. *M. de Boisgelin, frère de cardinal et allié de Marie-Amélie d'Autriche. Jugement de Durante Duranti* ..... p. 59
- IV. *De la petite révolution de Parme à la Grande Révolution: le comte de Flavigny* ..... p. 64

A la cour des Farnèse, les rois de France n'avaient pas eu d'ambassadeurs réguliers. Mais, si les ducs de Parme avaient confié souvent à des diplomates habiles d'importantes missions auprès de Louis XIV, auprès du Régent, auprès du jeune Louis XV, la cour de Versailles n'avait pas manqué de répondre à ces bons procédés. Elle avait à cœur la prospérité d'une maison qui depuis le temps d'Henri IV défendait régulièrement la cause des Bourbons. Elle tenait à manifester sa sollicitude. Tantôt c'étaient les ambassadeurs accrédités auprès d'autres puissances italiennes qu'elle chargeait de *commissions* à Parme, ou même d'une liaison constante avec cet état. Tel fut le cas, sous Mazarin, du Sieur Du Plessis-Besançon, ambassadeur à Venise; puis, en 1662 et en 1663, du Sieur d'Aubeville qui venait d'être ambassadeur à Rome et qui reçut deux fois de

suite une mission pour Parme et Modène<sup>1</sup>. Tantôt c'étaient des Italiens passés au service de Louis XIV : le Parmesan Vittorio Siri par exemple, ou le Florentin Albergotti. Une autre fois, après le renvoi de l'Infante, le ministère français avait tenu à expliquer à François Farnèse sa conduite et il lui avait envoyé tout exprès M. de Lozilière.

## I.

Quand un Bourbon, et qui plus est gendre du roi de France, eut pris possession de l'héritage maternel, la cour de Versailles voulut avoir auprès de lui un représentant attitré. Et sans tarder, en tête même du document qui manifestait cette décision, Louis XV faisait expliquer ses raisons par le marquis de Puitsieulx, son ministre : « Comme ce n'est point sur l'étendue  
« et sur la force des Etats que le Sérénissime Infant Don Phi-  
« lippe possède en Italie, mais sur son auguste naissance et sur  
« l'honneur qu'il a d'être gendre et proche parent du Roi, que  
« S. M. mesure les sentiments et les attentions qu'elle veut lui  
« marquer, elle a pris la résolution d'entretenir auprès de ce  
« prince un ministre plénipotentiaire ».

On voulut que le choix du titulaire de ce poste nouveau fût particulièrement agréable au duc de Parme et l'on nomma le comte de Maulevrier qui avait « souvent eu l'honneur de faire sa cour à l'Infant pendant la dernière guerre » et avait reçu de lui « des témoignages de bonté »<sup>2</sup>. Louis-René-Edouard Colbert, comte de Maulevrier, faisait ainsi son entrée dans la carrière diplomatique. Jusque là il avait suivi celle des armes, conformément à une tradition de famille. C'était le petit-fils du général

---

1. « RECUEIL des INSTRUCTIONS données aux Ambassadeurs et Ministres de France... X. Naples et Parme... », Paris, Alcan, 1893, p. 133-134 (notice de J. REINACH) et 139-160. Les Instructions remises à Aubeville pour son ambassade romaine de 1661, puis pour sa mission de 1662 (les relations normales étant rompues entre la France et Rome) ont été publiées dans le même « RECUEIL... », T. VI, Rome I, p. 61 et 209 et commentées par M. Gabriel HANOTAUX.

2. *Ibid.*, T. X, p. 184. Le reste du « Mémoire pour servir d'instruction au sieur Comte de Maulevrier » va jusqu'à la p. 195. Le document porte la date du 9 sept. 1749.





Don Philippe, Infant d'Espagne,  
Duc de Parme, Plaisance et Guastalla.

Tableau de J.-M. NATTIER  
Musée de Versailles, N<sup>o</sup> 3874



Edouard-François, frère du grand Colbert. Lieutenant-général d'Anjou et colonel du Royal-Piémont, il avait pris part aux campagnes d'Italie non seulement pendant la guerre de Succession d'Autriche, mais déjà sous le maréchal de Noailles en 1733-1735<sup>3</sup>. Il avait dû, entre cette époque et la guerre de 1742, voyager en Espagne et faire sa cour à Leurs Majestés Catholiques, puisque Elisabeth Farnèse marqua en 1744 de connaître assez bien cet officier et se réjouit d'apprendre qu'il était chargé du siège de Demonte<sup>4</sup>. L'affaire fut bien menée et en moins de 10 jours (8-17 août) le château de Demonte capitula. C'est l'année suivante qu'il Maulevrier obtint le grade de lieutenant-général. Son régiment fut mis à la disposition de l'Infant pour la marche sur Milan, en 1745.

Sous l'ancien régime, les militaires étaient nombreux certes qui passaient dans la diplomatie et plusieurs s'honorèrent dans les négociations comme sur les champs de bataille. Mais le comte de Maulevrier entra bien tard dans une voie nouvelle : il avait doublé le cap de la cinquantaine. Il ouvrait la série des généraux que le roi de France allait envoyer pour le représenter à Parme. Contre un seul vrai diplomate, nous n'en compterons pas moins de cinq, dont un, M. de Boisgelin, ne sera désigné qu'en raison de sa fortune et de ses relations de famille. Dans ce poste délicat, bien peu exerceront une action véritable. Seul le dernier des ambassadeurs désignés par Louis XV se maintiendra longtemps auprès de don Ferdinand.

Le Roi ne connaissait pas le gendre qu'il venait d'établir ; il ne devait jamais le connaître. Il chargeait son envoyé des compliments de circonstance, des assurances « les plus formelles », mais générales de sa tendresse. Il ne le chargeait d'aucune négociation. Il lui confiait avant tout une mission d'observation. L'ancien subordonné de don Philippe devait étudier le caractère de l'Infant, démêler sa façon de penser non

---

3. PAJOL, « Les guerres sous Louis XV », Paris, Didot, 1881, I, 609.

4. « Je suis bien aise que ce soit M. de Maulevrier, que nous connaissons, qui fasse le siège de Démont ; c'est un fort honnête homme ; faites-lui mes compliments... Demandez-lui un peu s'il a encore tant peur de courir en carrosse », Elisabeth Farnèse à d. Philippe, 8 août 1744. Lettre citée par Casimir STRYIENSKI « Le gendre de Louis XV. Don Philippe, Infant d'Espagne et duc de Parme », Paris, Calmann-Lévy [1904], p. 154.

seulement sur sa position actuelle, mais encore sur les principes d'administration qu'il se proposait de suivre dans le gouvernement de ses états, pénétrer le caractère des relations que le duc entretenait avec les rois ses frères, avec la reine sa mère et les ministres de Madrid et de Naples, s'enquérir enfin de l'entourage du prince : « quelles sont les personnes qui ont la principale « influence et le crédit prédominant sur son esprit et dans la « décision des affaires... ; quels sont leurs talents, leurs préjugés « ou leurs affections ».

Le nouvel ambassadeur devait de plus examiner l'état des duchés : finances, troupes, fortifications, arts et commerce. Ces instructions s'adressaient en partie au souverain : « L'Infant « doit chercher sa principale sûreté dans une administration « prudente et économe, dans l'amour qu'il inspirera à ses sujets « pour sa personne et pour son gouvernement, et dans l'atten- « tion qu'il aura de se ménager les puissances voisines ». Versailles pensait que par là les jalousies seraient désarmées ; mais pour le cas où cela ne se produirait pas, la cour de France envisageait la constitution de garanties nouvelles de concert avec la cour de Madrid. On ne pouvait encore prévoir que le gouvernement de Ferdinand VI chercherait ces garanties dans des accords où la France n'aurait aucune part.

Quant aux problèmes de succession, de transmission d'état et de réversion, laissés en suspens ou réglés en termes obscurs par les traités, c'était un objet délicat sur lequel M. de Maulevrier devait observer la plus grande réserve, évitant « d'entrer en « aucune discussion en détail sur une matière si embrouillée par « elle-même et que les raisonnements n'éclaircissent certaine- « ment pas ». Venaient enfin des questions plus actuelles : la dotation des Infants, l'attitude à tenir vis-à-vis de l'Espagne. Cette attitude devait être « la confiance la plus entière et la plus constante » en dépit des mauvais procédés. « La suppression de « la charge de grand amiral et l'abandon presque total dans « lequel on laisse ce Prince ne prouvant que trop évidemment « que l'Espagne n'a désiré de lui former un établissement que « pour s'en débarrasser à quelque prix que ce fût ».

Il n'en apparaissait pas moins que le roi catholique voulait conserver « une influence prépondérante de persuasion et même d'autorité » sur don Philippe et sur l'administration de ses états.



Tel était le sens de la mission confiée et à l'ambassadeur Bondad Real et au secrétaire d'Etat Carpintero. La France admettait parfaitement cette prétention : « Il est juste que, l'établissement de l'Infant étant principalement l'ouvrage de l'Espagne, elle s'occupe du soin de lui donner la consistance dont il est susceptible, et le Roi ne prétend nullement partager avec elle les détails qui peuvent avoir rapport à l'administration intérieure et économique des trois duchés ». Partant, l'ambassadeur devait exhorter l'Infant à se conformer avec docilité aux volontés de S. M. C., marquer lui-même la plus grande attention aux agents de l'Espagne à Parme, et, quand l'Infante aurait rejoint son époux, éviter d'apparaître comme agissant à l'instigation de la princesse. Enfin, une conduite particulièrement prudente lui était conseillée à l'égard de la première dame d'honneur de la duchesse, la marquise de Leyde. Avec la *camarera maior*, Maulevrier devait se renfermer « dans les bornes des égards et de la politesse que son sexe et sa place » exigeaient, évitant de « se livrer à aucune des factions et intrigues qui sont communément plus vives et plus dangereuses dans les petites que dans les grandes cours ».

Comment, ainsi averti, le plénipotentiaire tomba-t-il si vite sous le coup des intrigues qu'il devait fuir mais auxquelles il se trouva mêlé presque aussitôt ? C. Stryenski<sup>5</sup> l'a montré avec des textes à l'appui. D'abord un billet de Puysieulx qui, dès le 1<sup>er</sup> décembre 1749, engageait l'ambassadeur à écrire ses dépêches « de manière que ce que vous y marquez s'entende d'abord » ; ensuite les extraits des correspondances diplomatiques qui montrent Maulevrier maladroit avec l'Infante, s'interposant entre elle et l'Infant, critiquant hors de propos ce dernier, luttant contre les familiers de l'un et de l'autre : Dutillot, La Roque, Madame de Leyde. Il dut demander son rappel qu'il obtint sans peine. Il devait d'ailleurs mourir à Parme même avant d'avoir pu regagner la France. Son secrétaire Terrier annonça à Versailles qu'une fièvre bilieuse avait emporté son maître le 29 novembre 1750. Le marquis d'Argenson qui traitait couramment la *camarera maior* de méchante bête, mais qui était, lui, une méchante langue, accusa la marquise d'avoir empoisonné Maulevrier. Il

---

5. « Le gendre de Louis XV », p. 311-321.

faut admettre plutôt que, menacée et accusée, M<sup>m</sup> de Leyde se défendit, usa des influences qu'elle avait à sa disposition, M<sup>m</sup> de Pompadour et La Ensenada, et triompha aisément d'un homme qui était mal préparé à la vie des cours, et d'une cour aussi agitée de passions et de rivalités que celle de Parme.

Le malheureux Maulevrier eut pour successeur Crussol, beaucoup plus jeune<sup>6</sup>, et qui arriva accompagné de la gracieuse marquise de Crussol. Avec eux, la France se trouvait représentée à Parme de façon à la fois plus brillante et plus souriante. Et pourtant, cette seconde ambassade devait finir tristement elle aussi.

Les mêmes raisons avaient déterminé ce nouveau choix : Crussol, maréchal des camps et armées du roi, avait fait connaître son talent et son zèle surtout pendant la dernière guerre. Il s'y était acquis « une estime et une considération générales, tant de la part des troupes du Roi que de celles de l'armée espagnole » ; il avait eu souvent l'honneur de faire sa cour à l'Infant et à l'Infante<sup>7</sup>. Il ne recevait aucune instruction spéciale. Puy-sieux se bornait à lui remettre copie du Mémoire rédigé à l'intention de son prédécesseur. Toutefois ce nouvel ambassadeur apparut bientôt comme un témoin plus avisé. En 1754, un envoyé autrichien, Cristiani, rapportait à Kaunitz que M. de Crussol, « Ispettore Deputato dalla corte di Parigi sopra l'Italia », avait été un observateur exact de toutes ses démarches<sup>8</sup>. Arrivé à Parme après la naissance du prince héritier qui avait apporté un peu de concorde et de calme à la cour, fuyant les intrigues, aimé et considéré de tous, le ministre de France vivait dans une familiarité étroite avec la duchesse dont il s'était fait le chevalier servant<sup>9</sup>. Il eut surtout un rôle d'apparat. N'était-il

---

6. Pierre Emmanuel de Crussol-Florensac, marquis de Crussol, né en 1717 et qui devait mourir à 41 ans, avait fait campagne en Corse avant d'être envoyé en Italie.

7. RECUEIL des INSTRUCTIONS. X. Naples et Parme, p. 198-199. L'Instruction de Crussol, très courte, est datée du 16 janvier 1751.

8. Rapport du 3 janv. 1754 cité par M. Omero MASNOVO « La Corte di don Filippo nelle relazioni segrete di due ministri di Maria Teresa », *Aspp.*, 1914, p. 190.

9. « Mémoires du duc de LUYNES sur la cour de Louis XV (1735-1758) ». Edit. L. Dussieux et E. Soulié, Paris, Didot, T. XI (1863), p. 217-218.

pas admis par Versailles que l'Espagne devait avoir le pas pour tout ce qui touchait à l'organisation de l'état et la direction des affaires publiques à Parme?

Le marquis et la marquise de Crussol ont laissé une trace aimable dans la poésie italienne. Frugoni se devait de célébrer des gens si bien en cour et il faut avouer qu'il l'a fait avec un certain bonheur. Avant d'être admis comme hôte chez les Crussol à Colorno<sup>10</sup>, il avait en 1751 concouru aux fêtes données par l'ambassadeur à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne<sup>11</sup>. Quand le marquis revint en 1753 de Versailles où il avait accompagné l'Infante et où il avait reçu les insignes des ordres du Roi, le poète lui dédia, au nom de Parme heureuse, un sonnet quelque peu emphatique :

*Prevenne gli anni e non i pregi tuoi  
Il nuovo eccelso onor, che t'orna il petto.*

Et quand, à la Saint Louis suivante, Crussol eut donné un grand feu d'artifice pour la fête du roi de France, il reçut en même temps que Louis XV lui-même l'hommage d'un nouveau sonnet. La marquise n'était pas oubliée par le dispensateur de tant de compliments poétiques ; son nom figure aussi en tête d'un sonnet et d'une poésie familière : « Des rives de la Seine un sort heureux vous amena. A peine étiez-vous ici que vos façons de grande dame vous avaient gagné les cœurs les mieux placés »<sup>12</sup>.

Crussol avait en France de hautes relations littéraires. Il contribua à répandre parmi elles la renommée de Dutillot. Celui-ci n'était encore qu'Intendant de la maison, mais étendait déjà à Paris le cercle de ses connaissances et de ses amis. Pendant son séjour en France, l'ambassadeur parla avantageusement de celui que son prédécesseur avait représenté comme un factieux

10. Où il composa la *canzone lirica* « A Madama di Forcalquier, sotto nome d'Irene », « Opere poetiche », VI, p. 315.

11. « Opere poetiche... », VII, 498-503 : « Introduzione ad un ballo mascherato dato in celebrazione della nascita del Duca di Borgogna nella Real Villa di Colorno il 15 ottobre dell' anno 1751 da S. Ecc. il signor Marchese di Crussol... ». M. C. Calcaterra (« Stor. d. poesia frugoniana », p. 312, n.) considère cette cantate comme la plus agile qui Frugoni ait composée.

12. FRUGONI, « Opere poetiche », respectivement : I, 174, 211 ; I, 175, VIII, 131-132.



et le financier Bonnet, rapportant à Dutillot une appréciation hautement élogieuse du comte de Caylus, en faisait remonter le mérite à Crussol<sup>13</sup>.

On connaît la fin malheureuse de cette brillante mission. Argenson l'a enregistrée avec son franc-parler ou, pour mieux dire, avec son ordinaire malignité : « Le marquis de Crussol, cordon bleu et envoyé de France à Parme, est devenu fol d'amour pour Madame Infante, quelque laide qu'elle soit : il est enfermé dans sa chambre ; on a mandé son cousin, le duc d'Aiguillon, pour le venir chercher et le renfermer en France »<sup>14</sup>.

## II.

Les pièces officielles parlent de cette maladie mentale avec moins de rudesse : « Le Roi ayant donné au marquis de Crussol la permission de passer en France pour y rétablir sa santé, le sieur Collet avait été chargé des affaires de S. M. pendant l'absence de ce ministre »<sup>15</sup>. Comme ses « infirmités » ne permettaient pas au titulaire de reprendre ses fonctions, il fallut bien lui donner un successeur. Accédant au désir de sa fille, Louis XV désigna le comte François-Charles de Rochechouart.

---

13. Bonnet à Dutillot, 22 janv. 1753 ; « Je crois que c'est entr'autres par M. de Crussol qu'il vous connaît », A. S. P. *Cbf.* 41.

14. « Journal et Mémoires du marquis d'ARGENSON », édit. E. J. B. Rathery, (Paris, V<sup>ve</sup> Renouard, MDCCCLXVI, T. VIII, p. 280. Voir plus loin p. 133.

15. Instruction remise le 22 sept. 1754 au Comte de Rochechouart. « RECUEIL... » X. Naples et Parme, p. 202. Louis Collet était un personnage de la cour qui avait déjà rempli les fonctions de secrétaire d'ambassade lors du premier voyage de Crussol en France. Il était, lui aussi, en relations avec les écrivains qui vivaient alors à Parme : BETTINELLI était en correspondance avec lui, et il le nomme, dans une de ses lettres à *Lesbia Cidonia*, parmi les Français de Parme avec qui il se plaisait à converser de littérature (« Opere edite e inedite in prosa e in versi », 2<sup>e</sup> édit, T. XXI, Venise, A. Cesare, 1801, p. III) ; FRUGONI avait en grande amitié cet homme « innocuo e dolce come le colombe e le agnelle », qui savait l'italien assez bien pour comprendre ses épîtres satiriques (« Opere poetiche » X, 359, 364, 369. V. aussi C. CALCATERRA, « Il Frugoni prosatore », p. 64, 95, 97, 99-101). Collet connut aussi Goldoni dont il fut le traducteur. En qualité de secrétaire de cabinet, il accompagna Madame Infante à Versailles en 1757. Après la mort de la duchesse il reçut une pension de 10.000 livres de Parme.



C'était encore un militaire et qui avait *de la naissance*: Madame Infante trouvait que cela faisait « bien dans le pays ». L'Infant, de son côté, connaissait ce personnage, l'aimait et le désirait<sup>16</sup>. Rochechouart, lieutenant-général, avait commandé le régiment de son nom en Italie de 1734 à 1736, puis en Bavière et en Bohême. Il avait terminé la guerre de la Pragmatique sous les ordres de don Philippe. Il devait être nommé en 1757 gouverneur de l'Orléanais.

Il arriva à Parme en novembre 1754. Les instructions qu'il avait reçues de Rouillé<sup>17</sup> n'étaient qu'une reprise du mémoire remis à Maulevrier. Seuls les noms différaient, Revilla<sup>18</sup> au lieu de Bondad Real, comme ambassadeur d'Espagne, et, comme grande dame du Palais, la Princesse Trivulzi, au lieu de la marquise de Leyde. Au nouveau ministre de France on recommandait comme à ses prédécesseurs la réserve et la circonspection. Aux propos qu'il tiendrait avec l'Infant, il devait donner « la « tournure convenable pour se rendre agréable sans complaisance outrée et sans exciter la jalousie et la défiance des « Espagnols qui ne sont que trop susceptibles de prendre légèrement des ombrages peu fondés ».

Le Dauphin et la Dauphine s'intéressaient vivement au succès du comte de Rochechouart. C'était une raison de plus pour que Madame accordât sa faveur à cet « honnête homme... sans le croire un aigle pour l'esprit ». De son côté, le maréchal de Noailles qui l'avait eu sous ses ordres, tout en le considérant comme un officier distingué, ne lui croyait pas « autant de lumières et de politique qu'au cardinal de Richelieu; mais, ajoutait-il, la probité vaut mieux qu'une prudence trop raffinée »<sup>19</sup>. C'était

---

16. Louise-Elisabeth au duc de Noailles, 13 avril 1754; lettre citée par C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 376.

17. Antoine-Louis Rouillé, secrétaire d'Etat à la marine et aux affaires étrangères, successeur du marquis de Saint-Contest, et prédécesseur de l'abbé de Bernis.

18. Etait-ce défaut d'information ou vue plus profonde des choses? Au moment où Roberto Rice était chargé d'un ministère difficile, il était dit à Rochechouart: « Le marquis de Revilla, ministre plénipotentiaire « de S. M. C. à la cour de Parme, y exerce par intérim les fonctions « de secrétaire d'Etat depuis la mort du sieur Carpintero ». (p. 205).

19. Louise-Elisabeth à Noailles, 13 avril 1754; et Noailles à Louise-Elisabeth, 20 mai 1754. Lettres citées par STRYIENSKI, p. 376-377.

assez, en tout cas, pour une mission qui conservait un caractère d'apparat. Rochechouart fut, au sens le plus étroit du mot, un ambassadeur de famille. Au début de 1763, le duc de Praslin, favorisant le projet d'une *Gazette littéraire de l'Europe*, recourut au zèle et aux lumières des représentants de la France à l'étranger pour avoir des informations et des articles. Ne s'avisa-t-il pas un moment de confier à Dutillot seul le soin de grouper les nouvelles relatives à Parme et à l'Italie du Nord? Mais, correct et habile, le ministre ne voulut pas empiéter sur les prérogatives que Praslin ajoutait à celles des représentants de la France: avec une respectueuse sincérité il déclina le périlleux honneur; il accepta seulement de collaborer à l'œuvre nouvelle *sous le couvert* de l'ambassadeur, dirait le style administratif de nos jours.

« Ce ministre, écrivait-il dans une lettre destinée à être mise  
 « sous les yeux du duc de Praslin, ce ministre n'est assurément  
 « pas un homme littéraire: les progrès des Arts et des Sciences  
 « ne l'ont guère occupé; et, parmi bien des qualités respectables,  
 « il ne se pique pas d'avoir celle-là... Il est exact quand il a des  
 « ordres, il se donne des mouvements; il est aimé parce qu'il  
 « est bon, et tout le monde voudra ici l'obliger ». Dutillot s'offre  
 à le faire tout le premier et il conclut: « m'unissant, sans pa-  
 « raître, à M. de Rochechouart, il n'aura pas le chagrin de se  
 « voir, le seul de tous les ministres du Roi, dépouillé par une  
 « distinction humiliante, de l'avantage de concourir aux vues  
 « du ministre qui a conçu ce projet »<sup>20</sup>. Et c'est, en effet, par  
 l'intermédiaire de l'ambassadeur que le secrétaire d'Etat de  
 Parme devait envoyer les « extraits » qui parurent dans la  
*Gazette*<sup>21</sup>.

---

20. Dutillot à Argental, 21 mai 1763. B. P. P. Ms. 573, p. 74-75. Rappelons ce jugement de Stryienski sur Rochechouart: « Son séjour à Parme n'a pas d'histoire et je ne sais pas de dépêches plus brèves et plus insignifiantes que celles qu'il envoyait toutes les semaines au ministre des Affaires Etrangères » (p. 378). La table de M. de Rochechouart était mieux montée que ses bureaux: il avait un pâtissier, le nommé Héron qui s'en retourna à Versailles en 1762 auprès de sa mère qui y tenait l'auberge de l'*Alliance* (Dutillot à Bonnet, 5 juin 1762. A. S. P. Cbf. 47).

21. Dutillot à Argental, 30 juin 1764: « Il suffit que M. le duc de Praslin s'intéresse à la *Gazette littéraire* pour que j'y coopère en tout  
 « ce qui dépend de moi, et je viens d'envoyer dans ce moment à M. le

Rochechouart quitta Parme avant que cette publication eût cessé. Il avait été un des témoins de la mort de don Philippe; avec le comte Del Verme, il avait recueilli les dernières volontés du prince. Il laissait chez tous le souvenir de l'honnête homme qu'il était. Le jeune duc le regretta particulièrement et tint à lui offrir son portrait. Le représentant de Parme en France fut chargé de remettre de la part de S. A. R. « cette marque de sa satisfaction et de son estime »<sup>22</sup>.

A ce moment, le baron de La Houze, le nouvel ambassadeur, était à son poste depuis plusieurs mois<sup>23</sup>. Les circonstances différentes avaient imposé, cette fois, le choix d'un diplomate de carrière. La hâte même avec laquelle Rochechouart avait été rappelé dans le mois qui suivit l'avènement de don Ferdinand prouve que la cour de France voulait, dans ces conjectures, être représentée à Parme non plus par un gentilhomme dont la bonté et l'amabilité fissent tout le mérite, mais par un politique. Mathieu de Basquiat, chevalier de La Houze, avait, à vingt-quatre ans, accompagné le comte de Vaulgrenant en Espagne (1748); il avait été chargé d'affaires à Naples au départ du duc d'Ossun (1759), puis à Rome de 1762 à 1764. Il était devenu alors le baron de La Houze et son expérience des affaires espagnoles et italiennes tout ensemble l'avait fait désigner pour Parme, « place de la plus grande confiance ».

La question de la réversion éventuelle de Plaisance et d'une partie de son territoire avait été formellement réglée avec le roi de Sardaigne; la réversion du reste des états prévue en faveur de l'Empire n'avait pas fait l'objet d'une négociation aussi expresse; mais « les précautions les plus sages avaient été prises vis-à-vis de la cour de Vienne pour assurer à l'Infant et

---

« Comte de Rochechouart des extraits de quelques productions nouvelles ». B. P. P. Ms. 573, p. 147.

22. Dutillot à Argental, 7 juin 1766. *Ibid.*, p. 353.

23. Dans sa « Storia della mia Vita », don Ferdinand (PEZZANA, « Memorie... » VII, 555) note que Rochechouart fut rappelé en août 1765 et que La Houze arriva à Parme le 28 octobre suivant. Or, une lettre de Bonnet à Dutillot du 19 nov. 1765 apprend que l'ambassadeur n'avait pas encore quitté Paris (A. S. P. Cbf. 52). Il arriva à Parme en décembre. Voir, sur ce diplomate, la notice de M. Jean Hanotaux dans le « RECUEIL des INSTRUCTIONS »... XX. Rome, T. III, Paris, Alcan, 1913, p. 423, n. I.



à sa postérité la jouissance tranquille des trois duchés ». Les bureaux de Versailles ne craignaient pas de se répéter. On pourrait étudier le style, plus ferme et plus net que brillant, et la composition, généralement soignée, des instructions remises aux divers ambassadeurs. On verrait les ministères successifs reprendre dans les mêmes termes les paragraphes principaux fixés après un traité important. Ce qui est vrai pour les rapports avec l'Autriche, par exemple, est vrai aussi pour les rapports avec Parme. Tel ministre ne faisait qu'ajouter un mot expressif, une appréciation plus vive. Bernis considérait comme *indécent* l'établissement des Infants. Il l'a dit dans ses *Mémoires*. Après son ministère, l'expression se retrouve dans la plupart des instructions remises aux ministres envoyés auprès de don Ferdinand. De même, il y est toujours question des garanties qui éliminaient les dangers de la clause de réversion aux anciens possesseurs et qui fournissaient en sécurité au domaine ducal ce qui lui manquait en étendue. Au temps même de la toute-puissance du marquis de Felino, ce fut une autre habitude de Versailles d'admettre au moins dans les formules officielles la prédominance de Madrid à Parme : « Il faut, disait-on à La Houze, que la conduite du ministre du Roi *paraisse* purement passive relativement à cet objet principal ».

Parlant de Dutillot, l'auteur des instructions qui était peut-être Choiseul lui-même, rappelait que l'ambassadeur avait eu déjà des relations avec le ministre ducal<sup>24</sup>. Il pensait donc que celui-ci serait « vraisemblablement très disposé à accorder son amitié et sa confiance au baron de La Houze ». Enfin il recommandait à ce dernier de se concilier la confiance des Français de marque résidant à Parme, le bailli de Rohan, Keralio et Condillac. Que des relations cordiales se soient établies entre le nouvel ambassadeur et ces différents personnages, nous en avons des preuves nombreuses. C'est La Houze qui s'occupa de trouver un logement à Condillac pour l'époque de son retour à

---

24. A l'occasion des négociations avec Rome qui s'étaient ouvertes par la remise au Pape le 30 mars 1761 d'un mémoire établi d'accord avec les ambassadeurs de France et d'Espagne à Rome : cardinal de Rochechouart, évêque de Laon, et don Manuel de Roda. C'est à la suite de M. de Laon, et en attendant la nomination du marquis d'Aubeterre, que le chevalier de La Houze fut chargé d'affaires auprès du Saint-Siège.



Paris<sup>25</sup>. Lors du mariage de don Ferdinand, l'ambassadeur demanda le concours des grands élèves du Collège des Nobles pour la fête qu'il désirait donner en l'honneur des souverains. Et le ministre donna l'ordre de faire droit à sa requête<sup>26</sup>. Mieux, les dépêches envoyées par La Houze à Choiseul après ce même mariage ducal montrent que le représentant de la France et le chef du gouvernement de Parme concordaient dans leurs jugements et à quel point ils étaient unis dans leurs efforts pour diriger l'Infant et réfréner l'Infante<sup>27</sup>.

### III.

Ce fut là sans doute la raison du changement de l'ambassadeur comme ce devait être l'occasion de la disgrâce de Dutillot. Moins d'un an après le mariage des ducs de Parme, le Roi jugeait « à propos d'employer le sieur baron de La Houze à Hambourg et dans le cercle de la Basse-Saxe »<sup>28</sup>. Il était dit que tous les ambassadeurs à Parme devaient être personnellement connus des Infants. Pour ne pas déroger, Versailles choisit cette fois un homme que ses voyages en Italie avaient mis en mesure « de se concilier l'estime et les bontés de S. A. R. ». C'était le comte de Boisgelin, frère du cardinal de même nom, et d'une chanoinesse que, de Bretagne où elle intriguait contre Dutillot, il fit venir à Parme en juin 1771 pour continuer une tâche aussi peu en rapport avec son état. Louis Bruno Cussé, Breton, de famille de robe, prit un beau jour le nom de Boisgelin, « sans que sa femme le sût », écrivait plus tard Dutillot à Grimaldi<sup>29</sup>. Fort riche, il avait acheté pour 800.000 livres une charge de

---

25. BAGUENAUT DE PUCHESSE, « Condillac. Sa vie, sa philosophie, son influence ». Paris, Plon, 1910, p. 130.

26. Le p. Gian Filippo Malvolti à Dutillot, 28 août 1769, et Dutillot à Malvolti, 29 août. A. S. P. *Cdt.* C 25.

27. Ch. NISARD a fait état de cette correspondance : « Un valet ministre ». Voir notamment p. 89-91, 95-96, 176-177.

28. « Mémoire pour servir d'instruction au sieur comte de Boisgelin ». « RECUEIL des INSTRUCTIONS » X. Naples et Parme, p. 227. L'ensemble du document occupe les p. 227-232.

29. Lettre de février 1771. A. G. S. *Est.* 5258. La femme du comte de Boisgelin était une sœur du chevalier de Boufflers.

maître de la garde-robe du roi; et ce colonel du régiment de Lorraine, brigadier d'Infanterie, était ainsi devenu le confrère du marquis de Chauvelin. Il avait voyagé avec son frère le cardinal. Il jouait volontiers au philosophe, était en correspondance avec des hommes de lettres ou de sciences comme Tronchin<sup>30</sup>, se targuait d'un crédit à la cour de Versailles qu'il n'avait pas<sup>31</sup>. Il rejoignit son poste le 18 août 1770.

Le duc de La Vrillière avait fait remettre à Boisgelin ses instructions le 10 juin précédent. Le mariage de don Ferdinand devait assurer à ce prince l'appui de l'Empire et toute son attention devait se porter sur l'administration de ses domaines et de ses revenus: « Il a heureusement donné toute sa confiance à un « ministre qui, à des talents supérieurs, à une probité exacte et « à un travail assidu, joint le plus respectueux attachement à « la personne de son maître. Le marquis de Felino exerce auprès « de S. A. R. les mêmes fonctions qu'il a remplies avec le même « zèle auprès de l'Infant Don Philippe, son père, et a constamment mérité l'approbation du Roi et du roi d'Espagne; cependant il a eu le désagrément d'éprouver des contradictions qui « lui ont été suscitées par des intrigues dont les petites cours « ne sont pas plus exemptes que les grandes ». Le mémoire rappelait les causes et les résultats de la mission de Chauvelin et prescrivait à l'ambassadeur nouvellement désigné de contribuer « au maintien de l'ordre et de la décence » qui venaient d'être rétablis à la cour de Parme. En ce qui concerne les princes, Boisgelin devait étudier leur caractère, leurs goûts et leurs intentions: « il en rendra un compte exact et fidèle, exempt de « partialité ou d'adulation. Il réservera pour des lettres particulières les anecdotes qui auront un rapport plus immédiat « avec leur gouvernement intérieur ».

Les dépêches du baron de La Houze, comme les communications du comte d'Argental, laissaient prévoir que ces sortes

---

30. Tronchin à Boisgelin, 30 mai 1763. Lettre citée par Henry TRONCHIN, « Un médecin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Théodore Tronchin (1709-1781) d'après des documents inédits ». Paris, Plon-Nourrit et Genève, Kündig, 1906, p. 40.

31. Dutillot à Grimaldi, 26 mai 1771: Boisgelin n'avait point d'amis au ministère en France: ni sa réputation ni son caractère ne lui en avaient donné. A. G. S. *Est.* 5258.

d'*anecdotes* abonderaient. Elles devaient abonder aussi sur celui même qu'on chargeait de les relater. Pendant quatre mois l'ambassadeur se conforma à ses instructions et parut vivre en bonne intelligence avec le ministre. Du moins la correspondance de l'un et de l'autre ne porte-t-elle la trace d'aucun incident. Ce qui rompit un charme fait surtout d'indifférence, ce fut une oiseuse question d'étiquette où Revilla et Boisgelin mêlèrent le ministre avec une mauvaise foi certaine.<sup>32</sup> Les deux ambassadeurs de famille allaient être unis désormais contre Dutillot. Le caractère de Boisgelin, plein de morgue aristocratique sous ses dehors émancipés, suffit à expliquer pourquoi il ne se résigna pas au second rang qu'avaient accepté ses prédécesseurs. Sa vanité et son amour de l'intrigue s'employèrent à réveiller l'animosité de l'Infant et à aiguïser la haine de l'Infante contre Dutillot. Il recevait nuitamment don Ferdinand. Il avait été flatté qu'Amélie lui eût demandé de le voir souvent. Il les encourageait à se montrer « les maîtres »<sup>33</sup>, quitte à faire acte d'arbitraire plus que d'autorité. Il profitait de la chute de Choiseul pour rallier autour de l'ambassade les ennemis du ministre ducal et pour faire agir contre celui-ci à Paris tant l'archevêque d'Aix<sup>34</sup>, que l'abbé de La Ville, bras droit du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères La Vrillière. Il continua maladroitement ses instances auprès du duc d'Aiguillon qui, nous allons le voir, n'était pas disposé à les supporter.

Dans les pages qu'il a consacrées à cet étrange représentant de la France dans un pays où les circonstances avaient placé un premier ministre français et répandu tant d'idées françaises, Charles Nisard a utilisé surtout des pièces d'archives émanant de Dutillot, le principal intéressé. Il ne sera pas sans utilité de chercher ailleurs quelques éléments d'appréciation. Au moment où Parme était ainsi le théâtre d'une lutte de plus en plus

---

32. Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 179-185.

33. Dutillot à Grimaldi, 16 déc. 1770. A. G. S. Est. 5258. Ce langage, Boisgelin le faisait répéter à Paris par ses amis, ses soutiens et ses parents: « Rien n'est plus simple; chacun est maître chez soi. L'Infant doit l'être chez lui ». Dutillot à Aiguillon, 29 juillet 1771, lettre en grande partie reproduite par Nisard, p. 297 (Appendice IV).

34. Abbé LAVAQUERY, « Le cardinal de Boisgelin 1732-1804 », Paris, Plon, 1921. I, 103 et suiv.



ouverte, le comte de Provence épousait la princesse Joséphine de Savoie<sup>35</sup>. Don Ferdinand envoya à Turin le duc Scipione Grillo pour complimenter Charles-Emmanuel III. Et celui-ci dépêcha à Parme le comte Durante Duranti pour remercier l'Infant. Tel était le but apparent de cette mission. En réalité le ministère sarde désirait des informations exactes et précises « sur le véritable état de la Cour de Parme », et demandait à son envoyé extraordinaire « une relation circonstanciée »<sup>36</sup>.

Pour cette commission, le roi de Sardaigne avait fait appel à un gentilhomme de sa chambre qui avait à Parme des accointances particulières (une cousine, la marquise Bergonzi; un compatriote, Girolamo Maggi, lieutenant des gardes) et qui devait recueillir dans ses conversations avec le p. Paciaudi, sujet piémontais, des informations utiles. Durante Duranti, né à Brescia en 1718, mort à Palazzolo en 1780, était un orateur et un poète d'un certain renom déjà. Il était connu pour diverses *Orazioni* dont une prononcée à la mort du cardinal Querini, évêque de Brescia (1757) et pour un recueil de *Rime* imprimé en 1755. Il avait publié une tragédie en 1768 et en avait une autre à l'impression<sup>37</sup>. Cet écrivain s'acquitta avec zèle et intelligence de sa mission diplomatique. Il rapporta à Turin non pas une,

35. Marie-Josèphe-Louise devait mourir à Londres en 1810 pendant l'exil de son époux devenu le prétendant et qui déjà se faisait appeler Louis XVIII.

36. « Instruction du Roi au Comte Durante Duranti pour sa commission de Parme » en date du 26 avril 1771, signée C. Emanuel et Lascaris de Castellar. A. S. T. *Cerimoniale Parma Mazzo* 1° d'addiz. N° 9.

37. Sur Duranti voir un article de Giuseppe BARETTI dans la *Frusta letteraria* N° XVI; G. B. CORNIANI « Elogio del Conte Durante Duranti », parmi les « Elogj Italiani » T. VIII, Venise, P. Marcuzzi [1783]; Antonio BROGNOLI, « Elogio », parmi les « Elogi di Bresciani per dottrina eccellenti del sec. XVIII », Brescia, P. Vescovi, 1785, p. 317-351. Les œuvres dramatiques de ce poète sont: « Virginia. Tragedia dedicata a S. A. R. il signor Duca di Savoia » (*in fine*: « In Brescia, 1768, dalle stampe di Giammaria Rizzardi », avec une portrait de l'auteur et un autre du duc de Savoie, le futur Victor-Amédée III) et « Attilio Regolo » Turin, 1771. — Duranti Duranti, après avoir conversé longuement de littérature et de poésie avec don Ferdinand, parla avec Marie-Amélie de cette dernière tragédie qu'il désirait dédier au grand-duc de Toscane.



mais trois relations<sup>38</sup>. A l'une d'elles il a donné le titre alors à la mode d' « Histoire secrète de la Cour de Parme ». Il y a versé sur le caractère et les mœurs des deux souverains les renseignements qui ne devaient pas aller « ai privati » ni « alla cognizione degli uomini ».

Ces pages perspicaces présentent quelques personnages de la cour et parmi eux les ambassadeurs Revilla et Boisgelin. Celui-ci est « un homme avisé et sagace, mais d'âme méchante et de « cœur feint, capable d'inventer les choses ou de les déguiser « à sa façon » ; il a pris un ascendant marqué sur son collègue espagnol et le mène à sa guise. Durante Duranti analyse ensuite les raisons qui, selon lui, ont fait de Boisgelin un allié de la duchesse contre le ministre : il n'est pas une « créature du grand ami de Du Tillot, le duc de Choiseul » ; il n'a pas réussi à faire admettre un de ses parents de passage à Parme, M. de La Bourdonnaie, à la table de l'Infant, honneur réservé aux personnages ayant leurs entrées ou le grade de colonel ; la princesse « empressée à cueillir toutes les occasions de nuire au ministre détesté » a conquis l'ambassadeur par tous les artifices dont les femmes ont accoutumé de se servir auprès des hommes, tâche facile, Boisgelin étant « porté par nature, comme les Français de son âge, à la galanterie et aux amours » ; enfin il y a quelque apparence que Bosigelin espère, en même temps que Revilla l'espère de son côté, recueillir la succession du ministre.

Telles sont les appréciations de fait et les déductions logiques du gentilhomme envoyé par la cour de Turin. Tenant quelques-unes de ses informations des amis du marquis de Felino, il pouvait, dira-t-on, n'avoir entendu qu'un son de cloche. Mais il avait eu de longs entretiens avec les princes et dans ses rapports il n'omet pas les critiques qu'appelait l'administration du ministre. Son jugement sur la situation de Parme en ce mois de mai où mûrissaient les événements tumultueux des semaines suivantes

---

38. « Relation des audiences et du traitement accordés par la cour de Parme au comte D. D. — 21 mai 1771 » ; « Relazione a V. M. del conte D. D. suo gentiluomo di Camera sopra la Corte e lo Stato di Parma », fascicule in f° de 24 p. ; « Storia segreta della Corte di Parma, e dello stato in cui trovolla il conte D. D.... l'anno 1771, quando egli fu... onorato di una commissione verso il Reale Infante D. Ferdinando », fascicule de 24 feuillets. A. S. T. *Cerimoniale. Parma. Mazzo 1° d'Addiz.* N° 8.

correspond aux jugements des enquêteurs qu'envoyaient alors Madrid et Versailles. Et le duc d'Aiguillon finit par être édifié sur les manœuvres d'un ministre de France assez aveugle pour encourager des émeutes qui pouvaient aboutir au massacre de Dutillot et des Français établis à Parme. Boisgelin fut rappelé au milieu d'août 1771. Il voulut porter beau et fit annoncer « qu'il avait demandé et obtenu la permission de faire une course à Versailles ». L'archiduchesse écrivit en personne au ministre français en faveur du complaisant ambassadeur. Mais celui-ci ne reprit jamais ses fonctions à Parme. Ce fauteur de troubles devait périr victime de la Révolution en 1794.

#### IV.

Son successeur<sup>39</sup>, le comte de Flavigny, n'en était pas tout à fait à ses débuts dans la diplomatie. Il venait d'être chargé d'une mission extraordinaire à Liège. Dutillot parti, le poste de Parme exigeait plus que jamais un observateur attentif et un exécutant habile. De nouvelles intrigues agitaient et devaient agiter encore la petite cour. Mais aucun des ministres qui se succédèrent à la tête des duchés n'était de taille à porter ombrage aux ambassadeurs de famille. Le dernier que la France envoya à la cour de l'Infant fut aussi celui qui y demeura le plus longtemps.

Ses instructions portent la date du 27 septembre 1772. Une première rédaction ne faisait guère que reprendre les termes des mémoires précédents, mais le premier commis, ou peut-être le ministre qui était encore M. d'Aiguillon, y fit ajouter des indications plus en rapport avec les circonstances<sup>40</sup>. Par les papiers

---

39. Dans le « RECUEIL des INSTRUCTIONS » (X. Naples et Parme, p. 233) J. Reinach écrit : « Le comte de Durfort vint remplacer le comte de Boisgelin à Parme le 6 juillet 1771 ». Ainsi présenté, et bien que l'historien ajoute que la mission de Durfort « avait un caractère très précis », le fait n'est pas tout à fait exact. Durfort et Boisgelin se trouvèrent ensemble à Parme pendant quelques semaines. On verra plus loin (p. 139-141) quel fut le rôle du premier. Le second eut pour successeur, à quelque temps de distance, il est vrai, M. de Flavigny. Nous allons faire connaître les instructions données à cet ambassadeur et que Reinach n'a pas publiées.

40. « Mémoire pour servir d'instructions au Sieur Comte de Flavigny... allant à Parme pour y résider en qualité de ministre plénipoten-

qui lui avaient été communiqués, Flavigny connaissait « le principe et les suites des troubles intérieurs... qui avaient intéressé l'amitié, dont le Roi et le roi d'Espagne sont animés par l'Infant, à les faire cesser ». On disait au nouvel ambassadeur : « La « démission que le marquis de Felino, Secrétaire d'Etat de « l'Infant, a donnée des emplois qu'il exerçait auprès de ce « Prince avait d'autant plus fait espérer le rétablissement de « l'ordre dans l'administration de Parme, que S.M. C. avait « choisi pour le remplacer le S<sup>r</sup> de Llano, dont les lumières, la « sagesse et l'expérience paraissaient annoncer le plus heureux « succès de la mission qui lui était confiée ».

Au contraire, « le nouveau ministre, s'attachant trop scrupuleusement à la lettre de ses instructions, et prenant plutôt « conseil de son caractère que des circonstances où il s'est « trouvé, a manqué le but de sa mission, qui devait être de « préparer l'Infante, par des déférences placées à propos, à « désirer elle-même de complaire à l'Impératrice-Reine et à « S. M. C., en adoptant le plan de conduite que leur amitié « pour cette Princesse leur avait fait former »<sup>41</sup>.

---

tiaire de Sa Majesté, près de S. A. R. l'Infant d'Espagne, Duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla ». A. E. *Italie: Mémoires et documents*. T. 30, f<sup>os</sup> 185-191. Les deux derniers feuillets portent, à la suite de la mention : « A ajouter aux instructions de M. le Comte de Flavigny », plusieurs paragraphes à substituer à un court passage relatif au ministre Llano.

41. Ce passage se rapporte aux « Règles de conduite » proposées à sa fille par Marie-Thérèse (Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 252-263, où l'on trouve aussi les observations plutôt cavalières de l'archiduchesse). Il est suivi d'un portrait de Marie-Amélie qu'il est intéressant de transcrire : « Madame Infante joint à beaucoup d'esprit et « d'élévation un caractère de bonté et de franchise dont on tirera un « parti très salulaire, lorsqu'on accompagnera les représentations qu'on « peut se trouver dans le cas de lui faire, des égards et des attentions « qui sont dus aux souverains et qu'elle mérite personnellement ; mais « on a éprouvé, toutes les fois qu'on s'est écarté de cette méthode « circonspecte, que la grande vivacité de cette Princesse lui a fait « envisager les conseils qui lui étaient donnés avec trop de sévérité, « comme une offense qui attaquait sa dignité, ou qui lui présentait « l'idée révoltante d'une dépendance absolue, de sorte que le ministre « actuel n'a pas pu parvenir à se concilier les bontés et la confiance « de L. A. R. ». La tradition historique veut que le duc d'Aiguillon ait été renversé à l'avènement de Louis XVI pour avoir patronné les propos et les chansons répandus contre la nouvelle reine par les



Le représentant de la France ne devait pas entrer directement dans les discussions qui regardaient la conduite des Infants. Dans le cas seulement où il serait obligé de répondre à leurs questions, Flavigny devait « se borner à leur représenter que, « sur la demande qu'ils avaient faite au Roi et au roi d'Espagne « de leur procurer un ministre, S. M. C. s'était déterminée, de « concert avec le Roi, à destiner cet emploi au S<sup>r</sup> de Llano, et « qu'il serait fort à désirer que L. A. R. rendissent justice à ses « intentions, et à son zèle pour leur service ». Il devait user de la même circonspection à l'égard du ministre lui-même et lui dire à l'occasion qu'il n'avait point d'ordres pour se mêler de l'administration intérieure de la cour de Parme.

Suivaient les instructions pour l'étiquette à observer entre les représentants accrédités à Parme: si l'Autriche venait à envoyer un ministre auprès des Infants, ce ministre aurait « sans difficulté » la préséance sur celui du Roi. Dans l'intérieur de la cour, les ministères de famille devaient continuer à jouir des distinctions particulières établies; et la préséance appartenait sans contredit à l'ambassadeur de France en vertu de l'art. 27 du Pacte de Famille. En ce qui concerne le représentant de l'Espagne, le comte de Flavigny devait lui marquer « les sentiments du plus sincère retour d'union et de confiance ». « Mais, « ajoutait le mémoire, il sera particulièrement attentif à ne rien « lui dire par rapport aux affaires de Parme qui pût donner « des ombrages à la cour de Madrid, relativement au système « qu'elle a adopté à ce sujet; et il se bornera à l'assurer, dans « toutes les occasions, de la solidité du parfait concert établi « entre le Roi et le roi d'Espagne, dans tout ce qui pourrait « intéresser leurs avantages respectifs et ceux des Princes de « leur maison »<sup>42</sup>.

---

anciens adversaires du mariage autrichien (H. MARTIN, « Histoire de France », Paris, Furne, 4<sup>e</sup> Edit., 1865, XVI, 319). Les lignes inédites que nous venons de citer prouvent qu'en 1772 les bureaux d'Aiguillon avaient des ménagements marqués pour la sœur de la dauphine Marie-Antoinette.

<sup>42</sup> Louis XV n'ayant point de ministre auprès du duc de Modène et de l'archiduc Ferdinand, Flavigny devait en outre prendre les mesures qu'il jugeait les plus convenables « pour être informé de ce qui *pouvait* avoir rapport à ces Princes et à leur gouvernement ». Enfin, en passant par Turin, il ne devait pas manquer « de faire sa



L'occasion ne tarda pas de manifester cette solidarité des deux cours protectrices. Et Flavigny suivit à Florence l'ambassadeur d'Espagne au moment du conflit aigu entre don Ferdinand et le ministre Llano. Ses instructions mentionnaient en termes particulièrement mesurés les défauts et insistaient sur les rares qualités de l'Archiduchesse Infante. Il sut bientôt à quoi s'en tenir. On le voit bien par les dépêches qu'il adressait à Vergennes au sujet de la conduite de la duchesse<sup>43</sup>. Ce n'était pas la faute de l'ambassadeur s'il ne pouvait que donner des détails qui rappelaient fort les anecdotes de 1769 à 1771. Umberto Benassi assure qu'« à travers le dépouillement de sa correspondance, Flavigny apparaît comme un esprit équilibré, comme un observateur plein de sérénité et comme un juge impartial. Il rappelle et il loue les mérites de Dutillot, mais il loue aussi Manara et Ventura. Il ne dissimule pas les méfaits de Marie-Amélie, mais il en dit aussi le peu de bien qu'il se peut. Il est juste à l'égard du duc, à l'égard de tous »<sup>44</sup>.

On s'étonne dès lors de trouver sur ce ministre des jugements plutôt défavorables dans les documents diplomatiques espagnols. Le fait ne s'explique que par les persistantes rivalités entre les représentants des deux cours protectrices, sinon entre ces cours elles-mêmes. A la veille de la Révolution, l'ambassadeur

---

« cour au roi de Sardaigne, et de lui renouveler, de la part du Roi, ainsi qu'à la famille royale de Savoie, les assurances de la constante amitié de S. M., qui ne peut qu'être fortifiée par les nouveaux liens formés entre les deux Cours, à l'occasion du mariage de M<sup>me</sup> la Comtesse de Provence ». C'était là l'objet apparent de la mission de Flavigny à Turin; il s'y ajoutait un objet plus délicat: faire connaître son impression sur les deux petites filles qui restaient à marier de Charles-Emmanuel III. Les fiançailles de la princesse Marie-Thérèse de Savoie avec le comté d'Artois furent annoncées officiellement le 16 mars 1773, quelques jours après l'avènement de Victor-Amédée III. Voir Horric de BEUCAIRE, « Recueil des Instructions » XV. Savoie-Sardaigne et Mantoue. II, p. 113 (Paris, Alcan, 1899).

43. Ch. NISARD, « Un valet ministre... », p. 93-94 et 98-99. La Révolution a empêché le versement régulier aux A. E. des papiers de Flavigny. Les minutes de sa correspondance sont conservées à l'A. S. P. (Cbf. 68 à 75). Moreau de Saint-Méry en a fait un copieux dépouillement conservé à la B. P. P., Ms. 548.

44. « G. Du Tillot », *Aspp.* 1915, p. 29, n. 5. Il est aussi question à plusieurs reprises de Flavigny dans le livre anecdotique de G. P. CLERICI, « Storie intime parmensi del Settecento, Opera postuma, per cura di Antonio Boselli » *Parma, Accomandita Editor. Invalidi*, 1925.

d'Espagne, marquis de Matallana, écrivait à Madrid que Flavigny, *por su genio curioso*, ne perdait de vue rien de ce qu'il faisait lui-même et soulevait fréquemment des questions d'étiquette. C'est au contraire Matallana qui cherchait à éclipser son collègue et qui informait avec complaisance son gouvernement sur les allées et venues de l'autre ministre de famille. Ainsi, en juillet 1789, il annonçait que Flavigny avait obtenu un congé de quelques mois et partait pour la France avec sa femme<sup>45</sup>. Ce devait être la dernière fois que le comte et la comtesse revoyaient leur patrie.

Rentrés à Parme, ils allaient connaître des jours troubles. Les événements se précipitaient à Versailles et à Paris. Au début de mars 1791, le représentant de Louis XVI donnait encore, mais pour la dernière fois, le dîner annuel que la tradition avait consacré en l'honneur de l'Infant. Le 28 du même mois, il accueillait à Parme les tantes du roi et le 30 le comte d'Artois. Le 2 octobre, il était chargé de remettre au comte Ventura, ministre de don Ferdinand, le texte de la Constitution votée par l'Assemblée nationale avec une lettre du roi de France annonçant au duc qu'il avait sanctionné cette Constitution. En juin 1792, il recevait l'ordre de rentrer à Paris dès l'arrivée à Parme de M. Borel, chargé d'affaires, et l'annonce que l'ambassade était supprimée. Après la destitution de Louis XVI, le citoyen Borel n'étant pas encore arrivé à Parme, Flavigny ne fut plus considéré que comme un particulier. La cour et l'ambassade d'Espagne lui témoignaient cependant les égards que méritaient ses services depuis vingt ans et le comte de Valdeparaiso, après avoir pris l'avis de l'Infant, invitait encore le 4 novembre le ministre de la République<sup>46</sup>.

---

48. Matallana à Floridablanca, 21 fév., 7 mars et 25 juil. 1789. A. H. N. Est. 4.420. Flavigny se trouve mentionné également dans l'*Instrucción* remise à la fin de 1790 au Comte de Valdeparaiso, successeur de Matallana : « Avec le ministre de France vous marquez dans votre conduite l'union et la bonne harmonie... Le comte de Flavigny est porté à se mêler à la conduite intérieure de la Cour de Parme et à affecter la supériorité. Vous aurez soin d'ignorer, sans jactance, ces intrigues, et de fuir toutes sortes de divisions ». *Ibid.* Est. 4.448.

46. Valdeparaiso à Floridablanca, 5 mars, 2 avril, 8 oct. 1791, 28 janv., 16 juin, 19 nov. 1792. A. H. N. Est. 4.448 et 4.399. Le cardinal de Bernis, qui était ambassadeur à Rome depuis près de

Aux tristesses publiques qui accablaient ce gentilhomme que la monarchie disparue avait élevé au grade de lieutenant-général, s'ajoutèrent bientôt les chagrins domestiques. La comtesse de Flavigny mourut. L'ambassadeur réduit au rôle modeste de chargé d'affaires, considéré plutôt comme un ci-devant et assimilé aux émigrés, survécut quelques semaines seulement. Sa dépouille mortelle repose à Parme auprès de celle de son épouse, comme en témoignent les deux inscriptions que les Parmesans peuvent encore lire, sur de simples plaques de marbre noir, aux deux côtés de la façade de Saint Antoine Abbé, sur le *Corso* de leur ville :

ONT ÉTÉ INHUMÉS DANS L'ÉGLISE  
CI-PRÈS DE SAINT ETIENNE TRÈS HAUT  
ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE LOUIS-AGATHON, COMTE DE FLAVIGNY,  
CHEVALIER VICOMTE DE RENANSART,  
SEIGNEUR CHATELAIN DE GIRONDELLE,  
SEIGNEUR DE SURFONTAINE, DE CRÉQUI, DE BRISSAY ET DE LA CERLEAU,  
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES  
DU ROI DE FRANCE, GRAND-CROIX DE L'ORDRE DE SAINT-LOUIS ET MINISTRE  
PLÉNIPOTENTIAIRE DE SA MAJESTÉ  
TRÈS-CHRÉTIENNE A PARME, DÉCÉDÉ  
A PARME LE 12 FÉVRIER 1793, ÂGÉ DE 71 ANS.

ET TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE  
DAME, DAME MARGUERITE-FÉLICITÉ  
BERNARD DE MONTIGNY, SON ÉPOUSE, DÉCÉDÉE AU MÊME LIEU  
LE 16 DÉCEMBRE 1792.  
PRIEZ DIEU POUR EUX.  
ANNO MDCCCLXXIII

L'autre plaque rappelle que sans les événements de la Révolution, un monument aurait marqué la place où furent inhumés M. et M<sup>me</sup> de Flavigny. Elle ajoute que « leur petit neveu, le vicomte Alfred de Flavigny, a voulu que les vers inspirés par la piété conjugale de l'époux fussent rappelés sur ce marbre » :

---

25 ans et qui était en relations épistolaires avec Flavigny écrivit à celui-ci pour organiser le voyage de Mesdames Adelaïde et Victoire jusqu'à Rome. Casimir STRYIENSKI, « Mesdames de France, filles de Louis XV », Paris, Emile-Paul, 1910, p. 216.

*Du saint nœud de l'Hymen, le plus parfait modèle,  
Pieuse sans éclat, simple dans les grandeurs,  
Bienfaisante par goût, à ses devoirs fidèle,  
Elle sçut par sa mort vivre dans tous les cœurs.*

La facture de ces vers est un peu terne. Le diplomate qui les écrivit était loin de sa brillante jeunesse militaire et les événements avaient pu émousser sa verve poétique, s'il en eut jamais. Tel quel, ce quatrain perpétue dans l'industrielle cité déchue de son rang de capitale le souvenir du gentilhomme qui ne put survivre à l'ancien régime.

---



### CHAPITRE III

---

#### LA PENSÉE ET L'ACTION D'UN MINISTRE ÉCLAIRÉ

- I. *La jeunesse de Guillaume-Léon Dutillot. Au service de l'Infant don Carlos (1729-1731). Dans la maison de don Philippe en Espagne (1731-1742). Le secrétaire particulier du généralissime des armées gallispanes. L'homme de confiance de Madame Infante* ..... p. 73
- II. *Carrière de Dutillot à Parme: Intendant général de la maison ducale, ministre d'azienda, premier ministre. Le marquisat de Felino et la reconnaissance de don Philippe* ..... p. 79
- III. *Le politique: Despotisme éclairé, « ordre », religion; l'empirisme économique; idées sur l'Italie et sur les Italiens; l'homme de confiance des cours protectrices; « Bourbonisme » et directions françaises. Un exemple: la question corse* ..... p. 83
- IV. *Le lettré et l'amateur: Réminiscences classiques et lectures. Le bibliophile et le propagateur d'idées. Le polyglotte. Essais poétiques et talent épistolaire de Dutillot. Son esthétique.* p. 95
- V. *L'homme: portrait physique et moral. Sa vie à Parme: les devoirs de sa charge, sa santé, ses amis. Epicurisme de la table, jeux poétiques et joyeux devis. La marquise Malaspina. Une sombre fin de carrière* ..... p. 105
- VI. *L'action de Dutillot jugée entre 1759 et 1770: éloges de princes, de ministres et d'administrateurs; compliments d'un amateur d'art, d'un financier et d'agents diplomatiques* ..... p. 115

Avant même que Charles Nisard complétât une première série d'articles pour en former son livre sur la chute du marquis de Felino<sup>1</sup>, une femme de lettres italienne dénonçait l'injuste oubli où avait été laissé Dutillot. Ce ministre, disait-elle, mérite

---

1. « Guillaume Du Tillot. Sa disgrâce, sa chute et sa mort », *Revue de France*, 1879 et « Guillaume Du Tillot. Un valet ministre et secrétaire d'Etat. Episode de l'histoire de France en Italie ». Paris, Ollendorff, 1887.

« une place éminente dans l'histoire nationale de l'Italie et dans l'histoire diplomatique de l'Europe »<sup>2</sup>. M<sup>me</sup> Pigorini-Beri écrivait ces lignes en 1885. Depuis, la réparation est venue. Etudes d'ensemble, dont quelques-unes volumineuses, monographies et notes de détail, ont abondé sur ce Français appelé à diriger la politique, l'administration et, pour une bonne part, la vie intellectuelle de Parme pendant une vingtaine d'années. Historiens et essayistes ont utilisé à cet effet de nombreux manuscrits et d'importants dépôts d'archives. Il reste cependant un abondant matériel inédit capable d'éclairer certains aspects nouveaux du caractère et de l'activité de Guillaume Dutillet<sup>3</sup>.

Les auteurs d'histoires générales, ceux qui s'intéressent à l'action des grands ministres réformateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont situé l'œuvre du secrétaire d'Etat de Parme dans ce courant

---

2. Caterina FIGORINI-BERI, « Un battesimo principesco nella fine del Sec. XVIII ». *Nuova Antologia*, 15 fév. 1885, p. 673.

3. Voir p. XI-XII l'indication des sources se rapportant plus directement à la personnalité et à l'action du ministre de Parme. Les études de détail parues sur lui seront signalées au cours de ce chapitre et des suivants. Nous nous bornons à mentionner ici les ouvrages d'ensemble: Pietro MARTINI, « Guglielmo Du Tillot » (reproduction d'un mémoire élogieux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) *Atmem*, 1873, p. 85-108; Ernesto MASI, « Guglielmo Du Tillot », chap. de « Studi e ritratti », Bologne, Zanichelli, 1881, p. 225-261 (d'après les articles de Nisard); Ch. NISARD, « Guillaume Du Tillot. Un valet ministre... »; Bernardino CIPELLI, « Storia dell' amministrazione di Guglielmo Du Tillot pei duchi Filippo e Ferdinando di Borbone nel governo degli Stati di Parma, Piacenza e Guastalla dall' anno 1754 all' anno 1771 » (ouvrage posthume publié par Emilio Casa) *Aspp.*, 1893, p. 149-289 (et tirage à part, Parme, Battei, 1895); Umberto BENASSI, « Guglielmo Du Tillot. Un ministro riformatore del Secolo XVIII. Contributo alla Storia dell' epoca delle riforme » *Aspp.*, 1915: « Introduction », chap. I. « La fortuna di un ministro riformatore dalla sua caduta ai nostri giorni », Chap. II. « Il ducato all' inizio della dominazione borbonica » (p. 1-121); 1916: Chap. III. « Il periodo della preparazione » (p. 193-368); 1919: Chap. IV. « Guglielmo Du Tillot ministro d'Azienda: Le finanze » (p. 1-250); 1920: Chap. V. « Gli elementi del progresso economico » (p. 47-153); 1921: Chap. VI. « L'agricoltura e l'annona » (p. 1-76); 1922: Chap VII. « Le industrie » (p. 191-272); 1923: Suite du Chap. VII, Chap VIII. « Il commercio » (p. 1-120); 1924: « Guglielmo Du Tillot primo ministro: La politica ecclesiastica »: Introduction, Chap. IX et X (p. 15-220); 1925: Suite du Chap. X (p. 1-177); H. BÉDARIDA, « Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne (1731-1802). Inventaire analytique des principales sources conservées aux Archives de Simancas et de Madrid... », Paris, Champion, 1928.

plus vaste. On peut dire en effet que Dutillot est digne de figurer parmi les Patiño et les Ensenada, parmi les Tanucci et les Turgot. Ses contemporains déjà, sans être toujours animés du désir de flatter, ont rappelé à son propos Colbert et Sully. A qui s'étonnerait qu'un étranger ait pu être appelé à jouer un pareil rôle loin de sa patrie, il serait facile d'opposer quelques cas analogues. A partir de 1759, Squillace fut ministre d'*hacienda* en Espagne après avoir été ministre à Naples. La même année vit arriver à Milan le comte de Firmian. A quelque temps de là, Acton devait, comme ministre à Naples, entreprendre une œuvre à vrai dire bien différente.

Sans doute Acton n'était-il qu'à demi français. Mais avant que Dutillot reçût à Parme la charge complète du pouvoir, deux hommes de France avaient tenu pour le compte de François de Lorraine la régence grand-ducale de Toscane, Marc de Beauveau, prince de Craon, et le comte de Richecourt. Enfin l'Espagne elle-même, si jalouse de confier l'autorité à ses nationaux, avait été sur le point en 1736 d'appeler au pouvoir un Français, Sartines. Cet administrateur habile et intègre n'arriva jamais à être ministre, mais il fut longtemps Intendant général des Finances. Il avait survécu à la disgrâce de la princesse des Ursins et du financier Orry, il avait été emprisonné par Alberoni; mais Philippe V le consultait souvent et avec profit. Dutillot avait pu le connaître soit à la cour de Madrid, soit à Barcelone quand il quitta l'Espagne pour accompagner don Philippe pendant ses campagnes. A ce moment, en effet, Sartines était intendant de Catalogne. Et peut-être, le jeune Basque, qui s'en allait à la suite d'un Infant vers les conquêtes rêvées, se proposait-il, au fond de lui-même, l'exemple d'un homme devenu, à la suite d'un prince de la maison de France, le plus puissant des Français d'Espagne.

## I.

On a fait justice<sup>4</sup> des propos tenus au moment de la chute du ministre et qui voulaient être infamants. Pamphlétares et

---

4. U. BENASSI au début du paragraphe qu'il a intitulé « La préparation d'un ministre réformateur ». *Aspp.*, 1916, p. 334-336.



nouvellistes présentèrent à qui mieux mieux comme de basse origine ce

*Leone senza freno e scatenato,  
Indotto, audace, perfido, mal nato.*

Bien qu'en la circonstance il bravât l'honnêteté, l'italien fut jugé insuffisant. Le latin des inscriptions satiriques servit à flétrir Dutillot « natione Gallus, *humili genere natus* »<sup>5</sup>. Sans se soucier de cohérence, d'autres chantèrent de Felino le grand marquis, « *Qual non è Parigino — Ma dall' ispan paese* ». Il fut question de sa mère qui aurait été blanchisseuse, des bas offices qu'il aurait remplis lors de ses débuts à la cour, où on l'aurait vu laquais. De tels bruits n'avaient d'ailleurs pas attendu les années difficiles pour courir à Parme. De quelle bouche Firmian avait-il pu recueillir l'information dont il faisait état dans un rapport officiel et qui présentait le ministre de Parme comme ayant été à Madrid *perruquier* de don Philippe?<sup>6</sup>. Le dignitaire impérial avait peut-être lu *Gil Blas* et entrevu dans celui qui allait être marquis de Felino un émule du duc de Lerme imaginé par Lesage. En tout cas il devait être à même de goûter quinze ans plus tard toute la causticité du *Barbier de Séville*. Charles Nisard lui-même, en intitulant son ouvrage : « *Un valet ministre* », ne s'est-il pas donné au moins l'apparence d'admettre une partie des légendes dont on voulait accabler son héros?

---

5. Pièces données en appendice par Ch. NISARD, « *Un valet ministre* » p. 324, 328, 321.

6. Firmian à Kaunitz, Mantoue, 31 mars 1760. Texte publié par O. MASNOVO, « *La Corte di d. Filippo...* », p. 201. — Citons aussi une pièce qui, écrite à l'époque de la chute de Dutillot, voudrait se donner les allures sereines de l'histoire. On en jugera par les emprunts que nous y ferons encore (voir ci-dessous, p. 85 et 88). C'est une note datée de 1771, non signée, mais de l'écriture menue de l'ab. Paolo Luigi Gozzi, chroniqueur qui fut, sous don Ferdinand, géographe ducal et délégué aux frontières. Affò qui a rectifié les erreurs de la « *Parma accademica* » de Gozzi, disait de lui qu'il inventait jusqu'aux diplômes et aux monnaies (PEZZANA, « *Memorie d. Scritt. e lett. parmig.* », VII, 226-228). Voici de la note en question, ce qui se rapporte aux origines du ministre de Parme : « *Il Du Tillot nato in Bajona nel 1710, facendo il corsaro suo Padre nel 1706, in occasione della guerra per la Monarchia di Spagna, e Figlio della Lavandara del fu Filippo V, Re di Spagna* ». A. S. P. *Cbi.* 896.



Fils de valet, et valet lui-même, le futur ministre de Parme n'était ni un fils de laquais, ni un laquais. Ne commettons pas à propos des deux Dutillot une bévue analogue à celle qui a été commise trop souvent à propos des deux Poquelin, tapissiers du Roi. Dans la maison du premier Bourbon d'Espagne, calquée sur la Maison du Roi à Versailles, les valets n'étaient pas des domestiques quelconques. Ils venaient tout de suite après les gentilshommes de la chambre et avaient la direction sur un certain nombre d'huissiers, d'aides et de garçons<sup>7</sup>.

C'est d'un personnage de cette sorte que Guillaume-Léon Dutillot naquit le 22 mai 1711 à Bayonne. D'après un document conservé aux Archives de Parme, il fit ses études au Collège des Quatre Nations à Paris avec Choiseul et Chauvelin. François-Claude de Chauvelin, était fils du marquis qui allait devenir ministre. Le chevalier était lieutenant au régiment d'Infanterie du Roi en 1732, il devait rester lié avec Dutillot d'une étroite amitié. Pour ce qui est de l'autre compagnon de collègue, il ne peut s'agir que de Gabriel de Choiseul-Praslin, né en 1712, puisque son cousin, Etienne-François de Stainville, futur duc de Choiseul, était de sept ans plus jeune. Ses études terminées, *don Guillermo* rejoignit son père en Espagne et ne tarda pas à entrer au service de la cour de Madrid qui comprenait à cette époque tant de Français<sup>8</sup>.

---

7. Marcel MARION « Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », Paris, Picard, 1923, article *Maison domestique du roi*, p. 348-349.

8. Il y avait notamment à Madrid une petite colonie de Basques de France et de Béarnais, dont faisaient partie certains membres de la famille de Dutillot. Sa sœur avait épousé en secondes noces Pierre Dabent qui dirigeait la banque *Señora D<sup>a</sup> Margarita Luisa Dutillot y Compañia*. Cette maison qui avait une assez grande importance à Madrid fonctionnait déjà en 1746; elle fut en affaires suivies avec la banque Bonnet de Paris et avec la cour de Parme, même après la chute de Dutillot. On trouve parmi les pensionnés de Parme à partir de 1761 deux parentes de Dutillot: Thérèse Dabent épouse d'Isidore Poulhariez, baron de Saboulies, seigneur de la Réole (près de Cadours, arrondissement actuel de Toulouse), conseiller au Parlement de Toulouse à partir de 1761 et qui mourut guillotiné à Paris en 1794 (Alexandre DUBOUL, « La fin du Parlement de Toulouse », Toulouse, F. Tardieu, 1890) et Marguerite Lavedan, née Labourie. M. Lavedan, neveu par alliance de Dutillot, annonçait de Madrid à son oncle au début de janvier 1757 la naissance d'un fils, tenu sur les fonts baptismaux par

Philippe V l'affecta d'abord au service de don Carlos. Au moment où fut signé, le 9 novembre 1729, le traité d'alliance entre les deux branches des Bourbons, qui marque le point de départ des grandes entreprises communes, la cour d'Espagne se trouvait à Séville. Et elle s'y trouvait encore quand le futur Charles III quitta son pays pour aller conquérir le royaume des Deux-Siciles. C'est à Séville et dans les *Reales Sitios* des environs que Dutillot fit ses débuts. Dans une heure grave de sa vie il devait évoquer cette jeunesse heureuse et pleine de promesses. Et c'est au roi d'Espagne qu'il devait soumettre ces souvenirs. Le 1<sup>er</sup> août 1771, après avoir demandé au marquis Grimaldi la *grâce de sa démission*, il ajoutait :

« Si je l'obtiens, je supplierai V. E. de m'en obtenir une  
 « bien plus précieuse : c'est en quittant ce pays de pouvoir aller  
 « me jeter aux pieds du Roi, et lui baiser la main. Je crois que  
 « c'est le premier de tous mes devoirs. L'Espagne a été mon  
 « berceau, et celui de ma fortune, j'y ai reçu des Rois mes  
 « maîtres les premiers moyens de me soutenir à leur service.  
 « Mes parents l'avaient reçu avant moi, et avec ces secours  
 « étaient parvenus à me donner quelque éducation à laquelle j'ai  
 « peut-être dû les circonstances qui m'ont fait sortir de l'état  
 « si limité où la fortune m'avait fait naître. J'ai passé les pre-  
 « mières années de ma vie à Cazalla<sup>9</sup>, à Séville, aux pieds du

---

Pierre Dabent au nom de Dutillot lui-même. Il destinait cet enfant à prendre du service en France « en bon Bigourdan » (Lettre du 4 janvier 1757. A. S. P. Cbf. 43). C'est en faveur de ce neveu, seigneur d'une terre de Sarniguet près de Tarbes, que Dutillot après sa retraite songea un moment à transformer son marquisat de Felino (Ch. NISARD, p. 264-265). Marguerite Labourie était née du premier mariage de la sœur de Dutillot ; elle avait un frère commerçant à Rouen, associé de la Maison Labourie, Planter et C<sup>ie</sup>, et mort en 1754 (Planter à Dutillot 30 sept. 1754. A. S. P. Cbf. 42), dès la première année de l'établissement de cette raison sociale dont l'intendant de Parme était d'ailleurs actionnaire (correspondance Planter-Dutillot 1758 et 1759. *Ibid.* 44). A côté de ces renseignements que nous avons pu recueillir sur la famille de Dutillot, mentionnons la curieuse affirmation d'Henry Tronchin dans le livre qu'il a consacré à la gloire de son ancêtre le D<sup>r</sup> Théodore Tronchin (p. 124, n. 4) : Un frère du ministre « était premier médecin de l'Infant » !

9. Sur les parties de chasse de l'Infant don Carlos à Cazalla, v. Manuel DANVILA Y COLLADO « Reinado de Carlos III », Madrid, *Progreso editorial* [1892], I, 43.

« Roi. Il daignait alors me regarder avec quelque bonté. Les  
 « premiers sentiments d'un respect, et d'un amour sans bornes,  
 « à mon arrivée à la cour, furent pour ce Prince alors Infant,  
 « et pour l'Infant Don Philippe que j'ai suivi et servi, ainsi  
 « que ses Enfants. J'ai vu naître la Princesse<sup>10</sup>. Enfin tous les  
 « moments de ma vie sont marqués par mes services à la branche  
 « d'Espagne et à ses Princes, et encore plus par leurs bienfaits  
 « et par leurs grâces »<sup>11</sup>. Dutillot pensait alors se retirer en  
 Espagne. S'il faisait ainsi sa cour avec l'art consommé d'un  
 homme qui vivait depuis plus de quarante ans dans la fami-  
 liarité des grands, il n'en n'exprimait pas moins des vérités qu'il  
 est bon de relever, puisque personne n'a fait encore connaître  
 ces relations entre le jeune don Carlos et le presque aussi jeune  
 courtisan.

Les services rendus par celui-ci à don Philippe avant la  
 prise de possession de Parme sont un peu plus connus. Sans  
 doute le futur duc se liait-il facilement avec les subalternes.  
 Mais ce travers du prince n'est pas nécessaire pour expliquer  
 la rapide ascension de son chef de la garde-robe. Bientôt  
 l'intelligence et les aptitudes variées de Dutillot lui valurent  
 la place de secrétaire particulier. Dès lors, il tint la cassette  
 privée de l'Infant, organisa fêtes et spectacles à Chambéry  
 et ailleurs. Des « *Memorie della Corte di S. A. R.* » con-  
 servées à Milan<sup>12</sup> le mentionnent parmi les « *Cavalieri e genti-*

---

10. Marie-Louise, née à Parme à la fin de 1751, princesse des  
 Asturies depuis 1765.

11. Dutillot à Grimaldi, 1<sup>er</sup> août 1771. A. G. S. Est. 2558. — Pour  
 soutenir les intérêts de l'Infant, Dutillot ne craignait pas d'entrer en  
 discussion avec son beau-frère Pierre Dabent qui dirigeait la banque  
 Dutillot à Madrid. Dans une lettre non datée, « *reservadísima* » et  
 vraisemblablement adressée à don Francisco de Solera, trésorier de  
 la cour d'Espagne, il explique qu'il se doit d'abord à son maître et à  
 son devoir. Dabent ne veut pas effectuer certaine remise demandée,  
 disant qu'une opération de cette importance serait dommageable à  
 son crédit. Et Dutillot de conclure : « *Yo veo que le voi disgustando,*  
 « *pero creo que no tiene razón, y que se iluminará tarde o temprano,*  
 « *me devo al Infante y á mis obligaciones antes que no á mis parientes.*  
 « *El mismo es demaziados honroso para no venir en mi opinión* ».  
 A. S. P., *Cartella Du Tillot*.

12. ARCHIVIO CIVICO de Milan. Série D. *Filippo... governatore di*  
*Milano* (1746).



luomini di Camera » du généralissime des armées gallispanes séjournant dans la capitale lombarde<sup>13</sup>.

Bien plus important, au point de vue historique, est le rôle qu'il jouait aux armées à ce moment difficile des relations franco-espagnoles<sup>14</sup>. Le secrétaire particulier de don Philippe servait d'agent de liaison et, à l'occasion, de pacificateur entre les chefs français et le prince. Il avait des conversations avec l'ingénieur militaire Bourcet que l'Infant représentait à Elisabeth Farnèse comme ayant eu « le plus de part dans tous les projets ». Il excitait par là la défiance de Castelar ; mais l'Infant le défendait contre le général espagnol : « Dutillot nous est utile, écrivait-il en août 1745. Il a su gagner la confiance du maréchal [de Maillebois] et de son fils et il les porte toujours au bien tant qu'il peut ». Quelques mois plus tard, quand Milan a dû être abandonné, c'est Dutillot qui rapporte à son maître les termes d'une lettre de Maillebois le fils, relative aux bonnes dispositions de Louis XV pour son gendre<sup>15</sup>. Ainsi le secrétaire contribue à modifier le jugement de don Philippe sur les deux officiers français.

Il était donc tenu en grande estime par le prince et plus d'un, à Madrid et à Versailles, le considérait comme nécessaire à la suite de l'Infant. Il avait reçu une pension mais qu'il ne touchait pas<sup>16</sup>. Au moment où le généralissime des armées franco-espagnoles se trouvait à Aix en attendant la libération de la Provence, puis à Nice, son familier s'en allait soigner à Montpellier et à Toulouse une otite purulente qui devait reparaître quelquefois quand il serait à Parme<sup>17</sup>. C'est à la cour reconstituée à Chambéry que le trouva la signature des préliminaires d'Aix-

13. Par une des nombreuses lettres où Roberto Rice se plaint de l'attitude de Dutillot, nous savons que celui-ci logeait avec Lacombe pendant l'occupation de Milan chez un oncle du marquis Serafini de Plaisance. Le ministre espagnol de Parme voyait là l'origine de la faveur dont jouissait Serafini auprès de Dutillot et de la « faction de l'Intendance ». Rice au duc d'Huescar, 3 mai 1754. A. G. S., *Est.* 5170.

14. STRYIENSKI, « Le gendre de Louis XV », p. 178-179.

15. Don Philippe à Elisabeth Farnèse, 23 août 1745 et à L. M. C. 26 mars 1746, lettres citées par A. BAUDRILLART, « Philippe V et la cour de Fr. », V, 290-291 n., et 387.

16. P. MARTINI, « Guglielmo Du Tillot », p. 107.

17. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1916, p. 335.



la-Chapelle. Au début de 1749, pendant que Philippe s'apprêtait à gagner ses états, Dutillot était à Versailles, vraisemblablement en qualité d'agent officieux du nouveau duc. En tout cas Madame Infante ne tarda pas à le nommer secrétaire de son Cabinet et à l'envoyer à Parme comme une sorte d'observateur et de conseiller.

Il était porteur d'une lettre de Louis XV pour l'Infant : « C'est Dutillot qui vous remettra celle-ci ; il me paraît un très bon garçon et qui vous est fort attaché, ce qui fait que je l'ai vu ici avec plaisir »<sup>18</sup>. A l'intention de la duchesse demeurée à Versailles, l'intelligent messenger fit un rapport exact de la situation à Parme. Dès ce moment il voyait que les conditions financières du duché imposaient à la nouvelle dynastie une politique plus hardie en matière d'immunités : « Nouveaux droits, nouveau sang, nouveaux maîtres : dont nouvelles lois », disait-il en une formule marquée de l'*imperatoria brevitatis*. En termes d'une habile flatterie il exposait à Louise-Elisabeth que la noblesse et le peuple attendaient de l'arrivée de Madame l'ordre, la règle et le bonheur. Et il concluait : « Je vais travailler à faire changer la face de ceci, et j'oserai tonner contre les ministres, si je ne vois pas les plus prompts remèdes aux abus. Je suis au-dessus des préjugés, de la crainte et des vils ménagements, et j'ai la vigueur qu'il faut pour vous servir sans être étonné de rien ; mais, d'un autre côté, Madame, daignez faire ce qui est en votre pouvoir où vous êtes, et ne pas perdre de vue la situation triste où est l'Infant »<sup>19</sup>.

## II.

Faute de mieux, l'Infante obtint une pension pour les besoins de la cour. Quant à Dutillot, s'il manifestait une pareille résolution quand il n'était encore que l'officieux « secrétaire des commandements » de la souveraine, on devine avec quelle énergie il devait entreprendre sa tâche dès qu'il aurait une

---

18. Louis XV à d. Philippe, 22 mai 1749. Lettre citée par STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 300.

19. Dutillot à Madame Infante, Parme, 28 juin 1749. Lettre citée par STRYIENSKI, p. 302-303.

situation plus définie. Don Philippe après l'avoir confirmé dans les fonctions de secrétaire de cabinet, le nomma le 26 juin 1749 Intendant général de sa maison. Il lui confiait par là quelques-unes des fonctions du secrétaire d'Etat de la maison du Roi à Versailles et toutes celles du surintendant des Bâtiments. Le comte Sanvitale, majordome major et grand écuyer, conserva la direction honorifique de la maison ; toute la charge matérielle en incombait à Dutillot : services de la *Real Casa*, notamment les équipages (sous les ordres du grand écuyer) ; règlement des dépenses et des traitements ; intendance des palais, maisons de plaisance (*siti*), jardins et théâtres ; direction des spectacles et organisation des fêtes ; disposition des logements. L'Intendant général se fit adjoindre comme contrôleur son ami Pierre Cérrou.

Ainsi commençait l'action officielle de Dutillot à Parme. Il y eut entre lui et le gouverneur de la maison ducal Jacopo Antonio Sanvitale certains conflits d'attributions et d'étiquette. Mais les choses s'arrangèrent assez vite, grâce surtout au tact et à la courtoisie de l'Intendant. Au moment même où il expliquait au comte les raisons qu'il avait pour ne pas accéder à une demande de lui, il lui écrivait en homme expert des usages de cour : « Vous, Monsieur, qui n'avez que des vues grandes  
« et nobles et qui chérissez la gloire et les avantages d'un pays,  
« où vous tenez par votre naissance et vos charges le premier  
« rang, vous me saurez peut-être gré d'avoir pensé à cela »<sup>20</sup>. Mais la lutte fut beaucoup plus vive avec les directeurs d'*azienda* d'abord, puis avec le secrétaire d'Etat intérimaire Roberto Rice.

Dans une cour où tout ce qui touchait à l'étiquette, à l'organisation matérielle, aux bâtiments était à reprendre par la base, où les princes n'entendaient lésiner en rien, où les clients devenaient toujours plus nombreux, l'Intendant, malgré l'esprit d'économie dont il fit preuve pour commencer, devait entrer en conflit avec les administrateurs de l'état. Sans compter que la confiance des Infants l'appela de bonne heure à jouer en sous-main un rôle politique. La duchesse devait même au milieu de 1754 rédiger et confier au duc d'Aiguillon pour qu'il le présentât à Versailles un mémoire demandant l'élévation de Dutillot

---

20. Dutillot à Sanvitale, 8 déc. 1753. Lettre citée par U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1916, p. 356.

au poste de secrétaire d'Etat<sup>21</sup>. Et l'Infant, avant même d'en venir à la nomination de son Intendant comme ministre d'*azienda* lui confiait l'importante mission d'examiner et de modifier au besoin un projet présenté pour une ferme des impôts<sup>22</sup>.

Le 22 juin 1756, Dutillot fut nommé ministre de ce qui pourrait s'appeler d'un terme moderne l'économie publique. Moins de trois ans après, le 18 juin 1759, il reçut ce que la terminologie espagnole passée en italien appelait le *Dispaccio universale*. En reconnaissance de tous les services rendus par l'ancien intendant devenu premier ministre, don Philippe par un *Motu proprio* du 4 août 1764 lui fit ample et pleine donation des terres de Felino et de San Michele di Tiorre<sup>23</sup> avec le titre de marquis. Après avoir ordonné à son cher Dutillot d'accepter cet honneur et ces biens, le duc poursuivait : « J'y ajoute une  
« somme de 400.000 Livres à prélever sur n<sup>os</sup> finances à votre  
« volonté et dans les délais qui vous sembleront convenables,  
« tant pour vous marquer ma satisfaction pour vos services  
« que pour récompenser le désintéressement qui vous a porté  
« à ne pas jouir des pensions que je vous ai accordées. Depuis  
« 18 ans, vous n'avez pas profité des émoluments des différents  
« emplois dont vous êtes chargé. Réunis, ils monteraient à la  
« somme d'un million... »<sup>24</sup>. L'Infant dut exercer la plus affec-

21. C. STRYIENSKI, p. 374-375.

22. Il fallait pour cet examen une « persona de toda confianza, integridad, conocimiento y zelo » et à cette fin Dutillot recevait « amplio poder, y facultad » Décret, contresigné de Rice, du 12 mars 1756. L'Edit qui fixait l'« appalto generale delle Regie nostre Entrate, e di quelle delle comunità dei nostri tre Ducati a Michele Paté, e suoi mallevadori », contresigné de Dutillot est du 8 septembre de la même année. A. S. P. *Der.* (6) 1756-57.

23. Le gros bourg de Felino, sur la rive droite de la Baganza, est aujourd'hui le centre de la commune du même nom qui comprend quelque 5.000 habitants et dont S. Michele di Tiorre, en bordure d'un petit torrent appelé Cinghio, est une *frazione* (1.000 habitants environ). Felino possède encore un des plus importants châteaux forts des collines qui dominent la plaine de Parme. Cet antique fief impérial passé à la famille des Rossi avait été donné deux fois déjà à des Français : à Pierre de Rohan par Louis XII et en 1645 à Jacques Gaufrido par Odoard Farnèse. Ce dernier précédent n'était pas de bon augure. Le favori d'Odoard avait eu une fin malheureuse, à laquelle le ministre de don Ferdinand put échapper.

24. Vu l'importance de cette lettre, nous en donnerons ici la suite : « Mon intention est que ces 400.000 livres étant employées soit en un



tueuse pression pour faire accepter à Dutillot les terres et le titre; mais le ministre ne prit jamais la somme qui lui était proposée. Il se contenta à partir de ce moment d'accepter un traitement de 64.000 Livres de Parme par an, 44.000 en qualité de ministre et 20.000 comme Intendant général. Cette dernière charge fut d'ailleurs supprimée à partir du 17 juillet 1769<sup>25</sup>.

L'intégrité de Dutillot n'est pas seulement attestée par une lettre élogieuse du souverain qui avait pu le connaître pendant plus de vingt ans, elle ressort en outre des nombreuses correspondances conservées à Parme<sup>26</sup>. La passion populaire a insinué que l'enquête finale sur l'administration du marquis de Felino n'aurait abouti à l'absolution du ministre que par pure convenance politique et par raison d'état, comme si l'ancien régime eût craint de punir les prévaricateurs et les indignes. Au contraire, la rectitude de Dutillot fut pleinement reconnue tant à Versailles, qu'à Madrid et même à Vienne<sup>27</sup>. Et nous avons tenu à insister sur les dispositions morales de ce serviteur des Bourbons pour établir un des traits essentiels de son caractère avant d'aborder l'étude de ses idées.

Nous ne pouvons pas songer, en effet, à retracer organiquement l'œuvre accomplie par Dutillot comme Intendant de la

---

« bâtiment sur ce bien-fonds, soit en achat de terres nouvelles, à la « plaine ou à la montagne, ces acquisitions et augmentations participent « à la substance et aux prérogatives dudit fonds avec la permission pour « vous, quand même vous n'auriez aucun fils, d'en disposer de votre « vivant ou à votre mort, comme vous le jugerez à propos. De plus, « je vous ordonne, mon cher Dutillot, de communiquer ma lettre au « Suprême Magistrat comme un témoignage de la bienveillance et de « l'estime par laquelle je récompense votre zèle, votre fidélité et votre « désintéressement. — Philippe ». A. S. P. *Cartella Du Tillot*. Ce dossier renferme 2 copies de ce document, daté du 2 juin 1764. L'une d'elle porte: « Copia di lettera... tradotta dal francese ». C'est une traduction de cette traduction que nous donnons, n'ayant pas trouvé trace de l'original.

25. « Note des services de Dutillot à Parme » *Ibidem*. Parmi les décrets relatifs aux économies qui suivirent la mort de don Philippe, on en trouve un du 31 mars 1766 réduisant de 32.000 à 20.000 livres son traitement d'Intendant général. A. S. P. *Der.* (12) 1766.

26. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1919, p. 242.

27. A. von ARNETH, « Briefe der Kaiserin MARIA-THERESIA an ihre Kinder und Freunde ». T. I, Vienne, 1881, p. 69. — Voir plus loin, p. 222, n. 5 et 226, n. 10, ce qu'un ami, Pierre Cérrou, écrivait à Dutillot en 1757 sur la chapitre de l'argent.



maison, comme ministre d'*azienda*, comme secrétaire d'Etat réunissant en soi toutes les attributions ministérielles. La distinction entre l'accomplissement de ces tâches diverses serait impossible. La charge de l'administration de la cour, la direction des bâtiments, l'organisation des fêtes et des spectacles ont incombé toujours plus ou moins directement au ministre. Avant de recevoir le secrétariat d'*azienda*, l'intendant exerçait déjà certaines fonctions relevant de cet emploi. On pourrait en dire autant de quelques prérogatives propres au premier ministre qui appartenaient déjà à Dutillot avant même son élévation au pouvoir suprême. Ce serait donc toute l'histoire intérieure de Parme qu'il faudrait reprendre si l'on voulait rappeler l'ensemble de l'action de Dutillot. Il ne nous appartient pas de le faire. Ce qui nous intéresse ici, c'est de présenter ce conseiller et ce chef de gouvernement comme un coopérateur avisé de la politique bourbonnienne, ou plus exactement de la politique européenne de la France.

### III.

Et d'abord quels étaient ses principes directeurs? Faut-il voir dans ce réformateur un homme à systèmes, un politique à qui il aurait été donné d'appliquer dans la réalité vivante d'un petit état les idées que l'école philosophique française, suivie par certains Italiens, comme les rédacteurs du *Caffè*, commençait à propager?

Dans les diverses situations où il s'est trouvé, Dutillot a toujours été attaché à la personne des souverains qu'il a servis. Sous ce dévouement, on peut dire sous cette affection, se cachait la fidélité à un principe, le principe de l'autorité absolue du monarque. Un des Français établis dans les duchés, Nicolas Pargues, directeur de la ferme générale de Guastalla, écrivait au ministre quelques semaines avant la mort de don Philippe: « J'oserai un jour, si V. E. me le permet, lui soumettre diffé-  
« rentes réflexions qui la persuaderont de la nécessité d'éclairer  
« ces peuples. Pour la plupart, ils vivent plus en bêtes sauvages  
« qu'en hommes. Il ne manque pour gagner leur cœur qu'à  
« utiliser à temps les moyens, si faciles et si naturels à V. E.,

« de prudence, de douceur et au besoin de châtiment. En écar-  
 « tant d'eux cet esprit d'indépendance dont ils se font une gloire,  
 « vous acquerez autant de sujets fidèles et respectueux du  
 « Prince et vous aurez la satisfaction d'avoir réalisé le souci  
 « essentiel que vous avez de faire de Lui, dans toute l'étendue  
 « de ses états, le père tendre, le souverain universellement aimé  
 « et vénéré de ses vassaux »<sup>28</sup>. Toute la conduite du marquis  
 de Felino montre que ces lignes correspondaient à ses idées et  
 à ses sentiments. Pour lui, comme pour le fonctionnaire de  
 Guastalla, le duc devait être le bon tyran, prince éclairé et juste,  
 mais indiscuté.

Ainsi s'expliquent certaines décisions imposées par Dutillot. Ce n'était pas par pur arbitraire qu'il se faisait remettre dès 1750 par la communauté de Parme les clefs de la fontaine publique. C'est que cette fontaine servait aussi à l'office de la bouche de S. A. R. et à la *r. spezeria*, autrement dire à la pharmacie ducale<sup>29</sup>. Il exigeait des munitionnaires comme de tous les employés des finances des comptes clairs et précis et luttait contre les abus dommageables aux intérêts du souverain et à la caisse publique. Il ne craignait pas de sévir contre ses subordonnés de la maison ducale, comme plus tard contre les sujets de l'état. Il organisait en 1763 une petite expédition contre Mezzano, fief épiscopal dont certains habitants refusaient d'accepter l'union régulière au duché de Parme. En 1767 et 1768, il prenait des mesures de police analogues à l'égard des Corti di Monchio, paroisses du haut Parmesan confinant à la Toscane, autre domaine ecclésiastique par droit d'empire, jouissant de privilèges et d'immunités particulières, repaire de déserteurs, de contrebandiers et de malfaiteurs<sup>30</sup>. Après le mariage de don Ferdinand, il demandait impitoyablement la relégation des factieux et des mauvais conseillers des Infants dont quelques

---

28. Pargues à Dutillot, de Guastalla 20 juin 1765. A. S. P. *Cdt.* C. 46. Que Pargues l'ait écrite lui-même, ou qu'il l'ait fait traduire, il faut dire que sa lettre est rédigée en excellent italien.

29. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1916, p. 355.

30. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1919, p. 31-32; H. BÉDARIDA, « Les premiers Bourbons de Parme et l'Esp. », p. 79 et 82-83. Pour l'histoire de cette petite région appelée encore Valli dei Cavalieri, voir Giuseppe MICHELI, « Le Valli dei Cavalieri », Parme, *Tip. federale*, 1915.

Français comme le comte de Pontual et le chevalier de Charlary. En quoi il ne se livrait pas à une vengeance personnelle, mais obéissait au même souci d'ordre et d'autorité.

A cette justice sévère qu'il exerça, dès le début, même contre le personnel de la cour auquel il avait maintenu toutefois la juridiction particulière consacrée par l'usage, il joignait non seulement une politesse raffinée, mais encore une grande bonté. Dès ses débuts d'Intendant, il fit réserver à l'hôpital de la Miséricorde un local à part pour ceux de ses subordonnés qui tomberaient malades et toujours il s'intéressa aux plus déshérités des serviteurs de la maison. Alors qu'il refusait pour lui faveurs et pensions, il faisait accorder à ses collaborateurs les justes récompenses pour les services rendus<sup>31</sup>.

Attaché aux prérogatives de la cour et des courtisans, Dutillot marquait un goût et un souci de l'étiquette dont on ne saurait s'étonner si l'on se souvient qu'il avait été formé à la cour de Madrid et qu'il servit en arrivant à Parme un Infant d'Espagne et une fille de France. Le secrétaire des commandements de Madame Infante avait écrit un jour à la princesse avant qu'elle arrivât à Parme : « Je vous ai représentée, Madame, telle que  
« vous êtes : affable, bonne, mais grande et fière, et tout le monde  
« sait déjà que, malgré votre bonté, il n'y a pas dans vos veines  
« une goutte de sang dont vous n'avez pesé toute la grandeur »<sup>32</sup>. Comme elle, il était exigeant sur les rites du cérémonial et sur les formules du « traitement ». Et il en a donné la preuve depuis le premier jour de son service à Parme, quand il réglait

---

31. C'est ainsi que le secrétaire Jean Jacobi reçut une gratification de 6.000 livres pour avoir pris part à la revision des traitements et à l'établissement du nouveau Plan de la cour et des services administratifs au moment des grandes économies de 1765 et 1766. A. S. P. *Der* (12) 1766, Décret du 10 juillet. — Rapprochons ce fait et ceux qui précèdent du jugement d'un adversaire de Dutillot : « Chi aveva  
« la disgrazia di dispiacerli, se era sua creatura, o a lui ben affetto,  
« era immediatamente castigato, e poi avanzato d'impiego, e gli aumentava il soldo; e chi non aveva seco alcuna attinenza era solo severamente punito a di lui arbitrio o col bando, o col sequestro, o colla  
« prigionia, per essere di natura vendicativo, così esigendo la di  
« lui politica col farsi amare, o temere per conservarsi nel dispotico  
« dominio, che teneva anche sopra il Principe stesso ». Note de P. L. Gozzi mentionnée ci-dessus, p. 74, n. 6.

32. Dutillot à Madame Infante, Parme 28 juin 1749. V. ci-dessus p. 79.



les solennités de l'arrivée de Louise-Elisabeth, jusqu'au dernier, quand il regrettait « la décence et l'agrément » qui régnaient précédemment à la cour et cherchait à en dissimuler le « désordre » aux yeux de l'étranger<sup>33</sup>.

Tel était chez ce ministre le souci, qu'on pourrait appeler cartésien, de l'ordre et de la régularité. Pour lui, il n'était point de grandeur sans cela. Ces deux conceptions intimement mêlées ont conditionné son esthétique comme sa politique. Toutes deux s'alliaient en lui au respect de l'histoire. En ce Français né dans les dernières années de Louis XIV, qui avait passé sa jeunesse en Espagne et que les nécessités de sa charge amenaient à étudier le passé des duchés farnésiens<sup>34</sup>, trois traditions allaient se fondre. Si l'on admet que la tradition française et celle de l'Espagne transformée par les Bourbons n'en faisaient qu'une, il reste que Dutillot tint toujours dans la juste considération les coutumes établies sous les Farnèse et l'antique organisation des duchés. Il serait facile de multiplier à ce sujet les exemples. Il suffira d'avoir indiqué ici cet aspect de la pensée politique du ministre. On l'a représenté *francesissimo* jusqu'au bout et sur tous les points. Du moins ce Français manifestait-il la large compréhension du génie de sa race : il était incapable de faire abstraction des réalités historiques et des contingences de temps et de lieu. A l'époque des enthousiasmes révolutionnaires, lors de l'éclosion des républiques italiennes sur le modèle de la République une et indivisible, les administrateurs français ne devaient pas toujours manifester un aussi habile souci<sup>35</sup>. Et c'est là une supériorité de ce représentant intelligent de l'ancien régime.

---

33. Dutillot à Grimaldi, 12 mai 1771 ; lettre annonçant la venue imminente du comte Durante Duranti. A. G. S. Est. 5258.

34. C'est une des raisons pour lesquelles le ministre poursuivait toujours la tâche de ramener à Parme l'ensemble des Archives farnésiennes passées à Naples en 1734-35. Il n'y réussit qu'en petite partie. De même, il fit en 1768 d'importantes démarches pour le retour des archives de Guastalla, emportées par les Autrichiens à Mantoue, puis à Milan. Il s'intéressait vivement aussi aux archives notariales (A. S. P. Cdt. B 19) et aux archives communales de Parme (Giuseppe SITI, « L'Archivio Comunale di Parma, Storia e Bibliografia: I. Cenni Storici... », *Aspp.* 1914, p. 13-14).

35. Il faut faire exception pour le conseiller d'Etat Moreau de Saint-Méry, administrateur général des territoires de Parme, Plaisance et Guastalla, de 1802 (mort de don Ferdinand) à 1806.



Tel est bien, en effet, la caractéristique essentielle de Guillaume Dutillot. Ouvert à l'esprit nouveau, il restait surtout fidèle aux hardiesses de la vieille monarchie française et en même temps respectueux des croyances fondamentales de son époque. Ses ennemis ont vu en lui un « philosophe ». Ils ont voulu expliquer par là sa politique ecclésiastique. Les auteurs de satires qui l'ont traîné dans la boue l'ont accusé, lui et ses collaborateurs, d'hérésie, d'impiété, quelques-uns même de l'immoralité la plus honteuse. Les historiens qui l'ont condamné ou critiqué ont repris quelques-unes de ces accusations<sup>36</sup>. Ceux qui ont voulu défendre sa mémoire l'ont fait généralement avec l'esprit des libéraux de 1848; ils ont cru découvrir en lui un contempteur du catholicisme, une sorte d'Helvétius au pouvoir. Les uns et les autres l'ont représenté comme un admirateur et un ami de Voltaire, comme un encyclopédiste, oubliant que l'action de l'*Encyclopédie* avait été assez longue à se faire sentir et que cette publication ne correspondait pas à un courant de pensée unique et incontesté.

Or, si un homme comme Anton Gioseffo Rezzonico, en cela bien différent de son fils Carlo Castone, reprochait au ministre de Parme ce qu'il applait ses « hardiesses philosophiques », le poète Frugoni, qui a chanté tant d'aspects de l'activité de Dutillot, n'aurait pas pu sans un fondement de vérité parler de

*La mente eccelsa, dove intatta siede  
Religion, delle Virtù reïna,  
Salda de' Regni inespugnabil base*<sup>37</sup>.

Remarquons que pour une fois ce maître de la rhétorique poétique a choisi les termes qui conviennent à la réalité nuancée. Dans la religion, l'auteur des lois sur les immunités, voyait aussi une tradition, un principe nécessaire à la vie des sociétés plus encore qu'à celle des individus. Ainsi s'explique le fait dévoilé par Benassi<sup>38</sup> que Dutillot, à la veille de devenir premier

36. Franc. SILVESTRI FALCONIERI (« Sulle relazioni fra la Casa di Borbone e il Papato nel sec. XVIII, con una nota sugli ordini religiosi », Rome, Casa Editr. romana, 1906, p. 5) taxe Dutillot de perversion et le considère comme le pire des ministres des quatre couronnes bourbonniennes.

37. C. I. FRUGONI, « I voti... » « Opere poetiche » VII, 361.

38. « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1916, 362 et surtout extrait des chapitres sur « La politica ecclesiastica », p. 22-23.

ministre, ait consenti à faire imprimer et à dédier à l'Infant un recueil de « vérités catholiques et politiques »<sup>39</sup>, sorte de règle de conduite pour les princes, œuvre d'un capucin, le frère Herménégilde de Séville, qui après avoir été au service de don Philippe en Espagne, vivait dans un couvent de Brescia. Il faut dire que trois ans après il réservait un accueil plus froid à une autre proposition du religieux : celui-ci demandait que l'œuvre fût traduite en italien et en français. Il n'en fut rien.

Le même historien, dans les premières pages des chapitres qu'il a consacrés à la politique ecclésiastique de Dutillot<sup>40</sup>, nous fait connaître un certain nombre de faits significatifs : le ministre avait dans son habitation de Parme une chapelle particulière pour lui, ses serviteurs, ses subordonnés et ses hôtes ; il a constamment gardé auprès de lui l'abbé Girard qui l'avait assisté pendant sa maladie à Montpellier ; sans tomber dans un excès de zèle, il se livrait régulièrement aux pratiques extérieures de la religion. Un document contemporain corrobore *a contrario* ces indications. Il s'agit d'une note écrite par l'abbé Paolo Luigi Gozzi, qui se donnait des airs d'historiographe. On lit dans cette biographie succincte de Dutillot : « La dévotion ne l'inquiétait pas : à l'église, on ne le voyait que pour la messe et seulement aux jours d'obligation ; à son entrée dans l'église, il cherchait le prêtre qui allait le plus vite et qui se trouvait déjà à l'autel »<sup>41</sup>. Les occupations du ministre étaient assez absorbantes pour justifier cette hâte.

Passant du spirituel au temporel, il faut reconnaître que le secrétaire d'Etat à l'*azienda* n'obéissait à aucune doctrine économique arrêtée. Il s'est révélé surtout comme un empirique. Et du reste il lui eût été difficile d'être autre chose. Les lois de la finance étaient à peine esquissées par Montesquieu et l'abbé Galiani. Dutillot recourait-il aux emprunts publics ? Il ne faisait

---

39. « Doze capítulos de verdades cathólicas y políticas, muy necesarias al gobierno de los príncipes, presentadas al gloriosísimo y clementísimo Real Infante Don Phelipe... verdades que en lengua española por la primera vez salen á la luz y se presentan al dicho Real Infante por medio de su Entendiente general el excelentísimo señor Don Guilermo Du TILLOT », Brescia, Pietro Planta, 1759, in-8°.

40. « Politica ecclesiastica », extr. cité p. 20-24.

41. *Ibid.*, p. 23. Benassi n'indique pas l'auteur de cette note. V. ci-dessus p. 74, n. 6 et p. 85.

que se livrer à un expédient, auquel, souvent et longtemps après lui, les gouvernements ont dû se résoudre dans les moments difficiles. Approuvait-il la magnificence de don Philippe, après avoir vu celle de la cour de Madrid et connaissant celle de la cour des Farnèse? Il pensait aux bénéfices économiques qui pouvaient dériver de là; il se rappelait ceux que le ministre de Louis XIV avait retirés du fameux carrousel de 1664.

Sur ce point comme sur quelques autres, les calculs du ministre de Parme ne furent pas pas toujours justes: l'exemple de la France ne pouvait pas être suivi en tout dans les duchés qui n'offraient pas toutes les ressources d'un grand pays. Avouons toutefois que le modèle de Colbert pouvait tenter un partisan de toutes les grandeurs bourboniennes. Ainsi s'expliquent les soins apportés par Dutillot au développement de l'industrie et du commerce. Quand il faisait venir des autres points de l'Italie et surtout de France des artisans et des maîtres pour toutes sortes de métiers, il pensait aux besoins de la cour, mais aussi aux besoins du pays et aux profits de l'exportation.

Il avait à l'esprit les divers règlements de Colbert sur les manufactures et les fabriques et la fameuse ordonnance de commerce de 1673, il restait fidèle au système protecteur et prohibitif des républiques commerçantes du moyen âge qu'un ministre italien, le chancelier Birague, avait introduit en France au temps de Catherine de Médicis. Mais il n'était pas sans ressentir l'influence des idées nouvelles qui étaient dans l'air avant que d'être formulées, ni sans comprendre les besoins d'une région éminemment agricole. Le contact des réalités lui montrait les insuffisances des vieilles méthodes mercantiles. Ses partisans et ses admirateurs évoquaient aussi à ses yeux la mémoire de Sully, protecteur des intérêts terriens. Il se tenait et tenait ses services assez au courant des choses de France pour connaître à partir de 1758 le *Tableau économique* et à partir de 1760 les *Maximes générales du gouvernement économique dans un royaume agricole* de François Quesnay. Mais de tous les « physiocrates », celui auquel ses idées et sa pratique l'apparentent le plus est encore Gournay. Cet économiste n'a publié aucun ouvrage original, mais son action personnelle, ses tournées à travers les provinces en qualité d'Intendant du Commerce avaient au moment de sa mort, en 1759, répandu largement



une doctrine moins absolue, moins unilatérale que celle de Quesnay. L'homme qui suscita en France l'établissement de la Société bretonne pour le perfectionnement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce (1756) et de tant d'autres associations analogues reste surtout le modèle de Dutillot, s'il est vrai comme l'a remarqué l'historien de son ministère<sup>42</sup>, que les cultures introduites ou encouragées dans les duchés, celles du lin, du chanvre, du mûrier, devaient encore concourir au développement industriel et commercial du pays.

Quelle idée le chef du gouvernement de Parme se faisait-il des ressources matérielles et morales de cet état et de l'Italie en général? Sa correspondance nous renseigne sur ce point. Deux lettres qu'il adressait au comte de Caylus et à Francesco Algarotti en février 1762 sont publiées depuis longtemps<sup>43</sup>. Il en est d'inédites qui sont plus significatives encore. Le 21 mai 1763, Dutillot communiquait au comte d'Argental des impressions détaillées : « Ce pays-ci, après 40 ans de malheurs et de révo-  
« lutions, n'est guère en état de fournir aux Lettres : sa pauvreté  
« y forme un nouvel obstacle. L'éducation y est mauvaise.  
« L'oisiveté y est grande. Tout cela y produit des nonchalants  
« et des paresseux. Cependant, il y a de l'esprit, de la facilité,  
« de la souplesse et de l'aptitude. Nous y avons des gens éclairés.  
« Si l'Infant n'avait pas à y combattre la pauvreté et le peu de  
« moyens<sup>44</sup>, le pays changerait bientôt de face. Il en change tous

---

42. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », Ch. VI. « L'agricoltura e l'annona », *Aspp.*, 1921, p. 72. C'est dans un sonnet à don Ferdinand « nei felicissimi principi del suo regno », où FRUGONI faisait donner au jeune duc par Henri IV des conseils de gouvernement, que le poète saluait le nouveau Sully (« Opere poetiche », I, 245). Remarquons une coïncidence : cette petite pièce venait peu de temps après l'« Eloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully », publié par Antoine-Léonard THOMAS (1763, in-8°). Voir encore dans BAGUENAUT DE PUCHESSE « Condillac, sa vie... », p. 132, une lettre du duc de Nivernais du 26 déc. 1766 qui nomme « le Sully de Parme ».

43. Dutillot à Caylus, 13 février 1762 : « Lettres de PACIAUDI bibliothécaire et antiquaire du duc de Parme, historiographe de l'ordre de Malte... au comte de Caylus » (traduites par celui-ci et publiées par A. SÉRIEYS), Paris, Tardieu, An XI (1802), p. 278. — Dutillot à Algarotti, 14 février 1762 : « Opere del conte ALGAROTTI. Edizione novissima », T. XV, Venise, C. Palese, 1794, p. 377-379.

44. On retrouve la même appréciation dans une lettre de Dutillot à Bonnet du 3 mars 1764. Il s'agit des médailles d'or que le ministre



« les jours et des projets excellents de S. A. R. pour fournir de  
 « l'émulation, de l'application et une éducation excellente à une  
 « partie de sa jeune noblesse, changeront sûrement ici, en peu  
 « d'années et en bien, les esprits et les mœurs ».

Le ministre voyait un progrès surtout pour les arts et pour le commerce, mais le changement était lent. Au sujet des autres régions de l'Italie, Dutillot était plus sombre encore : « Je ne dois  
 « pas vous cacher que Milan est à cet égard, et pour les Sciences  
 « et pour les Lettres et pour les Arts, et pour le commerce,  
 « dans un état bien plus bas que le nôtre. C'est incompréhensible  
 « pour un pays qui est considérable, mais mal gouverné. Il en  
 « est de même de Bologne, et du reste de l'Italie » Mais cette Italie morcelée ne manque pas de ressources intellectuelles, même si elle ne peut les mettre en valeur : chaque petite capitale, chaque ville fournit des hommes de mérite et de célébrité, « de façon  
 « qu'en réunissant ce que chacun de ces Etats séparés renferme  
 « d'hommes de mérite pour les Sciences », le pays « excéderait  
 « de beaucoup ce qu'en peut produire la France, toute puissante,  
 « toute brillante, toute cultivée, toute féconde qu'elle est en  
 « génies »<sup>45</sup>.

Si Dutillot se rendait compte des raisons contingentes d'une certaine décadence de l'Italie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'était pas le juge méprisant des choses italiennes que l'on a représenté quelquefois. On pourrait, au contraire, voir en lui un de ces esprits européens qui cherchaient en même temps que la conciliation des intérêts, cette fusion des idées et du goût qui parfois renouvellent les civilisations. L'ancien secrétaire particulier du temps de la conquête de Milan était bien indiqué pour une pareille tâche. Intermédiaire plein de sens et de tact diplo-

---

avait fait frapper pour être distribuées comme prix à l'Académie des Beaux-Arts : « Les médailles d'or pour les prix sont à la vérité bien  
 « pesantes, mais il fallait leur donner ce poids, dans un pays où les  
 « artistes, trop pauvres pour travailler uniquement pour la gloire de  
 « remporter un prix, ne peuvent se priver pendant trois ou quatre  
 « mois qu'ils y travaillent des secours que leur procurent des ouvrages  
 « moins recherchés et moins finis. » On a voulu, explique le ministre les dédommager d'un manque à gagner : « sans cela, la nécessité de  
 « vivre nous priverait de beaucoup de concurrents.. Voilà l'état où  
 « sont les arts dans presque toute l'Italie ». A. S. P. *Cbf.* 51.

45. Dutillot à Argental, 21 mai 1763 (minute) B. P. P. *Ms* 573, p. 76-79.

matique, pénétré d'une égale estime pour les deux nations protectrices et pour certains de leurs ministres, instruit par les conflits de prestige qui avaient précédé son arrivée au pouvoir, le secrétaire d'Etat devait rester entre Parme, Versailles et Madrid un élément d'union. Moins d'un an après son élévation au ministère, il pouvait apparaître à un envoyé de l'Autriche, comme « méprisé par le Roi Catholique », désireux que son frère le duc de Parme prît un ministre italien<sup>46</sup>. En fait, il conserva jusqu'au bout la confiance de Charles III et de son gouvernement, ainsi qu'en témoignent la correspondance échangée entre Parme et Madrid et surtout les instructions remises par Grimaldi à don Pedro Cevallos en 1771<sup>47</sup>.

L'homme de confiance des deux cours protectrices représentait dans sa plénitude la politique bourbonnienne. Il ne la comprenait pas moins comme devant être dirigée par la branche aînée. Aux rêves d'agrandissement territorial que Madame Infante poursuivit jusqu'à sa mort, il chercha à donner un sens plus réaliste. Pour lui, ce qui convenait à l'Infant, ce n'était pas un nouvel établissement, mais un accroissement de puissance en Italie. S'il pensa un moment au Crémonais, à deux reprises au Modénais en tout ou en partie, il s'arrêta surtout au projet qui aurait donné aux duchés un accès à la mer. Ainsi élargie, la puissance des Bourbons de Parme eût servi à contrôler non seulement la situation de l'Italie du Nord<sup>48</sup>, mais encore le mouvement des puissances dans la Méditerranée. Elle l'eût fait, pensait Dutillot, dans l'intérêt de la France.

A quel point sa politique correspondait à l'orientation traditionnelle de la politique française, un fait le montre assez bien. C'est le dessein un moment nourri d'une action concertée avec le duc de Modène en vue d'une reprise de Ferrare et de Co-

---

46. Firmian à Kaunitz, Mantoue, 31 mars 1760. O. MASNOVO, « La corte di d. Filippo... », *Aspp.*, 1914, p. 201.

47. H. BÉDARIDA, « Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne... » p. 84-108.

48. Un document montre bien le désir que le ministère de Versailles avait d'être informé des affaires d'Italie, c'est le « Mémoire d'instruction que M. le Chevalier de Chauvelin a remis à l'abbé de Villefonds allant voyager par ordre du Roi dans différents cantons de l'Italie », mémoire daté de Turin, août 1755, et publié par le comte Horric de BEAUCAIRE. « REC. des INSTRUCT.... » XV, Savoie-Sardaigne et Mantoue, II, p. 87-90.

macchio. Or, la diplomatie de Louis XIV avait déjà formé un projet analogue en faveur de Ranuce II Farnèse et de la Régence du jeune François d'Este. C'était au lendemain de la rupture avec le Saint-Siège du 30 août 1662<sup>49</sup>. M. d'Aubeville devait montrer au duc de Parme la possibilité de lui faire « rendre sûrement l'Etat de Castro et en même temps le vallon de Comacchio à M. le duc de Modène » : il suffisait d'une pression armée de la France et de l'Espagne<sup>50</sup>.

L'Espagne n'était pas intervenue activement dans le différend entre Louis XIV et Alexandre VII, elle ne prit pas non plus une part effective aux représailles de 1768 contre Clément XIII, mais elle fit agir le roi des Deux-Siciles. Sous la direction de Bernardo Tanucci, cet état était loin cependant de pratiquer une politique favorable aux intérêts français, surtout aux intérêts maritimes et commerciaux. La France du XVIII<sup>e</sup> siècle avait, en effet, une politique méditerranéenne sur laquelle les historiens n'ont pas assez insisté. La coopération de la flotte française avec la flotte espagnole devant Toulon et l'alliance avec Gênes pendant la guerre de Succession d'Autriche, la conquête de Minorque pendant la guerre de Sept Ans sont pourtant significatives. Le ministre qui a le mieux servi la cause française dans l'antique mer latine est encore Choiseul et il est intéressant de trouver Dutillot favorisant ses vues sur ce point.

Le développement de la question corse du point de la politique française a été suivi par le ministre de Parme avec une constance et une perspicacité remarquables. Il y aurait là la matière d'une étude spéciale dont la correspondance de Dutillot avec le comte d'Argental d'une part et de l'autre avec François Régny, consul de France à Gênes, fournirait les éléments<sup>51</sup>. Dans les dépêches échangées entre le secrétaire d'Etat et le représentant de Parme à la cour de France, on pourrait suivre au jour le jour

---

49. Henri MARTIN, « Histoire de France », T. XIII, Paris, Furne, 1865, p. 289-291.

50. « Mémoire pour servir d'instruction au Sieur d'Aubeville s'en allant à Parme et à Modène » (21 sept. 1662) « RECUEIL... » X Naples et Parme, p. 147.

51. Correspondance avec Argental, A. S. P. *Cbf.* 48, 49, 54; B. P. P., *Ms* 573 et 574; Correspondance avec Régny (comprenant de nombreuses « feuilles de nouvelles » de M. Demichel, secrétaire du consulat de Gênes) à partir de 1763 A. S. P. *Cbf.* 50, 51, 52, 53 et *Cbi.* 896.



la longue négociation qui aboutit d'abord à la Convention de Compiègne du 6 août 1764, puis au traité de Versailles du 15 mai 1768, et les compétitions internationales auxquelles donna lieu la lente liquidation de la question corse. Grâce aux feuilles de nouvelles que Dutillot recevait du consulat de Gênes, beaucoup plus actif que l'ambassade alors gérée par Boyer de Fonscolombe, grâce aux informations que les bureaux de Parme envoyaient à ceux de Versailles, on pourrait retracer avec des détails nouveaux l'histoire encore obscure de la révolte de Pascal Paoli. Plusieurs Corses vivaient dans les duchés, chargés de différents emplois à la cour ou pourvus d'un grade dans la petite armée de Parme, tels Simone Bartoli, Antonio Carcopino, Giovanni Castagnola<sup>52</sup>. D'autres insulaires passaient quelquefois par les états de Parme, comme le général Cipolla<sup>53</sup>, hôte de la marquise Malasпина en 1763. Par eux le ministre pouvait avoir des renseignements puisés à bonne source et il en faisait aussitôt profiter Choiseul et Praslin par l'intermédiaire d'Argental.

L'attention de Dutillot avait pu être attirée sur la Corse par l'un des projets de Madame Infante, qui en forma tant pour modifier l'établissement de don Philippe. Après la mort de la duchesse, quand Charles III, à peine monté sur le trône d'Espagne, proposait d'acheter la Corse aux Gênois pour la céder au roi de Sardaigne à titre de dédommagement pour une éventuelle renonciation au territoire de Plaisance, Versailles pensait encore à assurer la réversion prévue par le traité d'Aix-la-Chapelle et à faire donner à l'Infant l'ancienne conquête de la République de Gênes<sup>54</sup>. Le ministre de Parme fit alors une objec-

---

52. Bartoli colonel à Borgo S. Donnino obtient sa retraite en Corse avec 3.000 £ de pension. A. S. P. *Der.* (11) 7 nov. 1765. — Carcopino était en 1766 chef honoraire du garde-meuble *Ibid.* (12), 8 avril 1766. — Le nom de Castagnola revient souvent dans l'œuvre de Frugoni. Cet officier et sa famille devenue parmesane forment le centre d'un livre pittoresque et vivant de Graziano Paolo CLERICI « *Storie intime parmensi del Settecento. Opera postuma per cura di Antonio BOSELLI* », *Parma, Accomandita Edit. Invalidi*. 1925. — Sur d'autres officiers corses à Parme et notamment le capitaine de grenadiers Ciavaldini, v. notre dépouillement cité des archives espagnoles, p. 66-67.

53. C. CALCATERRA, « *Storia della poesia frugoniana* », p. 180-181 n.

54. « *RECUEIL des INSTRUCT....* » XII<sup>bis</sup> Espagne (T. III), avec une introduction et des notes par A. MOREL-FATIO et H. LÉONARDON, Paris, Alcan, 1899, p. 343.



tion assez juste : la Corse, expliquait-il, pouvait devenir un petit état d'une certaine importance, mais sa possession ne convenait guère à l'Infant, à cause du manque de communications et parce que ce prince n'avait pas les ressources d'argent nécessaires pour y ramener la prospérité après 30 ans de guerre<sup>55</sup>. Par la suite ce qui poussa Dutillot à s'occuper des affaires de l'île, ce furent les convoitises qu'il devinait de la part de certains états italiens, le royaume de Sardaigne notamment, et surtout de la part de l'Autriche. Avant d'avoir pénétré le secret de Choiseul, il pouvait encore, le 28 juillet 1764, écrire au comte d'Argental : « Je  
« pense assez comme les politiques qui voudraient que l'on  
« donnât ce royaume à l'ordre de Malte. Il ne peut être bien  
« que dans les mains d'une puissance qui soit hors d'état de  
« donner de la jalousie aux autres »<sup>56</sup>. Mais quand le plénipotentiaire de Parme lui eut envoyé le texte du second traité de Compiègne<sup>57</sup>, Dutillot se borna à transmettre les renseignements sur la situation en vue de favoriser l'action de la France dans l'île et la négociation avec Sorba, ministre de la République à Paris.

#### IV.

Exaltant, dans un épître « all' incomparabile Signor Don Guglielmo Du Tillot », l'élévation de l'Intendant au secrétariat d'*azienda*, Frugoni demandait à Parme d'accorder ses applaudissements, d'admirer son heureuse fortune et de se vanter joyeusement « d'un nuovo Colbert ». Minerve et Thémis

55. Dutillot à Argental, 1<sup>er</sup> janvier 1760. A. S. P. Cbf. 48.

56. Dutillot à Argental, 28 juillet 1764. *Ibid.* 49. Dans une étude récente, M. Silvio PELLEGRINI (« La Corsica e i Savoia nel secolo XVIII secondo documenti inediti », *Nuova Rivista Storica*, an. VIII, fasc. 6, 1924) a voulu montrer que la monarchie piémontaise n'avait pas eu sur la Corse les ambitieuses visées qu'on lui a prêtées. Les indications fournies par les documents parmesans montreraient, au contraire, que la maison de Sardaigne a joué un rôle aussi actif que la maison d'Autriche et que l'Angleterre dans les manœuvres qui tendaient à assurer le contrôle ou la possession de l'île à l'une ou l'autre de ces puissances. V. dans Niccomede BIANCHI « Le materie politiche relative all' estero degli Archivi di Stato piemontesi », Bologne et Modène, N. Zanichelli, 1876, p. 438, 453-456, la liste des liasses de l'A. S. T. qui se rapportent à la question.

57. Dutillot à Argental, 22 sept. 1764. A. S. P. Cbf. 49.

faisaient leur retour à Parme, mais déjà l'œuvre du nouveau ministre avait été grande dans le domaine des Beaux-Arts. Après avoir énuméré quelques-unes des réalisations de l'Intendant général, l'abbé de cour proclamait :

*Tu rivivere fai l'Arti languenti  
Per cui Vitruvio, Apelle, e Fidia vive  
Nella tarda memoria delle Genti,  
Nè d'amar lasci l'Eliconie Dive,  
Che ti miraro sull' età più fresca  
Dei lor bei fonti amar le dotte rive*<sup>58</sup>.

Dans ce nouveau Colbert, la poésie admirait surtout le protecteur des lettres et des arts. Et la voix populaire faisait écho. Un simple artisan, Jean-Baptiste Nunc, venu de Chambéry à Parme pour travailler dans une nouvelle fabrique de bas de soie, présentait au ministre quelques années plus tard un travail particulièrement réussi : sa lettre d'accompagnement s'adressait au restaurateur et au protecteur des beaux-arts et des sciences en même temps que du commerce<sup>59</sup>. Il convient donc d'examiner cet autre aspect de la personnalité de Dutillot.

L'ami de tant de poètes et d'artistes, le correspondant des meilleurs esprits que l'Italie comptait à cette époque, le Mécène parmesan était-il un parvenu ? Si le fait était prouvé, il faudrait admettre qu'il avait des dispositions de nature, une faculté d'adaptation, un goût et une élégance d'âme bien rares chez les simples élus de la fortune. De ses études, il lui était resté assez de souvenirs de l'antiquité classique pour rappeler à Frugoni « la fable d'Aristée dans les *Géorgiques* » (en même temps que l'épisode badin de la Mollesse et de la Chicane dans *le Lutrin*), pour conseiller à don Ferdinand en 1769 de rédiger un parallèle de Scipion et d'Annibal, l'engageant à relire pour cela les *Grands hommes* de Plutarque<sup>60</sup> ; assez de connaissance du latin pour émailler sa correspondance de citations pertinentes.

58. « Opere poetiche... » IV, 284-285.

59. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » (Chap. VII : « Le Industrie »). *Aspp.* 1922, p. 237, n. 2. — Sur l'activité à Parme de ce Savoyard, voir différents dossiers de l'A. S. P. *Cdt.* C. 192, 194, 200.

60. Lettre de 1756 citée par C. C. REZZONICO dans les « Memorie » sur FRUGONI en tête des « Opere poetiche » I, p. XXXVIII. — Dutillot à Grimaldi, 31 déc. 1769, lettre citée dans notre ouvrage sur « Les premiers Bourbons de Parme et l'Esp. », p. 89.



*Je suis le Villard des fables de la  
fontaine : je ne donne pas les orbes que je  
cherche à planter mais je m'efforce en  
bon citoyen et en bon serviteur et je  
m'occupe en bonneur de nos neveux qu'il  
se doivent.*

*G. Dutillot*

Guillaume-Léon Dutillot, Marquis de Felino

Tableau de Pietro FERRARI

Pinacothèque de Parme

(Photos G. Lombardi).

Autographe

Voir p. 107 et 538.





Avec beaucoup de modestie, le ministre écrivait en 1760 au p. Paciaudi : « Je ne sais rien, j'ai beaucoup lu dans ma jeunesse, « toujours mal lu, et je ne lis depuis longtemps que les pape- « rasses insipides qui enveloppent un homme *sedentem in telonio*, « mais j'aime et je respecte ceux qui cultivent les arts, les « lettres et les sciences ». Ce dilettante toutefois était encore en mesure de citer outre le poème héroï-comique de Boileau des sentences du « célèbre Montaigne ». Il connaissait bien La Fontaine et le prouvait sur une page d'album où il se comparait au vieillard des *Fables*<sup>61</sup>. Il s'intéressait particulièrement à la littérature dramatique. Claude Bonnet, son fidèle correspondant, lui envoyait dès 1748 à Chambéry *le Méchant* de Gresset et une tragédie nouvelle d'une jeune écrivain<sup>62</sup>. Le même banquier devait rester sur ce point comme sur tant d'autres le fournisseur attitré du ministre.

Dutillot manifestait aussi de l'intérêt pour la littérature espagnole<sup>63</sup> et surtout pour la littérature italienne. Au p. Giuseppe Maria Pagnini, qu'il avait appelé comme professeur à l'Université de Parme, il écrivait : « Je ne suis pas exercé dans la « lecture de la poésie italienne au point d'en pouvoir juger à « fond les beautés ; toutefois, la grâce, l'harmonie des vers « toscans se font sentir à mes oreilles ». Pendant qu'il était au Collège des Nobles, Saverio Bettinelli l'avait bien connu. Evoquant ses souvenirs parmesans, il devait dire de lui qu'il était juge très entendu et fin en littérature, quoique ministre : « Français libéré autant qu'il se pouvait des préjugés, il goûtait fort les vers de Frugoni, auquel il fit tant de bien »<sup>64</sup>. Fier que Parme,

61. Dutillot à Paciaudi, 2 déc. 1760, lettre cit. p. l'ab. Giovanni DREI, « Notizie sulla politica ecclesiastica del ministro Du Tillot », *Aspp.*, 1915, p. 198. — Lettre de Dutillot, de Sala, 13 oct. 1767, mentionnée p. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.*, 1916, p. 361, n. 1. — Autogr. de Dutillot dans la collection du Musée de Colorno (Planche III).

62. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1916, p. 335.

63. Il connaissait bien le chef-d'œuvre de Cervantès. Ernest Jovy, « Une illustration scientifique vitryate. Le p. François Jacquier et ses correspondants... », Vitry-le-François, 1922 (Publication de la Sté de Sciences et Arts de Vitry), p. 148.

64. Dutillot à Pagnini, Colorno, 4 juil. 1768, lettre en italien citée par BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1916, p. 361, n. 2 (l'historien note que la minute est de la main de Paciaudi). — S. BETTINELLI, « Lettere a Lesbia Cidonia sopra gli epigrammi » (lettre X) « Opere edite ed inedite », T. XXI, Venise, A Cesare, 1801, p. 110-111.

sous son administration, possédât le *prince* des poètes italiens, il ne craignait pas de critiquer à l'occasion le « rabâchage » de *Comante*, de mettre un frein à sa facilité et de lui fournir de judicieuses suggestions<sup>65</sup>. Aux rédacteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe* il signalait la *Frusta letteraria* et le *Caffè*. Les écrivains d'Italie lui faisaient parvenir leurs œuvres nouvelles. Ayant reçu de Firmian la leçon prononcée par Beccaria à l'inauguration de la chaire d'économie politique de Pavie, il s'empessa de remercier le ministre impérial. La besogne journalière, disait-il, lui avait tout juste permis de parcourir ce discours; mais il se proposait de le relire. « M. le marquis Beccaria, ajoutait-il, a déjà fait ses preuves: ordre, précision, netteté et éloquence dans le style, clarté et chaîne dans les idées, j'ai cru voir dans tout ce discours cette simplicité qui forme la vraie éloquence »<sup>66</sup>.

En même temps qu'il réorganisait la bibliothèque publique, Dutillot se constitua une bibliothèque personnelle. De nombreux ouvrages italiens y figuraient. Rien d'étonnant que l'on trouve le nom du premier ministre de S. A. R. en tête des « Associati » pour Parme à l'édition des *Annali d'Italia* de Muratori publiée par l'imprimeur monégasque Agostino Olzati. Et si le secrétaire d'Etat faisait souscrire don Philippe au Corneille édité par Voltaire, pour un nombre important d'exemplaires, il ne manquait pas de donner son adhésion personnelle<sup>67</sup>. Commandant

65. C. CALCATERRA, « L'amicizia di C. I. Frugoni con Alfonso Varano », p. 47 et « Stor. d. poesia frug. », p. 164-165, E. BERTANA, « In Arcadia », Naples, Perrella, 1909, p. 379-383. — Dans la notice dont il a fait précéder les poésies de Frugoni, C. C. Rezzonico a publié une lettre où, à l'occasion d'un « misérable sonnet », Dutillot mettait *Comante* en garde contre la facilité et la platitude. « Opere poetiche » I, XLVIII. Voir ci-dessous, p. 110.

66. Dutillot à Firmian, Parme (et non Rome), 13 janv. 1769. « Cesare BECCARIA. Scritti e lettere inediti, raccolti ed illustrati da Eugenio LANDRY », Milan, Hoepli, 1910., p. 266. La suite de la lettre montre que Dutillot avait lu l'ouvrage avec assez d'attention pour pouvoir le résumer. La formule finale est une heureuse flatterie à l'adresse de Firmian: « L'établissement de cette chaire honore les vues du gouvernement et le choix du sujet honore l'esprit qui y préside ». Un autre exemplaire de la *Prolusione* avait été envoyée par Beccaria au p. Venini pour Dutillot. (*Ibid.*, p. 157-158).

67. « NOTICE des principaux articles de la bibliothèque de feu M. le marquis de Felino, dont la vente se fera lundi 3 avril 1775, en son hôtel, rue de la Ville-l'Evêque, N° 6, à trois heures de relevée, et jours suivans ». *Se distribue à Paris, chez la V<sup>ve</sup> Tilliard, libraire.*

toutes sortes d'ouvrages pour l'agrément ou pour l'utilité des princes comme pour les besoins de son ministère, il en réclama beaucoup pour lui-même. Ce bibliophile était aussi un lecteur, ce qui n'est pas toujours.

Il était également prêt à rendre tous les services d'ordre intellectuel qu'on lui demandait, servant pour ainsi dire de trait d'union entre les auteurs et le public. Ce n'est pas toujours par des moyens matériels qu'il favorisa l'expansion de la pensée et des lettres françaises. Mais, qu'il mît ses services, et notamment le courrier de Parme, à la disposition des amateurs et des curieux, le fait ne manque pas déjà d'intérêt. Sans doute jugeait-il qu'à se charger de commissions de livres, il se faisait commissionnaire d'idées. On pourrait multiplier ici les exemples. Signalons seulement qu'en mars 1759, il fit parvenir à Francesco Algarotti les Tomes VI, VII et VIII de l'*Encyclopédie* et qu'à l'automne de 1764, il s'arrangea avec son banquier parisien pour procurer au duc de Monteleone, ambassadeur d'Espagne à Venise, la suite du même ouvrage auquel ce diplomate avait souscrit : il lui manquait deux volumes de planches et le Tome VII, il les reçut bientôt par l'intermédiaire de Parme. Le 10 avril 1765, Charles de Firmian demande à Dutillot de lui envoyer une série des *Cahiers des Arts et Métiers*. La même année le ministre de Parme donne l'ordre à son correspondant de Lyon d'acheter « avec toute l'économie possible » et d'envoyer en son nom à un avocat de Turin, M. de Collonge, un certain nombre de traités : le *Parfait Négociant* de Savary, les 22 volumes des *Causes célèbres*, l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, le *Dictionnaire du Commerce* alors en cours de publication<sup>68</sup>.

---

MDCCLXXV. — « Annali d'Italia dal principio dell' era volgare sino all' anno 1750. Compilati da Lodovico Antonio MURATORI. Colle Prefazioni critiche di Giuseppe CATALANI, Prete dell' oratorio di S. Girolamo della Carità » *In Monaco*, T. XII, MDCCLXIV, *nella Stamp. di Agostino Olzati*, p. 466. — Voltaire à Argental, 5 sept. 1761. « Œuvres complètes de VOLTAIRE... » T. 41 (Corresp. IX), Paris, Garnier, 1881, p. 429. — Dutillot souscrivit aussi pour deux exemplaires du Virgile, publié à Rotterdam par l'éditeur Justice et dont le second volume parut en 1758. C'est lui qui se chargea de faire livrer les ouvrages aux autres souscripteurs de Parme, dont les Infants, les Jésuites et les frères Faure, libraires. (Justice à Dutillot, de Rotterdam 10 mars 1758; Dutillot à Louis Michel, 21 mars 1758. A. S. P. Cbf. 44).

68. Bonnet à Dutillot, 27 mars 1759. A. S. P. Cbf. 44. — Correspon-



L'activité de Dutillot comme intermédiaire intellectuel aussi bien que politique se trouvait favorisée et amplifiée par ses connaissances linguistiques. Il parlait très facilement l'espagnol et avait appris l'italien assez bien pour s'exprimer quand il le fallait dans cette langue et même pour l'écrire. Une grande partie des documents de l'administration de la maison et de l'état est rédigée en espagnol, et beaucoup sont de la main de l'Intendant. Les dépêches officielles adressées à la cour de Madrid étaient, naturellement, écrites en castillan; il y a quelque apparence que nombre d'entr'elles aient été composées par tel ou tel des « officiers » de la Secrétairerie d'Etat. Cependant le ministre en personne pouvait rédiger dans cette langue dépêches et lettres particulières. Commenant avec Manuel de Roda, ambassadeur d'Espagne à Rome, une correspondance qui devait rapidement devenir amicale et se poursuivre jusqu'à son départ de Parme, Dutillot disait le 31 août 1760: « J'ai pris la liberté de vous écrire en français parce que, quoique je possède la langue espagnole, je m'explique plus facilement dans l'autre »<sup>69</sup>. Mais les lettres suivantes, fort nombreuses, sont, à quelques exceptions près, écrites dans l'idiome du destinataire.

La connaissance que le ministre avait de l'italien était certainement moins approfondie. Cependant il a été amené à écrire dans cette langue assez souvent, puisque à partir de 1766 les services les plus importants de la cour reçurent l'ordre de rédiger leurs écritures dans le langage du pays. Pensant peut-être publier en Italie certaines notes biographiques sur don Philippe dont il avait entrepris la rédaction, il en a lui-même traduit une partie. Mais son italien était rempli de tournures françaises et même de mots forgés. Un jour il félicitait le gouverneur du château de

---

dance Dutillot-Bonnet du 8 sept. au 15 déc. 1764; Dutillot à Monteaugre, 30 sept. 1764. *Ibid.* 51. — Firmian à Dutillot, 10 avr. 1765. *Ibid.* Cbi. 896. — Dutillot à J.-B. Mauro, 15 juin 1765; et J.-B. Seregni (secrétaire de Mauro) à Dutillot, 5 juil. 1765. *Ibid.* Cbf. 52. — Pour l'envoi d'*Emile* à Algarotti, voir la lettre écrite par Dutillot à l'écrivain italien le 14 fév. 1762. « Opere del conte ALGAROTTI », édit. Palese, T. XV, p. 377.

69. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE de MADRID, Ms 7227. — Voir pour la langue italienne, le début de la lettre adressée par Dutillot à Paciaudi, le 2 déc. 1760: « Je puis écrire en italien, cependant je fais moins de fautes en français ». G. DREI, « Notizie sulla politica ecclesiastica del ministro Du Tillot ». *Aspp.* 1915, p. 198.



Compiano de son intention d'*attrappare* les faux-sauniers qui infestaient le pays. Une autre fois, dans un mémoire sur la réforme des gardes du corps, il écrivait : *il oggetto non lascierebbe sempre di essere di qualche conseguenza per l'economia*. Dans ces mêmes pages on trouve encore des expressions comme *d'un modo o dell' altro*<sup>70</sup>. Et nous ne parlerons pas des formes verbales.

Il est vrai que l'on a critiqué aussi la façon dont ce Français écrivait sa propre langue. Nisard a parlé de « son mauvais français », à cause sans doute d'une syntaxe quelque peu heurtée. Benassi a cru pouvoir relever « la très curieuse incertitude orthographique et morphologique » de Dutillot dans les trois langues<sup>71</sup>. Nous dirons quelques mots du style de cet homme qui a tant écrit. Pour ce qui est de son orthographe, il convient de remarquer qu'elle était l'orthographe de presque tous ses contemporains. Cette sorte de correction était alors abandonnée en grande partie aux soins des imprimeurs ; en tout cas, elle était considérée comme une chose secondaire. Les consonnes abusivement redoublées, les accents omis, les archaïsmes ou les incertitudes de la graphie, comme : *sçavoir*, *veüe*, *aize*, *hazard*, *vous avés*, *bontez* (pour bontés), *seray*, *luy*, *icy*, et beaucoup d'autres n'étaient pas des signes d'ignorance de la langue.

Et que Dutillot maniât le français avec quelque dextérité nous croyons en avoir donné quelques preuves déjà. Il ne saurait entrer dans nos intentions de donner le ministre de Parme comme un grand écrivain méconnu. Mais on peut dire qu'il a représenté dignement hors de France la langue et même les lettres françaises. Frugoni le louait d'avoir dans sa jeunesse cultivé les Muses. Peut-être n'oublia-t-il pas tout à fait au milieu des occupations de sa charge l'art des rimes faciles. Et nous serions tenté de lui attribuer certains petits poèmes que les Archives de Parme conservent dans un dossier des papiers personnels du ministre. Voici une épigramme à l'adresse de Frédéric II :

70. Lettre de Dutillot du 17 déc. 1767. A. S. P. Cbi. 903. — Mémoire s. d. autogr. *Ibid.* *Cartella Dutillot*.

71. C. NISARD, « Un valet ministre », p. 51. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1916, p. 360. Benassi est revenu avec plus d'insistance sur ce point dans un autre article, « La Casa di un ex-ministro riformatore del secolo XVIII », *Aup.*, mai-juin 1923, p. 156.

*Ton Salomon du Nord est un franc Tabarin,  
 qui, par ses tours de gibecière,  
 fascina la courte visièrè  
 des badauds de Paris, et de ceux de Berlin.  
 Plus scélérat, moins guerrier que Mandrin,  
 il doit son esprit à Voltaire,  
 son code au pouvoir arbitraire,  
 ses victoires à Schwerin.*

Et un madrigal, intitulé modestement « Vers sur le portrait de Madame l'Infante Isabelle » et qui commence de façon assez heureuse :

*Est-ce une Muse, est-ce une Grâce  
 Que de Cythère, ou du Parnasse  
 Appelle le plus juste choix?  
 C'est plus, et le pinceau fidèle  
 En traçant les traits d'Isabelle  
 Traça Muse et Grâce à la fois...<sup>72</sup>*

Laissons cet épithalame digne d'un ministre qui aurait lu le *Cortegiano* ou quelque une des nombreuses imitations du livre de Baldassare Castiglione. Et revenons à la prose du diplomate et de l'épistolier. Un critique qui connaît à merveille le *Settecento* a pu dire des lettres adressées par Dutillot à Algarotti entre 1759 et 1763 qu'elles « représentent sur le vif les conditions de Parme et qu'elles sont parmi les plus remarquables du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>73</sup>. Le jugement des contemporains était déjà favorable. Paciaudi, par exemple, reconnaissait l'habileté épistolaire de celui dont il était devenu l'ami. Il demandait un jour un nouveau collaborateur, l'abbé Angelo Schenoni, alors secrétaire d'Ubertino Landi, et prévoyant des résistances du côté de la noble famille de Plaisance, il engageait le ministre à écrire « une de ces lettres pleines de bonheur par lesquelles il savait solliciter et satisfaire les hommes les plus difficiles »<sup>74</sup>. Du représentant de

72. A. S. P. *Cartella Dutillot*, transcriptions autographes. Voir dans Ch. NISARD, « Un valet ministre... », p. 6, n. 3, ce que certains pamphlets de 1771 disaient des *versacci* de Dutillot.

73. C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 319, n. 1. — Les lettres en question sont au nombre de 14. Elles sont imprimées avec les « Opere del conte ALGAROTTI », T. XV, Venise, Palese, 1794, p. 355...

74. « Memoria intorno a qualche provvedimento necessario per la biblioteca, e pel Bibliotecario » de la main de Paciaudi [1768]. A. S. P. *Cdt.* B. 28.

Parme en France, Dutillot recevait aussi des compliments qui devaient lui être fort agréables : « Vous peignez, lui écrivait « Argental, d'une façon si sensible et si vraie ce qui s'est passé « à l'occasion du S<sup>t</sup>-Esprit<sup>75</sup> que j'en ai été attendri jusqu'aux « larmes... M. le Comte de Choiseul en a été tout à fait ému et « ce n'a pas été sans rendre au peintre de ce tableau intéressant « toute la justice qu'il mérite, et sans trouver qu'il réussissait « aussi bien dans ce genre que dans les matières de raisonnement « et de discussion »<sup>76</sup>.

Ecrivain de profession, Argental avait le style aussi rocailleux que son correspondant. On peut en juger par cet échantillon. Moins fleurie, moins ampoulée, la manière de Dutillot avait autant d'efficacité, sinon plus. Elle n'avait pas la dignité un peu froide des documents diplomatiques de l'époque. Elle restait encore claire à travers les hardiesses de syntaxe. Elle ressemblait un peu à celle de Madame Infante, bien que les phrases du ministre fussent moins elliptiques, plus courtes et généralement plus nerveuses que celles de la princesse. Cette spontanéité convenait à l'ironie qui caractérise certaines lettres de notre auteur. Voici un exemple de vivacité ; il se trouve dans un message adressé au consul de Gênes au moment où l'Infante Marie-Louise attendait de s'embarquer pour Barcelone : « Je vois que « nous n'avons pas encore de nouvelles de la flotte d'Espagne. « Ce retard passe raillerie, et je crois qu'il commence à ennuyer « une partie du monde et être à charge à l'autre ; aussi serons- « nous tous enchantés d'entendre bientôt qu'elle est arrivée ». Au p. Jacquier qui venait de quitter Parme et qu'il regrettait de ne pouvoir aller trouver à Rome, à cause de ses nombreuses obligations, le ministre écrivait plus tard avec une causticité fort éloignée de la réserve diplomatique : « Je crois que le Saint « Père vous reverra avec autant de bonté que si vous ne reveniez « pas d'un pays infecté. L'Infant, toujours pénétré de vénération « pour sa personne sacrée, compte plus que personne sur sa « tendresse paternelle et ses bontés au point qu'il n'hésiterait « pas à lui demander dans le moment même cinq ou six grâces,

---

75. Il s'agit de la remise à don Ferdinand des insignes de l'ordre du Saint-Esprit.

76. Argental à Dutillot, Paris 4 juillet 1762. A. S. P. Cbf. 49.



« sûr qu'il les accorderait, parce que l'Infant est pur à ses yeux, « et pour moi je ne serais pas fâché d'obtenir un rosaire ou une « indulgence. Je le ferai mettre dans la *Gazette* pour démentir « les gens qui me regardent comme sentant un peu le hard, et « maudit de Dieu »<sup>77</sup>. D'autres passages précédemment cités montrent que si Dutillot pouvait à l'occasion écrire sur le ton d'un aimable badinage, il était capable, dans les circonstances graves, d'atteindre à une haute éloquence.

C'est la même complexité harmonieuse que l'on observe dans l'esthétique de ce nouveau Colbert. Comme le conseiller de Louis XIV, celui de don Philippe était l'homme de la plus grande simplicité personnelle. Au lendemain de l'arrivée de l'Infant dans ses états, l'Intendant logeait entre un grenier et une écurie et se contentait d'un lit d'emprunt, tandis qu'il s'occupait activement d'aménager la demeure des souverains et même celle des officiers et des dames du palais<sup>78</sup>. Non pas qu'il ne fût un homme de goût, et de goût raffiné. Mais il ne voulait songer à sa commodité et à son agrément particuliers qu'après avoir travaillé pour les autres. Chez Dutillot homme de plume une certaine redondance tempérait la sécheresse du style. L'amateur d'art alliait des tendances à peine différentes.

Pour ce courtisan qui avait commencé sa carrière dans l'Espagne de Philippe V et qui la poursuivait dans l'ancienne capitale et dans les « lieux de délices » des Farnèse, Versailles restait le grand modèle. Mais chez lui, la conception classique des bâtiments et des jardins, des tableaux et des panneaux d'ornementation, de la peinture de chevalet et de la sculpture, comme de l'ameublement et de tout le détail de la décoration, avait perdu de sa sévérité. S'il pense encore à l'ordonnance d'un tableau suivant le mode de Poussin, ce n'est plus pour lui laisser le mouvement d'une tragédie de Racine ou d'une pastorale virgilienne; la composition devra s'agrémenter de la fantaisie et de l'esprit qui caractérisent le siècle; bergers et bergères y seront des personnages d'opéra comme chez Watteau.

---

77. Dutillot à Régny, 13 juillet 1765. A. S. P. Cbi. 896. — Dutillot au p. Jacquier, 9 juillet 1768. E. Jovy, « Le p. François Jacquier et ses correspondants », p. 148.

78. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.*, 1916, p. 358.



Mais écoutons Dutillot lui-même. Voulant un dessin qui exaltât le poète de la cour et la gloire de la Colonie des pasteurs de la Parme, il faisait par un correspondant indiquer à l'artiste sa conception de l'œuvre : « Figurez-vous que mon idée ressemblerait à l'Arcadie du Poussin : un buste sur un piédestal dans un lieu *frondoso* comme les Watteau ; trois ou quatre bergers et une bergère l'ornant de guirlandes. Un d'eux à genoux auprès d'un vase fumant d'encens, et offrant un *rotolo*. C'est Frugoni. Dans le lointain, à l'échappée, quelques bergères et bergers dansant en rond ou couchés sur l'herbe, grands comme des têtes d'épingles. Un air champêtre, frais, rustique, avec des grâces, et riant, voilà mon sujet »<sup>79</sup>. A l'époque où le ministre de Parme écrivait ces lignes, la vogue de Watteau avait déjà fait place en France aux succès de Boucher, peintre favori de Louis XV. Mais dans l'imagination de Dutillot, la fantaisie spirituelle ne devait pas céder à la mollesse affadie et frisant la licence. Rendant à l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle quelque chose des classiques beautés que la France avait empruntées aux grands maîtres de la Renaissance italienne, quelque chose même de la surabondance décorative de l'époque du *barocco*, il devait lui rendre tout cela pénétré de grâce française. Parme ne devait connaître la mièvrerie du style Louis XV que dans le détail de la décoration : stucs, vaisselle, candélabres, glaces. Grâce à son ministre et aux artistes français appelés à la cour, la capitale et l'antique *villa* de Colorno retrouvèrent bientôt les voies d'un classicisme rajeuni.

## V.

Nous connaissons l'origine, la formation, la pensée politique, les goûts littéraires et artistiques de Guillaume Dutillot. Il reste à montrer l'homme. Nous avons aperçu de lui quelques traits moraux et intellectuels. Il convient de pénétrer un peu

---

79. Fragment autographe, sans date, d'une note adressée soit au bailli de Breteuil, soit à l'abbé Frugoni. En même temps qu'il jetait ces indications sur le papier, Dutillot écrivait à Natoire (Voir plus loin p. 534, n. 106) A. S. P. *Cartella Du Tillot*.

dans l'existence qu'il mena plus de vingt ans dans le cadre de Parme. Vu sous l'angle de la vie de société, il apparaîtra encore comme un agent d'influence française. Entouré de ses familiers et de ses amis parmesans, ou menacé par des rivaux et des jaloux; inspirateur d'un poète qui le loue publiquement, livré plus tard à la rage des libelles et des satires circulant sous le manteau, il fournit un exemple de fierté modeste et digne, de sérénité et d'égalité d'âme, d'inlassable activité: contraste assez piquant avec les hommes que la *Frusta letteraria* se plaisait alors à fustiger et avec les petits marquis que l'auteur du *Giorno* atteignait de ses flèches ironiques.

L'heureuse physionomie et la silhouette élancée de Dutillot ont fourni à Frugoni le sujet de quelques tercets. A l'Intendant créé ministre, au milieu « de l'universel applaudissement », le poète disait :

*Vedi dell' alma tua l'albergo eletto  
Con quanto studio mai formò Natura.  
Può, chi spirto gentil racchiude in petto.  
Tutti veder gli occulti pregi tuoi  
Nel primo balenar del dolce aspetto.*

Il ajoutait une mention spéciale pour l'air de modestie et de sincérité de ce visage<sup>80</sup>. En *Guglielmo*, l'esprit est l'émule du cœur, la Foi s'est imprimée d'elle-même et l'Honneur s'est gravé :

*Mente tranquilla, che diritto vede,  
Che tutto informa e move, e tutto guida;  
Core, in cui Grazia e Gentilezza siede:  
Mente, che accorta pur, di sè diffida,  
Nè troppo affretta mai...  
I tempi meditanto e le vicende,  
Delle prudenti vie ferma seguace,  
Piega ove il giusto, ove l'onesto intende<sup>81</sup>.*

---

80. Une autre fois le poète devait parler des fraîches couleurs du ministre et dire la vivacité de ses yeux (Opere poetiche », VII, 360) :

*Ne' tuoi lumi viva  
Tutta rifolgorò la tua bell' Alma,  
Che traluce da lor, come da nube  
Da' chiusi raggi penetrata il Sole.*

81. « All' incomparabil signor Don Guglielmo Du Tillot... », épître. « Opere poetiche » IV, 280-281..

Dans la première année du règne de don Ferdinand, un écossais, le baron James Macdonald, passait par Parme après avoir séjourné dix-huit mois à Paris, s'être arrêté à Ferney auprès de Voltaire et à Milan auprès de Cesare Beccaria. Macdonald était, en effet, un lettré. Ayant quitté Parme et avant de mourir à Frascati à 24 ans, le 26 juillet 1766, il adressa un poème latin à Frugoni qui s'empessa de le traduire en « endecasillabi toscani ». Et par là nous savons que le jeune latiniste, « familier des grands poèmes d'Ossian », avait remarqué chez Dutillot la silencieuse gravité d'un front pensif<sup>82</sup>.

Le pinceau de Pietro Martini, formé à l'école des portraitistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, a donné au ministre de Parme une physionomie moins romantique. Sans doute les boucles de la perruque enserrant un front ouvert et des yeux dont la vivacité n'exclut pas la gravité. Mais la caractéristique de ce visage aux pommettes légèrement saillantes, au menton un peu pointu ne semble-t-elle pas plutôt une raison tempérée de douce ironie ? Et l'on ne sait si l'homme dont le portrait est actuellement conservé à la Pinacothèque de Parme attend ses rares visiteurs d'aujourd'hui ou s'il contemple encore l'immensité de l'œuvre qu'il se proposait et qu'il dut interrompre (Planche III).

Tous les contemporains ont reconnu la courtoisie et l'exquise urbanité du ministre. Cristiani voyait en lui de grands mérites « et surtout les manières les plus obligeantes du monde ». Quand Dutillot n'avait plus que quelques mois à passer à Parme, il faisait la même impression au comte Duranti, accueillant avec un grand respect les expressions de S. M. Sarde, flatteuses pour sa personne, et trouvant à son tour des mots particulièrement aimables pour l'envoyé de Charles-Emmanuel III et pour ce roi lui-même. Se réjouissant de l'excellent accueil fait à Versailles à la comtesse de Provence, il dit à Duranti que les familles couronnées devraient envoyer leurs enfants à la cour de Turin comme les particuliers envoient les leurs dans les académies et

---

82. « Trasporto degli endecasillabi latini del cavalier Maggdonal in endecassilabi toscani mandati a Comante ». « Opere poetiche », IV, 30. — Sur James Macdonald, voir : « Storia della mia vita » de don FERDINAND (PEZZANA, « Memorie... » VII, 555), une lettre de Condillac à Beccaria du 20 déc. 1765 (E. LANDRY « Cesare Beccaria, Scritti e lett. in. », p. 112) ; « Correspondance de GRIMM » à la date du 1<sup>er</sup> sept. 1766 (édition TOURNEUX, p. 109).



les collèges: les princes ne pourraient être à meilleure école. Et la relation de l'ambassadeur extraordinaire d'ajouter: « Le consentement universel de l'Europe justifie pleinement la sage pensée de ce ministre éclairé »<sup>83</sup>. La conversation diplomatique du secrétaire d'Etat de don Philippe et de don Ferdinand avait de ces trouvailles.

Quand il obligeait ses administrés ou ses amis, c'était avec grâce et quand il devait refuser une faveur, il y mettait assez d'amabilité pour se faire généralement pardonner. Le poète l'en complimentait en termes fleuris:

*L'arti e le grazie del parlar, secure  
Trionfatrici d'ogni cor, tornaro  
Sul saggio labbro, e vi tornò quel sempre  
Soave incanto d'un gentil sorriso,  
Che fa piacer o se concede, o niega*<sup>84</sup>.

Plus simple et plus succinct, le peuple, au moins pendant un temps, l'appela *bocca d'oro*.

Nouveau Saint-Jean-bouche-d'or dans une capitale qui était redevenue en grande partie grâce à lui Parme la dorée, *Aurea Parma*, le ministre était un homme débordant d'activité. Une fois par semaine arrivait le courrier de France et d'Espagne; un autre jour, c'était celui de Naples et de Rome. De Milan ou de Mantoue, les dépêches affluaient également. Lettres et gazettes, ballots et « boîtes », il fallait dépouiller ou vérifier tout cela. Les seconds du ministre, Treillard, Alberto Ferrari, Dupré de la Balme, Carlo Clerici, l'aidaient dans cette besogne, mais il était toujours là pour contrôler le travail. Il fallait ensuite remettre aux princes les lettres de famille, communiquer les dépêches officielles soit au conseil, soit par un nouveau message, quand le duc était absent de Parme ou de Colorno, distribuer ou faire parvenir le contenu des boîtes, si varié<sup>85</sup>. Dans une cour

83. Rapport de Cristiani, du 12 juillet 1757. O. MASNOVO, « La corte di d. Filippo ». *Aspp.*, 1914, p. 184. — « Storia Segreta... » rapport mentionné déjà de Durante Duranti. A. S. T. *Corti Straniere. Parma e Piacenza*. Mazzo 1° d'addiz. N° 8.

84. « I voti... », « Opere poetiche » VII, 361. On va voir que ce poème fut composé au lendemain d'une maladie assez grave de Dutillot.

85. La BIBLIOTHÈQUE de la ville de BESANÇON (*Ms. 1441*) conserve une lettre de Dutillot à don Philippe, datée de Colorno 24 avril 1760,



où la vie et les relations restaient familiales, la distribution du travail n'était pas très rigoureuse et une grande part de ces soucis retombait sur Dutillot. Il connaissait d'ailleurs son La Fontaine et voulait que son œil d'Intendant valût l'œil du maître.

S'occupant de tout à la cour et dans l'état, il avait des conférences tantôt avec le gouverneur et le précepteur du prince don Ferdinand, auquel il fallait procurer livres et instruments d'études<sup>86</sup>, tantôt avec le p. Paciaudi à qui il remettait les lettres, les dessins et les pièces archéologiques de Caylus et avec qui il traitait de tout ce qui touchait au développement de la Bibliothèque et de l'Université, tantôt avec l'abbé Pezzana pour la rédaction de la *Gazetta di Parma* et pour toutes sortes d'autres publications ; tantôt avec ses autres conseillers, Schiattini et Riga, par exemple, pour les affaires ecclésiastiques, Misuracchi ou Goin, pour le commerce ; avec les fermiers et les financiers, les économistes et jusqu'aux plus modestes artisans.

Les devoirs de l'homme de cour alternaient avec ceux de l'administrateur. Présentations et réceptions abondaient dans la maison des ducs de Parme. Les relations des Infants étaient généralement aussi des relations du ministre. Pendant un temps, Dutillot fut même un objet de curiosité et d'intérêt qui l'emporta sur les princes. Et nombre de visiteurs se plurent à tracer son portrait dans leurs récits de voyage. Tout comme à un autre, et même plus qu'à un autre, il lui fallait faire sa cour à L. A. R., prendre de leurs nouvelles, prendre part quelquefois à ces séances de jeu dont Louise-Elisabeth était une fervente. Il devait assister aux concerts de la chambre comme aux représentations de cour (après les avoir organisées par le menu), aux réunions de l'Académie des Beaux-Arts, comme aux fêtes du Collège des Nobles, ou aux poétiques assemblées des Arcades de Parme. Aux époques des grands travaux dans les palais et les jardins, il était là pour surveiller la besogne et en hâter l'exécution.

---

et portant sur le même feuillet la réponse de l'Infant. Ce double document est particulièrement significatif à l'égard de ce que nous disons ici.

86. Condillac à Dutillot, 10 sept. 1758 et 31 janv. 1761. H. BÉDARIDA, « Condillac à Parme. Quelques lettres inédites », *Annales de l'Université de Grenoble*, 1924, p. 242-244.

Les multiples fatigues de sa charge compromirent parfois sa santé. Il eut une première crise de goutte en octobre 1765, au moment où le changement de règne lui imposait toutes sortes d'occupations nouvelles. Gardant la chambre depuis douze jours, il n'en faisait pas moins partir le courrier de France et d'Espagne, continuait sa correspondance d'amitié et d'affaires avec le gouverneur de Plaisance. Celui-ci, David Griffith, lui donnait d'excellents conseils. De l'avis des plus grands médecins : il fallait « ne rien prendre, ni appliquer aucun remède : crier et souffrir », c'était pour le ministre la façon de prolonger ses jours. Moins de deux semaines après, le même brave colonel se hâtait de féliciter le ministre de son rétablissement, lui « souhaitant un long intervalle sans sentir les incommodités de ce mal »<sup>87</sup>.

Hélas ! Avant que trois ans se fussent écoulés, Dutillot devait être frappé par une maladie plus grave qui inquiéta ses amis et lui prouva à quel point ceux-ci tenaient à lui, qu'ils fussent à Parme ou en France. Le premier médecin demandait de ses nouvelles au fidèle François Treillard. Frugoni se réjouissait de sa guérison et écrivait à un ami : « Dieu seul sait « combien je lui suis attaché, combien je l'aime et le vénère, « bien qu'il me fasse toujours enrager quand il fait la critique « de mes vers. C'est là cependant une rage affectueuse : car « souvent sa censure m'a éclairé et corrigé ». *Comante* ne se contenta pas d'hommages privés, il composa à cette occasion un poème « *I voti* », qui fut le premier ouvrage imprimé à Parme par Bodoni et l'un des derniers du poète. Cette longue pièce reprenait, en la traduisant, la fameuse apostrophe latine :

*Nè piace a me, nè piace ai sommi Dei,  
Che tu, primiero, Mecenate, mora*<sup>88</sup>.

L'écrivain ne se doutait pas, en exprimant ce désir, que deux mois plus tard il tomberait malade à son tour, mais pour ne plus se

---

87. Dutillot à Bonnet, 19 oct. 1765. A. S. P. *Cbf.* 52; Dutillot à Grimaldi, 17 et 23 oct. A. G. S. *Est.* 5194; Griffith à Dutillot, 14 et 26 oct. A. S. P. *Cbi.* 896.

88. Ponticelli à Treillard, 23 sept. 1768 : « Monsieur, Io sono stato molti giorni nella più profonda costernazione... ». A. S. P. *Cdt.* C. 25. — Frugoni à Mme Malaspina, 16 sept. 1768, lettre publiée par C. CALCATERRA, « Il Frugoni prosatore », Asti, Paglieri et Raspi, 1910,

relever. Le 20 décembre 1768, c'était à Mécène, aux nobles dames et aux gentilshommes poétiquement adulés, de pleurer le nouvel Horace.

Avant même d'être ministre, Dutillot, en sa qualité d'Intendant, avait à sa disposition un carrosse avec des cochers portant la livrée ducale. Une table d'état lui avait été attribuée<sup>89</sup>. Il en fit une table de choix au même titre que la table des princes. La France contribuait largement à l'approvisionnement des différents services de la bouche et du gobelet. Pleine d'agrément était la compagnie qui se réunissait parfois dans la salle à manger du Palais de la Réserve à Parme, ou du pavillon que le ministre habitait à Colorno, près de la *Foresteria*, la demeure des hôtes. Quand ses intimes, les compagnons de sa jeunesse, Cérrou, Lacombe, La Roque eurent quitté Parme ou disparu de ce monde, le ministre reçut d'autres amis, ses collaborateurs du moment. Il accueillait aussi les personnages de marque qui vivaient dans les duchés et ceux qu'une mission ou un voyage amenait à Parme. Grâce à Frugoni nous connaissons quelques-uns de ces invités proches ou lointains. Dans une Italie un peu affadie, cet abbé gaillard sut maintenir avec élégance la tradition des poètes bachiques. Il était habile à tourner ces *brindisi* où il portait aimablement la santé des convives, les poèmes légers qui racontaient les menus incidents d'une fête ou qui chantaient sa royauté d'un *Jour des Rois*. Il se plaisait aux allégories faciles, mais formées de comparaisons judicieuses, qui lui faisaient transformer en imagination l'assemblée en un bois ou un navire, les assistants en plantes, en fleurs ou en oiseaux<sup>90</sup>.

C'est ainsi que nous voyons Dutillot, « notre gloire et notre amour », métamorphosé un jour en Cèdre d'élection, une autre fois en Phénix, « oiseau rare, unique au monde ». Tels étaient

---

p. 120. — C. I. FRUGONI, « I voti. Canto per la felicemente restituita salute di Sua Eccellenza il signor Don Guglielmo Du Tillot, Marchese di Felino, Primo Ministro, e Segretario di Stato di S. A. R. », Parme, *Reale Stamperia*, 1768 (repris dans les « Opere poetiche », VII, 359-366). — Le 8 octobre 1768, le comte d'Argental écrivait à Dutillot, parlant de Choiseul : « Le danger où vous avez été a éveillé ses sentiments pour vous et leur a donné un nouveau degré de chaleur ». (Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 77-78).

89. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1916, p. 337 n.

90. C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 184-185.



les jeux littéraires auxquels on se livrait dans la demeure de *Fiorilla Dianeja*, ou, en termes moins arcadiens, de la marquise Malaspina<sup>91</sup>. Chez le ministre, *Comante Eginetico* était plus grave, soit qu'il assistât à un « magnifique banquet » donné en l'honneur de la Saint Ferdinand, qu'il y célébrât à la demande de la même dame le « très glorieux nom » du souverain et qu'il y improvisât quelques vers à l'adresse du marquis de Paulmy sur le point de retourner à son ambassade de Venise<sup>92</sup>; soit que Dutillot eût convié le comte de Rochechouart « de sang noble et guerrier, du grand Roi interprète fidèle et digne image » et le bon Rochette, « grand ami des plaisirs »; soit que *Fiorilla* en présence du chevalier Macdonald demandât au poète quelques vers pour le jeune Ecossais, que les Muses avaient inscrit parmi les sages, et pour le ministre dont les graves soucis devaient parfois faire silence dans son esprit.

*Grate son le vicende  
Dell' ozio e delle cure.  
Dove Fiorilla splende  
Tutto è gioia e piacer.*

Cette dame, que dans une autre pièce nous voyons comparée à la nymphe Lycoris de virgilienne mémoire<sup>93</sup>, nous apparaît comme ayant tenu une grande place dans la vie parmesane de Dutillot. La marquise Anna Malaspina della Bastia<sup>94</sup> avait, par

---

91. « La cena trasformata in un bosco, Scherzo detto l'ultima sera di carnevale », « Trasformazione de' convitati in augelli. Detto ad una cena di Fiorilla Dianeja » (« Opere poetiche » IX, 510 et 518).

92. « Al magnifico convito in casa di S. Ec. il Signor Marchese di Felino nel giorno del gloriosissimo nome di S. A. R. il signor Infante Don Ferdinando »; « Nel magnifico solenne convito dato dallo stesso nel giorno di San Ferdinando »; « Alla medesima essendovi commensale il Signor Marchese di Paulmy... » (« Opere poetiche », IX, 459-463).

93. « Alla tavola del Signor Marchese di Felino »; « Alla tavola medesima essendovi il Signor Cavaliere Maggdonal Scozzese »; « Alla tavola di S. E. il Signor Ministro essendovi l'incomparabil Dama, la Signora Marchesa Malaspina della Bastia ed il celebre signor Abate Salandri. Sonetto » (« Opere poetiche » IX, 530 et 531-532; II, 379).

94. P. LITTA, « Famiglie celebri » art. *Malaspina*; Giovanni SFORZA, « Anna Malaspina », *Giornale Storico della Lunigiana*, La Spezia, 1915, p. 59-62; U. BENASSI, « Satire piacentine contro il ministro G. Du Tillot » (et compte rendu de C. CALCATERRA, *Bsp.*, sept-oct. 1915, p. 223-227); G. P. CLERICI, « Storie intime parmensi », *passim*.



son mariage, réuni deux branches de cette antique famille italienne. Issue d'un Malaspina di Mulazzo, elle avait épousé un della Bastia qui, fixé à Parme, devint gentilhomme de la chambre de don Philippe. Elle-même fut nommée dame d'honneur de Louise-Elisabeth qu'elle accompagna dans tous ses voyages à Versailles. En France la grâce de son esprit et de son physique plut beaucoup. Louis XV, qui s'y connaissait, la trouvait grande et bien faite et Luynes lui reconnaissait en outre une figure agréable. Quant à l'abbé Frugoni, toujours « au service de la Belle parmi les Belles », il exaltait ses mérites en vers, comme nous venons de le voir, et dans des proses non moins louangeuses : « âme pleine de lumière et de feu, deux grands yeux noirs et vifs qui toujours combattaient et qui toujours triomphaient »<sup>95</sup>.

Parmi les admirateurs de *Fiorilla Dianeja*, ou plus familièrement de la marquise *Annetta*, on trouvait quelques-uns des principaux personnages du duché : poètes, militaires, officiers du palais. Elle les invitait dans son hôtel de Parme ou à la campagne dans la villa du Pantaro, aux frais ombrages. Lettrée, elle avait sa place et son nom parmi les Arcades. Avant d'inspirer à Frugoni d'innombrables vers, elle avait reçu du comte Gianantonio Liberati l'hommage d'un petit poème<sup>96</sup>. Mais celui dont ses beaux yeux triomphaient surtout, c'était le ministre lui-même. La mort de Madame Infante n'avait laissé à M<sup>me</sup> Malaspina, avec le souvenir d'un service brillant, qu'une pension. Dutillo avait fait désigner la marquise pour accompagner avec d'autres grandes dames la princesse Louise se rendant à Gênes. Et quand il s'agit plus tard de choisir les principaux dignitaires

---

95. Louis XV à d. Philippe, 4. sept. 1757, lettre citée par C. STRYIENSKI, « Le gendre de Louis XV », p. 400; LUYNES, « Mémoires » XVI, 166; C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 181-182.

96. A. PEZZANA, « Memorie degli scritt. e letterati parmigiani », VII, 223. Connaissant tout ce que *Fiorilla* avait fait pour Frugoni, sa cousine Alessandra Malaspina Montecuccoli lui écrivait de Modène le 5 avril 1770 en faveur de Gianfrancesco Fattiboni, avec l'espoir que celui-ci recevrait le titre purement honorifique de poète de S. A. R. A. S. P. Cdt. C. 121. (Fattiboni de Cesena avait présenté à l'Infant en 1768 un drame musical « Epponina » et cette pièce venait d'être jouée *con tutto applauso* à Cesena).

de la cour de don Ferdinand et de Marie-Amélie, il la fit nommer première dame d'honneur de la nouvelle duchesse.

Dangereuse faveur qui devait coûter à celle qui en était l'objet sa joyeuse tranquillité de naguère. Pendant quelques mois l'Archiduchesse Infante affecta de donner à la marquise les plus grandes preuves d'attachement ; en juin 1770, elle allait encore lui rendre visite au Pantaro et, malgré tous les conseils contraires, elle voulut voir les deux filles de sa dame d'honneur au moment où ces enfants, récemment inoculées, se trouvaient encore « dans le temps de l'éruption »<sup>97</sup>. Mais bientôt la duchesse fit toutes sortes de difficultés à la désignation de la Malaspina comme gouvernante de l'enfant ducal que l'on attendait ; et, après la naissance, il fallut toute la volonté de Marie-Thérèse pour que l'*aia* enfin nommée tint sur les fonts baptismaux la petite princesse, aux lieu et place de l'Impératrice. Les avanies qu'infligea dès lors à la marquise sa fantasque et vindicative maîtresse sont connues. Elles ont été exposées dans les lettres ou mémoires adressés par cette dame au duc d'Aiguillon, au marquis Grimaldi, et il s'en trouve l'écho dans la correspondance échangée entre Marie-Thérèse et sa fille. Nous ne reviendrons sur ces documents que pour dire la part que le ministre eut probablement à leur rédaction. Un érudit parmesan, doublé d'un collectionneur, M. Giuseppe Micheli, possède des lettres, dont quelques-unes autographes, adressées par l'Impératrice à la patiente *cameriera maggiore* de Marie-Amélie, et aussi deux brouillons de réponses écrits de la main de Dutillot et dont les ratures attestent le soin que mit le secrétaire de bonne volonté à peser les termes de ces importantes missives.

Ce détail confirme l'intimité dans laquelle vivaient le marquis de Felino et la marquise Malaspina. Cette intimité était connue des souverains. Par un raffinement odieux, don Philippe, poussé par sa femme, se servit de l'intermédiaire du ministre pour intimider à M<sup>me</sup> Malaspina le 21 juillet 1771 la perte de tous ses emplois et sa relégation dans une de ses terres. Quelques jours après le comte de Durfort écrivait au sujet de cette malheureuse victime : « Il me paraît que son plus grand tort est d'être l'amie du ministre et d'avoir, peut-être à propos, fait un peu la gouver-

---

97. Dutillot à Grimaldi, 1<sup>er</sup> juillet 1770. A. S. G. Est. 5258.

nante.. Je ne connais personne ici qui convînt mieux à la place dont on vient de la priver »<sup>98</sup>.

Pendant ce temps, Dutillet qui avait connu toutes les satisfactions et tous les honneurs subissait des amertumes plus douloureuses encore. Aux envoyés de Madrid et de Versailles, trois inquisiteurs d'état nommés à cet effet présentaient contre lui mémoires sur mémoires. Comble d'ingratitude, l'un de ces inquisiteurs, le président Schiattini, avait été un de ses confidents et un de ses conseillers. Le peuple ameuté manifestait à Plaisance et à Parme. Menacé d'arrestation, tenu au sequestre dans son habitation de Colorno, il devait faire transporter chez l'ambassadeur extraordinaire d'Espagne, Cevallos, les dossiers qui étaient sa meilleure défense et tous ses papiers personnels. Le 14 novembre, avec un retard de plus de dix jours, il recevait notification du décret nommant son successeur. Don Ferdinand, après la lui avoir accordée d'abord<sup>99</sup>, lui refusait presque aussitôt, à l'instigation de Marie-Amélie, une audience de congé. Le ministre déchu n'oubliait pas, quant à lui, ses collaborateurs : à tous les officiers de la secrétairerie d'Etat, il adressa une noble lettre de remerciements. Après quoi, il quitta Colorno et Parme, à la faveur de la nuit, le 19 novembre 1771. Ainsi s'achevait dans la tristesse une carrière pleine d'œuvres, marquée par nombre de succès et par une foule de témoignages d'estime et d'admiration.

## VI.

Dès les campagnes de la guerre de Succession d'Autriche, le jeune courtisan de la suite de don Philippe avait paru spirituel,

---

98. Durfort à Aiguillon, 30 juillet 1771. Lettre publiée par Ch. NISARD, « Un valet ministre... » Appendice, p. 300.

99. S'il faut en croire la *Storia Segreta* de Durante Duranti, l'Infant estimait et aimait encore en juin 1771 son ministre dont il connaissait « les intentions droites et les capacités vraiment supérieures ». Il est vrai que l'envoyé de Charles-Emmanuel III imaginait « ragionevolmente... che non vorranno levato d'uffizio un ministro di tanta abilità ed esperienza ». A. S. T. Corti Straniere. Parma e Piacenza. Mazzo 1° d'addiz. N° 8.



galant, poli et aimable à Pierre-Jean Grosley<sup>100</sup>, qui devait être un écrivain disert et qui, appartenant alors aux services de Maillebois, était déjà un observateur intelligent. Dutillot n'avait fait ensuite que gagner dans la confiance de Louise-Elisabeth et dans la considération de l'Infant. Depuis le mariage de 1769, Marie-Thérèse et Joseph II cherchaient à compenser par leurs bons procédés la conduite déplorée de l'Archiduchesse Infante.

De son côté, Louis XV, qui avait connu à Versailles le secrétaire des commandements de sa fille et avait commencé à l'apprécier dès 1749, écrivait à son petit-fils : « Du Tillot est  
« un honnête homme, que votre père chérissait, auquel il avait  
« toute confiance pour l'administration de vos petits états. Ce  
« ministre a un zèle éclairé pour vos intérêts. Par respect pour  
« la mémoire de votre père et de votre mère, par amour pour  
« vous, ce zèle est si vif quelquefois qu'il vous incommode et  
« vous paraît indiscret ; mais songez que votre gloire, et votre  
« gloire sans ambition personnelle, est le seul motif qui anime  
« son zèle. Tout homme a des inconvénients ou vous paraît en  
« avoir ; celui qui a plus d'utilité et d'attachement que d'incon-  
« vénients est pour les princes un ministre précieux. Voilà le  
« cas où est du Tillot à votre égard »<sup>101</sup>. Et pour mieux marquer ses dires, le roi de France nommait au même moment le marquis de Felino conseiller d'Etat, en même temps qu'il lui décernait la grand-croix de Saint-Louis.

Les ministres ne pouvaient pas être en reste sur le monarque. Choiseul, auquel revient sans doute la rédaction de la lettre qu'on vient de lire, avait écrit à Rochechouart, dès l'élévation de Dutillot au rang de secrétaire d'Etat, que le nouveau ministre avait mérité ce choix « par ses talents et par son zèle pour le service de S. A. R. ». En 1768, le cabinet de Versailles faisait parvenir à celui de Parme ses félicitations et ses encouragements pour l'entreprise de la route qui devait relier les duchés avec

---

100. [P. J. Grosley], « Mémoires sur les campagnes d'Italie de 1745 et 1746, auxquels on a joint un journal des mêmes campagnes tenu dans le bureau de M. le maréchal de Maillebois... », Amsterdam, MM. Rey, 1777, p. 24-25.

101. Louis XV à d. Ferdinand, Fontainebleau, 1<sup>er</sup> nov. 1769. Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 126-127.



la rivière de Gênes: la sage administration de Dutillot venait ainsi favoriser les desseins politiques de Choiseul<sup>102</sup>.

Les louanges s'entrecroisaient entre Parme et Versailles. C'est ainsi que le secrétaire d'Etat de l'Infant recevait, en 1768 également, la copie d'une dépêche adressée l'année précédente à son ministre des Affaires Etrangères par le baron de La Houze: la prospérité des états de Parme étaient pour le ministre une préoccupation constante. Il veillait à toutes les branches de l'administration: on ne pouvait qu'applaudir à ses lumières et à son zèle persévérant. D'autres fois c'était un autre correspondant, Claude Bonnet, qui rapportait à Dutillot ce que l'on pensait de lui à Paris: le comte de Caylus connaissait l'Intendant de Parme sans l'avoir jamais vu, il lui donnerait son blanc-seing sur sa simple réputation. Et le banquier d'ajouter à l'adresse de son ami: « Cet éloge de la part de M. de Caylus est un des plus sensibles plaisirs que vous puissiez retirer de votre probité et de votre goût pour tout ce qui est beau ». Quelques années plus tard, un jugement non moins flatteur est prononcé par un financier, Jean-Joseph de La Borde, banquier de la cour de France, basque comme Dutillot et comme lui amateur d'art. Bonnet est allé lui demander une avance considérable dont le Trésor de Parme a besoin au lendemain de la mort de don Philippe, et M. de La Borde a répondu aussitôt: « Je serai « charmé de rendre service à M. Dutillot comme ministre, mais « je le serais encore davantage si je pouvais lui en rendre « quelqu'un de personnel, par l'estime infinie qu'il inspire à « tout le monde »<sup>103</sup>.

---

102. Choiseul à Rochechouart, Versailles 10 juillet 1759. Lettre citée par C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 429. — Argental à Dutillot, 2 avr. 1768. A. S. P. Cbf. 55.

103. La Houze à Choiseul, 28 fév. 1767 (U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Asph.*, 1919, p. 198 n.). — Bonnet à Dutillot, 22 janv. 1753 et 2 août 1765. A. S. P. Cbf. 41 et 52. Caylus devait, quelques années plus tard, dire au p. Paciaudi qui était encore à Rome: « Soyez persuadé que M. Du Tillot est un galant homme et une bonne tête; elle servirait essentiellement de plus grands princes ». Lettre du 15 sept. 1760 (« Correspondance inédite du Comte de CAYLUS avec le p. Paciaudi, théatin (1757-1765) suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même. Publiées par Charles NISARD », Paris, Impr. Nationale, MDCCLXXVII, I, 201-202). — Sur le financier La Borde, aussi célèbre et aussi riche que Beaujon et Boutin, v. H. THIRION,

Cette renommée s'étendait à de nombreuses régions d'Italie. Beaucoup d'yeux se tournaient vers Parme entre 1759 et 1771. Quelques-uns avec inquiétude; d'autres, avec admiration. Et c'est surtout des provinces limitrophes qu'arrivait un concert de louanges. Écoutons d'abord la voix d'un Français, mais gouverneur de la Lunigiana, Alexandre Dumesnil, un de ces administrateurs que François de Lorraine avait amenés dans ses états italiens. Il écrivait de Pontremoli le 15 décembre 1767 à Dutillot qui venait de prendre des mesures économiques en vue de maintenir les rapports de bon voisinage avec la haute Toscane: « Pour  
« ce qui est de la concorde entre les deux états, j'ai toujours  
« rendu à V. E. la justice qu'elle méritait. J'ai toujours admiré  
« et loué ses talents et son habileté à conduire des peuples  
« comme ceux à qui Elle a à faire; je les connais par expérience.  
« C'est ce qui m'a fait désirer que ceux de Florence possédassent  
« l'art de gouverner comme fait V. E. qui a une manière toute  
« particulière de parvenir aux fins qu'elle s'est proposée avec  
« une vigueur et une efficacité surprenantes »<sup>104</sup>.

Par le comte Anton Gioseffo della Torre di Rezzonico, colonel-gouverneur de la citadelle de Parme, envoyé à Milan avec une mission secrète, Dutillot apprend que le duc de Modène, gouverneur de la Lombardie, dit de lui qu'il est « un homme incomparable ». Une princesse de la même maison, Amélie d'Este, la duchesse restée à Modène, avait écrit l'année d'avant à sa parente Henriette de Hesse-Darmstadt, ancienne duchesse de Parme: « Vorrei che avessimo un *Tigliò* anche noi; e non vi sarebbero tanti spropositi », allusion sans doute aux fiançailles de sa fille avec un archiduc<sup>105</sup>. A une princesse d'une antique maison italienne, le ministre français apparaissait donc comme le défenseur d'une certaine dignité nationale.

Un dernier correspondant nous confirme que la politique de Dutillot, surtout sa politique ecclésiastique, était suivie des

---

« La vie privée des financiers au XVIII<sup>e</sup> siècle », Paris, Plon-Nourrit, 1895, p. 278-283; et ci-dessous, p. 234 et 252.

104. Dumesnil à Dutillot, Pontremoli 15 déc. 1762. A. S. P. *Cdt.* C. 121.

105. A. G. Rezzonico à Dutillot, Milan 22 déc. 1766. A. S. P. *Cdt.* C. 120. — Amélie d'Este à Henriette d'Este, Modène 4 nov. 1765. Lettre citée par U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1919, p. 166, n. 2.

régions les plus reculées de l'Europe. Le ministre de Parme avait envoyé à Régny, consul de France à Gênes, divers exemplaires des Edits de janvier 1765 sur les biens de mainmorte, et cet agent répondait : « Je les ai lus avec la plus grande satisfaction. Ces pièces donnent de l'auteur une idée qui suffirait pour rendre sa mémoire respectable aux siècles à venir, si par une infinité d'autres motifs, il ne s'était déjà acquis une gloire que notre siècle attribue au célèbre Sully. J'ai remis au consul de Portugal un exemplaire de chacun de ces édits. Je vous serai, Monsieur, bien sensiblement obligé de m'envoyer ceux qu'on prépare quand ils sortiront ». Régny n'était pas ménager de ses compliments. A quelques mois de là il les renouvelait en termes non moins vifs, mais cette seconde lettre offre cet autre intérêt de montrer qu'à ce moment, don Ferdinand, enfant encore docile, appréciait hautement son ministre. Le consul de Gênes écrivait : « J'ai fait remettre à M. Lomellini les deux lettres que vous m'avez recommandées successivement, la dernière en contenait une de S. A. R. dans laquelle ce Prince vous rend, Monsieur, la justice qui vous est bien due. Cette lettre suffirait pour illustrer à jamais votre mémoire »<sup>106</sup>.

Le prince devait se dédire. La postérité resta fidèle au premier jugement de l'Infant, inspiré soit par le loyal Keralio, soit par la reconnaissance qu'une femme n'avait pas encore étouffée.

---

106. Régny à Dutillot, Gênes 20 fév. et 7 août 1765. A. S. P. *Cbi.* 896. Il est question dans la seconde de ces lettres d'Agostino Lomellini, sénateur perpétuel de Gênes, ancien doge de la République, venu plusieurs fois à Parme et en relations d'amitié avec d. Philippe.





## CHAPITRE IV

---

### LES FRANÇAIS A PARME

- I. *Quelques hôtes de passage: diplomates et hommes de lettres; militaires et hommes d'affaires; un prince du sang.* p. 122
- II. *Missions et ambassades extraordinaires: le fils du maréchal de Noailles; l'abbé de Villefonds, envoyé secret; trois futurs ministres, Aiguillon, Bernis, Choiseul; les séjours d'un diplomate lettré, le marquis de Chauvelin; l'enquête du comte de Durfort* ..... p. 131
- III. *Gentilshommes et dames du palais, familiers de l'Infant et dignitaires de la cour. Leur vie à Parme vue à travers les poésies de Frugoni et les documents d'archives* ..... p. 141
- IV. *Quelques services de la maison ducale: la Chapelle, la chambre, les appartements de Madame et des princes; les écuries et la vénerie; l'office de la bouche. Les corps de métier à la cour* ..... p. 154
- V. *Quelques militaires passés des armées du Roi au service du duc de Parme. Les Français dans les grands rouages de l'état et dans les administrations locales* ..... p. 166
- VI. *Financiers, commerçants, industriels, artisans* ..... p. 177

Gens de qualité et personnages chargés de mission étaient logés à la cour. Quelles ressources la capitale des duchés offrait-elle aux hôtes moins illustres? Elle comptait d'assez nombreuses auberges, dont aucune n'était luxueuse. Dans les premières années du siècle, le comte de Caylus trouve que « l'on n'est point mal » au *Paon* et c'est à la même enseigne que le savant bibliothécaire florentin Angiolo Maria Bandini descendra

en 1778<sup>1</sup>. Un autre hôtel en renom était celui de l'*Ecrevisse* (*Gambaro*). Le voyageur plus modeste se rendait soit au *Lion d'or*, dans la rue du même nom, soit à l'auberge de la *Poste*, sur le *Corso*, du côté de la barrière Saint-Michel, soit encore à la *Croix Blanche*, située en face de la *Steccata* et propriété, comme cette basilique elle-même, de l'Ordre Constantinien. En 1734, Carlo Goldoni logea au *Gallo*, d'où, par une rue étroite, il pouvait apercevoir sur la place de la *Steccata* la foule se presser autour des victimes de la bataille de Parme. C'est dans ces parages, entre la place de Grève (*la Ghiaia*) et la Grand Place, que se trouvaient les gîtes encore plus simples. Telles, la maison de Raymond Fournier, « traiteur français, vis-à-vis l'Estacade », et celle de François Julien, qui demandait en 1761 une patente de Traiteur royal, pour avoir un moment servi la table d'état<sup>2</sup>.

## I.

Les ministres du Roi auprès des divers souverains d'Italie faisaient volontiers étape dans la capitale de l'Infant; et souvent le ministère de Versailles les en priait. En 1763, par exemple, Argental laissait espérer à Dutillot la visite du marquis d'Aubeterre nommé ambassadeur à Rome. Quelques semaines plus tard, on apprenait à Parme que ce diplomate n'aurait pas l'honneur de faire sa cour à don Philippe, mais qu'il restait plein de zèle pour les intérêts ducaux « dans ce qui concerne les immunités,

---

1. Comte de CAYLUS « Voyage d'Italie (1714-1715) ». Edit. citée A.-A. PONS, p. 35. — U. BENASSI, « Angiolo Maria Bandini a Parma », *Aspp.*, 1914, p. 155. L'enseigne du *Pavone* n'existe plus à Parme, mais elle subsiste aux environs, à Borgo S. Donnino et à Salsomaggiore. Sur cet hôtel et sur quelques autres, voir le paragraphe intitulé par Benassi « L'Industrie des étrangers et les hôtels » dans son grand ouvrage « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1923, p. 22-26.

2. Suscription d'une lettre de Colomb (secrétaire du ministère d'Etat, à Turin) à Colin de la Martinière (pensionnaire de Fournier), 12 mars 1765. A. S. P. *Cdt. C.* 121. — Supplique de Julien, s. d., jointe au dossier de la « Conferenza sopra il Commercio » du 11 déc. 1761. *Ibid.*, C. 106.

comme dans tout ce qui pourrait se rencontrer »<sup>3</sup>. Ces haltes des représentants de la France étaient avantageuses aux duchés et au personnel de la cour. C'est ainsi que Louis XV avait « fait beaucoup de questions au cardinal de Rochechouart sur son passage à Parme » : il s'était informé *très particulièrement* du prince Ferdinand et *de la manière dont il était élevé*. Et Choiseul, qui était présent, avait saisi cette occasion pour faire valoir les services de l'abbé de Condillac<sup>4</sup>.

Certaines visites avaient l'air de simples visites de courtoisie. Plus d'une fois cette apparence dissimula un but politique. Était-ce le cas pour cet ambassadeur à Venise, le marquis de Paulmy, que Dutillot accueillait avec Frugoni à sa table joyeuse ? Nous ne saurions le dire, ni pour le passage du duc d'Ossun en décembre 1764, que le ministre de Parme relatait brièvement au comte d'Argental et avec plus de détail à don Manuel de Roda : « Nous avons ici le duc d'Ossun, arrivé avant-hier soir. « Il est allé baiser la main de l'Infant à Sala ; à son retour, il « a baisé la main aux princes royaux. Aujourd'hui il m'a fait « l'honneur de dîner chez moi. Je crois qu'il restera peu de « jours »<sup>5</sup>. Si l'on se rappelle la confiance que Charles III accordait à l'ambassadeur qui l'avait suivi de Naples à Madrid et si l'on tient compte des dates, on considérera peut-être que

---

3. Argental à Dutillot, 1<sup>er</sup> oct., 19 et 26 nov. 1763. A. S. P., Cbf. 49. La dernière de ces lettres annonce que le diplomate s'est embarqué à Toulon pour Civitavecchia. Joseph-Henri Bouchard d'Esparbès, marquis d'Aubeterre, neveu du président Hénault, avait le grade de maréchal de camp. Après avoir servi dans les guerres de Succession de Pologne et d'Autriche, il avait été ambassadeur en Autriche de 1753 à 1756, puis en Espagne où il avait été remplacé par le duc d'Ossun. Il devait rester à Rome jusqu'après l'élection de Clément XIV, dans laquelle il joua un rôle important (1769). Avec les représentants successifs de l'Espagne, Manuel de Roda et Thomas Azpuru, il fut chargé de défendre les vues et les intérêts de Parme à Rome. C'est le cardinal de Bernis qui le remplaça à la cour pontificale.

4. Argental à Dutillot, 29 mai 1762. A. S. P. Cbf. 49. Le cardinal de Rochechouart, évêque de Laon, frère du comte François-Charles, alors ambassadeur à Parme, avait quitté Rome le 23 avril 1762.

5. Dutillot à Argental, 15 déc. 1764. A. S. P. Cbf. 49 ; Dutillot à Roda, décembre 1764 (sans date plus précise, mais du 8 au 14). Bque NATION. de MADRID, Ms. 7.227. Manuel de Roda était encore à Rome à cette époque. Il devait, au mois de mars de l'année suivante, être appelé à Madrid, à la mort du marquis Campo de Villar, pour recevoir le ministère de grâce et justice.

cette visite de M. d'Ossun ne fut pas sans importance. L'Infante Marie-Louise ne devint-elle pas l'année suivante princesse des Asturies?

Quelques-uns de ces diplomates de passage étaient aussi des lettrés ou des amateurs, comme le marquis de Chauvelin, comme le bailli de Breteuil, ambassadeur de Malte à Rome depuis 1759 et qui devait être plus tard représentant du même ordre en France. Dilettante de la diplomatie, des lettres et des beaux-arts, Breteuil était l'ami de Natoire; il devait dans la suite acheter les peintures du cabinet du directeur de l'Académie de France à Rome. Sa protection était acquise aux plus remarquables des pensionnaires du Roi. En 1759, il commandait quelques morceaux à Hubert Robert. En 1760, il faisait à Dutillot l'éloge du peintre Charles Monet qui achevait alors son temps à l'Académie et il traitait pour faire admettre cet artiste au service de don Philippe. Par une lettre de Caylus et par une autre un peu postérieure de Natoire<sup>6</sup>, nous savons que Breteuil passa à la cour de Parme une partie de l'automne de cette année. Il y a quelque apparence que ce bon vivant soit retourné d'autres fois dans une ville où l'appelait un compère non moins joyeux. Frugoni lui mandait dans des tercets fort bien venus :

*Venite, ch'io pur ardo di vedervi.*

Moi aussi, disait-il, car il venait d'assurer le bailli qu'un grand ministre l'attendait, désireux de l'avoir souvent auprès de lui. Comante espérait que, le Grand Turc cessant de menacer « le Règne » du représentant de Malte, celui-ci pourrait revenir à Parme, et pour l'attirer plus sûrement il lui annonçait que pour lors la ville abondait

*Di leggiadre Ragazze teatrali.*

Car il semble bien que cet ambassadeur d'un ordre sacré et militaire ait été personnellement plus militaire que sacré. Le

6. Caylus à Paciaudi, 15 sept. 1760. « Correspondance inédite du Comte de CAYLUS avec le P. Paciaudi, Théatin, (1757-1765), suivie de celles de l'abbé BARTHÉLEMY et de MARIETTE avec le même. Publiées par Charles NISARD ». Paris, Impr. Nat., MDCCCLXXVII (2 vol.), I, 198. — Natoire à Marigny, 21 janv. 1761: « Correspondance des directeurs de l'Académie de France avec les Surintendants des Bâtimens, publiée... par MM. Anatole de MONTAIGLON et Jules GUIFFREY ». T. XI, Paris, Charavay, 1901, p. 371.



poète du *Disinnamoramento* pouvait plaisanter l'inconstance de son ami et prendre, « au nom de d'une noble Nymphe de la Parme », qui était Anna Malaspina, la défense du

*Sesso agli Dei per sue virtù vicino.*

du sexe attaqué dans un poème satirique par Breteuil, arcade du Tibre et « Protée en amour »<sup>7</sup>.

M. Calcaterra et, après lui, M. Equini<sup>8</sup> ont raconté l'accueil fait à Parme à Madame du Boccage en 1758. Ce séjour de la poétesse française est une des preuves les plus claires de l'importance des états de don Philippe au point de vue littéraire. Complimentée, leurrée même par Frugoni, honorée dans un banquet, Marianne Lepage du Boccage, se trouva à Parme comme au centre de ses admirations transalpines, à l'étape suprême du voyage qu'elle avait entrepris en mai 1757. Au moment où elle posait « son joli pied sur la terre italienne », Algarotti avait félicité l'Italie. Frugoni, lui, offrit galamment de traduire la *Colombiade*. Il ne tint pas sa promesse; mais une pareille proposition, venue d'une si haute autorité poétique, a pu, après la mort de *Comante*, engager onze membres de l'Académie des *Trasformati*, dont Pietro Verri et Giuseppe Parini, à donner une version italienne de ces douze pauvres chants sur la découverte de l'Amérique<sup>9</sup>.

Plus qu'à toute autre époque, lettrés et amateurs, savants et

7. « Risposta in nome di nobil Ninfa della Parma ad un egregio Pastore del Tevere sopra un capitolo ove il suo poeta dice molto male delle donne »; « Allo stesso egregio pastore del Tevere per la medesima Ninfa della Parma »; « Opere poetiche » IV, 261-269. C'est le bailli de Breteuil qui mit Dutillot en relations avec Paciaudi, avec Roda, avec l'abbé Francesco Maria Spedalieri qui devint à Rome une sorte d'agent de la cour de Parme.

8. C. CALCATERRA, « Madame du Boccage e Francesco Algarotti », *Rivista d'Italia*, juin 1913, p. 845-846; A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti di Parma », II, 161-164. — Sur le voyage de l'auteur de la *Colombiade* dans les autres parties de l'Italie, voir en outre : Alessandro d'ANCONA. « Viaggiatori e Avventurieri ». Florence, Sansoni 1911; Aldo RAVÀ, « Intorno à M<sup>me</sup> du Boccage e a' suoi viaggi », *Marzocco*, 11 fév. 1912.

9. « La Colombiade, poema di Madama du BOCCAGE, tradotto dal francese ». Milan, G. Marelli, 1771. Quand la poétesse alla en Italie, sa tragédie « Les Amazones » avait déjà été traduite par Luisa BERGALLI-GOZZI (Venise, P. Bassaglia, 1756; texte français en regard).

artistes ont laissé, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, des relations de leurs voyages en Italie. La plupart d'entr'eux ont parlé plus ou moins longuement de ce qu'ils ont vu à Parme. Une distinction s'impose ici, qui, tout en reposant sur la chronologie, ne manque pas d'une valeur plus substantielle.

A partir d'un moment que l'on peut situer vers 1760, les voyageurs tiennent à visiter Plaisance et Parme comme un pays dont l'administration attire l'attention de l'Europe. L'abbé Jérôme Richard, à la fin de 1761, et, dans les années suivantes, l'abbé Coyer, La Lande et Duclos observent surtout la situation nouvelle créée dans les duchés par l'action du ministre réformateur. C'est pourquoi nous réservons leur témoignage pour l'un des chapitres qui établiront le bilan de l'influence française à Parme<sup>10</sup>.

Dans les premières années de la souveraineté de don Philippe les écrivains français qui passèrent par le domaine de l'Infant eurent, en général, d'autres préoccupations. Tels Cochin et l'abbé Barthélemy. Celui-ci s'en alla puiser en Italie l'idée du *Voyage du jeune Anacharsis*. Paradoxe? Non pas. L'auteur pensa d'abord faire voyager son adolescent non pas dans une Grèce connue seulement par les livres, mais dans la péninsule réellement visitée. La correspondance de l'*antiquaire* nous renseigne sur le caractère de ses études et de ses observations en Italie. Mais rien ne vaut son aveu: il était « moins attentif à l'état actuel des villes... qu'à leur ancienne splendeur »<sup>11</sup>.

---

10. Voir p. 555-560. — La distinction, comme toutes les distinctions, n'est pas absolue. On le verra par l'exemple de Grosley (p. 246-247), qui fit à Parme et à Plaisance, en 1758, des observations d'ordre sociologique, et par l'exemple de quelques artistes, Fragonard, l'abbé de Saint-Non, Watelet (p. 535-537) qui furent les hôtes de Dutillot après 1760.

11. « Voyage en Italie de M. l'abbé BARTHÉLEMY... Imprimé sur ses lettres originales écrites au Comte de Caylus... Publié par A. SÉRIEYS ». Paris, J. Buisson, an X (1801), appendice N° XI, p. 391. — Barthélemy était passé par Parme à l'automne de 1755, il y avait offert à Dutillot un ouvrage de Caylus et il avait présenté aux Enfants un tableau peint à l'encaustique, suivant un procédé antique reconstitué d'après les indications de Pline (lettre de Florence, 23 oct. 1755. *Ibid.*, p. 26-27). Au retour de Rome, et accompagnant M<sup>me</sup> de Stainville, l'abbé passa encore par les duchés. De Plaisance, il écrivit au p. Paciaudi qu'il avait longuement fréquenté dans les mois précédents: la lettre n'est qu'une longue consultation archéologique; il ne s'y

Quant au graveur du Roi, le sous-titre de son livre est révélateur : « Recueil de notes sur les Ouvrages de Peinture et de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie ». Une troisième édition retira l'épithète de *pittoresque* d'abord accolée au mot *voyage*; elle ajouta, en ce qui concerne Parme, une petite dissertation sur le Corrège. Ces deux pages sont fort intéressantes pour qui étudie le goût de l'époque. Et de même la description du Théâtre farnésien. Elle venait après beaucoup d'autres, mais n'en restait pas moins la plus précise. « C'est, disait Cochin, le seul théâtre moderne que j'aie vu en Italie, si l'on excepte celui de Palladio, qui soit vraiment décoré d'architecture ». On reconnaît à ce jugement l'artiste qui devait tout faire pour ramener l'art français à la pureté antique. Le voyageur poussa jusqu'à Colorno qui, au début de 1750, commençait à peine à sortir de l'état d'abandon où l'avaient trouvé don Philippe et son Intendant : « Il y a... quelques endroits assez beaux, quoique nullement comparables aux jardins de France. Ses plus agréables ornements sont un berceau d'orangers et une grotte assez belle. On pourrait faire de ce jardin quelque chose de bon »<sup>12</sup>.

On sait que Charles-Nicolas Cochin fit la plus grande partie de son tour d'Italie avec Soufflot, l'abbé Leblanc et le frère de M<sup>me</sup> de Pompadour, M. de Vandières, futur marquis de Marigny, qui déjà avait la promesse de la Surintendance des Bâtiments du Roi. Rien ne prouve que les deux premiers de ces compagnons se soient trouvés à Parme; mais nous sommes sûrs que Vandières y était<sup>13</sup>. Il avait tenu à faire sa cour à l'Infant et surtout à l'Infante qui avait dès ce moment partie liée avec la favorite de Versailles. Le voyage du Surintendant en Italie a eu des

---

trouve pas un mot sur la ville d'où elle est datée (22 avril 1757. « Corresp. inéd. du C<sup>te</sup> de CAYLUS avec le p. Paciaudi, suivie de celles de l'Abbé BARTHÉLEMY et de P. MARIETTE », II, 183).

12. « Voyage d'Italie... ». Paris, Ch. Ant. Jombert, 1758 (3 vol.). T. I, p. 64-71. L'ouvrage avait eu deux éditions déjà (1751 et 1756) qui donnaient la date du séjour dans les duchés : à Plaisance, du 22 fév. au 24 février 1750; à Parme, du 24 févr. au 2 mars. Il est intéressant de noter que Dutillot demandait le 17 juin 1758 à Bonnet de lui envoyer la 3<sup>e</sup> édition, la meilleure. A. S. P. Cbf. 43.

13. M<sup>me</sup> de Pompadour à Vandières, 16 mars 1750. « Correspondance de Madame de POMPADOUR, publiée par M. A. P. Malassis ». Paris, 1878, p. 42-45.



conséquences profondes sur l'évolution de l'art français à la fin du règne de Louis XV. Si rapide qu'il ait été, son passage à Parme lui suffit pour s'intéresser au progrès du duché et Marigny devait contribuer de diverses manières au développement des beaux-arts dans la petite capitale italienne.

Outre les artistes et les diplomates, cette ville voyait passer de temps à autre des militaires étrangers. En juillet 1751, c'était le chevalier d'Havrincourt, exempt des gardes du Roi, frère de l'ambassadeur de France en Suède; il revenait de Malte et voulut présenter ses devoirs au duc et à la duchesse<sup>14</sup>. En 1764, le marquis de Conflans admira l'organisation de la petite armée de Parme. Le comte d'Argental pouvait écrire à Dutillot à la suite de cette visite : « Je n'ai pas douté que les vues de S. A. R., « toujours si bien secondées, n'eussent pour le militaire le même « succès qu'elles ont dans les autres parties de l'administration. « M. le marquis de Conflans, que vous avez eu à Parme, est « bon juge dans cette matière. Quoique jeune, il annonce un « talent décidé pour la guerre et pour tout ce qui concerne la « manœuvre des troupes »<sup>15</sup>.

En 1762, M. de Perseville, huissier des ordres du Roi, apporta à don Ferdinand les insignes du Saint-Esprit. Mais, pour marquer son intérêt à son petit-fils, Louis XV ne se borna pas à le décorer. Il voulut contribuer à sa formation de futur souverain et à son instruction dans l'art de la guerre sur mer, comme sur terre. En juin 1761, le ministre de la marine Berryer envoya à Parme M. Gautier, neveu d'un négociant de Marseille et constructeur maritime de S. M.. Gautier apportait une belle pièce de démonstration, un vaisseau de guerre en réduction et armé de 60 canons. Ce constructeur resta à Parme jusqu'en janvier 1762. « Il m'enseigna, dit le prince dans ses souvenirs,

---

14. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 330. — Le chevalier d'Havrincourt devait se retrouver en Italie en 1769, recommandé à Bernis par Choiseul en même temps que le graveur Jean Houel qui se rendit avec lui à Rome et à Naples (Lydie OUGLOV et Denis ROCHE, « Les dessins de Houel », *La Renaissance de l'Art français*, déc. 1925, p. 577...).

15. Argental à Dutillot (qui, le 28 juillet, avait annoncé l'arrivée de Conflans), 11 août 1764. A. S. P. Cbf. 49. Remarquons que ce voyage vient un an après une augmentation des troupes régulières de Parme. Voir ci-après, p. 167-168.



les règles de la construction des navires et la navigation ». La fin de la mission de l'ingénieur naval coïncidant avec le développement des armements maritimes de la France, Gautier reçut l'ordre de se rendre à Toulon pour y travailler sur le champ à la construction d'une nouvelle unité, avec promesse d'avancement<sup>16</sup>.

Vers la même époque il était question d'un plan d'attaque et d'un plan de défense d'une place, que l'on préparait à Paris pour le petit-fils du Roi. Choiseul s'y intéressait vivement, il en hâtait l'exécution confiée à M. Larcher d'Aubancour, directeur des plans au Musée du Louvre. Ce chef ingénieur se rendit à Parme en janvier 1762 pour apporter à don Ferdinand la première partie de son ouvrage, le plan d'attaque. Le plan de défense coûta encore un travail considérable et ne fut livré qu'au début de 1766 quand le prince était déjà monté sur le trône. Louis XV annonça lui-même l'envoi au jeune duc : « Le plan est fait, vous étiez bien informé, je dois le voir ces jours-ci, après quoi il ne tardera pas à partir ». Et Larcher vint encore auprès de don Ferdinand pour expliquer le nouveau mécanisme qui ne mesurait pas moins de cinquante pieds parisiens<sup>17</sup>.

L'objet qui amenait à Parme les visiteurs français était extrêmement divers. Un correspondant de Lyon, J.-B. Mauro, banquier et expéditionnaire, mandait à Dutillot en octobre 1758 : « M. Hardy, de la musique du Roi, est parti le 3 de ce mois pour Turin avec sa demoiselle. Ayant l'agrément de passer en Italie pour lui faire apprendre le goût de la musique italienne, il aura l'honneur de vous aller faire sa révérence ». En 1763, c'est un constructeur lyonnais Antoine de La Pérouze qui vient pour monter les métiers d'un atelier de tissage de soie, et à qui

16. DON FERDINAND « Storia della mia vita » (A. PEZZANA, « Memoire... », VII, 550-551). — Dutillot à Argental, 4 juillet, 7 août, 3 oct. 1761, Argental à Dutillot, 23 août, 15 nov., 26 déc. 1761, 3 jan., 21 fév. 1762; Dutillot à Gautier, 21 janv. 1762. A. S. P. Cbf. 48 et 49.

17. Argental à Dutillot, 13 déc. 1761; Dutillot à Argental, 8 janv. 1762. A. S. P. Cbf. 49. — Bonnet à Dutillot, 24 juillet et 4 nov. 1764. *Ibid.* 51. — Louis XV à d. Ferdinand, 3 nov. 1765. *Ibid.* 52. — Ces deux constructions ingénieusement agencées, après avoir été longtemps exposées dans une salle du Palais de la Pilotta, se trouvaient en 1824 dans les locaux du Collège des Nobles, (P. DONATI, « Nuova Descrizione della città di Parma... », p. 98).

le maître de cet atelier, Claude Gaillard, demande de mettre les ouvriers au courant du travail. Une autre fois, c'est un marchand de soie et banquier, de Lyon également, le S<sup>r</sup> Jordan, qui, faisant un voyage en Italie, demande à être présenté au ministre de Parme<sup>18</sup>.

Ces hôtes représentaient toutes les conditions sociales. En voici un qui touchait à la maison de France. Le duc de Penthhièvre, Louis-Jean-Marie de Bourbon, grand amiral, avait perdu en 1754 sa femme, une fille du duc de Modène. Il vint en Italie, chercher, sans la trouver, une consolation à un chagrin qui était profond. Passé à Milan, où le gouvernement demanda à Vienne des instructions au sujet du *traitement* à lui accorder, il était à Venise, au début de décembre, reçu par M. de Bernis; peu après, à Bologne et à Rome. Le dernier jour de l'année, le comte de Stainville le présentait à l'audience de Benoît XIV. Le prince parcourut Naples, puis la Toscane et arriva à Parme en mars 1755. Stainville avait rendu compte à Louis XV du second passage à Rome: « M. de Penthhièvre me paraît, Sire, « plus affligé qu'il n'était avant que d'aller à Naples; il pleure « continuellement, et il y a des moments où sa douleur le met « hors de lui-même ». A Parme il fait la même impression et, sans connaître les termes de l'ambassadeur de France à Rome, Louise-Elisabeth écrit au duc de Noailles: « M. de Penthhièvre est ici tout aussi affligé pour le moins qu'il était. Il fait pitié, il va passer les jours saints à Milan »<sup>19</sup>.

Le séjour à Parme de ce prince éploré n'avait pas de but spécial, pas plus que n'en eurent la visite de deux autres membres de familles régnantes: le duc d'York, prince héréditaire de Grande-Bretagne, au printemps de 1764 et le duc de Chablais,

---

18. J.-B. Mauro à Dutillot, de Lyon 6 oct. 1758. A. S. P. Cbf. 44. — Procès-verbal du « Congresso di Commercio con S. E. », du 22 avril 1763 et supplique d'Antoine La Perouze à Dutillot. *Ibid.*, Cdt. C. 192 et 199. — J.-B. Seregni (secrétaire de Mauro) à Dutillot, Lyon 3 mai 1765. *Ibid.* Cbf. 52.

19. Correspondance et documents relatifs au passage du duc de Penthhièvre par la Lombardie; nov. 1754-avr. 1755. A. S. M. *Potenze Estere, Francia*, cart. 25. — Stainville à Louis XV, Rome, 1<sup>er</sup> janv. et 5 fév. 1755, « CORRESPONDANCE des DIRECTEURS de l'Académie de France à Rome », XI, 65-66 et 72-73. — Louise Elisabeth au duc de Noailles, 13 mars 1755. A. E. *Parme* 20, f° 36.

en 1765<sup>20</sup>. Mais qu'un grand amiral de France, un frère du roi d'Angleterre, un cadet de Savoie, inscrivissent Parme sur leur itinéraire, cela ne prouve-t-il pas l'importance qu'avait conquis le duché depuis son attribution à une branche de la maison de Bourbon?

## II.

Les représentants réguliers de la France à Parme furent le plus souvent des personnages considérables par la naissance ou la fortune, mais de peu d'envergure intellectuelle. Ambassadeurs de parade, ils eurent toujours pour instruction d'observer la plus grande réserve politique. Rien d'étonnant que, dans des circonstances exceptionnelles et pour des questions d'importance, le ministère de Versailles ait recouru à des envoyés extraordinaires.

En 1755, le fils du duc de Noailles, dépêché à Turin pour faire des excuses au sujet de la violation de frontière qui avait accompagné l'arrestation du fameux Mandrin, reçut l'ordre de pousser jusqu'à Parme. Après une brillante carrière militaire qui l'avait amené en 1735 à combattre en Italie à la tête du régiment de son nom et sous les ordres du maréchal son père, puis à Dettingen et à Fontenoy. Philippe, comte de Noailles, devint lieutenant-général en 1748 et reçut peu après le titre de gouverneur des villes et châteaux de Versailles et de Marly. Il fut admis ainsi à connaître Madame Infante, pendant les différents séjours de celle-ci à Versailles. Quand Louise-Elisabeth était entrée dans ses états à l'automne de 1753, le comte et la comtesse de Noailles l'avaient accompagnée, celle-ci jusqu'à Antibes, celui-là jusqu'à Parme<sup>21</sup>. Pour la mission à laquelle

---

20. Cette visite de Benoît-Maurice de Savoie, duc de Chablais, donna lieu à Louis XV d'écrire à d. Ferdinand le 23 septembre 1765: « Vous avez très bien fait de bien recevoir le Duc de Chablais. Sa bonne éducation doit vous servir d'exemple » (A. S. P. *Cbf.* 52). Le prince savoyard avait dix ans de plus que l'Infant. En arrivant à Parme à la fin d'août 1765, il revenait d'Innsbruck, où la mort de l'Empereur avait interrompu les fêtes pour le mariage de l'archiduc Pierre-Léopold avec l'Infante d'Espagne.

21. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 363 et n. 3.



Louis XV pensa au début de la guerre de Sept Ans, il estima avoir fait choix, en la personne du fils du maréchal, d'un envoyé particulièrement estimé. Le roi, prévoyant les alarmes des souverains de Parme à la suite des hostilités engagées par l'Angleterre, voulait calmer leurs inquiétudes. Les instructions de Noailles disaient : « Toute la prudence humaine ne saurait  
« prévoir quels seront les événements auxquels la crise actuelle  
« des affaires publiques pourra donner lieu ; mais le Roi ne  
« négligera rien pour empêcher que la guerre, si malheureu-  
« sement il n'est pas possible de l'éviter, s'étende jusqu'en  
Italie ». Et quand cela arriverait, le monarque assurait qu'il prendrait « d'avance les mesures les plus convenables pour mettre L. A. R. à l'abri de tout incident et de tout embarras »<sup>22</sup>.

C'est avec des ordres confidentiels que l'abbé de Villefonds se présenta vers la même époque à la cour de Parme. L'abbé était un de ces personnages composites qui abondaient au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, portant ou non le collet ecclésiastique, touchaient à la fois aux lettres et à la diplomatie. Désireux d'être informé de l'état d'esprit qui régnait alors dans l'Italie du Nord, de surveiller surtout les relations de Charles-Emmanuel III avec les différentes cours d'Italie, et notamment avec le gouvernement de Milan, le ministre Rouillé avait délégué ses pouvoirs au chevalier de Chauvelin pour donner des instructions à un sujet que celui-ci connaissait bien. Villefonds devait mener son enquête à Gênes, se rencontrer ensuite avec Bernis à Parme, recevoir de lui, s'il le fallait, d'autres indications et se faire présenter aux Infants. « Cette distinction, écrivait Chauvelin, lui procurera de la considération dans les autres parties de la Lombardie, et écartera les idées désavantageuses qui pourraient mettre obstacle au succès de ses voyages ». L'agent politique passa effectivement à Parme, mais il n'y put voir l'abbé de Bernis resté à Paris. Il se rendit de là à Milan, puis à Venise. Il demeura en correspondance assez suivie avec Dutillot. Celui-ci lui fit en 1758 accorder un présent considérable de la part de l'Infant, sans doute pour récompenser quelque service rendu à la cour ducal qui vit reparaitre le personnage au début de 1759. Était-ce pour mieux donner le change sur le caractère de sa mission, ou par

---

22. Instruction en date de Versailles, 21 août 1755. « RECUEIL... XV, Savoie-Sardaigne et Mantoue, II », p. 83-84.



amour véritable des lettres? Le fait est que nous voyons cet ecclésiastique en relations épistolaires avec Frugoni. Il lui écrivait de Venise en octobre 1756; il se disait converti, grâce à lui, à la poésie italienne, il le louait de la variété qu'il avait su donner à toutes ses créations: « les esprits médiocres se répètent, mais un abbé Frugoni est sans cesse créateur »<sup>23</sup>.

Tous les visiteurs des Infants n'avaient pas aussi petite allure. Trois d'entre eux devaient, à plus ou moins brève échéance, devenir ministres des affaires étrangères en France: Bernis, Choiseul, Aiguillon. C'est celui-ci, le dernier à entrer au ministère, qui vint le premier dans les duchés. De pénibles circonstances de famille l'y amenèrent<sup>24</sup>. Mais son voyage prit une certaine importance politique par l'effet des conseils qu'il reçut à Versailles et des commissions dont il fut chargé à Parme. Une fois son cousin parti, cet infortuné Crussol dont la raison s'était dérangée, le duc d'Aiguillon resta encore quelque temps pour s'entretenir avec Louise-Elisabeth, heureuse de cette visite d'un personnage influent que l'on avait mis au courant des affaires du petit état. Par les lettres de l'Infante, nous savons que le gentilhomme eut une certaine action sur l'Infant: il sut l'amuser et, tout en l'amusant, lui donner de bons conseils<sup>25</sup>. Quand il reprit le chemin de la France, Madame le chargea d'obtenir de Louis XV la nomination de Rochechouart comme ambassadeur et celle de Dutillot comme premier ministre. Sur un point, la duchesse reçut aussitôt satisfaction; pour le second, elle dut attendre cinq ans. Plus tard aussi Dutillot devait apprendre avec joie l'élévation d'Aiguillon au pouvoir (juin 1771). En attendant, il recourut fréquemment pour les spectacles de la cour aux bons offices de celui qui, avant de regagner le

---

23. Instruction de Chauvelin à Villefonds, Turin, août 1755 « RECUEIL... XV, Savoie-Sardaigne et Mantoue, II », p. 87-88). Dutillot à Bonnet, 21 août 1756. A. S. P Cbf. 43. Dutillot à un destinataire inconnu, minute autogr. du 19 déc. 1758. *Ibid.* *Cartella Du Tillot*. G. B. Albrizzi à Dutillot, 13 janv. 1759 et Joseph Leroy à Dutillot, 10 fév. 1759. *Ibid.* *Carteggio borbonico. Venezia 1733-1775*. Cart. 19. — Villefonds à Frugoni, Venise 16 oct. 1756, lettre citée par U. BENASSI, « Il Frugoni e i Rezzonico », *Gli*. 1922, fasc. 1-2, p. 97, n. 5.

24. Voir plus haut, p. 54.

25. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 374.

siège de son gouvernement de Bretagne, avait si bien su divertir don Philippe.

La première fois qu'il se présenta au duc de Parme, en octobre 1752<sup>26</sup>, François-Joachim de Bernis n'en était qu'à ses premiers pas dans la double carrière diplomatique et ecclésiastique. Il était plus connu comme poète. Si légères qu'elles fussent, ses œuvres lui avaient ouvert en 1744 les portes de l'Académie. Et l'auteur de *la Religion vengée* s'était vu nommer en 1749 chanoine comte de Lyon, bien avant de recevoir le chapeau et, qui plus est, les ordres majeurs. Après s'être arrêté à Turin, pour s'y enquérir officiellement sur la portée de la convention d'Aranjuez du mois de juin précédent, M. de Bernis fit le détour de Parme avant de gagner son premier poste, l'ambassade de Venise. Madame Infante se trouvait alors à Versailles, mais il voulut faire sa cour à l'Infant en qui il trouva un « prince des plus aimables dans la société ». Ce n'était qu'un prélude; ou, plus exactement, c'était un premier jalon. Avant de quitter la cité des Doges, le futur cardinal vient passer un congé à Parme et à Colorno, trouvant tous les prétextes bons pour prolonger son séjour: la visite du duc de Penthièvre, une maladie de don Ferdinand, une autre de la princesse Louise. Cette cour assidue se poursuit pendant plus de trois mois, de janvier à avril 1755. C'est le début des relations entre Louise-Elisabeth et Bernis, de l'aide mutuelle qu'ils se prêteront. Le diplomate se ménage un retour triomphal à Versailles; il arrête les grandes lignes de l'action qu'il développera plusieurs années durant en faveur des intérêts de la princesse, et qui aura sa répercussion tant sur l'histoire de la maison de Parme que sur l'histoire générale. Et quand, après avoir reçu le sous-diaconat à Venise des mains du patriarche, il reprend le chemin de la France, il repasse encore par Colorno et y obtient « non seulement les bontés, mais même l'amitié de Madame Infante »<sup>27</sup>.

26. « Mémoires et Lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de BERNIS (1715-1758), publiés... par Frédéric MASSON », Paris, Plon, 1878. T. I, p. 161.

27. *Ibidem*, I. 190-194. — Même après la mort de Madame Infante et pendant que le prélat était encore dans une demi-disgrâce, d. Philippe n'oublia pas Bernis. Le 1<sup>er</sup> sept. 1764, Dutillot envoyait à Bonnet le portrait de S. A. R., une toile roulée dans une caisse, pour être remis à l'ancien ministre. Le 2 oct. suivant, Bonnet annonçait avoir porté

Nommé par Louis XV conseiller ecclésiastique, désigné pour l'ambassade de Madrid, il renonce à ce poste sur les conseils de M<sup>me</sup> de Pompadour. Et c'est lui que la duchesse de Parme trouve au ministère, quand elle arrive à Choisy en septembre 1757.

Au moment où Bernis établissait ainsi à Parme une sorte d'alliance avec la fille du roi de France, un autre diplomate se trouvait en Italie qui allait se pousser par un procédé analogue. C'était Etienne-François, comte de Stainville, le futur duc de Choiseul, ambassadeur à Rome depuis 1754. Il y défendait à l'occasion les intérêts de Parme qui cherchait alors à établir un concordat avec le Saint-Siège<sup>28</sup>. En janvier et en février 1757, il se trouvait à Parme et, gagnant à son tour la confiance de l'Infante, il lia ses intérêts aux siens comme l'avait fait l'abbé de Bernis. Entre celui-ci et Stainville, il n'y avait à ce moment aucune rivalité. Au contraire, Bernis qui venait de prendre séance au Conseil royal en qualité de ministre d'Etat le 2 janvier, adressait quelques jours après à Parme une lettre pour l'ambassadeur de Rome et l'engageait à fortifier Louise-Elisabeth dans ses « bonnes dispositions pour *notre amie* ». Entendons par là M<sup>me</sup> de Pompadour qui tenait les fils de la négociation autrichienne alors en cours. Choiseul n'eut pas de peine à montrer à la princesse l'avantage qui dériverait pour elle d'avoir à Vienne un ambassadeur dévoué à sa cause. Et, dit Bernis dans ses *Mémoires*, il fit si bien auprès de Madame Infante qu'elle demanda au Roi l'ambassade de Vienne pour lui<sup>29</sup> et qu'elle l'obtint. L'ambassadeur retourna à Rome pour peu de temps, puisqu'il fut nommé en mars au poste qu'il avait sollicité. Et en avril, la comtesse de Stainville passait à son tour par les états de Parme, rentrant en France en compagnie de l'abbé Barthélemy.

---

le portrait « à cette Eminence qui en a été très satisfaite et qui l'attendait avec impatience ». A. S. P. *Cbf.* 51.

28. Maurice BOUTRY, « Choiseul à Rome », Paris, Perrin, 1903, p. 244. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », « La politica ecclesiastica », p. 11-12).

29. BERNIS, « Mémoires » I, 382. Sa lettre à Stainville, de Versailles à Parme, 20 janv. 1757, est publiée à la suite de ces « Mémoires », T. II, p. III.



Chauvelin, lui, que nous allons voir chargé de fréquentes missions auprès des Infants, ne devint pas ministre. Mais il manqua un jour le devenir. A la mort de Saint-Contest, en 1754, il fut question de lui pour les Affaires Etrangères. L'occasion manquée ne devait plus se représenter. Le chevalier de Chauvelin, qui eut, à partir de 1758, le titre de marquis, était le fils de l'ancien Garde des Sceaux. Au collège, où il fut le condisciple de Dutillot, il avait pris le goût des lettres et de la poésie, qu'il sut concilier avec la carrière militaire, puis la carrière diplomatique. Lieutenant au régiment d'Infanterie du Roi en 1732, il fit les campagnes de 1733 et de 1734 en Lombardie, ces campagnes qui furent comme une école pour les représentants que Louis XV devait envoyer par la suite en Italie. Au moment de la bataille de Parme (29 juin 1734), il avait rang déjà de capitaine<sup>30</sup>. Au cours de la même guerre, François-Claude de Chauvelin passa à l'armée d'Allemagne d'où il revint colonel. Brigadier, puis maréchal de camp en 1745, il combattit à Raucoux. Il eut ensuite une mission à la fois diplomatique et militaire à Gênes en 1747 et contribua à la défense de la République jusqu'aux préliminaires d'Aix-la-Chapelle. Par pouvoir du 1<sup>er</sup> janvier 1749, il reçut le commandement des troupes françaises envoyées à ce moment en Corse et quelques mois plus tard le grade de lieutenant-général. Ministre de France à Gênes à partir de cette même année, il s'occupa surtout de la question corse, accompagna dans l'île le commissaire général de la République, M. de Grimaldi, et son intervention réussit à pacifier momentanément les rebelles.

C'est pendant le temps de son ambassade de Gênes que Chauvelin fut chargé d'une première mission à Parme, mission toute protocolaire mais qui a laissé une trace dans la littérature. Louis XV l'avait envoyé pour complimenter les Infants à l'occasion de la naissance de don Ferdinand. Frugoni qui le connaissait depuis la défense de Gênes<sup>31</sup> et qui le savait poète

---

30. Voir les notices du C<sup>te</sup> Horric de BEUCAIRE « RECUEIL des INSTRUCTIONS... XV. Savoie-Sardaigne et Mantoue, II », p. 51, et de M. Louis VILLAT, « La Corse de 1768 à 1789 », Besançon, Millot fr., 1925, T. I, p. 32-33 et n. 81.

31. Frugoni, qui se souvenait quelquefois des gloires de sa patrie gènoise, a célébré dans un de ses *Sonnets héroïques* le rôle de Chauvelin dans la libération totale de la République. « Opere poetiche » I, 156.



lui demanda une ode pour le recueil de circonstance que la colonie arcadienne de Parme entendait publier. Chauvelin s'exécuta, fut admis parmi les pasteurs sous le nom d'*Eurito Messenio*, lut et laissa imprimer son poème, traduisit en français une anacréontique de Frugoni et reçut lui-même l'hommage d'un recueil auquel collaborèrent Camillo Zampieri, poète d'Imola, Aurelio Bernieri, Prospero Manara, le p. Roberti, professeur au Collège des Nobles, et Frugoni qui avait eu l'initiative de l'entreprise<sup>32</sup>. Par ses bienfaits et par ses grâces, il rendit tout son courage au poète qui était à ce moment abattu et qui lui en conserva une grande reconnaissance. *Comante* devait exprimer plus tard ses regrets pour un nouveau départ de Chauvelin revenu à Parme et chanter la beauté et les talents de la marquise de Chauvelin résidant à Turin<sup>33</sup>.

Le chevalier, en effet, quitta Gênes après avoir été inscrit au Livre d'Or des Nobles gênois le 6 mai 1753 et s'en alla à Turin remplacer comme ambassadeur le marquis des Issarts. C'est de là que le roi de France l'envoya pour exprimer à son gendre ses condoléances pour la mort de Madame Infante. Le diplomate profita de son séjour à Parme pour faire connaître sur la question du territoire de Plaisance les vues du roi et de Choiseul devenu ministre. Peu après il fut désigné comme négociateur dans l'affaire de la réversion. Il semble que Charles III et même don Philippe se soient défiés de lui par moments<sup>34</sup>. Mais il est intéressant de voir comment, une fois

---

32. C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 146-147 et notes et 355 n. 2. L'auteur donne l'indication des poèmes publiés en Italie par Chauvelin et qu'il tient pour des imitations de Frugoni. On connaît par la correspondance de Voltaire les relations amicales qui unissaient M. et M<sup>me</sup> de Chauvelin au fameux écrivain. En nov. 1759, ils lui rendaient visite à Ferney et le patriarche écrivait d'eux à M<sup>me</sup> de Fontaine : « Il n'y a rien de plus aimable dans le monde ; « ils réunissent tous les talents et toutes les grâces ; ils séduiraient un « amiral anglais et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse ». (« Œuvres complètes... » T. 40, Paris, Garnier, 1880, p. 212). Ce jugement d'un homme généralement moins bienveillant confirme tous les éloges de l'abbé Frugoni à l'adresse du même couple.

33. C. I. FRUGONI, « Nella partenza da Parma di Sua Ec. il Signor Ambasciad. di Chauvelin » et « A Sua Eccellenza Madama la Marchesa di Chauvelin residente in Torino » (pièces postérieures à 1758) « Opere poetiche » IX, 524 et VI, 306-312.

34. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1919, p. 157 et 161.

l'accord signé à Versailles le 10 juin 1763, Dutillot jugeait la conduite de l'ambassadeur auquel il avait fourni la plupart des éléments de discussion : « M. le marquis de Chauvelin, écrivait-il à Argental, a conduit l'affaire de Plaisance avec toute l'adresse, la bonne foi, et la sagesse possibles »<sup>35</sup>.

En 1764, nous retrouvons Chauvelin auprès de don Philippe et de Dutillot. Arrivé à Parme le 5 juin, il se rendit à Colorno le 16 à la suite des princes et resta encore une dizaine de jours à faire sa cour. Avait-il cette fois une mission particulière ? Les documents que nous avons examinés ne nous permettent pas de le dire. On sait seulement que le marquis n'arriva pas alors de Turin, mais de Gênes, où il était allé observer une fois de plus les affaires de Corse. Est-ce parce qu'il connaissait l'intérêt que portait à la question le ministre de Parme, et qu'il espérait trouver un complément d'informations auprès de quelques-uns des Insulaires restés au service de don Philippe, est-ce pour quelque autre raison qu'il vint ensuite à Parme ? Il est à noter, en tout cas, qu'il rédigea dans cette ville le long et judicieux rapport envoyé au duc de Praslin le 9 juin et que le second traité de Compiègne fut signé quelques mois après<sup>36</sup>.

L'année suivante, Chauvelin se trouva à Gênes au moment de l'embarquement de la princesse Louise de Parme et du débarquement de l'Infante d'Espagne fiancée à l'archiduc Pierre-Léopold. Il rendit compte à Dutillot en des lettres détaillées et familières de toutes les cérémonies de la double remise, assurant que la cour de la future princesse des Asturies était magnifique<sup>37</sup>. Peu après l'ambassadeur demanda à rentrer en France. A son départ de Turin, le 24 octobre 1765, il avait plus

---

35. Dutillot continuait : « Il doit jouir seul des éloges que sa conduite lui a méritée à Versailles et à Turin et les notions que j'ai pu lui donner n'ont eu aucune part au tour qu'il a fait prendre à cette négociation » (minute du 18 juin 1763. A. S. P. Cbf. 49). Le ministre de Parme apparaît bien modeste, si on se rapporte aux instructions adressées à l'ambassadeur à Turin, le 14 avril 1763. Choiseul renvoyait Chauvelin à Dutillot, « le seul qui puisse vous procurer des éclaircissements plus étendus » (REC. des INSTR. XV Savoie-Sardaigne et Mantoue II, p. 72).

36. Dutillot à Argental, Parme 16 juin 1764. A. S. P. Cbf. 49. Chauvelin à Praslin, Parme 9 juin 1764. « REC. des INSTR.... XIX Florence, Modène, Gênes » (Paris, Alcan, 1912), p. 355-366.

37. Chauvelin à Dutillot, 5, 9, 11, 13 juillet 1765. A. S. P. Cbi. 896.

de cinquante ans et jouissait de l'amitié de Louis XV. S'il pensait se cantonner dans les reposantes fonctions de maître de la garde-robe du roi, charge qu'il détenait depuis plusieurs années, il fut plusieurs fois détrompé. A la veille du traité de 1768 relatif à la Corse, il reçut un commandement dans l'île pendant les trois derniers mois de la même année<sup>38</sup>. Peu après le mariage de don Ferdinand avec l'Archiduchesse Marie-Amélie, il fut envoyé une dernière fois à Parme. C'est la plus importante et la plus connue des missions qu'il eut à accomplir auprès des Infants<sup>39</sup>.

Louis XV et Chauvelin se flattèrent-ils que les conseils précis donnés au jeune duc pour le maintien de la bonne harmonie à la cour et dans le gouvernement de Parme et pour une pratique moins mesquine de la religion eussent ramené l'entente entre le prince et son ministre et rétabli dans la petite cour « l'ordre et la décence » ? L'illusion, en tout cas, ne fut pas de longue durée. Moins de deux ans plus tard, il fallut envoyer de nouveaux ambassadeurs extraordinaires, un pour la France, l'autre pour l'Espagne. En 1769, celle-ci s'était contentée d'une sorte de délégation accordée à Chauvelin. Après la lettre par laquelle don Ferdinand avait demandé à son grand-père et à son oncle « un juge et puis des ministres », chacun des deux rois jugea plus convenable d'envoyer un représentant. Pour Madrid, ce fut don Pedro de Cevallos. Quant à l'envoyé français, ce ne pouvait plus être Chauvelin. Le marquis avait repris sa place auprès de Louis XV et il s'illustrait alors en France<sup>40</sup>.

---

38. Louis VILLAT, « La Corse de 1768 à 1789 », I, 32-34 et 65-90.

39. Ch. NISARD dans « Un valet ministre » a donné (p. 126-127) la lettre adressée par Louis XV à don Ferdinand et accréditant Chauvelin, puis (p. 127-132) une analyse des instructions remises à ce dernier. Les chapitres VI et VII du même ouvrage (p. 134-189) ne sont qu'un résumé et une paraphrase de la relation de Chauvelin : « Relation de ce qui s'est passé pendant mon séjour à Parme », conservée aux A. E. — En 1893, Joseph REINACH a publié le texte, vraisemblablement rédigé par Choiseul, du « Mémoire pour servir d'instruction au Sieur Marquis de Chauvelin allant à Parme pour exécuter une commission importante que S. M. a bien voulu lui confier auprès de l'Infant, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla ». Fontainebleau, 4 nov. 1769. « RECUEIL... X. Naples et Parme », p. 218-225.

40. Voir les citations des « Mémoires » de BACHAUMONT de 1772 et de certaines pièces poétiques du temps données par M. L. VILLAT



par ce goût pour les arts et les lettres dont il avait déjà fait preuve en Italie. Mais auprès des Infants il était *persona ingrata*. On l'accusait faussement de n'avoir jamais rendu à don Philippe un prêt d'honneur considérable ; et, parlant de lui en juin 1771 avec le comte Duranti, Marie-Amélie n'avait que des termes de haine et de mépris.

Pour l'enquête demandée Louis XV choisit le comte Louis de Durfort, maréchal de ses armées. Aux termes des instructions qui lui furent remises le 3 juin 1771 par La Vrillière, il devait après un examen scrupuleux, rendre un compte « exact » tant de l'administration générale des Etats de Parme, que de « la manière dont le marquis de Felino, ministre de l'Infant, « répond à l'idée qu'on a eue de sa capacité et de ses vertus « dans les affaires qui sont uniquement et exclusivement com- « mises à sa direction ». Il s'agissait de vérifier le bien fondé des accusations de Ferdinand contre celui qui avait toujours été considéré comme un honnête homme et un serviteur zélé de don Philippe. Le ministère de Versailles tenait pour invraisemblable un changement soudain des dispositions de Dutillot et mettait Durfort en garde contre les faux rapports, notamment ceux qui pourraient venir du comte de Boisselin ou du marquis de Revilla<sup>41</sup>.

L'ambassadeur extraordinaire ne tarda pas à reconnaître que le Secrétaire d'Etat de Parme ne pourrait pas être maintenu en fonctions : « Nous pensons toujours qu'innocent ou coupable, « ses souverains sont trop prévenus pour qu'il puisse jamais, « je ne dis pas leur être agréable, mais en être supporté ». A l'ordinaire suivant, Durfort devait rendre compte que les Infants envoyaient à Versailles un émissaire à eux pour y porter toutes sortes de mémoires : « C'est faire bien des choses, concluait-il avec perspicacité, pour déplacer un ministre que l'on voit bien qui ne peut rester un instant de plus. Mais il a de l'esprit et quelque célébrité ; on le craindrait quel que soit le pays où il irait habiter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne pourra pas trop tôt le tirer de celui-ci. C'est un malheur ; il est sans remède

---

« La Corse de 1768 à 1789 », I, 90, n. 93. Chauvelin devait mourir subitement en 1774 en faisant le piquet du Roi.

41. « RECUEIL des INSTR.... X. Naples et Parme », p. 234-235.



aujourd'hui »<sup>42</sup>. Le départ de Dutillot ne devait pas rendre aux Enfants M. de Durfort plus sympathique que M. de Chauvelin. Cette sorte de procès avait servi à juger moins le ministre que les souverains. L'envoyé de Louis XV quitta Parme à la fin de novembre<sup>43</sup>, s'arrêta dans l'état de Milan pour voir le duc de Modène, gouverneur de la Lombardie. Il devait revenir en Italie pour être ambassadeur à Florence en 1784, puis à Venise en 1791.

### III.

A la cour et à la ville, dans les différents branches de l'administration et dans le petit monde industriel ou commercial des duchés, les Français furent nombreux à s'établir<sup>44</sup>. Doit-on s'en étonner? Il faudrait pour cela ignorer ce qui se passait en d'autres cours d'Europe, jusqu'à la prussienne et à la russe. Mais sur ce point, comme sur plusieurs autres, c'est encore au précédent de la maison de Philippe V qu'il faut en revenir. L'ancien

---

42. Durfort à Aiguillon (qui venait de succéder à La Vrillière comme ministre), 10 et 17 août 1771. Ch. NISARD, Append. IV, p. 314 et 315.

43. Et non en janvier 1772, comme l'indique une note de J. REINACH, « REC. des INSTRUCTIONS... X. Naples et Parme », p. 233. Le comte de Firmian écrivait au marquis Bagnesi le 1<sup>er</sup> déc. 1771 : le comte de Durfort était à Milan retour de Parme, voulait « inchinare S. A. S. » et demandait quel jour il pouvait être reçu. A. S. M. *Potenze Estere. Francia 1750-1816*. Cart. 25. C'est Nicolas-François Tricot de Lalande, venu comme secrétaire de Durfort, qui resta jusqu'en 1772 pour remplacer en quelque sorte Boissgelin en attendant l'arrivée de Flavigny.

44. Voici les séries de l'A. S. P. qui contiennent à ce sujet les indications les plus abondantes : Volumes reliés des *Decreti e Rescritti*. Au volume 12 à la date du 8 avril 1766 on trouve par exemple une liste des personnes ci-devant au service de Louise-Elisabeth et qui conservent leurs titres et leurs traitements. — Un état du personnel de 1769 à 1779 dans une liasse des *Carte Du Tillot* A. 129. — Une « Nomenclatura delle Persone che godevano affitti di Casa a tutta la fine del 1770 » (il s'agit du personnel de basse condition) *Cdt. C.* 13. — « Uscita generale de' rispettivi Ducati di Parma, Piacenza, e Guastalla per l'anno 1762 », mêmes registres pour 1767, 1768 et 1769; « Stato di tutte le persone che sono all' attuale Servizio della Real Casa... a tutto li 25 gennaio 1774 », mêmes états au 31 décembre de 1774, et de 1775; le tout parmi les *Cdt. C.* s. n<sup>o</sup>, cart. 14-15. — « Stato generale di tutte e singole le Pensioni che si pagano ogn' anno dal Dipartimento della

duc d'Anjou avait conservé à son service un grand nombre de Français. Pendant un temps, il eut comme aumônier l'abbé Maulevrier et pour confesseur le p. Daubenton. Au prince des Asturies il avait donné comme précepteur un religieux français, le p. de Laubrussel. Le maître de sa garde-robe, son médecin, le secrétaire de sa chambre et de sa cassette, son maître d'hôtel, le contrôleur de la bouche du roi et le chef de la bouche de la reine, tous ces personnages étaient français; et de même, la plus grande partie du personnel de la chambre<sup>45</sup>. C'est au nombre de ces serviteurs que se trouvait Nicolas Dutillot et le valet de chambre La Combe. On s'explique dès lors que Louis de La Combe, fils de ce dernier, et Guillaume Dutillot aient fait partie de la suite de l'Infant dès son jeune âge, que des Naudin aient servi de père en fils les Bourbons d'Espagne et de Parme, que des familles entières, les Lemeyre, les Jallot, les Lalain, les Provost, d'autres encore, aient été longtemps attachées à la cour ducale.

Au sujet des émoluments et des pensions accordés à ces dignitaires ou fonctionnaires français, une remarque s'impose. Umberto Benassi a assuré que Dutillot, pour lui-même parcimonieux, et par ailleurs très humain, « était loin d'être large pour les traitements de la cour, sauf quand il s'agissait des Français ». Et il a cru pouvoir expliquer qu'à l'égard de ceux-ci, « habitués aux splendeurs de cours autrement brillantes, les considérations et les intérêts politiques, la crainte du qu'en-dira-t-on versaillais ou parisien, imposaient au ministre un système différent ». Et l'historien a donné un exemple: alors que le

---

R<sup>1</sup> Casa... a tutta la fine di marzo 1775 », *Cdt. C. s. n° cart. 9*. — Enfin les différents rôles de l'époque: « Ruolo generale di tutte le Persone all' attuale Servizio della R. D. Camera, R. Università, e Casa Reale descritte per anzianità coi corrispondenti impieghi... a tutto li 30 giugno 1785 », vol. 66; « Real Casa. Ruolo de' Provigionati in Parma dal 1° aprile 1766 a tutto l'anno 1805. A », vol. 41; « Ruolo B. delli provigionati con Impiego dall' anno 1780 a tutto il 1805 », vol. 42.

45. A. BAUDRILLART, « Philippe V et la cour de France », II, 417-419; IV, 111 (sur le rôle politique de La Combe, le père), 457. A la mort de Le Gendre, premier chirurgien du roi d'Espagne, ce fut un Français encore qui le remplaça. Le 23 juillet 1736, par lettre de St-Ildefonse, Patiño demandait à Triviño, alors ambassadeur en France, un supplément de renseignements sur les six chirurgiens proposés pour « la plaza de Primer Cirujano del Rey ». A. H. N. *Est.* 4132.

premier officier de la secrétairerie d'Etat recevait un traitement de 12.000 livres et le p. Paciaudi, bibliothécaire, un de 12.900 livres, plus une pension de 2.000, Condillac jouissait d'une rente viagère de 32.000 livres<sup>46</sup>. Ces chiffres sont parfaitement exacts, et l'on pourrait en fournir d'autres analogues. Mais l'interprétation de Benassi ne tient pas compte d'un fait essentiel. Les Français qui étaient fixés à Parme de façon à peu près définitive étaient mis sur le même pied que le reste des fonctionnaires. Pour les autres, dont la mission était ou avait été temporaire, traitements, et pensions surtout, étaient calculés sur la valeur de leur monnaie nationale. Or, une livre de Parme correspondait à ce moment à un quart de la livre tournois<sup>47</sup>.

Il faut reconnaître que la proportion des dignitaires et employés français fut toujours assez forte. Dès le début, leur nombre l'emporta de beaucoup sur celui des Espagnols, lequel ne fit que diminuer. Mais les Italiens, qu'ils fussent de Parme ou des autres états de la péninsule, vinrent graduellement grossir les rangs de la cour ou y combler les vides. De hautes dignités furent accordées à la noblesse du pays: les Sanvitale, les Soragna, les Del Verme, les Malaspina. Don Philippe et Madame Infante, puis don Ferdinand, ou pour mieux dire Dutillot, se plurent aussi à appeler et à retenir à Parme des représentants des grandes familles italiennes. Ce fut la princesse Triulzi, de Milan, qui remplaça en 1754 M<sup>me</sup> de Leyde comme *cameriera maggiore* ou grande maîtresse de Louise-Elisabeth<sup>48</sup>. Et en 1769,

46. U. BENASSI, « Il Frugoni e i Rezzonico. Letteratura e politica in una corte italiana del settecento », *Gli.*, vol. LXXX, 1922, fasc. 1-2, p. 97 et 98, n. 3.

47. La pension de ces Français (Condillac, Pontual, Rohan, Deleyre, M<sup>me</sup> de Leyde, M<sup>me</sup> de Narbonne, etc.) comme d'un certain nombre d'Italiens (M<sup>me</sup> Malaspina; Goldoni, poète de S. A. R.; Duni, ancien maître de musique de Madame Isabelle), était d'ailleurs payée « sur les comptes de France ». « Stato di tutte le persone che sono all' attuale Servizio della R. Casa... compresi anche li Pensionati... a tutto li 25 gennaio 1774 », f<sup>o</sup> 77. A. S. P. *Cdt.* C. s. n. cart. 14-15.

48. A. S. P. *Der.*, N<sup>o</sup> 76, 24 juin. — La nomination avait été précédée d'une correspondance de quelques mois entre Rice et la princesse Triulzi d'une part et, de l'autre, le gouvernement de Milan. Le 20 avril, avec une malveillance de parvenu, Cristiani écrivait au duc de Sylva Taronca à Vienne: « Io conto che non si perde molto, perdendo detta Dama, e « che non fa un grande guadagno S. A. R. nell' acquistarla; è ancora « difficile, che nell' età, ed acciacchi, ne' quali si trova, e nell' abito



lors de la constitution de la maison de don Ferdinand, à l'occasion de son mariage, le marquis Scipione Grillo, duc de Montecarotto, que Dutillot avait su attirer et fixer à Parme, reçut la charge de grand écuyer. Et nous ne parlons pas de la politique ni de la littérature où l'on pourrait citer l'exemple de l'abbé Seratti, de Schiattini, de l'abbé Frugoni et de nombreux autres.

Ces considérations d'ordre général nous ont paru nécessaires avant de présenter, en commençant par les hauts dignitaires, les Français de la cour. Le comte bailli de Rohan faisait partie de la maison de don Philippe dès le départ d'Espagne. Il avait le titre de premier écuyer. Il était descendant du comte de Rohan qui s'était réfugié en Espagne avec de nombreux Bretons à la suite de la révolte manquée de 1719 et qui avaient reçu des grades dans l'armée de Philippe V. Arrivé dans les duchés, il fonda une Pagerie pour le service de l'Infante et en établit le règlement<sup>49</sup>. A peu de temps de là, il fixait en qualité de *capo-caccia generale* les limites des territoires de chasse réservés à don Philippe, mais un autre grand veneur n'allait pas tarder à être nommé. En 1762, Rohan fut envoyé à Vienne pour compli-

---

« fatto di vivere deliziosamente non che agiatamente non potrà durar « molto nell' esercizio della laboriosa carica, e che presto o dovrà « abbandonarla, o ridurla al puro titolo, e si rallenterà il grande amore, « che gli dimostra l'Infanta ». A. S. M. *Potenze estere. Parma e Piacenza 1750-1775*. Cart. 100. La princesse devait cependant accompagner Louise-Elisabeth dans son dernier voyage à Versailles. Née Archinto, elle était la sœur du cardinal de ce nom, qu'elle avait fait intervenir, quand il fut devenu secrétaire d'Etat de Clément XIII, pour faire accorder à Bernis le chapeau de cardinal (M<sup>me</sup> du HAUSSET « Mémoires », Paris, Baudouin, 1824, p. 95). Restée sans emploi au décès de l'Infante, elle mourut à Milan le 20 sept. 1762. Dutillot annonça la nouvelle à Argental qui répondit : « J'avais entendu parler au Roi de la mort de M<sup>me</sup> la Princesse Trivulce dans des termes qui honorent sa mémoire; il avait su cette nouvelle par la *Gazette de Berne* avant qu'il l'eût reçue de Parme » (Dutillot à Argental, 9 oct. et Argental à Dutillot, 24 oct. 1762. A. S. P. Cbf. 49).

49. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Asph.* 1916, p. 318-319. Le premier gouverneur de la Pagerie fut Alessandro Vincimala. Son incapacité fit que l'on dut envoyer les pages pour leur instruction au Collège des Nobles. En 1768, la pagerie fut unie entièrement au collège. Elle avait eu auparavant deux Français pour gouverneurs : Pierre Séraphin des Prédeaux que Dutillot jugea sévèrement (Lettre à Roberto Rice, 27 oct. 1752. A. S. P. Cbi. 847) et Commier qui se trouvait à Versailles à la mort de l'Infante (Lettre de Bonnet, 29 avril, et de Dutillot, 10 mai 1760. *Ibid.* Cbf. 45).



menter l'Infante Archiduchesse Isabelle à l'occasion de ses couches. Par la manière dont il s'acquitta de sa commission, il plut beaucoup et Marie-Thérèse lui demanda de prolonger son séjour. Dutillot y accéda d'autant plus volontiers qu'il avait chargé le bailli et M. d'Astier de Saint-Alban qui l'accompagnait de régler avec le gouvernement impérial quelques contestations territoriales<sup>50</sup>. On s'explique que le baron de La Houze ait eu dans ses instructions de marquer « des attentions particulières » à Rohan comme à Condillac et à Keralio. La Houze n'eut d'ailleurs pas longtemps à suivre cette ligne de conduite en ce qui concerne le précepteur de l'Infant et moins encore en ce qui concerne le grand écuyer. En octobre 1766, celui-ci résignait ses fonctions. Dutillot en lui annonçant une pension égale à la moitié de ses appointements lui exprimait ses regrets personnels. Recevez, lui disait-il, « l'assurance de la sensibilité que me fait éprouver votre éloignement, après tant d'années que j'avais goûté le bien de vivre avec vous »<sup>51</sup>.

Dans une Note des gentilshommes de la chambre, nous trouvons avec les dates de leur entrée en exercice : le comte de Narbonne (15 octobre 1749), don Auguste de Keralio (2 octobre 1760), le comte de Pontual (26 juin 1765), le comte Virieu de Beauvoir (5 mai 1766). Jean-François de Narbonne, « Colonel du Régiment Infanterie de Soissonais, commandant pour le Roi dans les diocèses de Castres, Albi et Lavaur », venait d'épouser Françoise de Chalus quand il fut nommé premier gentilhomme de don Philippe. Sa femme devenait en même temps dame d'honneur de Louise-Elisabeth.

Moins d'un mois après sa nomination, M. de Narbonne était envoyé au-devant de l'Infante qui arrivait dans ses états : il devait préparer le passage par Tortone et l'arrivée à Plaisance<sup>52</sup>. Peut-être allait-il aussi à la rencontre de sa propre

50. Dutillot à Argental, 24 avril et 22 mai 1762. B. P. P., Ms. 573, p. 17 et 25. — Dutillot à Rohan, 5 juin 1762, lettre mentionnée par U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1919, p. 162.

51. « RECUEIL des INSTRUCTIONS X. Naples et Parme », p. 213. — Dutillot à Rohan, 25 oct. 1765, copie. A. S. P. Cdt. C. 2.

52. Les titres de Narbonne sont donnés par l'acte de baptême de son deuxième fils, Louis (le futur duc de Narbonne, illustre à l'époque de la Révolution et sous l'Empire). Eugène WELVERT, « Autour d'une dame d'honneur. Françoise de Chalus, Duchesse de Narbonne-Lara -

épouse. Il est probable, en effet, que la comtesse avait rejoint Louise-Elisabeth à Versailles. La vie conjugale de M. et de M<sup>me</sup> de Narbonne rappelle quelque peu celle de M. et de M<sup>me</sup> de La Fayette au siècle précédent. Il n'y manque qu'un La Rochefoucauld, et une œuvre comme *la Princesse de Clèves*. Eugène Welvert a retracé avec une admiration pieuse l'existence par moment tourmentée de Françoise de Chalus; il a glissé rapidement sur le mari qui avait évidemment moins de séduction. L'Infante tenait sa dame d'honneur en haute estime. Elle songea un moment à la substituer comme gouvernante de sa dernière fille à la marquise Gonzalès, une Française de naissance, que l'on avait de bonnes raisons de considérer comme une créature du gouvernement de Madrid. A la mort de Louise-Elisabeth, la comtesse passa au service de Madame Adélaïde et fit si bien qu'elle gagna à son insignifiant mari le titre de duc. Quand la fille aînée de Louis XV s'était rendue à Versailles en 1752, M. et M<sup>me</sup> de Narbonne l'avaient accompagnée. En 1757, alors que sa femme retournait en France à la suite de Madame, Narbonne resta en Italie et continua à assurer son service auprès de don Philippe. Ainsi s'explique qu'il n'ait pu assister, en 1762, à la cérémonie solennelle du baptême de son fils Louis, né à Colorno sept ans plus tôt. Il ne semble pas que les époux aient éprouvé une grande envie de se rejoindre. Si le comte fit un assez long séjour en France en 1764 et 1765, ce fut dans l'Agénois. Et au début de 1774, il figurait encore dans la maison de don Ferdinand, au nombre des gentilshommes en exercice<sup>53</sup>.

A cette date, Pontual n'avait plus, au contraire, qu'une pension. Il avait dû quitter Parme en 1769 et sans gloire. Louis XV avait prescrit à Chauvelin « d'ordonner de sa part aux sieurs de Pontual et Charlary... de se rendre, aussitôt que l'ordre leur sera intimé, l'un en Bretagne, l'autre en Languedoc, leur patrie, pour y rester jusqu'à nouvel ordre de S. M. ».

---

1734-1821 ». Paris, Calmann-Lévy [1910], p. 64-65 n. — « Relation du passage que S. A. R. Madame l'Infante, Duchesse de Parme, a fait devant Tortone le 16 nov. 1749 » par le C<sup>te</sup> de Barol. A. S. T. *Cerimoniale. Parma Mazzo 1<sup>o</sup> d'addiz.*

53. E. WELVERT, sans préciser la date du retour en France, semble indiquer (p. 47) une époque nettement antérieure. Le comte de Narbonne possédait des terres à Aubiac et un hôtel à Agen. C'est à Agen qu'il mourut en 1806. Sa femme devait lui survivre de quinze ans.

C'était à la suite des premières manœuvres ourdies contre Dutillot. Mais, pour intriguer, le comte Toussaint de Pontual n'avait pas attendu l'arrivée de l'Archiduchesse Infante. Le décret qui, de gentilhomme de l'entrée, l'avait nommé gentilhomme en exercice considérait « les services attentifs » prêtés par lui. Depuis plusieurs années déjà, il était à la tête des équipages de chasse. Chasseur passionné, don Philippe s'était facilement laissé circonvenir par son grand veneur. Ne l'avait-il pas fait recommander à Choiseul en 1761 pour un brevet de maître de camp? Et, malgré les conseils de Dutillot, Pontual n'avait-il pas pris sur lui de solliciter l'année suivante la croix de Saint-Louis? A quoi Choiseul s'était contenté de répondre qu'il ne pouvait proposer pour des grâces que les sujets alors présents aux armées<sup>54</sup>.

Breton comme Pontual, le baron Auguste de Keralio était un homme d'une autre tenue morale. La qualité de gentilhomme de la chambre ne fut pour lui qu'une charge honorifique ajoutée au bout de trois ans à des fonctions plus délicates. Il avait été appelé au début de 1757 comme sous-gouverneur de don Ferdinand. Un noble du pays, le marquis Sigismondo Bergonzi était le gouverneur en titre; mais dans l'*Histoire de sa vie*, le prince a reconnu que M. de Keralio eut la direction véritable de son éducation: c'était, dit-il, « un homme vraiment honnête, à qui je dois le peu que je vau; l'excessive sévérité était la seule chose qu'on pût lui reprocher »<sup>55</sup>. Dans le souvenir de la postérité, Condillac a éclipsé celui dont il fut le collaborateur, qui l'avait

---

54. « RECUEIL des INSTRUCTIONS... X. Naples et Parme », p. 220. — A. S. P. *Der.*, 26 juin 1765. — Dutillot à Argental, 16 mai 1761, Argental à Dutillot, 13 juin 1761; Dutillot à Pontual, 8 mai 1762, Argental à Dutillot, 22 mai 1762. A. S. P. *Cbf.* 48 et 49: A ce moment, Pontual, qui avait déjà le brevet de capitaine au service du Roi, était en France pour ses affaires particulières. Il fut présenté à Louis XV en juin 1761 et Argental lui obtint de suivre les chasses royales. — La suppression des équipages de chasse qui suivit la mort de don Philippe, laissa des loisirs au gentilhomme breton. Il accompagna Condillac à Rome au printemps de 1756 et de là se rendit à Naples et à Palerme. Le p. Jacquier au p. Paciaudi, 29 mai [1766]. B. P. P. *Epistolario Paciaudi*, cart. 80.

55. « Storia della mia vita », extraits publiés par A. PEZZANA, « Mem. degli Scritt. e letterati parmigiani », VII, 549. Plus loin (p. 551), don Ferdinand ajoute, à propos de construction maritime et de navigation: « di tutte queste scienze ne ho l'obbligazione al Keralio ».



précédé à Parme, et qui y resta encore après lui. En réalité, l'élève s'est intéressé davantage aux leçons du laïc, mathématicien et ingénieur militaire, qu'à celles de l'abbé philosophe : la spéculation n'a jamais été son fort, tandis qu'il s'est plu jusqu'à la fin de sa vie à la physique et à la mécanique. Le prince n'avait que quatorze ans à son avènement. Son gouverneur resta auprès de lui pour l'assister de ses conseils et parfaire son instruction. Après le mariage autrichien de 1769, il fut avec La Houze de ceux qui tâchèrent d'éclairer le prince et de l'encourager à la bonne entente avec le ministre. Peine perdue, illusion fatale ! M. de Keralio dut regagner Paris, où il retrouva jusqu'à la Révolution une société choisie qui suffisait à ses goûts de noble dignité et de bonheur modeste<sup>56</sup>.

M. d'Antoine-Blacas, comte de Belvédère, gentilhomme de la chambre del'Infant, était en même temps premier écuyer de Madame. Militaire, il revoyait et approuvait une bonne partie des requêtes pour les nominations dans l'armée. Ami des poètes, et à l'occasion poète lui-même, ce Provençal s'était lié surtout avec Frugoni qui, dans ses allégories plaisantes, le métamorphosait tantôt en olivier, tantôt en fleur d'oranger. Il était de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, malgré son grand âge. Dans un « Testament » qui n'atteint pas la violente ironie de Villon, *Comante* lègue à son ami « un bosquet, asile aimable des Grâces et des Amours » et il lui dédie un poème qui montre la familiarité de leur tempérament : « Poète et buveur, nous le sommes tous deux. Bacchus et Amour, ô Antoine, seront nos dieux. Pour nous, il n'est point de vieillesse »<sup>57</sup>.

Capable de donner la réplique pour les franches lippées et autres liesses, Thomas La Rochette ne pouvait pas apparemment la donner pour la poésie, ni pour les controverses linguistiques comme il y en avait parfois autour des tables joyeuses de Parme. Un jour Frugoni lui faisait don de quatre pipes et lui disait :

---

56. Ch. NISARD, « Un valet ministre... », p. 120-122. — H. BÉDARIDA, « Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne », p. 157.

57. A. S. P. *Der.* 1756 et 1757, *passim*. — C. I. FRUGONI, « La Cena trasformata in un bosco », « Metamorfosi de' convitati in fiori detto alla tavola del Sig. C.<sup>te</sup> Maresciallo Comand. Boselli », « Testamento del Re della Fava », « A Monsieur d'Antoine Conte di Belvedere ». « Opere poetiche », IX, 511, 516, 502, 535.



*Fuma pur, Rochette amato:  
Bevi, godi; e se vuoi vivere,  
Vivi sempre spensierato,  
Senza mai legger, nè scrivere.*

Cet autre compère, « le Solon des plaisirs », que le même poète nous représente à plusieurs reprises comme un grand joueur et comme « un peu trop ignorant », était écuyer de l'Infant et gouverneur du Palais du Jardin de Parme. En 1765, il faisait un voyage en France et s'arrêtait quelque temps à Lyon. En 1766, il fut un de ceux dont le nouveau Plan de la cour réduisit la solde. Il était cependant un des intimes de Dutillot. Il eut même à en souffrir en 1771, non parce qu'il figura dans des satires qu'il ne lut peut-être pas (en « *Uom che in carta mai non mette* »), mais parce qu'il fut emprisonné avec quelques-uns des amis du ministre<sup>58</sup>.

C'est grâce encore aux poésies joyeuses et aux plaisantes épîtres de *Comante* que nous connaissons la nature de M. et de M<sup>me</sup> de La Roque. Celle-ci considérait le poète comme un de ses visiteurs de choix. Celui-là trouvait « langoureuses, dites et redites » les louanges adressées à sa femme, mais il admirait les autres vers de *Comante*, au point de tapisser ses appartements des sonnets du poète, hommage et procédé décoratif également étranges. François La Roque était un des familiers de don Philippe et de Dutillot. Roberto Rice l'accusait de participer à la faction opposée à l'administration espagnole. L'historien Benassi l'a englobé dans la « foule de parasites pétulants » venus à la suite de l'Infant. Capitaine des dragons d'Espagne, La Roque avait été nommé le 1<sup>er</sup> mai 1749 sergent-major, et plus tard exempt du régiment des gardes du corps, et enfin majordome de semaine. Il avait soutenu le parti de Dutillot non seulement contre les ministres espagnols, mais aussi contre l'ambassadeur de France Maulevrier qui l'accusait en même

58. « A Monsieur La Rochette mandandogli in dono quattro pipe » et « Alla tavola del Signor Marchese di Felino » : « *Opere poetiche* » IX, 146 et 530. (Pour le goût du jeu *Ibid.* VIII, 147 ; IX, 222, 248, 251). — J.-B. Seregni à Dutillot, Lyon, 6 sept. 1765. A. S. P. Cbf. 52. « Canzone sopra la persona Du Tillot » : Ch. NISARD, p. 323. Un « Panegirico nella partenza da' Reali Stati di Monsieur Dutillot » (d'un, *Solitario Anonimo*) accusait en 1771 « le téméraire La Rochette » d'avoir organisé pour le compte du ministre le transport en France de fortes sommes d'argent. A. S. P. *Cartella Du Tillot*.

temps que l'Intendant général et M<sup>me</sup> de Leyde de donner des idées d'indépendance à l'Infant. D'ailleurs, la faveur de ce dernier ne devait guère durer. En 1756, « por varios motivos reservados a mi Real conocimiento », ce sont les termes du décret, don Philippe privait La Roque de ses emplois et le renvoyait des duchés<sup>59</sup>.

Louis de La Combe était aussi des intimes du souverain, et cela depuis le départ d'Espagne. Chef de la garde-robe et aide de la chambre, il était de ceux qui concouraient aux divertissements de la cour. D'autres s'occupaient de théâtre; lui faisait surtout de la musique avec le prince. Il l'avait suivi à travers toutes ses campagnes<sup>60</sup>. En octobre 1749, il se trouvait en sa compagnie au château de Sala, en attendant l'arrivée de la duchesse. En juillet 1750, un décret le nomma gouverneur des palais et lieux de délices, fonction distincte de celles de l'Intendant général. Quelques années plus tard le banquier parisien Bonnet pouvait le citer au comte de Caylus parmi les « honnêtes gens » de Parme. Ce courtisan ne professait pas pour le papier imprimé le même mépris que La Rochette. Il était abonné à l'*Encyclopédie*, avait souscrit à l'édition de La Fontaine de Montenault; à sa mort, les frères Faure, libraires à Parme, s'empressèrent d'acheter sa bibliothèque. Cette mort prématurée, survenue le 16 décembre 1757, affecta sincèrement Frugoni qui dans un sonnet célébra ce « rare exemple d'honnê-

---

59. C. CALCATERRA, « Il Frugoni prosatore », p. 97-98. — U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 203, 311, 363. — A. S. P. *Der.*, 20 juil. 1756, f<sup>o</sup> 76 et 77. Un décret du jour suivant (f<sup>o</sup> 78) punissait l'adjudant major des Gardes pour n'avoir pas su « arrestar e impedir que alguien hablasse a D<sup>n</sup> Francisco de La Roque ». — L'ancien favori se retira à Paris. Dutillot écrivait le 18 janv. 1766 à Bonnet: « Les dettes que M. de La Roque avait laissées à Parme sont payées; ainsi sa pension est absolument libre depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1765. Vous pouvez donc lui payer pour 1765 jusqu'à 1540 livres tournois ». (A. S. P. *Cbf.* 53).

60. Il avait à Chambéry remis le 3 nov. 1748 à M. Gardon de Péricaud un billet à ordre pour la somme de 2.500 livres. Était-ce pour couvrir des dettes personnelles, ou plus probablement des dépenses faites pour le service de l'Infant? C'est Dutillot, en tout cas, qui, après la mort de La Combe, régla l'affaire avec un de ses correspondants de Grenoble, M. Pascal, aux mains de qui le billet était passé. (Pascal à Dutillot, 2 janv. 1758, et Dutillot à Pascal, 14 janv. 1758. A. S. P. *Cbf.* 44).

teté et de fidélité », l'amour et le zèle du disparu pour les princes ses maîtres et son esprit de discrète charité<sup>61</sup>.

Le *Solitario Anonimo* qui composa en septembre 1771 un odieux « Panégyrique pour le départ de M. Dutillot à la louange de son bon gouvernement intéressé »<sup>62</sup> devait vitupérer les hommes vendus dont le ministre avait entouré le feu duc et la « couronne de bouffons, de rufians, d'athées, d'adulateurs et de Phrynés » dont il faisait sa compagnie. Le libelliste devait faire exception pour La Combe, s'apitoyer sur sa fin et lancer contre Dutillot une accusation qui ne peut étonner quand on connaît ce que disait alors Durfort : « On s'accuse ici de voleries et de poison avec une légèreté révoltante »<sup>63</sup>. L'auteur anonyme assurait que seule l'autorité du gouverneur des palais avait permis à Dutillot, Pygmée jusque-là obscur, de faire tout d'un coup des pas de géant. Et il poursuivait : « Quelle fut sa gratitude « envers son ami et bienfaiteur, je ne le dirai pas. Une chose « parle assez : la mort imprévue du pauvre La Combe, jeune « homme digne d'un sort meilleur et d'une vie plus longue ». Le fait que Frugoni ait pu exprimer publiquement ses regrets suffirait à prouver la mauvaise foi du *Solitario*. Voici qui est plus significatif encore. Dutillot annonça aux amis communs la perte de La Combe en des termes dont l'émotion porte toutes les marques de la sincérité<sup>64</sup>.

---

61. A. S. P. *Der.* 28 juillet 1750, n° 278<sup>bis</sup>. En sa qualité de gouverneur des *luoghi di delizia*, La Combe demandait en août 1756 que l'on fit restaurer pour les étrangers de marque l'hôtellerie de la *Porta* à Colorno (BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 331, n. 1). — Au sujet de l'*Encyclopédie* et de la bibliothèque de La Combe : Dutillot à Mauro à Lyon, 16 sept. 1758, Bonnet à Mauro, de Paris, 14 avril 1764. A. S. P. *Cbf.* 44 et 51. — C. I. FRUGONI, « Per l'immatura morte del Signor Luigi de La Combe, Francese ». « Opere poetiche » II, 516. — L'édition des *Fables*, précédée d'une vie de La Fontaine par M. de Montenault a paru de 1755 à 1759 (Paris, Desaint et Saillant), ornée des fameuses gravures de Cochin le fils d'après les dessins d'Oudry.

62. Diverses copies en sont conservées à Parme. Nous citons celle qui est passée de la Bibliothèque de l'abbaye de S. Giovanni Ev. à l'A. S. P. *Cartella Du. Tillot*.

63. Durfort à Aiguillon, Colorno 10 août 1771. Ch. NISARD, p. 313.

64. J.-B. Mauro lui répondait de Paris le 3 janvier 1758 : « Monsieur, « Je ne puis revenir du saisissement que m'a causé la funeste nouvelle « que j'ai apprise par le dernier courrier. J'en ai le cœur percé de



Parmi les Français qui défilent à travers les innombrables pages des Œuvres poétiques de *Comante Eginetico*, on s'étonne de ne point trouver Pierre Cérou, personnage également cité par Bonnet en 1753 au nombre des « honnêtes gens » de Parme et qui touchait plus que tout autre à la littérature. Il est vrai que le séjour parmesan de ce précepteur de la princesse Isabelle, de ce Contrôleur de la maison ducal s'étendit seulement aux premières années du règne de don Philippe. Charles Nisard a déjà esquissé la physionomie du chevalier de Cérou rencontré par Dutillot à Montpellier et apprécié par lui pour son esprit et ses manières distinguées, puis présenté à don Philippe qui le chargea de l'instruction de sa fille aînée, âgée de neuf ans. Benassi a précisé grâce aux documents des Archives de Parme que ce familier de la maison ducal devait enseigner à l'Infante l'histoire, les belles-lettres et la langue française et qu'il était payé sur la cassette privée du duc<sup>65</sup>. Rentré à Paris en 1754, Cérou se remit à la littérature dramatique où il avait fait ses débuts en 1740. Il resta en relations avec les Infants, avec le ministre et avec les fermiers de Parme.

A la tête de la *Furriera*, ou garde-meuble, se trouvait Jean Coulon qui avait eu d'abord la direction de la tapisserie. Sa scrupuleuse honnêteté fut particulièrement appréciée à la mort de la duchesse à Versailles. Il remit alors à Argental une importante somme d'argent trouvée dans la cassette de l'Infante et c'est lui qui fut chargé de rapporter à Parme les précieux effets de S. A. R.<sup>66</sup>. Il mourut en octobre 1766 à Parme, léguant

---

« douleur et l'état où je vous vois y met le comble. J'ai perdu un vrai « ami, et un père à qui j'ai l'obligation de l'honneur de votre connais-  
« sance. Je porterai sa mémoire jusques au tombeau quand il plaira  
« à Dieu... Permettez que je passe au silence pour ne pas renouveler  
« votre douleur... » A. S. P. Cbf. 44. Voir aussi plus loin, p. 221. une lettre adressée quelques mois après à M<sup>me</sup> de Milleville.

65. Ch. NISARD, « Un valet ministre... », p. 213, n.; U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1915, p. 329, n. 3.

66. Correspondance entre Dutillot d'une part et Argental et Bonnet de l'autre, janvier et février 1760. A. S. P. Cbf. 45 et 48. — Coulon devait passer par Novare et la Lombardie « *cogli preziosi effetti appartenenti a S. A. R.* ». Le gouverneur de Milan, Firmian, envoya à Magenta une escorte qui devait accompagner le fonctionnaire de la Cour de Parme jusqu'à la frontière du Plaisantin. Mais Coulon passa par Alexandrie en mars 1760. A. S. M. *Potenze Estere. Parma a Piacenza, 1750-1775*. Cart. 100.



quelque bien au jeune duc don Ferdinand. Mais par un décret du 31 octobre, celui-ci décidait que la moitié de ces valeurs serait distribuée aux pauvres et l'autre moitié aux légataires du défunt, ses domestiques et Joseph Chépy. Le décret réservait aussi la part qui devait revenir à la fille de ce dernier, une filleule du disparu : le marquis de Felino devait fixer le chiffre qui servirait à constituer une dot à cette jeune fille<sup>67</sup>. Chépy était le collaborateur direct du testataire : aide de la garde-robe générale, il était plus spécialement chargé des écritures du garde-meuble. Il s'occupait aussi de l'équipement et de l'armement des gardes et des livrées des écuyers. Il devait devenir chef de la garde-robe et préposé à la garde des bijoux<sup>68</sup>.

D'autres officiers de la cour eurent à Parme une existence plus longue que La Combe et Coulon. Joseph Garnier, par exemple, et Pierre Quillac figurent encore sur les états du personnel en 1785. Le premier était alors surintendant des bâtiments de Parme et de Sala et gouverneur du Palais ducal. Le second était gouverneur du Palais du Jardin et maréchal des logis de l'Infant. Cette dernière charge était celle qu'il avait exercée d'abord avec celle d'huissier de la chambre. C'est lui qui fut chargé en 1765 de préparer le voyage de Madame Louise et son séjour à Gênes. Il avait rang de capitaine ingénieur<sup>69</sup>.

---

67. A. S. P. *Dér.* 31 octobre 1766. Le décret donnait force de testament régulier aux volontés que le défunt avait exprimées par écrit sans avoir le temps de les établir par devant notaire.

68. Procès-verbal du *Congresso di Commercio*, 11 nov. 1763. A. S. P. *Cdt.* C. 192. Chépy à Dutillot, 20 juillet 1764 (demandant une série d'effets pour le Régiment des Gardes). *Ibid.* *Cbf.* 51. — Parmi les subalternes du garde-meuble, mentionnons : Charles-Simon Point, *scritturale* ; Jean Roche *aiutante* (qui fut aussi à partir de 1769, inspecteur des carrières de marbre de S. A. R. et qui s'occupa de l'établissement d'une fabrique de faïence) ; Pierre Angel, *sotto-aiutante*. Dans le personnel de la garde-robe, on trouve avant la mort de don Philippe : Michel Dupré Paté qui éveillait quelques soupçons à Versailles (L. de BEAURIEZ, « Une fille de France », p. 191) et Charles Jallot, mort à Versailles en décembre 1761 (Dutillot à Bonnet, 15 déc. 1761. A. S. P. *Cbf.* 46). Après 1771, le marquis Lorenzo Canossa, *Guardaroba maggiore*, avait sous ses ordres Ardouin Naudin, chef ; J.-B. Pascal et Jacques Pinard, garçons.

69. Dutillot à Régny, 13 juin 1765 (présentation de Quillac) A. S. P. *Cbi.* 896 ; et *Ruolo generale... fino al 1785*, f<sup>o</sup> 132 et 158. — Par un décret du 7 mars 1757, Quillac avait été appelé à faire partie de la maison de don Ferdinand qui venait d'accomplir sa sixième année.

A Colorno, on trouvait également des employés français de l'Intendance, Claude Escalonne, administrateur des domaines rattachés à ce *lieu de délices*, Louis Brutinel, chargé des bâtiments, Louis Hazon, gouverneur du palais et chef du garde-meuble.

#### IV.

Parmi les grands dignitaires et parmi les courtisans qui vivaient dans la familiarité des princes, notamment de don Philippe, les Français étaient donc nombreux. Ils l'étaient également dans les cadres subalternes de la cour. La *Real Casa* était organisée sur le modèle de la maison du roi de France. Sans atteindre le fastueux total de Versailles, le personnel de Parme formait un chiffre respectable. Autour de l'Infant et autour du grand monarque, les *offices*, ou services, de la maison étaient à peu près les mêmes.

Sans parler des musiciens, la Chapelle, ou *Oratorio*, comptait plusieurs Français, notamment l'abbé de Girard et le p. Fumeron. Le premier était, de longue date, un ami de Dutillot. Après avoir été chargé de l'administration de l'Oratoire de l'Annonciation près de Colorno (oratoire cédé par testament de la duchesse Dorothee-Sophie à Madame Infante), Louis de Girard, abbé de Saint-Acheuil, avait été nommé premier aumônier et chef de la chapelle de don Philippe. Parti pour un congé en France en septembre 1759, proposé par le comte d'Argental et le duc de Choiseul pour un bénéfice, il mourut à Montpellier le 24 avril 1760, avant d'avoir pu obtenir la faveur sollicitée de l'évêque d'Orléans, M. de Jarente, qui tenait à ce moment la feuille des bénéfices<sup>70</sup>.

---

Sur les quatorze personnes de cette maison, on comptait un certain nombre de Français: l'écuyer Nicolas Dirix, les aides de la chambre Pierre Naudin de la Ronde et Denis Machelart, le valet de chambre Louis Lemeyre, le garçon de garde-robe Antoine Gaspard, les huissiers de la chambre Jean Villesavoie et Pierre Quillac, d'autres officiers moins importants, Jacques Brusasques, J.-B. Milhomme. A. S. P. *Der.* f° 34 de 1757.

70. Argental à Dutillot, 25 fév., 3 et 17 mars 1760. A. S. P. *Cbf.* 48. Le frère de l'abbé, Aphrodite-Honoré, chevalier de Girard, Capitaine

Le Jésuite Thomas Fumeron avait d'abord été chargé de l'instruction religieuse de la fille aînée de don Philippe. Il avait même été nommé en 1755 précepteur des princes, peut-être pour donner un gage à la cour d'Espagne, où Elisabeth Farnèse et Ferdinand VI auraient voulu voir un Jésuite chargé de l'éducation du prince héritier de Parme. A l'arrivée de Condillac, Fumeron, dont l'enseignement s'était borné aux rudiments du catéchisme, ne fut plus que le confesseur de don Ferdinand et c'est lui qui, avec le maître d'italien Nicolò Ponticelli, a contribué à pousser son jeune pénitent dans la voie de la piété la plus extérieure<sup>71</sup>. Ces fonctions elles-mêmes lui furent retirées en 1763. Et lorsque, cinq ans plus tard, le gouvernement de Parme expulsa la Compagnie, le religieux dut, avec le p. Toussaint qu'il avait fait venir pour le seconder, reprendre le chemin de la France où il mourut peu après. Au moment de la chute de Dutillot, le p. Martial Montesaigne était encore confesseur de la maison, à côté du confesseur italien de don Ferdinand et du confesseur allemand de Marie-Amélie, le p. Gerardt Strassglieth.

Le département de la chambre comptait des serviteurs éprouvés de la dynastie de Bourbon. Ainsi Jean-Baptiste Lemeyre pouvait rappeler que son père, sa mère et ses frères s'étaient dévoués au service de Philippe V et que la plus grande partie de sa famille était attachée à la maison de l'Infant. Il demandait en conséquence l'honneur d'être reconnu comme noble parmesan. Et don Philippe le lui accordait le 1<sup>er</sup> avril 1757. Une autre fois, ce même valet de chambre faisait remettre en faveur de son fils Etienne une supplique au duc de Choiseul, ministre de la guerre et de la marine. Ce fils avait fait quatre campagnes sur mer ou sur terre, dont deux au Canada comme capitaine des volontaires de Montcalm; il avait été capturé sur

---

au Royal Comtois Infanterie, en garnison à Dieppe, envoya le 4 avr. 1761 une procuration pour la succession en qualité d'unique héritier. A. S. P. Cbf. 46.

71. Ferdinand craignait d'avoir contribué à la perte de Fumeron par les ruses maladroites dont il usait pour cacher les marques puériles de sa dévotion (« *Storia della mia vita* ». PEZZANA VII, 522). Le Jésuite, que son confrère Saverio Bettinelli mentionne parmi ses relations littéraires de Parme (« *Opere* », Venise, Cesari, T. XXI, 1801, p. 110), avait un frère premier commis au Bureau de la Guerre à Versailles (Dutillot à Argental, 3 sept. 1759. A. S. P. Cbf. 49).



le corsaire *Le Lion* de Bayonne. Le père demandait « la grâce de lui procurer la liberté » d'Etienne Lemeyre prisonnier à Plymouth<sup>72</sup>.

Une autre famille se trouvait largement représentée auprès de don Philippe et de don Ferdinand, celle des Naudin. Les deux frères Philippe et Louis étaient aides de la chambre avec 8.000 livres de solde et autant de pension. Pierre Naudin de la Ronde, précédemment garçon de la chambre, avait reçu à son tour le 6 mars 1757 les clefs et le titre d'aide. Il était parent de Louis de La Combe et d'un autre familier de l'Infant, M. de Milleville, qui vivait en France. Il tenait à une famille qui servait Philippe V et don Philippe depuis les toutes premières années du siècle. A ce titre Dutillot le faisait recommander en 1762 par le comte d'Argental à Bertin, ministre de la maison du Roi, pour une commission ou un emploi vacant<sup>73</sup>. Que Naudin n'ait pas persévéré dans son intention, ou que la recommandation n'ait pas suffi, c'est un fait qu'en 1774 il était encore au service de don Ferdinand.

Le roi de France avait un barbier ordinaire et huit valets de chambre barbiers servant par quartier. Il en fallait moins à don Philippe. Un aide de la chambre lui servait de perruquier et de barbier. Ce fut d'abord Nicolas Renard, mais ce personnage abandonna le rasoir et les fers quand il fut en 1757 admis dans la noblesse de Parme; il se borna dès lors auprès de l'Infant au rôle d'aide de la chambre qu'il continua auprès de don Ferdinand moyennant 7.000 livres de solde et 8.200 de pension. Il eut pour remplaçant en titre Joseph Provost qui

---

72. A. S. P. *Der.* Rescrit du 1<sup>er</sup> avril 1757, f° 50. Quelques semaines auparavant, le 6 mars 1757 (*Ibid.* f° 24), don Philippe avait nommé garçon de la chambre le garçon de la garde-robe Louis Lemeyre, fils de Jean-Baptiste. — Supplique s. d. parmi la correspondance Dutillot-Argental, *Cbf.* 49.

73. A. S. P. *Der.*, 6 mars 1757; Dutillot à Bonnet, 23 sept. 1758. *Cbf.* 44; Dutillot à Argental, 19 fév. 1762. *Cbf.* 49. L. Naudin devint lieutenant dans la petite armée de Parme et écuyer de camp de don Ferdinand. En 1790, il fit un voyage à Madrid et le ministre de Parme le recommanda à cette occasion au premier ministre d'Espagne (Cesare Ventura à Floridablanca, 1<sup>er</sup> déc. 1790, A. H. N. *Est.* 4488). Sur les fonctions administratives de Philippe Naudin et d'un autre de leurs frères, Joseph, voir ci-dessous, p. 174-175.



continua à être assisté de Louis Lecoq<sup>74</sup>. Le talent de ce dernier était-il supérieur? Il faut le croire, puisque la hiérarchie se trouvait modifiée en 1774. Don Ferdinand avait à son service Lecoq comme premier perruquier et barbier, Provost comme perruquier et Michel Batouflet comme aide de l'un et de l'autre<sup>75</sup>.

Les femmes naturellement étaient affectées au service des appartements de Madame et des jeunes princes, bien que la Chambre de l'Infant en comptât quelques-unes pour la lingerie. La blanchisseuse de don Philippe était une Française, Anne-Marie Armand qui percevait avant 1766 plus de 12.000 livres. Sous la direction de la marquise Pallavicini de Rome qui avait succédé à M<sup>me</sup> Malaspina comme *cameriera maggiore*, la maison de Marie-Amélie ne comprenait guère que des femmes de chambre françaises. La première en dignité et pour l'importance du traitement était Pétronille Dupuig qui depuis longtemps avait épousé le pharmacien de la cour José de Lama et qui avait donné le jour en 1754 et en 1760 à Giovanni Giuseppe et à Pietro de Lama dont les lettres de Parme conservent la mémoire. Venaient ensuite avec le même titre Angélique La Rochette, Françoise et Claudine Béranger, Louise Jourdain, veuve du sculpteur Boudard, et Isabelle Machelart. Marie Hazon était femme de chambre et coiffeuse. A la garde-robe se trouvait Louise Denise. La raccommodeuse de dentelles, Maxence Salentin, ne recevait pas moins de 18.000 livres l'an.

A la fin de 1774, trois enfants étaient déjà nés à don Ferdinand et à Marie-Amélie. Les appartements des princes étaient confiés à la haute direction de la gouvernante, la comtesse Aurelia Ariani à laquelle la marquise Malaspina avait dû céder les fonctions dont elle avait été chargée après la naissance de la princesse Charlotte. Sur les douze femmes de chambre aux ordres de l'*aia*, dix étaient françaises. La première était Louise Joly Prudent à laquelle dix ans plus tôt Dutillot confiait une sorte d'expertise d'ordre ménager : il lui avait fait examiner un

---

74. A. S. P. Der. 4 avril 1757.

75. A cette hiérarchie des dignités ne correspondait pas la hiérarchie des traitements et pensions qui formaient pour ces trois serviteurs un total respectif de 5.000, 12.000 et 6.000 livres. Batouflet était le fils d'un grand perruquier parisien, il était à Parme depuis le début de janvier 1762.

échantillon de savon fabriqué par un établissement de Plaisance<sup>76</sup>. Venait ensuite Elisabeth Roger qui avait exercé les mêmes fonctions auprès des filles de don Philippe et qui avait été, de plus, maîtresse de clavecin de la princesse Isabelle; et enfin Anne Cheynel, Thérèse Hazon, Philippine Roger, Louise Prudent, Marianne Aurier, Philippine Provost, Marie-Josèphe Béranger, Louise Frémont. Sans parler de la blanchisseuse Catherine Sauret, qui recevait 11.000 livres, ni du personnel subalterne.

Pour la plupart, ces femmes avaient servi au temps de Madame Infante. Mais de celles qui touchaient de plus près à la personne de Louise-Elisabeth bon nombre avaient pris leur retraite à la mort de la princesse; elles étaient restées en France et certaines étaient entrées dans la maison de Madame Adélaïde. D'autres plus jeunes s'étaient mariées, soit à Parme, soit à Paris<sup>77</sup>. Enfin, une M<sup>lle</sup> Jourdan, passée au service de l'Archiduchesse Infante, avait été chassée pour une raison qui touche à la petite histoire, on pourrait dire aux petites histoires de la cour de Parme en 1771. On avait alors parlé de cinq gouttes de poison trouvées sur une camériste stipendiée par les adversaires de la souveraine. Sur qui, au juste? Les uns prononçaient un nom; les autres, un autre. Ce fut M<sup>lle</sup> Jourdan qui fut sacrifiée et les souvenirs du comte A.-G. Rezzonico rapportent

76. Rapport signé Louise Prudent (quand peut-être cette personne n'était pas encore mariée) et adressé à S. E. le 27 juin 1764. « Carte relative allo stabilimento della Fabbrica de' saponi in Piacenza per i Fratelli Mulazzi ». A. S. P. *Cdt.* C. 107.

77. Victoire Servant, fille d'un aide-major des Housards tué au passage du Tanaro sous les ordres de S. A. R. (1745) demandait l'autorisation, qui lui était accordée, (A. S. P. *Der.* 28 avr. 1757), de se marier avec un lieutenant du régiment de Parme, Giacomo Coriazza. Une autre devenait en France M<sup>me</sup> Durosey, après avoir reçu vainement de M<sup>me</sup> Infante la promesse d'un intérêt dans les sous-fermes. Le 10 mai 1760, Dutillot écrivait au trésorier ducal à Paris, Claude Bonnet, de payer à cette dame la pension qui lui revenait, et de payer aussi celle de M<sup>lle</sup> Legras, belle-sœur de Routier, médecin de la cour. Bonnet avait, en effet, le 29 avril précédent signalé le cas de cette personne qui, « vieille et infirme », jouissait depuis 21 ans des faveurs de Madame (A. S. P. *Cbf.* 45). Plus de douze pensions étaient encore payées de la sorte en 1775.

à ce sujet des détails qui paraissent issus d'un roman de cape et d'épée<sup>78</sup>.

Il n'y avait pas à Parme comme à Versailles de distinction entre Grande et Petite Ecurie. Pour être unique ce département était encore considérable. Les grands écuyers de don Philippe et de Louise-Elisabeth avaient sous leurs ordres tout un personnel où l'on distinguait Joseph Charlary, chevalier d'Aunoy, qui fut rappelé par Louis XV à Toulouse, sa patrie, dans les circonstances que nous avons dites. C'est en 1756 que Charlary reçut le titre d'écuyer de camp et l'emploi d'écuyer cavalcadour, en remplacement de Jean Bunel qui rentrait à Versailles<sup>79</sup>. Il avait la surveillance des écuries sous les ordres immédiats du grand écuyer. Pendant plus d'un an, de mars 1766 à mai 1767, il eut la direction d'une fabrique de carrosses montée à Parme. Retiré en France, il conserva une pension de 12.000 livres sur les 18.000 qu'il touchait auparavant. Deux fils de Bunel reçurent successivement le titre d'écuyer de camp, Pierre en 1753, et, en 1765, Charles-Antoine, qui était venu de la maison du Roi en 1759<sup>80</sup>. Un autre officier des écuries était Pierre Aurier. Tantôt l'un, tantôt l'autre de ces écuyers faisait le voyage de France pour acheter des chevaux ou prendre livraison de ceux qui étaient donnés aux Infants. Quelquefois cependant Dutillot se contentait d'envoyer pour cela des serviteurs plus modestes, comme en 1765 le cocher Chapuy accompagné d'un palefrenier<sup>81</sup>.

Un autre office était fort important au temps de don Phi-

---

78. Ces souvenirs de Rezzonico le père ont été utilisés par M<sup>me</sup> C. FIGORINI-BERI dans son article sur « La sixième fille de Marie-Thérèse », *Revue Internationale* (Rome), 25 juin 1888, p. 697. (La même étude a paru en italien sous le titre « La corte di Parma nel sec. XVIII », dans la *Nuova Antologia* du 16 mai 1892).

79. A. S. P. *Der.*, 2 fév. 1756. Charlary avait révélé de bonne heure son caractère. A Dutillot qui s'étonnait d'une acquisition intempestive, Bonnet répondait le 26 fév. 1758 : « M. de Charlary m'assura à Ver-  
« sailles que vous trouveriez bon qu'il achetât des juments. Il en a  
« acheté une fort belle, m'assurant que vous ne vous souveniez pas  
« de m'avoir jamais recommandé de n'en pas prendre. Il est singulier  
« que les assurances ne lui coûtent pas davantage ». A. S. P. *Cbf.* 44.

80. Copie des deux nominations (15 oct. 1753 et 26 janv. 1765) signées du bailli de Rohan. A. S. P. *Cbi.* 896. — J.-B. Mauro à Dutillot, Lyon, 13 juillet 1759. *Ibid.* *Cbf.* 44.

81. Dutillot à Bonnet, 2 mars 1765. A. S. P. *Cbf.* 52.



lippe et de Louise-Elisabeth que Nattier a représentée à bon escient en costume de chasse. Parmi le personnel nouveau amené de Versailles par Madame en 1753, le ministre Roberto Rice signalait avec quelque dépit au gouvernement espagnol M. d'Apremont, chargé des équipages de chasse avec le titre de chef de la Vénerie, moyennant, disait-on, 24.000 livres de solde et autres avantages<sup>82</sup>. Moins de dix ans après, ce grand veneur était rentré en France où il s'occupait encore de procurer des meutes à l'Infant. François Demongeot, ingénieur au service de l'état, écuyer de camp et inspecteur des forêts ducal, était le plus haut officier des chasses de don Philippe<sup>83</sup>. Don Ferdinand était peu porté pour cet exercice; mais sa femme, dont le goût était bien différent, fit reconstituer sur un pied important le département de la Vénerie. Elle se fit envoyer un faisandier autrichien, Gottlieb Strisech; et les piqueurs retrouvèrent de beaux jours: Pierre Collet qui était allé en 1763 jusqu'en Angleterre pour acheter des chiens<sup>84</sup>, François Pomprin et Antoin Provost. Tout comme les garçons de meute Augustin Pomprin, Joseph-Louis Collet, François et Nicolas Provost.

S'il était des parties de la maison ducal où l'on pût s'attendre à trouver des Français, c'étaient bien la crédence, les cuisines et la cave. Vatel avait été à l'art culinaire ce que Le Nôtre avait été à l'art des jardins. Il avait introduit le classicisme à la table du roi; et ses émules l'avaient introduit à la table des particuliers. Le potage bisque, chanté par Boileau, s'était vulgarisé à la ville comme à la cour. Mais la Régence était venue, puis le règne de Louis XV avec les diners fins des petites maisons, chez les financiers et les favorites. C'était l'époque où Alexandre Grimod de la Reynière, précurseur de Brillat-Savarin, écrivait l'*Almanach des Gourmands*. L'ordonnance générale des repas encore large et somptueuse perdait cette raideur qui avait été la marque du dernier règne. La vraie cuisine française, où le sentiment de la mesure s'allie à la finesse du goût et à la fan-

---

82. Rice à Carvajal, 17 déc. 1753. A. S. G. Est. 5170.

83. A. S. P. Der. 5 janv. 1766 (décret fixant ses appointements de délégué aux armes de chasse et d'inspecteur des forêts); 31 mars 1766 (supprimant son titre d'écuyer).

84. Correspondance Dutillot-Bonnet, avril-juillet 1763. A. S. P. Cbf. 50.



taisie, établissait ses lois délicates. Sa supériorité reconnue faisait que maîtres d'hôtel, chefs et traiteurs étaient demandés de tous les coins d'Europe à Paris, à Lyon, en Bourgogne, dans le Bordelais. Carême, le grand maître du XIX<sup>e</sup> siècle, devait conseiller à tout ambassadeur de France de s'assurer le concours d'un bon chef de cuisine : « la table, disait-il, est le plus bel agent de la paix universelle ». Les représentants de Louis XV à Parme, et surtout le comte de Rochecouart, avaient prévenu ce conseil.

Quand au grand « maître-queux » de don Philippe, il s'attirait au moins les louanges de Frugoni. Le joyeux abbé s'adresse au chef de l'office de la bouche de S. A. R.,

*Al Signor De La Riviera,  
Che con tanta cura e fede  
Alle tavole presiede  
Sempre laute e delicate  
De' Sovrani, preparate  
Al ristoro, ed al piacere;  
E sa solo sostenere  
Così sperto e vigilante  
Un impiego sì importante.*

Il lui parle en faveur du poissonnier de la cour, ancien fournisseur des Farnèse, « bon diable », « qui va perdant la tête dans le regret infini de servir sans satisfaire »<sup>85</sup>. Le grand Vatel avait fait l'héroïque fin qu'ont racontée le duc de Saint-Simon et M<sup>me</sup> de Sévigné. Simon Rivière se contentait de passer sa colère sur le « pover Marinello » quand la marée venait à manquer.

Cet *officier* fut remplacé d'assez bonne heure par les aides de cuisine Pierre Baubillet et Antoine Espanel qui devaient servir alternativement de chefs<sup>86</sup>. Les princes et Dutillot lui-même étaient assez exigeants pour ce service. C'est ainsi que le ministre se séparait en 1764 de son cuisinier, Holbec : « il n'est pas assez fort pour ma maison », expliquait une lettre à Bonnet, qui déjà avait arrêté et envoyé à Parme un remplaçant.

85. C. I. FRUGONI, « Al Signor De La Rivière capo dell' ufficio della bocca di S. A. R. il Signor Infante D. Filippo, il Marinelli, provveditore de' pesci per la R. Corte ». « Opere poetiche », VIII, 140-144.

86. A. S. P. *Der.*, 9 juin 1756. — Rivière était encore en 1775 titulaire d'une pension de 4.800 livres de Parme. Antoine Roncier et J.-B. Sigé figuraient aussi, en qualité d'anciens aides de cuisine, pour deux pensions de 3.200 et de 1.200 livres.

D'autres fois, c'était le comte d'Argental lui-même qui choisissait les maîtres d'un art aussi important, comme en mars 1760, le sieur Matis<sup>87</sup>.

Plus que tout autre, le département de la bouche devait conserver le personnel français d'abord attaché à don Philippe et à Madame Infante. Officiers et serviteurs divers s'y transmirent leur charge de père en fils. Voilà pourquoi on y retrouve après 1775<sup>88</sup> à peu près tous les noms qui y figuraient au milieu du siècle. La *Credenza* était confiée à la haute direction d'un Espagnol, don Vincente Caro y Drogo, mais la moitié exactement de ses subordonnés était français, surtout ceux qui venaient immédiatement après lui, trois autres gentilshommes de la bouche : Noël Rué, Pierre et Ferdinand Lalain ; Claude Bouvier, écuyer tranchant<sup>89</sup>. Parmi les aides, on remarque Pierre Prudent, Gabriel Pascal, Dominique Rivière, parent sans doute de l'ancien chef de cuisine. A côté du *fornaio tedesco*, destiné à fournir de pain viennois Madame Archiduchesse, travaillent encore l'ancien boulanger de la maison, Louis Meley<sup>90</sup>, et Blaise Bonfillot son

---

87. Bonnet à Dutillot, 20 mars et 15 mai 1764 ; Dutillot à Bonnet, 15 et 26 mai 1764. A. S. P. Cbf. 51. — Bonnet à Dutillot 10 mars 1760 : « Le Sieur Matis que M. d'Argental vous envoie est parti il y a peu de jours : je lui ai donné 600 livres tournois pour son voyage ». *Ibid.*, 45.

88. « Stato di tutte le Persone che sono all' attuale Servizio... a tutto dicembre dell' anno 1774 » f<sup>o</sup> 23-29. A. S. P. Cdt. C. s. n° cart. 14-15.

89. Bouvier était depuis longtemps employé à la cour et particulièrement attaché à Dutillot. En nov. et déc. 1764 il donnait au ministre des nouvelles de la maladie de Condillac (lettres conservées à l'A. S. P. Cdt. C. 206). De garçon des appartements ducaux qu'il était alors, il passait bientôt à l'emploi de *Scalco* de la table d'État en raison du zèle qu'il avait déjà montré dans ce service (*Der.*, 1<sup>er</sup> juil. 1766). En juillet 1773, il se trouvait à Paris et y voyait l'ancien ministre qui le chargeait d'une lettre pour Prospero Manara. On lit en post-scriptum de cette lettre : « Je profite du départ du S<sup>r</sup> Claude Bouvier, Scalco della « Tavola di Stato, qui m'a été attaché si longtemps. C'est un garçon « sage, ancien serviteur de S. A. R. Il a bien de la famille. Puis-je « le recommander à votre protection ? » (Antonio BOSELLI, « Rimpianti parmigiani di Guglielmo Du Tillot (con due lettere inedite) », *Aup.*, janv.-fév. 1926. — p. 5 de l'extrait — *Parma, La Bodoniana*).

90. Meley avait été envoyé à Gênes en 1765 avec la suite de Madame Louise. Mais il n'y avait pas de four au palais Doria affecté au logement de la princesse et le Consul de France dut pourvoir à la fourniture du pain (Régny à Dutillot, 29 juin 1765. A. S. P. Cbi. 896).

garçon. Notons enfin les deux officiers du *gobelet* Damien Mire et Antoine Barrod, ainsi qu'Antoine Giraud, un des deux garçons d'argenterie.

Les différents offices de la bouche dépendaient alors de Georges Grillet, inspecteur général. Les chefs de *cuisine* étaient Pierre Vauvilliers et Antoine Espanel auxquels il revenait 12.000 livres l'an et qui avaient sous leurs ordres un officier italien, Luigi Richetti, mais sept aides français sur huit et deux garçons français sur deux<sup>91</sup>. A cet office étaient rattachés François Menot, chargé des écritures, et François Galodier, pâtissier. La *confiserie* comprenait Jean-Mathieu Frisé et deux aides, Jean Provost et Pierre Bardou. La *cave* enfin étoit confiée à Nicolas Neuville et nous verrons comment elle étoit montée<sup>92</sup>.

La plupart des corps de métiers étaient représentés à la cour et ils l'étaient le plus souvent par des Français, surtout lorsqu'il s'agissait des professions les plus délicates. Dès les débuts de son intendance, Dutillot reconnaissait la nécessité d'appeler à Parme des ouvriers étrangers : dans le pays on ne savait faire, par exemple, que des portes et des fenêtres incommodes et inesthétiques, fermées par de gros verrous ou de fortes barres de fer<sup>93</sup>. Marnet, premier tapissier, avait une charge plutôt honorifique et le travail étoit fait surtout par les autres tapissiers du garde-meuble, Jean-Baptiste Pétrus et Jean-Louis Hazon. L'un d'entre eux, Jean-Etienne Caral, étoit détaché au château de Sala. Hazon passa plus tard à Colorno comme chef du garde-meuble de la *Villa* et le fils de Marnet, Jean-Baptiste, le remplaça en qualité de garçon. Des deux matelassiers, le premier étoit Michel Gaulard et le garde-meuble comprenait aussi un tailleur, Joseph Feraud. Les tailleurs personnels des Infants étoient rattachés à

---

91. Joseph Lavergne, Jean Bonnet, Etienne Sigé, Guillaume Isaac, Claude Barrois, Grégoire Malestroït, Louis Rousseaux, aides avec 4.000 livres d'appointements ; André Petitbon et Jean-Antoine Arnaud, garçons avec 2.600. — Petitbon, malade de la poitrine, étoit allé passer quelque temps en Bourgogne, sa patrie, à partir du printemps de 1760 (Dutillot à Bonnet, 5 avril 1760 et Bonnet à Dutillot, 1<sup>er</sup> sept. A. S. P. Cbf. 45).

92. Nicolas Neuville, *cantiniere* de la maison depuis 1749, avait demandé et obtenu au début de 1757 le titre de *Jefe de la Cava* (rescrit du 24 janv. — A. S. P. Der. 1757, f<sup>o</sup> 9).

93. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1916, p. 339, n. 4.



ce service. C'étaient depuis longtemps Louis Lenchantin pour le duc, Antoine Ongnoux pour don Ferdinand et le tailleur de corps, nous dirions aujourd'hui de corsets, pour Mesdames, Henri Welleroffe que Bonnet avait choisi et engagé à Paris. Il y avait enfin deux tailleurs pour les livrées, Joseph Theraud et Laurent Moers. A ce même office de la *Furriera*, se trouvaient rattachés un maître plumassier Nicolas Laurent, venu de Lyon en 1758<sup>94</sup> et un horloger Nicolas La Fontaine. Aux Ecuries de S. A. étaient annexés les ateliers de maréchalerie et de sellerie, confiés, le premier à Jacques Orus, et le second à Léonard Jabalot, venu en 1768 remplacer Pierre Courvoisier.

D'autres artisans dépendaient des Bâtiments et travaillaient sous la direction de l'architecte et du sculpteur de S. A. R.<sup>95</sup>. En 1751, on trouve un tourneur au service de l'Infant, J.-B. Anet. Un peu après, Marc Vibert, sculpteur sur bois, exerce son art pour le compte de la cour. En 1762, faisant des « offres... pour l'entretien des sculptures du palais », il demandera à être inscrit au rôle de la maison et parlera des « huit années qu'il a employées au service de S. A. R. ». En 1764, Dutillot accorde 20 sequins de gratifications à Victor Priez, dit L'Angevin, un menuisier qui, tout en ayant boutique à la ville, travaille pour la Cour à Parme et à Guastalla<sup>96</sup>. Sans dépendre directement des bâtiments ducaux, un autre Français concourait à leur entretien et aux constructions nouvelles en fournissant la matière première. C'était le charpentier et menuisier Nicolas Yon qui introduisit dans les duchés le système du flottage des bois. Il obtint à cet effet un monopole du *Magistrato* de Parme en 1753<sup>97</sup> et provoqua en 1761 un petit incident avec la Régence de Toscane pour avoir pratiqué une coupe dans une forêt contestée entre le territoire parmesan de Miscoso et la paroisse toscane de Comano<sup>98</sup>.

---

94. Dutillot à J.-B. Mauro, 22 avril 1758. A. S. P. *Cbf.* 44.

95. Certains ouvriers travaillant aussi sur bois ou sur métaux, mais dépendant des Ecuries: Martin Angel, carrossier, et Claude Chatelain, fondeur, chargé des bronzes dorés.

96. Requête du 10 déc. 1762. A. S. P. *Cdt.* A. 13. — Questionnaire sur le personnel en date du 26 décembre 1764. *Ibid.* *Cbf.* 51.

97. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1916, p. 239, n. 3.

98. « Memoria » sans date, mais de 1761, jointe au dossier relatif à cette contestation. A. S. F. *Reggenza* 384.

Les deux ouvriers d'art qui dans cet ordre travaillèrent le plus longtemps à Parme furent Michel Poncet et le flamand Jean-François Drugman qui touchaient l'un et l'autre 3.000 livres d'appointements et 7.000 de pension. Poncet était déjà en service comme ébéniste en 1755. Il se rendait en 1759 à Lyon, sa ville natale, pour ses intérêts particuliers, mais il profitait de ce séjour pour rapporter des dessins et des modèles nouveaux. Drugman commença à travailler pour la cour au moment des travaux de réfection nécessités par le mariage de don Ferdinand. Il figurait encore, comme Poncet, sur les *Ruoli* de 1785<sup>99</sup>.

La cour avait aussi ses ouvriers sur métaux : le parisien David Le Fort, serrurier, mort en 1756<sup>100</sup> ; Benoît Sylvestre, dauphinois, maître-forgeron ; le lyonnais Marchand, fondeur et ciseleur, qui semble avoir quitté Parme en 1765 après un séjour de trois ans<sup>101</sup>.

Parmi les décorateurs, signalons un des plus intéressants, le peintre en voitures Duhallas qui travailla à la fabrique de carrosses dont Charlary venait de céder la direction au contrôleur des écuries Jérôme Obach. C'est à l'intendance des *Reali Palazzi e Fabbriche* que les jardins ducaux étaient rattachés, sur l'exemple de la cour de France. Au départ de Dutillot, le maître-jardinier de Parme était Louis Oranger (*trahunt sua fata nomina*) auquel revenaient annuellement 2.600 livres, et qui avait pour aide un homme du pays. Au bout de quelques années, il avait au contraire pour le seconder un parent, son fils peut-être, puisque les Rôles de 1785 désignent à cette place Pierre Oranger. Le parc de Colorno beaucoup plus étendu et qui comprenait des dépendances plus nombreuses fut d'abord confié aux soins de François Anquetil, dit Delisle. Nommé premier

---

99. Dutillot à Mauro, 24 juillet 1759 (recommande Poncet « ébéniste de cette cour » et autorise à lui avancer jusqu'à 1.000 écus pour achats de bois et de modèles). A. S. P. Cbf. 44. — Bonnet était chargé aussi de faire venir quelquefois des fournitures pour Poncet (Dutillot à Bonnet, 12 fév. 1763 et Bonnet à Dutillot, 19 avril 1763. *Ibid.* 50). — Le décret nommant Drugman est du 22 janvier 1769.

100. La veuve de Le Fort, demeurant à Paris, faisait désigner par acte notarié du 2 mai 1756 comme son « procureur général et spécial » G. B. Grassi, secrétaire de l'Intendance. A. S. P. Cbf. 43.

101. Dutillot à Bonnet, 26 janv. 1765 et à Mauro, à Lyon, 15 juin 1765. *Ibid.* 52.

jardinier de S. A. R., celui-ci fut chargé en 1751 de reconstituer le *Potager* créé au temps des Farnèse<sup>102</sup>. Bientôt cependant l'on dut renoncer aux services de cet homme. Il crut recevoir un congé pour soigner sa santé ébranlée et en juin 1756 Dutillot envoya à Bonnet une lettre d'ordre pour la pension du directeur des jardins: l'Infant se reconnaissait « satisfait de la probité et de la bonne conduite du Sieur Anquetil »; en réalité, l'Intendant général était heureux de le voir partir et quand cet ancien serviteur voulut au bout de quelques mois reprendre ses fonctions, il lui fut répondu que la place avait été donnée à son frère<sup>103</sup>. C'est, en effet, Modeste Anquetil qui figure en 1774 comme jardinier à Colorno, en même temps que Jean Arquillère au domaine de Sala<sup>104</sup>.

## V.

Les armées du roi d'Espagne avaient fourni aux différentes unités de Parme un contingent appréciable. Mais, dès l'origine, les Français de tout grade n'y manquèrent pas. Point n'est besoin pour le prouver de suivre les états de ces rares formations. Quelques exemples suffiront. Parmi les Gardes du corps on trouvait un De Mauger et des représentants de nobles familles

---

102. Anquetil recevait une compensation annuelle de 36.000 livres, mais devait fournir de légumes et de fruits la table ducale. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 344.

103. Dutillot à Bonnet, 12 juin 1756: ordre de pension; Bonnet à Dutillot, 7 déc.: Delisle est rétabli, « il travaille et se perfectionne dans des choses qui peuvent être utiles à Parme », il souhaiterait y retourner; Dutillot à Bonnet, 25 déc. 1756: « Cet homme partit d'ici malade, « partie réellement, partie d'imagination, et traînant depuis longtemps « un esprit court, nous gâtant tout par son obstination, voulant être « docteur et non pas jardinier... Sa place fut donnée à son frère: il « n'y a pas de remède. Il viendrait de Paris plus sot savant et nous « ferait plus de mal qu'auparavant ». A. S. P. *Cbf.* 43. Ce jardinier était, deux ans après, au service de Rouillé, l'ancien ministre des affaires étrangères (Bonnet à Dutillot, 2 mai 1758. *Ibid.* 44).

104. Pour montrer la diversité des métiers que les Français exerçaient pour la cour de Parme, disons que la Bibliothèque ducale comptait le relieur Louis La Ferté et que les machinistes du théâtre furent de père en fils des Deslandre.



françaises comme Jacques et Jean-Antoine de Crouzillac<sup>106</sup>. La même compagnie des gardes comptait parmi ses exempts Louis Brisac et avait pour commissaire Jacques Dupré de la Balme. D'autres sujets du roi de France commandaient les détachements des places et châteaux du duc de Parme. Louis Thierry, de Gisors, lieutenant-colonel, puis colonel *agrégé* à l'armée de Parme, était gouverneur du château de Bardi dans les Apennins<sup>106</sup>. A Joseph Chansiergue, commandant de la place et du duché de Guastalla en 1762, avait succédé M. La Barthe. Un autre Français, le capitaine Victor Gallet de Recologne, était gouverneur du château de Rossena, une des anciennes forteresses de la comtesse Mathilde; il demandait sa retraite en 1774<sup>107</sup>.

Ces derniers officiers commandaient aux milices locales. La réalisation de certains projets de Dutillot devenu secrétaire à la guerre devait le pousser à faire appel à des militaires beaucoup plus élevés en grade. Il écrivait à Argental le 31 mars 1764<sup>108</sup>:

---

105. A tous trois don Philippe accorde une pension de 800 livres au début de 1756. A. S. P. *Der.*, 1<sup>er</sup> janv. 1756. Un autre garde du corps, au nom qui rappelle les chansons militaires de l'époque, La Rigole, officier basque du côté de France et précédemment cadet dans un régiment d'Espagne, faisait solliciter en 1771 par Dutillot le commandement d'un fort en Espagne à la frontière des Pyrénées. Dutillot à Grimaldi, 2 juin 1771. A. G. S. *Est.* 5258.

106. Dutillot à Bonnet, 1<sup>er</sup> sept. 1764 (fait donner des nouvelles de Thierry à M. Groseil son parent) A. S. P. *Cbf.* 51. En 1765, Thierry passa un congé dans sa famille, à Gisors, et attendit pour rentrer à Parme le retour en France du bailli de Rohan (Bonnet à Dutillot, 12 nov. 1765. *Ibid.* 52). Il se plaignait en 1767 d'un sergent invalide du château de Bardi, Perrin, et proposait qu'on le transférât à Guastalla « sous les yeux de M. La Barthe », gouverneur de cette place (Thierry à Dutillot, 6 déc. 1767. *Ibid.* *Cdt.* C. 121).

107. A. S. P. *R. D. Camera.* — *Ruolo di Parma. 1774 al 1805* (46) f° 459. Rossena, actuellement dans la province de Reggio, faisait alors partie du duché de Parme avec quelques terres à la droite de l'Enza.

108. C'est-à-dire au moment où Choiseul achevait la reconstitution de l'armée française si éprouvée par la guerre de Sept Ans. BENASSI en a justement fait la remarque dans les quelques lignes (« G. Du Tillot » *Aspp.* 1919, p. 129-130) qu'il a consacrées aux mesures militaires décidées à Parme à la fin de 1763 et appliquées en 1764 : dédoublement du régiment existant en vue de constituer le régiment de Parme et le régiment de Plaisance; création d'un corps d'infanterie, le régiment des Gardes. La petite armée de Parme avait été organisée d'abord à l'espagnole sous la direction de l'ambassadeur Bondad Real. Cette fois, la discipline et la hiérarchie françaises furent imposées aux forces militaires des duchés.

« S. A. R., étant dans la nécessité indispensable d'augmenter le  
 « peu de troupes qu'elle a, s'est déterminée de former un nou-  
 « veau corps qui sera affecté en partie à sa garde. Elle a consi-  
 « déré, dans la création de ce corps, le double avantage d'em-  
 « ployer quantité d'officiers agrégés au Régiment de Parme  
 « lorsqu'il fut cédé par l'Espagne, et d'y employer une partie  
 « de sa noblesse la plus distinguée. Le désir qu'Elle a que ce  
 « corps soit établi *sur le meilleur pied pour le service et pour*  
 « *la discipline* l'a déterminée à se procurer deux officiers qui  
 « aient servi en France et à leur destiner les postes de Lieute-  
 « nant-Colonel et de Major. On a trouvé pour le premier M. le  
 « chevalier de Virieu de Beauvoir, du Dauphiné, et pour le  
 « second M<sup>r</sup> le baron Duminique, de Frisbourg-en-Brisgau »<sup>109</sup>.

A quelques semaines de là, le ministre de Parme était instruit par Choiseul de l'approbation donnée par Louis XV au choix de don Philippe. Le Roi, lui disait d'autre part le comte d'Argental, n'avait « fait aucune difficulté de conserver au chevalier de Virieu les droits de régnicole et de citoyen ». Mais une question se posait : le baron Duminique était-il naturalisé français ? Et Dutillot de répondre sur ce point : l'observation relative à Duminique « est naturelle puisqu'il est né étranger ; il faut  
 « cependant qu'il ait quelque droit de citoyen en France, car il  
 « a demandé expressément qu'il lui soit conservé »<sup>110</sup>. Bientôt

109. Dutillot à Argental, 31 mars 1764. A. S. P. Cbf. 49.

110. Argental à Dutillot, 21 avr. 1764 ; Dutillot à Choiseul, 28 avr. 1764 (remerciements au nom de l'Infant) ; Dutillot à Argental, 5 mai 1764. La raison de la demande de Duminique « est sans doute l'espérance de l'héritage de M<sup>me</sup> la marquise de Broc, sa tante qui peut  
 « lui laisser une fortune honnête... ». A. S. P. Cbf. 49. Choiseul avait écrit au baron Duminique, de Versailles, le 20 avril 1764 : « Le Roi  
 « ayant bien voulu approuver, Monsieur, que vous passiez au service  
 « de l'Infant duc de Parme, S. M. m'a chargé de vous mander, qu'en  
 « répondant à la confiance de ce Prince elle vous tiendra compte des  
 « services que vous aurez rendus dans le corps auquel il vous aura  
 « fait connaître qu'il a l'intention de vous attacher, ou dans tout autre  
 « où il jugerait que vos talents pourraient être utiles, comme s'ils  
 « étaient rendus à Elle-même, qu'en conséquence vous conserverez  
 « tous les droits, auxquels votre naissance peut vous mettre à portée  
 « de prétendre dans le Royaume, et que vous participerez même aux  
 « récompenses dont les officiers qui La servent dans ses troupes peuvent  
 « être susceptibles » (Copie dans une lettre de Duminique à Dutillot,

le major quitte sa garnison de Montmédy, passe par Paris et se met en route pour l'Italie. Le 2 juin, Dutillot écrit à Argental : « M. le baron Duminique est ici depuis deux jours, il paraît « aussi aimable qu'il est bon officier ; quant à M. le chevalier « de Virieu, sa politesse et sa douceur le font aimer non seulement des officiers de son corps, mais de tous ceux qui le « voient et qui ont à faire à lui. Et tout le monde juge qu'ils « feront tous deux de la bonne besogne »<sup>111</sup>.

Besogne des plus variées, et qui comprit, pour Duminique, jusqu'à l'enseignement de la langue allemande au Collège des Nobles<sup>112</sup>. Cet officier, Badois d'origine, mais passé au service du roi de France et de là au service de Parme, s'acclimata fort bien à sa nouvelle patrie. Les poésies de Frugoni montrent ce « jeune guerrier aussi aimable que fier » fervent de la chasse, participant aux joyeuses réunions de la société de Parme, serviteur même des Muses, digne dans les métamorphoses poétiques d'une fin de carnaval d'être représenté sous le symbole d'un laurier :

*Duminhic, Vate canoro  
E guerrier, diventi Alloro;  
E se molto onor ne' carmi,  
Molto onor si fa nell' armi,  
Dall' alloro a gran ragione,  
Se vuol, abbia due Corone*<sup>113</sup>.

Très lié avec son colonel, le marquis Calcagnini, Duminique s'attacha surtout au ministre et à quelques-uns des grands dignitaires français de la cour. Au moment des tempêtes soulevées au sein du peuple de Parme contre Dutillot, colonel et major des gardes furent menacés d'arrestation en même temps que la marquise Malaspina (nuit du 28 au 29 juin 1771). Il ne fallut

---

de Montmédy, 27 avril 1764. A. S. P. Cbf. 51). Cet officier signait « le baron Duminique ». On trouve dans de nombreux documents du temps la graphie, plus italienne qu'allemande, Du Minich, et plus souvent Dominique. Frugoni écrit Duminhic.

111. Dutillot à Argental, Parme, 2 juin 1764. A. S. P. Cbf. 49.

112. Le major des Gardes fut appelé également à vérifier, et non pas seulement pour la fourniture des troupes, la qualité des toiles produites par la manufacture d'état de Guastalla.

113. « Testamento del Re della Fava » et « La Cena trasformata in un bosco ». « Opere Poetiche » IX. 502 et 511.



rien de moins que les représentations énergiques des deux ambassadeurs Revilla et Boisgelin pour faire échouer ce projet imprudent. Si rien ne nous permet d'affirmer que l'officier soit resté en relations avec le marquis de Felino après sa chute, nous savons qu'en 1772 il était encore en correspondance avec Keralio. En août 1783, il était nommé maréchal commandant la place et le duché de Plaisance; mais en octobre 1790, don Ferdinand, redoutant le caractère violent et plus encore les sympathies révolutionnaires du baron, l'engagea à demander un congé dans l'espoir qu'il serait définitif<sup>114</sup>.

Nous verrons que le bailli de Virieu occupait à ce moment un poste important dans la diplomatie ducale. Exposons ici son action à Parme jusqu'à la chute de Dutillot. Le lieutenant-colonel des gardes de don Philippe signait « le comte de Virieu-Beauvoir ». C'était une usurpation de titre de la part de Jean-Loup, troisième fils d'André-Nicolas de Virieu-Beauvoir, qualifié marquis de Faverges, baron de Romagnieu, seigneur de la Palud et du Pont de Beauvoisin<sup>115</sup>. Le comte d'Argental, Dauphinois lui aussi, pouvait écrire de l'officier supérieur qui devait rejoindre Parme: « Je suis fort au fait de la famille de M. le chevalier de Virieu, étant originaire du pays dont il est, et je sais qu'elle est très bonne »<sup>116</sup>. Il s'agissait de la branche de Beauvoir de ces Virieu qui allaient encore s'illustrer dans la

---

114. Dutillot à Grimaldi, 17 juillet 1771. A. G. S. *Est.* 5258. — Keralio à Duminique, Paris 24 mai 1772. Lettre citée par Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 235-236. — Chronique anonyme de Plaisance (à la date du 19 août 1783), publiée par S. FERMI: « Gli Scarsi frammenti di una cronaca... » *Bsp.* juillet-sept. 1922, p. 123. — Juan Ventura de Bouligny, chargé d'affaires d'Espagne, à Floridablanca, 9 oct. 1790: « Este « S.<sup>or</sup> Infante con motibo de tranquilizar los espíritus de los Placentinos « que estavan algo inquietos por el carácter violento y poco reflexivo « del Comandante de aquel Ducado, Baron Duminique, mui adicto « á los Franceses, haviendo encontrado justas sus queexas, politicamente « le hizo saber pidiere un semestre para viajar; el que concedido, « partió sin despedirse la semana pasada, haviendo vendido la maior « parte de sus muebles ». A. H. N. *Est.* 4.435.

115. Qui avait épousé en 1720 Louise-Marie de Boffin. G. de RIVOIRE de la BATIE. « Armorial de Dauphiné contenant les Armoiries figurées de toutes les Familles nobles et notables de cette Province accompagnées de notices généalogiques complétant les nobiliaires de Chorier et de Guy Allard ». Lyon, impr. Louis Perrin, 1867, p. 807-808.

116. Argental à Dutillot, 19 mai 1764. A. S. P. *Cbf.* 49.

politique grâce au comte François-Henri, membre de l'Assemblée Constituante, et dans les lettres grâce à l'ami bien connu de Lamartine. A peine arrivé à Parme, le chevalier s'occupa activement de l'organisation du régiment qu'il commandait en second<sup>117</sup>. Quand le gouvernement de Parme fut appelé en 1769 à pourvoir aux places vacantes de la maison du nouveau duc, Virieu fut nommé premier écuyer. Confident du prince, au point d'être choisi parmi les gentilshommes que celui-ci emmena de Colorno à Parme pendant les troubles de juillet 1771, il eut, comme le marquis Soragna, capitaine des mêmes Gardes, le courage de prémunir l'Infant contre les mauvais conseils et de lui représenter qu'on ne pouvait décemment arrêter M. de Felino<sup>118</sup>.

Avec François Treillard, nous touchons encore à la cour et indirectement à l'armée ; mais nous abordons les bureaux ministériels, ou mieux nous entrons dans le secret de l'administration de Parme à l'époque de Guillaume Dutillot. Ce collaborateur du ministre, auquel on a fait les mêmes reproches qu'à celui-ci, n'a jamais eu sa revanche. Une des satires de 1771, imaginant une statue de l'homme que l'on voulait abattre, a fait de Treillard un des yeux de Dutillot, le second étant Joseph Garnier. Une autre l'a représenté comme arrivé à Parme miséreux, comme infime domestique d'un peintre de décors, comme enrichi ensuite par les concussions. Ces propos paraissent avoir influencé à distance l'opinion du plus récent historien de cette période de la vie parmesane. Infirmant certains jugements favorables sur Treillard, comme celui de Bernardino Cipelli. Benassi parle de ce « Français ancien soldat, puis favori de don Philippe, qui n'offre aucune preuve de compétence en matière d'agriculture et qui semble avoir été plus habile à grossir sa bourse qu'à enrichir les terres du Duché »<sup>119</sup>. Sans vouloir *a priori* réhabiliter ce personnage, et sans nier que par certains côtés il peut rappeler Gil Blas au service du duc de Lerme, il convient de reprendre ici sa biographie et d'examiner sommairement son rôle dans le développement de l'économie publique.

117. Virieu à Dutillot, 13 juil. 1764. A. S. P. *Raccolta Storica*, 5.

118. Dutillot à Grimaldi, 16 juin 1771 et 21 juillet 1771. A. G. S. Est. 5258. — Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 203.

119. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1921, p. 19-21 et 73.

Dans une supplique à don Philippe, datée de 1760, Treillard pouvait vanter l'ancienneté et la noblesse de sa famille ruinée par les guerres de religion. Qu'il y ait eu dans sa province natale des nobles de ce nom, le fait nous est attesté par l'Armorial du Dauphiné<sup>120</sup>. Et qu'un homme dont l'intelligence et l'instruction, sans parler du savoir-faire, apparaissent manifestes à travers les correspondances et les pièces rédigées par lui, que cet homme soit resté simple *soldat* de 1740 à 1749, cela semble assez invraisemblable. S'il fut inscrit en 1760 parmi les *Uffiziali aggregati* des milices de Parme au titre de lieutenant de cavalerie, c'est vraisemblablement qu'il avait accédé à ce grade ou à un grade de peu inférieur dans les armées du Roi. Plus rapide et plus heureuse fut sa carrière civile. Dès 1754, il était officier de l'Intendance générale, chargé spécialement des comptes de la cour<sup>121</sup>. « En considération de son zèle et de son application », ses émoluments étaient portés à 8.000 livres à courir du 1<sup>er</sup> juillet 1757. En 1759, nous le voyons prendre un congé, passer par Lyon et se rendre en Dauphiné pour ses affaires particulières. De Lorraine, les parents de M<sup>me</sup> Treillard envoient à Parme d'importants papiers de famille par l'intermédiaire de Bonnet. En 1765, le secrétaire et ami de Dutillot, familier en même temps de don Philippe, se trouve auprès du prince pendant le fatal voyage en Piémont<sup>122</sup>. C'est aux services rendus au duc dans ces moments suprêmes que se référait un décret de l'année suivante, nommant François Treillard secrétaire de cabinet du

---

120. Une dame Pernette Treillard rendait hommage en 1704 pour la terre et seigneurie de Meyrieu. En 1764, le Sieur Treillard de Boissieu, procureur du Roi au bureau des finances de Grenoble, était seigneur de Boissieu, paroisse de S<sup>t</sup> Vincent de Mercuse, près du Touvet, dans la vallée du Grésivaudan. G. de RIVOIRE de LA BATIE, « Armorial de Dauphiné... », p. 743. Une Généalogie de la famille Treillard dressée au début du XIX<sup>e</sup> Siècle et conservée à la BIBL. de GRENOBLE (*Ms. Q. 744*) ne mentionne pas notre personnage. Comme cette généalogie ne donne que les chefs de famille, les aînés masculins, il faut admettre que le François Treillard passé à Parme était un cadet.

121. Dutillot à Bonnet, 11 nov. 1758. A. S. P. *Cbf.* 44.

122. A. S. P. *Der.*, 18 oct. 1757. — Dutillot à Mauro, 18 mai 1759; Mauro à Dutillot, Lyon 29 juin 1759. *Cbf.* 44. — Dutillot à Bonnet, 28 juil. 1764. *Ibid.* 51. — Omero MASNOVO, « La morte di d. Filippo di Borbone secondo nuovi documenti », *Aup.* juil.-sept. 1915, article qui fait un large usage d'une correspondance de Treillard.



nouveau duc et le détachant de l'Intendance générale « où il s'était toujours distingué pour sa capacité et son attention ». Don Ferdinand écrivait (ou signait) ceci : « Nous nous sommes « déterminé d'autant plus volontiers à cette nomination qu'il « a, nous le savons, tenu les fonctions de secrétaire de cabinet « auprès de notre auguste père..., et que son habileté, son zèle « et sa fidélité ont donné pleine satisfaction à notre père, pendant « son séjour à Alexandrie »<sup>123</sup>.

Surtout, Treillard avait été jusque là un des collaborateurs immédiats de Dutillot, rédigeant une partie de ses dépêches et notamment les nombreuses lettres d'affaires que chaque courrier emportait en France pour les divers correspondants de la cour de Parme. C'est lui encore qui devait être chargé du détail d'une importante correspondance entre le ministère et le comte A.-G. Rezzonico, envoyé en Lombardie de décembre 1766 à avril 1767 pour recueillir des documents et des informations relatifs aux intérêts de Parme, puis d'une autre avec Marco Andrea Bisatti qui envoyait de Milan des cartes et des plans relatifs aux controverses de frontière avec la Lombardie autrichienne<sup>124</sup>.

Bientôt, le secrétaire fut associé plus directement à la gestion des affaires publiques. Un décret du 9 mai 1768 le nomma Commissaire général du commerce et de l'agriculture. Un notable commerçant de Plaisance, François Goin, esprit indépendant et réaliste, lui écrivait à cette occasion : « Votre « doctrine, votre probité, vos talents sont notoires, et tous ceux « qui vous connaissent vous rendent la justice qui vous est due. « MM. les Consuls du Collège des Marchands avec qui je « m'assemblai samedi... m'ont chargé de vous passer leurs « félicitations »<sup>125</sup>. Après la chute de Dutillot, il dut s'éloigner de Parme pour cause de maladie et peut-être aussi par prudence. Un décret du 30 mai 1773 lui accorda une pension de 10.000 livres de Parme, « en raison de sa santé chancelante » qui le mettait dans l'impossibilité tant de remplir ses emplois que de

---

123. A. S. P. *Der.* 5 juin 1766. Un autre décret du 16 assignait au nouveau secrétaire 12.000 livres d'émoluments, tout en lui conservant les 3.000 de solde comme lieutenant de cavalerie.

124. A. S. P. *Cdt.* C. 120 et C. 86<sup>bis</sup>.

125. Goin à Treillard, Plaisance, 13 juin 1768. A. S. P. *Cdt.* C. 198.

réintégrer les duchés, et « attendu les services rendus ». Cette pension lui fut servie jusqu'à sa mort survenue en 1781<sup>126</sup>.

Un autre collaborateur immédiat de Dutillot, du moins à partir du jour où le ministre des Finances eut aussi le ministère d'*Etat*, fut Jacques Dupré de la Balme, successeur de Francesco Berti comme commissaire de guerre des gardes et troupes de don Philippe, premier commis (*official maior*) de la Secrétairerie d'Etat dès le temps de Carpintero. C'est à ce titre que le duc l'envoya à Turin en 1757 pour y organiser le voyage de Madame Infante et notamment le passage par le Mont-Cenis et la Savoie<sup>127</sup>. La correspondance avec la France devenant plus importante, il fallut, quelques années après l'élévation de Dutillot au pouvoir suprême et après la nomination d'un représentant attitré à la cour de Versailles, un nouveau secrétaire au fait de la correspondance diplomatique en langue française. Ce fut Robert-Martin Le Suire qui devait jouer un certain rôle dans les lettres à Parme. Sentant le besoin que le ministre a de ce nouveau fonctionnaire, Bonnet organise en toute diligence le départ de Paris en juin 1764. Par Lyon, Genève et Turin, Le Suire arrive à Parme à la fin de juillet<sup>128</sup>. Dès lors et jusqu'à 1772, il figure dans les cadres de la secrétairerie d'Etat avec rang d'*officier*. Parmi les commis du même service on trouve à partir de 1766 Philippe Naudin, précédemment aide de la chambre de don Ferdinand. Un décret du 5 juin de cette année institua, en effet, une Secrétairerie d'Etat *italienne* et réorganisa la Secrétairerie d'*azienda* en la subdivisant en deux départements. Joseph Naudin, frère de Philippe, fut nommé *aïutante* de cette Secrétairerie. En 1791, il était encore à Parme

---

126. *Stato di tutte... le pensioni...* 1775, f° 6, A. S. P. Cdt. C. s. n° cart. 14-15, et *R. D. Camera. Ruolo di Parma...* 1774 al 1805 (46) f° 353. — Le commissaire du commerce avait été effectivement frappé d'une grave maladie au printemps de 1770. La Barthe à Treillard, Guastalla 15 mars 1770, et Chazotte à Treillard, La Riva, 11 avril 1770. Cdt. C. 198.

127. H. BÉDARIDA, « Les Premiers Bourbons de Parme et l'Espagne... », p. 42; A. S. P. *Der.*, 9 juillet 1756, f° 59 et 62; les frères Bonnet à Dutillot, Turin 31 août 1757, *Cbi.* 896.

128. Bonnet à Dutillot, 12 et 19 juin 1764; J.-B. Seregni à Dutillot, 29 juin et 27 juillet 1764; Dutillot à J.-B. Mauro, 4 août 1764. A. S. P. *Cbf.* 51.

et, en juin, l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Valdeparaiso, le chargeait de porter à Vienne l'ordinaire arrivé de Madrid. Bientôt le commis de finances passait au service de la cour d'Espagne qui le nommait intendant de province<sup>129</sup>.

Parmi les auxiliaires de Dutillot Intendant de la maison se trouvait Jean Jacobi qui figurait encore en 1774 (l'Intendance générale étant depuis longtemps supprimée) au nombre des *primi uffiziali* de la *Contraloria generale* avec Pierre Vauvilliers et François Durand. Entre juillet 1765 et mars 1766 Jacobi concourut activement à l'établissement du nouveau « Plan » de la cour. Nombre des documents de l'époque de Dutillot conservés aux Archives de Parme sont écrits de sa main. Il lui arrivait souvent de dicter tout ou partie du courrier de France. L'Intendant, même devenu ministre, recourait volontiers à ses services pour l'organisation, des spectacles et pour tout ce qui avait trait aux relations avec les comédiens. Il le traitait avec une amicale familiarité et savait lui donner sur ce point comme sur les autres des instructions brèves, mais précises<sup>130</sup>. Parmi les employés de l'Intendance, on trouvait encore au temps de don Philippe : Gabriel Dutremoul, chargé des comptes de la cour, en relations d'amitié avec le trésorier de la maison à Paris et auquel sa probité, son zèle et son expérience des changes valaient, après sa retraite, en 1766, une importante gratification et une pension ; Antoine Delmaz qui obtint dans la première année du règne de don Ferdinand de se retirer en

---

129. A. S. P. *Der.* 8 janv. 1766 (nomination de Philippe et de Joseph Naudin), 5 juin (« Piano per la Segreteria di Stato Italiana, e per quella di Azienda con il metodo da tenersi dai rispettivi sogetti, e coll' assegnazione de' soldi » : le premier officier d'Etat était Alberto Ferrari ; les deux premiers officiers d'Azienda étaient le piémontais Carlo Clerici et Antonio Berri). — Valdeparaiso à Floridablanca, 25 juin 1791, et Louis Naudin à Godoï, duc d'Alcudia, requête sans date, mais de juin ou juillet 1795. A. H. N. *Est.* 4448 et 4446, respectivement.

130. A. S. P. « Stato di tutte le persone che sono all' attuale servizio della R. Casa... a tutto li 25 gennaio 1774 », f° 11 (*Cdt. C. s. n° cart.* 14-15) ; Dutillot à Bonnet, 13 juillet 1765 (on lit en marge de la minute : « cette dernière phrase a été dictée par M. Jacobi ») *Cbf.* 52 ; série de billets de Dutillot à Jacobi, à partir de 1753 et la plupart non datés, *Cdt. C.* 206. — Voir aussi dans Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 35, 50, 51, des passages de billets analogues adressés par Dutillot à Jacobi au moment de l'inoculation de d. Ferdinand.



France et reçut une gratification de 200 sequins<sup>131</sup>. Quant à la Trésorerie générale de Parme, elle eut longtemps comme officier Stanislas Borel et pour aide Louis Montaigu, sans parler d'un « jeune homme nommé le S<sup>r</sup> Roland » que Bonnet recommandait en 1760, sur la prière de certains de ses amis<sup>132</sup>.

Des Français encore assuraient d'autres services de l'état. C'était, par exemple, le lyonnais Roch-David Mauro, intendant des postes de S. A. R. qui pouvait en février 1755, au bout de quelques mois d'exercice, fournir un compte établissant une importante plus-value dans les revenus tant du bureau de Parme que de celui de Plaisance<sup>133</sup>; c'était François d'Astier de Saint-Alban, nommé en 1753 contrôleur général des entrées des duchés et assisté de trois contrôleurs particuliers: un Italien à Plaisance; à Parme, Pierre Prudent; à Guastalla, Antoine-François Destienne-Blégier<sup>134</sup>.

Tout en représentant les fermiers, d'autres jouaient dans leurs résidences un rôle administratif. Tel un Langevin, qui excitait la défiance des financiers de Paris et qui, étant chargé du grenier à sel de Plaisance, fut accusé de malversation et poursuivi en 1757<sup>135</sup>; tel Nicolas Pargues, directeur de la Ferme générale de Guastalla, fonctionnaire diligent et intègre.

131. Bonnet à Dutillot, 9 janv. 1753. A. S. P. *Cbf.* 41. — *Der.* 14 juillet 1766 (Dutremoul, dans le maniement des pensions et subsides venus de France et d'Espagne, a vu passer entre ses mains plus de 30 millions; il a su procurer aux caisses publiques de Parme de grands avantages dans le change de ces sommes; l'Infant lui alloue une gratification de 30.000 livres), et 5 juin 1766 (d. Ferdinand accorde à Delmaz « l'implorato ritiro alla di lui Patria »).

132. A. S. P. « Uscita generale... per l'anno 1767 », *Cdt. C.* s. n° cart. 14-15. — Bonnet à Dutillot, 1<sup>er</sup> sept. 1760. *Cbf.* 45.

133. A. S. P. *Der.* 12 avr. 1757. D. R. Mauro fut privé de son emploi le 18 mai 1767. *Ibid.* R. *Camera Ruolo 1766-1773* (34) f° 134.

134. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1916, p. 219. Pierre Prudent était un ami de l'industriel Maurice Roger. En déc. 1756, il mettait au service de celui-ci ses relations en Suisse en vue de l'établissement d'une fabrique d'indienne (A. S. P. *Cdt. C.* 201). — Il sera question au paragraphe suivant des fonctionnaires des fermes qui étaient aussi des commerçants ou des hommes d'affaires.

135. Cérou à Dutillot, 17 janv. 1757. A. S. P. *Cbf.* 43. Et *Cdt. A.* 100.

## VI.

Un personnage comme Astier touche à la fois à l'administration et aux affaires, comme plusieurs Français de Parme entre 1750 et 1775. Mais son cas reste le plus typique. Il peut être considéré comme un bel exemple de cette noblesse commerçante que l'abbé Coyer définissait à l'époque et cherchait à développer. François d'Astier avait longtemps vécu en Toscane avec son père, directeur général des finances sous la Régence de François de Lorraine, acquérant ainsi la connaissance de l'Italie et l'expérience de la chose publique. Homme de bonne compagnie et homme de goût, il se lia rapidement avec la société quelque peu frivole de Parme, ainsi qu'il apparaît d'après les jeux poétiques de Frugoni plusieurs fois cités. Il sut en même temps comprendre les besoins économiques du pays. *Comante*, dans sa forêt allégorique, le représente sous les espèces d'un « mûrier heureux »<sup>136</sup>. Ce symbole est des plus pertinents. De toutes les industries dont M. d'Astier s'est occupé dans les duchés, celle de la soie tient le premier rang. De telles occupations n'empêchaient pas l'homme d'affaires de remplir ses obligations de courtisan et d'être chargé à l'occasion de missions diplomatiques. C'est ainsi qu'après le mariage de Madame Isabelle, il fut envoyé à Vienne avec le bailli de Rohan. Celui-ci partit au bout de quelques mois et François d'Astier fut à la cour impériale le véritable représentant de Parme jusqu'après la mort de la jeune Archiduchesse. La correspondance de cet envoyé extraordinaire, auquel la susceptibilité espagnole ne permettait pas que l'on donnât rang d'ambassadeur, révèle un négociateur habile et un observateur dont la curiosité était infiniment variée : un jour, il donne son appréciation sur l'*Orphée* de Gluck ; une autre fois, il conte une anecdote piquante sur l'ancien ministre de Parme, l'abbé Seratti, ou bien il fait connaître le jugement d'un diplomate danois sur don Philippe<sup>137</sup>.

136. « La cœna trasformata in un bosco ». « Opere poetiche », IX, 512. — Ailleurs FRUGONI représente Astier heureux ou malheureux au jeu du Pharaon. *Ibid.* IX, 222 et 251.

137. Astier à Dutillot, 18 nov. et 23 déc. 1763. A. S. P. Cbf. 49. Ces dépêches, au nombre d'une quinzaine, se trouvent parmi la correspondance Dutillot-Argental. — D'autres lettres du même se trouvent dans le *Carteggio di Germania*.

Deux autres gentilshommes français offrent quelques analogies avec Astier. Ce sont Guillaume Rouby de Cals et surtout Pierre-Louis Foacier de Betteville. Le premier arriva plus tard dans les duchés, y fut d'abord commis dans l'*amministrazione delle r. finanze*, sorte de ferme mitigée des impôts, et devint directeur de la fabrique royale de draps de Borgo San Donnino, après avoir été un moment associé d'un fabricant de Plaisance<sup>138</sup>. Le second, avant de se fixer dans les états de don Philippe, en 1756, au moment de l'établissement de la Ferme générale, avait été à la tête d'une compagnie de financiers français en Toscane, sous l'administration de M. de Richecourt. Rentré à Paris vers 1752, Foacier de Betteville vint à Parme en juin 1756, avec M. Vanneau, délégué par les sociétaires de la compagnie en formation. Et ce furent eux qui réglèrent avec Dutillot les détails du contrat que sanctionna l'édit du 8 septembre 1756. Ils restèrent dans les duchés en qualité de délégués de la Ferme, avec Antoine-François Destienne-Blégier comme troisième délégué et inspecteur général. Deux ans après, Vanneau fut remplacé par David-François de La Borde<sup>139</sup>.

Il faut croire, quoi qu'on en ait dit à l'époque et depuis, que leur administration ne fut pas trop onéreuse pour le pays, puisqu'à l'échéance du contrat, le duc leur accorda de hautes marques de satisfaction : il fit entrer Foacier et La Borde comme représentants ducaux dans la nouvelle organisation, une Ferme mixte à travers laquelle Dutillot pensait arriver à une régie directe des impôts ; quant à Destienne-Blégier, il avait déjà reçu en janvier 1757 une pension de 6.000 livres de Parme, il resta un des conseillers du ministre<sup>140</sup>.

138. A. S. P. Cdt. C. 46. Voir aussi U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1921, p. 26, n. 4 et 1922, p. 255-258. A Borgo S. Donnino, Rouby avait pour associés un Italien G. B. Ruspaggiari et un Français Jean-Sébastien Rigard, également commis à la Régie économique des Finances (Pargues à Rigard, 16 avril 1773. A. S. P. Cdt. C. 46).

139. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 230, n. 4, et 1919, p. 37-38 et 41. L'édit de 1756 accordait « l'Appalto generale delle Regie nostre Entrate e di quelle delle Comunità dei nostri tre Ducati » à Michel Paté. Ce n'était là qu'un prête-nom.

140. « Informati Noi del particolare zelo, ed abilità, con cui da « presentanei Deputati della scadente Ferma generale Foacier, e La « Borde si sono amministrate le nostre Regie Rendite, e quelle ancora



D'autres financiers venus de France séjournèrent plus ou moins longtemps à Parme. Un des premiers fut Dumonceaux. Ce beau-frère du banquier parisien Bonnet fut en 1749 et 1750 administrateur de la régie des impôts organisée pour un an à titre d'expérience, il avait une surface assez considérable pour avancer au petit état 800.000 livres tournois. Mais la rigueur de son système souleva un tel mécontentement que l'expérience dut être abandonnée. Dumonceaux conservait cependant la confiance des Infants. Avant de rentrer à Paris, il laissa à don Philippe un Mémoire rempli de sages conseils pour l'administration des finances et pour toute l'économie des duchés, recommandant par exemple l'ouverture d'une route vers la Ligurie et d'une autre vers la Toscane<sup>141</sup>. Plus tard, vers 1764, Daniel Maumary vint s'installer dans les duchés, à un titre tout différent. Ce n'était plus un traitant, mais un industriel qui, disposant de plus de capitaux liquides que la plupart des hommes d'affaires du pays, put aussi se livrer au commerce de la monnaie et des changes. C'est un fait qu'aucune banque véritable n'existait ni à Parme ni à Plaisance. Maumary, qui avait commencé par reprendre à son compte une fabrique de bas de soie abandonnée par le savoyard Chalançon, avait pris des intérêts de plus en plus étendus dans l'industrie et le commerce de la soie. Il finit par fonder une banque, soutenu en cela par un de ses frères qui dirigeait à Gênes un établissement similaire. En 1769, il était chargé en qualité de banquier de la cour d'organiser un emprunt qui d'ailleurs ne réussit pas. En 1771, poursuivant le développement de ses affaires industrielles, il établis-

---

« delle nostre Comunità a segno di farci godere per gli stessi effetti  
 « d'un notabile vantaggio nel contratto recentemente stabilitosi con  
 « Tommaso Galluzzi, e di avere nel tempo stesso incontrata la soddis-  
 « fazione del Pubblico con la dolcezza del regolamento da' medesimi  
 « tenuto, e volendo Noi manifestare a chiunque il nostro sovrano  
 « particolare aggradimento per simile condotta, abbiamo determinato  
 « di conferire a detti Foacier de Betteville, e La Borde il titolo onorifico  
 « di Nostri Regi Rappresentanti nel recente nuovo affitto di queste  
 « Ferme Generali, e per quella porzione di interessenza che abbiamo  
 « voluta riservata alla Regia Nostra Ducal Camera nelle medesime... »  
 A. S. P. *Der*, 17 juin 1765. — Pour la pension de Destienne-Blégier.  
*Ibid.* 6 janv. 1757.

141. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 215-216.

sait à Parme une nouvelle filature de soie plus importante et plus perfectionnée que les maisons existantes<sup>142</sup>.

Plusieurs autres maisons de commerce furent établies dans la capitale par l'initiative privée d'un certain nombre de Français : un Roche, un Berchet qui vendaient surtout des produits de luxe de l'industrie étrangère. Il y avait un Chanteduc, chapelier, qui songea un moment vers 1764 à recruter des ouvriers en France pour une fabrication directe<sup>143</sup>. La plus importante de ces boutiques était celle de Louis Lebrun et C<sup>ie</sup>. A un industriel de Reims qui lui demandait des renseignements, Dutillot répondait en 1760 : Cette maison « s'est toujours bien soutenue « depuis que le S<sup>r</sup> Lebrun est seul à la tête des affaires. C'est « un garçon sage, prudent et économe ; c'est une des maisons « de Parme qui fait le plus d'affaires ». Le ministre ajoutait que Lebrun venait de monter en outre une fabrique d'indienne : cette industrie qui avait exigé une partie des capitaux de la raison sociale augmentait tous les jours son fonds et son crédit ; seuls les deuils successifs où la cour avait été plongée depuis la mort de la reine d'Espagne avaient ralenti la vente de l'établissement primitif<sup>144</sup>. Le marchand s'était laissé tenter par

---

142. « Congresso di Commercio con S. E.... », 13 avril 1764. A. S. P. Cdt. C. 192. Maumary à Dutillot, 30 mars 1767 (demandant l'autorisation d'étendre ses affaires de banque : « il suffirait que S. E. qui connaît « mes petits talents pour les changes, daignât me fournir par préférence « tout son papier sur Madrid, soit sur Paris, Gênes, ou Lyon et dans « le courant d'un mois je payerais toujours exactement le montant de « chaque partie, comme j'ai fait par le passé ») *Ibid.* C. 194. — Maumary était protestant ; sa présence dans les duchés contribua à faire accuser le ministre de sympathie pour les luthériens et calvinistes. Afin de mettre cet homme d'affaires à l'abri des persécutions, Dutillot aurait obtenu pour lui une commission d'agent commercial du roi de Prusse pour les provinces lombardes. (U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1922, p. 195 ; et aussi 1920, p. 56 et 64.

143. Questionnaire du 26 oct. 1764. A. S. P. Cbf. 51.

144. Dutillot à Tronson à Reims, 29 mars 1760. A. S. P. Cbf. 45. Deux ans plus tôt Dutillot avait donné à Bonnet (lettre du 13 mai 1758) des renseignements aussi avantageux sur Lebrun : « J'ignore quels « sont les fonds de cette maison et les affaires qu'elle fait. Ils vont aux « foires de toute l'Italie, où ils portent une assez bonne quantité de « marchandises, surtout à celle de Sinigaglia. Ils prennent tous les ans « de mes lettres sur vous pour environ 70 à 80.000 livres qu'ils me « payent assez régulièrement... En tout leur conduite ici est de gens « qui ont soin de leurs affaires. Je crois qu'ils tiennent à quelques

l'exemple de tant de Français de Parme qui s'adonnaient à l'industrie avec un zèle que le succès ne couronnait pas toujours. La fabrique de toiles et soies peintes fondée en 1758 en société avec Maurice Roger devait rencontrer l'hostilité des autres commerçants de Parme et passer à d'autres mains en 1764. Mais l'ancien fonds de Lebrun conserva son activité. Un gentilhomme de la cour de Modène s'y arrêta en 1767 pour y faire des achats en même temps que chez Berchet et Roche; en 1775, Louis Lebrun faisait venir pour la cour des toiles, du galon d'or pour la décoration, des vins étrangers pour près de 60.000 livres, des carafes et des verres et jusqu'à deux violons; en 1776 il était encore en relations d'affaires avec une fabrique de soieries de Lyon, la maison Devillas et C<sup>ie</sup><sup>145</sup>.

Les Français exerçaient à Parme les commerces les plus variés. C'est ainsi que l'un d'eux fonda dans la ville le premier établissement de bains public, ainsi encore que les frères Bonnet, expéditionnaires de Lyon, avaient une succursale à Parme, comme ils en avaient une à Turin. Ainsi enfin que les frères Faure tenaient une librairie très achalandée et faisaient à l'occasion les éditeurs. Leur honnêteté et leur sens des affaires étaient également remarquables. Le 13 juin 1763, le p. Paciaudi rendait compte à un des collaborateurs du ministre qu'il avait réglé une facture du « Juif de Reggio, Foà », et poursuivait : « Suivant ce que vous avez eu l'honneur de me dire, j'ai signé « le contrat avec Faure, et je peux vous assurer en parole de « vérité que c'est le meilleur marché que j'aie fait depuis que « j'achète des livres. Je défie que l'on puisse avoir les mêmes « livres conduits à Parme au même prix, et qu'un autre libraire « s'accorde aux rabais que j'ai faits »<sup>146</sup>. Il faut dire que ces commerçants jouissaient de tout l'appui de Dutillot et de toutes

---

« bonnes maisons de Lyon et de Paris qui ne paraissent pas dans ce « commerce ». *Ibid.* 44.

145. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1922, p. 241-244. — Rezzonico le père à Dutillot, Milan 18 mars 1767. A. S. P. *Cdt.* C. 120. — R. Casa... 1775, f<sup>os</sup> 59, 65 et 74. *Ibid.* C. s. n<sup>o</sup> cart. 14-15. — Correspondance Devillas-Sacco janv. et fév. 1776. *Ibid.* C. 57. En 1765, Lebrun avait envoyé un de ses fils pour un voyage d'affaires à Lyon (Dutillot à Mauro, 9 mars 1765. A. S. P. *Cbf.* 52).

146. Paciaudi à Treillard (?), 13 juin 1763 (en français). B. P. P. *Ms.* 1586. f<sup>o</sup> 120.



les facilités de transport par les courriers de l'état. La maison devait continuer ses affaires très avant dans le siècle. Nous trouverons encore en 1797 Guillaume Faure et son fils Antoine. A ce moment, Parme comptera une autre librairie française, celle de Blanchon qui éditera de nombreux ouvrages au temps de l'Empire.

Dans le domaine de l'industrie, de nombreux Français devaient répondre aux desseins de Dutillot et quelquefois les inspirer. Tous n'avaient pas été appelés par le ministre. Certains s'étaient laissé attirer par l'espoir du gain et par l'idée de trouver dans les duchés un champ d'expérience. La plupart des branches de l'industrie étaient représentées par des étrangers chez qui la compétence n'était pas toujours à la hauteur de la bonne volonté ou de l'esprit de lucre, et qui trop souvent se heurtaient à la passivité indolente de la population, à la routine, aux défiances ou aux jalousies d'émules évincés, de tous ceux enfin que choquaient la nouveauté, le goût de l'entreprise et le sens de l'initiative.

C'est d'abord Dominique Chazotte, qui de 1765 à 1771 assure la direction des ferrières de la région de Plaisance<sup>147</sup>. Voici ensuite un tanneur, Jean L'Huillier, et un peaussier, Jean Boyer, qui meurt à Parme en 1774<sup>148</sup>.

Damase Vautrop tente d'implanter une industrie toute nouvelle pour l'Italie : sur les indications de Bonnet, Dutillot fait venir de Commercy ce spécialiste pour organiser dans l'Apennin, à Borgotaro, la fabrication de l'huile de faine, et utiliser ainsi, dans un pays où l'olivier ne pouvait s'acclimater, le fruit du hêtre que l'on a appelé l'olive du Nord. Pour teindre les soies et les cotonnades du pays, on fait venir en 1761 le Lyonnais Joseph Silvan qui ne reste guère qu'un an, excellent ouvrier mais n'ayant pas les connaissances techniques d'un maître opérateur. Un Turinois Fulgenzio Delpont reste à peine plus

---

147. Voir plus loin, p. 401-404.

148. L'Huillier offrait en 1765 de fournir à un Colin de la Martinière des capitaux pour la fabrication des cuirs fins à la manière de France et d'Irlande : maroquins, parchemins, peaux chamoisées et mégissées. *Mémoire de Colin de la Martinière*, 20 fév. 1765. A. S. P. Cdt. C. 201. — La pension de Boyer cesse à son décès en juin 1774. *Ibid.* R. D. Camera. *Ruolo di Parma 1774 al 1805* (46) f° 260.

longtemps à la Teinturerie de l'Université des Marchands de Parme<sup>149</sup>. En 1764, un Français encore, Simon Rossard, offre au ministre de teindre les foulards à l'anglaise, d'imprimer des tissus de soie dits Chinois, de teindre les cotons à la manière d'Andrinople. Et la conférence ministérielle du commerce décide de le soumettre à des expériences<sup>150</sup>.

Rossard dans son mémoire représentait l'utilité de sa profession pour les autres entreprises fondées dans les duchés, comme la fabrique des toiles de coton de Plaisance et celle des *Calancà* de Parme. C'est le mot italien qui servait à désigner les *calencars*, ces étoffes que les premiers succès de la Compagnie des Indes avait mises à la mode. Le tissage formait, en effet, le fond de l'industrie de Plaisance et de Parme et c'est cette branche que Dutillot chercha le plus à développer utilisant les ressources du pays, soutenant les industriels déjà établis, encourageant ou provoquant les tentatives nouvelles. La plupart de ces tentatives furent le fait d'industriels français.

Avec deux associés, dont son compatriote Rigard, Guillaume Rouby de Cals réussit à monter en 1769 une fabrique de drap à Borgo San Donnino. Il avait été au cours de l'année précédente associé avec un fabricant de Plaisance et son intention était de fournir pour les troupes du drap fin sur le type des étoffes de Lodève. En mars 1771, il projetait de monter une nouvelle fabrique à Parme. Il devait continuer ses affaires jusqu'à 1773, encourageant par son industrie l'élevage des moutons dans le Guastallais et dans les Valli dei Cavalieri<sup>151</sup>. Le directeur de la Ferme générale de Guastalla, Nicolas Pargues, était, au dire de Benassi, « le guide administratif et l'âme véritable » de la *fabbrica camerale delle tele* fondée en 1761 par Dutillot. C'est lui notamment qui organisa la fabrication des toiles à voiles, dans l'espoir de trouver un débouché dans la marine française : il envoyait des échantillons à Toulon et recevait de M. Sibon, capitaine de port en retraite, tantôt des indications sur les expériences faites à Toulon et à Strasbourg dans les

149. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1922, p. 214 et 231-232.

150. Procès-verbal du « Congresso di Commercio con S. E. » du 15 juin 1764. A. S. P. *Cdt.* C. 192.

151 A. S. P. *Cdt.* C. 42 et 46 et P. 186<sup>bis</sup>. Voir ci-dessus p. 178.

« fabriques de toiles pour les voiles des vaisseaux du Roi », tantôt des échantillons et des prix courants de produits français<sup>152</sup>. Le directeur en titre de l'établissement guastallais, qui eut un moment une succursale à Busseto et une à Plaisance, fut de 1763 à 1767 Paul-Auguste d'Henoff, alsacien, qui devait servir aussi de maître pour la culture du lin et du chanvre, comme pour le blanchiment des filés et des toiles. Des artisans français passèrent successivement à la fabrique : Antoine La Roche en 1764 et 1765, et après lui François Pain<sup>153</sup>.

Dès le 15 décembre 1756, au lendemain de l'élévation de Dutillot au ministère d'*azienda*, Maurice Roger présentait un « Mémoire pour l'établissement d'une fabrique d'indienne ». Quatre ans après, il pouvait présenter un « Compte Général de la Royale Fabrique des Calenka depuis son établissement au premier juillet 1757 et sa situation aujourd'hui 6 novembre 1760 sous l'entreprise de Roger et Le Brun ». La mauvaise direction peut-être, l'hostilité certainement des marchands du pays qui préféraient importer de Hollande ou d'Augsbourg des produits similaires, obligèrent les deux associés à céder leur établissement<sup>154</sup>. Du moins avaient-ils eu le mérite de le monter. Le Lyonnais Claude Gaillard, appelé par Dutillot en qualité de maître tisserand apparaît lui aussi pendant quelques années comme chef d'industrie. Placé par la « Conférence du Commerce » aux ateliers Manghi fondés sur l'invitation de Dutillot pour la fabrication des étoffes colorées de soie et de soie et

152. Correspondance régulière entre Pargues et Dutillot, Dutillot et Sibon en 1764 et 1765. A. S. P. *Cdt.* C. 46. Il est même question un moment d'un voyage de Sibon à Guastalla (Pargues à Dutillot, 4 oct. 1764). Sibon avait été officier pendant la guerre de Succession et Dutillot lui écrivait le 25 août 1764 : « Je me rappelle très bien que j'ai eu « l'honneur de vous voir dans l'armée de M. le prince de Conti. L'Infant « a encore très présents les services essentiels que vous lui avez « rendus ». A. S. P. *Cbf.* 51 (où sont conservées deux autres lettres de cette correspondance). Les pièces fabriquées à Guastalla furent envoyées à Toulon en nov. 1765 par l'entremise du consul de France à Gênes (Régny à Dutillot, 13 nov. 1765. *Cbi.* 896).

153. « Stabilimento » (nomination) et « Capitoli di convenzione » (contrat) avec Henoff, 27 août 1763 ; Pargues à Dutillot, 13 déc. 1764 et 23 mai 1765. A. S. P. *Cdt.* C. 46.

154. A. S. P. *Cdt.* C. 202. Et U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1922, p. 241-244.



coton mêlés, il commence par y être directeur de la main-d'œuvre pour les tissus lisses. Bientôt le ministre lui fournit des locaux et des capitaux pour l'installation d'une fabrique de *drapperie diverse*. Mais au bout de quelques années, Gaillard demande à rendre ses comptes : on ne peut fabriquer dans le pays qu'avec des fonds vingt fois supérieurs à ceux dont il dispose. Il a dû emprunter pour son compte personnel. Mais, dit-il, à Dutillot, « je ferai face à tout en restant misérable. Voilà tout le bien qui reste à un honnête homme : c'est de n'avoir mangé le bien de personne ». A partir de ce moment le maître tisserand reprend sa place chez Manghi. Il se spécialise dans le travail du satin, apporte à l'outillage d'intéressants perfectionnements et quitte Parme en septembre 1775<sup>155</sup>.

L'industrie de la soie est, en effet, celle que Dutillot trouva le mieux organisée et laissa la plus prospère, dans les duchés. Les fermiers Foacier de Betteville et Destienne-Blégier, comprenant que c'était là une des ressources les plus directes de la région, encouragèrent le développement de cette branche de la production. Desmartineaux, qui était sans doute un autre employé de la Ferme, envoyait à Dutillot des mémoires sur la situation économique dans le duché de Plaisance et notamment sur l'industrie et le commerce de la soie<sup>156</sup>. Mais le collaborateur et le conseiller le plus durable fut dans cet ordre François Goin, conseiller qui n'avait pas seulement le désir de faire du nouveau, d'imposer au pays les usages et les méthodes de l'étranger, mais qui connaissait de longue date la situation locale et s'était mûri dans la pratique des affaires. Au chapitre qui montrera la part des Français dans la mise en valeur économique des duchés, nous indiquerons quelques-unes des suggestions d'ordre économique que Goin soumit à Dutillot à différentes époques. Rappelons ici qu'au moment où celui-ci prit le ministre d'*azienda*, celui-là était à Plaisance depuis vingt-cinq ans et qu'il était à

---

155. A. S. P. « Congresso di Commercio con S. E. » procès-verbaux des 2 avr. et 5 nov. 1762, 16 déc. 1763, 24 fév. et 16 mars 1764. *Cdt. C.* 106 et 192 ; instance de Gaillard à Dutillot, s. d., *Cdt. C.* 200 ; *R. D. Camera. Ruolo di Parma, 1774 al 1805 (46)*, f° 248 — U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1922, p. 234-235.

156. « Memoria » du 31 déc. 1757 et « Memoria sulle sete di Piacenza » janv. 1758 (encartée dans une lettre de Destienne-Blégier et Foacier de Betteville, du 20 fév. 1758). A. S. P. *Cdt. C.* 52.

ce moment un des quatre *Consoli grandi*, élus par l'assemblée générale des commerçants de Plaisance. Ce fabricant fut appelé à prendre la direction du plus important établissement de la ville, le *Filatoio Grande* construit par les Farnèse. Un groupe de Genevois, puis un Piémontais, Carlo Emanuele Andreis, n'étaient pas parvenus à le faire vivre et Goin fut chargé en 1762 de former une nouvelle société. Les concours ne lui vinrent pas. Il ne trouva qu'un associé, Carlo Galli, qui se retira bientôt pour faire place à un autre. Malgré les subventions fournies par la cassette particulière du souverain, l'entreprise ne réussit pas. L'échec tient à des causes d'ordre général que Cipelli et Benassi ont indiquées : disette trop fréquente des cocons, excès de la production pour la consommation intérieure, manque de débouchés étrangers, régime protectionniste qui interdisait la circulation de la matière première, cocons et soies grèges, entre les duchés eux-mêmes. Du moins, l'industriel marqua-t-il jusqu'au bout son honnêteté. En 1773, il avait achevé de rendre aux caisses publiques les quelque 700.000 livres de subventions gouvernementales qu'il avait reçues pour la malheureuse Filature<sup>157</sup>.

Des Français de tout ordre et de toute profession que l'on vient de voir défiler, beaucoup n'ont fait que passer par les états de l'Infant. D'autres qui représentaient plus particulièrement l'intelligence française n'y ont fait eux aussi qu'un séjour de quelques années comme Condillac, ou même de quelques mois, comme l'abbé Millot et comme les pères Jacquier et Le Seur. Nous espérons montrer cependant que l'action concordante des diplomates, de certains hôtes de passage, de quelques administrateurs ou hommes d'affaires, du ministre, des savants et des artistes, a eu à Parme des effets bienfaisants, que cette action s'est prolongée au-delà même de la grande liquidation d'idées, d'institutions, de lois qui a suivi la chute de Dutillot. Trop de collaborateurs et d'amis du grand initiateur restaient sur le théâtre de ses expériences, de ses tentatives et de ses réalisations ; trop de germes avaient été semés pour que l'œuvre fût à jamais anéantie.

---

157. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1922, p. 224-230.

## CHAPITRE V

---

### L'AMBASSADE DE PARME A PARIS ET LES SUJETS DE PARME FORMÉS EN FRANCE

- I. *De don Jaime Masonès de Lima au comte d'Argental. L'action diplomatique d'un gentilhomme de lettres. Le bailli de Virieu, successeur d'Argental* ..... p. 188
- II. *Giuseppe Pezzana et quelques Parmesans fixés en France. Artistes et artisans français envoyés de Parme à Paris pour leur instruction* ..... p. 197
- III. *Séjour d'études de Parmesans en France. Le peintre Baldrighi et le graveur Martini. Le violoncelliste Carlo Ferrari. Quelques danseurs. Le chirurgien Antonio Galli et les médecins Camuti et Rasori. Les fils de famille: Guido di Soragna à l'Hôtel des Chevaux-légers et au Royal-Italien, Siro Ratti et le général Bonaparte* ..... p. 202

Les agents d'influence française n'eurent pas tous leur résidence à Parme, et tous ne furent pas des Français. Un rôle au moins indirect revient aux personnages qui furent auprès de Louis XV, puis de Louis XVI, les représentants diplomatiques de don Philippe et de don Ferdinand. D'autre part, les circonstances amenèrent nombre d'habitants des duchés à séjourner en France. Les uns durent accompagner Louise-Elisabeth à Versailles et y demeurer à sa suite pendant de longs mois. Ce fut le cas de M<sup>me</sup> Malaspina et du comte Sanvitale, qui déjà avait voyagé hors d'Italie et s'était pénétré de certaines idées



et de certains goûts français<sup>1</sup>. D'autres furent choisis pour accomplir telle ou telle mission temporaire. Le marquis Diofebo Melilupi di Soragna, par exemple, fut chargé en 1755 de porter les compliments des Infants pour la naissance du comte de Provence; le chevalier Geronimo Archinto, gentilhomme de la Chambre, reçut en octobre 1757, à la naissance du comte d'Artois une *commission* analogue<sup>2</sup>. Enfin et surtout, des sujets appartenant à tous les rangs de la société de Parme et de Plaisance furent envoyés à Paris pour poursuivre soit leur éducation, soit leur formation professionnelle ou artistique. Rentrés dans leur patrie, ils complétèrent l'action des Français installés dans le pays.

## I.

La nomination d'un ambassadeur attitré de don Philippe à la cour de France peut être considérée comme un succès de Louise-Elisabeth et du parti français qui commençait en 1759 à prévaloir dans les conseils du duc de Parme. L'événement se produisit dans les derniers mois du règne de Ferdinand VI d'Espagne. Jusque là les intérêts des duchés avaient été représentés en France, officiellement du moins, par l'ambassadeur de S. M. Catholique. C'avait été d'abord don Francisco Pignatelli. C'était, depuis 1751, don Jaime Masonès de Lima.

Ce diplomate avait accompagné à Versailles l'ambassadeur extraordinaire chargé, en août 1739, de demander pour don Philippe la main de Madame fille de Louis XV. Il avait pris

---

1. Avant de demeurer à Versailles avec la suite de l'Infante de 1757 à la fin de 1759, J.-A. Sanvitale avait été envoyé à la cour de France en 1751, porteur des compliments d'usage pour la naissance du duc de Bourgogne. Ce séjour s'était prolongé fort longtemps et le gouverneur de la maison ducale était revenu chevalier de l'ordre du Saint Esprit. Ses deux fils, élevés à l'Académie de Turin, terminèrent leurs études en France.

2. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.*, 1916, p. 304. — D. Philippe à Louis XV, 21 oct. 1757, copie parmi les minutes des lettres de Dutillot à Bonnet. A. S. P. *Cbf.* 43. — On sait que Louis-Xavier, comte de Provence, et Charles-Philippe, comte d'Artois, régnèrent sous les noms de Louis XVIII et de Charles X.

part à toutes les cérémonies du mariage. Il avait représenté son pays pendant la dernière phase du Congrès d'Aix-la-Chapelle. Quand l'abbé de Bernis reçut en France les Affaires Etrangères, Masonès fut amené à prendre part à la négociation qui tendit, vainement d'ailleurs, à unir par une nouvelle alliance l'Espagne à la France engagée dans la guerre avec l'Angleterre. Au début du règne de Charles III, il devait manifester en France la même réserve que le premier ministre espagnol : Ricardo Wall tâchait de retenir le nouveau souverain sur la voie où il inclinait naturellement<sup>3</sup>.

Quand le Roi Catholique s'engagea dans cette voie, son ambassadeur ne représentait plus le duc de Parme. Cette prérogative que s'était réservée la cour de Madrid était abolie. La tutelle espagnole avait subi un autre coup, et plus rude, encore avec la retraite de don Roberto Rice. Masonès était comme un survivant attardé d'une époque disparue. Ses dépêches adressées à Carpintero, puis à Rice, ses compatriotes chargés d'abord des destinées de Parme, sont à peu près insignifiantes<sup>4</sup>. On comprend qu'il était tenu en dehors du secret de Madame Infante. C'est pour avoir non pas peut-être un conseiller, mais comme un greffier et un agent de transmission fidèle et sûr, que la duchesse de Parme, au moment suprême de ses négociations particulières, voulut un autre représentant auprès de son père.

Une des premières lettres écrites par Dutillot en qualité de secrétaire d'Etat, c'est-à-dire de ministre des affaires étrangères, nous prouve qu'il ménageait les formes avec le diplomate espagnol : « M. de Masonès qui avait pensé que votre nation, Monsieur (la lettre est adressée au comte d'Argental), « faisait tomber tout de suite la correspondance qu'il avait « toujours suivie ici, a paru très touché de ce que l'Infant « lui a fait écrire de poli à ce sujet ; et dans sa lettre parvenue « hier, il s'en explique avec respect, amour, reconnaissance

---

3. A. BAUDRILLART, « Philippe V et la Cour de France », IV, 503 ; V. 483. — A. SOULANGE-BODIN, « La diplomatie de Louis XV et le pacté de famille », Paris, Perrin, 1894, p. 52 et 122-123.

4. Elles sont écrites en espagnol, naturellement, et conservées en grande partie avec la correspondance de France des Infants et de Dutillot. A. S. P. Cbf. 41, 42, 43 et 44. (La liasse de ce dernier carton se rapporte à l'année 1758 et ne contient que 6 lettres).

« pour S. A. R.. Je continuerai à lui écrire à moins qu'on ne  
 « me donne des ordres contraires ». La fiche de consolation  
 était mince. Sur ces entrefaites, l'état des relations franco-  
 espagnoles, qui allait en s'améliorant, imposa un changement  
 de titulaire à l'ambassade de Paris. Argental écrivit : « Le rappel  
 « de M. de Masonès et la destination de M. de Grimaldi pour  
 « le remplacer est un événement que nous pouvons envisager  
 « avec indifférence. Les deux ministres ont cela de commun  
 « entr'eux qu'ayant l'honneur de connaître S. A. R. il n'est  
 « pas possible qu'ils ne lui soient fort attachés. M. de Masonès  
 « a réussi, dans ce pays-ci, par son attention à tout ce qui  
 « pouvait rendre sa société agréable par la simplicité et une  
 « certaine naïveté qui avait du piquant. M. de Grimaldi ne  
 « plaira pas par ces mêmes endroits, mais on lui croit plus  
 « d'activité, plus d'application, et peut-être plus de capacité pour  
 « les affaires »<sup>5</sup>. Le sens diplomatique de celui qui allait signer  
 le Pacte de Famille l'emportait sur les mérites du négociateur de  
 1748 si bien manœuvré par Saint-Séverin, le plénipotentiaire  
 de Louis XV à Aix-la-Chapelle<sup>6</sup>. Ce jugement de l'ambassadeur  
 de Parme est un des premiers qu'il ait été appelé à formuler.  
 C'est le jugement d'un homme qui ne manquait pas de perspi-  
 cacité.

Charles-Augustin Ferriol, fils d'un président du Parlement  
 de Metz, était dauphinois de naissance. Sa mère était une  
 Tencin, sœur du cardinal de ce nom, archevêque de Lyon de  
 1747 à 1758. Seigneur engagé de Bourg-Argental, Versanne,  
 Thélis, Lacombe et Argental, il reçut ou se donna le titre de  
 comte d'Argental<sup>7</sup>. Destiné à la carrière militaire, il finit par  
 accepter par déférence pour ses parents une charge de conseiller  
 au Parlement de Paris, à laquelle un de ses frères avait renoncé.

---

5. Dutillot à Argental, 23 juin 1759 (lettre particulière) ; Argental  
 à Dutillot, 26 janv. 1761. A. S. P. Cbf. 48. — Voir sur Masonès et sur  
 Grimaldi les notices de A. MOREL-FATIO et H. LÉONARDON, dans le  
 « Recueil des Instructions... » XII<sup>bis</sup>. Espagne III, p. 440-443.

6. Duc de BROGLIE, « La paix d'Aix-la-Chapelle », Paris, Calmann-  
 Lévy, 1892, p. 74-75.

7. Son portrait, gravé par Fosseyeux, d'après Desraine, est repro-  
 duit par André STEYERT, « Nouvelle Histoire de Lyon ». Lyon, Bernoux  
 et Cumin, T. III, 1899, p. 411.



C'était en 1721 et il avait 21 ans. Cette charge, il l'exerça longtemps, tout en menant pour commencer une vie brillante et en frayant avec les écrivains de son temps. Il passe pour avoir été dans sa jeunesse éperduement amoureux d'Adrienne Lecouvreur. Victor Du Bled dans ses études, parfois fantaisistes, sur la société française le donne comme un exemple des bons maris qui étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle moins rares qu'on ne croit. Au lendemain du mariage de celui qui avait été son condisciple au collège Louis-le-Grand, Voltaire lui écrivait :

*On disait que l'Hymen a l'intérêt pour père;  
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire:  
Ce n'est point là l'Hymen; on le connaît bien mal.  
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'Argental;  
La Vertu le conduit, la Tendresse l'anime;  
Le Bonheur sur ses pas est fixé sans retour;  
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime.  
Et le frère du tendre Amour<sup>8</sup>.*

Frère de Pont-de-Weyle, l'auteur du *Complaisant*, neveu de M<sup>m</sup> de Tencin aux ouvrages de laquelle il collabora jusqu'à écrire à lui seul, a-t-on dit, *le Comte de Comminges*, poète à ses heures, M. d'Argental était lié avec de nombreux écrivains du temps; il l'était surtout avec le plus célèbre. Voltaire l'appelait couramment son « ange gardien », « le plus généreux et le plus aimable des enfants des hommes »<sup>9</sup>. Il n'est pas défendu, d'ailleurs, de soupçonner quelque ironie sous cet enthousiasme.

---

8. Victor DU BLED, « La Société française du XVI<sup>e</sup> Siècle au XX<sup>e</sup> Siècle ». — VI<sup>e</sup> Série: ...L'Amour au XVIII<sup>e</sup> Siècle. Paris, Perrin, 1908, p. 263. Les vers cités sont tirés d'une lettre en date du 2 novembre 1737. « Œuvres complètes de Voltaire » T. 34 (Correspondance II), Paris, Garnier, 1880, p. 337.

Cependant, s'il faut en croire l'article d'Auger dans la « Biographie universelle ancienne et moderne » de MICHAUD (2<sup>e</sup> édit. Paris, C. Desplaces et Leipzig, Brockhaus s. d., T. II, p. 188) Argental écrivait encore le jour de sa mort un poème à l'adresse d'une de ses plus anciennes amies.

9. Quand il ne pouvait s'imaginer qu'il deviendrait le représentant d'un état italien, Argental s'intéressait déjà à la littérature de la nation voisine. Dans plusieurs lettres, notamment de juin 1755, Voltaire entretient son correspondant de littérature italienne et exprime son admiration pour l'Arioste. E. BOUVY, « Voltaire et l'Italie », p. 121. Nous verrons p. 331-333 que, devenu ambassadeur de Parme, Argental faisait connaître à don Philippe et à Dutillot certaines nouveautés littéraires françaises et notamment les œuvres de Voltaire.

Aux yeux de la duchesse de Parme, le « divin ange » n'avait rien d'un chérubin, « Rien de si joli, mon cher, écrivait-elle à don Philippe, que notre plénipotentiaire. Il a plus de 50 ans, une chassie, mais sans plaisanterie sa mine ne trompe pas sur son esprit ». Au vrai, Argental, était tout près de la soixantaine, quand Madame Infante, sur la désignation probablement de Choiseul, le fit agréer par son ducal époux : la paix semblait prochaine, le premier ministre français « accablé d'affaires » ne pourrait défendre les projets des Infants, il était « utile d'avoir quelqu'un qui pût disputer à loisir sur tout le détail »<sup>10</sup>. Tout ce que les lettres prime-sautières de Louise-Elisabeth expriment ou laissent deviner est confirmé ou expliqué par la correspondance échangée entre le comte d'Argental et don Roberto Rice puis Dutillot<sup>11</sup>. C'est Rice, en effet, qui dans les dernières semaines de son ministère eut à signifier officiellement au nouvel ambassadeur sa nomination et à lui transmettre ses lettres de créance<sup>12</sup>. L'Espagnol devait recevoir quelques-unes des dépêches d'Argental, notamment celle qui rendait compte

---

10. L'Infante à l'Infant, 21 mai et 16 avril 1759. L. de BEAURIEZ, « Une fille de France... », p. 165 et 153.

11. Les dépêches d'Argental et les minutes ou copies du ministère de Parme se trouvent démembrées entre les Archives et la Bibliothèque de Parme. Donnons ici quelques indications sommaires au sujet de ces fonds. La correspondance conservée à l'A. S. P. forme pour la période 1759-61, le carton 48 du *Carteggio borbonico Francia* (encore certaines pièces se trouvent-elles parmi la correspondance générale de France dans le reste de la même série *Cbf.*, par exemple la lettre de Dutillot à Argental du 19 déc. 1759 qui se trouve dans le cart. 45), et pour les années 1762-64, 1765-68, 1769-72, 1773-75, 1776-78, 1779-81, 1782-86 les cartons 49, 54, 63 à 67. Elle se complète par trois volumes manuscrits de la B. P. P. qui font partie des collections de documents réunis par Moreau de Saint-Méry, sont accompagnés d'un index des noms et des matières, et comprennent (*Ms.* 572) des lettres de 1759 à 1761, (*Ms.* 573) des lettres écrites entre 1762 et 1766, d'autres enfin qui concernent la période 1767-1779 (*Ms.* 574).

12. Rice à Argental, Colorno 28 avril 1759. La minute s'accompagne de la copie suivante qui porte la même date. D. Philippe écrivait à Louis XV : « Monsieur, La tendresse de Votre Majesté pour moi est « l'objet éternel de ma reconnaissance. Et, occupé du soin de l'exprimer « tous les jours de ma vie, je crois ne pouvoir mieux le faire qu'en jetant « les yeux sur quelqu'un dont la présence rappelle sans cesse à Votre « Majesté mon respect et l'attachement tendre avec lequel je m'occupe de « ce sentiment. J'espère qu'elle aura pour agréable que j'aie choisi dans

des audiences obtenues du Roi et de toutes la famille royale. Quant à Dutillot la confiance des Infants l'avait d'abord chargé d'une « correspondance particulière » avec le plénipotentiaire : le favori devait communiquer ses vues sur l'établissement dont le Roi et ses ministres s'occupaient alors « si sérieusement » en faveur de don Philippe et de Louise-Elisabeth. Devenu Secrétaire d'Etat, il prit naturellement en main toute la correspondance (lettres d'office, lettres particulières, « feuilles de nouvelles générales ») à échanger avec le représentant ducal<sup>13</sup>. Il en traça du premier coup le but, les moyens et les formes. Tels furent les débuts du comte d'Argental qui devait exercer son activité au service de Parme, bien longtemps après la chute du marquis de Felino<sup>14</sup>.

Il serait impossible, sauf à composer un mémoire particulier, de donner une analyse même succincte des centaines de dépêches du gentilhomme de lettres venu si tard à la diplomatie. Elles regardent moins l'histoire des idées que l'histoire tout court. Elles traitent de tous les événements de France qui pouvaient intéresser la cour de Parme, depuis la mort de M<sup>me</sup> de Pompadour jusqu'à celle de Dutillot lui-même, de la fin de la guerre de Sept Ans et de la paix de 1763, des affaires de Corse et des

---

« cette vue le Sieur d'Argental pour résider auprès d'Elle en qualité  
« de mon Ministre Plénipotentiaire et qu'Elle voudra bien lui accorder  
« une entière créance. L'objet le plus constant pour lui et le plus  
« précieux pour moi doit être de retracer toutes les fois qu'il le pourra  
« à Votre Majesté que je n'ai pas de soin et de désir plus cher que  
« celui de pouvoir Lui plaire. Je crois qu'il n'aura pas de peine à  
« persuader Votre Majesté. Mais je regarderai le succès avec lequel  
« il y réussira comme le service le plus important que je puisse attendre  
« de son zèle pour mes intérêts. — Je suis avec tout le respect et l'atta-  
« chement possibles, — Monsieur, — de Votre Majesté — Très affec-  
« tionné Frère — Cousin, Serviteur et Fils — Philippe. — A Colorno,  
« ce 28 avril 1759 ». A. S. P. Cbf. 48.

13. Dutillot à Argental, 16 et 23 juin 1759. *Ibid.*

14. D. Ferdinand maintint M. d'Argental dans ses fonctions. La lettre qui le réaccréditait est du 30 nov. 1765. Elle reprenait en somme les termes de celle de d. Philippe. A. S. P. Cbf. 52. — A partir du 1<sup>er</sup> janv. 1762, Argental reçut 12.000 francs d'honoraires, soit 48.000 livres de Parme. L'ambassadeur figure sur les états de l'administration ducale parmi les « persone pagate ne' conti di Francia ». Dutillot à Argental, 19 déc. 1762. *Ibid.*, cart. 48 et A. S. P. *Ruolo generale fino al 30 giugno 1785*, f° 221.



affaires de Rome; elles renseignent en particulier sur les négociations, petites ou grandes, engagées entre Parme et Versailles, et de ce fait elles reportent souvent les jugements et les appréciations des différents ministres français, notamment Choiseul, Praslin et Vergennes; elles montrent enfin le ministre plénipotentiaire accomplissant avec un zèle infatigable ses fonctions de toutes sortes. Nous ne retiendrons que les occasions où il eut à défendre les intérêts moraux des dignitaires de la cour de Parme, à exercer en quelque sorte le rôle d'ambassadeur intellectuel.

Qu'il s'agît de faire accorder un bénéfice à l'abbé de Condillac, et la négociation fut longue<sup>15</sup>, ou qu'il s'agît d'obtenir pour Petitot, architecte ducal, la croix de Saint-Michel, le comte d'Argental n'épargnait pas sa peine. Avec le même zèle, il contribua à faire connaître à l'Infant et à son entourage la production littéraire française. Il se plut à recevoir et à encourager les artistes parmesans venus à Paris. En même temps que le comte de Rochechouart, il servit de trait d'union entre les écrivains de Parme, italiens ou français, comme Paciaudi et Deleyre, et les auteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe*, Arnaud et Suard, voire avec le duc de Praslin qui s'intéressait vivement à cette publication semi-officielle. Plus tard enfin, Caylus étant mort, l'ambassadeur devait faire connaître en France par la voie des gazettes et par ses relations mondaines les initiatives prises par Paciaudi sous l'impulsion de Dutillot, les *Costituzioni* pour l'Université, par exemple, et le Programme du concours dramatique de Parme.

Ses lettres marquent un sincère attachement pour le ministre et pour ses maîtres. Nous n'en donnerons pour preuve que deux courts extraits. A Dutillot, qui éludait en novembre 1762 une dignité française que l'Infant désirait lui faire conférer, Argental écrivait: « J'admire, Monsieur, du fond du cœur cette éloquence  
« que vous employez contre vous-même. Mais vous ne devez  
« pas croire qu'elle vous serve avec le même succès qui accom-  
« pagne vos démarches, lorsque vous travaillez aux avantages  
« des autres. Vous ne me persuaderez jamais lorsque vous

---

15. H. BÉDARIDA, « Condillac à Parme. Quelques lettres inédites », *Ann. de l'Univ. de Grenoble*, 1924, p. 233-237.

« entreprendrez de diminuer le mérite de vos actions. Vous  
 « avez beau vouloir tourner vos excellentes qualités en défauts<sup>16</sup>,  
 « je les verrai toujours telles qu'elles sont, et vous ne réussirez  
 « pas à altérer le cas que j'en fais. Votre désintéressement est  
 « pur, sans bornes, et n'a pour principe que la beauté de votre  
 « âme et l'attachement infini à un maître, digne en effet de toute  
 « votre affection. Mais, Monsieur, c'est encore une fois cet  
 « attachement que j'invoque pour vous persuader : voulez-vous  
 « exposer aux yeux de tout le monde, le spectacle d'un ministre  
 « qui rend les services les plus grands, les plus essentiels, et  
 « d'un maître qui laisse ces services sans récompense? »<sup>17</sup>.

A la suite de « l'événement le plus affreux et le plus imprévu », soit la mort de don Philippe, l'ambassadeur écrivait au ministre :  
 « Le courage et la présence d'esprit que l'Infant a marqués  
 « dans ses derniers moments : sa tendresse pour son fils et pour  
 « ses sujets ; l'attention avec laquelle il s'en est occupé ; le soin  
 « de pourvoir par le choix qu'il a fait à tout ce qui pouvait leur  
 « être le plus avantageux achèvent, en effet, son éloge, couron-  
 « nent sa vie. L'on peut dire qu'il est mort comme il a vécu, et  
 « cela malgré le mal qui l'accablait et qui était capable de  
 « l'absorber entièrement »<sup>18</sup>. Sans doute les documents ordinaires  
 de la diplomatie française au temps des Chauvelin, des Argenson,  
 des Choiseul, des Vergennes rendent-ils un son plus ferme et  
 plus plein. Le comte d'Argental s'occupait plus à commenter  
 les événements qu'à les prévoir et à les préparer. Loin de diriger  
 Dutillot, comme celui-ci l'en priait parfois, il se bornait le plus  
 souvent à paraphraser ses décisions et ses suggestions. Il n'y

---

16. Dans sa première dépêche ministérielle, par exemple (lettre particulière du 23 juin 1759), Dutillot avait écrit à Argental : « Je sou mets  
 « à vous cette réflexion, prompt à changer et à vous satisfaire quand  
 « vous me donnerez une direction, autant que j'en serai capable, en  
 « vous prévenant que tout mon code politique est réduit dans ma tête  
 « à un peu de sens. Et cette denrée qui se trouve dans le pays que vous  
 « habitez, soutenue de tant d'esprit et de connaissances, vous fera passer  
 « sans doute aisément de tout ce que je puiserais dans mon amour  
 « pour mes maîtres, plus que dans mon génie ». A. S. P. Cbf. 48.

17. Argental à Dutillot, 20 nov. 1762. *Ibid.* 49. On verra plus loin (p. 222, n. 5) qu'un autre ami de Dutillot, Pierre Cérrou, lui faisait, sur un ton plus prime-sautier, les mêmes observations.

18. Argental à Dutillot, 2 août 1765. B. P. P. Ms. 573, p. 249-250.

a pas là cependant de quoi justifier le dédain dont M. Caylus faisait preuve à l'égard de M. d'Argental, ni les jugements sévères dont ce dernier a été l'objet, depuis Marmontel, qui dans ses *Mémoires* le traite de *gobemouche*, jusqu'à Charles Nisard, d'après qui la correspondance de l'ambassadeur « n'est pas faite pour donner une haute idée de sa capacité comme diplomate et comme écrivain »<sup>19</sup>.

Quoi qu'il en soit, le premier représentant de Parme en France peut faire figure de grand homme à côté de son successeur. Argental mourut le 5 janvier 1788. Il fut remplacé par celui que Choiseul avait cédé à la petite milice de don Philippe et qui avait été lieutenant-colonel des gardes ducaux. Le chevalier de Virieu Beauvoir, devenu commandeur de Malte, avait été désigné par don Ferdinand comme chargé d'affaires à Versailles à la veille de la réunion des Etats-Généraux<sup>20</sup>. Si nous en croyons le marquis de Matallana, ambassadeur d'Espagne à Parme, Virieu demandait au bout de trois mois à résigner ses fonctions, et après six mois de résidence en France obtenait son rappel; l'Infant toutefois l'invitait à attendre la nomination d'un successeur. Mais les appréciations que le marquis espagnol donnait sur le colonel des gardes et premier écuyer de S. A. R. sont sujettes à caution. Celui qui essayait de desservir le comte de Flavigny ne calomniait-il pas le bailli de Virieu? « Son inconstance capricieuse, écrivait-il de ce dernier en juin 1789, ne le laisse tranquille en aucune situation. Nul doute qu'il sera encore plus importun quand il aura quitté ses occupations actuelles, qu'il tâchera de revenir à Parme et qu'il sera un embarras comme il a toujours été pour S. A. ». L'année suivante, cependant, le même diplomate espagnol annonce à son gouvernement que le bailli a été nommé par l'ordre de Malte chargé d'affaires à Paris et sera très probablement élevé bientôt au rang d'ambassadeur du même ordre. Il voit là une manœuvre de la cour de

---

19. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. du comte de Caylus » II, 94, n. 3. On y trouve citées ces lignes de Marmontel à l'adresse de M. *Gobemouche*: « c'était une espèce d'imbécile qui ne savait ni avoir ni exprimer une opinion ». Pour les passages dédaigneux de Caylus, voir le même volume de sa *Correspondance*, p. 72, 74, 84, 94, 161.

20. Avec 24.000 livres de Parme pour honoraires. A. S. P. *Ruolo generale fino al 1785*. f° 221.



Naples et nommément d'Acton, grand ami de Virieu et il conclut : « Il n'est pas possible que le Seigneur Infant accepte avec indifférence une telle promotion qui retomberait sur un sujet qui n'a guère trouvé dans ses opérations le moyen de le contenter »<sup>21</sup>. D'autres événements, d'ailleurs, se préparaient qui allaient amener le rappel de tout représentant de Parme en France. C'est Marie-Amélie qui imposa cette mesure. Et Jean-Loup de Virieu Beauvoir mourut à Parme en 1802, la même année que le prince servi pendant près de quarante ans.

## II.

En 1802 également mourait à Parme Giuseppe Pezzana. Il avait débuté, dans la carrière ecclésiastique, avait été l'adjoint de Paciaudi à la Bibliothèque, l'homme de confiance de Dutillot pour toutes sortes de besognes de presse, avait traduit une tragédie de Voltaire. Abandonnant ensuite les ordres, ils s'était marié et avait donné naissance à l'historien des lettres parmesanes Angelo Pezzana<sup>22</sup>. Il avait quitté sa patrie en 1772, peu après la chute du ministre son protecteur et s'en était allé demeurer à Paris. Grâce au crédit peut-être du marquis de Felino retiré dans la capitale française, il était devenu maître d'italien à la cour de Versailles. Par une lettre de Voltaire à Argental, nous savons que l'écrivain parmesan logea à Paris, au moins pendant un temps, « à l'hôtel garni nommé *l'Ile d'Amour* ». Nous savons surtout que l'ancien traducteur de *l'Orphelin de la Chine* avait dédié à Voltaire son édition parisienne de l'Arioste. Avant même que l'œuvre fût achevée, il avait reçu les encouragements du patriarche de Ferney : « Vous me comblez d'honneurs « et de plaisirs en me promettant un *Arioste* entier commenté « par vous. *L'Orphelin de la Chine* ne méritait pas vos bontés ; « mais l'Arioste mérite tous vos soins. Il a certainement besoin

---

21. Matallana à Floridablanca, 6 juin 1789 et 13 fév. 1790. A. H. N. Est. 4.220 et 4.435.

22. Qui a décrit en termes touchants la vie malheureuse de son père : « Memor. degli scritt. e letterati parmig. » VII, 359-371. V. aussi G. B. JANELLI, « Dizionario biografico di Parmigiani illustri », Gênes, Schenone, 1877, p. 312-313.

« de vos commentaires en France, et vous rendrez un très grand « service à la littérature »<sup>23</sup>. Le succès devait pousser Giuseppe Pezzana à publier aussi la *Jérusalem délivrée* et, en 1780-82, les *Œuvres* de Métastase qu'il dédia à la reine Marie-Antoinette, à qui il avait enseigné l'italien<sup>24</sup>. Au moment où s'achevait l'impression de ce dernier ouvrage, l'auteur perdit soudain la raison et ses parents durent le faire revenir à Parme et l'y faire soigner.

En venant en France tenter la fortune comme maître d'italien, Pezzana ne faisait que suivre l'exemple donné déjà par quelques-uns de ses compatriotes. Tels le docteur Magnani de Parme et un jeune homme de Plaisance, Rossetti, qui vivaient à Paris vers 1765<sup>25</sup>. « Montrer » l'italien était souvent la ressource des sujets de Parme qui passaient les Alpes en quête de nouveautés ou d'aventures. Parfois même c'était la ressource des fils de

23. Voltaire à Argental, 4 fév. 1777; Voltaire à Pezzana, 30 juillet 1776. « Œuvres complètes... » T. 50 (Correspond. XVIII), Paris, Garnier, 1882, p. 180 et 63-64. Vers la fin d'oct. 1776, Voltaire remerciait l'auteur de la « belle édition de l'Arioste » qu'il venait de recevoir d'un libraire de Genève. Les *Opere di Lodovico Ariosto* avaient été publiées chez Cayrol et François, à Paris. Voir aussi E. Bouvy, « Voltaire et l'Italie », p. 108.

24. « Opere del Signor Abate Pietro Metastasio ». In *Parigi, presso la Vedova Hérisant, netta Via nuova di Nostra-Donna, alla Croce d'Oro*, M. DCC. LXXX — M. DCC. LXXXII, papier de Hollande, frontispice-portrait, gravures. 12 vol. in-4°. (Edition refaite sur celle de Turin, 1757-1768). En tête du T. I, épître dédicatoire en italien et en vers à Marie-Antoinette. — Rentré de Paris, Pezzana écrivit encore ses « Componimenti per le nozze delle Eccellenze Loro il Signor Conte D. Stefano Sanvitale e la Signora Principessa Donna Luisa Gonzaga de' Marchesi di Mantova », *Parma, Stamperia Reale*, 1787. In-4°.

25. Dutillot à Bonnet, 3 oct. 1765: « Le docteur *Maniani*, Monsieur, « qui passe à Paris où il espère mieux se tirer d'affaire en s'érigeant « maître de langue italienne qu'il n'a pu faire ici en exerçant sa profession de médecin, m'ayant prié de lui donner une lettre pour vous... « je la lui ai donnée d'autant plus volontiers que sa bonne conduite « me répond du soin qu'il aura de mériter votre amitié »; Bonnet à Dutillot, 12 nov. 1765: il ne sera pas facile de placer Magnani. — Quant à Rossetti, il était fils d'un maître de poste de Plaisance; il était à Paris depuis 1763, où son père lui faisait tenir quelque argent par l'entremise de Bonnet; il s'occupa d'abord de « montrer l'italien »; mais en 1765, il était « dans l'artillerie » (Bonnet à Dutillot, 22 nov. 1763, 3 juil. 1764; Dutillot à Bonnet, 23 nov. 1765). A. S. P. Cbf. 50, 51, et 52.

certains Français appelés à la cour de l'Infant. Juste retour des choses de ce monde où le cosmopolitisme n'est pas d'aujourd'hui.

Nombreux surtout étaient les enfants des Français de Parme qui venaient passer au pays de leurs pères le temps de leurs études ou de leur apprentissage. Des hommes faits comme Benoît Sylvestre, le serrurier de la cour, comme Maurice Roger, fabricant et professeur de dessin industriel, faisaient en France des séjours plus ou moins longs pour y acquérir un supplément de connaissances<sup>26</sup>. A plus forte raison les jeunes devaient-ils achever au loin leur instruction professionnelle. En 1764, c'est Poncet, l'ébéniste de S. A. R., qui envoie son fils à Paris apprendre le métier de fondeur et de ciseleur. Ce jeune homme passe par plusieurs ateliers, notamment par celui du S<sup>r</sup> Chedou, mais donne peu de satisfaction au trésorier de la cour de Parme généralement chargé de contrôler le travail de ces élèves ou apprentis. Dans ses rapports au ministre de Parme Claude Bonnet oppose à la mauvaise volonté de Poncet l'« ardeur extraordinaire » d'un autre jeune homme, Léandre Varon<sup>27</sup>.

Ce dernier était à Paris depuis la fin de l'année précédente. Coutelier de son état, établi à Parme où cette profession n'était pas représentée, il avait été remarqué par Dutillot. Le ministre trouvant que Varon avait besoin de se perfectionner, lui avait conseillé d'aller passer « une couple d'années à Paris chez quelque bon maître », promettant de le protéger à son retour. Bientôt il lui fit tenir une petite subvention régulière et quand au printemps de 1765 le jeune coutelier eut achevé son apprentissage à Paris, il l'envoya encore à Londres pour qu'il s'y exerçât à la fabrication des instruments de chirurgie et s'y formât à la profession de gainier. Le banquier Bonnet organisa le

---

26. Sylvestre allant au Dauphiné pour ses affaires, Dutillot l'engagea à pousser jusqu'à Paris et à y voir « les meilleurs ouvriers en serrurerie, pour prendre goût des nouveaux ouvrages, sans dire qu'il appartient à l'Infant ». Quelques semaines après, le ministre priait le banquier de fournir à Sylvestre l'argent nécessaire pour ses emplettes (Dutillot à Bonnet, 28 oct. et 28 nov. 1761. *Ibid.* 46). — Roger se rendit à Lyon en 1767, pour accroître ses talents, puis à Paris pour s'y employer comme dessinateur et peintre en soieries (U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1920, p. 147).

27. Dutillot à Bonnet, 26 mai; Chedou à Bonnet, 5 sept; Bonnet à Dutillot, 11 sept. 1764. A. S. P. Cbf. 51.



séjour à Londres, mais fit remarquer que si Varon pouvait en quatre ou cinq mois s'appliquer au premier des objets indiqués, il fallait, quant à la gainerie, « métier tout à fait à part » choisir un autre ouvrier, quitte à le faire venir de Paris. La traversée de la Manche fut à peu près inutile : l'apprenti ne put être embauché pour un travail régulier à cause de la jalousie de métier des artisans londoniens, il ne tira de son voyage qu'un mince profit : celui d'avoir vu chez un Allemand installé à Londres « ce qui est à voir chez les couteliers anglais », et rentra à Parme<sup>28</sup>. Mais bientôt Dutillot le renvoya à Paris pour y apprendre à fabriquer des bandages d'acier pour hernieux ; il le recommanda de nouveau à son correspondant qu'il pria d'intervenir tant auprès d'un maître ouvrier qu'auprès d'un chirurgien, M. Le Cat. A quoi Bonnet répondit : « J'ai vu Alexandre Varon « et je vais le faire entrer chez un homme très fameux pour « les bandages. M. Le Cat est effectivement un chirurgien du « premier mérite, mais son séjour ordinaire est à Rouen où « il est inutile que ce jeune homme y aille pour une chose de « détail qu'un excellent ouvrier lui apprendra mieux que « personne »<sup>29</sup>. Ayant terminé ce nouvel apprentissage, le coutelier-bandagiste revint à Parme et y exerça longtemps son double métier<sup>30</sup>.

Les serviteurs français étaient nombreux à la cour. Ils

---

28. Dutillot à Bonnet, 7 janv., 11 août 1764, 27 avril 1765 ; Varon à Bonnet, 31 mai 1765, Bonnet à Dutillot, 11 juin et 9 juillet 1765. *Ibid.* 51 et 52.

29. Dutillot à Bonnet, 7 sept. : « Ce qui m'a déterminé à lui faire « faire cet apprentissage est le grand besoin qu'on a de ces machines « dans ce pays-ci... où il n'y a pas un ouvrier en ce genre » ; Bonnet à Dutillot, 24 sept. 1765. — Le correspondant parisien devait retenir Varon sur la dépense, le 26 nov. 1765 il envoyait à Dutillot un couteau garni d'or et de nacre commandé à Varon pour l'Infant ; à la fin de la même année il se plaignait de la conduite du jeune homme qui semble être dérangé quelque peu à Paris et avoir voulu se donner un vernis médical usurpé. *Ibid.* 52.

30. Bénéficiant pour commencer de l'appui de Dutillot qui le faisait prôner par la *Gazzetta di Parma*. Voir supplément au N° XLVII du mardi 18 nov. 1766 : Léandre Varon y est proclamé « facitor di Cinti (o Brachieri) di ultima invenzione ». Sa boutique était située « Strada detta de' Genovesi, in faccia il Portico de' P. P. Crociferi ». — Sur son activité à Parme à partir de 1767, v. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1922, p. 264.

représentaient dans la cité émilienne la plupart des corps de métier. Or, certains d'entr'eux avaient été envoyés à Paris afin de mieux satisfaire à leur retour les exigences des princes ou les besoins du pays. Tel fut le cas aux environs de 1765 du cuisinier Sigé et du machiniste de théâtre Deslandre. Le premier, sage et docile, au dire de Dutillot, était adressé en même temps à Bonnet et à l'ancien chef de la bouche Rivière, qui s'était retiré à Paris; il fut placé chez le cuisinier du comte de La Marche<sup>31</sup>. Quant à Deslandre, le ministre de Parme vantait sa bonne conduite et son amour au travail: « C'est, disait-il, le fils du  
« machiniste que nous fîmes venir il y a 10 ans environ; il  
« succéda à son père saisi par la mort quelque temps après son  
« arrivée et il a toujours bien rempli son emploi. Je l'annonce  
« à M. d'Argental comme un jeune homme sage et intelligent  
« dans sa partie, qui a continué d'étudier, ici l'architecture  
« théâtrale et la peinture. Je vous prie de le recommander encore  
« à M. d'Argental que je prie de s'intéresser pour le faire  
« entrer à quelque spectacle. Si vos secours peuvent concourir  
« pour le placer avantageusement, vous m'obligerez beaucoup  
« de ne point les épargner »<sup>32</sup>.

L'usage devait continuer sous don Ferdinand. C'est ainsi qu'au printemps de 1768, le marquis de Felino envoyait encore à Paris en une seule fois, cinq personnes du service de l'Infant: trois musiciens français, Gaspard, Frisé et François Richer,

---

31. Dutillot à Bonnet, 29 déc. 1764, 4 janv. 1765 (lettre de recommandation), 2 fév. 1765; Bonnet à Dutillot, 5 fév. 1765: « Le S<sup>r</sup> Sigé est  
« arrivé. M. d'Argental m'a offert de le placer chez M. le duc de  
« Praslin dont la maison est une des premières de Paris pour cet  
« objet. J'ai consulté le S<sup>r</sup> Rivière, qui m'a donné de très bonnes rai-  
« sons pour le mettre sous un nommé Duparc, cuisinier de M. le Comte  
« de la Marche qui passe pour le premier de Paris et qui, n'ayant pas  
« chez le prince des occupations bien suivies, fait tous les extraordi-  
« naires de conséquence qui se rencontrent dans Paris. Le sentiment  
« de M. Rivière est que Sigé demeure un an chez cet officier pour  
« voir les ouvrages qui se font dans les quatre saisons et il est  
« convenu avec Duparc d'un forfait de 600 livres pour cette année  
« d'éducation ». A. S. P. *Cbf.* 52.

32. Dutillot à Bonnet, 24 oct. 1765. *Ibid.* — U. BENASSI (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1921, p. 27 et n. 3) cite encore le cas du fils du maréchal-ferrant de la cour envoyé à l'Ecole Vétérinaire de Paris; mais qui, retourné en Italie, se fixa non à Parme, mais à Padoue où il conquist une chaire à l'Université.

le graveur parmesan Pietro Martini, enfin le garçon tapissier Marnet, fils du maître tapissier de la maison ducale. Tous avaient « obtenu la permission de S. A. R. pour aller à Paris s'instruire davantage dans leurs professions ». Avant même de les présenter à M. d'Argental, le trésorier leur trouva à chacun le meilleur maître qu'il put : « J'ai fait voir au S<sup>r</sup> Marnet un meuble à trois « couleurs que je viens de faire faire par Bimont, mon tapissier, « le plus honnête homme de Paris dans ce genre et qui a fait « le *Manuel du Tapissier*. Il l'a trouvé de la plus grande beauté « et aussi bien rapporté que parfaitement travaillé ». C'est auprès de ce maître parisien que le jeune serviteur de don Ferdinand étudia après être resté quelque temps chez Fleury, le tapissier du comte d'Argental, et tout en fréquentant d'autres fameux dessinateurs de meubles<sup>33</sup>.

### III.

Mais voici qui atteste de façon plus significative encore la suprématie artistique et la renommée intellectuelle de la France

---

33. Dutillot à Bonnet, 22 avril et 9 juillet 1768; Bonnet à Dutillot, 17 mai et 31 mai 1768 (rend compte de l'accueil reçu par les cinq artistes de Parme auprès de M. d'Argental). A. S. P. *Cbf.* 56. — Nous n'insistons pas sur le fait que certains dignitaires de la cour ou de l'administration de Parme envoyaient leurs enfants en France pour y accomplir ou y achever leur instruction. C'est ainsi que l'écuyer Pierre Bunel avait son fils Charles-Antoine en pension à Paris en 1758 et 1759 et que, l'ayant emmené avec lui en Angleterre en 1763, il l'y laissa un an afin qu'il pût « revenir avec quelques connaissances de la langue » (Dutillot à Bonnet, 1<sup>er</sup> avr. 1758; Mauro à Dutillot, 31 juill. 1759; Dutillot à Bonnet, 5 fév. et 7 mai 1763, 12 mai 1764. *Ibid.* 44, 50 et 51). Un fils de Jacques Dupré de la Balme, officier de la Secrétairerie d'Etat, passa quelque temps « à la pension de M. Jouin au faubourg St Antoine »; il était également confié à la surveillance de Bonnet qui écrivait le 26 juin 1764 avoir diné l'avant-veille avec lui et le chevalier de Brissac : « cet enfant nous a paru très aimable et « avoir beaucoup d'esprit ». (*Ibid.* 51). Ajoutons d'ailleurs que les enfants d'Italiens n'étaient pas exclus des libéralités des princes de Parme. Le courrier Bellavista, par exemple, avait une fille en pension à Paris, en vertu d'un ordre de Madame Infante (Bonnet à Dutillot, 8 oct. 1765; Dutillot à Bonnet, 23 nov. 1765. *Ibid.* 52).



du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit plus de jeunes Français envoyés à Paris par leurs parents ou par la générosité du prince ou du ministre. Ce sont, au contraire, des Italiens qui s'en vont dans la grande capitale, qui y étudient et y connaissent le succès avant de venir reprendre leur place à la cour de Parme. Et ici encore tous les ordres de la société sont représentés et de nombreuses branches de l'activité publique : peintres et musiciens, comédiens et danseurs, médecins et militaires ; les artistes et les artisans comme les fils de famille.

Dès les premières années du règne de don Philippe, le peintre Baldrighi fut envoyé à Paris, aux frais de l'Infant. Giuseppe Baldrighi, à la vérité, n'était pas parmesan. C'est seulement en novembre 1765 qu'il demanda et obtint sa naturalisation<sup>34</sup>. Il était né à Pavie ; il avait été élève du toscan Meucci. Il eut en France pour principal maître François Boucher. Le 3 janvier 1752, le trésorier de l'Infante à Paris prenait note de la pension régulière que Dutillot destinait au jeune artiste et plus tard il eut à lui verser assez fréquemment des gratifications pour les travaux exécutés. Véritable amateur d'art, le banquier surveillait les progrès de Baldrighi, dirigeait sa conduite, lui ouvrait des portes multiples, le patronnait de toute façon. A travers ses lettres, on pourrait suivre d'année en année et presque de semaine en semaine l'activité du peintre pendant près de cinq ans. A Paris, celui-ci retrouva bientôt un Français qu'il avait connu à Parme, Pierre Cérrou, le précepteur de Madame Isabelle, à laquelle il allait lui-même être appelé à enseigner la peinture.

Par l'un ou par l'autre des correspondants de Dutillot nous savons qu'en janvier 1753, Baldrighi présentait à Louise-Elisabeth à Versailles « un joli portrait de sa façon » et que la duchesse le gardait, obligeant ainsi l'artiste à composer pour la cour un autre tableau qui, disait Bonnet, serait « fort bien et fort amusant ». Il avait fait l'été précédent un portrait de M<sup>me</sup> Bonnet et il s'occupait à ce moment de chercher, de concert avec le banquier et avec le comte de Caylus, un architecte pour

---

34. A. S. P. *Der.*, 30 nov. 1765. — U. BENASSI, (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 345-346) a indiqué en quelques lignes le séjour parisien de Baldrighi.

Parme<sup>35</sup>. Bientôt le peintre élargit sa manière, se dégage de l'enseignement unilatéral de Boucher, s'essaye à des sujets variés. A la fin de 1754, il envoie à Dutillot des dessus de porte qui lui valent des compliments et une « petite gratification de 10 louis ». Et il continue à travailler ainsi de loin à la décoration des palais ducaux, en même temps qu'Oudry<sup>36</sup>.

La santé du jeune Italien inquiète ses amis parisiens : « Baldrighi a été indisposé tous ces jours-ci, écrit Bonnet en « mars 1756, il est encore enrhumé. Il a bien profité ici des « bontés de l'Infant et des vôtres. Je crois que quand il aura « fait son tableau, vous ferez bien de le retirer à vous, et que « l'automne prochain lui sera dangereux à Paris : il lui faut « l'air natal, à ce que disaient hier Cérou et les amis de « Baldrighi chez M. Verne ». Affligé de cette nouvelle et craignant une maladie grave de son protégé, Dutillot suivit le conseil. Mais l'artiste eut tout le temps d'achever *son tableau*. Ce terme solennel revient plusieurs fois dans la correspondance échangée entre Parme et Paris. Il désigne l'ouvrage que le jeune homme présenta à l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture à la fin de juin 1756 et qui d'emblée lui en ouvrit les portes. Bonnet donna au ministre tous les détails sur la séance où Baldrighi « n'eut pas une seule boule noire » ; Caylus adressa ses compliments à Parme<sup>37</sup> et surtout François Boucher,

---

35. Bonnet à Dutillot, 3 janv. et 4 juil. 1752 ; 9 janv. 1753 ; 15 janv. 1753 : le correspondant parle de la santé de Baldrighi et ajoute : « C'est « un très bon garçon qui, s'il était uniquement destiné au pastel, irait « très loin ; il a fait cet été un portrait de M<sup>me</sup> Bonnet qui est très « ressemblant et pourtant joli, habillé noblement et avec simplicité ; « il continue à s'informer de mon architecte... ». C'est Baldrighi qui pensa le premier à Petitot (22 janv. 1753). A. S. P. Cbf. 41 et 42.

36. Bonnet à Dutillot, 12 janv. 1755 et 15 janv. 1756 : « J'ai donné « à Balbrighi sur vos ordres 50 louis de gratification parce que j'ai « pensé qu'il ne doit pas être payé à 100 écus par tableau comme « Oudry, étant élevé aux dépens de l'Infant ». Le peintre italien avait déjà envoyé sept tableaux à Parme. *Ibid.* 42 et 43.

37. Bonnet à Dutillot, 22 mars 1756 ; Dutillot à Bonnet, 3 avril 1756 : « Ce que vous me dites de Baldrighi me mortifie. Je me suis « toujours douté que ce garçon-là, à moins de grands ménagements, « périrait par la poitrine. En ce cas-là, je vais vous écrire une lettre « ostensible, pour le prévenir de ma part sur son voyage. Il pense « bien ; mais peut-être aime-t-il Paris : après quatre ans d'habitude, « on quitte difficilement ce pays-là, quelque raisonnable que l'on soit,

le maître du pensionnaire de l'Infant, tint à écrire lui-même à Dutillot. Sa lettre, autographe, est du 4 juillet 1756 :

« Monsieur, Samedi dernier je présentai à l'Académie M. « Baldrigghi, sur un tableau de lui, représentant une *Charité* « *romaine*; cet ouvrage parut (ce qu'il est en effet) dessiné « très correctement, très bien composé, d'une expression admi- « rable, et du plus beau coloris. En sorte que par un vœu « unanime, le candidat fut agréé et reçu en même temps, « honneur accordé très rarement dans notre Compagnie et « d'autant plus flatteur pour lui, qu'il est mérité par les preuves « d'un vrai talent, que les suffrages dont il a été pour ainsi dire « accablé ne doivent rien à l'intrigue, pas même aux sollicita- « tions les plus légitimes et que l'usage autorise tous les « jours... »<sup>38</sup>.

M<sup>me</sup> Boucher, femme charmante, comme on sait, mais que son époux ne gâtait pas, s'il faut en croire Bonnet, M<sup>me</sup> Boucher reçut un présent de choix. Et Baldrigghi fut nommé premier peintre de l'Infant. Il n'avait plus qu'à rentrer dans sa patrie. La comtesse de Toulouse l'engagea auparavant à prendre congé de Mesdames. Il fit « quelques emplettes concernant sa profession » et le banquier annonça le 13 septembre : « Le S<sup>r</sup> « Baldrigghi est parti ce matin par la diligence, très regretté

---

« surtout quand on y trouve des secours pour son talent » ; Bonnet à Dutillot, 29 juin 1756 : « Baldrigghi est enchanté avec raison. Il m'a « chargé de vous écrire, étant fort occupé à recevoir et à faire toutes « ses visites. Il m'a chargé aussi de la lettre ci-jointe que M. de Caylus « s'est fait un plaisir de vous écrire à cette occasion ». *Ibid.* 43.

38. Donnons ici la fin de cette lettre : « Je saisis avec empressement « cette occasion de vous faire goûter, Monsieur, un des biens les plus « flatteurs que doivent se proposer ceux qui comme vous protègent les « arts par goût, c'est le succès de leur protection dans des sujets qui « honorent les protecteurs et qui semblent affermir le règne des arts. « En mon particulier, je vous dois comme un bienfait la préférence « flatteuse que vous m'avez donnée en m'adressant un élève du mérite « de M. Baldrigghi, n'y ayant presque aucun exemple de pareils progrès « en aussi peu de temps que celui qu'il est à Paris. — Je serai, Monsieur, « d'autant plus satisfait de cet événement que je me flatte vous assurer « par là de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être — « Monsieur — Votre très humble — et très obéissant Serviteur. — « Boucher ». *Ibid.*



« pour son bon caractère, de tous les peintres et gens de talent « qui ne sont pas ordinairement si sensibles à de pareilles « séparations. Il passe par Lausanne et par Milan, ainsi je « compte qu'il ne sera guère avant un mois à Parme »<sup>39</sup>. Bonnet ne devait jamais oublier l'artiste dont il avait guidé les pas à Paris : en 1758 il se rappelait à lui pour les portraits des Enfants qui pouvaient lui être utiles pour des miniatures ; en 1760, il le désignait comme parfaitement capable d'achever des toiles où certains maîtres français n'avaient peint que la tête de l'Infante disparue<sup>40</sup>.

Vers la fin du séjour de Baldrighi en France un autre protégé de la cour se trouvait à Paris. C'était Francesco Grassi, fils d'un secrétaire de l'Intendance. Ce jeune homme avait été au service de l'Infant pendant la guerre de Succession ; il avait monté pour la partie scénique les spectacles de la cour si provisoire de Chambéry, avait été nommé architecte d'honneur des théâtres de Plaisance et de Parme pendant l'occupation des duchés par les armes Gallispanes. La même charge lui fut conférée d'une façon plus stable en novembre 1749. Mais il lui restait beaucoup à apprendre de son métier. En 1753, il s'en fut à Rome pour se perfectionner. Trois ans plus tard, Dutillot l'envoya encore à Paris pour deux mois seulement. Ce « garçon froid, un peu indolent, sage et honnête homme », économe comme les Italiens, disait l'Intendant, avait une modeste provision pour son voyage :

---

39. Dutillot à Bonnet, 17 juillet 1756, Bonnet à Dutillot, 26 juil., 3 et 30 août 1756, 13 sept. 1756. — Avant de quitter Paris, Baldrighi avait fait aussi un portrait de Cérou. Celui-ci écrivait à Dutillot le 15 nov. 1756 : « Je suis bien aise, mon cher Ami, que le portrait soit « arrivé en bon état et que vous en soyez content. Il a fait un honneur « infini à Baldrighi. Les peintres sont bien heureux quand ils rencon- « trent de ces belles physionomies, bien caractérisées. Cela se peint de « soi-même. La réputation de Baldrighi est faite à Paris pour avoir « peint Cérou. Cela est heureux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'un des « grands maîtres a dit hautement que sur ce portrait seul il aurait été « reçu à l'académie... Au reste, je suis émerveillé de vos termes scien- « tifiques : *C'est un beau tableau, bien fait, avec de la vérité, de l'en- « thousiasme, peint large. Ce dernier mot est volé apparemment...* ». *Ibid.* — On trouvera plus loin (p. 224-230) d'autres traits de causticité de cet écrivain méconnu.

40. Bonnet à Dutillot, 10 oct. 1758 et 15 avr. 1760. A. S. P. Cbf. 44 et 45.

il n'allait pas pour briller mais pour « voir et dessiner »<sup>41</sup>. Dans les occasions importantes, le ministre devait au surplus recourir à d'autres pour assurer le développement matériel du théâtre de Parme.

Plusieurs artistes furent encore envoyés dans la capitale française, ou y passèrent pour leur compte. Mentionnons le peintre Calza, élève de l'Académie de Parme, qui, voyageant avec le duc d'York, s'arrêta à Paris en mars 1765, fut « adressé à M. de Caylus pour lui faire sa cour et à quelques peintres pour faire des connaissances » et le miniaturiste Bettoli qui passa les Alpes en 1767<sup>42</sup>. Plus remarquable par le talent, le graveur Pietro Martini mériterait d'être plus longuement rappelé. Arrivé à Paris au printemps de 1768, il y travailla sous la direction de Le Bas<sup>43</sup>. Plus tard il devait décorer l'édition des œuvres de Métastase publiée en France par Pezzana. Au début de la Révolution il se trouvait à nouveau dans la grande métropole qui abritait alors des Italiens de marque à commencer par Vittorio Alfieri. Le Musée de Colorno conserve toute une correspondance écrite de Paris entre 1789 et 1791 par Martini qui devait mourir le 2 avril 1797.

On admettra sans difficulté que les musiciens italiens n'avaient guère besoin de se perfectionner en France. Pourtant nous voyons dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle le violoncelliste Carlo Ferrari, puis le compositeur Egidio Duni se rendre de Parme à Paris. Il faut dire que le premier pouvait encore apprendre quelque chose dans un pays où la musique de chambre était particulièrement en honneur, où Gossec dirigeait depuis 1751 les concerts particuliers de M. de La Poupelinière, où Michel Corrette venait d'écrire son *Ecole du Violoncelle* (1741),

---

41. Dutillot à Bonnet, 20 mars 1756. *Ibid.* 43. Voir aussi U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 346.

42. Bonnet à Dutillot, 12 mars 1765; Dutillot à Bonnet, 23 mars 1765. Dutillot à J.-B. Mauro, à Lyon, 24 juil. 1767 (Bettoli devait continuer sa route jusqu'à Paris). A. S. P. *Cbf.* 52 et 55.

43. Outre les documents mentionnés ci-dessus (p. 202, n. 33), Bonnet à Dutillot: « J'oubliai il y a huit jours de vous prier de payer un louis par mois au S<sup>r</sup> Martini pour satisfaire le S<sup>r</sup> Le Bas qui est son maître de gravure ». *Ibid.* 56. Dutillot accorde comme on le comprend d'après une autre lettre de Bonnet du 28 juin. A. S. P. *Cdt.* C. 121.

où les deux frères Dupont allaient consacrer le prestige de cet instrument. C'est La Combe, le familier de don Philippe, qui adressa à quelques amis de Paris le jeune exécutant de la Chambre de l'Infant. En novembre 1756, Cérrou écrivait à Dutillot qu'il faisait envoyer à Parme « huit exemplaires de la musique de Ferrari » et que celui-ci allait jouer au cours de l'hiver dans un Concert italien. Mais l'artiste avait besoin des subsides de Parme. « M. Coulon, mandait Bonnet en décembre 1757, a frappé à plusieurs portes pour tâcher de faire augmenter la gratification de M. Ferrari, on a été sourd ». Il fallut sur la cassette ducale verser 10 louis : à Paris, on mettait les musiciens « à un taux moins cher qu'en Italie »<sup>44</sup>. Rentré à Parme, Carlo Ferrari fut nommé premier violoncelle de la *Musica di Camera*, aux appointements de 14.000 livres.

Quant à Egidio-Romoaldo Duni, il subissait, et ce n'était pas la première fois, l'attrait que Paris exerçait sur tant de musiciens étrangers. On sait par la *Biographie universelle des musiciens* de Fétis<sup>45</sup> que, né dans le royaume des Deux-Siciles à Matera en 1709, il voyagea beaucoup, se trouvant à Paris dès 1733 et cherchant à y acclimater l'opéra-comique italien, et qu'avant de se fixer définitivement en France pour y mourir en 1775, il fut pendant un temps professeur de musique à la cour de Parme. On sait encore par les *Mémoires* de Goldoni que le compositeur et l'auteur dramatique s'étaient rencontrés à Colorno en 1756, que le premier avait mis en musique *la Buona figliuola* du second et même qu'il lui avait donné l'idée de sa pièce *Il Medico olandese*<sup>46</sup>. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur l'action de Duni à Parme, ni sur sa vie à Paris à partir de 1757. Signalons seulement que de nombreux documents témoignent des relations que le compositeur conserva avec la cour ducale et avec Dutillot. Nous pouvons dire, au surplus, que celui-ci ne gardait pas un souvenir particulièrement favorable des huit années de service de Duni et qu'il n'hésitait pas à lui accorder

---

44. Cérrou à Dutillot, 22 nov. 1756; Bonnet à La Combe, 5 et 20 déc. 1757. A. S. P. Cbf. 43 et 44.

45. Paris, F. Didot, 2<sup>e</sup> édit. T. III, 1862, p. 78-79.

46. « Mémoires de M. GOLDONI, pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre, dédiés au Roi », Paris, V<sup>ve</sup> Duchesne, 1787, II, 255, 259-260.



des prolongations de congé. De son côté l'artiste, sans doute pour se concilier les bonnes grâces du ministre, lui envoyait ses ouvrages, comme *l'Ile des Fous* en 1761 et *Mazet* au début de 1762. Il continua à recevoir jusqu'à sa mort une pension de 2.400 livres sur les comptes de France, au titre d'ancien maître de musique de feu l'Infante Isabelle<sup>47</sup>.

Après Euterpe, Terpsichore. A plusieurs reprises nous voyons l'Intendant ducal, organisateur des spectacles de la cour, envoyer en France des artistes de la danse. Au printemps de 1757, ce sont deux jeunes Françaises, Mimi et Jacquine Delisle, détachées pour six mois de la troupe qui jouait alors à Parme; et c'est un Italien, Missoli qui, venu avec les demoiselles Delisle et leur mère, resta plus longtemps à Paris et ne s'en retourna qu'en avril 1758. Les premières, après avoir baisé la main de l'Infante à Fontainebleau, se trouvaient à la cour de don Philippe en octobre 1758. Elles se vantèrent auprès de Dutillot d'avoir eu des leçons de Vestris. En fait, elles avaient eu l'occasion de voir cet artiste et de « prendre beaucoup de ses manières » chez M<sup>lle</sup> Chomar où elles allaient souvent, « une mauvaise et fort jolie danseuse de l'Opéra, très amoureuse de Vestris », et n'avaient reçu d'enseignement véritable que de Maltayre, comme Missoli<sup>48</sup>. Ce dernier pensait étudier avec Dupré, être à Paris aux seuls dépens de l'Infant, et Bonnet avait dû rectifier ses idées. « Sombre et inquiet, mais doux et bon enfant », il avait été bien accueilli du maître choisi pour lui et avait beaucoup appris: « Missoli, écrivait encore Bonnet le 31 octobre, est un « garçon plein d'humeur, qui se dépite contre lui-même et qui

---

47. Bonnet à Dutillot, 17 mars 1761 et 16 fév. 1762. A. S. P. Cbf. 46 et 47, et *Stato... della Real Casa...* (janv. 1774), f° 77. Cdt. C. s. n°. cart. 14-15.

48. Bonnet à Dutillot, 4 avr. 1757 (arrivée de la dame et des demoiselles Delisle et de Missoli, organisation de leur logement et de leurs études); 12 sept. et 31 oct. 1757: « J'ai reçu, Monsieur, l'honneur de « votre lettre du 15 du courant concernant le retour de M<sup>me</sup> Delisle « et de ses enfants, avec le détail des perfections et des défauts que vous « avez trouvés à Mimi. J'ai communiqué cette lettre à M. Maltayre qui « est convenu de tout ce que vous me marquez. Il l'attribue comme « vous au peu de temps qu'elle a eu; mais il craint aussi que vous ne « l'ayez un peu jugée par comparaison avec M<sup>lle</sup> Rivière ». A. S. P. Cbf. 43. — Sur M<sup>lle</sup> Rivière et sur l'ensemble de la troupe de Delisle, voir plus loin, p. 458-461.

« n'est point agréable à instruire. Maltayre dit sagement à M<sup>lle</sup> Rivière ce qu'il en pense dans une lettre qu'il lui écrit aujourd'hui; mais il en pense encore plus avantageusement qu'il n'en parle... J'ai demandé à Maltayre la raison de ce grand progrès que Missoli a fait à mon sens en comparaison de Mimi, il m'a dit que la nature est incomparablement plus belle dans Missoli que dans Mimi ». Le danseur se maria et son mentor parisien annonça l'événement en février 1758, ajoutant: « Il a été fort goûté ici dans son anglaise, il danse aujourd'hui du demi-héroïque... On l'a demandé pour l'Opéra-Comique, spectacle qui avilit plus un danseur ici qu'il ne lui fait de réputation. Je lui ai défendu d'y penser et il ne m'a pas paru fort tenté ». D'ailleurs Missoli n'allait pas tarder à quitter Paris, avec sa femme. En avril, il reprenait sa place sur la scène de Parme<sup>49</sup>.

L'expérience heureuse fut renouvelée. Au début de 1761, Dutillot envoya encore à Paris où ils étudièrent avec Laval deux jeunes Italiens, Gaspero Bianchi et Antonio Campioni. Ils rentrèrent tous deux dans leur patrie en mars 1764; mais le second fit bientôt un nouveau stage en France, d'août 1764 à avril 1765. Très fêté par ses camarades à son retour à Paris, Campioni dansa sur différents théâtres, remplaçant dans l'opéra de *Nais* Gardel qui avait pris la succession de Vestris. En 1770, il avait 29 ans, était devenu par sa sœur Giustina le beau-frère de Bianchi et Dutillot les recommandait tous trois pour les théâtres royaux d'Espagne: les deux maîtres de danse et la jeune femme travaillaient, disait-il, « avec beaucoup d'ensemble »<sup>50</sup>. Ainsi l'école française de l'Opéra formait-elle des

---

49. Bonnet à Dutillot, 4 avr. et 31 oct. 1757; 10 janv., 6 fév. et 10 avr. 1758. *Ibid* 43 et 44. — Maltayre, dont le banquier citait avec complaisance les avis, avait connu pendant plus d'un quart de siècle les plus grands succès. Il avait dansé en 1725 dans les *Eléments* de Destouches, puis dans les principaux opéras et ballets de Rameau (*Indes Galantes*, *Dardanus*), de Rebel et Francœur (le *Ballet de la Paix*, de 1738; *Zélinde*, *roi des Sylphes*, en 1745, où il avait eu Dupré pour compagnon). Il venait encore, en 1753, de prêter son concours dans *Titon et l'Aurore* de Mondonville.

50. J.-B. Mauro à Dutillot, de Lyon, 10 mars 1761; Bonnet à Dutillot, 8 fév. 1763, 20 mars 1764, 28 août 1764; Seregni (Secrétaire de Mauro) à Dutillot, Lyon, 19 avril 1765. A. S. P. *Cbf.* 46, 50, 51, 52. Dutillot à Grimaldi, 28 oct. 1770. A. G. S. *Est.* 5258.

artistes pour les différentes cours d'Europe, même les plus grandes.

Dans la première moitié du siècle certains médecins du duché comme Giuseppe Corneli étaient allés se perfectionner en France. Leur exemple ne manqua pas d'être suivi après 1750<sup>51</sup>. Antonio Galli, protégé de La Combe, puis de Dutillot, resta à Paris pendant plus de cinq ans. Faut-il voir en lui, le « fils du célèbre médecin et chirurgien », le docteur frais émoulu de l'Université de Bologne auquel Frugoni a consacré un de ses nombreux sonnets *per laurea*<sup>52</sup>? En tout cas, ce « jeune homme de très bonne physionomie », suivant l'expression de Bonnet, après avoir étudié à la Charité grâce au crédit de Foubert, se trouva fort dépourvu à la mort du chef de la garde-robe de l'Infant. Il écrivit à Dutillot quelques mois après pour s'en remettre à la générosité de l'Intendant; il donnait comme références le d<sup>r</sup> Cavedagni et M. Roger, chirurgien de S. A. R.; il demandait un subside pour continuer ses études. Le subside lui fut accordé; mais à ce moment, déjà, tout renchérisait et Galli bientôt sollicitait *un qualche aumento* tant pour vivre que pour régler ses inscriptions; surtout il donnait à son nouveau protecteur des détails sur ses études: « J'ai trouvé, disait-il en octobre 1758, « des choses qui ne sont pas encore connues en Italie, ni imaginées. J'en éprouve un immense contentement et je vois

---

51. Sans parler des médecins italiens établis plus longuement en France, comme le fameux Angelo Gatti (V. l'ouvrage récent de M. Manlio D. BUSNELLI, « Diderot et l'Italie », Paris, Champion, 1925, p. 51-63), on pourrait citer d'autres exemples de jeunes Italiens étudiant en France la médecine ou la chirurgie. On trouvera mentionné plus loin (p. 254) le cas du D<sup>r</sup> Brusich de Gênes. — Rappelons qu'un peu plus tard, Lorenzo Nannoni, fils d'Angelo Nannoni (mort en 1790), et son continuateur, grand chirurgien comme son père à S. Maria Nuova de Florence et professeur à l'Ecole de Médecine de cette ville, fut envoyé en 1777 à l'étranger par le Grand-duc de Toscane et qu'il se fit remarquer à ce moment par d'importantes communications à la Société de Médecine de Paris. Enrico BURCI, « Cenni storici sui Maestri che insegnarono Chirurgia in Firenze nel Sec. XIX » in « I° Centenario dell' Accademia Medico-Fisica Fiorentina (1824-1924) ». Sienne, Stab. Tip. S. Bernardino, 1924, p. 314-315.

52. « Per laurea in medicina conferita al Signor Galli, figlio del celebre medico e chirurgo di tal nome. Sonetto CCLI ». « Opere poetiche » II, 429.



« que mes connaissances vont se développant. Elles augmen-  
 « teraient de beaucoup si je pouvais cet hiver m'exercer dans  
 « l'anatomie... et me bien perfectionner dans toutes les opéra-  
 « tions journalières de la chirurgie. Pour ce, il me conviendrait  
 « de suivre un cours d'anatomie à l'école de M. Morand ou  
 « de M. Petit, hommes dont la réputation et le mérite sont si  
 « grands »<sup>53</sup>.

Les temps étaient durs aussi pour Parme. Néanmoins Dutillot continua ses subventions au chirurgien qui, de son côté, le tint régulièrement au courant de ses travaux. C'est ainsi qu'en avril 1760, Galli rédige, à la demande du trésorier et en français cette fois, un long mémoire qu'il intitule « Plan concernant mes occupations dans l'art de la Chirurgie et Anatomie ». Le praticien tient à faire fabriquer à Paris sous ses yeux les instruments qu'il désire emporter à Parme. Il pense un moment « prendre une place d'aide-major dans les hôpitaux de l'armée », place que Bonnet promet de lui procurer ; mais on est au printemps de 1761, il est question d'une suspension d'armes et le projet n'aboutit pas. Au début de 1763, le jeune docteur n'a plus qu'à « exercer sur les vivants ce qu'il a appris sur les cadavres », mais il ne faut pas y compter à Paris « où les grands maîtres ôtent à tous les autres la faculté de faire des opérations » ; il a acquis la pratique de l'accouchement pour suppléer, dit-il, à « l'extrême ignorance des sages-femmes d'Italie ». Il n'a plus qu'à rentrer à Parme<sup>54</sup>. Il s'y tiendra

---

53. Galli à Dutillot, deux lettres s. d., mais transmises par Bonnet, la première avec une apostille le 14 mars, la seconde en octobre 1758. A. S. P. Cbf. 44. Les maîtres français nommés par Galli sont : Sauveur-François Morand, Chirurgien des Invalides, auquel Fréron adressa une épître assez connue sur la guérison de Louis XV à Metz (1744) et qui eut des relations importantes en Italie (v., par ex., une lettre de lui du 28 janv. 1774 à Sebastiano Canterzani. — Bque Universitaire de Bologne, Ms. Canterzani 4167, n° 20), et Antoine Petit (1718-1794), docteur régent de la Faculté de Paris un des médecins les plus réputés de son temps (J. GUIART, « L'enseignement médico-chirurgical à Paris en 1764... », *Bullet. de la Société Française d'histoire de la médecine*, janv.-fév. 1925).

54. Bonnet à Dutillot, 10 mars, 8 avril (contient le mémoire mentionné de Galli), 15 nov. 1760 ; Dutillot à Bonnet, 7 mars et 2 mai 1761 ; Bonnet à Dutillot, 8 fév. 1763 ; Dutillot à Bonnet, 19 fév. 1763. A. S. P. Cbf. 45, 46 et 50.

encore au courant des résultats de la science française en lisant le *Journal de Médecine*.

Quelques années plus tard, c'est le tour d'un médecin plus illustre, d'un homme mûr, puisqu'il était né vers 1730 et qu'il avait assisté Tronchin lors de l'inoculation du prince Ferdinand. Giuseppe Camuti devait prendre la suite de A.-S. Ponticelli comme premier médecin des états de l'Infant, être désigné parmi les réformateurs de l'Université de Parme, être nommé doyen de l'Ecole de Médecine<sup>55</sup>, mourir enfin en 1800 avec le titre de comte de Belvedere. Un érudit parmesan, en donnant quelques extraits d'une lettre de Camuti du 23 janvier 1769 écrite en français et relative à Frugoni qui venait de mourir, a signalé la correspondance adressée par Camuti à Dutillot en 1768-1769: « série de lettres, d'agréable lecture, sur les conditions des sciences et de la médecine dans diverses villes françaises »<sup>56</sup>. Ce serait le futur *protomedico* qui aurait contribué à faire désigner le d<sup>r</sup> Levacher comme chirurgien de don Ferdinand. Il y a toute apparence qu'il avait voulu lui aussi accomplir un voyage d'études. Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que ce recours fréquent à la science française, que ces stages médicaux étaient dûs à la seule influence d'un homme. Longtemps encore après la chute de Dutillot, des jeunes gens continuèrent à aller étudier en France, parfois même aux frais de l'état. Tel fut le cas de Giovanni Rasori qui, né à Parme en 1766, s'en fut à l'étranger apprendre la médecine. Mais il y prit en même temps que la connaissance des nouveaux systèmes scientifiques, le goût des idées politiques qui triomphaient. Revenu dans sa patrie, il en fut banni vers 1795 à cause de son ardeur novatrice. Réfugié à Milan, il y fonda le *Giornale degli amici della Libertà e dell' Eguaglianza* avant d'obtenir une chaire à l'Université de Pavie, reconstituée par la République Cisalpine<sup>57</sup>.

De l'avènement des Bourbons sur le trône ducal jusqu'à la fin de l'ancien régime, plus d'un noble ou d'un riche bourgeois

55. CALENDARIO della Corte di Parma per l'anno 1778, p. 148.

56. C. S. [Widar Cesarini-Sforza]. « Postilla frugoniana ». *Aup.*, janv.-avril 1913, p. 70-71.

57. « Memorie e documenti per la storia dell' Università di Pavia e degli uomini più illustri che v' insegnarono », Pavie, 1878, I., 246.

envoya tel de ses enfants acquérir en France l'éducation ou la formation qui convenait à son rang. Deux exemples en feront foi, pris aux deux extrêmes de la période que nous envisageons. Quand Diofebo Melilupi di Soragna s'acquitta en 1755 de sa *commission* à Versailles, son fils, le *marchesino* Guido, était en France pour achever son instruction militaire. Le trésorier, chargé de guider le jeune noble comme les artistes et les hommes de science envoyés de Parme à Paris, louait son amabilité, son bon sens, sa curiosité pour les bons livres, notamment pour les œuvres de Molière<sup>58</sup>. Quand Soragna fut entré à l'Hôtel des Cheval-légers pour *faire ses exercices*, Bonnet lui fournit sur la cassette ducale cheval et laquais. A l'ordinaire, le correspondant n'avait qu'à louer le zèle du gentilhomme; mais une fois, en novembre 1757, il dut prier Dutillot de tirer du marquis une *galanterie* pour le *petit bonhomme*. Celui-ci se trouvait dans un embarras d'argent et dans un autre qui le conduisait devant le chirurgien major de l'Hôtel: « ce serait une histoire bien plaisante à vous conter, mais vous la savez peut-être, car vous n'ignorez rien ». En tout cas il valait mieux que M. de Soragna ne fût pas au fait de « cette petite fredaine ». En juin 1758, sur une intervention de Madame Infante auprès de M. de Gisors, le jeune noble obtint une lieutenance dans l'arme qu'il préférait, l'infanterie. Il entra au Royal Italien en garnison à Toulon et reçut de la duchesse une pension pour suppléer à l'insuffisance de la solde. Enfin, après la mort de la princesse, il rentra auprès de sa famille sur l'ordre de son père<sup>59</sup>. Le lieutenant des armées du Roi conserva naturellement son grade à Parme. En 1769, Dutillot le fit nommer capitaine de la compagnie des

---

58. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.*, 1916, p. 304 et 1920, p. 78.

59. Bonnet à Dutillot, 22 juin 1756: « M. de Soragna soupe chez moi quelquefois, pas si souvent que je le voudrais. Il est timide, mais il pense bien et dit bien ce qu'il dit. Il est dans la classe des hommes, parce qu'il a été neuf mois sans mériter d'aller en prison. Un jour pressé par le sommeil, il fut réveillé en sursaut par le tambour qui sonnait le dernier coup de l'appel; il se leva et alla à l'appel en chemise, nu pieds et sans culotte. Il s'y trouva à temps et quand l'appel fut fini, il demanda la permission de s'aller habiller. Il conte cela fort joliment, et c'est bien là l'émulation »; 4 oct. et 21 nov. 1757; 5 juin et 3 juil. 1758; 8 janv. 1760. A. S. P. *Cbf.* 43, 44 et 45.



gardes du corps, reconstituée à l'occasion du mariage de don Ferdinand. Il n'eut guère à s'en louer. L'officier ne tarda pas à entrer dans le parti de l'Archiduchesse Infante.

A la fin du siècle, c'est le descendant d'un magistrat qui accomplit ses études en France. Siro Ratti était fils du secrétaire du Conseil Suprême de Plaisance. Il fut élevé au Collège de la Trinité de Lyon. Et il n'était pas rentré depuis longtemps dans sa patrie qu'il fut un des deux députés envoyés par la Commune de Plaisance au camp de Napoléon Bonaparte après l'armistice du 9 mai 1796. Il devait obtenir certains *articoli di facilitazione* dans l'application de l'acte imposé à don Ferdinand par la rude diplomatie du général victorieux<sup>60</sup>. Sans doute pensait-on que la connaissance approfondie du français permettrait au délégué de mieux défendre les intérêts de sa ville natale.

---

60. U. BENASSI, « Il gen. Bonaparte ed il duca e i giacobini di Parma e Piacenza » (extr. de l'*Aspp.*, 1912) p. 25.



## DEUXIÈME PARTIE

---

### RELATIONS ET ÉCHANGES

---

Etant donnés les liens de famille qui unissaient les ducs de Parme aux Bourbons de la branche aînée, étant donné le nombre des Français qui vivaient et agissaient à Parme, on ne saurait s'étonner que les échanges fussent particulièrement intenses entre la grande monarchie et le petit duché.

Ces échanges touchaient à tous les ordres de l'activité. Nous nous attacherons surtout aux manifestations intellectuelles : informations, jugements, idées nouvelles, contenu varié des correspondances, des gazettes et des livres. Mais nous n'oublions pas que le côté économique a aussi son importance et que l'on ne saurait, sans rompre l'unité vivante du milieu et de l'époque étudiés, omettre la présentation des industriels et des commerçants français qui se sont trouvés en relations avec la cour de Parme. Avec les libraires, nous trouverons les fournisseurs de l'office de la bouche. A côté des acquisitions d'ordre scientifique ou artistique, nous enregistrerons celles qui concernaient la garde-robe et la toilette personnelle. Nous verrons une amie des philosophes recevoir de volumineux fromages de Parme au pays où Voltaire sollicitait de son ami le comte d'Argental des nouvelles du duché, et où de nombreux Parlements avaient les yeux fixés sur la conduite de Dutillot. Tout se tient et les menus faits éclairent parfois les grands événements.



Des deux courants d'échanges, l'un est plus faible, comme il est facile de l'imaginer. Mais il existe et nous en montrerons quelques signes. Si minimes qu'ils puissent apparaître, ils révéleront sur un plan différent ce que manifesterait l'examen approfondi des correspondances diplomatiques, savoir l'intérêt que prenait la France aux affaires du gendre, puis du petit-fils de son roi. Elle ne pensait pas à s'imposer violemment à Parme. Elle suivait l'activité du petit état protégé et ami, et non pas seulement d'un œil intéressé : elle visait à en assurer le développement intellectuel en même temps que la prospérité matérielle.

---

## CHAPITRE VI

---

### ÉCRIVAINS ET AMATEURS FRANÇAIS EN RELATION AVEC PARME

- I. *Quelques amis des princes et du ministre. — Le financier Dumonceaux. Pierre Cérou sous-fermier et auteur comique ...* p. 220
- II. *Un banquier correspondant littéraire et artistique. Le trésorier des Enfants à Paris, Claude Bonnet. Son talent d'épistolier.* p. 231
- III. *Agents diplomatiques et hauts dignitaires. Académiciens, philosophes et membres de Sociétés savantes. L'abbé de Mably et le Cours d'études du prince de Parme. L'échevin lyonnais Jean-François Genève. Le p. Tolomas. Un petit poète, Paradis de Moncrif .....* p. 249
- IV. *Le comte de Caylus et le groupe de ses amis: l'abbé Barthélemy et l'abbé de Raze, Le Beau, Mariette et Marin .....* p. 262

L'attrait de Parme sur les voyageurs et les écrivains, ou sur les artistes en quête de fortune était déjà grand à l'époque des derniers Farnèse, mais il ne dépassait qu'assez rarement les limites de l'Italie. Après 1749, au contraire, il s'élargit. Les autres états de la péninsule regardent avec un intérêt croissant les duchés dont le rayonnement s'amplifie. L'attitude des gouverneurs successifs de la Lombardie, la curiosité vigilante de Charles-Emmanuel III, la correspondance assidue échangée entre le ministre de Modène, l'abbé Bianchi, et Dutillot, en fournissent la preuve. Mais voici que d'ailleurs on se tourne aussi vers Parme. L'Empire y cherche une archiduchesse qui,

sans la terrible petite vérole, deviendrait impératrice. Les gazettes de Hollande et d'Allemagne font une place plus large aux événements du petit état. Et de Suisse, cet observatoire de l'Europe où la Société Economique de Berne est la première à remarquer le fameux traité *Des délits et des peines*, un journaliste, le gazetier de Lugano, écrit au ministre de l'Infant pour lui demander sa protection<sup>1</sup>.

En ce qui concerne les Français, nous avons donné déjà quelques exemples de l'attraction qu'exerçait sur eux la prospérité restaurée des anciens duchés farnésiens. Le théâtre et les arts en général appellent des constatations analogues. Avant d'en venir à ceux dont la correspondance était régulière, citons encore un menu fait qui reste significatif. Le collège des Nobles de Parme était assez connu jusqu'au cœur des provinces françaises pour qu'un maître d'armes de Chalon en Bourgogne, Jean-Baptiste Peltier, demandât en 1770 à y professer<sup>2</sup>. Témoignage d'un inconnu isolé qui s'accorde avec tous ceux que nous allons voir, qu'il s'agisse d'amis personnels des princes ou du ministre, de dignitaires ou d'hommes de lettres en relations avec diverses personnalités de Parme, de commerçants en rapports d'affaires avec la cour.

## I.

Où don Philippe et Dutillot ont-ils connu M. et M<sup>me</sup> de Milleville: en Espagne, ou pendant les campagnes de 1743 à 1748? Nous n'avons pas pu le découvrir, mais il est certain que ces deux personnes amies de Louis La Combe et parentes de Pierre Naudin de la Ronde, valet de chambre de l'Infant, étaient fort liées avec le duc et avec le ministre. Celui-ci, encore simple Intendant général, recevait en 1753 de M. de Milleville, par

---

1. Giambattista Agnelli, directeur et propriétaire de l'Imprimerie de Lugano, à Dutillot, 2 oct. 1770. Lettre transmise par Dutillot à Grimaldi dans sa dépêche du 14 oct. A. G. S. *Est.* 5258.

2. Supplique sans date, insérée parmi la correspondance de mars 1770 du Collège. A. S. P. *Cdt.* C. 25.



l'intermédiaire du banquier Bonnet, des renseignements d'ordre agronomique, notamment l'indication d'une *Ordonnance des Eaux et Forêts*. Un an après la mort de leur commun ami, chef de la garde-robe du prince et son familier, Dutillot écrivait à M<sup>me</sup> de Milleville: « Je suis toujours touché de votre souvenir  
« et de vos bontés ainsi que de l'amitié de M. de Milleville  
« que je salue bien tendrement. Je vous serai éternellement  
« attaché, Madame, nous penserons toujours avec la même  
« douleur sur l'ami excellent et l'honnête homme que nous  
« regrettons ». Plus tard, cette même dame, « d'un goût et  
d'une adresse singulière », prépare pour don Philippe en deuil de l'Infante une « veste et parements d'étoffe d'argent brodée en soie noire et argent avec perles blanches » et un « nœud d'épée assortissant », elle fait monter le tout par le tailleur parisien Leduc et envoie ce présent à Parme<sup>3</sup>.

Deux autres amis du ministre, protégés de l'Infant et de l'Infante, sont à Paris vers la même époque après un séjour à la cour de Parme, le financier Dumonceaux et le chevalier Cérrou. Ils s'y voient souvent, s'y soutiennent mutuellement, s'entre-tiennent avec Bonnet des affaires de Parme. L'ancien administrateur de la régie des impôts du duché reste en correspondance avec l'Intendant ducal. Le banquier transmet ses lettres ou donne de ses nouvelles. En janvier 1753, il le charge de remettre à Madame Infante qui se trouve à Versailles le plan d'un petit cabinet qu'elle entend faire monter à Colorno, le mois suivant; il l'invite chez lui avec le comte de Caylus au moment de régler l'engagement de l'architecte Petitot qui doit partir au service de l'Infant. Dumonceaux s'intéresse à la Ferme Générale de Parme à laquelle on songe dès le début de 1755, ou du moins certains membres de la compagnie en formation voudraient l'y intéresser. L'un d'eux écrit à Dutillot le 9 février: « Je vous  
« avoue que je souhaiterais bien de savoir enfin les Fermes de  
« Parme un peu en ordre... Je veux proposer à Dumonceaux  
« d'entrer dans cette compagnie, parce que avec les connais-  
« sances qu'il a des affaires de ce pays, il pourrait être fort

---

3. Bonnet à Dutillot, 5 février 1753. A. S. P. Cbf. 41; Dutillot à M<sup>me</sup> de Milleville, Colorno, 23 septembre 1758, *Ibid.* 44; Dutillot à don Philippe, 24 avril 1760. BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, Ms. 1441.

« nécessaire »<sup>4</sup>. Mais le financier vise sans doute plus haut. Deux ans plus tard, il obtient de Louise-Elisabeth un bon pour avoir une part dans les Fermes en France. Toutefois, Bonnet annonce à Dutillot le 3 janvier 1757: « On barbouille toujours  
« de changements ou d'augmentation dans les fermiers géné-  
« raux parmi lesquels il y a beaucoup de division actuel-  
« lement ». Et il envoie les compliments du « pauvre Dumonceaux qui est tout abasourdi et à qui je crains bien que le Contrôleur général ne donne des promesses aussi vaines que par le passé ». Le banquier ne se trompait pas: le contrôleur des finances, qui était alors M. de Moras, ne voulut pas admettre ce protégé de la duchesse de Parme et à quelques semaines de là Pierre Cérrou, sous le coup de l'indignation, écrivait à Dutillot: « Enfin donc il est décidé que Dumonceaux ne sera pas fermier général. Voilà, je crois, le premier exemple d'un bon donné et retiré ensuite »<sup>5</sup>.

---

4. Bonnet à Dutillot, 15 janv. et 12 fév. 1753. *Ibid.* 41; un ami à Dutillot, 9 fév. 1755, lettre citée par U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 229, n. 4. — Dumonceaux avait épousé une sœur du banquier Claude Bonnet qui était intéressé ainsi à la fortune de son beau-frère et conservait quelque espérance que les biens de celui-ci reviendraient quelque jour à ses propres enfants (Bonnet à Dutillot, 17 mai 1756. A. S. P. Cbf. 43).

5. A. S. P. Cbf. 43: Bonnet à Dutillot, 3 janv. 1757; Cérrou à Dutillot s. d., mais mars ou avril 1757. Dans cette lettre qui porte la mention « Pour vous seul », Cérrou veut persuader son ami qu'il ne faut pas laisser perdre l'occasion: « Le bon a été donné à Madame pour Dumonceaux. Le sujet ne convient pas; à la bonne heure, on en présente « un autre sur lequel il n'y a que du bien à dire, la chose va d'elle-même. » Cet autre pourrait être Claude Bonnet qui a tout fait pour Dumonceaux ou Dutillot lui-même; et le message conclut: « Au reste, « je vous écris tout ceci sans que Bonnet en sache rien, ne lui en « parlez pas, il m'en saurait peut-être mauvais gré. Mais, en vérité, « c'est porter trop loin la délicatesse. Vous devriez, mon cher Ami, « faire tous vos efforts pour le servir malgré lui. Il a rendu à nos « Princes bien d'autres services que Dumonceaux: il a vu plusieurs « fois toute sa fortune en l'air pour leur service. Il leur est attaché, « vous le savez. A qui feraient-ils du bien s'ils ne lui en font pas « à lui? A moi, me direz-vous. Vous avez raison; mais vous, vous ne « vous en souciez pas, vous n'en voulez pas même et, pour preuve, je « vous demande, Monseigneur le Ministre, quels sont les honoraires « de votre nouvelle place. Je gage que vous n'en avez pas. Vous êtes « sans contredit le premier Ministre de l'Europe qui soit sans honoraires « et sans profits. Sans votre qualité, je dirais volontiers: oh, le vieil « fol! oh, le vieux fol! ».

Plus heureux, l'ancien contrôleur de la maison ducale et ancien précepteur de Madame Isabelle, avait alors une petite part à l'administration des impôts : le Contrôleur général l'avait fort bien reçu en février 1757 et lui avait donné « les plus belles espérances du monde » ; et, quelques jours après, le chevalier pouvait écrire au ministre son ami : « Je vous remercie de votre compliment. C'est dans les *Devoirs* ou fermes de Bretagne qu'on m'a donné six deniers... Voilà toujours un commencement »<sup>6</sup>. Ce résultat n'avait pas été obtenu sans peine. Rentré en France, Cérou avait rencontré des difficultés et connu des regrets qu'il exposait en détail à Dutillot. Nous avons découvert un groupe de lettres qui s'étendent sur six mois de temps avec une régularité telle qu'elle laisse supposer une correspondance longue et assidue entre les deux amis, également enjoués, s'intéressant réciproquement à leurs aventures ou à leurs succès. Et l'on regrette de n'avoir aucune des réponses de Dutillot et d'avoir un si petit nombre des lettres de Cérou<sup>7</sup>.

Toute démembrée qu'elle est, cette correspondance suffit à nous révéler non seulement un des financiers amateurs qui abondaient au XVIII<sup>e</sup> siècle autour de Versailles, de Bellevue, de Babiole et des petites maisons, mais encore et surtout un homme d'esprit. Elle fait revivre un auteur comique oublié. Rentré en France dans la première moitié de 1754, avec la promesse que l'Infante agirait en sa faveur auprès du Contrôleur général Séchelles, Cérou avait rendu visite au maréchal de Noailles et au ministre des finances. Le Roi en personne, au vu d'une lettre de sa fille, avait *parlé pour lui* en décembre de la

---

6. Cérou à Dutillot, 7 fév. et 14 mars 1757. *Ibid.*

7. Une lettre de Cérou à Destienne-Blégier, 8 nov. 1756 ; 18 lettres à Dutillot, à peu près à chaque ordinaire, du 8 nov. 1756 au 4 avril 1757. Le 20 décembre, on en a deux, une « ostensible » et l'autre particulière. La lettre déjà citée « Pour vous seul » ne porte pas de date, elle était sans doute jointe à une autre, datée. *Ibid.* — U. BENASSI, (« G. Du Tillot », chap. des Finances, *Aspp.* 1919, p. 152, n. 1) mentionne une lettre du 15 août 1759, par laquelle Cérou répondait à Dutillot devenu premier et unique ministre : « Vous me dites que vous êtes tout ». Cette lettre est conservée dans le *Carteggio di Piemonte*. (Voir plus loin, p. 230, n. 16). Le même historien mentionne aussi (*Ibid.*, p. 40, n. 1) une lettre de Dutillot à Cérou, de Colorno, 4 sept. 1756 conservée dans un autre fonds. Pour le temps passé à Parme par Cérou, voir plus haut p. 152.



même année. Le tout en vain. Et le 6 décembre 1756, au moment où Louise-Elisabeth fait intervenir un nouveau personnage, la comtesse de Toulouse, notre homme écrit à Dutillot, en lui racontant ses malheurs : « Au bout de deux ans, j'apprends que  
 « tout cela est un conte et que Madame n'a point écrit : il faut  
 « que le Maréchal et M. de Séchelles radotassent bien fort l'un  
 « et l'autre, ou que Madame ait oublié d'avoir écrit. Enfin, cela  
 « est passé, n'en parlons plus ; car cela me ferait radoter moi-  
 « même. J'irai demain ou après-demain voir M<sup>m</sup> la comtesse  
 « de Toulouse. Je verrai ce qu'elle me dira. Tout ceci me donne  
 « une humeur de chien. Je me ruine et à ce que je vois je  
 « n'aurai rien à la fin. Que maudit soit le moment auquel j'ai  
 « pensé à venir à Paris au lieu de m'aller confiner dans mes  
 « montagnes ; car tout ceci est bien terrible pour moi. Mais, de  
 « par Dieu, je couperai au vif ; et, dans sept ou huit mois, que  
 « j'aie eu ou non, je me retirerai dans mon Limousin avec mille  
 « louis de moins et Dieu veuille que j'en sois quitte avec cela<sup>8</sup>.  
 « Car les bonheurs ne viennent jamais seuls : j'ai voulu me met-  
 « tre dans une Compagnie d'assurances générales, et comme  
 « j'étais né pour porter le guignon partout, cette Compagnie  
 « est dans le plus triste état, et elle était tout au mieux aupa-  
 « ravant puisqu'on en retirait 120 % par an et aujourd'hui on  
 « y perd 50 et plus %. J'ai voulu me mêler d'assurer des  
 « bâtiments particuliers, j'ai commencé par y gagner cent louis...  
 « Il faut que M. d'Aubigny<sup>9</sup> s'avise d'aller escorter une escadre  
 « de vingt-deux bâtiments marchands ; il les conduit jusqu'à  
 « 80 lieues de terre, les abandonne là et les Anglais les prennent  
 « tous. Il ne s'en est sauvé que trois de façon qu'au lieu de

---

8. Et à la fin de la même lettre, après avoir représenté qu'« à la Cour, il faut demander cent pour avoir un » et que, si les démarches entreprises aboutissent à lui procurer cent pistoles ou douze cents francs, alors qu'il lui faut au moins mille écus, il enverra tout au diable et s'en ira, Cérou dit encore : « J'ai déjà donné congé de mon logement depuis deux jours, pour Pâques prochain. Tout m'ennuye, tout me  
 « désespère, il y a des moments où je voudrais être en Turquie avec  
 « la certitude de ne pouvoir jamais revenir en France, et surtout à  
 « ce chien de Paris ». — Séchelle, ancien intendant d'armée, était devenu Contrôleur des Finances à la fin de juillet 1754.

9. Le même officier qui devait, le 11 sept. 1758, commander l'action des milices et des volontaires bretons réunis contre les Anglais débarqués en Bretagne et libérer la baie de Saint-Cast.

« gagner cent louis, je perds aujourd'hui douze cents francs du  
« mien. *Item*, je mets sur quatre armateurs : les deux premiers  
« sont pris en sortant du port, vous le savez car vous aviez des-  
« sus. Le troisième... Mais ce sont deux fripons qui ont fait  
« cet armement ; ils plaident entre eux et il se trouve qu'un  
« d'eux, qui est celui de qui je tiens mon action et Bonnet la  
« sienne, a donné, au dire de son associé, pour 10.000 livres  
« d'actions plus qu'il ne fallait, de sorte qu'au lieu du profit  
« que j'attendais, j'y perdrai peut-être mes fonds. D'ailleurs  
« ces coquins vendent les marchandises prises, et ils donnent  
« à dix ce qui vaut trente-deux. Voilà le bonheur qui me fuit  
« partout. Je le dis encore de bon cœur : que maudit soit le  
« moment où je suis retourné à Paris ».

On voit quelles étaient les spéculations auxquelles se livraient Cérou, Bonnet et Dutillot. Ce dernier ne devait pas toujours perdre au jeu des assurances. Mais Cérou se morfondait. Par l'ordinaire du 20 décembre suivant il faisait parvenir deux lettres au ministre de Parme. Dans la lettre particulière, il n'était pas loin d'admettre que le temps diminuait l'intérêt que l'on prenait à ses affaires : au mois d'août 1754 on avait pu écrire avec vivacité pour lui ; mais « tout s'assoupit et se ralentit ». Et il concluait : « Madame peut bien écrire à M. de Moras. Je  
« sais, entre nous, qu'elle écrit fort souvent aux ministres et  
« surtout à M. d'Argenson, mais n'en dites rien ». Dans l'autre lettre, ostensible, il indiquait toutes les raisons pour lesquelles l'Infante devait intervenir directement. Le chevalier n'avait pas pu voir la comtesse de Toulouse, qui avait la goutte. Mais une dame d'honneur, M<sup>me</sup> de Chalus, lui avait donné les conseils de l'expérience : il fallait, si Madame Infante s'intéressait véritablement à Cérou, qu'elle fît comme Mesdames qui écrivaient personnellement au ministre, ou l'envoyaient chercher et lui parlaient elles-mêmes. « Si les sollicitations de ceux à qui j'ai  
« été recommandé avaient dû réussir, écrivait le quémendeur,  
« je serais placé il y a bien du temps. M<sup>me</sup> la comtesse de Tou-  
« louse, MM. les maréchaux de Noailles et de Richelieu, le  
« comte de Noailles, M<sup>me</sup> la duchesse de Brancas, M. l'abbé de  
« Bernis, enfin toute la cour a parlé pour moi, et je n'ai rien  
« depuis près de deux ans et demi que j'attends et que je me  
« ruine en frais de voyages ».

Chargeant Dutillot de plaider sa cause auprès des Infants, Cérrou ajoutait : « Dites à nos maîtres que quoique éloigné, je « travaille à leurs plaisirs. Dans mes moments perdus je travaille à finir une comédie ; mais dans l'état où je me trouve, « j'ai grande peur qu'elle ne soit aussi triste que moi ; Par un « mot de lettre, nos maîtres peuvent me remettre la joie au « cœur, et dans huit jours ma comédie est finie et je vous « l'envoie pour que vous la fassiez jouer tout de suite ». Le gentilhomme limousin s'occupait de finances et des finances même de Parme, puisqu'il apparaît bien qu'il faisait partie de la Compagnie parisienne qui avait pris à ferme les impôts des duchés. C'est à ce titre qu'il donnait fréquemment des conseils au ministre<sup>10</sup>, qu'il lisait les lettres de celui-ci aux assemblées de la société et qu'il écrivait le 8 novembre 1756 à Destienne-Blégier pour lui annoncer sa « commission » et pour l'engager à se réconcilier avec M. Vanneau. Mais son activité était multiple ; il se chargeait pour Dutillot d'achats et d'envois, tout en demandant le secret vis-à-vis de Bonnet qu'il ne voulait pas mécontenter et pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'affection ; il donnait le 15 novembre 1756 les détails les plus précis sur l'administration ou plutôt sur le désordre des Grandes et des Petites Ecuries de Versailles ; il fréquentait les gens de théâtre, engageait pour la cour de Parme une danseuse rentrée de Saxe à Paris, M<sup>lle</sup> Rivière, dont il célébrait les talents variés jusqu'à celui de claveciniste et qu'il arrachait aux convoitises des autres cours<sup>11</sup> ; il envoyait des scénarios et des costumes de ballets et de la musique de Ferrari et d'autres.

---

10. Dans sa lettre du 3 janv. 1757, il s'en prend amicalement à Dutillot qui a utilisé le *pot de vin* des fermiers pour un cadeau aux Infants et qui maintenant réclame pour les caisses de l'état 50 % du bénéfice qui résultera pour les fermiers de l'abolition des « exemptions abusives du Clergé, de la Robe et du Militaire » : « Vous êtes un grand Bohême, Monseigneur le Ministre. Est-ce donc le malheur attaché à la place ? ». Le 17 janvier 1757, il le met en garde au nom de la Compagnie contre les exigences de Langevin qui est sur le point de devenir inspecteur de la saline de Plaisance : « Ne donnez tant que vous pouvez aucun sujet de plainte à des gens qui cherchent à bien faire et surtout vis-à-vis de vous ».

11. 24 janv. 1757 : « La petite Rivière danse ce soir à la Comédie « Italienne. J'ai prié Bonnet de venir la voir. Je suis convenu avec elle « à 4.000 livres tournois par an, et j'ai bien fait de ne pas perdre de



Fréquentant les théâtres parisiens, il pouvait donner les informations les plus précises sur les artistes qui eussent convenu à Parme. Voici le gracieux portrait d'une des deux sœurs Catinon: « C'est la fille la plus légère, la plus adroite, qui a le  
« plus d'oreille et le plus d'aplomb. Mais elle n'a point de  
« maître et par conséquent n'est pas savante, mais pour les  
« Tambourins, les entrées vives et légères dans lesquelles il ne  
« faut que de l'exactitude dans les pas qu'on lui a montrés,  
« de la légèreté et de la précision, elle est charmante; elle ne  
« danse pas, elle vole, c'est un oiseau. Elle a écrasé M<sup>lle</sup> Allard  
« de laquelle on ne parle plus à Paris »<sup>12</sup>. Son amitié pour de plus galantes personnes faisait naître des romans qu'un Français

---

« temps. L'ambassadeur de Naples lui a fait faire des propositions  
« plus fortes; mais on a répondu qu'on était engagé. Au reste, vous  
« ne l'aurez que pendant dix-huit mois, après lequel temps, ce sera  
« votre affaire d'obtenir un plus long congé de la Cour de Dresde, si  
« vous voulez la garder. Elle a tout plein de talents cette M<sup>lle</sup> Rivière,  
« elle joue très bien du clavecin et accompagne très joliment. Elle  
« pourrait se rendre utile dans les concerts de Madame Isabelle. A  
« propos, si on la trouve bonne et que nous fassions un engagement  
« formel, je lui ferai faire ici deux ou trois habits de goût, pour trois  
« des plus jolis ballets que je vous ai envoyés ou que je vous enverrai,  
« par exemple un habit de Diane, un habit de Polonaise et un habit  
« de Galatée. Elle les portera avec elle et il vous serviront de modèle ».  
Le galant chevlaier ne veut pas se contenter d'une impression fugitive: à la première représentation, l'artiste aurait été saisie par la peur que l'on n'appelait pas encore le *trac*, mais elle avait été bien accueillie: « beaucoup de grâce, des bras très beaux, un visage qui parle ». Au courrier suivant (31 janv.) l'engagement est signé; après M<sup>lle</sup> Puvigné et M<sup>lle</sup> Vestris, il n'y a rien à l'Opéra qui la vaille; « elle est grande, faite à peindre, et d'une très jolie figure ». Le 14 mars, Cérou rapporte encore les succès de la danseuse et explique les termes techniques de la danse: « On m'a dit que l'*en-dessous*, en fait de danseur, était cet  
« aplomb juste et parfait par le moyen duquel un danseur se trouvait  
« toujours dans un juste équilibre, le corps bien placé sur ses jambes,  
« et que par ce moyen on formait aisément ses pas sans qu'on s'aperçût  
« que la force y fût pour rien. Voilà ce que c'est que l'*en-dessous* de  
« M<sup>lle</sup> Rivière. Ainsi ne vous trompez pas et n'allez pas lui en chercher  
« d'autre, m'entendez-vous, Monseigneur? ». Au surplus, la jeune personne a une « mère comme on n'en voit point » et qui l'accompagnera. Et Cérou pour être plus sûr de la conquête qu'il a faite pour la Cour de Parme a fait rompre le mariage projeté entre M<sup>lle</sup> Rivière et le S<sup>r</sup> Desormes. L'étoile partira pour Parme le lundi après Quasimodo, quand elle aura reçu le trousseau qu'elle attend de Dresde (lettre du 4 avril).

12. Lettre du 22 nov. 1756.

de Parme imaginait et colportait. Au retour d'un voyage en France, Thomas La Rochette racontait au ministre et à d'autres que Cérou était en passe de devenir, s'il ne l'était déjà, secrétaire des commandements du comte de la Marche. Et notre homme de prendre sa plume la plus alerte pour se défendre. Il y revient trois fois. Comme il n'y a jamais de fumée sans feu, le chevalier doit bien avouer qu'une démarche a été faite, à son insu, par une personne de ses amies. Mais, ajoute-t-il, faute de mémoire ou de sens commun, La Rochette oublie ce qui lui a été dit : « que j'avais fort remercié cette personne de sa bonne volonté, mais que cette place ne m'avait point tenté, et qu'à mon âge je ne cherchais point de nouvelles chaînes. Voilà le fait... D'ailleurs, ce serait devenir d'Evêque, Meunier ».

Ce petit incident entre le Parisien d'occasion et ses amis parmesans d'adoption nous vaut d'ailleurs une autre esquisse de mœurs. Cérou oubliait peut-être qu'il avait nommé quelques semaines plus tôt la personne qui touchait de si près au prince du sang : « Je connais Coraline qui est une très jolie fille. Je la vois souvent. Je la trouve belle, je le lui dis, elle en rit et s'en moque et moi aussi. Nous faisons tous deux notre métier. Le Public veut qu'elle ait le comte de la Marche qui est un jeune prince grand, bien fait et le meilleur cœur du monde. Elle prétend qu'il la respecte. N'ai-je pas raison de rire de cette idée ? Cependant elle s'en fâche et veut qu'on la croie. Nos filles d'aujourd'hui font un peu les Duchesses et celle-ci joue la Princesse ; car elle a eu deux Princes tout de suite, le Prince de Monaco pendant neuf ans et le comte de la Marche depuis deux ans. C'est une belle suite »<sup>13</sup>. Si la page n'est pas tout à fait digne des *Caractères*, elle rappelle du moins les meilleures du *Neveu de Rameau*.

Celui qui l'a écrite avait depuis longtemps abordé le théâtre. Il y avait connu un succès qui devait se prolonger jusqu'à la fin du siècle. La pièce à laquelle Cérou travaillait au milieu de sa sombre humeur de décembre 1756 était achevée avant même qu'il reçût l'assurance que Madame Infante avait écrit en sa faveur à Moras, le Contrôleur général. Aux premiers jours de

---

13. 24 janv. 1757 et 20 déc. 1756. La troisième lettre qui parle de ce fol de La Rochette est celle du 27 déc.

l'année suivante, il faisait savoir à Dutillot : « Ma comédie a été lue ce matin aux Français et a été reçue avec applaudissement à ce que me mande Prévile »<sup>14</sup>. Un mois après, on ne parle pas encore de jouer cette comédie et l'auteur ne l'a pas encore « baptisée ». « Je crois pourtant, écrit-il, qu'on l'appellera *le Père prévenu* ». Un autre mois se passe et le chevalier exprime à Dutillot l'intention de retirer sa pièce pour la faire copier et en envoyer le texte à Parme. Le 4 avril, enfin, dans une nouvelle lettre, il donne sur son œuvre des éclaircissements précieux. Il n'en était pas à son coup d'essai. Sa première œuvre, représentée par les comédiens italiens du Roi le 8 février 1740, avait été éditée la même année, rééditée et traduite en allemand en 1755. Cérou professait pour l'encre d'imprimerie un enthousiasme qu'il tâchait de communiquer à son ami :

« Mes comédies sont *l'Amant auteur et valet*, le *Superstitieux*, comédie en trois actes, et celle que je viens de donner. Apprenez, Monsieur le Ministre, qu'un auteur tel que moi n'a jamais été sifflé, que par vous quelquefois. Le *Superstitieux* a été mis deux fois au théâtre. Chaque fois, il a eu deux représentations et M<sup>lle</sup> Silvia est tombée malade à la troisième toutes les deux fois. On doit le reprendre cette année ; mais la Comédie est si mal montée que je crains pour le coup qu'on la siffle. Au reste, je fais copier ma comédie pour vous l'envoyer et je compte la faire partir lundi prochain. On doit me jouer d'abord après Pâques. C'est-à-dire du 15 au 20 de mai. Je n'ai jamais rien dédié à personne. Croyez-vous que l'Infant ou Madame Infante voulussent me permettre de leur dédier celle-ci, en cas qu'elle réussisse s'entend ; car je me garderais bien de leur présenter un ouvrage sifflé. Sondez le terrain là-dessus, si vous le jugez à propos ; et surtout répondez-moi au plus tôt ; car vous sentez bien que je n'aurais pas de temps à perdre. Supposé que les Princes

---

14. 3 janv. 1757. La lettre se poursuit : « Sa femme me demande des nouvelles de son oncle et de La Combe toutes les fois que je la vois et me charge de vous faire des compliments. Dites-moi quelque chose pour elle la première fois que vous m'écrirez ». Sur Prévile, voir Jean-Jacques OLIVIER, « Pierre-Louis Dubus-Prévile, de la Comédie française (1721-1799) », Paris, Société Française d'Imp. et de Libr., 1913.



« veuillent accepter ma dédicace, vous devriez m'envoyer  
 « l'épître dédicatoire toute faite. Je serais sûr qu'elle serait  
 « bien. Voyez, Monseigneur, faites le coup d'épée, je vous ferai  
 « imprimer et vous verrez que c'est un plaisir bien délicat que  
 « celui de l'impression »<sup>15</sup>.

Malheureusement, la correspondance que nous avons retrouvée s'arrête là. Si le *Père prévenu* finit par s'intituler *Le Père désabusé* et par être représenté à la Comédie française en 1758, il ne parut jamais en librairie. Nous n'avons pas vu non plus que les pièces de Cérrou aient jamais été jouées à Parme, ni que le projet de dédicace aux Infants ait été réalisé. Entré d'une façon régulière dans les Fermes, peut-être le chevalier a-t-il renoncé aux velléités littéraires pour des avantages plus positifs et s'est-il contenté du succès durable et général de son *Amant auteur et valet*. En tout cas, il nous a paru intéressant de faire revivre un moment de son existence<sup>16</sup>. Nous l'avons fait au moyen de la propre prose de ce gentilhomme de lettres et d'aventures. Et nous croyons avoir montré que, sur les indications de Dutillot, don Philippe n'avait pas trop mal choisi

---

15. 7 fév. ; 7 mars (post-scriptum) ; 4 avril 1757. — « L'Amant auteur et valet, Comédie en un Acte. Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, au mois de Février 1740 ». (*A Paris, chez la Veuve Allouel, Quai de Gêvres, à la Croix Blanche*. MDCCLX) eut en 1757 une réédition à la même librairie. La Bibliothèque Nationale et le fonds Rondel de la Bibliothèque de l'Arsenal possèdent dix-sept réimpressions parues entre 1758 et 1801 et dont cinq furent faites à l'étranger (Naples, J. Gravier, 1777 ; Londres, T. Hookham, 1786) ou dans les provinces. Deux seulement de ces vingt éditions connues portent le nom de l'auteur (Toulouse, Broulhiet, 1785 ; Paris, Bélin et Brunet, 1787). La petite pièce contient quelques réminiscences de *Turcaret* et rappelle l'intrigue du *Jeu de l'Amour et du Hasard*.

16. Bonnet mentionne souvent Cérrou au cours des années qui suivent. Dans une lettre adressée à La Combe, le 5 déc. 1757, le banquier raconte être allé à Versailles pour voir M<sup>me</sup> Infante, avec Cérrou « qui y va souvent et qui n'avance pas plus que Dumonceaux ». Le Contrôleur général était alors M. de Boulogne, et Bonnet pensait à une place de fermier général sous le nom de Legrand. Léveillé (un des courriers de la cour de Parme), Legras et Dumonceaux, qui auraient chacun un quart et feraient ensemble une pension de 2.000 écus à Cérrou. Le 22 août 1758, Bonnet transmet une lettre de Cérrou arrivé à Brive « qu'il ne trouve pas si belle que Paris » ; le 19 juin 1759, il annonce que le même va s'absenter à nouveau de Paris. A. S. P. Cbf. 44

celui qu'il destinait à enseigner à sa fille aînée la langue française et la littérature.

## II.

Le trésorier de la cour de Parme à Paris mérite aussi d'être connu. Banquier, Claude Bonnet était un homme de plume remarquable. Nous ne pouvons songer à étudier dans le détail la correspondance qu'il entretenait pendant près de vingt-cinq ans avec Dutillot, à raison d'une, deux et quelquefois trois lettres par semaine. Nous devons nous borner à donner une idée de l'homme et de l'épistolier en glanant parmi les centaines de lettres que nous avons transcrites de lui. Bien qu'il n'ait eu l'occasion de le voir à Paris que quelques semaines en 1749, Bonnet était lié d'une véritable amitié avec Dutillot, comme avec d'autres personnages de la cour de Parme, notamment avec La Combe<sup>17</sup>. Il était pour les Infants et pour toute leur maison un serviteur attentif et dévoué.

Les relations entre les familiers de don Philippe et la banque Bonnet remontaient fort loin, peut-être au temps où l'Infant était encore en Espagne. Cet établissement parisien était, en effet, en rapports suivis avec la raison sociale Marguerite-Louise Dutillot et C<sup>ie</sup> de Madrid; Bonnet ne mettait pas l'ombre de flatterie à proclamer que Pierre Dabent, son confrère madrilène, faisait d'excellentes affaires. Dutillot qui avait un compte à Paris, le garda quand, en 1747, Claude Bonnet succéda à son père. Et son banquier devint le banquier de l'Intendance et de la Cour. Il fallut, d'ailleurs, plusieurs années pour que la chose prît un caractère officiel. Ce qui emporta la décision, ce fut l'attribution régulière d'une pension du Roi aux Infants.

Le 20 novembre 1756, Dutillot écrivait au financier pour lui annoncer qu'il avait posé à Madame la question de ses

---

17. Trois lettres de Bonnet à La Combe, des 5, 12 et 20 décembre sont conservées parmi la correspondance de Dutillot qui avait rattaché la garde-robe à ses services et qui avait été chargé de liquider les affaires de son ami. Ces lettres témoignent d'une grande intimité et prouvent que la correspondance entre le banquier et le chef de la garde-robe était régulière. A. S. P. *Cbf.* 44.

appointements<sup>18</sup>. Le ministre demandait à son ami huit jours pour fixer la somme, il y fallut huit mois. Au début de 1757, le trésorier plaidait encore sa cause: il avait cru voir de l'indifférence dans l'indécision de son ami, mais une lettre l'avait rassuré et il revenait sur l'affaire avec sa « franchise ordinaire »: « L'Infante est bien plus grande que M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, « je suis ici son trésorier et dans bien des occasions fait pour « exécuter ses ordres auprès de la famille royale. Je voudrais « qu'ils fussent plus fréquents. Je suis fait pour avoir une « maison capable de recevoir décemment tous les sujets de ses « états qui viennent ici et je l'ai toujours fait avec empresse- « ment: un trésorier d'une maison royale, et d'une maison « comme celle de l'Infante, est un homme de confiance qui « possède une charge d'autant plus importante qu'il est plus « éloigné de ses maîtres; il est fait pour parvenir à des postes « considérables dans son état puisque MM. Desfourniels et « Chalus sont fermiers généraux, tous deux trésoriers du roi « de Pologne et de M<sup>me</sup> la Dauphine. Je craindrais qu'en me « donnant des gages médiocres, cela n'avilît une place que je « dois souhaiter de voir relever autant que les pareilles que « je vois ici, où le trésorier est dans l'état de la maison le « dernier des grands officiers ». Et Bonnet d'entrer dans des précisions. Quand il était trésorier de M<sup>me</sup> d'Orléans, il administrait 650.000 livres l'an, il avait 6.000 livres d'appointements et un logement. Proportionnellement aux fonds dont il avait le maniement pour les Infants, le traitement de 6.000 livres qu'il avait indiqué lui-même croyant « n'avoir pas marqué d'ardeur », représenterait la moitié de ce que lui valait le service

---

18. De Colorno: « J'ai parlé ce soir à Madame sur vos appointements. « Elle m'a dit: *ce que vous voudrez*. Je lui ai expliqué: *Madame, avant « que d'être à Madame, la duchesse d'Orléans lui donnait 6000 livres « et 1000 livres de maison. Madame est si grande que je crains de ne « pas assez faire. Bonnet est mon ami et relativement à Parme j'ai « peur de trop faire; d'ailleurs, c'est une charge nouvelle; il n'y a « donc jamais eu rien de fixé. Cela m'embarrasse aussi pour l'espèce de « proportion avec les appointements ici de toute notre maison.* Madame « m'a répondu: *Vous sentez que je ne peux pas connaître cela comme « vous et que je ne peux rien vous dire de juste. Vous saurez mieux « que moi ce qu'il y aura à faire, faites-le.* Elle m'a laissé sur ces « paroles. Ainsi je vous demande huit jours encore, car je veux qu'elle « m'ordonne ». A. S. P. Cbf. 43.



de M<sup>me</sup> d'Orléans. Mais dans son désintéressement au moins de parole, il s'en remettait encore à Dutillot : « Décidez et soyez certain que, pourvu que j'aie des gages de Madame, je serai entièrement satisfait, parce que je suis convaincu que les princes ne regardent comme à eux que ceux qui sont à leurs gages, et que le plus ou le moins ne fera rien absolument, pourvu que cela ne jette rien sur le titre qui m'est précieux et dont je fais mon principal honneur ». Enfin le 4 juillet suivant, il pouvait remercier le ministre de Parme : il recevait cinq mille livres d'appointements à commencer du 1<sup>er</sup> juin de l'année précédente<sup>19</sup>.

S'il n'avait eu les commissions ou ristournes habituelles, le trésorier eût mérité bien plus. Dans les derniers mois de 1752, il était en crédit de 500.000 livres, tant les dépenses de la duchesse étaient fortes. Cérou, qui connaissait bien la situation, n'avait pas tort de dire que Bonnet avait « vu plusieurs fois toute sa fortune en l'air » pour le service des Infants. Par la suite, le banquier devait encore faire bénéficier la cour de Parme de son autorité et de sa surface financière<sup>20</sup> jusqu'à la catastrophe que nous verrons. Après la mort de don Philippe, il manifesta une

---

19. Bonnet à Dutillot, 24 janv. 1757. A. S. P. Cbf. 44 (erreur de classement.) ; et 4 juillet 1757 : « Ne pouvant marquer par moi-même ma reconnaissance à Madame, je vous prie de me mettre à ses pieds ». *Ibid.* 43. — L'année précédente (lettre du 17 mai 1756, *Ibid.*), Bonnet avait déjà représenté à Dutillot que les dépenses assez considérables occasionnées par le service de la cour et les pertes occasionnées par des malheurs lui ôtaient « le pouvoir d'aller jusqu'à la fin de l'année, bien loin d'épargner comme doit le faire tout homme qui a plusieurs enfants », que s'il n'avait pas été chargé des affaires de l'Infant il aurait quitté son équipage et pris un appartement au second en 1753, quand son oncle lui eut enlevé la meilleure partie de son bien.

20. Bonnet à Dutillot, 21 et 28 nov. 1752. A. S. P. Cbf. 41. — Cérou à Dutillot, s. d. (voir ci-dessus p. 222, n. 5). — Bonnet à Dutillot, 2 oct. 1764 : « Je recevrai, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, les 150.000 livres de MM. Dufour le 10 de ce mois. J'espère bien que vous m'aurez envoyé leur billet que j'avais assuré d'une manière irrévocable, me méfiant de leurs facultés et voulant cependant les obliger, par la signature d'une des plus solides maisons de l'Europe ; ce billet m'est d'autant plus nécessaire que ces MM. ont fait une faillite, dans laquelle je perds beaucoup en mon particulier, mais s'il n'arrive pas au jour de l'échéance, cela n'empêchera pas que je sois payé le jour même, sur ma reconnaissance, par cette maison qui m'a déjà envoyé dès hier 50.000 livres à compte... ». *Ibid.* 51.

certaine inquiétude au sujet de sa situation. Ses fonctions lui seraient-elles conservées? Il pose discrètement la question à l'occasion du deuxième quartier à payer aux pensionnaires de la feuë Infante, puis délibérément à l'occasion d'un emprunt qu'il contracte auprès de M. de La Borde. Le banquier de la cour de Versailles lui a demandé copie de ses nouvelles provisions, mais il ne les a pas. Dutillot ne tarde pas à lui faire parvenir le brevet par lequel don Ferdinand confirme dans ses attributions et prérogatives « notre bien aimé le Sieur Claude « Bonnet, Ecuyer, Conseiller du Roi, payeur des rentes sur les « aides et gabelles de Paris », pour avoir « reconnu dans ledit « S<sup>r</sup> Bonnet toutes les connaissances, probité, zèle, capacité, « affection et fidélité que nous exigeons des personnes qui nous « servent »<sup>21</sup>.

Le payeur des rentes de l'Hôtel-de-Ville et trésorier des Enfants disait la vérité quand il affirmait dans une de ses lettres que sa maison était largement ouverte aux sujets de Parme qui allaient à Paris. Français de la Cour et Italiens des duchés apprenaient rapidement le chemin de la Rue Thevenot, près Saint-Sauveur, où habitait Bonnet. Ils trouvaient chez lui, quelques-uns d'utiles conseils, tous un généreux accueil, depuis les gentilshommes jusqu'aux plus humbles artisans: le jeune Soragna comme le fils du boulanger Meley; Antonio Galli, le chirurgien, comme Léandre Varon, l'apprenti orthopédiste; Baldrighi le peintre et Ferrari le musicien; danseurs et palefreniers; courriers et garçons de la vénerie. Tous ceux, en somme, que leur service ou leur instruction amenait à Paris avaient avec cet homme de bonne compagnie les rapports les plus agréables.

Le banquier avait une adresse et un tact remarquables pour

---

21. Bonnet à Dutillot, 3 sept. 1765, au sujet de La Borde: « Nous « avons ensuite été embarrassés par les quittances, parce qu'il m'a « demandé copie de mes nouvelles provisions (que je n'ai pas et que « je vous prie de m'envoyer promptement pour le satisfaire, si S. A. R. « me fait la grâce de me continuer dans les mêmes fonctions) ou l'attache « de M. le duc de Praslin pour sa décharge. J'ai fait écrire tout de « suite à ce ministre par M. d'Argental et S. E., charmée du service que « M. de La Borde veut bien vous rendre, lui a mandé aussitôt qu'il « pouvait me remettre en toute sûreté tout ce qu'il jugerait à propos ». — Minute de Brevet « Donné à Parme dans notre Palais le trentième novembre 1765 ». A. S. P. *Cbf.* 52.

représenter les limites que sa complaisance ne pouvait dépasser et pour rappeler les ordres reçus de sa cour. Voici un exemple d'autant plus significatif qu'il a trait à une dame dont on sait l'intimité avec Dutillot. Dans les mois qui suivirent la mort de Louise-Elisabeth, Bonnet reçut un jour la visite de M<sup>me</sup> Malaspina, puis un billet de la marquise : « J'ai oublié de vous demander un plaisir<sup>22</sup>, Monsieur, ce matin, et c'est celui de me « fournir encore un peu d'argent, parce que j'ai fini les 1.800 « francs que vous avez eu la bonté de me donner par ordre de « M. Dutillot. Je sens bien qu'il vous faudrait ces mêmes ordres « pour pouvoir m'en donner, mais M. Dutillot est trop juste « pour voir que l'on ne vit pas longtemps ici avec une telle « somme... Si vous croyez ma demande raisonnable, je vous « serai bien obligée de la satisfaire et de croire que je n'oublierai « jamais les obligations que je vous ai ». La dame d'honneur de l'Infante demandait un mot de réponse avant de regagner Versailles. La réponse fut que le trésorier ne pouvait passer ses ordres : « Tout ce que je pouvais prendre sur moi, exposait-il « au ministre, c'était de lui offrir d'avance le quartier d'avril « de ses gages. J'attends sa réponse, et je ne doute pas que « cette belle dame n'accepte ma proposition, que j'espère que « vous voudrez bien approuver »<sup>23</sup>.

Bonnet était dans la capitale française comme un second représentant de Parme. Son action complétait utilement celle du plénipotentiaire, même depuis la nomination d'Argental. Sans doute Dutillot avait-il d'autres informateurs politiques ; mais aucun grand événement ne se passait sans que Bonnet ne le rapportât d'un mot précis, en l'accompagnant souvent d'un commentaire plein de bon sens. Il donne à son ami les détails les plus minutieux sur les opérations des Corsaires pendant la guerre de Sept Ans. A l'occasion, il raconte les menus événements de Paris : il s'empresse d'annoncer l'élévation de l'abbé de Bernis au conseil, puis au ministère ; après l'attentat de Damiens, il écrit : « Vous savez que le Roi est en parfaite santé ; la joie, « la tranquillité et les spectacles ont recommencé hier dimanche

---

22. On voit l'italianisme (*un piacere*) ; de même plus loin on lit sur l'original *obbligations*.

23. M<sup>me</sup> Malaspina à Bonnet, de Paris, 9 mai 1760. Annotation de Bonnet pour Dutillot, 12 mai sur la même lettre. A. S. P. Cbf. 45.



« après les horreurs où cet événement nous avait plongés ». Et à quelque temps de là il annonce l'exécution du criminel<sup>24</sup>. Le 3 octobre 1759, il rapporte que le Roi, M. de Soubise, les ministres et beaucoup de seigneurs de la cour viennent d'envoyer leur vaisselle d'argent à la Monnaie et que les sujets du royaume vont être invités à en faire autant; il prend ses dispositions pour porter la sienne<sup>25</sup>. En 1765, il informe Dutillot qu'on fait une estampe représentant la veuve Calas et sa famille recevant la nouvelle de la réhabilitation de son mari: « Tout le Royaume, « dit-il, et plusieurs autres puissances souscrivent pour cette « estampe... Chacun envoie suivant sa générosité. J'ai cru devoir « envoyer quelque chose de la part de l'Infant et j'ai souscrit « pour 5 louis d'or pour lesquels je n'ai demandé que 3 estam- « pes, une pour S. A. R., une pour vous et une pour moi »<sup>26</sup>. De même, il communique des renseignements sur les affaires ecclésiastiques et, à partir de 1762, envoie de nombreuses publications sur les Jésuites.

Comme de juste, c'est surtout dans l'ordre financier, économique et même administratif qu'il fournit les indications les plus précieuses. Il renseigne le ministre sur la situation des fermes et du Contrôle général des finances. C'est ainsi qu'il écrit le 7 février 1757: « M. de Montmartel en froid avec M. de « Machault n'allait pas depuis longtemps à Versailles. Il fut « mandé hier, ce qui dans les circonstances fait plaisir, parce « qu'il dira son avis en bon citoyen sur les circonstances pré- « sentes, et sur la rareté de l'argent qui est telle, entre nous, « que les billets perdent sur la place ». A la fin de novembre

---

24. Bonnet à Dutillot, 10 janv. 1757 et 28 mars: « On exécute « aujourd'hui le trop fameux Damiens. Il a soutenu sept heures de « sellette avec une fermeté, une présence d'esprit, une politesse singu- « lières, disant toujours qu'il n'a pas de complices. C'est bien à « souhaiter. Il dit que les discours sur les disputes entre le Clergé et « le Parlement lui ont échauffé l'imagination et excité à cet horrible « attentat; il est condamné au même supplice que Ravaillac; il ne sera « pas taillé aux mamelles, de peur que le plomb ne se fasse jour au « cœur et ne le tue ». A. S. P. *Cbf.* 43.

25. La lettre donnait le détail des conditions auxquelles les métaux précieux étaient rachetés. Le 19 nov., Bonnet faisait connaître que la vaisselle n'avait encore produit que 12 millions malgré un empressement qui lui faisait croire qu'elle en produirait cent. *Ibid.* 44.

26. 8 oct. 1765. *Ibid.* 52.

1759, il s'empresse d'annoncer, après « le malheur de l'escadre de M. de Conflans », la nomination d'un nouveau Contrôleur, Bertin, le lieutenant de police que Dutillot a connu comme intendant du Lyonnais<sup>27</sup>. Plus tard, le 16 avril 1765, le banquier fait parvenir au ministre « une collection entière de tous les édits qui ont été donnés sur le papier timbré ».

De son côté, Dutillot tient Bonnet au courant de l'administration de Parme et reçoit volontiers ses conseils. Il peut lire des lettres comme celle-ci : « Tout ce que vous me dites sur votre « position est charmant. Je ne doute pas que vos opérations « vous attirent l'estime et la considération de tout le pays et « bien plus loin ; mais cette noblesse si intéressée, si maladroite « dans sa finesse, vous vaudra bien du mal. C'est un malheur « d'état et il ne faut pas moins que votre constance et vos « principes pour regarder cela de sang-froid »<sup>28</sup>. Le ministre mécène envoie à l'amateur parisien les livres qui paraissent à Parme, par exemple en 1759 la traduction d'*Hippolyte et Aricie*, et Bonnet s'empresse par l'entremise de Mélot de les faire entrer dans la Bibliothèque du Roi. Dutillot tient encore à adresser en 1761 à son fidèle correspondant le programme du concours de l'Académie de Parme. Et Bonnet de le communiquer à Caylus, à Argental et à d'autres<sup>29</sup>. La chose était bien due à celui qui était comme un recruteur parisien de la cour de Parme, à celui

---

27. *Ibid.* 43. — Lettre du 27 nov. 1759, qui poursuit : Bertin « est « ami de M. de Montmartel qui a promis de l'aider de ses conseils et « de son crédit. C'est peut-être le seul homme qui puisse ramener la « confiance avec le temps ; il doit cela à l'état avec lequel il a gagné « de prodigieuses richesses. Mais, malheureusement, il est très vieux « et très cassé, et M. Bertin d'une santé aussi faible que celle de M. de « Silhouette est forte, car celui-ci est infatigable au travail ». *Ibid.* 44.

28. Bonnet à Dutillot, 24 janv. 1757. *Ibid.* 43. BENASSI (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 337-338) a rappelé les conseils donnés par Bonnet pour l'administration de la petite fortune personnelle de Dutillot.

29. Bonnet à Dutillot, 26 juin 1759 et 7 juil. 1761. A. S. P. *Cbf.* 44 et 46. — Mélot était membre de l'Académie des Inscriptions et garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi ; il fut un des éditeurs du Joinville du Louvre. Son nom revient souvent dans les lettres de Bonnet jusqu'au jour, 8 oct. 1759, où le banquier écrivit : « J'ai eu le « malheur de perdre il y a un mois mon respectable ami M. Mélot. Ce « qu'il y eut d'affreux pour moi, c'est que je trouvai en entrant son « antichambre ouverte, son monde en pleurs et lui mort devant mes « yeux d'une apoplexie. Je venais le prendre pour dîner avec moi. « Cela m'a frappé... ». *Ibid.* 44.

qui avait contribué à découvrir l'architecte Petitot, le graveur Ravenet et tant d'artistes de la scène dramatique et lyrique. En même temps qu'un fonctionnaire d'une exactitude remarquable, le trésorier était un homme d'un entregent considérable. Sa correspondance nous le montre s'occupant activement auprès de Marigny pour hâter l'admission de Petitot dans l'ordre de Saint-Michel, auprès de Caylus, de Le Beau et de beaucoup d'autres pour avoir des modèles et des exergues pour une médaille et un jeton de l'Académie de Parme. C'est lui qui, par l'entremise d'un ami de Nancy, fournit à Dutillot en 1767 les premières indications sur la fabrication de l'huile de faine, sur les machines nécessaires, et qui lui envoie peu après un homme du métier. C'est lui encore qui s'entremettra efficacement auprès de l'abbé Millot appelé à l'Université de Parme<sup>30</sup>.

Il mettait ses très nombreuses relations au service de la cour lointaine. Il adressait, par exemple, Léandre Varon à Caffiery à Calais et à M. Diennes à Londres (mai-juin 1765). Il se servait du S<sup>r</sup> Hoppe pour des commissions en Hollande. A Nancy, son ami M. Aillot était toujours prêt à lui procurer les renseignements les plus divers : c'est ainsi que Bonnet pouvait envoyer à Parme le 30 août 1756 l'état de la Comédie dans la capitale lorraine. Tous les correspondants que Dutillot avait en France étaient devenus les siens. Mais c'est le tout-Paris de son temps que Bonnet, homme considérable, connaissait principalement et hantait, en partie pour les besoins des Infants. C'est son ami Testard qui visite avec lui les fabriques de glaces (décembre 1752-février 1753) ; c'est Thuret, « qui a gouverné l'Opéra pendant dix ans », qu'il consulte de la part de l'Intendant ducal au sujet d'estampes sur le théâtre d'Arlequin<sup>31</sup>.

Sans être auteur plus ou moins manqué, Bonnet était un

---

30. Bonnet à Dutillot, 25 avr. 1760 (sur Petitot et sur la médaille de l'Académie). *Ibid.* 44 ; 11 août 1767 (contenant un plan « des machines que l'on emploie pour faire de l'huile de faine » : « Si vous avez besoin « d'un bon ouvrier pour faire cette opération, M. Alliot m'a promis « de m'en procurer un et m'a confirmé l'extrême utilité dont cette « huile est dans la province de Lorraine »), et 28 juin 1768. A. S. P. Cdt. C. 121. — Voir plus loin, p. 269, 271 et 474-475.

31. Bonnet à Dutillot, 29 janv. 1753. *Cbf.* 41. Hoppe fournissait aussi des livres et des manuscrits à Paciaudi et à d'autres Italiens (« Corresp.... de CAYLUS... », *passim*).



habitué des théâtres. Les lettres par lesquelles il rendait compte de ses démarches dans ce milieu ne le cèdent en rien pour la vivacité et pour l'esprit à celles de Pierre Cérou. Il fait demander un service à M<sup>lle</sup> Clairon; mais, dit-il à Dutillot, « elle a marqué de la répugnance à se charger d'instruire la jeune actrice dont vous m'avez parlé. Sa santé et ses occupations sont ses raisons ou prétextes ». Le banquier se réserve de « faire une tentative plus considérable ». Mais le ministre l'en dispense. « Je ne parlerai point à M<sup>lle</sup> Clairon, réplique le premier. Et « j'attendrai l'éclaircissement sur l'âge, les yeux, les dents et la « taille de la reine, que Prévillle me dit de vous demander pour « avoir une réponse définitive de cet aréopage ». Il s'agissait de la distribution des rôles pour une tragédie classique qui devait se jouer à Parme: Prévillle et sa femme M<sup>me</sup> Angélique que Bonnet avait consultés lui avaient fourni des indications. Ces indications avaient laissé Dutillot dans l'incertitude; il n'en fallait pas moins récompenser qui les avait données. Le ministre invita le trésorier parisien à faire un présent à M<sup>me</sup> Prévillle: « Je ne sais que lui donner, écrivait Bonnet, car ces femmes-là « sont tout ce qu'on peut être, princesses, reines, bourgeoises, « soubrettes, toujours coquettes, souvent catins, quelquefois « honnêtes femmes. Par ma foi, je ne sais par quel bout la « prendre... Vous, Monsieur, dont l'imagination est si bien « faite pour connaître ces personnages, vous auriez dû m'aider. « Je vais à votre défaut consulter une femme de mes amies « qui m'achètera le présent. Elle est grande, bien faite, laide, « jeune; elle a tous les tons des talons rouges; elle est toujours « coquette, souvent catin, quelquefois honnête femme quand « quelque nigaud lui fait la cour. Je l'aime beaucoup parce « qu'elle ne m'a jamais rien accordé. Je suis toujours dans « l'espérance et je me flatte qu'elle m'accordera de faire cette « emplette, qui ne peut être que très analogue au sujet si elle « veut bien s'en mêler »<sup>32</sup>.

Cette même année 1756, Bonnet fut chargé d'une autre commission dans le monde du théâtre. Ce fut pour lui l'occasion de montrer à la fois son bon sens et son talent épistolaire<sup>33</sup>.

32. Bonnet à Dutillot, 8 et 22 mars, 4 juil. 1756. *Cbf.* 43.

33. L'épisode a été mentionné brièvement par Benassi et mis par lui en parallèle avec une autre aventure du même genre. L'historien

La demoiselle Bocard, qui faisait partie en 1755 de la troupe du S<sup>r</sup> Deshaies en représentations à La Rochelle, s'était « liée par un bon engagement double et en forme au S<sup>r</sup> Delisle, directeur de la Comédie de l'Infant pour venir remplir à Parme la place de première danseuse depuis Pâques de 1756 jusqu'à Pâques de 1757 ». Elle s'était obligée à danser les premiers pas et à chanter dans les opéras-comiques; sa mère et son frère devaient figurer également sur la scène ducal, le tout moyennant 4.800 livres de France pour l'année. L'artiste avait éludé son engagement pour « des raisons frivoles ». Elle avait, disait-elle, un procès à soutenir contre son ancien directeur. Une correspondance avait été vainement échangée avec elle par Delisle et Dutillot. L'Intendant tenait au respect de tous les contrats. Il avait fait intervenir le comte de Rochechouart auprès du gouverneur de Saintonges, M. de Clermont-Gallerande, ou plus exactement du lieutenant du Roi à La Rochelle, M. Bonaventure. Mais celui-ci avait laissé partir la récalcitrante<sup>34</sup>.

Prié d'intervenir, Bonnet prend la chose avec bonhomie. Il admire, dit-il à Dutillot, « toute l'agitation que l'avarice de votre place, la vengeance, l'honneur, le ressentiment et tant d'autres belles passions ont causé dans votre âme ». Il court chez le duc d'Aiguillon. Mais celui-ci est parti dans le moment pour la Bretagne. Il vole chez Berryer le lieutenant le police. Mais si l'on vient à « déterrer » dans Paris la coupable, il demande s'il ne serait pas plus expédient qu'il allât la trouver, « lui dire tout ce que le ressentiment le plus vif » lui inspire et « lui redemander les 1.800 livres qu'elle ne donnera pas »<sup>35</sup>. On ne tarde pas à savoir que la demoiselle est enceinte, qu'elle a à La Rochelle quelqu'un qui s'intéresse à elle. Mais des instructions rigoureuses arrivent de Parme. Avant de les suivre, Bonnet prend sa plus belle plume pour écrire à son ami :

---

a noté que « l'esprit et la gentillesse française rendaient impossible » à Dutillot et au gouvernement de Paris « la grotesque violence de Frédéric II contre la Barberina ». (« G. Du Tillot... » *Aspp.* 1916, p. 354).

34. « Mémoire » de la main de Dutillot, joint à une lettre du même à Bonnet, Parme 21 février 1756. A. S. P. *Cbf.* 43.

35. Bonnet à Dutillot, 8 mars 1756. *Ibid.*

« C'en est donc fait, Monseigneur, *manet alta mente*  
 « *repostum!* Vos ordres suprêmes sont arrivés, et j'irai à Ver-  
 « sailles demain en habit de gala présenter ma requête, avec un  
 « mémoire que j'ai fait et les pièces justificatives numérotées,  
 « à M. de Saint-Florentin<sup>36</sup>, pour qu'il envoie l'ordre à La  
 « Rochelle de faire arrêter M<sup>lle</sup> Bocard. *Tant de fiel entre-t-il*  
 « *dans l'âme des héros!* Car vous en êtes un à bien des égards,  
 « et je ne vous reconnais pas trop dans cette affaire-ci. Il  
 « faut que moi, qui ne suis qu'un atome, je fasse mettre en  
 « prison une jolie fille qui a des talents et qui sait faire des  
 « enfants. Cela me paraît en vérité également contre l'humanité  
 « et contre l'utilité publique. Si jamais elle vient à Paris, après  
 « l'aventure que je lui prépare, je ferai toutes les démarches  
 « possibles pour obtenir ses bonnes grâces, afin qu'elle oublie  
 « mes outrages. M<sup>me</sup> Bonnet y consent, parce qu'elle trouve  
 « cela juste, et qu'elle est enfin revenue de la terrible passion  
 « que je lui avais inspirée, car on revient de tout.

« Au reste, si vous avez pris ma lettre en badinant, c'est  
 « que vous n'avez pas vu toute la philosophie qu'elle contenait.  
 « *Ridendo dicere verum, quid vetat?* Aussi n'en avez-vous rien  
 « fait et je me trouve obligé d'obéir, malgré toute ma répu-  
 « gnance à offenser un sexe aimable à qui j'ai tant d'obligations.  
 « Cependant je n'en ferai pas mon devoir avec moins de zèle.

« Quant à mon style que vous avez trouvé plaisant, je l'ai  
 « cru analogue au sujet. J'en ai un de dignité qui vous sur-  
 « prendrait peut-être, mais je le garde pour vous rendre compte  
 « des négociations dont vous pourrez par la suite me charger  
 « pour M. Rouillé<sup>37</sup>, si je me tire bien de celle-ci...

« ...Depuis celle-ci écrite, j'ai appris que M. de Saint-Flo-

---

36. Louis Phélypeaux (1705-1777), comte de Saint-Florentin, puis duc de La Vrillière, ministre des affaires des prétendus Réformés, des lettres de cachet et de la maison du Roi. On connaît l'épigramme satirique composée à sa mort:

Ci-gît un petit homme à l'air assez commun,  
 Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Le personnage auquel on a reproché tant d'arrestations arbitraires n'eut pas sur la conscience celle de la demoiselle Bocard.

37. Ancien ministre de la marine, alors ministre des Affaires Étrangères, poste qu'il devait céder bientôt à l'abbé de Bernis.



« rentin est à Paris et qu'il donne audience ce matin. J'y cours, « et finis ici la plaisanterie »<sup>38</sup>.

Tout est bien qui finit bien. Le 19 juillet suivant, Bonnet était bien aise que l'Intendant, désormais ministre, eût renoncé à M<sup>lle</sup> Bocard. Et il cessait toute recherche à l'endroit de la danseuse. Mais, à la demande de Dutillot, il eut encore à faire bien des démarches auprès des comédiens du Théâtre Français et des compagnies de province, aidé en cela par de nombreux amateurs et notamment par le duc d'Aiguillon<sup>39</sup>. Ses fonctions de trésorier le mettaient en relation avec tous les peintres qui travaillaient à Paris pour la cour de Parme, Nattier et Vanloo, Boucher et Doyen, d'autres encore. Chargé de surveiller les études des musiciens, d'assurer leur existence matérielle, et de fournir de musique le théâtre et le concert de Parme, il avait à faire aussi avec ces artistes : un jour, il voit les sœurs de Philidor au sujet de leur beau-frère le violoncelliste Pierre-Joseph Richer ; une autre fois, c'est M<sup>me</sup> Rameau qui lui apporte de la musique de son mari<sup>40</sup>.

Pour les besoins de la cour de Parme Bonnet consulte les plus grands personnages : le duc de Nivernais, le comte de Caylus, le marquis de Dreux-Brézé. Le 4 mars 1760, il adresse à Dutillot des « Réponses et observations » à un questionnaire du comte Sanvitale. Il s'agit de l'étiquette à observer aux funérailles solennelles que Parme doit célébrer à la mémoire de Madame Infante. La colonne des réponses est remplie par le banquier, mais de qui tient-il sa science ? Il le dit lui-même : « J'ai écrit « tout ceci sous la dictée de M. le marquis de Dreux, chez qui

---

38. Bonnet à Dutillot, Paris, 12 avr. 1756. Cette lettre, qui avait été jointe à la lettre d'affaires du même jour, fait partie de la collection d'autographes de M. Glauco Lombardi, à Colorno. Elle porte la signature évidemment apocryphe de Voltaire. Sans doute quelque précédent amateur l'a-t-il trouvée assez spirituelle pour passer comme un inédit du grand écrivain. La lettre rend compte également d'une visite aux comédiens Prévile et Le Kain. Les dernières lignes seules sont autographes. Le reste est de la main du secrétaire habituel de Bonnet « souvent obligé de dicter » à cause de sa vue qui s'affaiblissait.

39. On trouve joint à une lettre de Bonnet à Dutillot, du 22 mars 1756, un billet du duc d'Aiguillon, daté de Nantes 16 mars 1756, et relatif à « l'engagement du S<sup>r</sup> Caillot que M. Dutillot désirerait si vivement d'avoir ». A. S. P. Cbf. 43.

40. Bonnet à Dutillot, 26 fév. 1760 et 17 fév. 1761. *Ibid.* 45 et 46.

« j'ai passé une matinée »<sup>41</sup>. Deux ans plus tard, le ministre qui a déjà accompli de grands travaux d'édilité, désire un avis sur la disposition du *Stradone* qui atteste encore aujourd'hui son passage dans la cité émilienne, comme les allées de Tourny perpétuent à Bordeaux le souvenir de l'intendant de Guyenne.

« J'ai embelli nos remparts, écrit le secrétaire d'Etat le 28 août 1762, et tout le tour de la ville. J'ai planté nombre de « mûriers. Mais au bas du glacis de la citadelle, j'ai planté « d'autres arbres et fait mettre des bancs de pierre. Tout est « enchanté de ce cours, que l'on voit toujours rempli d'un « monde distingué et immense. Mais j'ai peur que l'allée du « milieu ne soit trop étroite ». Et, au moyen d'un schéma, il indique le remède possible, transporter une rangée d'arbres et déplacer l'axe de la chaussée. Par l'intermédiaire de M. de Valcourt, procureur de la Chambre des Comptes, Bonnet soumet la note de Dutillot à celui qu'il juge le plus qualifié et le 21 septembre il envoie la réponse, une simple approbation, de M. Dupuis: « Je me suis adressé à lui, disait-il, comme au plus « fameux ingénieur de jardins que nous ayons eu depuis Le « Nôtre et depuis Pilet qui mourut subitement il y a deux ans »<sup>42</sup>.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des commissions d'ordre matériel demandées par Dutillot et de nombreux autres au trésorier parisien. Les « boîtes » et les « ballots » que le courrier portait à Parme ressemblaient fort à la valise diplomatique de nos jours, si diverse et si précieuse pour les bénéficiaires. Les choses en étaient au point que Dutillot dut à plusieurs reprises y mettre bon ordre. C'est ainsi que Bonnet répondait au ministre en août 1765: « Je continuerai de me conformer plus « exactement que jamais à vos ordres de ne recevoir aucun « paquet pour des particuliers, excepté pour ceux que vous « m'avez nommés, savoir MM. de Keralio, de Saint Vital, « l'abbé de Condillac et M<sup>me</sup> de Malaspina »<sup>43</sup>. Ce qu'il importe

---

41. Bonnet à Dutillot, 4 mars 1760. *Ibid.* 45. Le marquis de Dreux-Brézé devait rester grand maître des cérémonies jusqu'en 1781. Il eut pour successeur son fils dont on connaît le rôle aux États Généraux de 1789.

42. *Ibid.* 47. La réponse de Dupuis, adressée d'abord à Valcourt, est du 18 sept. 1762.

43. 13 août 1765. *Ibid.* Cart. 52.

de montrer, d'ailleurs, c'est que ces différents personnages en s'adressant à l'obligeant commissionnaire s'adressaient surtout à l'homme de goût, au parisien parfaitement au fait des nouveautés de la mode.

« Votre habit est fait, écrit Bonnet à Dutillot au milieu de « l'été 1756. La saison avancée et l'envie de vous satisfaire ne « m'ont pas laissé perdre de temps... Vous demandiez d'abord « quelque chose de simple et de peu coûteux. Je vous ai envoyé « une péruvienne, étoffe qui coûte à peu près comme le droguet « et qui est meilleure et plus durable. Il y a des boutonnières « à lames pour la relever un peu et cet habit vous servira très « bien en second l'été prochain où je vous en enverrai, si vous « voulez, un avec une boutonnière brodée très légère, pareil à « un que j'ai qui a été trouvé très joli ». Quelques mois plus tard, il envoie pour l'Infant une boîte de carton à *la Mahon* : « c'est une bagatelle, mais tout le monde à la cour de France porte des boîtes à la Mahon » : effet menu, et qui n'était pas le seul, de la récente victoire de la Galissonnière et de Richelieu<sup>44</sup>. En avril 1760, à la veille du mariage de la princesse aînée de Parme, il a commandé au joaillier de la Cour les insignes en diamants pour la croix de Saint-Janvier du prince Ferdinand et pour la croix du Saint-Esprit du comte Sanvitale (et ces deux commissions qu'il sent indispensables reviendront à 60.000 livres). « Par occasion, ajoute-t-il, Jacqmin m'a montré sous « le secret les présents qu'il a eu ordre de faire pour Madame « Isabelle. Ils sont admirables et il y a autant de goût que de « magnificence »<sup>45</sup>. Cinq ans plus tard, on prépare le mariage de la seconde princesse, Maria Luisa. Cette fois, comme il s'agit de vestiaire, le banquier recourt aussi aux lumières de sa femme : « Vous m'avez demandé, Monsieur, différents habits pour des « Dames et des Messieurs, que M<sup>me</sup> Bonnet et moi avons choisis « le mieux qu'il nous a été possible pour joindre le goût à la

---

44. 12 juil. et 13 sept. 1756. *Ibid.* Cart. 43.

45. Une des trois lettres du 15 avril 1760. *Ibid.* 45. Bonnet, qui a commencé par rendre compte de ses visites à Vanloo, à Nattier et à Doyen pour des portraits et autres compositions, énumère les bijoux destinés à la princesse : « Ces présents seront censés partagés en trois, et faits par le Roi ; M. et M<sup>me</sup> la Dauphine ; et Mesdames. Celui de la Reine n'est pas encore commandé. On ignore ce que ce sera ».



« magnificence... Nous aurions peut-être encore mieux fait si  
 « ces personnes-là nous en avaient chargés il y a un mois. Mais  
 « la cour de France, et les Allemands et Espagnols nommés  
 « pour le même voyage se sont pourvus avant nous chez Bourjot,  
 « Buffaut et Le Roux qui sont les plus fameux marchands de  
 « Paris et chez lesquels nous avons cru devoir prendre aussi  
 « de quoi faire ces commissions. J'ose croire, après avoir vu  
 « plusieurs échantillons des habits qu'ont pris les Medina, les  
 « d'Arcos, les Bentheim, qu'il y a là plus de richesse que de  
 « goût et qu'ils n'effaceront pas les nôtres, surtout par le goût  
 « des ajustements »<sup>46</sup>. On voit que Bonnet avait à cœur le bon  
 renom de l'élégance française.

Pourvoyeur de livres et de papier imprimé, jusqu'à faire parvenir à Parme toutes les brochures et écrits d'actualité qui en valaient la peine, notre financier savait juger d'un trait rapide les ouvrages qui paraissaient. Il avait aussi des connaissances littéraires assez solides pour conseiller sur les œuvres plus durables les personnes de qualité. En octobre 1759, il prenait sur lui d'écrire au ministre de Parme : « J'ai ajouté quelques  
 « livres à ceux dont vous me donnez le mémoire pour Madame  
 « Isabelle, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, de Madame Dacier ; les  
 « *Entretiens d'Ariste* ; la *Manière de bien penser dans les*  
 « *ouvrages de l'esprit* ; l'*Histoire critique de la philosophie*, etc. ;  
 « le *Discours* de M. Bossuet sur l'*histoire universelle*... ». De même, quelques années plus tôt, il avait envoyé à Dutillot un catalogue des meilleurs livres dans les différents genres pour que son ami pût compléter sa bibliothèque privée<sup>47</sup>.

Un historien des lettres françaises ferait son profit des nombreuses notes critiques éparses dans la correspondance de cet infatigable lecteur. Il pourrait en tirer d'intéressantes déductions sur le goût du temps, ou tout au moins sur le jugement d'un bourgeois d'opinion moyenne, d'un financier sans trop de

---

46. 30 avril 1765. *Ibid.* 52. On sait que la Cour d'Espagne maria, cette même année, une Infante avec l'Archiduc Pierre-Léopold.

47. Bonnet à Dutillot, 8 oct. 1759. *Ibid.* 44. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1916, p. 362, n. 3. A la même page et à la précédente, on trouve quelques jugements de Bonnet sur Voltaire, sur l'*Encyclopédie*, sur quelques ouvrages envoyés à la cour de Parme.

faute, mais non sans *lumières*, comme on disait à l'époque, ni sans esprit. Nous achèverons par quelques citations la présentation d'un personnage à peu près inconnu jusqu'ici. Ce sera le moyen de connaître quelques-unes de ses relations littéraires.

Peut-être Dutillot se rappelait-il ce Grosley qu'il avait vu à l'armée de M. de Maillebois. Il ne put jamais connaître avant de mourir la mention que fit de lui l'auteur des *Mémoires* parus en 1777. Mais il reçut un jour un ouvrage du facétieux écrivain qui venait d'être admis par la Société littéraire de Châlons en Champagne et qui devait finir membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est Bonnet naturellement qui fit parvenir le petit livre en juin 1758: « Je vous envoie  
« aussi l'*Almanach de Troyes* de M. Grosley, mon ami, citoyen  
« de cette ville et qui pourrait bien être grec d'origine par le  
« goût qu'il a pour Homère et pour les lettres. Vous verrez,  
« si vous voulez bien le lire, combien les lettres et les arts  
« gagneraient si l'on mettait ainsi toutes les anecdotes et les  
« monuments des villes du Royaume en almanach. Je ne badine  
« pas ». Moins d'un mois après c'était Grosley en personne qui se présentait à Dutillot avec une recommandation de Bonnet<sup>48</sup>. Et au bout de quelques années il devait consigner, sur le même ton dont il écrivait sur les choses de France, les observations faites à Plaisance et à Parme dans l'ouvrage qu'il publia sous le titre fallacieux de *Nouveaux Mémoires ou Observations sur*

---

48. La lettre citée est du 12 juin 1758. L'*Almanach* dont elle parle en était à sa seconde année. « Les Ephémérides troyennes pour l'an 1758 » (Troyes, V<sup>re</sup> L.-G. Michelin) avaient paru anonymes comme celles de l'année précédente et comme devaient paraître les suivantes jusqu'à 1768; elles devaient être condamnées jusqu'en 1761 par sentence du présidial de Troyes et être rééditées en 2 vol. en 1811 par le biographe de Grosley, L. M. Patris-Dubreuil. — Il est à noter qu'au moment où Bonnet annonçait l'ouvrage, l'auteur était déjà en route pour un voyage qu'il accomplit en Italie en 1758 avec son compatriote le négociant Belly. Il écrivait le 13 juillet 1758, de Parme à François Desmarests, inspecteur des Manufactures de la Généralité de Champagne, qu'il allait dîner avec Condillac et Keralio. « Ce soir, ajoutait-il, nous allons à Colorno voir M. du Tillot auquel je suis particulièrement recommandé par M. Bonnet ». (« Lettres inédites de GROSLEY écrites pendant son voyage d'Italie et de France en 1758 et 1759, publiées par M. Albert BABEAU ». Troyes, Imp. P. Nouel, 1907. Extr. des *Mém. de la Société Académique de l'Aube*, 1906).

*l'Italie et sur les Italiens, par deux gentilshommes suédois. Traduits du Suédois*<sup>49</sup>.

En 1760, autre envoi de Bonnet, qu'il justifie en ces termes : « On fait beaucoup de cas de ce poème de M. Watelet, receveur « général des Finances, sur la peinture. C'est un garçon de « mérite qui a fait une jolie traduction de l'*Aminte*. J'ai étudié « avec lui »<sup>50</sup>. Le même mois, en annonçant l'expédition régulière de la traduction des *Papiers anglais*, il avoue : « Les premières feuilles m'ont paru si outrées et si exagérées contre nous qu'elles m'ont rebuté ». Dutillot est du même avis et prie de cesser l'envoi. Mais bientôt la publication change de caractère : « Les *Papiers anglais* que je vous enverrai et pour lesquels j'ai « souscrit ne sont plus la même chose que la gazette impertinente que l'on avait commencé à traduire et qui avait rebuté « tout le monde »<sup>51</sup>. Que pensait des *Mémoires* de M<sup>me</sup> de Maintenon, celui qui en envoyait des exemplaires reliés pour l'Infant, pour M<sup>me</sup> La Combe et pour Dutillot ? « C'est, écrivait-il, une livre bien singulier et qui a tant d'esprit qu'il m'ennuie « beaucoup ; mais il amusera bien les dames et les jeunes gens « qui aiment les antithèses et les idées brillantes ». Bonnet voyait dans l'*Encyclopédie* un ouvrage « considérable et utile ». Mais admettait-il la doctrine des Encyclopédistes ? En tous cas, il s'amusait des flèches qui leur étaient décochées. Il annonçait à son ami de Parme au début de 1758 : « Le fameux ouvrage de « l'*Encyclopédie* paraît devoir rester où il en est. Les auteurs « ont été fort touchés de la satire intitulée les *Cacouats* que l'on « a faite contre eux et que l'on attribue à un grand seigneur « de cette cour que vous connaissez. Les S<sup>rs</sup> Diderot et d'Alem-

---

49. 3 vol., in-8°. A Londres, chez Jean Nourse. M. DCC. LXIV. Il est question, dans cet ouvrage, de Plaisance, p. 156 et de Parme, p. 175-185 du T. I.

50. 26 fév. 1760 A. S. P. Cbf. 45. — Le titre de l'ouvrage mentionné de Claude-Henri WATELET est : « L'Art de peindre, poème avec des réflexions sur les différentes parties de la peinture », Paris, Guérin, 1760, in-4°, illustré par l'auteur.

51. Bonnet à Dutillot, 19 fév. et 18 mars 1760 ; Dutillot à Bonnet 1<sup>er</sup> mars. *Ibid.* On peut supposer que l'appréciation de Bonnet sur les *Papiers anglais* a changé quand il a su qu'il s'agissait d'une de ces mystifications si fréquentes à l'époque et que le journal était publié par Suard et Palissot.



« bert surtout qui ont cru s'y reconnaître et qui ont eu tort sans  
 « doute de le laisser voir, semblent avoir renoncé à la continua-  
 « tion d'un livre dont la composition les expose sévèrement à  
 « toutes les sortes de critiques que l'on peut faire sur des auteurs  
 « aussi hardis. Vous avez vu dans Fréron l'extrait de ces  
 « *Cacouats* parfaitement bien fait. Cependant, je vous enverrai  
 « la pièce en nature que j'ai oubliée dans son temps »<sup>52</sup>.

Mais c'est surtout le théâtre qui intéressait Bonnet comme son ami. Et sur ce point, il n'y a que l'embarras du choix pour citer les appréciations piquantes du correspondant parisien. Nous nous bornerons à deux qui se rapportent à un opéra et à une comédie représentés la même année, mieux le même mois. Ainsi apparaîtra la régularité avec laquelle Dutillot était informé des nouveautés théâtrales françaises. « Votre opéra n'a donc pas  
 « réussi, — écrit Bonnet le 2 février 1756 à propos de la *Buona*  
 « *Figliola* de Duni sur un livret de Goldoni —. Nous avons ici  
 « un *Zoroastre* froid, ennuyant, détestable pour les paroles; le  
 « 4<sup>e</sup> acte seul qui n'approche pas de celui de *Roland* est très  
 « beau; il y a des décorations et des habits raccommodés pour  
 « 20.000 écus. Mais il convient d'admirer parce que 1<sup>o</sup> ce n'est  
 « pas du Lulli, et 2<sup>o</sup> c'est du Rameau ». A l'un des ordinaires  
 suivants, c'était la nouvelle de la première représentation de *la*  
*Coquette corrigée*, comédie en cinq actes de La Noue. « J'en  
 « arrive, mande-t-il; la pièce a commencé par un discours  
 « charmant de La Noue sur la singulière position de se trouver  
 « en même temps acteur et auteur. Du reste, ni intrigue, ni  
 « intérêt, ni comique; quelques beaux détails et de l'outré  
 « partout... »<sup>53</sup>.

---

52. 7 juin 1756; 8 avr. 1755; 30 janv. 1758. *Ibid.* 43, 42 et 44. La pièce dont parle Bonnet est le fameux « Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs » (Amsterdam, 1757) de l'avocat Jacob-Nicolas Moreau, le futur bibliothécaire de la Dauphine Marie-Antoinette et historiographe de France. *L'Année littéraire* avait en effet rendu compte de cet ouvrage dans la première feuille de 1758. « Année M. DCC. LVIII ». T. I, p. 3-22. Le terme ironique de Moreau devait faire fortune. L'année d'après, l'abbé Claude Giry de Saint-Cyr, précepteur du Dauphin, publiait son « Catéchisme et Décisions des cas de conscience à l'usage des Cacouacs ». Caylus s'empessa de faire parvenir ce petit livre à Paciaudi qui était encore à Rome (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » I. 31 et 51).

53. Bonnet à Dutillot 2 et 23 fév. 1756. A. S. P. Cbf. 43. En ce

Dans plusieurs lettres, à partir de 1756, Claude Bonnet se plaint de vapeurs, de sa vue qui baisse. Il perdit un de ses fils peu après cette date, en eut un autre très malade d'une fièvre maligne. La mélancolie le gagnait. Mais rien ne laissait prévoir, sinon peut-être la hardiesse de certaines de ses opérations financières, la fin misérable qui devait être la sienne moins d'un an après la chute de Dutillot et comme celui-ci arrivait à Paris. Un jour de juillet 1772 le sieur Bonnet, écuyer, conseiller du Roi, payeur des rentes de l'Hôtel-de-Ville et trésorier de l'Infant duc de Parme à Paris, se brûla la cervelle. Il laissait un passif d'un million et demi environ et un actif de 600.000 livres. Et Dutillot mit toute son ardeur à faire liquider cette situation à l'avantage de don Ferdinand<sup>54</sup>.

### III.

La cour et le gouvernement de Parme étaient en relations avec des personnages plus haut placés et qui ont laissé un nom dans l'histoire de la diplomatie, de l'administration ou des lettres françaises.

Parmi les diplomates, il faut rappeler le maréchal de Noailles qui, de 1752 à 1754, servit de mentor aux Infants<sup>55</sup> et le duc de Duras, ambassadeur en Espagne à la même époque. Le représentant de Louis XV auprès de Ferdinand VI avec la vivacité d'un militaire et la franchise d'un honnête homme agissait en faveur des ducs de Parme auprès de Carvajal, auprès de La Ensenada, voire auprès du tout-puissant Farinelli. Et quand S. M. C. eut accordé à don Philippe la pension longtemps sollicitée, les interventions de Duras continuèrent au point qu'elles

---

qui concerne *Zoroastre*, il s'agissait d'une reprise de cette tragédie lyrique représentée d'abord en 1749 à Paris, puis avec beaucoup de magnificence au théâtre royal de Dresde en 1752. — Le compte rendu de la comédie de La Noue provoquait de Dutillot cette réponse, en date du 6 mars : « Vous me dites en deux mots l'histoire de la pièce de l'acteur auteur. C'était annoncé depuis si longtemps ! Après 12 ans de repos, voilà une sortie peu brillante ». (*Ibid.*).

54. Ch NISARD, « Un valet ministre... », p. 266-267.

55. C. STRYIENSKI, « Le gendre de Louis XV », Chap. XVI, « La mission du maréchal de Noailles », p. 340-371.

lassèrent le souverain et que celui-ci demanda en 1755 le rappel du plénipotentiaire.

Avec le duc de Nivernais nous touchons de plus près aux lettres. Louis-Jules Mancini-Mazarin, duc de Nivernais, pair de France, ministre d'Etat, brigadier des armées du Roi, grand d'Espagne, ambassadeur extraordinaire à Rome, puis ministre à Berlin au début de la guerre de Sept Ans, était aussi un écrivain et un lettré. Il fut de l'Académie française. Ses relations avec Condillac, avec Keralio sont connues. Mais il était lié d'amitié avec les princes de Parme eux-mêmes et son nom revient souvent dans la correspondance d'Argental et de Bonnet. En recommandant en octobre 1760 que l'on n'accepte « rien d'aucun particulier pour mettre dans les boîtes » du courrier de Parme, Dutillot excepte ce qui sera remis par le duc de Nivernais pour M. de Keralio et pour l'abbé de Condillac. La même année, le grand dignitaire de la cour de France choisit pour le service de la princesse Isabelle quatre terrines dont Bonnet dit que « rien n'est plus beau ni même n'approche de cet ouvrage ». Il ne lui manquera, quant à lui, que d'ajouter au moment de l'expédition « deux charmantes pièces en biscuit de Sèvres pour compléter la collection »<sup>56</sup>. Le duc de Nivernais envoie pour don Philippe les objets les plus divers, jusqu'à des produits pour la toilette et à du tabac ; pour don Ferdinand très fréquemment des livres et quelquefois des cadeaux princiers<sup>57</sup>.

---

56. Lucien PÉREY, « La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le duc de Nivernais (1754-1798) ». 3<sup>e</sup> Ed., Paris, Calmann-Lévy, 1891 ; M. de LOMÉNIE, « La comtesse de Rochefort et ses amis ». — Dutillot à Bonnet, 4 oct. 1760 ; Bonnet à Dutillot, 22 janv. et 15 avril 1760. A. S. P. Cbf. 45. Les pièces envoyées par Bonnet étaient : « *La Vache et les deux Gourmands* ; et le « portrait du *Roi* et de la *Reine* aussi en biscuit sur de petits piédestaux « qui servent à mettre des fleurs lorsque l'on n'y met pas les petits « bustes ».

57. Le 26 mai 1761, Bonnet annonce pour le prochain envoi un gros paquet de livres qu'il reçoit du duc de Nivernais. Le 10 nov. suivant, il transmet un billet que lui a envoyé celui-ci : « Dimanche, 8 9.<sup>bre</sup> 1761. « Le duc de Nivernais ayant eu commission d'envoyer à l'Infant Don « Philippe six livres de son d'Espagne et de les lui faire passer en « deux fois par la boîte de Monsieur Bonnet, le duc de Nivernais prie « Monsieur Bonnet de vouloir bien faire partir cette boîte par cet « ordinaire, et il y en aura encore une autre pour l'ordinaire prochain. « Il lui renouvelle les assurances de tous les sentiments qu'il lui a « voués. — On joint à cette boîte un livre pour S. A. R. Mgr. le Prince



Le désir de faire obtenir un avantage à l'abbé de Girard mit Dutillot en relations avec le prélat qui était alors chargé de la feuille des bénéfices, l'évêque d'Orléans, Louis-Sixte Jarente de La Bruyère. Le secrétaire d'Etat de Parme devait correspondre encore avec ce prélat qui était une sorte de ministre des cultes. Ce fut lorsque, vers la fin de la mission de Condillac, l'Infant voulut obtenir la réalisation de la promesse qui avait été faite au précepteur par Louise-Elisabeth. Il fallut plus de quatre ans pour que l'abbé obtint la faveur demandée. Il reçut en février 1765 l'abbaye de Mureaux dans le diocèse de Toul. Dutillot avait fait intervenir Argental, Choiseul-Praslin, Nivernais. Don Philippe dut écrire en personne à son beau-père le 9 décembre 1764. Et le ministre jugea utile de renouveler en même temps et directement ses instance auprès de M. d'Orléans<sup>58</sup>.

---

« Ferdinand ». — Le 4 fév. 1764, Dutillot écrit au trésorier à Paris : « Vous avez aussi eu la bonté de payer la somme de 6.044 £ à M. le duc de Nivernais pour les 621 livres de tabac de La Havane qu'il a procuré à l'Infant. Je vous en remercie. J'ai reçu par le courrier la petite caisse contenant les deux flambeaux qui vous ont été remis par ce Seigneur pour le Prince Ferdinand ». A. S. P. *Cbf.* 46 et 52.

58. U. BENASSI, « Per la biografia del Condillac », extr. du *Bsp.*, janv.-fév. 1923, p. 7-8; H. BÉDARIDA, « Condillac à Parme. Quelques lettres inédites », *Ann. de l'Univ. de Grenoble*, 1924, p. 232-237. Voici le texte de la lettre adressée le 8 déc. 1764 par Dutillot à M. de Jarente (la minute porte les traces de nombreuses corrections) : « Monseigneur, « S. A. R., croyant qu'il peut se présenter des occasions favorables pour « M. l'abbé de Condillac, et voyant ses services presque parvenus à « leur terme, m'ordonne de vous écrire pour vous prier de vous rappeler « la promesse que vous lui avez faite à ce sujet. L'Infant ne doute pas, « Monseigneur, que vous n'ayez présente la justice de tous les motifs « que vous avez de l'obliger en cela. Vous savez que le jeune prince, « pour l'instruction duquel M. de Condillac travaille d'une manière très « honorable pour lui depuis six ans, est le petit-fils du Roi. S. M. a « daigné s'expliquer plusieurs fois à ce sujet dans les termes les plus « favorables; et le jeune prince désire vivement de voir un homme à « qui il reconnaît qu'il a de très grandes obligations récompensé comme « il le mérite. Vous vous rappelez qu'une abbaye a été promise à feu « Madame l'Infante pour M. l'abbé de Condillac dans le premier moment « qu'elle le choisit. Cette promesse, vous avez eu la bonté de me la « rappeler très expressément. J'ose vous assurer, Monseigneur, que M. « l'abbé de Condillac a mérité les faveurs du Roi par un travail de « six ans et par un succès dont il y a peu d'exemple. Et je ne doute « pas que votre amour pour le vrai mérite et pour les talents ne soit « pour vous un motif de faire tomber les grâces du Roi sur un sujet « qui en est digne ». A. S. P. *Cbf.* 49. Une lettre analogue avait déjà été adressée par Dutillot au même prélat le 18 fév. précédent. B. P. P.

Le banquier de la cour de France avait aussi affaire avec celle de Parme. Jean-Joseph de La Borde fut aussi riche et aussi célèbre que les grands financiers Beaujon et Boutin. Il prêtait à Louis XV et aux princes du sang; il remplissait à l'occasion les caisses des armées, ranimait le crédit expirant. Il s'acquit une solide réputation d'*honnête homme*, en se vouant à la *bâtisse*, en protégeant les peintres, comme Vernet et Greuze, en donnant à la marine un fils qui se signala dans les combats et mourut au cours d'un voyage d'exploration. Bonnet appréciait la régularité et la complaisance de ce confrère plus haut placé qui était chargé de verser la pension de France aux Infants: « M. de La Borde est véritablement un homme charmant et « nous ne pouvons que lui savoir un gré infini de son exactitude surtout dans un temps aussi difficile que celui où nous « sommes » Des temps plus durs encore devaient venir pour Parme et pour la France. Après la mort de don Philippe, La Borde devait consentir à Bonnet une avance considérable pour régler la situation financière de la cour du jeune Ferdinand, et ce, « sans aucune augmentation pour les intérêts dont il n'a pas voulu entendre parler ». Ce sont les termes de Bonnet qui demandait à Dutillot d'envoyer au riche financier « de la part de S. A. R. un fromage de Parme pour ses étrennes »<sup>59</sup>. C'était bien le moins.

Les nécessités matérielles d'une vaste correspondance mirent le gouvernement des duchés en relation avec un certain nombre de dignitaires. En 1763, Dutillot faisait demander à l'Intendant général des Postes à Paris, Jannel, de permettre qu'à l'étape de Montpellier le courrier d'Espagne joignît aux dépêches espagnoles pour Parme différents envois de commerçants ou de banquiers de la région. Le courrier d'Espagne passait chaque semaine par le Languedoc et venait à Gênes et à Parme plus rapidement que les courriers de France. Vers le même temps une négociation courait entre Parme et la République pour le passage des courriers et le duc de Praslin autorisait Joseph-Roch Boyer de Fonscolombe, envoyé extraordinaire à Gênes

---

*Ms* 573, p. 157-159, qui contient aussi, p. 201-202, la réponse de M. de Jarente du 23 déc. 1764.

59. Bonnet à Dutillot, 18 juil. 1761, 3 sept. et 29 oct. 1765. A. S. P. Cbf. 46 et 52. Voir plus haut, p. 234, n. 21.

depuis l'année précédente, à appuyer auprès du gouvernement sérénissime les demandes de Parme<sup>60</sup>.

Boyer qui avait été chargé d'affaires successivement à Dresde, à Turin, à Rome et à Liège devait rester à Gênes jusqu'en 1776. Il semble avoir été nettement dépassé par les événements. Représentant de la France à l'époque décisive de la négociation corse, il fut tenu par Choiseul et Praslin à l'écart des pourparlers qui se poursuivirent surtout à Paris par le canal de Sorba. Un document prouve à quel point il ignorait le secret de son gouvernement : c'est le mémoire qu'il écrivit dans les premiers mois de sa mission, pour exposer, entr'autres choses, « le projet de donner  
« la Corse au roi de Sardaigne comme au prince à qui il  
« convient le plus de procurer cette acquisition, surtout pour  
« lui tenir lieu de l'Etat de Plaisance dont la réversion lui a  
« été assurée »<sup>61</sup>. Les services du Consulat de Gênes étaient beaucoup plus au fait de la situation. Une correspondance régulière unissait François Régny et ses commis avec le ministre de Parme. Plusieurs années durant, un de ceux-ci, Demichel, rédigea des feuilles de nouvelles à l'intention de l'Infant. Le prédécesseur de ce secrétaire avait été le S<sup>r</sup> Dupérié qui, en se retirant en France, avait pris congé de Dutillot et que ce dernier avait, avec son amabilité coutumière, remercié de ses services<sup>62</sup>.

Quant aux offices dont le chef de poste était lui-même chargé par la cour de Parme, ils étaient les plus divers. Régny fournissait en 1762 au cabinet noir de Parme des indications détaillées sur la manière de décacheter et de recacheter discrètement les lettres. A quelque temps de là il s'entremettait en sa

60. Dutillot à Bonnet, 18 juin et 25 août 1763. Argental à Dutillot, 5 fév. 1763. *Ibid.* 50 et 49.

61. Mémoire de Boyer de Fonscolombe, de Gênes 13 sept. 1762. RECUEIL des INSTRUCTIONS... XIX, Florence, Modène, Gênes », p. 343. La suite du document va jusqu'à la p. 350.

62. Dupérié à Dutillot, Gênes, 2 août et Dutillot à Dupérié, Colorno, 13 août 1763 : « C'est avec regret que je vous vois prendre un parti  
« qui vous détache du service de l'Infant, et ce sentiment n'est mitigé  
« chez moi que par l'idée de la tranquillité dont vous allez jouir dans  
« le sein de votre famille... Je m'intéresserai toujours bien vivement  
« de tout ce qui vous regarde et j'apprendrai avec plaisir que vous  
« jouissez dans votre retraite de tout le bonheur que je souhaite que  
« vous y goûtiez ». A. S. P. Cbf. 50.



qualité de directeur des Postes de France, auprès de l'Intendant des Postes gênoises en vue d'obtenir les meilleurs tarifs pour les chevaux des courriers de S. A. R. Lors des préparatifs pour le mariage de la princesse Marie-Louise il organisait avec les autorités de la République le séjour de l'Infante dans la ville aux blancs palais<sup>63</sup>. Lui aussi, sachant combien le gouvernement de Parme était accueillant aux Italiens des autres états, proposait à Dutillot des artistes ou des savants: en 1763, « le S<sup>r</sup> Nicolino Celsi excellent sculpteur en bois... qui avait fait tous les modèles du cadeau que M. le Doge Lomellini fit au prince Ferdinand lors de sa coronation »; l'année suivante, « le S<sup>r</sup> Brusich, très habile chirurgien », qui avait étudié à Montpellier avec Duranti et à Paris avec Morand; en 1765, l'avocat Chiozza qui joignait à une longue expérience de sa profession « de grandes connaissances du droit de la nature et des gens, de même que du système politique des différentes cours de l'Europe ». Pour Régny comme pour tant d'autres, la cour de Parme n'était pas avare de faveurs. Afin de reconnaître « l'attention et le zèle montrés par lui dans toutes les commissions dont il avait été chargé depuis plusieurs années », elle lui accordait en 1766, une gratification de 10.000 livres de Gênes. L'année d'après le consul réglait encore le transport jusqu'à Parme d'un train d'artillerie envoyé par le roi de France à son petit-fils<sup>64</sup>.

Pour en revenir aux savants et aux écrivains de profession, rappelons qu'un des plus représentatifs du temps, D'Alembert, recevait de don Ferdinand des lettres plus ou moins spontanées. Sans doute Keralio, quand il encourageait le jeune duc à l'étude des œuvres de D'Alembert, considérait-il en celui-ci le mathématicien plus que le philosophe. Mais, à Parme comme ailleurs, les Encyclopédistes cherchèrent à introduire leur système métaphysique sous le couvert des notions scientifiques. Tel fut, dans l'ordre des sciences morales et sociales, le cas de Mably.

Gabriel Bonnot, abbé de Mably, frère aîné de Condillac, a

---

63. Régny à Dutillot, 17 déc. 1762, lettre citée par Ch. NISARD, « Un valet ministre... », p. 187 et 277; Correspondance Dutillot-Régny, avril-mai 1764 et mars-juillet 1765. A. S. P. Cbi. 891 et 896.

64. Régny à Dutillot, 5 oct. 1763; 6 déc. 1764; 25 sept. 1765. A. S. P. Cbf. 50, 51; 52. — Der. 15 août 1766. — Cdt. C. 170.

sa place à côté de Montesquieu parmi les esprits politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. Cosmopolite à l'égal d'un Voltaire et d'un Rousseau, il devait comme ce dernier être sollicité de donner à la Pologne des conseils et un modèle de constitution. Mais le travail de Mably, *Du gouvernement de la Pologne*, écrit en 1770 arriva trop tard pour sauver du démembrement le noble pays. Comme D'Alembert, mais beaucoup plus directement, le frère du précepteur de don Ferdinand fut appelé à coopérer à l'instruction de ce prince. Condillac, porté vers les spéculations métaphysiques, assez indifférent aux choses de la politique active, chercha un collaborateur pour l'histoire moderne et pour ce que l'on appelle aujourd'hui la philosophie de l'histoire. Il dut renoncer à Deleyre qui se trouvait sur place, auprès de lui. En 1761, il s'adressa à son frère.

A l'automne de cette même année, Dutillot demandait à Bonnet de lui envoyer dans une des boîtes du courrier, ou dans plusieurs s'il était trop volumineux, un manuscrit de Mably. Le 3 novembre, le banquier répondait qu'il verrait l'abbé pour cet objet et, le 1<sup>er</sup> décembre suivant, il expédiait le manuscrit demandé. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agissait d'une première rédaction des *Observations sur l'histoire de France*, qui renouvelaient les interprétations de Boulainvilliers, de Dubos et de Montesquieu et qui devaient paraître en 1765. C'est de cet ouvrage qu'il est question dans une autre lettre du trésorier parisien : « J'ai reçu de M. l'abbé de Mably, écrivait-il à Dutillot le 19 mars, quatre exemplaires de son nouveau livre, un pour vous, Monsieur, un pour M. de Keralio, un pour le p. Paciaudi et un pour M. l'abbé de Condillac ». Déjà l'année précédente le même intermédiaire avait reçu de la part du même auteur plusieurs exemplaires d'un autre livre qui venait de paraître à

---

65. Signalons ici les études récentes de M. Parlo ORANO, « Mably », chap. d'un de ses volumes sur « I Moderni », Vol. IV, p. 13-22, Milan, Treves, 1922 et de M. Henry SÉE, « La doctrine politique et sociale de Mably », *Annales histor. de la Révolution franç.*, mars-avril 1924. — Les Œuvres complètes de l'abbé de MABLY ont été éditées deux fois à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : à Lyon, Delamollière, 1792, 12 vol. et à Paris, Bossange, an III - an VII (1794-98), 15 vol. Une sorte de disciple et de continuateur de Mably, le d<sup>r</sup> Guillaume Levacher, dont il sera question plus loin (p. 435-439), travaillait à Parme sur l'édition de Lyon.

Genève, *Le droit public de l'Europe fondé sur les traités depuis la Paix de Westphalie jusqu'à nos jours*<sup>66</sup>.

Un examen des volumes d'Histoire Moderne écrits par Condillac pour son élève montre qu'il a utilisé ces deux ouvrages. Mais la collaboration du frère aîné devait être plus directe encore. Déjà une lettre de Grimm de janvier 1774 attribuait à Mably le dernier volume du *Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme*. Un ami des dernières années de Condillac et qui fut son panégyriste, M. de Loynes d'Autroche, devait être plus précis : « Le *Cours d'étude* est terminé, dit-il, par une « savante dissertation sur l'*Etude de l'histoire*, bien faite pour « servir de sanctuaire à ce vaste monument. L'illustre auteur « des *Entretiens de Phocion* a voulu coopérer à l'instruction de « l'auguste disciple de son frère, par ce morceau précieux, qui « renferme, avec les principes les plus purs de la justice et de la « morale, un tableau précis de tous les gouvernements modernes »<sup>67</sup>. Ce traité forme le T. XIII de l'édition de Parme (qui porte la fausse date de Deux-Ponts) et le T. XXI des « Œuvres complètes de Condillac » éditées à Paris en 1798. Sans doute ne comporte-t-il aucun avertissement et apparaît-il à première vue comme une simple suite du grand œuvre de Condillac, mais, à y regarder de plus près, on constate que le tome précédent s'achève par une sorte de congé du précepteur en titre : « C'est à vous, Monseigneur, à vous instruire désormais tout seul... Vous vous imaginez peut-être avoir fini ; mais c'est moi qui ai fini ; et vous, vous avez à recommencer ». On cons-

---

66. Bonnet à Dutillot 3 nov. et 1<sup>er</sup> déc. 1761. A. S. P. Cbf. 46. (Les « Observations » devaient être rééditées plusieurs fois après la mort de l'auteur, notamment en 1788 et en 1823, Paris, Brière, 3 vol.). — Bonnet à Dutillot, 19 mars 1765 et 26 juin 1764 : « On m'a remis 3 exemplaires « du livre de M. l'abbé de Mably pour M. l'abbé de Condillac. Et « comme j'en envoie un dans la boîte de ce jour que j'avais acheté pour « l'Infant, je crois bien faire d'envoyer ces 3 exemplaires par le premier « ballot que je ferai partir pour éviter les frais de poste... » *Ibid.* 52 et 51.

67. « Correspondance littéraire, philosophique et critique par GRIMM, DIDEROT, RAYNAL... » Ed. Maurice TOURNEUX, Paris, Garnier, T. X (1879), p. 332-333. — « Eloge de M. l'abbé de Condillac, prononcé dans la Société Royale d'agriculture d'Orléans, le 18 janv. 1781 », par M. de Loynes d'AUTROCHE, *Amsterdam* [Orléans, Couret de Villeneuve], 1781.





Don Ferdinand de Bourbon,  
l'année de son avènement au trône ducal de Parme (1765).

Tableau de Laurent PÊCHEUX  
*Pinacothèque de Parme.*

*(Photo G. Lombardi).*

*Voit p. 532.*



tate surtout que l'ouvrage destiné à enseigner à don Ferdinand la morale publique, les principes constitutifs des sociétés, l'esprit des lois, la méthode des réformes, en un mot la politique, se réfère dès les premières pages aux leçons de Phocion et que dès le chapitre V, l'auteur se désigne lui-même. « Je ne m'arrête pas  
« sur ces objets importants, écrit Mably à propos de la loyauté  
« nécessaire dans les alliances; je les ai traités ailleurs, et je vous  
« prie de me permettre de vous renvoyer aux *Entretiens de*  
« *Phocion* et aux *Principes des négociations* »<sup>68</sup>.

Cela n'empêche pas, du reste, que Condillac ait pu retoucher ça et là l'œuvre de son frère. On raconte que Mably avait présenté au prince les vertus de Lacédémone avec une rudesse toute républicaine et que le précepteur pour soumettre ce passage à son élève dut en adoucir les termes. Mais une question se pose que la correspondance du ministre de Parme permet d'élucider. A quel moment le traité *De l'étude de l'histoire* a-t-il été composé? C'est au moment où don Ferdinand, ayant succédé à son père, devait refaire par lui-même ses études, suivant la recommandation de son maître, et aborder un ordre supérieur de questions. A la fin de 1765, Dutillot envoyait au comte d'Argental pour l'abbé de Mably une lettre de don Ferdinand et une tabatière d'or enrichie de son portrait. L'Infant, écrivait-il, « a cru devoir donner  
« cette marque de son estime à un homme qui s'est distingué  
« dans la Littérature et qui a composé, à la prière de M. l'abbé  
« de Condillac, un livre pour contribuer à son éducation ». Et l'ambassadeur rendait compte en janvier 1766 de la commission faite: « Il a senti, écrivait-il de l'abbé de Mably, dans  
« toute son étendue le prix de cette faveur si distinguée. Il m'a  
« dit qu'il était honteux de recevoir une récompense si fort au-  
« dessus du faible travail auquel il avait eu le bonheur d'être  
« employé. Je rends ses propres termes »<sup>69</sup>.

---

68. « Œuvres complètes de CONDILLAC », Paris, Houel, an VI, 1798. T. XXI (et 17<sup>e</sup> du « Cours d'Intructions »), p. 77. A la p. 19, on lit déjà: « Ainsi que Phocion l'enseigne à Aristias, accoutumez-vous à voir, dans la prospérité des peuples, la récompense que l'auteur de la nature a attachée à la pratique de la vertu ». Le passage cité de Condillac se trouve aux p. 540-541, du T. XX. — Les *Entretiens de Phocion* avaient paru en 1763.

69. Dutillot à Argental, 21 et 22 déc. 1765; Argental à Dutillot, 4 janv. 1766. B. P. P. Ms 573, p. 321 et 331-332.



Membres de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Beaux-Arts, des Sociétés savantes des provinces, correspondaient à l'envi avec Parme. Un jour, c'est le p. Jacopo Belgrado, confesseur des Enfants et physicien émérite, qui envoie à Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, un ouvrage de mathématiques et reçoit de lui une lettre par l'entremise de Bonnet; l'année suivante, il reçoit de Mairan lettres et livres remis pour lui au comte d'Argental<sup>70</sup>. C'est l'abbé Richard de Saint-Non qui, rentré de son long voyage d'Italie, envoie à Parme des dessins de meubles, des cahiers de musique de Stamitz et une boîte de pastels destinée à Francesco Algarotti. C'est l'abbé d'Expilly auquel Dutillot fait parvenir des lettres en Avignon et à Paris, tandis que Bonnet souscrit pour six exemplaires à sa *Description géographique de la France*<sup>71</sup>.

De toutes les capitales provinciales de l'ancienne France, Lyon était celle qui avait avec Parme les relations les plus suivies. Le fait ne peut étonner : Lyon restait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle ce qu'il avait été à l'époque de la Renaissance, une sorte de trait d'union à la fois intellectuel et économique entre la France et l'Italie. On ne sera pas surpris non plus qu'un de ces échanges entre Parme et l'antique cité rhodanienne ait porté sur les bases scientifiques de l'industrie de la soie. On avait cru découvrir à Plaisance un nouveau procédé pour décreuser, c'est-à-dire pour blanchir et dégommer les fils de soie, opération qui se fait ordinairement en faisant bouillir ces fils avec du savon, en les rinçant ensuite à l'eau claire, en les trempant enfin dans un bain d'alun froid. Le producteur italien avait cru pouvoir se passer de savon et de tout ingrédient entrant dans la composition du savon. A la fin de 1765, un des correspondants lyonnais de

70. Bonnet à Dutillot, 23 mars 1762 et 18 janv. 1763. A. S. P. Cbf. 47 et 50.

71. Bonnet à Dutillot, 2 et 16 mars 1762. Dutillot à Bonnet, 24 nov. 1762 : « J'ai reçu la musique de Stamitz que M. l'ab. de Saint-Non vous a remise. Je vous prie de lui dire de continuer à me faire copier tout ce qui n'est pas imprimé ou gravé. Je lui écris aujourd'hui pour le remercier de sa complaisance ». A. S. P. Cbf. 47 (Anton Stamitz, né en Bohême en 1717, mort à Mannheim en 1757 avait été un des fondateurs de l'école symphonique de la cour de Mannheim, toute pénétrée de goût français. La Bibliothèque Nationale de Paris conserve un recueil de symphonies de Stamitz). — Dutillot à Bonnet, 12 déc. et Bonnet à Dutillot, 29 déc. 1761. *Ibid.* 46 et 47.

Dutillot, Lasalvi, soumit pour examen à l'Académie de Lyon des soies ainsi travaillées. L'Académie désigna pour l'expertise deux de ses membres, M. Poivre et M. Genève. Ce fut celui-ci qui rédigea au début de 1766 un premier rapport concluant à la nécessité de faire des expériences sur une plus grande quantité de fils de soie.

Jean-François Genève était un bourgeois considérable. Les *Almanach de la Ville de Lyon* nous indiquent ses différentes qualités. Il avait été échevin de 1741 à 1744 et en 1753 recteur de l'Hôpital général de N.-D. de Pitié du Pont du Rhône et grand Hôtel-Dieu. Syndic du Commerce, il allait être en 1772 Conseiller de Ville. Il était Académicien ordinaire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon depuis 1760. Enfin il faisait partie du Bureau Général séant à Lyon de la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon fondée en 1761<sup>72</sup>.

Pour satisfaire à la demande de M. Genève, le commerçant Lasalvi reçut « dans deux sacs quatre parties de soie... décreusées suivant la méthode nouvelle, mais différemment ». L'envoi était accompagné d'un mémoire de l'auteur de la découverte et d'un certificat de François Goin, inspecteur du commerce dans la ville de Plaisance, qui attestait « avoir été présent par ordre de M. le marquis Dutillot... au décreusage de ces soies ». M. Poivre ayant été nommé entre-temps à l'intendance de l'Ile Bourbon, ce fut M. Delorme qui fut désigné pour procéder avec son collègue Genève aux vérifications demandées. Les *Observations* que rédigea ce dernier furent lues à l'Académie le 24 novembre 1767 puis adressées à Dutillot. Il résultait des expériences faites sur les soies de Parme qu'elles ne convenaient ni au tissage, ni au tricotage<sup>73</sup>.

C'est une commission encore, mais d'un autre ordre, que Michel Dubois, graveur de don Philippe, avait demandée depuis longtemps à une autre membre de la même Compagnie. Finis-

---

72. « ALMANACH de la Ville de Lyon », Lyon, Aimé de la Roche, 1772, p. 57, 154, 190 et 195. D'après André STEYERT (« Nouvelle histoire de Lyon », Lyon, Cumin et Masson, 1899, III, 394), c'est Genève qui fit poser en 1755 les inscriptions portant les noms des rues de Lyon.

73. Deux copies de ce document sont conservées à l'A. S. P. : l'une intitulée « Observations sur le décreusage de la soie... », *Cbi.* 905 ; l'autre « Rapport sur des soies décreusées à Parme... », *Cdt.* C. 54.

sant par trouver une occupation en rapport avec ses fonctions, Dubois devait en 1754 frapper une médaille destinée à rappeler la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Parme. Les humanistes les plus divers furent sollicités de proposer des projets, des légendes et des exergues pour cette médaille. C'est ainsi que, le 23 octobre 1754, le p. Saverio Bettinelli soumettait à Dutillot trois idées différentes. L'abbé Frugoni donna également son avis. Dubois creusa son imagination « pour faire quelque chose de neuf » ; surtout, il consulta le père Tolomas, auquel il s'était adressé quelque dix ans auparavant de la part du secrétaire d'Etat de l'Infant, Juan Gregorio Muniaín, pour un travail qui « ne put être produit au public ».

Le p. Charles-Pierre-Xavier Tolomas était alors professeur au Collège de la Trinité à Lyon. Né en 1706, à Avignon, d'Esprit-Gabriel (docteur ès droits, agrégé de l'Université d'Avignon, comte palatin, correcteur des bulles apostoliques en la légation d'Avignon), il n'avait encore rien publié, mais il faisait depuis longtemps partie de l'Académie de Lyon, où il avait lu à l'assemblée publique du 8 mai 1743 un mémoire intitulé « Recherches sur les feux de joie des anciens et sur l'invention de la poudre à canon »<sup>74</sup>. Le sujet était déjà curieux. Le religieux devait publier par la suite des dissertations *Sur l'hyène* et *Sur le café*, qui sont justement oubliées. Par contre, en 1760, le comte de Caylus appréciait assez hautement un autre ouvrage du même auteur : pour cette semaine, écrivait-il au p. Paciaudi, « vous n'aurez qu'un *Discours* sur Epictète qui ne m'a point déplu, et qui critique honnêtement nos prétendus philosophes ». Trois ans après le p. Tolomas mourait<sup>75</sup>.

Pour en revenir à sa lettre à Dubois, elle prouve que celui-

74. « Archives de la famille d'Athénosy : Titres des Tolomas ». BIBLIOTHÈQUE D'AVIGNON. Ms. 3831. L'original du mémoire est conservé dans le même fonds « Archives de la famille d'Athénosy ; Recueil de pièces littéraires en vers et en prose ». Ms. 3194, f° 1.

75. « Dissertation sur l'hyène, à l'occasion de celle qui a paru dans le Lyonnais... en 1754, 1755, et 1756 », Paris, Chaubert, 1756 ; « Dissertation sur le café », 1757 ; « Discours sur la philosophie d'Epictète. Dédié à quelques philosophes de ce temps », Paris, Hérissant, 1760. — Caylus à Paciaudi, 15 sept. 1760 (« Correspond. inéd. du C<sup>te</sup> de CAYLUS... » I, 202). — Voir « Bibliothèque de la Compagnie de Jésus... Nouvelle Edition par Carlos SOMMERVOGEL », T. VII, Bruxelles, Oscar Schepens et Paris, A. Picard, M. DCCC. XCVIII, p. 85.



ci était aussi en relations avec l'abbé Jacques Perneti, le célèbre biographe et historiographe lyonnais. « Votre dernière, écrivait Tolomas le 10 octobre 1754, m'a fait un plaisir infini. Je vois avec un sentiment intime d'une véritable reconnaissance qu'en passant les monts, vous avez emporté avec vous quelque souvenir d'un homme qui fait grand cas de vos talents... Je voudrais avoir l'imagination assez brillante pour vous fournir des idées dignes de votre burin... A ce début, vous vous figurez que je vais charger deux ou trois feuilles des différents desins que j'ai tracés pour vos médailles et jetons. Mais vous serez bien surpris peut-être quand j'aurai l'honneur de vous dire que le résultat de toutes mes réflexions se borne à vous rappeler à l'idée que vous m'avez fournie vous-même ». Le professeur d'humanités ne croyait pas qu'il fallût « viser au neuf, là où il est introuvable » ; il estimait que la légende devait être brève. Il proposait deux mots fournis par Claudien. « Cette inscription caractérisera la naissance de votre Académie: *EXCITAT ARTES* »<sup>76</sup>.

L'Infante avait parmi ses protégés à Paris quelques petits poètes. Nommons François-Augustin Paradis de Moncrif qui, pendant un séjour de la marquise Annetta Malaspina en France, vraisemblablement le dernier et le plus long, de 1757 à 1760, fit déposer sur la table à toilette de la dame des vers de sa façon. Le poète était-il aussi en relations personnelles avec Frugoni qui avait en 1757 adapté, ou mieux traduit à peu près littéralement, deux de ses tragédies lyriques sous le titre de *Gl' Inca del Perù* et de *Zelindor re dei Silfi*? En tout cas, l'abbé connut l'épisode galant, et il en fit le thème d'un sonnet adressé à M<sup>me</sup> Malaspina à Paris. S'excusant de n'avoir pas « la plume honorée et vantée que les Muses donnèrent au docte *Damoncrif* », il disait sans jalousie à l' « aimable Déesse italique », à cette « femme immortelle » de se tourner vers celui

*Che di te scrisse in sì leggiadri modi,  
Degna del Sacro onor de' Carmi sui*<sup>77</sup>.

76. La lettre du p. Tolomas et celle de Dubois la transmettant à Dutillot le 26 oct. 1754 sont conservées (avec celles que nous avons mentionnées de Bettinelli et de Frugoni) à l'A. S. P. *Cdt.* A. 13.

77. C. I. FRUGONI, « Opere poetiche » II, 369. — Faut-il voir une autre preuve des succès parisiens de M<sup>me</sup> Malaspina, ou tout simplement

## IV.

Cérou, Genève, Tolomas, Moncrif, noms inconnus ou tombés dans l'oubli. Ne convenait-il pas cependant de les mentionner pour montrer que les échanges intellectuels entre Parme et la France ne s'étendaient pas seulement aux triomphateurs des lettres ou de la philosophie française? Mais il ne faudrait pas croire que dans ce courant prévalussent les hommes secondaires ou les esprits médiocres. Des liens durables ont uni à Parme un groupe important de savants et d'écrivains du milieu du siècle. Charles Nisard a fait connaître, et de la meilleure façon, c'est-à-dire en publiant les textes mêmes, la longue correspondance adressée par le comte de Caylus et par ses amis, l'abbé Barthélemy et Pierre Mariette, au p. Paciaudi. Il continuait ainsi, mais avec un bien plus grand sens historique et avec un appareil critique autrement estimable, l'œuvre ancienne d'A. Sérieys, bibliothécaire du Prytanée, qui avait publié en 1801 les lettres écrites d'Italie par l'abbé Barthélemy et en 1802 les lettres du p. Paciaudi à Caylus<sup>78</sup>.

---

un signe de la reconnaissance impériale pour le mariage de l'archiduc Joseph avec Isabelle de Parme, dans ce passage d'une lettre de Bonnet à Dutillot du 19 mai 1761: « Vous trouverez dans la boîte N° 20 un « paquet assez pesant à l'adresse de M<sup>me</sup> de Malaspina. Ce sont des « diamants que M. de Stahremberg a fait monter pour cette dame et « qu'il a prié instamment M. d'Argental de lui faire tenir par la « poste ». A. S. P. Cbf. 46.

78. « Correspondance inédite du Comte de CAYLUS avec le p. Paciaudi, Théatin (1757-1765), suivie de celles de l'abbé BARTHÉLEMY et de P. MARIETTE avec le même. Publiées par Charles NISARD, de l'Institut ». Paris, Impr. Nat<sup>le</sup> M. DCCC. LXXVII, 2 vol. — « Voyage en Italie de l'abbé BARTHÉLEMY... imprimé sur ses lettres originales, écrites au comte de Caylus, avec une Appendice ». Publié par A. SÉRIEYS, Paris, Buisson, an X (1801). — « Lettres de PACIAUDI, bibliothécaire et antiquaire du duc de Parme, historiographe de l'ordre de Malte... au comte de Caylus ». Publiées par A. SÉRIEYS. Paris, Tardieu, an XI, (1802). — Sur Caylus, signalons les ouvrages suivants parus depuis la fin du dernier siècle: Charles-Nicolas COCHIN. « Mémoires inédits sur le comte de Caylus » avec introduction et notes de Charles HENRY, Paris, Baur, 1880; Ch. HENRY, « Le Portefeuille de M. le Comte de Caylus, publié d'après les mss inédits de la Biblioth. de l'Université et de la Biblioth. Nationale », *Le Moniteur du Bibliophile* 1880, et « Le Comte de Caylus inédit », *Revue libérale*, 1884; Samuel ROCHEBLAVE,

Ces dernières sont certainement incomplètes puisque, sur le nombre, huit seulement sont écrites de Parme, alors que tout, jusqu'à la correspondance de Dutillot et de Claude Bonnet, prouve que le bibliothécaire ducal et l'auteur du *Recueil d'Antiquité* et des *Cris de Paris* échangeaient presque chaque semaine leurs idées, leurs impressions, leurs informations. Une phrase du comte définit spirituellement le double caractère de ce commerce épistolaire : « C'est bien le moins, écrivait Caylus, que j'aie des attentions quant aux nouveautés pour celui qui me fournit si bien d'antiquités »<sup>79</sup>. Cet échange dura huit ans entre l'archéologue amateur et le bibliophile devenu bibliothécaire. Il se poursuivit après la mort de Caylus, entre le religieux et Mariette jusqu'à 1771 et jusqu'à 1777 entre lui et l'abbé Barthélemy, premier trait d'union entre ces esprits distingués. Ces relations eurent une portée qui dépassait les individus. Elles intéressent le rayonnement des idées françaises dans les duchés de Parme.

Parmi les lettres de Paciaudi, Sérieys en a publié une de Dutillot à Caylus<sup>80</sup>. De même, Nisard, révélateur des lettres du comte, a pu insérer dans un de ses volumes (I, p. 276-278) une missive, adressée à Dutillot le 28 décembre 1761, relative aux découvertes de Velléia et proposant d'admettre Mariette dans le « petit conseil » qui devait examiner à Paris le résultat de ces fouilles archéologiques. C'est l'abbé Barthélemy qui, au cours de son voyage de 1755, fit connaître à Caylus le religieux nommé depuis peu procureur général de l'ordre de Saint Gaëtan de Thiene. Comment Dutillot entra-t-il en relations avec l'antiquaire parisien ?

Celui-ci écrivait en mars 1761 à Paciaudi : « Je suis correspondant de M. du Tillot depuis plus de deux ans et, je vous l'assure, c'est une belle âme et un esprit bien juste. Les princes

---

« Essai sur le comte de Caylus. L'homme. L'artiste. L'antiquaire ». Paris, Hachette, 1889, et « L'œuvre gravée de Caylus », *L'Art* 1890 et 1891 ; Edm. et Jules de GONCOURT, « Portraits intimes du XVIII<sup>e</sup> Siècle », Paris, Charpentier, 1908 (« Caylus », p. 161...) ; Introduction de M<sup>me</sup> Amilda-A. PONS au « Voyage d'Italie » cité ; Emile HENRIOT, « Le Comte de Caylus, antiquaire et conteur », *Revue Hebdomadaire*, 18 avril 1925, p. 284-295.

79. Caylus à Paciaudi, 18 fév. 1760. I, 150. V. aussi la « Préface et notice sur Paciaudi » de NISARD, p. XLVIII.

80. Voir plus haut, p. 90 et n. 43.



« sont heureux quand ils donnent leur confiance à de tels hommes »<sup>81</sup>. Il y avait alors plusieurs mois que des pourparlers étaient engagés pour amener à Parme le savant ecclésiastique. Caylus avait eu l'occasion déjà de faire à chacun de ses deux amis l'éloge de l'autre, et il fut, avec le bailli de Breteuil, un de ceux qui concoururent le plus sûrement à la nomination du bibliothécaire ducal. Avant d'entrer en rapports épistolaires directs avec le ministre de Parme, Caylus avait connu déjà l'Intendant de don Philippe et le protecteur des arts à Parme. L'intermédiaire avait été Claude Bonnet, ou plus exactement M. Mélot, un des bons amis du banquier. Au moment où l'amateur d'art, le savant et le financier joignaient leurs lumières pour le choix d'un architecte destiné à la cour de Parme, le fidèle correspondant de Dutillot voulut transmettre à Parme le 22 janvier 1753 un billet que Caylus avait adressé la veille à Mélot. Le mois suivant Bonnet, ayant fait au comte les remerciements de don Philippe, mandait encore : « M. de Caylus a été sensible comme il le doit « aux bontés dont S. A. R. l'honore pour si peu de chose. Il « vous fait ses compliments, et m'a promis de continuer de « m'aider de ses lumières dans l'occasion »<sup>82</sup>.

Caylus devait encore désigner un autre artiste pour la cour

---

81. Caylus à Paciaudi, 23 mars 1761. « *Correspond. inéd....* » I, 255. Voir aussi une lettre du même au même du 15 sept. 1760. *Ibid.* I, 201-202.

82. Bonnet à Dutillot, 22 janv. et 20 fév. 1753. La première de ces lettres contient ce billet de Caylus : « Dimanche, 21 janvier. Il ne faut « jamais que les affaires traînent, mon cher Mélot. Petitot s'est déterminé « sur tout ce que je lui ai dit des honnêtes gens auxquels il aura à faire, « et de M. Bonnet en particulier. J'ai dit que le voyage serait payé, « qu'il aurait un logement et 5.000 livres de France d'appointements. « Je vous avoue que c'est avec chagrin, douleur même que je vois « partir un sujet qui réunit autant de parties rares. J'espère que M. « Bonnet, à qui je vous prie de faire mes compliments, voudra bien le « conduire sur tout ce qu'il faudra faire avant son départ, et lui donner « des conseils pour le séjour. Les sollicitations et les mouvements que « l'on paraît se donner pour cette affaire m'ont engagé à ne pas la « laisser lambiner. M. Bonnet peut donc écrire dès lundi que c'est « une affaire faite, comme je vous le mande ce matin, mon cher Mélot, « en vous embrassant de tout mon cœur, parce que je vous aime de « même ». A. S. P. *Cbf.* 41. — La correspondance publiée de Caylus et de Paciaudi prouve que Caylus s'intéressa vivement à l'œuvre de Petitot à Parme. (SÉRIEYS, lettre LXXIV<sup>e</sup> de Paciaudi; NISARD, I, 314, 342, 348, 466; II, 22, 33).

ducale, le graveur Ravenet. Un de ses protégés de longue date, Guiard, devint plus tard sculpteur de don Ferdinand. Dutillot et ses services n'étaient pas en reste avec l'amateur d'art et d'antiquités. Avant même que Paciaudi vînt se fixer auprès de l'Infant, le courrier de Parme, comme celui de l'ambassade de France à Rome, était à la disposition de M. de Caylus pour sa correspondance avec le Théatin. Les dépêches de Dutillot le prouvent comme les lettres des directeurs de l'Académie de France à Rome<sup>83</sup>. Bonnet, par exemple, se chargeait en novembre 1759 d'une lettre pour Antonio Mari de Plaisance et d'une demande d'éclaircissement pour M. Dutillot : il joignait à son envoi une note de Caylus qui désirait « avoir une copie exacte « des inscriptions qui doivent accompagner les deux statues « équestres des Princes de la Maison de Farnèse qu'on voit à « Plaisance sur la place au-devant du Dôme »<sup>84</sup>. Deux ans après, Dutillot faisait envoyer en outre à Caylus *les dessins* de ces *figures équestres*, accompagnés de « pots et de verres cassés trouvés à Velléia »<sup>85</sup>.

L'expression est irrévérencieuse. Mais l'on sait avec quel bonheur l'antiquaire accueillait les fréquents envois de ces nobles fragments. De son côté, il se mettait en quête de toutes sortes d'objets pour le ministre de Parme : médailles de Savoie pour le Cabinet de l'Infant, et livres d'économie politique. Il s'intéressait vivement à la santé de son ami lointain. Il lui indiquait le remède facile de La Fontaine contre la goutte. Et, un jour qu'il lui faisait parvenir deux cannes, il ajoutait cette explication : « M. du Tillot me fera l'amitié de se servir de la grande, ce qui va de cire avec sa goutte, et il donnera la plus petite *alla sua innamorata* ». De juin à décembre 1763, il s'occupa de

---

83. Voir, par exemple, une lettre de Marigny à Natoire du 12 mai 1761. « CORRESPOND. DES DIRECTEURS de l'Ac. de France à Rome... » XI, 383.

84. Bonnet à Dutillot, 27 nov. 1759. La note de Caylus disait encore : « On souhaiterait pareillement d'être informé, si en quelque endroit « de ces statues, on ne voit point le nom du sculpteur qui y a été « employé, et qu'on croit être *Simeone Moschini* ». A. S. P. Cbf. 45 (erreur de classement). — Les *cavalloni* de Plaisance sont l'œuvre de Francesco Mochi.

85. Dutillot à Bonnet, 4 juil. 1761. A. S. P. Cbf. 46.

procurer au ministre un tableau de Claude Lorrain<sup>86</sup>. En un mot, qu'il lui écrivît directement ou, ce qui était plus fréquent, qu'il communiquât avec lui par l'entremise de Paciaudi ou de Bonnet<sup>87</sup>, Caylus nous apparaît comme ayant vécu à distance dans la familiarité du secrétaire d'Etat.

---

86. Nisard, « Corresp. inéd.... » I, 329; 369, 381, 391, 440; 438 (« J'accepte avec plaisir l'augure de longue vie que vous tirez de la « goutte de M. du Tillot; mais donnez-lui mon remède: c'est encore « La Fontaine qui me le donne, et je l'éprouve avec succès: *goutte bien* « *tracassée — est, dit-on, à demi pansée...* Faites-lui de tendres et « sincères compliments, car je m'intéresse aussi particulièrement à lui « que si j'étais Parmesan »); 441; 316, 383.

87. Une lettre inédite de Caylus à Bonnet est significative. Le document se trouve joint à la dépêche du banquier en date du 10 novembre 1760:

« Lundi matin, 10. — Je vous prie Monsieur, de me conseiller sur « une affaire de Parme et qui m'intéresse beaucoup. Je voudrais savoir « si l'on pourrait avoir un fromage de la plus petite forme, en payant « comme vous croyez bien. Je conçois que si l'Infant en envoie en « France, il est à présent trop tard pour y penser. Ainsi, je vous prie de « m'instruire et de régler ma conduite à cet égard, d'autant plus qu'il « pourrait y avoir un marchand chargé de cette marchandise, qui « pourrait me servir loyalement par votre crédit et par la crainte de « déplaire à M. du Tillot.

« Je ne veux pas l'ennuyer du détail de ces tableaux. J'ai en vue « plusieurs originaux du Claude. Il y en avait un petit de 12 louis « dont la grandeur convenait assez à ses arrangements et aux miens. « Mais, quoique bien franc, je ne l'ai pas trouvé assez fin pour porter « mon cachet. Il n'en est pas de même d'une tête de femme de Greuze « qu'il vient de terminer, et dont j'ai fait le marché à six louis; elle « est charmante de finesse et de couleur. Je doute même qu'il fasse « jamais mieux. Mais dans la crainte où je suis qu'il ne la trouve trop « chère, d'autant qu'elle est sans bordure, je suis bien aise de savoir « ce qu'il en pense avant de l'envoyer. Qu'il n'ait aucun scrupule, car « il y a trois personnes qui me prient de la leur céder, et notamment « notre ami Mariette. Je suis donc bien tranquille sur mon choix; mais « je ne le suis point sur les autres convenances sur lesquelles j'attends « réponse avec tranquillité. Je puis ajouter que la tête en question est « fort supérieure à celle que je lorgne dans l'inventaire de M. le comte « de Vence et que j'attends depuis quatre mois. J'attends aussi des « nouvelles de Velléia. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et « votre ami M. du Tillot ».

Le comte de Vence, maréchal de camp, propriétaire d'une belle collection de tableaux, membre associé de l'Académie de Peinture, était mort en 1759. Le 16 déc. 1760, Bonnet envoyait « une tête de Greuze à M. Dutillot » et écrivait: « J'ai remis à M. de Caylus votre lettre « avec la note qu'il désirait sur les frais et sur le départ de son fro- « mage ». A. S. P. Cbf. 45.



L'échange de bons procédés entre les deux hommes se continua jusqu'à la mort du comte, survenue le 5 septembre 1765 à la suite d'une longue maladie. Dutillot reconnaissait en l'auteur des *Salons* de 1751 à 1753 et du *Discours sur la peinture et la sculpture* un conseiller artistique pour la cour de Parme. A la fin de 1763, il était amené à faire frapper une nouvelle série de médailles d'or pour son *Accademia di Belle Arti* et des jetons d'argent. Pour les premières les coins étaient tout faits. Mais il n'y en avait pas pour les seconds, et le ministre écrivait à Bonnet d'en faire établir un : « Je voudrais qu'il fût joli, bien « travaillé et d'une composition agréable et analogue à sa desti- « nation. M. le comte de Caylus voudra bien vous aider pour le « choix du sujet et pour la direction du travail. Ce soin est « digne de son amour pour les arts et pour notre académie « naissante »<sup>88</sup>.

Et pendant les deux mois qui suivent, Bonnet de rendre compte de ses conférences avec Caylus, avec le graveur Routier « habile artiste chargé de faire les coins », avec Le Beau et avec l'abbé Barthélemy. Après avoir pensé à un moment à une légende de trois vers latins, tous s'arrêtent d'un commun accord aux deux mots qui les terminent : SÆCULA VINCIT. « Cette devise, « écrit Bonnet le 21 février 1764, a été préférée à toutes les « autres à cause de sa brièveté, parce qu'elle donne bien plus de « place au graveur pour la grâce de sa figure. C'est ainsi qu'ont « pensé M. de Caylus, M. Le Beau et M. l'abbé Barthélemy, « ainsi que le S<sup>r</sup> Routier qui mettra dans l'exergue : VIRTUTI « ET HONORI »<sup>89</sup>. Et de même, Paciaudi enverra encore à son ami parisien « une boîte contenant des pièces de jaspé sanguin

---

88. Dutillot à Bonnet, 24 déc. 1763. *Ibid.* 50.

89. Bonnet à Dutillot, 10, 17 et 24 janv., 21 fév. 1764. *Ibid.* 51. L'année précédente Bonnet avait envoyé à Dutillot une série d'estampes d'après les plus grands peintres anglais, parce que Caylus avait dit que cette belle collection était « digne du Cabinet de l'Infant » (26 juil.) et transmis quelques semaines après (9 août) un marbre fort lourd envoyé par Caylus à l'Infant; et Dutillot le 20 août disait que l'Infant avait été enchanté de cette pièce. *Ibid.* 50. Il s'agissait de la plaque de marbre que Caylus avait fait peindre et dont il avait parlé dans plusieurs lettres à Paciaudi (NISARD, I, 298, 309-310, 336). Cette plaque commémorait la découverte de Velléia et elle a longtemps été exposée à l'Académie de Parme.

pour faire une tabatière » ; don Philippe continuera à lui offrir une série des fragments exhumés et des relevés faits à Velléia et Bonnet lui remettra enfin de la part de don Ferdinand des plans et des cartes, exercices d'écolier, dont le destinataire fera compliment au prince et indirectement à Condillac et à Keralio, les deux maîtres qu'il connaissait bien<sup>90</sup>.

C'est Pierre-Jean Mariette qui, par une lettre du 8 septembre 1765, donna à Paciaudi, avec prière de les communiquer au marquis de Felino, les détails de l'agonie et de la mort de « notre cher Comte ». L'auteur du *Traité des pierres gravées* était un correspondant plus régulier que l'abbé Barthélemy. Charles Nisard a bien indiqué le caractère des 19 lettres qu'il a publiées de Mariette, regrettant de n'en avoir pas trouvé davantage<sup>91</sup>. Du moins celles qu'il a découvertes, pendant son séjour à Parme de 1874, nous permettent-elles de compléter la série déjà longue des relations italiennes de l'écrivain dont on a publié longtemps après sa mort un *Abecedario* et dont le nom revient si souvent dans la correspondance des Directeurs de l'Académie de France à Rome comme dans celle d'Algarotti<sup>92</sup>. En mai 1765, il donnait au p. Paciaudi sur le point de se rendre à Venise une lettre de recommandation pour son ami le comte Ant. Maria Zanetti, sénateur vénitien ; pour compléter sa collection, qui était déjà fort nombreuse, d'ouvrages sur la peinture, il demandait au religieux la 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de Clemente Ruta sur les peintures de Parme et un ouvrage analogue pour la ville de Crémone ; il se faisait envoyer un recueil de gravures de Benigno Bossi sur des dessins du *Parmi-*

90. Dutillot à Bonnet, 19 fév. 1763 et 29 avr. 1764 ; Bonnet à Dutillot, 15 avr. et 9 oct. 1764. A. S. P. Cbf. 50 et 51. Voir aussi NISARD II, 40, 43, 45.

91. « Corresp. inéd. », II, 313-314. Dans sa collection, que nous avons déjà signalé, M. G. Lombardi conserve une lettre inédite de Mariette à Dutillot.

92. P. MARIETTE, « Abecedario », publié et annoté par Ph. de CHENNEVIÈRE et A. de MONTAIGLON. Paris, Dumoulin, 1853 (Archives de l'Art français). — Signalons parmi les lettres d'Algarotti sur la Peinture, celles qu'il adressait à Mariette les 13 fév. 1751, 10 et 21 juin et 7 juillet 1761 ; parmi les *Lettere sopra l'Architettura*, celle du 20 août 1761 (« Opere del Conte ALGAROTTI, Cavaliere dell' ordine del merito e Ciamberrano di S. M. il Re de Prussia ». T. VII, Crémone, L. Manini, M. DCC. LXXXI, p. 13, 140-165, 246-258).

*gianino*; il s'intéressait lui aussi à Petitot et rappelait une promesse ancienne du ministre qui voulait lui « faire la galanterie » des dessins gravés du célèbre architecte<sup>93</sup>.

Quand le comte de Caylus se concertait avec Le Beau pour trouver dessins et légendes pour les médailles de l'Académie de Parme, le professeur émérite en l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collège Royal, qui joignait à ces qualités celles de secrétaire ordinaire du duc d'Orléans et de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, était sur le point de publier les T. VII et VIII de sa volumineuse *Histoire du Bas Empire*<sup>94</sup>. Les deux suivants devaient paraître en 1765. Et l'on comprend que l'auteur de cet ouvrage ait été consulté quand Dutillot chargea son correspondant parisien de rechercher un professeur d'histoire pour l'Université de Parme d'où les Jésuites venaient d'être chassés. Bonnet écrivait au ministre le 28 juin 1768: « J'ai envoyé la copie de votre lettre « à M. Le Beau, et nous en ferons usage ensemble lorsqu'il « aura trouvé, conjointement avec M. l'abbé May, un sujet « digne de remplir une place aussi honorable à tous égards ». On sait que le choix se porta sur l'abbé Millot.

François-Louis-Claude Marin est un Provençal, mais qui passa la plus grande partie de sa vie à Paris, où il fut longtemps rédacteur à la *Gazette de France*. Il était des amis de Voltaire qui patronna sa candidature à l'Académie française contre le Président de Brosses<sup>95</sup>. Familier aussi du chancelier Maupeou, il devint grâce à lui Secrétaire général de la Librairie et Censeur

---

93. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 326-327, 344, 364-368. — Les ouvrages demandés par Mariette avaient pour titre: « Guida ed esatta notizia a' forastieri delle più eccellenti pitture che sono in molte chiese della città di Parma, secondo il giudizio del signor Clemente RUTA, Parmigiano, virtuoso in pittura di Camera in Napoli per S. M. il re delle Due Sicilie ». 2<sup>e</sup> Edit. Parme, Monti, 1752; « Distinto rapporto delle dipinture che trovansi nelle chiese e sobborghi di Cremona, compilato da Ant. Maria PANNI, pittore ed architetto cremonese ». Crémone, 1762; « Recueil des dessins du Parmesan, en vingt-neuf pièces gravées dans la manière du lavis, par Bossi, Milanais, imprimé à Parme en 1772 ».

94. Cet ouvrage dont le T. I avait paru en 1756 (Paris, Desaint et Saillant) ne devait s'achever qu'au bout de 27 vol., en 1811. Le Beau était l'ami intime de Caylus et son commensal de toutes les semaines.

95. « Lettres inédites de VOLTAIRE à Collini et à Marin ». *Rev. d'hist. littér. de la Fr.*, oct.-déc. 1910, p. 815...



Royal. Il se rattache étroitement au groupe des écrivains et des savants qui gravitait autour de Caylus. Une des dispositions testamentaires de celui-ci était ainsi conçue : « Je prie M. Marin, « mon ami, d'accepter le peu de vaiselle d'argent que j'aurai « lors de mon décès. C'est en vérité bien peu reconnaître les « soins qu'il a eus pour moi, la tendre amitié qu'il m'a toujours « témoignée et celle que je lui porte moi-même; mais tout est « pour le ménage d'un garçon »<sup>96</sup>.

Dans ce légataire, Caylus admirait aussi l'écrivain et il s'était empressé en septembre 1763 d'envoyer au p. Paciaudi la *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage* qui venait de paraître et par laquelle Marin entendait, avec la modestie du pot de terre luttant contre le pot de fer à la mode, combattre les doctrines de J.-J. Rousseau. Cette lettre, disait le comte, « respire l'honnête homme; elle présente un tableau plus frappant que tous les sermons, et elle vous présente à la fin l'histoire vraie de l'auteur, et dont je puis vous certifier la vérité ». L'épistolier se contentait d'ajouter que, cet auteur, il le connaissait<sup>97</sup>. Ignorait-il que son correspondant le connût aussi et fort bien?

Marin appartenait aux nombreuses relations que Paciaudi s'était créées à Paris pendant son séjour de 1761-1762. Depuis cette époque, il écrivait au religieux italien et le fournissait régulièrement de livres. Nous le savons par la correspondance de Bonnet; mais les plus grandes précisions à ce sujet sont fournies par ses lettres à lui<sup>98</sup>. Elles prouvent que souvent ces

---

96. D'une lettre de Marin à Paciaudi, 29 déc. 1765. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » I, p. LXXXVI de la *Notice sur Paciaudi*. On s'étonne que l'éditeur de la correspondance de Caylus, de Barthélemy et de Mariette se borne à donner cet extrait et un autre plus court encore (d'une lettre du 8 août 1766), alors qu'il a dû trouver dans le même fonds de la B. P. P. une partie de la volumineuse correspondance de Marin. — L'amitié qui unissait ce dernier à Caylus est prouvée encore par une lettre publiée en appendice de la « Suite de mémoires et de réflexions du comte de CAYLUS », Paris, Rouquette, 1874.

97. Caylus à Paciaudi, 26 sept. 1763. « Corresp. inéd. » I, 359.

98. C'est Umberto BENASSI, chercheur infatigable, qui a attiré l'attention sur cette correspondance dans une monographie sur « La mente del P. Paciaudi collaboratore di un ministro nell' età delle riforme », Lucques, Baroni, 1916 (extrait de la « MISCELLANEA di Studi storici in onore di Giovanni Sforza », parue en 1918), p. 8 et 17. Ces brèves mentions ne permettent pas cependant de se rendre compte du

livres étaient destinés à Dutillot, tel un *Traité sur les vers à soie et les mûriers*<sup>99</sup>. Comme Bonnet à Dutillot, Marin donnait au Bibliothécaire, friand de toutes les nouveautés imprimées, les indications que ses fonctions d'attaché à la Librairie et de Censeur le mettaient à même de recueillir. Il ne se bornait d'ailleurs pas à ces indications critiques sur les livres qui paraissaient et sur l'actualité théâtrale<sup>100</sup>, il l'informait sur toute la vie de la capitale française : nouvelles de la cour, de la ville, du Palais, événements politiques. On en jugera par quelques extraits d'une lettre datée du 17 juillet 1768 :

« Mon illustre ami. Je vous remercie de m'avoir donné des  
« nouvelles de M. de Vauvilliers<sup>101</sup>... Je vais loger avec quelqu'un  
« de votre connaissance : M. l'abbé de Raze, qui m'a dit être  
« votre ami, vient occuper le premier de la maison que j'habite.

« Votre Cour a fait l'acquisition d'un homme de mérite.  
« C'est M. l'abbé Millot qui va être professeur d'histoire à  
« Parme. Il ferait un fort mauvais courtisan par ses manières  
« simples, son extérieur et sa façon de parler lente et paresseuse,  
« mais il fera un excellent professeur. Il est plein d'érudition  
« et il écrit fort bien ce qu'il sait. Il est d'ailleurs fort sage dans  
« ses principes<sup>102</sup> et a les mœurs très douces et sans reproche.

« Il y a eu ces jours-ci une espèce d'émeute populaire dans  
« la rue Saint-Honoré dont je ne vous parlerai qu'à cause du

---

morcellement de cette correspondance. Une partie se trouve dans l'*Epistolario Paciaudi* de la B. P. P. Le reste est conservé à l'A. S. P. dans la *Cartella Paciaudi* (lettres de 1766 à 1771). Certaines pièces en ont été distraites pour entrer dans tel ou tel dossier des *Carte Du Tillot*, comme celle du 17 juillet 1768 que nous allons citer et qui se trouve dans les papiers relatifs à la Bibliothèque ducale : *Cdt. B.* 28.

99. Bonnet à Dutillot, 19 nov. 1765. A. S. P. *Cbf.* 52. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1921, p. 14 n. 4.

100. Rappelons les « Pièces de Théâtre, par M. MARIN, de l'Académie de Marseille, de la Société Royale de Nancy, Censeur Royal et de la Police, et Secrétaire Général de la Librairie de France ». *A Paris, chez Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1765.* Recueil de cinq comédies dont une seule avait été jusqu'alors représentée.

101. Un des fonctionnaires de l'Intendance ducale de Parme.

102. Nous avons vu que Marin n'admettait pas par exemple les idées de Rousseau. Sa correspondance à partir de 1766 révèle chez lui un enthousiasme mitigé pour Voltaire et pour les nouveautés des philosophes et des économistes.

« moyen ingénieux dont le lieutenant de Police s'est servi pour  
« l'apaiser... M. de Valentinois et M. l'évêque de Verdun sont  
« malades à l'extrémité. On dit que M. Pelletier de Morfon-  
« tanière, intendant de Soissons, doit épouser la fille de M. de  
« Laverdy, Contrôleur général..

« Nous avons appris que le Pape a déjà commencé à plier,  
« et qu'il a nommé le cardinal Negroni secrétaire d'Etat à la  
« place du cardinal Torrigiani pour traiter avec les trois cou-  
« rones.

« Les spectacles rouvrent aujourd'hui. On donnera à la  
« Comédie italienne le *Jardinier de Sidon*. C'est l'*Abdolonyme*  
« de M. de Fontenelle qu'on a accommodé à ce théâtre. La  
« musique est du célèbre Philidor et les paroles sont de M.  
« Pleinchene. On prépare également une nouveauté à la Co-  
« médie française et l'Opéra continue *Daphnis et Alcimadure*.

« Il nous est venu d'Italie un volume in-4° du p. Jacquier,  
« contenant les *Eléments du calcul intégral* et de Hollande un  
« petit *Traité sur la quadrature du cercle* ».

Suivait une bonne douzaine d'indications sur les livres récemment parus. Marin complétait ainsi l'action des correspondants réguliers du ministre ou du bibliothécaire de Parme. Grâce à lui, grâce à Cérrou, à Bonnet, à Caylus, les Français des duchés et ceux des Italiens qui s'y intéressaient étaient tenus exactement et complètement au courant de la vie intellectuelle et artistique de la France.

---



## CHAPITRE VII

---

### ÉCHANGES MATÉRIELS

#### QUELQUES ACHATS FAITS EN FRANCE

- I. *Le commerce de la capitale et des provinces au service de la Cour de Parme. Un agent de l'Infant à Lyon: J.-B. Mauro ...* p. 275
- II. *Fournitures pour les services de la garde-robe, des bâtiments et de la bouche ...* p. 288
- III. *Acquisitions d'ordre scientifique et artistique ...* p. 299

Le comte de Caylus recevait du p. Paciaudi des éclaircissements philologiques et archéologiques, du munificent don Philippe des pièces de collection tirées des ruines de l'antique Velléia, du jeune Ferdinand des échantillons de son application à l'étude. Il se procurait jusqu'à des fromages de Parme. Il le faisait de ses deniers, mais il était, semble-t-il, au courant des largesses que la cour des Infants faisait de ce produit local. Par là les princes ou le ministre compensaient généralement des services rendus. Ce fut le cas, au moins une fois, pour La Borde, le banquier de la Cour de France. Un autre exemple pourrait être fourni par une expédition du printemps 1759. Dutillot annonçait à son correspondant de Lyon trois caisses contenant chacune un *Parmesan*: l'une était pour Bonnet; une autre pour l'abbé de La Ville, haut fonctionnaire des Affaires Etrangères et membre

de l'Académie française; la troisième enfin pour la Comtesse de Vassé. A un simple commissionnaire le ministre ne disait pas au nom de qui il faisait ce dernier envoi; mais il est facile d'imaginer l'expéditeur quand on se rappelle que le *Traité des Sensations* était dédié à cette dame. D'ailleurs à quelques années de là Condillac devait renouveler le cadeau, et Dutillot, dans une lettre à Bonnet de février 1764, disait explicitement que Condillac offrait à M<sup>m</sup> de Vassé un fromage de Parme<sup>1</sup>.

Les envois de cette sorte se multiplient avec le temps, ou plutôt deviennent réguliers à la fin de chaque année et sont adressés généralement à la famille royale (la Reine, la Dauphine, Mesdames filles du Roi), au cardinal de Bernis, au bailli de Solar, ambassadeur sarde, au duc de Nivernais, au comte d'Argental, à Bonnet. A partir du mariage de Madame Louise, il y a aussi de ces étrennes comestibles pour la princesse des Asturies<sup>2</sup>. Par la correspondance de Louise-Elisabeth nous savons encore que pendant les séjours de l'Infante à Versailles, d'autres produits faisaient route de Parme en France. La duchesse écrivait un jour à son époux: « Dis à M. Rice que son marasquin est excellent pour le goût, mais qu'il n'est pas assez fort ». Dans un autre ordre, mais toujours dans le même sens d'échanges, on sait que Madame avait songé à offrir au roi son père les deux colosses de basalte transportés du Palatin des Farnèse à Colorno et qui érigent aujourd'hui leurs formes massives dans une des salles du Musée de peinture de Parme<sup>3</sup>.

Les courriers ne fonctionnaient donc pas à vide entre le duché et la France. Comme les autres, ce service avait été minutieusement organisé par Dutillot. La voie la plus rapide était celle de Lyon et de Turin. La *Quotidienne* unissait la capitale à la seconde ville de France, d'où partait chaque vendredi le courrier de Rome qui desservait Parme. En général, il fallait

---

1. Dutillot à Mauro, 21 avril 1759. A. S. P. Cbf. 44. Dutillot à Bonnet, 11 fév. 1764. *Ibid.* 51. — Rappelons le titre exact de l'ouvrage mentionné: « *Traité des sensations*, à M<sup>m</sup> la comtesse de Vassé, par M. l'abbé de CONDILLAC, de l'Académie Royale de Berlin ». *A Londres, et se vend à Paris chez de Bure l'aîné*, 1754. 2 vol.

2. Dutillot à Bonnet, 1<sup>er</sup> déc. 1764, 16 nov. 1765. A. S. P. Cbf. 51 et 52.

3. L. de BEAURIEZ, « Une fille de France », p. 165, C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 323-324.

onze jours pour communiquer entre Paris et les états des Infants, huit jours pour communiquer avec Lyon. Le courrier ordinaire partait de Parme pour Gênes le samedi et pour Turin le mardi. Dans les cas de nécessité, l'Intendant ducal faisait partir une estafette qui arrivait à Lyon en 5 ou 6 jours, et de là les lettres pouvaient repartir pour Paris par la diligence journalière. Quelquefois aussi un des correspondants lyonnais de la cour, J.-B. Mauro, faisait partir ses plis par le courrier de Genève et non par le courrier de Rome, afin de gagner quelques jours sur la semaine, le courrier de Genève partant le lundi<sup>4</sup>. La voie de Gênes était moins rapide et réservée aux gros transports, qu'il s'agit de marchandises embarquées à Marseille, ou des ballots transportés par voie de terre. Un arrangement avait été stipulé avec la République après la suppression en 1749 du Bureau des Postes de France qui existait à Gênes. Une négociation relative aux courriers de Parme et de Naples dut se rouvrir en 1763. Jusqu'alors un courrier était envoyé de Parme chaque semaine par le ministre de France résidant auprès de l'Infant et un autre par le duc pour apporter les lettres de service et les paquets de la garde-robe qui auraient mis quatre jours de plus pour parvenir par le courrier ordinaire<sup>5</sup>.

## I.

Les correspondants de la Cour de Parme n'étaient pas seulement des correspondants d'ordre intellectuel. Claude Bonnet, prêt à tous les dévouements et intermédiaire expert pour toutes sortes de commissions matérielles, mérite une place parmi les écrivains et les amateurs d'art. Par contre, beaucoup de commissionnaires de Dutillot, de La Combe et des autres dignitaires des Infants ne sont que des commerçants.

D'aucuns représentent le commerce de luxe, celui qui réalisait

---

4. Dutillot à Mauro, 28 mai 1765 (envoyant pour Bonnet des portraits en miniature urgents), Seregni, secrétaire de Mauro, à Dutillot (annonçant l'arrivée et la réexpédition du pli précédent le 3 juin). — Seregni à Dutillot, 22 juil. 1765. A. S. P. Cbf. 52.

5. Dutillot à Argental, 15 janv. 1763. B. P. P. Ms 573, p. 65-68.



les plus gros chiffres d'affaires. Le bijoutier des Infants était le propre bijoutier de la Cour de France et de M<sup>me</sup> de Pompadour, le S<sup>r</sup> Pierre-André Jacqmin. Les lettres de Bonnet nous ont déjà présenté ce personnage qui travaillait en 1760 à la corbeille de mariage de Madame Isabelle. Outre les présents de la famille royale, il préparait depuis un an ceux des Infants. Louise-Elisabeth avait annoncé à don Philippe en mai 1759 qu'elle remettait à Jacqmin les diamants qu'elle voulait faire monter pour sa fille. C'était là des commandes exceptionnelles, comme les croix d'ordres nobiliaires pour don Ferdinand ou pour tel dignitaire; mais, même dans le train ordinaire des choses, le joaillier-orfèvre était largement occupé par le duc et la duchesse de Parme. Dès 1753, Bonnet pouvait parler de la « quantité prodigieuse » de miniatures qu'il faisait monter en boîtes. Et Jacqmin lui-même arguait de « ses services pénibles et assujétissants », lorsqu'en 1758, après avoir été chargé pendant 18 ans des commissions de l'Infante, il sollicitait une pension. Dutillot lui donna d'abord quelque espoir; après la mort de la duchesse, il éluda toute nouvelle demande, fort embarrassé qu'il était de simplement acquitter les factures: deux ans après le mariage de la princesse Isabelle, la cour de Parme malgré les à compte versés devait encore au joaillier du Roi près de 140.000 livres de France<sup>6</sup>.

Elle en devait aussi 150.000 à M. Boucher de Saint-Martin qui tenait boutique Rue Saint Thomas du Louvre. Ce commerçant était un ami de Bonnet et de Dutillot, avec qui il avait à faire pour la garde-robe ducal, surtout depuis la mort de La Combe, et qu'il appelait « mon cher Guillermo ». Un de ses fils se rendit en Espagne en 1771 et le ministre de Parme recommanda le jeune homme au marquis Grimaldi. L'Intendant demandait au marchand les articles les plus divers, depuis les vêtements jusqu'à la musique et s'en remettait à son bon goût pour le choix des étoffes, pour leur couleur et pour la coupe des habits. Au début de 1765, en prévision du mariage de la seconde fille de don Philippe, il envoyait pour modèle un *corps*

---

6. Louise-Elisabeth à d. Philippe, 7 mai 1759. (BEAURIEZ, p. 85 et 161). Bonnet à Dutillot, 5 fév. 1753; Jacqmin à Dutillot, 21 mars 1758; Dutillot à Jacqmin, 3 juin 1758; Jacqmin à Bonnet, 5 déc. 1762; Dutillot à Bonnet, 18 déc. 1762. A. S. P. *Cbf.* 41, 44 et 47. V. aussi p. 244.

de Madame Louise C'est au même fournisseur qu'il recourait à la veille des noces de don Ferdinand<sup>7</sup>. Don Philippe avait un autre tailleur à Paris. C'était Leduc que Dutillot avertissait à la fin de 1757 du passage de la garde-robe à l'Intendance générale, seule désignée désormais pour communiquer les ordres de l'Infant « toujours par le canal de M. Boucher ». Leduc travaillait du reste pour d'autres personnages de la cour, notamment le marquis de Revilla, comme un autre tailleur, Passot, habillait le marquis Malaspina<sup>8</sup>. Les dames de Parme n'étaient pas seules tributaires de la mode parisienne.

Les perruquiers de la grande capitale se disputaient la clientèle de l'Infant. Très souvent les *boîtes* du courrier contenaient des perruques ducales et c'était un petit drame digne de l'auteur du *Lutrin* quand ces chefs-d'œuvre de l'art capillaire arrivaient endommagés : l'un d'eux ne fut-il pas trouvé bariolé de la poussière multicolore qu'avait répandue une boîte de pastels destinée à Algarotti ? Don Philippe semble avoir été très exigeant sur ce chapitre et plus d'une fois Bonnet fut chargé de faire à Deville des observations sur la façon de ses perruques. Deville fournissait d'ailleurs, la cour de Parme de toutes sortes de produits de toilette, de pommades et onguents. Il avait un concurrent en le S<sup>r</sup> Nogaret qui se retira à l'automne de 1762. Bonnet, annonçant cet événement, informait Dutillot que Nogaret passait son fonds à un neveu, « joli sujet » nommé Rapin qui travaillait seul aux perruques de S. A. R. depuis six ans. A ce moment, un autre maître de la profession, qui avait réussi à placer son fils à la cour de Parme, faisait à Bonnet ses offres de services. Mais Dutillot de répliquer « L'Infant m'ordonne de vous dire que, puisque c'est à son neveu que le S<sup>r</sup> Nogaret a remis son fonds et sa boutique, il continuera à se servir des

---

7. Dutillot à Boucher de Saint-Martin, 17 déc. 1757 : « L'Infant « désire, Monsieur, que sa garde-robe soit gouvernée depuis la mort « de M. de La Combe par l'Intendance Générale de sa maison. Ainsi « ce détail désormais sera entre vous et moi. J'espère mettre toutes ses « affaires en règle dans l'année où nous entrons ». A. S. P. *Cbf.* 44. — Dutillot à Grimaldi, 8 sept. 1771. A. G. S. *Est.* 5258. — Dutillot à Régny, 2 fév. 1765. A. S. P. *Cbi.* 896.

8. Dutillot à Leduc, 31 déc. 1757. A. S. P. *Cbf.* 44. Dutillot à Bonnet, 10 déc. 1763 ; Bonnet à Dutillot, 27 déc. 1763. *Ibid.* 50 et 51.

perruques du neveu ». Quant à Batouflet le père, il ne recevait qu'une promesse vague pour l'avenir<sup>9</sup>.

Un jour, il prend fantaisie à Madame Infante d'avoir deux horloges d'un genre nouveau. Et Dutillot se met en devoir de décrire le modèle à Bonnet qui devra acquérir chez Lepaute, au Luxembourg, ces pendules dans leurs gaines, à grande vibration, marquant les secondes et sonnant les heures. Une autre fois, c'est l'horloger Lépine, tenant boutique rue Saint-Denis qui doit réparer une montre de l'Infant. La maison ducale ayant besoin de lorgnettes de théâtre, on en demande de chez Passement et Bonnet répond que cet opticien est « un honnête et habile homme », qu'il a déjà envoyé plusieurs choses de lui, entre autres un très bon microscope et qu'il aura dans la semaine un grand choix des lunettes désirées. Par contre l'arquebusier du Roi, le S<sup>r</sup> Laroche, logé aux galeries du Louvre, chargé d'éprouver des canons d'Espagne puis de les monter pour le compte de l'Infant, ne donne pas entière satisfaction : « J'ai vu les frères Laroche, écrit Bonnet, et je leur ai fait les reproches les plus sensibles. Ils m'ont répondu comme des gens dont la tête est échauffée par le four... Après leur retraite, Lepage, armurier de M. le duc d'Orléans, aura la réputation du plus habile, et il est sans contredit beaucoup moins cher »<sup>10</sup>.

Pour la correspondance diplomatique et officielle Dutillot faisait venir du papier de France, mais il fallait penser aux fournitures pour les artistes et de temps à autre le ministre demandait l'envoi d'« une couple de mains de papier grand raisin, battu et lavé ». « M. Petitot, ajoutait-il, me dit que le marchand chez qui se trouve le meilleur est le S<sup>r</sup> Flot, près des Quinze-Vingts »<sup>11</sup>. Quant aux fournisseurs de papier imprimé pour la cour de Parme, si l'on voulait les indiquer tous, il faudrait donner la liste à peu près complète des éditeurs de Paris

---

9. Bonnet à Dutillot, 29 janv. et 16 fév. 1753; 21 sept. 1762. Dutillot à Bonnet, 27 mars 1762 (V. ci-dessus p. 157 et n. 75) et 2 oct. 1762. A. S. P. Cbf. 41 et 47.

10. Dutillot à Bonnet, 15 janv. 1757 et 22 janv. 1763; Bonnet à Dutillot, 28 juin 1763 et 25 sept. 1756. *Ibid.* 43 et 50. — Sur Lepaute, voir Jean BOURGUIGNON, « Une dynastie d'horlogers », *Art et Industrie*, 10 sept. 1927.

11. Dutillot à Bonnet, 24 déc. 1763. *Ibid.* 50.



et de nombreuses autres villes, comme Bruysset de Lyon. Mentionnons seulement les libraires qui, à la demande des différents correspondants parisiens de la cour, concentraient les commandes et les expéditions. C'était d'abord la veuve de J. Jombert, libraire du Roy pour l'Artillerie et le Génie, rue Dauphine, à l'image N.-Dame. Cette maison spécialisée dans la production d'ordre scientifique faisait insérer des annonces dans la *Gazzetta Medica* de Parme. Auparavant elle avait fourni l'abbé de Condillac de toutes sortes d'ouvrages pour l'instruction du prince et notamment la collection *Ad usum Delphini*<sup>12</sup>. Tilliard, installé quai des Augustins, à l'enseigne de Saint-Benoît, éditeur des œuvres de Caylus, servait couramment le p. Paciaudi pour les achats de la Bibliothèque de Parme. Son nom revient souvent dans les lettres de Bonnet à partir de 1764, ainsi que le nom de Pissot, libraire du banquier. Le Bibliothécaire ducal écrivait un jour à Caylus : « Je suis content, l'on ne peut plus de Tillard, de « façon que j'ai pris dès ce moment la résolution de lui adresser « toutes mes commissions... Il est très discret dans les prix, et « j'ai mis toute ma confiance en lui... Mais il faut que je ménage « cette affaire pour ne pas déplaire à M. Bonnet, qui a fait « servir la cour depuis quatorze ans par Pissot ». Une lettre de Bonnet d'avril 1765 nous apprend, en effet, que ce dernier libraire tenait registre des acquisitions faite par le trésorier qui reconnaissait ainsi les envois faits à Parme<sup>13</sup>.

La cour ducale avait dans les différentes provinces d'autres fournisseurs, qui, le plus souvent, étaient connus de l'Intendant depuis le temps lointain de son séjour en Espagne, ou qui étaient en rapports avec la banque madrilène de Marguerite-Louise Dutillot. Un neveu de *don Guilermo* avait fondé à Rouen une maison de commerce en société avec un S<sup>r</sup> Planter. Tant que dura la raison sociale Labourie, Planter et C<sup>ie</sup>, Dutillot conserva des intérêts dans l'entreprise, bien que son neveu Labourie fût

12. *Gazzetta Medica d'Oltremonti*. N° XX. Parme, 30 août 1763. — M<sup>me</sup> Jombert à Bonnet, 25 sept. 1758 et Bonnet à Dutillot, 23 déc. 1758 (H. BÉDARIDA, « Condillac à Parme », p. 242-243 n.).

13. A. SÉRIEYS, « Lettres de Paciaudi », lettre LXX, p. 293-294. Bonnet à Dutillot, 9 avr. 1765. A. S. P. Cbf. 52. — A l'occasion, Paciaudi s'adressait à des libraires de province, comme à Brunck de Strasbourg, auquel Bonnet payait 740 francs, en fév. 1765, pour des livres fournis. *Ibid.* 53.

décédé au bout de très peu de temps en 1754. Le ministre de Parme retira ses capitaux de la Société nouvelle dirigée par Planter; mais il lui conserva sa confiance et la clientèle de la cour pour toutes sortes de fournitures: draps d'Elbeuf, chapeaux pour les livrées et jusqu'à des modèles de rouets pour filer les cotons à la manière des Indes<sup>14</sup>. Dans sa ville natale, Dutillot avait aussi un correspondant, Moracin de Bérent, commissionnaire et agent financier en rapports avec la banque Dutillot et avec d'autres Français de Madrid. Un Moracin, banquier à Bayonne, avait déjà en 1716 servi d'intermédiaire entre le Régent et le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France auprès de Philippe V. A ce correspondant Dutillot demandait surtout des vins. Mais, à l'occasion, il le mettait à contribution pour le recrutement du théâtre de Parme. C'est ainsi que Moracin de Bérent versa au comédien Brulot en février 1756 une avance pour le voyage d'Italie et qu'il fut activement mêlé aux recherches concernant la demoiselle Bocard<sup>15</sup>.

Nombre de maisons du Midi de la France étaient en affaires avec Parme. Montpellier en comptait au moins deux: Farel, Privat et Viala, fournisseurs de vins et intermédiaires à l'occasion entre Dutillot et le comte de Narbonne; Henry Rey qui était comme un munitionnaire lointain du régiment de Parme. Après avoir vendu au Secrétaire d'Etat et Guerre de l'Infant des draps de Lodève et du tricot chamois imitant la ratine de Crest, il lui écrivait: « Je vous prie d'agréer mes services non seulement pour ces objets, mais pour tous ceux où je pourrai

---

14. Correspondance Dutillot-Planter pour l'année 1755; Planter à Dutillot 1<sup>er</sup> et 24 juin 1759; Dutillot à Planter, 14 juil. 1759: « Je sais « avec quel zèle et quelle exactitude scrupuleuse vous conduisez votre « commerce. Votre maison me sera toujours chère. Les commissions « dont je vous chargerai pour cette cour vous seront un sûr garant « de la manière avantageuse dont je pense à votre égard ». Planter à Bonnet, 14 déc. 1761. A. S. P. *Cbf.* 42 et 44; *Cdt.* C. 106.

15. A. BAUDRILLART, « Philippe V et la cour de France » II, 235. Correspondance Dutillot-Moracin, janv.-avril 1756. A. S. P. *Cbf.* 43. Moracin se servait pour ses envois à Parme de l'expéditionnaire Marcassus de Toulouse, où Dutillot était en relations d'affaires avec un autre négociant: A. Domecq, rue d'Astorg. Domecq, à l'occasion d'une lettre de change tirée sur lui, assurait le ministre de Parme, le 13 juin 1761, de ses « plus zélés services » et lui donnait des nouvelles de M. Labchirigoyen, un Basque qui se trouvait à Marseille et qui était sur le point de s'y fixer. *Ibid.* 46.

vous être utile dans ce pays ». Et d'offrir des vins muscats, des vins rouges, d'autres denrées. « Vous pourriez aussi y avoir « quelquefois des petites affaires de banque à votre convenance. « M. le comte de Narbonne, à son départ de cette ville, me « chargea d'offrir mes services au conducteur des chevaux « d'Espagne qui doivent passer par cette ville pour Parme. « J'eus même occasion d'être de quelque utilité au conducteur « de ceux pour Naples qui, faute d'adresse en cette ville, y « aurait manqué d'argent sans la rencontre de M. de Nar- « bonne ». L'année suivante Dutillot demandait que le courrier d'Espagne pût accepter les commissions dont le chargerait ce correspondant à Montpellier<sup>16</sup>.

A Aix-en-Provence, où don Philippe avait séjourné plusieurs fois au cours de ses campagnes, La Combe était entré en relation pour les besoins de la garde-robe ducale avec la maison Berage et C<sup>ie</sup>, qui fournissait la cour de toutes sortes de marchandises, depuis des « pommades et savonnettes de Grasse » jusqu'à une couverture piquée pour Madame. A la mort du chef de la garde-robe, l'Intendant faisait remettre à ce négociant par Gautier de Marseille une somme assez légère « pour solde de compte de M. de La Combe »<sup>17</sup>. Gautier était aussi dans le négoce ; il ne faisait pas seulement pour le compte de Dutillot de petites affaires de banque : c'était, avec Mauro, le plus fort expéditionnaire au service de la cour de Parme et c'est lui qui acheminait de Marseille sur Gênes les caisses et les ballots volumineux. Le sous-constructeur de la marine française auquel furent commis le soin de construire pour don Ferdinand le vaisseau réduit qui figure aujourd'hui au *Museo d'Antichità* de Parme, et le soin d'enseigner au prince l'art de la navigation, était le neveu du négociant de Marseille. Dutillot en demandant au comte d'Argental d'intervenir auprès du ministre de la marine Berryer pour que le jeune Gautier fût nommé constructeur du Roi, pouvait faire l'éloge du neveu et de l'oncle : celui-ci avait beaucoup armé, fait des prises considérables, avait été

---

16. Correspondance Viala-Dutillot 1764 ; Rey à Dutillot, 30 nov. 1763 ; Dutillot à Bonnet, 28 juil, 25 août, 1<sup>er</sup> sept. 1764. *Ibid*, 50 et 51.

17. Bérage à Dutillot, 4 fév. 1758 ; Dutillot à Bérage, 17 fév. 1758. *Ibid*. 44.



longtemps à Constantinople et ses lumières dans la partie de la marine marchande avaient été souvent agréées du ministre<sup>18</sup>.

L'Intendant général, chargé de tant d'achats était l'objet de sollicitations nombreuses. En 1760, par exemple, il recevait les offres de service de Louis-François Lorget, marchand commissionnaire en vins, Place des Terreaux à Lyon : « Je n'ai  
« jamais oublié ce que vous me fîtes l'honneur de me dire dans  
« mon dernier séjour à Parme il y a cinq ans... Je n'ai d'autre  
« ambition que l'avoir l'honneur d'être nommé par vous,  
« Monsieur, que j'ai toujours regardé comme un de mes plus  
« puissants protecteurs, en qualité de pourvoyeur et fournisseur  
« des vins du Sérénissime Infant de Parme ». Lorget se faisait recommander par la marquise de Gonzalès ; mais, Dutillot en exprimant des regrets polis, répondait qu'il avait déjà des gens qu'il chargeait de ces sortes de commissions et qu'il en était content<sup>19</sup>. Ni la cave ducale, ni l'office du gobelet ne manquaient de fournisseurs français et particulièrement bien choisis. Nous avons nommé ceux du Sud-Ouest et du Midi. La liste serait plus longue encore pour la Bourgogne et la Champagne. Citons deux de ces noms.

Voici d'abord un producteur de Chassagne, au pied de la Côte d'Or, le chevalier de Boyveau de Praslon. Il envoyait au printemps de 1760 six feuilletes de son vin pour la somme de 843 livres. Cinq ans plus tard, Dutillot avertissait Bonnet qu'il aurait à faire honneur à une traite du chevalier pour « des vins de Bourgogne de la vendange de 1764 » ; en 1768, il faisait encore régler au gentilhomme vigneron une somme approchant 4.000 livres<sup>20</sup>. En Champagne, le fournisseur de l'Infant n'était

---

18. Dutillot à Argental, 1<sup>er</sup> août 1761. *Ibid.* 48. Sur la côte méditerranéenne, d'autres Français étaient en relations commerciales avec la cour de Parme : Badin, consul d'Espagne à Antibes (Dutillot à Régný, 23 avril 1763. *Ibid.* 50) et Antoine Saint-Pierre et C<sup>ie</sup>, à Nice (corresp. Dutillot-La Salvi, de Lyon, pour 1762. *Ibid.* 47).

19. Lorget à Dutillot, 2 mai 1760 ; Dutillot à Lorget, 10 mai 1760. *Ibid.* 45.

20. J.-B. Mauro à Dutillot, Lyon, 2 mai 1760 ; Dutillot à Bonnet, 23 nov. 1765 et 5 nov. 1768. *Ibid.* 45, 52, 56. Précédemment c'était un négociant de Dijon, Durandin qui fournissait Parme de vin de Bourgogne, et à l'occasion de ceps de vigne choisis (Bozzacco, Secrétaire de Mauro, à Dutillot, 21 janv. 1757 et 2 mars 1759. *Ibid.* 43 et 44).

pas apparemment un producteur. C'était le parent d'un ancien familier de Philippe V. Et c'était un ecclésiastique, qualité qui dans cette province ne laissait pas d'être une recommandation. On sait que dès le début de l'ère chrétienne les couvents favorisèrent en Champagne la culture de la vigne, que le pape Urbain II, champenois, goûtait fort son vin d'Ay, et que la découverte grâce à laquelle le champagne put devenir le vin mousseux d'aujourd'hui est due à un bénédictin du XVII<sup>e</sup> siècle, Dom Pérignon, de l'abbaye d'Hautvillers. Grégoire-François Le Preux, curé de la paroisse de Dizy près d'Epernay, adressait en 1757 à don Philippe une supplique où il se prévalait des services de son cousin le chirurgien Le Preux employé pendant 45 ans par les deux reines d'Espagne, Marie de Neubourg et Elisabeth Farnèse : il demandait le titre de chapelain honoraire de l'Infant. Et l'Infant l'accordait par un rescrit du 17 septembre. La même année 1757, Dutillot mandait pour sa part à l'abbé : « L'empressement que vous avez marqué à vos amis de cette cour d'être utile à l'Infant pour le choix des vins de Champagne qui servent à sa table, fait que je m'adresse à vous pour vous prier d'en choisir 500 bouteilles, dont moitié mousseux et moitié non mousseux ». L'année suivante, il n'en fallait que 400 ; mais l'Intendant précisait le goût de S. A. R. : le mousseux ne devait pas être liquoreux, et l'autre devait être sec. Et ainsi, bon an mal an, l'abbé Le Preux fit expédier à Parme de 400 à 600 bouteilles, sans compter les envois aux particuliers comme le D<sup>r</sup> Payerne. Après sa mort, survenue en 1763, son légataire universel eut à recevoir encore une somme de 525 livres de la part de l'Infant. Et le fournisseur devint le lieutenant-général d'Epernay, M. Harambigny<sup>21</sup>.

Comme l'armateur marseillais Gautier groupait les expéditions qui empruntaient la voie de Gênes, certaines maisons lyonnaises assuraient les transports par la voie de Turin. Il nous faut, une fois de plus, nous arrêter à ce centre d'échanges qu'était la seconde ville de France. Plusieurs commerçants des duchés étaient en relations d'affaires avec des négociants de

---

21. A. S. P. *Der.* 17 nov. 1757. — Dutillot à l'ab. Le Preux, 24 déc. 1757 et 29 juil. 1758 ; Dutillot à Bonnet, 24 oct. 1761, 11 juin et 24 déc. 1763 ; Bonnet à Dutillot, 4 oct. 1763. *Cbf.* 43, 44, 46 et 50. — Chaque bouteille de champagne revenait à une livre et quelques sols.

Lyon. Tels les frères Chalmet qui tentaient en 1756 de faire rentrer une créance qu'ils avaient depuis plus de dix ans sur François Carcano ci-devant marchand à Parme<sup>22</sup>. A la veille du mariage de Madame Isabelle, le S<sup>r</sup> Delyon fils, ayant boutique Place royale, envoyait à Dutillot un « échantillon d'une broderie absolument nouvelle », se flattant « que cet objet pourrait convenir à la Princesse destinée à faire le bonheur des Allemands ». Il offrait en même temps « toutes sortes de broderies en dorure et en soie pour habits, vestes, et autres, comme aussi des marchandises de mode pour femme, housses brodées, équipages de guerre, ornements d'église ». Le ministre refusait la broderie comme hors de saison, mais demandait « les prix tant pour les habits d'homme que pour les habits de femme »<sup>23</sup>.

Pour ce qui touchait l'équipement militaire, le gouvernement de Parme était déjà en relations avec la raison sociale Lasalvi et C<sup>ie</sup>. Cette maison lyonnaise fut appelée à fournir cette même année 1760 toutes sortes de marchandises : épaulettes, galons, baudriers, bandoulières, des pièces de drap, cinq balles de ratine de Crest, le tout pour les gardes du corps ; des chapeaux pour les officiers qui, disait Lasalvi, ne seraient « pas fâchés d'avoir ce qu'il ya de meilleur », des fusils enfin. Le montant de ces commandes s'élevait le 31 octobre à plus de 53.000 livres. Dutillot, satisfait de ces fournitures, s'adressait à la même maison en 1764 pour une grande partie de l'équipement et de l'armement du nouveau régiment des gardes. A l'occasion Lasalvi servait d'intermédiaire entre le ministre de Parme et l'Académie de Lyon ; c'est encore lui qui s'occupa du transport de Strasbourg à Marseille d'un train d'artillerie que le Roi cédait à l'Infant<sup>24</sup>.

A partir de 1761, le ministre de Parme fut également en rapports avec Dutreul, Colomès, Grimaud frères et Teisserenne

---

22. Mémoire du banquier parisien Dumoustier, transmis par Bonnet à Dutillot, le 20 mars 1756. A. S. P. Cbf. 43.

23. Delyon à Dutillot, 10 juil. 1760 ; Dutillot à Delyon, 19 juil. *Ibid.* 45.

24. Corresp. Dutillot-Lasalvi 1760 et 1764. *Ibid.* 45 et 51. — Dossier relatif au transport de l'artillerie cédée au duc de Parme. A. S. P. Cdt. C. 170 ; Lasalvi à Argental, Lyon 7 sept. 1767 (au sujet du passeport nécessaire à M. Franck de Strasbourg). A. N. K. 1.356, n° 6.



qui s'occupaient à la fois de transports et de banque. En 1767, Dutillot qui regrettait l'absence à Parme d'un établissement de crédit, projetait d'envoyer dans les bureaux de cette maison le jeune fils du premier officier de la bouche de S. A. R., afin qu'il s'y mît au courant du commerce et de la finance<sup>25</sup>. Nombreux étaient les chargeurs de Lyon travaillant pour Parme : les frères Bonnet qui avaient des comptoirs à Parme, à Turin, à Genève, et qui furent un moment associés à Dupuy et Robert ; Liottier, qui entra plus tard dans la raison sociale V<sup>ve</sup> Liottier et Robert. Mais toutes ces entreprises opéraient sous le contrôle de la maison Mauro qui avait toute la confiance de Dutillot, et qui réglait avec elles tous les comptes.

Jean-Baptiste Mauro, fils de Jacques-Antoine, était lyonnais de naissance. C'était le frère de Roch-David qui fut intendant des Postes de S. A. R. entre 1755 et 1767. Il avait aussi une sœur à Paris, où il se rendait fréquemment pour ses affaires. Souvent il allait jusqu'à Gênes et même à Parme<sup>26</sup>. Etabli banquier sur la place du Plâtre, il était un des plus importants parmi les correspondants que la cour ducale avait en France. Il avançait pour des achats ou commissions des sommes assez considérables. Mais il ne s'occupait pas seulement de banque : Dutillot le chargeait de tant de sortes d'affaires qu'il faut voir dans la maison Mauro une véritable maison de commerce. Si Bonnet était à Paris un second représentant du duc de Parme, Mauro à Lyon était comme un consul du même état. A diverses époques du XVIII<sup>e</sup> siècle, la grande ville du Sud-Est compta des agents du Saint-Siège, du roi de Sardaigne, voire un agent du duc de Modène, le négociant Charles Melino, qui put en 1786 acheter, après fortune faite, la belle propriété de La Rivette sur les bords de la Saône. J.-B. Mauro ne figure pas dans les *Almanach de la Ville de Lyon* parmi les représentants commerciaux des pays étrangers, mais les Rôles du duché le mentionnent comme « com-

---

25. Correspond. Dutillot-Grimaud pour 1761, 1764 et 1767 (notamment lettre du 5 sept. 1767). A. S. P. Cbf. 46, 51 et 54.

26. Il se trouvait, par exemple, à Parme en septembre 1760 et à Gênes le mois suivant, puis en août et septembre 1765. Dutillot à Bonnet 13 sept. ; Mauro à Dutillot, de Gênes, 1<sup>er</sup> oct. 1760 et de Lyon, 2 août et 27 sept. 1765. *Ibid.* 45 et 52.

missionné pour la Cour à Lyon » avec une pension de 4.800 livres de Parme<sup>27</sup>.

Comme le trésorier parisien, le commissionnaire lyonnais tenait Dutillot au courant des événements de sa ville, et de la situation économique de la France. Le 3 mars 1758, le fondé de pouvoir de la maison annonçait la mort du cardinal de Tencin, survenue la veille : « Il est pleuré et regretté de tous ; les pauvres veuves et les orphelins y perdent beaucoup ». L'année suivante, le chef de l'établissement rapportait que l'on parlait beaucoup à Lyon de l'entrevue projetée des Bourbons de France, de Naples et de Parme. En mars 1758, il se lamentait sur les difficultés publiques : « Les affaires de commerce sont ici dans une telle « position qu'il y a lieu d'appréhender cet été qu'elles soient au « dernier point, *nec plus ultra*, et que nous serons tous à la « disette d'argent, *fructus belli*. Il y a apparence que nous ne « sommes pas au bout de nos maux ». La guerre était loin de finir et l'homme d'affaires devait à plus d'un an de distance revenir sur la situation financière : « Le nouveau projet de « M. de Silhouette, nouveau Contrôleur général et le vrai pra- « ticien de notre siècle, qui travaille avec un zèle inconcevable à « établir l'économie dans le Royaume, a créé 72 millions en « actions de 1.000 livres pièce portant intérêt de 5 % et d'un « intérêt dans les fermes. Le 5 de ce mois [de mai 1759], il y « en avait pour plus de moitié d'arrêtées sur des récépissés « délivrés. Cette opération ne contribue pas peu pour le présent « à la disette d'espèces dans le commerce »<sup>28</sup>. Peu après, Mauro félicitait Dutillot pour son élévation au ministère. Les termes

---

27. Joseph Pierret (maréchal-ferrant à La Tour-du-Pin, appelé à soigner des chevaux qui faisaient le voyage de Parme) à Mauro, 15 juin 1757 (donne l'adresse de Mauro) ; Bozzacco (secrétaire de Mauro) à Dutillot, 17 juin 1757. A. S. P. Cbf. 43. — *Ruolo generale* cité, f° 221. — *Almanach de la Ville de Lyon* pour 1750 et les années suivantes. — Luc ROVILLE, « Autour de Lyon. Les anciennes maisons de campagne : *La Rivette* », *Le Salut Public*, Lyon, 27 juin 1922.

28. Bozzacco à Dutillot, 3 mars 1758 ; Mauro à Dutillot, de Paris 14 mars 1758 et 8 mai 1759. A. S. P. Cbf. 44. — On sait que le Contrôle des finances ne resta dans les mains d'Etienne de Silhouette que de mars à novembre 1759 et que le « praticien » sur lequel se fondaient tant d'espérances tomba sous les huées générales. Son successeur fut le lieutenant de police Bertin, ancien Intendant de la généralité de Lyon. Voir plus haut, p. 38-39 et 237.

de sa lettre témoignent d'une grande intimité. Le négociant allait jusqu'à adresser au ministre des suggestions d'ordre administratif. Et le ministre les acceptait avec empressement<sup>29</sup>.

Mauro mettait à la disposition des sujets de Parme ou des Français appelés à cette cour les services de son négoce, son personnel, notamment son fondé de pouvoir Bozzacco, remplacé vers 1763 par Jean-Baptiste Seregni, parfois même sa demeure particulière. C'est par ses soins que Dutillot organisa le voyage de Coulon rentrant de Versailles avec les objets précieux de feu l'Infante, le voyage d'arrivée à Parme d'Alexandre Deleyre et de sa femme, tel voyage de M<sup>lle</sup> Rivière, comédienne, ou de la marquise Malaspina. En juin 1759, le négociant écrivait aimablement au ministre : « Permettez que je vous fasse mes plaintes de ce que M. Treillard ne m'a pas fait l'honneur de venir loger dans la maison au service de l'Infant. Je lui en fait aussi hier soir mes plaintes »<sup>30</sup>. A l'occasion, Dutillot chargeait Mauro de commissions de librairie ; mais c'était surtout des achats vestimentaires qu'il lui demandait, soit pour le théâtre de la cour, soit pour les livrées de la maison. « Voici une commission, lui « écrivait-il un jour, où j'ai besoin de votre goût, ou de celui « de M<sup>lle</sup> Mauro. Je désire que vous me choisissiez une étoffe « qui ait 22 aunes pour faire un grand habit. Cela doit servir « au théâtre ; ainsi il faut juger de l'effet aux lumières... Il faut « un gros de Tours dans une de ces couleurs-ci : ou gros vert « ou couleur de rose bien foncée, ou bleu fort, ou souci. Il faut « un dessin marqué et grand, relevé en or ou argent nué ». Plus tard, l'Intendant commande à son agent de Lyon des galons, des boutons, des filets et des chapeaux pour la maison de S. A. L'employé Bozzacco croit pouvoir passer « la commission de

---

29. Mauro à Dutillot, Lyon, 6 juil. 1759 et 14 sept. 1764. Dutillot à Mauro, Colorno, 22 sept. 1764 : « Je suis persuadé qu'il se sera glissé « quelque exagération dans l'instruction qu'on vous a donnée sur nos « nouveaux impôts. Vous me ferez plaisir d'entrer dans le détail que « vous vous proposez de me faire sur l'objet en question ». A. S. P. Cbf. 44 et 51.

30. Mauro à Dutillot, 29 juin 1759. Et correspondance de 1758-1760. Le 30 nov. 1759, Mauro écrit qu'il a laissé aller le S<sup>r</sup> Bozzacco pour quelques semaines à Strasbourg et à Amsterdam « pour quelques affaires qui l'intéressent et moi aussi ». Un grand nombre de lettres de la maison sont signées à partir de 1764 par Seregni.



chapeaux au S<sup>r</sup> Poullin, beau-frère du S<sup>r</sup> Mauro, qui est fabricant en gros ». Dutillot aura ainsi le même avantage que les détaillants chapeliers. Une autre fois Mauro donne au ministre des explications sur les crêpes noirs et blancs qui se vendent à Lyon mais qui ne s'y fabriquent qu'en partie : les blancs viennent de Bologne et se vendent 3 livres l'aune. Les crêpes noirs ne se voient pas à Paris : la grande consommation est dans les villes de province<sup>31</sup>.

## II.

Homme au fait du négoce, le commissionnaire lyonnais montrait ainsi à Dutillot la possibilité de se servir en Italie même. Il prêchait un converti. La mode, le goût, les préjugés si l'on veut, faisaient que les Infants et nombre de leurs dignitaires adressaient au dehors force commandes. Mais, chaque fois que les circonstances l'imposaient ou seulement le permettaient, le ministre faisait appel aux ressources locales. Au moment où la mort de don Philippe le mit en mesure d'appliquer un sérieux programme d'économies, il fit exploiter dans l'Apennin certaines carrières de marbre et de pierre à bâtir et en employa le produit pour les édifices publics. Son ambition était de donner du travail aux habitants du pays, de porter celui-ci à se passer de ses voisins et des états lointains. C'est là la raison de tant de fabriques fondées dans les duchés et destinées à fournir la cour et l'administration de glaces, de faïences, d'étoffes à la mode, de soieries, de drap militaire, de toiles. Avant d'en arriver quelque jour à procurer à l'état les avantages de l'exportation, Dutillot espérait mettre son pays d'adoption en état de rivaliser avec la France pour l'activité et pour le goût.

---

31. Dutillot à Bonnet, 26 nov. 1763 : c'est Mauro qui aborne la Cour à l'édition de province des *Affiches*. *Ibid.* 50. — Dutillot à Mauro, Colorno, 4 sept. 1756, Mauro à Dutillot, Paris, 21 juin 1757 : donne des indications sur l'étoffe et la façon d'une autre robe demandée et envoie des échantillons. *Ibid.* 43. — Bozzacco à Dutillot, 19 janv. 1759. *Ibid.* 44. — Mauro à Dutillot, Lyon, 15 janv. 1762. A. S. P. *Cdt.* C. 106.

Ce dessein ne put être réalisé. Et les importations furent d'une abondance excessive et d'une variété déconcertante. Divers produits, du reste, venaient des autres régions d'Italie. Et l'on sait, d'autre part, que de grandes nations comme l'Espagne, ou de grandes cours comme celle de Philippe V étaient elles-mêmes tributaires de la France pour les industries de luxe et pour certains produits manufacturés.

Parfois Dutillot demandait à Gênes, à M. Régny, « cent livres de poudre à poudrer pour la garde-robe de l'Infant ». Au moment des fiançailles de la princesse Louise, il fit acheter à Venise des pierres précieuses pour les monter en bijoux. La maison ducal avait en Lombardie des fournisseurs de fromage et de beurre. L'Espagne elle-même était appelée à satisfaire certains besoins ou certains désirs de l'Infant : le roi Catholique offrait à son frère des chevaux et le ministre Squillace lui envoyait de la poudre de chasse ; sans parler des vins d'Espagne, Malaga, Xerès et Valdepeña que Dutillot procurait à la cour par l'entremise de son beau-frère Pierre Dabent<sup>32</sup>. Inversement, la maison de Philippe V, au temps où don Philippe était encore auprès de ses parents, avait reçu de France en un seul envoi 27 grandes caisses de fleurs et de plantes pour les jardins d'Aranjuez et de Saint-Ildefonse. La même année (1735), les services de la marine espagnole commandaient à Paris divers instruments de mathématique et d'astronomie à l'usage d'officiers partis pour le Pérou<sup>33</sup>. Sur ce point, l'Infant et son ministre ne faisaient que suivre un usage qu'ils avaient vu établi en terre ibérique, au temps de leur jeunesse. Pour Parme, ce n'était pas non plus une nouveauté : aux jours de triomphe de la comtesse Giusti Borri à la cour d'Antoine Farnèse, Frugoni n'avait-il pas composé à l'intention de cette dame un sonnet « pour une

---

32. Dutillot à Régny, 23 avr. 1763. A. S. P. *Cbf.* 50. U. BENASSI, « G. Du Tillot... » *Aspp.* 1919, p. 167, n. 2 et 139, n. 2 ; 1922, p. 215 et n. 4. — Squillace à Dutillot, Aranjuez, 22 avril 1765 : ayant appris que S. A. R. allait manquer de poudre de chasse, il en fait fabriquer aussitôt à Vivafeliche ; on vient d'en embarquer à Barcelone 3 quintaux de la *mejor calidad* qui seront remis à Gênes à don Luis Martínez Beltrán pour être envoyés à Parme en toute diligence. A. S. P. *Cbi.* 896.

33. Patiño à Triviño, chargé d'affaires à Paris, St-Ildefonse, 9 août 1735 ; Patiño à Triviño, Saint-Ildefonse, 29 juil. 1735 et Fr. de Varas y Valdes au même, Cadix, 1<sup>er</sup> août 1735. A. H. N. *Est.* 4.132.

andrienne de toile blanche brodée de fleurs de soie et venue de Paris » ?<sup>34</sup>.

Benassi vérifiant les comptes de la *R. Casa* a trouvé que pour la seule année 1752 la dépense de la garde-robe et du garde-meuble s'éleva à plus de 200.000 livres pour des achats faits à Paris, et qu'en juin 1769, Bonnet devait à divers ouvriers 150.000 livres. Dans les occasions solennelles, comme les mariages des princes de Parme, tous les dignitaires recouraient à des marchands de toilette français. Mais les Infants et les courtisans ne se faisaient pas faute de se fournir en France même dans le train ordinaire de la vie. De Versailles, Madame Infante envoie au duc son époux perruques et habits de quoi faire de lui « un astre » ; sans compter les accessoires comme des manchettes de trois louis<sup>35</sup>. A l'Infant, il faut aussi des bottes de chasse et Dutillot envoie à Bonnet les mesures nécessaires. De Mauro il reçoit une « épée de cuivre surdorée à la financière ». Quelquefois ce sont des rubans dont on a besoin pour les nœuds d'épaule des pages. Cela se demande à Lyon ; et à Paris la passementerie pour les chapeaux : ganses, galons à la mousquetaire, en or, pour les bordures, boutons également en or. Et Bonnet d'envoyer cela, périodiquement. Il expédie aussi à Dutillot des calottes de papier pour mettre sous la perruque, des souliers, des pantoufles, des bonnets de fil<sup>36</sup>.

Nous entrons ainsi dans l'intimité des plus hauts personnages. L'Intendant demande en 1758 à Mauro « douze bonnets de coton, tous blancs et des plus beaux. Il les faut petits : ils sont pour le prince Ferdinand ». Une autre fois le trésorier parisien doit envoyer des « bonnets de nuit de Ségovie, bonnets ronds à mettre dans les coiffes de nuit ». Pour lui-même, le ministre donne commission de six ceinturons de soie. L'inventaire

34. « Opere poetiche ». II, *Sonetti lirici* XXXV, p. 213.

35. U. BENASSI, « G. Du Tillot » *Aspp.* 1916, p. 222 et 1919, p. 214. — L'Infante à l'Infante, 19 mars 1753 (C. STRYIENSKI, « Le Gendre de L. XV », p. 350) et 28 mai 1759 (L. de BEAURIEZ, « Une fille de France », p. 169). Voir ci-dessous p. 292, n. 39.

36. Dutillot à Bonnet, 27 sept. 1760, 21 mai 1765. A. S. P. Cbf. 45 et 53. — Bozzacco à Dutillot, Lyon, 1<sup>er</sup> oct. 1758. *Ibid.* 44. — Dutillot à Mauro, 11 mai 1765. *Ibid.* 52. — Dutillot à Bonnet, 29 nov. 1760 et Bonnet à Dutillot, 4 et 21 mai, 18 juin 1765. *Ibid.* 45 et 52.



des boîtes transportées par chaque courrier permettrait de compter les envois de colifichets à M<sup>me</sup> Malaspina : « un carton de dentelles » par ci, « une boîte de blonde » par là, « une boîte de modes » enfin. Il n'est pas jusqu'au maître-queux de l'Infant que Bonnet ne doive contribuer à parer : en février 1753, le banquier expédie un coupon, puis un habit, des galons et des bas pour M. Rivière. Périodiquement les livrées du personnel subalterne étaient changées et l'Intendant recourait partie à Mauro, partie à Bonnet. « C'est l'année prochaine, écrivait-il à « ce dernier à la fin de 1763, que nous devons donner la grande « livrée à la maison. Nous ne la donnerons qu'au mois de « novembre, mais je vous envoie dès à présent la note des habits « qu'il nous faut, afin que vous ayez le temps de les faire « chercher et de les faire acheter, comme vous l'avez fait les « autres fois, je veux dire de faire acheter les habits tout faits « que vendent tout neufs au tailleur les gens de la livrée du « Roi »<sup>37</sup>.

Pour le cabinet de toilette des Infants, l'on envoie de Paris un jour quelques pots de pommade de Deville, d'autres fois « de la graisse d'ours du S<sup>r</sup> Lavau pour les cheveux ». Princesses et dames de Parme donnaient à leur visage tous les soins consacrés par la coutume et qu'un médiocre romancier, officier de cavalerie passé de la vie des camps à celle des boudoirs, codifiait vers la même époque. En 1766, Charles de Fieux, chevalier de Mouhy, pensionnaire du Roi, membre de l'Académie de Dijon, composait *L'Art de la Toilette. Almanach des Dames. Où l'on trouve la façon de composer toutes les eaux et pommades pour l'embellissement du visage, le fard, le rouge, les pâtes pour les mains et généralement tout ce qui s'emploie à la toilette, tant du matin que du soir ; de préparer les eaux et opiats pour les dents, les gants et cornettes de nuit, etc.*<sup>38</sup>. Seulement

---

37. Dutillot à Mauro, 4 mars 1758 ; Dutillot à Bonnet, 6 et 24 déc. 1763 ; Bonnet à Dutillot, 16 oct. 1764, 21 et 28 mai 1765, 5 et 20 fév. 1753. *Ibid.* 41, 44, 50, 51, 52.

38. Le titre de l'ouvrage publié sans nom d'auteur par le Chevalier de MOUHY (1701-1784) ajoutait que tous ces secrets étaient tirés des meilleurs auteurs et approuvés par la Faculté de Médecine. (La Haye, et Paris, V<sup>ve</sup> Duchesne, s. d. mais « avec un calendrier pour l'année 1766 »).

les beautés parmesanes trouvaient plus expédient de recevoir de Paris tout préparés ces produits d'un art qui n'est pas d'aujourd'hui. Il serait facile de multiplier les exemples à ce sujet; contentons-nous de cette phrase significative d'une lettre de Dutillot au fidèle Bonnet: « Je vous prie de m'envoyer 150 pots de rouge de plus que l'envoi que vous m'avez déjà fait: il en faut moitié pour brunes, moitié pour blondes ». Au pays des joyeux carnavales, il n'était pas jusqu'aux masques que l'on ne fît venir de Paris pour le théâtre ou pour les bals; le trésorier s'en étonnait, mais il cherchait à servir de son mieux l'exigeant Intendant<sup>39</sup>.

Il parlait lui-même du nombre considérable de boîtes qu'il était chargé de procurer à Parme, généralement ornées de portraits: boîtes à mouches ou tabatières. Là aussi il satisfait aux exigences de la nouveauté, envoyant tantôt une tabatière de femme et la choisissant ovale, « parce que c'est la mode », tantôt une tabatière de fer pour l'Infant, sans compter les tabatières de plus grand prix à offrir aux officiers piémontais qui escortent Madame au cours de ses voyages, au docteur Tronchin, aux dignitaires espagnols qui viennent prendre la princesse Louise à Gênes. La quantité s'ajoute souvent à la qualité: en décembre 1756, pour les étrennes, Bonnet prend huit boîtes nouvelles dont une de laque; en juillet 1763, il envoie d'un coup 20 tabatières d'écaille fondue; en novembre de l'année suivante, 10 tabatières d'or. En sorte que l'on comprend la boutade d'Algarotti: « L'argent que nous dépensons en tabatières et en étuis, les Anciens « le dépensaient en bustes et en statues. Et tandis que pour une

---

39. Dutillot à Bonnet, 26 nov. 1757. A. S. P. *Cbf.* 44 (erreur de classem.). Bonnet à Dutillot, 12 janv. 1755: « Je tâcherai de vous « envoyer par ce courrier 12 masques fleuves et tritons, et dans huit « jours 12 furies. Vous les avez trouvés communs, sans doute avec « raison, les masques de Venise étant bien au-dessus, je suis étonné « que vous les preniez à Paris; mais je les ai pris chez Ducreux. « fameux depuis 50 ans, demeurant sur le Pont au Change et le seul « à Paris qui fasse les bons masques ». On lit encore dans cette lettre: « M. le duc d'Aiguillon m'a remis du basin des Indes qui est très « beau pour faire des vestes de chasse à l'Infant, et un habit et veste « d'été moirés et brodés des Indes qui sont charmants. M. de Charlary « les porta chez Passot mercredi, se flattant qu'ils seraient faits aussitôt « pour les porter avec lui ». *Ibid.* 42.

« victoire nous donnons un feu d'artifice, ils élevaient, eux, « un arc de triomphe »<sup>40</sup>.

Avant que des ébénistes et des sculpteurs sur bois fussent installés à Parme, il fallut bien garnir les palais que don Carlos avait dépouillés en 1734. Le roi de Naples envoya quelques meubles à l'automne de 1749. Juste retour, mais combien insuffisant ! Toute la famille des Infants dut concourir à les monter en ménage ; en mai 1751, par exemple, un fils du valet de chambre tapissier de Louis XV amena à Parme un meuble de Moere que Marie Leckzinska offrait à sa fille<sup>41</sup>. Plus tard des dessins et des modèles de meubles furent encore apportés ou envoyés de France. Malgré les difficultés de transport et bien qu'une fabrique spéciale ait été créée à Parme, on fait venir pendant longtemps des glaces de France. A l'Intendant dont l'exigence est grande sur ce point comme sur les autres, Bonnet doit objecter au début de 1753 que le Roi lui-même n'a pas de glaces sans défaut ; cinq ans plus tard, Mauro s'occupe de faire expédier par Marseille « les cinq caisses de M. Bonnet par un bateau exprès ; les glaces s'en porteront mieux ». Et en 1760, Dutillot écrit encore à Paris : « Il me faut aussi quatre grandes glaces « avec leurs couronnements, de la mesure de celles que vous « m'envoyâtes l'année dernière pour le salon de Colorno... C'est « pour mettre dans une grande salle que je fais meubler et « ajuster pour donner des bals dans le palais »<sup>42</sup>.

Par la même lettre l'Intendant-ministre demandait d'urgence huit autres girandoles de cristal « des plus jolies et du meilleur goût », pour compléter la décoration des appartements et des salles de fêtes. Enfin il donnait la note de quelques articles qui manquaient à la vaisselle que Bonnet avait fait faire. Il s'agissait de celle que la future archiduchesse devait emporter à Vienne,

---

40. Bonnet à Dutillot, 22 janv. 1753, 13 déc. 1756, 30 oct. 1764, 19 juil. 1763, 13 nov. 1764. *Ibid.* 41, 43, 50, 51. — Fr. ALGAROTTI, « Pensieri diversi sopra materie filosofiche e filologiche », « Opere » édit. citée de Crémone. T. VIII (1782), p. 7.

41. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 341, n. 7. — C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 330.

42. Bonnet à Dutillot, 29 janv. 1753 ; Bozzacco à Dutillot, Lyon, 1<sup>er</sup> sept. 1758 ; Dutillot à Bonnet, 22 mars 1760. A. S. P. *Cbf.* 41, 44, 45.



vaisselle d'argent et de vermeil à laquelle on travaillait à Paris depuis plus d'un an. Ces pièces précieuses devaient s'accompagner d'un service de Chantilly pour les secondes tables et de motifs de Sèvres. Mais il fallait penser aussi à la table des Infants et Dutillot n'y manquait pas. A la veille du mariage de don Ferdinand il faisait encore compléter la vaisselle et l'argenterie ducal<sup>43</sup>. L'année précédente il avait demandé à Mauro « 40 chandeliers d'argent hâché d'une jolie forme, la plus moderne », des soupières, des terrines et des plats pour un service de 12 à 16 couverts, plus quelques cafetières et 2 ou 3 chocolatières « en une espèce de terraille » qui se vendait à Lyon, qui était de couleur café au lait en dehors, blanche en dedans, et qui allait sur le feu. Pour garnir les chandeliers et les lustres, il ne fallait pas moins que des envois de « 250 livres de bougies du Mans de la meilleure qualité, et avec la mèche passée à l'esprit de vin ».

C'était encore de France que venaient les accessoires pour les divertissements des princes. M<sup>me</sup> Isabelle se plaisait aux arts d'agrément; elle recevait par les boîtes de Bonnet crayons, pastels, estompes et pinceaux. D'autres fois Dutillot demandait à Lyon « une quarantaine de petites boîtes de colophane »; ou un clavecin, non pas exactement pour les princes qui en avaient tous de très bons, mais pour les répétitions au petit théâtre de cour. Un jour encore, Bonnet apprenait par le canal de M. de Nivernais que le prince Ferdinand désirait un jeu d'échecs avec un damier; il se hâtait d'en envoyer un; mais il en fallait un autre, avec un jeu de tric-trac pour don Philippe<sup>44</sup>. Pour les promenades estivales de son époux, Madame envoyait pendant son dernier séjour à Versailles une invention qui devait être bonne pour la campagne et surtout pour Sala: une canne qui faisait parasol! A un autre moment on avait fait chercher à Paris un non moins curieux instrument à propos duquel Bonnet écrivait: « Je joins aussi un dessin de lanterne pour lire dans

---

43. Dutillot à Bonnet (avec un mémoire pour la vaisselle de M<sup>me</sup> Isabelle), 28 janv. 1759; Bonnet à Dutillot, 2 oct. 1759. *Ibid.* 44. — U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1919, p. 207.

44. Dutillot à Mauro, 12 sept. 1768. A. S. P. *Cbf.* 52 (erreur de classement); Dutillot à Bonnet, 8 fév. 1766. *Ibid.* 53.

45. Bonnet à Dutillot, 2 oct. 1759 et 8 janv. 1765; Dutillot à Mauro, 4 mars et 1<sup>er</sup> avril 1758, 26 juil. 1760. *Ibid.* 44, 45, 52.

« le lit. M. le premier Président, M. de Trudaine, et plusieurs  
 « autres personnes en ont ainsi. Cependant cela est effrayant,  
 « car c'est une vraie lanterne de chaise de poste. Je n'en ai  
 « trouvé dans Paris aucune dans le goût précisément que Ma-  
 « dame demande, c'est-à-dire dont la lumière s'avancerait ou se  
 « reculerait par un ressort »<sup>46</sup>.

Jusque pour les plus petites choses, la cour de Parme voyait grand. Le trésorier parisien envoyait des provisions de tout sans compter, par exemple « un paquet de deux milliers d'aiguilles pour Madame ». Il est vrai que les demandes étaient telles. « Je vous prie, lui écrivait une fois Dutillot, de m'envoyer 30 ou 40 milliers de clous pour la tapisserie » ; et une autre jour : « deux milliers de clous dorés à la Reine et quatre milliers de grosses lentilles ». Ces derniers articles étaient pour la fabrique de carrosses qui avait déjà reçu quelques mois plus tôt « 21 aunes de panne cramoisie pour les doublures », et « 15 douzaines de brosse pour fontes, pour bois et pour dorures ». L'entretien des appartements royaux exigeait de temps à autre « une provision de brosse à frotter, de balais de crin et de balais de plumes ». Tous ces instruments venaient de Paris et d'autres encore, comme « un outil à faire des cordons de sonnette ». La complaisance de Mauro s'étendait jusqu'à offrir un chatte *d'angola* dont sa maîtresse voulait 72 livres, mais que Dutillot acceptait. Ce qui ne l'empêchait pas de réclamer quelques années plus tard de la mort-aux-rats. « Je vous prie, écrivait à Bonnet « l'Intendant ennemi des parasites, de m'envoyer deux ou trois « livres d'une certaine pâte pour la destruction des rats, souris « et mulots et deux ou trois fioles d'une liqueur qui fait mourir « les punaises ; le tout du S<sup>r</sup> Samuel Hirsch qui se vend par « lui... ». Et de donner l'adresse de ce vendeur de spécifiques<sup>47</sup>.

---

46. L'Infante à l'Infante, 13 août 1759 (L. de BEAURIEZ, « Une fille de France », p. 191). Bonnet à Dutillot, 13 déc. 1756. A. S. P. Cbf. 43. — Le premier Président du Parlement de Paris était alors M. de Maupeou, le futur chancelier ; Trudaine était chef du Bureau du Commerce, directeur des Ponts et Chaussées.

47. Bonnet à Dutillot, 7 déc. 1756 ; Dutillot à Bonnet, 20 sept. et 29 nov. 1760, 22 janv. et 8 oct. 1763 ; Dutillot à Mauro, 28 avr. 1759 ; Dutillot à Bonnet, 30 juin 1764 qui envoie les deux produits demandés en commentant : « Je n'y avais pas foi. Mais on assure que cela réussit et que le marchand fait fortune ». A. S. P. Cbf. 43, 44, 45, 50 et 51.

La vénerie et les jardins des Infants étaient en partie tributaires de la France. Quelquefois le Roi d'Espagne envoyait des chevaux aux souverains de Parme et quelquefois ceux-ci en faisaient acheter en Angleterre ainsi que des chiens. Mais le plus souvent les équipages de chasse étaient remontés en France. Louis XV lui-même contribuait à satisfaire le goût favori de son gendre. Le premier ambassadeur envoyé à Parme peut rendre compte en 1750 à son ministre que les « chevaux admirables » et les « chiens de toute beauté » offerts par le Roi sont arrivés à destination. En 1761, Bonnet achète à Paris chez le négociant Guette 20 chevaux de selle pour le service de l'Infant. Nouvelles acquisitions en décembre 1764. Et, quand il s'agit d'établir la maison de don Ferdinand sur le pied d'un souverain marié, Dutillot fait encore envoyer de France une soixantaine de chevaux de selle ou de carrosse<sup>48</sup>.

Comme pour les *reales sitios* d'Espagne, on faisait venir pour Colorno, parc et potager, des plantes et des graines de France. Dès les premiers mois de 1753, Bonnet envoie dans plusieurs de ses boîtes des « graines pour le jardinier ». A un Célestin de Lyon, le p. Grossin, qui en 1759 a proposé à Mauro pour l'Infant des oignons de fleurs très belles et à juste prix, Dutillot peut donc faire répondre qu'il est déjà pourvu. Et chaque année le ministre, qui a l'œil à tout, commande soit à Paris, soit à Lyon, pour les jardins potagers les graines nécessaires de carottes, *cercifix*, navets, choux rouges, choux-raves, *cardes*, artichauts, scorsonères, pourpier domestique. Pour joindre l'agréable à l'utile, on fait venir des plantes d'ornement et des graines à fleurs. Et sur ce point, Dutillot demande à Mauro la plus grande exactitude. « Voici, écrit-il en février 1764, une « liste d'arbres nains et de graines qui sont nécessaires pour le « jardin de S. A. R. Je vous prie de faire remplir cette com- « mission avec toute l'attention possible en vous adressant à

---

48. Maulevrier à Puysieulx, 13 mai 1750 (C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 325); Bonnet à Dutillot, 5 mai 1761 (avec le « Signalement de 20 chevaux de selle vendus par Guette à M. Bonnet pour le service de l'Infant d. Philippe »); Dutillot à Bonnet, 8 déc. 1764. A. S. P. Cbf. 46 et 51. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp*. 1919, p. 208.



« des jardiniers mêmes et leur enjoignant que si tous les articles « ne se trouvent point dans la qualité requise ils seront privés « des autres commissions de cette nature ». Parfois même les commandes de cette sorte sont faites pour le compte de particuliers : on trouve cette même année dans l'inventaire d'une des boîtes venues de Paris « une caisse d'oignons de fleurs pour M. de Rezzonico »<sup>49</sup>. La cour de Parme faisait même venir de Bourgogne des plants de vigne choisis qui vraisemblablement devaient s'acclimater dans les vergers ou les domaines ducaux comme les ceps de Provence qu'un Médici avait fait planter dans la villa de Castello, et avec succès, si nous en croyons le médecin-poète auteur de *Bacco in Toscana*<sup>50</sup>.

La cave ducale ne comptait guère sur le produit des vignes locales, même enrichies de plantations nouvelles. Pour la fourniture des vins de Champagne, de Bourgogne et des vins plus ordinaires du Languedoc, Dutillot s'en remettait aux plus compétents. Un jour il refusait au principal employé de la maison Mauro, parce qu'il ne s'en faisait pas de consommation à la cour, du « vin de Côte Rôtie du clos de M. le marquis de La Chaise de 1753, parfait ». Grand tort pour un gastronome. Mais l'Intendant s'en tenait aux crus qu'il connaissait. Et régulièrement il se faisait expédier de Bayonne des vins de Cap Breton et de Bordeaux. Par là, il était en mesure de faire d'agréables libéralités comme le prouve ce début d'un billet du lieutenant-colonel Virieu de Beauvoir : « J'ai l'honneur de vous remercier du très joli cadeau que vous voulez bien nous faire. Je vous prie de croire qu'avant l'arrivée du vin de Graves nous avons déjà bu à votre santé. Certainement nous conti-

---

49. Bonnet à Dutillot, 9 janv. et 20 fév. 1753, 3 oct. 1764; corresp. Mauro-Dutillot, sept. 1759; Dutillot à Bonnet, 7 mars 1761; à Mauro, 1<sup>er</sup> déc. 1759 et 4 fév. 1764. A. S. P. Cbf. 41, 44, 46, 51.

50. Voir ci-dessus, p. 282, n. 20. — Francesco Redi à Vincenzo da Filicaia, 8 mai 1684 : « Goûtez un peu cette clairette. Elle provient « de ma villa des *Orti* et elle est le produit de certains plants que le « Sérénissime Grand-duc mon maître, fit venir de Provence pour sa « villa de Castello. Il m'en a fait grâce de quelques bottes, afin que, « goûtant moi aussi cette liqueur, je pusse d'un esprit plus éveillé « m'appliquer au service de S. A. Sérénissime ». « Opere di Francesco REDI. Gentiluomo Aretino ». T. IV. In Firenze, MDCCXXIII, per Giuseppe Manni, p. 189.

nuerons sur le même ton... ». Transposition, en prose sincère, des innombrables *brindisi* de Frugoni<sup>51</sup>.

C'est à l'office du gobelet que revenaient les livraisons de bière, de liqueurs et de confitures. Voici le type de la commande qui était adressée chaque année à J.-B. Mauro : « Je vous prie « de me faire à temps l'emplette de douze aunées de bière et de « me l'expédier à bonne heure afin qu'elle puisse arriver ici « avant le temps de la fermentation. Je vous recommande tou- « jours toute la précaution possible pour qu'elle ne souffre pas « de coulage en route. Je vous prie aussi de m'envoyer dans le « même temps que les années précédentes ou un peu plus tôt : « 40 livres de pâte d'abricots d'Auvergne, 4 douzaines de pots « d'épine vinette, 4 douzaines de pots de moyeux de Dijon ». D'autres fois Madame fait demander de la « crème de fleur d'orange faite par Godeau, marchand distillateur au Café Militaire, rue et vis-à-vis Saint-Honoré » et de la « crème royale de fleur d'orange du S<sup>r</sup> Guillon »<sup>52</sup>.

Si l'on voulait indiquer tous les produits que la cour de Parme, véritable cour de gourmets, recevait pour le service de la bouche, il faudrait indiquer à peu près toutes les spécialités gastronomiques des pays de France. Durandin, fournisseur de vins et de plants de vigne, envoie aussi de sa bonne ville de Dijon de la moutarde par douzaines de pots. Dans les comptes des transports de la maison Mauro pour 1764, on trouve mention d'« un panier de poulardes d'envoi de M. Robinet, de Mâcon ». Bonnet expédie du cervelas truffé ; on lui demande régulièrement avant chaque carnaval treize paniers de pruneaux de Tours et 60 livres de poires tapées. Tantôt de la part de l'évêque de Meaux,

---

51. Bozzacco à Dutillot, Lyon, 3 mars 1758 ; Dutillot à Mauro, 11 mars 1758. A. S. P. *Cbf.* 44. — Virieu de Beauvoir (arrivé quelques semaines plus tôt) à Dutillot, Parme, 13 juil. 1764. A. S. P. *Raccolta Storica*, 5. — Le contenant même venait de France ainsi que les accessoires de la cave : Dutillot demandait à Mauro, le 23 sept. 1758, 2.000 bouteilles de champagne, véritables Sainte Menehould ; le 21 juil. 1764, 2.000 bouteilles vides bien fabriquées de la jauge de Bourgogne ; à Bonnet, le 24 fév. 1763, « deux grosses fontaines à soutirer le vin et six petites, dites à mille trous pour mettre le vin en bouteilles ». *Cbf.* 44, 50 et 51.

52. Dutillot à Mauro, 5 août 1758 (une lettre du 21 juil. 1764 est écrite en termes presque identiques) ; à Bonnet, 6 mars 1756. *Ibid.* 43, 44, 51.

tantôt de la sienne, il envoie des fromages de Brie. Vu la préférence de l'Intendant, il les met dans des pots, bien que pour son compte il lui semble en pareil cas manger de l'onguent. A Mauro, on donne commission de « quelques fromages du Mont d'Or pour nos princes ». A côté du vinaigre qui doit être du meilleur, pareil à celui qui est servi à la table délicate de M. de Rochechouart, du vinaigre qui vient par 60 bouteilles (dont 15 à l'ail, 15 *au stragon* et les 30 autres de deux goûts différents les plus agréables), Bonnet fournit du chocolat soit pour les princes, soit pour les étoiles du théâtre, telle M<sup>lle</sup> Rivière, et des caisses pour l'Infant « contenant du sucre à la fleur d'orange ». La maison était bien montée et les correspondants dispersés aux quatre coins de la France ne la laissaient manquer de rien<sup>53</sup>.

### III.

*Paulo majora canamus.* A travers le détail des denrées diverses, des ustensiles de ménage, des objets de toilette ou de vestaire, le secrétaire d'Etat a pu passer au second plan. Voici qui le montrera occupé de ses charges d'administrateur public et de mécène au moins autant que de ses fonctions d'intendant. Il pense aussi à ses services ministériels, à ses bureaux : il commande à Paris « six grands portefeuilles de maroquin » comme les quatre qu'il a reçus déjà, et « six autres petits d'environ 14 pouces de long ». Il les faut numérotés et fermant à clef. A trois ans de là, le trésorier met dans une de ses boîtes, celle du 8 mars 1763, « une écritoire en vermeil pour M. Dutillot » et peu après quatre autres « portefeuilles d'Angleterre » pour le même. Canifs et grattoirs viennent aussi de France et en quantité respectable : « une caisse de canifs », lit-on sur la note d'une des boîtes de 1764<sup>54</sup>.

Le ministre ne pourvoit pas seulement ses secrétaires, il

---

53. Dutillot à Mauro, 9 déc. 1758 et 1<sup>er</sup> déc. 1759; « Etat des envois faits... » par Mauro en 1764; Bonnet à Dutillot, 15 janv. et 20 fév. 1753, 12 janv. 1755; Dutillot à Bonnet, 5 avril et 27 sept. 1760, 24 sept. 1763. *Ibid.* 41, 42, 44, 45 et 50.

54. Dutillot à Bonnet, 25 oct. 1760; Bonnet à Dutillot, 8 mars et 19 juil. 1763, 13 nov. 1764. *Ibid.* 45, 50, 51.



fournit aussi de papier les artistes qui travaillent pour la cour. En novembre 1760, il commande à Bonnet une forte provision de papier de Hollande pour la chancellerie, six rames de six grandeurs différentes. « Vous aurez, poursuit-il, la bonté de « joindre à cette commission une petite provision de grand- « aigle de Hollande, de grand-raisin battu et lavé..., d'encre de « Chine, de crayons noirs et rouges, et de la mine de plomb « d'Angleterre en bâton ». Il lui indique où il trouvera ces articles pour le dessin et pour le lavis : c'est chez un marchand désigné par Petitot. Ces fournitures étaient destinées à l'architecte aux multiples talents. Plusieurs années après, Dutillot demande à Mauro deux rames de papier pour le tirage de quelques estampes qu'il va faire graver. « Il me les faut au plus tôt. Je sais qu'on en trouve à Lyon qui vient des papeteries d'Auvergne ou du Vivarais qui est très propre à cet usage »<sup>55</sup>. Faut-il reconnaître dans cette commande le matériel qui servit à Benigno Bossi pour l'ouvrage que Mariette se faisait envoyer cette même année 1769?

Le Secrétaire d'*azienda* s'intéressait vivement à l'agriculture. Il chercha à introduire dans les duchés les procédés de culture habituels en France. Il faisait venir de Paris des machines agricoles ou des plans d'inventions nouvelles. Benassi a donné à ce sujet quelques indications. Nous savons par lui que Bonnet fut chargé en 1765 de procurer un crible à cylindre pour trier parfaitement le froment et qu'une autre fois, le ministre tâcha d'avoir les dessins de trois machines dont il avait vu l'annonce dans les *Affiches*. Signalons encore un exemple de cette constante recherche. En juillet 1762, Dutillot écrivait à Bonnet : « Le « S<sup>r</sup> Bourrier qui demeure dans le Cul-de-sac du Coq Saint- « Honoré vient d'exécuter plusieurs modèles d'un moulin à vent « horizontal qu'il vend. Ce moulin peut être appliqué à trois « usages différents : à moudre le grain, à scier du marbre, et « à tirer de l'eau. Je voudrais que vous eussiez la bonté de « m'envoyer trois de ces modèles à chacun desquels soit appli- « quée une des différentes machines »<sup>56</sup>.

55. Dutillot à Bonnet, 1<sup>er</sup> nov. 1760. *Ibid.* 45 ; à Mauro, 25 fév. 1769. *Ibid.* 52 (erreur de classem.).

56. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1921, p. 6 et n. 4. — Dutillot à Bonnet, 24 juil. 1762. A. S. P. *Cbf.* 47.

Quelques semaines plus tôt, il avait demandé au même correspondant, en spécifiant qu'elle était pour M. Torregiani, « une cassette d'instruments de chirurgie contenant ce qui suit : les instruments dont on se sert pour opérer les fistules lacrymales, les fistules à l'anus, les hernies étranglées, pour tirer la pierre dehors de la vessie ». Pour le même praticien, il faisait encore venir l'année suivante des fers de diverses sortes, des aiguilles à faire les sutures, un *speculum ani*, un cautère « avec son entonnoir ». Vers la même époque, le ministre écrit au trésorier : « Je vous prie de m'envoyer des dragées de Keiser avec un mémoire bien circonstancié sur la manière de s'en servir. Je veux en faire faire l'épreuve ici à l'hôpital. Et, si elles réussissent comme elles réussissent en France, on pourra en faire une assez bonne consommation ». Dutillot croit qu'il y a un prix pour les soldats, il désire le connaître ; pour le moment il se contentera de « la dose nécessaire pour cinq ou six personnes ». Chaque année le diligent commissionnaire envoie de Paris 24 bouteilles d'Eau des Carmes, auxquelles il joint parfois « 4 bouteilles d'eau de Perles pour le marquis Bonvisi ». En 1765, nous trouvons dans un de ses boîtes « un paquet de pillules pour M. de Virieu ». En 1755, l'Intendant lui avait demandé « un cornet pour parler aux personnes sourdes », destiné au comte Volpari<sup>57</sup>.

La cour se tenait au courant des nouveautés d'ordre scientifique comme des nouveautés concernant la toilette ou la décoration des appartements. C'est ainsi que Bonnet pouvait écrire au début de 1758 : « J'ai commandé les deux baromètres et les deux thermomètres de M. de Réaumur que vous souhaitez ». Nous connaissons l'opticien de Paris qui servait habituellement la cour de Parme. « Le S<sup>r</sup> Passement, disait une fois Dutillot, « fait d'excellentes lunettes d'approche à l'usage de celles d'Angleterre, mais perfectionnées encore par M. Clairault, de façon que ce sont aujourd'hui les plus parfaites que l'on connaisse. Je vous prie de vouloir bien m'en envoyer deux, non pas de celles longues qui se démontent, et qui servent

---

57. Dutillot à Bonnet, 3 mai 1755, 22 mai 1762, 8 janv. 1763 ; 26 nov. 1763, 15 sept. 1764 ; Bonnet à Dutillot, 18 mai 1765. *Ibid.* 42, 47, 50, 51 et 52.

« pour voir de fort loin, mais des lunettes de théâtre que l'on « trouve aussi très parfaites ». Le même fabricant fournissait un peu plus tard deux télescopes pour S. A. R.<sup>58</sup>.

Pour achever cette nomenclature des échanges matériels, particulièrement intenses pendant les 20 ou 25 ans qui ont suivi l'établissement de don Philippe, mentionnons encore quelques objets d'art. Il s'agira non pas des œuvres originales spécialement créées pour l'ornement de la demeure ou des des galeries ducales et dont il sera question plus loin<sup>59</sup>; mais des ouvrages largement reproduits, on dirait aujourd'hui industrialisés.

Voici quelques portraits de la famille royale de France. Louis XV envoyait le sien à son gendre installé dans les duchés depuis un an. C'était une copie comme il s'en distribuait tant à l'époque. Le Roi pouvait dire : « Mon portrait est trompeur, ne vous y fiez pas ; il est vrai que je ne suis pas mal ; mais peu s'en faut et je tâche d'y songer le moins que je puis ». Plus tard don Philippe voulut l'effigie d'un des ancêtres de sa Maison, celle du fondateur de la dynastie de Bourbon et le comte d'Argental écrivait à Dutillot en juin 1761 : « La copie du portrait d'Henri IV par Porbus, que S. A. R. a désirée est achevée. Je crois devoir au zèle de M. de Marigny de joindre ici la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet. Je profiterai de la première occasion pour la faire parvenir sûrement »<sup>60</sup>. En 1764, Dutillot demande 525 portraits du Dauphin. Un joli chiffre ! Bientôt il explique à Bonnet, chargé de la commission, de quoi il s'agit : ces estampes sont destinées au comte Anton Gioseffo della Torre di Rezzonico qui les mettra en tête d'un livre qu'il entend dédier

---

58. Bonnet à Dutillot, 16 janv. 1758 et 18 oct. 1763 ; Dutillot à Bonnet, 11 juin 1763. *Ibid.* 44 et 50. — Le géomètre et astronome Clairault, ami de Voltaire et de M<sup>me</sup> du Châtelet, est l'auteur du *Traité de la figure de la terre* (1743), de la *Théorie de la lune* (1750) et de la *Théorie du mouvement des comètes* (1760).

59. Voir p. 528-535.

60. Louis XV à d. Philippe, Compiègne, 15 juin 1750. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 300. — Argental à Dutillot, 13 juin 1761. A. S. P. Cbf. 48. Une copie du fameux portrait d'Henri IV est actuellement exposée dans la Salle du Trône au Palais Pitti de Florence, à côté des *Gobelins* dont il sera question p. 540-542. Il y a lieu de se demander si, comme les tapisseries, le tableau ne provient pas du Palais de Parme.



au prince. Le banquier fait la commande au prix de 6 sols la pièce et envoie les estampes aussitôt qu'elles sont tirées<sup>61</sup>.

Les boîtes du courrier de Paris transportaient bien d'autres ouvrages analogues : gravures anglaises que Caylus conseillait d'acheter pour l'Infant, médailles anciennes de Savoie que l'archéologue envoyait pour compléter peut-être une collection offerte précédemment par l'évêque de Rennes, M. de Vauréal, de la part des Etats de Bretagne. Médailles et gravures étaient soigneusement emballées dans les bureaux de Bonnet qui, pendant la plus grande partie de l'année 1763, transmet par paquets de deux ou de quatre estampes une suite de Boucher destinée à l'Infante Archiduchesse, qui expédia aussi à différentes époques des estampes de Vernet<sup>62</sup> et de toute une série d'artistes français, sans parler des livres à images dont nous allons retrouver quelques-uns parmi d'innombrables publications.

---

61. Dutillot à Bonnet, 21 juil. 1764; Bonnet à Dutillot, 7 et 21 août 1764. A. S. P. Cbf. 51. — Il est ici question des *Disquisitiones Plinianæ*, au sujet desquelles, Dutillot écrivait encore à Bonnet le 1<sup>er</sup> sept. 1764 : « M. de Rezzonico vous envoie aujourd'hui par la voie de M. Roche-  
« chouart un volume de son ouvrage sur Pline. Il vous écrit, et sans  
« doute qu'il vous prie de le faire relire aux armes de M. le Dauphin,  
« et de le présenter à ce Prince. Je vous serai obligé de faire tout ce  
« qu'il vous dit ». (*Ibid.*).

62. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 381; Bonnet à Dutillot, 1<sup>er</sup> et 8 fév., 8 mars, 22 nov. 1763; 30 oct. 1764. A. S. P. Cbf. 50 et 51.



## CHAPITRE VIII

---

### LIVRES VENUS DE FRANCE

- I. *Importance numérique et variété de cette importation. Le trésorier parisien Claude Bonnet fournisseur de livres. Quelques exemples dans la suite de ses envois de 1752 à 1765.* p. 306
- II. *Pour les princes et pour la cour. Les goûts littéraires de don Philippe. Manuels et ouvrages scientifiques destinés à l'instruction des princes. Grands écrivains français du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> Siècles. Brochures et écrits de circonstance. Journaux et gazettes. Les lettres étrangères . . . . .* p. 311
- III. *Pour le gouvernement et l'administration des duchés. Livres demandés par Guillaume Dutillot : technique agricole, commerciale et industrielle ; droit et politique ; sur les Jésuites.* p. 322
- IV. *Pour la bibliothèque publique et pour les particuliers. Les ressources financières mises à la disposition du p. Paciaudi pour ses achats à Paris. Une rareté bibliophilique. Le fonds français de la Palatine de Parme. Diffusion des livres français à Parme. Deux exemples : les souscripteurs de l'Encyclopédie, un catalogue de la librairie Faure . . . .* p. 333

La correspondance échangée entre lettrés français et dignitaires de la cour de Parme roulait en partie sur les événements littéraires. Par le duc de Nivernais et le chevalier Cérou, par le comte de Caylus et le banquier Bonnet, par Mariette et par Marin, Condillac et Keralio, le p. Paciaudi et Dutillot, les princes eux-mêmes et nombre de courtisans étaient tenus au courant des nouveautés d'ordre intellectuel. Les destinataires ne se contentaient pas d'indications arides, ni même des jugements sagaces de leurs correspondants. Attentifs à ce qui se passait en France, mis en goût par les nouvelles reçues, désireux de s'instruire ou d'instruire les autres, de constituer pour leur satisfaction person-



nelle ou pour l'honneur de l'état des collections brillantes, ils faisaient venir les livres mêmes et aidaient ainsi à la propagation de la pensée française du moment et aussi des époques antérieures.

Un dépouillement méthodique des lettres publiées de Caylus et du bibliothécaire de Parme, des lettres inédites de Dutillot et de ses nombreux correspondants permettrait d'établir une liste fort longue sinon la liste complète des livres venus de France à Parme pour les nécessités de la cour et du gouvernement, pour les besoins de la bibliothèque publique et ceux des particuliers. Cette liste serait un catalogue réduit des publications françaises dans le troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle montrerait l'efficacité des annonces et des *extraits* insérés dans le *Mercur* et dans les gazettes diverses. Elle fournirait une suite et généralement une confirmation aux études publiées par MM. Daniel Mornet, Charles Oulmont, J.-P. Belin, Albert Schinz et d'autres encore, sur l'activité de la librairie française et sur son expansion hors des frontières pendant la période qui nous occupe<sup>1</sup>. Mais ici encore un choix s'impose. De l'ensemble des faits retenus entre des centaines, il sera cependant possible de tirer quelques considérations générales.

## I.

Avant de nous dégager de l'ordre chronologique, donnons quelques points de repère. Ils seront empruntés encore à la correspondance de Dutillot. Nous citerons les demandes de livres comprises dans une même lettre, ou les ouvrages envoyés dans une même boîte. Nous pratiquerons quelques sondages qui

---

1. D. MORNET, « Les Enseignements des Bibliothèques privées (1750-1780) », *Rev. d'Hist. litt. de la Fr.*, juil.-sept. 1910; C. OULMONT, « Notes sur un libraire parisien du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après des lettres inédites de Debure aîné », *Bullet. du Biblioph. et du Bibliothécaire*, 1908; J.-P. BELIN, « Le mouvement philosophique de 1748 à 1789, étude sur la diffusion des idées des philosophes à Paris, d'après les documents concernant l'histoire de la Librairie », Paris, Belin fr., 1913 et « Le commerce des livres prohibés à Paris, de 1750 à 1789 », Paris, Belin, 1913; A. SCHINZ, « La librairie française en Amérique au temps de Washington », *Rev. d'Hist. litt. de la France*, 1918.

permettront d'apprécier la variété et l'importance des acquisitions.

Dès les premières années de l'établissement de don Philippe, exactement le 4 juillet 1752, Bonnet écrit à l'Intendant général de la maison ducal : « Je suis bien aise que vous soyez content de la Dissertation de M. de Buffon, dont je vous enverrai le livre en son temps ». Il s'agit d'une étude parue dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences sur la botanique et la culture des arbres. Le banquier lettré l'avait quelques semaines plus tôt soumise à son correspondant comme une « ébauche d'un grand traité sur le même sujet » qui était achevé et que l'on commençait à imprimer. Bonnet ajoutait du reste que son ami Mélot examinait ce qu'il pouvait « y avoir d'intéressant sur cette matière dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences ». Il le ferait copier. Mieux : il suggérerait que l'Infant reçût à partir de ce moment lesdits mémoires et ceux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres<sup>2</sup>.

Plus tard, à la fin de 1755, il conseille d'autres acquisitions : « Si vous êtes curieux d'un livre intitulé *Annales romaines* en « un volume dans le goût du livre du président Hénault et d'un « livre en 4 volumes, qu'on dit bon, intitulé *Mémoires pour « servir à l'histoire d'Henri II, Henri IV et Louis XIII*, je « vous les enverrai »<sup>3</sup>. En 1758, il expédie des livres que l'Infante destine au gouverneur du prince Ferdinand et d'autres que lui a demandés le ministre de Parme : « Je vous envoie par « la boîte de ce jour, par ordre de Madame qui m'a écrit exprès, « le premier tome d'un livre nouveau intitulé *L'Origine des Lois, « des Arts et des Sciences*. Je vous prie de le remettre à M. de « Keralio. Il recevra les deux autres tomes par les deux cour- « riers suivants. Je fais relier l'édition des œuvres de M. Des- « touches que vous me demandez et je vous l'enverrai par « Turin. Je suis fâché de n'en avoir pas fait autant de l'édition

---

2. Bonnet à Dutillot, 6 juin et 4 juil. 1752. A. S. P. Cbf. 41.

3. Bonnet à Dutillot, 13 déc. 1755. *Ibid.* 42. Il s'agit des ouvrages alors annoncés et qui parurent avec la date de 1756 : « *Annales romaines, ou Abrégé Chronologique de l'Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux Empereurs* » (de Philippe MACQUER), Paris, Hérissant ; et « *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire sous le Règne de Henri III, de Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, et sous Louis XIII* », Paris.

« de Piron, de celle des *Œuvres* de M. de Montesquieu que je « vous ai envoyées dans les derniers ballots partis »<sup>4</sup>.

Avec le temps les achats s'intensifient. A partir de 1761, Dutillot a décidé l'Infant à réorganiser la bibliothèque publique et Paciaudi s'en occupe avant même de s'être fixé à Parme. Voyons la note de deux des courriers de cette année. Voici le N° 35, accompagnant une lettre de Bonnet du 8 septembre. On y trouve : un livre pour le prince Ferdinand, quatre brochures, le 4<sup>e</sup> volume des *Antiquités* de M. de Caylus pour Dutillot, une petite boîte d'antiquités de Velléia (retour de Paris), un livre de chansons de M. de La Borde<sup>5</sup>. Par l'ordinaire suivant (15 septembre 1761, boîte n° 36), Bonnet faisait partir la feuille de Fréron ; *Le Cultivateur* en 2 volumes ; *Clytemnestre*, tragédie de M. de Lauraguais, des livres pour le prince Ferdinand. Et il ajoutait : « J'ai encore un autre livre pour le Cabinet du Prince ; mais c'est un atlas grand et lourd et j'ai cru pour cette raison devoir différer à l'envoyer par Turin ou par Marseille »<sup>6</sup>.

L'année suivante, le banquier envoie en mars « les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. d'Aguesseau » et il souscrit pour le reste. Sa boîte du 6 avril renferme les objets et les publications les plus variés. Pour nous en tenir aux dernières, notons : les gazettes et la feuille de Fréron n° 6, 3 exemplaires des *Arts et Métiers*, un « mémoire de l'Université », le 3<sup>e</sup> volume du *Philosophe sans souci* de Frédéric II, l'édition nouvelle de *La Pucelle* en 20 chants, un mémoire sur l'Agriculture, « un extrait du Parlement de la doctrine des Jésuites ». Et dans le courant de la même année, Dutillot recevra encore par la même voie : 2 tomes du *Gentilhomme cultivateur*, un tome de l'*Histoire Universelle* ; 2 exemplaires de *Zelmire* ; le *Toisé du bâtiment* ; 2 exemplaires du portrait gravé de Rameau ; *la Mort d'Adam*, tragédie ; *l'Architecture des Jardins* ; une série de volumes pour Madame Louise ; des « brochures qui font du bruit dans le monde » : *l'Appel à la Raison*, *Le monde a tort* et *Le balai* ;

4. Bonnet à Dutillot, 22 mai 1758. *Ibid.* 44. Dutillot avait en effet, demandé le 6 mai les œuvres de Philippe Néricault Destouches en indiquant les trois librairies de Paris où l'ouvrage se vendait.

5. Il s'agit ici du fils du fermier général J.-B. de La Borde, amateur de musique et écrivain à ses heures. — Voir plus loin p. 492.

6. A. S. P. Cbf. 46.



*l'Histoire du siècle d'Alexandre* de Linguet; le Dictionnaire espagnol de Séjournant, des livres encore pour le prince Ferdinand, des cartes (de Gibraltar, du Portugal), des estampes, une double série du *Journal Etranger*, le 2<sup>e</sup> tome de *l'Histoire Naturelle* de Buffon, le 2<sup>e</sup> tome de la *France agricole*, les *Contes* de La Fontaine<sup>7</sup>.

Parmi les envois de Bonnet dans les dernières années du règne de don Philippe, on trouve, en 1763: la musique des airs de l'opéra d'*Iphigénie*, une brochure de Goldoni, une comédie de Collé, des opéras: *Titon et l'Aurore* de Mondonville, *le Bûcheron* de Philidor, des livres adressés au p. Paciaudi et à Keralio, un « livre anglais des antiquités », un *Essai sur la pharmacie*, une « première suite d'habits enluminés de l'Opéra », de nombreux rouleaux de gravures, parmi lesquelles « deux estampes des Jésuites », et une « carte géographique des Jésuites ». Enfin les titres d'ouvrages plus célèbres: « un 10<sup>e</sup> tome de M. de Voltaire », *Idée d'un citoyen sur les finances*, « le livre de *La Tolérance* de M. de Voltaire », le 8<sup>e</sup> tome d'un ouvrage non désigné du même<sup>8</sup>.

A travers les seize premières boîtes de 1764, notons: « un *Almanach des Arts* pour l'Infant; *Le Sorcier* en 3 exemplaires; deux nouveaux exemplaires de *La Mort d'Adam*; les *Remontrances du Parlement*, « belles à lire », dit Bonnet; 3 exemplaires de *Blanche et Guiscard*, tragédie de Saurin; les *Fables* de l'abbé Aubert; l'*Essai sur le luxe* « qu'il faut lire »; des opuscules, comme *Calcul et projection de l'Eclipse*, une lettre de Barnvelt et un ouvrage que l'expéditeur désigne en ces termes « traité curieux de l'Inoculation »; des brochures, comme *Le Pot-pourri*; *Le Dictionnaire des Titres originaux*, « 12 figures

---

7. Bonnet à Dutillot, 16 mars, 6 avr., 1<sup>er</sup>, 8 et 22 juin, 6 et 27 juil., 3 août 1762. *Ibid.* 47. Le dictionnaire mentionné avait pour titre exact: « Dictionnaire-français-espagnol et latin composé sur les Dictionnaires des Académies royales de Madrid et de Paris, par M. SÉJOURNANT, interprète du Roi pour la langue espagnole, dédié à M. le Dauphin ». Il se vendait à la librairie Jombert que nous avons signalée.

8. Bonnet à Dutillot, 15 et 22 fév.; 8 mars; 2, 9 et 16 août; 27 déc. 1763. *Ibid.* 50. — L'*Idée d'un citoyen sur l'administration des finances du Roi* est de l'abbé Nicolas BAUDEAU (Amsterdam, 1763). — Le 8<sup>e</sup> tome de Voltaire est vraisemblablement le dernier de l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations* dans l'édition de Genève de 1761-1763. Sur Voltaire, voir ci-dessous p. 316-317.

de théâtre enluminées ». Sans compter les paquets habituels pour le p. Paciaudi et M. de Keralio, ni les journaux auxquels est venue se joindre depuis le 13 mars la *Gazette littéraire de l'Europe*<sup>9</sup>.

La liste pourrait se poursuivre pendant de longues années encore. Nous l'arrêterons aux mois qui suivirent immédiatement l'avènement de don Ferdinand. C'est ainsi qu'entre mars et octobre 1765 on note parmi les envois de Bonnet : des « Lettres de M. de Voltaire qui ne sont pas de lui », les « lettres de Rousseau de Genève écrites de la montagne », des brochures : les *Comédies* de M<sup>lle</sup> Mazzarelli<sup>10</sup>, *Miern et Muzi*, *Les Bonnets* ; tout cela dans le même envoi. Et dans les suivants, outre les livres non désignés pour les princes, pour le ministre et pour le p. Paciaudi : la suite des *Arts et métiers* pour don Ferdinand, 3 exemplaires des cahiers de cette collection intitulés *la Draperie* et *le Chapelier*, deux brochures posthumes de l'abbé Prévost, le 1<sup>er</sup> Cahier d'*Histoire naturelle* de Daubenton, une brochure sur le Siège de Calais, une autre de M<sup>me</sup> Riccoboni, la *Philosophie de l'histoire*, l'opéra des *Fêtes de l'Hymen*, « le livre intitulé *Le grand tric-trac* », la souscription de l'*Anthologie des Monnaies* en 4 volumes, le 1<sup>er</sup> tome de l'*Histoire de la vie de Henri IV*, le médiocre ouvrage de Bury, une « suite d'oiseaux enluminés ». En octobre de cette même année, le trésorier écrivait au ministre : « J'ai l'occasion d'avoir un exemplaire assez rare des Campagnes de M. de Luxembourg en 5 volumes in-f°

9. Bonnet à Dutillot, 17 et 24 janv., 28 fév., 13 et 27 mars, 17 avril, 1<sup>er</sup> mai 1764. A. S. P. Cbf. 51. — On sait que le 1<sup>er</sup> Cahier de la *Gazette littéraire de l'Europe* porte la date du 7 mars 1764. — Le répertoire de noblesse dont il est question ici avait pour titre : « Dictionnaire des titres originaux, pour les fiefs, le domaine du Roi, l'histoire, la généalogie... ou Inventaire Général du Cabinet du chevalier BLONDEAU DE CHARNAGE ». Chez l'auteur, faubourg St-Germain, rue Guénégaud, 1764. L'*Essai sur le luxe*, anonyme et paru en 1764 sans indication d'éditeur, était l'article donné par Saint-Lambert à l'*Encyclopédie*.

10. Cette personne qui écrivait en avril 1762 à Rousseau « je ne suis point auteur ; je ne suis point bel esprit » et que l'éditeur de cette lettre donne comme un « personnage inconnu » (« J.-J. Rousseau. Ses amis et ses ennemis. Correspondance publiée par M. G. STRECKEISEN-MOULTOU », Paris, Calmann-Lévy, [1864], II, 460-462) allait donner, cette même année 1765, à Paris chez Duchesne, un conte moral intitulé « Camedris ».

que l'on veut vendre 90 livres. Les militaires prétendent que c'est un excellent ouvrage. Demandez, s'il vous plaît, à M. de Keralio s'il convient de l'acheter ». Et le marquis de Felino donnait quelques jours après l'ordre de faire cette emplette<sup>11</sup>.

## II.

Il serait difficile de préciser à qui tous ces ouvrages étaient destinés. Du moins avons-nous des indications qui permettent de fixer le goût de quelques-uns des personnages de la cour de Parme. Don Philippe s'intéresse à la littérature des voyages et plus encore aux livres d'histoire naturelle. Don Ferdinand, ses études achevées, marque une curiosité plus grande pour les sciences exactes et les sciences physiques; mais l'on sait que la passion des recherches d'histoire naturelle, de botanique notamment, devait renaître chez son fils, le malheureux don Lodovico. Chez don Ferdinand, comme chez don Philippe, on observe un goût très vif du théâtre, qui s'accorde avec celui de Dutillot. En somme, ces princes, comme la plupart de leurs courtisans, manifestent un grand amour pour la lecture, depuis les livres de fond jusqu'aux productions de la plus futile actualité<sup>12</sup>. Le détail des demandes de l'Intendant-ministre, des

---

11. Bonnet à Dutillot, 12 et 26 mars, 2 et 30 avril, 28 mai, 25 juin, 16 et 23 juil., 15 et 22 oct. 1765; Dutillot à Bonnet, 16 nov. 1765. A. S. P. Cbf. 52.

12. Pour Louise-Elisabeth, les indications sont beaucoup plus rares. Occupée surtout de politique, elle n'avait guère le loisir de lire. Notons seulement que Bonnet envoyait le 4 avr. 1757 l'« *Almanach ecclésiastique* pour Madame ». A. S. P. Cbf. 43. Bonnet prit sur lui de donner des indications pour la constitution de la bibliothèque que M<sup>me</sup> Isabelle devait emporter à Vienne. A diverses époques, il envoya des livres pour l'instruction de la princesse, ancienne élève de Pierre Cérrou. Voici un passage de lettre qui montre Fénelon contribuant aux études d'allemand de la future archiduchesse: « Il n'y a point de *Télémaque* allemand dont l'allemand soit d'un côté et le français de l'autre. On assure qu'il n'y en a jamais eu. Je vous envoie en conséquence un « *Télémaque* tout en allemand dont on dit la traduction très bonne « que Madame Isabelle pourra lire en tenant un *Télémaque* français « à côté d'elle ». Malheureusement le post-scriptum retarde cette belle combinaison. Le libraire Pissot a vainement cherché dans Paris la traduction désirée: il faut attendre une nouvelle édition qui se fait en Allemagne (Bonnet à Dutillot, 27 nov. 1759. *Ibid.* 44).



envois de Bonnet ou de Caylus en fournirait des preuves abondantes. Nous n'en donnerons que quelques exemples.

En mars 1758, Bonnet écrit : « Je connais ce livre *Voyages aux terres australes* que l'Infant demande. Il est très bien fait. Je l'ai lu cet été la carte à la main avec un singulier plaisir ». Il l'achète et le fait relier aux armes de don Philippe. Entre-temps, Dutillot fait venir pour S. A. R. l'*Histoire du Sénégal*. A la fin de 1761, une des boîtes contient le *Voyageur philosophe* en deux volumes, et une de celles de 1763 une *Description de la Guyane*. Les œuvres de Buffon et de Daubenton intéressèrent particulièrement don Philippe, puis don Ferdinand. En septembre 1762, le ministre écrivait au banquier : « L'Infant attend avec impatience la suite de l'*Histoire naturelle* ». Deux ans plus tard, il priait son correspondant d'envoyer d'urgence pour l'Infant les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> volumes du même ouvrage. Au printemps de 1765, il écrivait encore : « Vous m'enverrez, à mesure qu'ils paraîtront, les cahiers de la belle collection de planches d'histoire naturelle que fait faire M. Daubenton le jeune, sous la direction de M. de Buffon. Le premier cahier est déjà sorti. Vous prendrez des exemplaires tirés sur le plus grand papier ». La cour de Parme était une cour de bibliophiles, et les preuves en abondent. Par la même lettre, Dutillot demandait en outre un ouvrage de calligraphie : *Les fidèles tableaux de l'art d'écrire par colonnes de démonstration*, par le S<sup>r</sup> Roynet, et qui se vendait chez la V<sup>ve</sup> David, quai des Augustins<sup>13</sup>.

Cette dernière publication était-elle destinée à don Ferdinand, âgé alors de plus de 14 ans ? Il ne semble pas. Dès qu'il était passé à un cycle d'études plus importantes. Signalons, par contre, les ouvrages certainement commandés pour l'éducation du prince ou de sa sœur Madame Louise, outre les *Ad usum Delphini*. Ce sont, en 1761, le tome I du *Cours de latinité* de Vanière, édité par Boudet, et la *Grammaire française philo-*

---

13. Bonnet à Dutillot, 6 mars 1758, 8 déc. 1761, 8 nov. 1763 ; Dutillot à Bonnet, 18 mars 1758, 25 sept. 1762, 13 oct. 1764, 13 avr. 1765. *Ibid.* 44, 46, 47, 50, 51 et 52. Nous ne relevons pas les nombreuses mentions comme : « un livre pour le cabinet de l'Infant » (ou du Prince) ; « On travaille à relier d'une façon convenable les livres que S. A. R. désire », etc.

*sophique, ou traité complet sur la physique, sur la métaphysique et sur la rhétorique du langage qui règne parmi nous dans la société* par M. d'Açarq<sup>14</sup>. Ce sont ensuite de nombreux traités de science militaire, science à laquelle Keralio sut intéresser un prince qui devait être toujours résolument pacifique. En août 1762, Bonnet avertit Dutillot qu'il a souscrit pour un livre « qui s'imprime à Avignon, intitulé *Ouvrage de maître en l'art de la guerre* ». A quelques semaines de là, le gouverneur de Ferdinand fait demander « un livre nouveau intitulé: *Esprit des lois de la tactique et des différentes institutions militaires*<sup>15</sup> qui se trouve chez Dessaint et Saillant ». En novembre 1764 enfin, Bonnet relatait: « Je reçois de M. Moreau des livres de Géométrie et de Tactique que je vais faire partir par Marseille et pour lesquels j'ai payé 301 livres 10 sols »<sup>16</sup>.

Au même moment, le prince étudie la géographie et de la façon la plus sérieuse, si l'on en juge par les ouvrages que l'on demande pour lui. Parmi les nombreuses cartes mises à sa disposition, il en est qui sont des œuvres de valeur. Dutillot écrit le 11 septembre 1762: « M. de Keralio a vu des cartes topographiques de la France dressées par M. Cassini que lui a montrées M. le comte de Baschi; elles sont faites avec une propreté et un soin infinis ». Et le ministre, après avoir décrit cette publication datée de 1756, prie qu'on lui procure deux recueils de ces cartes, dont un enluminé. A la fin de 1764, il demande six exemplaires de l'*Atlas maritime*, quelques mois après le *Cours d'histoire et de géographie universelle convenable aux deux sexes, à tous les âges et aux différentes formes*

---

14. L'ouvrage se vendait chez Moreau, rue Galande, et chez Lambert, rue de la Comédie française. L'auteur de cet ouvrage au titre alambiqué, était membre de la Société littéraire d'Arras et de l'Académie Royale des Belles Lettres de la Rochelle. Il a composé en outre une *Balance Philosophique* dont la seconde et la troisième partie ont paru à Amsterdam (Paris) en 1764.

15. Donnons la suite du titre: ...« ou notes de M. le maréchal de SAXE, contenant plusieurs nouveaux systèmes sur l'art de la guerre, commentées par M. de BONNEVILLE... » A La Haye, 1762, 2 vol. in-4° avec figures. — Voir ci-dessous, p. 318, la mention des ouvrages analogues de Berwick, de Frédéric II et de Ferdinand de Brunswick.

16. Bonnet à Dutillot, 10 août 1762, et 6 nov. 1764; Dutillot à Bonnet, 16 oct. 1762. A. S. P. Cbf. 47 et 51.

d'éducation, puis la *Description de la ville de Péking* par M. Delisle<sup>17</sup>.

Après avoir constitué une bibliothèque pour l'aînée des filles de don Philippe, l'Intendant s'occupa aussi des ouvrages nécessaires à l'éducation de la seconde princesse. En 1762, il invitait Bonnet à lui expédier par petits paquets confiés aux courriers : « *L'Année sainte ou année chrétienne* par le p. Grif-  
« fet; la *Science des gens de cour*, en plusieurs volumes, je  
« ne sais de quel auteur; la *Science de la jeune noblesse* par  
« le p. Duchesne; *l'Etude des jeunes demoiselles*, en 2 ou 3  
« volumes; *L'Europe illustrée*, en 2 ou 3 volumes; Dialogues  
« et autres ouvrages faits pour l'instruction des Demoiselles  
« de Saint-Cyr; Petit livre fait pour un enfant qui n'a pas  
« encore sept ans. Il a été fait pour M. le duc du Maine ».   
« Tous ces livres, expliquait-il, m'ont été demandés pour  
« Madame Louise ». Et c'est peut-être à l'intention de la  
fiancée du Prince des Asturies que le ministre demandait deux  
semaines plus tard le *Dictionnaire français-espagnol et latin* de  
Séjournant ponctuellement fourni par Bonnet<sup>18</sup>.

Si nous tenons compte maintenant des œuvres, nous constaterons que les classiques du XVII<sup>e</sup> siècle français étaient assez dignement représentés dans la bibliothèque des Infants et de leurs familiers. Louis La Combe avait souscrit au La Fontaine de 1755-1759 orné de gravures en taille-douce sur les dessins d'Oudry. Voici qui concerne les maîtres de la scène française. « Je recevrai incessamment, écrivait Bonnet le 11  
« janvier 1763, les 12 exemplaires de la nouvelle édition de  
« Racine in-4°, pour lesquels j'ai souscrit; et, dans le mois  
« de juin au plus tard, les 30 exemplaires de Corneille. Le S'  
« Pissot, mon libraire, m'a prévenu à cette occasion que l'on

---

17. Dutillot à Bonnet, 11 sept. 1762. Bonnet répond, le 28, que les cartes de Cassini sont au nombre de 64. « C'est un fort bel ouvrage que l'on continue et dont j'enverrai la suite à mesure qu'elle paraîtra ». Les cartes enluminées reviendront à 7 livres au lieu de 4, il les fera de plus coller sur toile. *Ibid.* 47. — Dutillot à Bonnet, 29 déc. 1764, 6 avril et 1<sup>er</sup> juin 1765. Pour l'avant-dernier ouvrage signalé, on s'abonnait chez Panckoucke; et le dernier se trouvait chez Lattré, graveur, rue St-Jacques.

18. Dutillot à Bonnet, 29 mai et 12 juin 1762. A. S. P. Cbf. 47.



« tire actuellement 200 exemplaires d'une belle édition de  
« Molière in-4° avec des figures, qui parut il y a plusieurs  
« années. Il m'a demandé si j'en voulais retenir 12 comme du  
« Racine. Mais, comme c'est cher, je n'ai osé le prendre sur  
« moi, j'en ai seulement retenu deux et je suis presque sûr  
« qu'il sera encore temps d'en prendre davantage si vous le  
« jugez à propos ». Sur le coup, Dutillot donne l'ordre de  
retenir trois ou quatre exemplaires, et bientôt le chiffre s'élève  
jusqu'à cinq<sup>19</sup>.

Quant au théâtre contemporain, la liste serait trop longue  
à établir de toutes les œuvres demandées de Parme ou envoyées  
spontanément de Paris. Il s'agissait plus encore de livrets  
d'opéras que de tragédies régulières, et plus de comédies véri-  
tables que des genres dont la vogue commençait, drame  
bourgeois ou comédie larmoyante. Bornons-nous à quelques  
noms et à quelques titres. Dès 1752, M<sup>lle</sup> Mauro demandait à  
son frère qui était à Paris d'envoyer à Parme « sept ou huit  
volumes des pièces d'opéra du Nouveau Théâtre italien ». Quelques  
mois après, J.-B. Mauro expédiait « quatre volumes  
d'opéras » pareils à ceux qu'il avait dernièrement procurés.  
Au début de 1758, Bonnet adressait à Parme 4 exemplaires de  
*l'Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche, parue depuis  
peu; en 1761, 2 de la tragédie d'*Alexandre*; en 1762, 2 de la  
comédie de Favart *Les trois Sultanes*. En 1763, c'était d'un  
auteur lui-même qu'il recevait une commission et il transmettait  
« un paquet de livres pour M. Dutillot de la part de M. Cré-  
billon ». Deux boîtes de la même année renfermaient *la Laitière*  
*et les Chasseurs*, opéra-comique, et trois exemplaires du *Comte*

---

19. Bonnet à Dutillot, 11 janv. 1763; Dutillot à Bonnet, 22 janv.  
et 19 fév. 1763. *Ibid.* 50. Les 30 exemplaires de Corneille se rapportent  
à l'édition de Voltaire qui allait paraître l'année suivante. Notons cepen-  
dant que lorsqu'il était question de représenter à Parme du Corneille,  
on le voulait accomodé au goût du jour. C'est ainsi sans doute qu'il faut  
comprendre ce passage d'une lettre antérieure de Dutillot à Bonnet  
(29 oct. 1757): « Je vous prie de m'envoyer la tragédie des *Horaces*  
« telle qu'on la joue à Paris, c'est-à-dire avec les changements qu'on y  
« a faits ». *Ibid.* 43. En 1765, Dutillot devait donner l'ordre à Bonnet  
de « souscrire pour douze exemplaires de la nouvelle édition de Racine ».  
Et il ajoutait: « Vous les prendrez de ceux imprimés en papier de  
« Hollande. Vous savez sans doute qu'il faut pour cela s'adresser direc-  
« tement à M. Luneau de Boisgermain » (6 avril). *Ibid.* 52.

de *Warwick* de La Harpe; une de l'année suivante, *la Jeune Indienne*, la petite comédie en un acte et en vers de Nicolas Chamfort qui venait d'être donnée le 28 avril 1764 à la Comédie française; une de 1765, *le Siège de Calais* de Pierre-Laurent Barette du Belloy<sup>20</sup>.

Les noms de Voltaire et de Rousseau nous sont apparus déjà. Il convient de revenir sur les deux grands écrivains du siècle. L'attention dont leurs œuvres étaient l'objet à Parme n'était pas moindre que dans le reste de l'Europe. Elles n'y étaient pas admirées sans réserve et Voltaire surtout, objet des critiques de Caylus et de Bonnet, assez indifférent à Dutillot et à la cour de Parme sauf comme auteur dramatique, était abhorré de Paciaudi.

Dès 1750, à propos d'*Oreste*, Claude Bonnet trouve que Voltaire déchoit depuis quelque temps; il accueille avec satisfaction le début de la campagne de Fréron contre l'idole; il envoie la feuille du polémiste à Dutillot qui demande à recevoir régulièrement la suite. Toutefois les courriers continuent à porter à Parme les œuvres du grand écrivain: en février 1758, c'est « *Candide*, livre nouveau de Voltaire »; en avril 1760, c'est « une petite critique » du même qui accompagne « le discours de M. Lefranc de Pompignan ». Il s'agit du discours de réception à l'Académie de l'auteur de *Didon* et des *Poésies Sacrées*. Il y avait attaqué l'incrédulité des philosophes. Et Voltaire, dont on connaît l'épigramme contre les poèmes de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan (*sacrés* ils sont, car personne n'y touche), avait répondu par une brochure intitulée

---

20. J. Praxède Mauro à Dutillot, Lyon, 31 mars 1752; J.-B. Mauro à Dutillot, 6 juin 1752; Bonnet à Dutillot, 2 janv. 1758; 22 déc. 1761; 26 janv. 1762; 31 mai, 4 oct. et 29 nov. 1763; 15 mai 1764; 26 fév. 1765. *Ibid.* 41, 44, 47, 50, 51 et 52. Nous ne parlons pas des comédies manuscrites envoyées à Parme, ni des envois mentionnés en termes comme ceux-ci: « Quatre comédies, un exemplaire de chacune » (26 nov. 1765). — *Le Siège de Calais*, tragédie en 5 actes, jouée pour la première fois à la Comédie française le 13 fév. 1765, avait eu un succès qu'attestent les journaux et les correspondances du temps. La *Gazette littéraire de l'Europe*, par exemple, en fit l'éloge dans ses n°s du 20 fév. et du 27 mars 1765. Le dernier article était consacré à la pièce parue en volume à Paris, chez Duchesne. Contrairement à ce qu'il croyait, le comte de Caylus n'arrivait pas le premier, quand il l'envoyait à Paciaudi le 25 mars 1765 (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », II, 106).

les *Quand*. Nous savons que Caylus envoya de son côté cette nouveauté à Paciaudi, en la taxant de « pesanteur et grossièreté ». La polémique ne devait pas s'arrêter là. Le 6 mai, le banquier note pour le contenu de sa boîte : « Il y a une petite brochure qui est la réponse aux *Quand* de M. de Voltaire et qui m'a paru très jolie »<sup>21</sup>.

La semaine suivante, reprenant ses envois des œuvres du patriarche de Ferney, Bonnet fait parvenir à Parme « une comédie de Voltaire traduite de l'anglais » ; en janvier et en mars 1761, « la tragédie de *Tancrède* en grand papier » et « une brochure... sur le théâtre anglais » ; en août 1762, l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, jugeant absolument nécessaire que l'Infant et le ministre la lisent. Le « 2<sup>e</sup> Tome de l'*Histoire universelle* de Voltaire » est envoyé au début de juin 1763 et les six suivants régulièrement par chaque courrier. Ce sont enfin les *Œuvres complètes* de l'écrivain ; et, en 1768, le trésorier parisien, approuvé par Dutillot, souscrit pour six exemplaires à cette publication dont il a en mains les sept premiers volumes<sup>22</sup>.

Quant à Rousseau, on s'étonne de ne voir jamais son nom figurer dans les lettres du comte de Caylus, dégagé de tant d'idées reçues. Pour sa part, Bonnet, avant d'envoyer à Parme en 1764 les *Lettres de la Montagne*, avait fait parvenir à la cour dans les premiers mois de 1761 le livre dont le succès était alors immense surtout auprès des femmes, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, et, en juillet 1763, un autre ouvrage dont il ne donnait pas non plus le titre. Quant à l'*Emile*, une lettre adressée par Dutillot à Algarotti nous apprend que le ministre le lisait et le relisait à ses moments perdus, et que, tout en

---

21. Bonnet à Dutillot, 18 janv. 1750, 15 mai 1752, 26 fév. 1758, 22 avril et 5 mai 1760. A. S. P. Cbf. 41, 44, 45. — Caylus à Paciaudi, 21 avr. 1760. NISARD. « Corresp. inéd. », I, 184. (Paciaudi était encore à Rome à ce moment).

22. Bonnet à Dutillot, 12 mai 1760, 20 janv. et 17 mars 1761, 15 août 1762, 7 juin - 19 juillet 1763 (A. S. P. Cbf. 45, 46, 47, 50), 28 juin 1768. A. S. P. Cdt. C. 121. — C'est l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* que Bonnet appelle l'*Histoire Universelle* de Voltaire. Quant à l'édition des *Œuvres*, il s'agit de celle que donnèrent à Genève les frères Cramer de 1768 à 1778 (30 vol. dont les 7 premiers ont été imprimés en 1768).



reconnaissant ce que le livre comportait d'inapplicable, il en admirait la vertu et l'éloquence<sup>23</sup>. D'ailleurs, le philosophe de Genève eut à Parme un de ses amis, Alexandre Deleyre, qui se chargea de répandre sinon ses œuvres, du moins quelques-unes de ses idées.

Livres de fonds, actualités littéraires, mémoires, discours et pamphlets venaient enrichir la bibliothèque privée des Infants. En 1758, J.-B. Mauro envoyait de Lyon la volumineuse *Histoire de France* du p. Daniel<sup>24</sup>. En 1760, Dutillot demandait à Bonnet un livre vieux déjà de dix ans, l'*Histoire de la Jurisprudence romaine* d'Antoine Terrasson. Deux ans plus tard, il recevait les *Ruines d'Athènes*; en 1763, l'*Histoire des Russes*, une réédition des *Mémoires du Maréchal de Berwick*, « le nouveau livre de M. de Cassini », « le livre des campagnes du Roi de Prusse ». L'année d'après, Bonnet annonce l'apparition d'« une magnifique édition des campagnes du Prince Ferdinand avec des plans et des cartes » et par retour du courrier, Dutillot l'approuve d'avoir souscrit à cet ouvrage. Le banquier envoie bientôt un autre ouvrage dont la vogue commence, la *Lettre du comte de Cominges*<sup>25</sup>. Parmi les ouvrages d'actualité, ayant un caractère de satire politique ou littéraire, rappelons une épître de Robbé contre Marmontel et contre quelques autres écrivains, envoyée par Bonnet en février 1753; une brochure de 1760 sur les *Révolutions de Russie*, de la même année une « historiette de l'abbé de Voisenon intitulée *les Tant-mieux* »; le *Radotage d'un vieux notaire*, opuscule de 1763<sup>26</sup>.

---

23. Bonnet à Dutillot, 10 mars 1761 (« Vous trouverez dans la boîte de ce jour le 5<sup>e</sup> Tome du livre de Rousseau ») et 5 juillet 1763. *Ibid.* 46 et 50. — Dutillot à Algarotti, 14 fév. 1762. « Opere del conte ALGAROTTI », Venise, Palese, 1794, T. XV, p. 377.

24. « Histoire de France, depuis l'établissement de la Monarchie française dans les Gaules, par le p. G. DANIEL, Nouvelle édition revue, corrigée et enrichie d'une table générale des matières », Amsterdam et Leipzig, 1755, 24 vol. — Mauro à Dutillot, 31 oct. 1758. A. S. P. Cbf. 44.

25. Dutillot à Bonnet, 20 sept. 1760 et 15 sept. 1764; Bonnet à Dutillot, 21 sept. 1762, 24 mai, 5 juil., 18 oct., 6 déc. 1763, 4 sept. et 27 nov. 1764. *Ibid.* 45, 47, 50 et 51. — Un officier de l'armée anglaise venait de publier à Londres, au lendemain de la Guerre de Sept Ans, « The Operations of the allied Army under Ferdinand, Duke of Brunswic... ».

26. Bonnet à Dutillot, 5 fév. 1753, 29 avr. et 29 sept. 1760, 12 juil. 1763. *Ibid.* 41, 45, 50.

Vers le même temps, le trésorier envoie deux publications qu'il désigne en ces termes : « le discours de M. Thomas qu'il faut lire » et « Instruction pastorale de l'Evêque du Puy ». Il faut voir là l'*Eloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully*, de l'illustre académicien oublié, et la fameuse composition de Jean-Georges Le Franc de Pompignan *Sur la prétendue philosophie des incrédules modernes*, imprimée au Puy, chez Clet, en 1763, qui devait être réimprimée en 1764, être mise en vente à Paris, chez Chaubert, et s'attirer les répliques bien connues de Voltaire, aussi sévère et même aussi méchant contre *Moïse* que contre *Aaron*, noms sous lesquels il désignait les deux Pompignan<sup>27</sup>. En septembre 1765, le courrier de Paris transporte encore « deux discours académiques » ; dans les mois précédents de la même année il avait déjà transporté « une brochure bleue » et un « Livre de variétés amusantes »<sup>28</sup>. Objets de curiosité, à côté desquels il faut mentionner les livres à images destinés à instruire en divertissant. En novembre 1752, le banquier achète, en notant qu'ils sont très chers à cause des estampes, les deux in-folios de l'*Architecture française*. Plus tard, c'est Louis XV qui fait offrir à don Philippe une collection d'estampes et le *Joinville* imprimé au Louvre<sup>29</sup>.

27. Cf. Etienne MICARD, « Un écrivain académique au XVIII<sup>e</sup> siècle : Antoine-Léonard Thomas (1723-1785) ». Paris, Champion, 1925. — Ulysse ROUCHON, « L'autre Pompignan », *Journal des Débats*, 8 oct. 1925. — Les lettres d'envoi de Bonnet sont des 30 août et 25 oct. 1763. A. S. P. Cbf. 50. Caylus, par une lettre du 10 oct. 1763 annonçait de son côté l'envoi à Paciaudi du « gros mandement in-4° de l'évêque du Puy, frère de M. Pompignan », (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », I, 365).

28. Bonnet à Dutillot, 30 août 1763, 5 et 19 fév., 10 sept. 1765. A. S. P. Cbf. 50 et 52.

29. Bonnet à Dutillot, 6 nov. 1752. *Ibid.* 41. Dutillot à Bonnet, 30 mai 1761 : « Vous trouverez ci-joint une lettre sans adresse et cachetée. « Je vous serai obligé de mettre celle de M. Bignon, Prévôt et maître « des cérémonies des ordres du Roi et de la lui porter chez lui à la « Bibliothèque. Il a fait relier pour l'Infant une collection d'estampes « du Cabinet du Roi, à laquelle il a joint un *Joinville* et un Catalogue « de la Bibliothèque. Je lui marque que vous le verrez et vous vous « entendrez avec lui pour faire partir tout cela. Il y aura une cinquantaine de volumes in-f° et in-4° ». *Ibid.* 46. — Ce passage confirme une lettre de Caylus, mais il en contredit d'autres. La première, du 3 mars 1765, se rapporte à la partie du *Catalogue* qui restait alors à envoyer à Parme (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 94). D'après les secondes, des 6 fév., 4 mars et 16 mai 1763 (*Ibid.* I, 293, 300, 312),

Quant aux gravures, la cour de Parme, presque aussi entichée de portraits que la cour des Médicis à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en recevait de tous côtés. Elle demandait notamment celles qui représentaient les écrivains et les personnages à la mode. Dutillot écrivait en 1762 : « L'on trouve chez Duchesne, libraire rue Saint-Jacques, le portrait de M. de Voltaire gravé « par le S<sup>r</sup> Fiquet d'après le pastel de M. La Tour. Je vous « prie de me l'envoyer ainsi que tous ceux des personnes « célèbres, à mesure qu'ils paraîtront, ou que vous les trouverez et que vous les jugerez bons ». Le trésorier exécute l'ordre : il envoie non seulement l'effigie du poète, mais nombre d'autres comme celle de l'abbé de Chauvelin, grand adversaire des Jésuites, « ce fameux conseiller au Parlement, dit-il en guise de commentaire, qui n'a que trois pieds et demi de haut »<sup>30</sup>. A la fin de la même année, le correspondant envoie encore des estampes de Joullain : le portrait du roi de Sardaigne et des sujets de genre, *La belle après-dînée* de Vernet et la *Marchande de marrons* de Greuze. Et en 1765, il adressait encore à Parme deux exemplaires des *Grandes batailles de Constantin* gravées par Audran<sup>31</sup>.

Les périodiques avaient leur place dans ces envois. Chaque courrier emportait des « paquets de lettres et gazettes ». Ces dernières, Bonnet les envoyait généralement en trois exem-

---

l'Infant n'aurait pas encore possédé à cette époque l'*Histoire de Saint-Louis* imprimée au Louvre en 1761 et ce serait Caylus qui aurait pensé à la faire envoyer à Parme.

30. Dutillot à Bonnet, 17 avr. 1762 et Bonnet à Dutillot, 11 mai 1762. A. S. P. Cbf. 47. L'abbé de Chauvelin, qui venait d'être nommé en 1761 conseiller de Grand'Chambre, n'était pas seulement petit, mais difforme. D'où les vers bien connus :

Veux-tu savoir le sort de la secte perverse?  
Un boiteux l'établit; un bossu la renverse.

Le portrait dont il est question ici est vraisemblablement le même que Caylus envoya à Paciaudi l'année suivante, en le trouvant « assez ridicule » (NISARD, « Corresp. inéd. », I, 334). Le 7 mai, Dutillot demandait le portrait de La Fontaine, également gravé par Fiquet pour la même suite.

31. 30 nov. 1762 et 19 fév. 1765. A. S. P. Cbf. 47 et 52. En 1758 (lettres à Bonnet des 29 avril et 9 sept.) Dutillot s'était fait envoyer pour M<sup>me</sup> Isabelle *Les cris de Paris* de Bouchardon et avait demandé à Bonnet de souscrire pour don Philippe aux gravures de Cochin et Le Bas sur les tableaux de Vernet. *Ibid.* 44.



plaires, un pour les Infants, l'autre pour les courtisans, le troisième pour les services du ministre. Il y avait le *Journal de Trévoux*, la feuille de Fréron, autrement dit les *Lettres sur quelques esprits de ce temps*, et à partir de 1754, l'*Année littéraire*<sup>32</sup>, la *Gazette de France*, le *Mercure français*, le *Journal des Savants*, les *Lettres de l'Observateur*, le *Journal étranger* et la *Gazette littéraire de l'Europe* pendant leur courte existence, les *Annonces, affiches et avis divers* qui avaient pris en 1751 la suite des *Affiches* et qui s'étaient scindées en deux publications, l'une pour Paris, sous la direction de l'abbé Aubert, l'autre pour les Provinces, sous la direction de Meusnier de Querlon<sup>33</sup>. Sans compter les journaux spéciaux d'agriculture, de commerce, de médecine, ni les périodiques religieux que Dutillot, le p. Paciaudi et d'autres particuliers tenaient à recevoir.

Notons enfin qu'à travers cet intense commerce de librairie, la langue française apparaît comme le véhicule des littératures étrangères, et la France comme une messagère d'œuvres et d'idées. C'est un fait qui s'accroîtra à Parme comme ailleurs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'en est pas moins intéressant de constater que Bonnet envoie de Paris au début de 1755 « le roman de Grandisson », mention qui désigne l'*Histoire du chevalier Grandisson ou nouvelles lettres anglaises par l'Auteur de Paméla et de Clarisse*, autrement dit par Richardson, et que Dutillot demande en 1762 les *Idylles et Poèmes champêtres* de Gessner. En octobre 1763, le trésorier expédie les « Lettres de M<sup>me</sup> de Montagu », vraisemblablement dans le texte anglais<sup>34</sup>.

---

32. Le 12 janv. 1755, Bonnet avertissait que ce journal subirait un retard de 15 jours « à cause d'un changement de libraire ». Le 6 nov. 1752, il s'était empressé d'envoyer « la première feuille de Fréron qui ait paru depuis sa disgrâce », ajoutant qu'il se défendait mal à l'article de Voltaire. *Ibid.* 42 et 41.

33. Au sujet de ces dernières, Dutillot écrivait à Bonnet le 26 nov. 1763 : « Je vous prie de souscrire pour deux exemplaires des *Affiches* « de Province au lieu d'un seul que j'ai reçu jusqu'à présent. Vous savez « que c'est au nom de Mauro de Lyon que vous aviez souscrit. Vous « aurez la bonté de les prévenir de m'envoyer toutes les semaines les « deux exemplaires ». *Ibid.* 50.

34. Bonnet à Dutillot, 12 janv. 1755 ; Dutillot à Bonnet, 23 janv. 1762 (il donne cette indication : « traduit de l'Allemand par M. HUBERT, traducteur de *la Mort d'Abel*, chez Dessaint et Saillant, rue Jean-de-

Quelques mois plus tôt, Bonnet avait envoyé un Boccace qu'on imagine traduit. Il devait encore l'année suivante procurer à Parme les œuvres d'Annibal Caro<sup>35</sup>. Pour arriver à la connaissance de l'Infant ou de ses familiers, la littérature italienne devait faire cet étrange détour.

### III.

À mesure qu'il assumait des charges et des responsabilités plus hautes, Dutillot élargissait les bases de sa documentation. Le courtisan et l'amateur ne disparurent jamais en lui, il ne cessa pas de fournir des lectures à don Philippe et à don Ferdinand; en collaboration avec les maîtres de ce dernier, il sut diriger sa formation littéraire. Toujours il pourvut à l'enrichissement de la librairie privée des princes et de la bibliothèque publique. Mais d'autres nécessités s'imposaient à lui en sa qualité d'homme de confiance des Infants, puis de ministre aux pouvoirs de plus en plus étendus. Ses demandes de livres portent le reflet de ces nécessités. Elles nous renseignent sur les préoccupations et les aspirations de l'homme d'état.

Avant même d'être nommé ministre d'*azienda*, l'Intendant de la maison ducale s'intéressait aux conditions économiques du domaine de l'Infant, domaine privé et domaine public. Si don Philippe se plaisait à la botanique en tant que science, Dutillot en étudiait de préférence les applications pratiques. Après avoir reçu en 1751 le traité de Duhamel publié l'année d'avant sur la *Culture des terres suivant les principes de M. Tull, anglais*, il en réclamait au bout de quelques mois un second exemplaire. Bonnet trouvait l'ouvrage épuisé mais, en attendant une réédition, il envoyait un *Traité de la culture et plan-*

---

Beauvais »); Bonnet à Dutillot, 25 oct. 1763. *Ibid.* 41 et 47. — Une 3<sup>e</sup> édit. des *Letters of the right-honourable Lady Mary Worthley MONTAGUE*, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie, en Afrique, etc. venait de paraître pendant cette même année 1763 à Londres chez Thomas Becket, en 3 vol. Elles ne devaient être traduites en français que l'année suivante à Rotterdam, Béman, édit.

35. Bonnet à Dutillot, 29 mars 1763 et 28 août 1764. A. S. P. Cbf. 50 et 51.

*tation des arbres à ouvrir*<sup>36</sup>. Henri-Louis Duhamel du Monceau était une autorité en la matière. Inspecteur général de la marine, pensionnaire-botaniste de l'Académie des Sciences, il vécut de 1700 à 1781 et publia beaucoup et sur les sujets les plus variés. Plusieurs de ses œuvres furent traduites en Italie où il était membre de l'Institut de Bologne et des Académies de Palerme et de Padoue. Ce qui, en lui, intéressait la cour de Parme, c'était le botaniste, l'horticulteur et l'agronome. C'est ainsi que Dutillot demanda à Bonnet dès leur apparition *la Physique des arbres*, *la Nouvelle culture des terres*, les *Eléments d'agriculture*, *l'Exploitation des bois*<sup>37</sup>. Il devait du reste trouver de nombreux mémoires du même auteur dans les *Descriptions des Arts et Métiers par l'Académie royale des Sciences*.

Les eaux et forêts des duchés de Parme exigeaient les soins du ministre et quelquefois un événement fortuit l'incitait à s'instruire sur une matière neuve pour lui. A la fin de novembre 1756, par exemple, il écrivait à Bonnet: « Les embarras de « notre départ de Colorno et de notre arrivée ici, les digues de « la Parme qui rompirent un demi-quart d'heure après le « passage des princes, et qui laissèrent Colorno... bloqué par « les eaux, m'ont beaucoup occupé cette semaine ». Et il achevait sa lettre par cette question: « Y a-t-il un livre français qui traite des alluvions ou eaux? »<sup>38</sup>. Plus tard il indique lui-

---

36. Bonnet à Dutillot, 6 juin 1752. *Ibid.* 41. — *Traité de la Culture des Terres suivant les principes de M. Tull, Anglais*. Par M. DUHAMEL du MONCEAU... », Paris, Guérin et Delatour, 1753. La 1<sup>re</sup> édit. était de 1750. Une autre devait paraître en 1761. Dans sa lettre Bonnet annonçait celle qui sortit en 1753.

37. Dutillot à Bonnet, 23 sept. 1758, 4 sept. 1762, 18 août 1764. A. S. P. Cbf. 44, 47 et 51. — Les titres exacts des ouvrages, que l'on reconnaîtra à leurs dates, sont: « La physique des arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale. Pour servir d'introduction au traité complet des bois et des forêts », Paris, Guérin et Delatour, 1758, 2 vol. in-4° avec planches (traduit en italien, Venise, Palese, 1774); « La nouvelle culture des terres... » *Ibid.* 1758, in-4°; « Les Eléments d'agriculture... », *Ibid.* 1762; « De l'Exploitation des bois, ou moyens de tirer un parti avantageux des taillis, demi-futaies et hautes futaies ». *Ibid.* 1764, in-4°, planches gravées. Le 4 nov. 1760 (Cbf. 45) Bonnet annonce l'envoi de 3 autres livres de Duhamel.

38. Dutillot à Bonnet, 27 nov. 1756. Le banquier, qui ne connaissait pas le sens donné par la jurisprudence au mot *alluvion*, sens courant dans la langue italienne, demandait des explications (13 déc.) afin de



même le titre d'un ouvrage dont il a besoin et « qui vient de paraître sous le titre de *Expérience sur le cours des fleuves, ou Lettre à un magistrat hollandais dans laquelle on examine la crue des eaux*, etc. Cet ouvrage est de M. Geneté et se vend chez Lambert ». En 1766 enfin, il demandera encore le *Dictionnaire portatif des eaux et forêts* de Massé<sup>39</sup>.

Plus nombreux encore sont les ouvrages d'agriculture consultés par le ministre ou par ses services. En juillet 1759, Dutillot promettait à Bonnet de lui communiquer ses réflexions sur un ouvrage reçu de lui, un petit essai sur l'agriculture moderne<sup>40</sup>. Deux ans plus tard, il le prie d'expédier « deux exemplaires du Mémoire sur les défrichements, édition de 1760, où il y a une addition d'une lettre et d'un mémoire; il se vend à Paris, chez la veuve d'Houry ». Peu après il demande un ouvrage dont il recevra par la suite d'assez nombreux exemplaires, *Le gentilhomme cultivateur ou Cours complet d'agriculture tiré de l'anglais et de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art, par M. Dupuy d'Emportes, de l'Académie de Florence* (Paris, Simon, imprimeur du Parlement). Cette même année 1761, par une lettre du 13 juin, il formule une requête générale, l'envoi « de tout ce qui paraîtra de nouveau sur l'agriculture et le commerce »<sup>41</sup>. Cela ne l'empêche pas de continuer des commandes précises.

Elles portent notamment sur des publications périodiques et sur les mémoires des sociétés d'études qui se fondaient alors en France. Le ministre avait, à l'automne de 1760, réclamé le *Corps d'observations* de la Société d'Agriculture, de Commerce et des Beaux-Arts établie par les Etats de Bretagne (Rennes,

---

choisir l'ouvrage d'hydraulique à expédier à Parme. Et Dutillot de préciser (25 déc.): « Nous appelons en italien *alluvioni* (je crois ce « mot latin): le mal que les eaux de rivières font aux terrains; le droit « que chaque propriétaire d'un terrain a sur les parties des rivières qui « sont devant ce terrain; les dépôts que forment les eaux et qui « augmentent le terrain ou forment des îles. Voilà ce que l'on voudrait « avoir, un traité sur les alluvions ». A. S. P. Cbf. 43.

39. Dutillot à Bonnet, 13 déc. 1760 et 19 juil. 1766. *Ibid.* 45 et 53.

40. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1921, p. 5 et n. 6. Nous renvoyons une fois pour toutes au paragraphe consacré par l'historien parmesan à quelques faits de l'ordre que nous étudions ici.

41. Dutillot à Bonnet, 9 et 13 juin, 10 oct. 1761. A. S. P. Cbf. 46.

J. Vattar)<sup>42</sup>. Il allait demander les actes des sociétés analogues depuis celle de Paris, en 1761, jusqu'à celle de Normandie, en 1763. Il allait encore écrire à Bonnet le 12 septembre 1761 : « Je vous serai obligé de souscrire pour moi à un nouveau journal annoncé dans les *Affiches* de province sous le titre de *L'Agronomie et l'Industrie, ou les Principes de l'Agriculture, du Commerce et des Arts réduits en pratique par une Société d'agriculteurs, de commerçants et d'artistes*. A Paris, chez d'Expilly, rue St-Jacques ». En 1765, il le pria de souscrire pour trois exemplaires au *Journal d'Agriculture, du Commerce et des Finances*, fondé à ce moment par Dupont de Nemours, l'abbé Baudeau et l'abbé Roubaud pour remplacer le *Journal de Commerce* que ce dernier auteur avait publié à Bruxelles quelques années auparavant<sup>43</sup>. Ces différents journaux permettent à Dutillot de se tenir au courant de la production dans cette branche de l'activité scientifique et technique. Une lettre de 1764 nous le montre, par exemple, sollicitant le *Manuel des Champs* par M. de Chauvalon, prêtre de l'ordre de Malte (Paris, Lotin). Bonnet s'empresse de l'envoyer, en y joignant *sponte sua* un autre ouvrage du même ordre, mais qui lui paraît « bien métaphysique », *L'Agronomie rurale*<sup>44</sup>.

42. Dutillot à Bonnet, 18 oct. et 15 nov. 1760. *Ibid.* 45. Dans la première lettre, Dutillot précisait qu'il voulait toute la collection depuis 1758 et qu'on la trouvait à Paris chez d'Expilly. (Sur la fondation de la Société d'Agriculture de Bretagne, voir plus haut p. 89-90). La lettre du 15 nov. demandait en outre le « mémoire sur l'agriculture envoyé à la Société de l'agriculture de Berne par M. le marquis de Mirabeau, ou *L'Ami des Hommes* ». La Société Economique de Berne avait en effet donné son 4<sup>e</sup> prix de cette année à une dissertation de l'auteur de *L'Ami des Hommes ou traité de la population*, Victor Riquetti de Mirabeau.

43. Bonnet à Dutillot, 31 oct. 1761; 7 mai 1763 (demande « le 1<sup>er</sup> volume qui vient de paraître des *Délibérations et Mémoires de la Société Royale d'agriculture de la Généralité de Rouen*; il se trouve chez Aumont, place du Collège Mazarin »); 12 sept. 1761; 29 juin et 16 juil. 1765. A. S. P. Cbf. 46, 50 et 52. — On sait que le *Journal d'Agriculture, du Commerce et des Finances* parut de juillet 1765 à décembre 1774 et que les partisans du système mercantile parvinrent dès 1767 à en éloigner Dupont de Nemours (Eugène HATIN: « Bibliographie historique et critique de la Presse périodique française... ». Paris, Firmin-Didot, 1886, p. 65). — Pour le *Journal de Commerce*, voir ci-dessous, p. 328, n. 49.

44. Dutillot à Bonnet, 4 fév. 1764; Bonnet à Dutillot, 21 fév. A. S. P. Cbf. 51.

Claire ou non, la théorie intéressait le secrétaire d'*azienda* moins que la pratique, et ce qu'il faisait venir de France c'étaient surtout des publications sur les cultures particulières qu'il voulait favoriser dans les états de Parme, sur les moyens de développer le rendement du blé ou de la vigne, du mûrier et des autres arbres, d'acclimater certaines plantes nouvelles, de donner à l'élevage un plus grand essor.

En novembre 1761, il a appris par les *Affiches* « que le S<sup>r</sup> Paul, fermier de la paroisse de Chemay-en-Blésois, a publié l'année dernière la *Manière de préserver les blés de la cloque ou mouche* » ; il veut se procurer ce mémoire approuvé par l'Académie des Sciences et, si possible, connaître « le moyen que le même M. Paul a trouvé pour faire préparer par un seul homme 144 boisseaux de blé par jour ». Parmi les ouvrages de Duhamel du Monceau, il note volontiers ceux qui ont trait à la prophylaxie agricole : et en même temps que les *Eléments d'agriculture*, il demande l'*Histoire d'un insecte qui dévore les grains de l'Angoumois avec les moyens que l'on peut employer pour le détruire*<sup>45</sup>. Par une sorte de compromis entre les systèmes économiques alors en lutte, Dutillot s'intéressait vivement aux cultures industrielles. Il favorisait à Plaisance et à Parme le commerce et l'industrie de la soie. Rien d'étonnant donc qu'il mît en œuvre ses amis et les amis de ses amis pour se documenter sur les moyens d'accroître la production de la précieuse matière première. Dès 1759, il demande à Bonnet un *Mémoire tendant à rendre les mûriers et les vers à soie moins sujets à périr*, par M. Rodier, inspecteur des Nouvelles Manufactures ; deux ans plus tard, c'est « un autre *Mémoire sur la plantation et la culture du mûrier*, imprimé au Mans par Charles Monoyer (et qui se trouve à Paris chez la V<sup>re</sup> d'Houry) ». Le banquier, dont les relations étaient vraiment étendues, réplique alors :

---

45. Dutillot à Bonnet, 21 nov. 1761 et 4 sept. 1762. Bonnet envoie les ouvrages demandés de Duhamel le 21 sept. 1762. (Le second avait d'ailleurs été composé en collaboration avec Tillet). L'année suivante, le 25 juin, Dutillot réclame « un Mémoire qui vient de sortir de « l'Imprimerie Royale et que le Gouvernement a fait publier, qui a « pour titre : *Expériences faites en Angoumois d'une méthode à la « portée de tous les cultivateurs, pour mettre les blés en état d'être bien « conservés, et même pour en faire mourir jusqu'aux moindres « insectes* ». Ibid. 46, 47 et 50.



« Le mémoire sur les mûriers que vous me demandâtes m'a  
 « fait penser à vous envoyer un petit livre excellent sur la  
 « culture des mouches et des vers à soie que vous pouvez ne  
 « pas connaître. J'ai deux amis qui en cultivent en leurs terres  
 « près d'Orléans et qui après avoir été longtemps malheureux  
 « réussissent depuis qu'ils suivent ce livre à la lettre ». Sur ce  
 sujet la recherche du ministre s'étend au point qu'un des cor-  
 respondants du p. Paciaudi, Marin, lui procure un *Traité sur  
 les vers à soie et les mûriers*<sup>46</sup>. De même Bonnet fournit diverses  
 publications sur la culture de la vigne, ou du sainfoin et un  
 traité sur l'acacia qui bientôt est traduit en italien à l'usage  
 des habitants du duché<sup>47</sup>.

En ce qui concerne l'élevage, la correspondance d'une  
 même année nous montre Dutillot commandant un *Mémoire  
 sur la mortalité des moutons dans le Boulonnais dans les  
 1761 et 1762*, par M. Desmars (Boulogne, Ch. Battut);  
 « la *Relation d'une maladie épidémique qui a régné pendant  
 l'année 1757 sur des animaux de différentes espèces*, par  
 M. Auduin de Chaigneburn, ancien chirurgien des hôpitaux  
 et armées du Roi, qui se trouve chez Laurent Prault, quai des  
 Augustins; et un autre ouvrage intitulé *Considérations sur les  
 moyens de rétablir en France de bonnes espèces de bêtes à  
 laine*, qui se trouve chez Guillyn, quai des Augustins »<sup>48</sup>.

Le secrétaire d'état à l'*azienda* avait aussi dans ses attri-  
 butions le commerce et les finances et sur ces matières livres  
 et journaux français lui apportaient les idées traditionnelles ou

46. Dutillot à Bonnet, 10 nov. 1759 et 9 mai 1761; Dutillot à Bonnet, 2 juin 1761. *Ibid.* 44 et 46. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1921, p. 14, n. 4.

47. Dutillot à Bonnet, 18 juin 1763: « Je vous prie de m'envoyer:  
 « un nouveau traité sur l'arbre nommé Acacia, qui se trouve chez  
 « la V<sup>ve</sup> Pierre, rue Saint-Jacques; la *Nouvelle méthode pour cultiver  
 la vigne dans tout le Royaume*, par M. Maupin, chez Musier fils,  
 « Quai des Augustins »; 11 août 1764: demande « un *Mémoire sur la  
 culture du sainfoin et ses avantages dans la Haute-Champagne*. Il se  
 vend chez d'Expilly, rue St-Jacques, à la Croix d'Or ». A. S. P. Cbf.  
 50 et 51. et U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1921, p. 17 et 18.

48. Dutillot à Bonnet, 6 nov. et 3 juil. 1762. A. S. P. Cbf. 47. Il  
 faut croire que le dernier ouvrage mentionné était assez couramment  
 demandé en Italie, puisqu'il figure encore en 1794, à la p. 57 du  
*Catalogue* des frères Faure dont nous parlerons plus loin.

des indications sur les systèmes nouveaux. En mars 1763, Dutillot pria son agent à Paris de souscrire à la *Gazette du Commerce* dont il avait reçu le prospectus : trois exemplaires de l'édition de Paris et trois de l'édition de Province<sup>49</sup>. A ce moment il s'était fait acheter déjà et en une seule fois *L'Industrie, ou les principes du commerce réduits en pratique* et *L'Industrie, ou les principes des arts et métiers réduits en pratique* (Paris, d'Expilly) et, un autre jour, *Le Banquier et négociant universel, ou Traité général des changes et des arbitrages, ou virements de place en place*, par Thomas de Bléville (Paris, Duchesne); mais il avait trouvé ce dernier livre « plein d'incorrections » ou de renseignements périmés sur les places commerciales et avait dû demander à Bonnet un ouvrage meilleur<sup>50</sup>. A différentes dates il reçut également du trésorier de l'Infant à Paris des essais, ou des traités sur les monnaies, comme le *Tableau du pair des monnaies et des changes*, par Lefaucheur et Hébert (Paris, chez Lâtré graveur, rue St-Jacques)<sup>51</sup>.

Dans son effort pour organiser et développer dans les duchés les différentes branches de l'industrie, Dutillot chercha son inspiration, ou pour mieux dire des indications techniques dans un grand nombre de livres français. Après avoir demandé en 1764, un ouvrage général, le *Manuel de Chimie* de Baumé, il fit venir dans le courant de l'été suivant une série de traités

---

49. Bonnet à Dutillot, 5 mars 1763. En 1764, Bonnet annonça par erreur la suspension de cette Gazette, le ministre en exprima ses regrets; puis, ayant reçu les numéros qui lui manquaient depuis le 1<sup>er</sup> avril, il écrivit à Bonnet le 25 août : « Je suis bien charmé que cette *Gazette du Commerce* n'ait point été suspendue et que vous continuiez à me l'envoyer. J'y trouve de temps en temps des choses utiles ». A. S. P. Cbf. 50 et 51. Le 25 sept. 1762, (*Ibid.* 47) en demandant la brochure intitulée *Lettre sur un article du Journal de Commerce imprimé à Bruxelles au mois d'octobre 1761 concernant le projet de porter toutes les douanes de l'intérieur aux frontières du Royaume et la réforme du tarif* (Paris, Prault), Dutillot avait prié Bonnet de lui procurer non seulement le n° en question, mais tous les numéros à paraître du *Journal de Commerce*. Mais on sait que ce périodique dirigé par Le Camus et l'Abbé Roubaud depuis 1759, cessa justement sa publication en 1762.

50. Dutillot à Bonnet, 8 août, 5 sept., 5 déc. 1761. A. S. P. Cbf. 46.

51. Dutillot à Bonnet, 19 nov. 1763. *Ibid.* 50. — U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.* 1920, (Chap. intitulé « Les éléments du progrès économique »), p. 67, n. 1 (signale quelques envois analogues).

de minéralogie, dont le fameux ouvrage du naturaliste Jacques-Christophe Valmont de Bomare, et une Dissertation publiée en italien à Liège sur les « affinités chimiques ». Peut-être ces ouvrages étaient-ils destinés au cabinet d'étude du prince Ferdinand. Ils ont dû être consultés, en tout cas, par le ministre ou par ses collaborateurs au moment des expériences réalisées aux Ferrières de Plaisance<sup>52</sup>.

Par le premier ordinaire de l'année 1761, Dutillot écrivait à Bonnet: « Les feuilles sur les *Arts et Métiers* par MM. de « l'Académie des Sciences, que Fréron a tant louées en décla- « mant contre les Encyclopédistes, viennent de paraître avec « les planches où sont gravés les différents outils, ou instru- « ments propres aux arts et métiers dont elles parlent. Je vous « serai obligé de vouloir bien me les envoyer ». Avant la fin du mois de janvier, le ministre remercie son correspondant de l'expédition promise et annonce qu'il a reçu déjà par une autre voie le cahier « sur la fabrication des ancres » et un autre « sur la manière de faire le charbon ». Et pendant les années suivantes, il recevra régulièrement les mémoires de cette collection, réclamant à l'occasion ceux dont il a un besoin plus urgent, comme « le nouveau cahier de M. De Lalande

---

52. Dutillot à Bonnet, 21 juil. 1764; 14 juin et 2 juil. 1765. A. S. P. Cbf. 52. Par ces deux dernières lettres le ministre demandait les ouvrages suivants, par groupes de trois respectivement:

« *De la fonte des mines*, par M. HELLOT, en 2 vol. in-4°;

*Minéralogie* de WALLERIUS, en 2 vol. in-8.°

*L'Art des Essais et la Docimasie* de CRAMER, en 6 vol. in-4° ».

« *Lythogéognosie complète* de M. POTT, avec les deux continua- tions: plus son traité du feu et de la lumière. Dernière édition. A Paris, chez Hérissant;

*Minéralogie, ou Nouvelle exposition du règne minéral*, etc., par M. VALMONT de BOMARE en 2 vol., le 1<sup>er</sup> de p. 362, le 2<sup>e</sup> de 374. A Paris, chez Vincent;

*Dissertazione* di Giovanni Filippo de LIMBOURG, Dottore in medi- cina, *sulle Affinità chimiche*, coronata l'anno 1758 dall' Accademia reale delle Scienze, Belle lettere ed Arti di Rouen. Liegi, presso F.-G. Besoer, 12°, p. 87. Con una lunga tavola, e corretta delle affinità ».

Valmont de Bomare, après sa *Minéralogie* de 1762, avait publié un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, souvent réédité. M. Daniel MORNET (« Les sciences de la nature en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », Paris, A. Colin, 1911, p. 248 et 267) a montré que ce livre eut une diffusion considérable.



contenant l'*Art de faire le papier* »<sup>53</sup>. Il contribuera même à la diffusion de cette publication, en en transmettant une série au comte de Firmian à Milan. Parmi les livres techniques commandés en France, mentionnons encore, pour l'année 1757, « deux mémoires de M. Le Clerc sur les manufactures de glaces »; pour 1762, l'*Essai sur le blanchiment des toiles*, traduit de l'anglais, par M. Home (Paris, Ganeau); pour 1764, d'autres exemplaires du même et d'un mémoire sur les chanvres<sup>54</sup>.

A partir du jour où il fut nommé premier ministre, le marquis de Felino demanda en outre des ouvrages de droit, d'administration publique et de politique. Tels, un *Essai sur l'institution des avocats*, l'*Instruction criminelle suivant les Ordonnances du Royaume*, un traité de Droit criminel, acquis en 1762, et les *Principes canoniques* de Huerne, envoyés par Bonnet en mars 1765<sup>55</sup>. Secrétaire d'Etat et Guerre en même temps que de Justice, Dutillot, à la veille de constituer le Régi-

53. Dutillot à Bonnet, 3 janv. et 31 janv., 1<sup>er</sup> et 8 août 1761. A. S. P. Cbf. 46. — Le 2 juil. 1763 (*Ibid.* 50), Dutillot demande « une douzaine d'exemplaires des planches qui servent au cahier de l'*Art de la Teinture en soie* par M. Macquer ».

54. Dutillot à Bonnet, 8 janv. 1757, 21 août 1762, 13 oct. 1764. *Ibid.* 44, 47, 51. Dans la dernière de ces lettres, on lit encore: « A l'égard des mémoires sur la préparation des veaux pour la reliure, il faudra attendre le cahier qui doit être fait sur cette matière sous les yeux de l'Académie, excepté que vous ne trouviez quelque ouvrier qui voulût en donner, et qui fût en état de le faire ».

55. Dutillot à Bonnet, 23 janv. et 18 sept. 1762, 19 fév. 1765. — Les premiers ouvrages mentionnés sont les suivants: « *Essai sur l'institution des avocats et procureurs des pauvres, ou Mémoire tendant au renouvellement des dispositions anciennes*, par M. LA CORNE, procureur au Parlement », Paris, Prault; « *Instruction criminelle suivant les Ordonnances du Royaume*, par M. MUYART de VOUGLANS, avocat au Parlement », Paris, Dessaint et Saillant; « *Institutes au Droit Criminel et au Traité des Crimes* » du même. Par sa lettre de 1765, Dutillot demandait où en était le travail sur les Pandectes commencé par l'auteur des *Principes canoniques*. Et Bonnet répondait le 25 mars: « A l'égard des Pandectes, M. HUERNE les avait commentées; il a été surpris par la mort et ce qu'il en avait fait n'a jamais été imprimé ». Le 3 nov. 1764, le ministre demandait encore le *Discours sur l'état de la magistrature et sur les causes de sa décadence*, prononcé à l'ouverture des audiences du Baillage d'Orléans, le 15 novembre 1763. (Paris, Panckoucke). A. S. P. Cbf. 47, 52, 51.

ment des Gardes, tient à réunir « toutes les nouvelles Ordonnances militaires rendues depuis 1756 jusqu'à celles qui viennent de sortir à présent, inclusivement ». De même, il avait reçu trois ans plus tôt l'Ordonnance du Roi pour les gabelles avec les modifications introduites jusqu'en 1746<sup>56</sup>.

Plus nombreux encore sont les livres qui traitent de politique. Il ne s'agit pas seulement de brochures et autres écrits de circonstance, mais de publications ayant une portée générale et durable: l'*Ami de la Paix*, imprimé à Amsterdam en 1761 (et qui se vendait à Paris, chez Cellot), réponse de Rivière à la *Théorie de l'impôt* du marquis de Mirabeau; l'*Antifinancier* de 1763; un autre livre anonyme imprimé à Lyon en 1764, *Des Corps politiques et de leurs gouvernements*; enfin, en 1765, des *Considérations sur le gouvernement*<sup>57</sup>. Sur ce point le comte d'Argental guidait à l'occasion les lectures du ministre de l'Infant. « Je vois, lui écrivait-il pendant la guerre de Sept Ans, « que vous n'aviez pas encore eu le temps de jeter les yeux sur « la *Lettre à Milord Bute*. Ce n'est point une nouvelle histoire « de la négociation, mais des réflexions sur les intérêts de la « nation; et cet ouvrage, bien véritablement fait en Angleterre, « a été traduit ici par les soins du gouvernement qui l'a jugé

---

56. Dutillot à Bonnet, 25 juin 1763; Bonnet à Dutillot, 9 déc. 1760: « Vous trouverez dans la boîte de ce jour l'*Ordonnance du Roi pour les gabelles* où l'on voit expliqué tout ce qui concerne la distribution du sel forcé et du sel volontaire. Elle est de 1680, et c'est une dernière édition qui comprend tout ce qui a été réglé en cette matière jusqu'en 1746. Si vous en avez besoin de plusieurs exemplaires, je vous les ferai tenir... Je joins à cette ordonnance une *Instruction* très utile que MM. les Fermiers Généraux ont fait pour la manutention des greniers ». A. S. P. Cbf. 50 et 45.

57. Dutillot à Bonnet, 24 oct. 1761 et 12 mai 1764; Bonnet à Dutillot, 6 déc. 1763, 29 mai 1764 (expédiant, outre les *Corps politiques*, « une nouvelle édition considérablement augmentée du dernier livre de l'Abbé de Mably ») et 29 janv. 1765. *Ibid.* 46, 50, 51 et 52. — Notons que les frères Faure, libraires à Parme, inscrivaient encore dans leur catalogue imprimé de 1794 (voir ci-dessous, p. 341) « l'*Antifinancier*, ou relevé de quelques-unes des malversations dont se rendent journellement coupables les Fermiers généraux et des vexations qu'ils commettent dans les Provinces... », Amsterdam, 1763, in-8° av. figures, et « *Des Corps politiques*, et de leurs gouvernements. 2° édit. revue et très augmentée ». Lyon, 1766, 3 vol. in-12. (La 1<sup>re</sup> édit. avait été imprimée à Lyon également, chez Pierre Duplain l'aîné et mise en vente à Paris, chez Dessaint et Saillant).

« bon à répandre ». Et l'ambassadeur expliquait la leçon qui pouvait se dégager de ce document, au moment où lord Bute, le conseiller tory de Georges III, venait de renverser l'implacable Pitt<sup>58</sup>. On sait cependant que, devenu ministre, celui qui avait encouragé en Angleterre la formation d'un parti de la paix, se trouva entraîné dans une lutte à outrance.

En matière de politique ecclésiastique, Dutillot puisait volontiers des arguments dans les livres français. C'est ainsi qu'il se procura au début de 1767 une *Dissertation historique et critique touchant l'état de l'immunité ecclésiastique sous les Empereurs Romains*, de Carondas (Paris, C. Desprez)<sup>59</sup>. Mais ce que confirme surtout la correspondance échangée entre le ministre et le trésorier parisien de l'Infant, c'est la longue et infatigable recherche, faite par le premier, de toutes les publications relatives à la Compagnie de Jésus. On sait combien cette littérature fut abondante au XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout dans la quinzaine d'années qui précéda la suppression de l'ordre. Ce sont justement les années qui nous occupent ici et l'on n'est pas étonné de trouver si fréquemment dans les inventaires des boîtes de Claude Bonnet tant de mémoires et de pamphlets sur la question alors brûlante. Sans parler des indications sommaires comme « une brochure sur les Jésuites », « deux brochures des soi-disant Jésuites », qui reviennent si souvent<sup>60</sup>, on y trouve, entr'autres mentions, le « Compte rendu au Roi sur l'affaire des Jésuites », l'« Extrait du Parlement de la doctrine des Jésuites », qui sont des pièces bien connues du long procès; et, en 1765, « l'histoire des Jésuites demandée », dans laquelle on peut voir celle de l'abbé Coudrette, bien qu'elle eût paru quatre ans plus tôt<sup>61</sup>.

58. Argental à Dutillot, 6 déc. 1761. A. S. P. Cbf. 48.

59. Dutillot à Bonnet, 3 janv. 1767. *Ibid.* 54.

60. Par exemple, les 29 sept. et 22 déc. 1761, le 11 mai 1762. *Ibid.* 46 et 47.

61. Bonnet à Dutillot, 17 nov. 1761, 6 avril 1762, 15 janv. 1765. *Ibid.* 46, 47 et 52. — Les titres exacts de ces œuvres sont : « COMPTE RENDU des constitutions des Jésuites par MM. les Gens du Roi, Omer Joly de Fleury, avocat dudit seigneur Roi, portant la parole les 3, 4, 6 et 7 juillet 1761... » Paris, 1761, in-12; « EXTRAIT des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre que les soi-disant jésuites ont dans tous les temps et persévéramment soutenues, enseignées et



De son côté, le comte d'Argental faisait tenir au ministre de Parme des documents sur la question. Il lui écrivait, par exemple : « Je joins une protestation de foi juridique faite « par les Jésuites. Comme il y a toute apparence que c'est « une chose convenue dans la Société et qu'ils en donneront « de pareilles dans toutes les villes du Royaume où ils ont « des établissements, j'ai cru que cette pièce pouvait mériter « curiosité »<sup>62</sup>. Si l'on tient compte, en outre, du zèle patient avec lequel Caylus travaillait à constituer pour Paciaudi et pour Dutillot une collection des publications pour et surtout contre l'ordre, même les plus rares, comme les *Constitutions des Jésuites*, il faut reconnaître que la bibliothèque et le ministère de Parme possédaient sur la question un des recueils les plus complets d'Europe.

#### IV.

De ces ouvrages et des autres qui viennent d'être rappelés, le savant Théatin en fit entrer beaucoup dans les collections aujourd'hui encore conservées à l'ombre du Palais de la Pilotta. Ce n'était pas pour rien que les livres arrivaient par les courriers de France en double ou triple exemplaire et souvent plus, comme le Corneille commenté par Voltaire, comme les différentes éditions de Racine, comme les brochures et livres d'actualité que Bonnet, Caylus (et Mariette quelquefois) envoyaient en même temps.

---

publiées dans leurs livres avec l'approbation de leurs supérieurs et généraux; vérifiées et collationnées par les Commissaires du Parlement en exécution de l'arrêté de la Cour du 31 août 1761... ». Paris, 1762, in-4° (œuvre de Roussel de la Tour, aidé des abbés Minard et Gouget); « Histoire générale de la naissance et du progrès de la Compagnie de Jésus, avec l'analyse de leurs constitutions et privilèges » (par l'abbé COUDRETTE) s. l. 1761, 4 vol. in-8°.

62. Argental à Dutillot, 15 nov. 1761. A. S. P. Cbf. 48. C'est Argental, d'ailleurs, qui s'empressait de faire connaître à l'Infant et au ministre les ouvrages les plus significatifs de Voltaire, son ami. Bonnet écrivait à Dutillot le 27 déc. 1763 : « M. d'Argental m'a remis un livre nouveau de M. de Voltaire intitulé *la Tolérance* qu'il supplie S. A. R. de vouloir bien accepter ». *Ibid.* 51.

Par les lettres qu'il adressait à Dutillot de Paris en 1762, nous savons que Paciaudi s'occupait de recueillir des volumes pour la bibliothèque dont il n'avait pas encore pris possession. C'est le moment où l'espoir d'acquérir soit la bibliothèque du cardinal Passionei de Rome, soit la collection Pertusati de Milan échappe tant au ministre qu'au bibliothécaire. Mais dans la capitale française, le religieux trouve une compensation. « Je me flatte, écrit-il<sup>63</sup>, d'avoir acheté la série presque complète des classiques grecs. Le montant s'en élèvera à 5.000 livres environ, et nous aurons ce que possédait Passionei, et plus que n'a Pertusati ». On sait que les éditions françaises de textes anciens étaient remarquables au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et fort recherchées. Dans une lettre écrite au p. Andrea Mazza l'année suivante, Paciaudi parlait des livres qu'il comptait acheter en France pour compléter le fonds déjà constitué<sup>64</sup>. Dès le début, en effet, don Philippe avait fait passer de son Cabinet à la Bibliothèque destinée au public un choix de volumes assez considérable où les ouvrages français dominaient. Mais ce n'était qu'un commencement. Au printemps qui suivit l'installation du bibliothécaire, Dutillot mit à sa disposition dans les caisses du trésorier Bonnet une somme de 16.000 livres tournois pour l'année en cours et bientôt il organisa avec son sens pratique et sa précision habituelle le mode des commandes et des paiements. Avant la fin de cette même année le consul de France à Gênes, Régny, annonçait l'arrivée par un bateau de Marseille de dix caisses de livres pour S. A. R.<sup>65</sup>.

---

63. Le 26 juin 1762, lettre citée dans le texte italien par Federico ODORICI, « Memorie storiche della Nazionale Biblioteca di Parma », *Atmem*, vol. I, 1863, p. 354.

64. Lettre du 11 fév. 1763, signalée *Ibid.*, p. 360, n. 2.

65. Dutillot à Bonnet, 7 et 28 mai; 25 juin (« Je donne une lettre de change à l'ordre des Frères Faure, payable dans le mois de juillet prochain pour £. 4.414 tournois. Je vous prie de vouloir bien y faire honneur et de reporter le montant à compte de la somme de 16.000 francs que je vous ai prié de tenir à la disposition du p. Paciaudi »); 16 juil. 1763. — Bonnet à Dutillot, 2 août (tiendra note des livres envoyés par la poste, et remettra à Paciaudi « un duplicata des mémoires des libraires qui me fourniront des livres approuvés de M. Mariette, afin qu'il sache toujours le prix des choses qu'il m'aura demandées »); Régny à Dutillot, 9 nov. 1763. A. S. P. *Cbf.* 50.

A la fin de 1764, le banquier acquitte encore au libraire Tilliard, outre « une somme de 642 livres pour une collection complète de gazettes pour la maison de l'Infant », un « mémoire de 8.933 francs pour livres de la bibliothèque ». Après la mort de don Philippe, le régime d'économies imposé par le ministre aux différents rouages de l'administration a sa répercussion sur l'institution en voie d'achèvement. Dutillot suspend certains achats et abandonne surtout les luxueuses reliures<sup>66</sup>. Paciaudi, heureusement, avait eu le temps de faire quelques mois auparavant une acquisition de choix grâce à la libéralité du jeune duc, ou de son ministre. A Mazza, le bénédictin qui devait devenir son adjoint, puis son remplaçant et lui rendre toutes sortes de mauvais offices, le Théatin écrivait le 25 février 1767 : « J'ai eu la Bible de Louis XI de 1476. Je n'ai pas voulu « faire le marché avant de m'être bien assuré que notre « exemplaire sera le troisième, ou au plus le quatrième que « l'on connaisse en Europe. C'est là une bonne affaire. S. A. R. « m'a donné de bonne grâce sur sa cassette les 80 sequins « nécessaires pour avoir un livre qui ne se trouve en aucune « autre Bibliothèque d'Italie, d'Allemagne, de Hollande et « d'Espagne »<sup>67</sup>.

En un temps plus prospère, ou de moindre prévoyance, le duc et son ministre avaient largement pourvu à l'enrichissement de la bibliothèque. En mars 1763, Bonnet envoyait à Dutillot le *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconnet, médecin consultant du Roi*, ou du moins le premier volume de cette publication, dont Caylus eut tant de peine à obtenir le second l'année suivante. Sans doute la plus grande partie de cette collection particulière passa-t-elle à la Bibliothèque Royale ; le catalogue n'en était pas moins un instrument bibliographique utile, comme le catalogue de la bibliothèque de M<sup>me</sup> de Pompadour que Dutillot s'empressa de demander parce qu'on le

---

66. Bonnet à Dutillot, 11 déc. 1764. *Ibid.* 51. Dutillot à Bonnet, 4 juil. 1767. *Cbi.* 904. — Voir aussi dans U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1919, p. 183, n. 4 et 213, n. 2, deux lettres échangées à ce sujet en 1767 et 1768 entre le ministre et le bibliothécaire.

67. Lettre citée par F. ODORICI, « Memorie della Naz. Bibl. di P. », p. 362, n. 4.



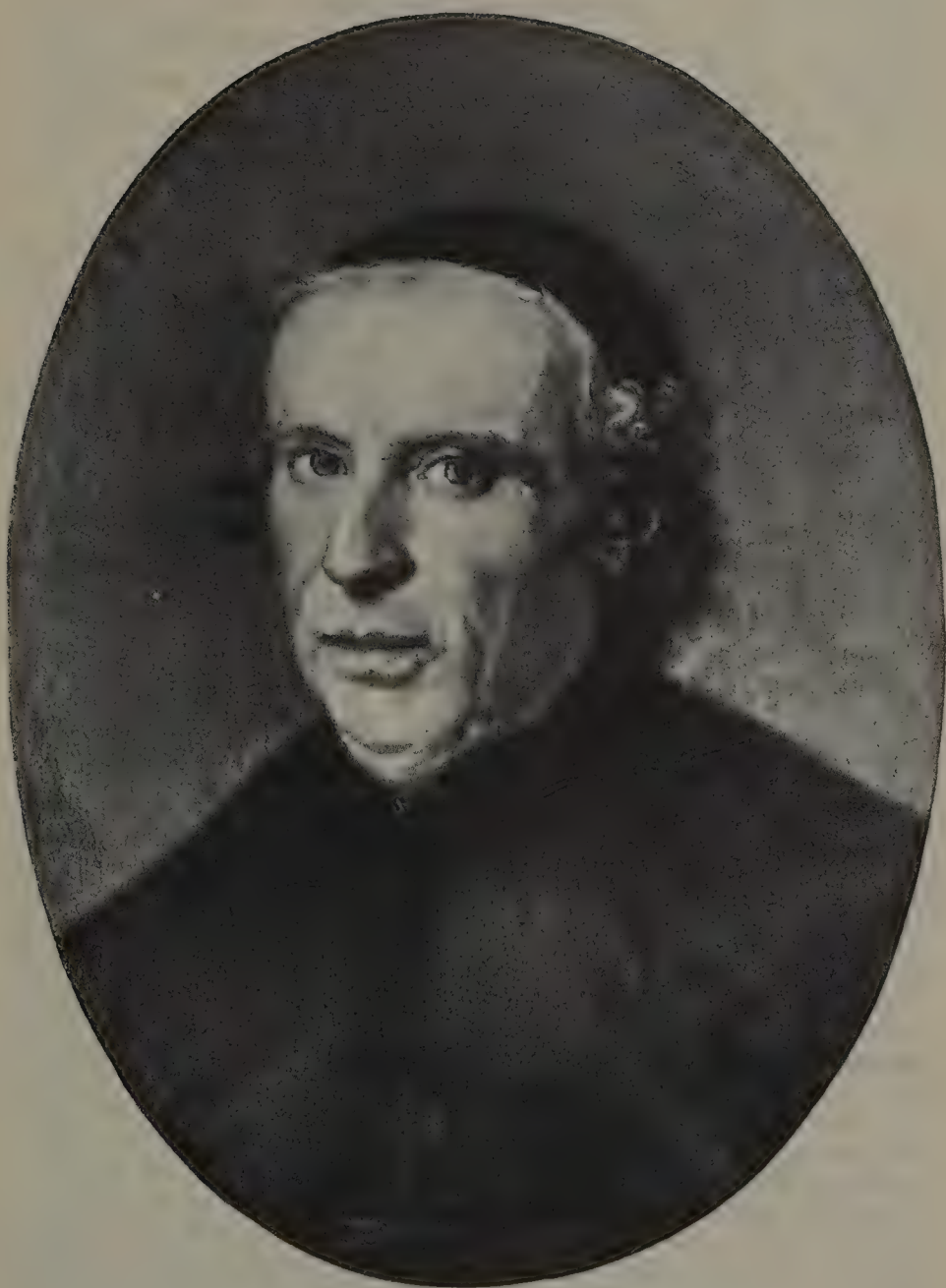
disait « un ouvrage bien fait »<sup>68</sup>. D'ailleurs le ministre tint à se procurer un véritable traité technique sur la matière, la *Bibliographie instructive* de G.-F. de Bure<sup>69</sup>. Grâce aux indications fournies par ces diverses publications, grâce aux recherches des correspondants multiples du marquis de Felino et du religieux, grâce aux nombreuses souscriptions contractées, la Bibliothèque de Parme put se constituer un fonds français qui n'était pas une de ses moindres richesses.

Le catalogue établi par Paciaudi le prouverait abondamment. Mais il est plus simple d'en appeler à un témoignage qui émane aussi du diligent bibliothécaire. Amené à défendre son œuvre, il composa plus tard un *Mémoire* où il se justifia des accusations surnoises portées contre lui. Grâce à cet opuscule, nous savons que les canonistes français étaient représentés à la bibliothèque, qu'elle possédait la rarissime Collection des Consultations des plus célèbres avocats de France, les plus importantes publications des Académies de France. Au sujet de l'histoire de ce pays, l'auteur nous dit que, dans l'impossibilité de constituer un fonds comme il en avait vu un chez certain particulier, c'est-à-dire remplissant une salle immense, il avait voulu réunir « les principaux des livres qui embrassent « l'histoire de la Monarchie française sous les différentes « dynasties, des Institutions dépendant de la Couronne, de la « nation en général, de ses migrations et de ses colonies, des « Provinces d'acquisition ancienne ou récente, des provinces

---

68. Bonnet à Dutillot, 29 mars 1763. A. S. P. Cbf. 50. — Caylus à Paciaudi, 27 août et 30 sept. 1764. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », II, 33 et 42. — Dutillot à Bonnet, 13 avril 1765. A. S. P. Cbf. 52. Le « CATALOGUE des livres de la bibliothèque de feu M<sup>me</sup> la marquise de Pompadour, dame du palais de la Reine », (Paris, J. Thomas Hérisant, 1765), représente, en effet, un fort vol. in-8° de XVI - 404 p. et contient 3.525 articles. Quand Dutillot demanda cet ouvrage, la vente avait déjà eu lieu. Marigny, frère et héritier de la favorite, en retira près de 42.000 £.

69. Dutillot à Bonnet, 2 juil. 1763 (demande « la *Bibliographie instructive*, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers, par Guillaume François de Bure l'aîné, libraire quai des Augustins »). Pour l'organisation d'une institution voisine de la Bibliothèque, le ministre demanda aussi à son correspondant parisien (14 avril 1764) de souscrire à un ouvrage qui allait paraître bientôt : *La Diplomatie pratique, ou Traité de l'arrangement des archives*, par M. LE MOINE, Paris, d'Expilly, 1765, in-4°. A. S. P. Cbf. 50 et 51.



Le père Paolo-Maria Paciaudi  
de l'ordre de Saint Gaëtan de Thiene.

Tableau de Jean-Baptiste GREUZE  
Collection Glauco Lombardi -- Colorno.

*Voir p. 531.*





« limitrophes, des Métropoles ou des villes les plus renommées »<sup>70</sup>. Le p. Paciaudi nous apprend encore qu'il avait réussi à introduire dans les collections ducales les plus célèbres des poètes français de langue latine; une « magnifique série des Poètes français et de ces drames sublimes et châtiés que l'on peut bien dire

*In scenam missos magno cum pondere versus »;*

enfin tout ce que la France avait produit de remarquable dans le domaine de l'archéologie. Sur ces deux derniers points surtout l'organisateur de la Bibliothèque Palatine n'exagérait nullement: Dutillot, Marin, Mariette avaient guidé les acquisitions pour la littérature dramatique; l'abbé Barthélemy et Caylus, pour les « écrivains d'antiquité ». Enfin dans sa *Memoria*, le Théatin faisait état des « innombrables ouvrages périodiques de toute langue et de toute matière » qu'il était parvenu à réunir<sup>71</sup>.

---

70. « Memoria ed Orazione del P. Paolo M<sup>a</sup> PACIAUDI intorno la Biblioteca parmense ». *Parma, co' tipi Bodoniani*. MDCCCXV, p. 10, 12, 13 et 21.

71. *Ibid.*, p. 30, 31, 35 et 36. — Aujourd'hui encore la Bibliothèque de Parme est une des plus riches d'Italie sur ce point: elle est une des rares à posséder, par exemple, une collection suivie de la *Gazette de France* et la collection complète de la *Gazette Littéraire de l'Europe*. — Il nous semble intéressant, pour justifier les propos de Paciaudi, de relever les principales publications françaises qui figurent sur une note de son rival Mazza qui usurpa sa place pendant quelque temps. Il s'agit d'une « Nota delle Opere, e Manifatture per la Biblioteca di S. A. R. le quali sono in corso, ed abbisognano di continuazione », datée du 15 septembre 1774. On y trouve, en italien, les titres suivants que nous rétablissons dans leur teneur française: *Journal des Savants*, *Gazette de France*, *Voyages* de Prévost, *Mémoires* de l'Acad. des Sc. et de l'Ac. des Beaux-Arts de Paris, *Journal d'Aubert* (il s'agit des *Annonces, affiches et avis divers*, qui prirent en 1751 la suite des *Affiches de Paris*), la *Bibliothèque* de Gouget, les trois *Bibliothèques* de Clerc, *Trois siècles de la littérature française* de l'abbé Sabatier de Castres, *Œuvres* de Voltaire, *Journal étranger* (qui avait cessé de paraître depuis longtemps), *Mémoires* de la Société Royale de Nancy, *Bibliothèque* de Dupin et *Bibliothèque* de Cellier, *Mercure de France*, *Histoire romaine* de Rollin, *Dictionnaire Encyclopédique*, *Encyclopédie* édit. de Paris et édit. de Lucques, *Œuvres* de Nollet et de Buffon, *Voyages* de Salmon, *Histoire ecclésiastique* de Fleury, *Œuvres astronomiques* de La Lande, *Histoire de France* de Velly, *Histoire littéraire de la France*, *Œuvres* d'Aguesseau, *Topographie* de Lapilly, *Histoire Romaine* de Catrou, *Tacite* de La Bletterie, *Pline* avec la traduction française, *Catalogue* d'Expilly. A. S. P. Cdt. B. 28.

Dans quelle mesure ces ouvrages atteignaient-ils le public et exerçaient-ils une influence sur les lettrés et le peuple des duchés? Une réponse d'ensemble ne pourra venir qu'au terme de cet ouvrage. En attendant, quelques faits méritent de retenir l'attention.

Que le personnel de la cour et les Français installés dans les duchés fissent leur aliment intellectuel des livres écrits en leur langue, il n'y a rien là d'étonnant. Comme le ministre, les administrateurs ou les industriels ses compatriotes puisaient volontiers des directions techniques dans les publications françaises. C'est ainsi que nous voyons un jour Bonnet envoyer « le livre sur les toiles peintes demandé par M. d'Astier »<sup>72</sup>. Quant aux gens de basse condition, pour les toucher, Dutillot sentait bien qu'il fallait mettre à leur portée, c'est-à-dire traduire en italien, les ouvrages qui contenaient les notions immédiatement utiles. La preuve en sera fournie par certains articles de la *Gazzetta di Parma* ou certaines brochures imprimées par les soins du gouvernement<sup>73</sup>. Par contre, les personnes cultivées s'instruisaient directement dans les ouvrages français. Des médecins et des chirurgiens, par exemple, s'abonnaient à des périodiques d'outremont. Un historien de la politique religieuse de l'époque de Dutillot a retrouvé les traces d'un commerce clandestin de librairie: un soldat vendant à Parme les *Lettres Persanes*, des ouvrages prohibés circulant à travers les duchés<sup>74</sup>.

Pour nous en tenir à la circulation qui se faisait au grand jour, nous citerons le cas éminemment typique de l'*Encyclopédie*. Dutillot contribuait à en procurer tel ou tel volume à Algarotti et au duc de Monteleone. A l'intérieur des états de l'Infant, il n'avait nul besoin d'intervenir pour encourager une

---

72. Bonnet à Dutillot, 12 janv. 1762. A. S. P. Cbf. 47.

73. Avant de mentionner les réalisations, faisons connaître ici un projet. Parmi les minutes des lettres de Dutillot à Bonnet pour l'année 1761, on trouve une note anonyme donnant ce titre d'un « livre qu'il serait bon de faire venir et même de traduire en italien »: *L'art de la teinture des laines et des étoffes de laine, en grand et petit teint*, par M. Hollot, de l'Académie Royale des Sciences et de la Société Royale de Londres (Paris, 1750). *Ibid.* 46.

74. Giovanni DREI, « Sulle relazioni tra la S. Inquisizione e lo stato nei ducati parmensi (sec. XVIII) » in « Studi... dedicati a P. C. Falletti », Bologne, Zanichelli, 1915, p. 593.

diffusion qui se faisait spontanément. Dès 1752, J.-B. Mauro faisait prévenir la marquise de Leyde, M. Routier, le médecin de la cour, et Louis La Combe qu'il allait leur adresser le second volume du fameux dictionnaire. A une question que lui posait Bonnet à la fin de 1756, Dutillot répondait en donnant toutes les précisions voulues pour l'acquisition des volumes déjà parus et qui étaient destinés à Madame, à l'Infant et à son propre bureau<sup>75</sup>. Les Français n'étaient pas seuls à se procurer la volumineuse publication. Par une autre lettre de Mauro, nous savons que le marquis Monti était parmi les souscripteurs. Voici qui est plus piquant : le p. Cattanei, Jésuite de Plaisance, supérieur de la communauté de Venise, écrivait en 1759 à un de ses confrères de Parme pour lui demander de passer chez le libraire Faure et d'y retenir pour son compte l'ouvrage des philosophes<sup>76</sup>. Enfin, si nous nous rapportons à l'une des réimpressions italiennes de l'*Encyclopédie*, celle de Livourne qui parut en 1770 après avoir surmonté divers obstacles et réuni 600 souscripteurs (chiffre qui doubla après la publication du premier volume), nous pouvons faire des remarques plus significatives encore. Cette édition organisée par Giuseppe Aubert, l'ami des frères Verri, compta à Parme 27 « associés ».

---

75. Mauro à Dutillot, 6 juin 1752; Bonnet à Dutillot, 20 déc. 1755; Dutillot à Bonnet, 10 janv. 1756: « Il me faut pour Madame le 5<sup>e</sup> Tome relié en maroquin rouge; pour l'Infant, les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> volumes (on a le 4<sup>e</sup>) reliés de même, excepté le titre au dos qui est vert; pour ce bureau-ci, les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> volumes, reliés en veau avec les armes, vu que j'ai les autres ». A. S. P. Cbf. 41, 42 et 43. — L'*Encyclopédie* et 45 Cahiers des *Arts et Métiers* figuraient dans la bibliothèque privée de Dutillot, au moment de sa mort (« NOTICE des principaux articles de la bibliothèque de feu M. le marquis de Felino... », Paris, 1775).

76. Mauro à Dutillot (qui l'avait prié de rechercher la souscription de La Combe laquelle devait être cédée au libraire Faure, acquéreur de la bibliothèque du défunt), 8 mai 1764: « Je ne trouve que la souscription de M<sup>me</sup> la marquise de Leyde et une pour M. le marquis Monti ». A. S. P. Cbf. 51. — Le p. Cattanei à un Jésuite de Parme, Venise 2 janv. 1759: « Fratello Car.<sup>mo</sup> Vi prego di portarvi da cotesto « Libraio Francese in Parma, e dirli ch' io stò per venire tra poco, che « porterò meco il Moreri di Venezia, e ci darò il denaro che bisognerà « per l'*Enciclopedia*. Che di grazia mi scusino, se ho tardato più di « quel che avevo promesso, però che essendo capo di casa e solo, non « posso tutte le volte attenermi a ciò che penso... » A. S. P. *Carteggio borbonico. Venezia. 1733-1775*. Cart. 19.



L'importance est moins dans le chiffre que dans la qualité de ces personnages. Aucun n'était français, et tous venaient s'ajouter à ceux qu'avaient déjà servi les libraires parisiens. On rencontre parmi eux une espagnole, la marquise Guzman, et un autrichien, le baron de Knebel, trois militaires, plusieurs membres de la famille Sanvitale, dont le comte Alessandro, qui avait été Jésuite. Certains noms n'étonnent pas, qui sont les noms des collaborateurs du ministre réformateur, Schiattini, G.-B. Riga, Nicola Tofferi, G.-B. Tamburini, ou qui appartiennent à l'aristocratie éclairée des duchés<sup>77</sup>. D'autres valent d'être soulignés. Voici d'abord deux hommes qui seront les ministres de don Ferdinand, le marquis Manara et le comte Ventura. Un autre provoque une certaine surprise : c'est le Révérendissime Seigneur Vincenzo Cartelli, titulaire de l'abonnement versé par la *Libreria de' Sig. Teologi*. Le dernier est un des grands noms de l'histoire, c'est à savoir le R. P. Gregorio Chiaramonti, bénédictin. Il représentait sur cette liste<sup>78</sup> la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Jean l'Évangéliste, où il enseignait la philosophie. Il devait être nommé en 1784 évêque de Tivoli, puis évêque d'Imola avant de devenir, au conclave de 1800, le pape Pie VII. Il n'est pas sans intérêt de voir ici en contact avec la science et la pensée françaises le futur auteur d'un écrit qui acceptera le meilleur de la Révolution française, le pontife qui avec Bonaparte établira le Concordat.

Il apparaît ainsi que toute l'importation de librairie dont Parme fut le théâtre ne demeura pas sans effet. Dans toute cette littérature qui passait les Alpes, les œuvres d'imagination et les pièces de théâtre parfois les plus vides tenaient une large place ; mais les livres d'un Rousseau et d'un Mably, les publications qui, sous le couvert de la science, apportaient une

---

77. Les marquis Girolamo Tarasconi Smeraldi, Pier Luigi dalla Rosa del Prato, Antonio Pallavicini ; les comtes Gian Antonio Liberati, et Carlo Barattieri.

78. « Nota delli Sig.<sup>ri</sup> Associati in Parma all' Enciclopedia di Livorno ». A.S.P. Cdt. C. 121. — La troisième édition de l'*Encyclopédie*, « enrichie de plusieurs notes » et dédiée à l'archiduc Pierre-Léopold, grand-duc de Toscane (*A Livourne, dans l'imprimerie de la Société*. MDCCLXX) a été étudiée en détail par M. Ettore LEVI MALVANO, « Les éditions toscanes de l'*Encyclopédie* », *Revue de littér. comparée*, avril-juin 1923, p. 228-248.

renovation de la pensée philosophique exerçaient une influence lente et sourde, même sur les intelligences qui semblaient devoir y être le moins accessibles.

Enfin ce mouvement d'importation que nous avons étudié surtout à l'époque de Dutillet ne devait pas s'arrêter après la chute du ministre. Nous n'en voulons pour preuve qu'un petit in-12, mais volumineux, paru à Parme en français en 1794. C'est le catalogue des Frères Faure, libraires de S. A. R.<sup>79</sup>. Il mentionne des ouvrages en cinq langues; mais, tandis que les livres anglais, espagnols ou portugais y occupent en tout 12 pages, les livres italiens, parmi lesquels les traductions abondent, 126, et les livres latins, une centaine, les français, à eux seuls, y remplissent 324 pages sans compter les suppléments.

Les livres une fois vendus étaient non seulement lus, mais traduits quelquefois et souvent imités.

---

79. « Catalogue des livres français, anglais, espagnols, italiens et latins qui se trouvent en vente chez les frères Faure, libraires de S. A. R. Monseigneur l'Infant, duc de Parme, Plaisance, Guastalla, etc., etc., etc. » *Parme, 1794, vis-à-vis S<sup>te</sup>-Lucie*.





## CHAPITRE IX

---

### LA VIE DE PARME VUE DE FRANCE

- I. *Parme dans l'œuvre des historiens et des mémorialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les événements de Parme jugés au jour le jour par les écrivains et les gazettes. Fêtes et spectacles* ..... p. 345
- II. *L'inoculation de don Ferdinand et une maladie de l'abbé de Condillac. Mort de don Philippe: de l'éloge de la Gazette littéraire de l'Europe au panégyrique de Notre-Dame. Le mémoire du p. Paciaudi sur Velléia* ..... p. 349
- III. *La politique ecclésiastique de Parme suivie et commentée en France. Un article de Deleyre et ses répercussions en Italie* ..... p. 359

Par les gazettes, par les dépêches du représentant ducal, par les lettres des particuliers, les princes et le ministre de Parme, nombre de courtisans et de dignitaires étaient mis régulièrement au courant de ce qui se passait en France: événements politiques et littéraires, nouveautés théâtrales, découvertes scientifiques, campagnes d'idées, contre les Jésuites, par exemple, ou en faveur des nouveaux systèmes économiques. La plus grande partie de ce passé français pendant des dizaines d'années revit pour celui qui peut parcourir les copieuses correspondances et les volumineux dossiers conservés à la Bibliothèque ou aux Archives de Parme. Au milieu de papiers administratifs il a la surprise de découvrir le texte de la « Réponse du roi de

Prusse à D'Alembert sur la statue de M. de Voltaire »<sup>1</sup>, et de reconnaître par là que la curiosité était générale pour les anecdotes de la vie d'outremont puisque les échos et nouvelles concernant les écrivains français couraient à Parme les bureaux d'état.

Par contre, une lettre de Dutillot nous laisserait supposer que, peuple heureux, le peuple des duchés n'avait pas d'histoires. Le ministre écrivait en septembre 1765 à Régny, consul à Gênes, pour le remercier des nouvelles reçues et il ajoutait : « Nous sommes ici dans un petit coin de la Terre dépourvu de matière à faire des anecdotes ; ainsi, ne soyez point surpris si je n'use point de repréailles avec vous ». Cependant nous lisons dans une lettre de M. d'Argental au même ministre : « L'Infant m'a fait l'honneur de me mander qu'il avait été fort content de son voyage de Velléia, que, quoique la fouille n'ait pas rendu, on possédait bien des richesses, et qu'il espérait qu'on allait encore en trouver. Il y avait longtemps, Monsieur, que je me doutais que vous aviez une baguette de féerie dont vous ne vous vantiez pas. Vous venez d'en donner de nouvelles preuves ; vous m'en avez gardé le secret, mais M. Deleyre vous a décelé »<sup>2</sup>. Gracieux, le compliment était

1. Reportons ici les phrases essentielles de la lettre de Frédéric II : « Le plus beau monument de Voltaire est celui qu'il s'est élevé lui-même. Ses ouvrages, ils subsisteront plus longtemps que la Basilique de Saint-Pierre, le Louvre et tous ces bâtiments que la vanité consacre à l'Eternité... Adieu, mon cher d'Alembert, Portez-vous bien jusqu'à ce qu'à votre tour votre statue soit élevée ; sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde ». A. S. P. *Raccolta storica*, 5.

Nous ne parlerons pas des nombreuses nouvelles de France données par la *Gazzetta di Parma*, notamment à l'époque de la guerre de Sept Ans et de la guerre de l'indépendance américaine (« *La Gazzetta di Parma dal Settecento a oggi. Brevi note illustrative nell' occasione della II Fiera Internazionale del Libro, a Firenze* », Parme. Un. Tip. 1925, p. 10). On trouvera plus loin l'indication de quelques compositions poétiques suscitées à Parme par les événements de France postérieurs à 1750.

2. Dutillot à Régny, 21 sept. 1765. A. S. P. *Cbi*. 896. Argental à Dutillot, 20 sept. 1761. *Cbf*. 48. Don Philippe était allé visiter le 2 sept. les fouilles de Velléia. Un dessin de Petitot, gravé par Bossi, rappelle cet événement : « *Pompa Festiva celebrata da' Campagnoli sulle rovine dell' antica città di Velleja in occasione che S. A. R. l'Infante Don Filippo vi si condusse a riconoscerne gli scavamenti il*

aussi gratuit. Dutillot s'entendait parfaitement à mettre en valeur sur place et au dehors les initiatives locales dont souvent, il est vrai, il attribuait aux autres le mérite. Par la force des circonstances qui avaient amené sur le trône ducal une fille de France, mais grâce aussi au ministre intelligent, les yeux d'une partie du public français se tournaient de plus en plus vers ce coin de terre où les anecdotes ne devaient pas toujours manquer.

## I.

Pour enseigner le prince son élève, Condillac s'était fait historien avec la collaboration plus ou moins avouée de Mably. Son *Histoire moderne*, arrivée au Livre XIX<sup>e</sup>, relatif aux suites immédiates de la paix d'Utrecht, tourne court pour traiter dans un Livre dernier « des révolutions dans les lettres et dans les sciences depuis le quinzième siècle ». La réserve du précepteur ducal s'explique. Après avoir exposé les événements qui accompagnèrent la fondation de la dynastie bourbonnienne d'Espagne, il put encore consacrer une page à la fortune du cardinal Alberoni, « imagination bouillante, faite pour former de grandes entreprises, plutôt que pour les bien concerter » ; il put noter que le fils du jardinier de Plaisance avait eu beaucoup de part au mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse et que flattant cette reine « de l'espérance de procurer des établissements à ses fils », il « médita la conquête de l'Italie » ; il relata enfin la mort du cardinal survenue en 1752. Il ne pouvait, sans entrer dans l'histoire même de don Philippe, aller plus loin que la Quadruple alliance de 1722<sup>1</sup>. Mais les historiens ses contemporains qui écrivaient en France n'étaient pas tenus à la même réserve.

---

di 2 Settembre 1761 ». Cette pièce envoyée, avec une description de la fête, par Paciaudi à Caylus, fut déposée par ce dernier au cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi, où elle est encore (A. SÉRIEYS, « Lettres de PACIAUDI », p. 347 et Ch. NISARD, *Corresp. inéd. du C<sup>te</sup> de CAYLUS*, I, 303).

3. « Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme. Histoire moderne. T. VI (XX<sup>e</sup> des « Œuvres complètes de CONDILLAC », Paris, Houel, an VI, 1798), p. 259-260 et 267.



Voltaire, dans son *Précis du Siècle de Louis XV*, ne se fait pas faute de raconter les campagnes des deux Infants d'Espagne, et de juger la conduite des opérations pendant la guerre de Succession d'Autriche.

Plus avant dans le siècle, un autre Français qui avait passé à Parme, l'abbé Millot, auteur de *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV...*<sup>4</sup>, devait fournir des aperçus fort justes sur le règne de don Philippe et sur les événements qu'il avait pu voir de près. Mais ce sont peut-être les mémorialistes proprement dits qui reflètent le mieux l'intérêt que Louise-Elisabeth attira sur don Philippe et sur la terre héritée des Farnèse. Nombreuses seraient les citations que l'on pourrait faire ici des souvenirs du duc de Luynes, du marquis d'Argenson, du cardinal de Bernis, de la correspondance de Grimm. Spontanément, les plus caractéristiques des esprits français suivaient les vicissitudes du duché reconstitué.

C'est dans les milieux et dans les écrits les plus divers que l'on peut presque au jour le jour trouver l'écho des événements de Parme, qu'il s'agisse de la vie de cour, de la littérature ou de la politique. En 1756, après la représentation donnée le dernier jour de carnaval au Collège des Nobles d'une tragédie de Saverio Bettinelli, le duc en fait envoyer des copies manuscrites à la cour de Versailles et... à la cour du roi Voltaire<sup>5</sup>. A partir du moment où l'Infant eut en France un ambassadeur pour son compte exclusif, ce ministre eut à s'occuper de faire connaître au public en même temps qu'aux grands ce qui se passait d'intéressant à Parme. Mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres l'agent le plus actif de Dutillot resta toujours Claude Bonnet. Le premier mandait au second, après les fêtes organisées pour le mariage de M<sup>me</sup> Isabelle : « Vous trouverez ci-joint une description de notre opéra des noces, je vous serai obligé de la faire rédiger et insérer

---

4. « ...composés sur les pièces originales recueillies par Adrien-Maurice duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'état », 2<sup>e</sup> Edit., 6 tomes. Lausanne et Yverdon, Société Typographique. MDCCLXXVIII, T. VI. — Le même écrivain a laissé aussi des souvenirs plus personnels où il juge le gouvernement de Dutillot et expose les intrigues de Marie-Amélie. A. PINGAUD, « Les mémoires de l'Abbé Millot (1726-1785) ». *Nouvelle Revue rétrospective*, 1898.

5. E. BOCCHIA, « La drammatica a Parma », p. 162.

dans les gazettes ». Et le banquier disert de s'exécuter. Il écrit aux auteurs du *Mercure*, du *Journal Etranger* et de l'*Année littéraire* pour leur transmettre à peu de chose près le texte reçu et les prier de tourner cette relation à leur gré<sup>6</sup>. Et bientôt, il peut envoyer la feuille de Fréron où est intercalé le « précis », envoyé par Dutillot, de l'opéra intitulé *les Fêtes de l'Hymen*. Il annonce en outre qu'un article paraîtra aussi au *Journal Etranger* « qui passe pour être bien fait depuis que l'abbé Arnaud le rédige »<sup>7</sup>.

Que les nouvelles de Parme arrivassent jusqu'à un public étendu et fussent commentées dans Paris, nous en avons la preuve dans les dépêches du comte d'Argental. Un peu après la création du Régiment des Gardes, qui avait amené à Parme deux officiers supérieurs des armées du Roi, l'ambassadeur écrivait : « Les « oisifs des promenades et des cafés, qui cherchent partout « matière à nouvelle, en ont voulu faire une de notre augmen- « tation ; mais le public éclairé n'y a vu que ce qui est, c'est-à- « dire le projet sage de S. A. R. de donner à son militaire plus « de dignité, de décence et d'avoir l'occasion d'y placer un plus « grand nombre de jeune noblesse »<sup>8</sup>.

---

6. Dutillot à Bonnet, 27 sept. 1760 ; Bonnet à Dutillot, 14 octobre. A. S. P. Cbf. 45.

7. Bonnet à Dutillot, 28 oct. 1760 ; Dutillot à Bonnet, 8 nov. 1760 : « J'ai reçu la feuille de Fréron, dans laquelle il a inséré l'article de nos fêtes ». A. S. P. Cbf. 45. — On trouve, en effet, dans l'*Année Littéraire* pour l'année 1760, à la fin de la Lettre XV, datée de Paris 3 octobre (T. VI, p. 350-365) une notice sur « Les Fêtes de l'Hyménée ». Ces pages ont échappé à M. P. Van Tighem, auteur de « *L'Année littéraire* (1754-1790) comme intermédiaire en France des littératures étrangères ». Paris, F. Rieder, 1917.

Quant au *Journal Etranger*, fondé en 1754, il venait d'être repris par Arnaud après deux interruptions dont la dernière avait duré toute l'année 1759 (HATIN, « Bibliographie de la presse française », p. 47 ; et surtout « PROSPECTUS du Nouveau Journal Etranger » publié en janv. 1760, à Bruxelles et qui se trouvait à Paris, chez Michel Lambert, fascicule in-12 de XXXX pages). L'article sur « Les Fêtes de Parme et de Vienne, faites à l'occasion du mariage de l'Archiduc Joseph... » se trouve dans le fascicule de novembre 1760, p. 178-209. — Argental qui semble avoir eu des relations surtout au *Mercure* adressait encore en 1762 à ce journal une relation de la cérémonie où don Ferdinand fut revêtu des insignes de l'ordre du Saint-Esprit (lettre à Dutillot, du 18 sept. 1762. A. S. P. Cbf. 49).

8. Argental à Dutillot, 15 juil. 1764. *Ibid.*

Bientôt, avec l'appui déclaré du duc de Praslin, Arnaud et Suard fondaient la *Gazette littéraire de l'Europe*. On se rappelle que Dutillot fut appelé à concourir au succès de l'entreprise. Par le moyen du nouveau périodique français, il eut à cœur de faire connaître la *Gazzetta Medica* qui paraissait alors à Parme<sup>9</sup>. La matière que l'on pouvait retirer de ce journal scientifique était trop spéciale et de Paris, par la voie de M. d'Argental, on demandait autre chose. « Je vous rends bien des grâces, Monsieur, du soin avec lequel vous continuez de m'adresser la « *Gazzetta Medica*. Vous verrez par la lecture de la dernière « feuille qu'on en fait usage, mais M. le duc de Praslin désirerait « fort que vous ne vous bornassiez pas à ce qui concerne la « médecine, et que vous fissiez part, ainsi que vous l'avez annoncé, des richesses littéraires d'une grande partie de l'Italie ». Le ministre répond qu'il a donné à M. de Rochechouart presque tous les mémoires qu'il a fournis; mais comme une partie seulement de cette matière a paru, il pense que le reste forme « un petit magasin » pour les feuilles suivantes; en attendant on travaille à ramasser d'autres matériaux, il en a chargé trois personnes<sup>10</sup>.

Quelles sont ces trois personnes? Depuis longtemps Angelo Pezzana en a signalé deux: son propre père Giuseppe, qui vers cette époque reçut une pension comme *Letterato della R. Corte*, et le p. Andrea Mazza<sup>11</sup>. La troisième, plus illustre, était le Bibliothécaire lui-même. A ces collaborateurs parmesans de la *Gazette* allaient bientôt s'en ajouter d'autres, comme le jeune Ponticelli. Des Français même allaient se joindre à eux. En août 1764, Argental en désignait un qu'il avait contribué à installer à Parme: « J'imagine, disait-il, que M. Le Suire ne

9. H. BÉDARIDA « La *Gazzetta medica* di Parma ». *Aspp.* 1925, p. 215-216.

10. Argental à Dutillot, 19 mai 1764; Dutillot à Argental, 2 juin 1764. A. S. P. Cbf. 49. L'article auquel l'ambassadeur fait allusion est en effet inséré dans la *Gazette littéraire de l'Europe* du 16 mai (N° 13, T. I, p. 294-296).

11. A. PEZZANA, « Mem. degli scritt. e letterati parmig », VII, 305. En ce qui concerne le p. Mazza, auquel Dutillot demandait 4 *extraits* par mois, on peut voir la correspondance échangée entre le ministre et lui dans le Ms. 646 de la B. P. P.



sera pas inutile à cette besogne, et que vous lui pourrez donner cette récréation qui en est une véritable pour un homme de lettres »<sup>12</sup>. L'officier de la Secrétairerie d'Etat fut-il appelé à rédiger quelques-unes des notes envoyées de Parme au journal de l'abbé Arnaud et de J.-B. Suard? Ce qui est certain, c'est que, par sa collaboration, un autre Français allait soulever des tempêtes.

En attendant, on trouvait dans la *Gazette littéraire* de novembre 1764 une lettre sur les spectacles à Parme dont l'ambassadeur avait pu annoncer la publication dès le début d'octobre: « La cour de Parme, y lisait-on, qui depuis dix ans se distingue par la beauté de ses Spectacles dans la patrie même des Beaux-Arts, a tout mis en œuvre ce printemps dernier pour augmenter le concours des Etrangers que son théâtre ne cesse d'attirer... ». Suit le compte rendu des représentations du *Héros Chinois* de Métastase et des deux ballets dont le spectacle était embelli. Un éloge particulier était décerné aux « deux Italiens élevés à l'Ecole de l'Opéra de Paris » (Bianchi et Campioni), à M<sup>lle</sup> Favier, « danseuse française, recherchée dans les mille Théâtres d'Italie », enfin au « grand art de Bibiena », le peintre qui avait été chargé des décors<sup>13</sup>.

## II.

Un autre événement de la cour de Parme eut une répercussion beaucoup plus immédiate sur la rédaction non seulement du journal littéraire inspiré par le ministère français, mais encore de la *Gazette de France*. L'épisode de l'inoculation de don Ferdinand a été raconté souvent. Courante, obligatoire

---

12. Argental à Dutillot, 11 août 1764. Dans sa réponse, du 25, Dutillot annonce comme imminent l'envoi de l'article sur Velléia, dont il sera question plus loin. A. S. P. Cbf. 49.

13. Argental à Dutillot, 3 oct. 1764. *Ibid.* — Supplément à la *Gazette Littéraire de l'Europe*, N° 43, dimanche 4 nov. 1764. T. III, p. 220-224. Une note de la p. 220 explique le retard dans la publication. La *Gazette* avait déjà mentionné la tentative, opérée à Parme, d'une réforme de l'opéra italien. Cette mention se trouve dans l'Eloge funèbre d'Algarotti, écrit par Voltaire et inséré dans le N° 20 du 7 juin 1764, T. II, p. 52; voir aussi « Œuvres complètes de VOLTAIRE ». T. 25 (Mélanges, IV), Paris, Garnier 1879, p. 195-196.

aujourd'hui, une telle opération était en 1764 un véritable événement, qu'il s'agit de sujets princiers ou de simples particuliers. Sans doute l'Europe avait vu déjà la princesse de Galles faire inoculer ses deux filles en 1721, au moment des premières expériences tentées en Angleterre sur les suggestions de lady Worthley Montague, puis, à une époque où la diffusion de la méthode nouvelle semblait compromise en France, le duc d'Orléans, fils du Régent, soumettre à cette cure ses deux enfants<sup>14</sup>. Le comte d'Argental n'en avait pas moins hésité en 1760 à proposer ce remède à don Philippe. L'Infant venait de perdre sa femme, emportée par la petite vérole; il nourrissait pour ses enfants des craintes que la mort de l'Infante Isabelle devait justifier si vite: « J'aurais bien été tenté, mandait à Dutillot l'ambassadeur, de lui parler de l'inoculation... Mais j'ai craint de trop choquer une opinion (je n'ose dire un préjugé) dont je ne saurais croire qu'il est exempt, puisque c'est une façon de penser reçue dans presque toute l'Italie »<sup>15</sup>.

Le traitement nouveau était moins discuté en Italie qu'il l'était en France. A Parme, le ministre et le duc lui-même en encourageaient la diffusion. Ils n'eurent aucune difficulté à suivre les exemples que nous venons de rappeler. Don Ferdinand se soumit à l'épreuve avec un courage attesté par tous les contemporains. Le fameux médecin genevois Tronchin, venu exprès de Paris, accomplit l'opération le 22 octobre 1764<sup>16</sup>. La

---

14. Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité (1747-1793) et Louise-Marie-Thérèse-Balthilde, duchesse de Montpensier (1750-1822). L'inoculation fut faite par Tronchin le 25 mars 1756 et donna naissance au poème de Poinsinet, « L'Inoculation », dédié au duc d'Orléans.

15. Argental à Dutillot, 10 mars 1760. A. S. P. Cbf. 48. — Sur la diffusion de l'inoculation dans les duchés de Parme, consulter U. BENASSI « ...L'inoculazione del vaiuolo principalmente nei ducati parmensi », *Bsp.*, janv.-mars 1912 et H. BÉDARIDA « La *Gazzetta Medica...* », p. 205-209.

16. Ch. NISARD, « Tronchin » (ext. de la *Revue Médicale*), Paris, Moquet, 1879 et « ...Une valet ministre », p. 28-52. G. NASALLI-ROCCA, « Una inoculazione del vaiolo nel 1764 », *Strenna Piacentina*, an. XVIII, 1892. H. TRONCHIN, « ...Théodore Tronchin (1709-1781) », p. 123-128. Alfredo FRASSI, « Di una variolazione principesca nel 1764 », *Aup.*, mai-août 1912. — Le D<sup>r</sup> Tronchin envoya de Parme plusieurs

*Gazzetta di Parma* du 9 novembre la raconta au public des duchés. Le ministère français comprit l'utilité de répandre une nouvelle aussi favorable aux progrès de l'inoculation. Le comte d'Argental, exprimant sa satisfaction pour la réussite de l'expérience, écrivait à Dutillot : « M. le duc de Praslin, à qui j'ai  
« montré tous ces détails, en a été infiniment touché. Il veut  
« qu'ils soient insérés dans les deux Gazettes, en les distribuant  
« suivant la matière qui appartient à chacune. Les faits seront  
« dans la *Gazette de France*. La lettre des communautés et  
« l'explication de la médaille dans la *Gazette littéraire* ». En effet, quelques jours après, cette dernière publiait un article sur la vaccination du prince Ferdinand, sur la joie populaire qui avait suivi, sur les honneurs accordés à Tronchin. L'écrit rappelait que l'allégorie de la médaille remise au médecin était empruntée aux *Mémoires* de La Condamine sur l'inoculation et concluait en opposant au succès de l'opération la mort récente du prince de Darmstadt, qui avait succombé à la petite vérole à Borgo San Donnino. « Pendant que les adversaires de l'ino-  
« culation l'attaquent par des subterfuges d'écoles et de petites

---

lettres à Grimm; et Henry Tronchin a cité celle du 22 oct. 1764, conservée inédite dans les collections familiales.

De son côté, Deleyre annonça à Rousseau la nouvelle de l'opération accomplie avec le « succès ordinaire » à Tronchin : « Je n'ai point vu votre compatriote, ni même n'ai cherché à le voir depuis que j'ai su qu'il n'avait plus de liaison avec vous... » (2 nov. 1764. — « J.-J. Rousseau... correspond. publiée p. M. G. STRECKEISEN-MOULTOU », I, 239-240). Le philosophe ne répondit que le 10 fév. 1765, de Motiers : « Je savais déjà par les bruits publics ce que je savais des triomphes  
« du jongleur Tronchin dans votre cour. La pierre renchérira s'il faut  
« un buste à chaque inoculateur de la petite vérole; et je trouve que  
« l'abbé de Condillac méritait mieux ce buste pour l'avoir gagnée que  
« lui pour l'avoir guérie » (« Œuvres de J.-J. Rousseau », édit. Lequien, 1822. T. XIX, 3<sup>e</sup> de la Correspondance, p. 113. — Nous verrons que le buste offert à Tronchin se réduisait à une médaille).

Dutillot enfin communiqua des nouvelles détaillées à divers correspondants. Régny, par exemple, lui écrivait de Gênes, le 7 nov. 1764, pour remercier et présenter ses félicitations (A. S. P. *Cbf.* 51). Au comte d'Argental, le 20 oct., il annonçait la détermination du prince et exposait les préparations de l'opération, puis, le 13 nov., il rendait compte de celle-ci et des cérémonies en l'honneur de Tronchin (B. P. P. *Ms.* 573, p. 185-186 et 191-192). Toute une collection d'adresses de félicitations des autorités de l'état est conservée à l'A. S. P. *Cdt.* C. 4.



« intrigues, toute l'Europe nous fournit les faits les plus nombreux et les plus éclatants qui en attestent l'utilité »<sup>17</sup>.

Un autre événement, qui touchait les philosophes, défrayait en même temps la chronique et les correspondances. Au moment où l'on immunisait don Ferdinand contre la terrible maladie, son précepteur était mis par elle en grave danger. Le bruit de sa mort courut même à Paris, et Voltaire put écrire la spirituelle lapalissade que l'on connaît : « Vous savez à présent que l'abbé de Condillac est ressuscité ; et ce qui fait qu'il est ressuscité, c'est qu'il n'était pas mort... Dieu merci, voilà un philosophe que la nature nous a conservé ». Dutillot profita de la circonstance pour agir à Versailles auprès de Praslin et de M. de Jarente en vue de faire accorder enfin l'abbaye promise au précepteur ducal. Une amie commune, M<sup>me</sup> de Vassé sans doute, annonça de Paris à Rousseau la maladie et la guérison de Condillac, le tout dans la même lettre, « ce qui, commente le citoyen de Genève, me sauva de l'inquiétude d'apprendre la première nouvelle avant l'autre... La même amie me marque qu'il doit retourner en France l'année prochaine et que peut-être aurai-je le plaisir de le voir. Ainsi soit-il »<sup>18</sup>.

Le double événement touchant la santé de don Ferdinand et de son précepteur inspira la muse de Frugoni. Les lettrés français purent connaître par un même article de la *Gazette littéraire*

17. Argental à Dutillot, 17 nov. 1764. A. S. P. Cbf. 49. — *Gazette litt. de l'Eur.*, N° 46, mercredi 21 nov. 1764. T. III, p. 314-318 : « Extrait d'une lettre écrite de Parme, le 3 novembre 1764 ». — Il parut aussi, formée des articles des deux gazettes une « RELATION de l'inoculation de S. A. R. Ferdinand de Parme... ». Paris, imp. de Lottin, 1764, in-8°, que Caylus s'empessa d'envoyer à Paciaudi le 2 déc. (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 59). La *Gazette littéraire* publia encore, dans son N° 6 du 3 avril 1765 (T. V, p. 143-144) le texte latin d'une lettre de compliments adressée par G. B. Morgagni, « l'un des plus savants médecins de l'Europe », *eximio ac celeberrimo viro T. Tronchin*. Cette lettre fit le tour de la presse : reproduite dans la *Gazette salubre* de Bouillon (18 avr.), elle figura le 8 juin dans le *Giornale di Medicina* de Venise (T. IV, p. 15). Pour arriver de Padoue à la cité lagunaire, l'épître avait dû passer par Paris et la principauté de Bouillon !

18. Voltaire à Bordes, Ferney 4 janv. 1765. « Œuvres complètes... », T. 43. Corresp. XI, p. 424. Dutillot à Argental, 1<sup>er</sup>, 8 et 29 déc. 1764 et à Jarente, 8 déc. 1764. A. S. P. Cbf. 49 (v. aussi plus haut, p. 251). Rousseau à Deleyre, 10 fév. 1765 (lettre déjà citée ci-dessus, n. 16).

de l'Europe, le « Chant présenté à S. A. R. l'Infant Don Philippe par la Communauté de Parme, au sujet de l'Inoculation de la petite vérole sagement ordonnée et très heureusement exécutée dans le Prince Héréditaire Ferdinand de Bourbon » et les vers consacrés par *Comante* « à la Philosophie et à l'amitié ». La matière, disait l'auteur de l'*extrait* paru en juin 1765, n'était plus nouvelle, « mais des vers immortels ne sont jamais tardifs ». Et il donnait, agrémentée de citations italiennes, une analyse détaillée des deux poèmes. Les citations étaient particulièrement abondantes pour la pastorale adressée à l'abbé de Condillac, l'une d'elles s'accompagnait d'une traduction en vers comme on en pouvait faire au temps des *belles infidèles*<sup>19</sup>.

Bientôt, ce fut un triste événement que les journaux annoncèrent aux Français ; après la mort de l'Infante, celle de l'Infant, victime du même mal. La *Gazette littéraire* ne se contenta pas de donner sèchement la nouvelle. Elle publia un éloge du défunt sous ce titre : « Lettre du comte Philippe-Marie Ponticelli de Parme » et qui débutait par ces lignes : « Vous vous empres-  
« serez sans doute à orner votre Gazette du nom d'un Sou-  
« verain dont on déplore amèrement la mort prématurée et  
« qui jusqu'au dernier moment fut adoré de son Peuple. Il  
« aima la Philosophie et les Lettres et fut leur Protecteur et

---

19. *Gaz. litt. de l'Eur.*, en tête du N° 12, du 1<sup>er</sup> juin 1765 (T. V, p. 321-331). Nous croyons intéressant de donner la transition imaginée par le journaliste pour passer de l'un à l'autre poème : « Non content  
« d'offrir l'encens d'un Peuple entier à l'Héritier des Etats de Parme,  
« M. l'abbé Frugoni a voulu consacrer ses vers à la Philosophie et à  
« l'Amitié. Après avoir chanté un jeune Prince sauvé des dangers de  
« la petite vérole par l'Inoculation, il a célébré son Précepteur, qui  
« dans le moment où son auguste Elève s'affranchissait... des pièges  
« de la mort, tomba dans ses filets, et faillit à périr de la maladie  
« naturelle que l'art venait d'épargner au Sang des Bourbons. La  
« trompette convient aux enfants des Rois, et la musette doit plaire  
« aux Philosophes. C'est par un chant pastoral que M. l'abbé Frugoni  
« a loué M. l'abbé de Condillac d'une manière conforme à son carac-  
« tère simple et modeste ». (p. 326-327). Voir P. MARTINI, « G. Du Tillot », p. 90 et C. CALCATERRA, « Il Frugoni prosatore », p. 116-117. On trouvera plus loin (p. 446-448) le titre exact et une analyse du poème de Frugoni.

« leur Père »<sup>20</sup>. A vrai dire cet éloge n'était pas inédit. Il ne faisait que reprendre, en les dépouillant de leur rhétorique, les termes d'un article écrit pour les *Novelle letterarie* de Florence et paru le 30 août précédent. L'auteur, le jeune comte Ponticelli, fils du premier médecin de Parme, Antonio Silvestro, était un protégé de Dutillot; il avait étudié à Pise aux frais du gouvernement de Parme et se trouvait alors à Florence pour y compléter ses connaissances de droit régalien. Il se livrait d'ailleurs au journalisme et il avait écrit l'année d'avant, non sans sans un vif à-propos, une réponse à *Aristarco Scannabue*, le Baretti de la *Frusta letteraria*<sup>21</sup>.

L'émotion produite en France par la mort de l'Infant avait été profonde. Dans une lettre au duc de Richelieu, Voltaire avait vu dans cet accident « une belle leçon de l'inoculation ». Tous les correspondants français de la cour de Parme jusqu'aux plus bourgeois, avaient manifesté un regret sincère. La nouvelle s'était répandue à Lyon le 26 juillet, le personnel de la maison Mauro en informait son maître qui arrivait dans la ville; Mauro se rendait « chez M. le Commandant » pour s'instruire du fait. Puis, dans son trouble, il écrivait à Dutillot: « mes sangs glacés me laissent à peine la force d'exprimer à V. E. la douleur dont je suis accablé »<sup>22</sup>. Ce fut l'abbé Jean de Beauvais qui, dans une

---

20. *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 19 du 15 sept. 1765. T. VII, p. 53-58. — Sans dire sur quoi il appuie son jugement, U. BENASSI (« G. Du Tillot » — extr. sur « la Politica ecclesiastica », p. 132, n. 6), assure que la lettre ne plut pas à Dutillot qui avait pour son compte commencé un éloge, mais qui ne l'acheva pas. L'ébauche de Dutillot ne correspondait-elle pas plutôt au désir de satisfaire le panégyriste sacré dont il va être question ci-après?

21. [Filippo Maria PONTICELLI] « Breve elogio di S. A. R. l'Infante Don Filippo di Borbone, Duca di Parma, Piacenza e Guastalla, etc., etc. Estratto Da un Articolo delle *Novelle Letterarie* di Firenze de' 30. Agosto 1765 ». In *Firenze*, MDCCLXV. *Appresso Andrea Bonducci*, p<sup>t</sup> in-8°, 16 p. — « Lettera del C. F. M. G. G. P. A. A. E. Filologo Etrusco ad Aristarco Scannabue » (datée de Certaldo, 10 avr. 1764), in-8°, 32 p. — Ponticelli le fils a laissé des ouvrages de plus longue haleine: « Alcune eresie dell' intelletto umano », Lucques, s. nom. d'édit., 1766, et « Pensieri filosofici ed una dissertazione sulla polizia urbana », Lucques, Giusti, 1767.

22. Voltaire à Richelieu, 30 juillet 1765 « Œuvres complètes », T. 44 (Corresp. XII), Paris, Garnier, 1881, p. 35. — J.-B. Seregni et J.-B. Mauro à Dutillot, 26 juil. 1765. A. S. P. *Cbf.* 52.



cérémonie à la vérité un peu tardive, prononça le 13 mars 1766 à Notre-Dame de Paris l'Oraison funèbre de don Philippe. Le courageux orateur qui, prêchant à Versailles le Jeudi-Saint de 1773, devait lancer à Louis XV et à M<sup>me</sup> du Barry l'allusion fameuse « Salomon, rassasié de voluptés..., finit par en chercher d'une espèce nouvelle dans les vils restes de la corruption publique », et qui y gagna l'évêché de Senez<sup>23</sup>, l'ecclésiastique rigide ne pouvait pas, ainsi que le jeune juriste parmesan, célébrer le prince ami des nouveautés; son discours le loue, au contraire, de « ne donner aucun accès à la philosophie dans ses états ». Comme, sous son grand nom, l'abbé est un plébéen, on lit cependant dans sa péroraison: « Quelle fermeté à contenir les préjugés impérieux des grands et les restes de ce droit féodal qui fit gémir si longtemps en Europe la religion et l'humanité »<sup>24</sup>.

Du reste, la première idée avait été de confier non pas à Beauvais, mais à un prélat le soin d'exprimer le deuil de la France. Le comte d'Argental écrivait à Dutillot le 2 août 1765: « Le Roi a ordonné un service à Notre-Dame. L'évêque de « Lescar est chargé de l'oraison funèbre; il doit venir me « demander des renseignements, et comme je ne puis lui rien « dire qui ne soit avantageux à la mémoire de l'Infant, assu- « rément je ne lui cacherai rien. Mais je n'en sais pas assez et « M. de Praslin, qui désire autant que moi que rien ne soit « oublié de tout ce qui peut l'honorer, m'a chargé positivement « de vous demander des mémoires ». Le diocèse béarnais avait alors à sa tête Marc-Antoine de Noë; celui-ci se mit directement en relations avec le ministre de Parme et avec ceux qui pouvaient l'éclairer sur son sujet, comme l'évêque de Grenoble, Jean IV de Caulet qui avait bien connu don Philippe de 1742 à 1748, puisque Chambéry était alors de son ressort spirituel. M. de Grenoble avait d'ailleurs exprimé ses condoléances à Dutillot qui lui répondit le 14 septembre: « Monsei-

---

23. BACHAUMONT, « Mémoires secrets ». Londres, John Adamson. T. VI (mars-mai 1773) et VII (avril 1774).

24. « Oraison funèbre de... Don Philippe de Bourbon, Infant d'Espagne, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalle, prononcée dans l'église N.-D. de Paris, le 13 mars 1766, par M. l'abbé de BEAUVAIS... », Paris, G. Desprez, 1766.

« gneur, Nous sommes plongés dans le deuil et dans la  
 « tristesse. C'est une consolation pour nous de voir qu'on  
 « partage nos larmes. Je suis très persuadé de la douleur que  
 « vous a causé le funeste événement que nous pleurons, et très  
 « sensible à l'intérêt obligeant que vous avez la bonté de prendre  
 « à ce qui me regarde en particulier.

« J'ai reçu, Monseigneur, un écrit de M. l'évêque de Lescar  
 « dans lequel il me propose avec beaucoup d'esprit d'ordre et  
 « de netteté sur la vie de feu S. A. R. des questions qui an-  
 « noncent dans lui une grande capacité. Je tâcherai de lui  
 « communiquer d'après son plan et celui que vous m'exposez  
 « le plus de lumières que je pourrai recueillir. Les entretiens  
 « que vous voudrez bien avoir avec lui sur cette matière seront  
 « un secours pour lui, et une obligation que vous auront tous  
 « ceux qui sont attachés à la mémoire de l'Infant »<sup>25</sup>. Pourquoi  
 l'abbé de Beauvais remplaça-t-il M. de Noë? Nous ne savons.  
 En tout cas, il semble que le discours de Notre-Dame ait fait  
 bon effet à Parme. En attendant l'édition imprimée, Dutillot  
 disait de l'Oraison funèbre: « La manière dont elle a été reçue  
 « en France ne laisse à S. A. R. aucun doute sur le mérite de  
 « l'ouvrage; elle est justement sensible au zèle avec lequel  
 « M. l'abbé de Beauvais s'est acquitté de la commission dont  
 « il était chargé et à l'honneur qu'il s'est fait dans cette  
 « occasion »<sup>26</sup>.

Entre-temps, la *Gazette littéraire de l'Europe* avait publié  
 en deux tranches un article sur les découvertes de Velléia. Le  
 mémoire demandé au p. Paciaudi par Dutillot au milieu de 1764  
 ne fut prêt qu'au début de l'année suivante et ne parut que le

---

25. Argental à Dutillot, 2 août 1764. B. P. P. Ms. 573, p. 260-261.  
 Dutillot à M. l'Evêque de Grenoble, Parme 14 septembre 1765. A. S. P.  
*Cbf.* 52. Jean IV de Caulet fut consacré évêque de Grenoble le 14 avril  
 1726 et mourut sur son siège épiscopal le 27 sept. 1771. Marc-Antoine  
 de Noë, fut évêque de Lescar du 12 juin 1763 à 1801 date où il abdiqua  
 la dignité, l'évêché étant supprimé par le Concordat. Nommé évêque  
 de Troyes en mai 1802, il mourut le 22 sept. de la même année.  
 P. B. GAMS, « Series episcoporum Ecclesiae catholicae », Ratisbonne,  
 Manz, 1873, p. 557, 564 et 644.

26. Dutillot à Argental, 5 avril 1766. B. P. P. Ms. 573, p. 343.

3 et le 31 mars<sup>27</sup>. Dans ses lettres au comte d'Argental, Dutillot justifiait ce retard par des causes fortuites. Le 25 août, il avait annoncé l'envoi de l'article pour le courrier suivant et l'ambassadeur de Parme avait répliqué que cet écrit ferait plaisir aux auteurs de la Gazette et que le public désirait depuis longtemps quelque chose sur les fouilles du duché de Plaisance. Une indisposition du p. Paciaudi obligeait le 22 septembre à envoyer d'autres notices à la place du manuscrit attendu. En octobre le Théatin était complètement rétabli, mais il s'absentait pour plusieurs semaines. Fuyant la lourde chaleur de Colorno, il avait fait une nouvelle excursion à Velléia, puis entrepris le plus long voyage de Pesaro. A son retour en décembre, il avait été de nouveau pressé par Dutillot de livrer son ouvrage et Argental, sans se décourager des atermoiements, écrivait encore les tout derniers jours de l'année: « Nous recevrons avec bien du plaisir l'article sur Velléia. Il est intéressant pour lui-même; et le fond y gagnera sûrement par la forme que lui donnera le père Paciaudi »<sup>28</sup>. Faut-il croire qu'il y avait d'autres raisons, plus profondes, au peu d'empressement de l'antiquaire italien? Il trouvait insipide et ridicule la gazette à laquelle il était appelé à collaborer<sup>29</sup>. Mais quel moyen plus sûr d'en relever le niveau que de se hâter d'y écrire?

Certes le périodique d'Arnaud et de Suard n'était guère fait pour une étude comme les compositions savantes, mais verbeuses et souvent mal ordonnées, qui sortaient de la plume de l'historiographe de Malte. Certaines lettres que lui adressait alors Caylus laisseraient entendre que Paciaudi pensa d'abord à une savante dissertation latine accompagnée de plans, de cartes, de monuments gravés. L'auteur ne pouvait proposer un semblable ouvrage à une gazette. On est donc autorisé à sup-

---

27. *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 64, dimanche 3 mars 1765 et supplément N° 5 du 31 mars 1765, T. IV, p. 353-360 et T. V, p. 79-88. Le premier article s'intitule « Mémoire sur l'ancienne Capitale des Velléiates » (on trouvera plus loin un passage emprunté aux p. 353-354), et le second: « Suite du Mémoire sur Velléia ».

28. Dutillot à Argental, 25 août, 22 sept., 20 oct., 15 déc. 1764; Argental à Dutillot, 8 sept. et 29 déc. 1764. A. S. P. Cbf. 49.

29. Paciaudi à Mazza, 16 août 1764: deux mots cités par U. BENASSI, « La mente del p. Paciaudi... », p. 8.



poser qu'il entendait faire d'une pierre deux coups : une docte étude digne du correspondant qu'il était de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; et, pour le vulgaire, un mémoire dont, selon le mot de Dutillot, les auteurs de la *Gazette littéraire* pussent « tirer quelque parti ». C'est du premier dessein que les lettres de Caylus portent la trace ; tandis que sur le second le religieux avait gardé le secret vis-à-vis même de son ami, qui lui écrivait le 14 avril 1765 : « Je vois par une lettre que, « je crois, vous avez écrite de Velléia, qui est insérée dans la « *Gazette littéraire*, et que je soupçonne être de vous, qu'il ne « faut plus compter sur les fouilles et qu'elles ne sont plus « praticables ». De loin, l'archéologue français était plus enthousiaste, semble-t-il, que son émule italien. Comme Paciaudi devait en octobre précédent se rendre à nouveau sur le terrain désenseveli, le comte avait cru utile de ranimer le zèle du religieux : « Je suis persuadé que la vue du local et l'assemblage de tout ce qui aura été trouvé vous aura raccommo-  
dé un peu avec Velléia pour lequel je trouve que vous commencez à avoir un peu trop d'injustice »<sup>30</sup>. N'y en a-t-il pas là assez pour expliquer que le projet d'illustration savante ait été abandonné sans qu'il soit besoin d'admettre le roman imaginé par Charles Nisard ?

Le p. Vezzosi, biographe de son confrère Théatin, avait écrit que Paciaudi, après avoir commencé une véritable histoire des Velléiates, l'avait envoyée au ministre d'Etat de la cour de France qui la lui avait demandée et en même temps à Caylus pour qu'il la lût à l'Académie : « Deux journalistes, entre les mains de qui l'ouvrage tomba, en rendirent compte ; mais ils le donnèrent mutilé et contrefait au point que Paciaudi n'y reconnut rien de ce qui lui avait coûté tant de peine ». C'est sur ce texte que s'appuyait en 1877 l'éditeur des lettres de Caylus pour échafauder une série de suppositions : « Ce que « Paciaudi... avait envoyé à Caylus était sans doute un croquis « sous forme de mémoire, et il est très probable que l'indis-  
« crétion qui eut pour effet la mutilation de cet écrit par des

---

30. Dutillot à Argental, 25 août 1764 (A. S. P. Cbf. 49). Caylus à Paciaudi, 13 juil. et 8 oct. 1764, 14 avr. 1765. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », II, 20-21, 43, 118-119.

« journalistes français le dégoûta de donner suite à son projet  
 « primitif, lequel il abandonna tout à fait »<sup>31</sup>. Or, de la corres-  
 pondance entre les deux savants, il n'apparaît pas que Paciaudi  
 ait rien envoyé à Caylus : il lui a simplement manifesté en juin  
 ou juillet 1764 un dessein encore vague qu'il a réduit de lui-  
 même à des proportions plus modestes. Quant aux auteurs de  
 la *Gazette*, on pourra leur imputer d'autres crimes ; les docu-  
 ments prouvent surabondamment qu'ils ne commirent aucune  
 indiscretion. Loin de compromettre une œuvre plus sérieuse,  
 ils l'annoncèrent eux-mêmes en termes flatteurs : « Un homme  
 « profondément versé dans la science de l'Antiquité, après  
 « avoir examiné attentivement les lieux, après avoir assisté  
 « lui-même à plusieurs fouilles, a composé sur cette ville un  
 « Mémoire dont nous nous empressons de donner ici la subs-  
 « tance. Nous ne prétendons point satisfaire entièrement la  
 « curiosité du Lecteur ; nous ne pouvons encore que calmer  
 « son impatience ; quand on aura recueilli une quantité suffi-  
 « sante de monuments, le Prince dont la magnificence fait  
 « fleurir la portion de l'Italie à laquelle il donne des lois fera  
 « sans doute publier une description plus complète, une histoire  
 « plus détaillée de cette ancienne Capitale ». Il semble bien  
 que l'antiquaire ducal se soit, de lui-même, découragé avant  
 l'achèvement de cette tâche qui dut être reprise par d'autres.

### III.

Souvent la politique de Parme, liée à la politique générale  
 des Bourbons, eut au dehors des répercussions importantes.  
 D'une façon générale, le mouvement des idées dans le petit  
 état, qui avait pris, ou peu s'en faut, la tête des principautés  
 italiennes, attirait et retenait l'attention de l'élite française.  
 Ainsi la querelle soutenue par le gouvernement ducal contre la

---

31. « I scrittori de' chierici regolari detti Teatini, d'Anton Fran-  
 cesco VEZZOSI, della loro congregazione », *Roma, nella stamp. di*  
*Propaganda*, 1780, II, 123. — Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 21,  
 n. 2 de l'éditeur.

Curie romaine fut suivie en France avec un intérêt marqué. Nous n'en examinerons que les reflets littéraires, et les plus caractéristiques.

Sur ce point encore, il faut revenir au plus illustre des écrivains du temps, complétant les précieuses indications fournies déjà par M. Eugène Bouvy<sup>32</sup>. L'amitié de Voltaire pour le comte d'Argental fit qu'à partir de 1759 l'intérêt que le philosophe portait aux choses de Parme se trouva encore accru. Par une lettre du 27 juillet 1763, il félicita plaisamment le plénipotentiaire de l'Infant pour l'heureuse conclusion du traité qui avait été signé le mois précédent à Versailles et qui réglait la question, prévue en termes vagues à Aix-la-Chapelle, de la réversion du territoire de Plaisance au royaume de Sardaigne. Il suivait de loin l'éducation du prince Ferdinand et s'enquérât de la santé de Condillac. Mais ce qui était fait surtout pour plaire à l'auteur du *Traité de la Tolérance*, c'était la ferme politique adoptée par Dutillot en matière d'administration ecclésiastique.

Aux premières nouvelles du Bref pontifical de 1768, le grand sceptique plaisanta avec son ami Argental : il bravait les foudres romaines pour écrire à l' « excommunié » : « Votre prince et ses ministres sont bien honteux, comme je le présume ». Savait-il la tactique adoptée à Parme à l'égard du fameux *Monitoire* que l'on affectait de considérer comme apocryphe ? Si oui, il faudrait admettre que lui aussi prenait son bien où il le trouvait. Quatre jours après avoir ironisé avec son *cher ange*, il écrivait à Elie de Beaumont : « Je serai « bien content des parlements, s'ils s'accordent tous à faire « des feux de joie de la bulle du pauvre Rezzonico. Il me « semble que ce serait un bon tour à lui jouer que de déclarer « qu'il paraît un certain libelle qu'on met impudemment sur « le compte du pape et que pour venger cet outrage fait à « Sa Sainteté, on jette au feu ledit libelle... »<sup>33</sup>. Se doutait-il, l'auteur de tant de pamphlets, qu'il reprenait tout uniment l'idée

---

32. « Voltaire et l'Italie », p. 306.

33. Voltaire à Argental, 1<sup>er</sup> mars 1768 ; à Beaumont, 4 mars 1768. « Œuvres complètes ». T. 45 (Correspond. XIII), Paris, Garnier, 1881, p. 542 et 548.



du grave conseiller romain de Dutillot, Francesco Maria Spedalieri?

Quand le ministre de Parme eut décidé de changer sa méthode de défense et que se fut répandu dans le texte italien et dans une traduction française le *Manifeste* ou *Mémoire de la Cour de Parme sur les lettres en forme de bref publiées et affichées à Rome le premier jour de février 1768*, Voltaire, qui trouvait le document « modéré et ferme », s'empressa d'en complimenter Argental : « Voilà donc la seconde guerre de Parme et du Saint-Siège ! ». Il rappelait la première, faite par les Barbarins, et poursuivait en parodiant *Jodelet* :

*Petit cadet d'Infant, vous aurez cent nasardes :  
Car, me devant respect, et l'ayant mal gardé,  
Le moindre châtement, c'est d'être nasardé.*

« Il faut espérer que Rezzonico, qui a le nez à la vénitienne, et qui n'a pas le nez fin, recevra seul les croquignoles ». Quelques mois plus tard, le philosophe revint par deux fois dans sa correspondance avec l'ambassadeur sur le refus de Tanucci d'organiser une expédition contre Castro et Ronciglione<sup>34</sup>. Le libelliste allait-il se contenter d'approbations privées ? Loin de là, il intervint dans la querelle par les brochures fameuses : le *Cri des Nations*, les *Droits des hommes et les usurpations des autres*, l'*Épître aux Romains*. Cette dernière était un véritable appel à l'insurrection qui dépassait de beaucoup le caractère juridique des revendications parmésanes et même l'appareil de force dont les trois couronnes les avaient appuyées à Avignon et à Bénévent.

Bientôt, l'historien allait ajouter un chapitre XXXIX à son *Précis du Siècle de Louis XV* ; il devait l'intituler « De la

---

34. Voltaire à Argental, 6 mai 1768. « Œuvres complètes », T. 46 (Corresp. XIV), Paris, Garnier, 1882, p. 39. — Argental, à la suite de la lettre que nous avons citée, écrivit au ministre de Parme le 14 mai : « Parmi tant de suffrages, je crois que celui de M. de Voltaire mérite une distinction particulière, il m'en a écrit avec les plus grands éloges ». Et Dutillot, peu enclin d'ordinaire aux outrances voltairiennes, répondit le 28 : « Le suffrage qu'un auteur aussi éclairé que M. de Voltaire veut bien donner à notre manifeste doit nous être bien précieux ». B. P. P. Ms. 574, p. 249 et 270. — Ajoutons que les *Nouvelles ecclésiastiques*, le journal janséniste à demi clandestin, publia les 18 juil. et 31 août 1768 une longue analyse du bref pontifical.

Bulle du pape Rezzonico, Clément XIII, et de ses suites ». Le style du pamphlétaire se retrouvait dans ces pages écrites sous le coup presque des événements et dont l'information n'était pas toujours très sûre comme on en peut juger par les premières lignes: « L'infant duc de Parme... *ayant suivi* l'exemple de « tous les princes de sa maison en chassant les jésuites, fit « dans ses Etats plusieurs règlements utiles qui réprimaient les « abus monastiques; et, son ministre, très estimé dans l'Europe, « eut surtout la prudence de prévenir les prétentions de la cour « de Rome ». Bientôt le négateur apparaît: « Ces prétentions « étaient tirées premièrement de Saint Pierre, qu'on prétend « avoir été évêque de Rome; secondement de la comtesse « Mathilde, qui avait donné Parme et Plaisance au pape « Grégoire VII ». Passons les ironies sur la dite comtesse et venons-en au bref: « Il *excommunique* tous ceux qui ont eu part « aux édits du duc de Parme sans exception... Un tel bref « paraissait du XII<sup>e</sup> siècle plutôt que de celui où nous vivons. « Le pape, et les cardinaux qui l'entraînèrent dans ce piège, « ne savaient pas combien les esprits s'étaient éclairés dans « l'Europe... Jamais pontife ne fit une plus lourde faute... « Clément XIII fut bientôt puni de son peu de connaissance « des affaires du monde. Le parlement de Paris commença par « condamner son bref d'excommunication; mais le conseil du « Roi employa des armes plus réelles; l'ordre fut donné de se « saisir d'Avignon et de tout le Comtat Venaissin... Le comte « de Rochechouart se présenta de la part du roi, le 11 juin « 1768, devant Avignon, suivi de quelques troupes; il alla droit « au vice-légat... et lui dit, selon l'ancien protocole usité sous « Louis XIV: "Monsieur, le roi m'ordonne de remettre Avi- « gnon en sa main, et vous êtes prié de vous retirer..." Le « premier président d'Aix, un second président et huit conseil- « lers firent publier l'arrêt de réunion »<sup>35</sup>.

L'historiographe du Roi défendait la cause de la maison de

---

35. VOLTAIRE, « Précis du siècle de Louis XIV » (Chap. ajouté en 1769 dans l'édit. in-4° de cet ouvrage). Nous citons (en soulignant les passages où l'erreur est le plus manifeste) d'après l'édit. jusqu'ici utilisée, « Œuvres complètes » T. 5, Garnier, 1870, p. 400-403. On lit encore, p. 404: « L'insulte fait à l'Infant duc de Parme réveilla « l'Europe catholique après plus de deux cents ans d'assoupissement ».

Bourbon et pour une fois l'ennemi des Parlements approuvait leur conduite. Celui d'Aix, en effet, n'avait pas attendu l'occupation du Comtat pour intervenir dans la discussion et l'avocat général Jean-François Leblanc de Castillon, qui avait déjà collaboré en 1763 au *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, et qui devait en 1775 devenir procureur général, avait déféré le bref pontifical à la cour provençale par appel comme d'abus, puis prononcé un réquisitoire contre l'empiètement du pouvoir spirituel sur le temporel. Ces conclusions, imprimées, furent envoyées à Parme et Dutillot put transmettre à la cour de Madrid plusieurs exemplaires de cet « ouvrage beau, profond et estimable ». Un biographe, notant la « vive sensation » produite en France, par le monitoire de Clément XIII, voit dans le livre du magistrat aixois « une preuve éclatante des connaissances profondes qu'avait M. de Castillon en droit canon ». De fait certains documents du temps montrent que le réquisitoire a été étudié de près par les juristes du ministère de Parme<sup>36</sup>.

En face des diatribes polémiques, il ne sera pas inutile de présenter le jugement plus souriant d'un homme qui vivait parmi les livres et qui accueillait avec une sereine philosophie le bruit des agitations humaines. Pierre-Jean Mariette écrivait à Paciaudi le 28 février 1768 : « On parle beaucoup ici d'un bref « du Pape qui ne doit pas plaire à votre cour. On s'en occupe « vivement et j'en crains les suites. Ne voudra-t-on jamais « être paisible? Quel plaisir y a-t-il à se faire la guerre? Féli- « citons-nous de cultiver les muses; elles sont tranquilles; les « plaisirs qu'elles font goûter font oublier tous les autres. Mais « il faut pour cela aimer à résider dans son cabinet, y feuilleter « des livres, y étudier de beaux tableaux, de belles sculptures, « avoir en sa possession des dessins, des estampes et générale- « ment tout ce qui peut nourrir le goût. Avec de telles ressources, « on est sûr de braver l'ennui et de passer des jours heureux »<sup>37</sup>.

---

36. Dutillot à Grimaldi, 31 juil. 1768 A.G.S. Est. 5194. — B. P. P. Ms. 509. — Sur Castillon, né le 9 mars 1719, reçu au parlement de Provence le 13 déc. 1741, mort à Brignoles le 25 fév. 1800, voir la « Notice biographique » par l'abbé d'HESMIVY d'AURIBEAU, Paris, 1829, in-4° et surtout la « Biographie » de J. de SÉRANON, Aix, 1847, in-8°.

37. Ch. NISARD, « Correspond. inéd. » II, 357.



Mais l'homme auquel s'adressait ce conseil était trop combatif pour le suivre et il devait payer au moins momentanément la part qu'il avait prise à la lutte contre les Jésuites et les abus ecclésiastiques.

C'est d'un autre doctrinaire qu'il nous faut parler pour finir, esprit autrement audacieux que le p. Paciaudi et qui avait seulement quelques points de contact avec lui. Ce personnage fut un de ceux qui prirent part à l'éducation de don Ferdinand. Il fut appelé à la cour de Parme plusieurs années après Keralio et Condillac. C'est le 10 juin 1760 que Dutillot l'engagea définitivement : « S. A. R., Monsieur, instruite que vous acceptez  
« les propositions qui vous ont été faites par M. de Keralio,  
« m'ordonne de vous écrire pour vous les confirmer, et vous  
« témoigner la satisfaction qu'elle a de vous voir attaché à son  
« service, auprès de la personne du Prince Ferdinand »<sup>38</sup>. La lettre était adressé à M. Deleyre, Secrétaire de M. le Comte de Choiseul, ambassadeur de S. M. T. C. à Vienne. C'est Nivernais qui avait procuré au jeune homme cet emploi diplomatique; nous pouvons penser que le même gentilhomme désigna son protégé à Keralio. Peu après, Deleyre manda à J.-J. Rousseau :  
« Je vous écris pour la dernière fois d'Allemagne. Vous allez  
« imaginer des dégoûts et de l'inconstance<sup>39</sup>, et pourquoi non de  
« la fortune? Oui, vraiment, je me pousse et je vais à la cour.  
« Me croyez-vous fait pour respirer cet air? Quoi qu'il en soit,  
« je vais y vivre ou m'y noyer. Encore est-ce dans une cour  
« d'Italie qu'on m'envoie, auprès du jeune prince de Parme.  
« J'aurai soin de ses livres, jusqu'à ce qu'il me fasse le secré-

---

38. Dutillot à Deleyre, 10 juin 1760. La lettre poursuit : « S. A. R. « est aussi sensible aux démarches que M. de Keralio a faites pour « vous acquérir, qu'à l'empressement avec lequel vous vous y êtes porté. « Il ne pouvait manquer que l'agrément de M. le Comte de Choiseul « qui veut bien l'accorder avec un empressement dont S. A. R. est « flattée. Je le serai, Monsieur, de toutes les occasions où, par ma « situation, je pourrai vous être utile, et remplir les vues de S. A. R., « en vous procurant les agréments qui dépendront de moi. Je me « réfère d'ailleurs à tout ce que M. de Keralio vous écrit et j'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur,... ». A. S. P. Cbf. 45.

39. Il y avait un an à peine que Deleyre se trouvait à Vienne; il avait passé une partie de l'année 1758 à Liège, après avoir figuré quelques semaines dans l'armée.

« taire de ses commandements »<sup>40</sup>. Depuis plusieurs années l'auteur de cette lettre était en relations avec Rousseau qui l'avait présenté à Diderot, à Duclos, à d'autres encore, et qui finit par voir en lui un agent de la *coterie holbachique*, tout en correspondant régulièrement avec lui. Correspondance qui montre en Deleyre un philosophe singulièrement porté à appliquer dans sa vie familiale les doctrines de l'auteur d'*Emile* et à instaurer dans son foyer la sensiblerie de la *Nouvelle Héloïse*<sup>41</sup>.

Né dans un village du Bordelais en 1726, élève des Jésuites, passé bientôt d'une dévotion outrée aux doctrines philosophiques, Alexandre Deleyre n'avait guère connu la fortune avant de venir à Parme. Du moins avait-il gagné une certaine renommée en composant une *Analyse de la Philosophie de Bacon* et en collaborant à l'*Encyclopédie* à laquelle il fournit, pour le 6<sup>e</sup> volume paru en 1756, l'article sur le fanatisme nettement inspiré de Voltaire. Il fut également mêlé, dans des circonstances qui ont été récemment élucidées, à une ténébreuse affaire de traduction, celle du *Père de famille* de Goldoni<sup>42</sup>. Ayant quitté Vienne,

40. Deleyre à Rousseau, juillet 1760. « J.-J. Rousseau... Corresp. publiée par M. G. STRECKEISEN-MOULTOU », I, 200.

41. J.-J. ROUSSEAU, « Confessions ». Partie II, liv. IX et X. (« Œuvres », édit. Lequien, 1822, T. II, p. 232, 240, 330-334) et Correspondance (*Ibid.* T. XVII, XVIII et XIX, *passim*). Les lettres de Rousseau, de 1750 à 1766, ont été publiées par M<sup>me</sup> Streckeisen-Moulton, dans l'ouvrage plusieurs fois cité T. I, p. 135-262. L'Introduction de ce livre écrite en 1864 par Jules Levallois rapporte (p. XLV-XLVI) un jugement de Sainte-Beuve sur Deleyre, paru au *Constitutionnel* du 9 mars 1863 et qui conclut : Deleyre « était en quelque sorte un *Rousseau en second*, un Rousseau affaibli, non affadi, nullement « copiste, bien naturel, bien sincère, — j'allais dire plus sincère « quelquefois que l'autre ». — Par une lettre de Bonnet qui parle du beau-père de Deleyre, nous savons que la maîtresse, qu'il avait épousée à la veille de venir à Parme et que dans un accès de mauvaise humeur Rousseau avait assez mal jugée en oct. 1759, s'appelait M<sup>lle</sup> Loiseau (à Dutillot, 22 janv. 1765. A. S. P. Cbf. 52).

42. [Alexandre DELEYRE], « Analyse de la philosophie de Bacon, avec sa vie traduite de l'anglais », Amsterdam et Paris, 1755, 3 vol. in-12. Pour la traduction du *Padre di famiglia*, nous renvoyons à l'historique détaillé de M. Manlio D. BUSNELLI, « Diderot et l'Italie... », Paris, Champion, 1925, p. 95-108, et surtout aux indications bibliographiques de la p. 96. — Sur Deleyre, on peut consulter, en outre, l'article de SAINTE-BEUVE mentionné plus haut et repris dans les « Nouveaux Lundis », T. IV, 2<sup>e</sup> édit. Paris, Lévy, 1872, p. 342 ; la « Correspondance

Deleyre se trouvait avec sa femme à Lyon au début de septembre 1760 et peu après à Paris. C'est le 24 novembre qu'il arriva à Parme. Quelques semaines plus tard, il reçut le titre de bibliothécaire de la Chambre du duc. Il ne devint jamais secrétaire des commandements de don Ferdinand comme il l'avait espéré. Le bibliothécaire privé eut à s'occuper cependant de l'instruction du prince. Il faut dire que ce fut dans une mesure restreinte. Le philosophe était arrivé à Parme précédé d'une réputation d'*athéiste*, que ses propos et ses fréquentations, sinon ses écrits, avaient solidement établie. Après quelques mois passés à la cour, il écrivait à Rousseau pour lui expliquer verbeusement qu'on avait exigé de lui une certaine signature, qu'on lui avait fait violence et qu'il n'avait pu se délivrer de cette « espèce d'inquisition ». Dutillot et ses amis parisiens avaient voulu quelque déclaration formelle de catholicisme<sup>43</sup>.

En mars 1761, Deleyre écrivait encore à Rousseau qu'il s'occupait de l'enseignement de l'histoire à donner au jeune prince : « M. de Condillac ainsi que le sous-gouverneur de notre « héritier, souhaitent que je rédige les œuvres de tous les amis « de l'humanité, dont les écrits sont ou trop volumineux ou trop « rebutants à lire pour quelque autre raison, je le ferai d'abord « pour remplir les devoirs de ma place, ensuite pour le public ». Deux ans plus tard, digne de son maître en ce point, il écrivait à l' « illustre persécuté » qu'il n'était pas heureux : « Je ne suis « point fait pour habiter dans une cour, avec des philosophes et

---

littéraire, philosophique et critique, par GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, etc. », Ed. Maurice TOURNEUX, Paris, Garnier, 1877-1882 ; la « Notice sur la vie et les ouvrages du C.<sup>en</sup> Deleyre, ...Par le citoyen Joachim LE BRETON... », *Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts*. — *Sciences morales et politiques*. T. II, Paris, Baudouin, an VII (1799), p. 9-28 ; l'article de Bourgeat dans la « Biographie universelle ancienne et moderne » de MICHAUD, 2<sup>e</sup> édit. Paris, C. Desplace et Leipzig, Brockhaus, s. d. X, 324-325.

43. Mauro à Dutillot, Lyon, 7 sept. 1760 ; Dutillot à Bonnet, 18 oct. 1760 (fait verser à Deleyre 4.000 francs). A. S. P. Cbf. 45. Deleyre à J.-J. Rousseau, 13 fév. 1761. STRECKEISEN-MOULTOU, I, 203-207. — Par décret du 30 déc. 1760, avec effet du 24 nov., Deleyre, venu à Parme avec sa femme et qui devait y avoir trois enfants, reçut un traitement de 24.000 livres de Parme. Ce traitement fut réduit, au moment des économies de 1766, à 16.000 livres (décret du 31 mars).



« même avec d'honnêtes gens; j'ai beaucoup à souffrir, je ne  
 « leur conviens guère non plus qu'eux à moi, parce que je n'ai  
 « point leur genre d'esprit, et que mon caractère vif et sensible  
 « ne sympathise pas avec leur sang-froid. D'ailleurs je ne  
 « remplis pas les vues qu'on avait sur mon travail ». Il avait  
 pensé que son correspondant pourrait venir en Italie, du moins  
 pour voyager, car c'était « un séjour trop corrompu » pour  
 qu'il y demeurât, et Parme était un « pays borné pour les  
 connaissances ». En ce qui concerne les occupations de Deleyre,  
 nous savons que l'abbé de Condillac qui avait bien accueilli son  
 collaborateur, qui se plaisait à faire des promenades avec lui et  
 sa femme, avait en juin 1761 « mis M. Deleyre à l'histoire  
 d'Angleterre »; mais nous savons aussi par un biographe que  
 le précepteur n'avait pu utiliser pour l'élève ducal une histoire  
 moderne rédigée de façon trop audacieuse par le commentateur  
 de Bacon<sup>44</sup>.

D'autres services furent demandés à Deleyre, mais là encore  
 son ardente sincérité et son outrance lui valurent des désa-  
 gréments. Umberto Benassi, passant de l'histoire politique à  
 l'histoire des lettres, a cru pouvoir élever une polémique de  
 journaux au rang de « guerre littéraire italo-française » et la  
 rapprocher de la longue controverse soulevée au commencement  
 du siècle par le p. Bouhours<sup>45</sup>. Cet exposé, dont l'information  
 en ce qui concerne les choses de France est plutôt restreinte,  
 pourrait être repris utilement dans une étude d'ensemble sur la  
*Gazette littéraire de l'Europe*. Nous nous bornerons ici à éclairer  
 par la psychologie d'un écrivain ce qui fut à l'époque considéré  
 comme une diatribe.

En fait de journalisme, Deleyre n'était pas un apprenti. Si,  
 écrivant de Parme, il ne ménageait pas choses et gens d'Italie,  
 il faut dire qu'il n'avait pas été avare de sarcasmes pour cer-

---

44. Deleyre à Rousseau, 13 mars 1761 et 16 juin 1763 (STRECKEISEN-MOULTOU, I, 210 et 210-213). Condillac à Nivernais, 3 juin 1761 (BAGUENAUT DE PUCHESSE, « Condillac », p. 118). « Notice sur la vie et les ouvrages du C.<sup>en</sup> Deleyre, Membre de l'Institut National, par le citoyen Joachim LE BRETON » (citée), p. 17-18.

45. U. BENASSI, « Una guerra letteraria italo-francese nel secolo XVIII ». *Gli*. Vol. LXXXIII, fasc. 1-2, 1924, p. 54-83. On verra que le terme de *guerre littéraire* est repris de Dutillot lui-même.

taines œuvres françaises. Il avait fourni une des nombreuses ripostes lancées contre Elie Fréron. Marchant sur les traces de l'abbé de La Porte et des auteurs de l'*Anti-feuilles*, il avait écrit en 1756 la *Revue des Feuilles de M. Fréron*. Avec l'aide de Suard, il s'était attaqué ensuite à des périodiques beaucoup plus vénérables par l'âge : il avait publié le *Supplément aux Journaux des Savants et de Trévoux* (1758)<sup>46</sup>. Il avait collaboré, semble-t-il, au *Journal Etranger* et certainement au *Journal Encyclopédique*, séjournant même à Liège pour cela en 1758. A la *Gazette littéraire de l'Europe* elle-même, avant que parût sa lettre du 3 janvier 1765, il avait donné déjà des articles. Le p. Andrea Mazza, un des rédacteurs choisis par Dutillot, devait à mots couverts reprocher à son rival un article sur Baretti, mentionnant (ô scandale !) la *Frusta letteraria*. Un centre de correspondance pour l'Italie du Nord fonctionnait dans les bureaux du ministère de Parme, et c'est de là qu'avaient été envoyés à l'abbé Arnaud et à J.-B. Suard un certain nombre d'*extraits*<sup>47</sup>. Le ministre de don Philippe ne craignait pas de demander au philosophe des vues d'ensemble sur l'Italie. Il était d'avis qu'une discussion était favorable au développement des lettres dans la péninsule. Une lettre de Deleyre à Rousseau nous apprend que Dutillot avait lu et approuvé l'article qui devait faire tant de bruit.

Ce fut une « Lettre écrite de Parme aux Auteurs de la *Gazette littéraire*, le 3 janvier 1765 » et qui parut le 3 mars<sup>48</sup>. Sans doute l'écrivait-il sur un ton d'ironie qui s'accordait à l'amère sensibilité de son auteur : « Vous voulez,

---

46. « La Revue des feuilles de M. Fréron. Lettre à M.\*\*\* », 1756, in-12 ; « Supplément aux Journaux des Savants et de Trévoux, ou Lettres critiques sur les divers ouvrages périodiques de France ». Amsterdam, Michel Rey, 1758, p<sup>1</sup> in-12, 346 p. Ces deux livres ont paru sans nom d'auteur.

47. Par exemple : « Les Poésies burlesques de Joseph Baretti... » *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 22 du 4 juil. 1764, T. II, p. 137-138 ; « Quatre dissertations du R. P. Stellini, religieux somasque, professeur de morale dans l'université de Padoue... » Supplém. à la *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 37 du 30 sept. 1764. T. IV, p. 99-112.

48. Supplém. à la *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 64, du dimanche 3 mars 1765. T. IV, p. 337-353.

« Messieurs, que la *Gazette littéraire* soit intéressante pour  
« toute l'Europe, et vous demandez des matériaux en Italie!  
« Vous souhaitez des relations avec cette mère des Beaux-Arts  
« et vous cherchez des correspondances à Parme! Jugeriez-vous  
« d'une Nation par une Cour? ». Mais, le ton mis à part,  
Deleyre ne faisait que reprendre la plupart des idées qu'exprimaient au même moment les écrivains du *Caffè*. La concordance notamment est grande à l'article du théâtre. Il y avait, en outre, une évocation des anciennes grandeurs italiennes qui voulait être un encouragement: « L'Italie a donné des Lois et des Leçons  
« à presque toute l'Europe. Religion, Gouvernement, Jurisprudence, Milice, Commerce, Finances, Arts d'agrément et de  
« luxe, c'est par elle que tous ces liens et ces ressorts se sont  
« transmis successivement à tous les Etats Modernes ». L'explication d'une décadence momentanée ne manquait pas de justesse: « Depuis que les armes, seule force des Peuples sans Lettres,  
« ont prévalu sur le Génie jusqu'à soumettre le Domaine des  
« Romains aux Nations qu'ils avaient rendues tributaires,  
« l'indolence est entrée en Italie avec la servitude... Les Souverains y devenaient la plupart indispensablement absolus,  
« parce que les sujets ne pouvaient s'attacher à des maîtres  
« qui, pour ainsi dire, ne leur appartenaient pas... Les Sciences  
« et les Arts ne pouvaient que dépérir ».

Deleyre rendait hommage aux signes de réveil: l'œuvre de certains savants, fussent-ils religieux (car « ce génie fermente même encore jusque dans les cloîtres »), Jacquier et Le Seur, Le Maire et Boscovich, Gerdil et Frisi; l'action de l'Institut de Bologne, « le plus beau magasin de Science qui soit en Europe »; le talent musical d'un Martini; la science archéologique d'un Paciaudi<sup>49</sup>; la politique ecclésiastique des cours de Turin et de Parme; la diminution du nombre des fêtes décrétée par « un Pontife tel que Lambertini »; d'autres encore. Venait enfin un appel à l'avenir qui pouvait alors paraître aussi utopique que les rêves de Chauvelin et d'Argenson, mais qui semble aujourd'hui prophétique: « Peut-être verrait-on s'établir en Italie cette

---

49. Le premier article sur Velléia suivait immédiatement celui de Deleyre dans le même fascicule de la *Gazette*.



confédération que la paix de Westphalie a bornée à l'Allemagne et qu'il serait temps d'étendre à toute l'Europe ».

Cette idéologie passa inaperçue. Les critiques patentes retinrent en Italie toute l'attention. Les réponses tombèrent dru. La première partit de Parme. Elle fut l'œuvre assez pauvre du p. Andrea Mazza. Modérément louée par les *Novelle letterarie* de Florence, elle s'attira une critique plutôt sévère de la *Minerva* de Venise<sup>50</sup>. A peu près en même temps, un autre religieux, l'Olivétain Dom Cesareo Pozzi, qui avait publié à Nice quelques années plus tôt des *Institutiones philosophicæ* et qui était professeur de mathématiques à la Sapience de Rome, publia dans cette dernière ville une autre défense. Un de ses arguments les plus forts était le suivant : les arts et les sciences se trouvaient répandus également à travers l'Italie et celle-ci n'imitait pas certaines nations étrangères qui rassemblent toute la vie intellectuelle dans l'enceinte d'une seule ville, quittes à s'imaginer ensuite que le reste du royaume n'est pas moins éclairé que la capitale. On voit quelle nation était visée<sup>51</sup>. Un gentilhomme émilien, Agostino Paradisi, connu surtout comme traducteur d'œuvres dramatiques françaises, ami de Frugoni et d'Albergati Capacelli, ne se contenta pas d'une seule réplique. Démasquant le correspondant anonyme de la Gazette, il publia d'abord des *Observations* sur le fameux article ; puis, avec la date de Reggio, 11 septembre 1765, il envoya une « Lettre à Messieurs les

---

50 [p. Andrea MAZZA], « Lettera di un Parmigiano, de' 19 aprile 1765, agli eruditi e dotti autori della Gazzetta Letteraria di Europa » [Parme, Carmignani, 1765] in-8°. XXVII p. — *Novelle letterarie* de Florence, T. XXVI, N° 24, 16 août 1765. *Minerva*, de Venise, N° 44, d'octobre 1765. Le même article de la *Minerva* trouvait faible aussi la réponse du p. Pozzi que le journal florentin de Giovanni Lami avait annoncée élogieusement le 14 juin (T. XXVI, 1765, N° 24). Un autre Parmesan, le comte Antonio Cerati serait intervenu dans la discussion ; mais sa note ne fut jamais publiée (A. PEZZANA, « Mem. degli Scritt. e Letter. Parmigiani », VII, 399 ; et G. SITTI, « L'Archivio comunale di Parma », *Aspp.* 1914, p. 28, n. 4).

51. « D. Cesarei Pozzi, Bononiensis, congregationis Montis Oliveti Monachi, in Romano Sapientiae Archigymnasio publici Matheseos Professoris, Institutiones Philosophicae. — *Nicææ. Ex. Typografia Gabrielis Eloteront et Societatis.* 1756 ». In-4°. — « Lettera del P. Abate D. Cesareo Pozzi agli Autori della Gazzetta Letteraria d'Europa ». Rome, Fr. Kosmarek, 1765, p<sup>t</sup> in-8°, 24 p.

Compilateurs de la *Minerva* sur une lettre française de blâme à l'Italie » qui parut dans le fascicule d'octobre<sup>52</sup>.

Le gouvernement de Parme acceptait d'un cœur assez léger cette levée de boucliers. Dutillot voyait dans cette polémique une source d'émulation. Il s'empressa de communiquer à Paris la brochure romaine dont la *Gazette* fit un extrait : « D. Cesareo « Pozzi a cru voir l'honneur de sa Nation attaqué, et c'est pour « le venger qu'il nous adresse cette Lettre écrite avec beaucoup « d'esprit et de force, et en même temps avec une modération « que tous ses compatriotes n'ont pas cru devoir se permettre ». Et le journal parisien traduisait une notable partie de l'œuvre « en laissant parler l'auteur lui-même » ; au passage il devait rectifier une appréciation peu flatteuse du religieux italien sur le traité *des Délits et des Peines* et concluait en se demandant comment avait pu naître « ce soulèvement presque général des Gens de Lettres d'Italie ». Les bons esprits des deux nations n'avaient plus qu'à se prononcer entre le p. Pozzi et son adversaire<sup>53</sup>. A quelques semaines de là, le ministre de Parme écrivait à son ambassadeur à Paris : « La guerre littéraire produite par « la lettre de M. Deleyre commence à s'assoupir, on est très « content ici de la manière dont les auteurs de la *Gazette litté-* « *raire* ont rendu compte de la réponse du p. Pozzi ». Dans l'intimité, Dutillot reconnaissait ce qui dans cette querelle était imputable au caractère du bibliothécaire privé de l'Infant. Et Bonnet reflétait la pensée du ministre son ami quand il disait : « M. Deleyre a bien du mérite ; mais ce qu'il fait se ressent effectivement du caractère sombre et sévère qu'il a reçu de la nature »<sup>54</sup>.

---

52. « Osservazioni sopra la lettera francese scritta di Parma il dì 3 gennaio 1765 agli autori della Gazzetta Letteraria di Parigi ». [Reggio, 1765] ; « Lettera ai Signori compilatori della *Minerva* sopra una lettera francese in biasimo dell' Italia » (N° XLIV, octobre 1765), réimprimée deux ans après sous le titre « Sopra la stato presente delle scienze e delle arti in Italia. Lettera contro una lettera francese del Sig. D. ». Venise, Graziosi, s. d. — Les deux compositions ont été insérées dans les « Poesie e prose scelte del Conte Agostino PARADISI » (ouvrage précédé d'un éloge de l'auteur par Luigi Cagnoli), Reggio, Fiaccadori, 1827, T. II, p. 187-201 et 165-186.

53. *Gaz. litt. de l'Eur.* N° 13 du 15 juin 1765. T. VI, p. 55-64.

54. Dutillot à Argental, 20 juillet 1765. B. P. P. Ms. 573, p. 242-

243. Bonnet à Dutillot, 9 avril 1765. A. S. P. Cbf. 52.

Ce ne sont pas les lettres de Deleyre à Rousseau qui permettent de contredire à ce jugement. En novembre 1765 il se plaint de la sorte de persécution qu'il s'est attirée par son article : l'évêque de Parme l'a accusé d'avoir laissé ses enfants sans baptême, ce qui est faux. « Je ne vous apporte cet exemple, dit-il, que pour vous montrer combien il est aisé de se faire de grands ennemis en ne voulant que du bien aux hommes ». Ecrivant encore à son maître en avril 1766, le disciple parle de retraite : « la haine monacale que j'ai encourue ici ne me permet point de rester dans un pays d'inquisition ». Mais les choses s'arrangent momentanément, la retraite est différée<sup>55</sup>. C'est seulement en juin 1768 que Dutillot annonce le départ de Deleyre : il se retire en France avec le titre de secrétaire honoraire et une pension de 2.000 livres tournois. De Paris l'écrivain adressera encore quelques lettres au ministre de Parme, prenant un vif intérêt à sa santé et restera en communication avec Keralio par l'entremise de Bonnet<sup>56</sup>.

Il continuera à écrire, composant notamment le tome XIX de l'*Histoire générale des Voyages* entreprise jadis par l'abbé Prévost, collaborant avec l'abbé Raynal à l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du Commerce des Européens dans les Indes*. Surtout un moment viendra où le doctrinaire pourra appliquer ses idées et agir dans sa modeste sphère. La Révolution fera de lui l'administrateur du district de Cadillac, puis un député à la Convention. Sa haine ancienne

---

55. Deleyre à Rousseau, 11 nov. 1765, 21 avril et 13 déc. 1766 : « Je vous parlais bien ouvertement dans ma dernière des projets de ma retraite, que je croyais prochaine alors ; mais elle se trouve encore différée, et ma destinée incertaine jusqu'au mariage de notre prince, âgé de seize ans. J'ai trois enfants, par le surcroît d'une fille qui m'est née il y a six semaines ; mes ressources ont diminué d'un tiers et mes besoins augmenté d'autant ». STRECKEISEN-MOULTOU, I, 253-254, 257, 261-262. — On a vu plus haut (p. 366, n. 43) les chiffres sur lesquels Deleyre s'appuie dans le dernier passage cité. Une de ses filles a laissé quelques ouvrages littéraires : M<sup>lle</sup> DELEYRE, « Almanach des Campagnes, pour l'an X », Paris, G. Dufour, 1802, et deux séries de « Contes dans un nouveau genre pour les enfants qui commencent à lire ». *Ibid.* 1807 et 1813.

56. Dutillot à Bonnet, 11 juin 1768 ; Deleyre à Dutillot, 16 juil. et 19 sept. 1768 ; Bonnet à Dutillot, 20 sept. 1768. A. S. P. Cbf. 56.



de la tyrannie l'emportera sur sa douceur à la Jean-Jacques, il votera la mort de Louis XVI. Il fera encore partie du Conseil des Cinq-Cents, sera nommé membre de la Classe des Sciences morales et politiques de l'Institut et mourra le 11 mars 1797. Il avait un moment, par des procédés où la violence n'était que verbale, attiré sur Parme l'attention des lettrés français et réveillé avec éclat, dans le duché et en d'autres parties de l'Italie, le sentiment national assoupi.

---



## TROISIÈME PARTIE

---

### EFFETS DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

---

Nombreux furent les Français installés à Parme pour une durée plus ou moins longue et ceux qui, du sein de leur patrie, eurent avec les autorités ou les particuliers des duchés des rapports suivis. Rappelant la vie ou le rôle momentané de beaucoup d'entre eux, nous avons indiqué la plupart de ceux qui purent exercer une influence profonde. Certains des échanges matériels ou spirituels que nous venons d'exposer et de peser n'avaient qu'une importance passagère, marquant simplement la prédominance de la mode, la survivance de quelques habitudes ou de quelques besoins chez des princes et des courtisans formés à Versailles ou dans la maison en partie française de Philippe V, attestant la suprématie alors indiscutée de la France dans le domaine de l'élégance et du goût. D'autres manifestations, par contre, eurent des conséquences plus durables et même ne produisirent leurs effets qu'après une sorte d'incubation.

Nous connaissons le cadre dans lequel une dynastie nouvelle, un ministre novateur mais sans mépris pour la tradition, des conseillers lointains et des collaborateurs proches, des représentants de la diplomatie et de l'intelligence françaises, sont venus insérer leur action dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut se demander quels furent les effets visibles et utiles de cette action. Pour répondre il faut examiner les différents ordres de l'activité intellectuelle.





## CHAPITRE X

---

### LES EXEMPLES FRANÇAIS ET L'ORGANISATION DE LA CITÉ

- I. *Mise en valeur intellectuelle des duchés: L'Académie des Beaux-Arts et le rôle de Frugoni; la Bibliothèque publique et le Musée des Antiques confiés au p. Paciaudi; Bodoni fondateur de l'Imprimerie ducal; l'expulsion des Jésuites et la réforme de l'enseignement* ..... p. 379
- II. *Mise en valeur économique du pays: Projets et initiatives en matière d'agriculture. L'enseignement technique et professionnel. Exploitation des ressources minérales. Des expériences de Dominique Chazotte, inspecteur des Ferrières de Plaisance, à un Mémoire de l'Académie Royale des Sciences sur les pétroles du Parmesan. L'organisation commerciale. Le rôle des Français* ..... p. 397

Dans un état en grande partie désorganisé par un interrègne de près de vingt ans, par deux guerres successives, par de multiples déplacements de souveraineté, par un démembrement momentané, tout était à reprendre par la base quand don Philippe monta sur le trône ducal. Pendant quelques années encore la faiblesse du gouvernement de Parme, la rivalité des factions qui s'agitaient à la cour, les difficultés financières empêchèrent une œuvre sérieuse de reconstruction. A mesure que s'affermir le pouvoir de Guillaume Dutillot, les liens se trouvèrent rétablis avec un passé qui n'avait pas été sans gloire. Des initiatives nouvelles vinrent rendre l'ancienne prospérité aux duchés et la développer par des procédés plus modernes.

Tout cela a été étudié par les historiens. Il reste à montrer dans quelle mesure le progrès des mœurs et des institutions à Parme a pu suivre celui qui se manifestait alors en France, et comment sur beaucoup de points les créations ou les reconstitutions parmesanes se sont effectuées suivant des modèles français. On pourrait citer des exemples de tout ordre : les forces militaires de l'Infant, d'abord établies suivant un système espagnol, soumises ensuite à l'organisation et à la discipline françaises ; l'armement des troupes et des places des duchés fourni par la France<sup>1</sup> ; la politique ecclésiastique de Parme calquée sur la politique des autres états bourboniens et au premier chef de la France ; Dutillot organisant l'assistance publique comme dans certaines villes d'outremont<sup>2</sup> ; des particuliers venus de France fondant à Parme en 1749, au témoignage du chroniqueur Sgavetti, le premier établissement de bains publics qui se soit vu dans la ville<sup>3</sup> ; l'introduction en 1755 de l'heure française ou plus exactement de la façon de compter les heures en usage en France et adoptée depuis quelques années en Toscane<sup>4</sup>. Nous limiterons toutefois notre enquête aux objets qui touchent à la vie de l'esprit : initiatives d'ordre intellectuel, réalisations ou projets d'ordre économique inspirés d'une pensée française.

---

1. Un millier de fusils exportés en 1761 avec l'autorisation du maréchal de Belle-Isle ; seize pièces d'artillerie (8 canons de campagne du calibre 4 et 8 du calibre 1 avec « leurs attirails ») fabriquées à Strasbourg et transportées à Parme en 1767. Dutillot à Argental, 3 oct. 1761. A. S. P. Cbf. 48 et « Note de l'expédition d'un train d'artillerie pour la cour de Parme... ». A. S. P. Cdt. C. 170.

2. En 1765, Dutillot se fait envoyer de Lyon le règlement de l'Hôpital de la Charité et tous les papiers relatifs à l'administration de cet établissement. Corresp. Dutillot-Mauro, mars-mai 1765. A. S. P. Cbf. 52. Notons dans un autre ordre d'idées que les Archives de Parme conservent un « Mémoire pour ce qui concerne la communauté des Notaires de la Ville de Mâcon » (fonctions, honoraires, surveillance) Ms. s. d.. A. S. P. *Raccolta storica*, Liasse 5.

3. Voir une note dans *Aup.*, janv. mars 1915, p. 50-51.

4. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.*, 1916, p. 309, n. 4. Pour la Toscane, voir [DE VILLENEUVE] « Lettre sur le Mécanisme de l'Opera Italien ». (*A Naples, et se vend à Paris chez Duchesne*. MDCCCLVI, p. 64, n.) : « L'Horloge en Italie sonne 24 heures dont la première se compte environ une heure et demie après le coucher du soleil. En Toscane, on compte à présent les heures à la Française, du 1<sup>er</sup> janvier 1750 ».



## I.

Les premières préoccupations de Dutillot furent des préoccupations artistiques. Chargé de la maison ducal, surintendant des bâtiments et des spectacles, il devait satisfaire sur ce double point le goût et le faste de deux souverains issus de cours brillantes. Son tempérament personnel devait le porter à procurer aux Infants des jouissances d'art dignes de leur naissance comme des souvenirs farnésiens, et de nature à jeter un peu de lustre sur le petit état. Il fit beaucoup pour le théâtre et l'un de ses derniers projets ministériels fut l'ouverture d'un vaste concours dramatique. Une de ses premières tâches d'intendant fut de favoriser moralement et matériellement l'éclosion d'œuvres d'art.

Parler de modèle français pour l'établissement d'une académie en Italie, cela peut paraître un paradoxe. Il n'en est pas moins exact de dire que le duc et la duchesse de Parme eurent devant les yeux le modèle de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture quand ils songèrent à fonder une école qui pût faire reflorir les beaux-arts au pays du Parmesan et de Zaccagni. C'est plus tard seulement que Frugoni devait se procurer les statuts de l'Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Rome<sup>5</sup>. Encore le règlement définitif de l'établissement parmesan devait-il suivre de plus près celui que

---

5. C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 166, n. Cette note complète ce que le même auteur avait dit sur le rôle de Frugoni comme Secrétaire de l'Acad. des Beaux-Arts de Parme dans « Il Frugoni prosatore », p. 42. Ce dernier livre donne en appendice (p. 127-133) trois allocutions prononcées par Frugoni en sa qualité de secrétaire. La dernière est un éloge du comte de Caylus. — L'historique de l'Académie de Parme a été souvent tracé. Signalons les ouvrages suivants: [Alessandro SANSEVERINI] « Il PARMIGIANO ISTRUITO nelle notizie della sua patria sparse nel presente Almanacco storico - cronologico », Casalmaggiore, G. Braglia, 1778, I, 145; Pietro MARTINI, « La Scuola Parmense delle Belle Arti e gli Artisti delle Provincie di Parma e di Piacenza dal 1777 all' oggi ». *Parma, Tip. governativa*, 1862; Agostino FERRARINI, « Origine e progressi della Scuola parmigiana di Belle Arti, Memoria compilata nell' adunanza 19 aprile 1882 », Parme, G. Ferrari, 1882; Giuseppe BIRAGHI, « Notizie intorno alle Scuole d'arte e di disegno italiane », Rome, Cecchini, 1898; Louis HAUTECEUR, « L'Académie de Parme et ses concours à la fin du

l'Académie Royale avait reçu de Colbert. La fondation de l'*Accademia* de Parme remonte au 1<sup>er</sup> mai 1752, jour de la Saint Philippe, le patron que le duc avait choisi pour l'institution nouvelle. Celle-ci réunissait à la peinture et à la sculpture l'architecture qui à Paris formait le but d'une société à part. Bientôt, le 12 novembre suivant, l'Infant accorda sa protection et le ministre Rice contresigna les Constitutions, chapitres de grâce et privilèges. L'Académie était composée de l'Intendant des Bâtiments, d'un Directeur, d'un Secrétaire, d'un certain nombre de Professeurs maîtres, de quatre Conseillers ayant droit de vote et de membres d'honneur nommés par S. A. R.

Pendant quelques années la fondation nouvelle demeura comme dans les limbes. Certains des professeurs se perfectionnaient à Paris, à Bologne ou à Rome; les élèves ne se laissaient attirer que lentement et ne se livraient guère qu'à l'étude du dessin. L'organisation se poursuivait. L'Infante, qui parlait volontiers de son Académie, voulut en favoriser le développement et demanda à Louis XV d'obtenir par l'Académie de France établie à Rome « les modèles en plâtre des plus beaux morceaux antiques »<sup>6</sup>. Ces modèles furent levés dans le courant de 1756 et certains demeurent encore à Parme. Auparavant Dutillet avait demandé à Frugoni et à Bettinelli directement, à Mélot et Le Beau par l'entremise de Bonnet, de lui fournir des idées pour la médaille destinée à récompenser les lauréats, pendant que le graveur de la cour, Michel Dubois, consultait certains de ses correspondants français. En 1764, adoptant l'usage des jetons de présence, le ministre devait encore les faire frapper sur le modèle des jetons en usage à l'Académie Royale<sup>7</sup>.

C'est seulement le 2 décembre 1757 que fut inaugurée solennellement l'Académie. Frugoni nommé Secrétaire perpétuel lut un de ces sonnets qui coulaient si facilement de sa plume: Parme

---

XVIII<sup>e</sup> siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, août 1910, p. 147-165; U. BENASSI, « Un grande ministro e una gloriosa accademia », X<sup>e</sup> article des « *Curiosità Storiche parmigiane* », Parme, Adorni-Ugolotti, 1914.

6. Marigny à Cochin, Versailles 28 avril 1756. « Correspond. des Directeurs de l'Acad. de Fr. à Rome », XI, Paris, Charavay, 1901, p. 134 (et p. 143, 144 et 146). V. aussi C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 394-395.

7. Voir plus haut p. 259-261 et 266-267.

allait être l'émule d'Athènes et de Rome. En attendant le Secrétaire perpétuel devait être rappelé fréquemment à ses fonctions et au zèle nécessaire. C'est lui qui eut à rédiger les statuts, mais les pièces d'archives montrent que l'Intendant devenu ministre suivit de très près cette besogne, corrigea et compléta le projet de l'abbé qui vers la même époque s'avouait peu fait pour la prose et peu au courant des questions d'art. En faisant cet aveu à l'auteur de *l'Essai sur la peinture*, il lui demandait de l'aider de ses lumières. Les lumières ne vinrent pas de ce côté, bien que le comte Algarotti eût été élu membre d'honneur au titre étranger. Le Règlement de l'Académie, qui par l'article V fixait d'une façon si précise les attributions du Secrétaire, fut rédigé sous l'inspiration de Dutillot<sup>8</sup>.

Outre les preuves qui ont été fournies jusqu'ici de l'intérêt direct que prenait le ministre à l'institution naissante, on peut signaler une note qu'il adressait à Frugoni, à une date malheureusement indéterminée, pour lui fournir quelques indications. « Je prierai M. l'abbé Frugoni d'insérer à la fin de son discours, comme un ex-propos, le sens de ce qui suit ». Et Dutillot de préciser ce que l'on attend des « jeunes gens qui commencent à manier le pinceau... soutenus par les soins et les bontés de M. l'abbé Peroni, de M. Baldrighi peintre de l'Académie Royale de Paris, de M. Bresciani et M. Giustino Marescalchi »; que le temps décidera peut-être les jeunes élèves dessinateurs à se déterminer pour l'état de sculpteur; qu'il ne peut être question pour l'année en cours d'un prix pour l'architecture, le nombre des élèves ayant été réduit à trois, mais qu'un sujet est proposé pour le concours de l'année suivante<sup>9</sup>.

---

8. « COSTITUZIONI della Reale Accademia di Pittura, scultura ed architettura, istituita in Parma sotto i felicissimi auspici reali », g<sup>d</sup> in-4° de 52 p., s. d. n. l. On lit p. 13 « Dat. in Colorno gli otto di Giugno 1760 »; et l'on trouve aussi le texte du décret de 1757. Le frontispice représente le *Ponte Verde* et la *Rochetta*, au premier plan une allégorie de la Parme et dans un nuage de gloire un ange tenant les armes de France et les armes de l'Infant; il est dessiné et gravé par Petitot. Un hors-texte dessiné par Petitot et gravé par P. J. Gaultier représente le temple de Minerve et une statue d'Apollon. — Le sonnet mentionné de Frugoni a pour titre « A S. A. R. L'Infante Don Filippo per l'aprimiento della R. Accademia delle Belle Arti il giorno 2 dicembre dell' anno 1757 ». « Opere poetiche » I, 202.

9. Minute autographe. A. S. P. Cdt. A. 13.



A côté des *amatori di Belle Arti*, qui comprenaient les plus grands noms de la noblesse des duchés et qui par leur titre rappelaient les membres amateurs de l'Académie Royale, l'Académie de Parme nommait des membres d'honneur étrangers. Si nous prenons la liste à la date du 31 mai 1761, nous y trouvons représentées les villes de Bologne par 14 noms (dont ceux de Malvezzi et des deux Zanotti, Giampietro et Francesco), de Rome, de Vienne, de Milan, de Venise (Algarotti, Tiepolo, Zanetti), de Vérone, et enfin de Paris. L'Académie de Parme comptait deux associés dans la capitale française: Fesard et Doyen. Il faut dire aussi qu'un des ambassadeurs de Louis XV à Parme eut le double honneur et d'être nommé conseiller avec droit de vote et de recevoir en cette qualité sa patente accompagnée de stances de Frugoni, secrétaire rarement aussi diligent<sup>10</sup>. Plus d'une fois des artistes français devaient remporter des prix à l'Académie de Parme, par exemple, le peintre parisien Pierre Duhallas en 1772, sur un tableau représentant *Latone et Diane pansant les blessures d'Enée*, et en 1778 l'architecte Auguste Chevallier de Saint-Hubert, pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome<sup>11</sup>.

Un peu après la désignation de l'abbé Frugoni comme Secrétaire perpétuel de l'Académie, dignité qui passa après lui à Rezzonico le jeune<sup>12</sup>, don Philippe nomma le p. Paciaudi son antiquaire et lui confia la direction des fouilles qu'avaient entreprises à Velléia le chanoine Costa. Musée des Antiques, Musée de peinture et Académie des Beaux-Arts ne devaient devenir que beaucoup plus tard des organismes distincts. Au moment où

---

10. Liste ms *Ibid.* — Frugoni « Opere poetiche » IV, 402-403: « A S. E. il signor barone de La Houze ministro plenipotenziario di S. M. Cristianissima inviandogli la patente di Accademico acclamato Consigliero con voto nella R. Parmense Accademia delle Bell' Arti ».

11. Liste des tableaux primés jusqu'à 1778 et conservés à l'Académie. Archives de l'Acad. des B.-A. de Parme. *Inventari*, N° 11. — « CORRESPOND. des DIRECTEURS de l'Acad. de Fr. à Rome » XIII, 373. — Voir aussi plus loin, p. 538-539.

12. Qui eut à lire l'éloge de son prédécesseur: « Elogio dell' abate Frugoni, pronunciato il giorno 29 d'aprile dell' anno 1770 nella Reale Accademia delle Belle Arti », premier des « Discorsi accademici del Conte Castone DELLA TORRE DI REZZONICO, Segretario Perpetuo della R. Accademia delle Belle Arti », Parme, MDCCLXXII (Stamp. reale), p. 1-16.

la peinture, la sculpture et plus encore l'architecture esquissaient un mouvement de retour à l'antiquité classique, on comprend que ni les artistes, ni les savants, ni les amateurs qui s'attachaient au passé en même temps qu'au présent n'aient tenu à établir des cloisons étanches entre les institutions dues à la munificence ducal et aux lumières du ministre. Et Paciaudi, tout nourri qu'il était d'études anciennes, y tint moins qu'un autre. Il avait vu à Rome et vu ou revu à Paris des hommes qui associaient parfaitement en eux le culte de l'antiquité et l'amour des belles œuvres modernes, Barthélemy, Caylus, Mariette. Il devait, à Parme, poursuivre la double tâche de constituer une bibliothèque publique et un Musée réunissant, à côté des meilleures pièces de Velléia, les acquisitions faites par Dutillot, comme le médailler du p. Matteo Luigi Canonici, les dons et les legs comme celui du p. Mazza, les découvertes faites dans les duchés, comme un dépôt de médailles romaines mis à jour en 1781 à Cortina près de Chiaravalle della Colomba, de cistercienne mémoire.

Don Philippe et son ministre firent pousser activement les fouilles de Velléia. N'était-ce pas l'époque où chaque souverain d'Italie voulait son petit Herculaneum? Le p. Paciaudi, antiquaire ducal, se plut pendant plusieurs années à solliciter et utiliser les conseils des savants français et notamment du comte de Caylus<sup>13</sup>. L'influence d'un Winckelmann, archéologue pontifical, ne devait se faire sentir que plus tard dans les études de cet ordre. Un ouvrage de M. Hauteceœur a montré que les Français ne furent pas les derniers à encourager la renaissance de l'antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

En ce qui concerne l'Académie des Beaux-Arts, le bibliothécaire de Parme devait en proclamer l'utilité et montrer que

13. Outre la correspondance publiée par A. Sérieys et Ch. Nisard, voir quelques lettres de Paciaudi adressées de Paris à Dutillot: 25 janv., 8 févr., 15 mars, 5 avril 1762 (dans cette dernière, il est fait amende honorable au chanoine Costa). B. P. P. Ms. 1506 (*Paciaudi. Epistolario 1750-1770*. Tome I).

14. « Rome et la renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIII<sup>e</sup> Siècle », Paris, Fontemoing, 1912. En ce qui concerne plus proprement la littérature, voir aussi Louis BERTRAND, « La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle en France », Paris, Hachette (1897).

les livres confiés à ses soins en complétaient l'enseignement. S'expliquant sur la disposition donnée aux fonds de sa bibliothèque et venu à la dernière classe établie par lui, celle des *Arts libéraux et mécaniques*, il écrivit un jour que « le Bibliothécaire ne devait pas négliger de procurer les livres utiles à ceux qui s'intéressent à la Peinture, à l'Architecture, à la Plastique et à la Statuaire »<sup>15</sup>. Paciaudi marquait par là que dans l'esprit des créateurs parmesans de 1760 les initiatives d'ordre intellectuel étaient liées les unes aux autres. Et cette idée, il l'avait exprimée déjà publiquement dans une occasion solennelle. Dans le Discours qu'il avait prononcé en mai 1769, en présence de l'empereur Joseph II, lors de l'inauguration de la Bibliothèque, il avait eu soin de rattacher cet autre bienfait de nouvelle dynastie à ceux qu'elle avait jusqu'alors dispensés : « Déjà les Beaux-Arts  
« avaient signalé parmi nous l'époque de leur renaissance ;  
« déjà une nouvelle forme avait été donnée à l'Education, à la  
« Justice, à la Milice, et sous l'autorité douce de don Philippe,  
« déjà brillaient la libéralité et la magnificence. Il manquait à  
« cette Capitale un temple consacré à la Sagesse et capable  
« d'éveiller les esprits, de développer les Lettres. Ce prince ne  
« compta pas pour l'entreprise. La Providence... a voulu ré-  
« server à son Auguste Fils de la mener à chef et voici le jour  
« heureusement venu où l'excellent Ferdinand vous l'offre  
« libéralement, enrichie grâce à lui d'une infinité de livres de  
« choix »<sup>16</sup>.

---

15. « Memoria... intorno la Biblioteca Parmense », p. 38.

16. « Orazione nel solenne aprimento della Reale Biblioteca di Parma, presente l'imperatore Gioseffo II », p. 10 (C'est la 2<sup>e</sup> partie, numérotée à part, des « Memoria ed Orazione del P. Paolo M.<sup>a</sup> Paciaudi intorno la Biblioteca Parmense », imprimées en 1815 par M<sup>me</sup> Bodoni (devenue veuve). Voir aussi, p. 17, un passage qui célèbre les gloires des deux premiers Bourbons, on pourrait dire surtout de leur ministre : « Ella (l'Histoire) ricorderà ai più tardi nipoti la  
« la ristorazione de' pubblici edifizî, le amene vie al passeggio conce-  
« dute, il commercio con tante arti e manifatture facilitato, e la plebe  
« non mai povera di biade in mezzo alle calamità dell' Italia. Ella  
« chiamerà tempi felici quelli, in cui voi vedeste i confini delle Pro-  
« vincie con amica concordia definiti ; i maravigliosi avanzi di un' antica  
« Città tratti dal sen della terra ; le strade fra i monti e i dirupi appianate  
« per arricchirvi co' tributi del mare ». Le passage semble annoncer la conclusion de Carlo Botta à sa *Storia d'Italia dal 1789 al 1814*.





Galerie de la Bibliothèque Palatine de Parme

exécutée sur les dessins d'Ennemond PETITOT.

(Photo G. Lombardi)

Voir p. 508.



De l'abondance des livres réunis par Paciaudi, nous avons donné une idée, au moins en ce qui concerne les œuvres françaises. Il faut dire encore que le classement de ces livres et l'organisation matérielle de la bibliothèque furent de propos délibéré établis suivant des méthodes françaises. L'ami des insignes bibliophiles Apostolo Zeno et le cardinal Passionei, le correspondant de tant d'écrivains et de collectionneurs d'Europe, connaissait bien tout ce qui avait été fait en France depuis l'époque la plus reculée pour la conservation des grandes collections de livres. Dans son discours inaugural, il affirmait encore que les Bourbons de la jeune dynastie avaient eu dans l'ancienne monarchie française deux grands modèles, Charles le Sage et François père de la Patrie; et il avait rappelé la fondation de la Librairie Royale au vieux Louvre, ses bienfaits pour la civilisation et son développement au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

Mais ce n'étaient là que souvenirs historiques, que thèmes de développement oratoire. A Paris, pendant son séjour de 1761-1762, c'est-à-dire à la veille de rejoindre le poste auquel il était déjà nommé, il compléta ses connaissances en matière de bibliographie. Il a souligné lui-même l'opportunité de cette sorte de stage

*Non equidem sine mente reor, sine numine Divûm.*

« On ne peut nier en effet, disait-il, que la disposition la plus méthodique des Bibliothèques se doive à la Nation française ». Et dans le même écrit, Paciaudi citait avec éloge la méthode créée par le président de Thou et par le père Garnier, perfectionnée par l'abbé Sallier. La *Thuana* avait été cataloguée au XVII<sup>e</sup> siècle et vendue en grande partie en 1704. Par contre, quand le savant italien arrivait à Paris, l'abbé Claude Sallier venait seulement de mourir, et son ami et compatriote Mélot continuait son œuvre; la Bibliothèque du Roi pouvait offrir au surplus les six volumes in-folio du Catalogue que Sallier avait commencé à compiler avant de mourir. Le Théatin étudia la disposition des collections parisiennes et il la suivit. Loin de le cacher, il le proclama: « les idées des hommes de science et d'expérience sont toujours des archétypes et des exemples. Telles

---

17. Même « Orazione », p. 7-8.



me sont apparues celles de l'abbé Sallier et je les ai suivies constamment dans notre Bibliothèque »<sup>18</sup>.

Voilà l'autorité que le p. Paciaudi invoquait contre un de ses détracteurs, un détracteur qui revenait périodiquement à la charge. C'était le p. Mazza. Les Archives et la Bibliothèque de Parme contiennent les pièces de cette querelle que le premier historien de la Palatine a racontée à grands traits. Dans un mémoire adressé en février 1772, au ministre Agostino de Llano, le Bibliothécaire, qui déjà défendait son œuvre contre son envieux subordonné, rendait compte que 13.000 « cartes », entendons par là des fiches, étaient déjà mises au net. « C'est, expliquait Paciaudi, la méthode de la Bibliothèque Royale de Paris, composée de 180.000 volumes. Il semble que l'on ne doive pas me reprocher d'avoir suivi une méthode trouvée la meilleure par tant de grands hommes »<sup>19</sup>. Ce système de catalogue sur

---

18. PACIAUDI, « Memoria », p. 58-62. — « Catalogus bibliothecae Thuanæ, a Petro et Jacobo Puteanis, ordine alphabeticum primum distributus. Tum secundum scientias et artes a Ismaele Bullialdo digestus. Nunc vero editus a Josepho QUESNEL, Parisino et bibliothecario; cum indice alphabetico authorum », *Parisiis*, 1679, 2 vol. in-8°. Voir aussi « Le Président de Thou et ses descendants. Leur célèbre bibliothèque, leurs armoiries et les traductions françaises de l'*Historia sui temporis* du Président de Thou, d'après des documents nouveaux, par Henry HARRISSE ». Paris, s. d. in-8°. L'Introduction au « CATALOGUE GÉNÉRAL des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale ». Paris, Impr. Nat., 1897, I, p. XV apprécie, sans nommer leur auteur les catalogues dont Claude Sallier a dirigé l'impression et qui se rapportent à la Théologie (3 vol., de 1739 à 1742), au Droit Canon, au Droit de la nature et des gens (1 vol., 1753), aux Belles-Lettres (2 vol., 1750), au Droit Civil (2 volumes en partie tirés, mais restés inachevés). L'abbé Sallier, né en 1685, était entré à la garde de la Bibliothèque du Roi en 1721; membre de l'Acad. des Inscriptions depuis 1715, il avait été admis à l'Académie française en 1729. Son éloge fut prononcé à la première de ces Sociétés par son confrère Le Beau. Voir sur lui l'opuscule récent de M. Jacques MEURGEY, « L'ex-libris du collège de Saulieu et l'abbé Sallier, de l'Académie française ». Paris, H. Saffroy, 1922. Cet ouvrage complète la notice insérée dans leur « Galerie bourguignonne » par Ch. MUTEAU et Joseph GARNIER, Dijon, J. Picard, T. III (1860), p. 94-98.

19. « Mémoire » autographe en français non daté. A. S. P. Cdt. B. 28. F. ODORICI (« Memorie storiche della Nazionale Biblioteca di Parma », *Atmem*, 1863, p. 366, n. 4) a signalé ce document. L'apostille en espagnol qui l'accompagne montre qu'il était adressé à Llano. — Par une « Memoria » en italien, conservée dans la même liasse, et

fiches mobiles qui n'avait pas le bonheur de plaire à ses critiques, Paciaudi la continua et en soutint les avantages. Au lendemain de sa mort, survenue le 1<sup>er</sup> février 1785, le *Giornale enciclopedico* de Vicence, dirigé par Elisabeth Caminer, publiait la dissertation à laquelle nous avons fait déjà quelques emprunts et qui est plus connue sous le titre de « Memoria intorno la Reale Biblioteca di Parma » qui lui fut donné par Bodoni. On y lit que Paciaudi avant d'entreprendre la compilation de son catalogue avait tenu compte de ce qu'il avait vu dans les meilleures bibliothèques de France, publiques et privées, et qu'après mûre réflexion, il avait donné la préférence à « la méthode communément en usage chez les Français, passée à d'autres studieuses nations, bien qu'inconnue encore en Italie : celle des cartons placés dans des casiers distincts par ordre alphabétique »<sup>20</sup>. C'est

---

qu'on peut dater de l'été 1768, Paciaudi demandait que l'on remplaçât à la bibliothèque l'abbé Permolli, par l'abbé Angelo Schenoni, Gênois, qui était secrétaire d'Ubertino Landi à Plaisance et qui écrivait « avec une égale facilité l'italien et le français » et qui, de plus, connaissait l'anglais et l'allemand. A côté de ce secrétaire, Paciaudi demandait un adjoint en la personne du père bénédictin Dom Andrea Mazza, expert dans la science des livres puisqu'il avait réorganisé et catalogué la bibliothèque de son monastère. « C'est un homme laborieux, diligent, soigneux. Il a de l'esprit, de la mémoire, des manières agréables, il peut traiter avec n'importe quel savant étranger. Dur à la besogne, il est capable de bien exécuter le catalogue mécanique qui doit rester à la comptabilité et différent du catalogue *raisonné*, qui est mon très doux et cher travail ». Les deux collaborateurs furent accordés à Paciaudi. Mazza devait critiquer ouvertement le catalogue raisonné. Le même mémoire nous apprend que le Bibliothécaire avait à son service deux Français, Jacques Montaigu et Léonard Chevalier, tous deux calligraphes qui travaillaient au fameux catalogue par fiches. Le premier avait une pension de 1600 livres comme *maestro di bel carattere ed Aritmetica* depuis 1767, mais Paciaudi le trouvait vieux et ignorant. Le second, plus jeune, devait en 1773 et 1774 exécuter, sous le contrôle de Rezzonico, la copie des poésies de Frugoni destinée à l'impression de la fameuse édition de Parme. C'est un Français encore, Louis La Ferté, qui était le relieur de la Cour et de la Bibliothèque.

20. PACIAUDI, « Memoria », p. 69. Suit, jusqu'à la p. 71, l'énoncé des quatre « remarquables commodités » de la méthode adoptée. — Rappelons que la défense de Paciaudi avait paru dans le *Giornale enciclopedico d'Italia* (Vicence, X<sup>e</sup> an., 1785) sous le titre : « Della Biblioteca Reale di Parma. Discorso del celebre P. Paciaudi Piemontese, Teatino, già Bibliotecario di S. A. R. l'Infante Duca di Parma... » et qu'elle fut publiée en 1810 par l'imprimerie Bodoni. Nous avons cité l'édition de 1815 qui contient aussi le Discours d'inauguration. — Notons

ce catalogue qui apparut en 1778 « singulier » à un bibliothécaire florentin qui visitait Parme, Angiolo Maria Bandini<sup>21</sup>; mais c'est un catalogue de ce type que l'on trouve aujourd'hui dans la plupart des bibliothèques d'Italie comme des autres pays.

C'est un fait bien connu que Dutillot fit venir à Parme, en 1768, Giambattista Bodoni pour créer l'imprimerie ducale, l'établissement qui devait atteindre une si haute renommée. Le projet avait été longuement médité. Le ministre s'était d'abord tourné vers la France. Mais un homme qui unissait le bon sens au bon goût et à la science finit par le dissuader d'appeler de France un imprimeur. Dans les premières années de sa résidence à la cour, l'abbé de Condillac avait recommandé à Dutillot un Français qui offrait de monter à Parme une entreprise d'état et qui soumit un « Mémoire raisonné sur les avantages que procurerait une imprimerie »<sup>22</sup>. Mais le ministre songeait moins à une affaire commerciale qu'à un établissement capable de rivaliser avec la *Stamperia reale* de Turin fondée en 1740, avec l'Imprimerie royale de Madrid, et avec celle de Paris qui leur avait servi de modèle: il voulait faire revivre en Italie un art qui devait tant aux Alde et aux Giunti.

Il s'adressa pour avoir des indications et des conseils à l'homme de ressource qu'était le trésorier parisien de la cour: « Je vous ai envoyé, écrivait Bonnet le 24 juillet 1758, les « instructions et les modèles les plus beaux que nous ayons à « Paris sur les caractères d'imprimerie. Si vous continuez dans « la résolution d'en établir une à Parme, vous pouvez compter « sur mes soins et ceux de M. Mélot... pour seconder une aussi

---

encore pour montrer que l'influence de la bibliologie française s'est longuement continuée à travers l'œuvre du p. Paciaudi, que l'avocat Gustavo Camillo Galletti a repris la dissertation en question dans un opuscule plus élégant que correct: « Il Bibliotecario diretto nel formare, classare e continuare una pubblica biblioteca dal p. Paolo Paciaudi... nella sua Memoria intorno la R. Biblioteca Parmense corredata in questa quarta edizione di altre utili bibliografiche osservazioni... », Roma, Tip. d. Scienze matem. e fisiche. MDCCCLXIII. g<sup>d</sup> in-8°.

21. Journal de voyage, à la date du 26 nov. 1778, publié par U. BENASSI, sous le titre « Angiolo Maria BANDINI a Parma », *Aspp.*, 1914, p. 156.

22. Analysé par U. BENASSI, « Il tipografo Giambattista Bodoni e i suoi allievi punzonisti », *Aspp.*, 1913, p. 51-52.



« louable intention »<sup>23</sup>. Par l'entremise du Bibliothécaire du Roi, le banquier obtient bientôt un modèle des caractères de Fournier le jeune. Dutillot les examine, les admire; mais demande aussi une épreuve des caractères les plus parfaits du Louvre. Son goût n'est pas moins sûr en cette matière que dans les autres. Le bibliophile qu'il est envoie à l'ami parisien un exemplaire de Phèdre « surprenant », il désire voir les modèles des différents corps de ce même caractère. Et Mélot trouve encore chez Fournier tout ce qui convient au ministre, expliquant que l'Imprimerie Royale n'a rien pour le moment de supérieur à cela; la preuve en est dans le *Cato Major* que l'on vient d'imprimer avec les lettres de Fournier: « La perfection des caractères est « à la vérité l'article essentiel, mais il ne suffit pas; il faut « encore un ouvrier intelligent qui sache les composer avec « goût, une main exercée qui les imprime avec propreté, sans « oublier du papier choisi, qui réunisse la finesse, la force et « la blancheur avec de belles marges »<sup>24</sup>.

Dutillot ne se pressa pas de chercher l'ouvrier intelligent dont parlait Mélot. Les circonstances lui firent trouver un artiste dont la gloire dépassa celle des Fournier et des Didot. Le p. Paciaudi avait connu à Rome un de ses compatriotes piémontais, Giambattista Bodoni, né à Saluces d'une double lignée d'imprimeurs modestes, et qui, après avoir étudié par lui-même la gravure sur bois, était allé apprendre à la *Tipografia di Propaganda Fide* la pratique des caractères orientaux et l'art de

---

23. Bonnet à Dutillot, 24 juil. 1758. A. S. P. Cbf. 44.

24. Mélot à Bonnet, 19 août 1758 (lettre transmise à Dutillot). U. BENASSI, « Il tipografo G. B. Bodoni », p. 53-54. — Le ministre demanda encore à Paris des indications pour la fabrication du papier. Bonnet lui écrivait, un mois après, le 19 sept: « Je vois que vous êtes « content à bien des égards des caractères du S<sup>r</sup> Fournier. Je vois vos « projets et j'attendrai vos ordres, je sens que cette imprimerie ne « peut être que très utile au pays et c'est toujours là notre but. Je « m'adresserai à M. Cochin dont on connaît le mérite à tous égards « quand vous voudrez que je cherche un graveur, et ainsi aux grands « maîtres dans chaque genre que vous me demanderez; mais je vous « prie de me donner du temps, et de vous y prendre par conséquent « longtemps d'avance: c'est ainsi que l'on réussit et je désire de vous « servir en ces genres comme j'ai fait en architecture et en quelques « autres personnes, quand vous m'en avez demandé. Je vous chercherai « des éclaircissements pour la fabrication du papier comme vous me « l'avez demandé ». A. S. P. Cbf. 44.

graver et de fondre les lettres. Une première tentative d'attirer à Parme le jeune homme ne réussit pas. Et Dutillot, si l'on en croit une tradition établie dans la famille Bodoni, s'adressa vers 1767, Mélot étant mort depuis longtemps, à Pierre-Jean Mariette pour le choix d'un directeur d'imprimerie. Mais Mariette conseilla de chercher en Italie, puisqu'il s'agissait d'imprimer surtout des œuvres italiennes<sup>25</sup>. De nouvelles offres furent faites à Bodoni qui avait quitté Rome et se trouvait à Saluces ayant en tête de partir pour l'Angleterre. Il les accepta et arriva à Parme en février 1768. Il fut installé dans une dépendance du palais ducal. Dutillot projetait la construction d'une grande imprimerie, mais l'artiste ne quitta jamais la petite maison des bords de la Parme. L'art typographique ne perdit rien, tant s'en faut, au choix du jeune Italien et les lettres françaises ne furent pas oubliées dans les magnifiques éditions bodoniennes. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Imprimerie ducale devait s'élever au rang honorifique plus qu'avantageux d'Imprimerie impériale. Bodoni devait avoir des relations dans le monde entier, et des relations plus ou moins illustres parmi les imprimeurs, les hommes de lettres et les savants français<sup>26</sup>.

---

25. Giuseppe DE LAMA, « Vita del Cavaliere Giambattista Bodoni, Tipografo italiano ». *Parma, della Stamperia Ducale*, MDCCCXVI, p. 9. Avant la création des beaux caractères qui portent son nom, Bodoni utilisa ceux de Fournier que la cour s'était procurés à différentes reprises grâce à Bonnet, à Caylus, puis à Mariette. Ch. NISARD, « Corr. inéd. », II, 41 et 360-361. — Voir notre Planche IX.

26. Parmi les correspondants de Bodoni en langue française, on compte nombre de militaires et d'administrateurs du Consulat et de l'Empire. Signalons seulement quelques noms se rapportant à la période antérieure. Ce sont d'abord quelques personnages connus à Parme par l'imprimeur : Dutillot, Treillard, Petitot, Guiard, le bailli de Virieu, le chevalier de Pujol, le commandeur de Thuisy. Puis, des bibliophiles : Pierres, premier imprimeur du Roi, Jean Senebier, bibliothécaire de Genève, F. Seguin, imprimeur-libraire à Avignon, Marquet de Lyon. Mentionnons encore des Suisses, des Savoyards et des Français qui ont laissé un nom dans l'histoire des lettres : P. H. Mallet de Tournes, Lemasne de Chermont, le cardinal Gerdil, Louis Dutens, le marquis de Cubières, le baron de Choiseul, ambassadeur à Turin, le comte Miollis, le comte de Malines, Monge, Antoine-Augustin Renouard. Voir le Catalogue donné par M. Antonio BOSELLI, « Il Carteggio bodoniano della Palatina di Parma ». *Aspp.*, 1913, p. 168-221. — L'ancien conservateur de la Bibliothèque de Parme a pour sa part montré le parti que l'on peut tirer de ce *Carteggio* pour l'histoire des relations litté-

Bibliothécaire novateur, amoureux de beau travail typographique, le p. Paolo Maria Paciaudi était, à l'occasion, un inspirateur de Dutillot pour la politique ecclésiastique, comme l'était l'abbé Bianchi, le ministre du duché voisin. Il fut, en outre, pour le marquis de Felino, un véritable ministre de l'Instruction publique. Pendant un temps l'Université de Parme, le Collège des Nobles et les autres établissements d'instruction continuèrent sous le règne de don Philippe à vivre la vie ralentie qu'ils avaient conservée de la brillante époque farnésienne. Mais les signes de rénovation qui se manifestaient déjà un peu avant le milieu du siècle se multiplièrent bientôt. La recherche scientifique se développa, de nouveaux établissements d'enseignement se créèrent contrebalançant fortement l'influence des Jésuites.

En 1751, le cardinal Alberoni fonda aux portes de Plaisance, à San Lazzaro, le collège qui reçut son nom. Les Jésuites enseignaient au séminaire voisin, mais le cardinal dans sa verte vieillesse n'approuvait pas leur système pédagogique et il confia aux Lazaristes la maison qu'il venait de créer<sup>27</sup>. Ceux-ci furent soutenus, et ils en avaient besoin, par le ministre de Parme. Ils préparaient surtout des jeunes gens à l'état ecclésiastique et devaient pendant tout le reste du siècle être dans les duchés un ferment d'idées nouvelles. A Parme même, le monopole de fait dont jouissait le Collège des Nobles se trouva supprimé par la

---

raires; il a notamment étudié la correspondance Renouard-Bodoni dans son article: « G. B. Bodoni giudicato da un grande bibliografo francese » (*Aup.*, mai-août 1913, p. 106-113), avant d'en entreprendre la publication intégrale actuellement en cours dans *la Bibliofilia*.

Nous n'énumérerons pas les nombreuses études consacrées à l'illustre imprimeur en 1913, à l'occasion du centenaire de sa mort; nous signalerons seulement les publications les plus récentes: A. BOSELLI, « G. B. Bodoni poeta? » *Gli*, 1916 et « Lettere di letterati stranieri a G. B. Bodoni ». *Malta letteraria*, sept.-déc. 1913; un précieux catalogue de librairie, « GIAMB. BODONI, célèbre imprimeur italien (1770-1813) ». Bâle, Rudolf Glering [1923]; Karl J. LUTHI, « Die Buchkunst Bodonis. Ein Vertrag gehalten Anfang 1924 in der Schweizer Bibliophilen Gesellschaft Bern », *die Buchstube*, sept. 1924; G. B. BODONI, « Briefe an Antoine Augustin Renouard herausgegeben von Moritz SONDHEIM ». Francfort, J. Baer, 1924; H. V. MARROT, « G. B. Bodoni's preface to the *Manuale Tipografico* of 1818 ». Londres, E. Mathews, 1925.

27. S. B. [Stefano BERSANI], « Memorie storiche sulla origine e le vicende del Collegio Alberoni », Plaisance, 1867.



fondation en novembre 1755 du collège Lalatta, grâce à un legs du chanoine Antonio Lalatta institué plus de cent ans auparavant. Les élèves affluèrent et le recteur du Collège des Nobles comprit à ce point le danger de la concurrence qu'il demanda presque aussitôt la fusion des deux établissements<sup>28</sup>. Le projet devait être repris et aboutir à l'époque de Marie-Louise. Quant au ministre de don Philippe, il se souciait plus de diminuer que d'augmenter à Parme la puissance de la Compagnie de Jésus. La preuve en est dans les tentatives qu'il fit pour donner une vie véritable à la Pagerie; celle-ci fut toujours en difficulté avec le *Collegio dei Nobili* et Dutillot y introduisit des maîtres dont les idées s'inspiraient plutôt de la philosophie du temps, les pères Francesco Venini, G.-M. Pagnini et Francesco Soave.

Ce sont surtout les études supérieures que Dutillot eut à cœur de rénover. La cour possédait en qualité de confesseur ducal le p. Jacopo Belgrado. Le Jésuite frioulain était un grand astronome. Le protection du souverain et du ministre lui permit de fonder avec l'aide des ingénieurs parmesans Stefano Droghi et Pietro Ballarini l'observatoire qui subsiste dans la tour de l'actuelle Université. Le p. Fourcaud jeta en 1766 les bases d'un riche Musée d'histoire naturelle. Sous l'impulsion du gouvernement, des savants créèrent un Jardin Botanique, un Cabinet de Physique expérimentale, un Théâtre d'Anatomie et, en dernier lieu, un Laboratoire de Chimie. Toutes ces institutions, le ministre les coordonna avec son habituel souci d'organisation et de manière à les soumettre à un contrôle constant des corps de l'état. L'esprit qui l'animait en matière d'instruction, il l'a défini en mars 1765 dans une lettre à l'évêque de Parme: « L'éducation des enfants de la république, à quelque état qu'ils  
« soient destinés, est du ressort de la vigilance et de l'inspection  
« du gouvernement. L'établissement de tout collège, de tout  
« séminaire doit avoir le sceau de l'approbation et de la per-  
« mission du souverain: il faut qu'il connaisse les conditions  
« de ce qu'il doit permettre et protéger. L'établissement de ces

---

28. « Il PARMIGIANO ISTRUITO », 1778, I, 160. Le Collège Lalatta suspendit son activité de 1780 à 1789. La fusion avec le collège des Nobles, origine de l'actuel *Collegio Maria Luisa*, eut lieu en 1821. P. DONATI, « Nuova descrizione... di Parma », 1824, p. 60-61; G. CAPASSO, « Il Collegio dei Nobili », p. 157-158 et 245-246.

« lieux destinés à l'éducation ne peut être arbitraire à aucun individu de l'état... s'il n'y a pas préalablement ce suffrage de l'autorité publique »<sup>29</sup>. De tels principes s'accordaient mal avec ceux des maîtres auxquels restait confiée à Parme la plus grande partie de l'enseignement et avec les antiques constitutions farnésiennes de l'Université et du Collège des Nobles. On comprend dès lors que le ministre ait étudié de bonne heure une refonte de ces statuts et médité ensuite de changer le personnel enseignant.

En 1764, il demanda à l'un de ses conseillers le comte Costerbosa un projet de réforme; et, en 1767, un autre à un homme qui joignait à l'expérience le sens des nécessités de l'heure, à Gaspare Cerati. Mais la gloire d'établir sur de nouvelles bases l'Université de Parme et l'enseignement dans les duchés devait revenir à Paciaudi<sup>30</sup>. Sur ce point encore la France allait fournir d'utiles indications à celui qui écrivait en 1760 au comte de Caylus: « Je deviens chaque jour plus Français, car chaque jour j'apprends à mieux connaître le bon caractère de votre nation ». Non pas que le religieux ne fût en rapport avec d'autres savants d'Europe. Il correspondait, au contraire, avec de nombreux Allemands<sup>31</sup>, sans parler des Italiens. Il avait dans sa jeunesse enseigné dans un collège de son ordre, à Gênes, les doctrines de Newton et de Leibnitz, mais en les conciliant avec

---

29. Dutillot à M<sup>gr</sup> Pettorelli-Lalatta, 25 mars 1765. G. DREI, « Notizie sulla politica eccles. del ministro Du Tillot ». *Aspp.* 1913, p. 206. L'abbé Drei a donné (p. 206-210) le texte intégral de cet important document.

30. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e lett. parmigiani », VII, 215 et 141. Widar CESARINI-SFORZA, « Il padre Paciaudi e la riforma dell' Università di Parma ai tempi del Du Tillot » *Archivio storico italiano* 1916, fasc. I, p. 119. Après cette étude générale, très importante, le même historien en a consacré une à « L'Ordinamento degli studi giuridici nell' Università di Parma secondo la riforma del 1769 ». *Il Filangieri*, mars-avril 1917. — Outre les ouvrages généraux sur l'Université de Parme, signalés plus haut, p. 28, n. 58, mentionnons un article qui étudie un point de détail, la question des traitements: Omero MASNOVO, « La riforma della R. Università e delle scuole del ducato di Parma nel 1769 ». *Aup.* mai-août 1913.

31. U. BENASSI, « La mente del P. Paciaudi... », p. 5-6 et surtout les premières lettres comprises dans l'*Epistolario Paciaudi* de la B. P. P. Ms. 1586 (T. I).

la philosophie cartésienne. Ce n'est pas à dire non plus que dans toute l'Italie, même dans les régions soumises à la domination autrichienne ou pontificale, on ne ressentit la nécessité de transformer les écoles et l'enseignement. A Bologne, l'Académie des Sciences de l'Institut, activement encouragée par Benoît XIV, ranimait la sève quelque peu tarie de la plus antique Université d'Italie. En Lombardie, Marie-Thérèse avait autorisé en 1757 le Sénat milanais à étudier une réforme de l'Université de Pavie; elle venait, en 1765, de frustrer de son antique privilège ce même Sénat et de faire nommer une Députation à l'effet de proposer une organisation conforme autant que possible au nouveau système de l'Université de Vienne, et elle s'appêtait à sanctionner en octobre 1771 le *Piano di direzione, disciplina ed economia* proposé par la Députation. En Piémont, Victor-Amédée IV avait dès longtemps institué le « Magistrat de la Réforme des Etudes », l'Université de Turin, réorganisée en 1720, avait été pourvue d'une constitution par le Savoyard Hocquiné, les collèges avaient été mis sous l'autorité directe de l'état qui avait tenté même d'accaparer la direction de l'enseignement primaire<sup>32</sup>. L'occasion que choisirent Dutillot et Paciaudi fut l'expulsion des Jésuites et cette mesure posait à Parme des problèmes qui s'étaient déjà posés en France peu de temps auparavant.

En 1762, en effet, Abraham-Joseph de Chaumeix, qui venait de publier une longue réfutation de l'Encyclopédie, écrivit un *Nouveau Plan d'Etudes, ou Essai sur la manière de remplir les places dans les Collèges que les Jésuites occupaient ci-devant*<sup>33</sup>.

---

32. Ettore BORTOLOTTI, « Origine e progressi della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna ». *Supplem. delle Memorie d. R. Acc. delle Sc. dell' Istituto di Bologna. Cl. di Sc. Fisiche* Ser. VIII, T. I, 1923-1924, p. 9-26. Baldo PERONI, « La riforma dell' università di Pavia nel Settecento » in « Contributi alla Storia dell' Università di Pavia », Pavie, Tip. Coop. 1925. Ch. DUFAYARD, « Histoire de Savoie », 5<sup>e</sup> éd., Paris, Boivin, 1914, p. 224-225. — Il est à remarquer que Paciaudi, d'abord élève des Jésuites, avait étudié à l'Université de Turin réformée comme nous venons de le dire.

33. « par M. L. A. P. D. P. S. D. H. » Cologne [Paris], 1762, 2 vol. L'ouvrage est en réalité de Chaumeix qui avait en 1758-1759 signé les 8 volumes des « Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et Essai de réfutation de ce Dictionnaire, avec l'examen critique du livre de l'Esprit », Bruxelles, et Paris, Hérissant.



Le collaborateur de Dutillot, était lui aussi un adversaire de Diderot et de D'Alembert ; sa position intellectuelle ressemblait assez à celle de Chaumeix. Dans les mois qui précédèrent le départ des Jésuites de Parme, il avait eu loisir de préparer d'accord avec le ministre leur remplacement dans les collèges et d'élaborer une réforme de l'Université. Un beau matin (9 février 1768), les pensionnaires du Collège des Nobles se réveillèrent sous l'autorité des pères des *Scuole Pie* venus de Toscane et un mois n'était pas écoulé que le duc et son ministre promulguaient la *Costituzione per i nuovi regi Studi*<sup>34</sup>, œuvre de Paciaudi.

Cette constitution interdisait toute école qui ne fût pas établie par le gouvernement. Elle imposait aux élèves et aux clercs des séminaires l'enseignement des écoles duciales. Seuls faisaient exception les collégiens de San Lazzaro de Plaisance. L'établissement fondé par Alberoni recevait ainsi une sorte d'investiture officielle. Dans l'ordre des études théologiques, les « vaines subtilités » de la scolastique étaient bannies comme la morale relâchée, il fallait revenir à l'esprit et à la lettre de Saint Augustin et de son fidèle interprète Saint Thomas d'Aquin. Pour l'enseignement des humanités, Paciaudi, désigné par le *Magistrato di Riformatori* comme inspecteur des écoles des duchés, devait critiquer vivement les *Institutions* du Jésuite Alvarez et leur opposer les excellentes publications pédagogiques de Port-Royal<sup>35</sup>. La réforme des études juridiques et médicales ne pouvait être accomplie au cours d'une année scolaire. Elle le fut dans les années qui suivirent et dans le même esprit, en faisant triompher les méthodes de l'expérience et les principes du droit régalien. L'Université de Parme fut la première en Italie à enseigner le droit canon autrement que dans un sens confessionnel : en le subordonnant à la reconnaissance des lois civiles, c'est-à-dire de la suprématie de l'Etat. L'exemple des Universités françaises servit encore à l'inspirateur de Dutillot quand il établit le *Regolamento per la collazione dei gradi accademici*<sup>36</sup>. Ce document cite le règlement de nombreuses univer-

34. *Parma, nella Stamperia Reale, MDCCLXVIII.*

35. U. BENASSI, « La mente del P. Paciaudi », p. 23.

36. *Parma, Tipografia Reale, 1770.*

sités italiennes et étrangères, dont Toulouse, Aix, Caen et Paris, pour ne parler que des françaises. Paciaudi s'était fait envoyer par Marin « en fait de statuts d'Universités tout ce qu'il était possible de trouver en France séparé »<sup>37</sup>.

Quant à l'instruction primaire, ni Dutillot, ni son collaborateur n'en méconnaissaient l'importance. Appréciant dans un billet rapide les projets de réforme du Sénat milanais au courant desquels il se tenait, le ministre écrivait un jour : « Ils ne pensent pas à une école d'écriture et de comptes » et Paciaudi reconnaissait un peu plus tard que, si le succès y est difficile, les écoles élémentaires sont à la base d'une restauration des lettres et des sciences<sup>38</sup>. Les conseils sur ce point ne leur manquèrent pas. Les plus judicieux et les plus précis leur vinrent à plusieurs reprises de Plaisance et toujours, semble-t-il, des prêtres de la Mission, ceux qui au collège Alberoni continuaient l'action de Saint Vincent de Paul. Citons un de ces mémoires que son auteur, italien à en juger par son style, adressait en français au ministre. Le document exposait les tristes conditions sociales de la seconde capitale dues à l'ignorance et à la paresse ; il expliquait que le Prince ne pouvait pas laisser faire la *Communauté*, hostile à toute innovation ; il rappelait la fondation d'écoles publiques dans les petites villes et villages de l'étranger. Il poursuivait : « Le collège de Saint Lazare, qui se gouverne selon les principes de la piété solide, suivant en tout l'éducation et maximes de l'Eglise gallicane, élève de jeunes prêtres exemplaires, doués d'humilité et doctrine, qui en sortant n'ont que leur messe et un petit patrimoine, que le Collège leur donne après une retraite de neuf ans d'études. Se [on] trouve beaucoup des mêmes sans emploi ni exercice ; ils seraient charmés de se dédier à une si sainte œuvre ». En conclusion, l'auteur du mémoire demandait l'intervention du gouvernement pour la fondation de trois écoles à Plaisance, dans trois quartiers désignés : deux Lazaristes eussent pu être mis à la tête de ces écoles, et ils y eussent suivi « la règle des Frères de la Doctrine Chrétienne de France, qui enseignent aux enfants, la piété et les

---

37. Marin à Paciaudi, 14 mai 1769. U. BENASSI, « La mente del P. Paciaudi », p. 17.

38. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1920, p. 142.

lettres avec une facilité admirable »<sup>39</sup>. Un autre régime devait longtemps après appeler à Parme et à Plaisance, où ils sont encore, les frères de la Doctrine Chrétienne. Quant à Dutillot, sa chute ne lui donna pas le temps de poursuivre au plus bas degré de l'enseignement la réforme heureusement entreprise aux degrés supérieurs et dont tout ne fut pas détruit par sa disgrâce.

## II.

Par contre, pendant toute la durée de son ministère, Dutillot fit beaucoup, tout ce que permettaient les circonstances, pour le développement de l'instruction que l'on appellerait aujourd'hui professionnelle et technique. Florence avait vu naître en 1753 l'*Accademia dei Georgofili* et bientôt les Sociétés d'agriculture s'étaient multipliées en France, avec un programme d'applications

---

39. Mémoire anonyme sans date. A. S. P. *Raccolta Storica*, liasse 5, qui contient aussi un autre mémoire de la même provenance et annoté de la main de Paciaudi : « Metodo Provisionale per il proseguimento delle scuole pubbliche nella città di Piacenza ». Ce document reprend le projet de création de trois nouvelles écoles élémentaires, mais il traite aussi des autres ordres de l'enseignement : école de grammaire inférieure et supérieure, école d'humanités, école de rhétorique, chaire de philosophie, chaires de Théologie scolastique, de Théologie canonique et morale. Il fournit des suggestions sur le personnel à choisir, depuis les différents professeurs jusqu'au *prefetto delle scuole*, sur les examens à instituer, etc. Il n'est malheureusement pas daté, ce qui ne permet pas de dire s'il s'inspire de la *Costituzione* de Paciaudi, ou s'il l'a, au contraire, inspirée. En tout cas, il est intéressant de rapprocher des vues du Théatin, que nous avons exposées, ce passage : « La prépotence désormais agonisante des Jésuites a introduit de vive force dans le monde catholique tout entier et soutenu toujours, en dépit de certains souverains pontifes qui ont tenté de s'y opposer, le système de leur Louis Molina, source exécration de toutes les maximes répandues contre l'antique et constante doctrine de l'Eglise, contre la souveraineté et la sécurité des Princes et contre le bon gouvernement des âmes et des états. Par ce même système, ils ont cherché à abattre la saine doctrine du grand docteur de l'Eglise Saint Augustin et de Saint Thomas l'Angélique, son continuateur ». L'auteur du mémoire demandait, en conséquence, la nomination à la chaire de théologie scolastique d'un antimoliniste savant, « tout retard sur ce point devant être un grave dommage pour la ville et le diocèse de Plaisance, où presque tous les curés ont été imbus du détestable molinisme ».



plus pratiques. Le ministre de Parme aurait voulu que le duché suivît le premier en Italie cet exemple. Dans les mémoires intitulés *Progetti sopra il commercio*, écrits pour l'année 1761, il est déjà question de suivre cette « mode de France ». Des projets furent soumis pour la constitution d'une Société d'Agriculture, par l'évêque de Parme en 1762, par le fermier général François Destienne-Blégier en 1767, par d'autres encore<sup>40</sup>. Aucun n'aboutit, mais le gouvernement n'en fit pas moins connaître à l'élite, sinon à la masse, des agriculteurs, le résultat d'expériences anciennes ou récentes accomplies dans les campagnes françaises. Il utilisa pour cela le livre et le journal. La *Gazzetta di Parma*, devenue régulière un peu après la moitié du siècle, imprimée par Filippo Carmignani, passa à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1760 sous le contrôle direct du ministre. En 1764, Giuseppe Pezzana en devint le principal, pour ne pas dire l'unique *compilateur*. Le collaborateur de Paciaudi était aussi pour le ministre un homme de confiance et son traducteur attitré. A une date qui reste indéterminée, il traduisit du nouveau *Journal d'Agriculture* « L'Arte di fare il vino ridotta in principi ». Présentant son ouvrage, il écrivait à Dutillot avec esprit : « Je suis très persuadé que si on se « servait de la nouvelle méthode pour nos *bergamini* et nos « *lambrusques*, ils n'auraient pas cette grossièreté, ni cette « *grassezza* qui dégoûtent les étrangers et les connaisseurs. Au « reste, je ne voudrais pas que V. E. m'appliquât à cette « occasion ce vers d'Horace

*Laudibus arguitur vini vinosus Homerus...*

« Je n'aime que la qualité. Je souhaite qu'Elle daigne me charger « de quelque morceau plus utile à l'Etat. Le nouveau journal « devrait en fournir »<sup>41</sup>.

---

40. A. S. P. Cdt. C. 43 et A. 34. Voir aussi B. CIPELLI, « Storia dell' amministrazione di G. Du Tillot... », p. 276 et U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.*, 1920, p. 142-144.

41. Lettre en français, s. d. mais postérieure à 1765, date de la fondation du *Journal d'Agriculture*. A. S. P. Cdt. A. 41. — Nous avons vu déjà que Dutillot avait fait traduire vers 1763 un traité sur la culture de l'Acacia. La liasse que nous venons de citer contient une autre lettre de Pezzana à Dutillot, du 7 juin 1766 : il a lu le traité de la *Police générale des grains* de Herbert, il l'a trouvé excellemment écrit, il a cru « poterne tirar frutto, rivolgendolo ad ammaestramento del Paese » et il s'en est inspiré pour un *Saggio sopra l'Agricoltura*.

Deux mémoires laissés par Pezzana nous renseignent exactement, l'un, sur les traductions faites par lui, de 1766 au début de 1768, pour la *Gazzetta*; l'autre sur les ouvrages divers traduits par ordre de S. E. en dehors des besoins du journal. Les premières ont trait surtout à la lutte contre les Jésuites; les seconds comprennent un petit livre « sopra i Pomi di terra », un mémoire sur l'huile de faine et l'autre sur la plante appelée *sulla*. A vrai dire, la *sulla*, sorte de trèfle incarnat, pousse surtout dans les pays méridionaux; mais nous savons que Dutillot encourageait aussi la culture du sainfoin. Quant à la production et à l'utilisation de la pomme de terre, les historiens de l'agriculture parmesane ont dit les efforts faits par Dutillot et par l'Irlandais Guillaume Power pour les développer dans les duchés. Signalons seulement que dans sa brochure, Pezzana semble avoir utilisé aussi un mémoire sur « la diversa coltivazione ed usi varii delle patate », tiré des Actes de l'Académie des Géorgophiles de Toscane<sup>42</sup>.

Umberto Benassi, historien sévère, rabattant ainsi l'enthousiasme qui se dégage de l'ouvrage antérieur de Bernardino Cipelli consacré à la gloire de l'administration économique de Dutillot, s'est attaché à prouver que beaucoup de tentatives et d'essais accomplis de 1756 à 1771 n'avaient pas toujours donné les fruits attendus. Il ne nous appartient pas de discuter ce jugement. L'échec du ministre sur plus d'un point peut être imputé à l'indifférence et à l'impréparation du milieu, il n'enlève

---

42. *Traduzioni relative alla Gazzetta fatte per ordine di S. E. dall' ab. Pezzana*. On y trouve: à la date du 26 août 1766, un édit du roi de Suède sur le luxe; divers édits d'Espagne et de France sur les Jésuites; des extraits du Discours de l'abbé de Chauvelin pour l'expulsion totale des Jésuites de France; le décret royal de France sur le bref contre Parme. Parmi les *Opere diverse* traduites par le même Pezzana, on remarque un extrait du *Discours sur l'état de la magistrature et sur les causes de sa décadence* (voir ci-dessus p. 330, n. 55), le Plan pour la chaire de l'abbé Millot et enfin une version d'italien en français, celle des édits de Parme sur la mainmorte (le tout en 1768). A. S. P. Cdt. B. 24. — Pezzana avait assisté en 1762 avec l'architecte Petitot aux essais d'une machine à tailler les pommes de terre et à les réduire en bouillie (lettre à Dutillot du 17 août 1762. *Ibid.* C. 121). — Cf. B. CIPELLI, « Storia dell' amministrazione... », p. 263-265; Carlo ROGNONI, « Sull' antica agricoltura parmense », Parme, Grazioli, 1865, p. 98-99 et 124.

rien au mérite du marquis de Felino et de ceux qui autour de lui ont voulu et cherché les améliorations les plus diverses. Les livres techniques reçus de France étaient immédiatement utilisés, et quelquefois traduits. Après avoir réglé le régime des eaux et forêts, encouragé la culture du chanvre, du lin, du mûrier, de la vigne, par l'acclimatation du *pinot* de Bourgogne, et développé toutes les sortes d'élevage, Dutillot engagea un ingénieur parmesan, l'abbé Stefano Droghi, à composer une « Méthode instructive pour pratiquer avec diligence et profit la culture des abeilles », et fit publier par l'imprimeur Carmignani, entr'autres opuscules de propagande, une *Istruzione per l'allevamento delle api*. Un des Français établis dans le pays, Dominique Chazotte, joignant la pratique à la théorie, monta à La Riva des ruches de son invention et même y construisit une couveuse artificielle<sup>43</sup>.

En ce qui concerne l'instruction professionnelle des artisans, les Français appelés à Parme et les sujets ducaux préalablement envoyés en France pour un stage d'instruction fournirent au ministre les ressources qu'il pouvait désirer. Tous les maîtres ouvriers venus du dehors (nous n'avons pas à faire état ici de ceux qui furent attirés des autres régions d'Italie) étaient autant d'instructeurs pour les manufactures de soieries, de cotonnades, de draps, de toiles, de peausserie, de faïence, de cristaux, de glaces, établies, reconstituées et encouragées dans les duchés. Signalons que les industries les plus vieilles et les plus prospères du pays recevaient elles-mêmes du gouvernement des directions et des conseils, celle du papier par exemple. On trouve dans les procès-verbaux des conférences du Commerce qui se tenaient régulièrement au ministère la mention suivante, datée du 15 avril 1763 : « Il a été convenu avec l'abbé Raminzoni de faire « imprimer et relier, partie en parchemin, partie en papier à « fleurs 40 exemplaires du petit livre d'*Instructions pour la*

---

43. « Mémoire contenant... un détail circonstancié des avantages de la nouvelle construction des ruches » s. d. et lettre de Chazotte à Dutillot, de la Forge de La Rive, 14 août 1762. A. S. P. *Cdt.* C. 60. — Chazotte à un secrétaire de Dutillot, La Rive 2 août 1766 : « Me voyant « toujours dans le désœuvrement, et ces forges en un état où elles « méritent rien moins que le nom de grosses forges, je me suis occupé « d'un four propre à faire éclore des poulets, et autres oiseaux de « basse-cour. Me voilà donc au moins, en état, bientôt, de fournir la « cour et la ville de poulets de grain, l'hiver comme l'été ». *Ibid.* C. 121.



« fabrication du carton ». Ces instructions étaient tirées en grande partie d'un des cahiers des *Arts et Métiers*. Un exemplaire devait être distribué à chaque patron papetier (*follatore*, comme on disait à l'époque) et les autres, conservés à la Secrétairerie d'*Azienda*, « afin que nos efforts n'aillent pas servir aux fabriques des états limitrophes »<sup>44</sup>.

Plus intéressante encore fut la tentative qui amena la ville de Parme à avoir, la première en Italie, un embryon d'école d'arts appliqués. Le 16 janvier 1765, Dutillot annonçait aux Anciens de la *Comunità* l'institution de cours gratuits de dessin de figure et d'architecture; il leur envoyait le règlement établi par ses soins et engageait la *Comunità* à organiser un concours afin de procéder à la nomination des maîtres. Bientôt l'école se complète, fonctionne régulièrement et le ministre la rattache à l'Académie des Beaux-Arts, tout en fixant le « Règlement pour l'étude du dessin pour les jeunes gens qui s'appliqueront à divers arts et métiers, comme marbrier, graveur sur cuivre et sur bois, orfèvre, horloger, fondeur, menuisier, ébéniste, brodeur, tapissier, maître-maçon, forgeron... »<sup>45</sup>.

Quant aux initiatives auxquelles participèrent des Français et que Dutillot encouragea de son autorité pour mettre le pays en valeur, nous n'en donnerons que quelques exemples. Tous se rapportent à l'exploitation des ressources minérales. Un jour de 1762<sup>46</sup>, le ministre reçut l'adresse suivante: « Dominique Chazotte, Français natif de Lyon, a l'honneur de représenter « très respectueusement à V. E. que, dans les années 1756 et « 1757, il travailla vivement avec d'autres intéressés à élever « à Saint-Chamond dans le Forez, en vertu d'une permission « de la Cour, et sous une protection spéciale, l'établissement

---

44. « Congresso di Commercio con S. E. », 15 avril 1763. A. S. P. Cdt. C. 192.

45. Dutillot à l'*Anzianato*, 16 janv. 1765, les Anciens à Dutillot, 25 janv. 1765; *Progetto...* et *Regolamento...* Ibid. A. 13.

46. U. BENASSI a consacré quelques pages (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1922, p. 260-263) aux expériences dont nous parlons ici, et rectifié le jugement favorable porté sur elles par un autre érudit Giulio COGGIOLA. Celui-ci, utilisant une série de lettres conservée à la Bibliothèque de Parme avait écrit assez longtemps auparavant une étude sur « La fabbrica delle Ferriere a Piacenza durante l'amministrazione del Dutillot », *Studi Storici*, vol. V, Livourne, 1896, p. 341-375.

« d'une manufacture d'acier fin, dont ils avaient formé l'entre-  
 « prise, et fait auparavant avec succès diverses épreuves et  
 « expériences en grand à Lyon, sous l'examen de personnes  
 « nommées par M. l'Intendant de cette généralité. Cet établis-  
 « sement qu'ils entreprirent, tant en vertu des connaissances et  
 « secrets qui leur étaient propres et particuliers, qu'avec l'aide  
 « des observations et expériences publiées par M. de Réaumur  
 « dans ses savants mémoires, leur promettait une fortune  
 « certaine et prochaine, s'ils eussent pu trouver des fonds  
 « suffisants...

« C'est donc par une expérience pratique que l'exposant  
 « possède l'art de convertir sans fusion, et sans aucun déchet,  
 « le fer forgé en acier fin, à l'instar de ceux d'Allemagne et  
 « d'Angleterre et qui ne leur cède point en qualité. L'exposant,  
 « informé que S. A. R. possède dans le Plaisantin des mines  
 « et forges de fer, a l'honneur de représenter très respectueu-  
 « sement à V. E. qu'il serait intéressant et avantageux de joindre  
 « à leur exploitation la conversion de ce même fer en acier fin ». Chazotte ajoutait que ses associés et lui avaient été admis par la même permission du Roi à établir une fabrique de limes taillées par le moyen d'une machine tournant à eau. Bientôt après, il présentait un nouveau mémoire par lequel nous apprenons qu'il avait eu l'occasion de « prendre connaissance des opérations d'une forge considérable de la Franche-Comté ». Il avait su que les mines du duché de Plaisance faisaient partie de la ferme générale des biens et revenus du domaine de S. A. R. et que le fer qui en provenait « ne pouvait être mallé à chaud, tombant tout en pailles et en scories » ; il présentait des observations judicieuses pour parer à cet inconvénient et offrait à nouveau ses services : il tâcherait d'introduire dans l'exploitation « l'économie la plus utile, insensiblement et peu à peu, sans effaroucher l'ouvrier toujours attaché à une vieille routine »<sup>47</sup>.

Adversaire de toute routine, Dutillot autorisa *l'exposant* à tenter quelques expériences réduites. L'ingénieur de la *Real Ducal Camera* de Plaisance, Gianandrea Boldrini, moins porté

---

47. Adresse s. d. et « Mémoires contenant quelques observations et réflexions qui peuvent être utiles à l'exploitation des mines et forges de fer du domaine de S. A. R. », s. d. A. S. P. *Cdt.* liasse C. 60.

vers les nouveautés, triompha d'une première épreuve manquée, représenta Chazotte comme un homme qui cherchait à acquérir des connaissances plutôt que d'en montrer. Il insista comme l'administrateur des Ferrières, Spada, sur le prix de revient exagéré de l'acier fabriqué par le novateur. Mais bientôt un autre administrateur, Francesco Borelli, put donner un avis favorable sur les expériences faites et en octobre une expertise de Benoît Sylvestre, le serrurier forgeron de la Cour, trouva excellents quelques-uns tout au moins des produits obtenus. Dans une lettre du mois d'août 1762, Dutillot avait remis au « commencement de la belle saison » de nouvelles expériences en grand et il les autorisa, en effet, bien que les fermiers Laborde et Foacier de Betteville eussent tenté de l'en dissuader<sup>48</sup>.

A la date du 1<sup>er</sup> octobre 1764, les forges ducales furent enlevées à la Ferme et passèrent sous l'administration de la Secrétairerie d'*Azienda*. Chazotte fut nommé inspecteur et directeur des mines, forges et bois des Ferrières. Il monta de nouveaux fourneaux. En février 1765, Dutillot fit faire une nouvelle expertise solennelle en présence de deux ingénieurs et de trois maîtres forgerons, elle démontra la parfaite qualité de l'acier produit. Au milieu de la même année, Chazotte passa plus de deux mois à Parme et à son retour à La Riva, ayant rempli, disait-il, ses promesses et les désirs de la Cour « malgré les obstacles et les dégoûts », il demanda l'exécution du programme qu'il avait tracé<sup>49</sup>. Si ce programme ne fut jamais pleinement réalisé, si les envieux trouvèrent toujours onéreuses les recherches de Chazotte, les Ferrières ducales n'en prirent pas moins sous sa direction un développement que Benassi lui-même

---

48. Boldrini à Dutillot, 16 avr. 1762; Borelli à Dutillot, 24 juillet; Chazotte à Dutillot, 14 août; Dutillot à Chazotte, 17 août; « Mémoire ou Journal des opérations que j'ai faites concernant la conversion de fer en acier » (par ordre du ministre, du 17 août à fin oct.); Sylvestre à Dutillot, 18 déc.; Laborde et Foacier à Dutillot, 14 déc.; Dutillot à Boldrini, 23 déc.: il ne faut pas décourager l'artisan et au contraire l'aider pour un autre essai; dans tous les pays ces expériences sont vues de mauvais œil et avec de sinistres préventions, alors qu'il faut les observer *con occhio indifferente e da filosofo*. *Ibid.*

49. Chazotte à un secrétaire de Dutillot, 2 août 1766. A. S. P. Cdt. C. 121.



doit reconnaître : ouverture d'une forge à la Madonna, nouvelles installations aux *Ferriere* proprement dites et à La Riva, dont deux fourneaux à l'usage d'Espagne, l'un pour couler le fer, l'autre pour le réduire en acier, accroissement et affinement de la production ordinaire. Au printemps de 1770, l'inspecteur-directeur pouvait annoncer à Treillard que le grand fourneau de La Rive rendait « environ 160 Poids de fer le jour » et demandait la mise en état du petit fourneau qui était alors privé d'eau. Le premier devait donner la quantité et le second, la qualité<sup>50</sup>. Un an après, la crise financière devenue plus aiguë obligea Dutillot à renoncer aux services de Chazotte ; celui-ci regagna la France à la veille de la chute du ministre et au lendemain du jour où l'administrateur Spada laissait prévoir que l'entreprise allait se suffire à elle-même<sup>51</sup>. Les deux Français partis, le secrétaire d'Etat et le technicien, les Ferrières retombèrent dans l'abandon où elles étaient en 1750.

De même les dernières années du ministère virent la mise en exploitation d'importantes carrières de marbre et de pierre à bâtir dans les diverses vallées de l'Apennin. Alors qu'il était simple intendant de la maison ducal, Dutillot avait, sans compter comme c'était alors l'habitude des Infants, fait venir des marbres de Carrare et de Vérone pour les besoins de la Cour. Vers 1765, on lui signala l'existence de carrières tant de marbre que de pierre dure sur le versant parmesan. Il fit exécuter des recherches et des vérifications. Bientôt ces ressources jusque là inconnues furent utilisées pour le service des bâtiments. Dans son épître dédicatoire à don Ferdinand en tête des *Disquisitiones Pliniana*, Rezzonico le père put écrire : « detectis in Parmensi lapidicinis, marmora non aliunde (ut antea) sed in patrio solo quaerenda indicasti » et le sculpteur Boudard put vanter avec enthousiasme l'abondance et la qualité des matériaux découverts : le palais

---

50. Chazotte à Treillard, 11 avril 1770 ; Treillard à Chazotte, réponse s. d. : « Voilà le beau temps et ma santé grâce à Dieu rétablie ; deux motifs qui m'engageront bientôt à aller aux Ferrières. Je verrai en personne quelles seront les dispositions qu'il faudra donner pour mettre fin à tout ce qui met empêchement à l'avantage de l'exploitation de nos usines ». *Ibid.* C. 198.

51. Spada à Dutillot, 16 mai 1771. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1922, p. 263, n. 1. Chazotte quitta les duchés le 4 juillet 1771.

ducal qu'il était alors question de construire devait, concluait-il, durer autant que le monde<sup>52</sup>.

Par contre, le ministre qui fit tant de choses n'eut pas le temps de mettre en œuvre une autre ressource du pays qui lui fut signalée d'assez bonne heure et dont la Conférence du commerce traitait déjà en 1761. Elle reconnut l'utilité de creuser plus profondément les puits d'huile minérale qui existaient à Miano dans le Parmesan et à Montechiaro dans le Plaisantin. Dutillot, empirique sur certains points, n'en recourait pas moins à la science quand elle pouvait apporter une base plus solide à ses expériences et à ses tentatives. Or, dans le courant de l'année 1763, deux naturalistes français passèrent à Parme : Mauduit, médecin de la Faculté de Paris, connu pour une lettre qu'il adressa plus tard au *Journal de physique*, et Fougeroux de Bondaroy, neveu de Duhamel du Monceau, son continuateur en matière de botanique et d'agronomie<sup>53</sup>. Caylus les recommanda à Paciaudi, ajoutant : « Un homme du caractère et de l'intelligence de M. du Tillot peut tirer parti de ces connaissances en grand dans l'histoire naturelle. Préparez d'avance vos questions sur les productions de votre pays ; ayez les matières des terrains douteux, et... vous serez content des réponses et des éclaircissements. Le produit de la terre, à la superficie comme à l'intérieur, est le seul et le plus grand des biens ». Paciaudi se lia d'amitié pour Fougeroux, celui-ci étudia le sous-sol de Parme comme l'avait si bien prévu le comte de Caylus et, revenu en France, il composa pour l'Académie des Sciences dont il faisait partie depuis 1758, un « Mémoire sur le pétrole de Parme ». Ce mémoire lu en 1770, publié en 1773, utilisait en le complétant un rapport du chimiste ducal Ferrarini<sup>54</sup>. Si

---

52. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 343 et 1922, p. 268-269. A. G. DELLA TORRE di REZZONICO, « Disquisitiones Plinianæ » II, Parme, Borsi, 1767, p. V.

53. « Lettre à l'auteur du *Journal de Physique* », 1773. T. II, p. 390-415. — Fougeroux de Bondaroy a laissé aussi des « Recherches sur les ruines d'Herculanum... avec un Traité sur la fabrique des mosaïques ». Paris, Desaint, 1770. Il est l'auteur de plusieurs Descriptions des *Arts et Métiers*.

54. Caylus à Paciaudi, 4 mars 1763. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » I, 299 (voir aussi I, 290 et II, 162). Auguste-Denis FOUGEROUX de BONDAROY, « Premier Mémoire sur le Pétrole de Parme » et « Second

le ministre qui avait accueilli le savant ne put tirer parti de son travail, d'autres qui vinrent après le firent et les pétroles de l'Apennin émilien ne tardèrent pas à être exploités.

Pour le développement du commerce dans les états de Parme et surtout dans le duché de Plaisance, Dutillot trouva en quelques Français des conseillers et des collaborateurs précieux. Certains n'avaient qu'une expérience générale des affaires étant fixés dans le pays depuis peu de temps, ou bien représentaient les intérêts des Fermiers. Un autre au contraire connaissait parfaitement les coutumes et les besoins de sa ville d'adoption puisqu'il était installé à Plaisance depuis l'extinction de la maison Far-nèse. C'était François Goin, négociant en soie et fabricant. A la fin de 1757, le S<sup>r</sup> Desmartineaux, directeur de la Ferme pour la ville de Plaisance, soumettait au ministre d'*azienda* un Mémoire sur les conditions économiques de la seconde capitale : une position excellente sur le plus grand fleuve d'Italie, la facilité de l'approvisionnement et des échanges n'empêchaient ni la décadence progressive du commerce ni la dépopulation : la ville avait perdu un quart de ses habitants. La noblesse qui ne manquait pas de fortune ne l'employait ni à l'industrie ni au négoce, le clergé écarté du commerce par les constitutions canoniques préférait acquérir des biens-fonds qui, tombant en mainmorte, ne donnaient plus rien au Prince ni à la Communauté. Seule l'industrie de la soie conservait quelque prospérité et l'auteur du mémoire donnait à ce sujet des indications précises<sup>55</sup>.

Quelques années plus tard, c'était un autre Français qui, pour satisfaire aux ordres de S. E., exposait dans une longue lettre « l'état général de la dernière récolte connue des cocons » (1762). Ce commerçant, nommé Deale, écrivait : « Etranger et

---

Mémoire sur le Pétrole et sur les vapeurs inflammables communes dans quelques parties de l'Italie » in « Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Année M. DCC. LXX. Avec les mémoires de Mathématique et de Physique... » *A Paris, de l'Imprimerie Royale*. MDCCLXXIII, p. 37-52. — On trouve aussi parmi les papiers de l'administration de Dutillot des « Observations et recherches » sur les mines de sel de Salsomaggiore et sur la meilleure exploitation de la région. A. S. P. Cdt. C. 121. — Voir plus loin, p. 559, la mention de La Lande.

55. « Memoria » du 31 déc. 1757. A. S. P. Cdt. C. 52. — Desmartineaux semble aussi l'auteur d'une « Memoria sulle sete di Piacenza » de janvier 1758, incartée dans une lettre de Destienne-Blégier et Foacier de Betteville du 20 fév. 1758. *Ibid.*



« encore fort nouveau dans ce pays, il me convient sans doute  
 « moins qu'à tout autre d'entretenir V. E. d'un objet aussi  
 « intéressant pour l'Etat que celui de la récolte des cocons ». Il entendait démontrer que, faute d'autoriser l'exportation des soies grèges, on avait fait perdre 225.000 livres aux producteurs pour n'en procurer que 86.500 aux ouvriers de la ville. Le rapport s'ouvrait par des considérations générales sur la situation économique de Plaisance, autrefois capitale, devenue place de second ordre : faute d'argent et d'hommes formés aux affaires, elle était réduite au commerce de détail et de pure consommation ; si celui de la soie faisait exception, c'est seulement parce qu'il fallait tirer parti des mûriers existants. « Ses marchands... sont tous  
 « jours d'accord pour faire tomber le prix des cocons et  
 « n'achètent que dans l'esprit de gagner 30 et 40 %, sans faire  
 « attention qu'ils bouchent les canaux précieux, de l'industrie  
 « des gens de la campagne... Je ne sais pourquoi en tout et pour  
 « tout les infortunés paysans sont regardés comme des victimes.  
 « Qu'il me soit cependant permis de le dire ici en toute liberté,  
 « si l'on veut enrichir la ville, il faut commencer par enrichir  
 « la campagne ».

Ces vues imprégnées des doctrines des physiocrates et qui tendaient sur un point au moins au libre échange parurent quelque peu hardies à Goin. Chargé par le ministre de les examiner, il le fit avec son associé italien Galli. Il répliqua à ce mémoire qui peignait le Plaisantin « comme la Sibérie des états de l'Infant », qui manifestait « la bonne volonté de l'auteur pour le bien public », mais qui était « fondé sur des principes faux »<sup>58</sup>. François Goin était un homme d'expérience étendue, depuis longtemps conseiller du gouvernement. Bien avant l'élévation de Dutillot au ministère, au lendemain même de l'installation de don Philippe, il avait montré l'utilité d'aménager un service de navigation sur le Pô, le transit par eau de Plaisance à Venise étant à ce moment plus onéreux que le transit

---

56. Deale à Dutillot, 30 août 1762 (19 pages); Goin à Dutillot, 6 sept. 1762. A. S. P. Cdt. C. 59. — D'autres documents montrent cependant que Goin était, à l'occasion, partisan de la liberté du commerce. Dans une lettre et un mémoire du 23 fév. 1764, il faisait des objections, tirées des intérêts pratiques d'un pays de transit, à l'établissement d'une fabrique ayant le monopole du savon. *Ibid.* C. 107.

par voie de terre ; l'année d'après il donnait son avis, et un avis écouté, pour mettre fin à la crise monétaire en faisant établir un tarif et un cours régulier des monnaies. Au nouveau ministre d'*Azienda*, François Goin, et les trois autres grands consuls nommés pour 1757 par le Collège des marchands de Plaisance, soumettaient divers mémoires tendant à la reprise du commerce de cette place<sup>57</sup>.

On comprend dès lors que Dutillot n'ait pas tardé à vouloir s'attacher comme collaborateur immédiat cet homme de bon conseil, qui cependant se récusa : « Les vues que V. E. continue  
« d'avoir sur moi flatteraient peut-être quelqu'un qui se connût  
« moins que je ne fais. Personne n'est mieux en état de décider  
« de moi que moi-même. Souffrez donc, Excellence, que je vous  
« parle vrai. Pour travailler sous les ordres et sous les yeux d'un  
« ministre aussi éclairé que vous l'êtes, il vous faudrait un  
« homme du premier rang. Le nom de commerce est dans toutes  
« les bouches, peu de gens entendent ce que ce mot veut dire.  
« Le commerce est l'intérêt principal d'une nation parce que, à  
« le bien prendre, tout ressort du commerce, mais il faut en  
« connaître à fond les principes, et toutes les affinités qu'il a  
« avec tous les corps, et les membres qui composent la société  
« civile et politique d'un état. Je n'ai point ces connaissances  
« assez fondées et tout consiste en moi dans quelque légère  
« teinture et un peu d'expérience matérielle.

« Il faut sous vos ordres, Excellence, un homme qui vous  
« comprenne au premier mot, qui saisisse vos idées, qui les  
« développe et leur donne la tournure : si vous devez tout dire,  
« tout expliquer, vous n'êtes point soulagé, cet homme n'est  
« qu'un copiste, un perroquet, et voilà ce que je serais. Comme  
« je sens qu'il y a autant de bassesse à s'avilir trop, que de  
« présomption à trop s'élever, je conclus que V. E. a sur moi  
« un entier despotisme. Il y a 34 ans que je suis établi à Plai-  
« sance, il y en a au moins 25 que je me suis fait un plaisir

---

57. « Suggestimento per l'apertura ad un maggior commercio per via del Fiume Po », 31 mars 1749. A. S. P. *Cdt.* C. 96. — « Consultazione e parere di alcuni mercanti di Piacenza per la fissazione del corso delle monete... », 27 avril 1750. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 243, n. 4. — « Memorie, che dalla Università de' Mercanti di Piacenza si umigliano alla R. V. A. dirette al risorgimento del Commercio di quella piazza », 14 fév. 1757. A. S. P. *Cdt.* C. 52.

« de rendre service au tiers et au quart par inclination ; jugez  
« par là, Excellence, si je suis capable de me dévouer à vous,  
« à l'Etat, avec tout l'attachement imaginable, mais que V. E.  
« ne perde point de vue que j'ai vécu jusques ici dans le pays  
« des aveugles et que je n'ai qu'un œil... »<sup>58</sup>.

Est-ce la modestie de Goin qui détermina plus tard le ministre à choisir en la personne de François Treillard un commissaire au commerce et à l'agriculture ? En tout cas, le négociant continua à adresser au gouvernement les suggestions les plus intelligentes et opportunes, comme celles qui se rapportaient au développement de la culture du lin, à l'irrigation des terres<sup>59</sup> et il reçut bientôt le titre d'inspecteur pour le commerce dans le duché de Plaisance. En cette qualité, il intervint avec une énergie qui ne fut pas couronnée de succès pour faire créer à Plaisance une Chambre de Commerce. Constatant les inconvénients du système en vigueur : quatre consuls élus tous à la fois pour une année seulement, il proposait une transformation de l'Université ou Collège des marchands qui maintînt plus de continuité dans la direction et qui vivifiât un peu les idées de ce corps désuet : « Cette Chambre de Commerce pourrait choisir quelques-uns  
« de ses membres pour former comme une Académie où l'on  
« proposerait de temps en temps des problèmes à résoudre, afin  
« d'exciter l'émulation de la jeunesse, au moyen de prix s'il  
« le fallait ». L'institution existante languissait et les dispositions les plus sages du ministre restaient lettre morte, telle la loi de 1760 sur la plantation des mûriers, les décrets sur la récolte des cocons et sur la filature de la soie. Il fallait former et animer les talents<sup>60</sup>.

Au même moment, Dutillot prenait connaissance grâce au comte Costerbosa et à un de ses correspondants, Fontanesi, du plan d'une Chambre de Commerce que l'Electeur Palatin était sur le point d'instituer à Mannheim. Dans plusieurs lettres ou

---

58. Goin à Dutillot, 4 mars 1765. *Ibid.* C. 59.

59. BENASSI, (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1921, p. 12-13) a montré que Goin conseilla en 1765 un grand ouvrage d'utilité publique et qui fut exécuté peu après, l'acqueduc Brembiolo.

60. Goin à Dutillot, 1<sup>er</sup> avril 1765 (en italien). A. S. P. *Cdt.* C. 105. — Goin faisait allusion à l'« EDITTO, o sia nuovo Regolamento ordinato da S. A. R. per il commercio delle sete nella città, e Stato di Parma », émané le 13 juin 1758 (*Parma, R. D. Stamperia Monti*).



mémoires de la même année 1765 et de la suivante, Goin revint à la charge. Il répliqua notamment à une réfutation des Consuls du commerce qui invoquaient les antiques statuts de leur Collège datant du XV<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>. Vaine tentative. Le ministre n'insista pas. L'institution ne devait surgir que bien avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle.

Du moins, Dutillot continua-t-il à utiliser sur divers points les conseils de Goin. Une proposition formulée en 1767 pour l'établissement d'un tribunal de commerce n'aboutit pas davantage à cause de l'hostilité routinière des intéressés, non plus qu'un projet de traité de commerce entre Parme et la Lombardie. Mais au cours de ses voyages, le négociant put favoriser activement les desseins du ministre, tant en étudiant les courants de transport entre la Suisse et Gênes, entre la Vénétie et Livourne, à travers le Piémont et la Lombardie, qu'en préconisant auprès de ses relations étrangères la route qui devait s'ouvrir entre Parme et Gênes. Il se tenait au courant et informait le secrétaire d'Etat des transformations économiques de la Lombardie autrichienne. De 1767 à 1769, il servit d'intermédiaire entre Dutillot et Treillard d'une part, et, de l'autre, les agents milanais chargés de procurer des cartes et des levés relatifs aux contestations de frontières<sup>62</sup>.

Certains Français de l'administration ducale, comme Treillard, n'avaient pour eux, à défaut de compétence technique et de doctrine arrêtée, qu'une bonne volonté agissante. Par contre, des hommes comme Chazotte, comme Desmartineaux, comme Deale, et comme Goin, joignaient à l'esprit d'initiative des connaissances professionnelles et un sens des nécessités économiques qui eussent donné au pays une plus grande impulsion, si les habitants, et parfois les autorités, avaient été moins attachés aux idées acquises, à une coutume trop souvent surannée.

---

61. Costerbosa à Dutillot, 6 avril 1765 (en français); Goin à Dutillot, 11 avril 1765 et 13 janv. 1766 et « Confutazione dello scritto intitolato Riflessioni sopra lo stabilimento della nuova Camera di Commercio ». A. S. P. *Cdt.* C. 105.

62. Goin à Dutillot, 5 nov. 1767, avec un « Piano del Tribunale sopra il commercio e perequazione dei carichi » et 9 oct. 1766. *Ibid.* C. 50; 18 août 1766, *Ibid.* C. 99; correspondance 1767-1769, *Ibid.* C. 86<sup>bis</sup>.

## CHAPITRE XI

---

### LETTRES ET SCIENCES

- I. LA PHILOSOPHIE. *Condillac et l'éducation de don Ferdinand: pour une religion et une politique éclairées; instruction littéraire et scientifique. Publication du Cours d'études. Voyages et amitiés italiennes du philosophe. Succès de ses doctrines à Parme et en Italie* ..... p. 412
- II. SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES. *L'enseignement des pères Jacquier et Le Seur. Les collections du p. Fourcaud. Médecine et médecins français à Parme. Un savant préromantique: l'œuvre médicale et philosophique de Franc.-Guill. Levacher* ..... p. 427
- III. LA POÉSIE. *Les événements de France et la guerre de Sept Ans dans la poésie de circonstance. La seconde époque de l'Arcadie à Parme: de la pastorale à la philosophie et aux sciences. Le poème de Frugoni à la gloire de Condillac. Les nouvelles tendances poétiques: Carlo Castone Rezzonico et Angelo Mazza* ..... p. 439
- IV. LE THÉÂTRE. *Le goût des princes. Dutillot et l'organisation des spectacles: règlement du théâtre ducal; réfection de la salle par J.-A. Morand; la Comédie française de l'Infant; acteurs, chanteurs et danseuses de France. Une tentative de réforme de l'opéra et ses effets. Représentations, traductions et imitations françaises. Le concours dramatique de Parme.* p. 450
- V. LA LANGUE. *La connaissance du français dans la société polie. Publications françaises à Parme. Le style des documents administratifs. Gallicismes et tournures françaises chez les écrivains et dans la langue parlée* ..... p. 474

Certaines initiatives d'ordre économique se sont, en dépit de la sagacité active de Dutillot, heurtées à des obstacles insurmontables. D'autres tentatives touchant, celles-là, le domaine de la pensée et des lettres n'atteignirent pas non plus leur but immédiat, telles l'éducation rêvée pour don Ferdinand par

Madame Infante et la réforme de l'opéra destinée à satisfaire le goût de don Philippe et de son ministre. Mais le passage à Parme d'un Condillac, les efforts faits sur les scènes ducaltes pour renouveler l'inspiration du théâtre italien n'ont pas été vains. Ils n'ont pas obtenu exactement les effets cherchés, ils en ont obtenu d'autres et beaucoup plus larges. C'est pourquoi il ne semble pas possible de les séparer d'un ensemble qui ne comprend pas seulement la philosophie et l'art dramatique, mais encore la science et la poésie, et jusqu'au langage.

## I.

On sait dans quel esprit Louise-Elisabeth, pendant son dernier et fatal séjour en France, avait choisi Condillac comme précepteur pour son fils, sur les indications, a-t-on dit, de Marie Leckzinska. « Quant à sa religion, écrivait-elle à l'Infant en « parlant de l'abbé, j'en ai pris les meilleures informations et de « plusieurs personnes; toutes ont été telles que nous pouvions « les [souhaiter]; malgré ce livre que l'on dit un peu méta- « physique nous n'aurons, je crois, rien à nous reprocher sur « ce choix ni en ce monde ni en l'autre; mais il faut que je te « prévienne que les Jésuites ont été abasourdis de perdre encore « chez nous; ils n'ont pu d'abord se plaindre, le choix étant loué « aussi généralement, mais enfin ils commencent tout bas à « parler de ce livre. Notre fils doit être bon catholique et non « pas docteur de l'Eglise: toutes les controverses lui seraient « inutiles à étudier »<sup>1</sup>. Ancien élève de Saint-Sulpice, prêtre par convenance de famille depuis 1740, Etienne Bonnot de Condillac avait renoncé tant au doctorat en théologie qu'à l'exercice du sacerdoce. Mais si, entré dans le monde, il s'était poussé dans les salons, à commencer par celui de sa compatriote et lointaine parente M<sup>me</sup> de Tencin, et s'il s'était lié avec les philosophes à la mode au point de collaborer à l'*Encyclopédie*,

---

1. L'Infante à l'Infant, 25 mars 1758. L. de BEAURIEZ, « Une fille de France », p. 148-149.



il avait composé pour l'Académie de Berlin une *Dissertation sur l'existence de Dieu*<sup>2</sup>, et, dans les trois grands ouvrages qu'il avait jusqu'alors publiés, il avait expressément réservé les choses de la foi. Au lendemain même du *Traité des sensations*, il avait tenu à manifester son spiritualisme foncier dans une sorte de réponse à Buffon, qu'il intitula *Traité des Animaux*.

Le *Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme* fait sa part à la religion. Le *Discours préliminaire* dit qu'« un prince, « destiné à commander, devrait s'élever au milieu de son peuple, « comme un palais régulier et solide s'élève au milieu des campagnes dont il est l'ornement » et plus loin : « Un prince doit « apprendre à gouverner son peuple ; il faut donc qu'il s'instruise, « en observant ce que ceux qui ont gouverné ont fait de bien « et ce qu'ils ont fait de mal. Il faut qu'il respecte leurs vertus, « qu'il chérisse leurs talents, qu'il plaigne leurs fautes, et qu'il « haïsse leurs vices ; en un mot, il faut que l'histoire soit pour « lui un cours de morale et de législation »<sup>3</sup>. Rien là qui désigne clairement le dogme ni même la morale religieuse. Mais nous savons que pour faire pénétrer les idées générales dans l'esprit de son élève le précepteur comptait sur l'enseignement de l'histoire. Et la religion, en effet, apparaît déjà dans quelques chapitres de l'*Histoire ancienne*, qui, suivant la chronologie encore admise à l'époque, amalgame avec les événements de l'histoire universelle les récits bibliques et la vie du peuple d'Israël ; elle prend surtout une large place à la fin de cette même *Histoire ancienne*. Le Tome VI<sup>e</sup> en est presque entièrement consacré aux origines du christianisme ; il s'ouvre par quelques considérations que les historiens de la philosophie et de la pédagogie ont rarement mises en lumière<sup>4</sup>.

Après avoir montré dans quel esprit on doit étudier la religion, c'est-à-dire avec humilité, en se défiant de la pure raison « qui ne cherche trop souvent à nous prouver que ce qu'il nous

---

2. Reprise en grande partie dans un chapitre du *Traité des Animaux* (1755), 2<sup>e</sup> Partie, chap. VI « Comment l'homme acquiert la connaissance de Dieu ». « Œuvres complètes de CONDILLAC », 1798, T. III, p. 565-586.

3. « Œuvres complètes... », V. p. xlv et xlvj.

4. *Ibid.* XIV, 1-6.

plaît de croire », en aimant, en adorant la vérité qui nous gêne, le précepteur expose quelles doivent être à cet égard les études d'un prince. Don Ferdinand avait eu dans les mains plusieurs catéchismes. Venant après le p. Fumeron, l'abbé de Condillac avait imposé à son élève le catéchisme de l'abbé Fleury, la *Bible* de Royaumont, abrégé qui devait lui faire « connaître l'histoire de cette religion qui remonte à la naissance du monde », le *Petit Carême* de Massillon enfin qui devait l'instruire de la morale et des devoirs plus particuliers aux princes. Mais ce n'était pas assez : Dieu exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. Plus, mais non trop. Dans ce domaine, les intentions de Condillac s'accordaient avec le bon sens prime-sautier de Madame Infante : « L'instruction des peuples et la « défense de la religion veulent qu'un théologien ait fait une « étude profonde de l'histoire ecclésiastique... Des recherches « aussi vastes ne doivent pas occuper un prince, parce qu'il « leur sacrifierait un temps qu'il doit à des études plus relatives « à son état ». Que le prince soit sur ce point plus instruit que le commun des mortels, cela est suffisant mais en même temps nécessaire puisqu'il doit donner l'exemple de la vraie piété et protéger la religion.

Le dessein de l'auteur est moins d'écrire l'histoire de l'Eglise que d'apprendre à son élève dans quel esprit il doit l'étudier. Dans les derniers livres de l'*Histoire ancienne*<sup>5</sup>, le prince verra les miraculeux progrès de l'institution chrétienne et se convaincra « que sa propagation est une nouvelle preuve de sa divinité ». Au cours de l'*Histoire moderne*, le maître ne cachera pas plus à l'élève les erreurs politiques des pontifes que les fautes des princes, mais il ne manquera pas de définir le rôle de l'Eglise dans le développement de la civilisation<sup>6</sup>. Au seuil

---

5. Livres XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> : T. VI<sup>e</sup>, soit le XIV<sup>e</sup> des « Œuvres complètes ».

6. Toutefois le Livre dernier (T. VI<sup>e</sup>, soit le XX<sup>e</sup> des « Œuvres complètes », p. 271-541), intitulé « Des révolutions dans les lettres et dans les sciences depuis le quinzième siècle », sera d'inspiration nettement rationaliste et laïque, exaltant l'humanisme et condamnant les absurdités et le fanatisme des littérateurs et des scolastiques du XVI<sup>e</sup> siècle, attaquant les *erreurs* de Giordano Bruno et les *visions* de Tommaso Campanella, mais montrant que les doctrines de Descartes, même fausses, étaient un acheminement vers la vérité, exaltant Copernic, Newton,

de cette étude, Condillac a voulu placer des conseils et des observations qui nous sembleraient prophétiques si nous ne savions que la rédaction de son ouvrage fut postérieure à son enseignement oral. Revenons aux courtes pages intitulées *Considération sur les progrès de la religion dans les trois premiers siècles*. Quelle doit être la piété d'un prince? Louis XV, s'érigeant de façon inattendue en docteur de l'Eglise, le fit savoir un jour à son petit-fils: « Un Prince doit être religieux noblement et pas comme une servante qui avilit la religion par les superstitions... L'on peut se faire moine et n'être plus Prince, mais quand on est Prince on ne peut sans ridicule être moine ». De son côté Condillac écrit à l'intention de don Ferdinand: « Vous « ne sauriez être trop pieux, Monseigneur, mais, si votre piété « n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs, pour ne vous « occuper que de petites pratiques ». Et le précepteur se donnait l'air de prédire les effets d'une religiosité mèsquine. « Les « hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sor- « tirent de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de « l'autel, pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. « Prince aveugle, vous ne sentirez pas combien leur conduite « est en contradiction avec leur langage: vous ne remarquerez « pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours « au pied des autels, oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y « être... Etrange contradiction qui pervertit les ministres de « l'église, pour donner de mauvais ministres à l'état! »<sup>7</sup>.

Avant de mourir au château de Flux, près de Beaugency, en 1780, Condillac put constater à quel point une semblable mise en garde avait été vaine. Et de même, les échos venus jusqu'à lui au moment de la rétractation solennelle du duc de Parme lui apprirent quels conseils Ferdinand avait retenus de tous ceux

---

Galilée, Torricelli, Bacon et en général les grandes découvertes. Parmi les erreurs que Condillac combat avec le plus de force et le plus souvent, notons la confusion du temporel et du spirituel. Voir par exemple ce qu'il dit des usurpations du clergé en France au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècles et de l'origine de la puissance féodale du Saint-Siège (T. I<sup>er</sup> de l'« Histoire Moderne » et XV<sup>e</sup> des « Œuvres complètes », p. 177-190).

7. Instructions remises à Chauvelin le 4 nov. 1769. « RECUEIL des INSTRUCTIONS... X. Naples et Parme », p. 219-220. — « Œuvres de CONDILLAC » T. XIV (*Cours d'Etudes: Histoire ancienne*, T. VI), p. 4-5.



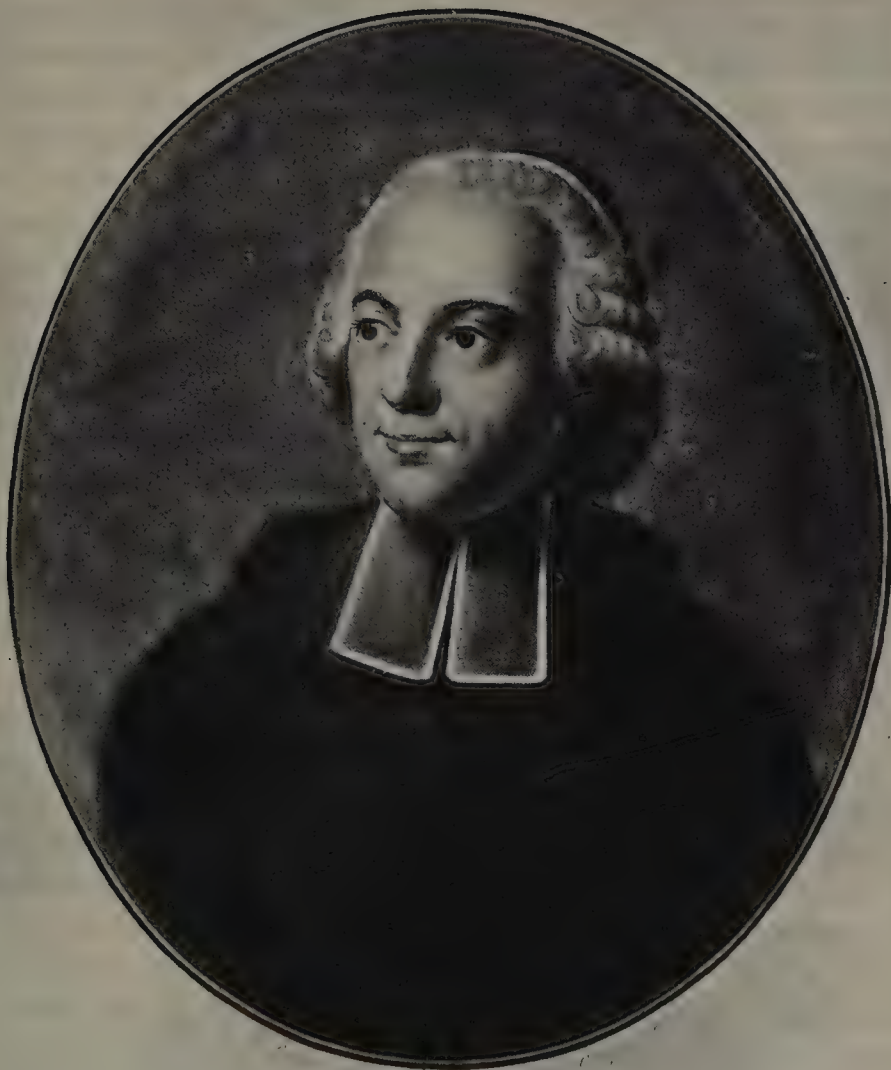
qu'il avait reçus touchant la protection due à l'Eglise : contribuer à la propagation de la religion, pourvoir à l'entretien des temples et du clergé, assoupir les disputes frivoles. Mais l'ecclésiastique philosophe, dont tout l'enseignement historique et politique avait tendu à légitimer aux yeux du jeune souverain les réformes ecclésiastiques de Dutillot accomplies déjà ou à accomplir<sup>8</sup>, dut s'apercevoir que si don Ferdinand n'omit jamais « de faire respecter les ministres des autels », ce ne fut pas « sans autoriser toutes les prétentions qu'ils forment et qui tourneraient à la ruine de l'état ».

Les philosophes du temps, D'Alembert et Voltaire en tête, soulignèrent l'échec de Condillac. L'échec ne portait que sur un point, mais ce point paraissait alors essentiel et il reste important dans l'histoire des idées. C'est pourquoi nous avons insisté sur ce côté de l'éducation du prince de Parme. Il convient toutefois de préciser la portée de cette faillite. Contrairement à l'opinion établie, l'abbé ne chercha pas à faire de son élève un pur rationaliste. Quelque originalité que cherchât l'auteur du *Cours d'études*, soit par rapport à ses illustres devanciers attachés à la maison de France, à Fénelon et surtout à Bossuet, soit par rapport aux éducateurs d'une élite plus large comme Charles Rollin, il n'en respectait pas moins le meilleur de la tradition. Il ne tomba jamais dans les outrances de l'*Emile* et aux yeux même des théologiens du duc de Parme, son enseignement religieux ne pouvait paraître que comme éminemment orthodoxe comparé à la *Profession de foi du vicaire savoyard*<sup>9</sup>.

---

8. De même l'Essai sur le *Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, paru inachevé en 1776, contient la justification de quelques-unes des réformes économiques de Dutillot. Le comte BAGUENAUT de PUCHESSE (« Condillac... », p. 168-172) a mis cette publication en relation avec le fait que l'auteur en acquérant la terre de Flux était devenu campagnard et voulait coopérer aux travaux de la Société d'Agriculture d'Orléans qui l'avait nommé parmi ses membres. M. Raymond LENOIR, (« Condillac », Paris, Alcan, 1924, p. 27-29) a voulu y voir un acte de simple opportunisme au moment de l'élévation au pouvoir de Turgot favorable à ses idées. Nous croyons que le désir de faire profiter le public d'une expérience acquise par un observateur comme Condillac au contact d'un ministre comme celui de Parme ne fut pas étrangère à la publication.

9. Cette comparaison entre la pédagogie de Condillac et celle de ses devanciers et de ses contemporains n'a jamais été faite expressément. Il serait intéressant, par exemple, de rapprocher le *Cours*



*Condillac*

L'Abbé de Condillac

Peint par BALDRIGHI — Gravé par P. M. ALIX

Bibliothèque Nationale de Paris

Cabinet des Estampes (Série de Portraits N° 2).

(Photo H. Bédarida).

Voir p. 203-206 et 537.





On sait cependant que M. de Condillac éprouva quelques difficultés à faire paraître le fruit du travail qu'il avait accompli auprès de son élève. Difficultés en France, difficultés surtout à Parme. Deux ans après le retour de l'abbé à Paris, Dutillot s'occupa de préparer une édition du *Cours d'études*, digne à la fois du maître dont l'Académie française venait de sanctionner la renommée et de la cour de Parme qui possédait en Bodoni l'artiste typographe longtemps cherché. En 1769, l'imprimerie ducal préparait cette édition. A partir de l'année suivante, le manuscrit arriva à Parme par petits paquets qu'apportait chaque boîte de Bonnet. L'impression commença sous la direction de l'abbé Millot et du secrétaire de l'administration d'Etat Robert-Martin Le Suire<sup>10</sup> et Condillac reçut à mesure les volumes établis. Il y en avait quatre quand le ministre partit à son tour. Son successeur espagnol Llano fit poursuivre l'entreprise qui se trouva terminée à la fin de 1772. Mais la vigilance du comte Francesco Pettorelli Lalatta, évêque de Parme, qui avait oublié ses complaisances pour la politique du marquis de Felino, s'opposa à la publication de l'ouvrage. Le p. Andrea Mazza, chargé de l'examiner, y découvrit la marque d'un « esprit fort », des appréciations hardies sur l'action de l'Eglise et un grand mépris à l'égard du peuple et des souverains espagnols. Les volumes imprimés ne purent sortir des magasins de Bodoni et Condillac réclama en vain ceux qu'il n'avait pas reçus<sup>11</sup>.

Il en avait besoin pour l'édition qu'il avait été autorisé à

---

*d'Etudes du Traité des Etudes* de ROLLIN (1726-1731). Etant donné la parenté bien connue de la pensée de Condillac avec la philosophie anglaise, on pourrait encore montrer les différences entre l'éducation profondément humanitaire donnée au prince de Parme et celle que Hobbes fournit au roi d'Angleterre Charles II, en lui apprenant entr'autres choses que l'homme est un loup pour l'homme et que l'état de nature est une guerre de tous contre tous.

10. Chargé de corriger les épreuves et peut-être même d'atténuer ou d'expurger le texte. U. BENASSI, « Per la biografia del Condillac », Plaisance, Del-Maino, 1923, p. 15 (extr. du *Bsp.* janv.-mars 1923, où l'article était intitulé « Il precettore famoso d'un nostro Duca »).

11. Claude de LOYNES d'AUTOCHE, « Eloge de M. l'abbé de Condillac », *Amsterdam* [Orléans, Couret de Villeneuve], 1781, p. 31 n. : « les manuscrits s'étaient perdus dans la route ». En fait, on ne dut pas plus restituer ces manuscrits qu'envoyer à l'auteur les volumes imprimés après le 4°.

faire paraître en France. S'il faut en croire la *Correspondance* de Grimm, « il en avait déjà fait imprimer 6 gros volumes in-8°, « quand, tout à coup, sans qu'il ait pu soupçonner ni la cause « ni le motif, son édition a disparu. On ne lui a laissé ni manuscrit ni exemplaires complets et il n'a jamais su à la réquisition de qui s'est faite cette saisie ». Mais bientôt la Direction de la Librairie leva l'interdit<sup>12</sup>. Simplement par humeur changeante, comme le croit Baguenault de Puchesse? Il semble plutôt que l'entrée de Turgot et de Malesherbes dans le ministère, à la suite de la mort de Louis XV, ait contrebalancé les influences qui de Parme ou de Madrid pouvaient s'exercer contre l'ouvrage fameux avant même de paraître. Livres et manuscrits furent restitués à l'auteur et la première édition sortit à Paris avec la fausse date de Parme, suivie bientôt de nombreuses autres, notamment celles de Bruyset, le libraire lyonnais<sup>13</sup>. L'édition française fut désavouée et interdite dans les duchés. Le biographe de Bodoni assure qu'il fut question d'introduire dans les volumes tout préparés des changements qui eussent rendu possible la publication. En fait, c'est seulement en 1782, après la mort de Condillac, que les treize volumes imprimés quelque dix ans plus tôt purent voir le jour et encore avec la fausse date de Deux-Ponts<sup>14</sup>.

Ainsi se manifestait matériellement l'échec du philosophe auprès de son élève. Tout n'avait pas été inutile cependant dans l'effort pédagogique de l'auteur du *Traité des Systèmes*. Si don Ferdinand a reconnu ouvertement ce qu'il devait au baron de Keralio, son gouverneur, nul ne peut contester que ce prince intelligent ait profité des leçons du précepteur, en dehors de la métaphysique et en dehors de la politique. Nous ne sommes pas sûrs que l'abbé s'en soit tenu strictement à la méthode exposée après coup dans le *Cours d'études*; et peut-être pourrait-on trouver que l'auteur a trop marqué le souci d'accorder sa manière d'enseigner à la manière même dont, selon lui, « les hommes se sont conduits pour créer les arts et les sciences ». Quoi qu'il en

---

12. « Correspondance littéraire... par GRIMM... », janvier 1774 (T. X, p. 332) et août 1775 (T. XI, p. 109).

13. BAGUENAULT de PUCHESSE, « Condillac », p. 143.

14. Voir la description de l'ouvrage dans le Catalogue qui fait suite à la vie de Bodoni écrite par Giuseppe DE LAMA, T. II, p. 20.

soit, *la Grammaire* et *l'Art d'écrire* de Condillac ont contribué à former en don Ferdinand un homme dont les connaissances linguistiques étaient aussi sûres que le goût littéraire<sup>15</sup>. Et, joint à l'enseignement de M. de Keralio et aux leçons temporaires des pères Jacquier et Le Seur, *l'Art de raisonner*, sorte de traité de méthodologie, de mécanique et de physique, a su développer chez le ducal élève l'amour des sciences<sup>16</sup>.

C'est en dehors du prince, sur la cour et surtout les esprits les plus ouverts de la cour, que s'est exercée l'influence du philosophe, prélude de l'action plus longue qu'il a eue dans toute l'Italie. Le succès des idées de Condillac en France est chose bien connue<sup>17</sup> : il a duré jusqu'à l'époque de Victor Cousin et d'Auguste Comte et les psychologues de l'association doivent beaucoup au *Traité des sensations*, comme à *l'Essai sur l'Origine des connaissances humaines*. Ce succès a été aussi immédiat et non moins durable en Italie. Quand le philosophe arriva à Parme, il n'était pas un inconnu pour les lettrés italiens. Les journaux littéraires en fourniraient la preuve. Pour nous en tenir au temps passé par Condillac en Italie, signalons que dès 1760 *l'Estratto della Letteratura Europea*, que Fortunato Bartolomeo De Felice publiait à Berne, rendit compte d'une dissertation présentée à l'Académie de Berlin par J.-B. Mérian et intitulée *Parallèle de deux principes de psychologie*. L'auteur y comparait et y conciliait le système de Leibnitz avec celui de

---

15. Il est question de Condillac d'une façon tout à fait fugitive dans la *Storia della mia vita* de don Ferdinand; nous aurons l'occasion de mentionner le goût du prince pour la poésie et pour le théâtre. De son talent épistolaire et de sa connaissance de la langue française, ses lettres adressées au général Bonaparte portent le clair témoignage. V. les 3 premiers Tomes de la « Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon BONAPARTE... », Paris, Panckoucke, 1819. — Signalons à ce propos l'étude de M. Gustave LANSON sur « les idées littéraires de Condillac », *Rev. de Synthèse et de Métaphysique*, 1911.

16. « Œuvres complètes de CONDILLAC ». T. VIII, accompagné de planches démonstratives gravées.

17. BAGUENAUT de PUCHESSE, « Condillac », chap. IX, p. 221-264. Jean DIDIER, « Condillac » (collect. « Philosophes et penseurs »), Paris, Plon-Nourrit, 1911. R. LENOIR, « Condillac », p. 143-164. — On sait par exemple que, des dernières années de la vie du philosophe au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les éditions de ses Œuvres complètes se sont multipliées : 1777, 1798 (l'édit. que nous avons citée), 1803 (Paris, Dufort, 31 vol. in-12), 1827 (Paris, Baudoin, 16 vol. in-8°).



Condillac « fait pour les talents qui aiment la clarté et la simplicité », cette « théorie des sensations, plus propre à expliquer l'économie de l'intelligence humaine et à développer notre être »<sup>18</sup>. Relevant la provocation de Deleyre, le p. Pozzi et plus explicitement le comte Paradisi affirmèrent quelques années plus tard que l'Italie, loin d'ignorer la philosophie nouvelle de Locke et de Condillac, s'en était pénétrée. Plus encore, le noble émilien reconnaissait avec sa nation la suprématie de l'« immortel Condillac » dans le domaine de la métaphysique<sup>19</sup>.

Un détail, enseveli dans le secret d'un rapport confidentiel montrera à quel point cette gloire touchait certains Italiens. Dans la *Relazione* dont le comte Durante Duranti accompagna sa *Storia Segreta* de la cour de Parme, le gentilhomme de la chambre de Charles-Emmanuel III loua l'éducation donnée à don Ferdinand par « due eccellenti uomini e celebri nella professione loro ». Il ajoutait au sujet de Condillac que, originaire de la vallée d'Oulx, il était en conséquence sujet de S. M. Sarde, et, assertion moins hasardée, que c'était un « homme très savant dont les œuvres avaient avec raison mérité l'estime de l'Europe entière »<sup>20</sup>. Il faut dire que, s'irradiant de Parme, la renommée

18. *Estratto della Letteratura Europea* T. III, 1760, p. 81-83. La dissertation analysée était le premier des Mémoires de la classe de Philosophie dans l'« Histoire de l'ACADÉMIE ROYALE DES LETTRES DE BERLIN pour l'année MDCCLVII, Berlin, Haude et Speuer, 1759.

19. Deleyre avait dit : « Parce que les Maîtres et leurs Coopérateurs sont remplis de zèle et d'activité pour le progrès des lumières et de la raison, croyez-vous que cet esprit de vie se communique tout à coup aux sujets...? » et « Un Locke, un Condillac auront, le premier, débrouillé le cahos des idées, le second, arrangé le monde intellectuel, les Professeurs italiens ne parleront ni de l'un ni de l'autre et soutiendront encore dans les Ecoles la doctrine si peu philosophique des idées innées » (p. 338 et 344 de l'art. cité). Voir plus haut, p. 368-370. Paradisi, devenu professeur d'économie politique à l'Université de Modène, devait adopter et répandre les idées contenues dans *Le commerce et le gouvernement...* (A. GRAZIANI, « Le idee economiche degli scrittori emiliani e romagnoli sino al 1848 », *Mem. d. R. Accad. di Scienze, Lettere ed Arti in Modena*, 1893, p. 484).

20. « Relazione a V. M. del conte Durante Duranti, suo Gentiluomo di Camera, sopra la Corte e lo Stato di Parma ». A. S. T. *Corti Straniere. Parma e Piacenza*. Mazzo 1° d'addizione. N° 8. — En fait la famille Bonnot de Mably et de Condillac était originaire du Briançonnais (G. de RIVOIRE de LA BATIE, « Armorial de Dauphiné », p. 92). Rectifions une autre erreur courante dans les ouvrages de vulgarisation : Condillac

du philosophe s'était répandue à travers une grande partie de l'Italie et que ses amitiés parmesanes lui avaient valu des relations flatteuses au-delà des frontières du petit état.

L'abbé Frugoni, toujours besogneux et dont la vie n'avait pas le caractère d'austérité universellement reconnu à son confrère, pouvait bien envier parfois le traitement accordé au précepteur et le représenter tranquille dans l'aisance et

*Pien di filosofia la lingua e il petto<sup>m</sup>,*

cette philosophie qui s'appuyait sur la valeur des sensations s'accordait trop bien au léger épicurisme du poète pour ne pas conquérir facilement l'homme et l'écrivain. Une composition de *Comante* est comme une précis poétique des idées de Condillac. A travers cette pièce nombre d'Arcades purent, à défaut d'une lecture directe, connaître le système du philosophe. La mode aidant, les nobles et les lettrés parmesans en vinrent assez vite à remplacer par la doctrine si mal désignée du nom de *sensualisme* la métaphysique apprise dans les collèges des Jésuites et même leur teinture de gassendisme ou de cartésianisme. Angelo Pezzana parle de l'admiration générale pour Condillac et assure que le départ de celui-ci laissa beaucoup de regrets. Nous n'en voulons pour preuve que l'attitude de deux religieux, le p. Francesco Venini et le p. Paciaudi. Le premier, avant d'être nommé en 1764 professeur à la Pagerie ducale, avait fait le voyage de Milan à Parme pour consulter le philosophe français<sup>21</sup>. Le second, qui n'était pas toujours homme facile à vivre et dont l'esprit critique était fort aiguisé, admirait sincèrement le précepteur de

---

n'était pas seulement le frère utérin de Mably; tout comme son aîné, et le 3<sup>e</sup> de 5 enfants, il était né de Gabriel Bonnot, conseiller au parlement de Grenoble.

21. Frugoni au comte Castagnola, 11 oct. 1763, dans la collection particulière de M. Gl. Lombardi à Colorno. — Une lettre écrite à Grimm par Tronchin pendant son bref séjour à Parme, le 22 oct. 1764 (H. TRONCHIN, « Théodore Tronchin... », p. 125) et une autre de Condillac au duc de Nivernais, du 6 déc. 1766 (BAGUENAUT de PUCHESSE, « Condillac... », p. 129) montrent un amateur de bonne chère, ortolans et fines bouteilles, dans l'auteur du *Traité des Sensations*.

22. U. BENASSI, « Per la biografia del Condillac », p. 17. Antonio CERATI, auteur des « Opuscoli diversi di Filandro Cretense P. E. », a marqué l'influence exercée par Condillac sur Venini qui devait séjourner en France à la veille de la Révolution (Parme, Carmignani, MDCCCIX, T. I, p. 31-32).

don Ferdinand. En juin 1765, au lendemain d'un voyage fait à Venise en sa compagnie et au moment où l'on envisageait son départ, Paciaudi écrivait au p. Jacquier : « L'abbé de Condillac « est aux eaux de Lucques. En hiver, il ira à Rome et à Naples, « en revenant ici il prendra congé pour se retirer en France, « ayant fini son instruction. Voilà un grand vide pour nous »<sup>23</sup>.

Après Venise et Lucques, l'ecclésiastique visita Gênes et ses environs, hôte du sénateur Agostino Lomellini, repassa par Milan où il s'était arrêté déjà en se rendant pour la première fois à Parme; il y fit connaissance avec Cesare Beccaria après s'être certainement entretenu de lui avec le p. Venini leur commun ami; et dès lors il y eut entre les deux philosophes échange de livres et commerce épistolaire. A la fin de 1765, Condillac attendait avec « bien de l'impatience » la 5<sup>e</sup> édition du fameux traité au sujet duquel il avait écrit quelques semaines plus tôt au marquis : « Le cas que je fais de votre ouvrage m'avait « inspiré le désir de vous connaître et aujourd'hui que je vous « connais je désire votre estime et votre amitié. Ce n'est pas « seulement parce que vous avez un bon esprit et fait un bon « livre, mais encore parce que vous avez une âme honnête et « sensible, qui certainement a eu beaucoup de part à votre « ouvrage »<sup>24</sup>.

Après avoir passé à Parme l'hiver 1765-1766, l'abbé accomplit dans l'Italie du Sud le voyage qu'il avait projeté. En mars, il était à Rome où le p. Jacquier était « on ne peut plus content » de le voir presque tous les jours; en juin, à Naples où il se présenta au marquis Tanucci avec une lettre de recommandation de Dutillot; le mois suivant, à Florence; de nouveau à Lucques

23. Paciaudi à Jacquier, 22 juin 1765. B. P. P. Ms. 1586. *Epistolario Paciaudi* (1750-1770), T. I, f° 136 v°.

24. Régny à Dutillot, 25 sept., 2 et 23 oct. 1765. A. S. P. Cbi. 896; Lomellini à Dutillot, 22 sept. et 7 oct. 1765. *Ibid.* Cbf. 52. Condillac à Beccaria, 29 nov. et 20 déc. 1765. E. LANDRY, « Cesare Beccaria. Scritti e lettere inedite », p. 109-113. — Le p. Venini était également lié avec Keralio. Le 22 juillet 1767, après le départ de Condillac, le religieux envoyait à Beccaria sur sa demande un cours manuscrit d'études. Landry (*Ibid.*, p. 300) ne donne qu'une analyse sommaire de cette lettre. C'est dommage, parce que le texte complet aurait permis de voir s'il s'agissait d'une ébauche du *Cours d'études*, due à Condillac, ou d'un mémoire de Keralio.



d'où il revint à Parme en septembre<sup>25</sup>. Si ces pérégrinations ne s'accompagnèrent pas des manifestations d'enthousiasme qui accueillirent une M<sup>me</sup> du Bocage, elles servirent à étendre la renommée du philosophe et à propager ses idées. Quand l'abbé eut regagné la France, il conserva en Italie des interprètes et des divulgateurs de sa pensée et qui s'étaient formés à Parme même. Tel le p. Francesco Soave, appelé par Dutillot pour enseigner d'abord à la Pagerie, puis à l'Université, grand admirateur de Frugoni et qui personnellement connut Condillac pendant quelques mois, resta à Parme jusqu'à la chute du ministre français et demeura toujours imbu de la nouvelle philosophie<sup>26</sup>.

Nous ne pouvons dans une étude générale donner par le menu les preuves de l'incontestable parenté qu'il y a entre la pensée de Condillac et les idées de Cesarotti sur la langue ou le *Ricerche intorno alla natura dello stile* de Beccaria. Ce dernier ouvrage paru en 1770 (Milan, Galeazzi) ne faisait qu'amplifier une ébauche parue quatre ans plus tôt sous forme d'article dans le *Caffè* et qui déjà analysait les lois du style en suivant la méthode psychologique du philosophe français. De même l'influence des idéologues, et de Condillac en particulier, sera sensible chez les plus grands poètes italiens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup>, sur Parini, sur Alfieri et surtout sur Foscolo et Leopardi<sup>27</sup>. Enfin, longtemps après la mort du maître, sa méthode sera appliquée à la morale, au droit, à l'économie politique par certains écrivains des duchés bourboniens, Melchiorre Gioja et Gian Domenico Romagnosi, formés à l'école hardie des Lazaristes de Plaisance<sup>28</sup>.

25. Jacquier à Paciaudi, 29 mai [1766]. B.P.P. *Epistolario Paciaudi*, Cart. 80. — U. BENASSI, « Per la biogr. del C. », p. II.

26. Vincenzo LOZITO, « Francesco Soave e il sensismo » Voghera, 1914; Gaetano CAPONE-BRAGA, « La Filosofia francese e italiana del Settecento », Arezzo, Edit. des *Pagine critiche*, 1920, T. II.

27. G. CAPONE-BRAGA, *Ibid.* II, 37-38 et 259-263. Paul HAZARD, « La Révolution française et les Lettres italiennes », Paris, Hachette, 1910, p. 292 et 428-438. Nicolae SERBAN, « Leopardi et la France », Paris, Champion, 1913, p. 22-23.

28. Benedetto PERGOLI, « Il Condillac in Italia », Faenza, G. Montanari, MCMIII, p. 37-59 et 95-96. Le Collège Alberoni fut un des foyers qui répandirent dans le Nord de l'Italie, avec le jansénisme, les doctrines

Par un étrange retour des choses de ce monde, un professeur de l'Université de Parme, Francesco Pizzetti, devait avant la fin du siècle enseigner la philosophie de Condillac dans la ville même où le *Cours d'études* avait dû dormir plus de dix ans à l'imprimerie Bodoni, mais où en 1794 le libraire Faure en tenait dans sa boutique trois éditions différentes<sup>29</sup>. Pendant ce temps, les traductions s'étaient multipliées en Italie, celle de l'*Essai sur les connaissances humaines*, plusieurs de la *Logique* dont une publiée à Plaisance par les soins d'un imprimeur ducal, celle du *Traité des sensations* enfin. Il ne fut pas jusqu'à la longue dissertation de l'abbé de Mably, *De l'étude de l'histoire*, qui ne parût en italien à Venise attribuée à Condillac<sup>30</sup>. De ces traductions, nous n'en retiendrons qu'une, curieuse à plus d'un titre. C'est celle de l'*Origine des connaissances humaines* que fit paraître en 1784

---

de Locke et de Condillac. D'autres élèves des Lazaristes de Plaisance représentèrent ce double courant d'idées; Tamburini, Giuseppe Poggi, G. Taverna. Voir Gilda CHIARI, « Giuseppe Taverna pedagogista », *Rivista pedagogica*, 1909; W. CESARINI-SFORZA, « Giuseppe Taverna giansenista », *Bsp.*, nov.-déc. 1912, p. 241-247; Ettore ROTA, « Pietro Tamburini di Brescia, teologo piacentino, e la controversia giansenista a Piacenza », *Bolletino d. Soc. pavese di Stor. patria*, sept.-déc. 1912, p. 343-364.

29. Lyon, 1789, 16 vol. in-12; la même avec figures; Deux Ponts [Parme] 13 vol. in-8°. *Catalogue* cité des Frères Faure, Parme, 1794, p. 62.

30. « Saggio dell' Abate di CONDILLAC, Accademico di Berlino, sopra l'origine delle umane Cognizioni, tradotto dal francese con l'Aggiunta di varie Note, e colle osservazioni critiche di Tommaso Vincenzo Falletti, canonico regolare lateranense ». In *Roma*, MDCCLXXXIV, nella stamp. di Giov. Zempel, 2 vol. in-8°. — « La logica, ovvero i primi Principj dell' arte di pensare, opera elementare del Sig. Ab. De CONDILLAC, approvata dal consiglio delle scuole palatine di Polonia. Nuovamente tradotta dal francese in italiano. Con un' Appendice sulla Probabilità » Piacenza, MDCCLXXXIX, presso Niccolò Orcesi, Reg. Stampatore per privilegio di S. A. R. Con permissione, in-8° (p. 3-4: la traduction faite l'année d'avant à Venise était défectueuse). — « La logica, o siano i principj fondamentali dell' arte di pensare; Opera elementare ricercata dai Presidenti alle scuole Palatine, ed onorata della loro approvazione; del Sig. Ab. Di CONDILLAC recata nella toscana favella ad uso delle Scuole d'Italia dal Dottor Luigi Roverelli », Venezia MDCCCIII, presso Andrea Franceschini, p<sup>t</sup> in-8°. — « Trattato delle Sensazioni », trad. p. l'ab. Marco Fossadoni, Venise, 1793. — « Costrutto generale che deve ricarvasi dallo studio della storia », Venise, 1789.

un chanoine de Saint-Jean de Latran, Tommaso Vincenzo Falletti, auteur de divers ouvrages de doctrine religieuse, comme une *Méditation philosophique sur l'Athéisme et le Pyrrhonisme ancien et moderne...* (Rome, Salomoni, 1776) et une *Etude analytique de la Religion, ou de la recherche plus exacte de l'humaine félicité*.

Homme de précaution, mais au fond admirateur des théories de Condillac, le chanoine jugea bon de dédier son ouvrage à M<sup>sr</sup> Dom Gregorio Chiaramonti, patricien de Cesena et évêque de Tivoli. Peut-être le bénédictin, souscripteur de l'*Encyclopédie*, avait-il en estime l'œuvre du philosophe qu'il avait connu à Parme. En tout cas Falletti s'adressait moins au prélat aimé et considéré de ses pairs et de Pie VI comme il l'avait été de Clément XIV, qu'à l'un des plus distingués parmi le petit nombre, mais combien noble, des protecteurs de la philosophie d'analyse. Et il lui offrait outre la traduction de l'ouvrage français les *Osservazioni* dont il l'avait accompagnée<sup>31</sup>. Dans une préface encore plus boursoufflée que l'épître dédicatoire, le traducteur et commentateur nous dit qu'il a trouvé chez Condillac des éclaircs peu communs, « des manières de penser qui peuvent servir grandement à atteindre une systématique perfection ». Le philosophe est revenu de lui-même sur ses vues primitives dans le *Traité des Systèmes* ; mais quoique on puisse encore se tromper en le suivant de trop près, quoiqu'il foule trop souvent les traces de Locke (le créateur de la métaphysique, suivant les Encyclopédistes), son œuvre est « la plus éclairée et la plus digne d'être mise même entre les mains des jeunes gens pour les guider dans la méthode d'analyse » : il n'est que de corriger cette analyse, la rendre rationnelle et non plus seulement empirique. Et le chanoine de fournir ce correctif : il joint ses observations à une traduction de la première partie parue depuis quelque temps et à la version de la seconde qu'un ami a faite pour lui. « Ainsi, conclut Falletti, sera satisfait le désir suscité en de nombreux Italiens par la renommée de Condillac »<sup>32</sup>.

31. « Saggio... sopra l'origine delle umane Cognizioni... », I. p. III-VIII. Suivent, p. X-XII, les approbations régulières où il est question du célèbre abbé de Condillac et de son *opera celebratissima*.

32. Ibid. *Prefazione*, p. XIV-XXIII. Vient ensuite, p. XXIV-XXXII, l'Introduction de l'auteur, et enfin le texte traduit de Condillac,



Cette renommée croissante poussa, au contraire, les Italiens à donner des éditions moins spéciales de l'œuvre du philosophe français et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle une traduction de ses Œuvres philosophiques. Et vers 1825, l'influence de Condillac était encore assez forte pour se manifester dans une sorte de manuel de philosophie dû vraisemblablement à quelque disciple de Melchiorre Gioja et publié plus tard sous un titre usurpé, sous la signature plus usurpée encore de Vincenzo Gioberti<sup>33</sup>. Depuis, la psychologie, la métaphysique et la pédagogie de l'ancien précepteur de don Ferdinand ont continué à être étudiées par les savants italiens et tout récemment encore paraissait à l'usage des études universitaires et secondaires une nouvelle traduction du *Traité des Sensations*<sup>34</sup>.

---

véritablement noyé dans celui de Falletti. A chaque paragraphe, numéroté comme dans l'original, correspond généralement un commentaire, ou une réfutation dix, quinze, vingt fois plus long, imprimé en italique sous le titre « *Osservazione I..., II, III, etc.* De son côté, le traducteur a ajouté au bas des pages l'explication de certaines expressions.

33. « Opere metafisiche » de CONDILLAC, traduites pour le « Collezione dei classici metafisici » Pavie, 1820-1824. — « Storia della filosofia degli Italiani per Vincenzo Gioberti. Volume unico ». Losanna, 1850. (Voir Jacques LANGLAIS, « Un Gioberti apocryphe », *Etudes Italiennes*, avr.-juin 1924, p. 87-90). Un fait matériel tend à montrer que le plus grand succès de Condillac en Italie est postérieur au début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est la présence à la Bibliothèque Nationale de Florence des *Œuvres complètes* de 1803 et de 1827 (signalées ci-dessus p. 419, n. 17) et de l'édition de l'ouvrage « Le Commerce et le Gouvernement » dans les « Mélanges d'économie politique », (Paris, Guillaumin, 1843, T. 1) alors que les éditions de 1777 et de 1798 n'y figurent pas. Vincenzo Gioberti fut un de ceux qui combattirent le plus vivement les doctrines du sensualisme.

34. « Trattato delle Sensazioni a cura di Armando CARLINI » (« Piccola Biblioteca Filosofica ») Bari, Laterza, 1923. Signalons parmi les études les plus récentes consacrées en Italie à Condillac: Rodolfo MONDOLFO, « Un psicologo associazionista; E. B. de Condillac », Palerme, Sandron, 1902; B. PERGOLI, « Il Condillac in Italia », cité; (v. le c. r. de Giovanni GENTILE dans *La Critica*, 1904, p. 153); Clara BERTOLINI, « La pedagogia di Condillac », Asti, Bona, s. d.; G. CAPONE-BRAGA, « La filosofia francese e italiana del settecento », 2 vol. cités, et « Gli errori dell' esperienza interna secondo il Condillac, *Rivista di Filosofia*, avr.-juin 1921, p. 162-177; Armando CARLINI, « La filosofia di Locke », Florence, Vallecchi, 1921, T. II, 4<sup>e</sup> partie, chap. II.

## II.

Le printemps de 1766 qui conduisit Condillac à travers l'Italie vit réunis à Rome pour quelques semaines les principaux Français qui exercèrent à Parme une action scientifique plus ou moins durable. Le p. Jacquier voyait presque tous les jours le philosophe, sans doute au couvent des Minimes de la Trinité du Mont, jadis établi par Charles VIII et enrichi depuis par les rois de France. Il y avait pour confrère et pour compagnon de travail le p. Le Seur. Et c'est là très vraisemblablement qu'était descendu un autre Minime, le p. Fourcaud, venu de Parme à cette même époque. Peu de temps après, les quatre doctes ecclésiastiques se retrouvèrent à la Cour du jeune Infant.

Il y avait plus d'un an qu'il était question d'appeler à Parme les deux religieux dont la célébrité était déjà grande en France, en Italie et dans toute l'Europe. « Voilà donc que les moments heureux de vous posséder approchent. *Benedictus Deus!* Quelle consolation pour moi ! » Ainsi écrivait en juin 1765 Paciaudi à Jacquier qui lui mandait à un an de là : « Est-il possible, « Monsieur et bon ami, que dans l'heureux temps qui s'approche « de vivre avec vous, je vous trouve indifférent jusqu'à ne me « donner aucune de vos nouvelles et de celles qui peuvent me « regarder. Vous savez ou vous devez savoir combien je vous « estime et vous aime ; vous avez été le premier mobile de notre « affaire, c'est à vous en particulier que j'en aurai toute ma vie « obligation. Je me suis plaint de vous avec la plus grande « sensibilité à M. l'ambassadeur de Malte et à M. l'abbé de « Condillac »<sup>35</sup>. Si le Bibliothécaire, qui avait connu à Rome les deux savants, avait eu la première idée de les faire concourir à l'éducation de don Ferdinand, on voit que M. de Breteuil n'avait pas été étranger à ce projet. La correspondance échangée entre Dutillot et le p. Jacquier en témoigne de son côté. Mais l'affaire avait été longue à décider et à conclure.

Il fallait l'assentiment des deux cours protectrices ; le ministre de l'Infant en avait écrit au marquis Grimaldi et avait reçu de lui des conseils utiles sur la marche à suivre ; il avait

35. Paciaudi à Jacquier, 22 juin 1765 ; Jacquier à Paciaudi, 29 mai [1766]. B. P. P. *Epistolario Paciaudi*: Ms. 1586, f° 136 ; et cart. 80

dû surtout s'entendre avec le duc de Praslin, les deux Minimes étant pensionnaires du Roi. Enfin, il s'agissait surtout d'obtenir de la cour de Rome un congé pour les deux professeurs, car Jacquier enseignait depuis 1733 l'Écriture Sainte au Collège de la Propagande et depuis 1747 la physique au Collège de la Sapience, où Le Seur professait les Mathématiques. On savait que vingt ans plus tôt le cardinal Valenti, secrétaire d'Etat de Benoît XIV, avait refusé Jacquier à l'Université de Turin; mais les deux ambassadeurs d'Espagne et de France à Rome menèrent si bien la négociation que le gouvernement de Clément XIII accorda le congé demandé, et l'autorisation pour les deux savants de faire à Parme un cours public de physique expérimentale<sup>36</sup>.

La mort seule de Thomas Le Seur, survenue à Rome en 1770, devait rompre la communauté de vie et d'études qu'il avait avec François Jacquier depuis près de quarante ans. Le premier, né à Rethel, avait appris au collège de Vitry-le-François, pays natal de son confrère, que celui-ci osait attaquer hardiment le système cartésien des tourbillons dans lequel au cours de ses propres études il n'avait vu qu'un roman sans intérêt et sans vraisemblance; il l'avait rejoint à Rome et il était devenu comme son sosie scientifique. Bientôt leur collaboration s'était manifestée dans un commentaire des doctrines de Newton. Les *Principes mathématiques de la philosophie* parurent de 1739 à 1742 par les soins des deux savants. Sans doute Francesco Algarotti avait-il voulu mettre deux ans plus tôt le newtonisme à la portée des dames, et en 1702 David Gregory avait-il tenté d'éclaircir ce système. Mais dans ses *Eléments d'astronomie physique* le second s'était contenté de présenter les idées d'Isaac Newton dans un ordre différent et les dialogues du premier ne

---

36. Dutillot à Jacquier, 8 mars 1765 (nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une lettre de 1766), 15 mars 1766 (2 lettres). Ernest Jovy, « Le p. François Jacquier et ses correspondants », p. 141-145. — Dutillot à Grimaldi, 9 fév. 1766: « J'ai redressé tout de suite ma marche pour la « demande des P. P. Jacquier et Le Seur d'après la réflexion que S. M. « avait daigné faire. Sans ce sage avis que V. E. m'a donné, j'allais « tomber dans l'embuscade... L'Infant, qui s'est fait un devoir d'avoir « l'approbation du Roi son oncle sur ce projet, est bien glorieux qu'il « soit du goût de S. M.; le voilà bien sûr à présent que son exécution « lui fera honneur en Italie, sans parler de l'utilité pour le Prince et « le soulagement distributif des sujets... ». A. G. S. *Est.* 5190. — Dutillot à Aubeterre, 8 mars 1766. A. S. P. *Cbf.* 53.



pouvaient être considérés par les savants que comme une fantaisie. C'est aux pères Le Seur et Jacquier qu'il fut donné de vulgariser sérieusement la nouvelle doctrine. Ils renversèrent définitivement l'hypothèse des tourbillons; leur livre, écrit en un latin élégant et précis, se répandit à travers les Universités d'Europe et dut être réédité en 1760<sup>37</sup>.

Jacquier avait encore publié avant de venir à Parme plusieurs ouvrages considérables de mathématique et de physique, dont un en italien, les *Eléments de perspective*, et un en latin, les *Eléments d'Arithmétique, d'Algèbre et de Géométrie, préparatoires aux Institutions de Physique*. Ce dernier ouvrage paru en 1755 devait être repris, après le séjour à Parme, dans un ensemble beaucoup plus vaste et former le troisième des six tomes des *Institutiones Philosophicæ* qui parurent à Venise en 1767<sup>38</sup>. Protégé du cardinal Portocarrero et du cardinal Alberoni qui l'emmena avec lui dans sa légation de Romagne pour examiner les travaux hydrauliques commencés par Eustacchio Manfredi, ami du p. Ruggiero Giuseppe Boscovich, avec qui il fut appelé en 1764 à consolider la coupole de Saint-Pierre, le p. Jacquier était en relations avec un nombre considérable de savants et de personnages de marque, les cardinaux de Bernis et de Roche-

---

37. « Philosophiæ naturalis principia mathematica, auctore Isaac Newtono, Equite aurato, perpetuis commentariis illustrata, communi studio P. P. Thomæ LE SEUR et Francisci JACQUIER, ex gallicanâ Minimorum familiâ, Matheseos Professorum » *Genevæ, typis Barrillot et filii, Bibliop. et Typogr.*, 3 vol. MDCCXXXIX-MDCCXLII; Id. « Editio altera longè accuratior et emendatior ». *Coloniæ Allobrogum* [Genève], *Sumptibus Cl. et Ant. Philibert, Bibliop.* 2 vol, g<sup>d</sup> in-4° M. DCC. LX. — Fr. ALGAROTTI, « Il Newtonianismo per le dame, ovvero dialoghi sopra la luce e i colori ». Naples, 1737 (souvent réédité).

38. « Elementi di Prospettiva, secondo li principii di Brook Taylor, con varie aggiunte spettanti all' ottica, e alla geometria del Padre Francesco JACQUIER... » *In Roma, MDCCLV., per Generoso Salomoni*. — « Elementa Arithmeticæ, Algebræ et Geometriæ, Institutionibus Physicis præmittenda, Auctore Francisco JACQUIER... » *Romæ, MDCCLX, Apud fratres Palearinos...* — « Institutiones Philosophicæ ad studia theologica potissimum accomodatæ. Auctore Francisco JACQUIER, ex Minimorum familia, primariarum per Europam Accademiarum socio, in Lyceo romano, et in Collegio urbano de Propaganda Fide professore », *Venetii*, MDCCLXVII. *Simonis Occhi curis...* 6 T. p<sup>r</sup> in-12 comprenant respectivement la logique, la métaphysique, les éléments d'arithmétique, algèbre et géométrie, la physique générale, la physique particulière, l'éthique.

chouart, le duc de Choiseul, le baron de La Houze, le compositeur Rameau, M. Boyer de Fonscolombe, l'abbé de Véri. La correspondance du savant de Vitry que M. Ernest Jovy a publiée est significative à cet égard ; mais les lettres des écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle qui parlent du religieux ne sont pas moins nombreuses. Rappelons seulement celles de Caylus et de l'abbé Barthélemy. Le cabinet du p. Jacquier « était le rendez-vous des gens de « lettres, des savants de toutes les nations, et particulièrement « de la nôtre. Ses conseils, ses liaisons, ses bontés étaient pour « nous du plus grand secours »<sup>39</sup>. Associé de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon depuis 1741 (comme Le Seur), Jacquier avait été appelé aussi à faire partie des Académies des Sciences de Paris, de Petersbourg, de Berlin, de la Société Royale de Londres. Il était associé également à l'Institut de Bologne et à l'Académie des Arcades, où il avait nom *Diofante Amicleo*. Ecrivain facile et disert, il avait collaboré assiduellement à la *Gazette littéraire de l'Europe*.

Tel était le savant qui, accompagné d'un confrère à peine moins illustre, arriva à Parme au milieu de l'année 1766. Ils y fournirent au jeune prince, aux pages et à l'élite des classes supérieures du Collège des Nobles l'enseignement que l'on attendait. Dutillot eut encore recours à leurs services pour des œuvres d'utilité publique. C'est ainsi qu'au printemps de 1767, ils se rendirent à Plaisance et de là dans la vallée du Tidone pour étudier les moyens d'empêcher les dévastations de ce torrent. Les deux mathématiciens, connus déjà pour leurs travaux d'hydraulique, départagèrent les autorités locales qui étaient en discussion et dressèrent les plans du canal destiné à régulariser les eaux de la région<sup>40</sup>. A quelques mois de là, le p. Paciaudi écrivait au jeune comte Ponticelli à Florence : « L'étude des « sciences, et surtout des sciences sublimes, fait ici d'heureux « progrès, grâce à l'exemple que donne le souverain... S. A. R. « est assidue au Cours de physique expérimentale et de géométrie « analytique. L'Ecole des jeunes officiers doit ses progrès aux

---

39. « Voyage en Italie de l'abbé BARTHÉLEMY », publié p. A. SÉRIEYS. Append. X, p. 384.

40. Dutillot au marquis Giuseppe Scotti et au marquis Franc. Maria Landi, 31 mars 1767, Dutillot à Ignazio Arcelli, 11 mai 1757. A. S. P. Cbi. 905.

« soins du digne p. Tortosa. Et depuis que sont au service de  
« S. A. R. les célèbres pères Jacquier et Le Seur, nombreux  
« sont les élèves de cette Ecole qui suivent leurs leçons et pro-  
« mettent d'importants services à la Patrie »<sup>41</sup>.

A vrai dire, au moment où le Bibliothécaire écrivait ces lignes, les deux Minimes étaient de retour à Rome. « Vous  
« voilà rendus, leur mandait Dutillot le 4 juillet, à vos amis  
« et à un beau séjour auquel Colorno ne ressemble pas. Je vois  
« avec plaisir et reconnaissance les marques de souvenir et  
« d'amitié que vous me donnez. C'est assurément en raison de  
« tous mes sentiments pour vous, mon cœur calcule cela aussi  
« bien que le ferait ma tête, si j'avais été au nombre de tous  
« ces jeunes gens algébristes que vous avez commencé si heu-  
« reusement à former ». Ayant quitté Parme à la fin de l'année  
scolaire, les deux maîtres devaient y revenir pour reprendre leur  
enseignement. Les rapports tendus avec la Cour. romaine ne le  
permirent pas. Mais les deux savants poursuivirent avec Dutillot  
et avec Keralio une assez longue correspondance, relative en  
partie à la publication de leurs *Eléments du Calcul intégral*. Ce  
livre, que le baron de Keralio les encouragea à publier, continua  
à Parme leur action scientifique<sup>42</sup>.

Don Ferdinand, ou pour mieux dire son ministre entendait  
aussi que les élèves du Collège des Nobles se formassent à l'étude  
des sciences physiques et naturelles tout comme les étudiants de  
l'Université. Après avoir fait doter cette dernière d'un *Teatro  
di Fisica* et des instruments nécessaires pour les expériences,  
Dutillot donna en 1770 au comte Bernieri et au marquis Manara,  
« conservateurs » du Collège, les instructions les plus précises :  
les élèves des deux classes de philosophie devaient suivre les  
cours de l'Université et notamment ceux de physique<sup>43</sup>. L'Infant  
avait également nommé un chimiste ducal et fondé un laboratoire

41. Paciaudi à F.-M. Ponticelli, 25 oct. 1767. A. S. P. Cdt. C. 25.

42. Dutillot à Jacquier et Le Seur, 4 juil. et 17 août 1767, 9 juil. 1768. E. JOVY, « Le P. Fr. Jacquier... », p. 145-149; Jacquier et Le Seur à Dutillot, 8 janv. 1770. A. S. P. Cdt. C. 121. — Thomas Le Seur et François Jacquier. « Elemens du calcul intégral » *A Parme, chez les Frères Faure, libraires de S. A. R.* (papillon collé sur le titre qui portait primitivement : *chez les Héritiers Monti, Imprimeurs*). — Le p. Jacquier survécut de 18 ans au p. Le Seur. et mourut à Rome le 3 juil. 1788.

43. Dutillot à Bernieri et Manara, 21 juin 1770. A. S. P. Cdt. C. 25.



de chimie. Rappelons enfin que le Jardin botanique avait été créé pour l'utilité des études en 1768 et que G.-B. Guatteri, de Reggio, et Pascal Diego, de Parme, s'y succédèrent jusqu'en 1812 comme directeurs et comme professeurs.

Un autre Français, et beaucoup plus longtemps que les deux mathématiciens, représenta à Parme les sciences naturelles. C'est le p. Jean-Baptiste Fourcaud, né en 1719 à Fontaine-Française en Bourgogne, qui, tout en exerçant le ministère sacerdotal et notamment la prédication, se livra toute sa vie à l'ornithologie. Il fut à ce titre associé à l'Académie de Lyon et plus tard à l'Institut de Bologne. Il fut appelé à Parme par don Philippe, curieux comme nous savons d'histoire naturelle. Arrivé en mai 1763, il fut nommé ornithologue ducal. En septembre 1764, Caylus, à la demande de plusieurs de ses amis, et qui n'avait entendu que du bien de ce religieux, le fit recommander à Dutillot. Mais la protection de l'Infant était tout acquise à cet « honnête homme » dont Paciaudi trouvait cependant le travail frivole : « peindre des papillons, des mouches, des moineaux et d'autres oiseaux »<sup>44</sup> : A vrai dire ces planches au lavis étaient faites par un miniaturiste, Giuseppe Balbi, sous la direction de Fourcaud, dont le talent était surtout d'empailler les oiseaux « con la maggiore naturalezza e vivacità desiderabile », dit un témoin. La mort de don Philippe et le régime d'économies qui suivit compromirent un moment la situation du savant. Le peintre et le « collecteur d'histoire naturelle » eurent leur emploi supprimé ; mais le Minime, qui n'avait reçu d'abord qu'une maigre rente à servir où il jugerait à propos de se retirer, resta à Parme et le statut de la maison établi en 1766 lui rendit son titre et une pension honnête<sup>45</sup>. Lors de la réforme de l'Université,

44. Caylus à Paciaudi, 26 sept. 1763 et réponse de Paciaudi. Ch. NISARD, « Corresp. inéd.... », I, 357. La Lande notait au début de 1765 : « Le P. Fourcaud, Minime, connu par son talent pour l'histoire naturelle, « qui avait formé à Mâcon le plus beau cabinet d'oiseaux, est aussi à « Parme. M. de la Rochette, qui est de Mâcon, et qui s'est attaché au « Prince..., sachant que le P. Fourcaud éprouvait des tracasseries dans « son Ordre, parla de lui à M. du Tillot, qui lui a procuré une pension « considérable et il est occupé à former un cabinet d'histoire naturelle « qui sera très curieux ». *Voyage d'un Français en Italie*, 1769, I, 491 (voir plus loin, p. 558-559).

45. A. S. P. *Der.*, 29 nov. 1765 et 31 mars 1766 : l'ornithologue a sa pension réduite de 4.800 à 3.600 livres.

ses collections prirent place dans le Cabinet de sciences naturelles sous la direction du professeur d'anatomie, Michele Girardi, élève de Morgagni. Elles furent accrues jusqu'à la mort de Fourcaud qui survint au retour d'un pèlerinage jubilaire, le 4 août 1775 au couvent des Minimes de Florence; elles forment une partie de l'actuel Musée d'histoire naturelle de Parme<sup>46</sup>.

A un moment Dutillot pensa à instituer dans la capitale de l'Infant une Académie des Sciences et le p. Mazza fut chargé d'étudier ce projet<sup>47</sup>, qui n'aboutit pas. Par contre, dès les premières années du nouveau régime, Parme avait vu s'établir au Grand-Hôpital une Académie physico-anatomique. Cette institution était venue en 1751 sanctionner les premiers essais tentés quelques années plus tôt. Aux termes des *Leges Academicæ Hospitalis*, tous les professeurs auliques et les lecteurs publics devaient s'inscrire; des séances étaient prévues auxquelles pouvaient être admises toutes les personnes instruites; les réunions hebdomadaires devaient porter alternativement sur les sujets physiologico-anatomiques et sur les sujets de pathologie et de thérapeutique. Le premier médecin de la cour et de l'état en avait la présidence. Le *Protomedicato generale* avait été en effet organisé avec à sa tête Antonio Silvestro Ponticelli; il avait autorité sur tous les Collèges médicaux des duchés<sup>48</sup>. Sous le ministère de Dutillot, ces diverses institutions reçurent une impulsion nouvelle, une revue médicale fut fondée à Parme; l'inoculation, encouragée par l'exemple et par des publications approuvées sinon préparées par le gouvernement; la Faculté de médecine fut réorganisée en même temps que toutes les études universitaires sous la direction de Ponticelli, puis de Girardi appelé de Padoue et savant plus hardi.

---

46. « Il PARMIGIANO ISTRUITO », 1778, I, III-III; Ch. MUTEAU et J. GARNIER. « Galerie bourguignonne », T. I, (1858), p. 353-354; G. STRÖBEL, « Il Museo di Storia naturale della R. Università di Parma », Parme, Rossi-Ubaldi, 1884, p. 3.... — Le musée de Lucques possède aussi des pièces provenant du p. Fourcaud. — Le progrès des études d'histoire naturelle est attesté par un prospectus des frères Faure, libraires de S. A. R.: « Progetto d'Associazione in opera intitulata *Produzioni di Storia Naturale degli Stati di Parma, Piacenza, etc.* » (Parme, 3 mars 1771).

47. A. PEZZANA, « Mem. degli scritt. e letter. parmigiani », VII, 305.

48. V. plus haut p. 36.

Le *Protomedicato* passa plus tard au d<sup>r</sup> Camuti qui avait étudié en France. Au cours de sa brève existence, la *Gazzetta Medica* de Parme dut beaucoup à la science française<sup>49</sup>. Mais ce n'est pas tout : Parme compta pendant toute la seconde moitié du siècle nombre de médecins français. Certains étaient au service de la petite milice ducal, comme Jean Mansolier, chirurgien de la citadelle ; les plus nombreux étaient attachés à la maison des Infants quand ils ne cumulaient pas ces fonctions avec des fonctions militaires, comme Guillaume Calvet, chirurgien de la chambre et de la Compagnie des gardes du corps, comme Payerne, un des médecins de Madame attaché également au service des gardes<sup>50</sup>. Le duc et la duchesse avaient chacun leur *Faculté*. Celle de Louise-Elisabeth se trouva la première sans emploi. Le premier chirurgien, Routier, reçut en 1760 une pension égale à la totalité de son traitement. Le médecin de l'Infante, Pierre Bercher, et son dentiste Dauvers ne revinrent plus à Parme après la mort de la princesse ; mais le second chirurgien, Payerne, resta encore quelque temps au service de la cour ; en 1769, l'Académie royale de Chirurgie de Paris le désigna pour assister la reine de Naples lors de ses premières couches et il exerça encore longtemps sa profession en France<sup>51</sup>.

Des médecins plus spécialement attachés à la personne de l'Infant, le premier à se retirer en France fut Nicolas Lamblot. Rentré à Paris en octobre 1764, il y jouit d'une pension ducal

49. H. BÉDARIDA, « La *Gazzetta Medica* di Parma », *Aspp.* 1925, p. 186-191, 201-210. — Parmi les livres demandés par Dutillot à Bonnet, plusieurs concernent les sciences médicales, par ex. : le *Codex parisiensis*, demandé pour l'apothicaire espagnol De Lama (Bonnet à Dutillot, 1<sup>er</sup> janv. 1758. A. S. P. Cbf. 44) ; « Eléments de pharmacie théorique et pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet art... par M. BEAUMÉ, maître apothicaire », Paris, Didot (Dutillot à Bonnet, 9. juil. 1763 et Bonnet à Dutillot, 26 juillet. *Ibid.* 50) ; « Pharmacie du Collège royal des médecins de Londres », Paris, J. T. Hérissant (Dutillot à Bonnet, 16 mars 1765. *Ibid.* 52) ; un livre de Beleteo sur son remède antivénérien (Bonnet à Dutillot, 25 oct. 1768, *Ibid.* 56).

50. A. S. P. *Uscita generale... per l'anno 1762*, f<sup>os</sup> 2, 12, 19 et 20. *Stato... della R. Casa* (25 janv. 1774), f<sup>o</sup> 21. Cdt. sans n<sup>o</sup> Cart. 14-15.

51. Dutillot à Bonnet, 17 mai 1760 ; Dutillot à Bercher, 12 avr. 1760. A. S. P. Cbf. 45. En 1774, la veuve de Routier bénéficiait encore d'une pension réduite.



et y exerça la chirurgie jusqu'à sa mort en 1786. Il avait épousé une nièce du fameux Morand et ne laissa qu'une fille. Le premier chirurgien, François Roger, avait été vingt ans au service de la cour d'Espagne avant de suivre don Philippe; il accompagna le prince dans le fatal voyage d'Alexandrie et c'est lui qui l'assista à ses derniers moments. L'année suivante, ses émoluments furent réduits de 36.000 à 32.000 livres de Parme, mais, tout en restant à la cour, il n'eut bientôt plus qu'un titre honorifique. Un autre médecin, Benoît Frémont, que les satires antifrANÇAISES de 1771 représentaient comme méritant d'être brûlé vif pour son athéisme, prit sa retraite en mai 1772, laissant à Parme son fils Jacques comme chirurgien-dentiste de la cour<sup>52</sup>.

Si remarquables par les connaissances et le talent qu'on veuille les supposer, ces différents médecins attachés à la personne des princes, au service de la cour ou des troupes ducales n'apparaissent pas comme ayant exercé une grande influence scientifique. Ils vivaient trop étrangers au pays pour cela. Tel ne fut pas le cas du dernier praticien appelé à l'époque de Dutillot. Ce fut au début de 1769: le jeune duc allait se marier, le premier chirurgien Roger était fort avancé en âge; pour compléter la *Facoltà* de la *R. Casa*<sup>53</sup>, le ministre fit demander un sujet de valeur à l'Académie de Chirurgie à Paris. En même temps la cour de Naples sollicitait de la même compagnie un accoucheur pour la jeune reine Marie-Caroline. L'une et l'autre mission furent proposées à François-Guillaume Levacher qui

52. Dutillot à Bonnet, 20 oct. 1754 (demande de verser à Lamblot une gratification de 1.000 écus). *Ibid.* 51; A. S. P. *Der.* 7 janv. 1766 (accorde sa retraite à Lamblot et une pension de 4.800 livres de Parme), et 31 mars 1766 (a. s. de Roger); *Stato... delle R. Casa* (21 janv. 1774), f° 21 et *Stato generale di... tutte le pensioni*, 1775, f° 8.

53. Qui était au début de 1774 composée comme suit: Giuseppe Camuti, *Protomedico*; C<sup>te</sup> Ponticelli, démis des mêmes fonctions; Marc' Aurelio Cavedagni, médecin ordinaire de S. A. R.; Almerico Pateri, Bonaventura Casati, Antonio Manici, Giuseppe Banetti, médecins de la chambre; François Roger et Guillaume Levacher, premiers chirurgiens; Jacques Frémont, chirurgien dentiste; Guillaume Calvet, chirurgien de la chambre; Antonio Rossi et Raphaël Broche, chirurgiens de la maison; Ignacio Fernandez, chef apothicaire; Gaetano Ferrarini, second apothicaire, plus les aides. *Stato... della R. Casa* (25 janv. 1774). A. S. P. *Cdt.* s. n. cart. 14-15.

accepta la première, sans se douter qu'il finirait par avoir aussi la seconde. Le comte d'Argental arrêta le chirurgien désigné par l'Académie et le 27 mars Claude Bonnet signa le contrat au nom de don Ferdinand.

Le nouvel arrivé, né à Breteuil en 1732, descendait d'une vieille famille de bourgeoisie normande dont une branche exerça l'industrie du fer et dont une autre s'illustra plus spécialement dans la médecine à partir des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>. Elevé par un frère aîné, principal du collège d'Harcourt, il avait choisi la profession chirurgicale comme une des plus utiles à la société. Déjà il se révélait par là comme un philanthrope. Ayant suivi les leçons de l'Hôtel-Dieu et de l'Ecole pratique de Chirurgie, il soutint à vingt ans une thèse qui donna les plus belles espérances à ses professeurs. Maître ès arts de la Faculté de Chirurgie en 1754, il entra comme major à l'armée du duc de Richelieu, prit part à l'expédition de Port-Mahon et enraya une épidémie de dysenterie qui faisait des ravages parmi les troupes. Après quatre autres campagnes en Prusse et dans le Hanovre, il revint à Paris avant la fin de la guerre de Sept Ans, s'y maria et, tout en continuant l'exercice de son art, donna les premiers fruits de l'expérience qu'il avait acquise aux armées. Ses travaux publiés dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* lui valurent bientôt le titre de Conseiller du Comité perpétuel de cette même académie.

Aux termes de son engagement, Levacher devait être chargé de « l'administration de la chirurgie en qualité de chef dans tous les hôpitaux des états de S. A. R. », y faire toutes les opérations d'importance et avoir la haute main sur celles de l'hôpital de Parme. Dutillot fit plus : apprenant que le premier chirurgien de l'Infant avait enseigné avec honneur à Paris, il le fit nommer dès l'automne de 1769 professeur de chirurgie théorique et pratique à l'Université et mit à sa disposition l'amphithéâtre

---

54. D<sup>r</sup> Ed. ISAMBARD et Edm. CHAUVIN, « Une famille de médecins normands au XVIII<sup>e</sup> siècle : les Levacher. Recherches biographiques », Paris, Progrès médical, 1901. Sur le D<sup>r</sup> Levacher de Parme, voir le volumineux *corpus* réuni avec un rare souci de piété familiale par un descendant italien : Italo LEVACHER, « Memorie, lettere e documenti per servire alla biografia di Fr. Guil. Levacher (1732-1816)... », Trévise, Typ. Vianello, 1911, in-4°, portr., table généalogique.

d'anatomie<sup>55</sup>. Bientôt Levacher reçut aussi le titre de chirurgien-accoucheur de l'Archiduchesse Infante qu'il assista en effet à la naissance de tous ses enfants. Avec Giuseppe Camuti, le *proto-medico* qui avait succédé au comte Ponticelli, et avec le pharmacien et chimiste Ferrarini il établit en 1772 le règlement de l'hôpital de Parme. En 1779, l'accoucheur de la reine de Naples, le d<sup>r</sup> Payerne, qui avait été un moment au service des Infants, eut une attaque d'apoplexie. La renommée du chirurgien de la cour de Parme s'était étendue jusqu'à Vienne et Marie-Thérèse désigna à Marie-Caroline le maître qui prêtait ses services à Marie-Amélie. C'est ainsi que Levacher présida à la naissance du sixième enfant de Ferdinand IV et qu'il fut appelé dix autres fois au chevet de la prolifique souveraine. Ces services répétés lui valurent, à la demande de S. M. Sicilienne, le cordon de St-Michel et des titres de noblesse en France, puis à Parme. La Révolution passa, au cours de laquelle le chirurgien eut à Colorno un quatrième enfant. Il assista aux derniers moments de don Ferdinand, connut le régime français, fonda en 1804 la Société de Médecine qui publia jusqu'en 1815 un des plus fameux journaux scientifiques du temps, *Giornale della Società medica* de Parme. Il mourut au début de la souveraineté de Marie-Louise, le 9 janvier 1816<sup>56</sup>.

Depuis de nombreuses années, il avait abandonné son enseignement universitaire, mais il laissait des disciples et des continuateurs, Mistrali, Luigi Ambri et le plus illustre de tous Giacomo Tommasini<sup>57</sup>. Levacher n'avait jamais cessé ses recherches, il avait continué ses communications à l'Académie de Paris, était resté en relations avec les plus savants médecins français, comme J.-B. Andouillé, médecin de Louis XVI, Raphaël-Bien-

---

55. Contrat synallagmatique Bonnet-Levacher, 27 mars 1769; lettre de Dutillot à Levacher, 29 oct. 1769. I. LEVACHER, « *Memorie...* », p. 117 et 41.

56. Acte de décès dans ISAMBARD et CHAUVIN « ...Les Levacher », p. 50. Article nécrologique de Giuseppe DE LAMA dans la *Gazzetta di Parma*, N° 4 du 13 janv. 1816 et épitaphe latine de Ramiro Tonani à l'église de la Trinité de Parme reproduits par Italo LEVACHER, « *Memorie...* », p. 20-23.

57. Qui le mentionne dans son *Exposition précise de la nouvelle doctrine médicale italienne*, traduit de l'italien par J. T. L., Paris, Béchet, 1821, p. 169-170.



venu Sabatier, Raphaël Arrachart, et il avait publié à Parme sous l'Empire d'importants ouvrages comme un *Essai sur les tumeurs inflammatoires*, dont le 4<sup>e</sup> volume avait paru un peu avant sa mort. De cet essai<sup>58</sup> une page sur la raison et le bon sens nous montre dans le médecin un lecteur attentif des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Aimable, spirituel, « sensible » aussi comme il convenait à un homme qui admirait Rousseau et l'abbé de Saint-Pierre, « philosophe » enfin, cet adversaire de la médecine dogmatique à laquelle il préférait l'empirisme d'Ippocrate inscrivait dans ses notes des strophes du *Dies ira* : c'était un romantique avant la lettre. Elève du collège d'Harcourt, il avait composé un petit roman de tendre badinage<sup>59</sup> et à la fin de ses études soutenu brillamment une thèse latine de philosophie. Les événements de la Révolution devaient ranimer dans son esprit tous les ferments qu'y avait déposés la lecture des philosophes novateurs et notamment de Mably.

En 1803, les rêveries des idéologues, surpassées en France, continuaient, comme l'a bien montré M. Paul Hazard<sup>60</sup>, à agiter l'Italie. C'est ce moment que Levacher choisit pour publier un curieux ouvrage qui fait de lui un précurseur du Saint-Simonisme : *De l'homme en société. Complément à la législation de Mably*. Fruit d'une longue méditation, ces deux volumes du médecin « ivre d'humanité » préconisaient la nationalisation du sol, l'appropriation individuelle des fruits du travail, la location des terres aux agriculteurs de profession, l'égalité des droits politiques pour l'homme et pour la femme et proposait l'application de ces idées sur un petit territoire « avant que d'en hasarder l'effet sur la nation tout entière ». Curieux mélange de

---

58. « Essai sur les tumeurs inflammatoires de F. Guill. LEVACHER, docteur en médecine et professeur de chirurgie théorico-pratique en l'Université de Parme, ancien conseiller du Comité perpétuel de l'Académie de Chirurgie à Paris... » *Parme, de l'imprimerie de Blanchon*, tome II, MDCCCXI, p. 24. (Le T. I avait paru en 1810, les T. III et IV portent les dates de 1811 et 1815).

59. « Le Triomphe de l'amour ou le Serpent caché sous les fleurs ». *A Londres, et se trouvent à Paris, chez Duchesne, Libraire...* MDCCCLV. L'ouvrage, paru sans nom d'auteur, prétend traduire en prose poétique (« dans le goût du Télémaque, excepté qu'elle n'a pas la même majesté » — p. XXIV) un manuscrit écrit en vers latins.

60. « La Révolution française et les lettres italiennes », p. 428-438.

déisme chrétien et d'idylle champêtre. Sociologie facile mais singulièrement hardie, et qui mériterait d'être tirée de l'oubli par les historiens du préromantisme<sup>61</sup>.

### III.

Avant que, par cet ouvrage inattendu d'un médecin, l'époque qui voyait en France l'échec de Babeuf consacrer dans une province italienne l'influence des utopies jadis semées par le Club de l'Entresol, ou plus récemment par le *Contrat social* et l'ouvrage fameux de l'obscur Morelly, le *Code de la nature*, l'Arcadie parmesane avait renouvelé ses sources d'inspiration. Sans doute la poésie de circonstance avait continué à accumuler odes et sonnets pour les entrées en religion, les doctorats et autres menus événements, à multiplier les épithalames et les recueils pour les naissances ou les morts illustres. Mais, à part quelques exceptions significatives à d'autres égards, la pastorale avait retrouvé ses origines : elle était remontée sur les scènes aux machineries savantes ou redescendue sur les pelouses léchées des théâtres de verdure. Et surtout, pendant le demi-siècle qui suivit la mort de Jean-Baptiste Rousseau et précéda les succès de l'abbé Jacques Delille, révélant les talents de Jean-François de Saint-Lambert, de François-Jean de Chastellux, du chevalier de Jaucourt, de Watelet, la poésie italienne avait revêtu avec Parini et ses émules un caractère philosophique et scientifique qui alla jusqu'à marquer nombre de productions des Arcades de la Parme.

De l'avènement de don Philippe, au mariage de don Ferdinand, puis de son fils don Louis, les poètes ou les rimeurs s'exercèrent en de multiples occasions et l'on pourrait tresser une guirlande des fleurs joyeuses ou funèbres toujours entremêlées de lauriers qu'ils dispensèrent aux princes de la maison de Bourbon. Ces hommages venaient parfois de loin comme ce

---

61. « De l'homme en Société. Complément à la législation de Mably par le C<sup>\*\*\*</sup> LEVACHER ». *A Parme, de l'Imprimerie Nationale* [Bodoni] an. XII, 2 vol. Voir sur cet ouvrage : ISAMBARD et CHAUVIN, « Les LEVACHER », p. 433-438. I. LEVACHER, « Memorie... », p. IX-XVIII et Giuseppe MELLI, « Un precursore del socialismo sul finire del Settecento a Parma ». *Aup.*, mars-avril 1920.

sonnet adressé de Naples en 1749 à l'Infant de Parme à l'occasion de la naissance de son homonyme, le malheureux fils aîné du roi des Deux-Siciles. Dans cette pièce, Gaetano Pascali célébrait une « Race haute, royale et pure » :

*Con meraviglia, e con invidia il Sole  
La vedrà gire a suoi destrieri appresso;  
D'una luce maggior lasciando impresso  
L'ampio sentier della Terrestre Mole*<sup>62</sup>.

C'est de Naples encore que vingt ans plus tard, Domenico Forges Davanzati adressa au successeur de Philippe un chant d'épithalame<sup>63</sup>. Et nous ne parlons pas de l'idylle écrite pour ce même mariage par le comte Sanvitale ni de l'églogue du comte Rezzonico, non plus que des poèmes lus et composés quatre ans plus tard pour la naissance de celui qui devait devenir roi d'Etrurie. Il importe plutôt de montrer que les poètes de Parme, le poète de cour à leur tête, étaient toujours prêts à s'inspirer des événements de France ou des événements qui concernaient la France. Un jour, Frugoni dédie à l'éminentissime prince le Cardinal de Rochechouart un sonnet de compliment sur la pourpre dont il vient d'être revêtu à l'acclamation générale. Presque chaque année la Saint Louis lui fournit l'occasion de quelque pièce hyperbolique à la gloire du Roi Très Chrétien<sup>64</sup>. Mais c'est là monnaie courante de sa veine facile et abondante : il a aussi félicité la princesse Trivulzi pour le chapeau cardinalice accordé à son frère M<sup>sr</sup> Archinto ; et les membres de la famille d'Espagne, voire de la famille impériale reçoivent assez régulièrement l'hommage du poète pour les anniversaires et les fêtes.

---

62. « Canzoni di Gaetano PASCALI, Tra gli Arcadi *Igilio Naviense*; Per lo glorioso Natale del Serenissimo Real Principe ereditario delle Due Sicilie, D. Filippo Borbone: e per la Pace Universale d'Europa ». In *Napoli*, MDCCXLIX. Per il Ricciardo, Stampatore di Real Palazzo, in-4°, p. 10 sonnet à d. Philippe et à d. Carlos.

63. « Canto epitalamo di S. A. R. il duca di Parma ». Naples, Remondini, 1769.

64. « All' eminentissimo principe il Signor Cardinale di Rochechouart... ». « Opere poetiche » I, 237. Sonnets pour la Saint-Louis. *Ibid.* I, 163, 182, 183, 210-213; *Canzone eroica* « Per l'invitto Real Nome di Luigi XV, re di Francia, celebrato in Colorno nel MDCCLI ». *Ibid.* IV, 511-514.



Ses éloges à l'adresse de Louis XV, *Comante* les insérait jusque dans ses épîtres familières à J.-A. Sanvitale. Il est vrai que le gardien de la colonie arcadienne de Parme, grand dignitaire de la cour, était alors à Versailles auprès de Madame Infante et que des strophes chantant même incidemment la gloire du Roi pouvaient être mises sous les yeux d'un souverain qui était le *dieu de la Paix*, le *dieu de la guerre*, qui se faisait l'âme de toutes choses et n'avait *pas d'égal sur la terre*. Dans une de ces épîtres que Rezzonico a classées à juste titre parmi les *Poesie famigliari*, l'abbé donnait au comte des nouvelles de Parme et notamment des belles de la colonie pastorale; né poltron, ami de Phœbus et de Bacchus, il ne parlait pas de guerre: blocus, assauts, surprises, escarmouches, batailles rangées et escalades étaient pour lui entreprises inconnues; mais il finissait en vaticinant: Condé et Clermont, ces noms lui donnaient les plus belles assurances; au grand Roi, que la Seine adorait, à la Déesse que le Danube honorait, il présageait mille palmes et mille lauriers<sup>65</sup>. Hélas! les journées de Crefeld et de Cassel démentirent les espoirs mis dans le comte abbé de Clermont et dans le prince de Condé qui n'était plus celui de Rocroi. Du moins cette prophétie malheureuse de Frugoni nous montre-t-elle avec quel cœur il avait pris parti dans la guerre de Sept Ans. Dès la nouvelle de l'attaque de l'escadre française à Terre-Neuve, il annonçait une lutte implacable, « le grand Louis XV étant indigné de l'insulte inattendue et pensant à la venger de façon exemplaire ». C'est dans une lettre privée qu'il s'exprimait ainsi; mais la lutte prévue allait éveiller en lui la muse guerrière qui se taisait depuis près de dix ans. Après la chute du fort de Saint-Philippe dans l'île de Minorque, deux sonnets, deux encore après la prise de Port-Mahon, un autre enfin pour la reddition de la ville de Mahon<sup>66</sup>. Mais déjà ce traité de Versailles dont les conséquences ont été si grandes pour la dynastie de Parme était

65. Trois les quatre *poesie famigliari* adressées à Sanvitale à Versailles. « Opere poetiche », VIII, 245, 248, 258-259.

66. Frugoni au marquis Lorenzo Canossa, 7 août 1755. C. CALCATERRA, « Storia della poesia frugoniana », p. 161, n. 3. — Sonnets CLXXXIV-CLXXXVIII, « Opere poetiche », I, 186-190. — Notons que l'éditeur de 1779 n'a pas suivi exactement l'ordre de composition des pièces que nous allons rappeler; il en a même faussement daté quelques-unes induisant en erreur les commentateurs de Frugoni.

depuis le 1<sup>er</sup> mai 1756 un fait accompli, et dans les mois qui suivirent quatre nouveaux sonnets vinrent célébrer cet événement, dont deux étaient plus spécialement adressés à Louis XV :

*Al fier Tamigi il mar contendi e serra;  
Movi mille bandiere, e mille legni  
E tutto contro lui discendi in guerra.*

S'il dénonçait l'*Anglo e il Prusso furor*, c'était surtout à la mauvaise foi britannique que Frugoni en avait. Il a bien lancé un sonnet satirique contre les « partisans de la Prusse dans les cafés de Cosmopolis » ; mais il ne pouvait pas dissimuler une certaine admiration pour Frédéric II. Le poète de la cour de Parme se devait toutefois de célébrer les victoires de l'Autriche contre sa rivale du Nord. Une des épîtres familières au marquis Canossa s'interrompt brusquement : une estafette vient d'arriver, il faut prendre la lyre et poursuivre au moins en vers « le Prusien bien battu qui de Prague s'en va ». Et la victoire de Daun à Kollin nous vaut un nouveau sonnet qui évoque Fabius et les guerres puniques. Enfin unissant les événements guerriers aux alliances de famille, Frugoni chanta la victoire de Landshut en Silésie (23 juin 1760) et l'imminence des noces de Madame Isabelle<sup>67</sup>. Les rares succès des armes françaises fournissaient peu d'occasions à l'infatigable poète qui ne put guère que consacrer un sonnet à la retraite du duc de Cumberland au-delà du Hanovre. Et ce Gênois, sans se douter des conséquences d'un tel débarquement, salua le passage en Corse des armes invaincues de Louis XV. C'était à peu près l'époque où il accompagnait d'un sonnet ou de quelque autre pièce les joies et les tristesses de la dynastie de France : la naissance du comte de Provence, celle du comte d'Artois<sup>68</sup> ; l'attentat de Damiens déploré et le

---

67. « Per la grande alleanza della casa di Borbone e della Casa d'Austria » et les trois sonnets qui suivent dont nous avons cité le 3<sup>e</sup>. « Opere poetiche », I, 180-183. Un autre sonnet sur le même sujet et présageant de nouvelles victoires se trouve p. 218. — A Lorenzo Canossa, VIII, 209. — « Per la segnalata vittoria riportata nelle vicinanze di Praga da S. E. il Sig. Conte Maresciallo Leopoldo Daun », I, 178. — « Per la memorabile vittoria da S. E. il Sig. Generale Barone di Laudhon riportata in vicinanza delle augustissime nozze », I, 231.

68. « Sospensione d'armi domandata dal duca di Cumberland che si va ritirando non accordata dal duca di Richelieu che lo insegue », I, 217. — « Al gloriosissimo nome di Luigi XV in occasione che ha

salut de S. M., chanté sur tous les modes, depuis les sonnets héroïques jusqu'aux improvisations à la table de l'ambassadeur de France et celle de Sanvitale qui avaient fêté par des agapes la bonne nouvelle<sup>69</sup>. Ce furent enfin les poèmes composés pour la mort de Madame Infante, dont quelques-uns étaient d'une inspiration plus sincère et plus profonde. On comprend dès lors que Frugoni ait pu un moment songer à constituer un recueil de ses œuvres et à le dédier au chef des Bourbons.

Il n'était pas le seul à Parme à consacrer sa muse aux succès de la maison de France et de son impériale alliée. Le comte Anton Gioseffo della Torre di Rezzonico avait lui aussi exalté la prise de Port-Mahon, mais dans un poème latin comme il convenait à cet homme de passé, au commentateur de Pline. La Bibliothèque de Parme conserve en outre un grand nombre de pièces inédites qui montrent les sujets de l'Infant suivant avec faveur la lutte où la France soutenait l'ancien ennemi. Et l'on peut lire aux Archives de la même ville quelques poèmes de jeunesse de don Ferdinand célébrant les victoires de celle qui devait devenir sa belle-mère et incidemment les victoires des généraux de son royal grand-père<sup>70</sup>.

A côté de cette poésie de circonstance où tout n'était pas artifice et où se reflétait le mouvement des esprits qui porta Parme comme la France vers une politique nouvelle, il faut placer quelques morceaux qui témoignent d'une transformation plus profonde des esprits. Sur sa lyre sensible aux moindres souffles de nouveauté, Frugoni marqua un des premiers l'évolution qui ne fit que s'accentuer après lui. S'il ne parlait pas avec une grande facilité la langue de Racine et si à un religieux venu d'outremont il disait malgré sa connaissance de « la belle langue » son hésitation à juger un auteur français, *Comante*

---

fatto passare l'armi sue invitissime in Corsica », I, 212. — « Nel glorioso nascimento di S. A. R. il conte di Provenza il giorno XVII novembre MDCCCLV », I, 184, « ...Nel felicissimo nascimento del real quintogenito il conte d'Artois » (*canzone eroica* qui exalte aussi les victoires de Soubise et de Richelieu) IV, 519-524.

69. I, 195-197; VII, 209-210 (dans un poème à Lorenzo Morosini créé procureur de Venise); IX, 442-443 et 444.

70. A. S. P. *Raccolta storica*, 16.



était très au fait de notre littérature. Nombre de ses poèmes en fournissent la preuve<sup>71</sup> et nous verrons le traducteur de Crébillon se remettre à la tâche ingrate d'adapter en italien des œuvres dramatiques françaises. Ses lectures, l'influence de la mode littéraire et artistique le portèrent à composer des épîtres qu'il appelait de « stil francese » et à écrire à Algarotti en imitant la manière de Fontenelle une longue description des fêtes matrimoniales de 1760. Une des pièces les mieux réussies de la poésie légère de Frugoni est celle où il transpose en octaves agiles le fameux *embarquement pour Cythère* de Watteau : « La belle  
« nef est prête. Voici la rive frangée où le nocher Cupidon  
« vous invite, ô belles... A la mer ! à la mer !, c'est son cri, ô  
« belles qui me suivez, venez avec moi apprendre l'art d'amour.  
« Non loin, nous trouverons une île, toute riante et fleurie, où  
« s'exercent à aimer les cœurs simplets... ». Ces strophes furent mises en musique et cela se comprend : n'annoncent-elles pas le Verlaine des *Fêtes galantes* et de *l'Art poétique* ?<sup>72</sup>.

C'est encore de Watteau, de la *Pastorale*, plus simple, que s'inspire une autre *canzone*, allégée des trop nombreuses allégories mythologiques. Le galant abbé a invité de bon matin dans la forêt une Philis qui n'était pas peut-être imaginaire et il lui dit : « Je te composerai des herbes les plus molles un siège  
« agreste... Nous nous tiendrons à l'ombre épaisse d'un chêne  
« commode aux amants... Nous serons assis seuls : mon regard  
« fixé sur tes yeux comme un homme se consumant et trouvant  
« plaisir à sa peine ; et dans ta résistance peut-être, à chaque  
« souffle léger du vent, à chaque bruissement des frondaisons  
« mouvantes, ta crainte apparaîtra... Repousse la peur en-  
« nemie : au milieu des forêts l'amour est un usage antique et  
« charmant. Ta mère qui aujourd'hui te gronde, crois-tu que,  
« fraîche et jeune, elle laissât périr inutile la fleur de sa  
« beauté ? ». Et nous voyons par là que, à travers Chiabrera,

---

71. C. CALCATERRA, « A. Varano e S. Bettinelli », *Rivista d'Italia*, janv. 1912, p. 138. — « Al reverendissimo Padre N. N. per avergli criticata una sua ode », « Opere poetiche », IV, 247.

72. « Epistola al Signor Conte Algarotti », [25 sept. 1760], Parme, Monti, 1760 (reprise dans les « Opere poetiche », X, 520-534) ; « A Fillide. L'Isola amorosa » (sur un air de Casori), VI, 169-175.

son maître direct, Frugoni retrouvait l'inspiration de Ronsard comme il avait repris de lui certains rythmes<sup>73</sup>.

Mais plus que les réalisations artistiques, c'était la philosophie même des beaux-arts et leur technique qui allaient fournir des thèmes aux poètes : l'art de peindre et l'art des jardins, la sculpture comme la musique, de Watelet à l'espagnol Yriarte. L'idylle cédait devant la didactique. Au siècle de la philosophie et qui vit s'accomplir tant de progrès dans les différentes branches de la science, au pays d'Algarotti essayiste à l'activité multiforme comme dans la patrie de Fontenelle, la poésie allait se transformer : en attendant les grands souffles vivificateurs d'Alfieri, de Monti et de Foscolo, elle se mit à l'école de l'*Encyclopédie*. Dans les dernières années du siècle, Carlo Castone della Torre di Rezzonico consacrait à la gloire de l'Arcadie son *Canto secolare* :

*Arcadia bella oltre il centesim' anno  
Vive, e vivrà di Roma eterna al paro...*

Reste à savoir si la grande famille poétique aux innombrables ramifications était encore telle qu'au temps de Crescimbeni. Rezzonico, auteur du *Sistema de' Cieli* savait bien que les divinités bocagères, les naïades, les nymphes, comme les héros et les beaux chevaliers, avaient fait leur temps. Le retour à l'antique avait fait prévaloir Lucrèce sur Horace et les *Géorgiques* sur les *Bucoliques* comme sur l'*Enéide*. Dès les premiers temps de l'académie romaine une églogue de Florido Tartarini traitait « de la génération et de la nature des insectes » d'après les idées de Francesco Redi<sup>74</sup>. Au milieu du siècle des rimeurs italiens aux noms français avaient mis en vers le système de Descartes : Arnaud dans *l'Allievo della filosofia et la Fisica di Descartes* ; l'abbé Genest dans *l'Etere di Cartesio*. Vers le même temps Gaspare Luigi Cassola avait repris le sujet traité par Fontenelle dans la prose poétique de ses dialogues et consacré

---

73. « A Fillide. Elpino la invita di buon mattino alla Foresta », VI, 180-185. Sur d'autres pièces inspirées des tableaux de Poussin et surtout de Watteau, voir C. CALCATERRA, « Storia della poesia frug.... », p. 244-245 ; et sur certaines parentés lointaines entre Frugoni et Ronsard le livre récent de M. Gabriel MAUGAIN, « Ronsard en Italie », Paris, Les Belles Lettres, 1926, p. 249-256.

74. « RIME degli Arcadi », Rome, A. Rossi, 1716. T. II, 218.

six chants assez prosaïques à *la Pluralità dei mondi*. Sans parler des autres poèmes didactiques qui abondèrent alors. C'était, suivant la juste expression d'un critique, l'*Arcadie* de la science<sup>76</sup>.

Frugoni ne pouvait rester étranger à ce mouvement. Enumérant un jour à Aurelio Bernieri les moyens divers par lesquels les poètes peuvent conquérir la renommée<sup>78</sup>, il en venait à parler de soi : à travers son œuvre, les lecteurs à venir trouveraient

*quell' egregie cose,  
Che acconciamente trae Poeta accorto  
Dalle Scienze; e dir s'udrà: Costui  
Vide e conobbe ancor le illustri scole.*

Or, un chef d'école vivait tout près de lui. « Dans les plis brillants du style travaillé, telle une noble matrone en de beaux atours », *Comante* allait envelopper non plus les doctrines du siècle précédent mais le système de Condillac. Il composa à la gloire du philosophe ce poème que des amis s'empressèrent de faire tenir à la rédaction de la *Gazette littéraire* et peut-être d'analyser pour elle<sup>77</sup>.

L'illustre *Auronte* (c'est le nom arcadien de Condillac) vient d'être menacé par la maladie. Mais il est sauf. Bergers et bergères ses compagnons reçoivent des ordres minutieux pour les réjouissances qui s'apprêtent : « Assis à ce banquet joyeux de l'intelligence, nous boirons au docte *Auronte*, à ses jours glorieux arrachés à la mort, à son savoir qui ignore l'orgueil et se cache dans les plaisirs ». La fête sera consacrée par un sacrifice au dieu Pan à qui *Comante* adressera le tribut de sa reconnaissance. Ce Pan n'est pas seulement le dieu des pasteurs, mais celui des philosophes et chacun de ses attributs est le symbole de quelque phénomène naturel. Le poète rappelle les prières qu'il adressa à cette divinité pendant la maladie du philosophe :

« Quelle gloire de notre siècle, tu te dois de sauver en

75. E. BERTANA, « L'Arcadia della Scienza », Parme, Battei, 1890 et « In Arcadia », cité.

76. Sciolti « Al Signor Conte Aurelio Bernieri », « Opere poetiche », VII, 24-25.

77. « Auronte. All' eminente filosofo, il Signore Abate De Condillac precettore del R. Principe ereditario di Parma, Ferdinando di Borbone », VII, 339-346. Voir ci-dessus p. 352-353.



« lui! Tu sais l'immortelle renommée que déjà il a conquise  
 « parmi les savants. Ses livres vivent et vivront autant que le  
 « monde, fruits de ses veilles et source de la nouvelle lumière  
 « métaphysique créée par sa droite pensée. Il a pu dans la faculté  
 « de sentir et dans l'attentive, longue et volontaire réflexion  
 « montrer l'origine de nos connaissances<sup>78</sup>; par lui nous savons  
 « comment les diverses langues, de nos volontés et de nos intel-  
 « ligences truchements fidèles, se formèrent et constituèrent un  
 « commun instrument; nous savons combien d'erreurs déparent  
 « les systèmes célèbres, et comment on peut, remontant des  
 « notions particulières aux plus grandes et plus hautes vérités,  
 « en fonder un qui, sûr et solide, brille d'une pure lumière à  
 « travers les âges. Tu sais, ô dieu, comment il a feint d'animer  
 « peu à peu un marbre insensible, d'infuser à cette statue une  
 « vie progressive, d'éveiller les sens explorateurs, comment son  
 « ingéniosité a prouvé par là que l'homme doit à ses sens ses  
 « diverses connaissances et ses diverses idées. Tu sais qu'il a  
 « comparé l'action des animaux à celle des hommes guidés par  
 « la raison et que, poursuivant dans l'analogie son examen, il  
 « a expliqué les vrais principes de leur être, leur façon de sentir  
 « différente et cette réflexion qu'éveille en eux le besoin et qui  
 « leur apprend tout ce qui convient à leur défense et à leur  
 « conservation ».

Pour rendre ces abstractions, l'habileté du poète avait su mettre à profit les souples ressources du *verso sciolto* et l'on voit, même à travers une pâle traduction, que Frugoni n'avait pas trahi la pensée de Condillac. Fut-il dès lors converti à la poésie philosophique et scientifique? Sans doute rencontre-t-on dans les dix volumes de ses *Opere poetiche* des allusions aux systèmes en vogue, comme l'attraction newtonienne, des vers qui révèlent en passant l'étendue de ses connaissances en histoire naturelle ou en astronomie, des morceaux à la louange de certains

---

78. On reconnaîtra sans peine ici le contenu de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* et dans les vers qui suivent: la partie de ce même ouvrage qui peut s'en détacher sans arbitraire *De l'origine et des progrès du langage* (2<sup>e</sup> Partie, section I); le *Traité des systèmes*; le *Traité des sensations* et son point de départ, la fameuse statue hypothétique; le *Traité des animaux* enfin. En somme, les principaux ouvrages que Condillac avait publiés jusqu'à 1765.

savants du temps<sup>79</sup>, mais tout cela se trouve noyé dans la masse des poésies combien différentes. La pièce composée à la gloire de Condillac et de ses idées reste donc une exception. Une analyse plus complète aurait dû, d'ailleurs, présenter le cadre de bergerie dans lequel s'insérait le précis de l'œuvre du philosophe. Disons seulement que le poète terminait par un vivat d'allure bachique: « Auronte vive et qu'une ferme santé en lui  
 « florisse; dans ses études qu'il soit soutenu par une infatigable  
 « vigueur d'esprit. Minerve le chérisse, alors qu'attentif il veille  
 « sous la docte lampe et que le Génie le protège quand il se  
 « livre à lui, comme lorsque aux tables joyeuses, propices aux  
 « fêtes de l'intelligence, le clair cristal empourpré de nectar  
 « reconforte sa vaillance et qu'il aime à y boire le nécessaire  
 « oublié de ses rudes travaux ».

N'est-ce pas là plutôt le Condillac que comprenait et aimait Frugoni? Du poème à *Auronte* on pourrait donc tirer une double leçon. L'hommage à l'amitié était aussi un hommage à la philosophie à la mode. De cette philosophie le joyeux ecclésiastique exprimait la lettre en un peu plus de trente vers; mais ses volumes en dégageaient l'esprit qui n'apparaissait pas peut-être dans sa profondeur à l'abbé plus réservé. La langue française n'a qu'un mot pour désigner le *sensualisme* de ces deux hommes. Ce qui, chez l'un, était surtout doctrine était, chez l'autre, pratique quotidienne. Par là *Comante* s'accordait avec son siècle. Et M. Calcaterra, à qui rien n'est étranger de ce qui touche à ce poète, a parfaitement indiqué par quel joint la philosophie de Frugoni se relie à celle du *Traité des Sensations*: « Pour lui, celui-là connaissait le génie de la vie qui possédait la plénitude des sensations, le raffinement du goût, la variété des plaisirs, qui était comme l'abeille de toutes les jouissances. Etre *l'ape d'ogni fiore*, voilà le canon fondamental du sensualisme frugonien »<sup>80</sup>.

Exception chez Frugoni, exception chez Sanvitale qui, avant le fameux poème de Parini, rima lui aussi sur l'inoculation<sup>81</sup>, la

79. Comme Morgagni, Boerhaave, Borguet, Newton surtout.

80. C. CALCATERRA, « Sensismo e frugonianismo », *Aspp.* Vol. XXII<sup>bis</sup>, 1922, p. 297-303.

81. J. A. SANVITALE, « Capitolo sul Vaiuolo », Parme, F. Carmignani, 1764.



Le pasteur Carlo Innocenzo Frugoni au pays d'Arcadie

Tableau de Pietro FERRARI

*Pinacothèque de Parme.*

†  
(Photo G. Lombardi).





poésie philosophique et scientifique devint une habitude chez leurs continuateurs parmesans. Au moment où vieillissaient les deux écrivains qui avaient été à des titres divers l'âme de la Colonie arcadienne de la Parme, une nouvelle génération de poètes surgissait. Les plus remarquables d'entr'eux commencèrent par suivre la voie tracée par Frugoni, maître incontesté. Le jeune Rezzonico, fils d'Anton Gioseffo, avait fait en même temps que Beccaria ses études au Collège des Nobles; il avait été admis avant l'âge comme cadet à la compagnie du Régiment de Parme commandée par son père, et reçu parmi les Arcades sous le nom de *Dorillo*. Entré dans les faveurs momentanées de don Ferdinand, il avait lié sa fortune poétique à celle de *Comante*. Il prit sa succession à l'Académie des Beaux-Arts en qualité de Secrétaire perpétuel. Il ne se contenta pas d'y prononcer son éloge. Il éleva à sa gloire ce monument qu'est l'édition parmesane des *Opere poetiche*. Tout pénétré d'idées et de goûts français, il s'affranchit bientôt de cette parenté intellectuelle pour célébrer en prose et en vers l'art et la science<sup>82</sup>, avant d'être contraint, à cause de ses opinions qui ne concordaient plus avec celles du prince, à quitter le duché pour de longs voyages.

Angelo Mazza est un poète plus remarquable. Né en 1741, il était le frère du bénédictin Andrea et le dernier des vingt-quatre enfants d'Orazio Mazza parmesan. Elevé au collège de Reggio, il y eut pour maître de physique et de grec Lazzaro Spallanzani et l'on s'explique ainsi que cet humaniste ait pu cultiver la poésie scientifique. Lui aussi, il débuta par des morceaux de circonstance, tel celui qu'il composa à l'occasion de l'admission de don Ferdinand dans les ordres du Roi, par des poèmes imités de Frugoni. Son talent frais et vigoureux donna quelque ombrage au maître vieillissant et les relations se gâtèrent entre les deux poètes<sup>83</sup>, bien que le plus jeune eût dédié à l'autre sa traduction des *Plaisirs de l'imagination* de l'anglais Akenside. Passé ensuite

---

82. P. PESENTI, « L'arte e la scienza in un arcade celebre (Carlo Castone Rezzonico della Torre) Saggio storico-critico », Rome, Albrighi Segati et C<sup>ie</sup>, 1909. E. BERTANA, « C. Castone Della Torre di Rezzonico » dans le volume « In Arcadia. Saggi e Profili ». Naples, Perrella, 1909, p. 255-319. Giosué CARDUCCI, « Opere », XIX, 150.

83. C. CALCATERRA, « Risposta ad un quesito frugoniano » *Atti dell'Acc. d. Scienze di Torino*, vol. XLVIII, 1912-1913, p. 238-252.

à l'école de Cesarotti, Mazza ne tarda pas à être lui-même. Nommé par Dutillot, sur les indications de Paciaudi, secrétaire de l'Université réformée, il y devint professeur de grec et le resta toute sa vie. Le Théatin avait deviné la profondeur de ce jeune talent ; retiré pour un temps à Turin, il restait en correspondance avec l'écrivain et le félicitait de « poetare filosoficamente » et de « colorire con soavissimi modi la scienza della natura »<sup>84</sup>. Poésie recherchée et aristocratique, la poésie d'Angelo Mazza atteint au fond des choses et ne se paye plus de mots, c'est celle d'un penseur. Cet abbé ne se contente plus des souvenirs antiques, il a étudié en outre la Bible, la philosophie platonicienne, la théologie et Dante. Soumis cependant à certaines influences étrangères, il allie la raison à la foi, il bannit la rêverie, et sa mystique n'exclut pas la science. Il a composé des « Stances sur les douleurs de la Vierge » et surtout la fameuse *canzone* « L'aura armonica », où il s'est fait le philosophe de la musique, poème didactique qui n'était pas comme trop souvent la négation de la poésie<sup>85</sup>.

#### IV.

« Qui donc la scène italique peut-elle opposer au grand « Corneille ravisseur d'âmes sublimes, au Racine des tendres « soupirs, à l'enflammé Crébillon, à Voltaire en qui surabondent « la pompe et la faconde ? » Carlo Rezzonico le demandait un jour à *Daphnis*, soit à don Ferdinand qui avait succédé à don Philippe non pas seulement sur le trône de Parme, mais encore parmi les bergers d'Arcadie. Le jeune souverain venait de lancer le programme du fameux concours dramatique de Parme. Et le gentilhomme poète, tout en augurant de cette initiative les résultats les plus flatteurs pour les talents d'Italie, devait avouer que ni Antonio Conti, ni Scipione Maffei, ni aucun autre tragique

---

84. Paciaudi à Ang. Mazza, Turin, 4 janv. 1775. B. P. P. Ms. 943.

85. A. PEZZANA, « Mem. d. scritt. e letterati parmig. » VII, 413-487 ; G. CARDUCCI, préface aux « *Lirici del Secolo XVIII* », Florence, Barbera, 1871 ; Alberto RONDANI, « Saggi di critiche letterarie », Florence, Tip. de la *Gazzetta d'Italia*, 1881, p. 102-123.



de sa nation ne pouvait pour lors rivaliser avec les maîtres étrangers qu'il nommait<sup>86</sup>. Avec les mêmes réserves incitatrices, avec le même appel à l'émulation, on trouverait chez beaucoup d'écrivains italiens de la même époque le même aveu. Et non pas seulement à Parme, mais à Reggio sous la plume d'Agostino Paradisi, à Venise dans la bouche d'Elisabetta Caminer, à Bologne dans les lettres familières comme dans les préfaces de Francesco Albergati Capacelli. En recherchant là, et ailleurs encore, on reconnaîtrait que nombre d'italiens voyaient des modèles non seulement dans les quatre Français célébrés par Rezzonico, mais jusque dans Saurin, Mercier et Nivelles de la Chaussée.

Reconnaissant ainsi la suprématie des tragiques français, les lettrés et le public étaient prêts à en subir toutes les influences. Cette dépendance était déjà un fait courant à Plaisance, à Parme et à Colorno à l'époque des Farnèse. L'interrègne ne changea rien à la situation. Et, quand les Bourbons furent établis dans les duchés, ils n'eurent pas à imposer leur goût, sauf peut-être en ce qui concerne le drame lyrique. Si les théâtres à Parme ont continué après 1750 à donner des représentations en français, des traductions ou des imitations d'œuvres françaises, ce n'est pas seulement par flatterie pour les souverains, pour satisfaire aux habitudes de la cour, c'est que la masse des auditeurs acceptait volontiers de telles manifestations artistiques, quand elle ne les recherchait pas.

Les derniers représentants de la dynastie disparue, protecteurs des lettres et plus spécialement des écrivains dramatiques, eurent de dignes successeurs dans la descendance d'Elisabeth Farnèse. Avant même de pouvoir faire acte de souverain véritable, don Philippe manifestait son goût pour le théâtre. A sa cour de Chambéry, il offrait à ses vassaux provisoires comédies, concerts et opéras, faisait venir de Lyon des acteurs et des décors. La troupe débutait le 1<sup>er</sup> janvier 1744. Volontiers les comédiens suivaient alors les armées, même quand ces armées étaient plus actives que celles de l'Infant. A la veille de Raucoux, M<sup>me</sup> Favart n'annonçait-elle pas, à l'issue du spectacle, la repré-

---

86. C. C. Della Torre di REZZONICO, « All' A. R. di Ferdinando pel programma offerto alle Muse Italiane », Parme, 1770. Voir, ci-dessous, p. 472-473.

sensation du surlendemain et pour le lendemain relâche? Nous savons encore qu'après les préliminaires d'Aix-la-Chapelle, don Philippe ayant regagné la Savoie assistait pour fêter l'anniversaire du roi d'Espagne à la « comedia francesa intitulada al *Mercurio Galante* »<sup>87</sup>, et donnée au palais de Chambéry.

Devenu duc de Parme, ce prince devait conserver cette même ardeur pour les spectacles et une préférence marquée pour les spectacles en français ou à la française; il devait transmettre à son fils cette double tendance. Et ce goût particulier devait fléchir quelquefois la rigidité des principes religieux de don Ferdinand. « Tel était son amour pour les représentations théâtrales, qu'il y assistait même pendant le Carême ». C'est Angelo Pezzana qui nous en informe et qui indique ensuite une série de pièces que le jeune duc se plut à entendre jouer en français, de Racine à Voltaire et à Du Belloy<sup>88</sup>. La tradition veut d'ailleurs qu'il se soit laissé gagner par l'exemple, fréquent à sa cour et dans les assemblées élégantes, des amateurs qui se faisaient acteurs: il aurait tenu un rôle dans la tragédie *Jefte* du comte Calini qui fut jouée au palais de Colorno en 1775. A cette date déjà le souverain avait donné une preuve plus éclatante encore de son attachement pour le théâtre: il avait composé, fait représenter et publié une sorte d'opéra-bouffe, *le Fils du Grand Turc*, qui passe pour avoir tourné en ridicule un personnage de la maison ducale<sup>89</sup>.

S'il y avait entre le pieux et faible Infant et Guillaume Duñillot des motifs de divergence, ce point du moins pouvait les rapprocher. Dans sa jeunesse, le ministre avait lui aussi paru sur une scène. Par la suite il avait, au milieu même des plus graves soucis, conservé un goût très vif pour la littérature dramatique. Longtemps il s'occupa d'organiser les spectacles.

87. Santa Cruz, majordome major de d. Philippe, à Villarias, premier ministre d'Espagne, 1<sup>er</sup> janv. 1744; Muniain, secrétaire d'Etat de l'Infant, au ministre Carvajal, 30 sept. 1748. A. G. S. *Est.* 5149 et 5155. — Les comptes de la Comédie de l'Infant à Chambéry sont conservés à l'A. S. P. *Teatri* 1. — Voir ci-dessous, p. 456, n. 97.

88. « Mem. d. scritt. e letterati parmig. » VII, 562-563.

89. « Il Figlio del Gran Turco, dramma giocoso per musica ad uso del Real Teatro di Colorno nell' autunno dell' anno 1774 ». *Parma, dalla Stamperia Reale.*

Celui que la faveur publique compara si souvent à Sully et à Colbert, joua aussi les Richelieu, avec la jalousie d'auteur en moins ; avec, en plus, une indéniable condescendance pour les Corneille manqués<sup>90</sup>. Pendant les campagnes de don Philippe, il avait été à Milan comme à Chambéry l'Intendant des Menus-Plaisirs. Il était tout préparé à ce qui ne fut pas une des moindres fonctions de sa charge d'Intendant général. Il commença par instaurer au théâtre de Parme cet « ordre » et cette « décence » auxquels il tenait tant. Toutes les représentations importantes furent réservées au *Teatro Ducale*, qu'elles fussent destinées à la cour ou au public de la ville ; les petits théâtres de Colorno ou de Sala ne servirent qu'à des spectacles moins importants<sup>91</sup>. Saverio Bettinelli étant venu enseigner bientôt au Collège des Nobles et y ayant été nommé *accademico*, la salle de Sainte-Catherine connut une nouvelle prospérité ; car, sans être soumis à l'autorité directe de Dutillot, le théâtre du Collège sous les Jésuites d'abord, puis sous les religieux des *Scuole Pie*, ne manqua pas de suivre le goût dominant. Une étude complète de l'activité dramatique à Parme dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle devrait tenir compte des spectacles donnés par les collégiens, comme par les amateurs, nobles et bourgeois. On y verrait que sur ce terrain encore les duchés tenaient un des premiers rangs parmi les états italiens.

Le théâtre ducal offrait les principales représentations, celles qui devaient attirer à la tragédie, à la comédie, à l'opéra, le plus grand concours de sujets et d'étrangers et rivaliser avec les exécutions des théâtres les plus réputés des pays environnants comme celui de Reggio. Après avoir résilié deux contrats succes-

---

90. Bonnet à Dutillot, 2 fév. 1756 (à propos de *Zoroastre* de Rameau) : « Il y a un Larivée, perruquier de Versailles qui joue Oromase, basse-taille très belle, qui a vingt ans et qui est déjà acteur comme vous étiez à seize ». A. S. P. *Cbf.* 43. — Dans ses « *Memorie storiche e letterarie* » placées en tête de l'édition des Œuvres poétiques de Frugoni, Rezzonico a écrit (p. XIII) : « L'esempio di Richelieu ebbe seguaci anche in Italia, e non tutti sono intrepidi come Cornelio » ; mais pour faire un Corneille, ce qui manquait à Frugoni ce n'était pas seulement l'intrépidité.

91. Sur les salles de spectacle à Parme, voir plus haut p. 13-14 ; et, pour la bibliographie, la n. 29.



sivement stipulés avec deux Sociétés locales<sup>92</sup>, Dutillot se fit le propre *impresario* de la cour au milieu de 1753. Dès lors, il s'occupa de tout : des engagements, des décors, des costumes, des accessoires divers. Ses correspondants français lui apportaient une collaboration assidue. Bonnet surtout qui acheminait sur Parme les artistes, surveillait les progrès des comédiens ou des danseurs envoyés à Paris, procurait des masques et des attributs de toute sorte. A Lyon, Mauro choisissait les étoffes pour les costumes. Avant de faire représenter dans les duchés des ouvrages originaux, et, plus tard, pour alterner avec les opéras, les pièces bouffes, les actions dramatiques spécialement créés pour la cour, on fit jouer nombre de pièces françaises. De Paris, on se faisait envoyer des estampes du *Théâtre à Arlequin*, les dessins enluminés des costumes imaginés pour *l'Orphelin de la Chine*, les esquisses composées par Louis Boquet pour tel de ces ballets à la turque, à la norvégienne, à la chinoise, qui étaient alors à la mode, et surtout pour *Zélinde*, *roi des Sylphes* ou pour *Enée et Lavinie*<sup>93</sup>.

Les lettres écrites par le ministre à ses secrétaires, notamment à Jean Jacobi et à Carlo Clerici, montrent avec quelle minutie il s'occupait des moindres détails de l'organisation matérielle des spectacles. En mai 1762, par exemple, il s'agit de faire exécuter des costumes pour les rôles de Lisette et de Linon. Le chef du vestiaire peut s'adresser soit à « la milanaise qui est à

---

92. La première comprenait Michelangelo Soldati, Giuseppe Guazzini et d'autres. Cette société devait donner un ou deux opéras chaque année à l'époque du carnaval ; faire jouer au printemps ou pendant l'été une des meilleures compagnies de Venise et réserver dix représentations pour le théâtre particulier de la cour à Colorno ou à Sala ; donner un opéra à Plaisance, à l'occasion de la foire annuelle. L'entreprise avait le monopole des jeux interdits, le *faraone* et le *biribisso* auxquels les spectateurs pouvaient se livrer au *Casino*, ou cercle annexé au théâtre. Deux gentilshommes de la maison ducale étaient chargés de veiller à l'exécution du contrat. Au bout d'un an la première société se retira ; une nouvelle convention fut signée, le 5 juil. 1752, avec Alberto Raimondi qui y renonça lui aussi au bout d'un an. A. S. P. *Teatri* 1 et 2, et *Cdt.* T. 41.

93. Paul-SENTENAC, « Dessins anciens et modernes pour costumes de théâtre ». *L'Art et les Artistes*, déc. 1925, p. 95-100. André TESSIER, « Les habits d'opéra au XVIII<sup>e</sup> siècle. Louis Boquet, dessinateur et inspecteur des Menus-Plaisirs », *Revue de l'Art*, janv., fév. et avr. 1926, p. 15-26, 89-100 et 173-184. — Voir plus haut, p. 238.

côté de Sainte Christine », soit à M<sup>me</sup> Hazon, l'une et l'autre personnes de goût. Dutillot donne les indications les plus précises : « Cette Lisette est la fille d'un bailli de village ; elle ne doit donc pas être magnifique, mais proprement, simplement, galamment vêtue, dans l'esprit du rôle ». Elle aura un habit de pélerine et un habit de maison : « il faut que tout cela soit en beau taffetas de France ou d'Angleterre, car ce sera pour le mois d'août ». Linon paraîtra dans un second temps déguisé en Persan ; ce costume devra être de la même couleur que la robe de ville de Lisette, son amante. Dernier conseil pour le costumier : « qu'il se souvienne que tout cela ne doit pas être garni comme nos dominos de théâtre qui ont toujours été garnis sans goût et avec des couleurs trop tranchantes »<sup>94</sup>.

Pour les décors, l'Intendant général utilisa les services de l'*architecte théâtral* Pietro Righini, du *scénographe* Francesco Grassi et à l'occasion d'Ennemond Petitot, qui dessina aussi nombre de costumes pour les représentations et les fêtes de plein air.

Le laisser-aller des théâtres italiens frappait à cette époque tous les Français qui voyageaient ou séjournaient en Italie. M. de Villeneuve, Intendant des finances de Toscane sous l'administration de la maison de Lorraine, imprimait : « Les loges  
« sont à proprement parler des salles de compagnie ; en effet,  
« les cavaliers vont de loge en loge faire leur cour aux dames ;  
« les dames se visitent d'une loge à l'autre... Les corridors  
« semblent des rues ; on fait plus, on joue dans les loges, on y  
« soupe et le bruit que produit l'assemblage de tant de voix,  
« la plupart glapissantes, permet à peine quelquefois d'entendre  
« l'orchestre... Il y a encore des salles particulières où l'on joue  
« aux jeux de hasard, où chacun va jouer et voir jouer »<sup>95</sup>. Les

94. Dutillot remet à plus tard la description des costumes pour les rôles de Griffart, Subtil et Justine, ajoutant : « Vous copierez ce papier en italien et me renverrez celui-ci ». Dutillot à un secrétaire, Colorno, 24 mai 1762. A. S. P. *Cartella Du Tillot*. De nombreuses lettres à Jacobi sont conservées dans la liasse. Cdt. C. 206.

95. « Lettre sur le mécanisme de l'Opéra italien », p. 65-66. La *France littéraire* de Quérard et le Catalogue de la Bibl. Nationale de Florence attribuent à Villeneuve cet ouvrage où on lit encore, p. 74, qu'il n'était pas rare de voir une courtisane tenir ses assises dans les loges des théâtres florentins. — Pietro Secchi dans le *Caffè* se plaignait aussi de ce que le théâtre fût devenu en Italie « un luogo di ridotto, di

mêmes pratiques étaient courantes à Parme. S'il autorisa pour un temps le *pharaon* et le *biribi* au foyer du théâtre, Dutillot établit pour la durée du spectacle et pour le bon ordre de la salle une discipline rigoureuse. Certains habitants de Parme s'en étonnèrent. En novembre 1755, le chroniqueur Sgavetti rapportait dans son Journal les termes du règlement imposé par l'Intendant : le silence ; pas de chapeaux ; pas d'épées, sauf aux officiers de service ; pas de visites d'une loge à l'autre. Selon le malicieux barbier, le bon Dieu n'en aurait demandé guère plus à l'église. Mais un homme qui s'y entendait, Carlo Goldoni, approuva hautement la décision de Dutillot et porta ensuite témoignage de l'heureux effet qu'elle avait obtenu<sup>96</sup>.

Bientôt le théâtre ducal se trouva insuffisant. Le ministre, qui entendait aménager la machinerie suivant les besoins de ses conceptions dramatiques, profita de l'occasion pour faire transformer et embellir la salle. Ce fut en prévision du mariage de la princesse Isabelle. A l'automne de 1759, Dutillot écrivait à don Philippe : « L'opéra devant être pour le peuple et les « étrangers, il y en aura vingt mille le jour de la fête principale. « Je vois tous les jours de plus en plus que nous ne pourrons à « cause du local faire que de l'ordinaire ; et de l'ordinaire dans « un cas comme celui-là sera bien pauvre, bien mesquin, bien « mal. C'est le temps d'élargir et de disposer notre théâtre qui « nous manque. Il y aurait un remède. Nous ne devons avoir « cet hiver qu'un opéra bouffon. Ce serait d'y renoncer tout à « fait. J'aurais ainsi six ou huit mois pour accommoder le « théâtre. Et justement M. Morand, machiniste architecte de « la ville de Lyon vient dans un mois en Italie »<sup>97</sup>. Le deuil causé par la mort de Madame Infante vint suspendre les spectacles et permettre les travaux projetés.

---

conversazione, di giuoco, di visite » (« Del Teatro » : *Il Caffè*, réédit. de Brescia, Bizzarri. Vol. VII, n° 20, p. 155-161).

96. Chronique ms. de Sgavetti, à la date du 29 nov. 1755, citée par U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.*, 1916, p. 353, n. 7 ; C. GOLDONI, « Mémoires », édit. origin., II, 253-259.

97. Dutillot à d. Philippe, s. d., mais oct. 1759. La lettre se termine : « Un mot de S. A. R. au bas de ce papier fera ma loi ». On y lit cette apostille de la main de l'Infant : « Je vous abandonne le Théâtre ; mais il serait cependant bien dur de passer le carnaval sans rien faire ». A. S. P. *Cartella Du Tillot*.



Jean-Antoine Morand, né à Briançon en 1727, élève de Servandoni, puis de Soufflot à Paris, était allé à Lyon à la suite de son dernier maître qui y exécuta d'importants ouvrages dont un seul nous intéresse ici, le Grand Théâtre. Soufflot avait dressé les plans de l'extérieur. Morand avait été chargé de la décoration intérieure et de la machinerie : en 1757, il avait été nommé inspecteur de cet Opéra<sup>98</sup>. Il resta près d'un an à Parme, profitant de son séjour pour aller visiter Venise, puis Rome. Il refit en grande partie le théâtre qui datait de 1689, transformant la scène et adaptant la machinerie aux nécessités des pièces à grand spectacle. C'est ainsi que l'on put y représenter la féerie-ballet des *Feste d'Imeneo*. C'est sur les plans de l'architecte français que le parterre fut organisé de manière à pouvoir être surélevé rapidement et mis de niveau avec la scène. Sur les côtés et en arrière de celle-ci furent construits trois ordres de loges pareilles à celles de la salle : on eut ainsi comme un amphithéâtre, ou une vaste salle de bal pour les fêtes du mariage et celles qui suivirent. L'ensemble fut décrit avec enthousiasme par Frugoni dans une *Epître* à Algarotti<sup>99</sup>.

Comme au temps de François et d'Antoine Farnèse, Parme fut le rendez-vous des meilleurs artistes lyriques et des meilleures troupes comiques qu'il y eût alors en Italie. Si Goldoni fut peu satisfait des interprètes de sa *Buona figliuola*, Agata Colizzi, Teresa Scotti et Pietro Tibaldi qui avaient cependant connu ailleurs le succès en jouant Métastase, et si la compagnie d'Antonio Sacchi, avec ses masques de comédie, ne plut guère en 1762 et 1763, le public parmesan put, avec Frugoni et de nombreux admirateurs, s'enthousiasmer pour les chanteurs Guadagni, Aprili et Salvoni, pour l'adorable Anna Gabrielli ; puis s'extasier aux représentations de la troupe de Medebac, à l'indignation

98. Marius AUDIN et Eugène VIAL, « Dictionnaire des Artistes et Ouvriers d'art du Lyonnais », Paris, Bque d'Art et d'Archéologie (2 vol., 1918-1919), II, 55 ; Emmanuel VINGTRINIER, « Le Théâtre à Lyon au XVIII<sup>e</sup> Siècle », Lyon, Meton, 1879, p. 24... ; Antoine SALLÈS, « Le Grand Théâtre et le Public lyonnais », Paris, Jean Jobert, 1923, p. 11. — On sait que Jean-Antoine Morand a beaucoup contribué avec Perrache au développement de la ville de Lyon ; il est mort victime de la Révolution le 27 janv. 1794.

99. « Epistola al Sig. Conte Algarotti », [25 sept. 1760]. Voir aussi P. E. FERRARI, « Spettacoli drammatico-musicali... in Parma », p. 21-23. P. DONATI, « Nuova descrizione... di Parma », p. 157.

cette fois de *Comante* qui méprisait la comédie. C'est au choix des acteurs français que Dutillot apporta les soins les plus minutieux. Les lettres de Cérrou, de Bonnet, du duc d'Aiguillon en font foi. L'usage d'appeler des troupes de France était général en Italie et même en Europe comme l'ont prouvé les ouvrages de Charles Dejob et de Jean-Jacques Olivier<sup>100</sup>. Etant donné le goût des Infants et de leur ministre, la cour de Parme devait moins qu'une autre se soustraire à cet usage.

Au début de 1755, Dutillot entra en pourparlers avec un directeur de troupe, Jean-Philippe Delisle. Celui-ci réunit une trentaine d'artistes prêts à répondre au bonheur et à l'honneur d'amuser S. A. R. et capables « d'arriver au point de traiter les passions avec sentiment et harmonie »<sup>101</sup>; le corps de ballet comptait seize ou dix-huit personnes, outre le premier danseur Aubry, et la première danseuse, fille de la gouvernante de Delisle et que celui-ci appelait Mimi Delisle. Nous avons vu ces deux femmes décrites et jugées par Bonnet qui eut à veiller au perfectionnement de Mimi et de ses deux jeunes sœurs, pendant le stage parisien de 1757. Les noms de Delisle, d'Aubry, de M<sup>me</sup> Poterre, danseuse et chanteuse *pleine de grâce*, et surtout de Mimi, *fleur de jeunesse, tendre, rieuse, agile, per biondi crin superba*, reviennent dans l'œuvre de Frugoni et notamment dans les quatre longs poèmes où il représenta les quatre ballets préparés par le chef de la troupe pour le carnaval de 1756<sup>102</sup>.

Dutillot avait, en effet, arrêté Delisle. Toute la compagnie, à la fois dramatique et lyrique, était arrivée dans le duché en plein été de 1755 après avoir joué quelques mois à Turin<sup>103</sup>. La

100. Ch. DEJOB, « Etudes sur la tragédie » : « La tragédie française en Italie... aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », Paris, A. Colin, s. d., p. 177-183. — J. J. OLIVIER, « Les Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle » : 1<sup>re</sup> Série. La cour électorale palatine; 2<sup>e</sup> Série. La cour Royale de Prusse. Paris, Sté F<sup>se</sup> d'Impr. et de Libr., 1901 et 1902. — Pour la Belgique et la Hollande, voir aussi les livres de MM. H. LIEBRECHT et J. FRANSEN (T. XI et XXV de la B<sup>que</sup> de la *Revue de Litt. comp.*, 1923 et 1925).

101. Delisle à Dutillot, Nantes 31 janv. 1755. A. S. P. *Teatri* 1.

102. « Le feste di Tersicore. Poemi quattro rappresentanti i quattro balletti magnificamente dati sopra il R. Teatro di Parma nel carnevale dell' anno M. DCC. LVI. », « Opere poetiche » VII, 393-417, *passim*.

103. Delisle à Dutillot, Turin, 7 mai, 14 juin, 16 et 20 juil. 1755. A. S. P. Cbf. 42. A la demande de l'Intendant, l'artiste donnait des

première représentation eut lieu à Colorno le 17 août, et la *Comédie française* de l'Infant, avec son corps de ballet, rentra à Parme avec la cour à la fin de l'automne. La partie chorégraphique était la meilleure et le ministre devait en 1757 confier à Delisle la direction d'une école ducal de danse. Par contre, dès la fin de la première année d'exercice, il reconnaissait l'insuffisance des comédiens proprement dits, et il demanda en France d'autres acteurs. C'est ainsi que la troupe comprit bientôt un Dufresny, un Tabari avec sa femme, une demoiselle Lavoy; d'autres artistes du chant, Goyer et M<sup>lle</sup> Lucile. Au début de 1758, Frugoni pouvait écrire à l'une de ses nombreuses amies, Maria Ginevra Toruzzi, plus connue sous le nom arcadien de *Nidalma Mellania*: « Les soirs où l'opéra fait relâche, nous  
« avons le théâtre français, donné avec une royale magnificence,  
« bien servi par d'excellents acteurs et actrices, qui jouent les  
« meilleures comédies et tragédies françaises, chantent joliment  
« et dansent avec toutes les grâces ». A la même correspondante, le galant et inconstant abbé faisait quelques semaines plus tard l'éloge d'une de ces actrices, Marie Rivière: « C'est la jeune  
« fille la mieux élevée et la plus convenable qui se puisse voir.  
« Elle possède la danse autant que mortelle la puisse posséder.  
« Toutes les grâces et toutes les vertus du rythme se réunissent  
« en elle. Elle joue du clavecin à la perfection, connaît les bons  
« livres, se cultive grâce à eux, enrichit son esprit. Elle aime la  
« poésie, les lettres, la société des érudits et des honnêtes  
« gens »<sup>104</sup>.

---

renseignements circonstanciés sur les acteurs, les danseurs et le répertoire. Ce dernier comprenait des œuvres de Corneille, de Racine, de Voltaire et d'autres auteurs tragiques, des comédies dont *Les Jeux de l'amour et du hasard* (le fait vaut d'être noté, car les pièces de Marivaux furent peu connues à l'étranger et ne furent traduites en italien qu'assez longtemps après la mort de l'auteur), des « opéras comiques nouveaux », comme *Thimon Arlequin* dans le goût du Théâtre italien d'Evaristo Gherardi. Chaque année, Philippe Delisle présentait un « projet pour l'amélioration de la Comédie française au service de S. A. R. ». A. S. P., *Teatri*, 2.

104. Frugoni à *Nidalma*, 3 et 26 janv. 1758. « L'Epistolario ossia scelta di lettere inedite, famigliari, curiose, erudite, storiche, galanti, ec. ec. di donne e d'uomini celebri morti o viventi nel secolo XVIII o nel MDCC ». In *Venezia*, 1795, nella stamperia Graziosi, a Sant'Appolinare. T. I, p. 235 et 242.



Tout cela était parfaitement exact. Le chevalier Pierre Cérout et l'écuyer Claude Bonnet avaient fait à Dutillot les mêmes éloges de M<sup>lle</sup> Rivière et le second était allé jusqu'à écrire, prophétiquement peut-être, que l'Intendant ducal ne pourrait la voir sans « tomber à genoux devant elle ». Il semble même que don Philippe n'ait pas été insensible aux grâces d'une personne aussi accomplie. Elle avait été engagée en mars 1757 et elle resta à Parme jusqu'à novembre 1758, alors que la troupe de Delisle était partie au printemps de cette année. Marie Rivière était fille d'un aide de la chambre du roi de Pologne, son frère était au service de ce prince en qualité de secrétaire d'ambassade de la cour de Dresde à Paris et correspondait avec le ministre de Parme<sup>105</sup>. Quand la danseuse quitta la capitale de l'Infant après avoir été *Acis* dans *Acis et Galathée* et *Amour* dans *Hercule vaincu par l'amour*, Frugoni lui consacra un sonnet de congé. Dans un autre, il avait invité Baldighi, s'il voulait se faire honneur, à peindre *la souple, aimable Rivière, belle émule de la déesse de Gnide*. Les louanges en prose des lettres à Nidalma ne sont rien comparées aux vers que le nouvel Anacréon consacra à cette *splendor delle Danzanti*<sup>106</sup>.

Mais la roue des étoiles tourne : d'autres artistes qui connais-

---

105. La danseuse avait étudié avec Pitrot. Après deux ans passés au théâtre de Dresde, elle était venue à Paris à la fin de 1756. Cérout lui avait fait rompre un projet de mariage avec un artiste, le S<sup>r</sup> Desormes, et l'avait arrêtée en janvier 1757, prévenant une démarche analogue de la cour de Naples. Bonnet lui avait signé son engagement fixant ses appointements à 4.000 livres de France par an. Elle avait gagné Parme tout de suite après Pâques. Corresp. citée de Cérout et de Bonnet, déc. 1756 - avril 1757. A. S. P. *Cbf.* 43 et *Cbi.* 862 (une lettre de Bonnet du 28 mars 1757). — Le S<sup>r</sup> Rivière séjourna en 1758 à Lyon et Dutillot lui fit rendre des services par son correspondant (lettres à Mauro, 16 mai et 28 oct. 1758). Transcrivons enfin ce passage significatif d'une lettre de Bonnet à Dutillot (21 fév. 1758) : « Je vous envoie aussi une boîte à mouches que vous destinez à M<sup>lle</sup> Rivière ; elle n'est pas mal et si on voulait en donner une plus belle, il faudrait aller à des prix trop hauts, puisque celle-là coûte dix louis que je mets à votre compte particulier ». *Cbf.* 44.

106. « Opere poetiche », respectivement II, 544, 500 ; VIII, 149-156. Voir aussi X, 509-515. On a aussi de Frugoni une « Epistola a Madamigella Maria Rivière, Danzatrice nel R. Teatro di Parma », Parme, Monti, 1758. — Voir Guido MAZZONI, « In Arcadia », *Fanfulla della Domenica*, 23 janv. 1881 (art. repris dans « In Biblioteca », Rome, Sommaruga, 1886, p. 3-15).

saient en Italie le succès passèrent à Parme. Après M<sup>lle</sup> Rivière, après Mimi Delisle, d'autres Mimi : une Blache, une Favier tour à tour chantées et en termes ardents, exclamatifs et précis. De la première, *Comante* dira : « quel aimable visage, quelle fraîche silhouette!... Quel trésor de cheveux ardents retombant en longues boucles d'or!... La belle attache, faite pour les gestes souples, de ce bras obéissant et harmonieux! », sans parler du *ben diviso sorgente petto* et de la *tornita e lieve gamba elegante*. La seconde, que les gazettes françaises mentionnaient avec éloge, se trouvait à Parme dès 1760 en même temps que la cantatrice Anna Gabrielli, se partageant avec elle le cœur innombrable de Frugoni ; elle y était encore en 1764<sup>107</sup>. L'année suivante, Dutillot prenait encore des engagements avec la troupe de Fleury et Montfoulon qui devait jouer à Gênes pour égayer le séjour des deux Infantes de Parme et d'Espagne et venir ensuite dans le duché. Mais la mort de don Philippe ruina le projet. En 1770, le ministre de Parme, consulté par le marquis Grimaldi, lui signalait encore sans le recommander beaucoup un danseur français le S<sup>r</sup> Pic qu'il avait dû exclure des fêtes du mariage de don Ferdinand à cause d'une liaison de cet artiste avec la danseuse surnommée la Binet<sup>108</sup>.

L'Intendant ne s'occupait pas seulement de recruter des acteurs. Il s'était mis de bonne heure en quête d'auteurs : les théâtres ducaux devaient donner aussi et surtout de l'inédit. Les lecteurs, qui sont encore nombreux, des *Mémoires de M. Goldoni* savent en quelles circonstances le grand auteur comique

107. « Opere poetiche » : « Per Madamigella Mimì Blache, danzatrice leggiadrissima... » VI, 447-451. — « Per Anna Gabrielli, celebre attrice cantante, e per la leggiadrissima danzatrice la signora Mimy Favier » II, 499. V. dans C. CALCATERRA, « St. d. poesia frugoniana », p. 237 le commentaire de ce dernier sonnet et pour les succès italiens de M<sup>lle</sup> Blache Alberto CORBELLINI, « Ninfe e pastori sotto l'insegna dello Stellino », *Bollet. d. Soc. pavese di Stor. patria*, 1911, p. 83. Parmi les *attori danzanti* de 1760 et de 1761, on trouve encore, sous la direction du piémontais Pietro Alover, Florence et Françoise Delisle, Marie Duchesne, Vincent Duchesne, François Dupré, J.-B. Bourgeois, Zacharie Dutilly.

108. Corresp. Dutillot-Régny, août-sept. 1765 (Fleury et Montfoulon jouèrent pour le public de Gênes jusqu'en octobre ; mais la saison n'était pas propice et ils obtinrent de Dutillot une gratification pour l'occasion manquée). A. S. P. Cbi. 896. — Dutillot à Grimaldi, 28 oct. 1770. A. G. S., *Est.* 5258.

revint dans les états de l'Infant, comment il se fit remarquer à une représentation à Colorno en exprimant au milieu du silence et par un vigoureux bravo son admiration pour le jeu de la troupe Delisle; ils savent qu'il y écrivit et y fit représenter plusieurs opéras-coniques dont un se rapprochait du drame bourgeois<sup>109</sup>, qu'il reçut de l'Infant le titre de poète de cour, qu'au moment d'aller s'installer définitivement en France il revint prendre congé de S. A. R. et qu'il resta en relations avec le ministre qu'il avait appris à estimer.

Goldoni était venu du dehors, mais la cour avait sur place son poète et qui avait déjà travaillé pour les scènes ducales au temps des Farnèse. Dutillot qui voyait en Frugoni une des gloires de l'état et qui l'associa à la fortune de la naissante Académie des Beaux-Arts, le fit nommer au début de 1754 reviseur et compositeur des spectacles. Que l'ancien fournisseur des théâtres farnésiens eût peu d'aptitudes pour l'art dramatique, cela n'apparaissait guère à ses contemporains qui rendaient presque tous hommage à ce grand nom. *Comante* n'avait produit en somme comme opéras originaux que son *Medo* et son *Scipione in Cartagine nova* (1728). Il continua à faire ce qu'il avait fait de préférence jusque là, des adaptations. C'est ainsi qu'il *revisa* sans grand bonheur plusieurs drames lyriques de Métastase. Bientôt, l'Intendant le chargea de rimer des chansons dialoguées pour les intermèdes lyriques et les ballets à la mode de France. C'est à ce genre de compositions que se rattache l'ensemble plus large des quatre poèmes intitulés *Le Feste di Tersicore*, dont le dernier était un commentaire d'une petite action dramatique, le ballet-pantomime d'*Acis et de Galathée*.

Pour le compositeur des spectacles ducaux Dutillot se fit un guide avisé. Le premier manquait de sens théâtral et d'idées originales. Le second y suppléa facilement par la netteté et la richesse de ses vues. Quand on a rappelé que le ministre aimait

---

109. *La Buona figliuola*, mise en musique par Duni et représentée pendant le carnaval de 1756; *Il Festino*, musique de Ferradini et *I Viaggiatori ridicoli*, musique de Mazzoni, joués en 1757. (Mémoires de M. GOLDONI... », édit. orig. T. II, p. 253-257). D'autres œuvres de Goldoni déjà connues furent également représentées au théâtre ducal: *I Bagni di Abano*, *il Negligente*, *le Nozze*, *le Virtuose ridicole*. On verra ci-dessous qu'une pièce de Goldoni fut même représentée en français.



par dessus tout les formes d'art français et qu'il voulait acclimater en Italie l'opéra de Rameau, on croit avoir tout dit. Sans doute la plupart des critiques qui ont traité de cette tentative de réforme<sup>110</sup> ont-ils fait entre les idées de Dutillot et celles d'Algarotti le rapprochement qui s'impose quand on connaît la correspondance du chambellan de Frédéric II. Mais la cour de Parme ne participait-elle pas à un mouvement beaucoup plus large? Au moment où le comte Algarotti publiait à Berlin, sans y mettre son nom, et dédiait au baron Svertz, directeur des théâtres du roi de Prusse, son *Essai sur l'opéra*<sup>111</sup>, projet de rajeunissement du genre par l'élimination des éléments artificiels qui s'y étaient introduits, un autre Italien, le comte Giacomo Durazzo, ancien ambassadeur de la république de Gênes, s'occupait à Vienne de réalisations pratiques. Il avait été appelé en 1752 à diriger les deux théâtres impériaux et pendant douze ans il fit du *Burgtheater* une scène presque exclusivement française, consacrée surtout à l'opéra-comique et au ballet, peuplée d'artistes français, alimentée par des compositeurs français comme Favart. Gluck était son collaborateur, mais on sait que le compositeur venait alors d'abandonner sa première manière italienne pour monter des pièces sur le modèle de celles de France, jusqu'à cet *Orphée* dont quelques éléments devaient paraître à Parme en 1769<sup>112</sup>. A Florence, vers la même époque, à propos

---

110. E. BERTANA, « Intorno al Frugoni » dans « In Arcadia », p. 374...; C. CALCATERRA, « Stor. d. poesia frugoniana », p. 319-333; A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti... di Parma », II, 91-105. Voir aussi: Gaetano CESARI, « Un tentativo di riforma melodrammatica a Parma », *Il secolo XX*, mai 1917 et A. DELLA CORTE, « Il Frugoni librettista », *La Stampa*, 24 mai 1922. — C'est à propos d'*Acis et Galathée* que Dutillot donna au poète les conseils dont il a été question p. 98.

111. « Saggio sopra l'opera in musica » MDCCLV, s. 1. — Paru avec le nom de l'auteur à Livourne en 1763, chez Marco Coltellini et dédié cette fois à W. Pitt; repris dans toutes les éditions des *Opere* d'Algarotti jusqu'à l'édition Palese de Venise (T. III, 1791, p. 313-404); traduit deux fois en français (par Belletier, Berlin, 1772 et par F. J. de Chastellux, Paris, 1773). On trouve une analyse de l'ouvrage dans Margherita SICCARDI, « L'Algarotti critico e scrittore di Belle Arti », Asti, Paglieri e Raspi, 1911, p. 30-41.

112. Robert HAAS, « Gluck und Durazzo im Burgtheater (die Opera Comique in Wien) », Vienne, Amalthea [1925]. Signalons que, sous la direction de Giacomo Durazzo, le théâtre de cour viennois appela quelques-uns des artistes qui jouèrent ou dansèrent à Parme entre 1750

d'une préface de Ranieri Calzabigi, dont le *Journal Etranger* avait donné un extrait, M. de Villeneuve analysait le *mécanisme de l'opéra italien* et préconisait une sorte de conciliation entre les deux systèmes : « la construction d'un opéra qui ne sera ni Français, ni Italien, mais un composé de l'un et de l'autre, purgé des défauts de tous les deux ». A Milan enfin, un autre Italien, rédacteur du *Caffè*, Pietro Secchi, s'élevait contre les princes qui appelaient des compagnies françaises, mais reconnaissait le succès du *melodramma* tel qu'il était réorganisé à la cour de Parme<sup>113</sup>. Dutillot était donc en bonne et large compagnie quand il cherchait à introduire dans l'opéra italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, trop simple à son gré, la richesse des effets scéniques, plus d'ampleur dans le développement du récitatif, plus de sonorité dans l'orchestration, plus d'agrément et de pertinence dans les intermèdes chorégraphiques. Les lettres d'Algarotti aidant, il sut faire partager son enthousiasme à Frugoni : il aurait voulu que le nouveau Pindare devînt aussi le Sophocle de son siècle<sup>114</sup>.

Pour préparer le public parmesan, le ministre et le poète lui offrirent d'abord des traductions d'œuvres françaises. En 1757, deux petites compositions de Paradis de Moncrif : *Zélindor roi des Sylphes*, avec la musique originale de Rebel et Francœur, *les Incas du Pérou*, partie des fameuses *Indes galantes* données pour la première fois en 1735 ; les deux pièces s'accompagnaient

---

et 1770, par exemple M<sup>lle</sup> Favier et Ant. Campioni déjà nommés, la chanteuse Marguerite Hédoux et le danseur Vincent Saunier qui prirent part aux représentations de *Gl' Inca del Perù* en 1758.

113. « Lettre sur le mécanisme de l'opéra italien », Préface de l'éditeur, p. VIII-IX. — *Il Caffè* (Brescia, Bizzarri), « Del teatro » N<sup>o</sup> 20 et « Aulcune ragioni della mediocrità del nostro Teatro » N<sup>o</sup> 30 (Vol. II), p. 160 et 228).

114. C'est par l'intermédiaire de Bettinelli revenu d'un voyage en Allemagne qu'Algarotti avait envoyé à Frugoni une copie manuscrite de son *Saggio*. Le 3 fév. 1756, l'abbé le remerciait et lui en demandait des exemplaires pour le comte de Rochechouart et pour Dutillot. Le 1<sup>er</sup> fév. 1759, Algarotti, revenu en Italie, se réjouissait de ce que ses idées fussent partagées par la cour de Parme et même que celle-ci en eût devancé l'expression. Il souhaitait voir mettre en musique et monter un des deux modèles d'opéra qu'il avait publiés à la suite du *Saggio* : son *Enea in Troja*, ébauché, ou son *Iphigénie en Aulis*, rédigé en vers français. Voir l'ensemble de cette correspondance dans l'édition Manini des *Opere* d'Algarotti (Crémone, T. X, 1784) et dans l'édition Palese (Venise, T. IX, XIII et XIV, 1792-1793).

de ballets de l'invention de Delisle<sup>115</sup>. En 1758, *Castor et Pollux* de Gentil Bernard et Rameau, *Titon et l'Aurore* de De la Mare et Mondonville. « La variété, la splendeur, le charme de ces « compositions où l'imagination dominait devaient servir « d'amorce aux spectateurs italiens qui désiraient connaître, « traduite dans leur langue et transportée dans leur musique, « la grandeur d'un spectacle aussi pompeux, où les ballets « s'entremêlent aux chœurs, où la poésie, la musique et la danse « ne forment qu'un seul tableau animé pour le plaisir des oreilles, « des yeux et du cœur ». Ainsi s'exprime le premier commentateur de Frugoni, ajoutant que le poète put, après les succès de ces adaptations préparatoires, *colorer le dessin* de Dutillot par la tragédie d'*Hippolyte et Aricie*<sup>116</sup>.

Les organisateurs des spectacles de Parme, on le voit, choisissaient leurs modèles parmi les ouvrages qu'un long succès avait consacrés en France. La tragédie lyrique à laquelle Frugoni donna en 1759 une forme italienne et que Tommaso Traetta, maître de chapelle de l'Infant, remit en musique n'était pas une nouveauté. Elle avait été représentée pour la première fois à l'Académie royale de Musique le 1<sup>er</sup> octobre 1733 et reprise souvent, en 1747 et en 1757 par exemple, sans compter les représentations dans les provinces et à l'étranger<sup>117</sup>. L'œuvre de l'abbé Pellegrin ne rappelait que de loin l'*Hippolyte* d'Euripide et la *Phèdre* racinienne. Tout tragique profond en avait été banni pour faire place aux éléments alors à la mode : galanterie et merveilleux. Une partie de l'Olympe et tout le Tartare étaient

---

115. « Zelindor re de' Silfi. Balletto in un atto rappresentato nel Real teatro di Parma nell' autunno dell' anno MDCCLVII, tradotto dal Franzese dal Sig. Abate Frugoni, Istitutore di Belle Lettere, Revisore e Compositore de' Spettacoli teatrali di S. A. R. ». Parme, Monti, 1757. « Gl' Inca del Perù. Seconda entrata delle Indie galanti rappresentata in Parma sul teatro della Corte nel giorno XVIII di Dicembre l'anno MDCCLVII. Tradotta dal franzese dal Sig. Abate Frugoni... ». *Parma, Regio-Ducal Stamperia Monti*.

116. [C. C. REZZONICO], « Mem. stor. e letterarie... », en tête des « Opere poetiche », I, *XLIII-XLIV*. — On verra plus loin que la traduction de *Castor et Pollux* était du comte Sanvitale.

117. Ab. Simon-Joseph PELLEGRIN, « Hippolyte et Aricie. Tragédie en cinq actes et un prologue. Musique de Rameau ». Paris J.-B. C. Ballard 1735. — La traduction de Frugoni eut coup sur coup deux éditions (Parme, Monti, puis Borsi, 1759).



convoqués sur la scène pour chanter des airs et danser de fréquents ballets. Dans une lettre à M<sup>me</sup> Malaspina, Frugoni jugeait le livret français « fort misérable » et disait avoir fait entrer dans son adaptation tout ce qu'il avait pu « prendre à la divine *Phèdre* de Racine ». En fait, le drame joué à Parme supprimait un certain nombre de descentes de dieux, réduisait les ballets, donnait à l'action plus de rapidité et de régularité, à l'expression plus de chaleur et de passion; il était, malgré tout, plus éloigné de Racine que de Pellegrin dont plusieurs scènes étaient traduites à peu près littéralement. Tel quel, il valut à l'adaptateur et au compositeur un succès qui rendit la voisine Reggio quelque peu jalouse et dont le ministre triompha: « Notre opéra, écrivait-il à Algarotti, est ce que j'avais prévu; « il enchante la nation. J'avais conçu, vous le savez, qu'en lui « laissant son goût et sa musique, que j'aime autant qu'elle, « on pourrait l'enrichir. Je ne me suis point trompé. Personne « ne l'a cru jusqu'à ce moment. Vous savez ce que sont les « préjugés; enfin, Monsieur, nous triomphons, et je me sou- « viens que je vous dois une partie de mon ouvrage »<sup>118</sup>.

Le succès n'eut qu'un bref lendemain. Au printemps de 1760, après le deuil qui avait supprimé la saison théâtrale du Carnaval, le *Teatrino di Corte* vit une nouvelle adaptation du *Castor et Pollux* de Gentil Bernard et Rameau, tragédie lyrique, représentée pour la première fois à Paris en 1737 et à Parme en 1758, dans une traduction de Sanvitale. L'adaptation était due cette fois au reviseur et compositeur ducal qui lui donna pour titre *I Tindaridi*. Elle plut encore<sup>119</sup>. Mais ce n'était qu'un faible prélude aux fêtes nuptiales en l'honneur de Madame Isabelle. Nous n'en retiendrons que la partie théâtrale,

---

118. Frugoni à M<sup>me</sup> Malaspina, 14 avr. 1759, lettre citée par A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti... di Parma » II, 101. (Voir dans C. CALCATERRA, « Stor. d. poesia frugoniana », p. 324-326, le même jugement exprimé dans des lettres à d'autres correspondants). — Dutillet à Algarotti, 8 mai 1759. « Opere del Conte ALGAROTTI », Venise, Palese, T. XV, 1794, p. 359.

119. On sait que *Castor et Pollux* passait à l'époque pour le chef-d'œuvre de Rameau et que cet opéra figura au répertoire pendant 47 ans. L'adaptation de J. A. Sanvitale représentée sur le petit théâtre de la cour le 6 sept. 1758 fut imprimée, avec le texte français, mais sans nom de traducteur (Parme, Borsi, in-4°).

c'est-à-dire les *Feste d'Imeneo*. Elle rappelle ces œuvres complexes de Rameau qu'étaient les ballets héroïques des *Indes Galantes* ou des *Fêtes de Polymnie*, et plus encore le *Temple de la gloire* et les *Fêtes de l'hymen et de l'amour*, plus récentes puisqu'elles avaient été exécutées à Versailles en 1747. Comme ces différentes compositions, celle de Parme, dont les paroles étaient de Frugoni et la musique de Traetta, était formée d'un prologue et d'actes détachés. Le *Trionfo d'amore* qui ouvrait le spectacle n'avait de pétrarquesque que le titre, il contenait de fréquentes allusions aux noces princières et rappelait le prologue d'*Ippolito e Aricia*. Les actes qui suivaient, d'*Iris*, de *Sapho*, d'*Eglé*, n'avaient entre eux qu'un lien assez ténu. Frugoni attachait plus de prix au premier qui est en effet gracieux, le second vise à la force, mais c'est le troisième qui, se déroulant dans le monde des Sylvains et des Nymphes cher au poète, paraît aujourd'hui le plus réussi. L'ensemble d'ailleurs est agréable et constitue le mieux venu des ouvrages dramatiques de *Comante*<sup>120</sup>.

Il ne devait pas poursuivre longtemps une tâche qui lui paraissait trop absorbante et de plus en plus fastidieuse. Une adaptation de l'*Armide* de Quinault où, sur les indications de Dutillot, il introduisit quelques éléments empruntés au Tasse par le théâtre populaire italien, et ce fut tout. A partir de cette même année 1761, le sceptre passa et pour peu de temps à J.-A. Sanvitale qui adapta *Enée et Lavinie* de Fontenelle<sup>121</sup>. Cette pièce, ancienne déjà, avait reçu en 1690 un accueil glacial, mais Moncrif venait avec succès de l'alléger et de la rajeunir pour une scène parisienne. La musique de ce nouvel opéra fut encore

---

120. « Le Feste d'Imeneo, Nell' augustissimo spozalizio delle Altezze Reali di Giuseppe Arciduca d'Austria... e della R. Infanta Donna Isabella di Borbone... celebrate nel R. Teatro di Parma nel settembre dell' anno MDCCLX ». *Parma, R. Stamperia Monti*.

121. « Enea e Lavinia, dramma per musica del celebre Signor FONTENELLE, tradotto nell' italiana favella, ed accomodato all' uso del Real Teatro di Parma per la Primavera dell' Anno MDCCLXI ». *Parma, Nella reale stamperia Monti*. Le traducteur apparaît seulement dans la signature de l'épître dédicatoire (p. VI). Voir Gabriel MAUGAIN, « Fontenelle et l'Italie », *Rev. de Litt. comparée*, oct.-déc. 1923, p. 567-568. A ce moment Sanvitale faisait partie d'une société de « Cavalieri direttori » fondée sous les auspices de Dutillot; il allait être nommé en 1763 directeur général des théâtres et des spectacles.

confiée à Traetta, mais l'engouement des spectateurs de la capitale et l'affluence des étrangers diminuaient. Dans un poème, Frugoni se plaignait qu'on préférât les plus basses comédies aux aventures vénérables tirées de l'*Enéide*; et Dutillot avoua l'échec à Algarotti dans une lettre où il essayait d'en dégager les raisons<sup>122</sup>. Toutefois l'effort accompli n'avait pas été aussi vain qu'on l'a cru généralement. Le public parmesan accepta volontiers, au milieu des représentations de Métastase et des opéras-bouffes de Goldoni, quelques reprises de tragédies lyriques françaises. C'est ainsi que, pendant les fiançailles de la seconde princesse, en 1765, l'*Ippolita e Aricia* reparut brillamment sur la scène ducale et valut à Traetta une pension du roi d'Espagne<sup>123</sup>.

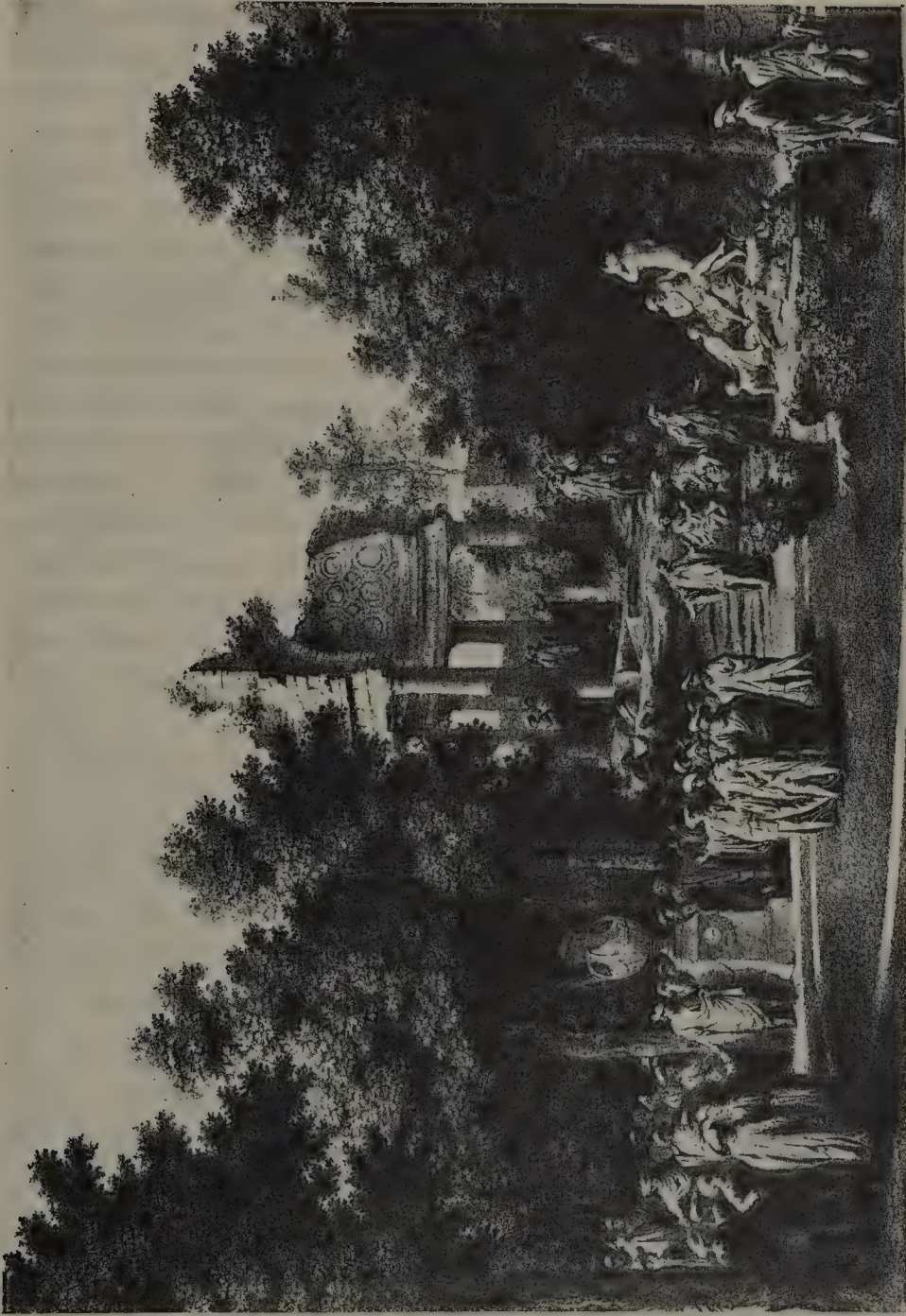
Le mariage de don Ferdinand fournit au ministre une dernière occasion d'organiser des réjouissances telles que la cour de Versailles en voyait depuis un siècle : une fête dans le bosquet d'Arcadie pour les dames et les jeunes filles de la noblesse, les *Pastorelle d'Arcadia*; un tournoi; une foire chinoise; enfin l'action dramatique proprement dite, *Le Feste d'Apollo*. Au moment où une archiduchesse allait monter sur le trône de Parme, on confia à Christophe Gluck la musique de cette composition. Mais cela n'enleva rien au caractère français du spectacle. Coup sur coup, le grand musicien venait de donner à Vienne l'*Arbre enchanté*, *Cythère assiégée*, l'*Ile de Merlin*, le *Cadi dupé*, le *Festin de pierre*, la *Rencontre imprévue*, *Sémiramis*; bientôt il allait écrire sa fameuse lettre de février 1773 au *Mercur de France* et arriver en personne à Paris. Les *Feste d'Apollo*, composées d'un prologue et de trois actes détachés, dus à quatre auteurs différents, rappelaient avec moins d'unité les *Feste d'Imeneo* de 1760. Le meilleur était le troisième acte emprunté à l'*Orfeo ed Euridice* déjà applaudi à Vienne et qui, transporté en France, allait produire une révolution dans l'opéra<sup>124</sup>.

122. Poème à M<sup>me</sup> Malaspina, « Opere poetiche » de FRUGONI, X, 401. Dutillot à Algarotti, 14 fév. 1762, « Opere » d'ALGAROTTI, Venise, Palese, T. XV, 1794, p. 378-379.

123. Tommaso Traetta (1727-1779) étant né à Bitonto avait été le sujet de Charles III. Il quitta le service de la cour de Parme après la mort de d. Philippe.

124. « Descrizione delle Feste celebrate in Parma l'anno MDCCLXIX per le auguste Nozze di Sua Altezza Reale l'Infante





Une fête dans le Bosquet d'Arcadie de Parme

Dessin d'Ennemond PETITOT gravé par Giovanni VOLPATO pour la *Description* des fêtes nuptiales de 1769.

Voir p. 476, 504-505 et 545.



En ce qui concerne la tragédie et la comédie, Dutillot n'avait pas besoin d'imposer son goût. Quand ce n'était pas la *Comédie* de l'Infant qui représentait telle ou telle pièce française, c'étaient des amateurs qui se réunissaient pour la monter sur un théâtre particulier, ou bien c'était le Collège des Nobles qui la jouait. Nous n'insisterons pas sur les œuvres données par les comédiens de don Philippe. Remarquons seulement le fait significatif que Goldoni tint à produire sur un des théâtres ducaux, traduite en français par le secrétaire Collet, sa *Famiglia dell' antiquario*<sup>125</sup>. En 1767, les élèves des Jésuites jouèrent à Parme dans le texte original *le Siège de Calais* de Pierre-Laurent Baretta du Belloy qui avait été représenté deux ans plus tôt à Paris; pendant le carême de 1768, une réunion de courtisans joua *Esther* et la Gazette de Parme nous informe que don Ferdinand voulut assister à la soirée; l'année suivante, à l'occasion du mariage du prince, les élèves du Collège des Nobles donnèrent *Athalie*<sup>126</sup>.

Aux adaptations des tragédies lyriques, il faut ajouter les traductions des tragédies proprement dites ou des drames français. Beaucoup de ces ouvrages restent inédits, quelques-uns même n'ont pas été achevés. Au nombre de ces derniers on peut

---

Don Ferdinando colla Reale Archiduchessa Maria Amalia ». *In Parma. Nella Stamperia Reale* in-f° (avec 37 planches sur cuivre sur les dessins de Petitot. Texte italien et français en regard). — « Le Feste d'Apollo. Celebrate nel Teatro di Corte nell' agosto del 1769 per le auguste seguite nozze tra il Reale Infante Don Ferdinando e la Reale Archiduchessa Infanta Maria Amalia ». *Parma, nella Stamperia Reale*, in-4°, avec 5 grav. sur cuivre de P. A. Martini et 9 vignettes. Le Prologue était de C. C. REZZONICO, l'acte de *Bauci e Filemone* du Carmélite G. M. PAGNINI, l'acte d'*Aristeo* de G. PEZZANA, l'acte d'*Orfeo* de R. CALZABIGI.

125. « Mémoires de M. GOLDONI... » II<sup>e</sup> Partie, chap. VIII, édit. orig. T. II, p. 61-62. L'auteur italien nous dit encore (T. II, p. 256) qu'ayant vu représenter par les acteurs français *Cénie*, comédie de M<sup>me</sup> de Graffigny, il en fit « une italienne d'après ce modèle, et sous le titre *del Padre per amore* ». Une liste des tragédies, des comédies et des opéras joués par la troupe de Delisle jusqu'à la fin de 1757 se trouve à l'A. S. P. *Teatri* 1. C'est cette troupe qui a donné les représentations de *Zaïre* et de *Brutus* que M. E. Bouvy a mentionnées d'après Bettinelli (« Voltaire et l'Italie », p. 233).

126. A. PEZZANA, « Mem. d. Scritt. e letter. parmig. » VII, 562; *Gazzetta di Parma*, 23 fév. 1768, supplém.; le p. Gian Filippo Malvolti, des *Scolopi*, recteur du Collège des Nobles, à Dutillot, 24 juil. 1769 (demande le décor du temple et les costumes pour *Athalie*), A. S. P. Cdt. C. 25.



citer une version du *Comte de Cominges* de Baculard d'Arnaud, abandonnée par Antoino Cerati; et, parmi les premiers, les cinq manuscrits sans date de Guid' Ascanio Scutellari, à qui sa merveilleuse longévité permit de prendre la succession de J.-A. Sanvitale comme surintendant des théâtres sous don Ferdinand. La plus ancienne des traductions exécutées par lui semble être *La Caduta della Mecca, ossia Maometto il Profeta*, plusieurs fois corrigée et vraisemblablement jouée pour la fête de l'Archiduchesse Infante. A ce groupe appartiennent encore un *Brutus* du même Voltaire, *Iphigénie* et *Phèdre* de Racine et jusqu'au *Comte de Varwich* de La Harpe<sup>127</sup>. Racine et Voltaire surtout paraissent s'être partagé les faveurs des amateurs de Parme. Une représentation de *Mithridate* qui eut lieu en français, semble-t-il, au Collège des Nobles pendant le carnaval de 1771 décida l'imprimeur Carmignani à rééditer une traduction, publiée deux fois déjà, d'un religieux somasque, le p. G.-B. Ricchieri<sup>128</sup>. Quant à l'auteur de la *Mérope* française, il vit en 1753 son œuvre traduite par Frugoni, l'année même où le p. Bettinelli mettait en italien à l'usage de ses élèves parmesans *Rome sauvée ou Catiline*, tragédie alors toute récente. En 1762, enfin, l'abbé Pezzana traduisait *l'Orphelin de la Chine* à l'usage d'une « compagnia di Accademici dilettanti », qui représenta l'ouvrage au théâtre ducal. Une lettre liminaire du traducteur le mit en relations suivies avec l'auteur. « Le fort de vos ouvrages, imprimait Pezzana à l'adresse de Voltaire, est d'être souvent traduit et de l'être toujours faiblement », et il demandait pour soi l'indulgence. La version était écrite en vers fidèles, sinon toujours élégants. En tout cas elle fut très applaudie<sup>129</sup>.

L'influence du théâtre français se marquait mieux encore

---

127. A. PEZZANA, VII, 220.

128. L. FERRARI, « Le Traduz. it. del teatro trag. francese », p. 171-172.

129. Sur la traduction de *Mérope* par Frugoni, voir « Opere del Conte ALGAROTTI », (Venise, Palese) XIII, 64. — La *Roma Salvata* ne parut qu'en 1771, à la suite des « Tragedie di Saverio BETTINELLI della Compagnia di Gesù », (Bassano, Remondini). Elle figure dans l'édition Cesare des « Opere edite ed inedite, in prosa ed in versi », XX (Venise, 1800), 81-140. — L. FERRARI, « Le trad. it. », p. 228 et p. 193-194 pour *l'Orfano de la Cina*, traduit par Pezzana. (Parme, Carmignani, 1762).

par l'imitation : reprise dans une pièce italienne d'une situation donnée, réminiscences de telles ou telles scènes et surtout application à peu près générale du système dramatique français. Le fait a été observé pour diverses parties de l'Italie, il pourrait être analysé de façon détaillée pour Parme. Nous nous contenterons de reprendre une indication essentielle fournie par une étude de Francesco Colagrosso<sup>130</sup>. Quand il arriva à Parme, le p. Bettinelli était déjà l'auteur de *Gionata* ; bientôt il composa pour le Collège des Nobles une nouvelle tragédie, *Demetrio*. Ayant vu représenter ces deux pièces, ayant pris part à des discussions littéraires où intervinrent Grimaldi et Chauvelin, don Philippe demanda des renseignements sur le théâtre italien qu'il connaissait peu. Le Jésuite les lui donna dans une lettre en français qui, développée et traduite, devint une dissertation « Sur le Théâtre italien »<sup>131</sup>. Il y a là une éloquente défense de l'art national, mais aussi la confession que les meilleurs auteurs du *Settecento* sont arrivés, grâce à un commerce assidu avec les tragiques français, à une vérité psychologique, à une force de style, à une continuité et à une animation dans l'action que n'avaient pas connues les Trissin, les Rucellai et les Giraldi. Nombre des éléments de ce manifeste étaient empruntés aux préfaces et autres écrits théoriques de Voltaire. Dans la pratique, les exemples français étaient toujours devant les yeux de Bettinelli, qui ne s'en cachait pas : le *Gionata* avait perdu presque tout caractère biblique sous l'influence de l'*Iphigénie* d'Euripide et surtout de la tragédie racinienne du même nom ; le *Demetrio*

---

130. « Saverio Bettinelli e il Teatro Gesuitico », 2<sup>e</sup> édit. Florence, Sansoni, 1901. — Voir aussi G. CAPASSO, « Il Collegio dei Nobili », p. 147-153.

131. « A l'Infant Philippe de Parme » et « Del Teatro Italiano », « Opere edite ed inedite », Venise, A. Cesare, T. XIX, 1800, p. 10-36 (voir notamment p. 34-35) et 59-114 (on lit, par exemple, p. 69 : « Siam debitori al teatro francese da Cornelio creato, e da Racine perfezionato, d'aver noi aperti alfin gli occhi, e d'aver in onore riposta la scena con vere tragedie, e soprattutto in bello stile... »). — Le passage mentionné de la lettre « A Monsieur Collet, secrétaire de Cabinet de S. A. R. Madame Infante » se trouve dans le même tome, p. 49 ; et les vers reproduits de *Serse*, p. 129. — Le *Xercès*, tragédie en cinq actes du p. George Vionnet avait paru en 1749 à Lyon, ville natale de ce religieux qui y enseignait la rhétorique.

dont le sujet était emprunté à Plutarque se ressentait à la fois du *Cinna* de Corneille et du *Brutus* de Voltaire.

C'est à l'auteur même, à deux lettres adressées par lui à Madame Infante et à M. Collet, que nous devons de connaître la genèse de son œuvre préférée, *Serse*, jouée à Parme en 1756. Les contemporains eux-mêmes notèrent dans cette tragédie une imitation sensible de *Sémiramis* et d'*Athalie*. Rappelons surtout que, « le théâtre étant l'école des princes plus que de toute autre classe de spectateurs », la pièce avait pour principal but d'illustrer par une action dramatique les conseils légués par Louis XIV à son jeune successeur. Voici comment Bettinelli les traduisait :

...*La pace*  
*Coi vicin serba, dai tributi oppresso*  
*Il popol sgrava, nè credi esser mai*  
*In regno impoverito un re possente.*  
*Grande sarai, se giusto sei, felice*  
*Se per te molti son felici: in questo*  
*Sta il destino dei Re... (act. I, Sc. VI).*

C'était don Philippe qui avait donné le texte du grand roi et qui avait en partie suggéré la donnée de la tragédie : « Pensez donc à Xerxès, avait-il dit, c'est un personnage que j'aimerais voir sur la scène » ; ni la tragédie de Crébillon sur ce sujet, ni celle du confrère de Bettinelli, le p. Vionnet, ne satisfaisaient l'Infant.

Les adaptations et les imitations ne devaient pas cesser sous le règne de don Ferdinand. En attendant, une importante initiative prise par Dutillot avec la collaboration de Paciaudi vint soumettre encore plus étroitement à l'influence du classicisme français le théâtre italien auquel on prétendait insuffler une nouvelle vie. Si le poème adulateur de Rezzonico le fils attribuait au duc le mérite de cette mesure, le public lettré savait parfaitement de qui était venue l'idée et qui avait rédigé le *Programma offerto alle Muse Italiane* lancé le 10 avril 1770<sup>132</sup>. C'était le Bibliothécaire que le ministre avait associé de façon quelque peu

---

132. « *Programma offerto alle Muse Italiane, d'ordine di S. A. R. il duca di Parma Ferdinando* ». *Parma, Stamperia reale, MDCCLXX*. Par une lettre du 29 avril 1770, Dutillot demandait à Grimaldi, premier ministre d'Espagne, mais Italien et lettré, son avis personnel en même temps que son approbation ministérielle au sujet du concours. A. G. S.



inattendue à son projet de rénovation dramatique. Le savant archéologue avait suscité déjà au Collège des Nobles un retour à la tragédie et à la comédie latines. Il fut chargé de préciser les conditions du concours institué par le gouvernement de Parme : tous les Italiens pouvaient y prendre part ; tragédies et comédies devaient être écrites en *versi sciolti*, ce vers libre italien, comode et majestueux, le plus propre à donner à l'action « énergie, expression, naturel, dignité, grâce et ornement » ; elles devaient observer les règles prescrites à chaque genre. Et l'ancien élève des Jésuites turinois, fidèle aux formules d'une rhétorique rigide, rappelait ces règles et ces distinctions : « Bien que le génie « différent des nations puisse être une source de variété dans « les accidents des actions théâtrales et dans la manière de les « vêtir, il est des lois fondamentales qui doivent être communes « à tous les peuples et qui sont aujourd'hui fixées par le consentement universel ». Et Paciaudi de citer la formule du célèbre Boileau. Après ce rappel des unités qui déjà ne recueillaient plus en France l'adhésion générale<sup>133</sup>, il établissait, entre le genre tragique et le genre comique et, subdivisant encore, entre les comédies de caractère, de situation et les comédies tendres, les distinctions traditionnelles contre lesquelles les *modernes* s'insurgeaient depuis longtemps. Seul le comique de caractère était admis au concours de Parme.

Deux prix devaient être décernés chaque année pour chaque genre. Une *Deputazione Accademica* était nommée pour décider de leur attribution. Elle était présidée par le comte Sanvitale, vétéran des lettres ; elle eut pour secrétaire pendant moins de deux ans Giuseppe Pezzana auquel succéda Angelo Mazza. Elle comprenait deux membres français, l'abbé Millot et un fonctionnaire de la secrétairerie d'Etat devenu lecteur de don Ferdinand, Robert-Martin Le Suire. Le premier toutefois ne devait pas tarder à rentrer en France. La Bibliothèque de Parme conserve quelque vingt-cinq tragédies et quatre-vingts comédies soumises

---

*Est.*, 5197. — Sur le *Programma*, voir Ernesto MASI, « La Vita, i tempi, gli amici di Francesco Albergati comediografo del secolo XVIII ». Bologne, Zanichelli, MDCCCLXXVIII, p. 259-262.

133. Daniel MORNET, « La question des règles au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Rev. d'hist. litt. de la France*, avril-juin et juil.-déc. 1914. Les conclusions de cette étude sont également valables pour l'Italie.

à la députation. Beaucoup sont perdues. Le concours dura en effet jusqu'à la veille de la Révolution sans donner les résultats attendus. Le *Programme* péchait par excès de rigueur classique : les libres talents eussent-ils abondé, il était de nature à les décourager et à les détourner. La Députation manquait d'auto-rité : les deux seuls vrais poètes qu'elle comptât, Mazza et Rezzonico, s'entendaient mal. Du moins l'institution permit-elle de signaler à l'Italie un des premiers symptômes du réveil de la tragédie. Alors que les candidats désertaient l'épreuve, Bodoni publia en 1786 l'*Aristodemo* de Vincenzo Monti. Par une dérogation aux règles établies et *sponte sua*, don Ferdinand envoya la médaille d'une valeur de cent sequins à l'auteur et la tragédie fut jouée à Parme avec succès. Ainsi l'initiative de 1770 ne fut pas sans porter quelque fruit, à plus longue échéance, il est vrai, que le concours napoléonien de 1811 où le même écrivain devait triompher<sup>134</sup>.

## V.

Longtemps après son départ de Parme, Bettinelli a écrit que Dutillot avait fait « rire le monde » en confiant la chaire d'histoire du Collège des Nobles à l'abbé Millot « qui donnait son enseignement en français à des écoliers parmesans ». C'était jouer sur le mot écoliers. L'écrivain qui s'était plu à la conversation de Condillac et de Fumeron, de Collet et de Dutillot, oubliait qu'il avait pris autrefois la peine d'expliquer à l'abbé de Bernis les raisons qui faisaient prolonger jusqu'à un âge assez avancé les études de la jeune noblesse<sup>135</sup>. Le correspondant de

---

134. A. DEL PRATO, « La *Accademica Deputazione* di Parma », *Per l'Arte*, 1902 (extr., Parme, R. Pellegrini, 1902). Grâce au concours de Parme, nous savons que le tapissier de la Cour, Marnet le fils, s'adonnait à l'art dramatique : il avait écrit en prose une comédie que Pietro Calvi arrangea et mit en vers sous le titre *Il discolo ravveduto*. Un premier vote avait décerné le prix de 1775 à cet ouvrage, quand une indiscretion fit découvrir la supercherie (A. PEZZANA, « Mem. » VII, 654).

135. Lettre X à *Lesbia Cidonia* et « A M. l'abbé de Bernis, comte de Lyon, ambassadeur de France à Venise » : « Chez nous on tire les aînés des Collèges pour les marier aussi bien que les filles sortent du

Voltaire, le religieux cosmopolite qui s'en était allé chercher au delà « des bois et des montagnes de la Souabe et de la Franconie » des disciples allemands, oubliait les représentations françaises du *Collegio dei Nobili*. Il ne tenait pas compte du fait que seuls les grands élèves avaient assisté aux leçons de Millot. L'historien avait été appelé à une chaire nouvelle de l'Université reconstituée ; c'est là que le ministre faisait envoyer les *Convittori accademici*, S. A. R. considérant qu'ils pourraient du même coup apprendre l'histoire et se perfectionner dans la langue française avant de « retourner dans leurs familles, ornés de deux mérites qui chez un gentilhomme sont fort estimables »<sup>186</sup>.

Le commerce des livres, le fait que les sermons du p. Fumeron ou du p. Fourcaud faisaient concurrence aux sermons de la Cathédrale de Parme, beaucoup de détails attestent que le français était familier aux meilleurs esprits. Bettinelli n'était pas seul à écrire couramment dans la langue qui n'était pas la sienne et dont il proclamait la « perfezione ben rara »<sup>187</sup>. Nombreux sont les mémoires administratifs ou les lettres rédigés en français par le Bibliothécaire ducal, Lorsqu'il demandait Angelo Schenoni comme secrétaire, Paciaudi faisait remarquer que cet abbé écrivait « avec une égale facilité l'italien et le français »<sup>188</sup>. A la Bibliothèque encore travaillait le traducteur quasi officiel de Dutillot, Pezzana. Nous avons nommé les médecins Camuti et Galli. On pourrait signaler, en outre, Sanvitale, les deux

---

monastère pour s'établir... Ce sont les parents eux-mêmes, qui nous obligent à traîner les études en longueur ». « Opere edite ed inedite » XXI (1801), p. III et XIX (1800), p. 5-6.

136. Dutillot à Bernieri et Manara, conservateurs du collège, 21 juin 1770 (minute de la main de Paciaudi). A. S. P. Cdt. C. 25. — Millot enseigna pendant deux ans à Parme. Pezzana traduisit en italien le *Plan* de ses leçons, trame des *Eléments d'histoire générale* qui parurent peu après son retour en France. — Dans une autre lettre adressée par Dutillot au p. Malvolti, recteur du Collège, il est question de nommer comme « prefetto di una camerata » un prêtre français afin de faciliter aux élèves la pratique du français, 23 oct. 1770. *Ibid.*

137. « Opere » de BETTINELLI (éd. Cesare) XXI, 113.

138. « Memoria intorno a qualche provvedimento necessario per la Biblioteca », s. d., mais fin de 1768. A. S. P. Cdt. B. 28. — Avec Llano, le successeur de Dutillot, le bibliothécaire correspondait régulièrement en français. *Ibid. Cartella Paciaudi.*



Rezzonico, Costerbosa, qui se faisaient un mérite d'écrire en français, et non pas à Dutillot seulement. Sans parler des étrangers d'origine, Griffith, Power, les fils de De Lama. L'imprimeur Niccolò Orcesi de Plaisance pouvait donc, en tête de son édition de 1789 de la *Logique* de Condillac, expliquer que cette traduction était destinée seulement aux « giovanetti italiani che cominciano la carriera delle scienze...; poichè alle persone già inoltrate negli studi l'idioma francese è tra noi ormai altrettanto familiare quanto la lingua nativa »<sup>139</sup>.

Rien d'étonnant dès lors que la librairie de Parme, à partir de 1750, ait fourni un bon nombre d'ouvrages imprimés en français. D'aucuns étaient des ouvrages originaux. D'autres étaient depuis longtemps classiques. Il y eut même des publications bilingues. Par exemple, une *Iconologie* du sculpteur Boudard, parue en 1759 et dont le texte italien était dû à la plume de l'abbé Pezzana; ou encore le luxueux compte rendu des fêtes du mariage ducal de 1769 où la prose de Paciaudi se trouvait traduite en regard par Millot. Cet usage devait se perpétuer jusque sous l'Empire et sous la souveraineté de Marie-Louise, pour le recueil des planches gravées par Rosaspina sur les dessins de Vieira Portuense, *Le più insigni pitture parmensi*, et pour les froids mais nets et solides *Monumenti* publiés par le comte de Bombelles<sup>140</sup>.

On se souvient des *Eléments du calcul intégral* de Le Seur

---

139. « La logica... del Sig. Ab. De CONDILLAC... », « Avviso dello Stampatore », p. 3. (Voir ci-dessus, p. 424, n. 30. — Signalons qu'au moment où il était question de fonder à Plaisance une chambre de commerce, le conseiller Michelangelo Faconi désignait parmi les « Soggetti che si propongono e si credono i più abili e zelanti » le comte Ant. Scotti et le marquis Carlo Casati, adonnés à l'étude du droit et des belles-lettres, « perfettamente forniti dans les langues latine et italienne et dilettanti della francese ». A. S. P. Cdt. C. 105.

140. Pour la *Descrizione delle Feste* de 1769 voir ci-dessus, n. 124. — Sur le recueil gravé du Musée de Parme, voir le catalogue bodonien de G. De Lama, p. 185. — « Monumenti e Munificenze di S. M. la Principessa Imperiale Maria Luigia, Archiduchessa d'Austria, Duchessa di Parma, Piacenza e Guastalla. Opera pubblicata per cura del suo gran maggiordomo, S. E. il conte Carlo di Bombelles, consigliere intimo e Ciambellano di S. M. I. R. A., gran croce e cavaliere di più ordini, da cui degnò accettarla l'augusta Regnante ». Parma, 1845. Parigi. Dalla Tipografia di Paolo Renouard, Strada Garancière, n° 5. (texte italien, allemand et français sur trois colonnes) in-f°.

et Jacquier, du *Cours d'études*, ainsi que de l'œuvre philosophique et des traités médicaux de Levacher. Tous ces livres ont été édités à Parme. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les libraires Blanchon et Faure devaient encore publier un certain nombre d'ouvrages français. Quant à l'imprimerie Bodoni, si elle édita en 1802 *De l'influence des sciences et des beaux-arts sur la tranquillité publique*; en 1803, l'essai de Moreau de Saint-Méry *De la Danse*; en 1822 enfin, les *Maximes et réflexions politiques, morales et religieuses* de Stanislas Leckzinski, ce ne fut qu'après de nombreuses réalisations analogues. Pendant les trente années qui suivirent la fondation de la maison, les beaux caractères créés par l'artiste servirent à transmettre aux amateurs plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature française: Racine et Fénelon, La Rochefoucauld et Montesquieu, voire les œuvres de Bernis. Sans compter les nombreuses traductions. Signalons encore une curiosité significative qui figure au catalogue établi par les soins pieux de G. De Lama: en 1772, avant la naissance du prince héritier don Louis, la *Reale Stamperia* publia en allemand et en français un petit livre de *Sept prières pour les femmes enceintes*. L'auteur en était la souveraine, Marie-Amélie, épouse fantasque, fille de S. M. Apostolique, et pieuse par intermittence<sup>141</sup>.

Les écritures de l'administration parmesane avaient été longtemps tenues en langue espagnole. Sur 46 nominations pour le personnel de la cour et des secrétaireries ducaltes signées dans les deux années 1756 et 1757, 36 étaient rédigées dans la langue

---

141. DE LAMA, « Catalogo cronologico delle Edizioni Bodoniane corredate delle opportune osservazioni », T. II de la « Vita del Cavaliere Giambattista Bodoni ». *Parma, Dalla Stamperia Ducale*. MDCCCXVI, in-4°. Voir, notamment, p. 6-7, 20-21, 109-110, 133, 196-199, 204, 208-210. — On connaît la visite que fit Stendhal à Bodoni. L'auteur de la *Chartreuse* ne s'arrêta pas longtemps à Parme. Son devoir de voyageur porta du moins ses pas chez le fameux imprimeur, qui montra ses éditions d'auteurs français et vanta avec amour le titre d'un Boileau. Profane en fait d'esthétique typographique, l'écrivain devait avoir pour l'artiste autant d'ironie que d'admiration. « Rome, Naples, Florence ». Edit. D. Müller, Paris, Champion, 1919, I, 174-175. — Signalons, en outre, une « Description d'une machine à feu construite pour les salines de Castiglione... », de M. Louis-Guillaume de CAMBRAY, seigneur de DIGNY... », imprimée à Parme par F. Carmignani en 1766 (vol. in-4°, orné de 8 pl. gravées sur cuivre, et faisant connaître une application de la machine de Papin, réalisée près de Grosseto).

de Cervantès, 6 en français et 4 en italien<sup>142</sup>. En avril 1766, un règlement annexe au décret réorganisant la comptabilité de l'état ordonna l'usage exclusif de l'italien; mais, à suivre l'activité de Dutillot, on peut constater que la langue du ministre continua à être utilisée par ses collaborateurs des deux nations. S'il n'y avait là une apparence de paradoxe, on pourrait même soutenir que des Français comme Treillard et Goin répondirent mieux que certains Italiens à l'ordre donné. Mais la langue et le style des décrets souverains et des documents publics était loin, la chose se conçoit, de satisfaire aux exigences de la *Crusca*. Le d<sup>r</sup> Lamblot reçoit la *permessione* de se retirer en France, le mot passe encore; mais le p. Fourcaud bénéficie d'une pension qui lui sera servie là où il *giudicherà a proposito* d'aller résider. Par un autre décret, Dupré Paté est chargé du *dettaglio* de la garde-robe; dans d'autres documents du même genre, il est question d'une « pettinatrice, ossia *coffiosa* », comme si le premier mot n'était pas suffisant, ou encore des « *così nominati Frotori* de' nostri appartamenti » et, terme plus admis, des « *Garzoni della Tavola di Stato* ». La réforme de l'administration du 5 juin 1766 divise les secrétaireries en *dipartimenti*; à la fin de la même année, une taxe sur les petits jeux est imposée aux « Caffettieri, Biliardini, Osti, *Tratteur*, Bettolinieri, *Tavernieri* »<sup>143</sup>.

Cet italien des bureaux ne saurait nous étonner et moins encore celui des secrétaire plus particuliers de Dutillot. L'un d'eux, dans une lettre que le ministre devait seulement signer, parlait d'« *atti di pulitezza* », expression fréquente dans d'autres régions d'Italie<sup>144</sup>. Pezzana, dans les journaux et ailleurs, ne se souciait pas de purisme. *Pomi di terra* est un terme fréquent sous sa plume comme *pretensioni*. Annonçant dans la *Gazzetta di Parma* du 19 juillet 1765 des inondations survenues en France, il traduisait sans sourciller « la *riviera* dell' Azergue ». La *Gazzetta Medica*, qui sortait également des presses de Carmignani, n'était pas plus sévère en fait de langage; on y trouve des expressions comme *saperne grado* et *tutte sorte di scritti*<sup>145</sup>.

142. A. S. P. *Decreti e Rescritti* (6) 1756 e 1757.

143. A. S. P. *Decreti e Rescritti* (12) 1766, passim.

144. Voir plus loin, p. 536 et n. 112.

145. *Gazzetta Medica d'Oltremonti*, N° XXVI, p. 208 et *Raccolta*



Des remarques analogues pourraient s'appliquer en abondance non plus aux périodiques, aux écrits de propagande, aux dossiers administratifs, mais aux ouvrages littéraires et jusqu'aux plus illustres. Que don Ferdinand, avec l'instruction en grande partie française qu'il avait reçue, écrivît dans son journal de jeunesse : *di tempo in tempo* (et il n'était pas le seul), *maggiore* pour *maggiorenne*, *officii* dans le sens d'offices religieux, cela ne nous étonne qu'à demi. Mais que dire des deux gloires poétiques de Parme après 1770 ? Rezzonico écrivait de Dutillot qu'il avait été un estimateur délicat des œuvres de l'esprit et « *difficil giudice* », dans le sens de sévère ; et Angelo Mazza, défendant la tragédie sacrée *Cristo* (1786) dont il avait versifié les chœurs, parlait des *esemplari* vendus<sup>146</sup>.

Fautes vénielles peut-être, alors que chez d'autres, les juges sévères de la langue en pouvaient découvrir à foison de beaucoup plus graves. Les œuvres d'Antoni Cerati abondent en *francesismi*. Le p. Francesco Ghirardelli Delfò, *accademico* du Collège des Nobles et membre de la Députation pour le concours dramatique, disait d'une de ses œuvres, la tragédie de *Carone Tebano*, qu'elle avait *fatto fanatismo*, ce qui était une expression assez curieuse et il ajoutait que les spectateurs en avaient été « *sensibilmente commossi* », ce qui était du pur français et du français qui sentait fort son Rousseau. Quant au p. Paciaudi, il suffit d'ouvrir au hasard un des volumes reliés de sa correspondance pour y trouver des tournures qui marquent sa constante familiarité avec la littérature française. Dans une de ses premières lettres à Dutillot, celle qu'il écrivit de Rome le 15 janvier 1761, on relève. « *quello che viene di succedermi... ; un atto così cortese mi ha obbligato all' estremo... ; ho luogo a credere... ; tutte le marche di onore... ; la loro reclamazione... ; capace di tirarsi d'affare... ; dare un furioso allarme... ; il conte di Caylus mi ha mandato delle belle ed interessanti pezze... ; la lettera dell' Arcivescovo di Lione a M. de Beaumont è un capo d'opera...* ». Tout cela dans l'espace de six pages, on dirait d'une gageure, et le

---

*d'opuscoli medico teorico-pratici ed anatomici...*, N° LI, 1<sup>re</sup> oct. 1765, p. 402.

146. C. C. REZZONICO, « Memorie » en tête des « Opere poetiche » de FRUGONI, I, p. XXXVII. — Passage de Mazza cité par E. BOCCHIA, « La drammatica a Parma », p. 166.

religieux avait raison de conclure: « Ma dove *ho io* lasciato trascorrere oggi la *piuma?* »<sup>147</sup>. Quand il écrivait à des compatriotes, Paciaudi ne toscanisait guère plus. A Antonio Cerati il devait parler en 1775 des hommes qui *trinciano su tutto*<sup>148</sup>. L'influence de la langue française se fait sentir jusque dans les œuvres imprimées du Théatin. Dans son Mémoire sur la Bibliothèque ducale, on rencontre des membres de phrase comme: « due soggetti, che *hanno* lungamente *dimorato* a questa corte... (p. 22); que' castigati sublimi drammi che possiam *bene* *appellare*... (p. 31); *amo* che per me il ridicano le lettere di moltissimi... (p. 45) ». Le Programme offert aux Muses italiennes assurait que les poètes de la péninsule avaient à leur disposition « *un verso il piu comodo, il più maestoso* » et autres épithètes. Paciaudi, en effet, employait couramment le superlatif relatif en répétant l'article comme en français: « *la* società è *la* più amabile, *la* letteratura *la* più istruttiva », mandait-il de Paris en 1762, ajoutant « *io ne sono incantato* »<sup>149</sup>. Et dans tous ses écrits le mot *lumi* revient sans cesse, témoin de ces « lumières » du siècle auxquelles il était sensible, comme tous les auteurs qui usaient et abusaient du *luminoso*, à commencer par ceux du *Caffè*.

Incidemment et sans étonnement, M. Calcaterra a noté que les poésies de Frugoni ne sont pas exemptes de tournures françaises. Il cite: « Veggo il sacro diadema in fronte delle Grazie »<sup>150</sup>. Nous ne saurions nous livrer à une étude détaillée des imitations de style que l'on rencontre chez *Comante* comme chez Paciaudi. Signalons seulement les mots d'emprunt qui révèlent l'introduction à Parme de modes françaises. On connaît

---

147. B. P. P. *Epistolario Paciaudi 1750-1770*. Ms. 1586, f<sup>o</sup> 82-85. Dans la lettre qui suit (f<sup>o</sup> 86-87), écrite de Paris le 25 janv. 1762, on ne s'étonne plus de lire: « Sono stato *impolito*, lo confesso...; il *manuscritto* del Conte Costa...; bisogna andar *dolcemente*...; dai disegni misureremo come dovranno essere *les planches*...; un *tratto* della sua clemenza ».

148. Lettre écrite vers 1775, citée par F. ODORICI, « Mem. stor. d. Naz. Bibliot. di Parma », p. 370.

149. Lettre du 25 janv. 1762, citée ci-dessus, n. 147.

150. « Storia d. poesia frugoniana », p. 320-321, n. — Ailleurs (p. 334, n.), le même critique a expliqué le mot *ghignone* qui revient si souvent dans l'œuvre du joueur invétéré qu'était Frugoni.



## DESCRIZIONE.



*I*l viaggio dell'Imperatore in Italia, epoca memorabile per tutti i Popoli di questa Contrada, diveniva particolarmente interessante per lo Stato di Parma. La visita, di cui S. M. I. ha onorato il R. Infante, è il pegno più prezioso dell'Amicizia. Non poteva questa celebrarsi in modo corrispondente al vivo giubbilo da essa eccitato. Desiderosa S. A. R. di porre sotto gli occhi di sì gran Principe qualche stabile testimonio della rispettosua sua affezione, aveva ordinata l'erezione di un Monumento, in forma d'Ara consecrata all'Amicizia, a norma degli antichi Monumenti, che serviranno mai sempre

## DESCRIPTION.



*E* voyage de l'Empereur en Italie, époque mémorable pour tous les peuples de cette contrée, intéressoit singulièrement l'État de Parme. La visite dont S. M. I. vouloit honorer l'Infant étoit le gage le plus précieux de l'amitié. On ne pouvoit la célébrer d'une manière digne des transports qu'elle inspiroit. S. A. R. voulant du moins mettre sous les yeux de ce grand Prince quelque marque permanente de sa respectueuse tendresse, avoit ordonné l'érection d'un monument en forme d'autel consacré à l'Amitié, dans le goût de ces monuments anti-

Première page du second opuscule imprimé par Bodoni en 1769 avec des caractères de Fournier le jeune.





la canzone « Il *Potager*, o sia orto di piante e d'erbaggi in Colorno »<sup>151</sup>. Un poème de la même série, et dédié à une Sylvie qui était la jeune comtesse Corona Terzi di Sissa, a pour titre : « Il *Petanler* color di rosa ». Comme le terme mérite définition pour le public italien, Frugoni s'exécute poétiquement :

*Bello è il veder sì lieve  
E libera vagar  
La bella veste, e brieve  
Sul bel ginocchio star;*

*E scender turgidetta,  
Stringendo il fianco a te,  
La brieve gonnetta,  
Che scopre l'agil piè.*

A une autre pastoure, il envoie « due *buttiglie* di liquori ». Et le vocable sous cette forme française revient dans une autre poésie familière :

*La Rochette, uomo divino  
O se bevi le buttiglie,  
O se in lazzi d'Arlecchino  
Dìvertendo vai le Figlie*<sup>152</sup>.

Ce dernier terme n'est pas là seulement pour la rime et le *francesismo* a une visible allure de satire.

Quant aux mots français passés dans la langue parlée, ils abondent à Parme plus qu'en aucune autre région. A côté de *lacchè*, *oboe*, *tupè* qui sont communs à toute l'Italie, on a le mot *mantò* qui avait besoin d'être expliqué à quelques belles dames par cet arbitre des élégances qu'était l'Intendant général. On en a d'autres encore. La Communauté des marchands de la capitale offrait à Madame Infante entrant dans sa bonne ville des sonnets « stampati in glassè d'argento ». Le Toscan qui présidait aux destinées d'une grande bibliothèque de Florence n'hésitait pas, en décrivant la promenade élégante de Parme, à parler des « *rampari* larghissimi che tutti si passeggiano comodamente in carrozza »<sup>153</sup>.

151. On va voir quelques traces du français dans le dialecte parmesan. Disons ici que le terme introduit par François Farnèse subsiste déformé par la population de Colorno qui le prononce à peu près comme *botaché*. — Ajoutons que dans le recueil de la « *Lirica del Frugoni e de' Bolognesi del Secolo XVIII* » (Venise, 1791, Zatta, p. 45) le mot est transcrit *Podager*.

152. « *Opere poetiche* », VI, 143-145; VIII, 386; IX, 145.

153. Ms. de la B<sup>que</sup> *Marucelliana* de Florence, publié pour la partie qui regarde Parme par U. BENASSI, « *Angiolo Maria Bandini a Parma* ». *Aspp.* 1914, p. 154.

Ce mot de *rampari* qui se disait aussi à Turin et à Milan s'est perpétué longtemps dans la cité émilienne. Si on ne l'entend plus guère aujourd'hui, c'est que l'ancienne enceinte a disparu. Mais combien d'autres mots un Français reconnaîtrait dans l'actuel patois parmesan. C'est là un domaine délicat, certes; et nous savons que nombre de formes qui dans les dialectes italiens, surtout du Nord, rappellent des formes françaises remontent à une commune origine et s'expliquent par une même évolution phonétique. Ainsi pour *bouquet* ou pour *corbeille*. Il y a lieu de penser également que d'autres mots sont entrés dans le langage populaire lors de la domination française de 1802 à 1814<sup>154</sup>. Ces réserves faites, nous dirons que nous avons entendu dire couramment par des habitants de Parme: *défilé*, *trumeau*, *berceau*, *bonnet*, *volet* (avec les finales prononcées ouvertes), *écran*, *ambigu*; et, par le peuple parlant le dialecte, des mots à peine déformés par la prononciation: *débat* (pour procès), *pomme de terre*, *tirebouchon*, *betterave*, *tomate*, *pot-pourri*<sup>155</sup>, *sans-souci* et *sans-façon*.

Minces constatations peut-être; mais qui, venant après les traces laissées à une époque plus reculée par la pensée et la science françaises, attestent encore à distance la longue familiarité de l'intelligence de cette partie de la Gaule Cisalpine avec les descendants des Gaulois d'outremont.

---

154. Sous l'Empire, le premier magistrat des communes du département du Taro s'appelait officiellement du nom français de maire. De vieux Parmesans nous ont assuré que dans certains villages, la population qui s'était prise à « *andare alla maria* », c'est-à-dire à la mairie, conserva assez longtemps cette expression.

155. Prononcés: *tirabouchon*, *bedrava*, *tomaqui* (au pluriel), *poupouri*. Le premier de ces mots est commun à d'autres dialectes italiens. Quant au mot *berceau*, il est employé à Parme dans le sens de *berceau de verdure*.



## CHAPITRE XII

---

### LE GOUT PUBLIC ET LES BEAUX-ARTS

- I. LA MUSIQUE. *Le Concert de la chambre et la Chapelle des Infants. Quelques instrumentistes français. J.-S. Mangot directeur de la musique de chambre et maître de chapelle de 1756 à 1791. Œuvres françaises exécutées à Parme. Pour la diffusion de la musique française en Italie* ..... p. 484
- II. L'ARCHITECTURE. *François-Antoine Carlier, architecte du roi d'Espagne et les premiers travaux des Bâtiments parmesans. Les plans de Contant pour le Jardin ducal. Amis parisiens à la recherche d'un architecte pour S. A. R.. Ennemond-Alexandre Petitot et sa carrière à Parme. Ses œuvres, son style, son enseignement. Les continuateurs: Louis-Auguste Feneulle, quelques architectes parmesans de 1775 à 1825* .... p. 497
- III. LA SCULPTURE. *J.-B. Boudard au service des Infants (1748-1768). Ses études à l'Académie de France à Rome. Son enseignement et son œuvre à Parme. La carrière de Laurent Guiard de 1771 à 1788. Ses travaux à Colorno. Le représentant d'une troisième génération: J.-B. Cousinet, élève de Boudard, membre de l'Accademia delle Belle Arti. Le rôle de la sculpture française à Parme* ..... p. 514
- IV. LA PEINTURE. *Les portraitistes des Infants: Vanloo, Nattier, La Tour, Laurent Pécheux. Peintres d'histoire, peintres de genre et paysagistes travaillant pour la cour de Parme, de Doyen et Natoire à Manglart et Hubert Robert. Artistes français de passage: une leçon de Fragonard à Plaisance. L'enseignement de Baldrighi et l'influence de l'école française: Pietro Ferrari. Quelques lauréats de l'Accademia et le retour à l'antiquité* ..... p. 527
- V. LES ARTS MINEURS ET LA DÉCORATION. *Gobelins tissés pour les Infants. Médailleurs et graveurs: Dubois et Ravenet. Dessins et gravures de Petitot. Quelques ensembles décoratifs: le grand Salon de Colorno. Le meuble à Parme. De la rocaille au néo-classicisme* ..... p. 539

L'influence française sur les beaux-arts à Parme est le prolongement naturel de l'influence exercée par les sciences et les lettres. La conception esthétique qui présidait à l'imitation

des systèmes philosophiques et des chefs-d'œuvre littéraires, dominait aussi, mais rajeunie et mieux adaptée au milieu, le choix et le développement des formes figuratives, qu'il s'agit des compositions savamment préparées ou des impromptus : monuments durables et manifestations secondaires ou passagères du goût dominant, lignes essentielles de l'architecture et détails de l'ameublement ou de la décoration. Tel est le dernier aspect sous lequel il faut étudier l'activité de l'esprit à Parme. L'Athènes du *Settecento* apparaîtra ainsi comme un des centres où le goût public était vivifié par l'action d'une cour élégante et d'un gouvernement éclairé, où s'élaboraient des tendances artistiques rénovatrices et fécondes.

## I.

Des neuf sœurs de la mythologie, Euterpe, Melpomène et Terpsichore sont peut-être celles qui ont entr'elles les liens les plus intimes. En tout cas, elles furent étroitement associées dans l'idée de ceux qui tentèrent à Parme un perfectionnement du théâtre lyrique. Le projet tenait à un mouvement beaucoup plus vaste, celui qui portait nombre d'étrangers à étudier et à imiter la musique française. Le temps n'était plus où Haendel luttait contre vents et marée pour faire triompher à Londres l'opéra italien. Un prince de la péninsule, celui-là, il est vrai, qui gardait les portes de la France, le roi de Sardaigne, avait eu déjà comme maître de ballet le Lyonnais Jean-Marie Leclair, un des meilleurs violonistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis les *Concerts spirituels* créés en 1723 par Philidor, le développement de la composition instrumentale avait multiplié en France les Sociétés d'auditeurs ; peu à peu l'exemple s'était imposé à l'étranger. Les Allemands Fr. Hurlbusch et Karl Kuntzen composaient des mélodies sur le type des brunettes ; sous l'électeur palatin Charles-Théodore (1743-1778), Mannheim avait une musique de la chambre établie sur le modèle français. La lutte n'était pas encore engagée à Paris entre Gluckistes et Piccinistes. Rien n'annonçait la révolution qui allait donner à l'art musical un caractère d'universalité : Beethoven est né seulement en 1770.

Rien d'étonnant donc que le petit duché où pendant la première moitié du siècle Leonardo Vinci avait composé la musique du *Trionfo di Camilla* et Geminiano Giacomelli celle de *Scipione in Cartagine*, où le Napolitain Antonio Ferradini avait été maître de chapelle, où les derniers Farnèse avaient eu à leur service deux des frères Besozzi, Alessandro le hautbois et Antonio le basson<sup>1</sup>, rien d'étonnant qu'à partir de 1749 cet état ait élargi son horizon.

Madame Infante connaissait peu la musique et l'aimait encore moins. Cette aversion était loin d'être partagée par don Philippe et aucun des princes n'en hérita. Au contraire, un des moyens d'entrer en faveur auprès du souverain était de l'aider à satisfaire son goût pour la musique. La Combe et Cérrou s'y employèrent activement. Don Ferdinand, Madame Louise et surtout Madame Isabelle étudièrent cet art d'agrément avec de bons maîtres<sup>2</sup>. La Musique de la chambre et la Chapelle de l'Infant furent l'objet de soins attentifs et l'occasion de générosités multiples. Là encore, personne ne songea à rompre avec le passé, ni à s'imposer au pays. Dans sa correspondance avec Algarotti, Dutillot proclamait son amour pour la musique italienne; vers le même temps, un artiste français fixé à Parme faisait au célèbre p. G.-B. Martini l'éloge de la bonne musique du pays dont il était l'hôte. Aussi bien trouve-t-on à la cour des Bourbons deux compositeurs italiens de renom: Duni, quelque temps maître de musique de la jeune Infante, et Traetta, maître de chapelle jusqu'en 1765 ou 1766, date à laquelle il passa à Venise avant de se rendre à Pétersbourg. Dutillot qui avait distingué le talent de Pio Quazza le prit sous ses ordres comme *officier* de l'Intendance avec la charge plus spéciale du théâtre; ce compositeur devait, après la chute du ministre, continuer à régler les *divertimenti teatrali di S. A. R.* à Colorno. Et le duché, qui devait donner le jour à Giuseppe Verdi, vit naître en 1765, à Colorno, Ferdinando Robuschi et en 1771, à

---

1. Parmenio BETTOLI, « I nostri fasti musicali. Dizionario biografico », Parme, Typ. de la *Gazzetta di Parma*, 1875-78.

2. Louise Elisabeth au maréchal de Noailles, 9 nov. 1754, lettre citée par C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 368, n. 2. — Don Philippe avait pris des leçons de guitare d'un Jean Paisible dont la veuve recevait encore une pension en 1774 (voir ci-dessous, p. 490, n. 12).



Parme, Ferdinando Paer. Le premier eut le temps de servir le duc qui mourut en 1802.

En faisant entre 1765 et 1770 son tour d'Italie, l'historien de la musique Charles Burney passa par la capitale de l'Infant. Le récit de son voyage ne nous fournit pas grands renseignements. Nous y trouvons tout au moins une confirmation de ce que nous disons ici. Les Bourbons avaient maintenu dans la musique les traditions farnésiennes. Francesco Poncini, qui avait en 1745 collaboré aux fêtes consacrées à la gloire d'Elisabeth reine d'Espagne, restait le compositeur de la cathédrale; Giuseppe Colla, le commensal avec Frugoni des tables joyeuses, était au service du prince; le chanteur Bastardini était également pensionnaire de la cour. C'était le cas aussi de la « Signora Roger, a great harpsicord player ». La *Signora* n'était autre qu'Elisabeth Roger, bru du médecin ducal. Elle avait été maîtresse de clavecin de la chambre de l'Infante et des princesses et avait enseigné surtout Madame Louise. Elle vivait encore à Parme en 1791<sup>3</sup>.

A la mort de don Philippe, la maison fut réorganisée sur un nouveau *Plan*. Un décret du 20 mars 1766 sanctionna une série d'extinctions d'emplois et de diminutions de traitements et pensions. La Musique de la chambre fut parmi les départements les plus touchés, peut-être parce qu'elle avait été un des plus accessibles à la faveur. A ce moment, un certain nombre d'instrumentistes français avaient déjà passé plus ou moins longtemps à Parme. Ce fut d'abord un acteur, le S<sup>r</sup> Caillot, engagé à Nantes en 1756 par le duc d'Aiguillon en même temps que Dufresny; il dut faire ses preuves comme musicien, soit au Théâtre, soit au Concert, puisqu'il s'éloigna en 1759 avec l'espoir et la promesse d'entrer dans la Musique de la chambre de S.A.R. : il devait aller se perfectionner à Paris; mais après être remonté sur la scène au théâtre de Lyon, il se fit recevoir aux Italiens à Paris grâce à la protection de Baculard d'Arnaud et du duc

---

3. Ch. BURNÉY, « The present state of Music in France and Italy... », Londres, T. Becket, 1771, p. 385. — A. S. P. *Der*, 31 mars 1766 (décret réduisant la pension de la musicienne de 6.000 à 3.000 livres). — Elisabeth Roger au comte d'Aranda, 28 mars 1791 (lettre faisant appel à la générosité de la reine d'Espagne en faveur de la jeune Filippina Roger). A. H. N. *Est.* 4.448.

d'Aumont ; ainsi Parme ne le revit plus<sup>4</sup>. Ce furent ensuite deux exécutants qui moururent en pleine jeunesse, Pierre-Joseph Richer et Jacques Le Noble. Celui-ci s'éteignit à l'hôpital de Parme au printemps de 1763 après une longue maladie et Dutillot chargea Bonnet d'avertir la famille de l'artiste<sup>5</sup>. Richer, dont une sœur devait épouser bientôt Philidor, était arrivé à Parme en septembre 1756. C'était « un fort joli enfant bien doux, bien gentil et bien sage », que Dutillot recommanda aux *gens prudents* de la profession et que don Philippe nomma bientôt second violon de sa royale chambre. En avril 1759, le jeune artiste obtint un congé pour aller remettre sa santé ; mais à Paris son état empira, il crachait le sang abondamment ; Bonnet songeait à lui faire faire une cure dans « les pâturages de la Suisse » quand, le 20 mai 1760, il dut annoncer la mort toute récente du violoniste « fort regretté pour son talent et sa douceur »<sup>6</sup>.

De Joseph Rodolphe, nommé violon des concerts de la chambre pendant l'été de 1756, nous n'avons pas retrouvé d'autre trace, non plus que d'une demoiselle Gréard engagée à Bordeaux en février 1758 en même temps que Joseph Philibert, basson. Le décret de mars 1766 supprima l'emploi de ce dernier comme celui du chanteur François Causse, venu à peu près à la même époque pour faire partie de la Comédie française de don Philippe et rattaché après le départ de Delisle à la Musique de la chambre. La même mesure atteignit le flûtiste Michel-Joseph Canal, qui avait du reste demandé son congé, et les deux violonistes Philippe Serriers et Pierre Lahoussaye. Serriers avait appartenu lui aussi à la Comédie, il avait plusieurs fois tenté de s'établir ailleurs. Quant à Lahoussaye, c'était un ancien protégé de M. Bérat, Inspecteur du Concert à Lyon ; il avait eu un moment l'intention d'épouser M<sup>lle</sup> Favier, puis une autre

---

4. Le duc d'Aiguillon à Bonnet, 16 mars 1756 ; Dutillot à Bonnet, 5 avr. et 12 juil. 1760. A. S. P. *Cbf.* 43 et 45.

5. Dutillot à Bonnet, 19 mai 1763 (donne des indications pour le règlement de la succession). *Ibid.* 50.

6. A. S. P. *Der.*, 7 mai 1757 (nomination avec effet du 1<sup>er</sup> sept. 1756). — Dutillot à Bonnet, 30 oct. 1756 ; à Mauro, à Lyon, 14 avr. 1759 ; Bonnet à Dutillot, 22 mai et 19 juin 1759, 26 fév. (sur la parenté de Richer avec Philidor) et 20 mai 1760. *Cbf.* 43, 44 et 45.

cantatrice de la troupe Delisle, Dutillot avait eu avec lui quelques difficultés, par exemple pour le faire rentrer en 1760 après un congé; aussi ne faut-il pas s'étonner des termes du décret qui supprimait son emploi: « Est venu à Parme sans être appelé; a été fortuitement compris parmi les instrumentistes de la Chambre. Sujet d'une grande habileté, mais de mœurs irrégulières et scandaleuses: plein de dettes et changeant. Est congédié avec une gratification pour le voyage »<sup>7</sup>.

Il ne restait ainsi à la cour que des musiciens au talent et au caractère éprouvés. Les Italiens y dominaient, mais le directeur du concert restait un Français, Jacques-Simon Mangot. Né à Lyon à la fin du siècle précédent, fils d'un musicien qui devint organiste et symphoniste du roi, Mangot avait été hautbois et musette du Poitou au service d'une des trois musiques de la cour de Versailles, celle de la Grande Ecurie, puis directeur de théâtre dans plusieurs villes du Midi de la France. De 1749 à 1756, il avait exercé dans sa ville natale toutes les formes de son art: directeur de l'Opéra, il avait été à la tête d'une cinquantaine d'artistes (dont les danseuses Puvigné et Camargo), il avait tenu parfois les premiers rôles et composé lui-même<sup>8</sup>; directeur et chef d'orchestre de l'Académie des Beaux-Arts à la mort de Grenet, il avait composé des motets à grande symphonie. Beau-frère de Jean-Philippe Rameau depuis de nombreuses années, marié lui-même à Madeleine Castaud, de famille musicienne, il était le père de trois jeunes enfants quand il arriva à Parme au printemps de 1756<sup>9</sup>. Le 22 janvier de l'année suivante, don

7. A. S. P. *Der.*, 17 juil. 1757 (nomination de Rodolphe, et de deux musiciens italiens Angelo Morigi et Gaspare Caroli); 31 mars 1766 (suppressions d'emploi et motifs). — Moracin à Dutillot, 7 fév. 1758 (a. s. de Philibert et de M<sup>lle</sup> Gréard); corresp. Dutillot -Mauro avril-mai 1760. *Cbf.* 44 et 45.

8. « Le Triomphe de Vénus, ballet héroïque, par Monsieur MANGOT. Représenté par l'Académie Royale de Musique de Lyon, en septembre 1749 ». *A Lyon, chez Rigolet, Quay des Célestins, au Mercure Galant.* M. DCC. XLIX., in-4° (5 scènes en vers. Mangot tenait le rôle de Mars; M<sup>lle</sup> Fabre, celui de Vénus et Antoine, celui de l'Amour).

9. Léon VALLAS, « Jacques-Simon Mangot. Un beau-frère de Rameau, symphoniste, compositeur et directeur d'Opéra ». *Revue de Musicologie*, août 1924, p. 123-126. Pour le séjour du musicien en Italie, nous donnons ici les indications que nous avons découvertes depuis notre article paru dans la même revue (mai 1925, p. 70-75) sous le titre « J.-S. Mangot à Parme ».



Philippe signait un décret le nommant directeur du Concert de la chambre, « avec l'obligation de faire ce qui lui serait ordonné pour la musique du théâtre et pour l'inspection des théâtres », et en raison de l'habileté qu'on lui connaissait. Le traitement qui lui était accordé devait courir du 1<sup>er</sup> mai 1756, il était de 16.000 livres de Parme<sup>10</sup>, que les économies de 1766 réduisirent à 10.000. Que Mangot se soit occupé du théâtre ducal, nous en avons la preuve formelle dans la liste des auteurs chantants des *Incas du Pérou*, de *Zélinde roi des Sylphes*, traduits par Frugoni, et de *Ninette à la Cour* jouée en français. Ce fut vraisemblablement le musicien lyonnais qui concourut au choix de certains opéras adaptés à Parme et qui désigna l'architecte Morand pour les travaux projetés en 1759 et exécutés en 1760 au *Teatro Ducale*.

En ce qui touche la *Musica di Camera*, il importe de voir comment elle restait composée à l'avènement de don Ferdinand. Le premier violon était Angelo Morigi et le second Antoine Gaspard, *officier* de la maison et qui était déjà en 1754 maître de violon de la princesse Isabelle<sup>11</sup>. G.-B. Costa jouait du même instrument. Carlo Ferrari, premier violoncelliste, avait étudié à Paris; après lui venaient pour le même instrument Domenico Lanzetti, Gaspare Ghiretti et Francesco Zanelli. Gaspare Caroli avait été engagé comme violon en même temps que Morigi; depuis, il était passé première contrebasse. Le hautbois était Gaetano Vittori et les cors étaient allemands, si l'on en juge par leur nom: Frédéric Kistrich et Georges Gallus Simonis. Dans les années qui suivirent la réforme inspirée par le souci d'économie, Dutillot continua à donner ses soins au Concert ducal. De jeunes officiers de la maison purent grâce à lui cultiver leurs aptitudes pour la musique. C'est ainsi que Gaspard, devenu « un des premiers violons du Concert, de beaucoup de talent », Frisé et François Richer (qui appartenait à la musique de la

---

10. A. S. P. *Der.*, 22 janvier 1757 (fixant en outre à 4.000 livres le montant de la pension à accorder à Mangot au cas où l'Infant supprimerait son emploi, et à 2.000 livres la pension à servir éventuellement à sa veuve).

11. « Discurso y reflexiones sobre el Plan actual... de la Casa del S<sup>r</sup> Infante... » N<sup>o</sup> 1. A. G. S. *Est.* 5171. (Le 3<sup>e</sup> violon prêtait son concours aux leçons de danse de la princesse).

chambre et à l'office du gobelet) furent envoyés pour étudier à Paris en 1758. Les deux premiers durent quitter Parme ou abandonner l'art musical d'assez bonne heure et seul le troisième figurait encore en 1774 sur l'état de la *Real Casa*. A ce moment, le Concert demeurait constitué à peu près comme huit ans plus tôt. Seuls les seconds violons étaient changés : c'étaient François Richer, Jacques Blache et Giacomo Giorgi. Il y avait, en plus, une viole tenue par Giuseppe Cavalli. Et Mangot, tout en restant directeur du Concert de la chambre, avait reçu le titre de maître de chapelle<sup>12</sup>.

La modeste cour de Parme ne pouvait pas se permettre une organisation musicale aussi somptueuse qu'on l'avait vue à Versailles sous Louis XIV et dans les premiers temps de Louis XV : Chambre, Grande Ecurie, Chapelle. Mais le maître de chapelle de l'Infant ne pouvait pas être un Maître-Jacques, le *factotum* qu'il était dans certaines cours. Avec le souci d'ordre que nous lui connaissons, Dutillot avait réagi contre les improvisations habituelles au pays. L'auteur de la *Lettre sur le mécanisme de l'opéra italien* écrivait en 1756 : « Un particulier ou  
« une compagnie entreprennent de mettre sur pied un Opéra  
« pour le temps de Carnaval. Ils font venir de diverses villes  
« d'Italie des chanteurs et des danseurs qui, arrivant au rendez-  
« vous par des routes différentes, se trouvent réunis en un  
« corps sans s'être jamais vus ni connus. On appelle de Naples  
« ou de Bologne, qui sont les meilleures écoles de musique  
« d'Italie, un maître de chapelle. Il arrive environ un mois avant  
« le 26 décembre que commence le spectacle. On lui assigne la  
« pièce que l'on a choisie, il compose 25 ou 26 airs avec des  
« accompagnements et voilà l'opéra construit, car le récitatif  
« ne coûte que la peine de le noter... Un maître de chapelle  
« arrive avec une quarantaine ou une cinquantaine d'airs tout  
« faits qu'il a composés dans ses moments de verve, qu'il ajuste

---

12. A. S. P. « Stato dell' Estinzione d'Impieghi e diminuzione di Salarj e pensioni fatte a varj Individui della Casa di S. A. R. ». *Der.*, 31 mars 1766. — Dutillot à Bonnet, 16 avr. 1768. *Cbf.* 56. — « Stato... della R. Casa » (25 janv. 1774) f° 7. *Cdt.* C. s. n°, cart. 14-15 (ce même état mentionne, f° 3, Antoine Normand comme *violino del ballo di S. A. R.* et, f° 77, la pension à la veuve du maître de guitare de d. Philippe).

« aux paroles autant qu'il est possible; et lorsqu'ils ne peuvent  
 « absolument se prêter à la musique qu'il leur destine, il en fait  
 « d'autres qui s'y accordent mieux ou moins mal... Son unique  
 « soin est d'approprier l'air au goût et à la voix de celui qui  
 « doit chanter ». Heureux quand le *virtuoso* n'imposait pas  
 les airs qui lui assuraient ordinairement le succès. « Il faut,  
 disait encore Villeneuve, souscrire à ces décrets, sauf à aug-  
 menter le désordre, car il n'y a point d'appel des jugements de  
 ces personnages-là » (p. 43-46). De semblables errements ne  
 purent prévaloir à Parme ni du temps de Tommaso Traetta, ni  
 du temps de Jacques Mangot. La façon dont Dutillot organisa  
 toujours les spectacles s'y opposait radicalement. Et le compo-  
 siteur et directeur d'opéra français avait été à une autre école.

La correspondance échangée entre Dutillot et ses fournis-  
 seurs intellectuels permet d'identifier quelques-unes des compo-  
 sitions qui furent exécutées par les musiciens de l'Infant. En  
 janvier 1753 Bonnet envoyait de la musique de Hændel qui lui  
 avait été demandée. Quelques années plus tard, le ministre s'adres-  
 sait à un libraire d'Amsterdam pour avoir d'autres morceaux  
 du fameux compositeur<sup>13</sup>. En 1753 encore, la cour de Parme  
 avait fait chercher les motets de Lalande, le *Diligam te, Domine*  
 de Gilles, le *Cantemus* de Levens, et les messes de *Requiem* de  
 Campra et Gilles. Le trésorier parisien ne pouvait envoyer que  
 le premier de ces ouvrages, assurant que les autres n'avaient  
 jamais été imprimés ni gravés<sup>14</sup>. Au début de 1756, Mondonville  
 ayant fait graver ses motets, Collet, qui était l'ami du Surin-  
 tendant de la Chapelle royale à Versailles, en présenta deux à  
 l'Infante et Dutillot demanda la suite. Vers le même temps  
 Bonnet envoie « deux divertissements de musique »; et, l'année

---

13. Bonnet à Dutillot, 9 janv. 1753. A. S. P. Cbf. 41. — Louis Michel  
 à Dutillot, Amsterdam, 7 avr. 1758: n'a pas trouvé sur place les œuvres  
 demandées, s'est adressé à Londres à un correspondant qui a envoyé  
 « A Catalogue of Vocal and Instrumental Musick, Printed for and fold  
 by John Cox, at Simpson's Musick-Shop, in Sweting's Alley, opposite  
 the East Door of the Royal-Exchange, London ». Et il conclut: « Vous  
 aurez la bonté, Monsieur, de former là-dessus votre mémoire des pièces  
 qui vous conviendront et me l'envoyer afin que je les demande à  
 Londres ». *Ibid.* 44.

14. Bonnet à Dutillot, 16 fév. 1753. A. S. P. Cbf. 41. — Les 40  
*Motets* à grand chœur et orchestre de Michel Richard de Lalande  
 avaient été publiés, en effet, en 1729 par les soins de sa veuve.



suivante une primeur : « *Le Privilège du Roi*, fantaisie de M. de La Borde le fils, fermier général, grand musicien, qui s'est avisé de mettre ce discours poétique en musique ». De son côté, Cérrou envoie par les boîtes du trésorier des paquets de musique dont on ne sait malheureusement pas le contenu<sup>15</sup>.

Par contre, une pièce nous renseigne directement sur le goût de Madame Isabelle. Il s'agit d'un mémoire écrit de la main de la princesse et désignant les morceaux qu'elle désirait recevoir de Paris : « les quatre livres de *Sonates* de Leclair l'ainé ; les « 4 *Saisons* de Vivaldi ; les *Quatuors* de Telemann ; les *Sonates* « de Locatelli, œuvre 6 ; les pièces de Couperin pour le clavecin.

« S'il y a quelques *Sonates* ou *Duos* nouveaux dans le goût « français qui aient été imprimées depuis l'année passée, on « peut les envoyer.

« Les Opéras : d'*Armide*, *Glaucus et Sylla*, *Thésée*, *Circé*, « *Titon et l'Aurore*, *Médée et Jason*, *Phaëton*, *Vénus et Adonis*, « de Desmarests, le *Triomphe de l'Harmonie*, *Iphigénie*, *Alceste*, « *Thétis et Pélée*. Le tout relié en rouge à mes armes »<sup>16</sup>.

Une telle liste atteste une grande variété de goût : aucun exclusivisme, mais une préférence marquée pour la musique française et non pas seulement la toute récente. On voit aussi combien la demande d'opéras était copieuse. Au moment où le ministre de Parme entreprenait de réformer le drame musical, il cherchait de divers côtés des inspirations et des modèles. De Lyon, il se faisait envoyer les partitions, copiées par l'acteur Châtillon, des *Nymphes de Diane* et du *Diable à quatre*. Bonnet lui transmettait régulièrement les œuvres de Duni composées selon le goût parisien ; d'autres opéras : *Dardanus*, *Canente*,

---

15. Bonnet à Dutillot, 29 mars 1756 ; 24 oct. 1757 (c'était La Borde qui avait envoyé à Bonnet sa composition non encore parue et Bonnet demandait qu'on la présentât à l'Infant et qu'on la fît exécuter au concert de S. A. R. : « c'est une chose unique, il y a une jolie épître « dédicatoire à M<sup>me</sup> de Boulainvilliers, il y aura par la suite une très « jolie estampe pour quelques exemplaires particuliers, comme celui « que je vous enverrai »), 21 nov. 1757. *Ibid.* 43 et 44. — Sur Jean-Benjamin de La Borde, voir : R. PICHARD DU PAGE, « Un financier dilettante : J.-B. de La Borde ». *Rev. de l'Hist. de Versailles*, avr.-juin 1926.

16. Mémoire joint à la minute d'une lettre de Dutillot à Boucher de Saint-Martin, 4 mars 1758. A. S. P. Cbf. 44.

*Hercule mourant, Camille, Enée et Lavinie*; des opéras-comiques; des recueils divers; des ballets<sup>17</sup>.

Il n'était pas jusqu'au comte de Caylus qui ne contribuât à faire connaître à la cour de l'Infant la partie de la littérature française qui touchait à la musique: « Il y a des chants naïfs, « simples et badins, d'une gaieté, d'une facilité qui conviennent « aux vaudevilles. Mais le plus essentiel est qu'on ne peut re- « fuser à ce genre français, est sans contredit l'agrément des « paroles, les oppositions et les liaisons de l'amour et du vin; « elles sont traitées avec une grâce, une légèreté et une nou- « veauté qui vont de pair avec tout ce que les Anciens nous « ont laissé dans ce genre ». Et, là dessus, l'auteur des *Cris de Paris*, dans la pensée d'amuser les princes de Parme, envoie à Paciaudi le prospectus de l'*Anthologie française ou chansons choisies depuis le 13<sup>e</sup> siècle jusqu'à présent* (1765) de J. Monet<sup>18</sup>. Que ce soit par les 4 volumes de cet ouvrage, par les recueils antérieurs imprimés chez J.-B. Christophe Ballard, les *Brunettes ou petits airs tendres* de 1703, la *Clef des chansonniers* de 1727, que ce soit par les *Plaisirs de la Société, ou nouveaux choix de chansons avec les airs notés* (Paris, Dufour, 1761), ou par les deux volumes analogues du *Dictionnaire lyrique* de Dubreuil, c'est un fait que la chanson française était connue et imitée à Parme et que les airs en étaient chantés couramment. Nombre de *canzoni liriche di vario metro*, de *poesi famigliari*, de *bacca-*

---

17. Bozzaco (secrétaire de Mauro) à Dutillot, 16 juin 1758; Dutillot à Mauro, 24 juin 1758. — Bonnet à Dutillot, 22 juil. 1760; 3 et 17 mars, 7 avr. et 13 oct. 1761. Bonnet écrivait le 3 fév. 1761: « Vous trouverez « dans la boîte de ce courrier deux nouveaux recueils de musique qui « sont fort goûtés. Ce sont des airs tirés de [*Le Caprice amoureux ou*] « *Ninette à la cour* [de Favart] et de *Blaise le Savetier* [de Philidor], « On grave actuellement *le Prétendu* et *l'Isle des Foux*, deux pièces en « deux actes chacune, de Gaviniès et de Duni qui ont eu ici un grand « succès et que je vous enverrai à la fin du mois prochain ». Et le 31 mars 1761: « Vous trouverez dans la boîte de ce courrier les expli- « cations des ballets de la Comédie italienne faits par le S<sup>r</sup> Deshaies qui « en est le compositeur. Comme la musique en est très longue à copier, « je vous envoie ce qui est fait jusqu'à présent et vous recevrez le « reste à mesure. Je me flatte que ces ballets qui ont ici depuis quelques « années le plus grand succès, pourront vous être fort utiles ». A. S. P. Cbf. 44, 45 et 46.

18. Caylus à Paciaudi, 27 janv. 1765. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 75-76.

*nali*, de *ditirambi* et *brindisi* de Frugoni ne font que reprendre les vieux thèmes amoureux ou bachiques et utilisent le rythme des chansons de France. Et les airs de celles-ci étaient assez connus pour que les poètes italiens pussent y adapter leurs paroles. C'est ainsi que l'on a de *Comante* une « Canzonetta su l'aria della canzonetta francese *L'amour m'a faite la Peinture etc...* »<sup>19</sup>. Et ces compositions légères étaient parmi celles du poète qui plaisaient le plus à Dutillot.

Le nom de Jean-Philibert Rameau dominait alors la musique française. Mais si la cour de Parme se tenait avec assiduité au courant des productions du grand compositeur, c'était peut-être grâce à l'action de Mangot. Bonnet écrivait au ministre en février 1761 : « J'ai fait mettre dans la boîte deux exemplaires de M. Rameau que M<sup>me</sup> Rameau envoie au S<sup>r</sup> Mangot son frère et que M<sup>me</sup> d'Argental vous prie très fort de trouver bon que j'aie envoyé par cette voie ». Utiliser ainsi la poste était en effet une faveur. N'empêche qu'à un an et demi de distance le trésorier ducal expédiait encore de Paris « trois opéras de Rameau copiés »<sup>20</sup>. Le directeur des concerts qui avait naguère fait représenter à Lyon *Hippolyte et Aricie*, les *Indes galantes*, les *Fêtes d'Hébé* devait être tenté d'exécuter devant l'Infant des œuvres de son beau-frère. Si l'*Ippolito ed Aricia* fut remis en musique par Traetta, l'entrée des *Indes galantes* adaptée sous le titre *gl' Inca del Perù* conserva sa musique originale, l'opéra de *Castor et Pollux* fut représenté en français dans les mêmes conditions en décembre 1758 et les *Fêtes d'Hébé* servirent de modèle pour les divertissements créés dans les circonstances solennelles.

Interprète de Rameau comme chanteur, comme directeur de concert et comme inspecteur d'Opéra, Jacques Mangot fit plus.

---

19. « Opere poetiche » VI, 319-321. — La chanson et la romance française étaient goûtées en Italie ailleurs qu'à Parme. La collection Basevi, aujourd'hui conservée à la Biblioth. de l'*Istituto Musicale* de Florence comprenait la plupart des recueils qui viennent d'être mentionnés. En 1767, Cesare Beccaria se faisait envoyer de Lyon peut-être pour sa femme un *Recueil de Romances tendres avec la musique* et un *Traité général des éléments du chant*. E. LANDRY, « C. Beccaria. Scritti e lett. ined. », p. 166.

20. Bonnet à Dutillot, 17 fév. 1761 et 20 juil. 1762. A. S. P. Cbf. 46 et 47.



Il servit d'intermédiaire entre son beau-frère et certains grands musiciens de la péninsule; il prit à cœur de faire connaître en Italie les œuvres du grand compositeur et de quelques autres français; il voulut défendre auprès des compétents la réforme artistique esquissée au théâtre de Parme. Tout cela ressort nettement d'une correspondance qu'il eut avec le p. G.-B. Martini d'abord pour le compte de Rameau, puis pour son propre compte. M. Francesco Vatielli a fait connaître l'essentiel de ce commerce épistolaire<sup>21</sup>. En novembre 1759, Martini, qui connaissait les traités de Rameau, quelques morceaux de lui pour clavecin et ses *Fêtes d'Hébé*, demandait à Mangot d'autres ouvrages du compositeur, notamment de la musique d'église dont on disait grand bien. Plus tard, le savant franciscain faisait exprimer à Mangot le désir de posséder un choix d'ariettes françaises; dans la lettre suivante, il l'informait qu'il possédait seulement le ballet *Les Talents lyriques* de Rameau parmi les œuvres jouées à Parme et dont Mangot lui avait donné la liste<sup>22</sup>, il demandait en conséquence les morceaux considérés par son correspondant comme les meilleurs et qui avaient été le plus goûtés du public, enfin il joignait une liste de livres de musique d'auteurs français qu'il priait Mangot de lui procurer.

Le « directeur de la musique française à la cour de Parme » s'exécuta de bonne grâce et la bibliothèque du *Liceo Musicale* de Bologne conserve en un beau manuscrit de 144 folios le recueil de monologues, d'ariettes, de petits airs gracieux, de chants parodies, de duos contradictoires, de duos caractérisés, de chants mêlés avec le chœur, que Mangot avait fait copier dans les œuvres de Rameau, de Francœur, de Rebel, de Mondonville et de Destouches. Dans sa lettre d'envoi, l'artiste ne se contentait pas d'éclaircir le sens des termes que l'on vient de lire; il expliquait son système dramatico-musical: « La musique

---

21. F. VATIELLI, « Lettere di musicisti brevemente illustrate », (II. Mangot, Rameau e Padre Martini). Pesaro, G. Federici, 1917, p. 19-44. (Extrait de la *Cronaca Musicale*, août-déc. 1916 et janv.-avr. 1917).

22. Comprenant: *Castor et Pollux*, *Les Talents lyriques* et *Les Indes Galantes* de Rameau; *Eglé* de Lagarde; *Ismène* de Rebel et Francœur; *Titon et l'Aurore* de Mondonville; *Les Fêtes grecques et romaines* de Blamon; *Les Troqueurs*, opéra bouffon de Dauvergne; *Laïde*, ballet héroïque de Royer; *Le Triomphe de l'Harmonie* de Grenet (Mangot à Martini, 10 sept. 1760. *Ibid*, p. 25).

« italienne a sans contredit beaucoup plus de brillant, de feu  
 « et de saillie que notre musique française ; cette dernière même  
 « n'est devenue meilleure depuis 25 ans que parce que nos  
 « compositeurs modernes ont tâché d'imiter et de se rapprocher  
 « de la musique italienne ; mais serait-ce préjugé, je tâche  
 « cependant de ne pas m'en laisser dominer en hasardant ceci.

« Je crois notre opéra français plus agréable en quelques  
 « points que l'italien et voici sur quoi je me fonde : dans un  
 « opéra italien on n'entend que le récitatif ou des ariettes et  
 « quelquefois un duo comme par miracle. L'opéra français,  
 « plus court de moitié, est varié par des duos, des trios, des  
 « chœurs, des danses qui sont liées au sujet, du récitatif, quel-  
 « ques espèces d'ariettes, en un mot différents genres de mu-  
 « sique. Or la variété d'un spectacle est une beauté ».

Ce plaidoyer ne fut pas vain. En remerciant Mangot, le p. Martini répondait : « Je suis porté de mon naturel à goûter  
 « non seulement la musique italienne, mais également celle des  
 « autres nations et en particulier celle des Français, qui de leur  
 « nature répandent grâces et gentillesse dans tout ce qu'ils  
 « produisent. J'ai donc plaisir à être en mesure de donner à  
 « l'occasion des exécutions qui feront apparaître ces qualités »<sup>23</sup>.

Vers le même temps, le ministre de Parme utilisait les services du beau-frère de Rameau comme compositeur. Il y a lieu de croire qu'il parlait de lui quand il écrivait à Bonnet : « J'ai fait faire par un musicien de la chambre de l'Infant les airs des ballets de l'opéra qui doit se donner le jour de Saint-Philippe, il en a fait de charmants »<sup>24</sup>. S'il se fût agi de Ferrari, violoncelliste et compositeur, Dutillot eût vraisemblablement rappelé à Bonnet un nom que le trésorier connaissait bien, comme il connaissait les artistes qu'il avait contribué à envoyer à Parme. Après 1771, Mangot conserva ses fonctions de maître de Chapelle et de directeur du Concert, collaborant aux représentations d'œuvres musicales notamment des opéras-bouffe qu'affectionnait don Ferdinand. En 1775, il obtint de faire passer sur la tête de sa fille Agathe une partie de sa pension. Son fils Philippe qui avait été élevé au collège Lalatta aux frais

23. Mangot à Martini, 4 fév. 1761 ; et réponse s. d. *Ibid.*, p. 29.

24. Dutillot à Bonnet, 11 avr. 1761. A. S. P. *Cbf.* 46.



Un coin de la Grand'Place de Parme vers 1830  
avec la façade de l'église Saint Pierre et l'*Ara Amicitiae*,  
Œuvres d'Ennemond PETITOT

Tableau de Luigi MARCHESI  
*Pinacothèque de Parme.*

(Photo G. Lombardi),

Voir p. 507 et 511.





de la cour reçut aussi une petite rente à partir de 1778 et jusqu'à sa mort. Quant au musicien lui-même, il s'éteignit à Parme en âge très avancé le 6 mars 1791<sup>25</sup> : pendant trente-cinq ans il avait dignement représenté la musique française à la cour de l'Infant.

## II.

Un autre artiste, un architecte venu avant Mangot, devait lui survivre de dix ans et mourir aussi dans le duché. Le nom de Petitot domine l'histoire artistique de Parme pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, véritable chapitre de l'histoire de l'art français, comme l'ont admis ceux qui ont récemment apporté une contribution à cette étude<sup>26</sup>, ou qui, s'appuyant sur d'érudites recherches, servent encore le noble dessein de reconstituer et de replacer dans son cadre naturel un ensemble d'œuvres d'art malheureusement dispersées<sup>27</sup>.

---

25. Philippe Mangot mourut à Parme le 17 février 1800. Sa veuve, Thérèse Mangot continua à recevoir 1.200 livres de pension sur les 1.644 qu'avait son mari; elle mourut à son tour le 7 février 1802, laissant deux filles Philippine et Anne, non encore mariées. A. S. P. *Real Casa. Ruolo di Parma 1766 al 1805. A. (41) f° 129* et R. D. *Camera, Ruolo di Parma 1774 al 1805 (46), f° 219*.

26. Louis DIMIER, « Un Musée français à Colorno » (communication utilisant des documents fournis par M. Glauco Lombardi), *Bulletin de la Sté de l'histoire de l'art français*, année 1921, Paris, A. Colin, 1922, p. 22-26. — Gabriel ROUCHÈS, « Un foyer d'art français en Italie », *Le Monde illustré*, 2 déc. 1922, p. 457-458. — Fernand BENOIT, « Un musée d'art français en Italie. Le Palais de Colorno », *La Renaissance de l'Art français...*, mars 1925, p. 103-109. — Emma MONTI, « L'Art du XVIII<sup>e</sup> siècle français à Parme et à Colorno », *La Revue de l'Art*, mai et juin 1926, p. 265-279 et 28-38 (développement d'une étude parue sous le titre « L'Architetto Petitot: uno spiraglio d'arte francese in Italia », dans le *Bolletino d'arte del Ministero della Pubblica Istruzione*, déc. 1924, p. 252-276).

27. Gl. LOMBARDI, « Per la risurrezione di una villa gloriosa ». *Aup.*, janv.-avr. 1913, p. 37-41; « Come furono spogliati i nostri palazzi ducali », janv.-fév. 1920, p. 18-27; « Ciò che Parma rivendica dai Palazzi reali », mars-avril 1920, p. 74-80. — Ce dernier article reproduit quelques pages de la « Relazione sugli oggetti d'arte che ornavano i palazzi reali di Parma e le ville reali di Colorno e di Sala », rapport adressé vers la même époque au Président du Conseil italien

Don Philippe avait trouvé dans le plus grand délabrement les demeures duciales jadis construites par les Farnèse et dépouillées par son aîné. Ce sujet défrayait les conversations de Versailles et l'on en trouve la trace dans les Mémoires de Luynes et d'Argenson. Un document diplomatique, destiné à être montré à la cour d'Espagne, le « Mémoire pour Madame fait au mois de février 1749 », sorte d'instructions pour la nouvelle duchesse, rappelait les glorieuses traditions de la précédente maison : les Farnèse vivaient dans la plus grande magnificence, « ils avaient rempli leurs palais des meubles les plus précieux »<sup>28</sup>. Il s'agissait, avant de remplacer ces meubles emportés à Naples, de réparer les édifices devenus inhabitables. Ce fut un des premiers soucis de Dutillot intendant des Bâtiments.

En arrivant à Parme, don Philippe avait à sa disposition l'architecte François-Antoine Carlier, descendant de la lignée d'artistes qui avaient servi Philippe V en Espagne : René le sculpteur et François l'architecte. Formé à la *Junta preparatoria para la enseñanza de la Arquitectura*, c'est-à-dire à l'école de son père et du turinois G.-B. Sacchetti, il ne pouvait avoir grande originalité ; il apportait à Parme l'esprit de l'architecture composite mi-française et mi-italienne qui avait triomphé en Italie même avec Fontana et qui s'était implantée en Espagne avec la nouvelle dynastie. Dès le début de 1750, il traçait les plans des nouvelles façades du Palais principal de Parme. De ce palais il ne reste plus rien aujourd'hui. Il se trouvait adossé au vaste édifice de la Pilotta et quelque peu perdu dans un ensemble de maisons modestes, de couvents et d'églises dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par le jardin qui s'étend devant la Préfecture, ancienne demeure construite pour Marie-Louise d'Autriche. Seule l'imagination peut reconstituer l'œuvre de F.-A. Carlier. La façade principale donnait sur l'église Saint-Dominique, elle était à deux ordres de fenêtres encadrées de moulures de brique ; le portail s'élevait entre deux pilastres d'ordre ionique qui se continuaient au premier étage au-dessus

---

par M. Giovanni MARIOTTI, sénateur du Royaume, au nom de la *Deputazione provinciale* de Parme. — Voir aussi Stefano FERMI, « Battaglia perduta? (A proposito delle nostre rivendicazioni artistiche) ». *Aup.* mai-juin 1924, p. 150-152.

28. C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 294.



d'une base attique; les fenêtres aux deux côtés et au-dessus du portail étaient décorées d'une ornementation spéciale et toutes celles du premier étage étaient à balustrade de fer forgé. L'architecte avait dessiné aussi les motifs décoratifs, volutes et cartouches, feuillages et trophées à reproduire en stuc.

En stuc également les ornements de l'intérieur, imaginés par Carlier et exécutés par deux entreprises différentes dont une portait le nom de Carlo Bossi. Les moulures et attributs de la voûte, les encadrements des portes et des fenêtres étaient dorés<sup>29</sup>. Tous ces travaux furent assurés par un certain nombre d'artisans du pays et par d'autres appelés de France, notamment pour la sculpture sur bois. On avait paré au plus pressé, aux appartements des souverains; mais il restait encore fort à faire. Ni les artistes de Parme, maîtres-maçons plus qu'architectes, ni même Carlier ne pouvaient suffire à l'importante besogne qui allait s'étendre à toutes les autres demeures ducales. Carlier s'était marié en 1750 avec Catherine-Marguerite Boudard, sœur du sculpteur, il en avait eu une fille le 31 août 1751; il semble qu'il n'ait pas tardé à regagner l'Espagne; en tout cas, il mourut en 1760 à Bayonne et le registre des sépultures de la paroisse Notre-Dame de cette ville lui donne le titre d'architecte du roi d'Espagne demeurant habituellement à Madrid<sup>30</sup>.

Comme la Régence de Toscane avait nommé quelques années auparavant Jadot directeur général des Bâtiments royaux et des Bâtiments publics<sup>31</sup>, Dutillot ne tarda pas à vouloir attacher à la cour de l'Infant un architecte de valeur et qui fût à son service exclusif. Dès 1751, il avait fait entreprendre des recherches à Paris par Bonnet qui avait mis tous ses amis en quête aussi discrètement qu'il se pouvait. Il ne fallait pas « un sujet protégé qui selon l'ordinaire serait un sot ». Ainsi s'exprimait le banquier<sup>32</sup> qui avait été en pourparlers d'abord avec Lancret,

29. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1916, p. 340.

30. « Artistes français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (1681-1787). Extraits des comptes des Etats de Bretagne réunis et annotés par le marquis de GRANGE DE SURGÈRES ». Publication de la Société de l'Hist. de l'Art français. Paris, Charavay, 1893, p. 42.

31. A. S. F. Papiers de la Secrétairerie d'Etat sous la Régence de François I<sup>er</sup>. 727, *filza* I, n° 5.

32. Bonnet à Dutillot, 9 janv. 1753. A. S. P. *Cbf.* 41.

un neveu du peintre; mais cet élève de Jean-Michel Chevotet avait été dissuadé par son maître de s'expatrier et il ne fallait pas le regretter: il avait « la langue épaisse » et n'aurait pas pu enseigner à l'Académie de Parme comme c'était l'intention de Dutillot. « Vous me demandez, continuait le correspondant « parisien, tant de qualités dans cet architecte que je crains fort « de ne pouvoir réussir... Je verrai encore au sujet de M. « Franque<sup>33</sup>, on m'assure qu'il n'a pas été avec M. de Vandières; « il y a aussi M. Péricard qui y a été, mais qui du côté de la « conduite et de la capacité n'est pas notre affaire; il y a un « nommé Soufflot que l'on dit bon, mais je le crois fixé à « Lyon ».

Baldrighi suivait une autre piste, qui devait être la bonne: « Il m'a indiqué un jeune homme de trente ans, excellent sujet, « qui est estimé généralement, qui sait même son art par principes et parle assez bien pour bien professer, qui est musicien « et rangé et qui, dit-il, n'a pas d'autre défaut que d'être bavard, « de se vanter et de prôner ce qu'il fait, mais où trouver un « homme parfait? Je m'en informerai cette semaine à M. « Contant<sup>34</sup>, à Boucher, à M. de Caylus surtout qui est un « homme très vrai, très connaisseur, ami intime de M. Mélot « par qui je saurai à quoi m'en tenir. Il se nomme Petitot ». Caylus et Mélot connaissaient parfaitement ce sujet. L'artiste avait gravé déjà une partie des *Antiquités* du comte; il avait eu l'occasion d'éclaircir, avec le bibliothécaire du Roi, quelques points de l'architecture ancienne. Pendant que Dutillot s'enquerrait auprès des artistes de Parme et apprenait de J.-B. Boudard que Petitot avait été élève de Soufflot et que c'était un garçon de mérite<sup>35</sup>, Bonnet s'entendait avec les amis de l'architecte et continuait à envoyer les meilleurs renseignements: « c'est un « jeune homme de 28 à 30 ans, petit comme moi et presque

---

33. A l'ordinaire suivant (15 janv.), Bonnet écrivait qu'au dire de Baldrighi Franque était capable mais bavard, ajoutant: « Il est établi ici et on ne croit pas qu'il voulût quitter; il a un frère à Avignon que l'on dit un fort mauvais sujet ». *Ibid.*

34. On verra ci-dessous, p. 504, que Contant était en relations avec Bonnet et avait travaillé déjà pour la cour de Parme. C'était lui qui avait fait l'éloge de Lancret l'architecte et qui l'avait représenté comme le meilleur sujet à appeler à Parme.

35. Dutillot à Bonnet, 20 janv. 1753. *Ibid.*

« aussi bien fait, trop blond, la physionomie très fine, parlant « bien et ayant les façons d'un homme de la bonne compagnie ». Point bavard, d'ailleurs : le premier renseignement provenait d'une confusion sur les personnes<sup>36</sup>. Par la correspondance de Caylus nous savons la part que l'antiquaire prit à l'engagement de l'artiste et avec quel regret il le vit partir. Dutillot écrivit à Bonnet « une lettre digne du grand Colbert ». Le banquier la lut à Petitot qui en fut enchanté et qui répondit lui-même, demandant seulement un délai de quelques mois en vue d'achever certains travaux entrepris pour Caylus et pour d'autres. Tout ayant été réglé, traitement de 5.000 livres de France, logement, frais de voyage, le jeune homme quitta Paris le 16 avril 1753 et gagna Parme par Lyon et Gênes<sup>37</sup>. Un décret du 24 décembre 1753 le nomma Architecte des Bâtiments de S. A. R. et l'agrégea à son armée avec le titre d'ingénieur militaire.

Comme nombre d'artistes de l'ancien régime, Mansart, Le Nôtre, de Cotte, Gabriel, Carlier, pour s'en tenir à l'architecture, Ennemond-Alexandre Petitot appartenait à une famille qui cultivait dans son sein une glorieuse tradition artistique. Originaires de Bourgogne, ses ancêtres avaient donné le jour à Paule Petitot qui fit son apprentissage de sculpteur à Lyon, fut de plus architecte et menuisier, voyagea en Italie, se fixa à Genève et y fit souche d'artistes. Simon Petitot, le père de celui qui nous intéresse, né à Dijon, était également architecte et ingénieur. Avant de mourir à Montpellier en 1746, il avait longtemps habité Lyon, où il avait construit une machine sur le Rhône pour alimenter les fontaines monumentales de la place Louis le Grand<sup>38</sup>, plus connue sous le nom de Bellecour. De son mariage avec Catherine Blanchet, fille d'un échevin lyonnais, il eut trois enfants. Le premier fut magistrat. Le second, militaire, mourut pendant la guerre de Succession

---

36. Bonnet à Dutillot, 29 janv. et 5 fév. *Ibid.*

37. Bonnet à Dutillot, 16 fév. (et pour les conditions de l'engagement 22 janv.), 1753. *Ibid.*

38. M. AUDIN et E. VIAL, « Dictionnaire des Artistes et ouvriers d'art du Lyonnais », II, 112. — Sébastien CHARLÉTY, « Histoire de Lyon », Lyon, Rey, 1903, p. 158. — A. KLEINCLAUSZ, « Lyon des origines à nos jours. La formation de la cité », Lyon, P. Masson, 1925, grav. de la p. 238.



d'Autriche. Ennemond-Alexandre, le troisième, naquit le 17 février 1727 à Lyon.

Sur ses jeunes années, sur ses études et sur sa vocation artistique, certains récits de famille semblent avoir brodé une légende gracieuse mais peu vraisemblable. Ces différents récits ne concordent pas dans tous les détails<sup>39</sup>. Nous n'avons pas à les discuter ici. Admettons seulement qu'ancien élève des Jésuites de Lyon, destiné par son père à l'état ecclésiastique, il ait manifesté son aversion pour cette carrière et marqué sa préférence pour le dessin et l'architecture. C'est un fait que Petitot travailla sous la direction de Soufflot et qu'il se distingua au point de remporter en 1745 le premier prix d'architecture sur le sujet mis au concours : un phare, après avoir « exercé par études depuis plusieurs années à l'Académie royale établie au Louvre ». Il ne lui restait que d'aller se perfectionner à l'Académie de France à Rome en même temps que Moreau et Hazon. Il y fut pensionnaire de mai 1746 à avril 1750, à la satisfaction du directeur, le peintre de Troy, qui témoignait de son application et le jugeait en fin d'études très bon sujet et très digne de la protection de M. de Tournehem, Surintendant des Bâtiments<sup>40</sup>.

De Rome et des autres parties de l'Italie qu'il avait pu visiter, Petitot rapportait de précieux cartons. Il devait conserver devant son imagination d'artiste la vision des grands monuments de l'antiquité classique et de la Renaissance. Il rentrait en

39. Voir la longue note donnée par Ch. NISARD, « Corresp. inédite du comte de Caylus », I, 314-316, d'après les renseignements communiqués par le comte T. de Mont-Louis, petit-neveu de l'architecte ; et le court récit rapporté par M<sup>lle</sup> Emma MONTI, « L'Art du XVIII<sup>e</sup> siècle franç. à Parme », p. 272, sans indication de source. Renvoyons à ce propos à un mémoire inédit de la main du p. ANTONIOLI, « Cenni sulla vita di Edmondo Alessandro Petitot, Architetto della Real Corte di Parma », conservé à la Bibliothèque Communale de Correggio (*Scaf. I, fila 5<sup>a</sup>, cartella N° 105*) et à un des Manuscrits MOREAU de SAINT-MÉRY de la B<sup>que</sup> Palatine de Parme (*Ms 550*). Signalons enfin l'article d'Adolphe LANCE dans son « Dictionnaire des architectes français », Paris, V<sup>te</sup> A. Morel, 1872, II, 202-203.

40. Brevet d'élève architecte à l'Académie de Rome pour le S<sup>r</sup> Petitot, du 6 janv. 1746 ; De Troy à Tournehem, 3 août 1746, 24 janv. et 28 mai 1748, 15 avr. 1750. « CORRESP. des DIRECTEURS... » X, Paris, Charavay, 1900, p. 90-91, 118, 140, 150, 205-206. Le projet de Petitot présenté en 1745 est reproduit dans « Les vieux grands prix gravés ». Paris, Vincent, s. d.

France à vingt-trois ans, au moment où le futur marquis de Marigny faisait avec Soufflot et Cochin ce voyage d'Italie qui devait avoir des conséquences heureuses pour les destinées de l'architecture française, au moment où Jacques-Ange Gabriel allait entreprendre la construction de l'Ecole Militaire, où le délicat hermitage de Fontainebleau préludait à la série de ces constructions harmonieuses et pures dont le Petit Trianon et Bagatelle restent les types accomplis. Les conseils que Cochin le jeune allait prodiguer aux architectes dans les colonnes du *Mercury*, ne pouvaient que confirmer la jeune expérience de notre artiste, respectueux de la ligne, porté à la plus classique ornementation. Ses contemporains en eurent la preuve dans la chapelle qu'il exécuta à Notre-Dame pour la famille d'Harcourt, chapelle que devait compléter le trop dramatique tombeau sculpté par J.-B. Pigalle, et que Viollet-le-Duc devait *reconstituer* à sa manière un siècle plus tard.

Un champ très vaste s'ouvrait à Parme à l'activité de Petitot. Il fut dans la petite capitale bourbonnienne et surtout dans les *luoghi di delizia* des Infants, notamment à Colorno, ce que Charles Lebrun avait été à Versailles au siècle précédent. Un peintre avait pu, dans le vaste ensemble conçu pour abriter la gloire du Grand Roi, être le régulateur de toutes les formes d'art; il avait non seulement exercé une domination indiscutée sur la peinture, la statuaire, les arts de la décoration, mais encore fourni des suggestions aux architectes pour la disposition intérieure des bâtiments. Dans un cadre plus étroit, l'ancien élève de Soufflot fut à son tour le grand animateur, donna aux sculpteurs et aux jardiniers le dessin de leurs statues, de leurs allées et de leurs bosquets, aux artistes du stuc et aux ébénistes les modèles les plus précis, aux feronniers et aux ciseleurs les motifs d'ornementation. Cet architecte pratiquait non seulement le compas mais le burin, la sanguine comme le lavis, la gouache comme l'eau-forte. Il sut concevoir des édifices grandioses et réaliser des merveilles délicates de dessin et de gravure.

Le Palais de ville des ducs de Parme avait été restauré tant bien que mal; au-delà de la Parme, le Palais du Jardin avait pu être habité dès 1750. Mais le premier ne tarda pas à menacer ruine et les dimensions du second se révélèrent alors insuffisantes. D'autre part, le Jardin ducal exigeait aussi les soins de

Dutillot et de l'architecte. La cavalerie impériale y avait campé au cours de la guerre de Succession d'Autriche; les arbres avaient alimenté les feux de bivouac et les matériaux du pavillon dû à la générosité du *Custode* de la Colonie Arcadienne avaient servi de bois de chauffage aux officiers. Au dire du chroniqueur Sgavetti, ce parc avait fait à don Philippe l'effet d'une dépendance de prison<sup>41</sup>. Sans doute Dutillot, par l'intermédiaire de Bonnet, avait-il reçu de Pierre Contant d'Ivry les plans nécessaires à une reconstitution. Cet artiste avait déjà travaillé dans le même ordre pour le duc d'Orléans; il devait encore, au cours de sa carrière, dessiner les jardins de l'*Ermitage*, terre du duc de Crouy, près de Valenciennes, de la *Butte* de Brimborion-Bellevue, propriété de M<sup>me</sup> de Coislin. Les esquisses qu'il envoya à Parme devaient être complétées par des mémoires explicatifs que le trésorier ducal n'obtint qu'à grand peine. Et ce fut à Petitot, dès son arrivée, à réaliser sur le terrain et à compléter le plan de l'architecte jardinier<sup>42</sup>. Bientôt l'ancien asile de verdure retrouva la splendeur qu'il avait en 1731, avec son allée centrale conduisant à la Pêcherie, ses deux allées latérales dont une était dominée par les murs de la ville, ses bocages et ses charmilles.

Dutillot, sur les indications peut-être de Carlier qui avait vu à Saint-Ildefonse les œuvres de René Carlier, avait songé d'abord à orner le jardin de statues de plomb, mais les conseils tant de Bonnet que de Petitot l'engagèrent à faire exécuter par Boudard une série de marbres. Avant longtemps les pasteurs d'Arcadie retrouvèrent, complété et embelli, le siège de leurs réunions champêtres. Sur une légère éminence dominant d'une part la pièce d'eau et de l'autre un amphithéâtre de gazon, non loin d'un ruisseau murmurant, l'architecte, utilisant ses souvenirs

41. U. BENASSI, « G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 342. Voir aussi la monographie de M. Cesare ALCARI, « Il Giardino pubblico di Parma ». Parme, *La Bodoniana*, 1925.

42. Bonnet à Dutillot, 6 nov. 1752: « J'attends avec impatience de « savoir si vous êtes satisfait des réponses et explications de M. Contant « qui continuera à me donner celles dont vous aurez besoin. Je crois « devoir lui donner 25 louis »; 29 janv. 1753: « M. Contant a la goutte depuis un mois, il n'a pas pu travailler, aussitôt qu'il le pourra, il achèvera notre affaire... »; 20 fév. 1753: « M. Contant n'a point la goutte et ne finit point. C'est terrible ». A. S. P. Cbf. 41 et Série *Mappe*, où sont conservées les maquettes de l'artiste.



romains et peut-être transportant dans la réalité architectonique quelque dessin naguère gravé pour M. de Caylus, édifia de poétiques vestiges : un petit temple circulaire de douze colonnes isolées d'ordre dorique, dont quatre semblent détruites par le temps, et surmontées d'un reste de voûte en caissons. Cette reconstitution dont on admire l'harmonieuse exactitude orne encore le Jardin public de Parme ; mais les années et l'indifférence des hommes n'ont que trop ajouté au caractère de ruine imaginé par l'artiste<sup>43</sup>.

Dutillo ne pensait pas seulement à la satisfaction des princes, des courtisans, des poètes férus d'idylle à l'antique. La population, selon lui, avait droit à ses promenades et à la jouissance des yeux. Au midi de la capitale, un espace était libre entre la citadelle d'Alexandre, le plus guerrier des Farnèse, et les dernières maisons de la cité. C'est là, en bordure de la porte conduisant aux Apennins, que fut tracé le Jardin botanique. Mais déjà le ministre et l'architecte, *urbanistes* avant la lettre<sup>44</sup>, avaient établi au long du rempart l'avenue plantée d'arbres, ornée de bancs de marbre, qui subsiste encore avec son caractère de noble grandeur. Dans la conception de Petitot comme des véritables artistes, le regard ne devait pas aller se perdre dans le vide. Barrant l'horizon monotone de la plaine émilienne, l'architecte donna pour perspective au *Stradone* un élégant pavillon, aujourd'hui trop abandonné et qui servit alors de café. L'étage disparaît dans la façade en saillie, constituée par un porche en plein cintre flanqué de deux fenêtres. Entre les pilastres latéraux à bossages, deux médaillons plats entourés de guirlandes, le motif qui sera toujours cher à Petitot ; au-dessus de la corniche une balustrade le long de la terrasse à l'italienne et, pour donner de l'élévation au petit édifice, deux vases de marbre continuant la ligne des pilastres. L'originalité de cette construction dut soulever des critiques, puisque Frugoni y

---

43. GI. LOMBARDI, « Per la conservazione del Bosco d'Arcadia nel Giardino ducale di Parma ». *Aup.*, janv.-mars 1915, p. 35. — Disons une fois pour toutes que les plans, coupes élévatoires et perspectives dessinés par Petitot pour la plupart des monuments dont nous parlons sont conservés à l'A. S. P. dans la Série *Mappe*, classée par Amadio Ronchini.

44. Pierre LAVEDAN, « Qu'est-ce que l'urbanisme ? ». Paris, Laurens, 1926.

répondit dans un sonnet bernesque. Quant à lui il louait l'artiste : aux yeux du poète, ce complément architectural de la promenade évoquait, « couronnée des antiques lauriers de l'Attique, l'ombre du grand Vitruve » ; il y voyait à bon droit l'art « purgé de toute erreur »<sup>45</sup>, nous pouvons dire de tout ornement vain, des artifices du baroque dont trop de monuments de Parme portaient la charge encombrante.

Continuant l'ordonnance du tour de ville, Petitot ajusta à la porte de Santa Croce l'entrée monumentale du *Giardino*. Il se servit pour cela d'une petite esplanade qui permettait de contempler la campagne dans la direction du Taro. Dutillot lui avait demandé aussi les plans de la *Porta Nuova* qui se trouvait entre le *Stradone* et le prolongement que l'on projetait ; mais ces deux ouvrages furent interrompus par le départ du ministre. De bonne heure aussi les soins de l'Intendant et ceux de l'architecte des Bâtiments se portèrent sur le centre de la ville. Il ne pouvait être question de refaire la *Piazza Grande*, cœur de l'antique *castrum* traversé par la voie émilienne ; les lignes en étaient arrêtées depuis le moyen-âge, mais Petitot contribua à lui rendre un ordre et une grandeur qu'elle n'avait plus.

L'antique Palais communal dont la tour s'était écroulée avait été reconstruit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les grandes arcades de l'atrium avaient été murées pour y

---

45. « Il Caffè al passeggio del Castello ». « Opere poetiche », III, 263-264. Frugoni louait dans une autre pièce l'œuvre et l'artiste (« Petitot... Dotto autor di cose belle ») IX, 236. — Une des maisons, l'actuel *Palazzo della Riserva* ou *Casino di Lettura*, qui avoisinaient la demeure ducal, avait été adaptée pour servir de *Casino* aux courtisans et aux gens de condition. Dans une lettre écrite en 1764, Paciaudi annonçait la chose à Caylus qui suivait de loin son protégé : « Ne parlons plus de Petitot. Il vient de faire un bâtiment pour les assemblées de la noblesse, dont le portail vous ferait plaisir. Il serait à souhaiter qu'il fût sur une grande place et non dans une rue étroite ». A. SÉRIEYS, « Lettres de Paciaudi », lettre LXXIV<sup>e</sup>, p. 317. Une aile du même édifice abritait les bureaux de la Secrétairerie d'Etat. Le café de l'avenue de la citadelle, achevé en 1767, était tenu par un particulier, Gamboni, dont parle *Comante* et c'est au Palais de la Réserve, contrairement à ce qu'assure M<sup>lle</sup> Monti (p. 274), que Coyer et La Lande purent être reçus au Cercle de la Noblesse. — Les amateurs d'art s'élevaient récemment contre le projet de démolir le *Casino* du *Stradone*. Voir Giovanni COPERTINI, « Un minacciato vandalismo », *Cronache d'Arte*, janv. 1926.

abriter la garde et une partie des locaux servait de douane. En 1760, cette clôture inesthétique fut abattue. L'édifice retrouva son caractère et son utilité, à la grande satisfaction de la population et de Fugoni, son interprète,

*Piace un Atrio che difende  
Sott' ogn' arco maestoso  
I passeggi e le faccende  
Dal nemico ciel piovoso.*

*Viene Cerere nudrice<sup>46</sup>  
Dove Marte fu custode  
Ed un cambio sì felice  
Và sull' ali della Lode<sup>47</sup>.*

Le *Palazzo del Governo* qui ferme la place sur sa plus grande étendue eut sa façade refaite : les fenêtres du premier étage s'ornèrent de frontons en arc, sauf celle du centre, au-dessus de la voûte d'entrée, qui eut un fronton triangulaire et qui fut surmontée d'une niche destinée à une vierge de Boudard. La façade de l'église Saint-Pierre s'érigea sur la même place. En 1769 enfin, pour laisser une trace monumentale du mariage du prince, qui sanctionnait l'union entre les Bourbons et les Habsbourg, un Autel de l'Amitié s'éleva sur un côté de la place. Sur cette *Ara amicitiae* la fureur populaire immola en 1859 un officier considéré comme un agent de l'Autriche et le monument fut enlevé. Nous ne le connaissons plus aujourd'hui que par un tableau du peintre parmesan Luigi Marchesi qui représente la Grand'Place telle qu'elle était en 1852<sup>48</sup>. Mais cette composition rend mal l'harmonie des proportions entre ce fût de colonne sur sa base cubique et les lignes générales de la *Piazza*<sup>49</sup>.

---

46. Le portique servit dès lors de marché aux grains.

47. « Epistola scritta dopo le solenni feste dell' Augustissimo spozalizio celebrato nella Real Corte di Parma » (à Algarotti, 25 sept. 1760). « Opere poetiche » X, 522.

48. Conservé au Musée de Parme. Une maquette en bois est possédée par le Musée de Colorno. Voir encore la publication qui parut à l'époque par les soins de Bodoni à peine installé à Parme : « Ara Amicitiae. Parmæ in Foro Maiori VII. Idus Junii CIO IOCCLXVIII », avec une description en italien et en français (Dessin de Petitot gravé par Bossi, gravures de Ravenet le fils et de Baratti). Voir Planches X et XI, p. 480 et 496.

49. Signalons dans l'ordre de l'architecture civile une autre construction de Petitot aujourd'hui bien oubliée, menacée même de destruc-



Fort connues des étrangers qui ont visité Parme, les belles galeries de la Bibliothèque Palatine sont également l'œuvre de Petitot. Bien avant l'architecte antiquaire Le Roy, créateur du petit Temple de l'Amitié du Parc de Betz, avant Carmontelle et sa Naumachie de la Folie-de-Chartres à Monceau (1778), notre artiste avait doté le Jardin ducal des fausses ruines du Temple d'Arcadie. De même, longtemps avant Boulée, archéologue en action, il devait adapter à une cité des livres le type basilical. S'il le réduisit à une seule nef, c'est qu'il lui fallait utiliser les longs vaisseaux du Palais de la Pilotta, édifice tout en hauteur dans la partie que l'on entendait consacrer à la Bibliothèque. Dès 1762, Dutillot envoyait au p. Paciaudi à Paris les premiers plans pour la disposition des locaux. L'architecte et l'archéologue étaient d'accord : c'eût été un barbarisme de morceler la galerie. Avant la fin de l'année suivante, l'aménagement et la décoration se dessinaient. Le bibliothécaire en écrivait à Caylus qui demandait à avoir un croquis<sup>50</sup>. Si la mort ne l'eût emporté trop tôt, l'auteur des *Antiquités* eût certainement goûté la sévère ordonnance de la voûte en caissons peints, des longs casiers en noyer ciré interrompus par des ouvertures monumentales, de la corniche qui s'arrondit en cintres puissants au-dessus des portes, des sobres moulures en entrelacs, des guirlandes de laurier qui descendent au long des pilastres de bois, des urnes classiques dont la coupe légère surmonte ces mêmes pilastres, des cartouches de marbre noir encadrés de motifs en stuc et qui disent dans le beau latin du p. Paciaudi les fastes de cette institution (Planche VI).

Le Jardin ducal ayant repris figure de jardin, il fallait donner l'ampleur voulue au palais construit sous Octave Farnèse par Giovanni Boscoli. Petitot avait eu tout le loisir de préparer un agrandissement dont il était question déjà en 1755. Douze ans plus tard, les travaux commencèrent. Ils furent rapidement

---

tion par le projet d'aménagement des quais de Parme. C'est le siège actuel des Archives notariales, édifié sur la place de la *Ghiaia* (ou de Grève) pour la Cour d'appel et le Tribunal suprême de revision.

50. Paciaudi à Dutillot, lettre citée sans indication de date par F. ODORICI, « Memorie storiche della Nazionale Bibliot. di Parma », p. 353-354. — Caylus à Paciaudi, 19 sept. 1763. Ch. NISARD, « Corresp. inédit. », I, 348.

menés. Les deux ailes en saillie furent prolongées à leurs deux extrémités dans le même esprit que le corps principal. Seules, au-dessus d'une platebande, les fenêtres du second étage eurent une hauteur plus grande que celles de l'attique primitif. Quant à celles du premier, elles s'ornèrent de guirlandes au souple départ et retombant plus épaisses au tiers de la hauteur. La façade sur les champs fut refaite avec un nouveau balcon monumental et l'intérieur décoré dans le goût du jour, en sauvant tout ce qu'il était possible des fresques des Carrache.

Sur Colorno, le jugement de Carpintero et de Madame Infante à un an de distance concordent en substance. Le ministre espagnol, à peine arrivé dans les duchés, écrivait que don Philippe se plaisait aux promenades vespérales *en los amenos y deliciosos jardines de este bello Palacio*. Il ajoutait que les lieux se ressentaient encore des déprédations autrichiennes, mais conservaient de beaux restes de leur antique splendeur. « Colorno, écrivait de son côté la duchesse à M<sup>me</sup> de Luynes, « pourrait devenir très joli avec une personne de votre goût ; « il y a peu de réparations à y faire pour y habiter, mais « beaucoup pour le rendre comme il pourrait être »<sup>51</sup>. Au bout de cinq ans, Louise-Elisabeth pouvait écrire que le délicieux et admirable Colorno augmentait de prix à chaque heure<sup>52</sup>. La dame d'honneur de Marie Leckzinska n'était pas passée par là ; mais le goût réuni de Dutillot et de Petitot avait suppléé. Le Parc et le Potager refaits, on avait pu s'occuper des bâtiments. L'architecte ducal devait consacrer une grande partie de son activité à la décoration intérieure du Palais, à l'aménagement des appartements et des salles d'apparat, du petit théâtre de cour, à la construction de l'église paroissiale qui servit aussi de chapelle au pieux Ferdinand. Soucieux toujours de la ligne, l'artiste contribua à dégager et à parfaire l'ensemble architectural de l'ancienne forteresse. Sur la place d'accès il fit démolir les maisons qui masquaient l'édifice ; et, face aux jardins, il construisit le monumental escalier dont les deux volées

---

51. Carpintero à Carvajal, 27 juil. 1749. A. G. S. Est. 5156. — « Mémoires » du duc de Luynes, X, 405.

52. L'Infante à Vauréal (évêque de Rennes, ancien ambassadeur en Espagne), 26 avr. 1755. Lettre citée par C. STRYIENSKI, « Le gendre de L. XV », p. 382.

aboutissent par paliers à une terrasse sur voûte ; c'est le perron de la façade intérieure.

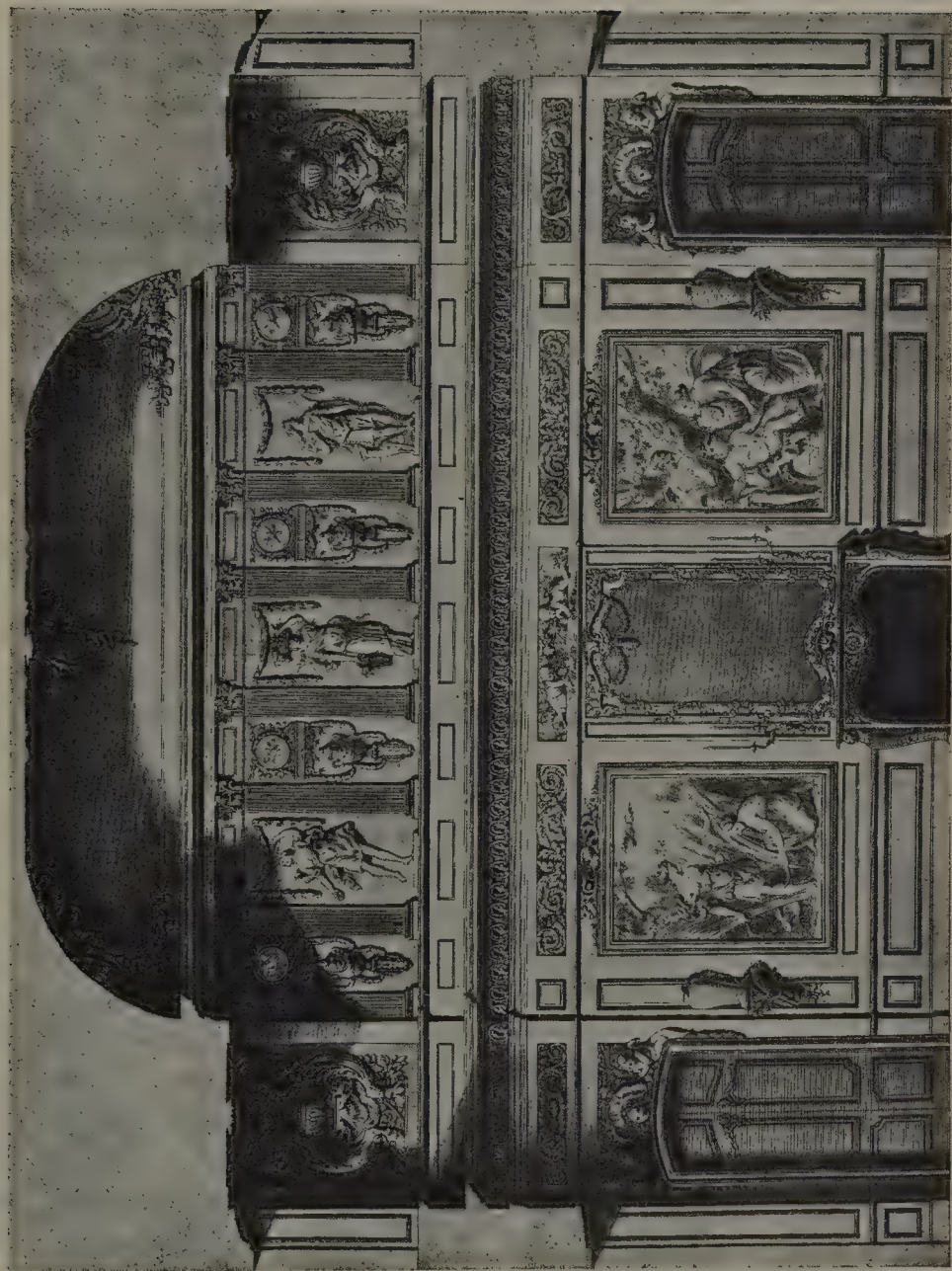
A Colorno également, Petitot dressa la Vénérerie royale, petit bâtiment oblong à deux ordres, avec des pilastres en bossages montant jusqu'à la corniche légère surmontée d'une balustrade pleine. Comme dans les *Petites maisons* et les *Folies* des alentours de Paris, toute la grâce de ce rendez-vous de chasse est dans les proportions et la finesse du dessin. Là encore, l'architecte fut un précurseur : pour se servir d'un terme approximatif mais clair, on peut dire qu'il préluda au style Louis XVI. Plus tardive, la construction du *Casino dei boschi* dans la campagne de Sala, accentuait cette évolution. C'est, loin des grandes routes, un domaine devenu aujourd'hui propriété privée. L'antique château fort de Sala, trop délabré, avait été déserté dès le temps de don Philippe pour le petit pavillon situé au milieu des chasses ducalcs. Cet asile solitaire devint, après 1775, le séjour favori de l'Archiduchesse Infante et Petitot bâtit dans ce cadre à la Rousseau une forte maison de plaisance où la sévérité toute classique des lignes extérieures était compensée par la fantaisie de la décoration des appartements<sup>53</sup>.

Pendant plusieurs années, Dutillet rêva d'un palais ducal qui aurait dignement remplacé le pauvre édifice remanié par Carlier et dont la solidité apparaissait douteuse dès l'année 1755. La construction projetée aurait donné la mesure d'Ennemond Petitot. A la mort de don Philippe et en prévision du mariage de don Ferdinand, le ministre fit étudier par l'architecte les plans qui furent approuvés par décret du 2 août 1766. On commença par démolir de nombreuses maisons sur l'emplacement choisi. La première pierre fut posée le 5 mai 1768 avec une inscription latine du p. Paciaudi. Mais au moment où les fondations sortaient de terre, prêtes à recevoir les blocs

---

53. On y voit un grand salon du rez-de-chaussée dont toute la rocaille, qui répond au style de l'époque, est faite de coquillages de couleurs et de formes diverses, mastiqués de stuc. Et ce *rococo* n'est pas déplaisant. Le *Casino dei Boschi* fut inauguré le 25 août 1789, jour de la fête de Louis XVI et de don Louis, prince héréditaire de Parme (Matallana à Floridablanca, 29 août 1789. A. H. N. Est. 4.420). Le pavillon de Petitot a été complété au temps de Marie-Louise par une série de bâtiments dont une de ces longues colonnades basses qu'affectionnait l'ancienne impératrice des Français.





Décoration du Grand Salon de Colorno

Coupe dessinée et gravée par Ennemond PETITOT

Voir p. 546-547.



de marbre taillés pour servir de base, la construction dut être interrompue pour raisons d'économie. Et Parme n'eut jamais aux abords de l'imposante *Pilotta* que l'insignifiant palais construit sous Marie-Louise. Quiconque connaît la ville et a pu examiner les plans et les vues élevatoires de Petitot<sup>54</sup> doit regretter que le projet grandiose n'ait pu être exécuté : il comportait, en face d'une grande place publique ornée d'une statue d'Henri IV, l'ancêtre des Bourbons, le corps principal d'une belle venue architectonique, deux places d'armes fermées par des grilles monumentales et, par delà, deux ailes dont une aurait abrité les services de l'administration ducale. Ensemble qui eût rappelé, sans souci exagéré de symétrie, les perspectives versaillaises ou nancéennes.

Dans l'architecture religieuse, l'artiste lyonnais a pu produire un chef-d'œuvre d'harmonie et de goût ; mais ce fut à Colorno où l'espace était libre et où il n'était pas gêné par les constructions existantes. Dans la capitale, il fut amené à refaire deux façades d'église. L'abside assez pauvre de *San Pietro* aboutissait à un côté de la Grand'Place. Quand Dutillot fit remanier le centre de la ville (1760-1761), il demanda à l'architecte ducal de transformer cette église. L'abside devint la façade, mais il fallait compter avec les deux maisons avoisinantes qui ne laissaient que quelques toises de développement. Sur deux hauts piédestaux l'artiste dressa quatre fortes colonnes corinthiennes, encastrées pour un quart dans la muraille, enserrant deux à deux une niche classique en demi-coupole et supportant un entablement surmonté d'un attique orné d'une tiare, de palmes et de couronnes (Planche XI). Deux statues de Saint Pierre et de Saint Paul devaient s'élever dans le prolongement des colonnes, mais ne furent jamais exécutées. Avant Chalgrin, Petitot réintroduisait dans les édifices religieux la pureté des lignes gréco-romaines. En 1778, il remania la façade de *Sant' Ambrogio*, mais suivant un dessin moins net. Quant à l'église de *San Liborio* édifiée à Colorno et consacrée en 1796,

---

54. Ces dessins ont été gravés sur cuivre par le parmesan Giuseppe Patrini. Voir les deux plans publiés par Emilio CASA à la suite d'un article intitulé « Un progetto del cavaliere architetto Ennemondo Petitot de Mont-Louis per edificare in Parma un palazzo ducale (1766-1769) ». *Aspp.* Vol. III, 1894 (1897), p. 27-36.



elle a été décrite et illustrée jusque dans ses moindres détails par M<sup>lle</sup> Monti. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer à cette étude<sup>55</sup>. Ce qui frappe le plus, c'est l'unité de conception qui a présidé pendant près de trente ans à une construction où se reflètent les tendances fondamentales de deux époques, mais fondues dans l'harmonie d'un vigoureux talent de transition.

Six ans après l'achèvement de *San Liborio*, Petitot mourait à Parme (3 février 1801). Il repose encore dans l'église de Saint Jean l'Évangéliste où une inscription dit ses mérites<sup>56</sup>. S'il ne put assister au triomphe du néo-classicisme qu'il avait préparé, l'architecte avait connu tous les honneurs de son siècle : décoré de l'ordre de Saint Michel en 1760, il avait été ennobli par le roi de France, puis par le duc de Parme<sup>57</sup>. L'Académie royale de Peinture et de Sculpture en 1760, et en 1769 l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon l'avaient nommé membre associé. Surtout il avait été l'un des professeurs les plus brillants et les plus écoutés de l'Académie des Beaux-Arts créée par don Philippe. Il put y avoir certains conflits d'attributions et quelques piques entre le premier Secrétaire perpétuel et le *professore con voto*<sup>58</sup>, mais les poésies de Frugoni montrent que celui-ci finit par accepter avec enthousiasme les conceptions artistiques de Petitot. Si l'abbé Peroni, peintre académique et architecte du baroque, empêcha son heureux rival de faire adopter en 1761 un projet de remaniement pour la façade de San Vitale<sup>58</sup>, le maître ne tarda pas à conquérir une autorité indiscutée. Dans les premières années de l'Académie, Dutillot demandait à Frugoni d'insérer dans un discours les réflexions suivantes : qu'il ne pouvait être question encore d'un prix pour l'architecture, « le nombre des élèves

55. P. 278-279 et 28-31. Nous citons ici la *Revue de l'Art* (où il faudra se méfier de quelques erreurs de traduction), mais les illustrations, plus nombreuses, du *Bollettino d'Arte*, pourront compléter le texte auquel nous renvoyons.

56. Ramiro TONINI, « Inscriptiones, Carmina... ». Parme, Paganino, 1830, I, 60.

57. A. S. P. *Indice alfabetico delle Patenti. Parte 1<sup>a</sup>*, f° 186 : privilège de citoyen parmesan, 4-16 juin 1758 ; nomination au titre de comte dans la noblesse de Parme, 1-7 juillet 1789.

58. U. BENASSI, « Curiosità storiche parmigiane », p. 49-53.

ayant été restreint au jeune comte del Medico, à M. Feneulle, à l'abbé Giovanni Furlani ». Ces sujets, ajoute le document, ont répondu aux soins généreux de Petitot, on reconnaît à leurs dessins « la bonté et la sagesse de l'école où ils ont travaillé ». L'émulation doit se développer, et Parme savoir « que dans un étranger comme M. Petitot la république et les élèves trouveront un citoyen »<sup>59</sup>.

Ces premiers élèves de Petitot devaient se distinguer dans la petite capitale. L'abbé Furlani, que Dutillot avait d'abord envoyé étudier à Bologne, travailla en 1768 à copier les dessins du Palais ducal en projet. On connaît de lui des œuvres édifiées sur le *Corso* : l'ancienne Douane attenante au Palais Rangoni, bâtiment très simple correspondant à son objet administratif, et non loin de là le palais construit vers 1770 pour le duc Grillo<sup>60</sup>, édifice en bossages sur toutes ses façades, puissant de ligne et élégant tout ensemble. Le portail surtout est remarquable qui laisse apercevoir le portique de la cour et une perspective en trompe-l'œil ; il est encadré de deux belles colonnes avec ses contre-pilastres d'ordre dorique et en marbre comme tout le soubassement. Quant à Louis-Auguste Feneulle, il alla en 1767 passer quelque temps à Rome comme naguère son maître ; au retour, il fut adjoint par le ministre à Joseph Garnier pour l'Intendance des Bâtiments, dont il devint par la suite Contrôleur. Il a travaillé pour le duc lors des agrandissements et embellissements du Grand Hôpital de la Miséricorde (1782) et pour le compte de certains particuliers. C'est ainsi qu'il construisit vers la même époque le Palais Venturi, passé ensuite aux Pettorelli, près de l'église de Saint-Thomas sur l'ancienne *strada dei Genovesi* (aujourd'hui Via Farini), la rue des ambassades et des grandes familles au temps de Parme capitale.

A côté de ce Français mort avant lui en 1798<sup>61</sup>, Petitot eut

59. Note de Dutillot à Frugoni, s. d. A. S. P. *Cdt.* A. 13.

60. Appelé aujourd'hui Palais Marchi, du nom de son propriétaire. Les stucs du grand salon imitent ceux que dessina Petitot au Palais du Jardin pour être exécutés par Benigno Bossi. Voir Enrico SCARABELLI-ZUNTI, « Cenni storico-artistici di Parma, Palazzo Marchi, alias Grillo ». *Il Diavoletto*, an. II, 1871, 56 et suiv.

61. On voit encore son tombeau à l'église de la Trinità Vecchia, la même qui renferme les restes de Frugoni et de Baldrighi.

d'autres élèves qui répandirent au loin son art ou qui continuèrent à Parme son action. Tels Trombara et Giambattista Ferrari qui furent appelés à la cour de Russie. Le second devait revenir dans sa patrie et collaborer aux importants travaux, entrepris par Marie-Louise. Tel encore Domenico Cossetti, qui mourut en 1802, après avoir professé à son tour à l'Académie de Parme et exécuté dans la ville différents travaux. Tel enfin Donnino Ferrari, qui recueillit les dessins et les plans du maître et continua quelque temps son enseignement dans la maison de *Borgo Riolo* où Petitot avait en 1768 installé son domicile et son atelier.

Petitot avait trouvé pour l'exécution de ses plans des collaborateurs intelligents qu'il avait su former, les architectes Cugini de Colorno, les entrepreneurs Antonio, Carlo et Cristoforo Bettoli. Il avait ouvert la voie à l'école de Canonica qui devait avoir pour représentant dans l'architecture parmesane Nicola Bettoli, l'artiste cher à Marie-Louise. Aussi bien, en dehors de son œuvre inédit de dessinateur, en dehors de ses nombreuses gravures tirées le plus souvent par Bodoni, laissait-il un fruit de son enseignement dans un volume de *Perspectives* aujourd'hui introuvable et qui faisait partie de la bibliothèque du Palais Mancini au temps de Vien<sup>62</sup>, ancien compagnon d'études devenu directeur de l'Académie de France à Rome.

### III.

C'est à Parme qu'a paru l'ouvrage imprimé d'un autre artiste français attaché à l'Infant, l'*Iconologie* de Jean-Baptiste Boudard. C'est un recueil d'environ six cents sujets allégoriques gravés sur cuivre, disposés dans l'ordre alphabétique et accompagnés chacun d'un texte explicatif en français et en italien<sup>63</sup>. Ces trois in-folios parurent en pleine vogue de l'*Ency-*

62. « Etat général des meubles... dressé par M. Vien, directeur, en 1781... ». « CORRESP. des DIRECTEURS de l'Ac. de France à Rome » XVI, 443. — L'ouvrage a été réédité après la mort de PETITOT : « Raisonnements sur la Perspective pour en faciliter l'usage aux artistes ». Paris, 1803.

63. « Iconologie tirée de divers auteurs. Ouvrage utile aux gens de Lettres, aux Poètes, aux Artistes, et généralement à tous les Amateurs des Beaux-Arts. Dédié à S. A. R. l'Infant D. Philippe. Par



*clopédie*. Ils forment comme un développement méthodique à l'article *Allégorie*. Ils représentent bien les tendances d'une époque où tout était mis en système: l'art lui-même devenait philosophe. S'il est l'auteur de cette sorte de traité, Boudard n'a pas eu le temps toutefois de tomber dans le maniérisme moralisateur d'un Greuze, ni dans l'excès de sentimentalité à la Rousseau qui s'observe chez Pigalle.

Le sculpteur qui travailla pendant près de vingt ans pour la cour de Parme est peu connu en France. Si Montaignon et Guiffrey n'avaient publié la *Correspondance des Directeurs de l'Académie de France à Rome*, on ne saurait à peu près rien des origines de cet artiste qui naquit en 1710 à Paris. Nicolas Wleughels annonça le 22 octobre 1733 au duc d'Antin l'arrivée à Rome de Boudard: ce jeune homme avait remporté le premier prix de sculpture au concours de 1732<sup>64</sup>, il était porteur d'une lettre d'éloge et de recommandation de Rottier pour le directeur de l'Académie, mais il se trouvait en mauvais équipage et Wleughels dut, en attendant des secours problématiques de famille, lui assurer logement et subsistance. L'administration des Bâtiments ne devait pas être très ordonnés sous M. d'Antin, puisque celui-ci répondit ne pas connaître Boudard et n'en avoir jamais ouï parler. L'année suivante, Wleughels revenait à la charge en faveur du « pauvre petit Parisien »: « Si V. G. le permet, je lui donnerai une petite chambre et il étudiera; il a beaucoup de dispositions et il y a ici des chambres de reste ». Le fait est qu'aucun premier prix n'avait été décerné ni en 1731 ni en 1733. Mais le Directeur général parisien ne voulut rien savoir: il avait refusé semblable grâce aux protégés de ses meilleurs amis et le Palais de l'Académie ne devait point se transformer en hôtel garni<sup>65</sup>.

En réalité, le lauréat était allé à Rome « sur la parole que

---

J.-B. BOUDARD ». *A Parme, chez l'auteur, MDCCLIX. De l'Imprimerie de Philippe Carmignani*. 3 vol. in-f°. — L'ouvrage eut une seconde édition (sans la traduction italienne de G. Pezzana) à Vienne, chez J. T. de Trattner, 1766 (3 vol. in-8°).

64. « ARCHIVES de l'Art français » V, 291, où il est dit, à tort: « Il n'entra pas à l'Académie et n'a laissé aucun souvenir ».

65. Wleughels à Antin, 22 oct. 1733 et 22 oct. 1734; Antin à Wleughels, 21 nov. 1733 et 5 nov. 1734. « CORRESP. des DIRECTEURS... » IX, 18, 24, 117-119.

M. Boullongne lui avait donnée qu'il entrerait dans l'Académie ». Il n'avait quitté Paris, « où il gagnait », que dans l'idée de « s'avancer ». Et il se soutenait dans la Ville Eternelle à force de sacrifices et de travail. Enfin l'intervention de l'ambassadeur de France, le duc de Saint-Aignan, emporta l'adhésion maussade de M. d'Antin, et Boudard fut admis comme pensionnaire en août 1735<sup>66</sup>. Il devait être à l'Académie le camarade de Guillaume Coustou le fils, rentré en même temps que lui, y connaître Bouchardon et Sdlotz qui continuaient, surtout le second, à fréquenter l'école même après leur sortie; il devait assister au transfert de la glorieuse institution au Palais Mancini, donner en 1739 le modèle des armes du Roi qui ornèrent jusqu'à la Révolution le large balcon dominant le *Corso*, obtenir une prolongation d'un an et quitter Rome au printemps de 1741. « Il est allé à Naples pour quelques ouvrages qu'il doit faire pour M. le marquis de l'Hôpital; après quoi, il se rendra à Paris. Vous trouverez, écrivait J.-B. De Troy à Philibert Orry, Contrôleur général des Finances et Directeur général des Bâtiments, vous trouverez dans ce jeune homme des talents et beaucoup de bonne volonté et d'application ». De Troy reconnaissait à Boudard « beaucoup de génie et de feu ». Et les bureaux des Bâtiments devaient conserver longtemps un souvenir admiratif pour les envois du sculpteur « le plus pauvre de tous les hommes », notamment pour deux de ses copies de l'antique: un buste de *Caligula* et le *Tireur d'épine*<sup>67</sup>.

Comment don Philippe connut-il l'artiste? Les mentions que l'on trouve de celui-ci dans les lettres de Dutillot à Bonnet laissent supposer que le banquier désigna le sculpteur pour

---

66. Wleughels à Antin, 16 nov. 1734, 23 juil. et 25 août 1735; Antin à Wleughels, 8 août et 10 sept. 1735. *Ibid.* p. 122, 187, 189, 192, 197.

67. Wleughels, à Antin, 16 mars, 24 juin et 31 août 1736; De Troy à Orry, 29 mai 1739 et 7 avr. 1741. *Ibid.*, p. 236, 261, 273, 381, 382, 455. — « Observations » de M. d'Angiviller de 1777. *Ibid.* T. XIII, p. 203. — Boudard, fixé à Parme, devait conserver quelques relations parmi les artistes de France. C'est ainsi qu'on lit dans une lettre de Dutillot à Bonnet, du 9 nov. 1762: « M. Adam, peintre du Roi, vous remettra un tableau roulé qu'il envoie ici à M. Boudard... ». A. S. P. *Cbf.* 52. Sans être aussi lettré que Petitot, Boudard ne manquait pas de faire venir des livres de Paris. Bonnet payait un jour pour lui la somme de 105 francs à un libraire (lettre à Dutillot, 8 janv. 1760. *Ibid.* 45).

l'ornement de la cour nouvelle. Tant de jeunes talents, tant d'anciens pensionnaires du Roi s'en allaient alors chercher au loin une fortune qui ne souriait à Paris qu'aux plus protégés comme le second Coustou et dont les faveurs étaient accaparées par les grands maîtres comme Bouchardon. Quoi qu'il en soit, c'est sur la recommandation de Dutillot, secrétaire des commandements de S. A. R., que l'Infant prit J.-B. Boudard à son service dès le dernier séjour de Chambéry<sup>68</sup> et qu'il l'emmena à Parme. Les commandes vinrent à l'artiste lorsque les bâtiments et les jardins ducaux eurent commencé à prendre tournure. Avant de faire exécuter certaines des statues du Jardin de Parme et les cheminées du Palais de Colorno, l'Intendant général envoya l'artiste à Florence où il le mit en relations avec le sculpteur Gaetano Trabalesi. Plus tard il devait encore le charger plusieurs fois d'aller chercher des marbres à Carrare<sup>69</sup>. Dans les derniers jours de 1755, à la veille de se marier, Boudard soumettait à Dutillot un « mémoire d'arrangement » qui donne de précieuses indications sur l'atelier du sculpteur ducal.

« Je demande pour soutenir les frais de mes travaux et de  
 « mon ménage que M. l'Intendant fasse un ordre pour qu'il me  
 « soit compté régulièrement tous les mois à commencer du 1<sup>er</sup>  
 « janvier 1756 la somme de deux mille livres de Parme, sans  
 « préjudice des quatre cents livres que M. le Trésorier me paye  
 « chaque mois sur mes appointements<sup>70</sup> en laissant toujours deux  
 « ou trois mois en arrière.

« Voici les marbres pour les ouvrages que l'on m'a ordonnés  
 « qui ne tarderont pas à être ici. Mes modèles sont préparés ; mes  
 « ouvriers, prêts. Je mènerai le tout avec vigueur ; j'aurai dans

---

68. « Noticia de los decretos firmados por el S<sup>or</sup> Infante » (la nomination courait du 1<sup>er</sup> déc. 1748). A. S. P. *Cbf.* 36.

69. U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1916, 344 et 1919, p. 139. Un de ces voyages prit le caractère de mission confidentielle. Sous couleur de se rendre à Massa avec un de ses aides, Pratique, Boudard devait examiner l'état des chemins entre Sassuolo dans le duché de Modène et les côtes de Toscane, en prévision du voyage qui devait conduire Madame Louise à Gênes. Minute de Dutillot à S. E. (sans doute le marquis Grimaldi), 3 mars 1765. A. S. P. *Cartella Du Tillot*.

70. Le décret du 8 avril 1766 laissa à Boudard son traitement de 4.800 livres ; un autre du 20 mai suivant lui accorda une pension de 3.166 livres « en raison de ses longs et fidèles services et des travaux exécutés pour le service de la R. Casa ». A. S. P. *Der*.



« mon atelier avec moi deux sculpteurs et deux marbriers pour  
« terminer l'*Apollon*, le *Vertumne* et les deux *Vases* environ  
« dans le courant d'une année »<sup>71</sup>.

Comme Petitot, Boudard est nommé professeur à l'Académie de Parme et à l'une des séances solennelles de la Compagnie, Frugoni est chargé de faire savoir que, cette année-là, « il n'y  
« a pas de concours pour la sculpture, les travaux pressés qu'il  
« y a eu dans l'atelier de M. Boudard... n'ayant pas permis que  
« ceux qui sont sous sa conduite essaient en le loisir, et que  
« d'ailleurs parmi les jeunes élèves dessinateurs aucun ne s'est  
« encore déterminé à l'état de sculpteur, que le temps les déci-  
« dera peut-être et qu'ils trouveront dans l'amour de M. Bou-  
« dard pour les arts, et dans le talent que ses études à Rome et  
« son expérience lui ont fourni, ces secours bienfaisants que les  
« artistes savent accorder à l'amour que la jeunesse montre  
« pour les arts »<sup>72</sup>. En 1761, le sculpteur de S. A. R. priait Bonnet d'assurer l'envoi d'une série de moulages commandés à Paris pour les élèves de l'Académie<sup>73</sup>. Le temps aidant, l'enseignement de Boudard avait fini par être apprécié et suivi.

Quant à son œuvre, l'essentiel en est au Jardin de Parme. Malheureusement, ces monuments ont subi les atteintes du temps : l'humidité les a tachés odieusement et les vandales en ont mutilé quelques-uns, tant parmi les quatre qui se trouvent groupés devant le Palais d'été (aujourd'hui Ecole militaire), que parmi

---

71. Le « Mémoire » s'accompagne d'un « compte et devis » montrant que l'avance demandée se trouverait inférieure au montant des ouvrages entrepris : 12.000 livres pour chacune des deux statues, 20.800 pour les deux vases. Boudard concluait en demandant l'agrément des Infants pour son mariage et « une gratification qui viendrait fort à propos en cette occasion ». A. S. P. *Cdt.* A. 13. — Boudard se maria le 2 février 1756 avec Maria Giordani au dire de BENASSI (« G. Du Tillot », *Aspp.* 1916, p. 334, n. 7). Mais les listes des pensions payées par le trésor ducal donnent le nom de Louise Jourdain (avec le chiffre de 6.000 livres), ce qui laisse entendre que le sculpteur avait épousé une Française (*Stato di tutte le persone...* 25 janv. 1774, f° 71 et registres analogues pour les années suivantes. *Cdt.*, s. n°, cart. 14-15). Un rescrit du 20 juin 1765 accorda à Boudard la nationalité parmesane. *Der.* (11). — Outre l'aide-sculpteur Pratique, Boudard avait comme collaborateur l'Italien Franchi.

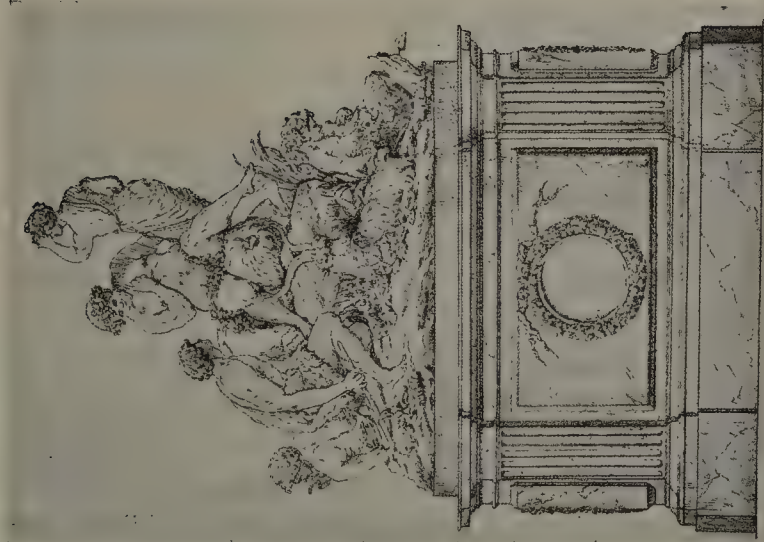
72. Note de Dutillot en vue de compléter un projet de discours de Frugoni, Secrétaire perpétuel de l'*Accademia*. A. S. P. *Cdt.* A. 13.

73. Bonnet à Dutillot, 12 mai 1761. A. S. P. *Cbf.* 46.



Bacchus jeune

(Photo H. Bédarida).



Groupe du Silène et projet de piédestal  
dessinés par Ennemond Petitot.

(Photo G. Lombardi).



Femme à l'urne

(Photo H. Bédarida).

# Statues de Boudard au Jardin ducal de Parme





ceux des allées latérales. Ces marbres sont au nombre de onze<sup>74</sup>. Certains d'entr'eux permettent de définir le style de l'artiste. Dans les deux allées extrêmes, au départ d'un chemin qui coupe le Jardin dans toute sa largeur, se trouvent les morceaux les plus significatifs. Les charmilles s'arrondissent pour laisser place aux quatre statues couplées dont quelques-unes sont parmi les premières que Boudard ait exécutées à Parme. Face au midi, se dresse à la droite du visiteur une femme dont le bras gauche repose sur une construction de rocher. Au-dessus de la hanche qui ressort dans un mouvement gracieux, la main droite ramène sur la poitrine un léger voile. Une ceinture d'étoffe maintenue par une lanière autour des reins se drape sur la jambe droite. La tête inclinée regarde de côté vers le ciel lointain et le vent semble rejeter la coiffure à la grecque. Au pied et légèrement en arrière, une urne dont deux têtes de bélier forment les anses est décorée d'un petit bas-relief représentant, un bestiaire au combat. L'opposition entre ce vase et la statue est caractéristique. Si la figure est digne d'un modèle grec, la pose et le drapé sentent l'école française de la Régence ; l'urne, au contraire, a toute la pureté classique, elle prélude à la décoration de l'époque Louis XVI. En pendant, un *Bacchus jeune* porte la date de 1753. Il s'appuie fortement sur un tronc d'arbre, et plie harmonieusement le genou droit. Vêtu d'un simple voile en écharpe et d'une peau de lion fixée à la ceinture par la main gauche, de sa droite le héros tient des pampres et des raisins dont sa chevelure est également couronnée. La tête tournée sur sa gauche ramène le regard vers la terre et porte un fin visage au pur profil.

A l'opposé, dans l'allée du Nord-Est, un *Zéphyr* et une *Flore* évoquent devant les haies de charme et sous les arbres séculaires les vers de Rémy Belleau :

*Avril, l'honneur des soupirs  
Des Zéphirs  
Qui, sous le vent de leur aile,  
Dressent encore ès forêts  
De doux rêts  
Pour ravir Flore la belle.*

---

74. Dont un petit buste ajouté récemment ; et sans compter les cinq vases dont il va être question. — Une *Femme à l'urne*, qui se dresse aujourd'hui devant la *Scuola Militare*, est reproduite sur notre Planche XIII, ainsi que le *Bacchus jeune*.

L'éphèbe se soulève sur la pointe des pieds d'un élan qui rejette en arrière sa chevelure. Il soutient d'un mouvement délicat une guirlande en arc. Hélas ! il ne lui reste plus que des moignons d'ailes. Détail curieux et qu'on pourrait dire de couleur locale, il émerge d'une fumée de nuages qui semble sortir d'un tableau du Corrège. Quant à la déesse, elle s'appuie sur un haut tronc coupé ; elle regarde vers le Zéphyr voisin et tient comme lui une guirlande, mais plus courte. Le vêtement d'un drapé élégant et souple laisse apparaître les épaules, les seins et toute la jambe gauche allongée, tandis que la droite, d'une ligne très pure, s'incurve au genou. Seul le port de tête, au-dessus d'un cou trop long, paraît un peu forcé.

Au commencement de la même allée, on voit encore une *Femme au dauphin*, signée et datée de 1754, qui certainement imite la sculpture grecque. Le mouvement de ces différents marbres a quelque chose d'apaisé et les expressions ont une certaine indifférence classique qu'on ne retrouve pas dans une composition plus large, le *Groupe du Silène*. Les bergers Chromis et Mnasile tentent de lier le dieu phrygien, tandis qu'Eglé vient lui barbouiller le visage de raisins qu'elle presse. Au-dessus d'une amphore renversée, de petits dieux qui se jouent à travers les herbes et les fruits, au-dessus de colombes effarouchées, toute la scène a une allure dramatique très vive et les personnages se tordent en des mouvements exaspérés qui conviennent peut-être au sujet, mais dont les effets se perdent au niveau d'un massif plat. Le monument, d'ailleurs, n'était pas destiné à l'emplacement qu'il occupe actuellement. Il devait s'élever sur un piédestal dont l'artiste a laissé seulement le dessin et il prit d'abord place dans l'Amphithéâtre d'Arcadie<sup>75</sup>, non loin du Temple de Petitot et de deux petits vases qui subsistent encore (Planches IX et XIII). D'autres vases de Boudard ornent aussi le Jardin. L'un d'eux, monumental, est dû au crayon de Petitot. Il s'érige en arrière de la Pêcherie, au

---

75. Il y fut placé très peu de temps après la mort du sculpteur. Il s'y trouvait encore en 1824 avec le buste de Frugoni dont nous allons parler. P. DONATI, « Nuova descrizione... di Parma », p. 142. — Boudard avait fait le dessin (actuellement dans la collection de M. Gl. Lombardi à Colorno) pour un groupe qu'il projetait de donner en pendant du *Silène*: le *Sacrifice de Cérès*.

milieu d'une pelouse, sur un haut socle aux moulures éminemment classiques : oves, grecque et rais de cœur. Ainsi l'architecte qui s'était trouvé à Rome une douzaine d'années plus tard que le sculpteur entraînait celui-ci loin de Coustou et de Slodtz vers un art plus sec, mais plus pur.

J.-B. Boudard a travaillé aussi pour les Anciens de la Communauté de Parme. Une tradition locale lui attribue le groupe des deux lutteurs géants qui domine la fontaine du Palais Communal ; mais le style de ce morceau d'un vigoureux réalisme à la Puget, sinon à la Michel-Ange, s'accorde assez mal avec la manière de notre artiste. Les historiens de l'art à Parme précisent, d'ailleurs, que cette fontaine d'*Hercule et Antée*, construite au XVII<sup>e</sup> siècle, avait d'abord figuré au Jardin ducal<sup>76</sup>. Une autre statue est bien du sculpteur français, c'est la Vierge placée dans une niche au-dessous de l'horloge du *Palazzo del Governo* au centre de la Grand'Place. Commandée au moment de la restauration de cette façade, elle a été livrée en 1761. Boudard faisait la Commune juge de savoir si elle devait laisser en place le modèle en terre cuite ou faire exécuter en marbre le double qu'il conservait dans son atelier. Le marbre ne fut jamais exécuté et cette vierge, d'une facture toute traditionnelle dans la sculpture française (elle rappelle *Notre-Dame de Grâces* de Coysevox dans l'église Saint-Nizier à Lyon), a pu résister plus que ne le croyait son auteur à « l'inclémence du temps »<sup>77</sup>.

Quand Léopold, margrave de Hesse-Darmstadt, mourut en 1764 à Borgo San Donnino, sa veuve, Henriette d'Este, l'ancienne duchesse de Parme, commanda à Boudard un tombeau où elle entendait reposer à son tour. Ce monument très simple a subi des vicissitudes diverses. Construit pour l'église des Capucins de la petite ville, il dut, quand en 1883 le monastère fut démoli, être transporté dans un oratoire que les religieux avaient fait bâtir à la Crocetta aux abords de Borgo. Et les rares visiteurs s'étonnent de trouver là cet ouvrage d'un artiste français à la mémoire d'un prince allemand, que rien ne rappellerait

---

76. GI. LOMBARDI, « Ercole ed Anteo », *La Democrazia* (Parme), 25 fév. 1903.

77. Boudard aux Anciens de Parme, 14 fév. 1761. Lettre citée par Angelica LINATI, « Parma e la Vergine. Ricerche storiche ». Parme, Ferrari et Pellegrini, 1889, p. 94-95.



expressément sans l'inscription funéraire qui dit sa naissance et ses vertus.

Sculpteur aux multiples talents, Boudard a laissé par contre à l'Académie où il enseigna des morceaux qui conservent les traits de plusieurs personnages de la cour : le duc qui l'avait appelé à son service, la princesse fervente de tous les arts, l'abbé poète et bon vivant. Le buste de Frugoni eut assez de succès pour mériter qu'une réplique en fût demandée par un admirateur lucquois de l'écrivain. Celui-là même dont il a fixé en 1764 la jovialité alourdie par l'âge écrivit alors un poème qui se terminait par cette antithèse toute trouvée : « Un cattivo Poeta — In buon marmo eternato ». Ce portrait, M. Gabriel Rouchès l'a fait connaître aux amateurs français en même temps qu'une étude pour le groupe du *Silène* et un *don Philippe* à « la tête vivante et réaliste »<sup>78</sup>. Mentionnons en outre le buste élégant et sobre de Madame Isabelle qui, dit Frugoni en tête d'un sonnet, fut dressé « sur un noble piédestal » à l'*Accademia* lorsque la princesse partit pour Vienne<sup>79</sup>.

Enfin il semble que l'on doive attribuer à l'école de Boudard plutôt qu'à l'artiste lui-même le buste de don Ferdinand que l'on conserve au Musée des Antiques de Parme. Le duc n'y apparaît pas assez jeune pour que le maître ait pu lui-même modeler les traits du prince. A partir du moment où il reçut une pension, en 1766, le sculpteur qui s'était épuisé à la tâche ne travailla plus guère. Au début de 1768, il reçut un appartement au château de Sala que l'expulsion des Jésuites avait permis de transformer en une sorte d'asile pour les familiers de la cour. C'est là qu'à l'entrée de l'hiver suivant Boudard succomba. Ses restes reposent dans la petite église paroissiale de Sala Baganza sur le bord d'une route poudreuse. Sa mémoire y est encore célébrée par une plaque de marbre que fit poser l'Académie des Beaux-Arts<sup>80</sup>.

---

78. « All' inclito Signor Niccolao Montecatini a cui si porta in Lucca in una cassetta di legno un busto in creta cotta dell' autore ». « Opere poetiche » IX, 153-155. — G. ROUCHÈS, « Trois bustes par Jean-Baptiste Boudard ». *Revue de l'Art ancien et moderne*, nov. 1923, p. 307-310. — Voir Planche I (p. 16) le portrait de Frugoni.

79. Sonnet CCXXXII, « Opere poetiche » I, 234.

80. L'inscription latine nous apprend que l'artiste parisien mourut

*Uno avulso, non deficit alter.* Claude Bonnet avait reçu par une lettre de Dutillot du 29 octobre 1768 l'annonce de la mort de Boudard. Peu de temps après, il signait au nom du marquis de Felino un traité avec Laurent Guiard, choisi comme sculpteur de l'Infant duc. L'artiste s'engageait tant à exécuter les ouvrages qui lui seraient commandés par le ministre qu'à professer à l'*Accademia*; il devait avoir un logement, les ateliers, les matériaux, les outils et les feux aux dépens du prince, une pension viagère de 3.000 livres tournois, et une rémunération à part pour les travaux exécutés, restant libre d'en entreprendre de particuliers à condition que les commandes duciales n'eussent pas à en souffrir. Arrivé à Parme en juillet 1771, à la veille du départ de Dutillot, Guiard dut céder bientôt au caprice de l'Archiduchesse Infante les locaux occupés par ses ateliers; mais ce déménagement et l'irrégularité financière du nouveau gouvernement n'empêchèrent pas l'artiste de modeler un *Christ* pour S. A. R.. En mai 1772, il demandait au ministre Llano d'examiner cette œuvre avant la présentation au souverain<sup>81</sup>.

Le successeur de Boudard n'était pas un inconnu à la cour de Parme. Le p. Paciaudi avait eu souvent à faire à Rome avec ce pensionnaire de l'Académie, protégé de Caylus, et qui durant plus de cinq ans de séjour romain avait rendu toutes sortes de

---

d'hydropisie le 9 nov. 1768 dans sa 58<sup>e</sup> année. Le texte en a été reproduit, avec une légère erreur de date, par Mgr. Angelo MICHELI. « La Rocca dei Sanvitale a Sala », Parme, F. Zafferri, 1922, p. 105, n. 1. — J.-B. Boudard laissait un fils Ferdinando qui exerça à Parme la peinture.

81. Dutillot à Bonnet, 29 oct. 1768. A. S. P. Cbf. 56. — « Traité » entre Bonnet et Guiard (minute dont la date manque) et lettre de Guiard à S. E. (Agostino de Llano), 21 mai 1772: « ...Je suis arrivé le mois de juillet de l'année passée de septante un... ». Cdt. C. 13. — Occupé sans doute au mausolée de la duchesse de Saxe-Gotha, qu'il n'acheva jamais par souci exagéré de perfection, le sculpteur avait pendant plus d'un an et par des moyens peu scrupuleux retardé son départ de Paris. Sur ses premières œuvres exécutées à Parme, il écrivait à Marigny le 17 juillet 1772: « J'ai eu l'honneur de présenter un *Christ conquérant* et *sauveur du genre humain* à S. A. R. le jour de sa fête; j'ai eu tout le suffrage complet... J'ai dédié une *Flore* le jour de la fête de S. A. R. « Madame Infante » (« Nouvelles Archives de l'Art français. Recueil de documents inédits », T. VI. Paris, J. Baur, 1878, p. 119. — On trouve dans le même recueil, aux p. 43 et 48-49, le texte des prolongations de congé accordées par Marigny à Guiard en 1771 et 1776).

menus services à l'antiquaire et à ses amis voyageant en Italie<sup>82</sup>. De plus, il avait pu le voir au moins une fois de passage par les duchés. « Est-ce donc que vous retenez Guiard, que nous ne le voyons pas paraître? » écrivait Mariette au Bibliothécaire; et quelque temps après, en février 1768: « Guiard est enfin arrivé: « il est ici depuis le commencement de l'année, et il s'y présente « très bien. Je l'ai déjà vu plus d'une fois; nous sommes assez « contents l'un de l'autre et il ne tiendra pas à moi que le séjour « de Paris ne lui soit profitable. Il y a des amis et il y apporte « des talents »<sup>83</sup>. Ces lignes définissent assez bien la carrière parisienne de l'artiste né en 1727 à Chaumont-en-Bassigny, patrie de son maître Edme Bouchardon. Outre l'appui de Caylus et de ses intimes, Guiard eut les faveurs du groupe rival qui avait Cochin pour centre, celles de M<sup>me</sup> Geoffrin et celles de Choiseul pendant son ambassade à Rome et après. Il eut surtout les commandes des financiers. Avant d'aller prendre au Palais Mancini sa place de pensionnaire du Roi, il avait travaillé pour Bouret au château de Croix-Fontaine; ayant prolongé son temps à Rome, il exécuta pour le fermier général différentes copies de l'antique. Sa reproduction du *Gladiateur* passa dans la collection de Boutin et un groupe de *Zéphyr et Flore*, de son invention, fut acquis par Beaujon<sup>84</sup>.

---

82. Notamment l'abbé Barthélemy qui écrivait à Caylus, de Rome, le 5 nov. 1755: « J'ai mis du baume dans le sang pétillant du petit « Guiard; il craignait d'avoir perdu votre protection... Il est plein de « feu et de salpêtre; il doit nous accompagner quand nous irons voir « des statues ». A. SÉRIEYS, « Voyage en Italie de M. l'ab. BARTHÉLEMY », p. 34. Deux lettres du même au même rendent compte du voyage fait en compagnie de Guiard jusqu'à Naples où l'archéologue et l'artiste rencontrèrent l'abbé Gougenot et Greuze. *Ibid.*, p. 89-91 et 96-97. De Paris, le 8 janv. 1759, Barthélemy écrivait encore à Paciaudi: « Je prierai Guiard dans quelque temps d'ici d'aller à Palestrine examiner ce tronc de statue... » (Ch. NISARD, « Corresp. inéd. » II, 240).

83. Barthélemy à Paciaudi, s. d. (mais 1766 ou 1767) et 1<sup>er</sup> fév. 1768. *Ibid.* II, 341 et 353. Il est question aussi de ce voyage à Rome de Guiard et de son retour à Paris dans la correspondance entre Bonnet (4 fév. 1768) et Dutillet (13 fév.) A. S. P. Cbf. 56. — Une lettre de Caylus à Paciaudi du 22 avril 1764 laisserait supposer que le sculpteur était à ce moment à Parme (« Corresp. inéd. », I, 466).

84. Natoire à Marigny, 2 déc. 1755 et 22 août 1759. Cochin à Marigny, 14 janv. 1758. « CORRESPOND. des DIRECTEURS... » XI, 113, 294-295 et 202-203. — H. THIRION, « La vie privée des financiers au XVIII<sup>e</sup> siècle », Paris, Plon, 1895, p. 175, 269 et 276-277.



Le rôle de Guiard à Paris, la jalousie qu'il inspira à l'autoritaire et avide Bouchardon ont été étudiés déjà<sup>85</sup>. Il suffira de retracer ici la dernière partie de sa vie qu'il passa dans cette Italie dont il subissait fortement l'attrait. Il ne devait plus revoir la France qu'en de courts congés comme en 1775, où il retrouva quelques amis parisiens : le comte d'Argental, M. Joly, conservateur des Estampes du Roi, d'autres encore. Il mourut le 31 mai 1788 à Carrare, où il était allé jadis passer quelques mois pour ébaucher son *Gladiateur* et où il avait fini par établir chez le sculpteur Gius.-Ant. Baratta son atelier et peut-être une entreprise pour le commerce du marbre<sup>86</sup>. Les plus importants des ouvrages de Guiard exécutés pour l'Infant se trouvent à Colorno. Le copiste si personnel de tant de chefs-d'œuvre des galeries romaines, celui dont Natoire disait qu'il avait non seulement bien imité la *Vénus Callipyge*, mais qu'il avait « renchéri en bien des endroits son original »<sup>87</sup>, a laissé une réplique de l'*Amour se taillant un arc dans la massue d'Hercule*, plus souvent appelé le *Cupidon à l'arc*. Ce morceau classique de Bouchardon a été traité par son élève avec une certaine liberté. Mais on ne saurait nier que les variantes soient heureuses : elles ajoutent à l'effet de simplicité et de force élégante du modèle. Le jeune dieu de Guiard a moins de malice souriante que celui de son maître : plus indifférent, il a la pureté de ligne des marbres grecs.

Ceux qui ont pu admirer au centre du grand Salon de Colorno cet ouvrage et voir ensuite dans une excavation de la façade latérale de San Liborio, derrière une grille qui assombrit ce réduit, la *Mise au tombeau* communément désignée sous le nom de *Cristo*, ceux-là se sont rendu compte de la souplesse du talent de Guiard. Dans ce groupe de terre cuite colorée et émaillée, nous n'avons plus le réalisme apaisé de l'antique, mais un natu-

85. Louis Dussieux, « Artistes français à l'étranger », 3<sup>e</sup> édit. Paris, Lecoffre, 1876, p. 451-453. Alphonse ROSEROT, « Laurent Guiard, premier sculpteur du duc de Parme », *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements* (25<sup>e</sup> Session). Paris, Plon-Nourrit, MDCCCXI, p. 368-397.

86. LA LANDE, « Voyage en Italie », 2<sup>e</sup> édit. IX, 408. — « Documenti e memorie di Belle Arti Parmigiane 1751-1800 ». Ms Scarabelli-Zunti au Musée d'Antiquités de Parme. — *Ruolo Generale*, f<sup>o</sup> 153. A. S. P.

87. Natoire à Marigny, 8 avr. 1761. « CORRESP. DES DIRECTEURS... », XI, 380.

ralisme mouvementé qui est dans la tradition de la vieille sculpture française, et en même temps une recherche de l'effet qui pourrait bien provenir des études faites par le sculpteur dans les musées, notamment à Bologne. Par l'attitude, son *Christ* rappelle quelque peu celui de la *Descente de Croix* de Guido Reni. Au temps de ses études romaines l'artiste était « totalement jeté à modeler », suivant l'expression de Natoire, embarrassé de ce fait pour envoyer à Paris des dessins de lui<sup>88</sup>. Au contraire, pendant ses dernières années, il a multiplié les esquisses d'une facture très vigoureuse. On peut en voir encore dans la collection de M. Glauco Lombardi, non loin des ouvrages de sculpture et peut-être de ciselure exécutés pour la décoration intérieure de San Liborio à Colorno, notamment au maître-autel<sup>89</sup>.

Un autre Français fut bientôt adjoint à Guiard<sup>90</sup>. C'était Jean-Baptiste Cousinet, qui avait été l'élève de Boudard et qui était peut-être apparenté au maître-orfèvre Ambroise-Nicolas Cousinet dont le Musée de Lisbonne conserve une collection de délicates statuettes en vermeil. Au moment des travaux d'agrandissement de l'Hôpital de Parme, en 1782, il fut chargé d'exécuter quatre grandes compositions de terre cuite représentant la *Pitié*, la *Charité*, l'*Assistance* et l'*Amour*; ces morceaux, qui rappellent par l'abondance du drapé le style de l'époque antérieure, furent placés sur des socles circulaires aux quatre angles de la croisée de l'hôpital. En 1795, le sculpteur fut élevé au rang de membre d'honneur de l'Académie des Beaux-Arts de Parme pour avoir exécuté en marbre le *Faune* qui se trouvait dans la grande salle de distribution des prix et pour avoir présenté un *Hercule mourant*, de son invention<sup>91</sup>.

88. Natoire à Marigny, 10 mars 1756. *Ibid.*, p. 126.

89. Guiard fut employé par don Ferdinand comme organisateur de certaines fêtes: en 1774, une mascarade des Douze Signes du Zodiaque; une autre mascarade pour le carnaval de 1775. En 1775 également, il dirigea la décoration d'un des salons de Colorno transformé en théâtre pour un ballet donné en présence de l'archiduc Maximilien. *Stato di tutte le persone... della R. Casa...*, déc. 1774 et déc. 1775, f° 73. A. S. P. Cdt. C. s. n°, cart. 14-15.

90. *Ruolo generale fino al 1785* f° 153. A. S. P.. Tant qu'il fut sous la dépendance de Guiard, Cousinet eut 3.000 livres d'appointements.

91. « Distribuzione de' Premj celebratasi dalla R. Accademia delle Belle Arti in Parma Il giorno 17 Giugno dell' Anno 1795 ». Fascicule imprimé, s. n. d'éditeur, p. 4.

Cette année-là comme aux premiers temps de l'*Accademia*, aucun prix ne fut institué pour la sculpture, parce que les concurrents n'atteignaient pas le nombre requis. Il fut accordé seulement huit jetons à un jeune Parmesan, élève de Giuseppe Sbravati. La Compagnie entendait par là faire un « reproche muet » aux élèves « qui préféraient languir dans une oisiveté honteuse au lieu d'entrer avec gloire et profit dans une lice aussi honorable ». Il est certain que pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle aucun enfant de Parme ne s'est fait un nom dans la sculpture. Dans l'ensemble de l'Italie du temps, Marchiori est une exception; c'est un fils de cette Vénétie qui va donner Canova, le grand rénovateur. Dans l'état de l'Infant, les trois Français que nous venons d'étudier, et surtout les deux premiers, l'emportent sans conteste sur les artistes du pays, Antonio Brianti, architecte plus que sculpteur d'ailleurs, et Giuseppe Sbravati. Le début du XIX<sup>e</sup> siècle verra, au contraire, une véritable résurrection de la statuaire parmesane avec Lorenzo Bartolini, Tebaldi et Tommaso Bandini. Ce sera une conséquence directe de l'action d'Antonio Canova. Mais l'enseignement et l'exemple de Boudard et de Guiard n'ont pas été sans exercer sur cette floraison une influence indirecte.

#### IV.

Nombreux étaient vers 1750 les peintres français dans les cours étrangères jusqu'aux plus lointaines<sup>92</sup> et l'on s'étonne que don Philippe et Louise-Elisabeth n'aient pas tenu à s'attacher quelque maître français du pinceau. L'Infant avait cependant posé dans sa jeunesse devant Jean Ranc, premier peintre de Philippe V, et la fille de Louis XV avait pu connaître à Madrid Louis-Michel Vanloo. Venant dans la patrie des grands peintres, ils pensèrent peut-être trouver sur place des ressources suffisantes. En tout cas, leur inspirateur artistique ne tarda pas

---

92. André MICHEL, « Histoire de l'Art » VII, Paris, A. Colin [1923-1924], p. III-III et 537-539; Louis RÉAU, « Histoire de l'expansion de l'Art français moderne: le Monde slave et l'Orient ». Paris, Laurens, 1924; G. GAZIER, « Un artiste comtois à la cour de Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle: le frère Attiret », Besançon, 1912.



à envoyer à l'école de Boucher le sujet qui paraissait le plus digne d'attention, Giuseppe Baldrighi. D'autre part, Madame était assez souvent à Versailles pour pouvoir recourir au talent du grand portraitiste de la reine et de ses filles. Plus tard, Dutillot se contenta de faire ce qui s'était fait à Parme au siècle précédent : un des Farnèse avait appelé pour des travaux, comme la décoration de la salle d'armes au Collège des Nobles, Jean Boulanger, de Troyes, peintre de François I<sup>er</sup> d'Este, duc de Modène ; le ministre de l'Infant fit venir un artiste qui devait terminer sa longue existence à la cour de Sardaigne, Laurent Pécheux. De plus, il fit travailler, pour lui-même quelquefois<sup>93</sup> et plus souvent pour les princes, les peintres français les plus illustres de l'époque ; il accueillit avec faveur tous les artistes qui furent appelés à passer par les états de Parme en venant de France ou en y retournant. Aucune personnalité saillante ne put donc s'imposer directement aux peintres parmesans, aucun fait d'importance ne témoigne d'une action immédiate de l'école française ; mais un ensemble d'influences de détail porta la peinture parmesane à accomplir dans les quarante dernières années du siècle l'évolution subie par la peinture française de la mort de Le Brun aux premiers succès de David.

Ce sont les portraitistes qui ont été mis le plus à contribution par la cour de Parme. Qui ne connaît les toiles de Jean-Marc Nattier représentant don Philippe, Louise-Elisabeth<sup>94</sup> et M<sup>me</sup> Isabelle leur fille ? Nous n'y reviendrons que pour montrer les liens qui rattachaient cet artiste à la cour de l'Infant. On sait qu'avant d'aller se confondre dans un ensemble assez pauvre de l'école française au Musée des Offices à Florence, les deux portraits de Madame Adelaïde en *Diane* et de Madame Henriette en *Flore* avaient appartenu à l'aînée de Mesdames Royales et qu'ils ont fait partie jusqu'à 1860 des trésors artistiques des duchés. Ajoutons que les Infants possédaient aussi une réplique

---

93. C'est ainsi que dans une lettre du 20 fév. 1759 à l'amateur vénitien Ant. Maria Zanetti, Algarotti parle de deux marines achetées par Dutillot au « celebre Monsieur Vernet, che molto ha operato in Roma e fa tanto onore alla scuola di Francia ». — « Lettere sopra la pittura » : « Opere », éd. Manini. T. VII, Crémone, 1781, p. 68-69. (Voir ci-dessous, p. 535, n. 108).

94. Planche II, p. 48 et Planche XIV, ci-contre.



Louise-Elisabeth de France  
Duchesse de Parme

Tableau de J.-M. NATTIER  
Musée de Versailles, N<sup>o</sup> 3875.

(*Photo Alinari*).





du petit *Duc de Bourgogne*<sup>95</sup>. A la mort de Louise-Elisabeth, Nattier et L.-M. Vanloo étaient occupés à de nouveaux portraits de la princesse. Celui de Vanloo était destiné à la Salle du Dais où il devait servir de pendant à l'effigie de don Philippe, en pied, cuirassé et tenant un bâton de général, sur un fond de marine. Dutillot demanda l'envoi de la composition telle qu'elle était<sup>96</sup>. Et Bonnet de donner des précisions :

« Il y a actuellement trois têtes de Madame Infante de  
 « faites, deux par Nattier et une par Vanloo. Je vois que  
 « l'Infant et Madame Isabelle... désirent d'avoir deux de ces  
 « portraits. Vous n'avez peut-être jamais fait une plus sage  
 « économie que de m'ordonner de prendre ces têtes telles qu'elles  
 « sont, sans les faire achever. Chacun des portraits en pied et  
 « en grand aurait coûté 6.000 livres et chacune des têtes dans  
 « l'état où elles sont ne coûtera que 600 livres. Le S<sup>r</sup> Baldighi  
 « est aussi capable que les deux peintres d'y ajouter les drape-  
 « ries et les bras dans le goût que vous jugerez à propos. Sur  
 « cette réflexion, j'ai été chez Vanloo ; il avait fini la copie que  
 « Madame Adelaïde lui avait demandée ; il m'a remis l'original  
 « sans aucune difficulté, moyennant 25 louis en me faisant  
 « observer seulement que la gorge n'est point faite, parce qu'on  
 « ne la fait ordinairement qu'après l'habillement du corps.

---

95. Bonnet à Dutillot, 30 mai 1757 : « Je paierai dans le mois de  
 « juillet à M. Nattier le portrait du duc de Bourgogne, comme c'est  
 « une copie, on ne les paie que 50 louis ». A. S. P. Cbf. 43. — Ce  
 tableau, identifié pour la première fois par M. Louis DIMIER (« Quatre  
 portraits français du XVIII<sup>e</sup> siècle au Musée de Parme, *Chronique des  
 Arts et de la Curiosité*, 19 sept. 1903, p. 254 ; et « Les Portraits français  
 du Musée de Parme ». *Ibid.*, 28 juil. 1906, p. 222-223), vient d'être  
 exposé avec sa véritable attribution dans une des salles de la *Pinaco-  
 teca* consacrées aux portraits dynastiques.

96. Bonnet à Dutillot, 24 déc. 1759 : « Le S<sup>r</sup> Vanloo était occupé  
 « à faire le portrait de Madame en grand. C'est le frère de Carle  
 « Vanloo, et celui qui a la réputation de réussir le mieux les portraits.  
 « Je vous prie de me mander si je dois le faire achever pour l'Infant... ».  
 (J.-B. Vanloo étant mort depuis 1745, Bonnet confondait ce frère avec  
 un des neveux de Carle). — Dutillot à Bonnet, 9 fév. 1760 : Le tableau  
 achevé par l'auteur reviendrait trop cher. « Il est vrai qu'il serait plus  
 beau ». A. S. P. Cbf. 44 et 45.

Il s'agit là sans doute du portrait de Louise-Elisabeth exposé à la  
*Pinacoteca* de Parme. M. L. DIMIER (« Quatre portraits français »)  
 supposait avec raison que cette toile se rattache à l'école des Vanloo.

« Il m'a fait l'éloge de Baldrighi, m'a dit qu'il finirait très bien  
« ce portrait, et qu'il espérait qu'il ferait la gorge d'une carna-  
« tion analogue à la tête.

« Je n'ai point été aussi heureux avec Nattier, toujours  
« boursoufflé, faisant l'important, et très intéressé. L'une des  
« deux têtes qu'il a est faite il y a neuf ans; elle est belle et il  
« y en a eu peut-être cinquante copies de faites en miniature  
« et autrement<sup>97</sup>. L'autre est de l'année dernière, parfaite-  
« ment ressemblante et coiffée d'un chapeau que Madame  
« [Adelaïde] fait ôter actuellement. Madame est encore indé-  
« cise laquelle elle prendra pour la faire finir en grand. J'ai dit à  
« Nattier de me donner une des deux, et lui ai offert 25 louis,  
« comme j'avais fait à Vanloo. Il m'a dit qu'il ne voulait pas  
« qu'un autre que lui achevât son ouvrage... Je lui ai répondu  
« que je le voulais, que si je disais deux mots à Madame, elle  
« le lui ordonnerait sur le champ. Je l'ai chargé d'aller voir  
« M<sup>me</sup> de Beauvillers et de lui demander lequel des deux por-  
« traits Madame veut garder ».

Bientôt, sur un ordre de l'aînée des filles survivantes de Louis XV, le peintre *se mit à la raison* et le trésorier de l'Infant put envoyer l'ébauche ancienne comme il avait fait pour celle de Vanloo. et même, l'année suivante, il put faire exécuter pour la cour de Parme une copie du dernier portrait pris de l'Infante en 1759 et achevé depuis pour sa sœur: « le meilleur portrait qu'on ait fait d'elle », disait-il<sup>98</sup>, ajoutant que la duchesse y figurait coiffée d'un chapeau. Il s'agit donc de l'élégante chassessee qui, loin des piqueurs et du cerf, regarde sous son tricorné cavalier les visiteurs du Musée de Versailles. La prose de Claude Bonnet, en confirmant ce que nous savons de la manière de travailler des peintres du temps, prouve avec quelle circonspection il faut accepter les accessoires du décor ou du costume et jusqu'à l'attitude des personnages. A côté de cela, l'ébauche au pastel d'un *don Philippe* que possède à Colorno M. Glauco

---

97. L'Infante n'avait pu poser à Versailles qu'en 1749 ou en 1752-53. Le calcul de Bonnet semble donc approximatif. — Parmi les miniaturistes sur émail qui travaillèrent pour la cour de Parme, signalons Ferrand, Boit et Liotard.

98. Bonnet à Dutillot, 15 avr. et 12 mai 1760, 19 mai 1761. A. S. P. Cbf. 45 et 46.

Lombardi et qu'il attribue non sans raison à La Tour, apparaît aussi honnête qu'elle est fraîche et vivante<sup>99</sup>.

On peut encore considérer Jean-Baptiste Greuze comme ayant travaillé pour la cour de Parme, puisque, quand il peignit à Paris en 1761 ou 1762 les traits de Paciaudi, celui-ci était nommé Bibliothécaire ducal et constituait déjà dans le monde des philosophes français une illustration parmesane. Cette effigie, qu'on ne connaissait plus que par les gravures accusant trop l'empâtement de certaines lignes, a été récemment retrouvée par M. Lombardi. Un critique a pu en vanter le « réalisme saisissant » et la comparer justement au portrait de *Babuti* (le libraire, beau-père de l'artiste) de la collection David Weill<sup>100</sup>. Plus tard, M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, après avoir représenté si souvent Marie-Antoinette et ses enfants, devait faire le portrait d'une des nièces de la reine de France, c'est-à-dire d'une des princesses de Parme filles de don Ferdinand. Vers le même temps la rivale artistique de la grande portraitiste, M<sup>me</sup> Labille-Guiard, qui a peint dans leur vieillesse Madame Adélaïde et Madame Victoire, était chargée de faire un dernier portrait de Louise-Elisabeth depuis longtemps disparue<sup>101</sup>.

A partir des toutes dernières années du règne de don Philippe, la cour de Parme eut en Laurent Pécheux son portrai-

99. Les peintres les plus divers étaient appelés à exécuter pour Parme les besognes secondaires comme celle qui fut remandée à Baldighi pour les ébauches de Vanloo et de Nattier. J.-B. Mauro, le négociant lyonnais, était en relations avec Jean-Etienne Liotard, Genevois formé à Paris à l'école de J.-B. Massé. Il écrivait à Dutillot de Paris, le 31 mai 1757 : « J'ai rencontré aux Tuileries le S<sup>r</sup> Liotard, « peintre. Je lui ai porté parole du tableau de Madame l'Infante pour « qu'il le raccommode. Il m'a dit qu'il partait pour Genève où il « resterait et que je pouvais l'y envoyer... Je l'ai écrit à Lyon, mais « j'ai recommandé audit Sieur d'écrire deux mots à ma maison lorsqu'il « y sera pour ne pas envoyer à faux le tableau. J'ai à cœur les 80 louis « qu'il s'est fait donner à Lyon d'ordre de M. le Cardinal [de Tencin?] « malgré vous et malgré moi ». *Ibid.* 43.

100. F. BENOIT, « ...Le Palais de Colorno », p. 107. Voir Planche V, p. 336.

101. Ce portrait qui était encore dans l'atelier de l'artiste au moment du départ de Mesdames Royales pour l'Italie en 1791, se trouve aujourd'hui à Versailles dans l'ancien appartement de ces princesses, non loin de leurs deux portraits. E. WELVERT, « Autour d'une dame d'honneur... », p. 153-154.



tiste attitré. Non pas cependant qu'elle l'eût engagé au même titre que Petitot ou Boudard. Après quelques années d'études à Paris, ce Lyonnais avait complété son instruction à Rome avec Raphaël Mengs et Pompeo Battoni. Sa renommée en Italie était assez grande pour le faire nommer, comme ce dernier, membre de l'Académie de Parme. A peu près en même temps, il fut appelé à peindre Madame Louise sur une toile destinée à la cour d'Espagne et don Ferdinand une première fois<sup>102</sup>. Une réplique du portrait de la princesse à la veille de se marier et le portrait du prince à la veille de son avènement, ornent encore la Salle des ducs à la *Pinacothèque* de Parme. Leur coloris délicat, dans les tons du pastel, rappellent l'œuvre d'un compatriote célèbre de Pécheux, Joseph Vivien, qui avait passé lui aussi une grande partie de sa vie à l'étranger. De Rome et plus tard de Turin, dont la cour était apparentée de plusieurs côtés avec les Bourbons, Pécheux, devenu premier peintre de Victor Amédée III, put retourner à Parme : en 1773, il fit un nouveau portrait de l'Infant duc et un de l'Archiduchesse Infante pour l'impératrice de Russie ; plus tard, il peignit encore trois filles de ces princes dont une en miniature (Caroline-Marie-Thérèse). Il a laissé un portrait d'Ennemond Petitot et l'église de San Liborio conserve de lui un *Saint Vincent Ferrier*<sup>103</sup>.

Les Parmesans du XVIII<sup>e</sup> Siècle purent connaître d'autres maîtres français de la palette, de l'aquarelle et du lavis : peintres d'histoire, peintres de genre et paysagistes. On se rappelle que Gabriel-François Doyen fut un des premiers membres étrangers de l'*Accademia delle Belle Arti*. L'ancien élève de Carle Vanloo, le protégé de l'abbé Canillac passa par Parme en quittant Rome dans les premiers mois de 1756. En avril 1760, le trésorier ducal auquel l'artiste avait été adressé et recommandé, écrivait de Paris à Dutillot : « J'ai fini avec M. Doyen pour le tableau de *Virginie* suivant les conventions faites par M. de Caylus

102. Tableau signé et daté : « Laur. Pecheux lugd. p. Parmæ, 1765 ». Voir p. 256 notre Planche IV.

103. M. AUDIN et E. VIAL, « Dictionnaire des artistes... du Lyonnais » II, 90-91. — L. DUSSIEUX, « Les Artistes français à l'étranger. Recherches sur leurs travaux et sur leur influence en Europe... ». Paris, Gide et Baudry, 1856, p. 458, 505, 516-517. — GI. LOMBARDI, « Parma alla Mostra fiorentina del Ritratto italiano », *Aup.*, mai-août 1912, p. 20-21.

avec lui. Je vais envoyer ce tableau par mer ». Et Dutillot de répondre qu'il était impatient de voir l'ouvrage que ses dimensions obligeaient à faire un si long voyage<sup>104</sup>. Il s'agissait en effet d'une de ces immenses compositions qui continuaient la tradition de Coypel et telles qu'on en avait vu encore au Salon de 1753 exposées par Boucher. Celle-là mesure 6 m. 50 sur près de 4 de haut, mais elle est loin de valoir le *Lever et le Coucher de soleil* de celui qui était alors le premier peintre du Roi. Doyen avait mis deux ans à exécuter cette *Mort de Virginie, tuée par son père en présence du décemvir Appius Claudius et d'une grande foule*. Bientôt il allait s'atteler à un autre ouvrage également destiné à Parme.

En mai 1763, le banquier parisien informait le ministre que l'artiste avançait son tableau de la *Mort d'Astyanax*. Dutillot par retour de courrier autorisait Bonnet à remettre à Doyen un second à compte de 600 livres « pour subvenir à ses dépenses ». Mais, soucieux du bon renom de l'art français, il refusait peu après l'ouvrage par cette lettre destinée à être mise sous les yeux de l'auteur : « J'apprends que le tableau « que M. Doyen a fait pour cette cour n'a pas eu le succès « qu'on devait attendre de son génie et de ses talents, et que « la critique en a été générale dans tous les points. Cela ne « doit pas diminuer l'estime que je dois au talent de M. Doyen. « J'ignore s'il y a du remède et si le tableau peut être changé. « S'il ne peut pas l'être, je ne voudrais pas présenter à S. A. R. « un morceau qui ne fit honneur ni à M. Doyen, ni à l'école « française en Italie. Je crois lui rendre autant de service qu'à

---

104. Natoire à Marigny, 28 janv. 1756 : Doyen voulait quitter Rome, renonçant à la gratification accordée généralement aux pensionnaires qui avaient fini leur temps et destinée à leur permettre la visite des autres villes italiennes (« CORRESP. des DIRECTEURS... », XI, 119). — Bonnet à Dutillot, 29 juin 1756 : « M. Doyen vient de me remettre de « votre part un carton de manchettes que je vais faire blanchir. Je « l'ai invité, sur le portrait que vous m'en faites et sur sa conversation « qui est aimable, à venir me voir plus particulièrement et il me l'a « promis » ; 15 avr. 1760 ; Dutillot à Bonnet, 26 avr. 1760. A. S. P. Cbf. 43 et 45. — Ces textes élucident un doute de M. Corrado Ricci dans son catalogue intitulé « La R. Galleria di Parma », Parme, Battei, 1896, N° 1, p. 1. — Le tableau de Doyen est exposé dans le grand vestibule du Palais de la Pilotta au-dessus de l'entrée de la Pinacothèque. Il est entouré d'un beau cadre dessiné par Petitot.

« nous-mêmes en cela, en attendant mieux de ses talents pour « une autre occasion ». Il ne restait à Claude Bonnet qu'à indemniser le peintre et à lui abandonner la grande toile<sup>105</sup>.

Dutillot fit appel non seulement à des élèves, mais encore au directeur de l'Académie de France à Rome. Charles Natoire resta au palais Mancini plus longtemps encore que le marquis de Felino à Parme. C'est lui qui s'occupa, à la demande de Madame Infante, de faire prendre et d'envoyer des moulages pour la naissante Académie ducale. C'est à lui que l'Intendant-ministre demanda le dessin qui, gravé, devait servir de frontispice à l'édition de Frugoni que l'on entendait dédier à Louis XV. Le décorateur de l'Hôtel de Soubise et du Cabinet des Médailles ne répondit pas exactement au goût de Dutillot qui n'avait pas tort de vouloir en tête des œuvres du poète d'Arcadie une bergerie à la Poussin ou à la Watteau<sup>106</sup>. Le recueil parut bien après la mort de *Comante* et après celle du ministre. Le premier volume s'ouvre sur un dessin assez lourd, inventé et gravé par Benigno Bossi. L'idée de Dutillot fut réalisée ailleurs. Quant au dessin de Natoire, qui représente le poète couronné par deux allégories, c'est un morceau qui ne manque pas de valeur. Il est aujourd'hui un des ornements de la collection de M. Lombardi.

Le même amateur qui se double d'un érudit a pu, après la malencontreuse dispersion des trésors artistiques des ducs de Parme, faire revenir à Colorno, entr'autres œuvres françaises, les *Amours vengeurs* de Delarue; un dessin de Chardin, *l'Ecole du village*; des Boucher, parmi lesquels un crayon de ses *Femmes au bain*; un nu de Watteau, une *Vénus endormie* qui annonce le *Sommeil de Diane* de Boucher; des lavis et des aquarelles gouachées d'Hubert Robert avec qui Dutillot était

105. Bonnet à Dutillot, 17 mai 1763; Dutillot à Bonnet, 28 mai et 24 sept. 1763. A. S. P. Cbf. 50.

106. Voir plus haut (p. 105 et n. 79) le fragment de lettre par lequel Dutillot exprimait son idée pour une autre allégorie qu'il semblait vouloir demander ailleurs. La lettre qui pourrait avoir été adressée à Frugoni lui-même se termine: « J'écris cependant à M. Natoire d'amiration et de reconnaissance. 5 sequins sont bien pour ces dessins. « Quand ce serait 6, cela ne ferait rien. Je vous embrasse... Lisez et « cachez la lettre à M. Natoire ». A. S. P. *Cartella Du Tillot*.



en rapports épistolaire<sup>107</sup>; deux *Marines* enfin du peintre lyonnais Adrien Manglart, signées et datées de 1758, composées par conséquent deux ans avant la mort de l'artiste qui survint à Rome où il était fixé depuis longtemps<sup>108</sup>.

Accueillante à tous les hôtes de passage, la cour de Parme l'était surtout pour les artistes. Dutillot faisait plus, il les attirait et cherchait à tirer profit de leur passage pour le développement artistique du pays comme il utilisait au point de vue intellectuel et économique le séjour des savants. Nous n'en avons pas la preuve pour Watelet qui, à l'automne de 1763, s'arrêta à Parme avec l'aquafortiste M<sup>me</sup> Lecomte<sup>109</sup>, la *meunière* du Moulin-Joli où le peintre poète était déjà reçu si souvent. Par contre, un document nous montre que Jean-Honoré Fragonard fut présenté comme un maître aux artistes des duchés quand il fit son premier tour d'Italie en 1761. On sait que l'ancien élève de Chardin et de Boucher avait quitté Rome au milieu d'avril et qu'après avoir visité Bologne, il s'était rendu à Venise<sup>110</sup>. L'artiste éclectique et déjà si personnel qui avait saisi la leçon des maîtres disparus ou encore vivants, Solimène, le Guide, les Carrache, Giambattista Tiepolo surtout, se trouvait à Parme en août 1761. Il y étudia dans le cadre de leur plus grande splendeur les fresques du Corrège, peintre qu'il avait déjà pris et qu'il conserva toujours parmi ses modèles.

Repasant pour la France avec son compagnon de voyage,

---

107. Bonnet à Dutillot, 4 fév. 1766: « J'ai fait remettre au S<sup>r</sup> Robert, « peintre, qui travaille pour M. le duc de Choiseul, la lettre que vous « m'avez adressée pour lui ». A. S. P. Cbf. 53. Voir dans l'article cité de M. F. Benoit, p. 108, la reproduction de l'aquarelle d'Hubert Robert représentant la *Villa Madame* à Rome.

108. Manglart fut le maître de Joseph Vernet, beaucoup plus illustre que lui. On peut se demander si les deux *Marines* décrites par Algarotti à la suite de sa visite à Parme de 1759 ne sont pas plutôt celles de Manglart dont nous parlons ici: « Rappresentano due porti di mare, l'uno in tempo di calma, l'altro di mezza burrasca... » (V. ci-dessus, p. 528, n. 93).

109. Caylus à Paciaudi, 26 sept. et 20 déc. 1763; Barthélemy à Paciaudi, 17 déc. 1763. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », I, 358, 392-393; II, 268-270.

110. Natoire à Marigny, 15 avr. 1761. « CORRESP. des DIRECTEURS... » XI, 381. Camille MAUCLAIR, « Fragonard. Biographie critique... ». Paris, Laurens [1909], p. 11. Georges GRAPPE, « La vie de J.-H. Fragonard », Paris, Crès, [1923], p. 86-87.

il désira s'arrêter à Plaisance et Dutillot écrivit au gouverneur de la seconde capitale pour annoncer le passage de l'abbé de Saint-Non, conseiller au Parlement de Paris<sup>111</sup> et son bon ami, en même temps que de *Fragonat* « peintre de beaucoup de mérite, frais émoulu de l'Académie de Rome ». « Celui-ci, continuait « le ministre, désire prendre au vol un croquis des statues « équestres de votre ville. Je le recommande à l'attention de « Votre Seigneurie illustrissime pour qu'il puisse sans aucune « difficulté satisfaire son envie.

« Je sais qu'un autre sujet est actuellement occupé à lever « des dessins desdites statues. Comme j'aurais pour infiniment « agréable qu'ils fussent parfaits, vous pourriez insinuer adroitement à celui qui s'y emploie d'écouter aussi le sentiment « du Seigneur *Fragonat* et de déférer aux conseils que l'habileté « et l'expérience de celui-ci sauront suggérer à celui-là ».

Dutillot était persuadé que l'artiste de Plaisance serait content du Français, dont la modestie était un mérite de plus. Trois jours après, le ministre pouvait remercier le Conseiller Trombetti de la relation que celui-ci avait rédigée et des attentions qu'il avait eues pour Saint-Non et pour *Frago* : « J'ai eu plaisir à apprendre que Gilardoni a bien accueilli les suggestions dudit peintre et que ces étrangers sont partis très contents des actes de politesse dont ils ont été l'objet et dont je vous reconnais comme le principal auteur »<sup>112</sup>. Les fameux *Cavalli*, que le comte de Caylus avait décrits dans son *Voyage* et auxquels il avait continué à s'intéresser, n'ont pas pu figurer dans le recueil des dessins de Fragonard gravés par Saint-Non, puisque ce n'étaient que *Fragments choisis dans les peintures des Eglises et des Palais d'Italie*. Les cartons emportés de Plaisance, après

---

111. En fait, Jean-Claude Richard de Saint-Non, abbé commendataire de Fourrières ou Poultières, membre de l'Académie de Peinture, après avoir été exilé à Poitiers avec la plus grande partie du Parlement en 1752, avait vendu sa charge en 1757. P.-J. CHARRIN, *Notice* en tête du « Voyage pittoresque à Naples et en Sicile, par J.-C. Richard de SAINT-NON. Nouvelle édition, corrigée, augmentée... ». Paris, Dufour et C<sup>ie</sup>, 1829. T. I. (L'ouvrage avait paru d'abord sous un titre et avec une disposition légèrement différente en 5 vol. in-f°, dont un de 417 planches gravées par l'auteur, à Paris, chez Lafosse, de 1781 à 1786).

112. Dutillot à Trombetti, 18 et 21 août 1761. A. S. P. *Carte Moreau de Saint-Méry. Accademia di Belle Arti*, 28.

avoir servi de modèle au concurrent d'un jour, dans quelle collection sont-ils allés? Un amateur d'art pourra le dire. Signalons ici que ce Colorno où Dutillot reçut le jeune artiste possède encore des morceaux qui nous révéleraient, s'il en était besoin, l'infinie variété de ce talent. Ce sont, notamment, un lavis représentant *Apollon et Marsyas* et une ébauche tracée d'un preste crayon pour une *Sainte Famille*.

Giuseppe Baldrighi, revenu de Paris, devint l'objet de certaines jalousies locales, de la part par exemple de l'abbé Peroni. Il n'en fit pas moins école. Pendant quelque temps un autre peintre de bien moindre valeur représenta aussi à Parme certaines tendances de la peinture française. C'était Antonio Romagnesi, né en France de parents italiens, élève de Robert Tournières et mort vers 1770. On peut dire aussi que le miniaturiste Lorenzo Balbi, nommé peintre de S. A. R. en 1765<sup>113</sup> et qui, la même année, fit à Gênes le portrait du Doge en fonctions, représentait la miniature française. Sans doute la plupart des peintres qui vivaient dans les duchés en 1750 et dont la manière était fixée, restèrent-ils inaccessibles à toute influence venue du dehors. Ce fut le cas d'Antonio Bresciani, de Plaisance, qui mourut presque centenaire en 1827; de Gaetano Callani, grand décorateur d'église et médiocre artiste; d'Antonio Porcelli, de Plaisance également, auquel la cour confiait surtout des travaux de copie<sup>114</sup>. Mais les artistes plus jeunes se tournèrent vers Baldrighi qui devait vivre jusqu'à 1803 et laisser au musée de Parme, avec une réplique de sa *Charité romaine*, des portraits qui rappellent assez ceux de Liotard ou de Duplessis<sup>115</sup>. Avec son émule Pietro Ferrari, il représente certainement ce que

113. A. S. P. *Decreti e Rescritti* (11) 1<sup>er</sup> fév. 1765; mais congédié le 31 mars 1766. *Ibid.* (12).

114. Comme un *don Ferdinand* pour le conseiller Pecis de Milan. Ambrogio Martelli à Dutillot, Plaisance, 29 fév. et 7 mars 1768. A. S. P. *Cdt. C.* 119.

115. Les plus remarquables de ces toiles représentent Liborio Bertoluzzi, sa femme et le peintre lui-même. — Faisant connaître une collection cédée par la Maison royale d'Italie à l'ordre des Saints Maurice et Lazare et passée à la *Pinacoteca* de Parme, Laudedeo TESTI a désigné Baldrighi comme l'auteur probable d'un *don Ferdinand jeune*, « supérieur pour le coloris et pour le modelé aux deux portraits exposés dans la Galerie et peints par Pécheux et Ferrari ». (« *Ritratti Farnesiani e Borbonici* », *Bollettino d'Arte*, juil. 1911, p. 270).



Parme a donné de mieux en peinture pendant la période qui nous occupe.

Ferrari était le fils d'un peintre qui avait eu un certain renom dans la première moitié du siècle. Né en 1735, il remportait en avril 1758 le prix de dessin du nu à la nouvelle Académie de Parme<sup>116</sup>. Une des premières œuvres de l'artiste fut une *Immaculée Conception* pour l'église d'Ognissanti dans sa ville natale. Auprès de Baldrighi, sa manière s'élargit bientôt. Les œuvres qui figurent de lui au musée de Parme révèlent un excellent dessinateur dont la palette ne vaut pas le crayon et un éclectique qui résume en soi les tendances successives de la peinture française du siècle.

L'estampe vulgarisait alors l'œuvre de Watteau et de Boucher; Frugoni transposait dans ses vers conventionnels et faciles ces pastorales et ces galanteries de la peinture que Diderot critique d'art mais toujours philosophe, condamnait en France. Telle est l'inspiration d'un des tableaux les plus célèbres de Ferrari. Dans un cadre qui voulait être antique et représenter les rives de l'Alphée, abandonnant les riches atours du costume Régence, ajoutant une certaine exagération dramatique, mais sans retrouver la fraîcheur et la vivacité du coloris que ne pouvaient donner les gravures, le peintre refit un de ces tableaux dont les recueils des *Champs Elysées* ou des *Amusements champêtres* lui offraient le modèle. Il est vrai que ce fut pour exalter l'Arcade Frugoni et peut-être à la demande du ministre mécène. A côté de cette composition, combien plus naturel et plus vivant apparaît le portrait de *Guillaume Dutillot*. Par cette toile, pénétrée de vérité psychologique, Pietro Ferrari s'apparente à la grande école des portraitistes français de son temps<sup>117</sup>.

Bientôt du reste la peinture parmesane allait, par le détour que nous avons plusieurs fois observé, retrouver les lointaines origines de l'art italien. Certes le mouvement de retour à l'antiquité, qui est une des caractéristiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'était pas spécial à la France. Les Piranesi et les Milizia y ont

---

116. Procès-verbal de la première séance solennelle du 23 avr. 1758. *Ibid.* A. 13.

117. Gl. LOMBARDI, « Parma alla mostra fiorentina del ritratto italiano », *Aup.*, 1912, p. 21-24. — Corrado RICCI, « La R. Galleria di Parme », p. 166. — Voir Planches VIII et III, p. 448 et 96.

concouru comme Hubert Robert et Vien. Mais Caylus avait précédé Winckelmann et c'est à Paris même, sous la direction de Boucher, peintre à la multiple inspiration, que Baldighi avait traité un sujet romain. Rien d'étonnant donc que, pendant les vingt dernières années du siècle, le concours de l'Académie de Parme ait mis en lumière à la fois des talents suscités par l'école française et des œuvres inspirées de la nouvelle tendance. C'est ainsi que le prix de peinture de 1782 était remporté par Pierre Goddyn, Brugeois, élève de Vien, sur un *Sinon devant Priam*; deux ans plus tard, c'était le tour du Strasbourgeois Joseph Bergler le jeune, avec un *Samson traahi par Dalila*, traité dans la manière chère aux archéologues; en 1785, celui de Constantin Vauche, Genévois formé en France et qui avait présenté un *Alexandre le Macédonien et son médecin Philippe*. En 1787 et en 1788, les envois d'Antoine Borel-Roget sur des sujets grecs obtenaient le même honneur. En 1790, c'était un Français étudiant à Rome, Tillerand, avec un *Dédale mettant ses ailes à Icare*. Tous ces tableaux qui restent exposés à la Pinacothèque de Parme<sup>118</sup> attestent le triomphe de la naissante école de David. Des artistes comme Domenico Muzzi et Biagio Martini, professeurs et conseillers à l'Académie fondée par Dutillot, n'étaient pas insensibles à cette influence et le second, né en 1762, devait être à Parme jusqu'en 1840 le représentant le plus typique du néo-classicisme.

## V.

Successivement l'architecture, la sculpture et la peinture marquent à Parme la même évolution qu'en France d'où le mouvement va, de 1789 à 1815, accentuer sa propagation. Les arts de la décoration suivent une voie analogue. D'ordinaire, les arts mineurs, livrés à l'habileté technique des gens de métier, ébénistes, entailleurs, ciseleurs, graveurs, mettent assez longtemps à s'adapter aux transformations du goût public. Tel hôtel Re-

---

118. C. RICCI. *Ibid.* p. 3-9. L. HAUTECŒUR, « L'Acad. de Parme et ses concours... », p. 151-163. Et pour Borel-Roget, en outre, « CORRESP. des DIRECTEURS de l'Académie de France... », XV, 270.

naissance conserve des boiseries ou des ferronneries gothiques ; telle maison strasbourgeoise dont les plans ont été dressés par un architecte français du siècle de Louis XIV a son escalier de bois sculpté par un tenant attardé de la manière allemande ; à Paris, Juste-Aurèle Meissonnier, le Turinois devenu dessinateur de la Chambre et du Cabinet de Louis XV, applique jusqu'aux lignes maîtresses des appartements le chantournement d'un baroque échevelé. Parme ne connut guère ces dissonances, grâce sans doute à l'esprit d'harmonieuse organisation de l'Intendant Dutillot et de l'architecte des Bâtiments, Petitot. Pour autant que l'on puisse en juger dans un palais transformé en école militaire où les lambris disparaissent derrière les échafaudages d'un *amphithéâtre*, dans une *reggia* partiellement concédée à un asile d'aliénés, dans une série de salles dépouillées de leurs ornements les plus précieux, la présence des tapisseries, des glaces, des motifs qui représentaient les divers stades de la décoration au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne produisaient aucun effet de disparate.

Dans la partie du Palais Pitti qui servit d'appartements au roi Humbert I<sup>er</sup> et à la reine Marguerite, on peut admirer depuis quelques mois neuf des *Chasses de Louis XV* exécutées par les ateliers de haute lisse des Gobelins sur cartons de Jean-Baptiste Oudry. On regrette seulement qu'une de ces pièces, le *Rendez-vous*, soit placée au fond d'une chambre à coucher de style Empire, assez mal éclairée, et que d'autres de ces tapisseries se trouvent pliées aux encoignures de salles inadaptées. Combien de visiteurs connaissent les migrations successives de ces ouvrages et savent qu'un grenier abrite sans gloire le reste de la série, soustrait au regard de ceux qui ne peuvent aller voir l'exemplaire, moins riche, du château de Fontainebleau ? Et combien, sur les bordures somptueuses, reconnaissent les armes des Bourbons de Parme ? La suite des quinze scènes décorait jadis les vastes salons du Palais du Jardin, Louis XV en ayant fait présent à sa fille et à son gendre.

La place a manqué à Florence pour exposer les sept Gobelins exécutés par Michel Audran d'après Jean-Baptiste De Troy et représentant l'*Histoire d'Esther*. Ces compositions, considérées comme le chef-d'œuvre de la tapisserie de genre historique, avaient été reproduites pour le même palais de Parme. Enlevées en 1860, elles ont figuré quelque temps à la *Galleria degli Arazzi*,



au dernier étage du Musée des Antiquités étrusques. Tout ce qui fait leur mérite, le fond d'architecture à la Véronèse, la majesté des personnages habilement agencés, se perdait dans un cadre d'emprunt, en des salles basses qui ne permettaient même pas de déployer complètement les précieux tissus. Cinq d'entr'eux<sup>119</sup> ont trouvé un asile plus digne : ils décorent actuellement, au Palais Pitti, la Salle du Trône et la salle attenante.

Dès les premières années du règne de don Philippe, la Manufacture royale travaillait pour le compte de la petite cour reconstituée. Dutillot était en relations épistolaires avec Oudry, qui était près de sa fin, et avec Pierre Cozette, qui venait de débiter à la tête d'un des ateliers de haute lisse. Le trésorier Bonnet devait éperonner le peintre et l'artisan. Sa correspondance de 1752 en fait foi et, le 29 janvier de l'année suivante, il mandait à l'Intendant à Parme : « Oudry et Cozette doivent vous écrire. Ces gens-là ont bonne volonté, mais plus de peine à faire une lettre qu'un tableau ou une tapisserie »<sup>120</sup>. Longtemps encore après la mort d'Oudry (1755), qui avait envoyé pour les palais ducaux quelques dessus de porte, les Gobelins, passés sous la direction artistique de François Boucher, exécutèrent pour les Infants des répliques de leurs plus fameuses séries : les *Quatre Eléments* et les *Saisons* d'Antoine Callet, destinés aux appartements d'honneur du Palais de Parme<sup>121</sup>; et douze des vingt-huit épisodes de l'*Histoire de don Quichotte* brossés par Charles Coypel. Les *alentours* de ces dernières tapisseries avaient été composés spécialement pour les parois spacieuses et ensoleillées de Colorno.

---

119. Ceux qui portent dans le cartouche inférieur de la bordure les inscriptions bibliques : *Solus Mardocheus non flectebat genu; Fecit eam regnare; Dona mihi animam pro qua rogo; Etiam reginam vult opprimere; Esther pro populi sui vita precatur*. — En ce qui concerne les *Chasses de Louis XV*, la direction des Galeries florentines avait pu pendant quelques années en exposer deux (dont le *Limier*, reproduit par M. Léon Déshairs dans l'« Histoire de l'Art » publiée sous la direction d'André MICHEL : VII, 841) au Musée National du Bargello; et une dans la galerie vitrée des Offices.

120. Bonnet à Dutillot, 29 janv. 1753. A. S. P. Cbf. 41.

121. Ces huit pièces furent transportées en 1764 à la Villa de Petraia qui était alors la résidence habituelle de Victor-Emmanuel II. A ce cadre Renaissance, les tapisseries des Gobelins convenaient, malgré tout, mieux que l'horrible ciel vitré qui a transformé en halle de gare la cour intérieure de l'édifice de Buontalenti.

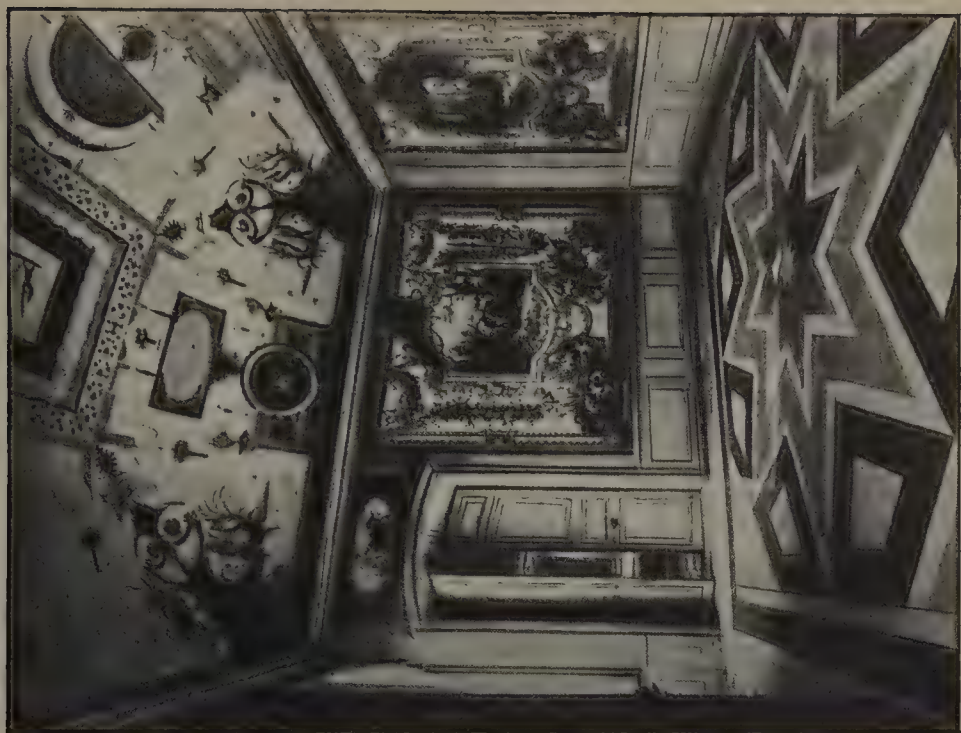
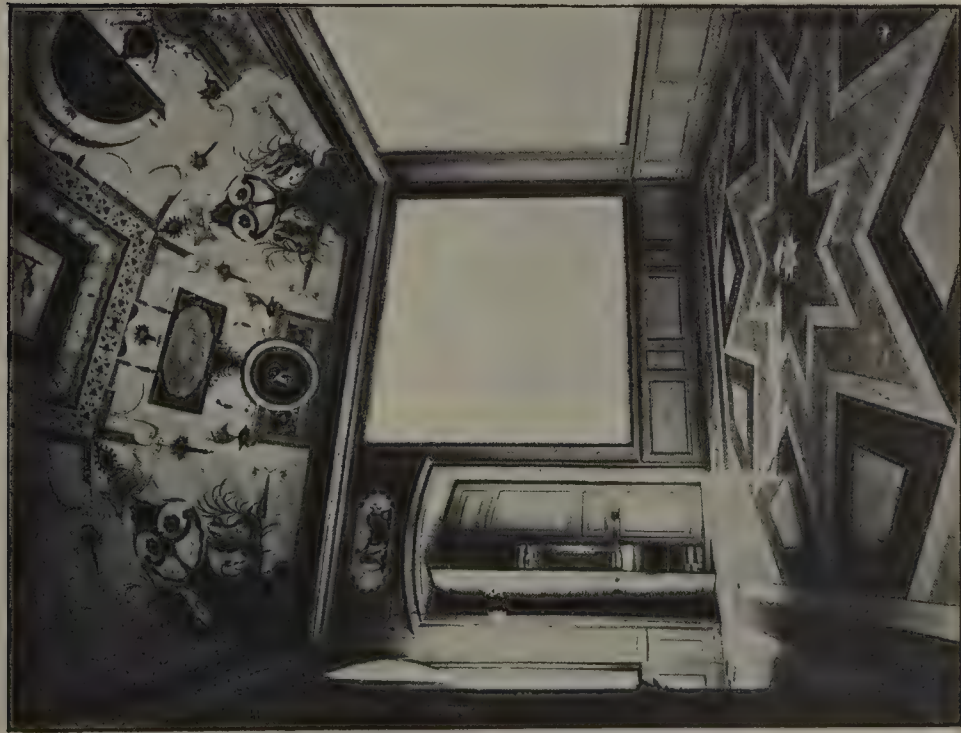
Les dimensions avaient été indiquées à Paris et les encadrements furent sculptés tout exprès et peints en blanc mêlé de gris de lin adouci. On comprend que les Parmesans soucieux des traditions artistiques de leur petite patrie réclament le retour de ces chefs-d'œuvre dispersés au petit bonheur à travers les palais royaux d'Italie<sup>122</sup>.

La revendication s'étend à juste titre aux autres objets d'art qui ornaient les demeures ducales. Le goût du conservateur actuel a pu reconstituer quelques salles du Palais de Colorno : par exemple un petit Cabinet chinois dans le goût exotique qui était une des modes du siècle, et le Grand Salon. Les errements établis dans les administrations de l'actuelle *Casa Reale* et du Domaine n'ont pas permis malheureusement de reconstituer l'ensemble si joliment constitué au temps des Infants, respecté par l'Empire et accru par Marie-Louise. Le mobilier parmesan du plus pur Louis XV et du plus pur Louis XVI demeure dans les salles dessinées à Venise par Sansovino et Scamozzi où il a été placé suivant une conception esthétique qui ne redoute pas l'anachronisme. Les glaces, les pièces d'orfèvrerie, la vaisselle commandée par Dutillot à Vincennes puis à Sèvres, les motifs de biscuit, tout cela a été dispersé à tous les vents dans des palais et des musées déjà riches. Isolés, ces morceaux y font piètre figure et telle galerie florentine présente comme un petit secrétaire de la Renaissance un tabernacle dessiné par Petitot pour une chapelle particulière.

Après avoir pendant quelques années introduit de France les éléments essentiels du mobilier ducal, Dutillot n'avait pas tardé à faire travailler, sous la direction de l'architecte, artisans français et artisans italiens. Les ouvrages ainsi créés sur place, à l'imitation du style dominant et parfois en devançant l'évolution du goût public, ne sont pas pour nous les moins intéressants. Une étude complète des beaux-arts à Parme dans leurs relations avec l'histoire de l'art français devrait comprendre la médaille, la gravure, la sculpture sur bois, le stuc. Nous n'en dirons que quelques mots avant de revenir à l'artiste qui a marqué de son empreinte toutes ces manifestations secondaires, en même

---

122. G. MARIOTTI. Relation citée : *Aup.* mars-avril 1920, p. 75-76. Voir Planche XIV.



Un Salon du Palais de Colorno

dans son état actuel et avec les tapisseries de l'*Histoire de Don Quichotte* qui l'ornaient jadis.

Photographies Glaucio Lombardi.





temps qu'il a fixé le caractère de l'architecture parmesane pour une période assez longue.

Dès 1742, don Philippe avait pris à son service le médailleur Michel Dubois qui, une fois installé à Parme, n'eut pas beaucoup plus d'occasions d'exercer son art qu'il n'en avait eu pendant les campagnes de l'Infant. Il continua au début du règne de don Ferdinand ses fonctions de graveur des sceaux<sup>123</sup>. Il est surtout connu par le portrait pittoresque et peu flatté que Casanova a laissé de lui. Son talent fut rarement mis à contribution pour des médailles et, quand il fut question d'en frapper une à la gloire de Tronchin, le Conseil des Anciens de Parme s'adressa à Boudard. Le sculpteur ducal modela un projet en cire que conservent les Archives Communales et qui ne passa jamais à la frappe. Le p. Paciaudi fit de cette maquette une critique très sévère au double point de vue numismatique et épigraphique, et c'est peut-être à lui que le médecin genevois dut de ne pas recevoir ce nouveau témoignage de la reconnaissance des Parmesans. Si le revers, qui s'inspirait d'un passage fameux du Mémoire de La Condamine sur l'inoculation, est un peu confus, l'avvers présente une belle effigie à l'antique de celui qui avait opéré le prince héréditaire<sup>124</sup>.

Quand il procurait à Dutillot les caractères d'imprimerie fondus par Fournier, Bonnet proposait déjà de chercher un graveur. Le choix s'arrêta au milieu de 1759 sur le protégé d'un homme qui s'y connaissait en cet art comme en nul autre. Désigné par Caylus, Jean-François Ravenet fut chargé de graver les planches qui devaient illustrer l'édition demandée à Frugoni de ses poésies. Ce travail n'eut pas de suite. Les économies de 1766 réduisirent le traitement de l'*incisore in rame* de 12.000 à 6.000 livres<sup>125</sup>. Après avoir collaboré à la publication de 1769

123. A. S. P. *Der.*; 8 avr. 1766. Dubois continuait à recevoir un traitement de 4.800 livres.

124. Giuseppe SITI, « Una medaglia ideata dal Boudard e la critica del p. Paciaudi ». *Aspp.* XXII<sup>bis</sup>, 1922, p. 201-207. Avec une reproduction de la maquette, qui avait été donnée déjà à la suite de l'article cité du d<sup>r</sup> A. FRASSI, « Di una variolazione principesca ».

125. Dutillot à Frugoni, 24 juil. 1764. A. EQUINI, « C. I. Frugoni alle corti... di Parma » II, 178. — A. S. P. *Der.*, 31 mars et 8 avr. 1766. — E. BÉNÉZIT, « Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs », Paris, E. Gründ. T. III (1924), p. 576.

qui rappelait l'inauguration de l'*Ara Amicitiae*, Ravenet resta encore quelques années au service de don Ferdinand. Son fils Simon-François qui avait commencé à se former auprès de lui et qui avait travaillé ensuite à Paris recueillit la succession. Il entreprit de reproduire les œuvres du Corrège dans une série de planches auxquelles il travaillait encore à l'époque de la Révolution et qui sont loin d'égaliser les œuvres fameuses de Toschi et de son école. Les graveurs abondaient déjà à Parme vers 1760. Français et Italiens rivalisaient. Un de ces derniers, Martini, fut envoyé à Paris étudier avec Le Bas. Un des bons ouvriers du genre était Benigno Bossi. Bodoni et Petitot eurent en outre à leur disposition P.-J. Gaultier et Etienne Superchy. Sur ce point d'ailleurs Petitot se passait d'aide facilement. Celui qui avait gravé pour le compte de M. de Caylus nombre de planches d'antiquités continua à s'exercer dans cet art et même pratiqua l'eau-forte avec bonheur.

A l'architecte des Bâtiments, toutes les occasions étaient bonnes pour donner carrière à son talent de dessinateur : une visite de don Philippe aux ruines de Velléia, une chasse, une fête de cour. Quand Dutillot reçut le marquisat de Felino, Petitot composa à son intention deux recueils. Le premier réunissait les pièces gravées en différentes circonstances<sup>126</sup> et présentait notamment sous les traits d'une Naïade et d'un Triton le mariage du Pô et de la Parme, composition qui se rattachait encore fortement au baroque. Dans une lettre préface, l'artiste expliquait au ministre le but de l'autre publication, une *Suite de vases* : « J'avais commencé cet ouvrage pour le service qui me tient  
« attaché à Son Altesse Royale, puisque les trois premiers de  
« ces vases ont été exécutés et placés par votre ordre au Jardin  
« de Parme. J'ai jugé à propos de les continuer et d'en faire  
« un recueil que j'ose vous prier d'agréer... »<sup>127</sup>. Et il en est

126. « Raccolta di Rami incisi in varie occasioni dalla Regio Ducale Corte di Parma ». 1764. On y remarque *I cacciatori*, la *Lattivendola*.

127. « Suite de Vases tirée du Cabinet de Monsieur Du Tillot, Marquis de Felino, Ministre de S. A. R. et gravée à l'eau forte d'après les Dessins originaux de M. le chevalier Ennemond Alexandre Petitot, Premier Architecte de S. A. R.... et agrégé à l'Académie Royale d'Architecture de Paris, par Benigno Bossi Stucateur de S. A. R.... ». *Se vend à Parme chez le même B. Bossi*. [1764]. Un exemplaire est conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale à Paris.





Etude de femme

Dessin inédit d'Ennemond PETITOT  
Collection Glauco Lombardi. COLORNO.

*Voir p. 546.*



résulté une série de planches finement gravées par Bossi sur des dessins d'une variété, d'une fantaisie et d'un brio qui laissent loin en arrière les *Cahiers* ou *Suites* analogues de Caillouet et de Beauvais, l'élève de Challe, peintre du Roi.

L'année 1769 vit paraître une autre série d'ouvrages d'un genre un peu différent. Ne parlons pas des planches qui rappellent l'architecte en le montrant sous le jour fugitif d'un feu d'artifice<sup>128</sup>, et arrêtons-nous à la Description des fêtes du mariage ducal. C'est une des premières œuvres tirées par Bodoni en son imprimerie de Parme, avec les lettres de Fournier. Dutillot l'envoya non seulement à Versailles, à Madrid et aux autres cours, mais encore à tous les amateurs d'art qui avaient son amitié. C'est le « magnifique livre » dont Mariette lut avec plaisir le texte rédigé par Paciaudi et dont il admira l'illustration due au crayon subtil et divers de Petitot<sup>129</sup>. Dans son mémoire sur l'architecte lyonnais, M<sup>lle</sup> Monti a finement analysé l'effet décoratif, l'élégance et l'harmonie de ces dessins qui représentent les costumes du tournoi, la fête des *Pastorelle d'Arcadia*, la foire chinoise, donnés en l'honneur d'un souverain quelque peu hébété déjà par une épouse qui affecta de dédaigner ces réjouissances. Quant à l'amateur d'aujourd'hui, il prend un réel plaisir à feuilleter cette merveille typographique et à en suivre les larges dessins comme les figurines. M<sup>lle</sup> Monti a montré que les réminiscences de Rubens et de Boucher n'enlèvent rien à l'originalité de ces compositions délicates et parfaites d'exécution<sup>130</sup>. Ajoutons une remarque à propos des deux planches qui retracent l'assemblée du Bosquet d'Arcadie : elles rappellent Watteau plus directement que le tableau de Pietro Ferrari ;

---

128. « Elevazione geometrica dell' Illuminazione del Giardino di Colorno » (montre aussi le feu d'artifice donné pour le mariage de don Ferdinand — gravé par Baratti et Zuliani, 1769).

129. Dutillot à Francisco de Solera, trésorier de la cour de Parme en Espagne, 23 sept. 1770. A. G. S. *Est.* 5197. — Mariette à Paciaudi, 8 avr. 1771. Ch. NISARD, « Corresp. inéd. », II, 362-363. Voir ci-dessus, p. 468-469, n. 124, le titre exact. L'exemplaire envoyé au Grand-duc de Toscane est conservé au Fonds Palatin de la Bibliothèque Nationale de Florence.

130. Nous citerons sur ce point le *Bollettino d'Arte*, où l'analyse est plus complète, p. 264-270. Notre Planche IX donne la « Veduta del Boschetto d'Arcadia dalla parte del Tempio ».



mais, dans leur facture qui annonce la gravure de l'époque romantique, elles sont infiniment mieux éclairées et ordonnées que la composition bitumineuse du peintre parmesan.

M. Glauco Lombardi, dont le nom revient ici avec tant de fréquence parce que nul n'a contribué autant que lui à faire revivre cette période de la vie artistique de Parme, a retrouvé une série de dessins originaux d'Ennemond Petitot que les amateurs français connaîtront avec plaisir<sup>131</sup>. En attendant que ceux-là mêmes qui n'ont point visité la lointaine cité padane aient dans quelque revue d'art la révélation de ces inédits, rappelons que si la collaboration de l'architecte avec un graveur habile et un imprimeur exceptionnel a donné les plus heureux résultats, la réunion de deux de ces talents avec celui de J.-B. Boudard a fait aussi ses preuves.

Elles s'inscrivent dans la décoration de certains salons du Palais d'été de Parme, ceux qui servent aujourd'hui de *mess* aux officiers de l'Ecole d'application d'Infanterie, face à la masse verdoyante de l'ancien parc ducal. Elles s'inscrivent surtout à la voûte, aux parois, aux ouvertures du *Grand Salon* de Colorno. Par trois fenêtres, la pièce regarde sur la cour intérieure et, par trois autres, elle donne de plain-pied sur la terrasse qui domine le jardin anglais dessiné par ordre de Marie-Louise à la place des pelouses et des bosquets jadis disposés sur le modèle de Versailles. C'est là que le marbre et le stuc, le bois sculpté, les toiles peintes et jusqu'aux cuivres ciselés avaient réalisé l'ensemble le plus parfait. Constituée à une époque de transition, la décoration de cette pièce reflétait les styles qui s'affrontaient, ou mieux se fondaient l'un dans l'autre. Rocaille, le plafond ; mais d'une légèreté et d'une finesse qui dépouillaient de son artifice cette manière attardée. Louis XV, la cheminée sculptée par Boudard ; mais surmontée d'une glace où les guirlandes déjà l'emportaient sur les volutes et les coquilles. Louis XVI, l'encadrement des portes et leurs délicates ferrures. Classique surtout, la haute corniche des parois principales

---

131. G. LOMBARDI, « I disegni di un grande architetto francese della Corte di Parma », *Aup.*, janv.-fév. 1926 ; G. COPERTINI, « La scoperta dei disegni dell' architetto Petitot », *Cronache d'Arte*, janv. 1926. — Voir notre Planche XVI.

alternant entre ses pilastres corinthiens un vase grec huit fois reproduit et six figures féminines. La maquette de Petitot repeuple ces murs dénudés et fait comprendre l'harmonie des reliefs et des panneaux peints dont il avait indiqué le sujet : les *Saisons* que la poésie anglaise et la poésie française célébraient alors à l'envi ; dans le haut du salon la grâce dansante et chantante des nymphes et des muses, des pastoures et des chasseresses dont le stuc n'avait pas la matité fade que lui a donnée depuis un lait de chaux<sup>132</sup>.

C'est sur les dessins de Petitot que l'atelier de sculpture sur bois, où travaillèrent Marc Vibert, Michel Poncet et le Flamand Drugman<sup>133</sup>, exécuta l'unique pièce d'ameublement qui soit restée à Colorno, d'une production infiniment variée. C'est un console à hauteur d'appui qui combine avec un motif inattendu les éléments habituels à la décoration de notre artiste, guirlandes et entrelacs. Quatre têtes de béliers soutiennent la table de marbre blanc. Leurs cous stylisés forment des cintres dont la partie médiane s'appuie sur une barre transversale supportée par les pieds qui s'infléchissent en un mouvement inverse et s'achèvent en sabots ornés de feuilles d'acanthe. On dirait d'un meuble pompéien. Un artiste de l'Empire n'eût fait qu'ajouter au travail du bois des bronzes ciselés et que remplacer peut-être le béliet antique par le sphynx égyptien.

Les boiseries du chœur et de la sacristie de San Liborio comme celles de la Bibliothèque Palatine manifestent la même harmonieuse fusion des styles. On ne saurait s'étonner de trouver dans ces ouvrages amoureux dessinés par Petitot tant de fermeté et un caractère aussi architectural. La structure est marquée par des pilastres canelés ou ornés de grosses guirlandes. Les chutes et les frises sont faites de motifs à l'antique d'un assez fort module : des consoles, des triglyphes, des denticules, des oves et des entrelacs. Tout cela très sobre,

---

132. Sur quatre exquises consoles restées sans objet à côté des portes étaient posés des vases de Sèvres bleu et or qui ont paru dignes de figurer dans la Salle du Trône au Quirinal. — Voir Planche XII, p. 510.

133. Sur ces trois ouvriers d'art, voir plus haut p. 164-165. Signalons la brève mention de A. RONCHINI, « *Intorno alla scultura in legno. Notizie storico patrie* ». *Atmem*, Vol VIII, 1876, p. 328.

relevé cependant par les tons chauds du bois et quand l'occasion s'en présente, comme dans les panneaux qui surmontent les stalles, égayé par des attributs ou des fleurs enrubannés et finement ciselés.

Ce qu'un artisan isolé, Giuseppe Maggiolini, avait fait à Milan en instaurant le goût du meuble français, une série d'artistes le réalisa dans les palais des Enfants de Parme dans une mesure si large que nulle dispersion n'a pu détruire complètement cette œuvre. Dans la capitale lombarde l'archiduc Ferdinand appela pour la transformation de la *Corte Vecchia* une série d'artistes italiens ou autrichiens : Piermarini, Knoller et Trabalesi, Franchi et Callani. Si l'architecte, les sculpteurs et les décorateurs qui travaillèrent à Parme vers le même temps avaient eu à leur disposition des ressources matérielles aussi considérables, si l'animateur de cette rénovation artistique n'avait dû se retirer de façon aussi soudaine, nul doute que les monuments de la fin du *Settecento* à Parme seraient plus imposants et plus nombreux. Ce qui a été fait, ce qui reste, brille du moins par l'élégance, la mesure et l'harmonie. On y trouve le reflet généralement direct de l'art français qui cherchait alors à rendre à la mélodie sa pureté antique et qui ramenait par degrés la ligne des édifices, des statues, de l'ornementation vers un classicisme nouveau que l'idéologie n'avait pas encore altéré et glacé.

---



## QUATRIÈME PARTIE

---

### BILAN DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

---

En s'installant à Parme les Bourbons avaient trouvé un milieu pénétré déjà de goûts et d'idées françaises. Les derniers Farnèse avaient imité volontiers le modèle de Versailles dans leurs palais et leurs jardins et volontiers fait jouer sur leurs théâtres des pièces venues de France. Pendant les luttes qui suivirent l'extinction de la dynastie, le succès de la tragédie et de la comédie françaises ne s'était pas démenti ; philosophes et savants avaient continué à se pénétrer des systèmes d'outremont ; le cosmopolitisme littéraire des nobles de Parme ou de Plaisance restait tourné vers la France plus que vers toute autre nation.

Le développement de l'influence française dans les duchés à partir de 1749 ne fut donc pas uniquement le fait d'une cour ou d'un ministre. Certes la part des personnes reste grande dans l'adoption des institutions, des modes et des usages étrangers, comme des doctrines philosophiques et des formes d'art. Mais si l'on démontre qu'après la mort de Madame Infante et de don Philippe, qu'après le départ de Guillaume Dutillot, qu'au moment enfin où Louis XV vieilli, puis Louis XVI abandonnaient une tutelle active sur le jeune duc, qu'à ce moment encore se poursuivaient les effets de la conquête intellectuelle, ne sera-t-on pas fondé à soutenir qu'il n'y avait pas seulement engouement passager et imposition tyrannique dans la fusion intellectuelle et artistique dont nous avons exposé les manifestations ?

Sur plus d'un point déjà cet exposé a été conduit par delà le terme de la Révolution. Il fallait marquer la continuité d'une action déterminée qui dépassait les volontés plus ou moins fortes d'un souverain. Et nous avons constaté le succès durable de la philosophie de Condillac. Des raisons de chronologie ne pouvaient interrompre l'analyse de certaines évolutions. C'est ainsi que l'on a vu la poésie et les beaux-arts se transformer dans les états de don Ferdinand suivant les exemples directs ou indirects de la France. Et l'un des plus caractéristiques parmi les mouvements d'idées de cette période, le retour à l'antiquité, est apparu comme ayant gagné Parme avant toute autre région de l'Italie grâce à des artistes français nourris aux sources romaines. Mais ces constatations ne sont que partielles. Il convient d'établir un bilan plus complet, qui dévoile si possible les causes profondes de certaines réactions, un bilan qui explique les effets limités de ces réactions et la survivance de certaines façons de penser et de sentir.

Puisqu'un homme nous est apparu vers le milieu du siècle comme l'animateur de la rénovation politique et artistique des duchés, il faut établir d'abord ce bilan en fonction de sa personnalité, et mesurer la portée de la chute du ministre Dutillet. Nous pourrions ensuite nous dégager d'un cadre un peu étroit, replacer Parme dans le courant qui tendait à l'affranchissement intellectuel et moral de l'Italie, voir jusqu'à quel point le sentiment national pouvait se développer.

---

## CHAPITRE XIII

---

### PORTÉE DE LA CHUTE DE DUTILLOT

- I. *L'œuvre du ministre et le milieu français de Parme jugés par quelques hommes de lettres voyageurs: Casanova et Goldoni, les abbés Richard et Coyer, La Lande et Duclos* .... p. 552
- II. *Les réformes, l'immigration française et les causes générales de la disgrâce de Dutillot* ..... p. 560
- III. *La retraite honorée du marquis de Felino et sa mort à Paris* ..... p. 566
- IV. *Réhabilitation dans la mémoire des Parmesans. Rétractation d'un adversaire, Antonio Cerati. Neipperg comparé à Dutillot. Continuateurs partiels en Italie et à Parme* ..... p. 571

A mesure que s'élargissait l'action du ministre de l'Infant, l'intérêt que voisins et rivaux portaient à sa conduite devenait plus vif. Les rapports adressés par Cristiani et Firmian à la cour impériale mentionnaient toujours Dutillot. A la suite de la mission à Parme du marquis Grimaldi, des relations amicales s'établirent entre le diplomate espagnol et le chef du gouvernement ducal. Les témoignages d'estime prodigués à Dutillot par la cour de Versailles à différentes époques, surtout sous le ministère de Choiseul, sont bien connus, comme les appréciations de Marie-Thérèse et de Joseph II. Quand la situation du marquis de Felino parut menacée, les cours voisines envoyèrent des enquêteurs discrets pour étudier la situation politique des duchés. C'est ainsi que Durante Duranti soumit deux importants mémoires au roi de Sardaigne au retour d'une *commission* à Parme et à Colorno. De Mantoue, de Crémone,



de Lodi, des agents secondaires venaient dans les états de don Ferdinand recueillir de menues informations pour le compte de Milan et de Vienne; à Plaisance, qui avait connu sa domination, Charles-Emmanuel III entretenait des intelligences secrètes<sup>1</sup>; il cherchait à pénétrer les causes véritables de la crise qui de 1769 à 1771 agita le petit domaine bourbonien. S'ils sont pour la plupart dénués de valeur littéraire, les mémoires et rapports écrits par les diplomates et leurs auxiliaires fournissent des données intéressantes au point de vue de l'histoire et de la psychologie collective. Ils permettent de compléter et à l'occasion de contrôler certains récits inspirés par la passion et les documents qui nous viennent des intéressés. Non moins précieux est le témoignage des hommes de lettres étrangers au pays, des voyageurs qui, sur le mode pittoresque ou avec des intentions sociologiques, disaient ce qu'ils avaient vu dans les duchés. C'est ce témoignage que nous invoquerons d'abord.

## I.

A quelle date exactement, ou mieux à quelles dates différentes l'aventurier de génie qu'était Giacomo Casanova a-t-il visité la capitale de don Philippe- Il a laissé dans ses *Mémoires* des impressions sur Parme qui occupent plus de trois chapitres<sup>2</sup> et qui ne peuvent pas toutes se rapporter à un séjour unique. Certains jugements d'ordre politique ne s'expliquent que par des additions postérieures aux notes primitives ou par des observations recueillies sur place longtemps après un premier

---

1. Parmi les agents de la Lombardie autrichienne nommons le baron Giorgio Water de Mantoue, et don Guglielmo Porta, archiprêtre de Casalmaggiore. A. S. M. *Potenze estere. Parma e Piacenza. 1750-1775*. Cart. 100. — En ce qui concerne les agents Sardes, signalons que la *Relation* du marquis Charles Frédéric Tana sur sa commission à Parme à l'occasion du mariage de don Ferdinand s'accompagne de deux lettres d'un agent anonyme, dont une est datée de Pavie, 5 sept. 1769. A. S. T. *Cerimoniale. Parma. Mazzo 1° d'addizione*. N° 8.

2. « Mémoires de Jacques CASANOVA de SEINGALT écrits par lui-même », Paris, Flammarion, 1843. T. II, chapitres 7°, 8° et 9°. Voir aussi T. I, p. 482.

passage que l'on peut situer vers 1750. Ce n'est pas le lieu ici d'établir cette concordance chronologique. Les *Casanovistes*, comme les *Stendhaliens*, sont d'assez ferventes gens pour ne pas négliger quelque jour ce problème<sup>3</sup>. Nous ne retiendrons des pages de Casanova que l'essentiel.

« J'étais, dit-il, dans la patrie de mon père, où je ne connaissais personne; mais, quoique seul, j'étais sûr de n'être pas longtemps à m'orienter. Dès que je fus dans les rues, il me sembla que je n'étais plus en Italie, car tout avait l'air ultramontain. Je n'entendais dans la bouche des passants que du français ou de l'espagnol, et ceux qui ne parlaient point ces langues avaient l'air de se parler à l'oreille ». Il y a certainement là quelque exagération et l'anecdote que rapporte plus loin le seigneur de Seingalt est peut-être aussi imaginaire que son titre de noblesse: une boutiquière aurait accueilli ce chaland inconnu en produisant toute le français qu'elle connaissait, cette femme simple ne pouvant imaginer un nouveau venu à Parme qui fût de naissance italienne<sup>5</sup>.

Carlo Goldoni, autre Vénitien, qui représente avec plus de mesure et de bon goût un aspect certainement plus authentique de sa patrie, est passé à Parme plusieurs fois. C'est à la cour de l'Infant qu'il a fait connaissance avec le jeu des acteurs français. Il a bénéficié des faveurs ducales et concouru avec l'Intendant aux spectacles de Colorno. Lorsqu'il partit définitivement pour la France il voulut prendre congé de don Philippe et de Dutillot. C'est alors qu'il écrivit à son ami Gabriel Cornet: « Mon séjour à Parme m'a beaucoup servi pour

3. Ils trouveront du reste des indications utiles dans une petite étude de M. Amilcare BOCCHI, « Casanova a Parma », 3<sup>e</sup> chapitre d'un livre intitulé « Brani di storia parmigiana », Parme, R. Donati, 1922.

4. Casanova était né à Venise d'une famille de comédiens.

5. A travers les éléments romanesques de son récit, Casanova a introduit des détails parfaitement historiques: il nomme et campe en de vivants portraits le médailleur Dubois; Dantoine-Blacas, colonel d'Infanterie; un autre militaire, le Sicilien Paternò (M. de Paternoy, ainsi qu'on l'appelaït dans les cadres de l'armée espagnole); le marquis Paolo Bartoloni. On trouve également sous la plume de l'aventurier des réflexions inspirées par les événements postérieurs: un gouvernement ne devrait jamais détruire par la violence des usages depuis longtemps enracinés; les erreurs innocentes ne peuvent être vaincues que graduellement.

« m'exercer dans la langue française. Je parle français à tour  
« de bras: beaucoup, avec des fautes, mais je me fais com-  
« prendre et l'on n'a pas besoin de me faire répéter les mots.  
« Je goûte infiniment les belles conversations à la façon  
« française »<sup>6</sup>.

A Paris, l'auteur comique italien conserva le titre et la pension de poète de S. A. R. le duc de Parme. Casanova tournait en dérision le titre, mais peut-être n'eût-il pas dédaigné la pension. Goldoni prêta ses services au comte d'Argental pour la traduction de certains documents, entr'autres l'édit de la collecte proclamé à Parme en 1765<sup>7</sup> et resta en relations avec Dutillot. Il approuvait donc, semble-t-il, non seulement le protecteur des belles-lettres mais encore le politique. Au ministre convalescent, il écrivait à la fin de 1769, après les premiers incidents qui avaient déterminé Charles III et Louis XV à envoyer Chauvelin auprès de don Ferdinand: « Que Dieu vous  
« conserve pour le bonheur des états où vous êtes, pour l'hon-  
« neur du nom français et pour l'exemple de l'humanité. Mes  
« vœux sont dictés par le cœur, par la raison, par la sensibilité.  
« Une foule de voix, respectueuses comme la mienne, les ac-  
« compagne et leur donne de la valeur. Dieu ne laissera pas  
« que de les exaucer »<sup>8</sup>.

Parmi les Français qui passèrent à Parme entre 1750 et 1770, nous avons mentionné les écrivains, les savants, les artistes, les amateurs: Cochin, Marigny, l'abbé Barthélemy, M<sup>me</sup> du Boccage, Fougeroux, Watelet, Doyen et Fragonard. Ce

6. Goldoni à Gabriel Cornet, conseiller et agent de l'Electeur de Bavière, 6 juil. 1762. « Lettere di Carlo GOLDONI, con proemio e note di Ernesto MASI », Bologne, Zanichelli, 1880, p. 164. Dans ses « Mémoires » l'écrivain comique dit qu'il quitta Venise en 1761 (2<sup>e</sup> Partie, chap. XLVI, T. II, p. 359). De nombreux éléments permettent de rectifier la date. Voir Edgardo MADDALENA, « Il viaggio del Goldoni in Francia », *Nuova Antologia*, 1<sup>er</sup> nov. 1921, p. 76...

7. Argental à Dutillot, 16 mars 1765. B. P. P. Ms 573, f<sup>o</sup> 227.

8. Goldoni à Dutillot, 24 déc. 1769. « Lettere di Carlo Goldoni » éditées par E. MASI, p. 298. — Dans une lettre au marquis Zanetti, datée de Bologne, 20 fév. 1759, Algarotti parlait de Dutillot, « Ministro « degnissimo del Real Infante, che sa così bene secondarlo ne' nobili « suoi disegni e renderlo sempre più l'amore e la delizia d'Italia ». « Opere », édit. Manini, Crémone, T. VII, 1781, p. 69.



dernier voyageait en 1761 en compagnie de l'abbé Richard de Saint-Non. Il faut ici noter les impressions d'un autre abbé Richard et celles des voyageurs qui, vers la même époque, consignèrent par écrit leurs observations comme l'avaient fait le Président de Brosses et le Président de Montesquieu.

En 1766 paraissait une *Description historique et critique de l'Italie*<sup>9</sup>, résultat d'une enquête entreprise cinq ans plus tôt par l'abbé Jérôme Richard, membre de l'Académie de Dijon, humaniste et philosophe, qui avait déjà publié en 1748 des *Réflexions critiques sur le livre intitulé: Les Mœurs*, ouvrage anonyme de François-Vincent Toussaint. L'ecclésiastique bourguignon avait accompagné au-delà des Alpes M. de Bourbonne, Président à mortier au Parlement de Dijon, qui « lui avait ouvert toutes les portes » et qui « avait contribué par sa fortune et par ses lumières personnelles à la bonté de ce livre »<sup>10</sup>. Venant de Gênes et arrêtés par une crue de la Trébie au milieu d'octobre 1761, les deux voyageurs avaient dû modifier leur itinéraire. Ils gagnèrent les états de l'Infant par la Lombardie et par Guastalla. Après avoir visité Plaisance, ils se trouvaient à Parme pour la Toussaint. Richard prit des notes intéressantes sur les œuvres d'art alors conservées dans la capitale de don Philippe, sur le Jardin et les promenades en voie d'achèvement. Donnant ensuite une « Idée de la cour », qu'il jugeait « assez brillante », et où tout le monde paraissait content, il devait attribuer l'ordre qui y régnait à Dutillot, « ministre qui a toute la confiance de l'Infant et qui le mérite par son attachement

9. « Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'Etat actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population et de l'Histoire Naturelle. Par M. l'abbé RICHARD ». *A Dijon, chez François Desventes, Libraire de Monseigneur le Prince de Condé. Et se trouve à Paris, chez Michel Lambert, Imprimeur, rue des Cordeliers, au Collège de Bourgogne.* M. DCC. LXVI (6 tomes, avec cartes et plans). L'ouvrage eut deux rééditions, à Paris, chez Saillant, en 1769 et en 1770. Les passages relatifs aux états de Parme se trouvent T. I, p. 184-185 et 308, T. II, p. 1-43. — Sur l'auteur, voir Ch. MUTEAU et Joseph GARNIER, « Galerie bourguignonne », Dijon, J. Picard, T. III (1860), p. 52-54.

10. Préface de La Lande à son *Voyage d'un Français en Italie* dont il va être question (édit. de 1769, T. I, p. XV). — Le d<sup>r</sup> E. Broussolle de Dijon possède en manuscrit le récit de voyage rédigé par le Président de Bourbonne.

« sincère pour son maître, son grand désintéressement, et son  
 « application continuelle à tout ce qui peut aller au bien de l'état  
 « de Parme. Les plus petits détails ne lui échappent pas : il voit  
 « tout par lui-même, et fait son plaisir des devoirs de sa place.  
 « C'est le témoignage qu'on lui rend à la cour, où il paraît  
 « qu'il est fort aimé, et c'est ce que l'on dit dans toute la ville  
 « de Parme où il est respecté et estimé des grands et du peuple.  
 « A ces talents, je dois ajouter qu'il est modeste et bienfaisant :  
 « il ne songe qu'aux intérêts de son prince, et ne s'occupe point  
 « des siens » (II, 39).

Le visiteur avouait n'avoir pas passé assez de temps dans la cité émilienne pour être bien au fait des mœurs, de l'état des sciences et du commerce. « J'ai vu seulement, ajoutait-il, qu'elle  
 « est beaucoup mieux peuplée que Plaisance, dans une enceinte  
 « à peu près égale. On fait monter sa population à 45.000 âmes,  
 « dont, à ce que l'on assure, 4.000 Français domiciliés, ayant  
 « des charges à la cour, faisant le commerce, ou exerçant quel-  
 « ques métiers ». Ce mélange produisait des effets curieux :  
 « A la cour, on parle toujours français ; la ville, comme ailleurs,  
 « veut imiter la cour, et on s'aperçoit déjà qu'il se forme un  
 « jargon mêlé d'italien et de français, où il entre plus ou de  
 « l'une ou de l'autre langue, à proportion de ceux qui la  
 « parlent...<sup>11</sup>. Presque tous les Français ont épousé des Par-  
 « mesanes, ou ont établi leurs enfants dans les familles du  
 « pays » (II, 40-41). Enfin Richard relatait les efforts accom-  
 plis par le ministre pour développer l'industrie et notamment  
 celle de la soie, source de richesse et objet d'une fructueuse  
 exportation.

La note pittoresque et poétique ne manque pas, comme lorsque l'auteur décrit le Val di Taro et ses habitantes ou qu'il compare tout le pays à un « vaste jardin bien cultivé », gardant à l'arrière-saison la fraîcheur du printemps. Les portraits et les observations contenus dans ces pages ont inspiré presque tous les voyageurs qui ont suivi et qui ont trouvé là un canevas tout tracé.

Après avoir traversé le Piémont et la Lombardie, l'abbé Gabriel-François Coyer observait en octobre 1763 que Parme

---

11. Voir ci-dessus p. 478-482.

était une des rares cités d'Italie où il eût enregistré un accroissement de population<sup>12</sup>. Quelques jours plus tôt, il avait, de Plaisance, écrit que la ville, réduite à 20.000 habitants à peine, avait beaucoup perdu. C'était une manie et que l'écrivain avouait : « Je trouve presque partout des traces de dépopulation. Je prophétise, sans être Saint Bernard, que le monde va finir », L'auteur de *la Noblesse commerçante* n'était pas un inconnu dans les duchés. Dutillot notamment avait étudié son ouvrage. Avant la controverse qui s'alluma autour de la thèse soutenue par Coyer, Bonnet s'était empressé de signaler ce livre « intéressant et bien écrit » qui plut beaucoup au ministre. « Il dit bien sans dire des choses neuves, remarqua seulement ce dernier. Il pouvait écrire avec plus de concision et de preuves »<sup>13</sup>.

Adressées à une *Aspasie*, désignée comme une dame de beaucoup de connaissances et de goût, les lettres de Coyer voyageur ne parurent que longtemps après ses deux passages à Parme. Elles n'étaient pas destinées à l'impression, elles n'en ont que plus de spontanéité et de sincérité. On y trouve mention des créations ou des reconstitutions récentes : la Pagerie, le *Stradone* et son Café construit par Petitot, le *Casin de la conversation*, le Jardin ducal qui retrouvait son agrément et qui était livré au public. Il y est question de Velléia longuement et de Colorno où l'abbé découvre les lucioles. A ses yeux, la cour de Parme « est un raccourci de celle de Versailles » ; l'étiquette y est cependant « plus rapprochée de l'humanité, plus familière ». Le ministre, « qui fait les honneurs aussi bien que les affaires de son maître », est loué par deux fois pour employer les condamnés à des travaux d'utilité publique au lieu de les livrer comme par le passé aux galères vénitiennes. L'administrateur n'oublie rien et Coyer peut encore écrire : « Je viens de voir une manufacture de savon, une autre de bougies et j'ai sur ma table un projet pour des mines de fer » (I, 71-85 et II, 55-77).

12. « On compte plusieurs mille âmes d'augmentation depuis que l'Infant a appelé le commerce qui vivifie l'agriculture ». « Voyages d'Italie et de Hollande ; Par M. l'Abbé COYER, des Académies de Nancy, de Rome et de Londres ». *A Paris, chez la Veuve Duchesne...* M. DCC. LXXV (2 volumes). T. I, p. 82, et p. 72 pour Plaisance.

13. Bonnet à Dutillot, 23 fév. 1756 et Dutillot à Bonnet, 6 mars. A. S. P. Cbf. 43.



Trois ans après l'ouvrage de l'abbé Richard, paraissait sans nom d'auteur le *Voyage d'un Français en Italie*<sup>14</sup>. C'était le recueil des notes que l'astronome Joseph-Jérôme Lefrançais de La Lande avait prises, de 1765 à 1766, en parcourant la péninsule, salué à son arrivée par les écrivains du *Caffè* et bien accueilli par tous les savants. Certains chiffres et certains renseignements donnés sur Parme ont pu être contestés à l'époque et depuis. Mais nous ne demanderons au voyageur ni le total de la pension versée à l'Infant par Versailles et par Madrid, ni le montant des revenus de son état, ni le nombre des habitants de Parme (sur lequel il se trompait de peu en l'estimant à environ 36.000), ni s'il est vrai qu'il y eût dans les chasses de l'Infant peu de cerfs et de daims<sup>15</sup>. Le savant mentionne l'Université, les mathématiciens comme le p. Belgrado, les naturalistes, le p. Canonici et son Cabinet de Médailles, les poètes depuis Pomponio Torelli jusqu'aux vivants : Manara, Frugoni, les deux Rezzonico, Mazza ; il nomme les lettrés français qu'il a rencontrés ; il parle plusieurs fois de Paciaudi dont il utilise, pour son chapitre sur Velléia, l'article que vient de publier la *Gazette littéraire*. Parmi les dames de distinction, il n'oublie pas la marquise Malaspina qui a été en France et qui « est une de celles qui en a mieux pris le ton ». Il observe que la cour est très française, qu'on y est aimable et engageant. Il reprend les

---

14. « Voyage d'un Français en Italie, fait dans les années 1765 et 1766. Contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description, les Mœurs, les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle et les Antiquités... ». *A Venise, et se trouve à Paris, chez Desaint...* M. DCC. LXIX. (8 vol. in-12 et un atlas). Les chapitres XXXIII-XXXVIII du T. I (p. 424-516) se rapportent aux duchés de Parme. En réalité l'ouvrage fut imprimé à Paris ; il fut contrefait la même année à Yverdon et ensuite à Liège, librement traduit en allemand en 1771 et 1778. S'aidant des ouvrages parus et des renseignements qui lui avaient été fournis par Tiraboschi, par Volta, par Boscovich surtout (et pour les états de l'Infant par Keralio et le p. Carminati), La Lande publia en 1786 une « Seconde Edition corrigée et augmentée », (Paris, V<sup>ve</sup> Desaint, 8 vol. in-12). — Sur l'ensemble du voyage, voir l'article de M. Nello TARCHIANI, « Viaggiatori d'oltralpi in Italia. Giuseppe Girolamo de La Lande ». *Le Vie d'Italia*, oct. 1923, p. 1087-1098.

15. Andrea Mazza a écrit une réfutation que nul n'a songé jamais à éditer : « Abbagli dell' autore del Voyage d'un Français en Italie, M. La Lande, per ciò che riguarda la città di Parma ». B. P. P. Ms 644.

descriptions de son devancier, les complète et les précise, notamment au sujet de Colorno (I, 498-499).

Grâce au collaborateur des *Cahiers des Arts et Métiers*, nous connaissons certains détails d'ordre économique. La production du blé ne suffit dans les duchés que pour sept mois de l'année et le gouvernement pourvoit avec sagesse à l'approvisionnement; l'exportation des trames et des organsins s'étend jusqu'à Lyon et à l'Angleterre; les ressources minérales sont mises à profit: salines de Salsomaggiore, boues médicinales de Lesignano, mines de fer que « depuis 1766, l'on a essayé de convertir en acier »; la vigne, plantée « en guirlande d'un arbre à l'autre avec une symétrie et un agrément singuliers », est une des richesses du pays, mais « les Français établis à Parme, qui n'aiment pas les vins doux, font venir des vins de France ». Plus intéressantes encore sont les considérations politiques et sociologiques. Dutillet « paraît être seul chargé de toute l'administration, et il « s'en acquitte avec une activité, une vigilance, et un désintéressement sans exemple; c'est lui qui a pour ainsi dire créé « ce nouvel état par son économie, et par les établissements « qu'il y a faits ». Il a oublié sa patrie et sa famille « pour ne songer qu'aux intérêts des peuples et du prince qui l'ont adopté, et à qui il s'est dévoué » (I, 477). La bourgeoisie est moins enjouée et moins façonnée que la noblesse de cour: dans le *moyen ordre*, « il n'y a pas longtemps qu'on s'accoutume à supporter les Français et l'on n'a pas encore bien pris leurs manières » (I, 481).

Au sujet du ministre, Charles Pinot, sieur Duclos, allait être plus explicite encore. L'historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'ami du duc de Nivernais, était annoncé à Condillac et par celui-ci à don Ferdinand à la fin de 1766<sup>16</sup>. Peu après, il visitait Parme et le reste de l'Italie. Le récit de voyage de l'auteur des *Considérations sur les Mœurs* ne devait paraître qu'après sa mort<sup>17</sup>. L'écrivain qui avait exprimé sur Tanucci un jugement qu'a sanctionné l'histoire, qui avait apprécié avec finesse la musique napolitaine, a

16. Condillac à Nivernais, 6 déc. 1766. BAGUENAUT de PUCHESSE, « Condillac... », p. 130.

17. « Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie; par feu M. Duclos... ». *A Paris, chez Buisson...* 1791. Sur Parme, p. 307-318.

parlé avec enthousiasme de DutilLOT, « homme plus curieux à voir que beaucoup de princes ». Il a vanté sa probité, sa physiologie ouverte, son activité: « Chargé de toute l'administration, il a le travail le plus facile... Ne devant son élévation qu'à son mérite, il ne croit pas devoir être important, comme ceux qui doivent tout à la fortune. Les affaires ni les honneurs ne l'ont rendu ni triste ni fat ». Celui qui avait dévoilé quelques secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV a insisté sur le soin que prenait le marquis de Felino « d'instruire son jeune prince dans l'art de se gouverner lui-même ». Avant sa mort qui survint en 1772, Duclos eut le loisir de compléter le portrait et d'y introduire par contraste une allusion à Marie-Amélie d'Autriche. Le trait fameux, qui reprend le compliment adressé si souvent par les flatteurs au marquis de Felino, apparaît aujourd'hui plus juste que jamais: « Du Tillot eût été Sully en France, Sully n'eût été que du Tillot à Parme » (p. 311-314).

## II.

Comment expliquer la chute brusque qui vint interrompre l'œuvre réformatrice du ministre? Pendant près de quinze ans, le politique avait pu exercer un pouvoir à peu près absolu, transformer le pays en un champ d'expériences économiques et intellectuelles, faire nommer aux grandes fonctions curiales et administratives des hommes à sa dévotion, introduire dans les rouages de l'état un bon nombre de Français et favoriser l'installation à Parme ou Colorno de milliers de compatriotes. Certaines observations des voyageurs qui connurent dans les duchés cette sorte de régime français éclairent les événements de l'année 1771.

L'apathie des masses et même d'une partie de l'élite a été dénoncée en termes outranciers par Deleyre dans sa fameuse *Lettre* aux auteurs de la *Gazette littéraire de l'Europe*. Venant d'un étranger auquel sa situation imposait plus de réserve, la leçon fut mal accueillie. Mais combien de remarques analogues furent faites à la même époque par les Italiens de Parme et qui n'étaient pas tous des *philosophes*! Elles abondent dans la



correspondance de Paciaudi, d'Affò, de Giacomo-Maria Schiattini avant sa palinodie<sup>18</sup>, de tous les collaborateurs du ministre réformateur. Et nous ne parlons pas des Italiens des autres régions, comme ceux qui rédigeaient le *Caffè*. Depuis cent cinquante ans l'histoire anecdotique est venue confirmer certains dires de l'abbé Coyer et les jugements de Dutillot qui, dans tous les ordres et par tous les moyens, cherchait à susciter l'émulation parmi les sujets de l'Infant, artistes et industriels, écrivains, commerçants et artisans. Dans une lettre où il faisait savoir au comte Algarotti pourquoi il abandonnait le projet de réformer directement l'opéra italien, le ministre parlait de la tâche plus vaste qu'il s'était assignée. Après avoir complimenté son correspondant sur son activité littéraire et sur sa vie d'études, il ajoutait : « La mienne est plus turbulente ; et chargé d'affaires  
« publiques, je n'ai peut-être que le bonheur de faire des choses  
« aussi utiles. Cependant j'ai fait ce que j'ai pu pour l'avancement public : c'est une idole à laquelle je sacrifie tout. J'aime  
« ce pays comme ma patrie. J'ai tenté bien des choses ; quelques-unes réussissent : mais j'ai à combattre une sorte d'indolence,  
« et un état restreint de facultés. Il faut beaucoup de patience,  
« et après bien des années, il y aura des progrès, mais peu  
« sensibles : il ne faut pas se décourager ; mais on meurt dans  
« la peine. Quelle vie, Monsieur ! »<sup>19</sup>.

---

18. Schiattini à Dutillot, 21 avr. 1766 (sur la noblesse de Plaisance). U. BENASSI, « G. Du Tillot ». *Aspp.* 1915, p. 106, n., où l'on trouve également le récit d'une *conversation* qui dura pendant des années chez le comte Artaserse Baiardi devenu vieux, conversation sans paroles et à base de sommeil. — Coyer, qui n'avait trouvé la noblesse de Parme à aucun point commerçante, tenait un certain compte du climat. Il écrivait, à la date du 27 juin 1764 : « Si on a quelqu'affaire qui demande  
« de l'action et du mouvement, il faut s'y prendre avant 8 heures du  
« matin. L'après-midi on se retire dans les salons qu'on a ouverts  
« pendant la nuit, et qu'on a fermés avant le soleil levé. Là, dans la  
« plus grande obscurité, on se jette sur des ottomanes. Bientôt la  
« conversation baisse et on ne fait plus que dormir, ou végéter ; car  
« à peine a-t-on la force de penser. On n'en sort qu'au soleil couchant,  
« pour respirer la fraîcheur du soir et revivre » (*Voyages d'Italie et de Hollande*, II, 77). De son côté, La Lande observait : « Le peuple est indolent, c'est son seul défaut ». (*Voyages d'un Français en Italie*, 1769, I, 481).

19. Dutillot à Algarotti, 14 fév. 1762. « Opere del conte ALGAROTTI » Venise, Palese, XV (1794), 378.

Dans son ardeur, DutilLOT s'était attaqué à tout à la fois. Dans le domaine de la pensée et des arts, il a laissé des traces durables de son passage. Les établissements fondés ou reconstitués sous son inspiration directe ont généralement prospéré : Bibliothèque, institutions scientifiques, Académie. Tout n'a pas été perdu de la réforme imposée par son autorité et celle de Paciaudi à l'Université et aux collèges. Artistes et savants français n'ont pas été englobés dans sa ruine et ont connu encore après lui des jours féconds. L'impulsion donnée aux lettres n'a pas porté tous les fruits attendus, mais elle n'a pas été absolument vaine. C'est que sur ce terrain, il n'a pas eu contre lui les préjugés populaires, les privilèges abusifs, la routine qui ont nui au succès immédiat de ses réformes administratives, économiques, ecclésiastiques. Une histoire impartiale et complète devrait montrer que le ministre de l'Infant a rarement heurté de front ces préjugés, qu'il a usé de ménagements graduels à l'égard des privilèges et de la routine, que dans cette longue lutte il s'est appuyé non seulement sur la législation des autres états bourboniens, mais sur certains précédents des gouvernements italiens comme sur les droits et les traditions de la maison Farnèse. Toutefois, l'ampleur même du programme qu'il s'était tracé aurait exigé plus de méthode et plus d'opportunisme. Dans sa dissimulation, don Ferdinand aurait pu lui donner à cet égard des leçons. Franc et entier, poussé par une série de circonstances extérieures et par les impérieuses nécessités financières, l'homme d'état ne sut pas sérier les difficultés ; et les mesures qu'il prit dans l'ordre fiscal et dans l'ordre de l'administration ecclésiastique se retournèrent contre lui. Quand les mémoires adressés aux *inquisitori di Stato* et aux enquêteurs venus de Versailles et de Madrid vinrent pour accabler son action, il eut la surprise de voir la Communauté de Plaisance soutenir cet étrange paradoxe : l'égalité devant l'impôt ajoutait aux charges des laïcs, parce que les familles comprenaient pour la plupart un ecclésiastique<sup>20</sup>. Il se vit reprocher jusqu'aux routes et aux canaux qu'il avait fait construire.

*Tempora si fuerint nubila, solus eris.* Le vers des *Tristes*

---

20. U. BENASSI, « G. Du Tillot », extr. sur la « *Politica ecclesiastica* », p. 347.

n'est vrai ici que dans un sens. Certains collaborateurs du ministre se retournèrent contre lui. Mais d'autres furent, avec ses amis considérés comme les plus dévoués, englobés dans sa disgrâce. Mémoires et satires attaquèrent en même temps que Dutillet ses *geniali*, ou partisans. Libelles en prose et en vers visèrent surtout les Français de l'entourage ministériel : La Rochette, Frémont, Treillard. Petitot lui-même ne fut pas épargné : il fut représenté comme lié aux Juifs par l'intérêt<sup>21</sup>. Cette animosité n'était pas chose nouvelle. Dès les premiers mois du règne de don Philippe des placards s'étaient élevés contre les agents des impôts. Une de ces affiches avait même évoqué contre les Français, auxquels elle associait les *Burlandotti*, ou *gabelous*, milanais, la menace de nouvelles Vêpres siciliennes<sup>22</sup>. Nombreuses furent toujours les critiques contre le système d'affermage des impôts. S'il soulevait dans les provinces de France les doléances que l'on connaît, à plus forte raison ce régime fiscal devait-il en pays étranger devenir une cause de conflits. La concurrence d'une abondante main-d'œuvre appelée du dehors, d'industriels et de commerçants favorisés par le gouvernement, la nomination de nombreux dignitaires français avaient irrité les diverses classes de la société. Certains choix paraissent aujourd'hui encore étrangement maladroits. Nombre d'artisans étrangers l'emportaient sur ceux du pays par la valeur professionnelle ; mais que dire des deux *engraisseurs de volaille* venus de France pour le service de la cour ?<sup>23</sup>.

Bien avant 1771, la population locale avait eu des accès de xénophobie. Parfois ces actes de violence s'étaient déjà donnés pour raison, ou pour prétexte, la défense de l'orthodoxie. C'est ainsi qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la foule avait assailli et mis à

---

21. *Ibid.*, p. 350.

22. U. BENASSI, « G. Du Tillot... ». *Aspp.* 1916, p. 216. — Voir aussi notre ouvrage sur « Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne... », p. 48.

23. On comprend l'exclamation portée par Sgavetti dans sa *Cronaca*, à la date du 13 mai 1760 : « Pauvre Parme, qui n'a même pas un sujet capable de donner aux chapons leur pâtée » (passage cité par Benassi. *Aspp.* 1920, p. 82, n. 3). — Un *ingrassatore della polleria*, du nom de Jean Pauchet, figurait encore en 1774 sur les états du personnel de la *R. Casa*.



sac, hors de la *Porta Nuova*, le couvent des Frères de Sainte Marie-Madeleine des Allemands : elle accusait ces moines d'hérésie, elle en blessa plusieurs, en tua un, et la communauté dut se réfugier à Florence<sup>24</sup>. Au moment des troubles suscités contre DutilLOT, les choses se bornèrent à des manifestations au théâtre et dans les rues, à des cris et à des pamphlets. Mais si le tumulte ne dégénéra pas, ce fut miracle. La fureur populaire avait quelques excuses. Mais la vérité exige que l'on fasse connaître les actes de discrétion du ministre et de ses meilleurs conseillers français.

Un rapport du comte Durante Duranti permet de compléter les données statistiques fournies par divers voyageurs. Selon lui, la population totale des duchés s'élevait en 1771 à 300.000 personnes, en progrès de 30.000 sur l'époque des Farnèse et Parme comptait 45.000 habitants au lieu de 30.000. Cet accroissement provenait non pas d'une immigration urbaine des ruraux, ce qui eût été un inconvénient plutôt qu'un bien, mais « des nombreux étrangers, Français surtout, Espagnols et même Savoyards, venus avec l'Infant don Philippe et qui dans le laps de vingt années avaient fondé de nouvelles familles et peuplé le pays »<sup>25</sup>. Le gentilhomme de la chambre de S. M. Sarde a certainement exagéré l'accroissement de la population de Parme, et du même coup le nombre des Français venus à la suite de l'Infant et nés dans le pays. On peut s'en tenir plutôt aux dires de l'abbé Richard.

Mais de ces quelque 4.000 personnes, beaucoup avaient demandé et obtenu la nationalité parmesane et non seulement parmi une élite d'artistes ou de fonctionnaires comme Boudard, comme Petitot, comme Le Suire. Les formalités pour la naturalisation et l'admission à la *cittadinanza* de Parme, sans être

24. « Il PARMIGIANO ISTRUITO... » (1778) I, 144-145.

25. « Relazione a V. M... sopra la Corte e lo stato di Parma ». A. S. T. *Corti Straniere. Parma e Piacenza. Mazzo 1° d'addizione* N° 8. Un recensement, fort bien conduit, avait été fait en 1765. L'envoyé du roi de Sardaigne exagérait d'une dizaine de mille le chiffre de la population de Parme (à moins qu'il n'y ait compris celle de Colorno, considérée comme une dépendance de la capitale), mais le total pour les duchés est juste à quelques centaines près.

simples, n'étaient pas de nature à décourager les *suppliants*<sup>26</sup>. D'autre part, on trouve sous la plume de plusieurs Français établis dans les duchés des expressions qui témoignent soit de leur réserve soit de leur adaptation au pays. Deux représentants de la Ferme générale écrivaient à Dutillot et en italien: « Le peu de connaissance que nous avons du pays, où nous restons des étrangers, ne nous permet pas de donner à V. E. tous les renseignements que nous désirerions sur le commerce de la soie... ». Chazotte dans un de ses mémoires préconisait l'emploi des ouvriers du pays<sup>27</sup>. Dans le contrat pour l'établissement de la Ferme de 1755, Dutillot, consulté avant d'être ministre, demandait que le nombre des employés du dehors fût fixé et limité aux organes directeurs. Dix ans plus tard, Goin l'encourageait dans cette voie, lui représentant « qu'il convient de préférer les sujets aux étrangers, même à des conditions plus désavantageuses, parce qu'enfin tout circule dans l'état ». Le négociant de Plaisance se sentait à ce point lié au pays qu'il écrivait avoir fait la « traduzione nel nostro idioma » du projet de Chambre de Commerce de Mannheim envoyé en français<sup>28</sup>.

Cause importante de la chute de Dutillot, l'aversion contre les Français ne fut pas la cause principale. Ce qui le prouve, c'est que les premières manœuvres hostiles vinrent de Plaisance où les étrangers étaient en nombre infime et ne constituaient pas un obstacle à l'enrichissement d'une population d'ailleurs plus industrielle. La seconde capitale ne s'accommodait pas de sa déchéance. Sans doute continuait-elle dans les actes administratifs concernant son territoire à figurer la première. Pour elle le souverain était le duc de Plaisance, Parme et Guastalla. Maigre consolation! Comme Reggio reprochait parfois aux Este, notamment à François III, de réserver ses faveurs à Modène<sup>29</sup>, de même la ville qui avait été le séjour habituel des

26. « Instruzione per abilitare un Forestiere alla Cittadinanza di Parma ». A. S. P. Cdt. C. 91. (Le fait que ce document se trouve parmi les dossiers de la cour est significatif).

27. Destienne-Blégier et Foacier de Betteville, Parme, 12 déc. 1757. — « Mémoire » de Chazotte, s. d. *Ibid.* C. 52 et 55.

28. Notes autogr. de Dutillot, 1755; Goin à Dutillot, 4 mars et 11 avr. 1765. *Ibid.* F. 114, C. 59 et C. 105.

29. G. CAVATORTI, « Uno sguardo a Reggio di Lombardia nel Settecento », Florence, *Soc. Tip. Fiorentina*, 1903, p. 21.

Farnèse ne pardonnait pas au régime nouveau d'avoir transporté la cour à Parme. Elle voyait dans le ministre l'origine de ses maux, calculait avec amertume les dépenses faites pour le développement et l'embellissement de la cité rivale. Les commerçants de Plaisance se disaient ruinés par là ; certains nobles se trouvaient trop frustrés d'honneurs et de dignités ; l'évêque, sans être ouvertement hostile au chef du gouvernement comme l'était celui de Borgo San Donnino, n'avait pas la condescendance de celui de Parme. D'ailleurs la ville allait être représentée parmi les Inquisiteurs d'état par le chevalier Arcelli. Avant même les événements décisifs de 1771, Plaisance avait pris parti contre Dutillot en soutenant les membres de sa noblesse qui avaient été destitués ou relégués depuis quelques années à commencer par le comte Luchino del Verme, capitaine des Gardes du corps, qui, à 80 ans, était bien en âge d'être mis à la retraite et qui avait soulevé le jeune duc contre la politique du ministre. Il y avait là une véritable faction sur laquelle s'appuyait Marie-Amélie. La duchesse ne disait-elle pas à tout venant qu'elle s'en irait soulever ses fidèles sujets de Plaisance ? En fait, les manifestations provoquées eurent lieu dans cette ville en même temps qu'à Parme à partir de la fin de juillet 1771. La révolution du palais qui fut l'occasion de la chute de Guillaume Dutillot doit son rapide succès à l'action sourde de ces diverses causes réunies : apathie d'un peuple encore hostile aux nouveautés, ampleur d'un programme de réformes qui s'opposait à trop de préjugés à la fois, révolte contre les nombreux Français considérés comme les alliés et les suppôts du ministre, rivalité d'une ancienne capitale qui devait rester longtemps un nid de factieux.

### III.

Avant de quitter Parme, le ministre auquel le duc n'accorda même pas une audience de congé tint à faire ses adieux non seulement au personnel des deux Secrétaireries, mais encore aux ministres des états voisins. Il annonça sa retraite au comte



de Firmian en l'assurant du souvenir qu'il conservait « des qualités rares et distinguées qui ornaient sa belle âme ». Et l'émissaire impérial répondit de Milan à cette *finissima attenzione* : « Je garde la mémoire des nombreuses amabilités que « V. E. a eues pour moi dans le cours de son brillant minis-  
« tère et je ne saurais mieux répondre à ses actes de bonté  
« qu'en lui offrant d'user en tout lieu et en tout temps de ma  
« constante dévotion ». Moins guindé et plus explicite encore fut le témoignage d'estime accordé par l'abbé Bianchi, le ministre de Modène : « Ma correspondance accompagnera, tant  
« que je vivrai, mon adorable ami où qu'il aille et dans quelque  
« situation qu'il se trouve. Je suis certain que celle-ci sera  
« honorable, glorieuse et qu'elle justifiera à la face du monde  
« l'honnêteté de son caractère et le mérite de sa conduite »<sup>30</sup>.

Nourri depuis sa plus tendre jeunesse dans le culte des Bourbons d'Espagne, espérant beaucoup du marquis Grimaldi confident de toutes ses épreuves depuis plus de deux ans, privé désormais de l'appui de Choiseul qui avait connu avant lui la disgrâce, Dutillot se rendit d'abord à la cour de Madrid à laquelle il avait offert ses services, Charles III l'accueillit avec distinction. Il ne voulut pas employer un étranger dans un pays où Squillace n'avait pu se maintenir longtemps et où la situation du premier ministre, gênois d'origine, commençait à être ébranlée. Il accorda du moins à celui qui avait si longtemps servi son frère et son neveu une pension viagère de 9.000 livres tournois. Louis XV presque aussitôt prit une décision semblable et le duc d'Aiguillon, en transmettant au marquis de Felino son brevet de pensionnaire, lui écrivit : « Si vous venez ici, vous y serez accueilli comme vous le méritez et pouvez désirer de l'être »<sup>31</sup>.

Or, Dutillot ne tarda pas à se rendre à Paris. Il avait marqué cette préférence à M. de Keralio et il désirait remercier

---

30. Dutillot à Firmian, 8 nov. 1771 ; Firmian à Dutillot, 16 nov. A. S. M. *Potenze estere. Parma e Piacenza, 1750-1775*. Cart. 100. Bianchi à Dutillot, 24 oct. 1771, lettre citée par U. BENASSI, « G. Du Tillot », extr. sur la « *Politica ecclesiastica* », p. 354, n. 2.

31. Aiguillon à Dutillot, lettre particulière jointe à une lettre officielle du 31 juil. 1772, publiée par Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 250-251.

le roi de France après celui d'Espagne. Le 15 juin 1772, il écrivit à son successeur à Parme : « Je suis arrivé dans cette capitale le 10 et j'ai eu l'honneur d'être présenté au Roi, à la famille royale et à tous les ministres à Versailles. La clémence avec laquelle j'ai été accueilli m'a procuré la plus complète satisfaction. Ma première visite avait été pour l'Excellentissime Seigneur comte de Fuentès, grand ami de V. E., auquel je dois des honneurs infinis<sup>32</sup>. Que V. E. veuille bien me considérer ici comme étant à sa disposition pour tout ce qu'elle pourra me demander ». Le ministre J.-A. de Llano répondit en termes flatteurs, assurant son correspondant de son estime et de son affection<sup>33</sup>. Il n'eut pas longtemps à recourir à ses services : il n'allait pas tarder à le retrouver à Paris après les difficultés qu'il eut à son tour avec don Ferdinand et Marie-Amélie. C'est au comte Pompeo Sacco que Dutillot put faire parvenir par l'entremise du marquis Manara des conseils de sagesse et de prudence. C'était au moment où les deux cours protectrices avaient rompu avec les Infants et l'ancien ministre pouvait se prévaloir de la confiance que l'on mettait en lui à Versailles pour ce qui concernait les affaires de Parme.

Les circonstances de sa chute n'avaient fait que lui attirer l'admiration du public éclairé en France. Voltaire avait tenu à connaître de son *cher ange* le vrai sur cet épisode. « Je m'intéresse beaucoup à M. de Felino », disait-il. Il n'était pas éloigné de croire que les Jésuites eussent trouvé le moyen de persécuter leur adversaire. Il s'inquiétait surtout des conséquences que la crise pouvait avoir pour M. d'Argental<sup>34</sup>. Mais on se souvient que l'ambassadeur conserva longtemps encore ses fonctions. Quand Dutillot se fut installé dans son petit hôtel de la rue de la Ville-L'Evêque, au faubourg Saint-Honoré, au milieu de ses

---

32. Ambassadeur d'Espagne à Paris qui avait communiqué au duc d'Aiguillon l'arrangement arrêté en faveur de Dutillot par Charles III.

33. Dutillot à Llano, en espagnol, Paris 15 juin 1772; Llano à Dutillot, 4 juil. 1772. A. S. P. *Cartella Du Tillot*.

34. Voltaire à Argental, 20 sept. et 11 oct. 1771. « Œuvres complètes... » T. 47 (Correspondance, XV), Paris, Garnier, 1882, p. 514 et 523.

livres et des collections qu'il avait pu ramener<sup>35</sup>, il dut voir souvent le diplomate, son correspondant de plus de douze ans, et retrouver des hommes dont il avait goûté à Parme la compagnie, comme Keralio et Condillac. Nous savons qu'il fut appelé à fréquenter non pas exclusivement le monde des philosophes et des économistes, comme le présume Charles Nisard, mais toute la bonne société. Il fut admis chez celle que Paciaudi avait non sans finesse appelée *la Czarine de Paris*, M<sup>me</sup> Geoffrin; il n'était pas dans la capitale depuis quinze jours que M<sup>lle</sup> de L'Espinasse écrivait à Condorcet: « J'ai fait connaissance avec M. de Félin: c'est un homme d'esprit et de mérite, qui a une manière douce et modeste »<sup>36</sup>.

A l'automne de l'année suivante, le comte d'Aranda, successeur de Fuentès à l'ambassade de Paris, écrivait au marquis Grimaldi pour lui faire connaître une proposition de Louis XV en faveur de celui qu'il avait admis dans son Conseil. Il s'agissait d'une augmentation de pension de 6.000 francs à la charge des deux cours par parties égales. De l'Escorial le Secrétaire d'Etat de Charles III répondit que ce dernier, tout en reconnaissant les mérites de Dutillot, ne pouvait pas accepter<sup>37</sup>. Discret toujours, l'intéressé n'avait rien demandé; des amis avaient agi pour lui à Versailles, à la suite de la banqueroute de Bonnet. Le trésorier de la cour de Parme, qui mit fin si tragiquement à ses jours, était aussi le banquier personnel de l'ancien Intendant. Il l'avait engagé en des spéculations fructueuses, mais lui fit perdre d'un coup une partie de sa fortune. Dans son désintéressement, Dutillot lutta auprès des créanciers pour faire reconnaître le privilège de l'Infant dans la liquidation du faible actif laissé par le financier malheureux. Le comte d'Argental, qui saisissait toute la générosité de cette attitude, rendit compte par le menu des assemblées parisiennes et des décisions prises sous l'inspiration du ministre déchu.

---

35. U. BENASSI, « La casa privata di un ex ministro riformatore del secolo XVIII ». *Aup.*, mai-juin 1923, p. 151-159.

36. Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 266 et « Corresp. inéd., du comte de Caylus » I, 279. — « Lettres inédites de M<sup>lle</sup> de L'ESPINASSE, publiées par Ch. HENRY », Paris, 1887, p. 80.

37. Aranda à Grimaldi, Paris, 29 oct. 1773; Grimaldi à Aranda, San Lorenzo el Real, 15 nov. 1773. A. G. S. *Est.* 5.200.



Moins de deux ans après, envoyant le numéro de la *Gazette de France* qui annonçait la mort de Dutillot<sup>38</sup>, il écrivait au comte Sacco: « Je viens de faire encore<sup>39</sup> une perte très sensible, « celle d'un ami auquel j'étais tendrement attaché... Je suis « persuadé que Leurs Altesses Royales, revenues des impres- « sions qu'on leur avait données, ne pourront être indifférentes « au sort d'un homme qui avait donné pendant vingt ans à la « cour de Parme des preuves d'un dévouement et d'un zèle « qui ne s'étaient jamais démentis »<sup>40</sup>.

Nous allons voir quels regrets cet homme avait laissés en en terre lointaine. Il faut dire auparavant ceux qu'il nourrissait lui-même au profond de son cœur. M. Antonio Boselli<sup>41</sup> a pu affirmer justement que Dutillot conservait des sentiments de vénération et d'attachement pour le prince « qu'il avait servi avec fidélité et avec sagesse » et pour le pays « auquel il avait consacré le meilleur de ses forces, de son intelligence et de sa ferme volonté ». L'ancien bibliothécaire de Parme a publié deux lettres qui sont significatives à cet égard. Le marquis de Felino mandait à Prospero Manara, poète et homme d'état: « Dans la tranquillité dont je jouis, j'ai vu avec douleur, mais « avec l'amour et le respect que j'aurai toujours pour ces « jeunes souverains tout ce qui a agité votre patrie, que je me « rappellerai toute ma vie avec l'intérêt et la reconnaissance « que je dois à un pays que j'aime, malgré ce que j'y ai souffert. J'ai oublié mes maux; ils m'ont conduit au repos et à

---

38. 19 décembre 1774. A l'article « Paris »: « Guillaume-Léon Dutillot, marquis de Felino, chevalier grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et conseiller d'Etat, est mort en cette ville le 13, dans sa soixante-cinquième année ».

39. La comtesse d'Argental venait de mourir le 3 décembre.

40. Argental à Gioseffo Pompeo Sacco, 19 déc. 1774 (transcription de Moreau de Saint-Méry) A. S. P. *Cartella Du Tillot*. Texte donné avec de légères variantes par Ch. NISARD, « Un valet ministre », p. 265. — A la demande du gouvernement de Parme, Argental chercha parmi les papiers du défunt les documents confidentiels qui pouvaient regarder Parme. Il n'y trouva ni le Pacte de famille, ni le mémoire sur les finances rédigé à la demande du Contrôleur Laverdy; il ne put mentionner qu'un mémoire sur la construction de la route de Gênes. Dépêche à Sacco du 27 fév. 1775. B. P. P. Ms. 573, f<sup>o</sup> 217-218.

41. « Rimpianti parmigiani di Guglielmo Du Tillot (con due lettere inedite) ». *Aup.* janv.-fév. 1926, p. 1-2 de l'extrait.

« mon bonheur. J'aimerai toujours votre patrie; elle était  
 « devenue la mienne... Je me rappellerai tant d'hommes bons  
 « et honnêtes que j'y ai connus et ce sera pour leur être dévoué  
 « toute la vie »<sup>42</sup>. Celui qui écrivait ces lignes n'avait plus que  
 dix-huit mois à vivre. Il était réservé à celui qui les reçut  
 d'entretenir la flamme du souvenir.

#### IV.

Le biographe de G.-B. Bodoni, Giuseppe De Lama, avait vingt ans en 1774, il devait écrire beaucoup plus tard que la mort du marquis de Felino mit fin à l'envie et à la calomnie : « dès lors le nom de Dutillot devint chez les Parmesans synonyme d'excellent ministre d'état »<sup>43</sup>. A cette réhabilitation, et l'on pourrait dire à cette œuvre d'idéalisation, le fameux imprimeur avait concouru comme le fidèle Paciaudi<sup>44</sup>, comme d'autres personnages qui avaient eu l'amitié du disparu. Et cette apologie n'eut pas toujours un caractère secret. Le p. Ireneo Affò, relevant en 1778 les erreurs de la *Parma accademica* de l'historiographe ducal, traitait de *folle* la conspiration ourdie sept ans plus tôt. Prospero Manara et C.-C. Rezzonico dans l'édition des Œuvres de Frugoni, qui parut l'année d'après, se gardèrent bien d'omettre le moindre vers à la louange du nouveau Sully, du Colbert parmesan. Bien plus, dans l'ode liminaire dédiée à don Ferdinand et signée au nom des éditeurs par le comte Rezzonico, on trouve associé à l'ombre immortelle de don Philippe *il suo Guglielmo pien di cure*; et, dans les Mémoires sur la vie et les ouvrages de *Comante*, des éloges pour Dutillot « plein d'activité et de lumières, Mécène des Lettres,

---

42. *Ibid.*, p. 4-5. M. A. Boselli a donné d'excellentes raisons pour démontrer que cette lettre de Dutillot, du 21 mars 1773, était adressée au marquis Manara.

43. G. DE LAMA, « Vita del Cavaliere Giambattista Bodoni », (1816), I, 15.

44. Voir dans l'article cité d'A. BOSELLI, « Rimpianti parmigiani », p. 5-6, n. le passage d'une lettre du 28 déc. 1774 par laquelle Paciaudi annonçait à l'imprimeur la mort de Dutillot.

des Arts et de toutes les industries », « veillant à la gloire du Prince, au bien de l'Etat, aux délices de la Capitale », conseiller inspirateur et juste censeur du poète<sup>45</sup>.

Un jour à la table de *Fiorilla*, autrement dit de M<sup>me</sup> Malaspina, Frugoni avait représenté Dutillot sous les traits du phénix de la fable. Il ne se doutait pas alors que sa rhétorique était celle d'un prophète. Parmi les ennemis mêmes du ministre défunt, parmi ceux qui avaient contribué à sa chute, il devait se trouver un homme pour s'accuser publiquement de son « erreur de jeunesse », et pour entrer dans un concert de louanges toujours plus concordantes. Antonio Cerati faisant l'éloge de Prospero Manara soutint que le marquis de Felino avait été un profond connaisseur des hommes de talent, que son esprit poursuivait inlassablement la recherche des moyens qu'il jugeait propres à enrichir les duchés. Ce même écrivain devait aller plus loin et proclamer dans ses *Opuscoli diversi* : « L'orage politique qui priva l'Infant de ce premier ministre... fut soulevé par le fanatisme populaire, à l'instigation de passions intéressées »<sup>46</sup>. Dans le premier chapitre de sa volumineuse étude, Umberto Benassi a recueilli tous ces témoignages et bien d'autres encore pour retracer la *fortune* de Dutillot jusqu'à nos jours.

A ces mentions, nous n'en ajouterons qu'une. Elle montrera à quel point la mémoire de l'homme d'état français était associée à la gloire de Parme et s'imposait à l'imagination populaire à la veille du *Risorgimento*. Chargé de prononcer un panégyrique du Sire de Neipperg, Ferdinando Maestri, qui devait être par la suite un *patriote*, ne craignit pas de comparer le chambellan, père des enfants de la duchesse régnante, au Chevalier sans peur et sans reproche et il ne sut faire de l'administrateur un meilleur éloge que de le rapprocher du ministre des Infants : « Du céleste séjour, que ce magnanime esprit, disait-il parlant de l'Autrichien,

---

45. [Ireneo Affò] « Saggio degli errori sparsi nella *Parma accademica* del Signor abate Paolo Luigi Gozzi », Guastalla, 1778. — « Opere poetiche del Signor Abate Carlo Innocenzio FRUGONI », T. I en tête, p. 5 non numérotée et p. XXXVII et XL.

46. A. CERATI, « Elogio » cité (1801), p. 31-32. — « Opuscoli diversi di Filandro Cretense... », Parme, Carmignani, 1809. I, 49, 190 (voir aussi II, 117).



conserve son attachement à ce pays auquel il fut si cher. Et l'histoire locale enregistrera son nom à côté de celui de l'immortel Dutillot »<sup>47</sup>.

Paroles que tout cela. Les faits pouvaient les démentir. A quelques semaines de sa mort, le ci-devant ministre écrivait à Paciaudi, qui payait encore par un exil à Turin sa collaboration hardie : « La décadence de cette petite partie est sa destinée »<sup>48</sup>. Il s'agissait de Parme qui connaissait alors le *gouvernement des théologiens* et où le duc poursuivait la destruction de l'œuvre accomplie. Il ne devait jamais y parvenir d'ailleurs et plus d'une réforme demeura, même dans l'administration ecclésiastique. A ce moment d'autres gouvernements d'Italie reprenaient en tout ou en partie les projets de Dutillot. Au temps même de son ministère, il avait vu Milan<sup>49</sup>, Venise<sup>50</sup>, Modène surtout, adopter quelqu'unes des mesures de politique religieuse prises par lui ; Milan, suivre son exemple en matière d'organisation pénitentiaire, à la veille du traité *des Délits et des Peines* ; Vérone, fonder en 1766 une Académie de peinture imitée de celle de Parme<sup>51</sup> ; les écrivains de presque toute l'Italie envoyer la seconde année du concours dramatique plus de vingt tragédies et six comédies. Dans la voie où l'Infant s'était arrêté brusquement, d'autres souverains s'engageaient avec résolution, en particulier ses beaux-frères, l'archiduc qui gouvernait à Milan pour le compte de l'empereur, et le grand-duc de Toscane.

A Parme même, Prospero Manara devenu ministre en 1781. tenta de rendre quelque lustre à la cour et au pays. Faute de

47. « Elogio di S. E. il conte Alberto Adamo di Neipperg, letto da Ferdinando MAESTRI, agli uffici funebri celebrati nell' oratorio di San Quirino dalla ducale Accademia de' Filarmonici, il 27 marzo 1829 ». *Parma, co' tipi bodoniani*. MDCCCXXIX, p. 23-25 et 46.

48. Dutillot à Paciaudi, 6 sept. 1774, lettre publiée par A. BOSELLI, « Rimpianti parmigiani... », p. 7.

49. Dutillot à Argental, 7 nov. 1767. Lettre reproduite par E. SOL, « Les rapports de la France avec l'Italie du XII<sup>e</sup> siècle à la fin du 1<sup>er</sup> Empire d'après la Série K des Archives Nationales », Paris, Champion, 1905, p. 93, n° 320.

50. Dutillot à Argental, 3 mai 1766. B. P. P. Ms. 573, f° 352.

51. « Aprendosi l'Accademia della Pittura solennemente in Verona l'anno 1766 ». Vérone, M. Moroni, in-4°.

pouvoir reprendre une politique éclairée, il encouragea les lettres et les arts qui avaient sa prédilection. Et le comte Cesare Ventura qui reçut le pouvoir en 1788 voulut à son tour prendre Dutillot pour modèle<sup>52</sup>. Mais il arrivait en un temps où les événements débordaient les doctrines et les principes de l'ancien réformateur. Le dernier ministre effectif de l'Infant assista à la faillite totale de la réaction instaurée à Parme depuis 1771, à l'imprévisible et violente revanche offerte à la mémoire de Dutillot par le Directoire et le Consulat.

---

---

52. G. DE LAMA, « Elogio storico del Conte Cesare Ventura marchese di Gallinella, Parmigiano ». *Parma, co' tipi bodoniani* MDCCCXXVIII, p. X.

## CHAPITRE XIV

---

### CONSCIENCE NATIONALE ET INFLUENCES ÉTRANGÈRES A PARME ET EN ITALIE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

- I. LA QUESTION DE LA LANGUE. *Le purisme mitigé de Bettinelli. Algarotti défenseur de l'italien et contempteur du français; de la théorie à la pratique: son Iphigénie. Accès de toscanisme chez Frugoni. Continuation de la lutte contre le style des Italo-Galli* ..... p. 577
- II. LES IDÉES ET LES LETTRES. *Le p. Adeodato Turchi précepteur des Enfants de Parme. Philosophes et antiphilosophes. L'autorité de la science française en Italie. Imitations et traductions dans la poésie d'idées et au théâtre. Du classicisme aux nouvelles tendances dramatiques. La réaction contre les modèles français et ses limites: d'Andrea Rubbi à G. O. Falletti* .... p. 582
- III. SENTIMENT NATIONAL ET COSMOPOLITISME. *Le français instrument de communication. Les Français introducteurs des littératures du Nord. Elargissement de l'horizon intellectuel: thèmes littéraires et débats d'idées communs aux différentes nations. Le génie français et l'universel* ..... p. 591

La réaction imposée à Parme par ce que l'on n'ose appeler le gouvernement personnel de don Ferdinand eut-elle un caractère national? Les plaintes contre le ministre français s'inspiraient-elles du sentiment patriotique dans l'acception moderne du mot? Révolte contre des impôts trop lourds, mécontentement de commerçants routiniers, aversion d'une partie de la noblesse choquée par trop de nouveautés et par la perte de certains privilèges: tout cela s'était vu déjà en d'autres temps et dans tous les



pays. L'insurrection populaire eut le concours du clergé séculier qui avait été cependant favorisé par Dutillot, elle eut l'appui des religieux dépossédés de quelques avantages temporels, l'appui surtout de la Compagnie qui était alors si menacée et qui, romaine peut-être, n'était certes pas italienne. Dans les duchés, la rivalité des villes et le particularisme des anciens fiefs d'Eglise marquaient déjà les difficultés de l'unité, même dans un domaine restreint.

Seules les invectives contre les étrangers se donnaient l'apparence de défendre la dignité d'une petite nation. Encore ce soulèvement contre l'influence politique de la France pouvait-il servir et servit-il en fait à d'autres tentatives d'hégémonie. Et l'on n'est même pas sûr que le peuple de Parme se soit rendu compte après 1769 qu'il était retombé, somme toute, sous la prédominance de l'Empire. Les historiens libéraux nous ont dit que l'âme de ce peuple ne fut jamais avec les princes de la maison de Bourbon imposés par l'étranger, pas plus qu'elle n'avait appartenu à la précédente dynastie issue d'un pape et vassale des papes. Il semble, au contraire, que les duchés aient parfaitement adopté un souverain comme don Ferdinand, de même que la Toscane adoptait alors les Habsbourg-Lorraine et que la Lombardie s'accommodait sans trop de peine du régime de Joseph II.

S'il n'y a pas encore pour cette époque une histoire de l'Italie, mais des histoires diverses correspondant aux différents états (et les événements décisifs des règnes de Victor-Amédée II et de Charles-Emmanuel III le prouvent bien), peut-on dire que le développement de Parme s'insérât alors dans l'existence plus vaste d'une Italie idéale? En d'autres termes, ce coin de terre connut-il quelque désir d'affranchissement intellectuel, l'écho y parvint-il des aspirations à l'unité morale et à la reconstitution d'une grande patrie des esprits? L'*infranciosamento* y fut-il à ce point insupportable qu'il ait provoqué quelque chose de l'émulation d'un Parini et d'un Alfieri si bien analysée par Giosué Carducci?<sup>1</sup>

Telles sont les questions qui se posent au terme de cet

---

1. « Del rinnovamento letterario in Italia ». « Opere », Bologne, N. Zanichelli [1909], T. I, p. 296...

ouvrage. Elles se réduisent à la question fondamentale : trouve-t-on à Parme les traces de cette conscience nationale qu'un critique versé dans l'étude du *Settecento*, M. Giulio Natali, a souvent analysée<sup>2</sup> et non pas toujours sans artifice ?

## I.

On sait avec quelle ardeur et avec quelle ampleur la question de la langue était débattue en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Cette controverse n'avait à Parme que de faibles répercussions. De ceux-là mêmes qui défendaient la pureté de l'idiome italique et exaltaient ses richesses vénérables, plusieurs étaient loin d'accorder toujours leur pratique avec les principes qu'ils affichaient orgueilleusement. Dans un petit poème *Le Raccolte*, lointaine imitation du *Lutrin*, Saverio Bettinelli a tourné en dérision ses compatriotes coupables de céder à la mode en fait de langage, d'émailler leurs ouvrages de

*francesismi in abito italiano,*

d'agir en

*Fripponi armati di stranier ramaggio  
A culbuttare tutto il buon linguaggio.*

Ailleurs il s'est demandé combien d'auteurs de son époque écrivaient « italien, c'est-à-dire suivant les exigences de la syntaxe

---

2. « La coscienza nazionale italiana avanti la Rivoluzione francese » *Nuova Antologia*, 16 déc. 1915 (article repris dans « Idee, costumi, uomini del Settecento. Studii e saggi letterarii », 2<sup>e</sup> Edit. Turin S. T. E.N. 1926, p. 153-164) ; « L'idea del primato italiano prima di V. Gioberti », *Nuova Antologia*, 16 juil. 1917 ; « Influenza francese e tradizione nazionale nel pensiero riformatore del secolo XVIII », *Rivista d'Italia*, 15 sept. 1921 (articles repris, p. 165-178, dans la réimpression de 1926 qui vient d'être mentionnée). — Signalons encore Abdel-Kader SALZA, « L'idea della patria nella letteratura del Settecento avanti la Rivoluzione », Campobasso, 1918 ; et, pour la période antérieure à 1713, Vittorio DI Tocco, « Ideali d'indipendenza in Italia durante la preponderanza spagnuola », Messine, Principato, 1926.

3. V. VIVALDI, « Storia della controversia italiana intorno alla lingua », Catanzaro, 1894-1898. F. COLAGROSSO, « Studi di stilistica italiana », Livourne, 1909. — Th. LABANDE-JEANROY, « La question de la langue en Italie, de Baretto à Manzoni ; l'unité linguistique dans les théories et les faits ». Paris, Champion, 1925.

et du style, en respectant la correction de la langue nationale » ; il a honni l'usage « de phrases étrangères, d'expressions triviales, vicieuses, prosaïques, mêlées de barbarismes et de solécismes » ; il a été à deux doigts d'appliquer au langage le mot de Castiglione sur le costume : « L'Italie n'en a point qui lui soit propre. Elle s'habille tantôt à la française, tantôt à l'allemande, tantôt à l'espagnole »<sup>4</sup>. Mais le Jésuite mantouan n'était pas parmi les plus rigoristes. L'auteur des *Lettere virgiliane* connaissait assez ce Dante qu'il tentait de rabaisser pour trouver chez lui comme chez d'autres grands écrivains du XIV<sup>e</sup> siècle italien la justification de certains emprunts à la langue d'oïl. Et, non content de traduire Voltaire, de transporter en Italie les aspects extérieurs sinon l'âme de la tragédie française, ce conflit des passions auquel il n'était guère accessible, Bettinelli, pendant le temps qu'il passa à Parme, se plut à écrire en français une partie de sa correspondance et même certains ouvrages théoriques.

Plus sévère, Francesco Algarotti s'insurgeait contre les gardiens infidèles de la toscanité : le Florentin Salvini qui, le premier, avait osé écrire *vengo di vedere, sul campo, mettere sul tappeto* ; la Crusca elle-même qui avait sanctionné *dettaglio, regretto, debosciato* et autres termes empruntés au français. C'est dans les derniers mois de son existence que l'écrivain proclamait ainsi « la nécessité d'enrichir de mots toscans le Dictionnaire de la Crusca »<sup>5</sup>. A ce moment déjà, il avait consacré plusieurs de ses *Essais* à la question de la langue et plus particulièrement à la comparaison des mérites de l'italien et du français. Naturellement, Algarotti vantait son propre idiome ; mais il le faisait en instituant le procès de l'idiome voisin ; tout y passait : l'anarchie antérieure à l'époque de François I<sup>er</sup>, l'échec linguistique de la Pléiade, la dictature intolérable de l'Académie française, une sécheresse et une maigreur que les siècles n'avaient fait qu'accentuer<sup>6</sup>. Jusque dans ses notes qui furent publiées

---

4. « Le Raccolte » Ch. II, oct. 29 et « Sopra lo studio delle belle lettere e sul gusto moderno di quelle ». « Opere edite ed inedite », Venise, Cesare, XVII (1800), p. 48 et I (1799), p. 44.

5. L'essai qui porte ce titre est daté de Pise, 10 janv. 1763. « Opere », Venise, Palese, X, 133-140.

6. « Saggio sopra la lingua francese » dédié à Scipione Maffei (de Berlin, 10 mars 1750). « Opere » IV, (1791), p. 29-73.



plus tard sous le titre de « Pensées diverses », le critique entendait fournir la preuve de la supériorité de la langue du si. « Les Français, disait-il, doivent en grande partie à la pauvreté de leur langue l'abondance de leurs bons mots ». De ces traits d'esprits, jeux de mots et calembours, les Italiens de l'époque étaient d'ailleurs friands. Et nombre de lettrés se plaisaient à en faire des recueils<sup>7</sup>. Une autre fois, Algarotti entendait donner « un exemple entre mille » de la variété de l'italien comparé au français et il citait dix façons toscanes de rendre le pauvre *c'est-à-dire*, unique ou prétendu tel, concluant; « n'apparaît-il pas qu'il y a entre les deux langues la différence qui sépare une mandoline d'un clavecin? »<sup>8</sup>.

Faisant le décompte des « choses que les Français ont apprises des Italiens », le chambellan de Frédéric II ne manqua pas de signaler les emprunts du vocabulaire<sup>9</sup>. Il peut ainsi figurer parmi les précurseurs du *Primato* de Gioberti et parmi les défenseurs de la conscience nationale pour autant qu'elle était symbolisée dans la pureté de l'expression. Quelques mois après son « Essai sur la langue française », il en avait composé un autre « sur la nécessité d'écrire dans sa propre langue ». Il l'avait dédié au p. Bettinelli<sup>10</sup>, qui n'en tint pas grand compte. L'auteur lui-même de tant de dissertations servit-il exclusivement le prestige de la langue italienne? Il a si peu échappé à l'engouement pour les choses de France qu'il revint d'un premier séjour à Paris affectant les manières d'outremont à ce point *che movea stomaco e noia* au dire de Girolamo Zanetti<sup>11</sup>,

7. Conservés parmi les manuscrits des écrivains. Signalons-en deux, constitués à Bologne: par Albergati (*Archivio di Stato*) et par Canterzani (B<sup>que</sup> Universitaire. Ms. 4185, cart. LX, n° 5). On trouvera plus loin, p. 590, un jugement, significatif à cet égard, de Falletti.

8. « Pensieri diversi sopra materie filosofiche e filologiche ». « Opere », édit. Manini, Crémone, T. VIII (1782), p. 8 et 37.

9. « Sopra le cose che i Francesi hanno imparato dagli Italiani » (Berlin, 17 nov. 1752). « Opere » edit. Palese, Venise IX, 232-241.

10. Par une épître datée de Postdam, 8 nov. 1750. « Opere », Venise IV, 1791, p. 3-28. (On peut remarquer, p. 28, la citation erronée d'un des plus fameux vers de Dante).

11. Ida France TREAT, « Un cosmopolite italien du XVIII<sup>e</sup> siècle: Francesco Algarotti ». Trévoux, J. Jeannin, 1913, p. 236. — Voir aussi Piedro TOLDO, « L'Algarotti oltr' Alpe ». *Gli*, LXXI, 1918, p. 1-48.

qu'il ne s'est pas contenté de la compagnie de Voltaire à la cour de Prusse et qu'il a été son hôte à Cirey. Il a subi l'influence de Montesquieu et surtout de Fontenelle. Et cette langue dont il avait à plaisir souligné les défauts, il devait reconnaître que, « vive, alerte et animée » elle demeurait d'un emploi universel en Europe. Mieux, il fut amené, tout comme Bettinelli, à l'écrire. L'œuvre qu'il proposa pour le théâtre de Parme était cette *Iphigénie en Aulide*, Opéra, livret en tête duquel on lit encore cet aveu : « le hasard a voulu que ce dernier fût composé en français et en français je l'ai laissé : cette langue est devenue si commune qu'il n'est en Europe honnête homme qui ne la possède presque à l'égal de la sienne »<sup>12</sup>. A l'heure où il s'exprimait ainsi, Algarotti se trouvait dans un observatoire où il était bien placé pour suivre les mouvements intellectuels de l'Europe. Et c'est sur une série de témoignages semblables que Rivarol fit un peu plus tard (1784) reposer sa thèse de l'universalité de la langue française.

A Parme, le purisme n'eut guère de représentants. Seul Frugoni auquel sa gloire reconnue imposait quelques devoirs, a abordé quelquefois la question de la langue et marqué une certaine vénération pour les décisions de la fameuse académie toscane :

*Delle voci la regina,  
Del parlar la norma esatta  
È la Crusca Fiorentina  
Tutta fior di lingua intatta.*

Cette leçon s'adressait à un Français qui croyait pouvoir transporter en italien le mot cléricature. En ce qui le concernait, le poète ajoutait :

*La mia lingua son molt' anni  
Ch' io la studio, e pur ritrovo  
Come facile c' inganni  
Qualche cosa ognor di novo*<sup>13</sup>.

---

12. Conclusion du « Saggio sopra l'opera in musica ». « Opere » edit. Palese, III, 402-403.

13. « A Monsieur Antoine sopra la voce quistionata *chiericatura* ». « Opere » IX, 147-148.

Et l'on n'a pas oublié que *Comante* ne se gênait pas pour employer des termes rendus courants à Parme par la mode, fussent-ils ignorés du *Toscan Vocabolario*.

Pour un converti persévérant comme Alessandro Verri, que de relaps dans l'Italie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle! Le gentilhomme milanais, après un séjour à Rome, brûla ce qu'il avait adoré; revenu au culte de l'italien classique, il écrivit une préface pour protester contre « cet étrange dialecte formé d'un mélange entre les deux langues sœurs qui se parlait et même s'écrivait »<sup>14</sup>. Cette mise en garde et d'autres semblables n'empêchèrent pas un Iacopo Taruffi d'écrire dans un petit poème, *La Montagnola di Bologna*, dédié en 1780 à son compatriote Albergati:

*Su gran crepè di vezzi e fior contesto...;  
Chi d'elastica barry orna le spalle;  
D'altra parte il tornito e gracil piede .  
Dell' andrienne appena esce dal lembo...*

Certaines des expressions que nous avons relevées sous la plume de Paciaudi sont de la même époque. Et les lettrés parmesans, par exemple les deux Rezzonico, ne cessèrent pas d'écrire en français, ni ne devinrent plus rigoureux en fait de langue à partir de 1771. Autant, sinon plus que les Italiens des autres régions, ils pouvaient se sentir visés par les remontrances de l'abbé G.-B. Velo, du comte Napione, de l'allemand Haupt, auteur d'une *Lettre* fameuse sur la *francisation* du style italien<sup>15</sup>.

---

14. « Alessandro VERRI agli Amatori dell' Italiana Letteratura », en tête de la traduction des « Detti Memorabili di Socrate », œuvre de M. Aug. GIACOMELLI. Milan, Bettoni, 1827, I, 8.

15. « Sulla preminenza di alcune lingue, e sull' autorità degli scrittori approvati e dei grammatici. Ragionamento dell' abate G. B. VELO », Vicence [1789]. Francesco GALEANI NAPIONE, « Dell' uso e dei pregi della lingua italiana », Turin, Balbino, 1791. [HAUPT] « Lettera di un tedesco sull' infranciosamento dello stile italiano, seguita da alquante osservazioni sull' indole dell' ingegno dei Francesi e degli Italiani », Losanna, 1798. — La question devait se poser encore à l'époque du *Risorgimento* et GIOBERTI s'est élevé contre les *Italo-Galli* du siècle précédent dans les « Pensieri e Giudizi sulla letteratura italiana e straniera, raccolti da Filippo UGOLINI », Florence, Barbera, 1867, p. 93.



## II.

Elevé par un Français, un philosophe, un abbé qui n'avait d'ecclésiastique que le costume, don Ferdinand avait conservé de son maître le souvenir que nous savons. Quand le moment vint de donner un précepteur à ses enfants et notamment au prince héréditaire, il choisit un Parmesan, un religieux, un grand orateur sacré. Savait-il que le Capucin Adeodato Turchi subissait encore l'influence des maîtres de la chaire française et notamment de Massillon? Il n'ignorait pas que le prédicateur de la cour avait été au temps de Dutillet théologien de la *R. Giunta di Giurisdizione*, mais avait-il connu les missions que le ministre avait confiées à ce moine, par exemple auprès de l'abbé Bianchi pour combiner avec l'état de Modène une intervention contre la Romagne pontificale? Sans doute, pour désarmer des adversaires qui ne lui pardonnaient pas son attitude à l'égard des Jésuites, celui qui allait en 1788 devenir évêque de Parme, s'élevait-il contre les « philosophes réformateurs », contre « l'avidité de lire les livres défendus », contre la tolérance en matière de religion; mais il avait adhéré aux doctrines jansénistes dont Plaisance restait en Italie un des centres, et les attaches qu'on lui prêtait avec les sectateurs de ces idées devaient l'empêcher d'arriver à la dignité cardinalice<sup>16</sup>. La faveur accordée au religieux qui avait mitigé ses audaces devait apparaître comme un signe de restauration doctrinale et d'indépendance à l'égard de l'étranger. En fait, cet agent de réaction intellectuelle n'était pas pur de tout alliage.

D'ailleurs l'influence française pouvait s'exercer en sens divers. Au temps où le p. Turchi ne se privait pas de lire et d'utiliser les livres défendus, il avait jugé le traité de Voltaire

---

16. « Raccolta di tutte le omelie e lettere pastorali dell' illustrissimo e reverendissimo Monsignore F. Adeodato TURCHI... », 2<sup>a</sup> ediz. completa. Plaisance, Orcesi, 1799. « Opere inedite » du même, Foligno, 1820. — Ettore ROTA, « Anche G. B. Bodoni coi giansenisti (da lettere inedite del cav. Giuseppe Poggi La Cecilia) », *Athenæum*, janv. 1913. Emilio SANTINI, « L'eloquenza italiana dal Concilio tridentino ai nostri giorni. Gli oratori sacri ». Palerme, Sandron, 1923, p. 197-210. U. BENASSI, « G. Du Tillot », extr. sur la « Politica ecclesiastica », p. 60-64 et 379-380.

sur *la Tolérance* comme ne disant rien de nouveau et traitant par la bouffonnerie une grave matière. Cette appréciation n'était pas personnelle au religieux ; plus d'un Français l'avait formulée et si le confident de Dutillot la faisait connaître à celui-ci en 1764<sup>17</sup>, c'est qu'il savait accessibles même aux idées des anti-philosophes le ministre et ses amis. Bonnet et Caylus envoyaient à Parme non seulement les œuvres des Encyclopédistes, mais aussi et avec non moins de régularité celles des penseurs traditionnalistes.

Ce double courant se retrouve dans toute la littérature italienne de l'époque. Giuseppe Colpani, l'ami de Verri et de Beccaria, le collaborateur du *Caffè*, le plus *infranciosato* des écrivains du temps au dire de Tullo Concarì<sup>18</sup>, adresse à Rousseau une épître philosophique en vers *l'Emilia, o l'Educazione delle donne*. Goldoni n'est pas non plus sans subir l'influence des idées du citoyen de Genève. A Madama Jèvre, la duègne de *Pamela nubile*, il fait tenir ce propos : « J'ai entendu dire  
« tant de fois que le monde serait plus beau, si les hommes ne  
« l'avaient pas gâté. Par orgueil, ils ont détruit le bel ordre de  
« la nature. Cette mère commune nous regardait tous comme  
« égaux et la superbe des grands ne daigne pas s'occuper des  
« petits. Mais le jour viendra où des grands et des petits il ne  
« sera refait qu'une seule pâte »<sup>19</sup>. L'action de *l'Encyclopédie* a été forte dans toute l'Italie ; on a pu en analyser les effets jusque sur la formation d'Alessandro Manzoni<sup>20</sup>. Elle n'en a pas moins été combattue par tous les moyens, depuis les pièces de théâtre jusqu'aux doctes traités. La France elle-même avait montré la voie ; un courant anti-philosophique s'y était formé tout prêt à passer lui aussi à l'étranger. La comédie anonyme

---

17. BENASSI. *Ibid.*, p. 62.

18. « Il Settecento », (« Storia letterara d'Italia, scritta da una Società di Professori ») : Milan, F. Vallardi, s. d., p. 425.

19. Acte III, Sc. III. On sait que la première rédaction de la pièce est de 1750. — A Venise verront encore la lumière une « Orazione funebre... del buon senso » (Savioni 1777) et « Della Nobiltà, diatriba filosofico-politica » (Cosmopoli, 1784).

20. N. SCARANO, « La miscredenza di Manzoni ». *Gli.*, fasc. 228, 1920. Natale BUSETTO, « La genesi e la formazione dei *Promessi Sposi* », Bologne, Zanichelli, 1921.

*Lo Spirito forte*<sup>21</sup> avait des précédents dans l'œuvre de Palissot et dans celle de Poinset. Un livre comme *Della falsa filosofia libri quattro* publié à Turin en 1777 par le comte de San Raffaele venait après de nombreux ouvrages analogues parus en France depuis plus de vingt ans<sup>22</sup>.

La science de l'*Encyclopédie* était au service d'une philosophie, elle reposait sur une métaphysique faite surtout de négations. Mais il ne manquait pas de savants français pour poursuivre des recherches désintéressées, dans le sens intellectuel du mot. Et cette science qui ne cherchait pas à dépasser son objet, à fournir une base à quelque système nouveau, conservait au dehors une faveur intacte. Le comte de Firmian demandait à Dutillet les *Cahiers des Arts et Métiers* publiés par l'Académie des Sciences. Quelques années plus tôt, l'éditeur vénitien Bassaglia avait voulu donner par la traduction une plus grande diffusion à un recueil de Mémoires de la même Académie, « fruit des études les plus sérieuses des plus fameux savants ultramontains ». En tête de cette volumineuse publication, le traducteur rappelait que, transmise par Galilée et Torricelli à d'autres nations, la science expérimentale avait fait d'admirables progrès; il assurait que la Compagnie parisienne y avait concouru plus qu'aucun autre et il concluait en traduisant une appréciation de la Société royale d'Edimbourg: les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris sont « des trésors inestimables dont les bibliothèques publiques ne sauront se passer et que tous les savants désirent d'avoir en leur possession »<sup>23</sup>. C'est

---

21. *In Venezia*, MDCCLXXI. *Presso Angelo Geremia*, in-8°.

22. Une étude détaillée des traductions publiées en Italie montrerait que les ouvrages les plus orthodoxes au point de vue religieux passaient aussi du français dans l'italien. Les *Meditazioni sopra l'Evangelio* parurent en 1756 à Brescia, chez Rizzardi; les *Omellie di Monsignore Antonio Godeau, Vescovo e Signore di Vence*, à Venise, chez G. B. Occhi en 1757 (2 vol. in-4°, traduction du Bénédictin A. Speroni). Le poème *De la Religion* de Louis Racine eut au moins deux versions italiennes, une de l'abbé Filippo Venuti (Avignon, A. Giroud, 1748), l'autre de G. B. Carro (Rome, G. et N. Grossi, 1761).

23. Le mot est repris au bas de la gravure qui sert de frontispice aux « Memorie appartenenti alla Storia Naturale della real Accademia delle Scienze di Parigi recate in italiana favella ». *In Venezia*. M. DCC. XLVIII. *Appresso Pietro Bassaglia...* (épître dédicatoire de Bassaglia et *Prefazione* de Francesco Grisellini, le traducteur et compilateur).



Venise qui publia le premier journal italien de médecine, dont l'exemple fut suivi aussitôt à Parme; et l'une et l'autre *Gazzetta medica* ne fut à l'origine que la traduction d'un périodique publié à Bouillon par Pierre Rousseau. Peu après l'invention des montgolfières, une description d'Aujas de Saint-Fond fut publiée à Venise, des expériences furent faites à Bologne, à Colorno, et un mémoire parut à Florence sur l'utilité des globes aérostatiques<sup>24</sup>.

L'épître sur des sujets philosophiques et en général la poésie d'idées ne fleurirent pas seulement à Parme; dans toute l'Italie elles manifestèrent l'influence persistante de Boileau, de Fontenelle et de Voltaire, pour ne citer que les grands noms. Paolo Rolli introduisit dans sa patrie la *cantata lirica* sur le mode de J.-B. Rousseau. Dans cet ordre encore toutes les tendances étaient représentées et la traduction accompagnait l'imitation des œuvres françaises. A Venise en 1780, G. Fossati réduisait l'ode de La Harpe *le philosophe des Alpes*: à la fin du siècle un magistrat gènois, Gaetano Marrè, donnait en octaves italiennes une curieuse adaptation de *Candide*; en 1803, L.-A. Vincenzi faisait imprimer par Bodoni une traduction de *Vert-Vert* qui venait après plusieurs autres (dont une de Bettinelli) parues depuis plus de quarante ans<sup>25</sup>. L'histoire et le roman français jouissaient de la même faveur. Non seulement Montesquieu fut traduit, mais aussi Charles Rollin et à plusieurs reprises<sup>26</sup>. Et

---

24. AUJAS de SAINT-FOND, « Descrizione delle esperienze della macchina aerostatica dei Signori di Montgolfier e di quelle alle quali ha dato motivo questa scoperta ». Venise, Graziosi, 1784.

GRIMALDI, « Memorie sopra la direzione, utilità ed invenzione dei globi aerostatici ». Florence, Cambiagi, 1788.

25. « Il filosofo dell' Alpi. Ode ridotta da G. Fossati ». Venise, Storti, 1780. — F. TRIBOLATI, « La Pulcella e il Candido tradotti in italiano » dans « Saggi biografici e critici », Pise, Spuerri, 1891 et G. NATALI, « I due capolavori del Voltaire e i loro traduttori italiani » dans « Idee, Costumi, Uomini del Settecento... » (1<sup>re</sup> édit., Turin, S. T. E. N., 1916), p. 93-94. — « Il parrochetto. Poema », *Cosmopoli*, 1760; « Il Parrochetto, poema. Con l'aggiunta del Topo fatto romito », *Parigi*, 1765; « Vert-Vert. Traduzione... » in « Opere » de Bettinelli, XVII. 331; « Vert-Vert, ossia il Papagallo di M<sup>r</sup> GRESSET, tradotto in versi italiani da Lodovico Antonio Vincenzi », *Parma, co tipi Bodoniani*, MDCCCIII (donne aussi le texte français).

26. « Considerazioni sulle cause della grandezza dei Romani e della loro decadenza » trad. da F. A. D. di B. L. Berlino, Von, 1764.

non seulement les grands romanciers, l'abbé Prévost et Le Sage, mais jusqu'à des écrivains secondaires comme M<sup>me</sup> Riccoboni: les *Lettres de Milady Juliette Catesby* virent le jour en italien dès 1769 et, l'année d'avant sa mort, la veuve de l'acteur fameux eut l'honneur de voir son *Histoire de Miss Jenny* traduite par Carlo Goldoni<sup>27</sup>.

Mais c'est encore sur le théâtre que, malgré toutes les tentatives d'affranchissement, l'influence reste prédominante. A quelques mois de sa chute, Dutillot écrivait au premier ministre d'Espagne: « Il n'est plus temps d'avoir ici des spectacles « français dispendieux. Une troupe comique à peu de frais, « italienne, comme du temps des Farnèse, bien instruite, sera « l'amusement de la cour pour le nouveau genre de pièces que « commence à nous envoyer l'Italie »<sup>28</sup>. Un motif d'économie, et peut-être d'autres, avaient décidé l'ancien Intendant à renoncer à la *Comédie française* qui avait fait les délices de don Philippe. Mais les représentations dans la langue de Racine ne cessèrent pas pour autant sur les scènes ducaltes. Des troupes d'outremont voyageant en Italie s'arrêtèrent à Parme<sup>29</sup>. L'ambassadeur de France, le comte de Flavigny, prit l'habitude de faire jouer chaque année en présence des Enfants des pièces de son pays, tragédies ou comédies mêlées d'ariettes dont quelques-unes furent même publiées sur place. Le Concours dramatique n'empêcha pas les amateurs de monter des ouvrages français.

---

— L'*Histoire ancienne* de Rollin parut traduite à Venise (Albrizzi) en 1740-42 et à Sienne en 1778-81, chez Rossi, qui publia aussi l'*Histoire romaine* avec la suite de Crevier. Le traité *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, a été traduit par Selvaggio Canturani (Padoue, Manfrè, 1756).

27. « Lettere di Miladi Catesbi a Miladi Campley. Tradotte dal francese per la signora presidente di Gorgue » 1769. Ouvrage tiré à 12 exemplaires. La traduction du comte Bortolo Fietta, parue à Venise en 1778, n'est donc pas la première comme l'indique G. B. MARCHESI, « Studi e ricerche intorno ai nostri Romanzieri », Bergame, 1903, p. 38-40. Parmi les nombreuses autres versions italiennes de M<sup>me</sup> Riccoboni, nous ne mentionnerons que celle de Goldoni « *Istoria di Miss Jenny* », Venise, Curti, 1791, 2 vol.

28. Dutillot à Grimaldi, 2 déc. 1770. A. G. S. Est. 5258.

29. Pour Ch. DEJOB (« La tragédie française en Italie... » dans « Etudes sur la tragédie », Paris, A. Colin [1896], p. 177...), notre théâtre avait en Italie deux portes d'entrée: la Savoie et les cours bourbonniennes de Parme et de Naples.

En 1774, sous la conduite de C.-C. Rezzonico, quelques gentilshommes jouèrent à Langhirano la *Zaïre* de Voltaire<sup>30</sup>. L'année suivante, les élèves du Collège des Nobles donnèrent *Britannicus* dans le texte original.

Plus fréquentes encore furent les représentations de pièces traduites. Au même collège ce fut en 1772, dans la version déjà ancienne de Gaspare Gozzi, *Zaïre* devenue *Orosmane* et qui devait encore en 1798, à Parme même, être transportée en vers italiens par Luigi Landriani; en 1773, une autre tragédie de Voltaire *La Mort de César*, traduite par l'abbé Cesarotti; en 1786, la même mise en *versi sciolti* par un autre traducteur, un militaire, G.-F. Corradi<sup>31</sup>. De longtemps le succès du plus grand écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle ne se démentit pas. Deux fonctionnaires de la diplomatie parmesane s'attachèrent surtout à le mettre à la portée du public qui ne pouvait lire le français. Vincenzo Jacobacci fit jouer et imprimer, tournées en vers italiens, *Adelaide di Ghescilino* (1783) et *Merope* (1813); Landriani, après avoir publié en 1797 *Alzira* (en même temps que le p. Pagnini en publiait une autre traduction à Parme même), fit imprimer en italien par Bodoni deux nouvelles tragédies de Voltaire: *La Marianna* (1804) et *L'Olimpia* (1805)<sup>32</sup>. Les grands classiques du XVII<sup>e</sup> siècle n'avaient plus l'attrait de la nouveauté; ils n'en avaient pas moins leurs fidèles. Le comte J.-A. Sanvitale, vétéran des lettres parmesanes, traduisait encore peu de temps avant sa mort *Polyeucte* et *Andromaque*; cette dernière version était destinée à une séance théâtrale donnée par une noble assemblée au château de Fontanellato (1776). Enfin le Jésuite parmesan Clemente Bondi a laissé une traduction inédite d'*Athalie*<sup>33</sup>. En dehors de Corneille, de Racine et de Voltaire, d'autres dramaturges et notamment ceux du temps, connurent sur la scène parmesane le même accueil. La troupe

30. A. PEZZANA, « Mem. degli scritt. e letter. parmigiani », VII, 563.

31. E. BOUVY, « *Zaïre* en Italie », n<sup>os</sup> 8 et 10; L. FERRARI, « Le traduz. it del teatro tragico francese » aux art. *Zaïre*, N<sup>os</sup> 13 et 23 et *La Mort de César*, n<sup>os</sup> 5 et 13, p. 270, 273-274, 174 et 177.

32. A. PEZZANA, « Memorie degli scritt... parmig. » VII, 583-587; L. FERRARI, « Le trad. ital.... », p. 4-5, 21, 23.

33. L. FERRARI, « Le trad. ital.... », p. 209-210 et 35; E. BOCCHIA, « La drammatica a Parma », 188-189; A. PEZZANA, « Memorie... » (sur Bondi) VII, 516.



de Petronio Zanarini, qui prenait le nom pompeux de « Accademica Unione Teatrale al servizio di S. A. R. », jouait en 1774 le *Père de famille* de Diderot. L'imprimeur Carmignani rééditait l'année suivante la traduction due au vénitien Fr. Gritti de *Amleto tragedia del Signor Ducis*, en 1779 celle de *l'Iphigénie en Tauride* de La Touche. En 1782 enfin, Jacobacci dédiait à don Ferdinand une version de *Mustapha et Zéangir* de Chamfort<sup>34</sup>.

Cette faveur persistante des œuvres n'était qu'un des aspects de l'influence du théâtre français. Alors même que les auteurs et les critiques cherchaient à se libérer d'une sorte de tutelle, ils y retombaient par quelque côté. Revenu à Parme en 1778, Paciaudi recommandait le retour aux sujets romains et grecs, mais il continuait à enfermer l'art dramatique dans les catégories fixées par le rigide Boileau. Bettinelli conseillait d'emprunter aux Français l'habileté dans le développement de l'action, aux Grecs les maximes, aux Italiens la vivacité des sentiments : quant aux sujets, il fallait les choisir dans l'histoire nationale. Or, Voltaire avait fondé sur des bases fort voisines son système dramatique. Une étude détaillée des tragédies et des comédies présentées au Concours de Parme à partir de 1770 montrerait que ces œuvres se soumirent généralement à la formule étroite du *Programma offerto alle Muse*. La rébellion contre les règles d'Aristote renforcées par l'intransigeance du classicisme français ne se produisit en Italie que longtemps après la révolte des écrivains transalpins. La querelle des Anciens et des Modernes en Italie ne fut qu'un écho de la querelle que la France avait connue depuis longtemps et le désir des nouveautés n'entra dans la péninsule que par reflet. Sans doute Goldoni, en puisant aux sources vives de la comédie dialectale, en élevant à la dignité littéraire les masques traditionnels, avait découvert une formule dramatique ; mais entre son séjour à Parme de 1756-1757 et son départ pour la France, il ne fut pas sans sacrifier aux tendances novatrices du drame bourgeois et de la comédie larvoyante. Et si plusieurs des concurrents de Parme, comme Albergati, ne répondirent pas aux exigences du règlement, ce fut pour verser dans le système nouveau de Diderot, Sedaine et

34. E. BOCCHIA, « La drammatica... », p. 157 ; L. FERRARI, « Le trad. it. », p. 116-17, 139, 181-82.

Mercier. D'ailleurs le *Prigioniero* qui remporta le prix de 1773, s'il traitait un sujet rebattu depuis la *Pamela* de Richardson, observait docilement la règle des unités.

On comprend dès lors qu'Andrea Rubbi dans ses *Dialogues pour la défense de la Littérature italienne* ait été aussi véhément. Pour les premiers, tenus avec Stefano Arteaga, un Jésuite espagnol, il adopte, entr'autres exergues, celui-ci : « Que ne surgit-il un Manlius Torquatus des lettres qui libère le Capitole et le Latium de la gauloise irruption? » et dans un poème liminaire intitulé *Gallomania*, il invoque encore ce vengeur, il appelle plumes et langues à la rescousse. Mais il parle au conditionnel :

*Io volerei primiero  
Alto levando il militar vessillo  
Ne i licei de' sapienti a muover guerra.*

Celui que les dieux, la raison, l'amour du juste avaient fait, disait-il, *duce della bella impresa*<sup>35</sup> manquait vraiment d'autorité. Le sceptre allait mieux convenir à Vittorio Alfieri. En attendant, les émules de Rubbi qui invoquaient une libération intellectuelle devaient reconnaître à la France certains mérites littéraires. Ainsi avaient fait Andrea Mazza et Agostino Paradisi au moment de la querelle avec Deleyre. Ainsi avait fait, un peu plus tôt encore, Lorenzo Guazzesi dans sa préface à un recueil de tragédies traduites : après avoir rappelé les œuvres de Maffei, de Lazzerini, du p. Granelli et de quelques autres, il avait exprimé le souhait que la Toscane pût enfin saluer un successeur de Giovanni Ruccellai, de Luigi Alamanni et de Lodovico Martelli (semblant compter pour cela sur le chanoine Gio.-Giorgio degli Alberti, auteur bien oublié d'un *Appio Claudio*), enfin il avait rendu hommage aux auteurs tragiques et aux auteurs comiques français<sup>36</sup>.

Telle devait être, à la veille de la Révolution, l'attitude d'un autre écrivain qui n'est pas parmi les illustres, mais dont les propos refléteront pour nous l'opinion moyenne des lettrés ita-

35. « Dialoghi tra il Sig. Stefano Arteaga e Andrea RUBBI in difesa della Letteratura italiana », *In Venezia*. MDCCLXXXVI. *Presso Antonio Zatta e figli...* (opuscule I des *Dialoghi de' vivi e de' morti*), p. 6 et 9-II.

36. « Raccolta di alcune Tragedie trasportate Dalla lingua francese nell' italiana dal Cavaliere Lorenzo GUAZZESI », 2° édit. Pise, G. P. Giovanelli, 1762, *Prefazione*, p. XXV-XXVI.

liens. En 1787, les engouements sont calmés des Verri, de Beccaria, de toute la société du *Caffè*, où à peu près seul Gian Rinaldo Carli représentait une tendance patriotique. Un Piémontais, Giuseppe Ottavio Falletti, marquis de Barolo, insère alors dans une série de notices sur les *Piemontesi illustri*, une longue étude sur l'abbé de Saint-Réal, « concittadino nostro, nato fra gli Allobrogi »<sup>37</sup>. La conclusion de cette étude a une portée beaucoup plus générale, elle prend les allures d'un manifeste.

En un temps où une si grande partie de l'Italie se met follement à la poursuite des livres, des usages, des modes de France, pourquoi Falletti se donne-t-il l'apparence de « coopérer à la ruine imminente par une semblable dissertation d'où émane toujours, en dépit des efforts contraires, quelque léger souffle de gallicisme » ? Qu'on examine les choses plus à fond, on verra qu'il veut au contraire présenter un remède, si léger soit-il. D'aucuns se laissent aller involontairement à emprunter les expressions et les façons de penser étrangères; d'autres les recherchent. Les premiers sont ceux que leurs études scientifiques, politiques et critiques ou que le goût du roman, de la comédie, des *lieti e ingegnosi scherzi*, poussent vers les écrivains français. Les seconds agissent par une sorte de mollesse affectée, parce qu'ils croient faussement « que l'on doit toujours imiter, que les modèles français sont les seuls dignes d'être suivis et que le plus gracieux et le plus parfait est celui qui s'est le plus rapproché d'eux ». La superstition a changé d'idoles. Jadis c'étaient les anciens que l'on copiait: de là le style prétendu cicéronien. Ce que l'on recherche aujourd'hui, ce sont « les petites phrases tronquées et incises, affectant l'allure française »: travers nauséux et puéril qui fait dire au critique: *O homines ad servitutem nati!*

Que penseraient-ils, ces italiens d'autrefois qui n'avaient que mépris pour les richesses littéraires des autres nations et surtout de la française qu'ils ne connaissaient pas? Falletti veut se tenir

---

37. « Memorie spettanti alla vita ed alle opere dell' abate di S. Real di Giusepp' Ottavio FALLETTI, de' Marchesi di Barolo » dans « PIEMONTESE ILLUSTRI. Tomo V ». Torino. MDCCLXXXVII, presso Giammichele Briolo. p. 319-422. Les passages cités sont empruntés à la conclusion, à partir de la p. 415.



loin de l'un et l'autre excès: le rêve orgueilleux d'où l'on sort plus pauvre, et la timidité qui interdit le moindre pas sans l'appui étranger. Les lecteurs de son essai sur Saint-Réal ont dû y découvrir deux intentions: « La première, de montrer quelques-  
 « uns des mérites dont s'orne la littérature française là où nous  
 « en sommes pauvres, ou même complètement dénués. L'autre,  
 « de prouver que c'est une malheureuse caricature d'emprunter  
 « aux écrivains de cette nation leurs vocables et leur tour de  
 « phrase, ces regrettables façons d'*humanité* et de *sensibilité*  
 « nées de nos jours, la loquacité contournée, la recherche, la  
 « vaine légèreté dans l'affirmation, surtout la fastidieuse pompe  
 « des mots techniques, la manie des systèmes, l'arrogance de  
 « la sophistique; qu'il convient, par contre, de puiser chez eux  
 « et d'égaliser... les qualités qu'ils possèdent largement et qui  
 « nous manquent: noblesse des usages, joie aimable, piquante  
 « ironie, suc ou tout au moins saveur de philosophie, art de ne  
 « pas trop dire et de dire seulement ce qui peut frapper, certains  
 « charmes et certaines élégances qui leur sont propres, non en  
 « tant que Français, mais en tant qu'excellents écrivains »).

Une certaine imitation reste donc permise au jugement de Falletti di Barolo; mais il y faut ce discernement et cette maîtrise dont les Français eux-mêmes ont usé d'abord à l'égard des Espagnols et des Italiens, puis à l'égard des Anglais. C'est plus tard seulement que l'on pourra, si l'on trouve trop puissants de tels alliés, se soustraire à leur joug, revenir au culte des anciens pour en tirer chaleur et vie, parcourir une voie que le peuple voisin n'ait pas déjà frayée. Mais nous savons que ce retour à l'antique était à ce moment un fait acquis dans le domaine de l'art, que la tendance nouvelle s'était manifestée en France avec plus de vigueur que partout ailleurs. La Révolution allait étendre aux lettres et à toute la vie cette sorte de renouveau gréco-romain et l'imposer à une partie de l'Europe.

### III.

Une appréciation de Falletti est à retenir. Il ne se contentait pas de rappeler l'imitation anglaise qui avait sévi en France, il la trouvait excessive<sup>38</sup>. Cet avis avait eu souvent l'occasion de

38. P. 421: « E se per cagion di necessità, di comodo, di diletto,

s'exprimer chez les intéressés eux-mêmes. « Mille gens, Messieurs, s'élèvent et déclament contre l'Anglomanie », avouait en 1764 une Lettre aux auteurs de la *Gazette littéraire*. La lettre était de Voltaire. Le grand agent de l'influence britannique eût accepté la protestation si elle eût visé seulement certaines modes tout extérieures. « Si par hasard, ajoutait-il, ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime d'étudier, d'observer, de philosopher comme les Anglais, ils auraient certainement grand tort »<sup>39</sup>. Les historiens des littératures ont étudié les divers aspects de l'influence que nous nous bornons à signaler ici brièvement. Ce qui nous intéresse, c'est de montrer la France servant d'intermédiaire intellectuel entre Parme et le reste de l'Europe. Ce rôle d'agent de liaison entre les littératures du Nord et l'Italie a été étudié à plusieurs reprises par M. Paul Hazard<sup>40</sup>; et Arturo Graf a marqué comment ses compatriotes passèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle de la gallomanie à l'anglomanie<sup>41</sup>. Y a-t-il quelque intérêt à compléter par quelques exemples ces synthèses et à redescendre du général au particulier? En tout cas, il ne nous semble pas inutile de présenter ce dernier aspect des relations entre la France et les états de l'Infant dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le latin qui avait été la langue commune des savants perdait ses droits à Parme dans les relations internationales. Paciaudi l'employait avec quelques correspondants lointains, mais il recourait beaucoup plus souvent au français. De même les étrangers qui vivaient dans les duchés, les Griffith, les Power, écrivaient régulièrement à Dutillot en français. Dans les cen-

---

« dobbiamo pure conversar co' Francesi, e quelli in certa guisa imitare: « così si faccia: ma con quella franchezza, e scelta e padronanza, colla « quale imitarono essi pria gli Spagnoli e gli Italiani medesimi, poscia « (*ed anche sovrverchiamente*) gli Inglesi... ».

39. *Gazette littéraire de l'Europe*. N° 45 du 14 nov. 1764. T. III, p. 301-302, et « Œuvres compl. de VOLTAIRE ». T. 25, Paris, Garnier, 1879, p. 219-221.

40. « Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie ». *Studien zur vergl. Literatur-geschichte*, 1906; « La Révolution française et les lettres italiennes ». Liv. III, chap. I et II, p. 349-427; « L'Invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Rev. de Littér. comparée*, janv.-mars 1921, p. 31...

41. « Gallomania, Gallofobia, Anglomania nell' Italia del 700 », *Nuova Antologia*, 1<sup>er</sup> fév. 1910; « L'Anglomania e l'influsso inglese in Italia nel secolo XVIII », Turin, Loescher, 1911 (chap. I).

taines de lettres et de mémoires que nous avons été amené à consulter aux Archives ou à la Bibliothèque de Parme nous n'en avons trouvé aucun en langue morte. Benassi n'a guère pu citer dans sa volumineuse étude sur le ministre réformateur qu'une feuille en latin écrite par un docteur Hofer<sup>42</sup>. Par contre, Madame Isabelle étudiait dans une traduction de *Télémaque* la langue de la cour de Vienne; et le baron Duminique, chargé d'enseigner l'allemand au Collège des Nobles, faisait demander en France les grammaires et ouvrages nécessaires. Quand, au moment de la réforme de l'Université, Paciaudi et le ministre firent chercher en Allemagne un professeur de droit public, ils s'adressèrent à un Parmesan, Fontanesi, qui exerçait de hautes fonctions dans le gouvernement de l'Electorat Palatin; ils lui écrivirent en français, le correspondant répondit de même et le juriste aurait dû enseigner dans la même langue<sup>43</sup>.

En ce qui concerne les lettres et la musique allemande, nous avons vu qu'elles avaient leur place dans le Cabinet et au Concert des Enfants. C'est de France que vinrent à Parme les œuvres de Gessner; de Paris et de Hollande (mais par l'entremise d'un libraire français), les compositions de Haendel. Une étude attentive des traductions des chefs-d'œuvre étrangers parus chez Bodoni montrerait que ces versions, comme il arrivait le plus souvent en Italie, furent faites sur des versions françaises. Si le *Paradis perdu* fut traduit à Londres par Paolo Rolli en 1729, l'année même où il paraissait en français à Amsterdam par les soins de Dupré de Saint Maur, combien d'autres poèmes, combien de traités philosophiques et scientifiques anglais sortirent en italien longtemps après avoir vu le jour en français. Signalons un exemple. Les *Saggi ed Osservazioni di Medicina della Società d'Edimburgo* publiés à Venise portent dans leur titre même qu'ils sont transportés en italien non pas de l'anglais, mais de la traduction du médecin parisien Pierre Demours<sup>44</sup>. Comme la France, Parme et l'Italie ne connurent d'abord l'œuvre de

---

42. U. BENASSI, « G. Du Tillot... », *Aspp.*, 1920, p. 85, n. 3.

43. Fontanesi à Paciaudi, Mannheim, 22 juil. 1768, lettre accompagnée d'une « Liste des hommes qui sont réputés parmi les catholiques en Allemagne les plus savants dans le droit public ». A. S. P. *Cdt.* B. 28.

44. « SAGGI ed OSSERVAZIONI di Medicina della Società di Edimburgo. Opera tradotta dall' Inglese nell' idioma Francese, ed accresciuta



Shakespeare qu'à travers les adaptations de Ducis. C'est le cas d'*Hamlet* qui parut à Parme en 1775; c'est celui de *Roméo et Juliette* que le patricien Balbi fit paraître à Venise en 1804. En ce qui concerne la philosophie, il n'est pas sans intérêt de voir le nom de Condillac associé par le p. Mazza, par le p. Pozzi et par Agostino Paradisi à celui de Locke; plus tard on y joindra celui de Hume.

Le précepteur de don Ferdinand a contribué à répandre en Italie comme en France les doctrines anglaises. Keralio et lui ont enrichi la Bibliothèque de Parme d'ouvrages relatifs aux civilisations septentrionales. « Nous devons, disait Paciaudi, à la générosité de deux sujets demeurés longtemps à cette cour d'être fournis des ouvrages les plus choisis sur l'Histoire britannique, anglo-saxonne, anglo-danoise, sur l'histoire des îles adjacentes et de posséder les plus beaux monuments répandus à travers ces pays. L'un avait l'estime de divers savants anglais; l'autre hérita des livres achetés à Londres par le comte de Gisors. Ils nous ont procuré cette collection qui, au témoignage des Anglais eux-mêmes, n'a son équivalent dans aucune bibliothèque publique d'Italie »<sup>45</sup>. C'est dans ce fonds apparemment que Rezzonico a puisé une partie de la documentation de cet encyclopédique *Ragionamento su la volgar poesia* qu'il a mis en tête des Œuvres de Frugoni et qu'il accompagne de notes citant Milton, Pope, Addison, et jusqu'aux morceaux scandinaves traduits par le frère du baron de Keralio. Peut-être est-ce par l'intermédiaire de la poésie philosophique française que Rezzonico, et en même temps que lui Andrea Mazza, passèrent à l'admiration de Thompson, de Pope, de Dryden, de Parnell, qu'ils traduisirent à l'envi. D'ailleurs, sur ce point encore, Frugoni avait frayé les voies en évoquant pour célébrer l'ambassadeur britannique à Venise l'ombre d'Alexandre Pope que la mort venait d'enlever<sup>46</sup>, et

---

di sue Osservazioni dal Sig. Pietro DEMOURS, medico di Parigi, recata ora novellamente nell' Italiano ». In *Vinegia, Appresso Francesco Storti*. T. VI et VII, 1762.

45. « Memoria ed orazione... intorno la Biblioteca Parmense », p. 72.

46. « Opere poetiche » VII, 163-174. Voir Augusto SERENA « Alessandro Pope e i traduttori veneti dall' inglese nel secolo XVIII » dans « Appunti letterari », Rome, 1903, p. 81 et A. GRAF, « L'Anglo-mania... », p. 273.

Paciaudi ne fut pas sans sacrifier parfois à l'anglomanie envahissante.

Au même titre que Venise, Florence ou Rome, au même titre surtout que Milan où un Pietro Verri tenait pour les collaborateurs du *Caffè* au titre de *buoni Cosmopolitici*<sup>47</sup>, Parme sous le ministère de Dutillet et jusqu'à l'époque de la Révolution nous apparaît comme un centre où l'influence française n'a rien d'étroit, où elle prend au contraire un caractère d'universalité. Le Jésuite Clemente Bondi, né dans le duché, défend son ordre dans une *canzone* fameuse, compose peu après (1775) un petit poème sur *La Felicità*, ce sujet du bonheur qui était un des plus rebattus de la poésie européenne de son époque ; il se met ensuite au service de l'archiduc Ferdinand qui l'emmène de Milan en Autriche au moment de l'avance des armées de Bonaparte<sup>48</sup>. Avant et après la chute du ministre français, Parme agite des questions qui dépassent les limites du petit état : pour ou contre les Jésuites, pour ou contre le jansénisme, pour ou contre l'indépendance du pouvoir civil. Et quand Dutillet vise à introduire des goûts nouveaux, des formes originales de poésie et d'art, ce sont généralement des goûts et des formes que l'Europe entière va sanctionner. Un homme qui a passé dans ce milieu les années les plus pleines de son existence, Saverio Bettinelli, a pu écrire cette profession de foi cosmopolite :

« De même que tant d'Italiens et tant d'Anglais me paraissent ridicules qui veulent tout sur le modèle français et méprisent les choses de chez eux ; de même je trouve ridicule qui méprise tout ce qui est français et veut seulement ce qui est de sa patrie. Pourquoi se critiquer perpétuellement et décrier ce qui vient d'autrui, pourquoi ne pas faire plutôt une ligue entre les provinces d'Italie, mieux entre les royaumes d'Europe?... Les nations ont ce qui leur appartient en propre, lois, coutumes, religions, et qui tient parfois au climat, à la situation, au gouvernement. C'est assez pour les distin-

47. Pietro Verri à G. R. Carli, 17 avril 1765, lettre publiée par Francesco NOVATI, « I manoscritti italiani d'alcune biblioteche del Belgio e dell' Olanda », *Rassegna bibliografica della letter. italiana* IV. 1. Pise, janvier 1896, p. 26.

48. A. PEZZANA, « Epistola intorno a Clemente Bondi », Parme, G. Paganino, 1821. F. BALDENSBERGER, « Le poète Bondi et Jacques Delille », *Rev. de littér. comparée*, janv.-mars 1923, p. III-III2.

« guer. Mais dans les objets qui peuvent être regardés comme  
« le fond universel de la commune nature, pourquoi ne pas  
« jouir des biens d'autrui et ne pas s'en faire comme des biens  
« propres? »<sup>49</sup>.

Que l'on considère le cadre étroit d'une province ou l'ensemble de la péninsule, il faut avouer que si entre 1750 et 1790, la conscience nationale italienne existe, elle s'affirme assez faiblement. L'influence française ne la combat pas et par certains côtés elle la favorise, en offrant l'exemple d'un pays qui a réalisé son unité matérielle et qui tend vers l'unité morale. Comme la langue qui lui sert d'expression, plus pauvre peut-être que d'autres, mais claire et précise, le génie français reste fidèle aux traditions de l'humanisme. Il s'oriente vers une nouvelle Renaissance. Il a développé et répandu au dehors un mouvement comme le jansénisme, il reste un des soutiens des droits régaliens. En même temps qu'il exprime quelques-uns de ses aspects fondamentaux par la fronde de Voltaire, par l'esprit de système de l'*Encyclopédie* et par le naturalisme de Rousseau, il se fait le véhicule de nouvelles conceptions et de nouvelles formes d'art écloses en Germanie et surtout en Angleterre. Parme et l'Italie accueillent tout cela avec des résistances plus apparentes que substantielles ou avec un engouement que tempère un réalisme foncier.

Les penseurs, les écrivains et les artistes français concourent à ramener leurs émules transalpins à cette origine de la Renaissance et de l'antiquité où leurs deux civilisations peuvent s'accorder plus que s'opposer, se fondre tout en conservant leurs caractéristiques nationales. Si ce renouveau classique avorte bientôt après l'enthousiasme du Directoire, du Consulat et de l'Empire, l'événement est commun aux deux pays. Le romantisme issu du Nord, avant de s'éclairer au soleil d'Italie, a passé sous le ciel français délicat et nuancé, à travers une littérature à la fois ouverte, accueillante, riche d'échos sonores.

---

49. « Lettere Inglesi, cioè Lettere sopra varj Argomenti di Letteratura scritte da un Inglese ad un Veneziano » (1767). « Opere edite e inedite ». Venise, A. Cesare, T. XII, 1800, p. 287-288.



## CONCLUSION

---

Entrés sur plus d'un point dans le détail de la vie de Parme, nous avons connu un « petit monde d'autrefois » plus restreint encore que celui du romancier. Dans le cadre d'une cour du *Settecento* nous avons vu un ministre se faire, en même temps que l'intendant des plaisirs ducaux et l'organisateur des fêtes, le serviteur régulièrement, le banquier parfois, on pourrait dire le commissionnaire des courtisans et des sujets. Nous l'avons vu s'occuper personnellement de tout, des Bâtiments et des Ecoles, des Beaux-Arts et de la Bibliothèque, de l'économie publique et des plus hautes questions de la politique ; donner à l'occasion des renseignements discrets sur une maison de commerce, désigner une marchande à la toilette comme la plus habile de la capitale ; recevoir tous les avis et accueillir de bonne grâce les moindres dispensateurs de conseils.

Ce côté patriarcal de l'ancienne existence parmesane ne doit pas dissimuler aux yeux de l'observateur d'aujourd'hui l'importance du petit état. Dans une Italie où Turin comptait moins de 75.000 habitants, Milan tout juste 125.000, où Venise, avec ses 150.000, arrivait au troisième rang, à peu de distance de Rome ; dans la péninsule divisée, les deux capitales des Farnèse faisaient figure de villes moyennes. Elles comptaient parmi les illustres au point de vue de l'intelligence. Elles étaient ouvertes à tous les courants du large. L'étude des relations entre la France et le duché au siècle qui vit le passage de l'ancienne à la nouvelle

dynastie nous a permis de saisir dans ce *petit canton* l'écho de toutes les grandes questions politiques, littéraires et artistiques dont l'Italie et l'Europe étaient alors agitées.

Sous les deux derniers Farnèse, princes fastueux qui mettaient leur gloire non plus dans l'éclat des armes, mais dans les succès de leur diplomatie et dans le développement des lettres et des arts, les relations intellectuelles étaient déjà intenses entre les sujets ducaux et les Français. Le double lien dynastique qui vint unir les deux peuples élargit encore ce mouvement d'échanges. La présence de Dutillot qui, intendant de la maison, puis ministre, fut toujours le familier de don Philippe et pendant les débuts de don Ferdinand exerça en fait un pouvoir absolu ; la forte personnalité de cet homme, son esprit d'initiative et son zèle pour le bien public firent plus encore pour le rapprochement des deux états. La disproportion des ressources et des moyens soumit Parme à l'hégémonie de la pensée française. Nous croyons avoir montré cependant que, grâce au lustre nouveau qui s'était attaché à une terre naguère dévastée et démembrée, les meilleurs esprits de ce côté-ci des Alpes se prirent d'attention et souvent d'admiration pour une cour et une administration brillantes. Il n'était guère de voyageur français, diplomate, écrivain, artiste qui, parcourant l'Italie, ne s'arrêtât auprès des Infants. Mémorialistes et savants, amateurs, philosophes, journalistes eurent les yeux tournés vers Parme autant sinon plus que vers les plus illustres cités de la péninsule.

La capitale du royaume, les provinces, et surtout le Lyonnais, fournirent à la maison des nouveaux ducs, à leur administration, à leur petite armée, à toutes sortes d'institutions, des hommes et des instruments. Grâce à des correspondants d'une exactitude et d'un zèle que le ministre savait entretenir et encourager, il n'y eut guère de nouveauté de librairie qui ne prît le chemin de Parme pour l'agrément des princes et des courtisans, pour les besoins du gouvernement, pour le développement intellectuel et matériel du pays. Les publications périodiques et les grandes entreprises de la science française firent connaître à l'élite du pays lointain découvertes, initiatives, doctrines nouvelles. La société cultivée des duchés était tenue au courant du

mouvement des idées aussi rapidement que le fameux groupe milanais réuni autour des frères Verri. Et Parme passa plus vite à la pratique. Sur nombre de points, elle donna l'exemple aux régions voisines et, là où elle était en retard, elle regagna bientôt le temps perdu.

Si l'activité constructrice et réformatrice du ministre se laissa emporter vers trop d'objets, si elle s'égara parfois en des tentatives prématurées ou des efforts hors de proportion avec les ressources locales, elle a su atteindre plus d'un résultat durable. Fondées sur des expériences françaises, organisées suivant des méthodes qui avaient fait en France leurs preuves, certaines œuvres attestent encore la vitalité de conceptions vieilles de près de deux siècles. Telles l'Académie des Beaux-Arts et la Bibliothèque. Sur d'autres branches de l'organisation de l'Etat, sur l'enseignement des humanités, la réforme des études universitaires, l'instruction technique et professionnelle, sur le développement économique, les idées et les applications de Dutillot et de ses conseillers sont aujourd'hui dépassées; elles représentaient à l'époque un progrès certain. Enfin la profonde influence qu'exercèrent sur la pensée, la science et la littérature tant de Français qui vécurent à Parme, qui y enseignèrent ou qui y furent lus, imités et traduits, n'a pas été complètement vaine. Qu'on la juge excessive ou non, on ne peut nier qu'elle ait contribué au développement intellectuel de l'*Athènes d'Italie*.

Les Beaux-Arts offrent un spectacle semblable et même plus marqué. On a observé avec justesse que les lettres dépendent plus des gouvernements que les sciences; et les arts, beaucoup plus que les lettres. L'imposition des modèles étrangers suscita dans la poésie, dans l'art dramatique et surtout sur la scène lyrique une certaine réaction: savants et lettrés à Parme rappellèrent à de certaines heures les glorieuses traditions de leur pays et de la commune mère italienne; le domaine des idées et des systèmes littéraires resta libre jusqu'à un certain point. Dans les arts, au contraire, la discipline imposée par le goût des souverains et du ministre atteignit son maximum d'effets, en intensité comme en durée. Si la musique française ne satisfaisait pas au goût persistant de l'opéra traditionnel en Italie, elle plaisait par ses compositions plus légères, par des morceaux détachés et par les premiers essais de symphonie. Dans les autres arts



le goût français triompha d'autant plus aisément qu'il était représenté à la cour des Infants par des hommes qui avaient étudié sur les modèles antiques. Avant l'avènement de don Philippe, la peinture, et plus encore la sculpture et l'architecture parmesanes s'épuisaient en un académisme vide, en la continuation attardée d'un baroque alourdi. Seule la décoration théâtrale était représentée par des artistes de talent, Bibiena le jeune et quelques émules. Dans les anciens bâtiments et dans les *lieux de délices* des Farnèse, l'introduction des formes sveltes, des lignes nettes, d'une décoration qui tendait de plus en plus à la pureté classique ne rencontra ni obstacles, ni critiques sérieuses; et les particuliers se laissèrent rapidement gagner par le goût nouveau que répandaient et servaient des maîtres venus de France.

Certains faits nous ont montré que dans le domaine des lettres et des arts et même dans le domaine de la pensée politique, ce n'était pas une imposition que subissait l'élite des duchés, mais un appel qu'elle lançait et une adhésion qu'elle donnait. Et souvent elle eut l'impression non pas de juxtaposer mais d'harmoniser deux civilisations.

Les historiens ne se sont pas contentés de dire que Dutillet était resté français, ils ont assuré que le favori de don Philippe et de Louise-Elisabeth était resté français *en tout*. Ce jugement mérite revision. Une longue résidence à la cour de Philippe V n'avait pas été sans donner à *don Guilermo* une teinture espagnole. De l'Italie, il admirait sincèrement les vertus et les qualités. Il s'était pris d'estime et d'affection pour le petit état qui fit sa fortune et dont il aurait voulu assurer le bonheur. Certes, il était loin de renier son pays d'origine, mais il croyait servir celui-ci en favorisant les intérêts de celui-là. Il n'était pas l'homme d'aucune patrie, un simple serviteur dynastique, comme un Mazarin, un Carvajal, un Grimaldi, ou un cosmopolite des lettres à la manière de Rousseau, de Walpole, d'Algarotti. Mais, vivant à une époque où nul jacobinisme n'avait encore élaboré la conception du patriote ou du nationaliste à la moderne, il sut conserver les caractéristiques du Français tout en s'élevant à une vision plus large des réalités européennes. Comme certains poli-

tiques d'outremont, il avait sur l'Italie des idées qui annonçaient l'avenir. Pour lui, la *petite partie* qu'était Parme appartenait à un ensemble plus vaste et devait jouer un rôle dans le concert des états civilisés.

Dutillet a pu appeler force Français, en accueillir d'autres trop facilement. Jamais il n'a négligé ni méprisé les valeurs qui étaient à sa portée immédiate. Il a pris des collaborateurs dans le pays, il en a cherché en Italie; il a consulté les usages farnésiens et ceux des états voisins. Grâce à lui, Frugoni retrouva, sur les rives d'une Parme trop souvent aride, honneurs et faveurs; grâce à lui, Bodoni connut sinon la fortune, du moins la renommée. Le ministre des Enfants a cherché à exalter la noblesse des duchés, à l'encadrer dans la gloire de l'état renouvelé, il a même convié auprès de ses princes les représentants des plus grandes familles de la péninsule, les Trivulzi et les Grillo, les Sforza et les Lomellini. Il a voulu réveiller la bourgeoisie et éduquer le peuple. S'il n'a pas été immédiatement compris en tout, il a élargi l'horizon intellectuel et moral du pays. Il est resté Français non pas étroitement, mais, à la manière d'un exportateur d'énergie et d'un semeur d'idées. Lui-même savait que la semence ne pouvait lever que plus tard.

Et plus tard elle leva. Le ministre disgrâcié eut la douleur d'abandonner une œuvre inachevée; mais aux clameurs de son départ succédèrent bientôt les accents du regret. La torpeur qui suivit l'année 1771 contrastait trop avec le brillant réveil du milieu du siècle. A la faveur des rivalités sans cesse renaissantes entre les deux branches principales des Bourbons, Ferdinand avait pu s'affranchir successivement de l'une et de l'autre tutelle, mais ce fut pour retomber, dans une paix sans gloire, sous le joug moral de l'Autriche. A la veille de l'entrée des armées républicaines de France dans son territoire, l'Infant se laissa engager par un ministre intérimaire dans une alliance avec les Impériaux. Cette faute devait lui être fatale. La Révolution avait ranimé dans certaines classes de la société parmesane des idées et des espoirs mal éteints. Les émigrés affluèrent, passèrent comme le comte d'Artois et Mesdames Royales, ou se fixèrent à Parme comme le comte de Flavigny, ambassadeur désormais sans

mandat. Les gens de bourgeoisie, courtisans, artistes, savants, que Versailles avait ennoblis et Parme après elle, s'étaient adaptés à leur seconde patrie. Ils avaient appris l'italien et le dialecte local, mais ils continuaient à penser et à écrire en français. Un Giuseppe De Lama, fils d'espagnol, composait des vers dans la langue de sa mère qui avait été une des femmes françaises de la duchesse.

Beaucoup de ces nouveaux venus, artisans compris, de ces fils de l'antique Gaule, avaient fait souche sur cette terre qui allait retrouver pour un temps son nom de Cisalpine. A la fin du siècle, nombreux étaient ceux qui vivaient encore; d'autres étaient représentés par leurs enfants: Ferdinando Boudard, peintre, mourut en 1825; un Naudin devait faire partie de la maison de Marie-Louise, un autre appartenir à l'école du graveur Toschi. La *naturalisation* de ces Français n'était pas si complète qu'ils ne se plussent à se retrouver entre eux et à contracter des alliances de famille: Guiard et Petitot restèrent jusqu'à leur mort les amis de Levacher. Le chirurgien devait en 1812 marier son petit-fils Ferdinand-Charles à une nièce de l'architecte, Corinne Petitot de Boispreaux. Et c'est encore dans ces années où s'effondra l'ancien régime que le médecin idéologue et rêveur, ami de l'humanité en actes comme en paroles, écrivit et publia son traité de *L'Homme en société*.

D'autres ne se contentent pas de théorie. Leur enthousiasme révolutionnaire se fait actif, cherche et trouve des prosélytes. La librairie de Guillaume Faure et de son fils Antoine est, à partir de 1795, un centre de propagande *patriote*; c'est le rendez-vous de ceux que la police ducale appelle *i più accesi giacobini*. Parmi eux, l'on trouve d'anciens serviteurs de la cour ou leurs descendants: François Demongeot, le vieux plumassier Laurent, un Duplessis, le petit bossu Alexandre Mangot, toutes gens qui connaissent l'exil ou la prison pendant le retour offensif des armées autrichiennes. Un autre libraire, Blanchon, fournissait avant même la Révolution des ouvrages de philosophie et d'érudition aux esprits libéraux teintés de jansénisme, à Bodoni, à Affò, à l'abbé De Rossi, à Giuseppe Poggi La Cecilia, à d'autres encore qui ne tardent pas à se rallier à la République Cisalpine, à écrire dans la presse révolutionnaire de Milan. A Plaisance l'influence des Lazaristes du Collège Alberoni a prévalu sur



celle des Jésuites. Et c'est Plaisance qui donne, en la personne de Melchiorre Gioia, l'auteur de la réponse couronnée au concours de 1797 sur la meilleure forme de gouvernement; avec Giovanni Rasori, ancien élève de l'Ecole de Médecine de Paris, le directeur du *Giornale degli Amici della Libertà e dell' Uguaglianza*, puis le recteur de l'Université républicaine de Pavie.

Quand don Ferdinand meurt, emportant avec lui les derniers vestiges de l'intégralité et de l'autonomie de l'état qu'il s'était refusé à troquer contre une couronne peut-être, les administrateurs Moreau de Saint-Méry et Lebrun, le préfet du département du Taro, Nardon, trouvent des auxiliaires naturels dans les anciens sujets du Roi, dans leurs enfants ou les familles qui leur sont alliées. Chez les Parmesans gagnés aux idées nouvelles, les Français recrutent des magistrats, des militaires, des agents de propagande, à l'occasion des épouses. C'est le cas d'Antonio et de Francesco Levacher, d'un Varon, de Giuseppe Stocchi. En 1808, sur la liste des notables envoyée par Nardon, l'Empereur choisit comme député de l'arrondissement de Parme au Corps Législatif le comte Petitot de Mont-Louis, neveu de l'ancien architecte ducal. Et il se trouve en 1811 un groupe de poètes, dont Jacopo Toschi, Ferdinando Maestri, Giuseppe Castagnola (fils d'un gentilhomme corse) et Luigi Nasalli, pour composer un *Serto di fiori poetici* à l'occasion de la naissance du Roi de Rome.

Tout dans cette adhésion n'était peut-être pas spontané. Il n'en reste pas moins que dans la période de conquête révolutionnaire, qui suscita tant d'enthousiasmes dans le Nord de l'Italie, et dans la première tentative d'unité italienne, sous la domination de Napoléon, un rôle important revint aux Parmesans qui portaient un nom français et à ceux des habitants qui avaient été nourris des idées françaises. L'ancien ministre des Enfants, dans sa fidélité à la monarchie et dans son attachement dynastique, ne pouvait pas prévoir cela. Mais certaines de ses réformes et de ses tentatives firent l'admiration des administrateurs du début du XIX<sup>e</sup> siècle; elles furent reprises et continuées.

De même le *buon governo* de Marie-Louise se garda de tout détruire de l'influence française. Metternich, aidé de Neipperg,

fit de Parme une annexe politique de l'Autriche qui retrouva en Italie une prépondérance passagère. Mais la duchesse elle-même n'avait aucune hostilité particulière pour la nation française. Au baron de Barante, ambassadeur à Turin, accrédité auprès d'elle comme envoyé extraordinaire, elle apparaissait oublieuse du trône qu'elle avait occupé aux Tuileries, mais bienveillante à l'égard des Français qu'elle avait trouvés dans son nouvel état. Elle devait accorder au comte Charles de Bombelles la place laissée par Neipperg : les fonctions de chambellan et les faveurs que l'on sait. Et Bombelles a dit les *munificences* de la princesse. Celle-ci accueillit fort aimablement M. de Lamartine. Elle possédait « une bibliothèque particulière, composée des chefs-d'œuvre des littératures allemande, anglaise et italienne *et surtout* de la littérature française ». Non seulement elle conserva les trésors d'art amassés au siècle précédent à Parme et à Colorno, mais elle les développa : elle avait apporté de France un beau portrait du petit Roi de Rome par Prudhon ; elle professait pour Gérard une admiration à laquelle Toschi répondit en gravant la fameuse *Entrée d'Henri IV à Paris* ; elle admit dans ses collections des tableaux de Corot et d'Ingres. A sa fille Albertina di Montenovo, elle fit donner une éducation telle que cette dame fameuse dans les annales charitables de Parme écrivait de préférence en français qu'elle considérait comme sa *langue maternelle*, comme *celle du cœur*.

Pendant plus d'un siècle l'admiration pour les choses de France apparaît donc comme à peu près constante dans le coin de terre que nous avons étudié. La langue française y a été un puissant véhicule d'idées traditionnelles et surtout d'idées novatrices, qu'elles vinssent de chez nous ou de chez les autres peuples. Elle affirmait ainsi sur un terrain d'active expérience le caractère d'universalité qui lui était reconnu. Les systèmes les plus divers ont été par là répandus à Parme. Par l'exemple direct, par les traductions, par les communications de tout ordre, l'intelligence vive et ouverte d'une province féconde a connu les mêmes conceptions sociales et les mêmes formes d'art que la France, depuis le classicisme plus ou moins rajeuni jusqu'au romantisme d'abord timide, puis conquérant. L'un, par l'évocation des antiques grandeurs, l'autre, en appelant une rénovation générale de la pensée et de la vie, ont agi sur les esprits et pré-

paré la grande œuvre par laquelle les anciens duchés sont allés se fondre dans un état moderne héritier de la Rome latine. Le souci constant qu'a eu la diplomatie française de soustraire à l'hégémonie autrichienne le domaine des Farnèse puis des Bourbons, la fermentation d'idées que l'influence des lettres françaises y a entretenue si longtemps, avant et après l'unification imposée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, sont des faits indéniables. Il est permis d'y reconnaître deux causes qui ont concouru à l'émancipation intellectuelle et à la libération politique d'un petit pays que le *Risorgimento* a replacé dans le cadre d'une grande patrie.

---





# INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

---

## I. Livres, opuscules et articles par noms d'auteur<sup>(1)</sup>.

- AFFÒ (Le Père I. —). *Saggio degli errori sparsi nella « Parma accademica »...*, 1778: 3.  
— *Memorie degli Scrittori e Letterati parmigiani*, 1789 et années suiv., 6 tomes: 28.  
— *Intorno l'antichità... delle Scuole di Parma*, 1789, en tête du précédent: 28.  
— *Il Parmigiano servitor di Piazza...*, 1796: 21.  
— *Memorie storiche di Colorno*, 1800: 21.
- ALCARI C. *Il Giardino pubblico di Parma*, 1925: 504.
- ALGAROTTI F. *Il Newtonianismo per le dame*, 1737: 429.  
— *Saggio sopra la lingua francese*, 1750 (repris dans les *Opere*): 578.  
— *Sopra le cose che i Francesi hanno imparato dagli Italiani*, 1752 (repris dans les *Opere*): 579.  
— *Saggio sopra l'opera in musica*, [Berlin], 1755, anonyme; réédité avec le nom de l'auteur en 1763 à Livourne; traduit deux fois en français; repris dans les *Opere*: 463.  
— *Enea in Troja et Iphigénie en Aulis*, 1755, à la suite du précédent dans toutes les éditions: 464.  
— *Sulla necessità di arricchire di vocaboli toscani il Dizionario della Crusca*, 1763 (repris dans les *Opere*): 578.  
— *Lettere sopra l'architettura*, in *Opere*, édit. de 1781: 268.  
— *Lettere sopra la pittura*, in *Opere*, édit. de 1781: 528.  
— *Pensieri diversi...*, in *Opere*, édit. de 1781: 293.  
— *Opere*, édit. de Crémone, 1778-1781, 10 vol.: 268.  
— *Opere*, édit. de Venise, 1791-1794, 17 vol.: 90.
- ALLACCI L. *Drammaturgia*, 1755: 18.
- AMBIVERI L. *Gli Artisti piacentini*, 1879: 21.
- ANCONA (A. d' —). *Viaggiatori e Avventurieri*, 1911: 125.  
— *Federigo il Grande e gli Italiani*, in *Memorie e docum. di storia it. dei sec. XVIII e XIX*, 1914: 43.  
— Editeur de MONTAIGNE: 38.

---

(1) Les ouvrages d'un même auteur sont indiqués dans l'ordre chronologique. Le chiffre des fins de ligne renvoie à la page de la première mention.

Afin d'alléger cette partie de l'index, on y a omis les livres venus de France à Parme entre 1750 et 1775. Se reporter aux notes du chap. VIII, de la p. 307 à la p. 338.

- ARCARI P. Editeur de DE SANCTIS: 10.
- ARGENSON (Marquis d' —). *Journal et Mémoires*. Ed. Rathery, 9 vol: 54.
- ARIOSTO L. *Opere*, éditées par Giuseppe Pezzana. Paris 1776: 198.
- ARNETH (A. von —). Editeur des *Lettres* de MARIE-THÉRÈSE: 82.
- ARTEAGA S. *Le Rivoluzioni del Teatro Musicale italiano*, 2<sup>e</sup> éd., 2 vol., 1785: 24.
- ARTEAGA (J. de —). *Elogio histórico del Señor D<sup>e</sup> Joseph Cervi*, 1748: 35.
- AUDIN M. et VIAL E. *Dictionnaire des Artistes et ouvriers d'art du Lyonnais*, 1918-1919, 2 vol.: 457.
- AUJAS de SAINT-FOND. *Descrizione delle esperienze della macchina aerostatica dei Signori di Montgolfier...*, 1784: 585.
- AUTROCHE (C. de LOYNES d' —). *Eloge de M. l'abbé de Condillac*, 1781: 256.
- BABEAU A. Editeur de la *Correspondance* de GROSLEY: 246.
- BACHAUMONT (L. PETIT de —). *Mémoires secrets*, T. VI et VII, 1773 et 1774: 355.
- BAGUENAUT de PUCHESSE G. *Condillac. Sa vie, sa philosophie, son influence*, 1910: 59.
- BALDENSBERGER F. *Le poète Bondi et Jacques Delille*, 1923: 595.
- BALESTRIERI (M<sup>lle</sup> L. —). *Feste e spettacoli alle corti dei Farnesi*, 1909: 13.
- BAROLO (Marquis de —). Voir FALLETTI G. O.
- BARTHÉLEMY (Ab. J. J. —). *Voyage en Italie... Lettres originales au comte de Caylus*. Publié par A. Sérieys, 1801: 126.  
— *Correspondance avec Paciaudi*. Voir CAYLUS.
- BAUDRILLART (Mgr A. —). *Philippe V et la Cour de France*, Paris, Firmin-Didot, 5 vol., 1890 et années suiv.: 35.
- BEAUCAIRE (C<sup>te</sup> Horric de —). Editeur des *Instructions aux ambassadeurs de France en Savoie-Sardaigne et à Mantoue*: 67.
- BEAUMÉ. *Eléments de pharmacie théorique et pratique*, 1763: 434.
- BEAURIEZ (L. de —). *Une fille de France [Louise-Elisabeth] et sa correspondance inédite*, Paris, Perrin, 1887: VII.
- BEAUVAIS (Ab. J. de —). *Oraison funèbre de Don Philippe de Bourbon...*, 1766: 355.
- BECCARIA C. *Traité des Délits et des Peines*, trad. de l'it. p. André Morellet. Nouv. Ed. corrigée, précédée d'une *Correspondance de l'auteur avec le traducteur*, 1797: 30.  
— *Scritti e lettere inediti...* publiés par Eugène Landry, 1910: 98.  
— *Opere*. Editions Villa, 1821; P. Villari, 1854; Custodi, 1871: 30.
- BÉDARIDA H. *Condillac à Parme. Quelques lettres inédites*, 1924: 109.  
— *Jacques-Simon Mangot à Parme*, 1925: 488.  
— *La « Gazzetta Medica » di Parma. Contributo alla storia della medicina...*, 1925: 31.  
— *Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne (1731-1802)...*, 1928: 72.



- BELIN J.-P. *Le mouvement philosophique de 1748 à 1789... d'après les documents concernant l'histoire de la Librairie*, 1913: 306.  
 — *Le Commerce des livres prohibés à Paris de 1750 à 1789*, 1913: 306.
- BELLETIER. Traducteur de l'Essai sur l'Opéra d'ALGAROTTI, 1772: 463.
- BENASSI U. *Il gen. Bonaparte ed il duca e i giacobini di Parma e Piacenza*, 1912: 215.  
 — *Il tipografo G. B. Bodoni e i suoi allievi punzonisti*, 1913: 388.  
 — *Angiolo Maria Bandini a Parma*, 1914: 122.  
 — *Un grande ministro e una gloriosa accademia*. In *Curiosità storiche parmigiane*, 1914: 380.  
 — *Satire piacentine contro il ministro G. Du Tillot*. In *Miscellanea di storia, letteratura e arte piacentina*. Plaisance, Dal Maino, 1915: 112.  
 — *Guglielmo Du Tillot. Un ministro riformatore del Sec. XVIII...*, 1915-1925: 72.  
 — *La mente del P. Paciaudi collaboratore di un ministro...*, 1916: 270.  
 — *Un Arcade piacentino e il ministro Du Tillot*, 1918: 6.  
 — *...L'inoculazione del vaiuolo principalmente nei ducati parmensi*, 1922: 36.  
 — *Il Frugoni e i Rezzonico. Letteratura e politica in una corte ital. del Settecento*, 1922: 143.  
 — *Per la biografia del Condillac*, 1923: 417.  
 — *La casa di un ex-ministro riformatore del Sec. XVIII*, 1923: 101.
- BÉNÉZIT E. *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, 1924, 3 vol.: 543.
- BENOÎT F. *Un musée d'art français en Italie: Le Palais de Colorno*, 1925: 497.
- BERGALLI-GOZZI (M<sup>me</sup> L. —). Traductrice des *Amazones* de M<sup>me</sup> du BOCCAGE: 125.
- BERNARD P.-A. Voir: GENTIL-BERNARD.
- BERNIS (F.-J. de Pierre, card. de —). *Mémoires et Lettres...* (1715-1758). Publiés par Frédéric Masson, 1878, 2 vol.: 134.
- BERSANI S. *Memorie storiche sulla origine e sulle vicende del Collegio Alberoni*, 1867: 391.
- BERTANA E. *L'Arcadia della Scienza*, 1890: 446.  
 — *Il Teatro tragico del Sec. XVIII prima dell' Alfieri*, 1901: 19.  
 — *In Arcadia. Saggi e Profili*, 1909: 98.
- BERTOLINI (M<sup>le</sup> C. —). *La pedagogia di Condillac*, s. d.: 426.
- BERTOLUZZI G. *Nuovissima Guida per osservare le pitture... nelle chiese di Parma*, 1830: 21.
- BERTRAND L. *La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle en France*, 1897: 383.

- BETTINELLI S. (Le Père —). *Tragedie*, 1771: 470.  
 — *A l'Infant Philippe de Parme*, épître (dans les *Opere*): 471.  
 — *A Monsieur Collet, secrétaire de cabinet de S.A.R. Madame Infante*, épître (dans les *Opere*): 471.  
 — *A Monsieur l'Abbé de Bernis...*, épître (dans les *Opere*): 474.  
 — *Del Teatro Italiano*, dissertation (dans les *Opere*): 471.  
 — *Lettere a « Lesbia Cidonia » sopra gli epigrammi* (dans les *Opere*): 97.  
 — *Le Raccolte*, poème (dans les *Opere*): 577-578.  
 — *Sopra lo studio delle belle lettere*, dissertation (dans les *Opere*): 578.  
 — *Lettere inglesi, cioè Lettere sopra varj argomenti di Letteratura*, (dans les *Opere*): 596.  
 — Traduction de *Rome sauvée* de VOLTAIRE: 470.  
 — Traduction de *Vert-Vert* de GRESSET: 585.  
 — *Opere edite e inedite in prosa e in versi*, Venise, A Cesare, 1799-1801, 24 vol.: 54.
- BETTOLI P. *I nostri fasti musicali. Dizionario biografico*, 1875-1878: 485.
- BEVILACQUA E. *Parma e il Goldoni*, 1918: 37.
- BIANCHI N. *Le materie politiche relative all' estero negli Archivi di stato piemontesi*, 1876: 95.
- BIRAGHI G. *Notizie intorno alle Scuole d'arte e di disegno italiane*, 1898: 379.
- BOCCAGE (M<sup>me</sup> du —). *Le Amazzoni, tragedia... tradotta nell' Italiana favella da Luisa Bergalli-Gozzi*, 1756: 125.  
 — *La Colombiade, poema... tradotto dal francese*, 1771: 125.
- BOCCHI A. *Casanova a Parma*. In *Brani di Storia parmigiana*, 1922: 553.
- BOCCHIA E. *La drammatica a Parma*, 1913: 13.
- BODONI G. B. *Preface to the « Manuale Tipografico » of 1818*, éditée par H. V. Marrot, 1925: 391.  
 — *Briefe an Antoine Augustin Renouard*, publiées par Moritz Sondheim, 1924: 391.  
 — Série complète des mêmes lettres, publiée par Antonio Boselli à partir de 1926: 391.
- BOMBELLES (C. de —). *Monumenti e munificenze di... Maria Luigia...*, 1845: 476.
- BONAPARTE N. *Correspondance, inédite, officielle et confidentielle*, 1819 et années suiv.: 419.
- BORTOLOTTI E. *Origine e progressi della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*, 1924: 394.
- BOSELLI A. *Il Carteggio bodoniano della « Palatina » di Parma*, 1913: 390.  
 — *G. B. Bodoni giudicato da un grande bibliografo francese*, 1913: 391.  
 — *Lettere di letterati stranieri a G. B. Bodoni*, 1913: 391.  
 — *G. B. Bodoni poeta?*, 1916: 391.  
 — *Dal Carteggio di un umanista parmigiano (Tommaso Ravasini)*, 1922: 4.

- *Rimpianti parmigiani di Guglielmo Du Tillot (con due lettere inedite)*, 1926: 162.
- Editeur de DUTILLOT: 162; de BODONI: 391; de G. P. CLERICI: 94.
- BOSSI B. *Recueil des dessins du Parmesan...*, 1772: 269. Voir: PETITOT, *Suite de Vases*.
- BOSSUET. *Meditazioni sopra l'Evangelio*, 1756: 584.
- BOURGUIGNON J. *Une dynastie d'horlogers*, 1927: 278.
- BOUDARD J.-B. *Iconologie tirée de divers auteurs...*, 1759, 3 vol.; et 2° édit., 1766, 3 vol.: 514-515.
- BOUTRY M. *Choiseul à Rome*, 1903: 135.
- BOUVY E. *Voltaire et l'Italie*, Paris, Hachette, 1898: 42.
- « *Zaire* » en Italie, 1901: 20.
- BROGLIE (Duc de —). *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, 1892: 190.
- BROGNOLI A. *Elogi di Bresciani per dottrina eccellenti...*, 1785: 62.
- BROSSES (C. de —). *...Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, 2° éd. authent., 1858: 24.
- BURCI E. *Cenni storici sui Maestri che insegnarono Chirurgia in Firenze nel Sec. XIX*, 1924: 211.
- BURNEY C. *The present State of Music in France and Italy*, 1771: 486.
- BUSETTO N. *La genesi e la formazione dei « Promessi Sposi »*, 1921: 583.
- BUSNELLI M. D. *Diderot et l'Italie*, 1925: 211.
- CAGNOLI L. Editeur des *Poesie e prose scelte* d'A. PARADISI: 371.
- CALCATERRA C. *L'Amicizia di C. I. Frugoni con Alfonso Varano*, Asti, Paglieri e Raspi, 1910: 98.
- *Il Frugoni prosatore*, 1910: 110.
- *Il Traduttore della « Tebaide »... Relazioni del card. Bentivoglio con C. I. Frugoni*, 1910: 6.
- *A. Varano e S. Bettinelli*, 1912: 444.
- *Madame du Boccage e Francesco Algarotti*, 1913: 125.
- *Risposta ad un quesito frugoniano*, 1913: 449.
- *G. Alberoni giudicato da C. I. Frugoni*, 1920: 18.
- *Storia della poesia frugoniana*, 1920: 5.
- *Sensismo e frugonianismo*, 1922: 448.
- CALZABIGI R. *Acte d'Orfeo des Feste d'Apollon*, 1769: 469.
- CAMBRAY DIGNY (L. G. de —). *Description d'une machine à feu construite pour les Salines de Castiglione*, 1766: 477.
- CANTURANI S. Traducteur de Charles ROLLIN: 586.
- CAPASSO G. *Il Collegio dei Nobili di Parma...*, 1901: 13.
- CAPONE-BRAGA G. *La filosofia francese e italiana del Settecento*, 1920, 2 vol.: 423.
- *Gli errori dell' esperienza interna secondo il Condillac*, 1921: 426.
- CARDUCCI G. *Préface aux Lirici del Secolo XVIII*, 1871: 450.
- *Opere*, 20 vol., s. d.: 449.
- *Del rinnovamento letterario in Italia*, in *Opere*: 576.



- CARLINI A. *La filosofia di Locke*, 1921: 426.  
 — Traducteur et commentateur du *Traité des Sensations* de CONDILLAC, 1923: 426.
- CARRO G. B. Traducteur du poème *De la Religion* de Louis RACINE: 584.
- CASA E. *Un progetto del cavaliere architetto Ennemondo Petitot de Mont-Louis per edificare in Parma un palazzo ducale (1766-1769)*, 1897: 511.  
 — Editeur de Bernardino CIPELLI: 72.
- CASANOVA (J. — de Seingalt). *Mémoires*, 1843: 552.
- CATALANI G. Editeur des *Annali d'Italia* de MURATORI: 99.
- CAVAGNARI A. *Fasti dell' Università di Parma*, 1874: 28.
- CAVATORTI G. *Uno sguardo a Reggio di Lombardia nel Settecento*, 1903: 565.
- CAYLUS (Comte de —). *Suite de mémoires et de réflexions...*, 1874: 270.  
 — *Correspondance inédite... avec le P. Paciaudi, Théatin (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même*. Publiées par Charles Nisard, 1877, 2 vol.: 117.  
 — *Voyage d'Italie (1714-1715)*. Edition A.-A. Pons, 1914: 28.  
 — Traducteur de la *Correspondance* de PACIAUDI: 90.
- CERATI A. *Elogio di Monsignor Gasparo Cerati*, 1778: 42.  
 — *Elogio del dott. Giuseppe Corneli*, 2<sup>e</sup> Edition, 1781: 36.  
 — *Opuscoli diversi di « Filandro Cretense »*, 1809, 2 vol.: 421.
- CÉROU P. *L'amant auteur et valet. Comédie...*, 1740. Sans nom d'auteur et Editions successives jusqu'en 1801: 230.
- CERRI L. *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, 1895: 5.
- CESARI G. *Un tentativo di riforma melodrammatica a Parma*, 1917: 463.
- CESARINI-SFORZA W. *Giuseppe Taverna giansenista*, 1912: 424.  
 — *Postilla frugoniana*, 1913: 213.  
 — *Il P. Paciaudi e la riforma dell' Università di Parma ai tempi del Du Tillot*, 1916: 393.  
 — *L'ordinamento degli studi giuridici nell' Università di Parma secondo la riforma del 1769*, 1917: 393.
- CHARLÉTY S. *Histoire de Lyon*, 1903: 501.
- CHARRIN P. J. Editeur du *Voyage pittoresque de Naples* de l'abbé de SAINT-NON: 536.
- CHASTELUX (F.-J. de —). Traducteur de l'*Essai sur l'Opéra* d'ALGAROTTI: 1773: 463.
- CHAUMEIX (A. J. de —). *Préjugés légitimes contre l' « Encyclopédie » et Essai de réfutation...*, 1758-1759, 8 vol.: 394.  
 — *Nouveau Plan d'études, ou Essai sur la manière de remplir les places dans les Collèges que les Jésuites occupaient ci-devant*, 1762: 394.
- CHAUVIN E. Voir: ISAMBARD.
- CHENNEVIÈRE (P. de —). Coéditeur de l'*Abecedario* de P. MARIETTE: 268.
- CHÉRUEL A. Coéditeur des *Mémoires* de SAINT-SIMON: 41.

- CHIARI ALLEGRETTI (M<sup>me</sup> G. —). *Giuseppe Taverna pedagista*, 1909: 424.
- CIPELLI B. *Storia dell' amministrazione di Guglielmo Du Tillot pei duchi Filippo e Ferdinando di Borbone...*, 1893: 72.
- CLÉMENT P. et LEMOINE A. *M. de Silhouette...*, 1872: 39.
- CLERICI G. P. *Storie intime parmensi del Settecento*, 1925: 94.
- COCHIN C.-N. *Voyage pittoresque d'Italie, ou Recueil de notes...*, 1<sup>re</sup> Edit., 1751 et 2<sup>e</sup> Edit., 1756, 1 vol in-4°: 127.  
— *Voyage d'Italie, ou Recueil de notes sur les Ouvrages de Peinture et de Sculpture...*, 3<sup>e</sup> Edit., 1758, 3 vol. p<sup>t</sup> in-8°: 127.  
— *Mémoires inédits sur le comte de Caylus*. Publiés par Charles Henry, 1880: 262.
- COGGIOLA G. *La fabbrica delle Ferriere a Piacenza durante l'amministrazione del Dutillot*, 1896: 401.
- COLAGROSSO F. *Saverio Bettinelli e il « Teatro Gesuitico »*, 2<sup>e</sup> Edit., 1901: 471.  
— *Un' usanza letteraria... nel Settecento*, 1908: 9.  
— *Studi di stilistica italiana*, 1909: 577.
- CONCARI T. *Il Settecento*, s. d.: 583.
- CONDILLAC (E. Bonnot, Abbé de —). *Traité des Sensations*, 1754, 2 vol.: 274.  
— *Traité des Animaux*, 1755: 413.  
— *Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme*, Parme [Paris], 1775; et Deux-Ponts [Parme], 1782: 418.  
— *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776: 416. Réédition de 1843: 426.  
— *Œuvres complètes*, 1777: 419. — Lyon, 1789, 16 vol.: 424. — Paris, 1798, 23 vol.: 345. — 1803, 31 vol.; et 1827, 16 vol.: 419.  
— *Saggio... sopra l'origine delle umane cognizioni... colle osservazioni critiche di Tommaso Vincenzo Falletti*, 1784: 424.  
— *La Logica...*, Venice, 1788 et 1803 (Traduction Luigi Roverelli); Plaisance, 1789: 424.  
— *Trattato delle Sensazioni*, 1789 (Traduction de l'ab. Marco Fossadoni): 424. — Et 1923 (Traduction Armando Carlini): 426.  
— *Opere metafisiche*, 1820-1824: 426.
- COPERTINI G. *Un minacciato vandalismo*, 1926: 506.  
— *La scoperta dei disegni dell' architetto Petitot*, 1926: 546.
- CORBELLINI A. *Ninfe e pastori sotto l'insegna dello Stellino*, 1911: 461.
- CORNIANI G. B. *Elogio del Conte Durante Duranti*, 1783: 62.
- CORRETTE M. *Ecole du violoncelle*, 1741: 207.
- CORSINI A. *Un viaggio a Parma di Antonio Cocchi...*, 1917: 28.
- COYER (Abbé G. F. —). *Voyages d'Italie et de Hollande...*, 1775, 2 vol.: 557.
- CUSTODI. *Editeur des Opere de Cesare BECCARIA*: 30.
- DANVILA Y COLLADO M. *Reinado de Carlos III*, 1892 et suiv., 5 vol: 76.
- DARDANA (M<sup>lle</sup> M. —). *Un letterato piacentino... (U. Landi)*, 1914: 5.

- DEJOB C. *La tragédie française en Italie... aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> Siècles*. In *Etudes sur la tragédie*, [1896]: 458.
- DE LAMA G. *Nécrologie de François-Guillaume Levacher*, 1816: 437.  
 — *Vita del Cavaliere G. B. Bodoni*, 1816, 2 vol.: 390.  
 — *Catalogo cronologico delle Edizioni Bodoniane...* Second vol. de l'ouvrage précédent, 1816: 477.  
 — *Elogio storico del Conte Cesare Ventura, marchese di Gallinella, Parmigiano*, 1828: 574.
- DE LAMA P. *Tavola legislativa ritrovata in Velleia...*, 1820: 32.  
 — *Guida... al Ducale Museo d'Antichità di Parma*, 1824: 32-33.
- [DELEYRE A.]. *Analyse de la philosophie de Bacon...*, 1755, 3 vol.: 365.  
 — *Revue des feuilles de M. Fréron*, 1756: 368.  
 — *Lettre écrite de Parme aux Auteurs de la « Gazette littéraire de l'Europe »...*, 1765: 368-372.
- [DELEYRE A. et SUARD J.-B.]. *Supplément aux Journaux des Savants et de Trévoux, ou Lettres critiques...*, 1758: 368.
- DELEYRE (M<sup>lle</sup> —). *Almanach des Campagnes*, 1802: 372.  
 — *Contes... pour les enfants qui commencent à lire*, 1807 (et 2<sup>e</sup> Série, 1813): 372.
- DELLA CORTE A. *Il Frugoni « Librettista »*, 1922: 463.
- DEL PRATO A. *La « Accademica Deputazione » di Parma*, 1902: 474.
- DEMOURS (D<sup>r</sup> P. —). Traducteur des *Essais et Observations de la Société d'Edimbourg*, retraduits en italien: 593-594.
- DE SANCTIS F. *Storia della Letteratura italiana*. Edition P. Arcari, 1912: 10.
- DEUX GENTILSHOMMES SUÉDOIS. Pseudonyme de P. J. GROSLEY: 247.
- DIDEROT D. *Correspondance*. Voir GRIMM.
- DIDIER J. *Condillac*, 1911: 419.
- DIMIER L. *Quatre portraits du XVIII<sup>e</sup> Siècle au Musée de Parme*, 1903: 529.  
 — *Les portraits français du Musée de Parme*, 1906: 529.  
 — *Un Musée français à Colorno*, 1921: 497.
- DI SILVESTRI FALCONIERI F. *Sulle relazioni fra la Casa di Borbone e il Papato nel Sec. XVIII*, 1906: 87.
- DI SOCIO G. *Le Président de Brosses et l'Italie*, 1923: 40.
- DI TOCCO V. *Ideali d'indipendenza in Italia durante la preponderanza spagnuola*, 1926: 577.
- DONATI P. *Descrizione del Gran Teatro farnesiano...*, 1817: 13.  
 — *Nuova descrizione della città di Parma*, 1824: 14.  
 — *Cronologia... del Ducale Teatro di Parma*, 1830: 13.
- DREI G. *Sulle relazioni tra la S. Inquisizione e la stato nei ducati parmensi*, 1915: 338.  
 — *Notizie sulla politica ecclesiastica del ministro Du Tillot*, 1915: 97.
- DRIAULT E. Editeur des *Instructions aux Ambassadeurs de France à Florence, Modène, Gènes*: 138.



- DU BLEU V. *La Société française du XVI<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle*. VI<sup>e</sup> Série, 1908: 191.
- DUBOUL A. *La fin du Parlement de Toulouse*, 1890: 75.
- DUCLOS (C. Pinot, Sieur —). *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie* (posthume), 1791: 559.
- DUFAYARD C. *Histoire de Savoie*, 5<sup>e</sup> Edit., 1914: 394.
- DUMESNIL J. *Voyageurs français en Italie...*, 1865: 38.
- DURANTI (Comte D. —). *Virginia. Tragedia...*, 1768. Et *Attilio Regolo*, 1771: 62.
- DUSSIEUX L. *Artistes français à l'étranger. Recherches sur leurs travaux et sur leur influence en Europe*, 1856: 532. Et 3<sup>e</sup> Edit., 1876: 525.  
— Coéditeur des *Mémoires du Duc de LUYNES*: 52.
- EQUINI A. *C. I. Frugoni alle corti dei Farnesi e dei Borboni di Parma*, 1920: 7.
- FALLETTI (G. O. —, Marquis de Barolo). *Memorie spettanti alla vita ed alle opere dell' abate di S. Real*, 1787: 590.
- FALLETTI (Chanoine T. V. —). Commentateur de l'*Essai des connaissances*, de CONDILLAC: 424.
- FANTUZZI G. *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, 1781-1794: 18.
- FERDINAND (Don — de Parme). *Il Figlio del Gran Turco. Dramma giocoso per musica*, 1774: 452.  
— *Storia della mia vita*. Fragments publiés par A. Pezzana, 1833: 57.
- FERMI S. *Gli scarsi frammenti di una cronaca anonima piacentina*, 1922: 170.  
— *Velleia*, 1923: 33.  
— *Battaglia perduta? (A proposito delle nostre rivendicazioni artistiche)*. 1924: 498.
- FERRARI L. *Le traduzioni italiane del teatro tragico francese...*, 1925: 13.
- FERRARI P. E. *Spettacoli... in Parma dall' anno 1628 all' anno 1883*, 1884: 13.
- FERRARINI A. *Origine e progressi della Scuola parmigiana di Belle Arti*, 1882: 379.
- FERRETTI G. *Amici e nemici delle raccolte nel Settecento*, 1909: 9.
- FETIS. *Biographie universelle des musiciens*. 2<sup>e</sup> Edit., 1860-1865, 10 vol: 208.
- FIETTA B. Traducteur des *Lettres de Milady Catesby...*, de M<sup>me</sup> RICCOBONI: 586.
- FILANDRO CRETENSE. Voir. Antonio CERATI.
- FILICAIA (V. da —). *Poesie toscane*, 1707: 10.
- FONTENELLE (B. de —). *Enée et Lavinie. Tragédie lyrique*, 1690: 467.  
— *Enea e Lavinia, dramma per musica...* Traduit (sur un remaniement de Paradis de Moncrif) par J. A. Sanvitale, 1761: 467.
- FORGES-DAVANZATI D. *Canto epitalamo di S. A. R. il duca di Parma*, 1769: 440.

- FOSSADONI (Abbé M. —). Traducteur du *Traité des Sensations* de CONDILLAC: 424.
- FOSSATI G. Traducteur du *Philosophe des Alpes* de LA HARPE: 585.
- FOUGEROUX (A. D. — de BONDAROY). *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, 1770: 405.  
— *Premier mémoire sur les pétroles de Parme et Second Mémoire sur le Pétrole et sur les vapeurs inflammables de l'Italie*, 1773: 405-406.
- FRANSEN J. *Les Comédiens français en Hollande au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> Siècles*. Paris, Champion, 1925: 458.
- FRASSI A. *Di una variolazione principessa nel 1764*, 1912: 360.
- FRATI C. *La Biblioteca farnesiana di Parma nel 1731*, 1917: 24.
- FRUGONI C. I. (Abbé —). *Rime*, 1734: 12.  
— *Epistola a Madamigella Maria Rivière, Danzatrice*, 1758: 460.  
— *Le Feste d'Imeneo...*, 1760: 467.  
— *Epistola al Signor Conte Algarotti*, 1760 (reprise dans les *Opere poetiche*): 444.  
— *I Voti...*, 1768 (repris dans les *Opere poetiche*): III.  
— *Opere poetiche* (recueillies et publiées par P. Manara et C. C. Rezzonico), 1779, 10 vol.: 7.  
— Traducteur d'*Hippolyte et Aricie*, de l'Ab. S. PELLEGRIN: 465. — *Des Incas du Pérou* et de *Zélindor, roi des Sylphes*, de Paradis de MONCRIF: 465.  
— Adaptateur de *Castor et Pollux*, de GENTIL-BERNARD: 466. — *D'Armide*, de QUINAULT: 467.  
— Voir aux ouvrages collectifs: *Lirica del Frugoni e dei Bolognesi*.
- GALLETTI G. C. Editeur de la *Memoria intorno la R. Biblioteca di Parma* de P. M. PACIAUDI, 1863: 388.
- GALEANI NAPIONE F. *Dell' uso e dei pregi della lingua italiana*, 1791: 581.
- GALLI F. (Le Bibiena). *Direzioni della Prospettiva Teorica...*, 1753: 24.
- GAMS P. B. *Series episcoporum Ecclesiæ catholicæ*, 1873: 356.
- GARNIER J. Voir Charles MUTEAU.
- GAZIER G. *Un artiste comtois à la cour de Chine au XVIII<sup>e</sup> Siècle: le frère Attiret*, 1912: 527.
- GENTIL-BERNARD (P. A. Bernard dit —). *Castor et Pollux. Tragédie lyrique*. Musique de Rameau, 1737: 466.  
— *Castore e Polluce*. Traduction de J. A. Sanvitale, 1758: 466.  
— *I Tindaridi*. Adaptation de la même pièce par C. I. Frugoni, 1759: 466.
- GENTILE G. Compte rendu de l'ouvrage de B. Pergoli: *Il Condillac in Italia*, 1903: 426.
- GIACOMELLI M. A. *Detti memorabili di Socrate*. Préface d'A. Verri, 1827: 581.
- GIOBERTI V. Editeur des *Pensieri e Giudizi sulla Letteratura italiana e straniera, raccolti da Filippo Ugolini*, 1867: 581.

- GODEAU A. *Omélie*. Traduites par Dom A. Speroni, 1757, 2 vol.: 584.
- GOLDONI C. *Mémoires...*, 1787, 3 vol.: 18.  
 — *Lettere... Con proemio e note di Ernesto Masi*, 1880: 554.  
 — Traducteur de l'*Histoire de Miss Jenny* de M<sup>me</sup> RICCOBONI, 1791: 586.
- GONCOURT (E. et J. de —). *Caylus*. Dans les *Portraits intimes du XVIII<sup>e</sup> Siècle*, 1908: 263.
- GOZZI P. L. *Parma accademica...*, 1778: 3.
- GRAF A. *Gallomania. Gallofobia. Anglomania nell' Italia del 700*, 1910: 592.  
 — *L'Anglomania e l'influsso inglese in Italia nel secolo XVIII*, 1911: 592.
- GRAPPE G. *La vie de J.-H. Fragonard* [1923]: 535.
- GRAZIANI A. *Le idee economiche degli scrittori emiliani e romagnoli sino al 1848*, 1893: 420.
- GRESSET (J.-B. Louis —). *Il Parrocchetto. Poema*, 1760: 585.  
 — *Il Parrocchetto, poema con l'aggiunta del Topo fatto romito*, 1765: 585.  
 — *Vert-Vert. Traduzione de Saverio Bettinelli*. Dans les *Opere de celui-ci* 585.  
 — *Vert-Vert, ossia il Papagallo... Tradotto in versi italiani da Lodovico Antonio Vincenzi*, 1803: 585.
- GRIMALDI. *Memorie sopra la direzione, utilità ed invenzione dei globi aerostatici*, 1788: 585.
- GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, etc. *Correspondance littéraire, philosophique et critique...* Edition Maurice Tourneux, 1877-1882, 16 vol.: 256.
- GRIMOD L. Voir LA REYNIÈRE.
- GRISELLINI F. Traducteur d'un choix de *Memorie... della Real Accademia delle Scienze di Parigi*: 584.
- [GROSLEY P.-J.]. *Les Ephémérides troyennes pour l'année 1758* (et suivantes jusqu'en 1768). Et réédition de 1811 par les soins de L.-M. Patris-Dubreuil, 2 vol.: 246.  
 — *Nouveaux Mémoires ou Observations sur l'Italie..., par deux gentilshommes suédois...*, 1764, 3 vol.: 246-247.  
 — *Mémoires sur les campagnes d'Italie de 1745 et 1746...*, 1777: 116.
- GROSLEY P.-J. *Lettres inédites... écrites pendant son voyage d'Italie et de France en 1758 et 1759*. Publiées par Albert Babeau, 1907: 246.
- GUAZZESI L. *Raccolta di alcune tragedie trasportate Dalla Lingua francese...* 2<sup>e</sup> Edition, 1762: 589.
- GUIART J. *L'enseignement médico-chirurgical à Paris en 1764...*, 1925: 212.
- GUIDI A. *Poesie*, 1730: 10.
- GUIFFREY J. Voir MONTAIGLON.
- HAAS R. *Gluck und Durazzo im Burgtheater (die Opera Comique in Wien)*, [1925]: 463.



- HANOTAUX G. et J. Editeurs des *Instructions aux Ambassadeurs de France à Rome*: 48, 57.
- HARISSE H. *Le Président de Thou et ses descendants*, s. d.: 386.
- HATIN E. *Bibliographie historique et critique de la Presse périodique française*, 1886: 325.
- [HAUPT]. *Lettera di un Tedesco sull' infranciosamento dello stile italiano...*, 1798: 581.
- HAUSSET (M<sup>me</sup> du —). *Mémoires*, 1824: 144.
- HAUTECŒUR L. *L'Académie de Parme et ses concours à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1910: 379-380.  
— *Rome et la Renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1912: 383.
- HAZARD P. *Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie*, 1906: 592.  
— *La Révolution française et les Lettres italiennes*, 1910: 423.  
— *L'Invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1921: 592.
- HENRIOT E. *Le comte de Caylus, antiquaire et conteur*, 1925: 263.
- HENRY C. *Le portefeuille de M. de Caylus...*, 1880: 262.  
— *Le comte de Caylus inédit*, 1884: 262.  
— Editeur des *Mémoires inédits sur le comte de Caylus*, de Charles-Nicolas COCHIN, 1880: 262.  
— Editeur des *Lettres inédites de M<sup>me</sup> de L'ESPINASSE*, 1887: 569.
- HESMIVY d'AURIBEAU (Abbé d' —). *Notice biographique de J.-F. Leblanc de Castillon*, 1829: 363.
- ISAMBARD E. et CHAUVIN E. *Une famille de médecins normands du XVIII<sup>e</sup> siècle: les Levacher...*, 1901: 436.
- JACQUIER (Le Père F. —). *Elementi di Prospettiva...*, 1755: 429.  
— *Elementa Arithmetica, Algebrae et Geometriae*, 1760: 429.  
— *Institutiones Philosophicae ad studia theologica... accomodatæ*, 1767, 6 vol.: 429. — Voir aussi: LE SEUR et JACQUIER.
- JANELLI G. B. *Dizionario biografico di Parmigiani illustri*, 1877: 197.
- JOVY E. *Une illustration scientifique vitryate. Le P. François Jacquier et ses correspondants...*, 1922: 97.
- KLEINCLAUSZ A. *Lyon des origines à nos jours...*, 1925: 501.
- LABANDE-JEANROY (M<sup>me</sup> T. —). *La question de la langue en Italie de Baretto à Manzoni*, 1925: 577.
- LABAT (Le Père J.-B. —). *Voyages... en Espagne et en Italie*, 1721, 8 vol.: 38.
- LA FONTAINE (J. de —). *Fables*. Edition Montenant, 1755-1759: 151.
- LA HARPE (J.-F. de —). *Il filosofo delle Alpi. Ode ridotta da G. Fossati*, 1780: 585.
- [LA LANDE (J.-J. Lefrançais de —)]. *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 et 1766...*, 1769, 8 vol. Et contrefaçons diverses jusqu'à la *Seconde édition* authentique, parue avec le nom de l'auteur, 1786, 8 vol.: 558.

- LALANDE (M. Richard de —). *Quarante Motets à grand chœur et orchestre*, 1729: 491.
- LANCE A. *Dictionnaire des architectes français*, 1872, 2 vol.: 502.
- LANDI U. *Saggio di poesia*, 1794. 5.
- LANDRY E. Editeur de *Scritti e Lettere* de Cesare BECCARIA, 1910: 98.
- LANGLAIS J. *Un Gioberti apocryphe*, 1924: 426.
- LANSON G. *Les idées littéraires de Condillac*, 1911: 419.
- LA REYNIÈRE (L. Grimod de —). *Almanach des Gourmands*: 160.
- LAVAQUERY (Abbé —). *Le cardinal de Boisgelin (1732-1804)*, 1921: 61.
- LAVEDAN P. *Qu'est-ce que l'urbanisme?*, 1926: 505.
- LE BEAU C. *Histoire du Bas-Empire*, 1756-1811, 27 vol.: 269.
- LE BRETON J. *Notice sur la vie et les ouvrages du Citoyen Deleyre*, 1799: 366.
- LEMOINE A. Voir CLÉMENT P...
- LENOIR R. *Condillac*, 1924: 416.
- LÉONARDON H. Coéditeur des *Instructions aux Ambassadeurs de France en Espagne*: 94.
- LE SEUR (Le Père T. —) et JACQUIER (Le Père F. —). *Eléments du Calcul intégral*, 1768, 2 vol. g<sup>d</sup> in-4°: 431.  
— Editeurs et commentateurs des ...*Principia mathematica* d'Isaac NEWTON, 1739-1742: 428-429.
- L'ESPINASSE (M<sup>me</sup> de —). *Lettres inédites... publiées par Charles Henry*, 1887: 569.
- [LEVACHER F.-G.]. *Le triomphe de l'amour ou le Serpent caché sous les fleurs*, 1755: 438.
- LEVACHER F.-G. *De l'homme en société. Complément à la législation de Mably*, 1803: 438-439.  
— *Essai sur les tumeurs inflammatoires*, 1810-1815, 4 vol.: 438.
- LEVACHER I. *Memorie, lettere e documenti per servire alla biografia di Fr. Guil. Levacher (1732-1816)...*, 1911: 436.
- LEVI MALVANO E. *Les éditions toscanes de l'« Encyclopédie »*, 1923: 340.
- LIEBRECHT H. *Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, Champion, 1923: 458.
- LITTA P. *Famiglie celebri*: 112.
- LOMBARDI G. *Ercole ed Anteo*, 1903: 521.  
— *Il Teatro farnesiano di Parma*, 1909: 13.  
— *Parma alla Mostra fiorentina del Ritratto italiano*, 1912: 532.  
— *La Fontana del Trianon*, 1912: 9.  
— *Per la risurrezione di una Villa gloriosa*, 1913: 21.  
— *Per la conservazione del Bosco d'Arcadia... di Parma*, 1915: 3.  
— *Il « Gran Maestro » di Ferdinando Bibiena*, 1915: 24.  
— *Come furono spogliati i nostri Palazzi ducali*, 1920: 497.  
— *Ciò che Parma rivendica dai Palazzi reali*, 1920: 497.  
— *I disegni di un grande architetto francese della corte di Parma*, 1926: 546.

- LOMÉNIE (M. de —). *La comtesse de Rochefort et ses amis*: 250.
- LOUISE-ELISAFETH de France. Voir: L. de BEAURIEZ.
- LOZITO V. *Francesco Soave e il sensismo*, 1914: 423.
- LUTHI K. J. *Die Buchkunst Bodonis...*, 1924: 391.
- LUYNES (Duc de —). *Mémoires... sur la cour de Louis XV (1735-1758)*. Ed. L. Dussieux et E. Soulié, 17 vol., 1860-65: 52.
- MABLY (G. Bonnot, Abbé de —). *Entretiens de Phocion*, 1763: 257.  
 — *Observations sur l'histoire de France*, 1765 (et rééditions de 1768 et de 1823): 255-256.  
 — *De l'étude de l'histoire*. Dans le *Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme*: 256-257. (Voir: CONDILLAC).  
 — Le même traduit en it.: *Costrutto generale che deve ricavarsi dallo studio della Storia*, 1789: 424.  
 — *Œuvres complètes*, Lyon, 1792, 12 vol.; et Paris, 1794-1798, 15 vol.: 255.
- MACANAZ M. *Don Rafael Melchor Macanaz considerado commo politico y como regalista*, 1886: 36.
- MADDALENA E. *Il viaggio del Goldoni in Francia*, 1921: 554.
- MAESTRI F. *Elogio di S. E. il conte Adamo di Neipperg...*, 1829: 573.
- MANGOT J.-S. *Le Triomphe de Vénus. Ballet héroïque*, 1749: 488.  
 — Lettres publiées par Francesco VATIELLI (Voir à ce nom).
- MARCHESI G. B. *Studi e ricerche intorno ai nostri Romanzieri*, 1903: 586.
- MARCHI A. *La ballerina Barbara Campanini*, 1926: 43.
- MARIE-THÉRÈSE d'Autriche, Impératrice. *Briefe... an ihre Kinder und Freunde*, publiées par le chevalier A. von Arneth, 1881: 82.
- MARIETTE J.-P. *Abecedario*. Publié par Ph. de Chennevière et A. de Montaiglon, 1853: 268.  
 — *Correspondance avec Paciaudi*. Voir CAYLUS.
- MARIN F. L.-C. *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage*, 1763: 270.  
 — *Pièces de théâtre*, 1765: 271.
- MARION M. *Dictionnaire des institutions de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 1923: 75.
- MARIOTTI G. *Sul pareggiamento della R. Università di Parma*, 1886: 28.  
 — *Relazione sugli oggetti d'arte che ornavano i Palazzi reali di Parma e le ville reali di Colorno e di Sala*, 1919: 497.  
 — *L'Università di Parma...*, 1923: 28.
- MARROT H. V. Editeur de la Préface au *Manuele Tipografico* de BODONI, 1925: 391.
- MARTIN H. *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Furne, 1865, 17 vol.: 66.
- MARTINI (Le Père G.-B. —). Lettres publiées par Francesco VATIELLI: 495.
- MARTINI P. *La scuola parmense delle Belle Arti e gli Artisti delle Provincie di Parma e di Piacenza dal 1777 all' oggi*, 1862: 379.  
 — *Guglielmo Du Tillot*, 1873: 72.



- MASI E. *La vita, i tempi, gli amici di Francesco Albergati, commediografo del Sec. XVIII*, 1878: 473.  
 — *Guglielmo Du Tillot*. Dans les *Studi e ritratti*, 1881: 72.  
 — Editeur des *Lettere di Carlo Goldoni*, 1880: 554.
- MASNOVO O. *La riforma della R. Università e delle scuole del ducato di Parma nel 1769*, 1913: 393.  
 — *La Tavola alimentare di Velleia, Benedetto XIV e G. Du Tillot*, 1913: 33.  
 — *La Corte di d. Filippo nelle relazioni segrete di due ministri di Maria Teresa*, 1914: 52.
- MASSON F. Editeur des *Mémoires et Lettres de BERNIS*, 1878: 134.
- MAUCLAIR C. *Fragonard. Biographie critique*, [1909]: 535.
- MAUDUIT D'. *Lettre à l'auteur du « Journal de Physique »*, 1773: 405.
- MAUGAIN G. *Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750...*, 1909: 31.  
 — *Fontenelle et l'Italie*, 1923: 467.  
 — *Ronsard en Italie*, 1926: 445.
- [MAZZA Andrea]. *Lettera di un Parmigiano... agli... Autori della Gazzetta letteraria di Europa*, [1765]: 370.
- MAZZONI G. *In Arcadia*, 1881. Et réimpression dans *In Biblioteca*, 1886: 460.
- MELLI G. *Un precursore del socialismo sul finire del Settecento a Parma* [F.-G. Levacher], 1920: 439.  
 — *Rose e spine d'Arcadia*, 1922: 3.
- MENSI L. *Dizionario Biografico Piacentino*, 1899: 5.
- MÉRIAN J.-B. *Parallèle de deux principes de psychologie*, 1759: 419-420.
- METASTASIO P. *Opere*. Editées par G. Pezzana, Paris, 1780-1782, 12 vol.: 198.
- MEURGEY J. *L'ex-libris du Collège de Saulieu et l'abbé Sallier...*, 1922: 386.
- MICARD E. *Un écrivain académique au XVIII<sup>e</sup> siècle: Antoine-Léonard Thomas (1723-1785)*, 1925: 319.
- MICHAUD. Voir *Biographie Universelle aux Ouvrages collectifs*.
- MICHEL A. *Histoire de l'Art*, T. VII, 2 vol., [1923-1924]: 527.
- MICHELI (Mgr A. —). *La Rocca dei Sanvitale a Sala*, 1922: 523.
- MICHELI G. *Le Valli dei Cavalieri*, 1915: 84.
- MILLOT (Abbé C. —). *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, 2<sup>e</sup> Edition, 1778, 6 vol.: 346.  
 — Traducteur de la *Descrizione delle Feste* du mariage de d. Ferdinand, où le texte français est publié en regard du texte de Paciaudi, 1769: 468-469.
- MOLMENTI P. *Re, Dogi e ballerine*, 1926: 43.
- MONCRIF (F. A. Paradis de —). *Zelindor re de' Silfi. Balletto*. Trad. par C. I. Frugoni, 1757: 465.  
 — *Gl' Inca del Perù. Seconda entrata delle Indie Galanti...* Trad. par le même, 1757: 465.

- MONDOLFO R. *Un psicologo associazionista*, E. B. de Condillac, 1902: 426.
- [MONET J.]. *Anthologie française ou Chansons choisies depuis le 13<sup>e</sup> siècle*, 1765: 493.
- MONTAIGLON (A. de —). Editeur, avec Jules GUIFFREY, de la *Correspondance des Directeurs de l'Académie de France à Rome*: 124.  
— Editeur, avec Ph. de CHENNEVIÈRE, de l'*Abecedario* de MARIETTE: 268.
- MONTAIGNE (M. de —). *Giornale del viaggio... in Italia*. Edité par Alessandro d'Ancona, 1895: 38.
- MONTENAULT (M. de —). *Vie de La Fontaine*. En tête de son édition des *Fables*, 1755: 151.
- MONTESQUIEU (A. de —). Editeur des *Voyages* de Charles de Montesquieu: 39.
- MONTESQUIEU (C. de Secondat. Baron de la Brède et de —). *Lettres familières... à divers amis d'Italie*, 1767: 42.  
— *Voyages*. Publiés par le baron Albert de Montesquieu, 1894-1896, 2 vol.: 39.  
— *Considerazioni sopra le cause della grandezza dei Romani e della loro decadenza*, 1764: 585.
- MONTI (M<sup>lle</sup> E. —). *L'Architetto Petitot: una spiraglio d'arte francese in Italia*, 1924: 497.  
— *L'Art du XVIII<sup>e</sup> siècle français à Parme et à Colorno*, 1926: 497.
- [MOREAU J. N.]. *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, 1757: 248.
- MOREL-FATIO A. Editeur, avec H. LÉONARDON, des *Instructions aux Ambassadeurs de France en Espagne*: 94.
- MORELLET (Abbé A. —). Traduction du *Traité Des délits et des peines* et *Correspondance* avec Cesare BECCARIA: 30.
- MORNET D. *Les enseignements des Bibliothèques privées (1750-1780)*, 1910: 306.  
— *Les sciences de la nature en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1911: 329.  
— *La question des règles au XVIII<sup>e</sup> Siècle*, 1914: 473.
- [MOUHY (C. de Fieux, Chevalier de —)]. *L'Art de la Toilette. Almanach des Dames...*, [1766]: 291.
- MÜLLER D. Editeur de *Rome, Naples, Florence* de STENDHAL: 477.
- MURATORI (Abbé L. A. —). *Annali d'Italia*. Edition de Giuseppe Catalani, 1764, 12 vol.: 99.  
— *Della perfetta poesia*. Edition de 1821: 4.
- MUTEAU C. et GARNIER J. *Galerie Bourguignonne*, 1856-1860, 3 vol.: 386.
- NAPIONE. Voir GALEANI.
- NAPOLI-SIGNORELLI P. *Discorso storico-critico... da servire di lume alla storia critica de' Teatri...*, 1783: 24.
- NASALLI-ROCCA G. *Una inoculazione del vaiuolo nel 1764*, 1892: 350.
- NASALLI-ROCCA DI CORNELIANO E. *Ancora sulle prime vicende della Tavola Alimentare di Traiano*, 1924: 33.

- NATALI G. *I due capolavori del Voltaire e i loro traduttori italiani*. In *Idee, Uomini, Costumi del Settecento*, 1<sup>re</sup> Edit., 1913: 585.  
 — *La coscienza nazionale italiana avanti la Rivoluzione francese*, 1915; *L'Idea del Primato di Vincenzo Gioberti*, 1917; *Influenza francese e tradizione nazionale nel pensiero riformatore del Sec. XVIII*, 1921. Etudes reprises in *Idee, Uomini, Costumi del Settecento*. 2<sup>e</sup> Edit., 1926: 577.
- NEWTON I. *Philosophiæ naturalis principia mathematica*. Publiés et commentés par les Pères Thomas Le Seur et François Jacquier, 1739-1742, 3 vol.; et 1760, 2 vol.: 428-429.
- NISARD C. *Notice sur Paciaudi*. En tête de la *Correspondance de Caylus*, 1877: 117 et 270.  
 — *Tronchin*, 1879: 350.  
 — *Guillaume Du Tillot. Sa disgrâce, sa chute et sa mort*, 1879: 71.  
 — *Guillaume Du Tillot. Un valet ministre et secrétaire d'Etat...*, 1887: 71.  
 — Editeur de la *Correspondance de CAYLUS*, BARTHÉLEMY et MARIETTE: 117.
- NOVATI F. *I manoscritti italiani d'alcune biblioteche del Belgio e dell'Olanda*, 1896: 595.
- ODORICI F. *Memorie storiche della Nazionale Biblioteca di Parma*, 1863: 334.
- OLIVIER J. J. *Les comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIII<sup>e</sup> Siècle*. 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> Séries, 1901 et 1902: 458.  
 — *Une étoile de la danse... Barberina Campanini (1721-1799)*, 1909: 43.  
 — *Pierre-Louis Dubus-Préville, de la Comédie française (1721-1799)*, 1913: 229.
- ORANO P. *Mably*. Dans *I Moderni*, 1922: 255.
- OUGLOV (M<sup>lle</sup> L. —) et ROCHE D. *Les dessins de Houel*, 1925: 128.
- OULMONT C. *...Un libraire parisien du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après les lettres inédites de Debure aîné*, 1908: 306.
- PACHTÈRE (F. G. de —). *La Table hypothécaire de Véleia*, 1920: 33.
- [PACIAUDI (Le Père P. M. —)]. *Mémoire sur l'ancienne capitale des Velléiates*, 1765: 356-359.  
 — *Costituzione per i nuovi Regi Studi*. Parme, 1768: 395.  
 — *Descrizione delle Feste celebrate in Parma l'anno 1769* (pour le mariage de D. Ferdinand): 468-469.  
 — *Regolamento per la collazione dei gradi accademici*, 1770: 395.  
 — *Programma offerto alle Muse Italiane d'ordine di S. A. R. il duca di Parma Ferdinando*, 1770: 472.
- PACIAUDI P. M. *Orazione nel solenne aprimento della R. Biblioteca di Parma...* (1769). In *Memoria ed Orazione* ci-après: 384.  
 — *Della Biblioteca Reale di Parma. Discorso*, 1785 et 1810. Repris in *Memoria ed Orazione* ci-après; et réédité par G. C. Galletti, 1863: 387 et 388.  
 — *Lettres... au comte de Caylus*. Publiées par A. Sérieys, 1802: 90.  
 — *Memoria ed Orazione intorno la Biblioteca Parmense*, 1815: 337.



- PAGNINI (Le Père G. M. —). *Acte de Bauci e Filemone des Feste d'Apollo*, 1769: 469.
- PAJOL (Général comte —). *Les guerres sous Louis XV*, 1881 et années suiv.: 49.
- PANNI A. M. *Distinto rapporto delle dipinture... di Cremona*, 1762: 269.
- PARADIS de MONCRIF. Voir MONCRIF.
- [PARADISI A.]. *Osservazioni sopra la lettera francese scritta da Parma... agli autori della Gazzetta Letteraria di Parigi*, [1765]: 371.  
— *Lettera ai Signori compilatori della Minerva sopra una lettera francese di biasimo dell' Italia*, 1765: 371.
- PARADISI A. *Poesie e prose scelte*. Edition Luigi Cagnoli, 1827, 2 vol.: 371.
- PASCALI G. *Canzoni...*, 1749: 440.
- PATRIS-DUBREUIL L. M. Editeur des *Epémérides troyennes* de Pierre-Jean GROSLEY: 246.
- PELLEGRIN (Abbé S.-J. —). *Hippolyte et Aricie*. *Tragédie en 5 actes*. *Musique de Rameau*, 1735: 465.  
— *Ippolita ed Aricia*. Traduction de C. I. Frugoni. Deux éditions en 1759: 465.
- PELLEGRINI S. *La Corsica e i Savoia nel Sec. XVIII*, 1924: 95.
- PÉREY L. *La fin du XVIII<sup>e</sup> Siècle. Le duc de Nivernais (1754-1798)*. 3<sup>e</sup> Edit., 1891: 250.
- PERGOLI B. *Il Condillac in Italia*, 1903: 423.
- PERONI B. *La riforma dell' Università di Pavia nel Settecento*, 1925: 394.
- PESENTI P. *L'arte e la scienza in un arcade celebre (C. C. Rezzonico...)*, 1909: 449.
- PETITOT E. *Raccolta di rami incisi...*, 1764: 544.  
— *Suite de vases tirés du Cabinet de Monsieur Du Tillot... gravée à l'eau forte... par Benigno Bossi...* [1764]: 544.  
— *Raisonnements sur la perspective pour en faciliter l'usage aux Artistes*. 2<sup>e</sup> Edition, 1803: 514.
- PEZZANA A. *Memorie degli Scrittori e Letterati parmigiani*. Tome VII (Suite à l'ouvrage du Père Ireneo Affò), 1833: 4.
- [PEZZANA G.]. *Saggio sopra l'Agricoltura*, 1766: 398.
- PEZZANA G. *Acte d'Aristeo des Feste d'Apollo*, 1769: 469.  
— *Compimenti per le nozze delle E. L. il Sig. Conte D. Stefano Sanvitale e la Signora Principessa D. Luisa Gonzaga...*, 1787: 198.  
— Editeur des *Opere* de l'ARIOSTE et de MÉTASTASE: 198.  
— Traducteur de *L'Orphelin de la Chine* de VOLTAIRE: 197-198.
- PICCIONI L. *Il Giornalismo letterario in Italia*, 1894: 31.
- PICCO F. *Nei poesi d'Arcadia: la Colonia Trebbiense*, 1907: 3.  
— *Poeti arcadi e polemisti piacentini*, 1912: 3.  
— *Un profilo di U. Landi*, 1914: 5.  
— *I soggiorni in Piacenza di C. I. Frugoni*, 1914: 6.

- PICHARD (R. — du PAGE). *Un financier dilettante: J.-B. de La Borde*, 1926: 492.
- PIGORINI L. *Il R. Museo d'Antichità di Parma e gli scavi di Velleia*, 1872: 33.
- PIGORINI-BERI (M<sup>me</sup> C. —). *Cenni biografici del conte J. A. Sanvitale* 1867: 8.  
 — *Un Battesimo principesco nella fine del Sec. XVIII*, 1885: 72.  
 — *La sixième fille de Marie-Thérèse*, 1888, (traduit: *La corte di Parma nel Secolo XVIII*, 1892): 159.
- PINGAUD A. *Les mémoires de l'abbé Millot (1726-1785)*, 1898: 346.
- POGGIALI C. *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*, 1789, 2 vol.: 5.
- POINSINET A. *L'Inoculation. Poème*, 1756: 350.
- POMPADOUR (M<sup>me</sup> de —). *Correspondance... publiée par M. A. Poulet-Malassis*, 1878: 127.
- PONS (M<sup>me</sup> A.-A. —). Editeur du *Voyage d'Italie* de CAYLUS, 1914: 28.  
 [PONTICELLI F. M.]. *Lettera... ad Aristarco Scannabue*, [1764]: 354.  
 — *Breve elogio di S. A. R. l'Infante Don Filippo...*, 1765: 354.
- PONTICELLI F. M. *Alcune eresie dell' intelletto umano*, 1766: 354.  
 — *Pensieri filosofici ed une dissertazione sulla polizia urbana*, 1767: 354.
- POULET-MALASSIS A. Editeur de la *Correspondance* de M<sup>me</sup> de POMPADOUR, 1878: 127.
- POZZI (Dom C. —). *Institutiones Philosophicæ*, 1756: 370.  
 — *Lettera... agli Autori della Gazzetta Letteraria d'Europa*, 1765: 370.
- QUÉRARD J.-M. *La France littéraire*, Paris, Didot, 1827-1839, 10 vol.; et *Supplément*, 1849-1857, 2 vol.: 455.
- QUESNEL J. *Catalogus Bibliothecæ Thuanæ...*, 1679, 2 vol.: 386.
- RACINE L. *Della Religione. Poema*. Traductions F. Venuti, 1748; et G. B. Carro, 1761: 584.
- RAMEAU J.-P. *Lettres*. Publiées par Francesco Vatielli: 495.
- RATTI C. G. *Notizie storiche intorno... Antonio Allegri, detto il Correggio*, 1781: 27.
- RAVÀ A. *Intorno a M<sup>me</sup> du Boccage e a' suoi viaggi*, 1912: 125.
- RAYNAL (Abbé G. T. F. —). *Correspondance*. Voir GRIMM.
- RÉAU L. *Histoire de l'expansion de l'Art français moderne: le Monde Slave et l'Orient*, 1924: 527.
- REDI F. *Opere*, 1724, 4 vol.: 297.
- RÉGNIER. Editeur, avec A. CHÉRUEL, des *Mémoires* de SAINT-SIMON: 41.
- REINACH J. Editeur des *Instructions aux Ambassadeurs de France à Naples et à Parme*: 48.
- REZZONICO (A. G. della TORRE di —). *Disquisitiones Plinianæ*, 1764-1767, 2 vol.: 303, 405.

- REZZONICO (C. C. della Torre di —). *Prologo des Feste d'Apollo*, 1769: 469.  
 — *Elogio storico dell' Abate Frugoni pronunciato... nella R. Accademia delle Belle Arti* (1770). Parmi les *Discorsi Accademici*, 1772: 382.  
 — *All' A. R. di Ferdinando pel programma offerto alle Muse Italiane*, 1770: 451.  
 — *Memorie storiche e letterarie della vita e delle opere del Sig. Ab. C. I. Frugoni*. En tête des *Opere poetiche de Frugoni*, 1779: 7.  
 — Editeur, avec Prospero Manara, des *Opere poetiche de FRUGONI*: 7.
- RICCI C. *La R. Galleria di Parma*, 1896: 533.
- RICCOBONI (M<sup>me</sup> —). *Lettere di Miladi Catesbi a Miladi Campley tradotte dal francese*, 1769; et autre traduction par Bortolo Fietta, 1778: 586.  
 — *Istoria di Miss Jenny*. Traduite par Carlo Goldoni, 1791: 586.
- RICHARD (Abbé J. —). *Description historique et critique de l'Italie...*, 1766, 6 vol.; et rééditions de 1769 et 1770: 555.
- RICHARD (Abbé J.-C. — de SAINT-NON). Voir SAINT-NON.
- RISI N. *Il principe dell' eloquenza sacra in Italia: Padre Paolo Segneri...*, 1924: 31-32
- RIVOIRE de la BATIE (G. de —). *Armorial de Dauphiné...*, 1867: 170.
- ROCHE D. Voir OUGLOV L.
- ROCHEBLAVE S. *Essai sur le comte de Caylus. L'homme. L'artiste. L'antiquaire*, 1889: 262-263.  
 — *L'œuvre gravée de Caylus*, 1890-1891: 263.
- ROGNONI C. *Sull' antica agricoltura parmense*, 1865: 399.
- ROLLIN C. *Traité des Etudes*, 1726-1731: 417.  
 — *Storia antica*. Traduction, 1740-1742: 586.  
 — *Del modo d'insegnare e studiare le belle lettere*. Traduction de Selvaggio Canturani, 1756: 586.  
 — *Storia romana*. Traduction (avec la suite de CREVIER) 1778-1781: 586.
- RONCHINI A. *Intorno la scoltura in legno... [à Parme]*, 1876: 547.
- RÓNDANI A. *Saggi di critiche letterarie*, 1881: 450.
- ROSEROT A. *Laurent Guiard premier sculpteur du duc de Parme*, 1901: 525.
- ROTA E. *Pietro Tamburini di Brescia... e la controversia giansenista a Piacenza*, 1912: 424.  
 — *Anche G. B. Bodoni coi giansenisti (da lettere inedite di Giuseppe Poggi La Cecilia)*, 1913: 582.
- ROUCHÈS G. *Un foyer d'art français en Italie [Colorno]*, 1922: 497.  
 — *Trois bustes par Jean-Baptiste Boudard*, 1923: 522.
- ROUCHON U. *L'autre Pompignan*, 1925: 319.



- ROUSSEAU J.-J. *Œuvres*. Edition P. Didot, puis E. A. Lequien, 1821-1823, 21 vol.: 351.  
— *Correspondance publiée par M. G. Streckeisen-Moultou*, 1864, 2 vol.: 310.
- ROVERELLI L. Traducteur de la *Logique* de CONDILLAC: 424.
- ROVILLE L. *Autour de Lyon. Les anciennes maisons de campagne: « La Rivette »*, 1922: 286.
- RUBBI A. *Dialoghi* [avec Stefano ARTEAGA] ...in difesa della Letteratura italiana, 1786: 589.
- RUTA C. *Guida... delle più eccellenti pitture che sono in molte chiese di Parma*, 1739; et 2<sup>e</sup> Edit., 1752: 21 et 269.
- SAGE H. *Dom Philippe de Bourbon, Infant des Espagnes, Duc de Parme, Plaisance et Guastalla (1720-1765) et Louise-Elisabeth de France, fille aînée de Louis XV (Madame Infante)*. Paris, Cerf, 1904: VII.
- [SAINT-CYR (Abbé C. Giry de —)]. *Catéchisme et Décisions des cas de conscience à l'usage des Cacouacs*, 1759: 248.
- SAINTE-BEUVE. A. Deleyre. Dans les *Nouveaux Lundis*, t. IV, 2<sup>e</sup> Edit., 1872: 365.
- SAINT-NON (Abbé J.-C. RICHARD de —). *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile*, 1781-1786, 5 vol.; et réédition, avec une notice de P.-J. Charrin, 1829: 536.
- SAINT-SIMON (Duc de —). *Mémoires*. Edition A. Chéruel et Régnier fils, T. XII, 1857: 41.
- SALLÈS A. *Le Grand Théâtre et le Public lyonnais*, 1923: 457.
- [SALLIER (Abbé C. —)]. *Catalogue de la Bibliothèque du Roi*, 1739-1750, 8 vol. dont 2 inachevés: 386.
- SALVONI L. B. *Massinissa. Tragedia*, 1744: 17.  
— *Componimenti drammatici*, 1753: 17.
- SALZA A. *L'idea della patria nella letteratura del Settecento*, 1918: 577.
- SANMARTINO (M<sup>lle</sup> L. —). *L'abate letterato e galante del Settecento italiano: C. I. Frugoni*, 1921: 5.
- SAN RAFFAELE (Comte de —). *Della falsa filosofia libri quattro*, 1777: 584.
- [SANSEVERINI A.]. *Il Parmigiano istruito nelle notizie della sua patria sparse nel presente Almanacco...*, 1778: 379.
- SANTINI E. *L'eloquenza italiana dal Concilio tridentino ai nostri giorni. Gli oratori sacri*, 1923: 582.
- SANVITALE J. A. *Capitolo sul Vaiuolo*, 1764: 448.  
— Traducteur de *Castor et Pollux* de GENTIL-BERNARD: 466.  
— Traducteur d'*Enée et Lavinie* de FONTENELLE: 467.
- SCARABELLI L. *Guida ai monumenti... di Piacenza*, 1842: 21.
- SCARABELLI-ZUNTI E. *Cenni Storico-artistici di Parma. Palazzo Marchi, alias Grillo*, 1871: 513.
- SCARANO N. *La miscredenza di Manzoni*, 1920: 583.

- SCHINZ A. *La librairie française en Amérique au temps de Washington*, 1918: 306.
- SCHIPA M. *Il regno di Napoli al tempo di Carlo di Borbone*, 1904: 42.
- SECCHI P. *Del Teatro*: 455-456.  
— *Alcune ragioni della mediocrità del nostro Teatro*: 464.
- SÉE H. *La doctrine politique et sociale de Mably*, 1924: 255.
- SENTENAC (Paul —). *Dessins anciens et modernes pour costumes de théâtre*, 1925: 454.
- SÉRANON (J. de —). *Biographie de J. F. Leblanc de Castillon*, 1847: 363.
- SERBAN N. *Leopardi et la France*, 1913: 423.
- SERENA A. *Alessandro Pope e i traduttori veneti dall' inglese nel secolo XVIII*. In *Appunti letterari*, 1903: 594.
- SÉRIEYS A. Editeur des *Lettres de PACIAUDI à Caylus*: 90; et des *Lettres de BARTHÉLEMY à Caylus (Voyage en Italie)*: 126.
- SFORZA G. *Anna Malaspina*, 1915: 112.
- SICCARDI (M<sup>110</sup> M. —). *L'Algarotti critico e scrittore di Belle Arti*, 1911: 463.
- SILHOUETTE (E. de —). *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie (1729-1730)*, 1770, 2 vol.: 39.
- SITTI G. *L'Archivio comunale di Parma...*, 1914: 86.  
— *Una medaglia ideata dal Boudard e la critica del p. Paciaudi*, 1922: 543.
- SOL E. *Les rapports de la France et de l'Italie... d'après la Série K. des Archives Nationales*, 1905: 573.
- SOMMERVOGEL C. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Nouv. éd., T. VII, 1898: 260.
- SONCINI V. *Il p. Paolo Segneri (1624-1694) nella storia dei Farnesi...*, 1925: 32.
- SONDHEIM M. Editeur des *Lettres de BODONI à Renouard*, 1924: 391.
- SOULANGE-BODIN A. *La diplomatie de Louis XV et le pacte de famille*, 1894: 189.
- SOULIÉ E. Editeur, avec L. Dussieux, des *Mémoires du Duc de LUYNES*: 52.
- SPERONI (Dom A. —). Traducteur des *Homélies* d'Antoine GODEAU: 584.
- STENDHAL. *Rome, Naples, Florence*. Edition D. Müller, 1919, 2 vol.: 477.
- STEYERT A. *Nouvelle histoire de Lyon*, 1899, 3 vol.: 190.
- STRECKEISEN-MOULTOU (M<sup>me</sup> M. G. —). *J.-J. Rousseau. Ses amis et ses ennemis. Correspondance...*, 1864, 2 vol.: 310.
- STRÖBEL G. *Il Museo di storia naturale della R. Università di Parma*, 1884: 433.
- STRYIENSKI C. *Le gendre de Louis XV. Don Philippe...*, 1904: 49.  
— *Mesdames de France, filles de Louis XV...*, 1910: 69.

- [SUARD J.-B.]. *Supplément aux Journaux des Savants et de Trévoux, ou Lettres critiques...* (en collaboration avec Alexandre DELEYRE), 1758: 368.
- TARCHIANI N. *Viaggiatori d'oltralpi in Italia. Giuseppe Girolamo de La Lande*, 1923: 558.
- TESSIER A. *Les habits d'opéra au XVIII<sup>e</sup> Siècle. Louis Bocquet dessinateur et inspecteur des Menus-Plaisirs*, 1926: 454.
- TESTI L. *Parma*, s. d.: 21.  
— *Ritratti Farnesiani e Borbonici*, 1911: 537.
- THIRION H. *La vie privée des financiers au XVIII<sup>e</sup> Siècle*, 1895: 117-118.
- THOMAS A. L. *Eloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully*, 1763: 90.
- TIRABOSCHI (Abbé G. —). *Biblioteca Modenese*: 19.  
— *Storia della Letteratura italiana. 2<sup>e</sup> Edition*, 1793: 31.
- TOFFANIN G. *La Fine dell' umanesimo*, 1920: 4.  
— *L'Eredità del Rinascimento in Arcadia*, [1924]: 4.
- TOLDO P. *L'Algarotti oltr' Alpe*, 1918: 579.
- TOLOMAS (Le Père C.-P.-X. —). *Dissertation sur l'hyène*, 1756: 260.  
— *Dissertation sur le café*, 1757: 260.  
— *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760: 260.
- TOMMASINI G. *Exposition précise de la nouvelle doctrine médicale italienne. Traduction de l'italien*, 1821: 437.
- TONINI R. *Inscriptiones. Carmina...*, 1830: 512.
- TONONI G. *Documenti intorno la scoperta di Velleia...*, 1881: 33.
- TORTONESE M. *La politica ecclesiastica di Carlo Emanuele III...*, 1912: 36-37.
- TOURNEUX M. *Editeur de la Correspondance de GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, etc.*: 256.
- TREAT (M<sup>lle</sup> I. F. —). *Un cosmopolite italien du XVIII<sup>e</sup> Siècle. Francesco Algarotti*, 1913: 579.
- TRIBOLATI F. *La Pulcella e il Candido tradotti in italiano. Dans Saggi biografici e critici*, 1891: 585.
- TRONCHIN H. *Un médecin du XVIII<sup>e</sup> Siècle. Théodore Tronchin (1709-1781)*, 1906: 60.
- TURCHI (Le Père, puis Mgr A. —). *Raccolta di tutte le omelie e lettere pastorali...* 2<sup>e</sup> Edition, 1799: 582.  
— *Opere inedite*, 1820: 582.
- UGOLINI F. *Pensieri e giudizi sulla letteratura italiana e straniera. Préface de Vincenzo Gioberti*, 1867: 5.
- UGONI C. *Della Letteratura italiana... del Secolo 18<sup>o</sup>*, 1856, 2 vol.: 30.
- VALLAS L. *Jacques-Simon Mangot. Un beau-frère de Rameau symphoniste, compositeur et directeur d'Opéra*, 1924: 488.
- VAN TIGHEM P. *L'Année littéraire (1754-1790) comme intermédiaire en France des littératures étrangères*, 1917: 347.



- VATIELLI F. *Lettere di musicisti brevemente illustrate* [notamment de MANGOT, RAMEAU et du Père MARTINI], 1917: 495.
- VELO (Abbé G. B. —). *Sulla preminenza di alcune lingue e sull' autorità degli scrittori approvati e dei grammatici*, [1789]: 581.
- VENUTI (Abbé F. —). Traducteur du poème *De la Religion*, de Louis RACINE, 1748: 584.
- VERRI A. ...*Agli Amatori dell' Italiana Letteratura*, 1827: 581.
- VEZZOSI (Le Père A. F. —). *I scrittori de' chierici regolari detti Teatini*, 1780, 2 vol.: 359.
- VIAL E. Voir Marius AUDIN.
- VILLA. Editeur des *Opere* de BECCARIA: 30.
- VILLARI P. Editeur des *Opere* de BECCARIA: 30.
- VILLAT L. *La Corse de 1768 à 1789*, 1925, 2 vol.: 136.
- [VILLENEUVE (M. de —)]. *Lettre sur le Mechanisme de l'Opera Italien*, 1756: 378 et 455.
- VINCENZI L. A. Traducteur de *Vert-Vert*, de G.-B.-Louis GRESSET: 585.
- VINGTRINIER E. *Le Théâtre à Lyon au XVIII<sup>e</sup> Siècle*, 1879: 457.
- VIONNET (Le Père G. —). *Xercès. Tragédie en cinq actes*, 1749: 471.
- VIVALDI V. *Storia della controversia italiana intorno alla lingua*, 1894-1898: 577.
- VOLTAIRE. *Précis du Siècle de Louis XV. 2<sup>e</sup> Edition*, 1769: 362.  
 — *Œuvres complètes*. Edition Moland, 1877-1885, 52 vol.: 42.  
 — *Lettres inédites...* à Collini et à Marin, 1910: 269.  
 — *Roma salvata*. Traduction de Saverio Bettinelli, à la suite des *Tragedie* de ce dernier, 1771; reprise dans les *Opere edite e inedite*, 1800: 470.
- WATELET H. *L'Art de peindre. Poème avec des réflexions sur les différentes parties de la peinture*, 1760: 247.  
 — Traduction de l'*Aminta* du TASSE: 247.
- WELVERT E. *Autour d'une dame d'honneur... Françoise de Chalus, Duchesse de Narbonne-Lara. 1734-1821*, 1910: 145-146.

## II. Ouvrages anonymes et collectifs

- Almanach de la Ville de Lyon*, 1772: 259.
- Aprendosi l'Accademia della Pittura solennemente in Verona*, 1766: 573.
- Ara Amicitiae*, 1769: 507 et Planche X.
- Archives de l'Art français*: 268, 515.
- Artistes français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> Siècles... Extraits des comptes des Etats de Bretagne...* Publication de la Société de l'Histoire de l'Art français, 1893: 499.
- Biographie universelle ancienne et moderne*, de Michaud: 191, 366.

- Calendario della Corte di Parma per l'anno 1778*: 213.
- Catalogue de la Bibliothèque du Roi*. Voir Abbé Claude SALLIER.
- Catalogue des livres... qui se trouvent en vente chez les frères Faure*,  
Parme, 1794: 341.
- Catalogue général des livres... imprimés de la Bibliothèque Nationale de Paris*. Introduction, 1897: 386.
- Catalogus Bibliothecæ Thuanæ*. Voir Joseph QUESNEL.
- (A) *Catalogue of Vocal and Instrumental Musick...*, 1758: 491.
- (Les) *Causes célèbres*: 99.
- I° Centenario dell' Accademia Medico-Fisica Fiorentina (1824-1924)*,  
1924: 211.
- Collezione dei classici metafisici*, 1820-1824: 426.
- Contributi alla storia dell' Università di Pavia*, 1925: 394.
- Correspondance des Directeurs de l'Académie de France à Rome avec les Surintendants des Bâtiments, publiée... par Anatole de Montaiglon et Jules Guiffrey (1666-1789)*. Paris, Charavay, puis Schemit, 18 vol.,  
1887-1912: 124.
- Costituzione per i nuovi Regi Studi*. Parme, 1768: 395. — Voir Paolo Maria PACIAUDI.
- Costituzioni della R. Accademia di Pittura, Scultura ed Architettura istituita in Parma*, [1760]: 381.
- Descriptions des Arts et Métiers par MM. de l'Académie des Sciences*:  
99, 329, 339, 405, 584.
- Descrizione delle Feste celebrate in Parma l'anno 1769...* (pour le mariage de D. Ferdinand): 468 et Planche IX. — Voir Paolo Maria PACIAUDI.
- Dictionnaire du Commerce*: 99.
- Dictionnaire Encyclopédique*: 337.
- Discours sur l'état de la magistrature et sur les causes de sa décadence...*,  
1763: 399.
- Distribuzione dei Premj celebratasi dalla R. Accademia delle Belle Arti in Parma*, 1795: 526.
- Editto, o sia nuovo Regolamento ordinato da S. A. R. per il commercio delle sete... di Parma*, 1758: 409.
- Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers...*, 1751-1765, 17 vol. de texte: IX, 99, 150, 245, 247-248, 337, 339, 394, 412, 445, 583-584. — Edition de Lucques: 337. — Edition de Livourne: 339-341.
- (L') *Epistolario ossia scelta di lettere... di donne e d'uomini celebri morti o viventi nel secolo XVIII...*, 1795: 459.
- (Le) *Feste d'Apollo. Celebrate nel Teatro di Corte nell' agosto del 1769...*  
(pour le mariage de D. Ferdinand): 469.
- (La) « *Gazzetta di Parma* » dal Settecento a oggi. *Brevi note illustrative...*, 1925: 344.
- Giambattista Bodoni célèbre imprimeur italien*. 1770-1813, [1923]: 391.
- Histoire de l'Académie Royale des Lettres de Berlin pour l'année 1757*,  
1759: 430.

- Histoire de l'Académie Royale des Sciences. Année 1770.* Paris, 1773: 406.
- Lirica del Frugoni e dei Bolognesi del Secolo XVIII*, 1791: 481.
- Mélanges d'économie politique*, 1843: 426.
- Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, 1711: 4.
- Memorie e documenti per la Storia dell' Università di Pavia...*, 1878: 213.
- Miscellanea di studi in onore di Giovanni Sforza*, 1918: 270.
- (Della) *Nobiltà. Diatriba filosofico-politica*, 1784: 583.
- Notice des principaux articles de la bibliothèque de feu M. le marquis de Felino*, 1775: 98-99, 339.
- Nouvelles Archives de l'Art français*: 523.
- Orazione funebre... del buon senso*, 1777: 583.
- (Il) *Parmigiano istruito...*, 1778: 379. — Voir Alessandro SANSEVERINI.
- Pharmacie du Collège royal des médecins de Londres.* Paris, 1765: 434.
- Piemontesi illustri*, 6 vol.: 590.
- (Les) *Plaisirs de la Société ou nouveaux choix de chansons avec les airs notés*, 1761: 493.
- Poesie di alcuni Parmigiani per l'esaltazione al trono di Antonio I Farnese*, 1727: 9.
- Progetto di associazione in opera intitolata «Produzioni di Storia Naturale degli Stati di Parma»...*, 1771: 433.
- Programma offerto alle Muse Italiane...*, 1770: 472. — Voir Paolo Maria PACIAUDI.
- Prospectus du Nouveau Journal Etranger...*, 1760: 347.
- Raccolta di alcune Tragedie trasportate Dalla lingua francese nell' italiana dal Cav. Lorenzo GUZZESI.* 2<sup>e</sup> Edition, 1762: 589.
- Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France*:
- T. VI. *Rome I.* Préface et notices de Gabriel HANOTAUX, 1890: 48.
- T. X. *Naples et Parme*, Préface et notices de Joseph REINACH, 1893: 48.
- T. XII<sup>bis</sup>. *Espagne III.* Introduction et notices de A. MOREL-FATIO et H. LÉONARDON, 1899: 94.
- T. XIV et XV. *Savoie-Sardaigne. Mantoue.* Préface et notices du C<sup>te</sup> Horric de BEAUCAIRE, 1898-1899: 67.
- T. XIX. *Florence. Modène. Gênes.* Préface et notices de E. DRIAULT, 1912: 138.
- T. XX. *Rome III.* Notices de Jean HANOTAUX, 1913: 57.
- Regolamento per la collazione dei gradi accademici.* Parme, 1770: 395. Voir Paolo Maria PACIAUDI.
- Relation de l'inoculation de S. A. R. Ferdinand de Parme*, 1764: 352.
- Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*: 525.
- Rime degli Arcadi.* Tome II, 1716: 445.
- Rime degli Arcadi della Colonia di Trebbia sopra il nobilissimo giardino di Colorno*, 1727: 10.



*Saggi ed osservazioni di Medicina della Società di Edimburgo. Opera tradotta dall' Inglese nell' idioma Francese... dal Sig. Pietro DEMOURS...*, recata ora novellamente nell' Italiano, 1762, 7 vol.: 593-594.

*Saggio sopra l'opera in musica*, 1755: 463. Voir Francesco ALGAROTTI.

*Sanctiones ac Privilegia Parmensis Gymnasii*, 1602 et 1612: 29.

*Serto di fiori poetici...* (en l'honneur de la naissance du Roi de Rome), 1811: 603.

(Lo) *Spirito forte*. Comédie, 1771: 584.

*Storia della filosofia degli Italiani per Vincenzo GIOBERTI* (mais apocryphe), 1850: 426.

*Storia letteraria d'Italia scritta da una Scelta di Professori*, s. d., 10 vol.: 583.

*Strenna Piacentina*: 350.

*Studi di storia e di critica dedicati a Pio Carlo Falletti dagli scolari...*, 1915: 338.

(Les) *Vieux grands prix gravés*, s. d.: 512.

### III. Périodiques

(Les) *Affiches*: 321, 337. — Voir aussi *Annonces, affiches et avis divers*.

*Annales de l'Université de Grenoble*: 109, 194, 251.

*Annales historiques de la Révolution française*: 255.

(L') *Année littéraire*: 248, 321, 347.

*Annonces, affiches et avis divers* — de Paris: 321, 337; — de province: 288, 321, 325.

*Archivio storico italiano*: 393.

*Archivio storico per le provincie parmensi*: VI, XV, 3, 4, 13, 36, 52, 72, 73, 78, 80, 82, 84, 86, 92, 96, 97, 100, 108, 111, 118, 145, 150-152, 163, 164, 166, 171, 178-181, 183, 186, 188, 199-201, 203, 207, 214, 215, 237, 240, 245, 271, 289, 290, 293, 296, 300, 324, 327, 335, 348, 370, 378, 388, 390, 393, 396, 398, 401, 404, 405, 408, 409, 448, 456, 499, 504, 511, 517, 543, 561, 563, 593.

(L') *Art*: 263.

*Art et Industrie*: 278.

(L') *Art et les Artistes*: 454.

*Athenæum*: 582.

*Atti dell' Accademia dei Georgofili*: 399.

*Atti dell' Accademia delle Scienze di Torino*: 449.

*Atti e Memorie delle Reali Deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi*: XV, 33, 72, 334, 335, 386, 547.

*Aurea Parma*: XV, 3, 9, 24, 37, 43, 101, 162, 213, 350, 378, 391, 393, 439, 497, 498, 532, 569, 570.

(La) *Bibliofilia*: 28, 391.

*Bollettino d'arte del Ministero della Pubblica Istruzione*: 497, 512, 537, 545.

*Bollettino della Società pavese di storia patria*: 424, 461.

*Bollettino storico Piacentino*: XV, 3, 5, 6, 33, 36, 112, 170, 251, 350, 417, 424, 498.

(Die) *Buchstube*: 391.

*Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*: 497.

*Bulletin de la Société Française d'histoire de la médecine*: 212.

*Bulletin du Bibliophile et du Bibilothécaire*: 306.

*Bulletin Italien*: 9, 20.

(Il) *Caffè*: 30, 83, 98, 455-456, 464, 583. — Réédition de Brescia, 8 vol.: 456, 464.

*Chronique des Arts et de la Curiosité*: 529.

(Le) *Constitutionnel*: 365.

(La) *Critica*: 426.

*Cronaca Musicale*: 495.

*Cronache d'arte*: 506, 546.

(La) *Democrazia*, de Parme: 521.

(Il) *Diavoletto*, de Parme: 513.

*Estratto della Letteratura europea*: 419-420.

*Etudes Italiennes*: 426.

(Il) *Fanfulla della Domenica*: 460.

(Il) *Filangieri*: 393.

(La) *Frusta Letteraria*: 62, 98, 106, 354, 368.

*Gazette de Berne*: 143.

*Gazette de France*: 269, 321, 337, 349, 351, 570.

*Gazette du Commerce*: 328.

*Gazette littéraire de l'Europe*: 56-57, 98, 310, 316, 321, 337, 348-349, 351-354, 356-359, 367-371, 430, 446, 592.

*Gazette Salulaire*, de Bouillon: 352.

*Gazzetta di Parma*: 104, 109, 200, 344, 398-399, 437, 469, 478, 485.

*Gazzetta d'Italia*: 450.

*Gazzetta Medica d'Oltremonti*, de Parme: 31, 279, 348, 434, 478.

*Giornale degli Amici della Libertà e dell' Uguaglianza*: 213, 603.

*Giornale de' Letterati*, de Parme, puis de Modène: 30-31.

*Giornale di Medicina*, de Venise: 352.

*Giornale enciclopédico d'Italia*, de Vicence: 387.

*Giornale storico della Letteratura italiana*: XV, 133, 143, 367, 391, 579, 583.

*Giornale storico della Lunigiana*: 112.

*Journal d'Agriculture, du Commerce et des Finances*: 325, 398.

*Journal de Commerce*: 325, 328.

- Journal de Mannheim*: 39.  
*Journal de Médecine*: 213.  
*Journal de Physique*: 405.  
*Journal des Débats...*: 319.  
*Journal des Savants*: 30, 321, 337.  
*Journal de Trévoux*: 321.  
*Journal Encyclopédique*: 368.  
*Journal Etranger*: 321, 337, 347, 368, 464.  
*Lettres de l'observateur*: 321.  
*Lettres sur quelques esprits de ce temps*: 321.  
*Malta letteraria*: 391.  
*(Il) Marzocco*: 43, 125.  
*Mémoires de l'Académie Royale des Beaux-Arts, de Paris*: 337.  
*Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, de Paris*: 307, 337, 406;  
 et traduction en italien: 584.  
*Mémoires de l'Académie Royale des Lettres de Berlin*: 420.  
*Mémoires de la Société Académique de l'Aube*: 246.  
*Mémoires de la Société Royale de Nancy*: 337.  
*Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts, de Paris*: 366,  
 367.  
*Memorie appartenenti alla Storia Naturale della real Accademia delle  
 Scienze di Parigi. Traduction de Francesco GRISELLINI, 1768*: 584.  
*Memorie della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*: 394.  
*Memorie della R. Accademia di Scienze, Lettere ed Arti in Modena*:  
 420.  
*(Le) Mercure de France*: 306, 337, 347.  
*(Le) Mercure français*: 321.  
*Minerva, de Venise*: 370-371.  
*(Le) Monde Illustré*: 497.  
*(Le) Moniteur du Bibliophile*: 262.  
*Nouvelle Revue rétrospective*: 346.  
*Nouvelles ecclésiastiques*: 361.  
*Novelle letterarie, de Florence*: 17, 354, 370.  
*Nuova Antologia*: 82, 159, 554, 577, 592.  
*Nuova Rivista Storica*: 95.  
*Pagine critiche*: 423.  
*(Les) Papiers anglais*: 247.  
*Per l'Arte*: 474.  
*Raccolta d'opusculi medico teorico pratici ed anatomici...*, de Parme:  
 478-479. — Voir aussi *Gazzetta Medica*.  
*Rassegna bibliografica della Letteratura italiana*: 595.  
*(La) Renaissance de l'Art français et des industries de luxe*: 128, 497.  
*Revue de France*: IX, 71.



- (La) *Revue de l'Art. Revue de l'Art ancien et moderne*: 454, 497, 512, 522.  
*Revue de l'histoire de Versailles et du département de Seine-et-Oise*: 492.  
*Revue de littérature comparée*: 340, 458, 467, 592, 595.  
*Revue de Musicologie*: 488.  
*Revue de Synthèse et de Métaphysique*: 419.  
*Revue d'histoire littéraire de la France*: 269, 306, 473.  
(La) *Revue Hebdomadaire*: 263.  
*Revue Internationale*, de Rome: 159.  
*Revue Libérale*: 262.  
*Revue Médicale*: 350.  
*Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*: 28.  
*Rivista di Filosofia*: 426.  
*Rivista d'Italia*: 125, 444, 577.  
*Rivista pedagogica*: 424.  
(Le) *Salut Public*, de Lyon: 286.  
(Il) *Secolo XX*: 463.  
(La) *Stampa*, de Turin: 463.  
*Strenna Piacentina*: 350.  
*Studien für vergl. Literatur-Geschichte*: 592.  
(Le) *Vie d'Italia*: 558.
-

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

Planche I. <i>Carlo Innocenzo Frugoni</i> . Buste en marbre par J.B. BOUDARD. Académie des Beaux-Arts de Parme. p.	16
Planche II. <i>Don Philippe, Infant d'Espagne, Duc de Parme, Plaisance et Guastalla</i> . Tableau de J.-M. NATTIER. Musée de Versailles ..... p.	48
Planche III. <i>Guillaume-Léon Dutillot, Marquis de Felino</i> . Tableau de Pietro FERRARI. « Pinacothèque » de Parme. <i>Autographe de Dutillot</i> . Musée de Colorno ..... p.	96
Planche IV. <i>Don Ferdinand de Bourbon, l'année de son avènement au trône ducal de Parme (1765)</i> . Tableau de Laurent PÉCHEUX. « Pinacothèque » de Parme ... p.	256
Planche V. <i>Le père Paolo Maria Paciaudi</i> . Tableau de J.-B. GREUZE. Collection Glauco Lombardi à Colorno ... p.	336
Planche VI. <i>Galerie de la Bibliothèque Palatine de Parme</i> , exécutée sur les dessins d'Ennemond PETITOT .... p.	384
Planche VII. <i>L'Abbé de Condillac</i> . Peint par Giuseppe BALDRIGHI. Gravé par P.-M. ALIX. Estampe de la Bibliothèque Nationale de Paris ..... p.	416
Planche VIII. <i>Le pasteur Carlo Innocenzo Frugoni au pays d'Arcadie</i> . Tableau de Pietro FERRARI. « Pinacothèque » de Parme ..... p.	448
Planche IX. <i>Une Fête dans le Bosquet d'Arcadie de Parme</i> . Dessin d'Ennemond PETITOT gravé par Giovanni VOLPATO pour la <i>Description des Fêtes nuptiales de 1769</i> ..... p.	468
Planche X. <i>Première page du second opuscule imprimé par Bodoni avec des caractères de Fournier le Jeune (1769)</i> ..... p.	480
Planche XI. <i>Un coin de la Grand'Place de Parme vers 1830 avec la façade de l'église Saint Pierre et l'Ara Amicitiae, Œuvres d'Ennemond Petitot</i> . Tableau de Luigi MARCHESI. « Pinacothèque » de Parme ..... p.	496
Planche XII. <i>Décoration du Grand Salon de Colorno</i> . Coupe dessinée et gravée par Ennemond PETITOT ..... p.	510

Planche XIII.	Statues de BOUDARD au Jardin ducal de Parme : <i>Bacchus jeune; Groupe du Silène</i> (et projet de piédestal dessiné par PETITOT); <i>Femme à l'urne</i> ..... p.	518
Planche XIV.	<i>Louise-Elisabeth de France, Duchesse de Parme.</i> Tableau de J.-M. NATTIER. Musée de Versailles .. p.	528
Planche XV.	<i>Un Salon du Palais de Colorno dans son état actuel et avec les tapisseries</i> de l'Histoire de Don <i>Quichotte qui l'ornaient jadis</i> ..... p.	542
Planche XVI.	<i>Etude de femme.</i> Dessin inédit d'Ennemond PETITOT. Collection Glauco Lombardi à Colorno. p.	544

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS .....	p.	V
Principales sources inédites .....	p.	XI
Liste des abréviations .....	p.	XV

## INTRODUCTION.

<i>Chapitre Premier.</i> Des Farnèse aux Bourbons. Le milieu social et intellectuel de Parme .....	p.	I
---	----	---

I. L'ARCADIE à Plaisance et à Parme. Autour d'Ubertino Landi et de Jacopo Antonio Sanvitale. La poésie de circonstance. L'abbé Frugoni et les régimes successifs de 1725 à 1750 .....	p.	3
II. LE THÉÂTRE sous les derniers Farnèse. Salles de spectacle et acteurs. Caractère des œuvres. Les auteurs. Le Théâtre de collège. Traductions de pièces françaises. p.		13
III. LES BEAUX-ARTS. Fin des grandes créations farnésiennes. La <i>Reggia</i> d'été à Colorno. L'architecture et la peinture religieuses. Les artistes du dehors et les artistes de Parme. L'académisme et le baroque. Nécessité d'une inspiration nouvelle .....	p.	20
IV. L'INSTRUCTION et l'activité scientifique. Universités et collèges. Vers un esprit nouveau. L'influence carté- sienne. Les méthodes de l'expérience. Médecine. Droit .....	p.	28
V. LE COSMOPOLITISME à ses débuts. Relations et échanges intellectuels. Parme centre d'attraction et d'irradiation. Solidarité nationale et solidarité européenne ....	p.	37

PREMIÈRE PARTIE. Agents d'influence française à Parme. p.		45
---	--	----

<i>Chapitre II.</i> Ambassadeurs ordinaires .....	p.	47
---	----	----

I. Le rôle de l'ambassadeur de France à Parme. Instructions type. — Les maladresses du comte de Maulevrier. — Les brillants débuts du marquis de Crussol; son amitié pour le poète Frugoni; sa fin malheureuse .....	p.	48
II. Le comte de Rochechouart, honnête homme et homme de peu de lettres. — Un <i>diplomate</i> à l'ambassade de Parme: le baron de La Houze .....	p.	54

III.	M. de Boisgelin, frère de Cardinal et allié de Marie-Amélie d'Autriche. Jugement de Durante Duranti.	p.	59
IV.	De la petite révolution de Parme à la grande Révolution: le comte de Flavigny .....	p.	64
<i>Chapitre III.</i> La pensée et l'action d'un ministre éclairé.			p. 71
I.	La jeunesse de Guillaume-Léon Dutillot. Au service de l'Infant don Carlos (1729-1731). Dans la maison de don Philippe en Espagne (1731-1742). Le secrétaire particulier du généralissime des armées gallispanes. L'homme de confiance de Madame Infante .....	p.	73
II.	Carrière de Dutillot à Parme: Intendant général de la maison ducale, ministre d' <i>azienda</i> , premier ministre. Le marquisat de Felino et la reconnaissance de don Philippe .....	p.	79
III.	Le politique: Despotisme éclairé, « ordre », religion; l'empirisme économique; idées sur l'Italie et sur les Italiens; l'homme de confiance des cours protectrices; « Bourbonisme » et directions françaises. Un exemple: la question corse .....	p.	83
IV.	Le lettré et l'amateur: Réminiscences classiques et lectures. Le bibliophile et le propagateur d'idées. Le polyglotte. Essais poétiques et talent épistolaire de Dutillot. Son esthétique .....	p.	95
V.	L'homme: portrait physique et moral. Sa vie à Parme: les devoirs de sa charge, sa santé, ses amis. Epicurisme de la table, jeux poétiques et joyeux devis. La marquise Malaspina. Une sombre fin de carrière .....	p.	105
VI.	L'action de Dutillot jugée entre 1759 et 1770: éloges de princes, de ministres et d'administrateurs; compliments d'un amateur d'art, d'un financier et d'agents diplomatiques .....	p.	115
<i>Chapitre IV.</i> Les Français à Parme .....			p. 121
I.	Hôtes de passage: diplomates et hommes de lettres; militaires et hommes d'affaires; un prince du sang.	p.	122
II.	Missions et ambassades extraordinaires: le fils du maréchal de Noailles; l'abbé de Villefonds, envoyé secret; trois futurs ministres, Aiguillon, Bernis, Choiseul; les séjours d'un diplomate lettré, le marquis de Chauvelin; l'enquête du comte de Durfort .....	p.	131
III.	Gentilshommes et dames du palais, familiers de l'Infant et dignitaires de la cour. Leur vie à Parme vue à travers les poésies de Frugoni et les documents d'archives .....	p.	141

IV. Quelques services de la maison ducale: la Chapelle, la chambre, les appartements de Madame et des princes; les écuries et la vénerie; l'office de la bouche. Les corps de métier à la cour .....	p.	154
V. Quelques militaires passés des armées du Roi au service du duc de Parme. Les Français dans les grands rouages de l'état et dans les administrations locales .....	p.	166
VI. Financiers, commerçants, industriels, artisans .....	p.	177
<i>Chapitre V. L'ambassade de Parme à Paris et les sujets de Parme formés en France</i> .....	p.	187
I. De don Jaime Masonès de Lima au comte d'Argental. L'action d'un gentilhomme de lettres. Le bailli de Virieu, successeur d'Argental .....	p.	188
II. Giuseppe Pezzana et quelques Parmesans fixés en France. Artistes et artisans français envoyés de Parme à Paris pour leur instruction .....	p.	197
III. Séjour d'études de Parmesans en France. Le peintre Baldrighi et le graveur Martini. Le violoncelliste Carlo Ferrari. Quelques danseurs. Le chirurgien Antonio Galli et les médecins Camuti et Rasori. Les fils de famille: Guido di Soragna à l'Hôtel des Cheval-légers et au Royal-Italien; Siro Ratti et le général Bonaparte .....	p.	202
DEUXIÈME PARTIE Relations et échanges .....	p.	217
<i>Chapitre VI. Ecrivains et amateurs français en relation avec Parme</i> .....	p.	219
I. Quelques amis des princes et du ministre. — Le financier Dumonceaux. — Pierre Cérou, sous-fermier et auteur comique .....	p.	220
II. Un banquier correspondant littéraire et artistique. Le trésorier des Enfants à Paris, Claude Bonnet. Son talent d'épistolier .....	p.	231
III. Agents diplomatiques et hauts dignitaires. Académiciens, philosophes et membres de Sociétés savantes. L'abbé de Mably et le <i>Cours d'études</i> du prince de Parme. L'échevin lyonnais Jean-François Genève. Le p. Tolomas. Un petit poète, Paradis de Moncrif .....	p.	249
IV. Le comte de Caylus et le groupe de ses amis: l'abbé Barthélemy et l'abbé de Raze, Le Beau, Mariette et Marin .....	p.	262



<i>Chapitre VII. Echanges matériels. Quelques achats faits en France</i> .....	p.	273
I. Le commerce de la capitale et des provinces au service de la cour de Parme. Un agent de l'Infant à Lyon: J.-B. Mauro .....	p.	275
II. Fournitures pour les services de la garde-robe, des bâtiments et de la bouche .....	p.	288
III. Acquisitions d'ordre scientifique et artistique .....	p.	299
 <i>Chapitre VIII. Livres venus de France</i> .....	p.	305
I. Importance numérique et variété de cette importation. Le trésorier parisien Claude Bonnet fournisseur de livres. Quelques exemples dans la suite de ses envois de 1752 et 1765 .....	p.	306
II. Pour les princes et pour la cour. Les goûts littéraires de don Philippe. Manuels et ouvrages scientifiques destinés à l'instruction des princes. Grands écrivains français du XVII <sup>e</sup> et du XVIII <sup>e</sup> siècles. Brochures et écrits de circonstance. Journaux et gazettes. Les lettres étrangères .....	p.	311
III. Pour le gouvernement et l'administration des duchés. Livres demandés par Guillaume Dutillot: technique agricole, commerciale et industrielle; droit et politique; sur les Jésuites .....	p.	322
IV. Pour la bibliothèque publique et pour les particuliers. Les ressources financières mises à la disposition du p. Paciaudi pour ses achats à Paris. Une rareté bibliophilique. Le fonds français de la Palatine de Parme. Diffusion des livres français à Parme. Deux exemples: les souscripteurs de l' <i>Encyclopédie</i> , un catalogue de la librairie Faure .....	p.	333
 <i>Chapitre IX. La Vie de Parme vue de France</i> .....	p.	343
I. Parme dans l'œuvre des historiens et des mémorialistes français du XVIII <sup>e</sup> siècle. Les événements de Parme jugés au jour le jour par les écrivains et les gazettes. Fêtes et spectacles .....	p.	345
II. L'inoculation de don Ferdinand et une maladie de l'abbé de Condillac. Mort de don Philippe: de l'éloge de la <i>Gazette littéraire de l'Europe</i> au panégyrique de Notre-Dame. Le mémoire du p. Paciaudi sur Velléia ...	p.	349
III. La politique ecclésiastique de Parme suivie et commentée en France. Un article de Deleyre et ses répercussions en Italie .....	p.	359

TROISIÈME PARTIE. Effets de l'influence française .....	p.	375
<i>Chapitre X.</i> Les exemples français et l'organisation de la cité .....	p.	377
I. Mise en valeur intellectuelle des duchés: l'Académie des Beaux-Arts et le rôle de Frugoni; la Bibliothèque publique et le Musée des Antiques confiés au p. Paciaudi; Bodoni fondateur de l'Imprimerie ducale; l'expulsion des Jésuites et la réforme de l'enseignement .....	p.	379
II. Mise en valeur économique du pays: Projets et initiatives en matière d'agriculture. L'enseignement technique et professionnel. Exploitation des ressources minérales. Des expériences de Dominique Chazotte, Inspecteur des Ferrières de Plaisance, à un <i>Mémoire</i> de l'Académie royale des Sciences sur les pétroles du Parmesan. L'organisation commerciale. Le rôle des Français. p.		397
<i>Chapitre XI.</i> Lettres et Sciences .....	p.	411
I. LA PHILOSOPHIE. Condillac et l'éducation de don Ferdinand: pour une religion et une politique éclairées; instruction littéraire et scientifique. Publication du <i>Cours d'études</i> . Voyages et amitiés italiennes du philosophe. Succès de ses doctrines à Parme et en Italie. p.		412
II. SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES. L'enseignement des pères Jacquier et le Seur. Les collections du p. Fourcaud. Médecine et médecins français à Parme. Un savant préromantique: l'œuvre médicale et philosophique de Fran. Guill. Levacher. p.		427
III. LA POÉSIE. Les événements de France et la guerre de Sept Ans dans la poésie de circonstance. La seconde époque de l'Arcadie à Parme: de la pastorale à la philosophie et aux sciences. Le poème de Frugoni à la gloire de Condillac. Les nouvelles tendances poétiques. Carlo Castone Rezzonico et Angelo Mazza. p.		439
IV. LE THÉÂTRE. Le goût des princes. Dutillot et l'organisation des spectacles: règlement du théâtre ducal; réfection de la salle par J. A. Morand; la <i>Comédie française</i> de l'Infant; acteurs, chanteurs et danseuses de France. Une tentative de réforme de l'opéra et ses effets. Représentations, traductions et imitations françaises. Le concours dramatique de Parme .....	p.	450
V. LA LANGUE. La connaissance du français dans la société polie. Publications françaises à Parme. Le style des documents administratifs. Gallicismes et tournures françaises chez les écrivains et dans la langue parlée .....	p.	474

<i>Chapitre XII.</i>	Le goût public et les Beaux-Arts .....	p.	483
I.	LA MUSIQUE. Le Concert de la chambre et la Chapelle des Infants. Quelques instrumentistes français. J.-S. Mangot directeur de la musique de chambre et maître de chapelle de 1756 à 1791. Œuvres françaises exécutées à Parme. Pour la diffusion de la musique française en Italie .....	p.	484
II.	L'ARCHITECTURE. François-Antoine Carlier, architecte du Roi d'Espagne et les premiers travaux des Bâtiments parmesans. Les plans de Contant pour le Jardin ducal. Amis parisiens à la recherche d'un architecte pour S. A. R.. Ennemond-Alexandre Petitot et sa carrière à Parme. Ses œuvres, son style, son enseignement. Ses continuateurs: Louis-Auguste Feneulle, quelques architectes parmesans de 1775 à 1825 .....	p.	497
III.	La SCULPTURE. J.-B. Boudard au service des Infants (1748-1768). Ses études à l'Académie de France à Rome. Son enseignement et son œuvre à Parme. La carrière de Laurent Guiard de 1771 à 1788. Ses travaux à Colorno. Le représentant d'une troisième génération: J.-B. Cousinet, élève de Boudard et membre de l' <i>Accademia delle Belle Arti</i> . Le rôle de la sculpture française à Parme .....	p.	514
IV.	LA PEINTURE. Les portraitistes des Infants: Vanloo, Nattier, La Tour, Laurent Pécheux. Peintres d'histoire, peintres de genre et paysagistes travaillant pour la cour de Parme, de Doyen et Natoire à Manglart et Hubert Robert. Artistes français de passage: une leçon de Fragonard à Plaisance. L'enseignement de Baldighi et l'influence de l'école française: Pietro Ferrari. Quelques lauréats de l' <i>Accademia</i> et le retour à l'antiquité ..	p.	527
V.	LES ARTS MINEURS ET LA DÉCORATION. Gobelins tissés pour les Infants. Médailleurs et graveurs: Dubois et Ravenet. Dessins et gravures de Petitot. Quelques ensembles décoratifs: Le Grand Salon de Colorno. Le meuble à Parme. De la <i>rocaille</i> au néo-classicisme .....	p.	539
QUATRIÈME PARTIE. Bilan de l'influence française .....		p.	549
<i>Chapitre XIII.</i>	Portée de la chute de Dutillot .....	p.	551
I.	L'œuvre du ministre et le milieu français de Parme jugés par quelques hommes de lettres voyageurs: Casanova et Goldoni, les abbés de Saint-Non et Coyer, La Lande et Duclos .....	p.	552
II.	Les réformes, l'immigration française et les causes générales de la disgrâce de Dutillot .....	p.	560



III. La retraite honorée du marquis de Felino et sa mort à Paris .....	p.	566
IV. Réhabilitation dans la mémoire des Parmesans. Rétraction d'un adversaire, Antonio Cerati. Neipperg comparé à Dutillot. Continuateurs partiels en Italie et à Parme .....	p.	571

<i>Chapitre XIV.</i> Conscience nationale et influences étrangères à Parme et en Italie à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle .....	p.	575
---	----	-----

I. LA QUESTION DE LA LANGUE. Le purisme mitigé de Bettinelli. Algarotti défenseur de l'italien et contempteur du français; de la théorie à la pratique: son <i>Iphigénie</i> . Accès de <i>toscanisme</i> chez Frugoni. Continuation de la lutte contre le style des <i>Italo-Galli</i> .....	p.	577
II. LES IDÉES ET LES LETTRES. Le p. Adeodato Turchi précepteur des Enfants de Parme. <i>Philosophes</i> et <i>Antiphilosophes</i> . L'autorité de la science française en Italie. Imitations et traductions dans la poésie d'idées et au théâtre. Du classicisme aux nouvelles tendances dramatiques. La réaction contre les modèles français et ses limites: d'Andrea Rubbi à G. O. Falletti .....	p.	582
III. SENTIMENT NATIONAL ET COSMOPOLITISME. Le français instrument de communication. Les Français introducteurs des littératures du Nord. Elargissement de l'horizon intellectuel: Thèmes littéraires et débats d'idées communs aux différentes nations. Le génie français et l'universel .....	p.	591

## CONCLUSION.

Un <i>petit monde d'autrefois</i> et son importance dans l'Italie du XVIII <sup>e</sup> siècle. — Le prétendu dédain de Dutillot pour Parme et l'Italie. — De la Révolution au <i>Risorgimento</i> : le sort de quelques familles françaises et le rôle des idées françaises .....	p.	597
--	----	-----

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

I. Livres, opuscules et articles par noms d'auteur .....	p.	607
II. Ouvrages anonymes et collectifs .....	p.	630
III. Périodiques .....	p.	633

TABLE DES ILLUSTRATIONS .....	p.	637
-------------------------------	----	-----

# ERRATA

LIRE :

AU LIEU DE :

P. 31, l. 2	de la nature et aux	qu'aux
P. 41, l. 31	Gazzola, qui, après	Gazzola, qui après
P. 68, l. 1 des notes	45. Matallana	48.
P. 78, l. 2 de la n. 13	logeait avec La Combe	Lacombe
P. 93, l. 24	du point de vue de la	du point de la
P. 139, l. 1	cinquante ans. Il	ans et
P. 142, l. 3 et 4	A l'Infant don Carlos il	Au prince des Asturies il
P. 147, l. 10 de la n. 54	au printemps de 1766	1756
P. 168, l. 13	de Fribourg-en-Brisgau	Frisbourg
P. 198, l. 2 de la n. 24	<i>nella Via nuova di</i>	<i>netta</i>
P. 237, l. 5 de la n. 29	« J'ai eu le	« J'ai
P. 256, l. 15	les principes les plus purs	ls plus purs
P. 267, l. 19	Après avoir pensé un moment à	à un moment à
P. 279, l. 29	de <i>don Guillermo</i>	<i>Guillermo</i>
P. 294, l. 15	de la meilleure qualité », et	qualité, et
P. 327, l. 15	<i>dans les années 1761 et</i>	<i>dans les 1761</i>
P. 366, l. 5 de la n. 43	qui devait y avoir trois	avois
P. 368, l. 18	ne craignit pas de	craignait
P. 382, l. 10	Fessard et	Fesard
P. 386, l. 11 de la n. 18	sans nommer leur auteur, les	auteur les
P. 387, l. 2	Paciaudi le continua	la continua
P. 390, fin de la n. 25	Planche X.	Planche IX.
P. 399, l. 1 et 2	exactement	exactemet
P. 420, l. 15	« due eccellenti uomini	eccelenti
P. 430, l. 2 de la n. 40	Arcelli, 11 mai 1767	1757
P. 438, l. 10	d'Hippocrate	Ippocrate
P. 441, l. 1 de la n. 65	Trois des quatre <i>poesie</i>	Trois les quatre
P. 477, l. 10 de la n. 141	« Rome, Naples et Florence ».	Naples, Florence ».
P. 482, l. 2 de la n. 155	<i>poupouri</i> . Le premier	poupouri.
P. 493, l. dernière du texte	de <i>poesie famigliari</i> , de	<i>poesi</i>
P. 494, l. 23	l'entrée des <i>Indes galantes</i> adaptée	<i>adaptée</i>
P. 539, l. 1 de la n. 118	« L'Acad. de Parme	« L'Acad. de
P. 542, l. 2 de la n. 122	Voir Planche XV.	Planche XIV.
P. 559, l. 9	salines de Salsomaggiore	Salsomaggiore
P. 560, l. 24	milliers de compatriotes.	compatroites.
P. 583, l. 8 et 9	penseurs traditionalistes.	traditionnalistes.
P. 600, l. 25	sans donner à <i>don Guillermo</i>	<i>Guillermo</i>
P. 621, après la ligne 10	<i>Lamortedi d. Filippo...</i> , 1915: 172	
P. 622, au mot Müller	<i>Rome, Naples et Florence</i>	<i>Naples, Florence</i>
P. 624, l. 37	— <i>Componimenti per le nosze</i>	<i>Compomenti</i>
P. 628, au mot Stendhal	<i>Rome, Naples et Florence</i>	<i>Naples, Florence</i>
P. 633, l. avant-dernière	162, 172, 213,	162, 213,
P. 642, l. 13	1752 à 1765.....	1752 et 1765
P. 644, l. 41	les abbés Richard et Coyer,	les abbés de Saint-Non et





*Achevé d'imprimer en 1977  
à Genève - Suisse .*







024897

**UNIVERSITY OF VICTORIA**  
*Library*  
**VICTORIA, B.C.**

